



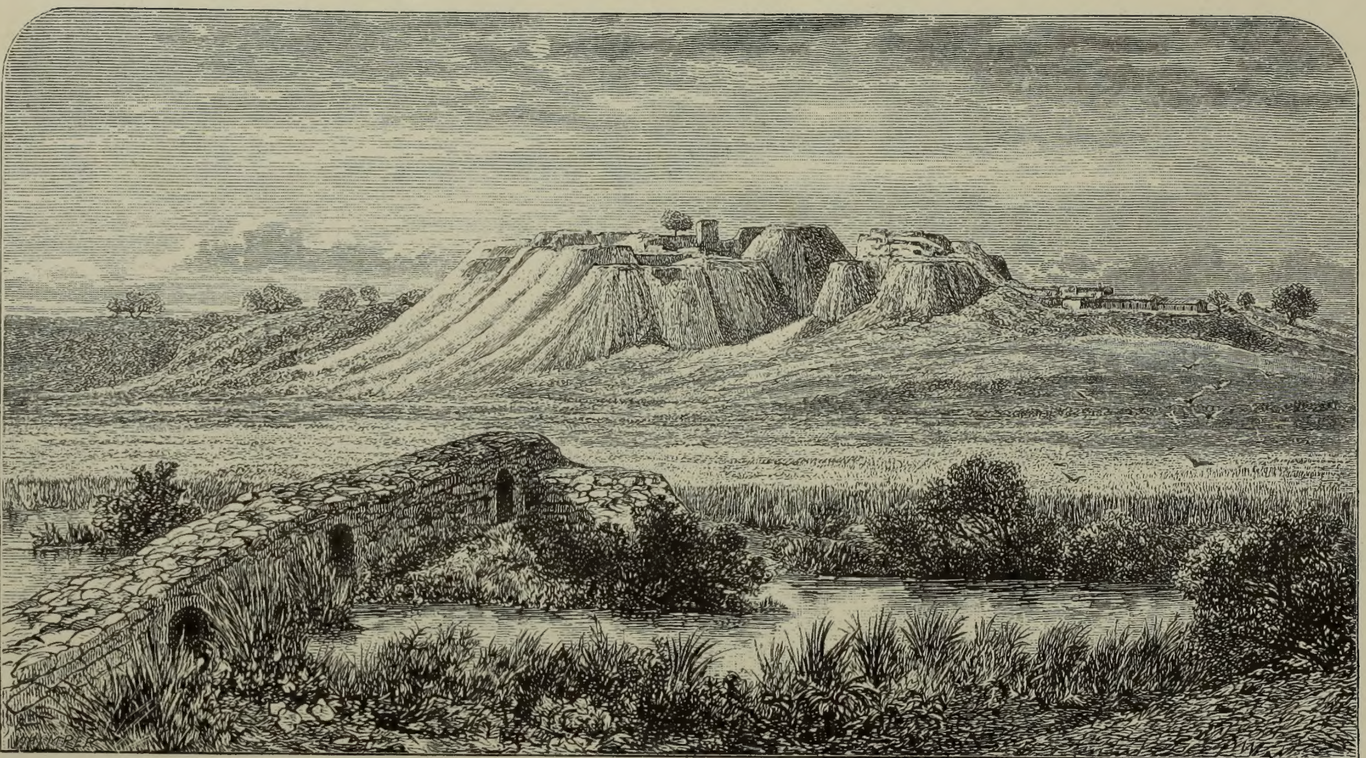
ILIOS

VILLE ET PAYS DES TROYENS

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19



VUE DE LA PERGAME DE TROIE APRÈS LES EXCAVATIONS DE 1879

La vue a été prise du pont de l'ancien Scamandre. Le théâtre de Novum Ilium est dans les collines à gauche, qui côtoient la vallée du Simoïs. Les collines à droite, qui appartiennent au même plateau, dominent la vallée du Scamandre. Au-delà de la Pergame, s'étend l'emplacement de la ville basse de Troie, occupé plus tard par la ville basse de Novum Ilium. Les nuages à gauche planent sur le Mont Ida. A droite de la Pergame sont les baraques et les magasins du Dr Schliemann.

HENRI SCHLIEMANN

ILIOS

VILLE ET PAYS DES TROYENS

RÉSULTAT DES FOUILLES SUR L'EMPLACEMENT DE TROIE
ET DES EXPLORATIONS FAITES EN TROADE

DE 1871 A 1882

AVEC UNE AUTOBIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

2 CARTES, 8 PLANS ET ENVIRON 2,000 GRAVURES SUR BOIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MADAME E. EGGER

κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί.
ἤτοι ἐγὼν εἶμι προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.
Il. iii. 304, 305.

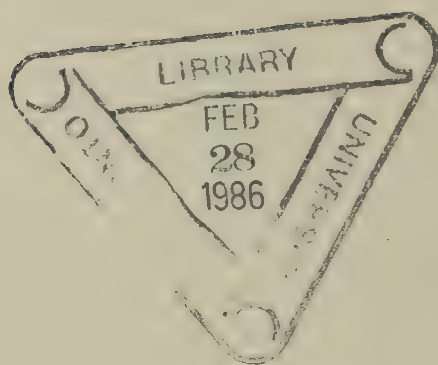
νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ' εἰσόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωμεν· σὺν γὰρ θεῷ εἰλήλουθμεν.
Il. ix. 48, 49.



PARIS
LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie
56, RUE JACOB, 56

—

1885



DÉDIÉ A LA MÉMOIRE

DE MON VÉNÉRÉ ET PROFONDÉMENT REGRETTÉ AMI

ÉMILE EGGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

HENRI SCHLIEMANN.

PRÉFACE

Un livre comme celui-ci est tellement sûr d'avoir pour *post-face* (*Nachrede*) un long avenir de publicité et de succès qu'il n'a pas grand besoin de *préface* (*Vorrede*); néanmoins, mon ami Schliemann tient à ce que je le présente au public, et j'écarte tous les scrupules qui devraient me retenir à l'arrière-plan. Un hasard heureux m'a permis d'être témoin des dernières fouilles d'Hissarlik et de voir la cité « brûlée » émerger tout entière du monceau de décombres accumulés sur elle par les siècles anciens. En même temps, j'ai vu la Troade sortir, de semaine en semaine, du sommeil de l'hiver et déployer ses beautés naturelles sous des aspects de plus en plus frappants et grandioses. Je puis donc témoigner non seulement des travaux de cet explorateur infatigable, qui ne s'est arrêté que lorsque son œuvre a été complètement achevée, mais aussi du fond de vérité sur lequel repose la conception poétique qui depuis des siècles enchante les plus nobles esprits du monde civilisé. Je veux aussi témoigner contre les détracteurs qui, à bonne ou mauvaise intention, ne se lassent pas de critiquer l'authenticité et la portée de ces découvertes.

Il est inutile de se demander si Schliemann, au début de ses recherches, est parti d'une hypothèse vraie ou fausse. Non seulement le résultat a décidé en sa faveur, mais sa méthode d'investigation s'est aussi montrée la meilleure; ses conjectures pouvaient être hardies, et même arbitraires; l'immortelle poésie d'Homère, en même temps qu'elle saisissait son imagination, pouvait bien l'entraîner, mais ce péril même a été la raison de son succès. Qui pouvait entreprendre un si grand travail, le poursuivre pen-

dant tant d'années, y consacrer les ressources d'une grande fortune, creuser à travers des couches de débris entassées successivement et presque sans fin, jusqu'à ce qu'il eût touché le sol vierge? qui pouvait faire tout cela, si ce n'est un homme possédé d'une conviction inébranlable et surtout enthousiaste? La cité « brûlée » serait encore ensevelie et inconnue, si l'imagination n'avait pas conduit la pioche.

Mais de sérieuses recherches ont d'elles-mêmes pris la place des rêves de l'imagination. Chaque année, les faits ont été appréciés avec plus de rigueur. La recherche de la vérité — de toute la vérité et de la vérité pour elle-même — a fini par reléguer si loin les intuitions de la poésie, que moi, un naturaliste habitué aux observations les plus froides et les plus objectives, j'ai dû rappeler à mon ami que le poète n'était pas seulement poète, mais que ses descriptions avaient un fondement réel, et que rien ne nous défendait de rapprocher la réalité, telle qu'elle se présentait à nous, des vieilles légendes fabriquées avec les souvenirs vivants des vieux âges. Je me réjouis que le livre, tel qu'il existe à présent, satisfasse pleinement ces deux exigences : en même temps qu'il nous donne une description sincère et fidèle des découvertes, du pays et de la localité, il fixe et relie les fils qui permettent à notre imagination de rattacher les personnages héroïques aux choses qui se présentent à nos yeux, et de passer des uns aux autres avec sécurité.

Les fouilles d'Hissarlik auraient toujours eu la plus réelle valeur, même si l'*Iliade* n'eût jamais existé. Nulle part ailleurs la terre n'a recouvert les restes d'autant de colonisations antiques accumulées les unes sur les autres et contenant autant de richesses. Quand on est au fond de la grande excavation en forme d'entonnoir qui pénètre jusqu'au cœur de la colline-citadelle et qui l'a mise à nu, quand l'œil en embrasse les parois élevées, qu'il contemple ici des ruines d'habitations, là des ustensiles à l'usage des anciens habitants, ailleurs les débris de leur cuisine, tous les doutes au sujet de l'antiquité du lieu s'évanouissent. Il ne s'agit plus de rêveries et de systèmes *a priori*, mais d'objets qui présentent des particula-

rités de position et de stratification si frappantes que la comparaison, soit entre eux soit avec d'autres découvertes éloignées, s'impose nécessairement. J'atteste avec plaisir que les descriptions de Schliemann satisfont à tout ce qu'on peut exiger d'exactitude et de véracité. Ceux qui ont fait eux-mêmes des fouilles savent qu'on n'évite guère les petites erreurs, et que la suite des recherches corrige presque toujours quelques-uns des résultats obtenus tout d'abord; mais à Hissarlik, les corrections à faire étaient si minimes qu'elles garantissaient l'exactitude du résultat général, et ce que l'auteur offre maintenant au monde savant peut être placé, pour l'authenticité des faits, à côté des meilleurs travaux archéologiques.

Le simple examen de la colline d'Hissarlik suffit à démontrer avec une évidence parfaite la succession des colonies qui sont venues s'y établir et que Schliemann suppose être au nombre de sept. Mais un ordre de succession n'est pas encore une chronologie; il nous apprend ce qui est plus ancien, ce qui relativement l'est moins, mais non pas l'âge proprement dit de chaque étage de colonisation. Cette question-là implique une comparaison avec d'autres lieux, ou tout au moins avec d'autres objets pareils dont la date est bien fixée; en d'autres termes, elle exige une interprétation; alors, commence l'incertitude. L'archéologue est rarement en état de justifier son interprétation par une parfaite ressemblance entre tous les objets trouvés soit sur les mêmes lieux, soit en des lieux différents; et surtout, plus ses termes de comparaison sont éloignés les uns des autres, moins il peut espérer une concordance parfaite. Il s'attachera donc à certains objets, comme le paléontologiste s'attache à certaines coquilles caractéristiques (*Leitmuscheln*) lorsqu'il veut déterminer l'âge d'une couche géologique. Mais l'expérience a prouvé combien les *Leitmuscheln* sont incertaines en archéologie. L'intelligence humaine produit des choses identiques en des lieux différents, et des choses différentes sur les mêmes lieux. Certaines formes artistiques, certains procédés techniques se sont développés simultanément, ou successivement, sans qu'il y ait eu parenté ou rapport quelconque entre les artisans ou les artistes. Je rappelle l'exemple de l'ornement appelé *méandre* qui ne paraît en Germanie

qu'au temps des empereurs romains et qui paraît beaucoup plus tard au Pérou et dans le bassin de l'Amazone, où jusqu'ici il semble inadmissible qu'il ait été importé. Les centres artistiques et les types locaux sont si bien caractérisés, que les experts reconnaissent quelquefois l'origine d'une découverte d'après une pièce unique.

Pour Hissarlik, les couches (*strata*) qui peuvent être déterminées d'après l'ensemble de leurs caractères sont très près de la surface. Sous la cité grecque (*Novum Ilium*) et le mur, — probablement macédonien, — l'explorateur rencontre des objets, surtout des poteries, qui, d'après leur forme, leur matière, leur décor, appartiennent à ce qu'on appelle la période archaïque de l'art grec. Au-dessous, commence l'âge préhistorique dans le sens précis du mot. Le D[r] Schliemann s'est efforcé, preuves en main, de démontrer que la sixième cité, en comptant de bas en haut, doit être attribuée, d'accord avec la tradition, au peuple lydien et que ses poteries se rapprochent par leur style de la poterie étrusque ou ombrienne ; mais, plus nous nous enfonçons dans les couches souterraines, moins nous trouvons de ressemblances à signaler. Dans la cité brûlée nous pouvons rencontrer par hasard tel ou tel objet qui nous rappelle le style de Mycènes, de Chypre, de l'Égypte, de l'Assyrie, ou bien encore qui nous laisse soupçonner tantôt une origine commune, tantôt des modèles communs. Peut-être réussirons-nous à multiplier ces fils conducteurs, mais l'on sait encore si peu de choses sur toutes les relations de peuple à peuple, qu'il semble très dangereux d'appliquer une chronologie étrangère à des découvertes toutes neuves.

Nous sommes avertis de l'insanité d'une archéologie qui voudrait s'aventurer dans cette voie, par l'attaque qu'un savant de Saint-Pétersbourg a lancée dernièrement contre le D[r] Schliemann : parce que Hissarlik offre plusieurs points de rapprochement avec Mycènes et celle-ci avec la Russie méridionale, ce savant en a conclu que la chronologie de la Russie méridionale peut s'appliquer à Hissarlik, et que Mycènes et Hissarlik doivent être rattachées aux hordes errantes des Hérules qui sont apparues vers le III[e] siècle après Jésus-Christ. D'autre part, des savants, poussant à l'extrême

en sens opposé, ont voulu faire remonter les plus vieilles cités d'Hissarlik à l'âge néolithique, parce qu'on y trouve des armes et des outils de pierre polie. Ces deux idées sont également mal fondées et inadmissibles. La surface de la colline d'Hissarlik qui recouvre le mur macédonien appartient seule au IIIe siècle après Jésus-Christ; et les plus anciennes « cités » — bien qu'on y trouve non seulement des pierres polies, mais aussi des morceaux taillés de calcédoine et d'obsidienne, — appartiennent à l'âge des métaux, car, de la première cité même, on a exhumé des ustensiles de cuivre, d'or et d'argent.

Il est certain qu'aucun peuple de l'âge de pierre proprement dit n'a demeuré sur la colline d'Hissarlik, autant du moins qu'on a pu s'en assurer jusqu'ici. Les progrès successifs des hommes de cet âge jusqu'à la civilisation qui est caractérisée par l'usage des métaux, n'ont pas laissé de traces en ces lieux, pas plus que sur tout autre point de l'Asie Mineure. On trouve bien des outils de pierre polie dans cette contrée, — par exemple, dans le voisinage de l'ancienne Sardes, — mais ils ne prouvent pas que l'âge de pierre y ait régné. Probablement, les peuples qui ont semé çà et là ces témoins d'une ancienne industrie immigrèrent lorsqu'ils en étaient à la période de développement qu'on appelle « l'âge des métaux ». Si nous prenons pour base de la discussion la présence de la néphrite et de la jadéite, nous pouvons supposer que l'immigration est partie des frontières de la Chine, et que, lorsqu'elle atteignit l'Hellespont, ceux qui en faisaient partie avaient acquis déjà un haut degré d'habileté technique et un outillage perfectionné.

La présence, dans la plus antique cité, de deux marteaux de pierre percés de trous n'est peut-être qu'un accident, car sur aucun autre point de l'Asie Mineure pareil objet n'a été trouvé; en tout cas, l'art de travailler la pierre était déjà bien avancé, et l'histoire de la fondation d'Ilion, telle qu'elle est exposée dans l'Iliade, coïncide exactement avec les découvertes qu'on y a faites. Les crânes, extraits des cités les plus anciennes, présentent aussi tous les caractères (*habitus*) d'une race civilisée; ceux de la vie sauvage leur manquent absolument.

Il est assez singulier que selon toute apparence cette race *n'ait pas eu de fer*. On trouve de temps en temps des pierres rouges qui ne sont autres que du minerai de fer et qui évidemment ont servi; toutefois, les objets d'apparence ferrugineuse et pris d'abord pour du fer ont été reconnus, à l'analyse, pour être d'un autre métal.

Il n'est pas moins singulier que, même dans la cité brûlée, aucune épée proprement dite n'ait été trouvée. Les fouilles nous ont donné souvent des armes de cuivre ou de bronze, — poignards, têtes de lances, pointes de flèches, couteaux, — mais jamais d'épées. L'absence d'un autre objet ne nous surprend pas moins, c'est celle des fibules (broches à boucle). Parmi les épingles de cuivre et de bronze, il y en a beaucoup qui, d'après leur taille et leur courbure, peuvent être regardées comme des épingles de toilette; mais dans le nombre pas une seule n'est une fibule. J'ai toujours pensé que cette abondance de fibules dans les trouvailles des pays du nord s'expliquait par la nécessité, sous un ciel rigoureux, de fixer les vêtements autour du corps d'une manière plus étroite et plus solide. La fibule romaine, si commune dans les régions du nord, devient presque rare en Italie. Le fait que, chez un peuple riche en métaux comme l'étaient nos anciens Troyens, il n'existe pas une seule fibule, est assurément un signe de très haute antiquité; de plus, ce fait établit une différence absolue entre les découvertes troyennes et toutes celles de l'occident qu'on a voulu leur comparer. On peut dire la même chose de *l'absence de lampe* dans les cités anciennes.

La poterie présente beaucoup plus de rapports avec celle de l'occident. Toutefois, je ne puis citer aucun endroit où l'ensemble des poteries corresponde avec celles des plus vieilles cités d'Hissarlik. La sixième cité seule nous offre, comme le D[r] Schliemann l'a prouvé d'une manière convaincante, des spécimens qui se rapprochent des vases étrusques; mais il faut noter que la plupart des formes exécutées en terre à Hissarlik le sont en bronze chez les Étrusques. Je puis aussi me référer, comme à des *Leitmuscheln,* aux cruches à bec d'origine étrusque qui ont été déterrées au cœur de l'Allemagne et de la Belgique. Dans la plupart des cités préhistoriques

d'Hissarlik, il y a des terres cuites pareilles à celles qui se trouvent fréquemment en Hongrie et en Transylvanie, à l'est et au centre de l'Allemagne, et même jusque dans les habitations lacustres de la Suisse. Je possède, grâce à l'obligeance du Dr Victor Gross, des fragments de bols d'argile noire et polie qui proviennent du lac de Bienne, et dont la surface intérieure est couverte de dessins géométriques gravés remplis de terre blanche, et tels que j'en ai rapporté de la plus vieille cité d'Hissarlik. Tout récemment, j'étais présent à l'exploration d'un grand tumulus conique, dirigée par le professeur Klopfleisch, sur le territoire d'Anhalt : le plus grand nombre des vases d'argile que l'on y découvrait avaient de larges excroissances en forme d'ailes avec des perforations verticales et de grandes et larges anses placées très bas, tout près du fond du vase, comme celles qu'on trouve dans la cité brûlée. J'ai fait ailleurs allusion à la ressemblance des petites figures d'animaux, des cachets ornés, et autres terres cuites trouvées en Hongrie, avec des objets troyens. Les singuliers encensoirs perforés d'Hissarlik trouvent de nombreux similaires dans les nécropoles de la Lusace et de Posen.

Je ne puis pas affirmer que ce soient là les preuves d'une parenté directe. Cette question devra être remise à l'étude, lorsque la péninsule des Balkans aura été explorée et fouillée dans tous les sens par les archéologues, travail que nous serions heureux de voir accomplir dans le plus bref délai possible.

Mais une parenté réelle fût-elle constatée, il resterait à déterminer si le courant de la civilisation est parti de l'Asie Mineure, pour se répandre de là sur l'Europe orientale, ou bien si son point de départ comme sa direction ont eu lieu en sens contraire[1]. Or, la première hypothèse étant la plus vraisemblable, la chronologie d'Hissarlik n'a pas grand'chose à y gagner.

---

[1]. Au congrès archéologique qui s'est tenu à Tiflis, en septembre et octobre 1881, j'ai pu me convaincre que les plus anciennes nécropoles découvertes jusqu'à présent dans le Caucase appartiennent déjà à l'âge du fer bien que le bronze s'y trouve encore en abondance; mais les instruments de pierre y manquent complètement.

Beaucoup de témoignages pourraient être invoqués ici, comme, par exemple, la croix à crochets (*suastika*), le triquetrum, le décor en cercle, en spirale, en lignes ondulées; mais je ne tiens pas compte de ces signes qui sont trop généralement répandus pour servir à fixer des dates. D'autre part, je ne puis m'empêcher de toucher un point sur lequel je ne m'accorde pas entièrement avec Schliemann : je veux parler de ces vases à tête, comme il s'en trouve beaucoup dans une région déterminée qui comprend la Pomérellie et la Poméranie orientale, jusqu'à Posen et la Silésie. Je ne puis nier leur grande ressemblance avec les vases troyens à tête de chouette, tout en constatant que la tête de chouette ne s'y trouve pas. C'est un sujet sur lequel je montrerai ma pleine indépendance. Autant que je puis le voir, il n'y a pas un seul vase-chouette d'Hissarlik qui porte véritablement une tête de chouette, ou pour lequel on puisse dire que le haut du vase ait la forme d'un oiseau. Au point de vue de l'histoire naturelle, le type que représente cette partie supérieure est un type humain, et c'est dans la limite des contours et des proportions humaines que le nez et la région des yeux sont modelés en forme de chouette. L'oreille, par exemple, est toujours placée comme l'oreille humaine, jamais comme celle de l'oiseau. Je ne nie pas que la face ne présente souvent le type de la chouette, et je ne fais pas d'objection contre le rapprochement avec la γλαυκῶπις, mais cette ressemblance ne va pas plus loin que les yeux et le nez; les oreilles, la bouche (quand elle existe), la poitrine, sont exclusivement humaines. Telles sont — et plus humaines encore — les urnes-figures de la Pomérellie. Je ne désespère donc pas qu'un jour on ne constate une certaine parenté entre ces objets, mais je ne serais pas surpris que nos urnes-figures ne fussent dès lors beaucoup moins anciennes que celles de Troie.

Ma conclusion est celle-ci : les découvertes d'Hissarlik ne seront pas expliquées par celles du nord et de l'ouest; tout au contraire, la collection des objets troyens devra être comparée à des modèles orientaux. Pour Hissarlik, comme pour tant d'autres civilisations, il faut chercher les origines à l'est et au sud; mais, pour les déterminer sûrement, il faut étudier de nouveau et beaucoup plus pro-

fondément les champs du monde oriental, à peine explorés jusqu'ici. Ce n'est pas l'*Iliade* même qui a amené pour la première fois les Phéniciens et les Éthiopiens dans le cycle légendaire de Troie ; les découvertes faites à Hissarlik, en mettant sous nos yeux de l'ivoire, de l'émail, des figures d'hippopotame et de beaux ouvrages d'or, indiquent clairement des relations avec l'Égypte et avec l'Assyrie. C'est par là que des rapports synchroniques peuvent être établis, et que la chronologie troyenne trouvera sa solution.

En attendant, la grande colline de ruines se dresse, offrant aux recherches scientifiques un phénomène unique tout comme l'offre la « sainte Ilion » pour le sentiment poétique. Elle n'a pas sa pareille. Jamais monceau de ruines n'a porté dans ses flancs de types qui le caractérisent aussi nettement ; aussi ne pourra-t-il pas s'ajuster au lit de Procuste des gens à système (*Schematiker*). *Hinc illae irae.* Ces excavations ont ouvert aux archéologues une nouvelle mine — tout un monde. — C'est une science entièrement à faire.

Et dans cette colline il y a un étage — *stratum*, — un des plus profonds, — d'après la supputation de Schliemann, le deuxième à partir du roc vif, — qui arrête particulièrement notre attention. Ici, brûla un feu dévorant qui fondit et liquéfia comme cire les murs d'argile des bâtiments, de sorte que des gouttes de verre figées témoignent encore aujourd'hui de ce puissant incendie. Çà et là, sont restées des cendres, dont la nature nous permet de reconnaître ce qui a brûlé, — bois, paille, blé ou légume. — Une très petite partie de cette ville a pu échapper au feu ; quelques portions de maisons seulement sont restées intactes sous les décombres des murs écroulés ; presque tout a été consumé. Quel énorme feu n'a-t-il pas fallu pour dévorer cette ville splendide ? Il semble que nous entendions encore le crépitement du bois, le fracas des bâtiments croulants ; et, malgré tout, que de richesses ont été extraites de ces cendres et rendues à la lumière ! Des trésors de métaux précieux sont venus les uns après les autres se présenter à nos yeux étonnés. Dans ces temps reculés où l'homme connaissait encore si peu le monde et ses propres forces, où, comme dit le poète, les fils de rois gardaient

les troupeaux, le possesseur de si grandes quantités de métaux précieux, travaillés avec un art consommé, devait être célèbre et ses richesses devaient éveiller l'envie et la convoitise universelles; la ruine de sa haute forteresse doit donc signifier du même coup sa propre chute et la destruction de sa race.

Ce chef était-il Priam? Cette cité était-elle la « sainte Ilion »? personne ne pourra jamais décider si les hommes se servaient de ces noms lorsque le célèbre roi contemplait du haut de sa citadelle la plaine de Troie et les flots de l'Hellespont. Peut-être ces noms sont-ils de l'invention du poète; qui le saura jamais? la légende ne nous a peut-être rien transmis de plus que l'histoire au sujet de l'expédition guerrière venue d'occident pour renverser le royaume et la cité. Mais qui pourra douter qu'une terrible victoire n'ait été remportée ici contre une garnison qui défendait, avec des armes de pierre et de bronze, non seulement ses familles et ses foyers, mais aussi de grandes richesses d'or et d'argent, des bijoux et des outils précieux. Ce n'est guère la peine en vérité de disputer sur les noms de ces hommes ou de cette ville. Et cependant, la première question qui vient sur toutes les lèvres, aujourd'hui comme au temps d'Homère, est celle-ci : « Qui sont-ils? quand vivaient-ils? » Bien qu'une sévère critique puisse refuser de leur donner des noms, bien que la race tout entière puisse défiler devant le tribunal de la science comme les ombres de l'Hadès; — cependant, pour nous qui aimons les couleurs du plein jour, l'aspect de la vie, l'éclat de la personnalité, pour nous, Priam et Ilion restent des noms auxquels nos esprits s'attachent et dont ils aiment à se servir en pensant aux événements de cette période reculée. C'est là que pour la première fois l'Europe et l'Asie se sont heurtées dans une lutte à mort (*in Völkerfressendem Kampfe*); c'est là qu'eut lieu la seule victoire décisive que l'occident ait remportée sur l'orient, en Asie même, jusqu'au temps d'Alexandre le Grand.

Or, nous avons vu ce site reparaître au jour. Lorsque les auteurs que nous appelons classiques écrivaient, les édifices brûlés étaient ensevelis sous les ruines de plusieurs villes qui successivement s'étaient élevées par-dessus, et la question :

« Où fut Troie? » restait sans réponse. La légende elle-même ne s'attachait à aucune localité existante. Il en fut autrement à l'origine du poème. Soit que nous nommions le poète Homère, soit que nous mettions à sa place une légion d'aèdes innommés, la tradition devait avoir conservé, lorsque le récit épique se forma, un souvenir exact de la forteresse royale qui s'élevait sur ce dernier contrefort de la montagne. Il est inutile de disputer au poète sa connaissance personnelle des lieux. L'aède divin, quel qu'il fût, est monté sur cette colline d'Hissarlik, — c'est-à-dire sur l'éminence fortifiée ; — de là, il a regardé la terre et la mer; autrement, il n'aurait pas été si fidèle à la nature. J'ai décrit le pays de Troie tel qu'il est[1], je l'ai comparé avec les descriptions de l'*Iliade*, et je demande si jamais poète vivant loin des lieux aurait pu tirer de son imagination toute seule une peinture de la terre et des hommes aussi conforme à la vérité, que celle dont l'*Iliade* est ornée.

Il faut ajouter encore une autre considération; l'*Iliade* n'est pas seulement un poème épique qui chante des événements humains : la grande assemblée des dieux prend part au conflit des hommes en agissant et même en souffrant au milieu d'eux. Il en résulte que l'*Iliade* est un livre religieux, qu'elle a été la Bible des Grecs et un peu celle des Romains ; il ne faut pas le méconnaître. C'est pourquoi je signale ce fait que le théâtre de l'action des dieux a été dessiné sur un plan beaucoup plus vaste que celui de l'action des hommes. Le cadre de ces poèmes s'étend bien au delà de la plaine de Troie ; ses limites sont celles mêmes que l'œil embrasse, les sommets élevés de l'Ida et le pic de Samothrace où naissent les nuages, où habitent les tempêtes. Qui aurait pu composer cette histoire des dieux avec une telle justesse de localisation, si ce n'est celui qui a contemplé de ses propres yeux les puissants phénomènes de la nature déployés ici? qui les a contemplés, dis-je, durant de longues semaines et dans toutes leurs alternatives.

La question de l'*Iliade* n'est pas seulement la vieille question :

---

[1] Voyez Appendice I, Troie et Hissarlik.

Ubi Troja fuit? Non, elle embrasse le poème entier. Nous ne devons pas séparer l'histoire des dieux de l'histoire des hommes. Le poète qui a chanté Ilion a dépeint aussi toute la contrée troyenne; le massif de l'Ida, et l'île de Samothrace, Tenedos et l'Hellespont, la Callicolone et le rempart d'Héraclès, le Scamandre et les tumuli élevés à la mémoire des héros; tous ces lieux apparaissaient aux yeux de ses auditeurs ravis. Nous n'avons pas le choix de la place où doit être Ilion; il faut que ce soit une place qui réponde à toutes les exigences du poème. Donc, nous sommes forcés de dire : — *Ici,* sur la colline d'Hissarlik, — *Ici,* sur l'emplacement des ruines de la cité brûlée riche en or, — *Ici* fut Ilion.

Heureux donc, et trois fois heureux, l'homme à qui les destins ont permis de réaliser dans la maturité de sa vie le rêve de son enfance et de découvrir la Cité brûlée! Quelle que soit la reconnaissance que lui en gardent ses contemporains, personne ne lui enlèvera la conscience d'avoir résolu le grand problème posé depuis trente siècles. Un gouvernement barbare, pesant comme un lourd fardeau sur le pays, a, du moins, conservé la surface du sol avec les usages de la vie tels qu'ils étaient lorsque ce gouvernement lui a imposé son joug, ce qu'une civilisation plus avancée n'aurait probablement pas fait. Schliemann a pu fouiller dans un sol vierge pour ainsi dire. Il a eu le courage de creuser profondément, et de plus en plus profondément, puis d'enlever des montagnes de décombres et de *débris* jusqu'à ce que le trésor cherché, le trésor objet de ses rêves lui soit apparu dans sa pleine réalité. Maintenant, le chercheur de trésors est devenu un savant, qui, avec une application sérieuse et patiente, a comparé les faits acquis par ses découvertes, ainsi que les récits des historiens et des géographes, avec les traditions légendaires des poètes et des mythologues. Puisse l'ouvrage qu'il a terminé devenir pour des milliers de lecteurs une source continue de plaisir et d'instruction, et pour lui-même, selon toute justice, un titre de gloire impérissable.

RUDOLF VIRCHOW.

Berlin, 10 septembre 1880.

ILIOS.

INTRODUCTION.

AUTOBIOGRAPHIE DE L'AUTEUR ET RÉCIT DE SES TRAVAUX A TROIE.

§ 1. — *Premières années et carrière commerciale* (1822-1866).

Si je présente mon autobiographie en tête de cet ouvrage, ce n'est point par un vain sentiment d'orgueil, mais par le désir de montrer comment l'œuvre de mon âge mûr a été la conséquence naturelle des impressions de ma première enfance, et comment la pioche et la bêche des fouilles de Troie et des tombes royales de Mycènes ont été forgées, pour ainsi dire, dans le petit village allemand où ma première enfance s'est passée.

Je raconterai comment j'ai acquis le moyen de réaliser, vers l'automne de ma vie, les grands projets que formait mon imagination d'enfant; et j'espère que l'emploi que j'ai fait de mon temps et de ma fortune obtiendra l'approbation générale. Puisse ce récit de ma vie contribuer à répandre dans le public intelligent de tous les pays, le goût des études nobles et élevées qui ont soutenu mon courage au milieu des dures épreuves de ma jeunesse et qui adouciront les jours qui me restent encore à vivre!

Je suis né le 6 janvier 1822, à Neu-Buckow, petite ville du Mecklembourg-Schwerin, où mon père, Ernest Schliemann [1], était pasteur et d'où l'élection le tira, en 1823, pour l'envoyer à la cure du village d'Ankershagen, entre Waren et Penzlin (même duché). C'est là que je demeurai pendant les huit années suivantes, et que mon goût naturel pour le merveilleux fut encore excité par les superstitions du pays où je vivais. Le pavillon de notre jardin passait pour être hanté par l'esprit du prédécesseur de mon père, le pasteur von Russdorf. Par derrière, se trouvait un étang appelé « das Silberschälchen », d'où sortait, au coup de mi-

[1] Mort en novembre 1870, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

nuit, une jeune fille tenant une coupe d'argent à la main. Dans le village, un monticule entouré d'un fossé (probablement un tombeau préhistorique, ou ce qu'on appelle *Hünengrab*[1]) était aussi l'objet d'une légende : c'était là qu'un chevalier-brigand des temps anciens avait enterré son enfant bien-aimé dans un berceau d'or. De grands trésors passaient encore pour être enfouis près d'une tour en ruines dans le jardin du propriétaire du village.

Ma foi dans l'existence de ces richesses était si grande que, lorsque j'entendais mon père se plaindre de sa pauvreté, je m'étonnais qu'il n'allât pas chercher la coupe d'argent ou le berceau d'or, pour subvenir à sa gêne. On voyait aussi à Ankershagen un château du moyen âge, avec des corridors secrets dans l'épaisseur des murs, et un couloir souterrain qui, disait-on, avait 8 kilomètres de longueur et passait par-dessous le lac de Speck ; il était hanté par des spectres terribles et les paysans n'en parlaient qu'avec terreur[2] : la légende racontait que le château appartenait jadis à un chevalier-brigand, nommé Henning von Holstein, appelé communément « Henning Bradenkirl », qui pillait et saccageait à la ronde et faisait la terreur du pays. Or, il advint que le duc de Mecklembourg donna des saufs-conduits à plusieurs marchands qui avaient à passer près du château d'Henning ; celui-ci furieux, et voulant se venger sur le duc, le pria de l'honorer d'une visite. Le duc accepta l'invitation et se mit en route au jour fixé, avec une grosse suite. Mais un vacher, qui savait les intentions meurtrières d'Henning à l'égard de son hôte, se cacha derrière une colline, dans un taillis qui bordait la route, à un mille de notre maison, attendit le duc de Mecklembourg et lui dévoila les funestes projets de son maître ; le duc aussitôt tourna bride. La colline prit de là le nom qu'elle porte encore « Wartensberg » ou le « Mont du guet ». Henning ayant su que c'était le vacher qui avait déjoué son complot, le fit cuire vivant dans une grande chaudière de fer et lui donna, comme il allait expirer, un coup de son pied gauche. Bientôt après, le duc de Mecklembourg revint avec des troupes, mit le siège devant le château et s'en empara. Quand Henning se vit perdu, il mit tous ses trésors dans un coffre qu'il enfouit dans son jardin près de la tour ronde dont les ruines existent encore ; ensuite il se tua. Une longue rangée de pierres plates marquait, disait-on, dans notre cimetière, le tombeau du brigand, d'où, pendant des siècles, sa jambe gauche, chaussée d'un bas de soie noire[3], était souvent apparue comme poussée par une

---

[1] Cette tombe existe encore, et, dernièrement, visitant Ankershagen, je recommandai aux propriétaires actuels, l'excellent M. E. Winckelmann et sa digne épouse, — dont je me plais à reconnaître ici la parfaite hospitalité, — de la faire fouiller, attendu qu'ils y trouveraient, très probablement, non pas un berceau d'or, mais des antiquités préhistoriques d'un haut intérêt.

[2] Dans ce même château, le fameux traducteur d'Homère en allemand, J. H. Voss, passait une triste vie comme précepteur. Voy. Dr F^r Schlie, *Schliemann und seine Bestrebungen*, qui cite W. Herbst, *Johann Heinrich Voss*, I, p. 46.

[3] Suivant la tradition, une de ces jambes avait été enterrée juste devant l'autel ; chose singulière, lorsque, il y a quelques années, l'église d'Ankershagen fut réparée, un os de jambe, — un seul, — fut découvert devant l'autel, à une petite profondeur ; c'est du moins ce que m'assure mon cousin, le Révérend Hans Becker, pasteur actuel d'Ankershagen.

sorte de croissance. Bien plus, le sacristain Prange et le fossoyeur Wöllert juraient que, dans leur enfance, ils avaient eux-mêmes coupé la jambe et s'étaient servis de l'os pour abattre des poires ; mais qu'au commencement de ce siècle, la jambe avait cessé de pousser hors du tombeau. Dans ma simplicité enfantine, je croyais à tous ces contes, et je demandais souvent à mon père d'ouvrir la tombe, ou de me permettre de l'ouvrir, afin de vérifier si le pied y était encore.

Mon esprit fut aussi très frappé d'une figure d'homme en terre cuite, fixée sur le mur de fond du château ; elle passait pour être le portrait d'Henning Bradenkirl. Aucune peinture n'y adhérait, parce que, disait-on, elle était teinte du sang du vacher, que rien ne pouvait enlever. Il y avait dans la grande salle une cheminée murée, qui passait pour avoir servi au supplice de la victime, et bien qu'on eût pris soin de boucher les joints de la maçonnerie, cependant ils restaient toujours visibles ; c'était encore un signe du ciel, que jamais le forfait exécrable ne serait oublié.

Une autre histoire courait dans le pays et j'y croyais aussi, c'était que M. von Gundlach, propriétaire du village voisin, Rumshagen, avait trouvé, en creusant un remblai près de l'église, de grands barils de bois contenant de la bière du temps des Romains.

Quoique mon père ne fût ni savant ni archéologue, il aimait passionnément l'histoire ancienne ; il me racontait souvent, avec l'enthousiasme le plus communicatif, le sort tragique d'Herculanum et de Pompéi, et trouvait bien heureux les gens assez riches et assez libres de leur temps pour aller visiter les fouilles qui mettent au jour ces deux villes. Il me racontait aussi avec la plus vive admiration les exploits des héros d'Homère, et les événements de la guerre de Troie ; pour moi, j'étais le défenseur obstiné de la cause des Troyens, et je l'entendais avec chagrin m'affirmer que Troie avait été complètement détruite et qu'il n'en restait plus aucune trace. Qu'on imagine donc ma joie, lorsque recevant en 1829 pour cadeau de Noël une *Histoire universelle* de Ludwig Jerrer[1], je vis une gravure qui représentait l'incendie de la ville de Troie, ses murs énormes et la porte Scée, par où fuyait Énée portant son père Anchise sur ses épaules et tenant Ascagne par la main. Je m'écriai : « Père, vous vous trompez. Jerrer a vu Troie ; autrement il ne pourrait pas la représenter ici. — Mon fils, répliqua-t-il, ce n'est qu'une image de fantaisie. » Je lui demandai si les murs de l'ancienne Troie étaient aussi gigantesques que l'image les représentait, et, à sa réponse affirmative, je répliquai : « Père, si de tels murs ont jamais existé, il est impossible qu'ils aient été complètement détruits ; ils ont dû laisser de grandes ruines et elles doivent subsister encore ; mais elles sont recouvertes par la poussière des siècles. » Il me soutint le contraire, je maintins mon opinion, et enfin nous

---

[1] Nuremberg, 1828.

décidâmes qu'un jour j'irais à Troie, et que je tâcherais d'en retrouver les restes. Les préoccupations qui gonflent notre cœur, que ce soit joie ou chagrin, tendent toujours à s'échapper par nos lèvres, surtout dans l'enfance. Aussi, arriva-t-il que je ne parlai plus à mes camarades que de Troie, et des mystères et merveilles dont notre village était plein. Tout le monde se moquait de moi, sauf deux enfants, Louise [1] et Minna [2] Meincke, filles d'un fermier de Zahren, village situé à moins de 2 kilomètres de Ankershagen; la première était mon aînée de six ans, la seconde avait mon âge. Non seulement elles ne riaient pas de mes récits, mais au contraire elles m'écoutaient avec une profonde attention, surtout Minna, qui me témoignait beaucoup d'affection et qui se prêtait à tous mes vastes projets d'avenir. Un vif attachement ne tarda pas à nous lier l'un à l'autre et, dans notre simplicité enfantine, nous échangeâmes des vœux d'éternel amour. Durant l'hiver de 1829-1830, nous prîmes ensemble des leçons de danse, tantôt à la maison de ma petite fiancée, tantôt dans la nôtre et tantôt au vieux château, alors habité par le fermier Heldt; là, nous contemplions, sans nous lasser, le buste sanglant d'Henning, les jointures sinistres de la terrible cheminée, les passages secrets et l'entrée du couloir souterrain. Lorsque la leçon de danse se prenait dans notre maison, nous allions au cimetière voir si le pied d'Henning ne repoussait pas, ou bien nous parcourions les registres de paroisse écrits de la main de Johann Chr. von Schröder et de Gottfriederich Heinrich von Schröder, père et fils, qui avaient occupé la place de mon père de 1709 à 1799. Les plus anciennes inscriptions de naissance, de mariage ou de mort, portées sur ces registres, nous intéressaient extrêmement. D'autres fois, nous allions ensemble visiter la fille [3] du dernier pasteur von Schröder, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, et nous nous faisions raconter l'histoire du village, ou bien nous regardions les portraits de ses ancêtres [4], parmi lesquels celui de sa mère, Olgartha Christina von Schröder, décédée en 1795, avait mes préférences, d'abord parce que c'était une belle peinture, puis parce qu'il ressemblait à Minna.

Nous visitions aussi le tailleur du village, Wöllert [5], qui n'avait plus qu'un œil et qu'un pied, d'où lui venait le sobriquet de « Peter Hüppert », que nous traduirons *Pierre qui cloche*. Il ne savait ni lire

---

[1] Louise Meincke est, depuis 1838, l'heureuse épouse du Rév. E. Frölich, et habite maintenant Neu-Brandenburg, dans le Mecklembourg.

[2] Minna Meincke épousa, en 1846, un digne fermier, Richers, et habite maintenant à Friedland, dans le Mecklembourg.

[3] Anna-Sophie von Schröder, morte en novembre 1839, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans et huit mois.

[4] Avec l'aide de Mlle Ida Frölich, fille de Mme Louise Frölich, tous ces portraits, — au nombre de cinq, — sont devenus ma propriété, et je leur ai assigné la place d'honneur dans ma bibliothèque, en face de l'Acropole d'Athènes. A la mort de Mlle von Schröder, ces portraits étaient passés entre les mains du successeur de mon père, le pasteur Conradi, qui les avait légués à l'église d'Ankershagen, mais qui me les céda en échange d'un don plus approprié, à savoir un calice d'argent.

[5] Mort en 1856.

ni écrire; mais sa mémoire prodigieuse lui permettait de répéter mot pour mot le sermon du pasteur, après l'avoir entendu prêcher à l'église. Cet homme, qui peut-être aurait illustré son nom, s'il avait reçu l'éducation des universités, était plein d'esprit et possédait un inépuisable magasin d'anecdotes qu'il débitait avec une verve merveilleuse. Pour n'en citer qu'une, il nous dit un jour que, voulant savoir où les cigognes émigraient pendant l'hiver, il lui était arrivé, au temps du prédécesseur de mon père, le pasteur von Russdorf, de s'emparer d'une des cigognes qui bâtissaient leur nid sur notre grange, puis de fixer autour d'une de ses pattes un morceau de parchemin, sur lequel le sacristain Prange avait écrit que lui, sacristain, et Wöllert, tailleur du village d'Ankershagen, dans le Mecklembourg-Schwerin, demandaient humblement au propriétaire de la grange où la cigogne ferait son nid l'hiver suivant, de leur apprendre le nom de son pays. Lorsque la cigogne revint au printemps, elle rapportait en place du premier un autre parchemin où se lisait la réponse suivante, en mauvais vers allemands :

Schwerin Mecklenburg ist uns nicht bekannt,
Das Land wo sich der Storch befand
Nennt sich Sankt Johannes-Land.

Nous ne connaissons pas le Mecklembourg-Schwerin.
Cette contrée où la cigogne
Passe l'hiver, rude besogne,
C'est la terre Saint-Jean; vous l'ignorez, je crains.

Comme de juste, nous croyions tout cela, et nous aurions donné des années de notre vie pour savoir où se trouvait la terre mystérieuse de Saint-Jean. Si cette histoire et d'autres semblables n'ajoutaient rien à nos connaissances en géographie, elles stimulaient du moins notre désir de l'apprendre et notre passion pour le mystère.

Quant à nos leçons de danse elles-mêmes, Minna et moi nous n'en retirâmes aucun profit, soit que nous n'eussions pas de dispositions naturelles pour cet art, soit que nos esprits fussent trop préoccupés de nos recherches archéologiques et de nos plans d'avenir.

Nous convînmes encore de nous marier dès que nous serions grands, et de nous mettre alors à explorer tous les mystères d'Ankershagen. Nous devions fouiller la colline du berceau d'or, l'étang de la coupe d'argent, les grands trésors cachés par Henning, le sépulcre de celui-ci et enfin les ruines de Troie. Nous n'imaginions rien de plus agréable que d'employer notre vie à creuser, pour exhumer les restes du passé.

Grâce à Dieu, ma ferme croyance en l'existence de cette Troie ne m'a jamais abandonné au milieu de toutes les vicissitudes de ma carrière aventureuse. Pourtant, je ne devais réaliser nos rêves que cinquante ans plus tard, et les réaliser, hélas! sans Minna!

Mon père ne savait pas le grec, mais il savait le latin, et il profita de tous ses instants de loisir pour me l'apprendre. J'avais à peine neuf ans lorsque ma mère bien-aimée mourut. Ce fut un irréparable malheur, peut-être le plus grand qui pût arriver à mes six frères et sœurs[1] et à moi-même. La mort de ma mère coïncida avec un autre malheur dont l'effet immédiat fut d'éloigner de nous tous nos amis, et de rompre nos relations avec eux. Je ne m'inquiétais pas beaucoup des autres personnes, mais ne plus fréquenter la famille Meincke, être séparé de Minna, ne plus la revoir, cela me semblait mille fois plus cruel que la mort de ma mère ; et même le désespoir où me jetait la perte de Minna me fit bientôt oublier tout autre sentiment. Plus tard, j'ai souffert bien des peines en différentes parties du monde, aucune ne m'a causé la millième partie du chagrin qu'à l'âge de neuf ans je ressentis de ma séparation d'avec ma petite fiancée. Baigné de larmes, je restais seul des heures entières debout devant le portrait d'Olgartha von Schröder, me rappelant dans mon malheur les jours heureux passés en compagnie de Minna. L'avenir me semblait sombre ; toutes les merveilles mystérieuses d'Ankershagen, Troie elle-même, perdirent longtemps tout leur intérêt pour moi. Voyant cet abattement, mon père m'envoya passer deux ans chez son frère le révérend Frédéric Schliemann[2], pasteur du village de Kalkhorst, dans le Mecklembourg, où j'eus d'abord la bonne fortune de recevoir les leçons de Carl Andres[3] de Neu-Strelitz. Les progrès que je fis sous cet excellent maître furent tels qu'à la Noël, en 1832, je pus offrir à mon père une narration, écrite en mauvais latin, des principaux événements de la guerre de Troie et des aventures d'Ulysse et d'Agamemnon. A l'âge de onze ans, on me mit au gymnase de Neu-Strelitz, où je fus placé dans la troisième classe. J'y étais depuis trois mois, lorsqu'un grand désastre acheva la ruine de notre famille. Craignant que mon père ne pût soutenir plus longtemps les frais de mon éducation, je quittai le gymnase et j'entrai dans la Realschule de la même ville, où l'on me mit en seconde classe. Au printemps de 1835, je montai en première classe, et je quittai l'école en avril 1836, à l'âge de quatorze ans, pour devenir apprenti chez un petit épicier de la petite ville de Fürstemberg (Mecklembourg-Strelitz), nommé Ernest Ludwig Holtz[4].

Quelques jours avant mon départ de Neu-Strelitz, le vendredi saint de 1836, je rencontrai par hasard Minna Meincke chez M. C. E. Laué[5]. Je ne

---

[1] Mes deux frères sont morts ; de mes quatre sœurs, l'aînée seulement, Élise, n'est pas mariée ; la seconde, Doris, était l'heureuse épouse du secrétaire récemment décédé, Hans Petrowsky, à Rœbel (Mecklembourg) ; la troisième, Wilhelmine, a épousé le professeur Wilhelm Kuhse, à Stralsund, et la quatrième, Louise, le professeur Martin Pechel, à Dargun (Mecklembourg).

[2] Mort en 1861.

[3] Carl Andres est à présent bibliothécaire de la bibliothèque grand-ducale et conservateur du musée d'antiquités à Neu-Strelitz.

[4] Mort en 1836.

[5] M. Laué mourut en 1860, mais sa veuve, âgée à présent de quatre-vingt-six ans, vit encore à Neu-Strelitz où l'auteur l'a vue récemment.

l'avais pas aperçue depuis plus de cinq ans. Jamais je n'oublierai cette entrevue, la dernière que nous eûmes. Elle avait quatorze ans; sa taille s'était beaucoup développée, et l'élégante simplicité de ses vêtements noirs faisait valoir sa ravissante beauté. Lorsque nous fûmes en présence, nos larmes jaillirent et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Plusieurs fois, nous voulûmes parler, mais notre émotion était trop forte, les mots ne pouvaient sortir de nos lèvres. Bientôt, les parents de Minna survinrent, et nous dûmes nous séparer. Mais j'étais sûr à présent que Minna m'aimait toujours et cette pensée stimulait mon ambition. De ce moment, je me sentis plein d'énergie, je me sentis même assuré de conquérir dans le monde une position qui me rendît digne d'elle. Une seule crainte me restait, c'était qu'elle ne se mariât avant cet heureux moment.

Dans la petite boutique où j'ai travaillé cinq ans et demi, d'abord avec ledit M. Holtz, puis avec son successeur, l'excellent M. Hückstædt[1], mon occupation était de vendre au détail des harengs, du beurre, de l'eau-de-vie, du sucre, de l'huile, de moudre les pommes de terre pour la distillerie, de balayer la boutique, et autres menus offices. Nos affaires étaient dans de si petites proportions que toutes nos ventes réunies produisaient à peine 3,000 thalers (environ 11,000 francs) par an.

Nous nous estimions très heureux lorsque nous avions vendu pour 50 francs d'épiceries le même jour. Là, comme de juste, je n'étais en contact qu'avec la plus basse classe de la société. Je travaillais de cinq heures du matin à onze heures du soir et je n'avais pas un moment pour étudier. Aussi, j'oubliai vite le peu que j'avais appris dans mon enfance, sans perdre pour cela le désir d'apprendre; certes, je ne le perdais pas, et je me souviendrai toute ma vie du soir où entra dans notre boutique un certain Hermann Niederhöffer. C'était le fils d'un pasteur protestant à Rœbel (Mecklembourg); il finissait ses études au gymnase de Neu-Ruppin, lorsqu'il en fut chassé pour sa mauvaise conduite. Son père, ne sachant que faire de lui, l'avait mis en apprentissage chez le fermier Langermann, dans le village de Dambeck; puis comme sa conduite ne devenait pas meilleure, son père l'avait placé pour deux ans chez le meunier Dettmann, à Güstrow. Mécontent de son sort, le jeune homme s'adonnait à la boisson, toutefois sans oublier Homère; car, le soir où il entra dans notre boutique, il nous récita environ cent vers du poète en observant le rythme[2]. Bien que je ne comprisse pas un mot de cette langue sonore, elle fit une profonde impression sur moi; je pleurai des larmes amères sur mon mal-

---

[1] Th. Hückstædt est mort en 1872; son petit commerce d'épicerie est continué par sa veuve et son gendre, M. Meyer.

[2] Cet Hermann Niederhöffer est à présent âgé de soixante-huit ans et vit à son aise à Rœbel, où l'auteur l'a vu récemment. Malgré les vicissitudes d'une vie aventureuse, il n'a oublié ni son Homère ni son Virgile, et il les déclame encore avec le même enthousiasme qu'il y a quarante-cinq ans dans la boutique de Fürstenberg.

heureux sort. Trois fois je me fis répéter ces vers divins, moyennant trois verres d'eau-de-vie que je payai des quelques sous qui constituaient toute ma fortune. A partir de ce moment, je n'ai jamais cessé de demander à Dieu la grâce d'apprendre un jour le grec.

Mais il n'y avait aucun espoir pour moi de sortir de la triste et humble situation dans laquelle je me trouvais. Cependant j'en fus sauvé par un miracle. En levant une barrique trop lourde, je me fis mal à la poitrine ; je crachais le sang et n'étais plus capable de travailler. Au désespoir, j'allai à pied à Hambourg, où je réussis à me placer aux gages de 225 francs par an, d'abord dans le magasin d'épicerie de Lindemann junior, sur le « Fischmarkt », à Altona, puis dans celui de E. L. Deycke junior, au coin des rues Mühren et de la Matten Twiete, à Hambourg. Mais comme je ne pouvais pas faire de gros ouvrage, à cause de la faiblesse de ma poitrine, mes patrons ne me trouvèrent propre à rien et je fus renvoyé chaque fois au bout de huit jours. Voyant l'impossibilité de me caser comme garçon de boutique dans ce genre de commerce et pressé par le besoin de gagner, ne fût-ce que ma nourriture, j'essayai de me placer à bord d'un vaisseau. La recommandation d'un brave courtier de navire, M. J. F. Wendt, originaire de Sternberg, dans le Mecklembourg, et camarade d'enfance de ma mère, me fit recevoir comme mousse à bord du petit brick *la Dorothée,* commandé par le capitaine Simonsen, en destination de La Guayra au Vénézuela. Ce brick appartenait à MM. Wachsmuth et Kroogmann, négociants et armateurs de Hambourg.

J'avais toujours été pauvre, mais, cette fois, ma détresse dépassait tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Je dus vendre mon unique habit pour m'acheter une couverture. Le 28 novembre 1841, nous quittâmes Hambourg avec un bon vent ; mais au bout de quelques heures il devint contraire, et nous retint pendant trois jours dans l'Elbe, près de Blankenese.

Le 1er décembre, le vent redevint favorable ; nous dépassâmes Cuxhaven et nous entrâmes en pleine mer. Devant l'île d'Helgoland, le vent changea de nouveau et se fixa à l'ouest jusqu'au 12 décembre. Nous courions continuellement des bordées, mais sans beaucoup avancer lorsque, dans la nuit du 11 au 12 décembre, un ouragan terrible nous fit échouer à une certaine distance de l'île de Texel, sur le banc appelé « de Eilandsche Grond ». Après avoir été pendant neuf heures ballottés de côté et d'autre par la furie des éléments dans un très petit canot, les neuf hommes qui composaient l'équipage furent enfin sauvés. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance du moment heureux où notre embarcation fut portée par le ressac sur un banc de sable près de la plage de Texel, où tout danger disparut. Je ne savais pas où nous abordions, mais je voyais bien que c'était en pays étranger. Il me sembla que, sur ce banc de sable, une voix murmurait à mon oreille que mes affaires allaient remonter avec le flot, et qu'il me suffisait de

suivre son impulsion. L'incident suivant vint encore raffermir cette confiance : le jour même de notre arrivée, ma petite caisse, qui contenait quelques chemises et quelques paires de chaussettes, ainsi que mon portefeuille avec les lettres de recommandation que M. Wendt m'avait procurées, fut trouvée flottante sur la mer, et repêchée tandis que mes camarades et le capitaine lui-même perdaient tout ce qu'ils avaient. Ce fait singulier me valut le sobriquet de Jonas pour tout le temps de notre séjour à Texel. Nous y fûmes reçus avec bonté par les consuls Sonderdorp et Ram, qui nous offrirent de nous rapatrier par la voie d'Harlingen. Je refusai de retourner en Allemagne, où tant de malheurs m'avaient accablé; je dis aux consuls que je voulais aller à Amsterdam m'enrôler comme soldat, parce que je ne voyais pas pour le moment d'autre moyen de gagner ma vie. A ma demande expresse, MM. Sonderdorp et Ram voulurent bien payer les 4 francs pour mon passage à Amsterdam.

Le vent ayant sauté au sud, le petit navire qui m'emmenait dut rester un jour entier devant la ville d'Enkhuysen, et il ne mit pas moins de trois jours pour atteindre la capitale de la Hollande. Tout d'abord la fortune ne me sourit guère dans ma nouvelle résidence. L'hiver commençait, je n'avais pas de redingote et je souffrais cruellement du froid. Mon intention de m'enrôler au service militaire ne pouvait se réaliser de suite; les 5 francs que j'avais ramassés en demandant l'aumône sur l'île de Texel et à Enkhuysen, aussi bien que les 4 francs donnés par M. Quack, le consul de Mecklembourg à Amsterdam, furent bientôt dépensés chez M[me] Graalman, aubergiste dans la rue Ramskoy. A bout de ressources, je feignis d'être très malade pour entrer à l'hôpital. Heureusement cette affreuse situation ne dura pas longtemps; j'en fus tiré par le brave courtier de navire, M. Wendt[1], de Hambourg, à qui j'avais écrit de Texel mes malheurs et mon désir de chercher fortune à Amsterdam. Par un heureux hasard, quand ma lettre lui parvint, il était à table avec de nombreux amis; le récit de mon naufrage excita la compassion générale et une collecte, faite aussitôt entre les convives, produisit la somme de 240 florins (480 francs), que mon bienfaiteur me fit remettre par le consul Quack. En même temps, il me recommanda à l'excellent M. W. Hepner[2], consul général de Prusse à Amsterdam, et celui-ci me fit entrer comme garçon de bureau chez M. F. C. Quien[3].

Dans ma nouvelle place, mon travail consistait à timbrer des lettres de change, à aller les toucher en ville, à mettre des lettres à la poste et à

[1] Mon bienfaiteur J. F. Wendt mourut en janvier 1856.

[2] Le consul Hepner mourut en 1870.

[3] La maison de commerce F. C. Quien existe encore à Amsterdam sous le même nom. dateur de la maison est mort, mais ses deux fils Charles et Georges Quien, déjà associés dans la maison lorsque l'auteur y entra en 1842, vivent encore.

en rapporter d'autres. Cette occupation machinale me plaisait, car elle me laissait le temps de songer à mon éducation négligée.

Je m'empressai d'abord d'apprendre à écrire lisiblement et j'y réussis après vingt leçons du fameux calligraphe Magnée, de Bruxelles. Je me mis immédiatement après à l'étude des langues modernes. Mes appointements ne s'élevaient qu'à 800 francs par an : je dépensais pour mes études la moitié de cette somme; de l'autre moitié je vivais, mais je vivais péniblement. J'habitais pour 8 francs par mois une misérable mansarde sans poêle, dans laquelle je grelottais en hiver et je rôtissais en été; un peu de bouillie de farine de seigle composait mon déjeuner; mon dîner ne me coûtait jamais plus de 4 sous, mais rien ne stimule plus à l'étude que la misère et la perspective certaine d'en sortir à force de travail. En outre, le désir de me rendre digne de Minna créait et développait en moi un courage indomptable; aussi me mis-je d'abord à l'étude de l'anglais avec un zèle inouï. La nécessité m'indiqua une méthode qui facilite singulièrement l'étude des langues; cette méthode consiste à lire beaucoup à haute voix, à ne jamais faire de traductions, à prendre tous les jours une leçon, à écrire des compositions sur les sujets qui nous intéressent, à les corriger soi-même sous l'œil du maître, à les apprendre par cœur, et à réciter mot pour mot dans la leçon du lendemain ce qu'on a corrigé la veille. Ma mémoire était mauvaise parce qu'elle n'avait pas été exercée depuis mon enfance; mais je profitais de chaque moment perdu et je volais même du temps pour apprendre. Afin d'acquérir rapidement une bonne prononciation, j'allais deux fois tous les dimanches à l'église anglaise et je me répétais à voix basse chaque mot du sermon. Jamais je ne faisais de course, même sous la pluie, sans avoir mon cahier à la main et sans apprendre par cœur; jamais je ne faisais queue à la poste sans lire. C'est ainsi que je fortifiai ma mémoire, de sorte qu'en trois mois de temps, je parvins à réciter mot pour mot, dans la leçon de chaque jour, vingt pages imprimées après les avoir lues trois fois attentivement. J'appris par cœur de cette manière le *Vicaire de Wakefield* d'Olivier Goldsmith et l'*Ivanhoe* de Walter Scott tout entiers. Très surexcité, je dormais peu, et j'employais mes heures d'insomnie à repasser dans mon esprit ce que j'avais lu le soir précédent. La mémoire, comme on le sait, est toujours bien plus puissante la nuit que le jour, *aussi trouvais-je ces répétitions de nuit très utiles*. C'est au prix de ce travail incessant que je réussis, en six mois, à apprendre à fond la langue anglaise.

J'appliquai cette méthode à l'étude du français, dont je maîtrisai également les difficultés en six autres mois. J'appris par cœur *les Aventures de Télémaque*, de Fénelon, et le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre tout entiers. Ces études forcées et excessives fortifièrent ma mémoire à tel point que l'étude du hollandais, de l'espagnol, de l'italien et du portugais, me parut des plus faciles, et je n'eus pas besoin de mettre plus de six semaines à chacune de ces langues, pour les parler et les écrire couramment.

Ces lectures continuelles à haute voix, ou peut-être l'influence de l'air humide de la Hollande, firent disparaître mes douleurs de poitrine dès ma première année de séjour à Amsterdam, et elles ne sont jamais revenues. Ma passion pour les études me faisait négliger mon service machinal de garçon de bureau, surtout dès que je le crus inférieur à mes capacités. Mes chefs ne voulaient pas me donner de l'avancement, jugeant sans doute que celui qui se montre incapable d'un service inférieur doit être encore plus incapable d'occuper une position supérieure. Enfin, à la recommandation de mes braves amis Louis Stoll[1], de Mannheim, et J. H. Ballauf[2], de Brême, j'obtins une place de correspondant et de teneur de livres au bureau de MM. B. H. Schröder et Cie[3], d'Amsterdam, qui me prirent aux appointements de 1,200 francs et qui, voyant mon zèle, me donnèrent 2,000 francs pour m'encourager. Cette générosité, dont je leur garderai une gratitude éternelle, fit en effet mon bonheur, car, pensant que la connaissance du russe me mettrait à même de leur rendre de meilleurs services, je voulus l'apprendre. Je ne pus d'abord me procurer, en fait de livres russes, qu'une vieille grammaire, un dictionnaire et une mauvaise traduction du Télémaque. Quant à un professeur, il fallait m'en passer; sauf le vice-consul de Russie, M. Tannenberg, qui n'aurait pas voulu me donner de leçons, personne à Amsterdam ne savait un mot de russe. Je me mis donc à étudier tout seul. Avec la grammaire, j'appris en quelques jours les caractères russes et leur prononciation; puis, selon mon ancienne méthode, je me mis à écrire en cette langue des historiettes de ma composition et à les apprendre par cœur. Comme personne ne corrigeait mes thèmes, ils devaient être affreux; mais je tâchais de m'instruire en même temps d'une manière pratique, en logeant dans ma mémoire la version russe du Télémaque. Je crus que mes progrès seraient plus rapides, si je pouvais réciter à quelqu'un les aventures du fils d'Ulysse; et je louai, pour 4 francs la semaine, un pauvre juif qui, chaque soir, venait écouter pendant deux heures mes récitations en russe, dont il ne comprenait pas un mot.

Les plafonds des maisons communes en Hollande sont très minces et faits de simples planches, aussi entend-on du rez-de-chaussée ce qui se dit au troisième étage. Mes discours à haute voix incommodaient donc beaucoup les autres locataires, qui se plaignirent au propriétaire; et deux fois je fus forcé de déménager pendant le cours de ces études de russe. Ces désagréments n'affaiblirent pas mon zèle, et, au bout de six semaines, j'écrivis ma première lettre en russe à M. Vasili Plotnikoff, agent

---

[1] Louis Stoll est associé de la maison Rabus et Stoll, à Mannheim, où il occupe une position importante.

[2] J. H. Ballauf est mort en 1873.

[3] La maison de commerce de B. H. Schröder et Co, d'Amsterdam, a prospéré jusqu'au printemps de 1881; M. B. H. Schröder est mort en 1849; mais M. Henri Schröder, le même qui m'engagea, le 1er mars 1844, et qui était alors associé dans la maison, a continué d'en être un des chefs jusqu'en 1881.

à Londres des grands négociants d'indigo, MM. P. N. Malutin frères [1], de Moscou, et je pus converser couramment dans leur langue avec cet agent et les marchands russes Matweieff et Froloff, lorsqu'ils vinrent à Amsterdam pour les ventes publiques de ce produit.

Une fois en possession du russe, je commençai à m'occuper sérieusement de la littérature des langues que j'avais apprises.

En janvier 1846, mes braves chefs m'envoyèrent comme leur agent à Saint-Pétersbourg. Là, de même qu'à Moscou, mes efforts furent, dès les deux premiers mois, couronnés d'un succès qui dépassait de beaucoup mes plus belles espérances et celles de mes commettants. Dès lors je devenais indispensable à MM. B. H. Schröder et C[ie], et par le fait je m'étais créé une position indépendante ; j'en profitai de suite pour écrire à l'ami de la famille Meincke, M. C. E. Laué, de Neu-Strelitz : je lui racontai toutes mes aventures, et le priai de demander pour moi la main de ma chère Minna. Mais, que devins-je lorsque, un mois plus tard, me parvint la déchirante nouvelle de son récent mariage! Cette cruelle déception me fit l'effet d'un irréparable désastre. J'en fus malade à garder le lit et, pendant longtemps, je ne pus m'occuper de quoi que ce fût. Je rappelais sans cesse à ma mémoire tout ce qui s'était passé entre Minna et moi dans notre première enfance : tous ces rêves si doux, tous ces projets si vastes, que maintenant nous pouvions réaliser, mais que désormais je ne saurais comment poursuivre sans Minna. Puis je m'accusais amèrement de ne pas l'avoir demandée en mariage avant de partir pour Saint-Pétersbourg ; cependant je n'aurais pu le faire sans me rendre ridicule, puisqu'à Amsterdam je n'étais qu'un commis dépendant du caprice de mes chefs ; d'ailleurs, je n'étais pas sûr de réussir à Saint-Pétersbourg, où je pouvais rencontrer un échec complet, tout comme un succès. Je m'imaginais qu'elle ne serait pas heureuse avec un autre époux, et que moi-même je ne pourrais jamais vivre avec une autre femme. Pourquoi le sort était-il si cruel que de me l'arracher juste au moment où, après seize années des plus rudes efforts, j'allais atteindre cet objet de mes vœux? On eût dit qu'il en était de Minna et de moi comme de ces rêves, dans lesquels on poursuit toujours un objet fugitif, qui s'échappe sans cesse au moment même où on est sur le point de le saisir.

De bonne foi, je me crus malheureux pour le reste de mes jours ; mais le temps, qui guérit toute blessure, guérit enfin la mienne ; et, malgré mes regrets, je continuai mes affaires commerciales sans interruption nouvelle.

Dans le cours de ma première année de séjour à Saint-Pétersbourg, mes opérations avaient si bien réussi que, au commencement de 1847, je pouvais déjà me faire inscrire dans la corporation des marchands comme

---

[1] Les trois frères Malutin sont morts depuis longtemps, mais la maison de commerce continue sous le même nom.

négociant en gros. Malgré ma nouvelle situation, je restai étroitement lié avec MM. Schröder et Cie, d'Amsterdam, dont je tins l'agence pendant onze ans. Ayant acquis à Amsterdam une connaissance approfondie des différentes qualités d'indigo, je bornai mes affaires à cet article et, tant que ma fortune fut au-dessous de 200,000 francs, je ne fis crédit qu'aux maisons les plus solides; nécessairement mes bénéfices ne pouvaient être très considérables tout d'abord, mais en revanche mes affaires étaient parfaitement sûres.

N'ayant pas de nouvelles de mon frère Louis Schliemann, qui avait émigré en Californie au commencement de 1849, je m'y rendis l'année suivante, et j'y appris sa mort. C'est ainsi que je me trouvais en Californie, quand le 4 juillet 1850, ce pays, qui jusque-là n'avait été compté que comme territoire, fut élevé au rang d'État de l'Union Américaine, ce qui amena la naturalisation de tous ceux qui y résidaient alors. Je saisis avec empressement cette occasion de devenir citoyen des États-Unis d'Amérique.

A la fin de 1852, j'établis à Moscou une succursale de ma maison de Saint-Pétersbourg pour la vente en gros de l'indigo. Elle fut d'abord dirigée par mon excellent agent M. Alexis Matweieff et, après sa mort, par son serviteur Jutchenko, que j'élevai à la dignité de marchand du second ordre, trouvant qu'un serviteur capable peut aisément devenir un bon directeur, tandis que d'un directeur on ne peut jamais faire un bon domestique.

Comme j'étais surchargé d'occupations à Saint-Pétersbourg, j'avais interrompu mes études de langues, et ce ne fut qu'en 1854 que je pus apprendre le suédois et le polonais.

La divine Providence me protégeait merveilleusement et, en plus d'une occasion, j'échappai, par de purs hasards, aux dangers les plus imminents. Toute ma vie je me rappellerai le matin du 4 octobre 1854. C'était à l'époque de la guerre de Crimée; les ports russes étant bloqués, les marchandises à destination de Saint-Pétersbourg devaient être dirigées sur les ports prussiens de Memel ou de Kœnigsberg, puis de là prendre la voie de terre. C'est ainsi que plusieurs centaines de caisses d'indigo et beaucoup d'autres marchandises avaient été expédiées à mon compte par MM. J. Henry Schröder et Cie, de Londres [1], et MM. B. H. Schröder et Cie, d'Amsterdam, et adressées par eux à mes agents MM. Meyer et Cie, de Memel. Je revenais des ventes publiques d'indigo à Amsterdam; j'al-

[1] La maison de MM. J. Henry Schröder et Co, de Londres et de Hambourg, avec laquelle j'ai le bonheur d'être en relations suivies depuis trente-sept ans, est une des maisons de commerce les plus riches et les plus importantes du monde. Le vénérable baron John Henry von Schröder, âgé à présent de quatre-vingt-dix-huit ans, fondateur du vaste et justement célèbre établissement de bienfaisance *das Schrödersche Stift*, est encore à la tête de la maison de Hambourg; son associé est l'excellent M. E. F. Vogler. La maison de Londres est dirigée par son fils le vénérable baron J. H. W. Schröder junior, et ses dignes associés les excellents MM. Henry Tiarks et Otton von der Meden.

lais à Memel surveiller la réexpédition de mes marchandises et j'étais arrivé fort tard le 3 octobre à l'Hôtel de Prusse, à Kœnigsberg, où je passai la nuit; le lendemain matin regardant par la fenêtre de ma chambre, je vis devant moi la grande porte de la ville appelée « das Grüne Thor »[1], dont la tour portait la sentence suivante en grandes lettres dorées :

Vultus Fortunæ variatur imagine lunæ,
Crescit, decrescit, constans persistere nescit.

Bien que je ne sois pas superstitieux, cette sorte d'oracle me fit une profonde impression, et je fus saisi d'effroi comme si un malheur inconnu planait sur ma tête. En continuant mon voyage par la malle-poste, j'appris, au premier relais après Tilsit, que la ville de Mémel, tout entière, venait d'être la proie des flammes, et son aspect ne me confirma que trop cette triste nouvelle ; Mémel ressemblait à un immense cimetière où les murs noircis et les cheminées à demi écroulées faisaient l'effet de pierres tombales, funèbres monuments de la fragilité des choses humaines. Désespéré, je courus au milieu des ruines fumantes à la recherche de M. Meyer; je finis par le trouver et je lui demandai ce qu'étaient devenues mes marchandises. Pour toute réponse, il me montra d'un geste ses magasins détruits et me dit : « Elles sont là-dessous. » Le coup était terrible. Pendant ces huit années d'un rude labeur, je n'avais encore gagné que 562,500 francs, et je les perdais d'un seul coup. Cependant, dès que j'eus acquis la certitude de ma ruine, je recouvrai toute ma présence d'esprit. Ce qui me consolait, c'était la pensée de n'avoir pas de dettes. On était au début de la guerre de Crimée, et les affaires offrant peu de sécurité, j'avais acheté tout au comptant. Je pensais aussi que MM. Schröder, de Londres et d'Amsterdam, me feraient crédit, et qu'avec le temps je réparerais cette perte. Le soir, au moment de partir pour Saint-Pétersbourg, je racontais mon malheur à d'autres voyageurs, lorsqu'un des assistants demanda mon nom, et l'ayant entendu, s'écria : « Schliemann! mais il est le seul qui rien n'ait perdu! Je suis premier commis chez Meyer et Cie. Comme nos magasins étaient encombrés de marchandises lorsque les siennes sont arrivées, il a fallu construire un hangar pour les mettre à l'abri et elles y sont encore parfaitement saines et sauves. »

Le passage soudain d'un profond chagrin à une grande joie est difficile à supporter sans que les larmes s'en mêlent : je restai muet pendant quelques moments, croyant rêver et ne pouvant admettre que j'eusse seul échappé à la ruine dont tous étaient victimes ; rien n'était pourtant plus vrai, et le plus singulier c'est que l'incendie avait commencé précisément

---

[1] Cette porte a été démolie en août 1864.

dans le bâtiment de pierre qui servait d'entrepôt à Meyer et Cie, situé au nord, tout au bout de la ville. Une tempête furieuse s'était élevée au même moment, venant du nord, et avait rabattu les flammes sur la ville, tandis que le hangar en planches situé à un mètre ou deux en arrière avait été préservé par cette même tempête qui chassait les flammes devant elle. Mes marchandises furent bien vite vendues et avec grand profit; l'argent rentra pour sortir et rentrer encore; je fis beaucoup d'affaires sur les indigos, les bois de teinture, les matières de guerre (salpêtre, soufre, plomb), et comme les capitalistes craignaient de s'exposer pendant la guerre de Crimée, je réalisai de beaux bénéfices et fit plus que doubler mes capitaux en une seule année. Je fus très bien secondé dans mes affaires par le tact et l'habileté de mon agent et ami M. Isidor Lichtenstein, premier associé de la maison Marcus Cohn et fils, à Kœnigsberg, et par son second associé, Ludwig Leo, qui m'expédiaient toutes mes marchandises avec une promptitude vraiment merveilleuse.

Quelque désir que j'eusse d'apprendre le grec, je n'avais pas osé commencer cette étude avant la guerre de Crimée, car je craignais que cette langue ne me charmât trop et ne me détournât de mon commerce; pendant la guerre je fus tellement surmené de travail que je ne trouvais pas le temps de lire les journaux, encore moins un livre.

Toutefois, lorsqu'au mois de janvier 1856, les premiers bruits de paix commencèrent à circuler, je ne pus résister à mon désir et je me mis vaillamment à l'œuvre, d'abord avec M. Nicolas Pappadakes et puis avec M. Théoklétos Bimpos, tous deux d'Athènes, où le dernier est maintenant archevêque. Je suivis toujours fidèlement ma vieille méthode; afin de posséder vite le vocabulaire grec, qui me semblait bien plus difficile que tous les autres, y compris le vocabulaire russe, je me procurai une traduction de *Paul et Virginie* en grec moderne, et je la lus en comparant chaque mot avec son équivalent dans l'original français. Lorsque j'eus fini ce travail je savais au moins la moitié des mots contenus dans le livre, et en recommençant une seconde fois, je les sus tous ou presque tous sans avoir perdu un seul instant à chercher dans le dictionnaire. De cette manière je ne mis pas plus de six semaines à me rendre maître du grec moderne, et je passai ensuite à la langue ancienne que j'appris en trois mois, assez du moins pour comprendre quelques-uns des anciens auteurs et surtout Homère, que je lus et relus avec le plus vif enthousiasme.

Pendant les deux années suivantes, je m'occupai presque exclusivement de l'ancienne littérature grecque; je parcourus presque tous les auteurs classiques et, maintes fois, je revins à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. De la grammaire grecque je n'appris que les déclinaisons et les verbes; je ne perdis jamais un temps précieux à en étudier les règles. Ayant remarqué que les écoliers, après avoir pâli pendant huit ans et plus sur ces règles fastidieuses, ne peuvent écrire une lettre en grec ancien sans faire quantité de fautes grossières, j'en avais conclu que la méthode des professeurs

devait être mauvaise, et qu'une sérieuse connaissance de la langue et de sa grammaire ne pouvait s'acquérir que par la pratique, c'est-à-dire par la lecture attentive des prosateurs classiques et par la récitation de morceaux choisis dans leurs écrits et appris par cœur. En suivant cette méthode très simple, j'appris le grec ancien comme j'aurais appris une langue vivante ; je puis l'écrire très couramment et sur tel sujet qu'il me plaît ; je connais parfaitement toutes les règles sans même savoir si elles sont ou ne sont pas dans la grammaire ; et si quelqu'un prétend trouver des fautes dans mon grec, je puis de suite me justifier, en lui récitant des passages classiques où se trouvent les expressions dont je me suis servi [1].

En même temps mes affaires commerciales, tant à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou, marchaient vite et bien ; j'étais très prudent en affaires, et bien que je reçusse quelques chocs assez durs pendant la terrible crise commerciale de 1857, ils ne me firent pas grand mal ; même, en cette année désastreuse, j'eus encore quelques profits.

Dans l'été de 1858, je repris avec mon ami le professeur Édouard de Muralt [2], à Saint-Pétersbourg, mes études de latin interrompues depuis près de vingt-cinq ans. En possession comme je l'étais du grec ancien et du grec moderne, le latin ne me parut pas très difficile, et bientôt je devins aussi maître de cette langue.

Je recommande donc fortement à tous les directeurs de collège et d'écoles d'introduire chez eux la méthode dont je me suis servi, de renoncer à l'abominable prononciation du grec dont on se sert en Angleterre et généralement en Occident, — la France ne peut être exceptée, — de commencer par faire apprendre aux enfants le grec moderne avec des maîtres grecs de naissance, et de ne les mettre au grec ancien que lorsqu'ils parleront et écriront couramment la langue moderne, ce qu'ils pourront faire au bout de six mois. Les mêmes professeurs seront très capables

---

[1] Mon honorable ami le professeur Rudolf Virchow, de Berlin, m'informe qu'il a appris les langues classiques d'une manière semblable. Voici ce qu'il m'écrit à ce sujet : « Jusqu'à ma treizième année, j'ai pris des leçons particulières dans une petite ville de la Poméranie ; mon dernier maître y était vicaire du pasteur. Il avait coutume de me faire beaucoup traduire et écrire sans préparation ; d'autre part il ne me fit apprendre aucune règle de grammaire dans le sens strict du mot. De cette manière l'étude des langues anciennes me donnait tant de plaisir, que souvent je faisais pour moi seul des traductions qui ne m'avaient pas été données comme devoir. Quand je fus envoyé au gymnase de Coslin, le directeur était tellement satisfait de mon latin, que pendant tout mon séjour je fus son favori. D'autre part, le professeur de grec, Grieben, qui avait étudié la théologie, comprenait si peu qu'on pût faire une bonne version grecque sans savoir par cœur la grammaire de Buttmann, qu'il m'accusait de supercherie ; même quand, en dépit de toute sa vigilance, il ne pouvait me convaincre de procédés illicites, il me poursuivait de ses soupçons et cela dura jusqu'à mon *examen abiturientis*. Pour cette épreuve, il m'examina sur le texte grec du Nouveau Testament ; je lui répondis d'une manière satisfaisante, ce qui ne l'empêcha pas de déclarer aux autres professeurs, qui à l'unanimité me donnaient un bon témoignage, que, quant à lui, il se prononçait contre moi parce que je ne possédais pas la maturité de doctrine requise pour l'Université. Heureusement cette protestation fut sans effet. L'examen fini, je rentrai dans ma chambre et me mis à apprendre l'italien à moi seul. »

[2] Le professeur de Muralt habite à présent Lausanne, en Suisse.

d'enseigner la langue ancienne, et en suivant ma méthode, tout écolier intelligent possédera le grec en un an; non seulement il le saura comme langue vivante, mais il pourra l'écrire avec correction et comprendre les auteurs classiques.

Ceci n'est pas une théorie en l'air, mais un fait positif. Quelle injustice d'infliger pendant des années à de malheureux élèves l'étude d'une langue que, règle générale, ils ne savent pas beaucoup plus en quittant le collège qu'en y entrant! Ce résultat misérable est dû, d'abord à la prononciation arbitraire et atroce usitée en Angleterre [1], et en second lieu à la mauvaise méthode d'enseigner le grec aux enfants sans leur faire tenir compte des accents, de sorte qu'ils apprennent à les regarder comme un obstacle, tandis que les accents constituent un auxiliaire très important de l'étude de la langue.

Si des jeunes gens intelligents pouvaient acquérir en dix-huit mois une parfaite connaissance du grec moderne et de la belle, de l'harmonieuse, de la divine langue parlée par Homère et Platon, quelle heureuse influence toute leur éducation n'en ressentirait-elle pas! Quelle vigoureuse impulsion recevraient de là toutes les recherches de la science! Et combien ce changement serait facile à exécuter et peu coûteux! La Grèce est pleine d'hommes instruits, qui connaissent à fond la langue de leurs ancêtres, qui sont familiers avec leurs grands écrivains et qui très volontiers, et pour un prix modéré, accepteraient des places en France, en Angleterre et en Amérique. La connaissance du grec moderne aide singulièrement à celle du grec ancien; et la preuve c'est qu'à Athènes, j'ai vu des employés qui, n'ayant pas de goût pour le commerce, ont quitté les affaires, se sont mis à l'étude et en quatre mois ont pu comprendre Homère et même Thucydide.

Le latin, à mon avis, ne doit pas s'apprendre avant le grec, mais après.

En 1858, me trouvant assez riche, je me retirai des affaires. Je visitai la Suède, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et l'Égypte; je remontai le Nil jusqu'aux deuxièmes cataractes, en Nubie, et je profitai de cette occasion pour apprendre l'arabe; je parcourus ensuite le désert du Caire à Jérusalem; je visitai Pétra, puis toute la Syrie et j'acquis ainsi une connaissance pratique de la langue arabe dont je fis ensuite une étude approfondie à Saint-Pétersbourg. J'étais à Athènes pendant l'été de 1859, et j'allais partir pour l'île d'Ithaque lorsque je pris les fièvres. En même temps, je recevais de Saint-Pétersbourg la nouvelle qu'un mar-

---

[1] Nous avons la certitude qu'on prononçait le grec il y a huit cent quatre-vingt-quatorze ans exactement comme on le prononce maintenant en Grèce, car tous les mots grecs empruntés par la langue russe, lorsqu'en 988 après J.-C. la Russie adopta la religion grecque, y sont prononcés comme on les prononce actuellement en Grèce. Les inscriptions en grec barbare du couvent d'Orchomène que j'ai publiées dans mon *Orchomenos* (Leipzig, 1881, p. 48-49) prouvent le même fait pour l'année 874 après J.-C., et c'est aussi le cas avec les noms grecs contenus dans les inscriptions cunéiformes du temps des Séleucides.

chand, Stépan Solovieff, en faillite et mon débiteur pour une grosse somme, qu'il devait me rembourser en quatre ans, n'avait pas opéré son premier versement, et m'intentait un procès devant le tribunal de commerce. Je revins donc en toute hâte à Saint-Pétersbourg; le changement d'air coupa ma fièvre, je gagnai mon procès, mais mon adversaire en appela devant le sénat, où les procès durent toujours trois ou quatre ans; ma présence sur les lieux étant nécessaire pour suivre ce procès, je rentrai donc dans les affaires, bien contre mon gré, et je les fis sur une échelle beaucoup plus grande qu'autrefois. Mes importations de mai à octobre 1860 montèrent à la somme de 12,500,000 francs. Outre l'indigo et l'huile d'olive, je me lançai hardiment en 1860 et 1861 dans les cotons, qui me donnèrent de grands profits à cause de la guerre de sécession des États-Unis d'Amérique et du blocus des ports dans les États du Sud. Lorsque le coton devint trop cher je le quittai pour le thé, dont l'importation par mer fut permise à partir de mai 1862. Ma première commande de thé à MM. J. Henry Schröder et Cie, de Londres, fut de 30 caisses; et lorsque celles-ci eurent été placées avec bénéfice, j'en fis venir 1,000, puis 4,000, et enfin 6,000 caisses. Ensuite je pris à M. Günzburg, de Saint-Pétersbourg, qui se retirait du commerce, tout le thé qu'il avait en magasin; il me le céda pour un prix très avantageux et je gagnai en six mois 175,000 francs sur ce seul article. Mais lorsque, pendant l'hiver de 1862-1863, l'insurrection éclata en Pologne, et que les juifs, profitant du désordre qui régnait dans tout le pays, introduisirent par contrebande d'immenses quantités de thés, je ne pus soutenir cette concurrence à cause des droits d'importation élevés que je payais. Je cessai donc mes affaires sur les thés, me bornant à écouler les 6,000 caisses que j'avais encore en magasin; j'y mis beaucoup de temps et gagnai peu de chose sur ma marchandise. Ma denrée principale restait toujours l'indigo; comme je connaissais bien cet article et que, grâce à MM. J. Henry Schröder, de Londres, j'étais favorisé d'approvisionnements choisis et achetés à bon compte, comme en outre j'en importais directement de Calcutta de grandes quantités et que je n'en confiais pas la vente à des commis ou à des domestiques, ainsi que mes pareils ont coutume de faire, mais que je me tenais toujours dans mon magasin, montrant moi-même la marchandise aux marchands, et traitant personnellement les ventes en gros, je n'avais pas de concurrence à craindre, et mon profit net, sur cet article, était en moyenne de 250,000 francs par an. Le capital engagé me rapportait en outre un intérêt de six pour cent.

Le ciel avait béni mes opérations commerciales d'une manière tellement miraculeuse, qu'à la fin de 1863 je me trouvais en possession d'une fortune à laquelle mon ambition n'aurait jamais osé prétendre. Cependant, au milieu de l'agitation des affaires, je n'avais pas oublié Troie et la résolution que j'avais prise en 1830, devant mon père et Minna, d'en découvrir les restes. J'aimais l'argent, assurément, mais seulement comme le moyen

de réaliser cette grande idée de ma vie. D'ailleurs je ne m'étais remis aux affaires que malgré moi, et seulement pour m'occuper et me distraire pendant mon ennuyeux procès avec le marchand qui m'avait attaqué. Lors donc que son appel eut été rejeté par le sénat et que j'eus reçu son dernier paiement (décembre 1863), je me mis à liquider ma maison de commerce. Toutefois, avant de me vouer entièrement à la réalisation du rêve de ma vie, je voulus voyager encore. Je partis donc en avril 1864 pour Tunis, où je visitai les ruines de Carthage; de là je me rendis aux Indes, en passant par l'Égypte. Je parcourus successivement l'île de Ceylan, Madras, Calcutta, Bénarès, Agra, Lucknow, Delhi, les montagnes de l'Himalaya, l'île de Java, et je restai deux mois en Chine où je visitai Hong-Kong, Canton, Amoy, Foochoo, Shanghaï, Tin-Sin, Pékin et la grande muraille. J'allai de là à Yokohama et à Jeddo, au Japon, puis je traversai le Pacifique sur un petit navire anglais qui allait à San-Francisco, en Californie. Notre voyage dura cinquante jours, que j'employai à écrire mon premier ouvrage *la Chine et le Japon*[1]. De San-Francisco je me rendis par le Nicaragua dans la partie orientale des États-Unis; je visitai la Havane et la ville de Mexico, et au printemps de 1866, je m'établis à Paris, pour donner le reste de ma vie aux lettres et pour m'occuper surtout d'archéologie, cette science ayant pour moi le plus grand attrait.

§ 2. — *Premières visites à Ithaque, au Péloponèse et à Troie* (1868-1870).

Je pouvais enfin réaliser le rêve de toute ma vie, visiter à loisir le théâtre des événements qui m'avaient tant intéressé et la patrie des héros dont les aventures avaient charmé et consolé mon enfance. Je partis en avril 1868, passant par Rome et Naples pour gagner Corfou, Céphalonie et Ithaque. Je visitai avec soin cette île fameuse; mais les seules fouilles que j'y fis eurent lieu dans ce qu'on appelle le château d'Ulysse, au sommet du Mont Aëtos. Je trouvai que l'aspect des lieux répondait parfaitement aux indications de l'*Odyssée* et je me promets de décrire cette île plus en détail dans les pages suivantes.

Je parcourus ensuite le Péloponèse; j'examinai particulièrement les ruines de Mycènes, et il me sembla que le passage de Pausanias devenu maintenant si célèbre[2] et où il est question des tombes royales, avait été mal compris, puisque, contrairement à la croyance générale, l'auteur ne voulait pas dire que ces tombes fussent dans la basse ville, mais qu'elles étaient dans l'Acropole même. Je visitai Athènes et je partis du Pirée pour les Dardanelles, d'où je me rendis à Bounarbashi, à l'extrémité sud de

---

[1] Paris, 1866, librairie Centrale.

[2] II, 16, 4.

la plaine de Troie. Bounarbashi, y compris les hauteurs rocheuses qui sont par derrière et qu'on appelle le Bali Dagh, avait été dans *ces derniers temps* considérée généralement comme l'emplacement de la Troie homérique ; les sources qu'on voit au pied de ce village étaient prises pour les deux sources mentionnées par Homère [1], dont l'une donnait de l'eau chaude et l'autre de l'eau froide ; mais au lieu de deux sources j'en trouvai trente-quatre, et, probablement, elles sont au nombre de quarante, l'endroit étant appelé par les Turcs *Kïrk-Giös*, c'est-à-dire « les quarante yeux » ; de plus, je constatai dans toutes les sources une température uniforme de 17° centigrades ; et encore, la distance de Bounarbashi à l'Hellespont est en ligne droite de 12 kil. 8, tandis que les indications de l'*Iliade* semblent se rapporter à une distance très courte, une distance d'environ 4 kilomètres et demi entre la ville et d'Hellespont ; enfin, il eût été impossible qu'Achille poursuivît Hector tout autour des murs de Troie, si Troie eût existé sur la hauteur de Bounarbashi. Je fus donc parfaitement convaincu que la ville homérique n'a jamais été située sur ce point. Néanmoins, afin d'avoir le dernier mot d'une question si importante, je voulus faire des fouilles et je pris un certain nombre d'ouvriers pour creuser une centaine de trous entre les quarante sources et jusqu'à l'extrémité des hauteurs. Mais près des sources, aussi bien qu'à Bounarbashi et partout alentour, je ne trouvai qu'un sol vierge et je rencontrai le rocher à une très petite profondeur. A l'extrémité sud des hauteurs il y a quelques ruines qui proviennent d'une très petite place fortifiée que j'estime être l'ancienne ville de Gergis. Mon ami, M. Frank Calvert, vice-consul des États-Unis aux Dardanelles, partage mon opinion. En mai 1864, feu le consul d'Autriche, G. von Hahn, y fit quelques fouilles en compagnie de l'astronome Schmidt et de l'architecte Ernest Ziller, d'Athènes. La couche de décombres ne dépassait pas en moyenne deux mètres ; von Hahn et moi, nous n'y avons découvert que des tessons de poterie de l'époque macédonienne et d'une poterie plus ancienne très grossière. Quant aux murs de cette petite citadelle, où tant de lumières de l'archéologie ont reconnu les murs de la Pergame de Troie, c'est par erreur qu'on les a pris pour des murs cyclopéens.

Bounarbashi n'ayant fourni que des résultats négatifs, j'examinai soigneusement toutes les hauteurs à droite et à gauche de la plaine de Troie : mes recherches furent infructueuses, jusqu'à ce que j'arrivasse à l'emplacement de la ville appelée par Strabon Novum Ilium [2], qui n'est qu'à 4 kil.,80 de l'Hellespont et répond parfaitement sur ce point, comme sur tous les autres, aux exigences topographiques de l'*Iliade*. Mon attention fut particulièrement attirée sur cet endroit par la position imposante et les fortifications naturelles de la colline d'Hissarlik, qui formait l'angle nord-

---

[1] *Il.*, XXII, 147-156.

[2] Ou, pour employer sa phrase exacte, « l'Ilium d'aujourd'hui, » τὸ νῦν Ἴλιον, ἡ νῦν πόλις, τὸ σημερινὸν Ἴλιον.

ouest de Novum Ilium et me semblait indiquer la place de son acropole ainsi que la Pergame de Priam. Selon le mesurage de mon ami Émile Burnouf, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, l'élévation de cette colline est de 49^{m},43 au-dessus du niveau de la mer.

Deux paysans, il y a une vingtaine d'années, creusèrent au hasard, dans une partie de la colline qui appartenait à deux Turcs de Koum Kaleh, et trouvèrent un petit trésor d'environ 1,200 statères d'argent du temps d'Antiochus III.

Maclaren [1] est le premier auteur moderne qui ait revendiqué pour Hissarlik l'identité avec la Troie homérique. Il a prouvé, par des arguments très forts, que les hauteurs de Bounarbashi ne portèrent jamais la Troie chantée par Homère, et que si Troie avait jamais existé, c'était à Hissarlik qu'il fallait la chercher. Avant lui, le Dr Edw. Dan. Clarke [2] s'était déjà déclaré contre Bounarbashi et plaçait la cité homérique au village de Chiblak, théorie qu'adopta plus tard Barker Webb [3]. Des autorités de grande valeur, telles que celles de George Grote [4], de Julius Braun [5], de Gustave von Eckenbrecher [6], se sont aussi déclarées en faveur d'Hissarlik. M. Frank Calvert, en outre, qui avait commencé par soutenir la théorie de Troie-Bounarbashi, devint, grâce aux arguments des auteurs nommés ci-dessus et surtout, paraît-il, grâce à ceux de Maclaren et de Barker Webb, un adepte de la théorie de Troie-Hissarlik et même son vaillant défenseur. Il est propriétaire de près de la moitié d'Hissarlik, et au moyen de deux petits fossés creusés sur son terrain il avait mis au jour, avant mon arrivée, quelques restes de l'époque romaine et de l'époque macédonienne, plus une partie du mur de construction grecque qui, selon Plutarque (dans sa *Vie d'Alexandre*), avait été bâti par Lysimaque. Je résolus de commencer des fouilles sur ce point le plus tôt possible et j'annonçai ce projet dans mon ouvrage *Ithaque, le Péloponèse et Troie*, publié à la fin de 1868 [7]. Ayant envoyé un exemplaire de cet ouvrage avec une dissertation en grec ancien à l'université de Rostock, cette savante compagnie m'honora du diplôme de docteur en philosophie. Depuis lors je me suis efforcé de me montrer digne du grade qui m'avait été conféré.

J'ai dit dans l'ouvrage cité tout à l'heure (p. 97) que, selon mon interprétation du passage de Pausanias (II, 16, § 4), dans lequel il parle des sépulcres à Mycènes, il faut chercher les tombes royales dans l'Acropole même et non dans la ville basse. Cette interprétation contredisant celle

---

[1] *Dissertation on the topography of the plain of Troy*, Édimbourg, 1822; et *the Plain of Troy described*, Édimbourg, 1863.

[2] *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa;* Londres, 1812.

[3] *Topographie de la Troade;* Paris, 1844.

[4] *History of Greece;* 4e édition, Londres, 1872, I, p. 305, 306.

[5] *Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgange;* Wiesbade, 1856; *Homer und sein Zeitalter*, Heidelberg, 1856-1858, II, p. 206-274.

[6] *Die Lage des Homerischen Troja;* Dusseldorf, 1875.

[7] En français chez C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères, Paris; en allemand chez F. A. Brockhaus, à Leipzig.

des autres savants, on a longtemps refusé de l'admettre; toutefois, comme j'ai découvert ces tombes, en 1876, avec leurs immenses trésors à l'endroit même que j'avais indiqué, l'erreur semble être du côté de mes adversaires et non pas du mien.

Certaines circonstances m'obligèrent à passer presque toute l'année 1869 aux États-Unis, et ce ne fut qu'en avril 1870 que je pus retourner à Hissarlik et faire une fouille préliminaire pour vérifier à quelle profondeur se trouvait le sol artificiel. Je la fis à l'angle nord-ouest, endroit où la colline s'était beaucoup exhaussée et où par conséquent l'accumulation des décombres de la période hellénique était très grande. Ce ne fut qu'après avoir creusé à près de 5 mètres au-dessous de la surface du sol que je mis à découvert un mur de pierres énormes, de 2 mètres d'épaisseur, qui, mes dernières fouilles l'ont démontré, appartenait à l'époque macédonienne.

§ 3. — *Première année de travaux à Hissarlik* (1871).

Pour être à même de faire des fouilles plus étendues il me fallait un firman de la Sublime Porte; je ne l'obtins qu'en septembre 1871 par les soins de mes amis le ministre des États-Unis en résidence à Constantinople, M. Wyne Mac Veagh, et le drogman de la légation des États-Unis, M. John L. Brown.

Le 27 septembre je me mis en route pour les Dardanelles, avec ma femme, Sophie Schliemann : née à Athènes, fervente admiratrice d'Homère, c'était avec un joyeux enthousiasme qu'elle se joignait à moi pour exécuter la grande œuvre qu'un demi-siècle auparavant et encore tout enfant, j'avais concerté avec mon père et avec Minna. Mais nous nous heurtâmes contre de nouvelles difficultés soulevées par les autorités turques, et ce ne fut que le 11 octobre que nous pûmes commencer nos travaux. Faute d'un abri plus commode, nous fûmes obligés de demeurer au village de Chiblak, à 2 kilomètres d'Hissarlik; après avoir fait travailler quatre-vingts ouvriers tous les jours, jusqu'au 24 novembre, nous dûmes interrompre les fouilles à cause de l'hiver; mais pendant cet espace de temps nous avions pu faire une grande tranchée dans la pente escarpée du nord[1] et creuser jusqu'à une profondeur de 10 mètres au-dessous de la surface de la colline.

Nous trouvâmes là, en premier lieu, les restes de l'Ilion éolienne, qui en moyenne descendaient jusqu'à 2 mètres de profondeur. Malheureusement nous fûmes forcés de détruire les fondations d'un bâtiment de 18 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur, faites en grandes pierres de taille, auprès duquel furent trouvées trois inscriptions qui se-

[1] Voir sur le plan I l'endroit marqué Z^1.

ront données dans le chapitre XI. Au-dessous de ces ruines et à une profondeur d'environ 2 mètres, les décombres contenaient un petit nombre de pierres et quelques poteries grossières faites à la main. Plus bas encore se trouvaient beaucoup de murs de maisons, construits en pierres brutes cimentées avec de la terre, et pour la première fois des outils de pierre et des meules de moulin à bras s'offrirent à nos yeux mêlés à de la poterie faite à la main et très grossière. A partir du sixième et jusqu'au neuvième mètre au-dessous de la surface, on ne trouva plus que des décombres calcinés, des masses de briques séchées au soleil ou à demi cuites et des murs de maisons construits avec ces matériaux, quantité de meules de moulin, mais peu d'outils de pierre, et aussi des poteries faites à la main beaucoup mieux fabriquées que les précédentes; à la profondeur de 9 et 10 mètres, nous découvrîmes des pans de murs en grandes pierres, nombre d'entre elles grossièrement taillées. Nous rencontrâmes aussi beaucoup de blocs énormes. Les pierres de ces murs semblaient avoir été disjointes par un violent tremblement de terre. L'outillage dont je disposais alors pour mes fouilles était très insuffisant; je n'avais que des pioches, des pelles de bois, des paniers et, en tout, huit brouettes.

§ 4. — *Seconde année de travaux à Hissarlik* (1872).

Je revins à Hissarlik avec ma femme à la fin de mars 1872 et je mis aux fouilles cent ouvriers. Bientôt je portais ce nombre à cent trente et même j'eus souvent cent cinquante hommes à l'ouvrage. J'étais maintenant mieux outillé; mes honorables amis de Londres, MM. John Henry Schröder et Cie, m'avaient expédié les meilleures brouettes, pioches et bêches anglaises. Je m'étais aussi procuré trois surveillants et un ingénieur, M. Laurent, pour faire des cartes et des plans. Ce dernier recevait par mois 500 francs, les surveillants 150 francs chacun, et mon domestique 180 francs; en même temps les journées de mes travailleurs ordinaires étaient de 1 fr. 80. Je construisis cette fois sur le sommet d'Hissarlik une maison de bois contenant trois chambres, un magasin, une cuisine, etc., et couverte en feutre imperméable pour la protéger contre la pluie [1].

Sur la pente nord d'Hissarlik, pente escarpée qui s'élève sous un angle de 45°, je fis creuser une plate-forme de 71 mètres de large jusqu'à une profondeur de 14 mètres au-dessous de la surface; j'y trouvai une immense quantité de serpents venimeux, et entre autres la petite vipère noire appelée Antélion (ἀντήλιον); elle est grosse comme un ver de terre et tire son nom de la croyance générale que la personne mordue meurt le même jour, au coucher du soleil.

---

[1] On voit ces maisons sur les figures 3, 5, 8 et 9.

Je n'atteignis le roc vif qu'à une profondeur d'environ 16 mètres au-dessous de la surface de la colline, et je trouvai que la couche la plus inférieure du sol artificiel consistait en décombres très compacts, aussi durs que la pierre, et en murs de maisons faits de petites pierres calcaires non taillées ou très grossièrement taillées, assemblées de telle sorte que le joint entre deux pierres d'une assise inférieure fût toujours recouvert par une pierre de l'assise supérieure. Par-dessus cette couche, — la première, dirai-je, — se trouvaient des fondations d'édifices bâties avec de grandes pierres calcaires, généralement à l'état brut, souvent aussi taillées grossièrement en blocs presque quadrangulaires. Quelquefois j'arrivais sur de grands entassements tellement compacts et superposés avec tant de régularité qu'ils semblaient être les murailles renversées de quelque grand édifice. Ainsi que nous le voyons maintenant, ces murs sont les fondations des

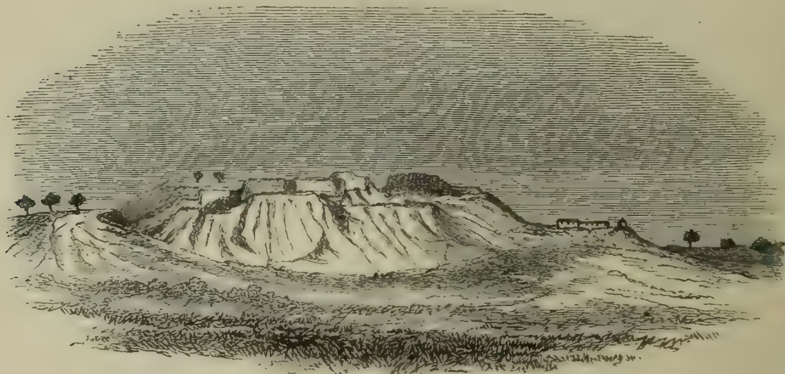


Fig. 1. — Troie vue de Koum Kioi, juin 1879.

grands édifices de l'Acropole de la deuxième ville. Il n'y a pas trace d'incendie général dans cette couche de constructions faites en grandes pierres, ni dans la couche inférieure de décombres; en outre, les nombreuses coquilles trouvées dans ces deux premières couches sont intactes, ce qui prouve à n'en pas douter qu'elles n'ont pas été exposées au feu. J'ai trouvé dans ces deux couches des outils de pierre semblables à ceux que m'avaient donnés mes fouilles de 1871, mais la poterie était différente. Comme la grande plate-forme sur le côté nord d'Hissarlik avançait très lentement, je commençai le 1er mai une seconde tranchée au sud; la pente de ce flanc de la colline étant peu prononcée, je dus donner à la tranchée une inclinaison de 14°. Là, je mis au jour, près de la surface, un bastion en grands blocs de calcaire qui pouvait être du temps romain. La partie méridionale d'Hissarlik est formée surtout par les décombres de Novum Ilium, — l'Ilion la plus récente, — c'est pourquoi on trouve de ce côté les antiquités grecques à une bien plus grande profondeur que sur le sommet de la colline.

Comme l'objet de mes recherches était la Troie homérique, et qu'elle ne pouvait être qu'une des villes les plus profondément enfouies, je fus forcé de démolir beaucoup de ruines intéressantes des couches supérieures, comme, par exemple, à 6 mètres au-dessous de la surface, les ruines d'un édifice de 3 mètres de haut dont les murs consistaient en blocs taillés parfaitement polis et cimentés avec de l'argile. Cet édifice appartenait évidemment à la quatrième des énormes couches de débris qui se succèdent à partir du roc vif; et si, comme on n'en peut douter, chaque couche représente les ruines d'une ville distincte, l'édifice appartenait à la quatrième cité et reposait sur des briques calcinées et d'autres décombres de la troisième cité. Je fus obligé de détruire aussi une petite rigole faite de grès vert, large de $0^{m},2$ et profonde de $0^{m},17$ que je trouvai à $10^{m},65$ au-dessous de la surface et qui probablement servait à l'écoulement d'eaux ménagères.

Avec le consentement de M. Frank Calvert, je commençai le 20 juin sur son terrain, au côté nord d'Hissarlik[1], une nouvelle série de travaux. J'y mis soixante-dix ouvriers. Près de ma grande plate-forme et à une profondeur perpendiculaire de 12 mètres au-dessous de la surface de la colline, je creusai sur le bord même de la pente une autre plate-forme d'environ 33 mètres de large avec une terrasse supérieure et des galeries de côté pour faciliter l'enlèvement des décombres. Dès le début de ce travail, je tombai sur un triglyphe de marbre dont la splendide métope représente Phœbus Apollon et les quatre chevaux du Soleil[2]. Ce triglyphe, aussi bien que nombre de tambours de colonnes doriques épars au même endroit, attestent avec évidence qu'un grand temple d'ordre dorique s'élevait jadis en cet endroit; mais il a été détruit si complètement qu'on n'en peut plus reconnaître les fondations.

Quand j'eus poussé cette plate-forme jusqu'à 25 mètres droit dans la colline, je m'aperçus que je l'avais commencée au moins 5 mètres trop haut; je ne la continuai donc pas; je me contentai de la couper en deux par une tranchée de 8 mètres de large à son ouverture et de 4 mètres au fond[3]. A 40 mètres de la pente, je rencontrai un grand mur de 3 mètres de hauteur et de 2 mètres d'épaisseur (voy. fig. 2, B) dont le sommet est juste à $10^{m},37$ de la surface de la colline. Il est construit à la façon des murailles cyclopéennes avec de grands blocs réunis par de plus petits; il avait été beaucoup plus élevé, comme semblait le prouver la quantité de pierres qui gisaient à côté, et appartenait probablement à la cité bâtie en grandes pierres, la seconde dans l'ordre de succession à partir du sol vierge. A $1^{m},80$ plus loin, je trouvais un mur de soutènement fait de pierres plus

[1] Voir la grande tranchée marquée V sur le côté nord, à droite du point C, sur le plan I (de Troie).

[2] Voir la figure 1479, dans le chapitre de l'Ilion grec.

[3] Voir cette tranchée marquée W au milieu de la plate-forme V, à droite du point C, sur le plan I (de Troie).

petites et dressé sous un angle de 45°. Ce dernier mur était naturellement beaucoup plus ancien que le premier ; il servait, selon toute apparence, à soutenir la pente de la colline et prouve de la manière la plus certaine que, depuis sa construction la colline s'est accrue de 40 mètres en largeur et de 10^{m},37 en hauteur. Les décombres de la couche inférieure étaient aussi durs que le roc, et j'eus beaucoup de peine à l'entamer avec mes outils ordinaires. Je crus en venir à bout plus aisément au moyen d'entailles verticales sur lesquelles le cabestan et d'énormes leviers en fer, de 3 mètres de long et de 0^{m},15 de grosseur agissaient ensuite, ébranlant ces masses et en détachant des morceaux de 5 mètres carrés sur 3 mètres d'épaisseur. Je trouvai cette manière de procéder trop dangereuse lorsque deux ouvriers furent ensevelis vivants sous près de 800 mètres cubes de débris et ne purent être sauvés que par une sorte de miracle.



Fig. 2. — Représentant deux murs.

Le mur B est construit avec de grands blocs joints par de petits. Les assises sont inclinées et semblent avoir suivi la déclivité de l'ancien sol. Le mur A est encore plus ancien ; c'est un *Abamurus* ou mur de soutènement qui servait à soutenir la pente de la colline.

A la suite de cet événement, j'abandonnai l'idée d'étendre ma grande plate-forme de 71 mètres sur toute la largeur de la colline et je résolus de commencer par une tranchée de 34 mètres à l'orifice et de 20 mètres au fond [1].

Comme la grande étendue de mes fouilles me rendait nécessaires les bras de cent vingt à cent cinquante terrassiers, je fus obligé, vers l'époque de la moisson (1er juin), de porter leur salaire journalier à 2 francs ; mais il m'eût été impossible d'avoir même à ce prix le nombre d'hommes indispensables, si M. Max Müller, consul allemand à Gallipoli, ne m'avait envoyé quarante hommes de cet endroit. Après le 1er juillet je me procurai facilement cent cinquante travailleurs à la fois. Grâce à l'obligeance de M. Charles Cookson, consul anglais à Constantinople, je me suis procuré dix charrettes à bras, que traînent deux hommes et que pousse un troisième. Ainsi je possédais dix charrettes à bras, quatre-vingt-huit brouettes, auxquelles je pouvais ajouter six charrettes à chevaux, chacune me coûtant 5 francs, et la dépense totale des fouilles se montait à plus de 400 francs par jour. Outre les crics, les chaînes et les cabes-

[1] Voy. la figure 4, à droite, ainsi que le plan en coupe III, à la fin du volume ; les lettres X-Y marquent le côté est de cette grande tranchée, indiquée par les mêmes lettres sur le plan I (de Troie).

tans, mon outillage consistait en vingt-quatre gros leviers de fer, cent huit bèches et cent trois pioches, le tout de la meilleure fabrication anglaise ; j'avais trois excellents inspecteurs ; de plus ma femme et moi nous présidions à l'ouvrage depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; mais nos difficultés croissaient avec la distance à laquelle les décombres devaient

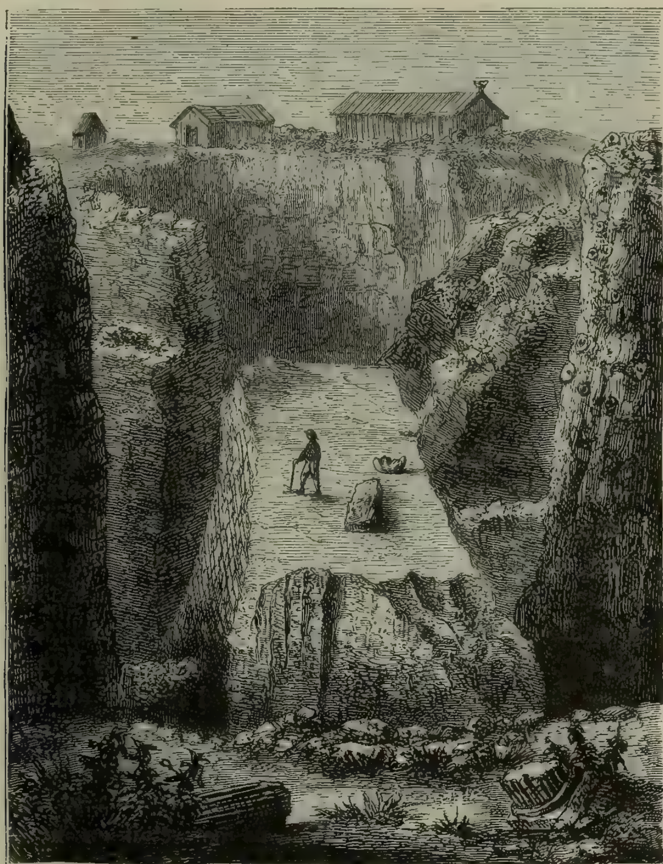


Fig. 3. — Les deux grandes murailles de la deuxième et de la troisième cité, vues du S.-E. Le sommet est à 8 mètres au-dessous de la surface de la colline. Les fondations sont sur le roc, à 14 mètres de profondeur ; la hauteur des murailles est de 6 mètres.

être transportés ; en outre le vent du nord soufflait constamment et avec force, et nous envoyait dans les yeux une poussière très fine.

Au sud de la colline, où, en raison de la pente naturelle, je devais donner à ma tranchée une inclinaison de 76°, je découvris, à 60 mètres de son ouverture, une grande masse de maçonnerie qui consistait en deux murs distincts, chacun d'environ $4^{m},50$ de largeur et fondés sur le roc à une profondeur de 14 mètres au-dessous de la surface du sol. Tous deux ont 6 mètres de haut ; le mur extérieur va en pente du côté sud sous

un angle de 15°, il est vertical du côté nord. Le mur intérieur tombe sous un angle de 45° du côté sud qui fait face au côté nord du mur extérieur. Il existe ainsi un creux profond entre les deux murs. Le mur extérieur est construit en petites pierres cimentées avec de la boue, ce qui ne forme pas une maçonnerie solide. Le mur intérieur est fait de grands blocs de calcaire non taillés ; au nord il n'a de maçonnerie solide que jusqu'à une profondeur de $1^{m},20$. Ces deux murs sont plats à leur sommet et n'ont jamais été plus élevés. Les restes de maçonnerie en briques, la quantité de briques cassées, de poteries, de fusaioles, d'outils de pierre, de meules de moulins, etc., dont ils étaient recouverts, semblent indiquer qu'ils servaient de substructions à de grandes murailles en briques. La gravure ci-jointe (fig. 3) donne un aperçu du mur extérieur comme il se présentait lorsqu'il fut dégagé pour la première fois et lorsqu'il semblait encore ne faire qu'un tout compact avec le mur intérieur ; la figure 144 donne une idée plus exacte de leur position et de leur rapport.

§ 5. — *Travaux de la troisième année à Hissarlik* (1873).

J'interrompis les fouilles le 14 août 1872 et je repris mes opérations, en compagnie de ma femme, le 1er février de l'année suivante. L'automne précédent, à côté de mes deux bâtiments de bois, je m'étais fait construire avec les pierres tirées de nos fouilles une maison dont les murs avaient $0^{m},60$ d'épaisseur[1] ; mais nous dûmes l'abandonner à nos inspecteurs qui, n'étant pas suffisamment pourvus de vêtements et de couvertures, seraient morts de froid sans cette précaution. Ma pauvre femme et moi nous souffrîmes beaucoup d'un vent du nord glacial qui rappelle le souffle de Borée dont Homère parle si souvent. Il pénétrait avec tant de violence à travers les fentes de nos parois de planches que, le soir, nos lampes s'éteignaient et que, malgré le feu de la cheminée, le thermomètre accusait 5° C. de froid, tandis que l'eau se congelait en masse solide. Durant le jour, nous supportions cette température en travaillant aux fouilles, mais le soir nous n'avions pour nous réchauffer que notre enthousiasme pour la grande œuvre de la découverte de Troie.

Une certaine nuit, nous faillîmes être brûlés vifs. Les pierres de notre foyer reposaient sur le plancher même, et soit par une fente de l'argile qui scellait les pierres, soit de toute autre manière, le plancher prit feu. Je m'éveillai par hasard à trois heures du matin et je vis les flammes qui dévoraient une partie de ce plancher ; la chambre était pleine d'une épaisse fumée et la paroi du côté nord commençait à prendre feu. Quel-

---

[1] Voy. sur la figure 9, la maison à droite, qui est aussi représentée sur la figure 10 ; la maisonnette à gauche est en bois.

ques secondes de plus auraient suffi pour que l'incendie y fît un trou, et alors toute la maison eût été en flammes, car une tempête très violente soufflait de ce côté-là. Je ne perdis pas la tête, et jetant le contenu d'une baignoire sur la cloison incendiée, j'y arrêtai momentanément le feu ; nos cris éveillèrent un ouvrier qui dormait dans la chambre voisine ; il appela les inspecteurs logés dans la maison de pierre ; ceux-ci accoururent aussitôt avec des marteaux, des barres de fer et des pioches, brisèrent le plancher et le couvrirent de terre mouillée; car l'eau nous manquait. Mais comme les poutres inférieures brûlaient sur plusieurs points, il fallut plus d'un quart d'heure pour que nous fussions maîtres du feu et que tout danger eût disparu.

Pendant les trois premières semaines, j'eus en moyenne cent ouvriers ; mais le 24 février j'en pus porter le nombre à cent cinquante-huit, et plus tard à cent soixante, chiffre qui resta le même jusqu'à la fin.

En outre, je continuai les fouilles du côté du nord dans le champ de M. Frank Calvert, et j'ouvris une autre tranchée de 13 mètres de large, à l'est de la grande plate-forme [1], sur laquelle je rejetais la plus grande partie des décombres extraits, attendu qu'il m'eût été difficile de les transporter à une plus grande distance. Je creusai aussi dans une direction nord-ouest, à partir de l'angle sud-est de l'ancienne cité [2].

Comme la colline de ce côté est en pente très douce, je fus forcé de donner à ma tranchée une inclinaison considérable, mais néanmoins je pus établir huit passages latéraux pour l'enlèvement des déblais. L'expérience m'avait montré que nous perdions beaucoup de temps et un temps précieux en renversant des murs de terre avec de longs leviers de fer enfoncés à coups de bélier, et qu'il y avait plus de profit et moins de danger à maintenir le talus sous un angle ascendant de 55°, parce qu'alors nous pouvions creuser selon le besoin et enlever les décombres par en bas.

Dans cette nouvelle tranchée, j'eus d'abord à percer un mur de 3 mètres d'épaisseur, composé de grands blocs de marbre, dont la plupart étaient des tambours de colonnes reliés avec de la chaux ; il me fallut ensuite traverser un mur également de 3 mètres d'épaisseur construit en grandes pierres taillées. En outre, nous dûmes nous frayer un passage à travers deux murs, le premier de $1^{m},57$ d'épaisseur et le second de 3 mètres, tous deux bâtis en pierres cimentés avec de la terre [3]. En faisant cette excavation, je trouvai un grand nombre de jarres à vin en terre cuite (πίθοι) hautes de 1 à 2 mètres, larges de $0^{m},60$ à $1^{m},20$, et aussi beaucoup de tambours de colonnes et autres blocs de marbre sculptés.

Tous ces marbres doivent avoir appartenu aux édifices romains dont

---

[1] Voy. la figure 4, à gauche, et, sur le plan I (de Troie), les lettres PP, au sud du point C.

[2] Voy. sur le plan I (de Troie) la tranchée Z-Z, et, sur le plan en coupe IV, les points Z-Z.

[3] Voir *ibidem*.

j'ai mis à jour les fondations sur un espace de 300 mètres de long. Ces fondations consistent en grands blocs de pierres calcaires ; sur l'un d'eux

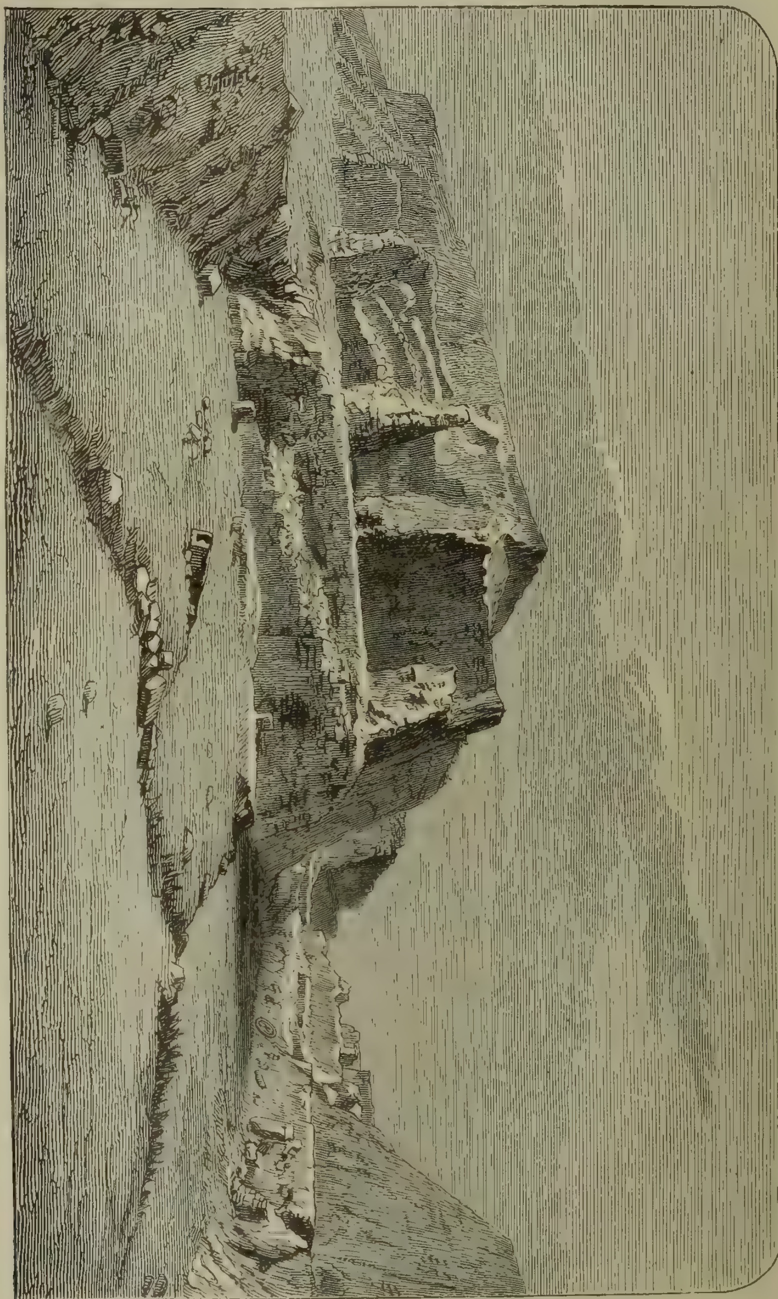


Fig. 4. — Constructions troyennes au nord. A droite, la grande tranchée qui traverse toute la colline. État des fouilles en juin 1873. A l'entrée, de chaque côté, on voit une partie du grand mur extérieur.

nous rencontrons un fragment de mur plus récent bâti de petites pierres et de chaux.

Trois inscriptions que j'ai trouvées parmi ces ruines [1], et dont une établit qu'elle était placée dans le ἱερόν, — c'est-à-dire dans le temple, — ne laissent pas de doute que dans le voisinage immédiat se trouvait le temple de l'Athéné Ilienne, la πολιοῦχος θεά, car ce sanctuaire pouvait seul être appelé simplement τὸ ἱερόν, à cause de sa grandeur et de son importance, qui le mettait au-dessus de tous les temples de Novum Ilium.

Nous trouvâmes dans la tranchée beaucoup de fondations qui ne s'étendaient nulle part à plus de 2 mètres de profondeur. Elles consistaient en quatre rangées de grandes pierres calcaires qui n'étaient couvertes bien

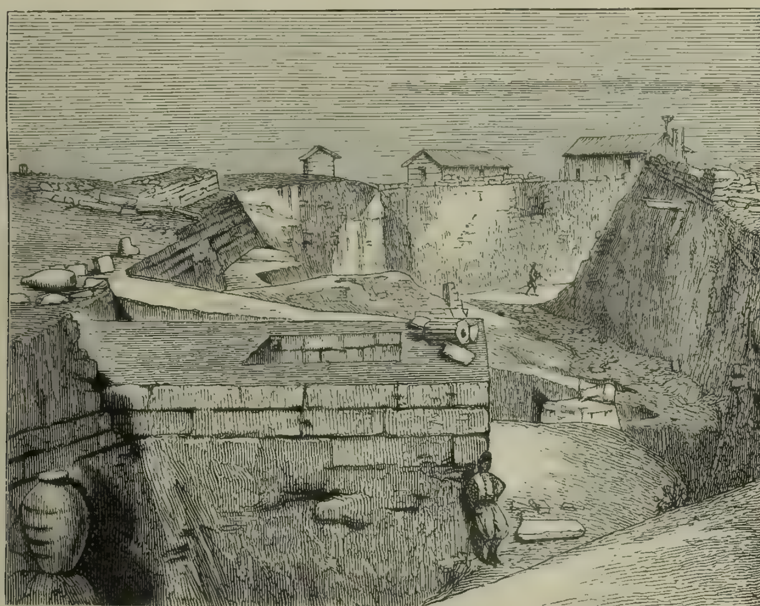


Fig. 5. — Une partie de la tranchée sud-est. État des fouilles en avril 1873.

souvent que de $0^{m},30$ de terre végétale et jamais de plus d'un mètre. Ceci nous explique l'absence de sculptures entières ; car celles qui y existaient ne purent s'enfoncer dans le sol lorsque les bâtiments furent renversés ; elles durent rester à la surface pendant des siècles jusqu'à ce que le fanatisme religieux vînt achever leur destruction, soit que les Turcs les employassent à leurs cimetières ou en fissent de la chaux. C'est ainsi que s'explique la masse énorme de débris de statues qui couvre toute la colline. Pour mettre au jour la véritable Troie, je fus obligé de sacrifier les ruines de plusieurs édifices dont je conservai seulement quelques murs au nord et au sud [2].

---

[1] Ces inscriptions seront données dans le chapitre sur l'Ilion grec.

[2] Voy. les figures 5 et 7, et sur le plan en coupe, IV, les points Z-Z, dans la rangée supérieure marquée U.

Juste sous le mur méridional de la plus grande fondation, je découvris les restes d'un petit cellier rond, d'un mètre de diamètre et d'environ $0^m,76$ de hauteur, qui était évidemment plus ancien que cet édifice; construit en chaux et en pierres, sa partie intérieure avait été enduite d'une sorte de vernis et gardait encore un aspect luisant. Ce petit cellier était rempli de tessons de terre cuite grecque, parmi lesquels j'ai trouvé six petits vases presque intacts.

Au-dessous de l'édifice, à 7 ou 8 mètres de profondeur, je découvris une maison à huit ou neuf chambres[1]; les murs, épais de $0^m,49$ à $0^m,69$, consistaient en petites pierres cimentées avec de la terre; plusieurs d'entre eux avaient 3 mètres de haut et sur quelques-uns on voyait de grandes plaques d'un enduit argileux jaune ou blanc. La plupart des chambres avaient été planchéiées; une seule chambre était pavée en dalles de calcaire non taillées.

A côté de la maison, et aussi dans les chambres les plus grandes, je trouvai quantité d'ossements humains, et seulement deux squelettes entiers. Ils devaient appartenir à des guerriers, car ils ont été découverts à la profondeur de 7 mètres avec des fragments de casque sur ou près de leurs têtes. Par malheur les fragments sont si petits et si corrodés que les casques ne peuvent être reconstitués; mais, leurs parties supérieures (φάλοι) étant bien conservées, je donnerai le dessin de l'une d'elles en son lieu et place. Mon honorable ami, le professeur Rudolf Virchow, de Berlin, a bien voulu faire des dessins très exacts de ces crânes, que l'on trouvera dans le chapitre sur la troisième cité avec sa dissertation à ce sujet. A côté d'un de ces squelettes, je ramassai une grande pointe de lance dont je donne aussi le dessin.

La quantité de poteries trouvée dans cette maison et autour d'elle était réellement prodigieuse.

A l'est de la maison, se trouvait un autel de sacrifice d'un aspect très primitif, orienté ouest-nord-ouest, et consistant en une dalle de granit schisteux d'environ $1^m,60$ de long sur $1^m,68$ de large[2]. La partie supérieure de la pierre est taillée en forme de croissant, probablement pour faciliter l'immolation de la victime du sacrifice. A $1^m,20$ au-dessous de l'autel, on voit une rigole faite avec des plaques de pierre calcaire. L'autel posait sur un piédestal de briques très légèrement brûlées et était entouré et couvert jusqu'à la hauteur de 3 mètres d'une énorme quantité de briques semblables et de cendres de bois. L'autel même et sa base étaient recouverts par une croûte d'argile blanche, qui sur le piédestal avait $0^m,025$ d'épaisseur.

Au-dessous du niveau de l'autel et de la maison préhistorique déjà mentionnée, je rencontrai des murs de fortification[3], enduits çà et là

[1] Voy. la figure 7.
[2] Voy. la figure 6.
[3] Voy. plan I, au côté sud, dans les endroits marqués *f*, *h*.

d'argile et de couleur blanche, portant les traces d'un terrible incendie.

Pour de plus amples détails sur ce labyrinthe de murs je renvoie le lecteur à la description des murs de la deuxième ville.

Un des compartiments de la maison préhistorique supérieure, immédiatement au-dessous des édifices grecs faisant partie de la troisième cité, paraît avoir servi de magasin pour serrer du blé ou du vin, car il renfermait neuf énormes jarres en terre cuite (πίθοι), de formes diverses, d'environ $1^{m},72$ de hauteur et de $1^{m},42$ dans leur plus grande largeur, leur orifice ayant de $0^{m},74$ à $0^{m},88$ de largeur[1]. Chacune d'elles a quatre anses de $0^{m},09$ de largeur et l'argile dont elles sont faites a $0^{m},06$ d'épaisseur.

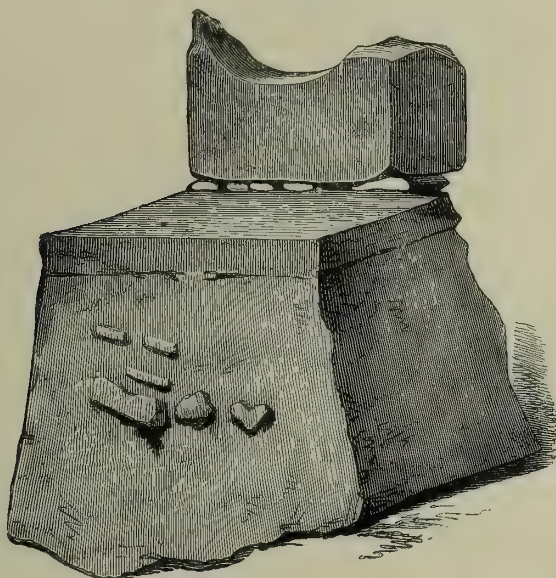


Fig. 6. — Grand autel pour les sacrifices ($1^{m},25$, hauteur actuelle).
Vue de l'autel, tel qu'il fut découvert en 1873.

Au sud des jarres j'ai trouvé un mur de fortification de la troisième ville, de 8 mètres de longueur et de 3 mètres de hauteur, bâti en briques crues, qui avaient ensuite été cuites pour les rendre plus durables. Mais ayant été enfouies pendant des milliers d'années dans la terre humide, elles étaient devenues très fragiles.

Au milieu de mars je commençai une nouvelle excavation près de ma

---

[1] Sur la figure 8 on voit six de ces jarres énormes; la septième (en morceaux) est au delà de la tranchée à droite. Les deux jarres les plus larges ne sont pas visibles ici; elles se trouvent de l'autre côté du mur du magasin.

maison de bois, à l'ouest des grands murs[1] déjà mentionnés de la deuxième

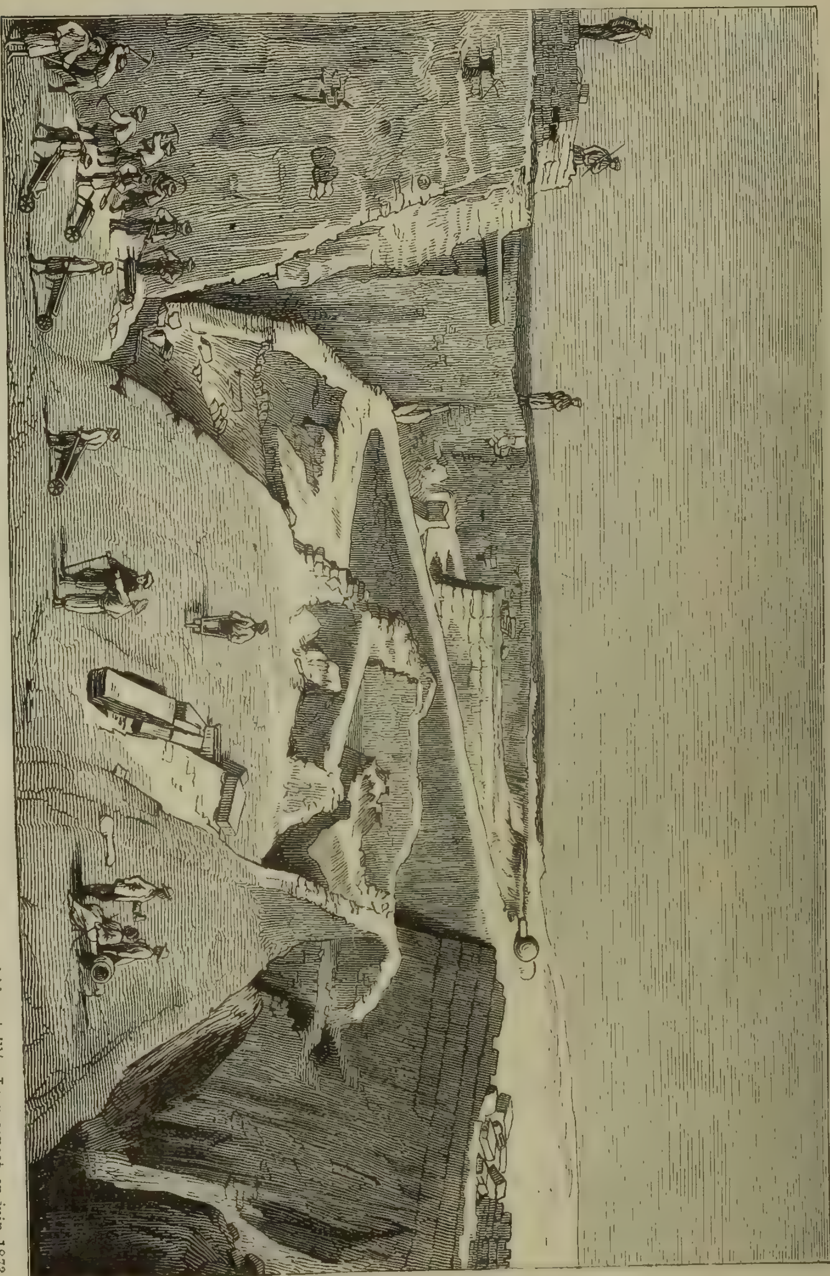


Fig. 7. — Bâtiments troyens découverts dans la tranchée sud-est, au-dessous de fondations faites postérieurement de grand blocs taillés. Leur aspect en juin 1873.

et de la troisième ville. Je trouvai près de la surface les ruines d'une grande

[1] Voy. la figure 9, à gauche.

maison de la période grecque qui s'étendait jusqu'à une profondeur de 2 mètres. Elle doit avoir appartenu à un personnage important, car l'aire des chambres était couverte de larges dalles de pierre rouge parfaitement polies. Au-dessous de cette maison grecque je trouvai, comme de coutume, une couche de décombres avec quelques pierres; puis quantité de murs de maison composés de petites pierres jointes ensemble avec de la terre, et, plus bas, une masse énorme de briques brûlées et en partie vitrifiées. Enfin, à la profondeur de 9 mètres au-dessous de la surface, je mis au jour une rue large de 5^m,18, pavée de dalles longues de 1^m,28 à 1^m,50 et larges de 0^m,88 à 1^m,35, et descendant, par une pente très escarpée, dans une direction sud-ouest, vers la plaine[1]. L'inclinaison de la rue est si forte que tandis qu'au nord, aussi loin qu'elle a été déblayée, elle n'est qu'à 9 mètres sous le plateau de la colline, 10 mètres plus loin elle se trouve à 11^m,10 de profondeur.

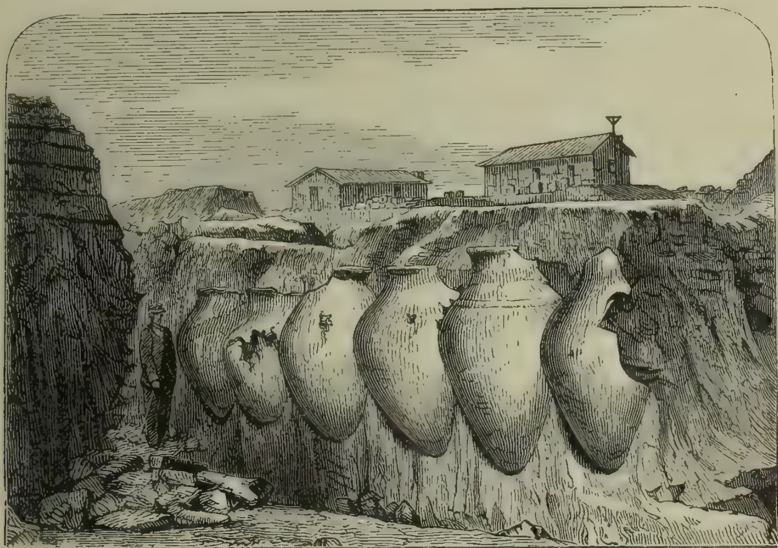


Fig. 8. — Le magasin, avec ses jarres colossales; son aspect en juin 1873.

Cette rue bien pavée m'a fait supposer qu'un édifice important avait dû s'élever jadis à son extrémité, du côté nord-est; je mis donc immédiatement cent hommes à l'ouvrage pour creuser le terrain qui faisait face à cette rue, dans son axe même.

Je trouvai la rue couverte jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres de débris de briques jaunes ou rouges mêlés de cendres noires de bois, de fragments de briques vitrifiés et de pierres calcinées. Au-dessus de cette couche épaisse de décombres je rencontrai les ruines d'un grand bâtiment

[1] Voy. les figures 10 et 13, et le plan I.

composé de pierres cimentées avec de la terre, dont je n'enlevai que ce qu'il

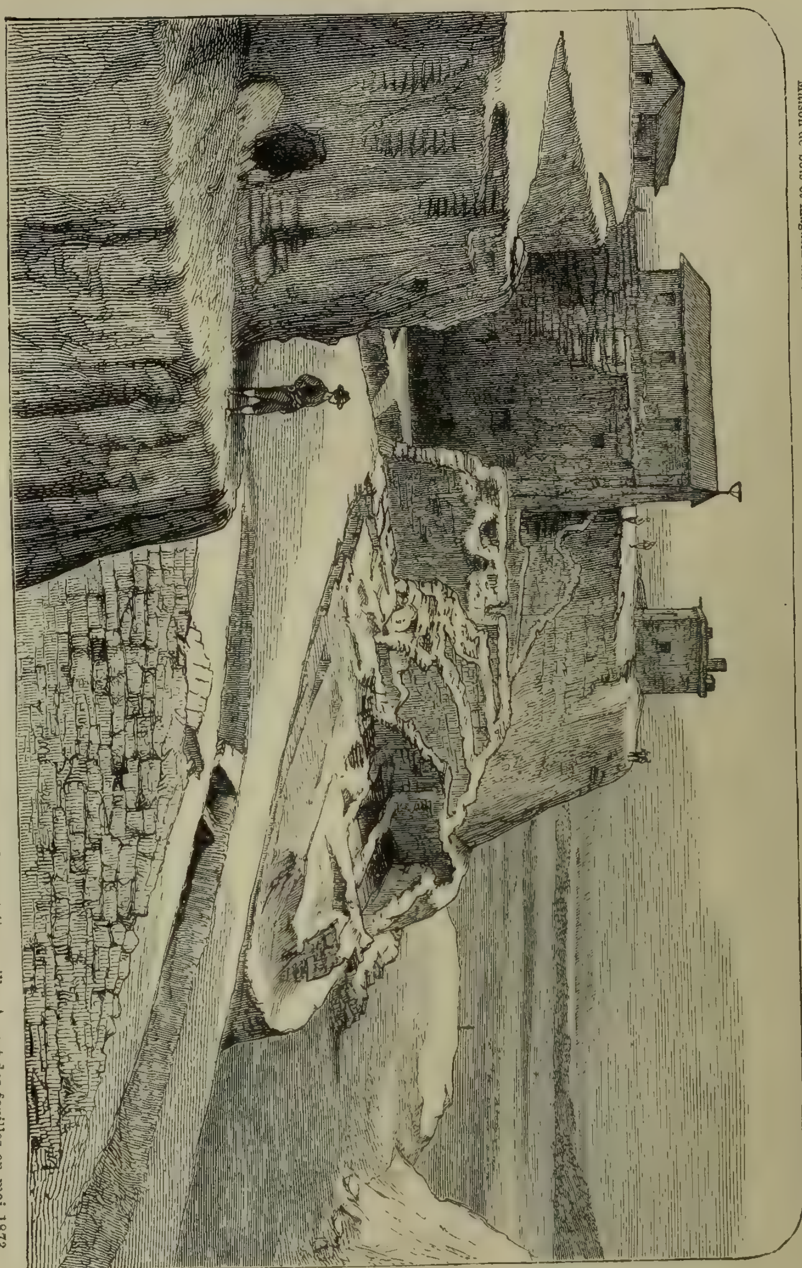


Fig. 9. — Murailles de la deuxième et de la troisième ville, et murs de maisons de la troisième et de la quatrième ville. Aspect des fouilles en mai 1873.

fallait pour dégager la rue avec ses murs latéraux [1]. Continuant ainsi

[1] Voy. la figure 10.

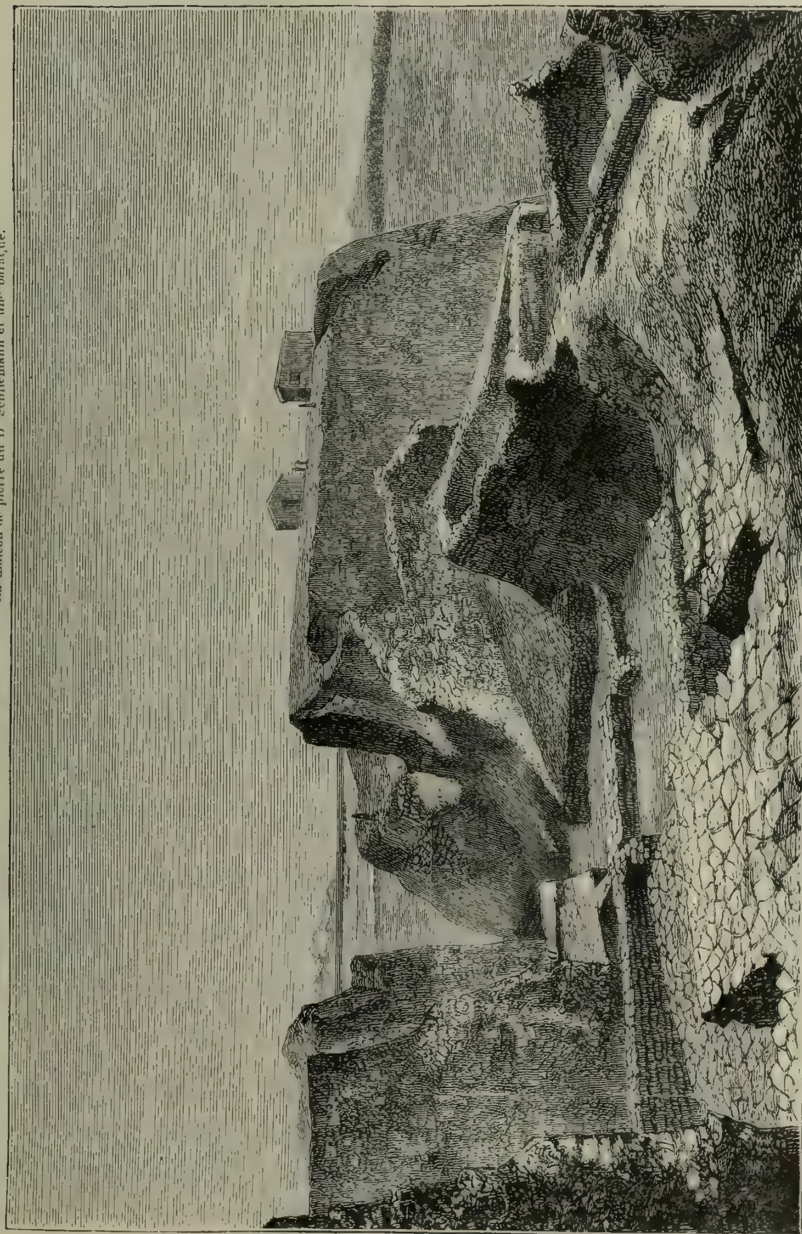


Fig. 10. — La grande tranchée du côté nord-ouest; la porte double et la route pavée; le mur de Troie; murs de maisons de la troisième et de la quatrième ville, et les murs d'une tour de l'époque grecque. Vue prise du sud-est. État des fouilles en juin 1873.

dans la direction du nord-est, je mis au jour deux grandes clôtures de portes, à 6 mètres l'une de l'autre, et, dans chacune d'elles, un long clou de cuivre, qui servait sans doute à assujettir les battants des portes et dont je donne le dessin. Le pavé de grandes dalles finit à la première clôture de porte. Probablement il y avait au-dessus de la porte une tour dans la construction de laquelle le bois entrait pour une grande part; cela me paraît prouvé non seulement par la grande quantité de cendres de bois, mais aussi par les grandes dalles rouges de la rue, qui semblaient fraîches et solides quand elles ont été découvertes, mais qui s'effritent rapidement depuis lors, circonstance expliquable par la chaleur intense qu'elles ont subie.

Je déblayai cette rue jusqu'à $1^m,50$ au nord-est de la seconde clôture de porte, mais je n'osai pas m'aventurer plus loin, car j'aurais fait tomber les murailles de la grande maison érigée sur les décombres qui remplissent la rue et forment une couche de 2 à 3 mètres d'épaisseur. Cette maison est évidemment de date plus récente que la double porte. Je la considérais toutefois comme très intéressante au point de vue archéologique, d'autant plus qu'elle couvrait les ruines d'édifices étendus et plus anciens, à droite et à gauche de la porte. Elle n'a été bâtie qu'après l'ensevelissement des maisons plus anciennes sous les cendres et les décombres brûlés. En effet, ses murs, courant dans toutes les directions, passent par-dessus les anciens murs sans jamais s'y appuyer directement, et en sont fréquemment séparés par une couche calcinée de 2 à 3 mètres d'épaisseur. Les murs ruinés des maisons de dessous comme ceux des maisons de dessus sont bâtis en pierres jointes ensemble avec de la terre; mais les premiers sont beaucoup plus épais et plus solidement construits que les seconds. Il est donc évident que la maison d'époque plus récente a été bâtie lorsque les édifices écroulés remplissaient et recouvraient la rue jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres.

Fig. 11.



Fig. 12.



Fig. 11 et 12. — Clous de cuivre; celui de la fig. 11 trouvé exactement au milieu de la première porte, et celui de la fig. 12 au milieu de la seconde.

Ces considérations, et d'autres encore, me firent épargner le plus que je pus des édifices anciens et de ceux de l'époque postérieure.

Après avoir dégagé la double porte, je laissai donc les ruines des deux édifices *in situ* et ne déblayai que les chambres des anciennes maisons qui pouvaient être fouillées sans endommager l'édifice supérieur. J'y trouvai une grande quantité de poteries du caractère le plus intéressant et que je ferai connaître au lecteur dans des chapitres spéciaux.

Le grand froid ne dura pas longtemps et nous eûmes ensuite un temps splendide. Cependant les nuits restèrent très fraîches jusqu'au milieu de

mars et le thermomètre tomba fréquemment à 0° vers le matin. Toutefois pendant la journée la chaleur du soleil commençait à être gênante ; le thermomètre montait souvent vers midi jusqu'à 22° 1/2 centigrades à l'ombre. A partir du premier mars, nous entendîmes perpétuellement le coassement des milliers de grenouilles, hôtes des marais environnants, et vers le 15 les cigognes revinrent. Un des nombreux inconvénients de notre vie dans le désert était le cri des innombrables chouettes qui faisaient leur nid dans les parois de mes tranchées ; ces cris avaient un son lugubre, insupportable surtout pendant la nuit.

Outre mes fouilles dans l'acropole, j'ai creusé en mai 1873 aussi une vingtaine de puits dans l'enceinte de la ville basse. Ces puits sont tous indiqués par des lettres, depuis A jusqu'à U sur le plan de l'Ilion hellénique. La profondeur à laquelle nous avons touché le roc y est aussi marquée ; je donne également la coupe des sept puits les plus profonds. Je renvoie donc le lecteur à ce plan [1], et j'appelle particulièrement son attention sur les tombes trouvées dans les puits marqués D, O et R sur le plan de Novum Ilium. Chacune de ces tombes était taillée dans le rocher et couverte de dalles plates ; chacune contenait un corps : mais les corps étaient tellement consumés que les crânes tombèrent en poussière dès qu'ils furent exposés à l'air. Les tombes appartenaient évidemment à des personnes de moyenne condition et ne remontaient pas très haut ; le peu de poteries que j'y trouvai était de qualité très inférieure et datait évidemment de l'époque romaine. Ce fait que, dans trois des vingt puits que j'ai creusés au hasard sur l'emplacement de Novum Ilium[2], nous rencontrâmes des tombes, ce fait, dis-je, semble dénoter que les habitants enterraient leurs morts, pour la plupart du moins, dans l'enceinte de la ville. La crémation cependant était en usage parmi eux, puisque, dans la première tranchée que j'ouvris en avril 1870, je trouvai une urne de la période romaine, remplie de cendres et d'os calcinés, qui étaient, à n'en pas douter, des ossements humains. Je n'ai pas trouvé d'autres corps brûlés dans les restes de Novum Ilium, mais je n'ai fouillé qu'à Hissarlik, et ce qu'on appelle ainsi ne couvre pas la vingt-cinquième partie de Novum Ilium. Hissarlik, de plus, représente l'acropole de Novum Ilium ; c'est là que s'élevaient les temples principaux, et elle était probablement considérée comme une terre sacrée, où l'on ne déposait pas les morts. Aussi est-il très possible que des fouilles méthodiques dans la ville basse mettent au jour beaucoup de sépulcres et d'urnes funéraires.

Les habitants des cinq villes préhistoriques d'Hissarlik semblent avoir eu l'usage de brûler leurs morts. J'ai trouvé, en 1872, sur le sol vierge,

---

[1] Voy. le plan II, à la fin du volume.

[2] C'est avec répugnance que je donne à l'Ilium postérieur l'épithète de *Novum*, parce que la ville a existé au moins pendant mille ans, et que probablement son emplacement est désert depuis quatorze cents ans. Tous les auteurs classiques (excepté Strabon) l'appellent simplement Ilion.



Fig. 13. — La double porte vue du nord-est. État des fouilles en juin 1873.

dans la première cité, deux urnes à trois pieds contenant des restes humains calcinés, et en 1871, 1872 et 1873, dans la troisième et dans la quatrième cité, de grandes urnes funéraires, contenant des cendres humaines; en fait d'os, il n'y avait qu'une dent. Une autre fois, nous trouvâmes un crâne humain bien conservé, sauf que la mâchoire inférieure manquait; la même urne contenait aussi une broche de bronze, d'où je suppose que ce crâne était celui d'une femme. C'est encore le Dr Virchow qui a fait les dessins de ce crâne; je les donnerai, ainsi que sa dissertation sur cet objet et autres semblables, dans le chapitre concernant la troisième cité.

Bien que la poterie trouvée dans les ruines préhistoriques d'Hissarlik soit généralement brisée et qu'il y ait à peine un grand vase sur vingt qui ne soit en morceaux, cependant si, par impossible, les urnes funéraires d'Hissarlik eussent été bien conservées, j'estime, d'après leurs fragments et malgré leur nombre, que je n'en aurais pas trouvé plus d'un millier. Il est donc évident que les habitants des cinq villes préhistoriques ne gardaient dans la cité même qu'une petite partie de leurs urnes funéraires et que nous devons chercher ailleurs leur principale nécropole. Mais il sera presque impossible de la trouver à cause de la hauteur énorme des décombres.

Tandis que je donnais mes soins à ces excavations importantes, je négligeais les tranchées du nord, et je n'y faisais travailler que lorsque j'avais des ouvriers de trop; pourtant je mis au jour de ce côté le prolongement du grand mur que, d'accord avec le professeur Sayce, j'attribue à la seconde cité [1].

Désirant, au commencement de mai 1873, reconnaître les fortifications à l'ouest et au nord-ouest de l'ancienne ville, je fis commencer une tranchée de 10 mètres de large et de 42 mètres de long sur le flanc nord-ouest de la colline au point même où j'avais ouvert la première tranchée en avril 1870 [2]. Je rencontrai d'abord une muraille d'enceinte hellénique, probablement celle qui, selon Plutarque (*Vie d'Alexandre*), fut bâtie par Lysimaque, et je lui trouvai 4 mètres de haut et 3 mètres d'épaisseur. Elle était faite de grands blocs de calcaire taillés; ensuite, je perçai un mur plus ancien, de $2^m,63$ de haut et de $1^m,80$ d'épaisseur, composé de larges blocs cimentés avec de la terre. Ce second mur tient au grand mur que j'ai dégagé en avril 1870 et tous deux forment les deux côtés d'une tour [3] quadrangulaire d'origine hellénique, dont j'eus à percer plus tard le troisième mur. Cette partie de la colline était évidemment beaucoup plus basse dans les temps antiques, comme semble le prouver le mur de

---

[1] Voy. le plan de section III, V, S.

[2] Cette tranchée est justement en face du lecteur sur la figure 10; elle est aussi représentée dans le plan de section IV, Z', ouest, et sur le plan I sous la lettre Z'.

[3] Voy. la figure n° 10, dans la tranchée, au dessous de l'homme debout.

Lysimaque qui a dû s'élever jadis à une hauteur considérable au-dessus de la surface, attendu qu'il est couvert maintenant non seulement par 5 mètres de décombres mais aussi par les restes de la période hellénique qu'on trouve ici plus bas que partout ailleurs. Il semble que, pendant des siècles, les décombres et les restes d'habitations aient été rejetés sur ce côté pour en accroître la hauteur.

Afin de hâter les excavations du côté nord-ouest de la colline, je creusai sur le flanc ouest [1] une profonde tranchée, par laquelle, malheureusement, j'abordai obliquement le mur d'enceinte de Lysimaque, ici haut de 4 mètres et épais de 3 ; par conséquent je fus obligé d'enlever deux fois plus de pierres pour me frayer passage en le traversant. J'arrivai encore sur les ruines de grands édifices des époques helléniques et préhelléniques, de sorte que cette tranchée n'avança que très lentement. Là, à une distance de 21 mètres de la pente de la colline et à une profondeur de 6 mètres, je me heurtai contre un ancien mur d'enceinte de $1^{m},50$ de haut surmonté d'une corniche saillante et crénelée. Son peu de hauteur et le genre de sa construction accusent une époque postérieure à celle de Troie. En arrière se trouvait un espace nivelé, pavé en partie de grandes dalles, en partie de pierres plus ou moins mal taillées, et enfin un mur de fortification de 6 mètres de hauteur et de $1^{m},50$ d'épaisseur, construit en grandes pierres et en terre. Il s'étendait sous ma maison de bois, et se trouvait encore 2 mètres plus haut que l'enceinte d'origine troyenne qui part de la grande porte [2].

En suivant ce mur d'enceinte et en travaillant à le dégager de plus en plus, j'arrivai tout près de l'ancien bâtiment au nord-ouest de la porte, où je me heurtai contre un grand objet en cuivre d'une forme très remarquable, qui attira d'autant plus mon attention que je croyais reconnaître de l'or derrière lui [3]. Au-dessus de cet objet s'élevait une couche de cendres rouges et de débris calcinés de $1^{m},43$ à $1^{m},58$ d'épaisseur aussi dure que la pierre, et par dessus encore le mur de fortification mentionné ci-dessus ($1^{m},50$ d'épaisseur, 6 mètres de hauteur), qui doit avoir été construit peu de temps après la destruction de Troie. Afin de protéger ce trésor contre mes ouvriers et de le conserver pour la science, il fallait agir promptement ; aussi, quoiqu'il ne fût pas encore l'heure du déjeuner, je fis immédiatement crier « *païdos* » ; c'est un mot d'origine incertaine, qui est passé dans la langue turque et qu'on emploie ici pour signifier ἀνάπαυσις, ou *l'heure repos*. Tandis que mes gens mangeaient et se reposaient, je dégageai moi-même le trésor avec un grand couteau ; ce travail demandait beaucoup d'efforts et comportait un réel danger puisque la grande muraille sous laquelle je travaillais menaçait à chaque moment de

---

[1] Voy. sur le plan I la tranchée marquée R, à l'ouest de la porte.

[2] Voy. ce mur troyen, marqué *b*, au nord-ouest de la porte, sur le plan I.

[3] L'endroit précis de cette importante découverte est marqué Δ sur le plan I.

s'écrouler sur moi. Mais la vue de tant d'objets, dont chacun est d'une valeur inestimable pour la science, me rendait indifférent au danger, m'empêchait même d'y penser. Cependant, l'enlèvement de ce trésor m'eût été impossible sans l'aide de ma chère femme qui se tenait toujours prête à envelopper dans son grand châle et à emporter les objets au fur et à mesure que mon couteau les dégageait de leur dure prison. Tous les objets dont ce trésor était composé seront décrits à leur place, dans l'ordre même où ils furent arrachés des ruines. Je donne seulement dans la figure ci-jointe une vue générale du trésor (fig. 14).

Comme je trouvai tous ces objets réunis ou placés les uns dans les autres et formant une masse rectangulaire sur le mur d'enceinte, il paraît vraisemblable qu'ils avaient été entassés dans un coffre de bois, ce que semble confirmer une clef de cuivre trouvée tout près de ces objets. Il est donc présumable que quelqu'un, après avoir enfermé le trésor dans le coffre, l'avait emporté sans prendre le temps d'ôter la clef, et qu'arrivé près du mur, atteint par le feu ou par la main d'un ennemi, il aura été obligé d'abandonner le coffre que les cendres rouges et les briques auront recouvert aussitôt à une hauteur de $1^{m},50$.

Les objets trouvés quelques jours auparavant dans les ruines, près de l'endroit où le trésor fut découvert, appartenaient peut-être à ce malheureux Troyen. C'était un casque et un vase d'argent, avec une coupe d'électrum, qui seront décrits dans le chapitre consacré à la troisième cité.

Sur la couche épaisse de décombres qui couvrait le trésor, les constructeurs de la nouvelle ville avaient élevé le mur de défense dont j'ai déjà parlé, composé de grandes pierres taillées et non taillées ; ce mur monte jusqu'à un mètre au-dessous du plateau actuel de la colline.

La preuve que les objets composant ce trésor avaient été réunis dans un moment de suprême péril, c'est que le plus grand des vases d'argent contenait près de neuf mille menus objets d'or qui seront décrits dans les pages suivantes. Celui qui fuyait avec ce trésor avait eu la présence d'esprit de placer le grand vase d'argent, rempli d'objets précieux, debout dans le coffre, de sorte que rien n'en est tombé et que tout a été conservé intact.

Espérant trouver d'autres richesses au même endroit, je fis jeter bas le mur supérieur et enlever la masse énorme de décombres qui séparait mes tranchées[1] ouest et nord-ouest des murailles épaisses que j'ai déjà décrites[2]. Pour en venir à bout je dus abattre la plus grande de mes maisons de bois, et jeter un pont sur les portes pour transporter plus facilement les déblais. Je trouvai là beaucoup d'antiquités intéressantes ; entre autres trois coupes d'argent (φιάλαι) découvertes à $0^{m},50$ au-dessous de la place où le trésor fut trouvé. Deux d'entre elles furent mises en pièces

[1] Voy. le plan I ; aussi, sur les figures 9 et 10, le bloc de décombres en face et, sur la figure 13, celui à gauche.

[2] Voir C et B, figure 144.

par la pioche de l'ouvrier, la troisième est entière. Si le trésor a échappé

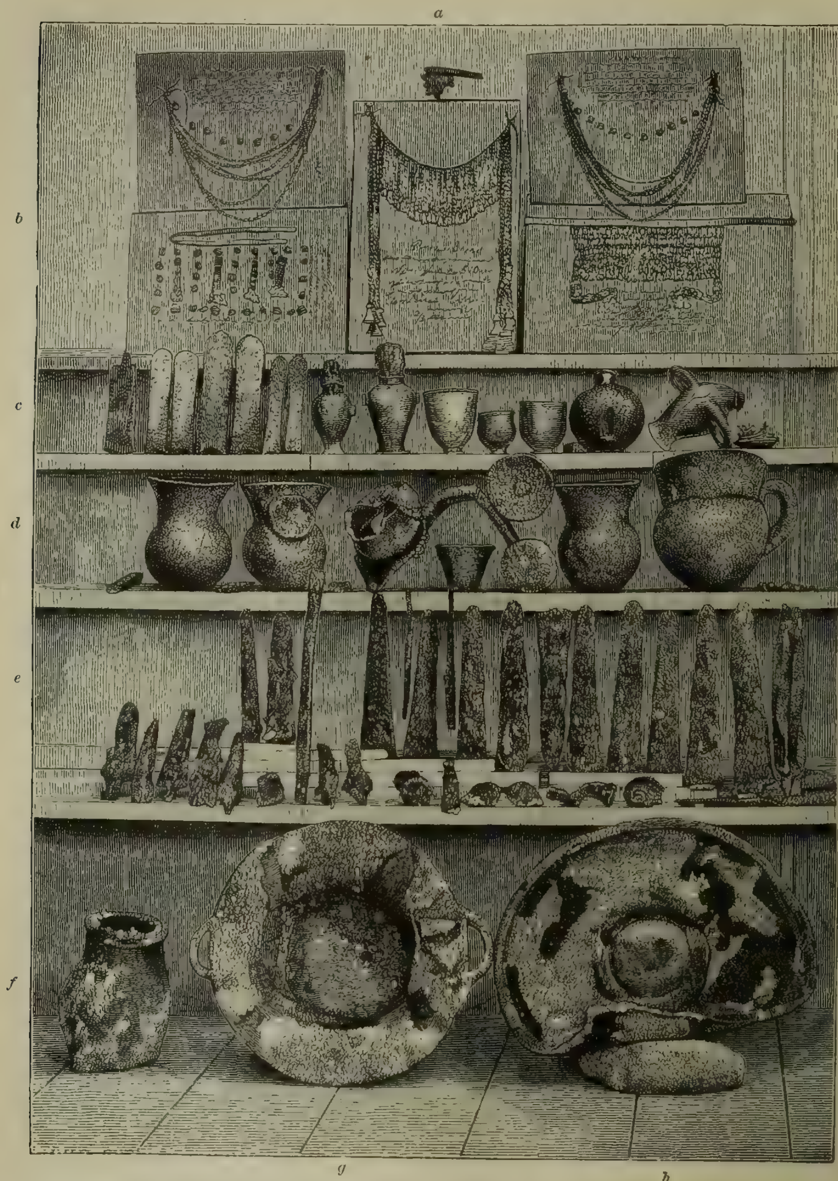


Fig. 14. — Vue générale du trésor (profondeur 8^{m},50). *a*, Clef du coffre des objets précieux. *b*, Les diadèmes d'or, bandeaux, boucles d'oreilles et petits joyaux. *c*, Talents d'argent et vaisselle d'argent et d'or. *d*, Vases d'argent et curieuses plaques de cuivre. *e*, Armes et cimiers de casque en cuivre ou bronze. *f*, Vase de cuivre. *g*, Chaudron de cuivre. *h*, Bouclier de cuivre.

aux coups de pioche, c'est grâce au grand objet de cuivre qui ressortait, en sorte que j'ai pu dégager le tout avec mon couteau.

Je m'aperçus alors que la tranchée ouverte en avril 1870 était dans la

meilleure direction pour faire des fouilles[1] fructueuses, et que si je l'avais poussée en avant, j'aurais en peu de semaines découvert le grand trésor troyen, tandis que, en les abandonnant, j'avais dû faire pour le trouver des excavations colossales de l'est à l'ouest et du nord au sud à travers toute la colline.

Nous suspendîmes les fouilles le 17 juin 1873.

En décembre de la même année, les autorités turques de Koum Kaleh saisirent un certain nombre de bijoux d'or que deux de mes ouvriers avaient trouvés en trois endroits différents au mois de mars précédent, et à une profondeur de près de 9 mètres au-dessous de la surface de la colline. La plupart de ces bijoux étaient enfermés dans un vase à tête de chouette. Malheureusement un des ouvriers confia sa part de butin à un orfèvre de Ren Kioi pour qu'il lui fabriquât des bijoux à la mode turque. Tous ces ornements d'or, et ceux qui proviennent des fouilles et ceux qui ont été transformés, sont maintenant au musée impérial de Constantinople. Ceux qui sont demeurés dans leur état primitif seront représentés et expliqués dans les pages suivantes, et on verra qu'ils reproduisent presque tous le même type que ceux du grand *trésor,* type qu'on n'a jamais trouvé ailleurs.

Au commencement de 1874, M. F. A. Brockhaus, de Leipsick, publia en allemand un récit de mes fouilles et découvertes à Troie, sous le titre de *Troianische Alterthümer*. M. Alexandre R. Ranghabé, ambassadeur de Grèce à Berlin, traduisit mon ouvrage en français, et les deux éditions parurent en même temps; elles furent accompagnées d'un atlas de deux cent dix-huit photographies, représentant près de quatre mille objets découverts dans les fouilles, avec une description minutieuse de chacun d'eux. Ce même ouvrage, traduit en anglais par Miss Dora Schmitz, a été édité par M. Philip Smith et publié chez M. John Murray, de Londres, en novembre 1874, sous le titre de *Troy and its remains.*

§ 6. — *Suspension des travaux à Troie : fouilles à Mycènes* (1874-1877).

Ayant obtenu du gouvernement grec la permission de faire des fouilles à Mycènes, je commençai mes opérations en février 1874, par le forage de trente-quatre puits dans l'acropole. Je venais de découvrir l'emplacement des anciennes sépultures royales mentionnées par Pausanias, lorsque je fus interrompu dans mes explorations par les poursuites légales que m'intentait à Athènes le gouvernement turc pour réclamer la moitié de ma collection d'antiquités troyennes. Le procès durait depuis un an, lorsque

[1] Voy., sur la figure 10, la tranchée en face, au-dessous de l'homme debout; la même tranchée est marquée Z' sur le plan I.

la cour décida que je paierais au gouvernement turc une indemnité de 10,000 francs en reconnaissance de ses droits. Mais au lieu de 10,000 francs, j'en envoyai 50,000 au ministre de l'instruction publique de Turquie pour le musée impérial, en exprimant mon vif désir de rester toujours en bons termes avec les autorités turques, et en leur faisant comprendre qu'elles avaient autant besoin d'un homme comme moi que j'avais besoin d'elles. Ma donation fut si bien reçue par S. A. Safvet pacha, le ministre de l'instruction publique, que je m'enhardis à aller à Constantinople vers la fin de décembre 1875, solliciter un nouveau firman pour les explorations de Troie. Avec l'aide puissante de S. E. M. Maynard, ministre résident des États-Unis, de S. E. le comte de Corti, ambassadeur d'Italie, de S. A. Safvet pacha, et surtout de S. E. Aristarches bey, grand logothète, dont le zèle et l'énergie se montrèrent infatigables, j'allais obtenir mon firman lorsque tout à coup le conseil d'État s'avisa de rejeter ma demande.

S. E. le grand logothète, Aristarches bey, m'introduisit alors auprès de S. E. feu Rachid pacha [1], ministre des affaires étrangères, esprit très cultivé, qui pendant cinq ans avait gouverné la Syrie. Je n'eus pas de peine à lui inspirer un chaleureux enthousiasme pour Troie et ses restes, si bien qu'il alla lui-même chez S. A. le grand vizir, Mahmoud-Nédim pacha, plaider vivement ma cause et obtenir l'ordre qu'on me délivrât sans retard mon firman. Je le reçus à la fin d'avril 1876, et je partis de suite pour les Dardanelles, afin de continuer mes excavations. Mais là, je trouvai le gouverneur général, Ibrahim pacha, absolument opposé à la continuation des travaux, probablement parce que, depuis mon départ en juin 1873, il avait pris l'habitude de délivrer lui-même une sorte de firman aux nombreux voyageurs qui venaient voir mes fouilles, et que, du moment que j'étais sur les lieux, il ne pouvait plus continuer son trafic. Il me retint deux mois aux Dardanelles, sous prétexte d'attendre la confirmation de mon firman, puis lorsqu'il me permit enfin de commencer les fouilles, il me donna pour gardien un certain Izzet effendi, dont le seul office était de me créer des embarras. Me voyant dans l'impossibilité absolue de poursuivre mon entreprise je revins à Athènes et j'écrivis une lettre au *Times* (publiée le 24 juillet 1876) dans laquelle je dénonçais la conduite d'Ibrahim pacha au tribunal du monde civilisé. L'article ayant été reproduit par les journaux de Constantinople, Ibrahim fut transféré en octobre 1876 dans un autre *vilayet*.

J'aurais pu continuer alors les fouilles d'Hissarlik, mais à la fin de juillet, j'étais retourné à Mycènes et je ne pouvais abandonner l'exploration de toutes les tombes royales avant qu'elle ne fût terminée. Le succès vraiment merveilleux de cette exploration, les trésors immenses et incomparables dont j'ai enrichi la nation grecque sont bien connus. Désormais et

---

[1] Rachid pacha a été assassiné en juin 1876.

pendant de longues années encore, les voyageurs afflueront dans la capitale de la Grèce pour admirer au musée Mycénien le résultat de mes entreprises aussi hardies que désintéressées. En effet, l'affluence des étrangers pour voir ces trésors est telle que le nombre des hôtels à Athènes est déjà à présent (en 1882) dix fois plus grand qu'il n'était avant mes découvertes à Mycènes, en 1876.

La publication de mon ouvrage sur Mycènes en allemand et en anglais me prit toute l'année 1877 ; l'édition française m'occupa jusque dans l'été de 1878, et ce ne fut qu'au mois de juillet de cette année-là que je fus libre de revenir aux fouilles de Troie. Mais mon firman d'avril 1876 n'étant valable que pour deux ans, il m'en fallut un autre. Des difficultés nombreuses s'élevèrent encore et je ne les aurais jamais surmontées sans l'aide de mon honorable ami, Sir Austen Henry Layard, ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Constantinople, qui réussit à les aplanir, m'obtint un firman plus étendu que celui que j'avais eu d'abord, et, avec une bonne grâce constante, me prêta son appui toutes les fois que j'y eus recours, ce qui m'arriva souvent et quelquefois jusqu'à deux fois par jour dans le cours de mes travaux. Je remplis donc un devoir très agréable en remerciant publiquement Son Excellence de tous les services qu'elle m'a rendus et sans lesquels je n'aurais jamais mené mes travaux à bonne fin. Mon nouveau firman ne devant être prêt qu'en septembre 1878, j'eus le temps de faire une nouvelle et plus complète exploration de l'île d'Ithaque.

§ 7. — *Exploration d'Ithaque* (1878).

Je regrette de dire qu'il est impossible de faire à Ithaque des excavations méthodiques dont puisse profiter l'archéologie. J'ai commencé mes recherches par la vallée dite de Polis, située dans le nord de l'île et considérée en général comme l'emplacement qu'Homère assigne à la capitale de l'île. Plusieurs raisons justifient cette conjecture : d'abord le nom même qui est le mot grec signifiant *ville*, ensuite son port splendide, dont une petite île, appelée Mathitarió, n'est éloignée que de 3 kilomètres; cette île étant la seule entre Ithaque et Céphalonie, a été prise pour l'Astéris d'Homère, derrière laquelle les prétendants de Pénélope attendaient Télémaque à son retour de Pylos et de Sparte[1]. Je puis ajouter encore à ces raisons, ou présomptions, l'apparence d'une acropole sur un rocher très escarpé, haut d'environ 120 mètres et situé au nord du port. Mon premier soin fut d'y grimper ; je ne trouvai qu'un rocher calcaire fort irrégulier qui, certes,

---

[1] *Od.*, IV., 844-847 :
ἔστι δέ τις νῆσος μέσση ἁλὶ πετρήεσσα,
μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,
Ἀστερίς, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι· τῇ τόνγε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί.

n'avait jamais été travaillé de main d'homme et n'aurait jamais pu servir d'ouvrage de défense ; mais, regardé d'en bas, ce rocher a parfaitement l'apparence d'une forteresse. Ici, et pour la même raison, on l'appelle encore *Castron :* on doit l'avoir appelé *Polis* dans la haute antiquité, ce mot ayant eu dans l'origine le même sens qu'*Acropolis.* Ainsi, il n'y a pas de doute que le nom de cette vallée ne soit venu, non pas d'une cité réelle, comme on l'a cru jusqu'ici, mais bien d'une citadelle imaginaire.

En outre, cette vallée est l'endroit le plus fertile de l'île ; c'est une preuve nouvelle qu'elle n'a pas dû porter les constructions d'une ville, car on ne trouve pas en Grèce une seule cité établie sur de bons terrains, et ce n'est pas dans la rocailleuse Ithaque, où la terre arable est si rare et si précieuse qu'on eût dérogé à cet usage. Si donc une ville eût existé sur ce point de l'île, elle eût été bâtie sur les hauteurs rocheuses qui dominent la vallée ; or, leur forme pointue, abrupte et toujours irrégulière, exclut l'idée qu'elles puissent jamais avoir été habitées par des hommes. Le colonel Leake[1] parle d'une vieille ruine au sud du port ; elle existe encore, c'est une église chrétienne du moyen âge et pas autre chose.

J'ai visité l'île de Mathitarió et je l'ai mesurée avec soin. Sa longueur est de 176 mètres. Sa largeur varie entre 33 et 53 mètres. Elle ne peut guère, avec de si petites dimensions, être assimilée à l'Astéris d'Homère, qui, au dire du poète, avait deux ports, chacun à deux entrées. Cependant on peut admettre que la vue de Mathitarió ait donné à Homère l'idée de son Astéris imaginaire. Dans l'île, il y a les ruines d'une tour et de trois maisons, dont l'une a été, dit-on, une école, ce qui expliquerait le nom de Mathitarió. Les ruines ne remontent pas à plus de deux siècles.

Quoique toutes ces raisons m'eussent pleinement convaincu que jamais ville n'a occupé la fertile vallée de Polis, cependant je voulus, dans l'intérêt de la science, achever mon enquête en faisant des fouilles. Avec la permission de M. N. Métaxas Zani, propriétaire du terrain, j'y creusai plusieurs puits. Dans presque tous j'atteignis le roc vif à une profondeur de 3 à 4 mètres, sauf au milieu de la vallée où le rocher semble avoir été creusé par un torrent de la montagne. Je trouvai seulement des fragments de poterie grecque blanche ou noire grossièrement fabriquée et des morceaux de tuile. Il n'y avait guère qu'un petit nombre de ces tessons que je pusse faire remonter au sixième siècle avant J.-C. On trouve parfois des tombes sur les hauteurs voisines, et dans ces tombes des poteries et des médailles qui les datent du troisième, du quatrième et du cinquième siècle avant J.-C.

Les antiquités trouvées dans une caverne à la droite du port de Polis sont de la même époque. Quant à l'inscription découverte dans cet endroit, je puis, avec certitude, la dater du sixième ou même du septième siècle avant J.-C.[2]. Donc il faut définitivement abandonner la conjecture d'après

[1] *Travels in Northern Greece.*

[2] Voy. mon ouvrage *Mycènes*, p. 147.

laquelle Polis serait l'emplacement de la capitale homérique d'Ithaque.

Ensuite, j'ai soigneusement exploré le reste du nord de l'île. Mais je n'ai trouvé nulle part de traces de ville antique, sauf dans les environs d'un petit édifice de construction cyclopéenne appelé d'ordinaire l'École d'Homère, et que son propriétaire le prêtre Vretó, a récemment, par un zèle pieux, converti en église. Malheureusement il a laissé telle quelle la couche épaisse de débris qui forme maintenant le pavé de l'église; s'il l'avait enlevée et s'il avait soigneusement recueilli les fragments de poterie qui ne manquaient pas de s'y trouver, nous aurions probablement des indications précises sur la date de l'édifice. Il me refusa de fouiller dans l'église, mais il me permit de le faire dans les champs voisins où quantité de fondations creusées dans le roc et des restes de murs cyclopéens attestent la présence d'habitations humaines à une époque reculée. Je creusai beaucoup de trous en cet endroit et je frappai toujours le roc vif à moins d'un mètre, quelquefois même à moins de 0^{m},30. On peut donc admettre qu'une ville existait là dans l'antiquité; peut être était-ce la ville mentionnée par Scylax, *Per.* 34, et Ptolémée, III, 14, 13.

Je passai de là au mont Aëtós, situé sur l'isthme large à peine de 1,600 mètres qui rattache l'Ithaque du nord à l'Ithaque du sud. Je pensais que l'ancienne ville était au pied de la montagne du côté nord et s'étageait sur le petit contrefort qui rejoint à travers la vallée le mont Merovuni. Je m'étais trompé, le sol était vierge, excepté sur la crête du contrefort. Là, près de la chapelle d'Hagios Georgios, je trouvai un très petit plateau où les terres rapportées s'accumulent à la hauteur de 3 mètres. J'y creusai deux longues tranchées; l'une d'elles mit au jour un mur de terrasse, haut de 2^{m},10, fait en blocs polygonaux d'une taille énorme et bien assemblés. Ce mur, comparé aux murs modernes qui sont dans le voisinage, semble un ouvrage de géants mis en présence d'un ouvrage de pygmées. Quant aux poteries, je ne rencontrai qu'un petit nombre de tessons de vases grecs noirs. Déçu dans mes recherches sur ce point, j'explorai très soigneusement le mont Aëtós qui s'élève à une hauteur de 180 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont le sommet grossièrement nivelé forme un plateau triangulaire; on y trouve deux grandes citernes et une petite, de plus, les restes de six ou sept petites constructions cyclopéennes qui étaient, soit autant de maisons distinctes, soit, — et plus probablement, — les chambres d'un grand édifice cyclopéen qui, dit-on, s'élevait ici et qu'on appelle communément le Château d'Ulysse. Il est presque certain que le sommet du mont Aëtós a été élargi au nord et au sud par un énorme mur cyclopéen encore existant, et que l'espace entre le mur et le sommet du mont a été comblé par des gravas et des pierres; c'est ainsi que, bien des siècles plus tard, l'acropole d'Athènes fut élargie par Cimon [1] qui enferma

---

[1] Pausanias, I, 28, 3.

dans une enceinte la pente nord-est et remplit le vide avec des pierres et des décombres. Le sommet de l'Aëtós dut former ainsi une plate-forme de 50 mètres de long sur 38 mètres de large ; c'était aisément la place d'une grande maison et d'une cour. Au nord et au sud on voit les restes de tours en maçonnerie cyclopéenne et de chacune d'elles part un énorme mur construit avec de très gros blocs. Ces deux murs descendent le flanc de la montagne, font une courbe et finissent par se rejoindre. De plus, deux autres murs cyclopéens, partis du même point et se dirigeant l'un à l'est, l'autre au sud-est, rejoignent la courbe formée par les deux murs déjà cités. Enfin, je dois signaler un énorme mur circulaire situé à 15 mètres environ au-dessous de l'enceinte supérieure. Ce mur est écroulé du côté ouest, mais il est partout ailleurs dans un état de conservation merveilleux. Pour ajouter à la force défensive de cette citadelle, le pied du rocher taillé à pic offre une paroi perpendiculaire de 6 mètres de hauteur. On reconnaît trois portes dans les murs.

Entre ces murs cyclopéens s'élevait jadis une ville qui peut avoir eu deux mille maisons, les unes taillées dans le roc, les autres construites en maçonnerie cyclopéenne. J'ai constaté, par leurs ruines plus ou moins bien conservées, l'existence de cent quatre-vingt-dix de ces maisons. J'en ai mesuré douze ; elles avaient de 6^{m},30 à 18^{m},90 de long et de 4^{m},50 à 6 mètres de large. La dimension des pierres grossièrement taillées est en moyenne de 1^{m},50 de long sur 1^{m},40 de large et 60 centimètres d'épaisseur. Ces dimensions dépassent de beaucoup celles des pierres employées dans les maisons de même style que j'ai découvertes à Mycènes et à Troie. Quelques-unes de ces maisons n'avaient qu'une chambre, d'autres en avaient quatre et même six.

D'en bas, aucune de ces maisons n'est reconnaissable, et comme les paysans d'Ithaque n'y voyaient que des monceaux de pierres, ils ne les montraient pas aux étrangers qui pouvaient faire cent fois l'ascension de l'Aëtós sans se douter qu'ils passaient à côté d'une ville ; car les flancs de la montagne s'élèvent sous un angle de 35° et sont par conséquent de 7 degrés plus raides que le cône du Vésuve. Aussi la montée est-elle excessivement difficile et fatigante, sans compter qu'elle est toute hérissée de roches pointues, de broussailles épineuses et de chardons. En outre, le sentier que les paysans font gravir aux étrangers ne passe pas auprès des maisons les mieux conservées, mais seulement à côté de fondations où les meilleurs archéologues peuvent méconnaître des restes d'habitations. Voilà pourquoi le colonel Leake n'a vu que « quelques murs de terrasse et quelques fondations d'édifice sur le flanc de l'Aëtós » ; et, lorsqu'une telle autorité s'était prononcée, qui se serait attendu à trouver sur les lieux mêmes les ruines plus ou moins bien conservées de cent quatre-vingt-dix maisons ayant fait partie de la vieille capitale d'Ithaque [1] !

---

[1] William Gell, pourtant, qui a visité ces ruines longtemps avant le colonel Leake, les a

Cette capitale cyclopéenne est unique dans le monde et les admirateurs d'Homère ne sauraient manquer de venir la voir. Les visiteurs devront prendre pour guide le paysan Nicolas Psarros, à qui j'ai montré plusieurs fois la vieille cité. Il demeure au pied de l'Aëtós, près de la chapelle d'Hagios Georgios.

Pendant deux semaines, j'ai fouillé avec trente ouvriers dans ces constructions cyclopéennes. Des fragments de poterie qui ne ressemblent à aucune des poteries de Mycènes, mais qui ont beaucoup d'analogie avec celles des deux plus anciennes cités troyennes, des morceaux de tuile avec des dessins en creux, et deux autres morceaux avec des signes semblables à des caractères d'écriture, mais qui ne peuvent pas remonter à une haute antiquité, en outre les fragments d'un moulin à bras très ancien et très curieux furent les seuls résultats de tous mes travaux. Si minces qu'ils soient, je m'étonne de les avoir obtenus, parce que la raideur de la pente est telle qu'aucune accumulation de *débris* n'y est possible, et que les grosses pluies d'hiver ont, depuis des siècles, entraîné dans la mer tout vestige de l'industrie humaine. Les rochers et les pierres échauffées par le soleil rendent la température accablante sur le mont Aëtós.

J'ai à peine besoin de dire que le dessin du palais d'Ulysse donné par sir W. Gell dans son *Ithaca* est tout imaginaire.

J'ai tenté des fouilles dans la grotte de stalactites près le petit port de Dexia. Ce petit port est généralement reconnu pour celui de Phorcys, où Ulysse fut déposé par les Phéaciens, et la grotte est considérée comme celle qu'Homère appelle la grotte des Nymphes et où le prudent Ulysse, aidé par Minerve, cacha ses trésors. La tranchée que j'avais ouverte, juste devant le petit autel, et que je poussai jusqu'au rocher, ne m'ayant rien donné, pas même un tesson, j'abandonnai ce travail ingrat. La grotte est très spacieuse et répond exactement à la description d'Homère; il dit : « Elle a deux entrées, l'une au nord pour les hommes, l'autre au sud pour les dieux immortels, car pas un homme ne peut entrer par la porte divine [1]. » Tout cela est vrai; mais par l'entrée « pour les dieux » il désigne l'ouverture taillée de main d'homme dans la voûte de la grotte et qui doit avoir servi à laisser échapper la fumée des sacrifices. De cette ouverture au sol de la grotte il y a 17 mètres et certes personne ne peut pénétrer par cette voie. Depuis des siècles les propriétaires du champ qui s'étend par-dessus de la grotte semblent avoir utilisé l'entrée réservée « aux dieux immortels » à se débarrasser des pierres qui abondent

---

identifiées avec la capitale d'Ithaque. Voy. son ouvrage : *the Geography and Antiquities of Ithaca*; London, 1807.

[1] Voy. *Od.*, XIII, 109-112. Voici tout le passage (102-112) :

Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη,
ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον ἐπήρατον ἠεροειδές,
ἱρὸν Νυμφάων αἳ Νηϊάδες καλέονται.
Ἐν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασιν
λάϊνοι· ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι.
ἐν δ' ἱστοὶ λίθεοι περιμήκεες, ἔνθα τε νύμφαι
φάρε' ὑφαίνουσιν ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι,
ἐν δ' ὕδατ' αἰενάοντα· δύω δέ τέ οἱ θύραι εἰσίν,
αἱ μὲν πρὸς Βορέαο, καταιβαταὶ ἀνθρώποισιν,
αἱ δ' αὖ πρὸς Νότου εἰσὶ θεώτεραι· οὐδέ τι κείνῃ
ἄνδρες ἐσέρχονται, ἀλλ' ἀθανάτων ὁδός ἐστιν.

dans leur terrain comme dans toute l'île, car la grotte est pleine de cailloux qui y forment une couche de $1^{m},50$ à $1^{m},80$ de hauteur. De la voûte pendent les innombrables stalactites qui ont donné à Homère l'idée des urnes et des amphores de pierre, des métiers à broder et à tisser sur lesquels les nymphes fabriquaient des manteaux et des voiles de pourpre[1]. J'ai très soigneusement exploré toute la partie sud de l'île d'Ithaque. La ville de Vathy, capitale actuelle de l'île, n'a pas cent ans de date et l'absence complète de poteries antiques sur le plateau où elle est située semble prouver qu'il n'y avait là ni village ni cité dans les temps anciens. Avant que Vathy n'existât où elle est maintenant, la ville était sur une hauteur rocheuse, 1,600 mètres plus au sud. A cette place je n'ai trouvé qu'une accumulation de décombres très insignifiante et rien qui ressemblât à des poteries antiques.

Près de l'extrémité sud-est de l'île, à environ 7 kilomètres de Vathy, il y a quantité de constructions en forme d'étables mesurant $7^{m},50$ de long sur 3 mètres de large, en partie taillées dans le roc, en partie formées par des murs cyclopéens faits de pierres énormes, dans lesquelles Homère doit avoir vu les douze étables à porc bâties par le divin porcher Eumée[2]. A l'est de ces étables et juste en face d'elles, des milliers de tessons de poteries très communes mais très anciennes indiquent l'existence d'une antique habitation qu'Homère semble nous décrire lorsqu'il parle des porcheries et de la maison d'Eumée[3]. Autre preuve à l'appui de cette conjecture : non loin de cet endroit, vers le sud, et près de la mer, se dresse à pic un rocher blanc haut de 30 mètres qui s'appelle encore le Korax, c'est-à-dire « le rocher du Corbeau » et dont parle Homère quand il représente Ulysse provoquant Eumée « à le précipiter du grand rocher » s'il a raconté des mensonges[4]. Au pied du Korax, dans un enfoncement, coule une eau toujours abondante et pure que la tradition désigne comme la fontaine d'Aréthuse où s'abreuvaient les porcs d'Eumée[5]. Je fis des fouilles aussi bien dans les étables que devant la place qu'elles occupent ; j'en fis aussi dans l'espace où s'élevait l'habitation rustique ; je trouvai les étables remplies de pierres ; mais sur l'aire de l'habitation je rencontrai le roc à 30 centimètres de profondeur et je ramassai des fragments d'une très ancienne et très intéressante poterie, les uns sans peinture, les autres décorés de bandes rouges. Il y avait aussi quantité de tuiles brisées.

---

[1] Voy. le passage que nous venons de citer.

[2] *Od.*, XIV, 13, 14 :

Ἔντοσθεν δ' αὐλῆς συφεοὺς δυοκαίδεκα ποίειν
πλησίον ἀλλήλων, εὐνὰς συσίν.

[3] *Ib.*, XIV, 5-10 :

Τὸν δ' ἄρ' ἐνὶ προδόμῳ εὗρ' ἥμενον, ἔνθα οἱ αὐλή
ὑψηλὴ δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,
καλή τε μεγάλη τε, περίδρομος · ἥν ῥα συβώτης
αὐτὸς δείμαθ' ὕεσσιν ἀποιχομένοιο ἄνακτος,
νόσφιν δεσποίνης καὶ Λαέρταο γέροντος,
ῥυτοῖσιν λάεσσι, καὶ ἐθρίγκωσεν ἀχέρδῳ.

[4] *Ib.*, XIV, 398-400 :

Εἰ δέ κε μὴ ἔλθῃσιν ἄναξ τεός, ὡς ἀγορεύω,
δμῶας ἐπισσεύας βαλέειν μεγάλης κατὰ πέτρης,
ὄφρα καὶ ἄλλος πτωχὸς ἀλεύεται ἠπεροπεύειν.

[5] *Ib.*, XIII, 407-410 :

Δήεις τόν γε σύεσσι παρήμενον · αἱ δὲ νέμονται
πὰρ Κόρακος πέτρῃ ἐπί τε κρήνῃ Ἀρεθούσῃ,
ἔσθουσαι βάλανον μενοεικέα καὶ μέλαν ὕδωρ
πίνουσαι, τά θ' ὕεσσι τρέφει τεθαλυῖαν ἀλοιφήν.

Je trouvai dans mes fouilles au pied du mont Aëtós deux médailles d'Ithaque, portant d'un côté un coq avec l'exergue ΙΘΑΚΩΝ, et de l'autre une tête d'Ulysse coiffée du bonnet conique ou *pilidion;* je trouvai encore deux médailles d'Agathocles de Syracuse. Ces dernières médailles ne sont pas rares dans ce pays et on les offre fréquemment aux voyageurs. J'en puis dire autant des médailles corinthiennes et romaines.

Aristote[1] et Antigonus Carystius[2] prétendent que les lièvres ne peuvent vivre à Ithaque; c'est une erreur, les lièvres pullulent ici, d'autant mieux qu'il est presque impossible de les poursuivre sur ces pentes escarpées couvertes de taillis épineux.

Homère avait bien raison de nous décrire Ithaque comme la plus montagneuse de toutes les îles[3], c'est-à-dire de toutes celles du monde alors connu.

J'ajouterai qu'Ithaque est un mot phénicien comme Utique, et signifie *colonie.* Suivant Homère, l'aïeul de Laërte était Poséidon; M. Gladstone a donc raison de dire que toute descendance de Poséidon est une descendance phénicienne.

Je recommande de visiter Ithaque, non seulement aux admirateurs d'Homère, mais à tous ceux qui seraient curieux de voir l'ancien type grec. Les hommes l'ont étonnamment et les femmes sont d'une beauté remarquable. Les voyageurs qui iront à Vathy, capitale d'Ithaque, feront bien de se présenter chez mon ami Aristides Dendrinos, à qui j'exprime, ainsi qu'à son aimable femme, Mme Praxidea Dendrinos, toute ma reconnaissance pour leur gracieuse hospitalité. M. Dendrinos est le plus riche de tous les habitants d'Ithaque et sera toujours heureux d'aider les voyageurs de ses conseils; il a un fils nommé Télémaque, et une fille nommée Pénélope.

§ 8. — *Quatrième année de travaux à Troie* (1878).

Je recommençai mes fouilles à Troie vers la fin de septembre 1878, avec un grand nombre d'ouvriers et plusieurs charrettes à un ou deux chevaux. J'avais fait construire d'avance une baraque de planches couverte en feutre contenant neuf chambres pour mon propre usage, celui de mes surveillants, de mes domestiques et de mes visiteurs, puis une autre qui me servait à la fois de dépôt pour les antiquités et de salle à manger, et encore, une sorte de magasin, où les antiquités à partager entre le musée impérial et moi étaient gardées et dont le délégué du gouvernement turc avait la clé. J'avais aussi un hangar pour mes outils, brouettes, charrettes à bras et autres objets; en outre, une maison de pierre pour faire la cuisine, une maison de bois pour mes dix gendarmes et deux écuries pour les chevaux[4]. Tous ces bâtiments étaient élevés

[1] *Hist. An.*, VIII, 27, 2.
[2] *Hist. Mir.*, 11.
[3] *Od.*, IV, 605-608.
[4] Voy. la figure d'en-tête, à droite.

sur le versant nord-ouest de la colline d'Hissarlik, qui descend à la plaine sous un angle de 75°. L'emplacement de mes baraques est, selon le mesurage de M. Burnouf, à 25^{m},55 au-dessus du niveau de la mer, en conséquence à 23^{m},38 au-dessous du sommet d'Hissarlik.

Les dix gendarmes, que je payais 512 francs par mois, étaient tous des réfugiés de Roumélie et me servaient fort utilement, car non seulement ils me protégeaient contre les brigands dont la Troade est infestée, mais ils surveillaient mes ouvriers pendant leur travail et les forçaient ainsi à se conduire honnêtement.

L'incident suivant ne prouve que trop combien ces dix gendarmes étaient nécessaires dans un tel pays. Peu de temps après mon départ d'Hissarlik, il y eut à Kalifatli un combat entre les paysans de ce village et un grand nombre de Circassiens armés, qui une certaine nuit avaient attaqué la maison d'un paysan riche, — il passait pour posséder 10,000 francs. — Le paysan monta sur sa terrasse et cria au secours. A ses cris, ses voisins s'élancèrent de chez eux avec leurs armes et tuèrent deux des assaillants; mais malheureusement ils perdirent deux des leurs, le beau-frère et le beau-fils du démarque de Kalifatli.

Les salaires de mes trois surveillants étaient de 125 à 250 francs par mois, ceux des ouvriers ordinaires de 2 francs par jour; les trois charpentiers recevaient 3 fr. 25; le charron 5 francs. Mais les gages les plus élevés étaient ceux de mon domestique qui, se croyant indispensable, n'exigeait pas moins de 300 francs par mois. En outre, il en gagnait deux fois autant au moyen d'une cantine tenue par son frère et où mes ouvriers trouvaient du pain et du vin à crédit; comme c'était lui qui distribuait la paye, il rentrait aisément dans son argent et ne perdait pas un centime.

Cette fois, mes efforts allaient porter principalement sur le grand bâtiment qui semblait se trouver immédiatement devant la Porte, et sur le prolongement nord-ouest de la route pavée [1]. Mes fouilles ont prouvé que le passage n'est point obstrué et que le grand édifice de la troisième ville s'étend du côté ouest et nord-ouest. Il y a bien les ruines d'une maison à l'est de la porte; mais cette maison ne communique point avec le grand édifice préhistorique, dont je donne un dessin dans le chapitre sur la troisième ville, figure 188. Dans le voisinage immédiat de cet édifice, je découvris de nouveau un grand trésor et trois petits composés de bijoux d'or. Le premier de ces trésors fut mis au jour le 21 octobre, à l'endroit marqué *r* sur le plan I, en présence de sept officiers de la frégate anglaise *Monarch*, dans une chambre du côté nord-est, à une profondeur de 8 mètres au-dessous de la surface de la colline. Il était contenu dans un vase de terre cuite fait à la main et cassé. Ce vase était posé obliquement à près d'un mètre au-dessus du sol de la chambre.

---

[1] Voy., sur la figure n° 10, la masse de décombres en face et le monticule sur lequel se trouvent les deux maisons.

Le mur le plus long de l'édifice s'étend parallèlement au grand mur extérieur de la ville et a 16 mètres de long sur $1^m,30$ de hauteur ; il est fait de grandes et de petites pierres cimentées avec de l'argile. Près de l'extrémité nord-ouest, et à 1 mètre au-dessus du sol, je trouvai dans une couche de cendres grises deux trésors moindres que celui mentionné plus haut, tous deux renfermés dans des vases de terre cuite fabriqués à la main. Le premier vase était dans une position oblique, l'autre dans une position horizontale, d'où je conclus que tous deux étaient tombés d'un étage supérieur de la maison ; ces vases se touchaient presque par leurs orifices. A $0^m,90$ de cette trouvaille, sur le mur même de la maison, et à 8 mètres au-dessous de la surface du sol, nous découvrîmes un grand trésor d'armes de bronze et de joyaux d'or. Tous les objets contenus dans ces quatre trésors, aussi bien que toutes les autres antiquités trouvées dans ces fouilles seront décrits dans les pages suivantes. Je crois devoir insister sur ce fait que les vases avec les bijoux d'or contiennent toujours une masse d'une poudre très fine de couleur blanche légèrement azurée. Est-ce que cette poudre proviendrait des étoffes dans lesquelles les bijoux auraient été enveloppés ?

Je continuai aussi à creuser sur l'emplacement de ma première plateforme au nord de la colline [1], mais les pluies d'hiver me forcèrent à arrêter les travaux le 26 novembre. D'après les stipulations de mon firman je devais abandonner les deux tiers de tous les objets trouvés au musée impérial ; je n'en emportai donc que le tiers pour moi-même.

§ 9. — *Cinquième année de travaux à Troie. Les tumuli de l'âge héroïque. Exploration de la Troade* (1879).

J'allai en Europe, et je revins aux Dardanelles vers la fin de février 1879. Ayant repris à mon service dix gendarmes ou zaptiehs et cent cinquante ouvriers, je recommençai les fouilles le 1[er] mars. Jusqu'à moitié de ce mois le vent du nord me fit souffrir cruellement. Il était si glacial que je ne pouvais ni lire ni écrire dans mes baraques et que je ne me réchauffais que par un exercice continuel dans les tranchées. Pour m'aguerrir contre le froid, j'allais, tous les matins, de très bonne heure, prendre mon bain de mer sur la plage de l'Hellespont ; mais je revenais toujours à Hissarlik avant le lever du soleil et la reprise des travaux [2]. Deux de mes gendarmes m'es-

---

[1] Voy. la figure 4, à gauche ; aussi le plan I entre les points X et C.

[2] Ces promenades nocturnes ne se passaient pas sans accidents. Les visiteurs de la plaine de Troie verront qu'il manque un immense bloc au parapet nord du pont de pierre de Koum Kioi. Cette pierre se détacha et tomba un matin que je marchais trop près du bord, de sorte que je tombai avec mon cheval dans les broussailles du lit de la rivière. Le cheval étant par-dessus moi, je ne pouvais me dégager, et mes gendarmes, qui couraient en avant,

cortaient dans ces excursions que je faisais à cheval ; ils m'accompagnaient aussi toutes les fois que je m'éloignais d'Hissarlik. Le froid ne dura qu'une quinzaine de jours, et nous eûmes ensuite une série de beaux jours. Les cigognes reparurent au commencement de mars.

A la fin de mars, je fus rejoint à Hissarlik par mes honorables amis le professeur Rudolf Virchow, de Berlin, et M. Émile Burnouf, de Paris. Ce dernier venait à Troie avec une mission scientifique que lui avait donnée M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique. Tous deux me secondèrent de tout leur pouvoir dans mes travaux. Le professeur Virchow étudia la flore, la faune, et les caractères géologiques de la plaine de Troie, aussi bien que l'état des ruines et des débris mis au jour dans le cours de mes fouilles. M. Burnouf, qui est excellent ingénieur et artiste habile, fit plusieurs plans et cartes ainsi que beaucoup des dessins contenus dans ce livre. Il étudia aussi la géologie de la plaine de Troie ainsi que les nombreuses couches de décombres d'Hissarlik.

Cette fois, mes efforts tendaient surtout à dégager entièrement le mur d'enceinte ; je creusai donc à l'est et au sud-ouest de la porte [1] (qui selon le mesurage de M. Burnouf est à 41 mètres au-dessus du niveau de la mer et à $8^{m},33$ au-dessous de la surface de la colline), puis à l'ouest, aussi bien qu'à l'est de ma grande tranchée du nord [2]. Comme il était particulièrement important de conserver les anciennes maisons, je dégageai et je déblayai les ruines des trois cités supérieures horizontalement et couche par couche jusqu'à ce que j'atteignisse les décombres calcinés et aisément reconnaissables de la deuxième et de la troisième cité. Ayant amené à un même niveau tout l'espace que je voulais explorer, je commençai par un bout, fouillant chaque maison l'une après l'autre et poursuivant pas à pas cette besogne dans la direction de la pente nord où les décombres devaient être déchargés ; de cette manière je pouvais ne pas endommager leurs murs. Mais naturellement je ne mettais au jour que des fondations, ou des rez-de-chaussée, hauts de 1 à 3 mètres, bâtis en briques ou en pierres cimentées avec de la terre.

Les pierres de ces murs de maisons de la troisième et de la quatrième ville ne portent pas trace de travail humain ; elles viennent des montagnes voisines où les blocs de calcaire n'étaient difficiles ni à trouver ni à enlever. Les chambres contiennent de gigantesques jarres de terre cuite qui se présentent souvent rangées en ligne et dont la taille est telle qu'un homme peut s'y tenir debout.

---

n'entendaient pas mes cris. Je passai une heure entière dans cette fâcheuse position jusqu'à ce que mes gendarmes, ne me voyant pas arriver à Karanlik où j'avais l'habitude de prendre mon bain, retournèrent sur leurs pas et me dégagèrent. Depuis cet accident je mets toujours pied à terre avant de passer un pont turc, et je conduis mon cheval par la bride jusqu'à la rive opposée.

[1] Voy. plan I.

[2] Voy. plan de section, III, X, Y.

Je creusai en outre à l'est de la grande porte, où je fus forcé de détruire quantité de murs de maisons, près du cellier aux neuf jarres colossales découvert en 1873 [1], afin de dégager le mur de la ville et de trouver sa connexion avec les deux murailles gigantesques [2]. Dans le cours de ces travaux, j'ai trouvé, en présence du professeur Virchow et de M. Burnouf, sur la pente de la partie nord-ouest du mur, un autre trésor consistant en ornements d'or, et dont il sera parlé plus loin.

Je fis descendre la moitié de ma grande tranchée jusqu'au roc de calcaire; de la sorte je mis à nu sept murs parallèles [3] dont les cinq du milieu ont servi aux maisons, les deux autres, qui sont plus épais, aux fortifications des premiers occupants de la colline d'Hissarlik; je creusai aussi un canal profond pour l'écoulement des eaux de pluie.

Quoique S. E. Munif effendi, ministre de l'instruction publique, eût admis déjà, en janvier 1879, la demande de S. E. sir Henry Layard au sujet d'un firman qui m'autorisât à explorer les tumuli de la Troade appelés *tombes héroïques*, j'eus les plus grandes difficultés à l'obtenir. J'y fus puissamment aidé par sir Henry Layard et par mon honorable ami M. Ed. Malet, ministre plénipotentiaire en son absence, ainsi que par S. E. le comte de Hatzfeld, ambassadeur de l'empire allemand à Constantinople, auquel m'avait recommandé le professeur Virchow; le firman arriva le 17 avril. Je partis immédiatement pour explorer les deux plus grands tumuli de la Troade, le Besika Tepeh et le Ujek Tepeh et quatre autres de petites dimensions. Ces fouilles seront décrites tout au long dans le chapitre sur les tumuli.

Accompagné du professeur Virchow, je visitai de nouveau le village de Bounarbashi, et le Bali Dagh qui s'élève derrière lui, lieux qui, pendant près d'un siècle, ont usurpé l'honneur de passer pour le site de l'Ilion d'Homère.

Le professeur Virchow est d'avis, tout comme moi, que les murs d'enceinte de la petite acropole, qui, — selon le mesurage de M. Burnouf a une altitude de 144 mètres, — n'ont jamais mérité d'être appelés « cyclopéens ». Comme je l'ai déjà dit, ces ruines indiquent probablement l'emplacement de Gergis où, selon Xénophon [4], la reine Mania gardait ses trésors. Je lui montrai que la profondeur moyenne de la couche de décombres dans la petite acropole n'est que de $1^{m},50$ et qu'on n'y trouve que de la poterie grecque. Il reconnut l'*agora* de la petite ville, dans une sorte d'amphithéâtre où les ruines de quatre rangs de sièges de pierre sont encore visibles. Il est singulier que cette *agora* n'ait jamais été remarquée

---

1 Voy. la figure 8.
2 Voy. la figure 144.
3 Voy. plan III, f, entre M et N.
4 *Hist. Gr.*, III, 1, § 15 : Ταῦτα δὲ ποιήσας Σκῆψιν καὶ Γέργιθα ἐχυρὰς πόλεις κατέσχεν, ἔνθα καὶ τὰ χρήματα μάλιστα ἦν τῇ Μανίᾳ. « Après avoir fait ceci, il (Meidias) prit possession des villes fortifiées de Scepsis et Gergis, où Mania gardait principalement ses trésors. »

par personne et qu'il fût réservé à l'œil perçant du professeur Virchow de la découvrir.

Nous visitâmes aussi les sources [1] de Bounarbashi [2], qui, d'après les calculs de M. Burnouf, sont à 28 mètres au-dessus du niveau de la mer et dans lesquelles les partisans de la théorie de Lechevalier ne veulent voir que deux sources, — l'une tiède et l'autre froide, — afin de forcer leur ressemblance avec celles que décrit Homère et près desquelles Hector fut tué par Achille. « Ils passèrent auprès de la tour d'observation et du haut figuier, le long des murailles, sur la route carrossable. Et ils parvinrent près des deux sources au beau cours, là où jaillissent les deux fontaines du Scamandre tourbillonnant. Et l'une coule tiède, et une fumée s'en exhale comme d'un grand feu, et l'autre coule, pendant l'été, froide comme la grêle ou la neige ou le dur cristal de l'eau [3]. »

Le professeur Virchow trouva dans deux de ces sources une température de 16°,8 C., dans une troisième 17° C., dans une quatrième 17°,4. La dernière source sort de terre dans le marais même, et comme l'explique le professeur Virchow, elle est pour cette raison même un peu plus chaude, l'eau restant stagnante. D'autre part, la source qui marque 17° s'épanche de suite dans un petit ruisseau formé par d'autres sources en amont. Elle semble par conséquent être un peu plus fraîche; le thermomètre plongé dans les sources marquait 16°,8 à l'endroit où elles sortent des rochers en bouillonnant. Comme le dit Virchow, on comprend très bien que, la température de l'eau du marais et de l'eau vive du ruisseau étant encore plus différente en hiver qu'en été, une vapeur s'élève sur la source du marais et non pas sur les autres sources.

Je visitai encore avec le même ami les vastes ruines d'Alexandria Troas, sur la côte qui est presque en face de Ténédos [4]. Nous allâmes de là aux

---

[1] Comme je l'ai déjà dit, j'ai compté ici trente-quatre sources; mais l'endroit où elles jaillissent étant appelé Kirk-Gios, ou « les quarante yeux », il y en a probablement quarante.

[2] Bounarbashi signifie « tête des sources ». Clarke (I, p. 109) nous rappelle qu'il y a dans le pays de Galles un Pen tree fynnyn, ce qui veut dire « tête des trois sources ».

[3] *Il.*, XXII, 145-152 :

Οἳ δὲ παρὰ σκοπιὴν καὶ ἐρινεὸν ἠνεμόεντα
τείχεος αἰὲν ὑπὲκ κατ' ἀμαξιτὸν ἐσσεύοντο·
κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα δὲ πηγαί
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.
Ἣ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνός
γίγνεται ἐξ αὐτῆς, ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο.
Ἣ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
ἢ χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.

[4] Contrairement à l'opinion générale, je conteste que cette ville ait été fondée par Antigone; elle a été seulement agrandie par lui, car Strabon (XIII, p. 593, 604) dit expressément que le site était autrefois appelé « Sigia », et que Antigone l'ayant colonisé au moyen des habitants de Chrysa, de Cébrène, de Neandria, de Scepsis, de Larissa, de Colonæ, d'Hamaxitus, et d'autres villes, l'appela Antigonia. Il nous raconte ensuite qu'elle fut embellie par Lysimaque, et nommée, en l'honneur d'Alexandre le Grand, Alexandria Troas. Le site plut tellement à Jules César, que, selon Suétone (*Jul. Cæs.*, 79), il avait l'intention d'y établir la capitale de l'empire romain. Selon Zosimus (II, 30) et Zonaras (XIII, 3), Constantin le Grand avait eu la même idée avant de choisir Byzance : il voulait bâtir sa nouvelle capitale μεταξὺ Τρῳάδος (Alexandria) καὶ τῆς ἀρχαίας Ἰλίου, selon Zosimus; ἐν Σιγαίῳ (*sic*), selon Zonaras. Sous Hadrien, le célèbre orateur Hérodes Atticus était gouverneur de la ville. Il existe encore plusieurs parties de l'aqueduc gigantesque qu'il bâtit et aux frais duquel son père contribua pour trois millions de drachmes de son argent. Alexandria Troas est aussi mentionnée dans le Nouveau Testament (par le nom de Troas) comme une des villes visitées

sources chaudes appelées Ligia Hammam, dans une vallée au sud-est. Cet endroit est à 26 mètres au-dessus de la mer. Il y a ici un bain pour les femmes et un autre pour les hommes, le premier alimenté par une source qui, au sortir du rocher, a une température de 53° 1/2 C. Une autre source qui alimente le bain des hommes est au sortir du rocher tellement chaude que je ne pus constater sa température avec mon thermomètre qui monta en quelques secondes au-dessus de 60° C. Selon Clarke [1] elle a 142° F. = 61° C., selon Barker Webb [2] 150° F. = 65 1/2° C. L'eau de ces sources est saline et ferrugineuse. De plus un grand nombre de petites sources jaillissent des fentes du rocher au nord du ravin. On voit des deux côtés et surtout au côté nord les ruines de bains grandioses de l'époque romaine et du moyen âge, ainsi que les ruines d'une ville considérable, qui prouvent la célébrité de ces sources à des époques diverses. Ces bains sont très fréquentés pendant l'été pour les affections rhumatismales et cutanées. Nous passâmes la nuit dans le riche village de Kestamboul (altitude 185 mètres) d'où l'on a une vue magnifique sur le mont Chigri (en turc Chigri Dagh) et la mer Égée. La position élevée de ce village, les ruines anciennes qu'on voit çà et là, les tessons de poterie antique dont les jardins et les champs à l'entour sont jonchés, mais surtout l'énorme quantité de blocs gigantesques de granit qu'on y voit et dont plusieurs ont une forme monumentale, toutes ces circonstances m'engagent à croire que Kestamboul est le site de l'ancienne ville de Colonæ. La position répond dans tous les cas à la description de Strabon (XIII, 589, 604), qui place Colonæ dans le voisinage immédiat d'Achaeium, à côté d'Alexandria Troas, et à 140 stades d'Ilion. Colonæ paraît avoir reçu son nom de ces quantités innombrables de gros blocs de granit dont tous les champs sont couverts et qui ont, pour la plupart, la forme de pierres funéraires. Nous montâmes ensuite au mont Chigri, — 492 mètres au-dessus de la mer, selon Virchow, — en passant le long d'anciennes carrières, près du village de Koch-Ali-Ovassi. Nous vîmes là sept colonnes taillées dans le granit; chacune avait 11^{m},55 de longueur, 1^{m},65 de diamètre à la base et 1^{m},35 à l'autre extrémité. Elles semblent avoir été destinées à la ville d'Alexandria Troas, car elles sont exactement semblables à trois colonnes qu'on y voit couchées sur la grève.

Au sommet du mont Chigri nous admirâmes beaucoup des ruines grecques considérables que M. Calvert croit être celles de Néandrée, tandis que d'autres les attribuent à la ville de Cenchrée. La citadelle, longue de 1,700 mètres, — dimension inusitée, — et large de 470 mètres, est considérée comme très ancienne et remontant, — au moins pour quelques-unes

---

par saint Paul (Actes XVI, 8, et XX, 5). Ses vastes ruines byzantines prouvent qu'elle a été habitée jusqu'à la fin du moyen âge. Cet endroit est appelé maintenant « Eski Stamboul », c'est-à-dire « l'ancienne Ville ».

[1] *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, I, 148.

[2] *Topographie de la Troade*, p. 131.

de ses parties, — à la même époque que Tiryns et Mycènes. Nous n'y découvrîmes rien qui dénotât une si haute antiquité, et d'ailleurs les cités préhistoriques sont toujours très petites. Les murailles ont en moyenne 3 mètres de largeur, et consistent en deux murs parallèles faits de blocs de granit disposés horizontalement par assises régulières; ces blocs sont taillés en coins et la tête est tournée en dehors; l'espace compris entre les deux murs aussi bien que les interstices entre les blocs sont remplis par de petites pierres. Cette sorte de maçonnerie, dont la fameuse acropole d'Assos offre un autre exemple, ne remonte pas à une haute antiquité. Quelques parties des murs que nous avions sous les yeux étaient composées de pierres polygonales bien adaptées les unes aux autres, mais ne semblant pas très anciennes. Je pourrais indiquer en Grèce nombre de murs construits avec des pierres polygonales, et que nous savons, à n'en pas douter, dater de l'époque macédonienne, comme, par exemple, les substructions de quelques-unes des tombes de l'ancien cimetière du Hagia Trias, à Athènes, et les fortifications de Salamine. Les murs de la citadelle du mont Chigri sont en plusieurs points plus ou moins ruinés et je l'attribue aux racines des arbres qui, poussant entre les petites pierres, ont disloqué les gros blocs. Le professeur Virchow trouve cette explication suffisante à la rigueur, mais il préfère attribuer la destruction des murs à un tremblement de terre. Il faut noter que, dans cette enceinte, le roc nu perce de tous les côtés et qu'il n'y existe pas de décombres; je vis seulement, çà et là, un tesson d'époque romaine ou un morceau de brique relativement moderne.

Nous visitâmes ensuite la petite ville turque d'Iné, sur le Scamandre, à 91 mètres au-dessus de la mer; son nom est probablement une corruption d'*Ænea* [1]. Quoi qu'il en soit, Iné occupe évidemment l'emplacement d'une ancienne ville, peut-être de Scamandria, comme le pense M. Calvert, attendu qu'on trouve ici beaucoup de fragments de sculpture ancienne et que, de menus morceaux de poterie étant mêlés à la terre dont les murs des maisons turques sont faits, on peut constater que la plupart de ces morceaux sont d'industrie grecque. Scamandria n'est mentionnée que par Pline [2]; mais très probablement l'inscription du C. I. Gr. 8,804, qui mentionne Σκάμανδρος, celle 3,597 *ab,* qui mentionne Σκάμανδροι, ainsi que celle 3,597 *a,* Σκαμανδρεύς, et l'archevêché Σκάμανδρος, chez Hierocles, 662, 10, sont identiques avec Scamandria. D'Iné nous allâmes à la ville de Beiramitsch (altitude 155 mètres) admirablement située sur un plateau qui do-

[1] Comme il y a des mines d'argent près d'Iné (voy. Chandler, I, 142; Pococke, III, p. 160; et Lechevalier, *Voyage dans la Troade*, p. 128), il est fort probable que, au lieu de ἡ Νέα κώμη (καὶ ἀργύρια), « entre Polichna et *Palæscepsis,* » nous devrons lire dans Strabon, XIII, p. 603, selon le passage parallèle, XII, p. 552, Αἴνεα ou Ἔνεα κώμη (voy. Groskurd, II, p. 480 et 580). Pline, *H. N.*, II, 96, 97; V, 30, 30, et Étienne de Byzance, p. 487, qui citent Nea, semblent l'avoir emprunté à Strabon, XIII, p. 603. A. Pauly, *Real Encyclopædie*, s. v. *Nea.*

[2] V, 33, 2.

mine le Scamandre ; de là nous passâmes au village d'Evjilar (altitude 259 mètres), dont le nom signifie « village des chasseurs » ; il est aussi au bord du Scamandre, large ici de 12 à 20 mètres, tandis que l'eau a 30 centimètres à peine de profondeur. Nous avions avec nous trois gendarmes à cheval et deux à pied, le pays n'offrant que peu de sécurité.

Nous gravîmes ensuites les montagnes de l'Ida qui sont couvertes d'une belle forêt de chênes et de pins [1], mêlés aux châtaigniers, aux platanes, aux tilleuls et à d'autres encore. La pluie, qui tombait à torrents, nous empêcha d'atteindre le sommet du Gargare, qui passe pour avoir une altitude de 1,725 mètres. Nous ne pûmes arriver que jusqu'aux sources du Scamandre, qui sont à 1,216 mètres au-dessous du sommet de la montagne. La source principale, qui a 2^{m},10 de largeur et qui, selon le mesurage de Virchow, est à 508 mètres au-dessus du niveau de la mer, sort d'une caverne percée naturellement dans un rocher de marbre haut de 75 à 90 mètres, et presque vertical. Elle fait d'abord une chute perpendiculaire de 18 à 21 mètres sur des blocs en saillie, puis elle continue à bondir jusqu'à ce qu'elle rejoigne, 60 mètres plus bas, un ruisseau formé de trois sources petites mais toujours abondantes, de quantité de rigoles qui sortent des crevasses du rocher près de la grande source, et d'un autre ruisseau alimenté par la fonte des neiges et presque desséché pendant l'été. A 60 mètres de la grande caverne et à cinq ou six pas du lit de la rivière, on trouve une petite cavité, évidemment celle dont parle P. Barker Webb [2], et dont autrefois sortait une abondante source d'eau chaude ; mais maintenant, et probablement depuis beaucoup d'années, cette cavité est à sec, la source s'étant frayé une autre issue à travers le rocher, beaucoup plus bas et près du Scamandre qu'elle finit par rejoindre. Cette source a, selon les observations de Virchow, une température de 15°,8 C., l'air étant à 14°,8 ; l'eau du Scamandre au sortir de la caverne est à 8°,4 C. Virchow [3] ajoute : « Quoique dans l'*Iliade* [4], le Scamandre soit mentionné comme une des rivières qui sortent de l'Ida, cependant l'endroit où se trouve sa source est devenu fort douteux. C'est Démétrius de Scepsis qui a propagé ce doute en indiquant le Cotyle comme celui des nombreux sommets du massif idéen d'où s'échappent les eaux du Scamandre, tandis que les indications de l'*Iliade* se rapportent au mont Gargare. Là un bois et un autel étaient consacrés à Zeus [5], là il faisait son séjour [6]. Lorsque le Scamandre est désigné comme fils de Jupiter, où sa source pouvait-elle être si ce n'est sur le mont Gargare? Quoique selon Hercher [7], l'addition répétée, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς [8] puisse être rejetée comme une interpolation récente, reste encore l'épithète διιπετέος πο-

---

[1] *Il.*, XI, 494 :
Πολλὰς δὲ δρῦς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας.

[2] *Topographie de la Troade*, p. 46.

[3] *Beitrage zur Landeskunde der Troas*, p. 36.

[4] XII, 19-21.

[5] *Il.*, VIII, 48.

[6] *Ib.*, XIV, 157-158.

[7] *Phil. und Histor. Abh. der k. Akad. d. Wissensch*; Berlin, 1875, p. 105.

[8] *Il.*, XIV, 434 ; XXI, 2 ; XXIV, 693.

ταμοῖο qui revient trois fois [1]. Le commencement du douzième chant de l'*Iliade,* où le Scamandre est appelé δῖος [2], ne fût-il pas authentique, le caractère divin du dieu-fleuve n'en serait pas moins attesté par la Μάχη παραποτάμιος, Héré l'appelant ἀθάνατον θεόν [3], et Achille, διοτρεφές [4]. Dans l'imagination du poète le fleuve et le dieu du fleuve se confondent sous une même personnalité, et l'origine des deux remonte pour ainsi dire au souverain maître du tonnerre qui réside sur le mont Gargare. »

Nous revînmes à Evjilar, puis de là nous gagnâmes, par Erenlü (234 mètres au-dessus de la mer), Bujuk Bounarbashi et Aiwadjik, Behrahm, l'ancienne Assos, d'où une petite barque nous reconduisit à la plaine de Troie. Selon le mesurage de Virchow, Bujuk Bounarbashi est à 272 mètres, Aiwadjik à 261 mètres et l'acropole d'Assos à 184 mètres [5] au-dessus de la mer. Je suis tout à fait d'accord avec le colonel Leake pour trouver que les ruines d'Assos donnent une idée plus complète de la cité grecque que



Fig. 15. — La plaine du Simoïs vue du bord du marais du sud. A gauche les hauteurs entre le Simoïs et l'Hellespont ; à droite le plateau entre le Simoïs et le Thymbrius ; au fond, l'Oulou Dagh.

tout ce que nous voyons ailleurs. Ses murs d'enceinte sont mieux bâtis et mieux conservés que ceux de toute autre ville antique ; de $2^{m},50$ d'épaisseur en moyenne, ils sont faits de pierres taillées soit en coins soit en cubes, ajustées ensemble tout comme celles de la grande forteresse du mont Chigri ; l'intérieur des murs aussi bien que les interstices entre les pierres sont remplis de petites pierres. Partout où le mur présente un assemblage de blocs carrés, de longues pierres de forme conique sont insérées à des distances régulières pour consolider l'ensemble de la construction. Le professeur Virchow reconnaît avec moi que si quelques parties des murs appartiennent au sixième ou au septième siècle avant J.-C., tout le reste a été construit à l'époque macédonienne ou à une époque postérieure.

En compagnie du professeur Virchow et de M. Burnouf, je fis aussi une excursion à travers la vallée de Doumbrek jusqu'au mont Kara Your et

---

1 *Il.*, XVII, 263 ; XXI, 268, 326.
2 *Ib.*, XII, 21.
3 *Ib.*, XXI, 380.
4 *Ib.*, XXI, 223.
5 D'après mon baromètre, l'altitude d'Assos est de 233 mètres.

au mont Oulou Dagh, dont le premier, d'après les calculs de M. Burnouf, de 209 mètres au-dessus du niveau de la mer, a toujours été identifié avec le mont Callicolone, nommé deux fois par Homère[1]. Mais comme le poète représente le dieu de la guerre passant alternativement d'Ilion au Callicolone, et du Callicolone à Ilion, le professeur Virchow en conclut que le Callicolone doit être visible d'Ilion. Le mont Kara Your ne remplissant pas cette condition, c'est le mont Oulou Dagh qu'il désigne comme le Callicolone homérique, ce mont étant d'ailleurs la seule hauteur importante voisine du Simoïs ; en outre Hissarlik et presque tous les points de la plaine de Troie peuvent être aperçus du faîte de cette colline, ce qui n'est pas le cas pour le Kara Your. Le mont Oulou Dagh est, selon le mesurage de M. Burnouf, à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais l'Oulou Dagh étant trop éloigné d'Ilion et du Simoïs, j'adhère à l'ancienne opinion, et suis d'avis qu'en mentionnant le Callicolone, Homère a eu en vue le mont Kara Your et non pas l'Oulou Dagh.

Nous visitâmes aussi les ruines de l'ancienne ville d'Ophrynium, maintenant Palæokastron, située entre le cap Rhœteum et le village de Ren Kioi, sur des rochers qui surplombent l'Hellespont ; de là son nom (ὀφρύς). Son Acropole est à peu près aussi grande qu'Hissarlik. Des restes de murs sont visibles de trois côtés et aussi les vestiges de deux tours. Il n'y avait pas de mur du quatrième côté, le précipice suffisant à protéger la ville. Dans l'Acropole on distingue les restes de plusieurs édifices ; la ville basse paraît s'être étendue jusqu'à la vallée au sud de l'acropole, où des monceaux de pierres marquent la place de plusieurs maisons ; tous les tessons que j'ai pu recueillir là et dans l'acropole sont de la période hellénique. Les décombres ont ici moins d'un mètre de profondeur. Quant à l'identité de cet endroit avec Ophrynium, je crois que les médailles qu'on y a trouvées ne laissent aucun doute à cet égard, mais M. F. Calvert n'est pas de mon avis. Il place Ophrynium immédiatement au nord de Ren Kioi, ainsi que l'indique la carte de Spratt. Toutefois il n'y a pas là d'accumulation de décombres et le site d'une ville n'y est indiqué que par de rares tessons de l'époque hellénique ; en outre, cet emplacement répond mal aux indications de Strabon, qui nous dit (XIII, 595) : « Tout près d'Ophrynium est l'étang ou marais Pteleos. » Or celui-ci fait absolument défaut à cet endroit, tandis qu'il existe un étang à côté de Palæokastron, que je soutiens être l'ancien Ophrynium.

Nous visitâmes aussi Eski Hissarlik, sur la hauteur rocheuse en face du Bali Dagh, à l'est du Scamandre. Nous trouvâmes là au nord-ouest, au nord, au nord-est, à l'est et au sud-est du sommet, de grands murs en ruines qui, à en juger par les monceaux énormes de pierres entassées à droite et à

---

[1] *Il.*, xx, 52, 53 :
Ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων
ἄλλοτε πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ·

et, xx, 151 :
Οἳ δ' ἑτέρωσε κάθιζον ἐπ' ὀφρύσι Καλλικολώνης.

gauche, semblent avoir eu plus de 6 mètres de hauteur. Ils sont faits de pierres brutes jointes avec de petites. Les plus grands blocs de ces murs ont $0^{m},90$ de longueur et environ $0^{m},45$ dans les autres dimensions ; mais en général les pierres sont beaucoup plus petites. Dans l'enceinte des murs on peut distinguer les fondations de quelques maisons. On en peut découvrir bien davantage sur le plateau au pied du sommet aussi bien que le long de toute la pente où la ville basse semble s'être étendue. La colline s'allonge presque verticalement vers le Scamandre par ses côtés sud et ouest. En raison des inégalités du terrain, soit dans la petite acropole, soit dans la ville basse, les pluies ont tellement balayé toute trace de décombres artificiels que le rocher nu pointe de tous côtés et que les fouilles ne sont possibles que dans peu d'endroits. Sur la pente au nord il y a un tumulus de pierres non cimentées qui n'a plus sa forme conique. Les ruines de cette acropole et de cette ville sont marquées sur la carte de l'amiral Spratt (1840) ; c'est M. Frank Calvert qui les a découvertes et les lui a indiquées.

Je donne ici un extrait du discours que le professeur Virchow a prononcé au retour de son expédition en Troade, devant la Société d'anthropologie, d'ethnologie et d'archéologie préhistorique, à Berlin, le 20 juin 1879. « La partie de la colline d'Hissarlik, dans laquelle les ruines calcinées de la *cité brûlée* ont été trouvées, était, lors de mon départ de la Troade, déblayée, sur beaucoup de points, jusqu'au sol vierge. A un endroit, nous avons atteint le roc même sur lequel repose la ville la plus ancienne. Au milieu de la grande tranchée, Schliemann a laissé debout un grand bloc de ruines, qui témoigne du niveau primitif de la surface du sol. Il forme une colonne quadrangulaire de 8 à 9 mètres de hauteur au-dessus du sol où s'élève la maison du chef ou roi de la ville. Au-dessous de ce point récemment atteint, on peut creuser encore jusqu'à une profondeur de 6, de 8, et même de 10 mètres avant de percer toutes les couches de ruines. Ainsi les hauteurs réunies de ces différentes couches de décombres, depuis la surface jusqu'au roc vif, se montent à près de 20 mètres. Toute cette masse compacte n'est faite que de ruines d'habitations antiques. Il n'y a rien à l'intérieur ni au dehors qui puisse donner l'idée que ce soit autre chose.

« Voici la situation d'Hissarlik : sur le dernier éperon d'un contrefort montagneux qui, se détachant d'un massif volcanique situé à l'est s'avance vers le Scamandre et s'élève peut-être de 30 mètres au-dessus de la plaine, est amoncelée toute une série de couches de décombres, dans lesquelles il est aisé de reconnaître la stratification des colonisations qui se sont succédé sur ce même point. Ces masses de décombres ont atteint à une hauteur incroyable. Mais le fait même que nulle part ailleurs une accumulation de cette sorte n'a été découverte jusqu'ici, — accumulation des décombres de villes successivement bâties, détruites et rebâties, — montre qu'un espace de temps extraordinairement long doit s'être écoulé depuis la fondation de la première ville jusqu'à la destruction de la dernière. Quelque

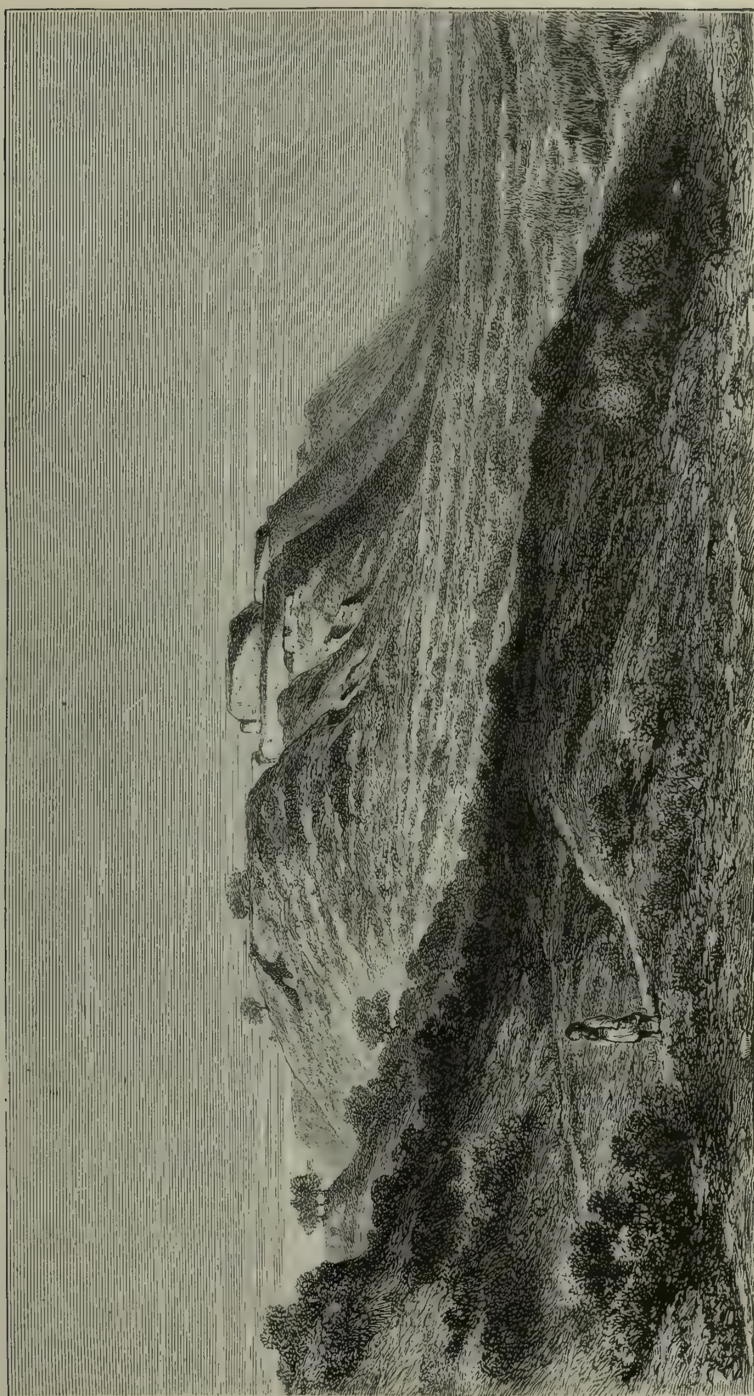


Fig. 16. — Troie vue du théâtre. Le marais à droite a été formé par les eaux du Simoïs et par les sources au-dessous des murs de Novum Ilium. Au fond, à droite, la plaine du Scamandre. Vue prise après les fouilles de 1879.

opinion que l'on puisse avoir sur le mode de construction des édifices de ces différentes villes, pour qu'une masse de débris atteigne cette hau-

teur, il faut certainement un laps de temps plus étendu que ne l'exige n'importe quel autre entassement de ruines dans n'importe quelle autre partie du monde. Si l'on cherche des points de comparaison, tout au plus en pourra-t-on trouver dans les monticules assyriens, où, grâce à la quantité de briques qui entraient dans les constructions, la masse d'argile dissoute avait atteint un volume extraordinaire ; ou bien encore, mais sur une bien petite échelle, dans ce que nous révèlent les fouilles du mont Palatin à Rome. Mais l'accumulation à Hissarlik se distingue entre toutes en ce qu'elle présente *une suite plus considérable de stratifications hétérogènes et successives que partout ailleurs,* et ces stratifications par leur état et leur nature attestent chacune un changement de population. Leur durée ne peut pas, à la vérité, être évaluée par des nombres définis d'années, mais néanmoins les matériaux enfouis nous fournissent des données chronologiques encore assez précises.



Fig. 17. — Troie vue du côté sud-est. Ce point de vue a été pris du plateau entre le Simoïs et le Thymbrius, au-dessus du théâtre, à Novum Ilium. Vue prise en 1879.

« Combien de temps la colonne quadrangulaire résistera-t-elle aux influences du temps, je n'ose pas le dire. Quoi qu'il en soit, elle attestera jusque dans un avenir lointain non seulement la hauteur gigantesque de cet entassement de ruines, mais aussi, l'incroyable énergie de l'homme qui avec ses seules ressources a remué ces énormes monceaux de terres. Si vous pouviez voir quelle montagne (au sens propre du mot) il a fallu percer et enlever pour apercevoir les couches inférieures, vous auriez peine à croire qu'un seul homme, en peu d'années, ait pu accomplir une si grande entreprise. A cette occasion, je voudrais justifier Schliemann d'un reproche qui, bien que plausible, tombe de lui-même lorsqu'on regarde les choses de près, c'est de n'avoir pas fouillé la surface même, couche par couche, de manière à pouvoir dresser un plan complet de chaque période successive.

« Il n'y a pas de doute que la manière dont il a creusé, en faisant de suite une grande tranchée à travers toute la colline, a eu pour effet de détruire les couches supérieures. Dans celle qui affleurait la surface il y avait des portions de temples de la période hellénique, des colonnes, des triglyphes,

et toutes sortes de fragments de marbre, jetés ensemble pêle-mêle. Avec des soins et des attentions minutieuses, comme on en prend pour conduire les fouilles d'Olympie, peut-être eût-il été possible de reconstruire un temple, au moins en partie. Mais Schliemann ne s'intéressait pas à un monument d'époque bien trop récente pour lui. Je puis dire aussi après avoir vu tous les fragments que, eussent-ils été réunis, l'histoire de l'art ou la science n'eût pas fait là une véritable conquête. Cependant je reconnais que cette manière d'agir peut sembler une sorte de sacrilège. Mais assurément, si Schliemann avait procédé de manière à enlever les ruines, étage par étage à partir de la surface, il n'aurait pas, à l'heure qu'il est, si grande était la tâche, encore atteint l'étage où les objets principaux ont été trouvés. Il n'y est parvenu qu'en enlevant d'un seul coup le noyau de la grande colline.

« De fait, la colline d'Hissarlik s'était accrue, avec le cours des temps, non seulement en hauteur, mais aussi *en largeur et en épaisseur* au moyen des masses de décombres remuées et rejetées sur les côtés par les générations successives pour se faire un emplacement sur lequel elles pussent bâtir. Depuis que les excavations ont été conduites d'une manière méthodique, des inductions chronologiques peuvent être tirées avec la plus grande précision de l'accumulation des décombres qui laisse voir, grâce aux tranchées verticales, une série de stratifications posées en pente les unes sur les autres. De telles inductions n'auraient pas eu toute leur force, si les couches qui reposent les unes sur les autres, et ne se continuent pas toujours sur un même niveau, eussent été enlevées successivement.

« Près de la surface, nous voyons, dans un endroit, les fondations d'un temple, dans un autre, le mur du temps d'Alexandre, — mur dit de Lysimaque, — composé d'assises régulières en pierres taillées. Sa situation est des plus caractéristique : dans les tranchées verticales faites à travers la circonférence extérieure de la colline, on peut voir des couches de décombres qui sont en diagonales, d'où ressort ce fait avec évidence que les décombres ont été rejetés sur la pente de la colline ; c'est sur ces accumulations que le mur a été érigé[1] : il ne repose pas sur le roc primitif, mais sur les matériaux rejetés de côté, et en réalité sur un sol artificiel que ne soutient aucun rocher. On peut comprendre alors que de reconstructions en reconstructions la colline soit allée s'élargissant, et la circonférence grandissant toujours avec les siècles, et que, de cette manière, elle ait acquis des dimensions qui, en hauteur aussi bien qu'en largeur, excèdent de beaucoup celles de la *cité brûlée*. Cette dernière forme une partie centrale, petite à proportion du tout, tandis que les cités successives sont devenues de plus en plus étendues et que le rayon de leur circonférence s'est allongé sans cesse. Notre attention fut attirée sur ce fait par le travail

[1] Voy. la section, figure 1431.

même que nous faisions pour mettre au jour la « cité brûlée ». Les déblais étaient extraits du milieu du monticule puis transportés à travers la tran-

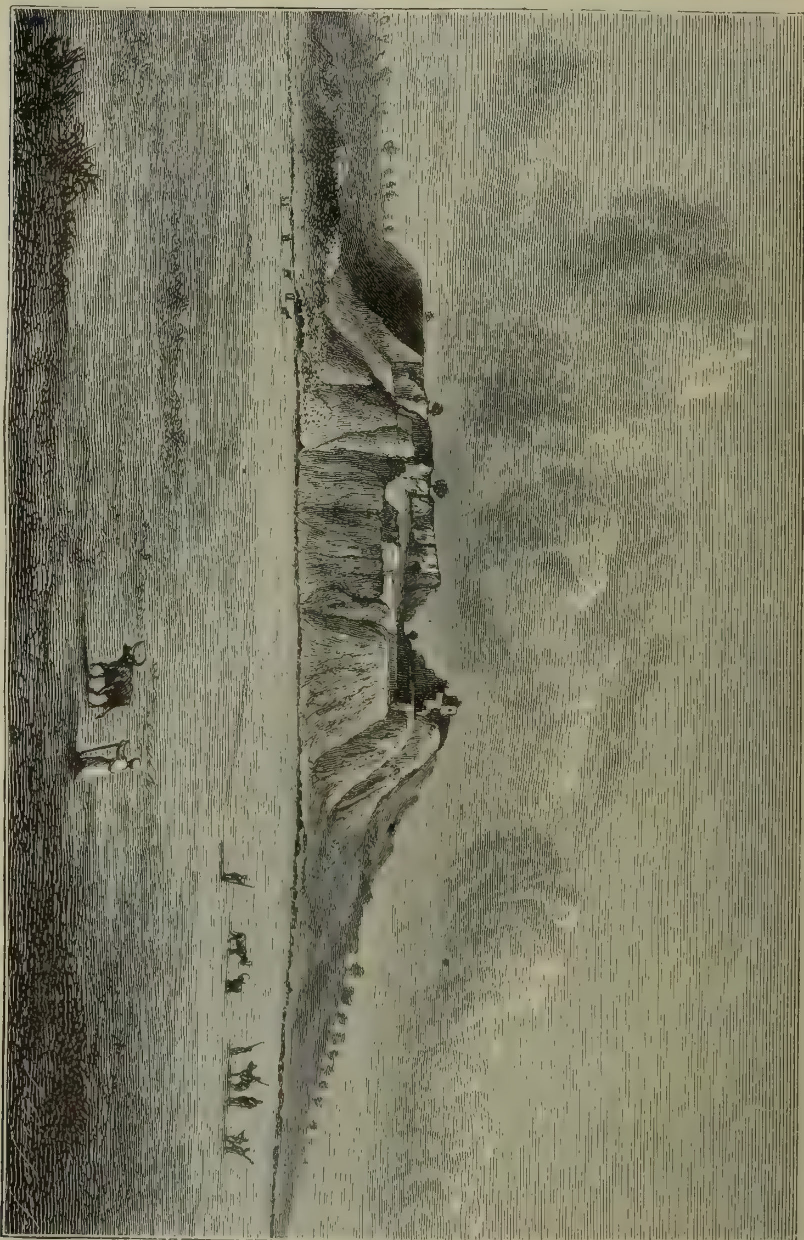


Fig. 18. — Aspect de Troie après les fouilles de 1871-1873. Côté nord vu de la rive de l'ancien Scamandre.

chée qui coupe en deux Hissarlik, jusqu'au bord de la pente, puis de là versés sur le flanc de la colline. Une partie de cette masse glissait, une partie restait suspendue : il n'y avait en somme que les plus grosses pierres qui roulassent jusque dans la plaine; et de la sorte, la colline s'accrois-

sait continuellement, et, surtout considérée d'en bas, elle semblait grandir à vue d'œil. Elle a maintenant, j'ose le dire, l'air plus imposant que jamais; les diverses tranchées et les accumulations de terre lui donnent l'aspect d'une grande forteresse. La colline est actuellement dans les conditions suivantes : à part les tranchées isolées, le recouvrement extérieur reste toujours à sa hauteur première, tandis que l'intérieur est creusé. Le spectateur debout sur les murs d'enceinte voit au-dessous de lui comme un immense chaudron au fond duquel apparaît la cité brûlée avec ses murs et ses fondations d'édifices aussi distincts que sur un plan. De cette manière il est à même de prendre une exacte connaissance de la nature particulière des constructions.

« Ceci est du plus grand intérêt pour les philologues qui veulent vérifier jusqu'où les descriptions d'Homère s'accordent avec la réalité, par exemple à l'égard de la fuite d'Hector courant trois fois autour de la ville poursuivi par Achille. La question n'est plus, comme autrefois, d'une course autour de la colline d'Hissarlik tout entière, mais seulement autour de la partie centrale qui représente la ville d'alors et qui est beaucoup plus petite que la circonférence totale d'Hissarlik. Je dois cependant insister sur ce fait que, en comparaison de l'acropole sur le Bali Dagh, cette partie que nous appelons *petite* représenterait cependant une ville considérable et surpasserait beaucoup tout ce qu'on peut attribuer à Bounarbashi. »

§ 10. — *Voyage d'exploration en Troade* (1881).

Je terminai l'exploration d'Hissarlik en juin 1879; la publication de mon ouvrage « *Ilios* », qui parut en anglais à New-York et à Londres en même temps, puis en allemand à Leipzig, me tint encore occupé pendant un an et demi. Aussitôt que j'eus achevé ce travail, je mis à exécution le plan formé depuis longtemps d'explorer en Béotie l'Orchomène Minyen. Je l'eus terminé vers la moitié d'avril 1881. Il n'y a que trois villes auxquelles Homère donne l'épithète « πολύχρυσος » (riche en or), à savoir : Troie, Mycènes et l'Orchomène Minyen. Les grands trésors que j'ai mis au jour dans les deux premières villes, prouvent qu'elles méritaient pleinement l'épithète homérique. Je n'ai pas trouvé de trésor en or à Orchomène ; mais l'immense édifice de marbre dit « trésorerie », ainsi que le « thalamos » avec son plafond merveilleusement sculpté que j'y ai découvert, sont les témoins silencieux d'une grande accumulation de richesses, et de la justesse de l'épithète homérique « πολύχρυσος » appliquée à Orchomène. Pour de plus amples détails de ces fouilles, je renvoie le lecteur à mon *Orchomenos* [1]. Cet ouvrage terminé, je me mis en route

[1] En allemand, chez F.-A. Brockhaus, à Leipzig, 1881; en anglais, chez Macmillan et C°, à Londres, 1881, et dans le *Journal of Hellenic Studies.*

pour visiter les montagnes de l'Ida, pour voir s'il se trouve des accumulations de ruines préhistoriques sur d'autres points encore de la Troade. En allant de la ville des Dardanelles à Hissarlik, on traverse d'abord l'emplacement d'une ancienne ville ; on passe ensuite à droite devant Dardanus, dont les restes sont de l'époque hellénique et romaine et ont *moins* d'un mètre de profondeur; puis à gauche, l'emplacement d'une ville de l'époque classique où il n'y a que de rares tessons. Après Ren Kioi, à droite, se trouve, sur les hauteurs du rivage, le site d'Ophrynium, où l'on touche le rocher à moins d'un mètre de profondeur et où il n'y a rien que des tessons de vases helléniques. En partant d'Hissarlik et en passant par les villages de Kalifatli, Ujek Kioi et Boskizi, je vis à droite le site d'une ville jonché de tessons helléniques, mais la profondeur des décombres n'y dépasse pas $0^{m},05$ à $0^{m},07$. En continuant par Ligia Hamam, dont j'ai déjà décrit les ruines, j'arrivai au village de Kestambul, — l'ancienne ville de Colonæ, — déjà mentionné. Allant de là au village d'Alampsa, je vis à gauche du chemin neuf colonnes de granit ayant $11^{m},40$ de longueur et $1^{m},35$ de diamètre, destinées sans doute à décorer Alexandria Troas puis abandonnées en route. Je parvins ensuite au village de Kousch Deressi (*ruisseau de l'oiseau*), qui est à une altitude de 56 mètres. Ce village est sur l'emplacement d'une ancienne ville; les marbres antiques qu'on retrouve dans les murs de maisons et de jardins, la couche de décombres anciens, laquelle, comme je l'ai constaté dans les trous creusés pour faire des fondations, a en quelques endroits 2 et 3 mètres de profondeur, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Des fouilles archéologiques ne donneraient aucun résultat, car le site a été toujours habité et dans les décombres on trouve un mélange de tessons de toutes les époques et même des monnaies grecques et romaines, ainsi que du moyen âge; mais celles de Larisse y prédominent. Je crois donc que Kousch Deressi est identique avec Larisse, qu'Homère [1] nous dit être habitée par des Pélasges auxiliaires des Troyens. Sa situation répond parfaitement aux indications de Strabon [2], qui relate que Larisse était située près d'Achæium et de la Chrysa postérieure. A environ 10 kilomètres plus au sud, je parvins à des sources salines, près de Toozla, dont le nombre va peut-être jusqu'à quarante. L'une d'elles a 60°, une autre 40° C.; deux autres sont tellement chaudes que je ne pouvais pas les mesurer avec mes thermomètres, qui ne dépassent pas 62° 1/2 C. On trouve même une source d'eau bouillante. Le rocher d'où jaillissent ces sources a une couleur rouge sale, jaune ou blanche, et ressemble beaucoup aux rochers qui entourent la mer Morte. Devant ces sources sont des sauneries, auxquelles on ne travaillait pas. A environ 3 kilomètres plus loin est le village de Toozla (altitude 65 mètres), qui n'a

---

[1] *Il.*, II, 840-841.

[2] XIII, 604, 620-622.

CARTE DE LA TROADE



que trente maisons; il est situé dans une gorge de rochers, sur les côtés de laquelle jaillissent des sources salées chaudes; la température de l'air était de 25° C. A l'extrémité de la gorge une autre source d'eau salée bouillante jaillit avec grande abondance et grand bruit à la hauteur de 0^{m},40.

La quantité de colonnes de granit qu'on voit ici plus ou moins embourbées atteste l'importance et la magnificence de la ville de Tragasa ou Tragasæum, qui s'élevait ici jadis et qui est mentionnée par Strabon [1] avec ses salines (τὸ Τραγασαῖον ἁλοπήγιον). Un très grand nombre de blocs de marbre taillés et polis se voient dans l'escalier et dans les murs de la mosquée, qui était autrefois une église byzantine. L'accumulation de décombres est ici presque nulle. Toozla est à environ 8 kilomètres de la mer Égée. A 3 kilomètres plus bas vers le sud on voit encore beaucoup de sources chaudes et salées jaillir du rocher, qui a la même couleur rouge sale, jaune ou blanche.

A 1 kilomètre 1/2 de Toozla nous passâmes le fleuve Satnioeis, sur lequel Homère [2] place la ville de Pédase habitée par des Lélèges. Mais les ruines de cette ville, déjà déserte du temps de Strabon [3], doivent être ensevelies sous les alluvions du fleuve. L'eau du Satnioeis n'excédait pas 0^{m},30 de profondeur. En suivant les hauteurs au sud de la vallée du Satnioeis, je parvins, deux heures après, au village Kulakli Kioi (altitude 147 mètres, température 20° C.), posé d'une manière pittoresque au versant de la montagne, et paraissant occuper le site même de la ville post-homérique de Chrysa; mais ici point de décombres. Au pied de ce village, à une altitude de 27 mètres, les ruines du temple d'Apollon Sminthien ont été mises au jour, en 1866, par M. Pullan, aux frais de la Société des dilettanti, de Londres. Ce temple était de marbre blanc, dans le style ionien, octastyle et pseudodiptéral. Strabon [4] rapporte que la statue d'Apollon était de bois, faite par Scopas, et qu'elle avait une souris sous le pied.

En longeant les hauteurs j'arrivai en trois heures au village de Baba (altitude 38 mètres; température 16° C.), situé à l'extrémité de l'éperon le plus occidental du cap Lectum, appelé à présent cap Baba. Sur le site de Baba il n'y a jamais eu de ville ancienne; c'est un village moderne, fondé il y a cent soixante ans environ; car l'année 1140 de l'hégire est la plus ancienne date que j'aie pu trouver sur la porte du fort et sur les plus anciennes fontaines. On voit d'ici Ténédos au nord, Lesbos au sud, qu'on atteint en une heure et demie avec un bon vent. Il m'a fallu de là presque trois heures pour arriver au point le plus élevé du cap Lectum (altitude 356 mètres). Homère ne pouvait songer qu'à cette hauteur, quand il nous raconte qu'Héra et Hypnos touchèrent au cap Lectum dans leur course vers l'Ida [5]. L'assertion de Strabon, que « le (cap) Lectum est l'autel des

---

[1] XIII, 605.
[2] *Il.*, XXI, 87.
[3] XIII, 605.
[4] XIII, 604.
[5] *Il.*, XIV, 284, 285.

douze dieux, dont la construction est attribuée à Agamemnon [1] », ne peut aussi se rapporter qu'à cette crête dominante. En effet, j'y trouvai la ruine d'une ancienne maçonnerie massive de 5m,50 de long et 4m,50 de large, construite en pierres grandes et petites, jointes sans chaux ni ciment; sa hauteur actuelle au-dessus du sol n'est que de 0m,45, mais en fouillant on déterminerait sa hauteur réelle. Il est certain que c'est là l'autel des douze dieux attribué à Agamemnon ; mais je suis loin de croire que ce héros puisse l'avoir bâti; déjà le nombre douze le contredit. Je ne crois pas non plus que ce monument puisse prétendre à une aussi haute antiquité, car je n'ai trouvé parmi les pierres aucun débris de poteries préhistoriques ; tandis que j'y ai ramassé plusieurs fragments de vases grecs rouge glacé, que je puis à peine faire remonter au delà de l'époque macédonienne.

Je dois ajouter que c'est la seule construction antique entre Chrysa (Kulakli Kioi), Baba et Assos, et que dans toute cette contrée il n'y a aucune trace de colonisation antique. L'autel des douze dieux est au milieu d'un parc à moutons composé de grandes pierres jointes sans ciment, et de construction moderne. Auprès de l'autel est un ancien puits recouvert d'une plaque de marbre blanc. De Baba à Assos les hauteurs consistent en coulées de lave fort anciennes recouvertes çà et là d'une mince couche de cendres volcaniques. La beauté du paysage est au-dessus de toute description : partout on voit de gigantesques blocs de lave, tantôt isolés, tantôt en monceaux, tantôt par trois, cinq et même dix rangs les uns sur les autres et semblables à d'immenses murailles; parfois on les voit dressés à côté les uns des autres, pareils à des buffets d'orgues, parfois ayant la forme de tours et rangés en longues séries. La beauté du paysage s'augmente de la vue de la mer; le plus souvent on voit à la fois la mer Égée et le golfe d'Adramyttium. Ayant passé par le village Arablar Kioi (altitude 277 mètres), j'arrivai à Assos (altitude 233 mètres, l'air 19° C.), qui est exploré maintenant par la Société des antiquaires de Boston. J'expliquerai dans les pages suivantes pourquoi j'identifie Assos avec la Chrysa homérique. En continuant mon chemin le long du golfe d'Adramyttium, je passai, 24 kilomètres plus loin, sur l'emplacement d'une ancienne ville qui pourrait bien être Gargara, située selon Strabon [2] à 140 stades d'Assos. Il y a là un puits d'eau sulfureuse. De peur des pirates, entre Alexandria et le cap Lecton et des deux côtés du golfe, aucun village n'est bâti sur le rivage, tous en sont éloignés de 5 à 8 kilomètres ; mais chacun d'eux possède sur la plage une baraque en bois appelée « Scala », où l'on embarque des planches et des poutres, ainsi que de l'écorce de pins. Je passai près des *Scale* de Chepneh et d'Ada, je franchis les petits fleuves Mochli Tsai, Kutschuk Tsai et Tsatschenderessi et j'arrivai au grand village de Papasli (altitude 123 mètres); la température y était de 19° C. le soir et de 17° le matin. Les ruines ancien-

[1] XIII, 605 : ἐπὶ δὲ τῷ Λεκτῷ βωμὸς τῶν δώδεκα θεῶν δείκνυται, καλοῦσι δὲ Ἀγαμέμνονος ἵδρυμα.

[2] XIII, 606.

nes manquent, mais à une heure et demie de Papasli il y a, dans une gorge de rochers, un fort génois (altitude 163 mètres) assez bien conservé. En descendant vers la mer je vis l'emplacement d'une ancienne ville considérable appelé maintenant Dévrent, ce qui me paraît une corruption d'Antandros, d'autant plus que les paysans trouvent en labourant la terre beaucoup de monnaies d'argent de cette ville. En outre, dans le mur extérieur de la mosquée du village voisin Avjilar (altitude 144 mètres, l'air 25° C.), on voit une grande stèle de marbre renversée avec une inscription grecque, dans laquelle l'Assemblée nationale de la ville de Peltæ se glorifie d'avoir envoyé un ambassadeur aux habitants d'Antandros pour leur demander un juge et un secrétaire. Elle ajoute que sa demande a été bien accueillie, qu'on lui a envoyé l'excellent juge Satyrion, fils de Satyrion, qui a décidé leurs procès conformément aux lois, avec sagesse et justice; qu'on lui a envoyé comme secrétaire Démétrios, fils d'Athenæus, qui s'est également acquitté de sa fonction à leur entière satisfaction; qu'en conséquence le peuple de Peltæ a décerné au peuple d'Antandros des éloges, ainsi qu'une couronne d'or et une statue de bronze; qu'il a décerné de même au juge Satyrion et au secrétaire Démétrios des couronnes d'or et des statues de bronze et qu'il les a faits tous les deux πρόξενοι de la ville de Peltæ [1].

Comme cette stèle a dû être érigée dans la ville d'Antandros, elle confirme notre opinion sur l'identité de cette ville avec Dévrent. Il y a bien à côté d'Avjilar, sur le bord du petit fleuve Monastir Tsai, les ruines d'une petite bourgade; mais elle ne peut pas être Peltæ. Selon Xénophon [2], cette dernière ville était à dix parasanges de Célénæ, et par conséquent au sud-est de Sardes et à une fort grande distance d'Antandros. Je dois ajouter qu'à Dévrent il y a une accumulation de décombres, qui, — d'après ce qu'on voit dans les bords d'un petit ruisseau et dans un fossé creusé, — doit avoir une profondeur de 2 à 3 mètres.

Antandros a dû être habité jusqu'à une époque relativement récente, car on voit le sol jonché de tessons grecs, romains, ainsi que de fragments de poterie du moyen âge. La charrue y met à jour une grande quantité de médailles byzantines, romaines et grecques, mais les médailles impériales de l'époque y prédominent. J'achetai à Avjilar une didrachme d'argent de Philippe II pour 2 francs et une tetradrachme d'Alexandre le Grand pour 4 francs; les deux pièces avaient été trouvées ici. Le site d'Antandros borde la mer; il est désert et planté d'oliviers.

En continuant mon chemin sur la côte, j'arrivai aux fameux bains d'eaux minérales chaudes appelés « Lugia Hamam », pour les distinguer des bains déjà décrits de Ligia Hamam; Ligia (ليجه) est un mot turc qui a pour

---

[1] Cette inscription a été soigneusement copiée par M. William C. Lawton, membre de l'expédition américaine pour les fouilles d'Assos, qui a bien voulu m'en donner une copie.

[2] *Cyri Anabasis*, I, 2, 10.

signification « eau minérale ». Le bain consiste en un bâtiment carré, dont le toit forme dôme, avec un grand bassin carré au milieu, dans lequel coulent deux sources l'une au-dessus de l'autre ; la source supérieure est froide et a 14° C.; l'inférieure est chaude et a 52° 1/2 C. A 30 mètres de ce bain, dans la prairie, se trouve un bain d'eau bourbeuse de 37° 1/2 C. C'est à ce dernier bain surtout qu'on attribue des vertus merveilleuses pour guérir la goutte et le rhumatisme ; celui qui a obtenu sa guérison attache aux branches du platane qui ombrage ce bain une offrande ou ex-voto consistant en un haillon de toile ou d'autre étoffe. J'ai compté plus de cent cinquante de ces ex-voto [1].

On rencontre parfois dans le désert égyptien un vieux tronc d'arbre ou une perche consolidée dans un tas de pierres, qui est ornée de vieux haillons. Chaque pèlerin qui passe y ajoute un morceau [2]. L'origine de ces témoignages d'actions de grâce pour la délivrance des dangers du voyage appartient, dans les pays musulmans, à la plus haute antiquité. Le but de l'expédition du prophète Mohammed à Dat-er-Rika était probablement un tel arbre orné de haillons qui était l'objet d'un culte superstitieux [3]. Un spécimen très remarquable d'un tel arbre est le Tamarix appelé Oumm-esch-charamat (mère des haillons) entre Dar-el-Beida et Suez [4]. On trouve aussi de pareils arbres ornés de haillons dans les autres pays mahométans de l'Afrique du Nord, où on les désigne comme *arbres marabout;* ce sont ordinairement des arbres estropiés et chétifs, auxquels on transfère tous les maux ou maladies en y attachant un haillon de son vêtement [5]. — L'habitude des Schillouces du Nil Blanc d'orner de perles de verre et de morceaux d'étoffe l'arbre consacré au père de leur race, Nickam [6], n'est pas sans doute étrangère à cet usage mahométan.

Il paraît certain que les bains de Lugia Hamam ont eu de tout temps une grande célébrité ; les grandes ruines génoises qu'on y voit sont des témoins muets de leur importance au moyen âge. Comme le sol est marécageux, il s'accroît rapidement par les dépôts de matières végétales, de sorte que beaucoup de murs génois, qui s'élevaient jadis au-dessus de terre, sont presque entièrement cachés et à peine visibles.

Ces bains de Lugia Hamam se trouvent dans la prairie, au pied de la colline conique appelée Lugia Tepessi, haute de 50 mètres environ et boisée de pins. Cette colline ne pourrait-elle pas s'être appelée jadis Plakos ou Plax, et la Thébé d'Éétion, la ville natale d'Andromaque, ne pourrait-elle pas avoir été située dans la prairie et avoir reçu de la colline l'épithète

---

[1] Cet arbre aux cent-cinquante ex-voto me rapelle vivement les beaux vers d'Horace (*Odes*, I, 5.) :

. . . . . Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris deo.

[2] Von Kremer, *Ægypten,* I, 75.

[3] Richard Andree, *Ethnographische Parallelen und Vergleiche,* p. 60.

[4] Von Kremer, *Ægypten,* I, 152.

[5] C. Devaux, *les Kébailes de Djerdjera.*

[6] Brun-Rollet, dans le *Ergänzungsheft* de Petermann, n° 7, 23.

« ὑποπλακίη » (Θήβη ὑποπλακίη) qu'elle porte dans Homère ? Je le suppose par deux raisons ; d'abord parce qu'une colonisation a dû exister ici dès la plus haute antiquité, en second lieu parce que dans toute la plaine d'Adramyttium il n'y a pas d'autre colline isolée. Strabon ne connaissait pas de colline semblable [1], lui qui met Thébé fort justement dans la plaine d'Adramyttium, mais dans l'intérieur des terres, car, dit-il, « on ne connaît plus dans le pays de lieu appelé Plax ou Placos, et malgré le voisinage de l'Ida il n'y a plus trace de *bois ombreux* dominant le site en question ». Si, comme cela me semble probable, Lugia Tépessi était le Πλάκος ὑλιέσση d'Homère, et si Thébé, située au pied de cette colline, avait reçu d'elle son épithète, alors les ruines de cette ville célèbre seraient enterrées dans le sol marécageux de la prairie. Ici les frais d'une fouille seraient énormes, car l'eau se trouve à peu de centimètres au-dessous de la surface et il faudrait pour l'épuiser des pompes à vapeur très puissantes. A environ 400 mètres de Lugia Hamam, je passai le fleuve Gureliotissa et, quelques kilomètres plus à l'est, le fleuve Kisillkedjili large d'environ 25 mètres et profond de $0^{m},90$ et dont le nom ne peut être qu'une corruption de Cillus (Κίλλος). Sur ce fleuve était située la ville de Cilla, qui possédait un temple célèbre d'Apollon Cillénien [2]. La ville et le temple existaient encore du temps de Strabon [3], qui signale dans le voisinage du temple le grand tumulus du héros Cillus [4]. Si ce tumulus existait encore, nous pourrions facilement trouver le site de la ville de Cilla et de son temple, mais il a été complètement emporté par le fleuve Cillus, qui change continuellement son lit et qui sur plusieurs kilomètres a couvert la plaine d'une couche de cailloux, de sorte que la culture y est presque impossible. Les ruines de Cilla et de son temple doivent donc se trouver profondément enfouies sous les alluvions du fleuve. Trois kilomètres plus à l'est, je passai le fleuve Zeitounli Tsai (ainsi nommé du mot arabe *Zeitoun*, « olivier »); il avait environ 40 mètres de large ; sa profondeur était de 1 mètre. Ce fleuve, qui est encore plus large que le Cillus, déplace aussi continuellement son lit ; en effet, sur un espace de 16 kilomètres carrés, on ne voit que des lits de rivières remplis de cailloux apportés de la montagne par les eaux. La plaine basse est complètement ravagée par ces lits de rivière, entre lesquels nous voyons surgir çà et là de toutes petites oasis couvertes de lauriers-roses, d'aunes ou de platanes. Ici toute agriculture est impossible ; Lyrnessos [5], Astyra [6], Adramyttium [7] et telles autres villes qui ont existé jadis dans cette plaine, doivent être ensevelies sous les alluvions de ce fleuve ou des fleuves qui coulent plus au sud, car sur aucune des hauteurs environnantes on ne trouve la moindre trace d'une colonisation humaine.

---

1 XIII, 614.
2 *Il.*, I, 37-42.
3 XIII, 612.
4 XIII, 613.
5 Mentionné dans l'*Iliade*, II, 691 ; XIX, 60 ; Strabon, XIII, 612.
6 Mentionné dans Strabon, XIII, 613.
7 Mentionné dans Strabon, XIII, 603, 611-614.

Adramyttium (altitude 12 mètres) a quatre mille maisons turques et deux cents maisons grecques ; c'est une ville relativement moderne. La date inscrite sur les plus anciennes fontaines est l'an 1101 de l'Hégire ou 1684 après J.-C., et c'est approximativement celle de la fondation de la ville. Chose singulière, les habitants n'ont conservé aucune tradition au sujet de l'ancien emplacement d'Adramyttium. Quelques-uns prétendent qu'il était près du rivage et qu'il a été recouvert par les alluvions des fleuves, ce qui doit être l'opinion juste, tandis que d'autres prétendent qu'il était sur les hauteurs, plus à l'est. Mais, je le répète, il n'y a sur aucune de ces hauteurs la moindre trace de tessons ou de murailles.

Je désirais suivre la route même que, d'après Hérodote [1], l'armée de Xerxès a dû prendre, c'est-à-dire contourner les pics de l'Ida à l'est. Personne à Adramyttium ne connaissait cette route, car il ne se fait aucun trafic avec les pauvres et misérables villages d'Oba Kioi et d'Avjilar qui sont de l'autre côté du défilé ; et celui qui se fait avec Beiramitch suit la route d'Avjilar près de Dévrent (Antandros). Dans l'impossibilité donc de me procurer un guide, je marchai, à tout hasard, dans la direction où je pensais trouver le défilé ; j'atteignis ainsi le village de Cadi Kioi (altitude 31^{m},6) au pied de l'Ida, où je réussis non sans peine à me procurer un Turc du nom de Mechmet, qui, connaissant à fond la topographie de l'Ida, me fut d'une très grande utilité Ma première question porta naturellement sur les sites de villes antiques ; mais Mechmet me jura que du pied des montagnes de ce côté jusqu'à Oba Kioi de l'autre côté il n'y avait aucune trace de constructions ni anciennes ni modernes, et que même de l'autre côté il n'y avait que quelques murailles génoises sur une colline à côté d'Oba Kioi. Il ajouta qu'il n'y a pas d'habitations humaines sur ces montagnes, parce qu'elles sont inaccessibles pendant six mois de l'année et que ni cheval, ni mule, ni âne, ni chèvre, ni brebis ne peuvent manger avant la mi-juillet l'herbe qui y croît ; mais qu'à cette date les bergers accourent de tous les côtés avec leurs troupeaux et y demeurent jusqu'en octobre. Je lui demandai pourquoi les animaux ne pouvaient pas manger l'herbe dont les montagnes étaient abondamment couvertes, il me répondit d'abord : « Parce qu'elle n'est pas mûre avant la mi-juillet. » Puis comme je l'assaillais de questions, il me parla d'une herbe vénéneuse appelée *agil*, dont tout animal meurt en peu d'heures, mais qui mûrit en juillet et alors n'est plus nuisible. Tout ceci me fut confirmé par mon domestique, par le propriétaire des chevaux et par les deux gendarmes qui m'avaient accompagné des Dardanelles. En effet, ils craignaient tellement que les chevaux ne mangeassent l'herbe de la montagne qu'ils leur mirent une sorte de muselière et emportèrent avec eux une quantité d'orge suffisante pour la nourriture des bêtes pendant toute la journée. Les mêmes précautions furent prises le lendemain par mes guides

[1] VII, 42.

d'Avjilar qui nous conduisirent jusqu'au pied du sommet à dos de mule et qui me confirmèrent le récit de Mechmet, ce que l'on fit encore sur d'autres points de la Troade. Je m'étonne que ce fait, d'une importance capitale, n'ait pas encore été constaté, pas même par un botaniste aussi savant que P. Barker Webb [1]; disons toutefois que ce dernier est venu en octobre et qu'alors le pâturage est excellent et sans danger pour les animaux ; en outre, la plupart des voyageurs ne connaissent ni le turc ni le grec, de sorte qu'ils ne peuvent pas converser avec les gens du pays. Comme nous avons souvent des idées arrêtées sur les objets qui nous intéressent particulièrement, je m'étais toujours représenté la Dardanie homérique et la Palæscepsis post-homérique comme situées sur de hauts plateaux près des sommets de l'Ida, et d'autres ont eu probablement la même pensée. Ces idées étaient fausses ; ces villes n'ont même pas atteint la hauteur d'Avjilar ; il faut les chercher dans une région encore plus basse, et je compte y revenir dans les pages suivantes.

Après Cadi Kioi je passai par le village de Zeitounli Kioi (altitude 55 mètres), situé sur le Zeitounli Tsai qui vient des hauteurs. Nous gravîmes ensuite des rampes très raides, par un sentier étroit, et nous atteignîmes, en cinq heures, d'Adramyttium, une fontaine appelée Turkoman-Tsesmesi (altitude 763 mètres) ; puis en une heure et quart un passage appelé Porta, long de 20 mètres, haut de $4^{m},80$, qui paraît avoir été taillé artificiellement dans le rocher (altitude 1,306 mètres). Environ 300 mètres plus loin nous franchîmes un second passage appelé aussi Porta, qui paraît avoir été de même coupé dans le rocher ; il a à peu près les mêmes dimensions que le premier (altitude 1,310 mètres). Le rocher est en marbre blanc et couvert de sapins. Homère appelle à juste titre l'Ida πολυπίδαξ (riche en sources), car il y a là une grande abondance de sources. A partir du second passage le chemin descend peu à peu. Nous traversâmes trois affluents du Zeitounli Tsai : le marbre y cesse ; le rocher consiste dorénavant en micachiste ; la forêt devient plus épaisse ; aux sapins se joignent des aunes, des chênes, des platanes, des tilleuls et des noyers. Enfin à 6 heures 15 minutes du soir, nous arrivâmes au village d'Oba Kioi (altitude 406 mètres), et deux heures après au village d'Avjilar. Homère cite comme trait de la vie barbare des cyclopes qu'ils n'ont pas d'*Agora* [2] ; de même mes gens se raillaient de la pauvreté des habitants d'Oba Kioi et d'Avjilar en s'écriant : « Ils n'ont pas même de café ! pourront-ils nous procurer du café, du pain ? » En effet ces villageois sont dans une triste position ; toute l'herbe et tout le blé ont été dévorés par les sauterelles, de sorte que les pauvres gens n'ont rien à manger pour eux et pour leurs troupeaux. Les vertes montagnes de l'Ida sont à leur porte, mais leurs troupeaux ne peuvent pas y paître avant la mi-juillet.

---

[1] P. Barker Webb, *Topographie de la Troade*, Paris, 1844 ; p. 119.

[2] *Od.*, IX, 112.

Je fis l'ascension de l'Ida le 20 mai à dos de mule ; la température de l'air était de 13° 1/2 C.; celle du Scamandre de 11°. Près du village je vis les villageois labourer les champs avec des bœufs ; quelques-unes des charrues étaient entièrement en bois, avec une pointe de fer longue de 0^{m},06 ; d'autres n'avaient point de fer. L'agriculture est encore ici dans l'état primitif d'il y a trois mille ans, et la charrue troyenne actuelle n'est qu'une copie de la charrue que nous voyons employée par le laboureur du champ en jachère sur le bouclier d'Achille [1]. D'abord nous entrâmes dans une forêt épaisse de pins, de chênes, de noisetiers, etc., mais au fur et à mesure que nous montâmes, les différentes espèces d'arbres disparaissaient, et enfin nous n'eûmes plus que des sapins. En quatre heures nous arrivâmes au pied du cône, appelé Sarikis, sur un magnifique plateau (altitude 1,491 mètres) couvert d'une belle herbe et arrosé par deux sources d'une température de 6° C. L'air avait 14° à 11 heures 36 minutes du matin. C'est ici la grande station des bergers en été. Jusque-là les arbres étaient serrés ; mais à cause de la nature du cône supérieur qui est en micachiste et n'a de terre que dans les crevasses, et aussi à cause de l'escarpement de ses flancs, on n'y voit que des sapins isolés, qui diminuent de taille jusqu'à ce qu'on arrive (altitude 1,678^{m},50), au dernier sapin nain, qui n'a que 0^{m},60 de hauteur. A 1,692^{m},20 je trouvai la première neige, et à 1 heure de l'après-midi je parvins au sommet du Sarikis (altitude 1,766^{m},80 ; température de l'air 14° C.), qui forme un plateau d'environ 100 mètres de diamètre. Il m'avait fallu quarante-cinq minutes pour escalader ce cône. Le ciel était serein, le soleil radieux. Le panorama qui s'offrit à mes yeux me dédommagea largement des peines et des fatigues de l'ascension. Je voyais devant moi, comme sur une carte, toute la Troade avec ses collines et ses rivières, bornée au nord par la mer de Marmara, au nord-ouest par l'Hellespont, au delà duquel j'apercevais la Chersonèse de Thrace et derrière elle le Sinus Melas, puis la mer de Thrace avec l'île d'Imbros, par-dessus laquelle s'élève majestueusement le mont Saoce de Samothrace, d'où Poséidon contemplait les combats devant Troie ; je voyais encore la mer Égée à l'ouest, avec l'île de Lemnos, que domine fièrement la pyramide gigantesque du mont Athos, et enfin au sud-ouest et au sud le golfe d'Adramyttium, la mer Égée et l'île de Lesbos.

Avec un ravissement tout particulier mon œil se fixa sur la plaine de Troie, où je pouvais apercevoir Hissarlik, ainsi que le cours du Scamandre, et même les tumuli dits héroïques ; puis je songeai que Zeus devait avoir la vue très perçante pour distinguer d'ici les mouvements des troupes et les combats devant Troie, car Hissarlik ne me paraissait pas plus grand qu'un bouton d'habit. Plusieurs voyageurs qui ont fait l'ascension de l'Ida prétendent avoir aperçu Constantinople, ce qui est d'une impossibilité telle que Zeus lui-même n'y aurait pas réussi.

[1] *Il.*, XVIII, 541-543.

Naturellement il n'y a point d'anciennes murailles sur le sommet du Sarikis, mais des pierres mises en rond les unes sur les autres ; ce sont les substructions de cabanes de bergers, et ceux-ci les utilisent lorsqu'ils reviennent en juillet. Mais avant cette époque on ne voit ni berger ni brebis dans ces montagnes. Un tombeau turc solitaire s'élève au sommet, probablement celui d'un berger.

Il n'y avait point de neige ; la végétation commençait à se réveiller de son long sommeil d'hiver et l'on voyait déjà des milliers de petites fleurs poindre de tous côtés. Homère nous dit que Zeus avait sur l'Ida un autel entouré d'un *téménos;* mais j'en cherchai vainement les traces.

Voyant se dresser au nord du Sarikis, et, selon toute apparence, à une très courte distance, un autre pic qui semblait beaucoup plus élevé, j'en demandai le nom et je fus très surpris de l'entendre nommer Garguissa, car ce ne peut être qu'une corruption de Gargare. J'y allai au pas de course ; mais à cause des accidents du terrain, il me fallut cinquante-cinq minutes pour l'atteindre. En regardant en arrière, le Sarikis me parut dépasser le Gargare ; évidemment j'avais été trompé par une illusion d'optique. Mon baromètre attesta que le sommet du Gargare a une altitude de 1,769^{m},30 et qu'il est, par conséquent, de 2 mètres 1/2 plus élevé que le Sarikis.

De même que la cime du Sarikis, celle du Gargare était couverte de fleurs printanières ; j'en ai rapporté à Athènes des spécimens. Toutes les plantes que j'ai trouvées sur les deux sommets ont été ainsi classées par le professeur Th. de Heldreich, d'Athènes, avec la coopération du docteur K. Müller, de Halle, du professeur J. Müller, de Genève, et du professeur Paul Ascherson, de Berlin :

Lichnées : 1. Cladonia alcicornis, var. microphyllina *Anzi.*

Hépatiques : 2. Jungermania quinque-dentata *Thed.*

Mousses : 3. Hypnum sericeum *L.*, var. méridionale.

Graminées : 4. Poa bulbosa *L.*, forma vivipara. — 5. Festuca...[sp.?] (sans fleurs).

Liliacées : 6. Ornithogalum nanum *Sibth.* et *Sm.?* — 7. Muscari racemosum *L.*, Medic.

Thymelæacées : 8. Daphne oleoides *Schreb.* (sans fleurs).

Composées : 9. Taraxacum officinale *Web.*, var. alpinum *Koch.*

Scrofulariées : 10. Scrofularia olympica *Boiss.*

Crassulacées : 11. Sedum...[sp. ?] (*sans fleurs*).

Renonculacées : 12. Ranunculus...[sp. ?]

Crucifères : 13. Erophila vulgaris, *D. C.*

Violacées : 14. Viola gracilis *Sibth.* et *Sm.*

Caryophyllées : 15. Scleranthus perennis *L.*, var. confertiflorus *Boiss.* — 16. Cerastium Riæi *Desm.*

Le professeur P. Ascherson ajoute la liste suivante des espèces de *Crocus* existant sur le Gargare :

Fleurissant au printemps.

1. C. gargaricus, herb. (jaune).
2. C. biflorus *Mill.*, var. nubigenus, herb., *Baker* (bleu).
3. C. candidus *Clarke* (blanc).

Fleurissant en automne.

4. C. autumnalis *Webb* (probablement bleu).

Homère [1] mentionne sur le sommet du Gargare le λωτός (Lotus), le κρόκος (Crocus) et le ὑάκινθος (Hyacinthus) ; le professeur de Heldreich croit que le Lotus est une espèce de Trèfle (Lotus corniculatus ou un Trifolium) ; il n'était peut-être pas encore sorti de terre lors de ma visite, tandis que le Crocus, qui n'est pas rare sur les montagnes de Grèce et d'Asie Mineure, et qui croît sur le Gargare, était peut-être déjà défleuri. Mais M. de Heldreich croit décidément le Muscari racemosum, que j'ai ramassé, identique avec l'Hyacinthus homérique.

Il y a sur le plateau du sommet du Gargare une saillie de micachiste longue d'environ 30 mètres et large de 4 à 6 mètres, qui ressemble beaucoup à un trône gigantesque. Il paraîtrait qu'Homère a visité ce sommet et qu'il en a fait le siège de Zeus précisément à cause de cette éminence en forme de trône. Les crevasses de ce siège rocheux sont pleines de fleurs, et particulièrement de Hyacinthes bleues et de Violettes, qui me rappelaient vivement le lit nuptial de Zeus et d'Hera. Le passage magnifique de l'*Iliade* qui décrit les noces de ces deux grands dieux m'a toujours semblé très intéressant; mais ici, dans l'endroit même où le poète place l'action, l'intérêt est très vif et je récitai avec émotion les vers divins de l'*Iliade*, XIV, 229-351.

Le plateau du sommet du Gargare est moins grand que celui du Sarikis et les bergers n'établissent pas ici de cabanes à cause de la distance aux deux sources; aussi le sommet n'est-il pas encombré de pierres. Sur les pentes du Gargare, au côté S. et S.-O., il y avait encore beaucoup de neige. La température de l'air était de 12° C. à 3 heures de l'après-midi.

Comme sur le flanc du Gargare se trouvent les sources du Scamandre, qui est appelé par Homère [2] διϊπετής, « coulant de Zeus »; aussi « fils de Zeus [3] »; comme, en outre, le sommet a cette éminence en forme

---

[1] *Il.*, XIV, 384.
[2] *Ib.*, XXI, 268, 326.
[3] *Ib.*, XIV, 434 ; XXI, 2 ; XXIV, 693.

de trône et porte le nom sacré de Gargare, on ne peut douter que le poète ne fasse de cette cime le siège de Zeus; mais l'autel n'était pas ici, car une enceinte sacrée l'entourait, l'on y faisait des sacrifices : τέμενος βωμός τε θυήεις [1], et l'espace manque sur le sommet du Gargare. Il me parut donc probable que le *temenos* avec l'autel s'élevait sur la cime du Sarikis ; elle est d'un accès plus facile, elle offre plus de place pour un sanctuaire et, comme dépendance du Gargare, elle peut avoir jadis porté son nom.

De retour donc au Sarikis, ce qui me prit cette fois une heure et demie, j'explorai minutieusement la partie supérieure du cône ; en effet, du côté nord, qui a 33 mètres de haut et qui descend à pic, je trouvai, dans une petite gorge, une dalle ou table de marbre blanc, longue de $0^{m},74$, large de $0^{m},60$, épaisse de $0^{m},35$. Sur une face, qui me parut être la face inférieure, je vis deux trous ronds de $0^{m},12$ de diamètre et de $0^{m},10$ de profondeur, qui servaient probablement à fixer la dalle sur un piédestal de bois ou de pierre. Il nous fut difficile, à mon domestique et à moi, de retourner cette dalle, ce qui me fit supposer qu'elle ne pesait pas moins de 220 kilogrammes. Sur l'autre face, se trouve un creux de $0^{m},68$ de long, de $0^{m},40$ de large et de $0^{m},075$ de profondeur, avec deux trous, qui ont $0^{m},10$ de diamètre et $0^{m},09$ de profondeur. Je remarquai aussi sur deux des petits côtés un creux de $0^{m},075$ de large et de $0^{m},025$ de profondeur. L'idée me vint aussitôt que cette table de marbre pouvait bien être l'autel de Zeus Idéen, que les premiers chrétiens, dans leur zèle pieux, auraient renversé. Ce sanctuaire du plus grand des dieux, visible à plus de 200 kilomètres à la ronde, et inaccessible pendant six mois de l'année, devait être en grande réputation de sainteté et, dès la plus haute antiquité, le but de nombreux pèlerinages ; Hector déjà y faisait des sacrifices [2]. Les deux trous sur la face supérieure de la dalle de marbre semblent indiquer qu'un objet quelconque y était fixé. La dalle a certainement été taillée sur place ; car le petit pic, entre le Sarikis et le Gargare, est tout en marbre blanc, et il eût été d'ailleurs difficile de monter cette dalle de la plaine au sommet, à cause de son poids.

Je recommande cette singulière table d'autel à l'attention de tous les voyageurs futurs. Elle se trouve à 33 mètres au-dessous du point le plus élevé du Sarikis, au nord, et à 1,733 mètres d'altitude.

Homère appelle les montagnes d'Ida μήτηρ θηρῶν [3], et on devrait en conclure que ces montagnes ont été jadis habitées par un grand nombre de bêtes sauvages. Il y a sans doute, encore à présent, des sangliers sur les collines boisées, où ils se nourrissent de glands, et des loups ainsi que des ours au pied des montagnes ; j'admets qu'il y ait eu jadis des lions et des panthères ; toutefois il me paraît impossible qu'ils aient jamais ha-

---

[1] *Il.*, VIII, 48.

[2] *Il.*, XXII, 169-171 :

. . . . . ἐμὸν δ' ὀλοφύρεται ἦτορ
Ἕκτορος, ὅς μοι πολλὰ βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκηεν
Ἴδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου...

[3] *Il.*, XIV, 283 ; XV, 151.

bité les montagnes mêmes, vu qu'ils se nourrissent d'animaux herbivores, et que ceux-ci n'y peuvent pas vivre, pendant neuf mois de l'année au moins. Je n'ai aperçu dans les montagnes que le coucou, dont le cri monotone se fait entendre partout dans la Troade.

La descente est plus facile que l'ascension ; il m'avait fallu cinq heures pour monter au sommet du Sarikis, tandis qu'il ne m'en fallut que trois pour retourner à Evjilar. Les torches de bois résineux qu'on emploie dans les villages de la Troade nous rappellent singulièrement les torches homériques (δαΐδες)[1].

Le lendemain matin je visitai le village d'Oba Kioi[2] au pied de la colline appelée Kurchounlu Tepeh (colline de plomb, du substantif *kurchoun,* qui signifie *plomb*). Ce village, situé à 12 kilomètres d'Evjilar, est à 243^{m},80 d'altitude et sur le Scamandre. Il y a là un tumulus conique. Les murs des maisons offrent beaucoup de fragments de marbres antiques. La colline Kurchounlu Tepeh, qui se trouve au nord du village, est d'une importance capitale pour la science. Son sommet a une altitude de 344^{m},80 et domine ainsi le village de 101 mètres; la température était de 14° C. Lorsqu'au commencement de ce siècle, le docteur Clarke visita cette colline, elle était encore couverte de ruines antiques, bien qu'elles fussent exploitées depuis longtemps par la ville voisine de Beiramitch, qui y a trouvé des matériaux pour une mosquée, le sépulcre d'un derviche, un pont à trois arches et beaucoup de grandes maisons[3]. Toute pierre utilisable avait disparu lorsque P. Barker Webb visita cette colline, en 1819[4]; néanmoins on aperçoit encore çà et là quelques restes. Comme aucun plateau régulier n'interrompt les pentes existantes de tous côtés, l'accumulation des décombres est minime, et ne semble excéder nulle part 0^{m},50 de profondeur.

Du côté nord, Kurchounlu Tepeh est à 229 mètres au-dessus du Scamandre, qui est ici à 116 mètres au-dessus de la mer. J'avais toujours cru que la Dardanie d'Homère, ainsi que Palæscepsis, — inconnue au poète, — étaient situées toutes deux sur des plateaux, près de la cime de l'Ida ; nous savons à présent qu'aucune colonisation n'y est possible ; mais Homère ne dit nulle part que Dardanie fût située dans les hautes montagnes ; il nous dit au contraire qu'elle était bâtie sur les ὑπωρεῖαι de l'Ida[5], ce qui veut dire « au pied » ou dans le pays situé au pied de l'Ida. Le poète n'a donc pas voulu parler d'un point plus élevé que la colline de Kurchounlu Tepeh, car Dardanie devait être bâtie dans un lieu assez fertile pour nourrir ses habitants, ce qui n'est pas le fait des villages les plus élevés, tels que Oba Kioi et Evjilar, dont les terres suffisent à peine à la misé-

---

[1] *Il.*, XVIII, 490-493.

[2] Cet Oba Kioi ne doit pas être confondu avec le village Oba Kioi à l'ouest d'Evjilar.

[3] P. Barker Webb, *Topographie de la Troade*, p. 80.

[4] Id., *ibid.*

[5] *Il.*, XX, 215-218.

rable existence de leurs habitants. Nous devons en outre considérer que Dardanie était dans le royaume d'Énée, limité, selon Strabon [1], « au district étroit qui longe les montagnes jusqu'à Scepsis au sud et s'étend, au nord, jusqu'au territoire des Lyciens, près de Zeleia ». Je suppose donc que, sur la colline de Kurchounlu Tepeh, on a d'abord bâti la ville de Dardanie, dont Strabon [2] ne pouvait plus indiquer la position, et dont il nous dit seulement qu'elle était probablement située dans la Dardanie. Or, comme ce furent, d'après la tradition conservée par Homère [3], les habitants de Dardanie qui émigrèrent et bâtirent Ilion, je pense que la ville abandonnée par eux sur le Kurchounlu Tepeh reçut d'autres colons, qui l'appelèrent Scepsis, parce qu'elle avait, — comme dit Strabon [4], — une haute position et était visible à une très grande distance. De même que, selon Homère, Dardanie était la résidence des anciens rois, ainsi, selon Démétrius (cité par Strabon) [5], l'ancienne ville de Scepsis resta la résidence d'Énée. Cette ville, située au-dessus de Cébrène (c'est-à-dire plus rapprochée de l'Ida), en était séparée par le Scamandre [6]. Strabon nous raconte aussi [7] que les habitants de l'ancienne Scepsis fondèrent, à une distance de 60 stades de leur ville, la Scepsis moderne, lieu natal de Démétrius, pour cela surnommé Σκήψιος. Comme la distance du Kurchounlu Tepeh à Beiramitch est de deux heures de marche, ce qui équivaut à 60 stades, comme en outre Beiramitch est évidemment le site d'une ancienne ville, et comme on y trouve beaucoup de monnaies de Scepsis, je crois que Scepsis n'est autre que Beiramitch. Ces monnaies portent d'un côté un palmier et ΣΚ, ou un Dionysos tenant des grappes de raisin et debout sur une panthère, de l'autre côté un hippocampe, ou la tête d'un empereur romain. Beiramitch est située sur le Scamandre ; c'est une ville sale, ayant 620 maisons de bois ou de briques crues, dont 485 sont habitées par des Turcs, 120 par des Grecs et 15 par des Juifs.

Je visitai ensuite les ruines de l'ancienne ville, située à l'ouest de Beiramitch, sur la hauteur appelée Chali Dagh, « montagne d'arbustes ». Un bon chemin conduit jusqu'à l'acropole, qui a 120 mètres de long, 40 mètres de large, et consiste en un rocher couvert de quelques pins ; son altitude est de 544 mètres ; celle de la ville basse de 515 mètres ; la température de l'air était de 14° C. Une citerne taillée dans le roc, et quelques fondations de maisons, sont tout ce qui reste d'antique dans l'acropole. Il n'y a point de décombres ; on voit partout le rocher nu. Dans la ville basse, où l'accumulation de décombres est insignifiante, on trouve beaucoup de fondations d'anciennes maisons, en grandes pierres bien taillées. Les murailles, qui ont environ 4 kilomètres de tour, sont visibles sur

[1] Strabon, XIII, 596.
[2] Id., XIII, 592.
[3] *Il.*, XX, 215-218.
[4] Strabon, XIII, 607.
[5] Strabon, XIII, 607.
[6] Id., XIII, 597.
[7] Id.

le sol accidenté dans toute leur étendue; elles sont faites, comme les murailles d'Alexandria Troas, d'Assos, et de Néandrée sur le mont Chigri, de deux faces en grands blocs cunéiformes, avec l'entre-deux rempli par de petites pierres. On y reconnaît cinq portes. Nous voyons aussi beaucoup de murs en grandes pierres non taillées; mais comme ils n'ont qu'un rang de pierres en épaisseur, et ne servent qu'à soutenir les terrasses, ils ne peuvent pas être appelés murs cyclopéens. On admet généralement que c'est l'ancienne ville de Cébrène, dont nous ne savons qu'une chose, c'est qu'Antigone transporta sa population à Alexandria Troas. On y trouve beaucoup de monnaies de bronze, de Scepsis et de Cébrène; ces dernières ont d'un côté une tête d'Apollon, de l'autre une tête de bélier et un K. Au pied du Chali Dagh, est le village de Bounarbashi qu'on appelle Buiuk Bounarbashi, pour le distinguer du village de même nom dans la plaine de Troie. Il y a ici trois belles fontaines, auprès desquelles on voit les soubassements d'un grand édifice antique, probablement d'un temple. Beaucoup de marbres sculptés, qui gisent à l'entour, semblent indiquer qu'une ville a existé là, ville dont je ne puis préciser le nom.

Je me rendis ensuite à Iné ou Eziné où, avant même d'être descendu de cheval, je fus assailli par des vendeurs de médailles antiques, à qui j'en achetai quantité à très bon compte; entre autres, un beau tétradrachme en argent de Ténédos, ayant d'un côté la double hache, une chouette et une grappe, avec la légende ΤΕΝΕΔΙΩΝ, dont on me demanda 20 francs. Comme je m'empressais de payer ce prix sans marchander, on soupçonna qu'elle valait davantage, et on m'en demanda 40 francs, que je me hâtai de donner, parce que cette pièce vaut au moins 1,000 francs. Outre un grand nombre de médailles d'empereurs romains en argent, que j'achetai 1 franc chaque, je fis l'acquisition de beaucoup de pièces de bronze des villes de la Troade : par exemple, de médailles de Néandrée, ayant d'un côté un cheval broutant, ou bien un poisson, avec la légende NE, de l'autre une tête d'Apollon; des médailles d'Adramyttium, avec une corne d'abondance et la légende ΑΔΡΑΜΥΤ; d'autres de Larisse ayant d'un côté une tête, probablement celle d'Apollon, au revers une amphore, avec la légende ΛΑ, etc. Les médailles romaines d'Alexandria Troas, portant une louve qui allaite Romulus et Rémus, avec la légende COL AVG et TROIA, faisaient peut-être le tiers de toutes les monnaies offertes, de sorte que je les achetais 12 centimes pièce. Comme Iné est la seule ville de l'intérieur où les villageois puissent espérer vendre les médailles qu'ils trouvent, ils en apportent ici de toute part. Iné a 250 misérables maisons, dont 150 sont habitées par des Turcs, le reste par des Grecs et des Juifs.

En deux heures, j'allai d'Iné au village florissant de Kemanli Kioi (altitude 150 mètres; température de l'air 24° C.), situé sur l'emplacement d'une ancienne ville qui, pour moi, est Hamaxitos, dont les habitants durent s'établir à Alexandria Troas. En effet, la position du village est

parfaitement conforme aux indications de Strabon [1], qui nous apprend qu'Hamaxitos est à 200 stades d'Ilium et situé au-dessous de Néandrée [2]. Ainsi que Calvert, je retrouve celle-ci dans l'ancienne ville, sur le mont Chigri.

Je visitai ensuite Alexandria Troas, dont les murailles n'ont pas moins de 10 kilomètres d'étendue; elles sont bien conservées en maint endroit, et pourvues de tours situées à des distances régulières. L'immense espace qu'elles entourent est couvert d'une belle forêt de chênes et jonché de ruines, qu'on aperçoit du bateau à vapeur en longeant la côte. La plus grande des ruines, — à environ 2 kilomètres de la côte, — est appelée Bal Serai (palais de miel) et semble avoir été un bain, auquel était joint un gymnase. Il y avait là un grand arc, tombé maintenant, derrière lequel une salle, d'à peu près 100 mètres de long sur 30 mètres de large, s'étend dans toute la longueur du bâtiment; la voûte était probablement appuyée sur les pilastres que nous voyons des deux côtés. Il y avait au centre des chambres carrées, ornées de colonnes de marbre. A l'angle nord-est de l'édifice, on voit les ruines d'un aqueduc. Dans le voisinage, se trouvent d'autres ruines de grands édifices, probablement des temples.

Sous la domination romaine, la ville était très florissante, et reçut d'Auguste une colonie romaine. On voit, par les ruines des murailles et des édifices, que l'accumulation des décombres est insignifiante et n'excède pas 30 centimètres; mais j'ai vu plusieurs endroits où elle pouvait avoir une profondeur de 2 mètres. Il est évident qu'il ne peut exister ici de ruines préhistoriques.

Immédiatement au sortir des murailles d'Alexandria, du côté nord et près du rivage, se trouve le village de Talian Kioi. Il y a treize ans, on n'y voyait qu'une seule maison, et maintenant la commune en compte environ une centaine. Sans aucun doute, ce village occupe l'emplacement de l'ancienne ville d'Achæium, car il est vis-à-vis de Ténédos, et répond aux indications de Strabon [3]. Je remarquai dans les puits que la couche de débris a de 4 à 6 mètres d'épaisseur; mais elle consiste principalement en sable, et comme Achæium n'a jamais été une ville considérable, les fouilles y seraient infructueuses. Je retournai à Hissarlik par le village de Gheukli Kioi et le tumulus d'Ujek Tepeh, que j'ai exploré à fond en 1879 [4]. Le tunnel, de 30 mètres de long ainsi que toutes les galeries que j'y avais creusées, sont bien conservés. Mais, comme les villageois ont volé l'échafaudage de bois, par lequel j'avais soutenu les quatre côtés du puits de 14 mètres de profondeur, creusé à partir du sommet, une partie de la tour

---

[1] XIII, 604, 605.
[2] XIII, 606.
[3] XIII, 596, 603, 604.
[4] On trouve vers la fin de cet ouvrage le compte rendu de cette exploration.

carrée, que les constructeurs du tumulus avaient bâtie pour le consolider, s'est écroulée.

J'étais très satisfait du résultat de cette excursion, car elle m'éclairait sur bon nombre de points de la géographie homérique restés obscurs, et renversait plusieurs théories produites depuis des milliers d'années sans avoir été contestées ou mises en doute. L'intérêt qui s'attache à Hissarlik grandit de plus en plus, parce qu'il devient certain qu'entre l'Hellespont, les montagnes de l'Ida, Adramyttium et le cap Lectum, il n'y a nulle part des ruines préhistoriques accumulées, tandis qu'il en existe à Hissarlik, et de plus de 16 mètres de profondeur.

Toutes les altitudes ont été calculées avec la plus grande précision, d'après mes observations barométriques et thermométriques, par le D[r] Julius Schmidt, le célèbre astronome et directeur de l'observatoire d'Athènes ; il a aussi rectifié mes thermomètres. Tous les points importants sont indiqués sur la carte avec la plus grande précision, et je la recommande à l'attention particulière du lecteur.

§ XI. — *Les travaux de la sixième année à Troie* (1882).

Je pensais avoir à jamais terminé les fouilles de Troie, et prouvé que la petite ville dont j'avais mis à jour les fondations, à une profondeur moyenne de 8 mètres au-dessous des ruines de quatre villes qui s'y sont superposées dans la nuit des temps, devait nécessairement être la Troie immortalisée par Homère. Il m'était cependant survenu certains doutes ; il me devenait même impossible de croire que le poète eût pu faire d'une bourgade mesquine, ayant 3,000 habitants au plus, une grande et puissante ville, avec une acropole capable de tenir tête, pendant dix longues années, à l'armée réunie de toute la Grèce, et ne pouvant être prise que par ruse. Je me résolus donc à continuer l'exploration de Troie pendant cinq mois encore, pour trancher définitivement cette question importante. Je m'assurai, à cet effet, les services de deux éminents architectes : le docteur Wilhelm Dörpfeld, de Berlin, et M. Joseph Höfler, de Vienne, dont le premier a été pendant quatre ans à la tête de la partie technique des fouilles que l'empire allemand a fait opérer à Olympie ; tous les deux ont remporté les grands prix, aux Académies de Berlin et de Vienne.

Grâce à l'intervention bienveillante de S. A. le chancelier de l'empire allemand, le prince de Bismarck, je reçus un nouveau *firman,* plus libéral que les précédents, et me permettant de faire des explorations archéologiques dans toute la Troade. Ainsi équipé, je recommençai les fouilles à Hissarlik, le 1[er] mars 1882, avec cent cinquante ouvriers, nombre que je conservai jusqu'à la fin des travaux ; j'employai en outre beaucoup de chariots traînés soit par des chevaux soit par des bœufs, pour le transport des dé-

combres. Enfin, pour ma sauvegarde personnelle, je repris à ma solde onze gendarmes. J'avais fait garder mes baraques en bois depuis le printemps 1879, de sorte que je les retrouvai, ainsi que mes instruments de travail, en bon état. Excepté pendant les trois premiers jours, nous eûmes tout le mois de mars et d'avril un vent du nord continuel, très violent, glacial, dégénérant au moins quatre fois par semaine en tempête, et qui nous fouettait la poussière dans les yeux. Il faillit nous faire périr de froid.

Mais ces souffrances n'étaient rien, en comparaison des ennuis que nous suscita le délégué turc Beder Eddin effendi, qui m'avait été envoyé par le Ministère de l'instruction publique à Constantinople, pour surveiller mes travaux. Cet homme, aussi ignorant qu'arrogant, croyait que son seul office était de me créer des embarras et des obstacles, et il s'acquittait de cette charge avec un zèle digne d'une meilleure cause. De tels délégués, qu'on ne trouve heureusement qu'en Turquie, sont un fléau dans les travaux scientifiques. Un autre délégué, du nom de Moharrem effendi, me fut donné par l'autorité locale ; avec celui-ci, du moins, les rapports furent convenables.

Un de mes premiers travaux fut de mettre à jour, dans la partie d'Hissarlik non encore explorée, les fondements de tous les édifices, helléniques ou romains, et de recueillir tous les blocs sculptés qui faisaient partie de ces bâtiments ou d'autres, aux restes desquels on ne peut donner de détermination. Je continuai aussi l'excavation commencée pendant l'été de 1872, dans l'endroit marqué V N O (voir plan I), à une profondeur de 12 mètres au-dessous de la surface ; mais, comme je n'y trouvai que des décombres jetés là pour exhausser et élargir la colline, je cessai bientôt cette fouille. Dans l'espoir de trouver d'autres métopes sur la pente nord, à l'endroit (voir le V supérieur, plan I) où j'avais trouvé, en 1872, la belle métope représentant Apollon avec le quadrige du Soleil, j'y fis travailler vingt-cinq ouvriers pendant deux mois. On commença par enlever l'énorme masse de décombres, jetée en 1872 et 1873, et ensuite on détacha de toute la pente une couche de 3 mètres de profondeur. Mais ce pénible travail resta sans résultat, car je ne découvris qu'une tête de marbre, qui sera représentée dans le chapitre XI. Je rencontrai aussi dans cette fouille un coin de muraille macédonienne, que je décrirai dans les pages suivantes. Je mis ensuite à jour le théâtre gigantesque (voir plans II et VIII), également décrit dans le chapitre XI.

Ensuite, je creusai le puits hellénique (t z, plan VII), dont j'avais déjà découvert l'orifice en 1871. A une profondeur de 18 mètres, j'y trouvai beaucoup de marteaux en diorite, grossièrement travaillés, ainsi qu'une pierre à aiguiser en jaspe ; mais, au-dessous de ces instruments, se trouvaient de grandes masses de tuiles grecques et romaines, qui prouvent que les instruments de pierre y ont été jetés à une époque comparativement récente, en même temps que d'autres décombres. A une profondeur de 22 mètres,

j'ai dû cesser ce travail à cause de l'eau, qui montait plus vite que je ne pouvais l'épuiser.

Je creusai aussi, du côté est de l'acropole, un puits de 3 mètres carrés, et j'y atteignis le rocher à une profondeur de 14 mètres (voir R, sur le plan VII).

Désirant vérifier jusqu'à quel point l'acropole des premières villes préhistoriques s'étendait vers l'est, j'ai aussi creusé, en mars et avril, un fossé (marqué SS sur le plan VII), long de 80 mètres sur 7 mètres de largeur, du point K jusqu'à L (voir plan I), à travers la partie non encore explorée de la citadelle. Ce travail était des plus pénibles, à cause de la profondeur de 12 mètres à laquelle nous devions pénétrer; mais il m'a permis de constater que toute cette partie de la colline n'est qu'un élargissement de la Pergame primitive, élargissement qui n'a pu commencer qu'après la destruction de la quatrième ville. Ce fossé longeait, en effet, le côté extérieur du mur de briques de la forteresse de la deuxième ville (marqué NN sur le plan VII); et les couches de décombres, qui y sont fortement inclinées, nous prouvaient que primitivement le terrain avait eu, à partir du mur de fortification, une forte pente vers l'est, et qu'il existait ici, à l'est, et à l'époque des quatre premières villes, une profonde vallée, séparant la Pergame de la chaîne montagneuse dont elle forme le dernier éperon. En creusant ce fossé, nous rencontrâmes des fondements gigantesques, composés de blocs calcaires régulièrement taillés; leur construction, et surtout les marques de la taille des pierres, ne laissent pas douter qu'ils n'appartiennent à l'époque romaine. Pour aller plus avant, nous avons dû percer ces fondements après les avoir dessinés. Nous ne pouvions plus reconnaître à quelle sorte d'édifices ils ont appartenu; car, déjà au moyen âge, ils avaient été détruits en partie et, plus tard encore, on les avait exploités comme pierres de construction. Parmi ces fondations, celles à l'extrémité nord-est se distinguent par leur grandeur et leur bonne construction.

Après avoir percé ces murs, nous nous heurtâmes à l'extrémité nord-est du fossé, contre une grande enceinte composée de pierres non taillées, que mes architectes attribuent, avec la plus grande probabilité, à la cinquième ville préhistorique. Nous l'avons mise à jour jusqu'à une profondeur de 6 mètres, et nous avons été forcés de la percer pour établir une route nécessaire au service des tombereaux. Elle se distingue des murs des deux premières villes par sa solidité, car elle consiste en grandes dalles de pierre qui ont, surtout à la partie inférieure, des proportions colossales, tandis que les murs de la deuxième et de la troisième ville ont à leur partie inférieure des pierres de forme plus cubique. Ce mode de construction nous a permis de reconnaître, de l'autre côté de l'acropole, la suite de cette enceinte, composée de mêmes plaques, et de déterminer ainsi, au moins en général, la position du mur de la cinquième ville. Il a son côté extérieur légèrement incliné; sa largeur est, au sommet, de 2^m,50, et à la base de 5 mètres, à cause d'un élargissement à mi-hauteur.

Au niveau de ce mur de la cinquième ville préhistorique, nous trouvâmes dans le fossé, sur plusieurs points, des murs de maisons, consistant partie en moellons, partie en briques non cuites. A une plus grande profondeur, nous y trouvâmes des couches considérables de débris de briques tombées du mur (NN, plan VII) de la deuxième ville, et qui doivent appartenir au temps de la destruction des deuxième et quatrième villes. Pour de plus amples détails sur ce mur et la tour dont il est flanqué (GM, plan VII), je renvoie le lecteur à la description de la deuxième ville.

Au-dessous de ces débris de briques, nous trouvâmes une couche de terre naturelle, épaisse de 0^{m},50, qu'on a jetée là, et qui existe de même au sud et à l'est de l'acropole ; elle a été formée évidemment lorsqu'on a bâti ce mur de briques, lequel, comme nous verrons dans les pages suivantes, appartient à la seconde époque de l'histoire de la deuxième ville.

Au-dessous de cette couche, gisaient d'autres débris de briques cuites provenant, selon les apparences, de la destruction du mur de l'acropole de la première époque ; et, encore plus bas, des tessons de la première et de la deuxième ville, ceux-là reposant sur le sol vierge.

Un autre de mes grands travaux fut l'enlèvement de toute la partie du bloc de décombres D (plan I), qui s'étend entre la fin sud-ouest du fossé W et le point L (plan I). Ici, les grandes fondations des édifices helléniques ou romains nous offrirent beaucoup de difficultés; au-dessous d'elles, se succédaient régulièrement les fondations et les fragments de maisons des cinquième, quatrième et troisième colonisations, que, hélas! nous dûmes tous enlever. On trouvera les inscriptions grecques et latines découvertes dans les ruines de la couche supérieure, à la fin du chapitre XI.

Je fis également disparaître tout le bloc de décombres (marqué B sur le plan I) ainsi que, dans la partie déjà excavée de l'acropole, tous les murs de maisons et tous les décombres de la troisième colonisation, ce qui me permit de mettre à jour toutes les fondations et les autres ruines de la deuxième ville. Je conservai de la troisième ville la plus grande maison (marquée HS sur les plans I et VII). Je creusai aussi beaucoup plus avant la grande tranchée (Z′—O sur le plan I, et *n z* sur le plan VII) ; je dégageai soigneusement la grande muraille nord-ouest, et j'enlevai le bloc de décombres A—O (plan I), pour mettre à jour, jusqu'au-dessous de leurs fondations, la porte sud-ouest (R C et F M, sur le plan VII) et la partie adjacente de la grande muraille. J'enlevai aussi les décombres accumulés sur le chemin de la porte sud-ouest (dans la place marquée T U sur le plan VII); je creusai la terre qui se trouvait entre les deux murs *c* et *b* (plan VII), et je mis au jour leur prolongement vers l'est.

Dans ce travail, nous trouvâmes plusieurs indices de l'existence d'une seconde porte, conduisant de l'endroit marqué G G′ (voir plan I) à l'acropole de la deuxième ville. En continuant de creuser, nous trouvâmes en effet une seconde porte (marquée N F sur le plan VII), dont je donnerai une description détaillée dans le chapitre concernant la deuxième ville. Vu la né-

cessité d'enlever une grande partie des blocs de décombres G, G′ et une partie du bloc de décombres J E (voir plan I), et de creuser à une grande profondeur, cette fouille a été très difficile et très pénible, d'autant plus que nous n'avions d'autre issue que la grande tranchée du nord (X—Z, sur le plan VII), dans laquelle il nous fallait jeter tous les décombres que des tombereaux, traînés par des chevaux ou des bœufs, enlevaient ensuite pour les déverser sur la pente nord.

Nous avons fouillé aussi l'endroit au nord-ouest de L (voir plan I), où j'avais découvert en 1873 l'autel à sacrifices représenté figure 6. Nous y mîmes à jour une seconde porte de la troisième ville, et à $1^{m},50$ au-dessous, une troisième porte de la deuxième ville (marquée O X sur le plan VII). Je décrirai ces deux portes en détail dans les pages suivantes.

Nous avons dégagé aussi la partie sud de l'édifice L et L′ (voir plan I), dans lequel nous avons reconnu une grande porte de l'époque romaine.

Pour mettre au jour une plus grande partie de la première ville, nous avons élargi la grande tranchée du nord (X, sur le plan I, et X—Z, sur le plan VII), et cela, autant que possible, sans détruire aucune des fondations de la deuxième ville, et nous l'avons creusée jusqu'au rocher. Nous découvrîmes ainsi un grand nombre de murs intéressants de la première ville (voir *f, fa, fb, fc,* sur le plan VII).

Au printemps de 1873, mon exploration sur le plateau à l'est, au sud et à l'ouest de l'acropole, n'avait été que fort superficielle, s'étant limitée à vingt puits, creusés au hasard sur la vaste étendue de la ville basse d'Ilion ; cinq de ces puits étaient dans des endroits où la couche de terre qui recouvrait le rocher n'avait que $0^{m},45$ à $0^{m},60$ de profondeur. En outre, dans trois puits plus profonds (voir D, O, R, et la vignette du plan II) nous avions rencontré des tombeaux taillés dans le rocher ou bâtis au-dessus de celui-ci. Dans trois autres puits (voir E, F, I et la vignette du plan II), je m'étais heurté contre de grands murs ; et, dans quatre autres puits, j'avais trouvé des murs de maisons ; mais, lors de la reconstruction de ces murs, on avait dû nécessairement dégager d'abord le rocher des décombres dont il était recouvert ; aussi quinze puits sur vingt restèrent-ils nécessairement sans résultat.

Je désirais donc à présent explorer le plateau de la ville basse d'Ilion, systématiquement et assez avant. Je commençai par creuser une tranchée de 60 mètres de long et 3 mètres de large, sur la pente sud-ouest d'Hissarlik (plan VIII), immédiatement auprès des puits marqués K, I, G sur le plan II d'Ilios, et verticalement avec l'axe de la porte sud-ouest (F M—T U sur le plan VII). J'espérais non seulement explorer le terrain, mais aussi mettre à jour le prolongement du chemin qui descend de la porte sud-ouest, et trouver des tombeaux sur ses deux côtés. La pente étant sous un angle de 15°, je supposai que l'accumulation des décombres y serait insignifiante, et que cette fouille me donnerait de beaux résultats ; mais je fus trompé dans mon attente, car je n'atteignis le rocher qu'à la profondeur de 12 mè-

tres ; or, quiconque a fait des fouilles, sait qu'à cette profondeur on ne trouve pas de tombeaux. Ne voyant aucune trace du chemin de la porte, j'ai dû supposer que cette route se prolonge sur le rocher nu, comme pour la porte sud (N F sur le plan VII). Je trouvai dans cette tranchée de grandes masses de fragments de poterie hellénique et, dans les couches inférieures, des parcelles de cette poterie singulière, qui est propre aux deux plus anciennes villes d'Hissarlik : poterie épaisse, d'un ton foncé et luisant, avec ornementation en creux remplie de chaux, deux tuyaux horizontaux dans le bord, ou deux trous verticaux sur la panse, et qui provient de la première ville; de plus, vases-trépieds rouge foncé, bruns ou jaunes, ainsi que fragments de plats gigantesques d'un rouge luisant, qui sont caractéristiques de la deuxième ville.

Je creusai aussi sur le côté nord-ouest, et à proximité immédiate de l'acropole (voir le plan VIII) un fossé de 40 mètres de long, dans lequel j'espérais trouver la continuation de la grande muraille de la deuxième ville. En effet, précisément à l'endroit où cette muraille aurait dû se trouver, le rocher est artificiellement nivelé ; il est donc hors de doute que la muraille a existé, mais pas une pierre n'est restée en place.

J'ai creusé aussi une tranchée de 110 mètres de long, sur le plateau de la ville basse d'Ilion, du côté sud d'Hissarlik (voir le plan VIII). Ici l'excavation a été beaucoup plus facile, car la couche de décombres n'a, du côté de l'acropole, que 6 mètres de profondeur, et seulement 2 mètres à l'extrémité de la tranchée. J'ai mis à jour un portique de colonnes en syénite, aux chapiteaux corinthiens de marbre blanc ; il est dallé de grands blocs bien taillés de pierre calcaire, et n'a été détruit qu'à une époque comparativement récente, car, lorsque les colonnes sont tombées, le pavé était déjà recouvert d'une couche de décombres, de $0^{m},30$ de hauteur. Comme toutes les colonnes sont étendues dans la direction du nord-ouest, il est probable que l'édifice a été détruit par un tremblement de terre[1]. Nous rencontrâmes aussi dans ce fossé beaucoup de murs de maisons helléniques, ainsi que des masses de tessons de même poterie ; les couches de décombres les plus basses étaient mélangées de très grandes quantités de poterie préhistorique des deux premières villes d'Hissarlik. Les visiteurs peuvent se convaincre facilement de l'existence de cette poterie, rien qu'en entamant avec un couteau le talus des deux côtés du fossé, à $0^{m},30$ ou $0^{m},40$ au-dessus du rocher. J'ai creusé en outre sur le plateau, au sud et à l'est de l'acropole, ainsi qu'au-dessous de celle-ci sur la pente ouest, un grand nombre de puits, indiqués sur le plan VIII.

J'ai exploré les tumuli d'Achille et de Patrocle, situés au pied du cap Sigée, et j'ai fait au pied de ce cap, immédiatement au sud-est du

---

[1] M. F. Calvert me rappelle le passage de Pline, *H. N.*, II, 86 : « Maximus terræ memoria mortalium exstitit motus, Tiberii Cæsaris principatu ; XII urbibus Asiæ una nocte prostratis. » Ce passage semble prouver qu'il y a eu ici des tremblements de terre dans les temps antérieurs.

village dont il est couronné, l'intéressante découverte d'un troisième tumulus artificiel, presque aussi grand que celui d'Achille. Ce tumulus, étant surmonté d'un moulin à vent, n'a été remarqué par aucun voyageur moderne ; mais il était connu de Strabon, qui mentionne ici trois tumuli, à savoir : ceux d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque. J'ai aussi exploré le tumulus de Protésilas, situé sur le rivage de la Chersonèse de Thrace, les trois tumuli sur la hauteur au-dessus d'In Tepeh, et encore le site de l'ancienne ville du mont Bali Dagh, derrière Bounarbashi, que je crois identique avec Gergis. J'ai fouillé aussi le tumulus qu'on a eu l'habitude d'attribuer, je ne sais pourquoi, à Priam. J'ai exploré en outre les anciennes ruines appelées Eski Hissarlik, situées sur une hauteur escarpée, vis-à-vis du Bali Dagh, sur la rive est du Scamandre, ainsi que d'autres ruines situées plus au nord-est, sur le mont Fulu Dagh ; puis le sommet du mont Kurchounlu Tepeh, près de Beiramitch, au pied de l'Ida. Je m'y rendis le 1er juillet, accompagné de quatre gendarmes, du délégué turc Moharrem effendi, de deux ouvriers, qui apportaient sur des bêtes de somme les instruments pour fouiller, et de deux domestiques, dont l'un était Nicolaos Zaphyros Giannakis, qui m'a servi, depuis 1870, dans toutes mes explorations en Troade, en qualité de majordome, de caissier et d'excellent serviteur.

Nous nous rendîmes par Chiblak, à travers la plaine de Troie, à Bounarbashi. A environ 1 kilomètre et demi au sud de Chiblak, nous passâmes devant quatre colonnes solitaires en granit gris ; par leur position, elles forment un rectangle de 100 mètres de long sur 40 de large. Les voyageurs ont souvent pris ces quatre colonnes pour les restes d'un ancien temple, tandis qu'en réalité elles indiquent l'emplacement d'un parc de moutons turc, ou d'une bergerie comparativement moderne, à laquelle elles servaient de pilastres. Elles doivent provenir d'Ilium, où abondent de telles colonnes. On en trouve beaucoup aussi sur une colline basse tout près de Bounarbashi et au nord-est de ce village, où quatre de ces colonnes forment également un carré. Des voyageurs modernes ont souvent considéré ces colonnes comme des ruines de l'ancienne Troie, tandis qu'en réalité elles ont été apportées d'Ilium, et ont servi à orner le château (konak) d'un *aga* turc, château qui existait encore il y a un siècle, et qui a été reproduit par une belle gravure, dans l'ouvrage du comte Choiseul-Gouffier, ayant pour titre *Voyage pittoresque de la Grèce.*

Après Kurchounlu Tepeh, j'ai aussi exploré le site de l'ancienne ville de Cébrène, sur le Chali Dagh. Je rendrai compte plus tard de toutes ces explorations.

Je terminai mes fouilles à Hissarlik vers la fin de juillet ; mais, une semaine auparavant, je fus saisi par la fièvre paludéenne dite « malaria », et, bien que je la coupasse avec de la quinine et du café noir, elle ne tarda pas à revenir et j'en ai souffert pendant quatre mois.

Je dois signaler ici que Djemal pacha, le gouverneur militaire aux Dar-

danelles, et Saïd pacha, le grand maître de l'artillerie à Constantinople, s'étaient mis en tête que j'étais venu pour faire le plan de la forteresse de Koum Kaleh, impossible pourtant à voir d'Hissarlik, puisqu'elle en est éloignée de 8 kilomètres, et que mes fouilles de Troie étaient un prétexte pour exécuter ce dessein criminel. Ils me faisaient donc surveiller de près et nous empêchaient de mesurer, même à la corde, les murs des maisons troyennes, ou de prendre n'importe quel dessin dans les fouilles. Comme j'avais absolument besoin de lever de nouveaux plans de l'acropole et de la ville basse, je m'adressai à l'ambassade d'Allemagne à Constantinople, en la priant d'écarter tous ces obstacles. Mais, ni le chargé d'affaires, M. le baron de Hirschfeld, ni son premier drogman, M. le baron de Testa, ne purent rien obtenir de l'opiniâtreté de Saïd pacha, qui ne tenait même aucun compte des ordres du grand vizir. En août, je m'adressai à S. A. le chancelier de l'empire allemand, le prince de Bismarck, qui envoya de nouvelles instructions à Constantinople, et obtint pour moi, en septembre, la permission de faire de nouveaux plans, pourvu que ceux-ci fussent limités aux travaux souterrains, et qu'aucune mesure ne fût prise à la surface du sol. Naturellement, je ne pouvais faire usage de cette permission et, probablement l'affaire aurait traîné en longueur en me causant mille ennuis, si mon honorable ami S. E. M. de Radowitz, un des plus éminents diplomates que l'Allemagne ait jamais eus, n'eût été nommé, au commencement de novembre, ambassadeur de l'empire allemand à Constantinople ; car, — pour mon bonheur, — il a le feu sacré de la science et une énergie indomptable. Il s'adressa directement à S. M. le sultan, et obtint un *iradé* me permettant de dresser des plans. C'est donc pour moi un agréable devoir d'exprimer ici à Son Excellence ma profonde gratitude, pour l'immense service qu'elle m'a rendu, sans lequel il m'eût été impossible de mener ma grande œuvre à bonne fin.

A mon dernier voyage en Angleterre et en Allemagne, j'ai entendu dire que, me laissant entraîner par l'ambition, je me ruinais en explorations archéologiques, au grand détriment de mes enfants[1], qui se trouveraient au dépourvu après ma mort ; aussi, me semble-t-il bon de rassurer mes lecteurs. Bien que je m'abstienne de toute spéculation, à cause des travaux scientifiques qui m'absorbent entièrement, et tout en me bornant à ne retirer de mes capitaux qu'un très faible intérêt, j'ai néanmoins 100,000 francs de revenu annuel, du fait de mes quatre maisons à Paris ; j'ai de plus 150,000 francs de rente sur les fonds publics, ce qui me fait en tout 250,000 francs par an.

Or, avec ce que me coûtent mes fouilles, je ne dépense pas plus de

[1] J'ai quatre enfants : un fils, Serge, né en 1855, et une fille, Nadeshda, née en 1861, de ma première femme ; une fille, Andromaque, née en 1871, et un fils, Agamemnon, né en 1878, de ma seconde femme.

125,000 francs par an ; de sorte que, chaque année, je puis grossir mon capital d'une somme équivalente à mes dépenses. J'espère donc laisser à chacun de mes enfants une fortune qui leur permettra de continuer les explorations scientifiques de leur père, sans entamer leur capital. Je profite de cette occasion pour assurer au lecteur que j'ai l'amour et le culte de la science pour elle-même, et que je n'en fais pas trafic. Mes grandes collections d'antiquités troyennes ont une valeur incalculable, mais elles ne seront jamais vendues. Si je n'en dispose pas de mon vivant, je les léguerai par testament au musée de la nation que j'aime et que j'estime le plus.

Je ne puis terminer cette introduction sans exprimer mes remerciements les plus chaleureux à mes amis : M. Frank Calvert, consul des États-Unis, M. Emilio Vitali, consul d'Italie, et M. Nicolas Didymos, premier drogman et agent politique du gouvernement turc aux Dardanelles, pour toute la bonté qu'ils m'ont témoignée, et pour tous les services précieux qu'ils m'ont rendus, pendant la longue période de mes fouilles à Hissarlik. Je remercie encore mes amis, le D[r] F. Imhoof Blumer de Winterthur et M. Achille Postolaccas, conservateur de la collection nationale des médailles à Athènes : le premier, pour sa complaisance à me faire photographier diverses médailles iliennes, dont il disposait ; le second, pour avoir surveillé le dessin de ces médailles, et celui de toutes les médailles iliennes contenues dans la collection confiée à ses soins ; je le remercie en outre de la savante dissertation qu'il a écrite pour moi, sur les monnaies et médailles iliennes, et qui paraîtra dans le chapitre sur Novum Ilium.

CHAPITRE PREMIER.

LE PAYS DES TROYENS (οἱ Τρῶες).

§ 1. — *Étendue du pays de Troie. La Troade* (ἡ Τρῳάς, sc. γῆ).

C'est avec raison que Strabon [1], en traitant de la géographie de la Troade d'Homère, dit :

« La côte de la Propontide s'étend depuis le territoire de Cyzique et les environs de l'Æsepus et du Granique, jusqu'à Abydos et Sestos ; mais le pays entre Abydos et Lectum [2] comprend le territoire d'Ilion, celui de Ténédos et d'Alexandria Troas. Toute la contrée est dominée par la chaîne de l'Ida, qui se prolonge jusqu'à Lectum. De Lectum au Caïque [3] et au promontoire de Canæ s'étend le pays où se trouvent Assos [4], Adramytte, Atarnée [5], Pitane [6] et le golfe Élaïtique [7]. Le long de ces différents rivages s'étend l'île de Lesbos. Vient immédiatement après, jusqu'à l'Hermus [8] et à Phocée, le pays de Cyme, où commence l'Ionie et où finit l'Éolide. Telles étaient les localités où le poète nous donne à entendre que, depuis la région de l'Æsepus et la province actuelle de Cyzicène jusqu'au Caïque, s'exerçait la domination des Troyens, divisée en huit ou neuf gouvernements ; mais ils tiraient de chez leurs alliés le gros des troupes auxiliaires. »

Ainsi la Troade homérique embrassait tout le nord-ouest de la Mysie postérieure, entre l'Æsepus et le Caïque ; situation pleinement confirmée par le poète, qui fait dire à Achille, dans son entrevue avec Priam, que l'empire

---

[1] XIII, p. 581 : Ἀπὸ δὲ τῆς Κυζικηνῆς καὶ τῶν περὶ Αἴσηπον τόπων καὶ Γράνικον, μέχρι Ἀβύδου καὶ Σηστοῦ, τὴν τῆς Προποντίδος παραλίαν εἶναι συμβαίνει · ἀπὸ δὲ Ἀβύδου μέχρι Λεκτοῦ τὰ περὶ Ἴλιον καὶ Τένεδον καὶ Ἀλεξάνδρειαν τὴν Τρῳάδα. Πάντων δὴ τούτων ὑπέρκειται ἡ Ἴδη τὸ ὄρος, μέχρι Λεκτοῦ καθήκουσα · ἀπὸ Λεκτοῦ δὲ μέχρι Καΐκου ποταμοῦ καὶ τῶν Κανῶν λεγομένων ἐστὶ τὰ περὶ Ἄσσον, καὶ Ἀδραμύττιον, καὶ Ἀταρνέα, καὶ Πιτάνην, καὶ τὸν Ἐλαϊτικὸν κόλπον· οἷς πᾶσιν ἀντιπαρήκει ἡ τῶν Λεσβίων νῆσος · εἶθ' ἑξῆς τὰ περὶ Κύμην, μέχρι Ἕρμου καὶ Φωκαίας, ἥπερ ἀρχὴ μὲν τῆς Ἰωνίας ἐστί, πέρας δὲ τῆς Αἰολίδος. Τοιούτων δὲ τῶν τόπων ὄντων, ὁ μὲν ποιητὴς ἀπὸ τῶν περὶ Αἴσηπον τόπων, καὶ τῶν περὶ τὴν νῦν Κυζικηνὴν χώραν, ὑπαγορεύει μάλιστα τοὺς Τρῶας ἄρξαι μέχρι τοῦ Καΐκου ποταμοῦ διῃρημένους κατὰ δυναστείας εἰς ὀκτὼ μερίδας, ἢ καὶ ἐννέα · τὸ δὲ τῶν ἄλλων ἐπικούρων πλῆθος ἐν τοῖς συμμάχοις διαριθμεῖται.

[2] Τὸ Λεκτόν, auj. cap Baba ou Sainte-Marie. C'est là qu'Héra, se rendant à l'Ida en compagnie d'Hypnos, met le pied sur la terre troyenne : Ἴδην δ' ἱκέσθην... Λεκτόν, ὅθι πρῶτον λιπέτην ἅλα (*Il.*, XIV, 283-284).

[3] Auj. Ak-Sou, ou Bochaïr, Bakir, Bacher.

[4] Auj. Behram ou Bearahm.

[5] Auj. Dikéli Kioi.

[6] Auj. Sanderli.

[7] Auj. golfe de Sanderli ou de Fokia.

[8] Cette rivière porte le nom moderne de Gedis ou Ghiediz-Tchaï.

de ce dernier comprend tout ce qui est limité au nord-ouest (ἄνω) par Lesbos et au nord-est (καθύπερθεν) par la Phrygie et l'Hellespont. Il appelle Troyens (Τρῶες) tous les peuples de cet empire, bien qu'il semble parfois désigner plus particulièrement, sous ce nom, les habitants d'Ilion et de sa banlieue immédiate.

Nous suivrons Buchholz[1] en décrivant plus loin les petits États dont se composait la Troade, dans l'ordre que voici :

1. État de Pandarus[2].
2. — d'Adrestus et d'Amphius[3].
3. — d'Asius[4].
4. — d'Énée (Dardanie)[5].
5. — d'Hector (Troie proprement dite)[6].
6. — d'Altès (les Léléges)[7].
7. — des Ciliciens, à savoir : le pays d'Éétion[8], celui de Mynes[9] et celui d'Eurypyle (Cétéiens)[10].

§ 2. — *Montagnes de la Troade.*

Le mont Ida (ἡ Ἴδη[11], τὰ Ἰδαῖα ὄρη[12]) a conservé son ancien nom. Homère le qualifie d'ὑψηλή (élevé[13]) et de πολυπίδαξ (aux sources nombreuses[14]); et, à cause des fauves qui y abondaient, il lui donne aussi l'épithète de mère ou nourrice des bêtes sauvages (μήτηρ θηρῶν[15]). Plusieurs des rameaux de cette chaîne sillonnent la Mysie occidentale du sud-ouest au nord-est, et leur multiplicité l'avait fait comparer par les anciens à un mille-pieds (*scolopendra*)[16]. Une de ses maîtresses branches longe au nord le golfe d'Adramytte, et se termine au bout du promontoire de Lectum[17]; une seconde borde à l'ouest le cours de l'Æsepus, et va mourir aux murs de Zeleia : « Ceux qui habitent Zeleia, dit Homère, à la plus basse pente de l'Ida[18]. »

Les fleuves auxquels l'Ida donne naissance, sont : le *Rhesus*, l'*Heptaporus*, le *Rhodius*, le *Grenicus* (Granique), l'*Æsepus*, le *Scamandre* et le *Simoïs*. « Alors Poseidon et Apollon résolurent de renverser les murs de la ville, en dirigeant contre elle l'effort de tous les fleuves qui, des mon-

---

1 *Homerische Kosmographie und Geographie*, par le Dr. E. Buchholz; Leipzig, 1871.
2 *Il.*, II, 824-827.
3 *Il.*, II, 828-834.
4 *Il.*, II, 835-839.
5 *Il.*, II, 819-823.
6 *Il.*, II, 816-818.
7 *Il.*, XXI, 86-87.
8 *Il.*, VI, 396-397; II, 692.
9 *Il.*, XIX, 296.
10 *Od.*, XI, 519-521.
11 *Il.*, VIII, 207; XIII, 13.
12 *Il.*, VIII, 170.
13 *Il.*, XIV, 293 : Ἴδης ὑψηλῆς.
14 *Il.*, VIII, 47; XIV, 157, 283, 307; XV, 151; XX, 59, 218; XXIII, 117.
15 *Il.*, VIII, 47 :
Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα μητέρα θηρῶν.
16 Strab., XIII, p. 583 : πολλοὺς δ' ἔχουσα πρόποδας ἡ Ἴδη καὶ σκολοπενδρώδης οὖσα τὸ σχῆμα…
17 Strab., XIII, p. 605 : ἡ γὰρ ἀπὸ τοῦ Λεκτοῦ ῥάχις ἀνατείνουσα πρὸς τὴν Ἴδην ὑπέρκειται τῶν πρώτων τοῦ κόλπου μερῶν…
18 *Il.*, II, 824-825 :
οἳ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἴδης,
ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο…

tagnes de l'Ida, vont se jeter dans la mer : le Rhésus, l'Heptaporus, le Caresus, le Rhodius, le Grenicus, l'Æsepus, le divin Scamandre et le Simoïs [1]. » Le point le plus élevé de l'Ida est, comme nous l'avons dit, le mont Gargare (aujourd'hui Kaz-Dagh), à 1,769 mètres au-dessus du niveau de la mer. A son sommet s'élevait « un *temenos* dédié à Zeus, avec un autel où l'on brûlait des parfums [2] ». Outre ce passage, ce mont est cité trois fois dans Homère [3].

D'après P. Barker Webb [4], le sommet du Gargare est formé de schiste actinolithique, et presque tout le reste de la montagne, de micaschiste. Ce schiste est traversé par de larges couches de roche primitive compacte, blanche et calcaire. Là sont les sources du Scamandre, que j'ai visitées en compagnie du professeur Virchow. Au rapport de Webb, des voyageurs se sont aventurés jusqu'à 200 mètres dans la grotte, d'où sort la source principale, sans en avoir constaté la naissance. Selon les calculs de Tchihatcheff [5], ces sources domineraient la mer de 650 mètres. Le micaschiste du Gargare est de couleur un peu verdâtre, et quelquefois on y rencontre des parcelles d'asbeste ; dans le bas de la montagne, il change d'aspect, et c'est sous cette forme nouvelle, qui est celle du véritable schiste micacé, qu'il s'étend exclusivement, depuis le faîte jusqu'au village de Saliklar Kioi. Au nord du fleuve, où le sol est plus élevé, cette roche primitive descend jusqu'à la plaine.

Si nous nous tournons vers le sud, nous verrons un pays très différent de celui que nous venons de quitter.

Alexandria Troas est bâtie en un granit cendré, composé de ses trois éléments ordinaires, où domine pourtant le feldspath, et c'est ce qui donne sa couleur à la masse entière, malgré la présence de nombreux cristaux de mica noirâtre. La syénite couvre toute la contrée à l'est d'Alexandria Troas, jusqu'à Iné ou Éné. La vallée de Ligia-Hamman est formée de schiste, que la syénite environne de tous côtés.

C'est entre Kemanli et Éné que sont les mines d'argent dont il sera question. P. Barker Webb continue à dire :

« En descendant la colline de 100 toises environ, nous nous trouvâmes

---

[1] *Il.*, XII, 17-22 :
δὴ τότε μητιόωντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων
τεῖχος ἀμαλδῦναι, ποταμῶν μένος εἰσαγαγόντες
ὅσσοι ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων ἅλαδε προρέουσιν,
Ῥῆσός θ' Ἑπτάπορός τε Κάρησός τε Ῥοδίος τε
Γρήνικός τε καὶ Αἴσηπος δῖός τε Σκάμανδρος
καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι.

[2] *Il.*, VIII, 48 :
Γάργαρον, ἔνθα δέ οἱ (Ζηνί) τέμενος βωμός τε θυήεις.

[3] *Il.*, XV, 152-153 :
Εὗρον δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ
ἥμενον,
« Ils trouvent le terrible fils de Chronos assis sur le sommet du Gargare. »

XIV, 292-293 :
Ἥρη δὲ κραιπνῶς προσεβήσετο Γάργαρον ἄκρον
Ἴδης ὑψηλῆς,
« Héra monta rapidement sur le Gargare, sommet du majestueux Ida. »

XIV, 352 :
Ὣς ὁ μὲν ἀτρέμας εὗδε πατὴρ ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ,
« C'est ainsi que le père dormait paisiblement sur le sommet du Gargare. »

[4] *Topographie de la Troade ancienne et moderne;* Paris, 1844, in-8°, p. 129.

[5] *Asie Mineure : Description physique, statistique et archéologique de cette contrée;* Paris, 1853-1859, 1re partie.

sur un tuf volcanique, auquel succédèrent des colonnes de phonolithe, et enfin de trachyte jusqu'à Éné... A deux heures de distance d'Éné, ce granit se rattache à une série de roches trappiques et basaltiques. Non loin d'Éné, on voit la curieuse colline appelée *Éné* ou *Souran-Tépé,* que quelques-uns ont cru être un tumulus artificiel, mais qui n'est en réalité qu'une masse isolée de basalte, qui s'élève tout à coup au milieu de la plaine.

« La vallée de Beiramitch, ainsi que les autres vallées latérales qui y convergent, sont composées du calcaire secondaire de la Troade. Plusieurs chaînes de collines la pénètrent vers le sud; elles sont entièrement basaltiques ou formées de trapp, et proviennent du grand centre d'anciens volcans autour d'Assos... Des vallées latérales, la plus grande est celle d'Aïwadjik, ville éloignée de trois heures environ de Beiramitch, dans une direction ouest-sud-ouest. A moitié route à peu près, entre ces deux villes, s'élève une belle colline conique appelée Cara-Euli, tout à fait isolée dans la plaine. Les côtés, semblables à un mur, sont formés de colonnes basaltiques, s'avançant au dehors sous mille formes élégantes. Après avoir passé ce monticule, nous avions devant nous et autour de nous mille variétés de trachyte, et d'autres roches d'origine ignée, avec des agglomérations volcaniques et du tuf. Quelquefois, elles sont aussi alternées par des espaces assez larges d'une argile endurcie, schisteuse, et striée à couleurs variées, accompagnée du jaspe et de la *thermantide jaspoïde* de Haüy. Aiwadjik est bâti pareillement sur une hauteur volcanique, et ses murs ont été construits avec la même matière. Nous remarquâmes, parmi les pierres employées à cet usage, un tuf blanc très singulier, qu'on a probablement pris dans quelque carrière du voisinage. Le pays continue à se montrer à nous bouleversé par d'anciens volcans, jusqu'au moment où l'on arrive à Assos...

« A Mantaschà, éloigné d'Assos d'une heure environ, sur la route d'Aiwadjik, on voit encore un château en ruines, situé au sommet d'une petite montagne, au bord d'une rivière que l'on traverse sur un pont à arches aiguës; ce monticule a toutes les apparences d'un volcan éteint. Nous remarquâmes aussi, vers la rivière, un courant de lave trachytique parcourant une distance considérable; et comme on y trouve des tufs et des conglomérats, il est probable que c'était un volcan sous-marin, dont les scories, les cendres et les pierres ponces ont été emportées par les eaux. Néanmoins, nous éprouvâmes un plaisir très grand, en apercevant encore des restes volcaniques, et plusieurs masses erratiques d'obsidienne, parsemées çà et là sur la surface du courant. La petite montagne sur laquelle est située Assos, est le pendant de celle de Mantaschà, quoique la première soit de beaucoup plus haute et occupe une plus grande étendue de terrain.

Du sommet où, actuellement, on voit les ruines de la citadelle d'Assos, courent en diverses directions des torrents de trachyte, semblables

à ceux de Némi, près de Rome, principalement vers le golfe d'Adramytte. Ce pays nous rappela aussi, quoique dans une proportion plus grande, le mont volcanique de Radicofani en Toscane; et ce qui augmenta de beaucoup la ressemblance, c'est que nous trouvâmes, dans cette roche, le minéral que Thomson appelle *fiorite,* et qui est nommé par les minéralogistes allemands *hyalite.* Quoique le volcan ne soit pas aujourd'hui en activité, nous remarquâmes des signes évidents des bouleversements du sol et des fréquents tremblements de terre qui ravagèrent cette contrée [1]. »

« On ne trouve pas dans toute la Troade de formation volcanique primordiale. La partie principale des contrées volcaniques est située au sud. C'est là qu'on rencontre à chaque pas des fontaines thermales, et même, en grande abondance, des sources salées, dont l'intime relation avec les phénomènes des conflagrations volcaniques a été si souvent observée par les géologues ; elles sont si nombreuses que la vapeur produite par les eaux chaudes a fait dire à quelques auteurs qu'elles répandaient un nuage épais, à l'extrémité du golfe d'Adramytte [2]. »

« La région inférieure et la partie qui est proprement regardée comme la plaine de Troie, sont interrompues par de fréquentes inégalités, nous dirions presque par de légères ondulations de terrain, formées par les contreforts du mont Ida, qui viennent se terminer insensiblement sur les bords de la mer... Vers la Dardanie et la Cébrénie, les chaînes du mont Ida s'élèvent les unes sur les autres, couvertes d'innombrables bois de sapins. Ces chaînes, par les roches basaltiques du Bali Dagh, sont jointes aux montagnes granitiques placées derrière Alexandrie, et au milieu desquelles s'élèvent les masses coniques que l'on voit si loin de la mer [3]. »

Entre les deux affluents du Simoïs, qui se rejoignent au village de Doumbrek, il y a, d'après les observations de MM. Virchow et Burnouf, un prodigieux amas de diluvium, fragments plus ou moins roulés de quartz, de diorite, de serpentine, de trachyte, etc. La végétation consiste surtout en arbousiers, andrachnés et sapins, qui croissent en taille à mesure que s'élève la montagne. Un groupe de mamelons enchevêtrés, à base de micaschiste quartzeux, est couronné de sapins d'une hauteur imposante. Les vallées ont chacune leur ruisseau; elles s'enfoncent de plus en plus, et les taillis qui en garnissent les pentes y rendent la marche pénible.

On arrive enfin à l'Oulou Dagh, longue arête qui appartient à une chaîne de l'Ida, et qui a 429^{m},80 d'altitude. L'Oulou Dagh est formé principalement d'une serpentine assez lamelleuse, et sa surface en cône

---

[1] P. Barker Webb, *Topogr. de la Troade,* p. 135-137.
[2] *Ibid.,* p. 129.
[3] P. Barker Webb, *Topogr. de la Troade,* p. 111-112.

un peu arrondi est jonchée d'énormes roches de quartz d'un blanc de neige, et de quartzite brun ferrugineux, qui s'étendent en couches assez régulières vers le nord et vers le sud. Le plateau conserve cet aspect jusqu'à Kara Your ; mais, de cet endroit à Chiblak et à Hissarlik, il est composé de calcaire tertiaire.

Du haut de l'Oulou Dagh, on aperçoit à l'ouest une grande partie de la Troade, l'Ida, Lesbos, le Kara Dagh, les îles de Ténédos, d'Imbros et de Samothrace, la plaine de Troie, Hissarlik et le confluent du Simoïs et du Scamandre. La descente s'opère aisément le long de la montagne, par une bonne route, à travers de beaux massifs de sapins ; la forêt est exploitée par des Turcomans et, de place en place, on voit des tombes musulmanes.

En suivant les hauteurs, on arrive au Kara Your. C'est une montagne, haute de 209 mètres, située à l'extrémité orientale du plateau qui sépare les eaux du Simoïs de celles du Thymbrius. On jouit de là d'une vue superbe sur le bassin du Thymbrius ainsi que sur le district accidenté de Bounarbashi; quant à Hissarlik, il n'est pas possible de l'apercevoir.

Cependant Strabon, s'appuyant sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, croyait de bonne foi à l'identité du Kara Your avec la Callicolone homérique, puisqu'il la place à 5 stades seulement du Simoïs, et à 10 de l'Ἰλιέων Κώμη, distances qui se rapportent exactement au Kara Your, et non à l'Oulou Dagh [1] où Virchow place la Callicolone. Il y a sur le Kara Your les fondations d'un ancien édifice (un temple d'Arès peut-être), tandis qu'à l'Oulou Dagh, on ne trouve rien de semblable.

Le plateau qui s'étend du Kara Your au village de Chiblak est inculte, inhabité, sans arbres et tout défoncé. De rares buissons interrompent seuls la monotonie d'une maigre prairie. A mesure qu'on avance vers l'ouest, le terrain devient calcaire ; la végétation reste la même, à l'exception des sapins qui cessent de croître où disparaît le schiste.

Au nombre des *promontoires,* je citerai en premier lieu celui de *Lectum,* en face de Lesbos, dernier éperon de l'Ida à l'ouest, et limite extrême du royaume troyen au midi.

Vient ensuite le fameux cap *Sigée,* pointe extrême de l'Asie au nord-ouest, situé à l'entrée de l'Hellespont, et faisant face à la ville d'Elaeous, port méridional de la Chersonèse de Thrace. On le nomme aujourd'hui Yéni Cher. Son altitude est, d'après les calculs de M. Burnouf, de 77^{m},20 au-dessus du niveau de la mer. Sur ce promontoire, — et non, comme l'indique par erreur la carte de l'amiral Spratt, sur le haut plateau

---

[1] Strab., XIII, p. 597 : Ὑπὲρ δὲ τῆς Ἰλιέων Κώμης δέκα σταδίοις ἐστὶν ἡ Καλλικολώνη, λόφος τις, παρ' ὃν ὁ Σιμόεις ῥεῖ, πενταστάδιον διέχων.

Je rappelle au lecteur, une fois pour toutes, que le stade de six cents pieds grecs équivalait à la dixième partie du mille géographique anglais. En d'autres termes, 10 stades = 1 mille géogr. = 1 minute d'un degré à l'équateur.

qui s'en écarte au sud-sud-est, — s'élevait l'antique cité de Sigée ; car Sigée avait un port, situé tout proche, à l'est du promontoire, et il n'en a jamais existé au bas du plateau. Peu de temps après la chute de l'empire perse, les habitants d'Ilion détruisirent cette ville, qui n'existait plus du temps de Strabon [1]. De même que toute la chaîne, dont il forme l'extrême pointe au nord-est, ce promontoire est formé de roches calcaires et tombe à pic dans la mer. Aujourd'hui, l'emplacement de la vieille cité est occupé par le village d'Yéni Cher, exclusivement peuplé de chrétiens.

En ligne droite, à l'est du promontoire de Sigée, se trouve celui de *Rhœtée*, ou d'In Tepeh, sur l'Hellespont. Au dire de Strabon, il y a entre les deux 60 stades [2] ; une preuve de plus que ce géographe n'a jamais parcouru la Troade, car la distance réelle n'est que de 30 stades, ainsi que la donne Pline [3]. Là s'élevait autrefois la ville de Rhœtée (τὸ Ῥοίτειον) [4]. A proprement parler, on ne peut guère lui donner le nom de promontoire ; c'est plutôt une falaise escarpée, ayant plusieurs pics, dont le plus haut, d'après M. Burnouf, mesure 51 mètres. Aussi Antipater de Sidon le désigne-t-il par les mots de Ῥοιτηΐδες ἀκταί [5], et Virgile par ceux de *Rhœtea litora* [6]. Tite-Live mentionne Rhœtée en passant [7].

A l'une des pointes les moins élevées de ce promontoire, se trouve le prétendu tombeau d'Ajax, dont nous parlerons plus loin. Nous devons faire observer que les noms des deux caps, Σίγειον et Ῥοίτειον, ne se rencontrent point chez Homère ; il n'y fait allusion qu'une fois, lorsqu'il dit : « Bien que le rivage fût large, il ne pouvait toutefois contenir tous les navires, et les troupes auraient été serrées ; aussi, les avaient-ils disposés par rangs, et en avaient-ils rempli la longue étendue du rivage compris entre les promontoires [8]. »

§ 3. — *Cours d'eau de la Troade.*

(*a*) Le *Simoïs* (ὁ Σιμόεις), aujourd'hui le Doumbrek Sou, prend naissance, suivant Homère, au mont Ida, et plus exactement au mont Cotylus.

---

[1] Mela, I, 18, 3 ; Plin. *H. N.* V, 33 ; Serv. *ad Æn.* II, 312 ; τὸ Σίγειον, Herod. V, 65, 94 ; Thucyd. VIII, 101 ; Strab. XIII, p. 595 ; Ptol. V, 23 ; Steph. Byz., p. 597. — Strabon XIII p. 603 l'appelle aussi ἡ Σιγείας ἄκρα. — Quant à la ville, τὸ Σίγειον, elle est aussi nommée Σίγη par Hécatée et par Scylax.

[2] XIII, p. 595 : ἔστι δὲ τὸ μῆκος τῆς παραλίας ταύτης ἀπό τοῦ Ῥοιτείου μέχρι Σιγείου καὶ τοῦ Ἀχιλλέως μνήματος εὐθυπλοούντων ἑξήκοντα σταδίων.

[3] *H. N.* V, 33 : Fuit et Æantium, a Rhodiis conditum, in altero cornu, Ajace ibi sepulto XXX stad. intervallo a Sigeo.

[4] Herod. VII, 43 ; Scylax, p. 35 ; Steph. Byz., p. 577 ; Mela, I, 18, 5 ; Plin. *H. N.* V, 33 ; Thucyd. IV, 52 ; VIII, 101.

[5] *Anthol. gr.* II, p. 24, ed. Jacobs ; I, p. 254, nº 146, ed. Tauchnitz.

[6] *Æn.*, VI, 595 ; Plin. *H. N.* V, 33.

[7] XXXVII, 37.

[8] *Il.*, XIV, 33-36 :

οὐδὲ γὰρ οὐδ' εὐρύς περ ἐὼν ἐδυνήσατο πάσας
αἰγιαλὸς νῆας χαδέειν, στείνοντο δὲ λαοί·
τῷ ῥα προκρόσσας ἔρυσαν, καὶ πλῆσαν ἁπάσης
ἠϊόνος στόμα μακρόν, ὅσον συνεέργαθον ἄκραι.

Voici ce qu'en dit M. Virchow, qui l'a étudié en même temps que moi [1] :

« Dans l'origine, ce n'est qu'un ruisseau de montagne, aux eaux vives. Il a ses sources à l'est des massifs boisés de l'Oulou Dagh. De nombreux filets d'eau, qui sourdent en partie du rocher et dont quelques-uns sont de petits torrents, concourent d'abord à former deux ruisseaux. Le plus fort, et celui dont le cours est le plus long, suit une étroite vallée, entre deux contreforts appartenant, l'un à l'Oulou Dagh et séparé de lui par une plaine grasse et profonde, l'autre à la chaîne tertiaire, qui descend de Ren Kioi dans la direction d'Halil Eli, et presque parallèlement à la chaîne de Rhœtée. Le plus court appuie davantage vers le sud et reçoit les eaux qui tombent du Kara Your, et de l'arête qui le relie à l'Oulou Dagh. Ces deux ruisseaux se confondent dans le voisinage et au-dessus de Doumbrek Kioi, et leur jonction forme le Doumbrek Sou (Simoïs), qui tient alors le milieu entre une petite rivière et un grand ruisseau. Son cours est extrêmement encaissé ; ses détours sont tantôt brusques, tantôt allongés ; il mesure à Doumbrek de 12 à 30 mètres de large ; mais, le 11 avril, les eaux ne couvraient qu'une partie de son lit, sur une profondeur de 15 centimètres. Nous pouvions le passer à gué sans nulle difficulté.

« Le courant est rapide. Le fond est rempli de gravier, où l'on distingue par-ci par-là de grosses pierres arrondies, et qui proviennent de l'Oulou Dagh [2]. La vallée, quoique resserrée, est très fertile.

« Mais si l'on suit l'arête montagneuse qui coupe la vallée au-dessous de Doumbrek Kioi, et si l'on descend le versant qui incline en pente douce vers le district d'Halil Eli, où arbres et fruits abondent, on retrouve le Simoïs à peine grossi. Là aussi, nous le traversons aisément, les chevaux ne se mouillant pas plus haut que le paturon. L'eau est si limpide, que l'on aperçoit les cailloux et le gravier qui en garnissent le lit.

« A peu de distance du village qui est sur la rive droite, le Simoïs se partage en deux bras. Celui de droite, au nord, après s'être accru du ruisseau de Ren Kioi, simple écoulement d'eaux pluviales à durée intermittente, forme un grand marécage, où il disparaît. Quant à celui de gauche, au sud, il se rapproche de plus en plus des collines qui partant de Kara Your dépassent Chiblak et finissent à Hissarlik, et il longe d'assez près les dernières pentes de leurs versants. Au commencement, et tant qu'il coule *en plaine,* son lit est un peu plus profond ; ses bords, que l'eau mine en maints endroits, s'élèvent de $1^{m},50$ à $1^{m},80$; sa largeur varie, sans dépasser nulle part 6 mètres. Une riche végétation d'arbrisseaux, tels que le

---

[1] *Beiträge zur Landeskunde der Troas*, p. 92-96.

[2] Dans le célèbre passage où le Scamandre somme le Simoïs de combattre contre Achille, il est dit (*Il.* XXI, 311-314) :

Ἀλλ' ἐπάμυνε τάχιστα, καὶ ἐμπίπληθι ῥέεθρα
ὕδατος ἐκ πηγέων, πάντας δ' ὀρόθυνον ἐναύλους,
ἵστη δὲ μέγα κῦμα, πολὺν δ' ὀρυμαγδὸν ὄρινε
φιτρῶν καὶ λάων, ἵνα παύσομεν ἄγριον ἄνδρα...

tamaris et le gattilier (*vitex agnus castus* [1]), couvre ses rives, entrecoupée par places de saules et d'osiers. Plus loin encore, à mesure qu'il avance vers les collines, il se divise en une quantité de courants des plus irréguliers qui, à leur tour, vont se perdre l'un après l'autre dans un marécage ; celui-ci confine sur plusieurs points au marais du nord, s'étend jusqu'à Hissarlik et occupe la plus grande partie de ce qu'on appelle *la plaine du Simoïs.*

« Bien que cette multiplicité de canaux et leur absorption dans le marais contribuent sans cesse à diminuer le volume de l'eau courante, elle a assez de force pour conserver un bras principal qui continue sa course le long de la montagne. Il nous était possible de le suivre au-dessus des trois sources de Troie, réduit, il est vrai, à l'état d'un simple ruisseau de 4 ou 5 pas de large, avec un courant insignifiant, mais toujours rapide.

« De ces trois sources, indiquées sur notre carte de la Troade, la première, qui s'échappe d'un revêtement de pierres, a la température de 14°,6 centigrades, et se trouve au-dessous des ruines de l'ancien rempart ; la seconde, dont le revêtement a été détruit, et la troisième, partagée en deux filets et sortant d'un revêtement bien conservé, ont l'une et l'autre de 14 à 15°, et sont à 480 mètres de la première.

« A l'extrémité occidentale du vaste marais alimenté par les eaux du Simoïs, se forme un ruisseau qui, après un court trajet, se jette dans le Kalifatli Asmak. L'endroit où a lieu ce nouvel écoulement, se trouverait à peu près sur une ligne qui conduirait d'Hissarlik à l'In Tepeh Asmak, c'est-à-dire au point le plus éloigné d'Hissarlik, vers l'ouest du marais. C'est là, et presque sans transition, que le Simoïs devient une large et forte rivière, aux sinuosités fréquentes, aux berges d'environ 2 mètres de haut, coupée d'îles nombreuses et quelquefois assez profonde. Après un parcours d'à peine dix minutes, il va grossir la branche occidentale du Kalifatli Asmak, au-dessus d'un pont de pierre qui la traverse, et de l'endroit où l'on a creusé un fossé, pour la réunir à l'In Tepeh Asmak ; ledit fossé est toujours à sec, sauf en cas d'inondation. »

Il est fait sept fois mention du Simoïs dans l'*Iliade*. « Dès qu'ils sont arrivés devant Ilion, sur les rivages où le Simoïs et le Scamandre confondent leurs eaux, Héra, aux bras blancs, arrête ses chevaux, les détache du char, les enveloppe d'un épais nuage, et le Simoïs fait naître l'ambroisie pour leur pâture [2]. » — «... Et le Simoïs, où tombèrent ensevelis dans le

---

[1] Ἄγνος = ἄγονος signifie privé de semence (Théophr. I, p. 264). Dans l'*Iliade* (XI, 105), l'arbuste est appelé λύγος, διὰ τὸν περὶ τὰς ῥάβδους αὐτῆς εὔτονον (Dioscoride). Voy. *Od.* IX, 427 ; X, 166 ; *Hymn. ad Dionys.* 13, ed. Miquel, p. 37.

[2] *Il.*, V, 773-776 :
ἀλλ' ὅτε δὴ Τροίην ἷξον ποταμώ τε ῥέοντε,
ἧχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος
ἔνθ' ἵππους ἔστησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη
λύσασ' ἐξ ὀχέων, περὶ δ' ἠέρα πουλὺν ἔχευεν.

sable tant de casques et de boucliers [1]. » — « De l'autre côté, Arès, tel qu'une sombre tempête, crie aussi, lançant des clameurs aiguës aux Troyens, tantôt du haut de la citadelle, tantôt en courant le long du Simoïs vers Callicolone [2]. » — « Toujours plus irrité contre le fils de Pélée, il (le Scamandre) grossit ses flots et cria au Simoïs... [3] » — « La mère, descendant du mont Ida sur les bords du Simoïs... [4] » — « Les dieux ont abandonné les funestes batailles des Grecs et des Troyens ; le combat s'étend de toutes parts dans la plaine, et les guerriers dirigent, les uns contre les autres, des javelots armés de fer, entre les rivages du Simoïs et du Xanthe [5]. »

On trouve aussi mention du Simoïs dans Eschyle [6], Ptolémée [7], Étienne de Byzance [8], Mela [9], Pline l'Ancien [10], Horace [11], Properce [12] et Virgile [13].

L'identité de cette rivière avec le Simoïs d'Homère est confirmée par Strabon [14], qui, sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, s'exprime ainsi : « Des montagnes de l'Ida se détachent vers la mer deux contreforts qui viennent mourir, l'un au promontoire de Rhœtée, l'autre à celui de Sigée ; ils forment ensemble un demi-cercle, et se fondent avec la plaine à égale distance de la mer et de la Nouvelle Ilion. Cette ville est donc située entre les extrémités des susdits contreforts, tandis que l'ancienne se trouvait à leur bifurcation ; mais l'espace qu'ils enferment comprend aussi bien la plaine du Simoïs que celle du Scamandre, arrosées l'une et l'autre par chacun de ces fleuves. C'est la dernière qu'on désigne particulièrement sous le nom de *plaine de Troie;* le poète y place le théâtre de la plupart des batailles à cause de sa plus grande étendue, et nous y retrouvons les

---

[1] *Il.*. XII, 22-23 :
καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι
κάππεσον ἐν κονίῃσι ...

[2] *Il.*, XX, 52-53 :
ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων,
ἄλλοτε πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ.

[3] *Il.*, XXI, 305-307 :
... ἀλλ' ἔτι μᾶλλον
χώετο Πηλεΐωνι, κόρυσσε δὲ κῦμα ῥόοιο
ὑψόσ' ἀειρόμενος, Σιμόεντι δὲ κέκλετ' ἀύσας ...

[4] *Il.*, IV, 475 :
Ἴδηθεν κατιοῦσα παρ' ὄχθῃσι Σιμόεντος ...

[5] *Il.*, VI, 1-4 :
Τρώων δ' οἰώθη καὶ Ἀχαιῶν φύλοπις αἰνή·
πολλὰ δ' ἄρ' ἔνθα καὶ ἔνθ' ἴθυσε μάχη πεδίοιο,
ἀλλήλων ἰθυνομένων χαλκήρεα δοῦρα,
μεσσηγὺς Σιμόεντος ἰδὲ Ξάνθοιο ῥοάων.

[6] *Agamemnon*, V, 696, ed. Tauchnitz.

[7] V, 2-3.

[8] P. 601.

[9] I, 18, 3.

[10] *H. N.* V, 33.

[11] *Epod.* 13, 21.

[12] III, 1, 27.

[13] *Æn.*, I, 618 ; V, 262, 473.

[14] Strab. XIII, p. 597 : ἀπὸ δὲ τῆς κατὰ τοὺς τόπους Ἰδαίας ὀρεινῆς δύο φησὶν ἀγκῶνας ἐκτείνεσθαι πρὸς θάλατταν, τὸν μὲν εὐθὺ Ῥοιτείου τὸν δὲ Σιγείου, ποιοῦντας ἐξ ἀμφοῖν γραμμὴν ἡμικυκλιώδη· τελευτᾶν δ' ἐν τῷ πεδίῳ, τοσοῦτον ἀπέχοντας τῆς θαλάττης ὅσον τὸ νῦν Ἴλιον. τοῦτο μὲν δὴ μεταξὺ τῆς τελευτῆς τῶν λεχθέντων ἀγκώνων εἶναι, τὸ δὲ παλαιὸν κτίσμα μεταξὺ τῆς ἀρχῆς· ἀπολαμβάνεσθαι δ' ἐντὸς τό τε Σιμοείσιον πεδίον δι' οὗ ὁ Σιμόεις φέρεται, καὶ τὸ Σκαμάνδριον δι' οὗ Σκάμανδρος ῥεῖ. Τοῦτο δὲ καὶ ἰδίως Τρωϊκὸν λέγεται, καὶ τοὺς πλείστους ἀγῶνας ὁ ποιητὴς ἐνταῦθα ἀποδίδωσι· πλατύτερον γάρ ἐστι, καὶ τοὺς ὀνομαζομένους τόπους ἐνταῦθα δεικνυμένους ὁρῶμεν, τὸν ἐρινεόν, τὸν τοῦ Αἰσυήτου τάφον, τὴν Βατίειαν, τὸ τοῦ Ἴλου σῆμα. Οἱ δὲ ποταμοὶ ὅ τε Σκάμανδρος καὶ ὁ Σιμόεις, ὁ μὲν τῷ Σιγείῳ πλησιάσας ὁ δὲ τῷ Ῥοιτείῳ, μικρὸν ἔμπροσθεν τοῦ νῦν Ἰλίου συμβάλλουσιν, εἶτ' ἐπὶ τὸ Σίγειον ἐκδιδόασι καὶ ποιοῦσι τὴν στομαλίμνην καλουμένην. Διείργει δ' ἑκάτερον τῶν λεχθέντων πεδίων ἀπὸ θατέρου μέγας τις αὐχὴν τῶν εἰρημένων ἀγκώνων ἐπ' εὐθείας, ἀπὸ τοῦ νῦν Ἰλίου τὴν ἀρχὴν ἔχων συμφυὴς αὐτῷ, τεινόμενος δ' ἕως τῆς Κεβρηνίας καὶ ἀποτελῶν τὸ Є γράμμα πρὸς τοὺς ἑκατέρωθεν ἀγκῶνας.

lieux qu'il cite : la butte aux figuiers, la tombe d'Æsyétès, la Batiée et le monument d'Ilus. Quant au Scamandre et au Simoïs, qui se rapprochent le premier de Sigée, le second de Rhœtée, ils se réunissent non loin et au-dessus d'Ilion et déchargent leurs eaux près de Sigée, où ils forment ce qu'on appelle la *stomalimné.* Entre les deux plaines règne une longue colline, qui sort directement des deux prolongements de l'Ida; commençant à la saillie sur laquelle est située la Nouvelle Ilion et s'y soudant en quelque sorte (συμφυῆς αὐτῷ), elle s'avance (vers le sud) dans la direction de Cébrénie, de manière à figurer avec le reste la lettre ∈. »

La description de Pline[1] concorde avec celle de Strabon : « Puis vient le port des Achéens, dans lequel se déverse le Xanthe joint au Simoïs, ainsi que le Vieux Scamandre, après avoir formé un marais. »

Enfin Virgile[2] nous confirme l'identité de cette rivière avec le Simoïs homérique, quand, en parlant des secondes noces d'Andromaque, veuve d'Hector, avec un autre fils de Priam, Helenus, qui devint roi de Chaonie, il nous dit :

Ante urbem in luco falsi Simoentis ad undam
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem
Et geminas causam lacrymis sacraverat aras.

Le tombeau d'Hector se trouvait donc au milieu d'un bois voisin du Simoïs; Strabon[3], au contraire, le place dans un bois à Ophrynium, et son assertion est confirmée par Lycophron dans sa *Cassandre.* Du reste, Ophrynium est fort rapproché de la rivière en question, qui, d'après tous les témoignages, ne saurait être que le Simoïs.

Comme le nom actuel du Simoïs, *Doumbrek,* n'est pas, à ce qu'on croit, d'origine turque, quelques personnes veulent y voir une corruption de Thymbrius, et concluent de là que le cours d'eau qui sillonne la plaine de Troie au nord-est pour aller se jeter dans le Kalifatli Asmak (ancien lit du Scamandre) en avant d'Ilion, est le Thymbrius, et non le Simoïs.

A cela je réponds qu'il n'y a pas d'exemple d'un mot grec dont la finale *os* soit remplacée en turc par un *k,* et qu'ensuite Doumbrek doit être composé des deux mots turcs *Don barek; Don* signifie glace, et *barek,* possession ou séjour, ce qui revient presque à dire *qui contient de la glace.* Le nom s'expliquerait d'ailleurs par cette particularité qu'en hiver les eaux débordées du Simoïs se congèlent souvent et font de ce coin de la plaine une nappe de glace. En outre, si dès l'époque classique cette rivière était appelée Simoïs, il est impossible de ne pas l'assimiler au Si-

---

[1] *H. N.* V, 33.
[2] *Æn.,* III, 302-305.
[3] XIII, p. 595 : πλησίον δ' ἐστὶ τὸ 'Οφρύνιον, ἐφ' ᾧ τὸ τοῦ Ἕκτορος ἄλσος ἐν περιφανεῖ τόπῳ.

moïs d'Homère. Selon la juste observation de Mac-Laren [1], dans toutes les parties du monde les cours d'eau ont conservé leurs noms avec une merveilleuse persistance à travers les vicissitudes du langage et les révolutions politiques. Qu'un nom ancien disparaisse, c'est possible ; mais que subsistant on le transporte d'une rivière à une autre, voilà ce qui ne se conçoit pas.

L'*Iliade* ne parle pas des gués du Simoïs, bien que les armées aient été forcées de le franchir souvent dans leurs marches incessantes à travers l'entre-deux des rivières, théâtre de tous les engagements. En admettant même que jadis, avant l'invention des moulins hydrauliques, le volume de ses eaux ait été un peu plus fort, cela n'ajouterait guère à son importance. Il n'y avait donc pas lieu de parler de gués.

(*b*) Le *Thymbrius,* nommé ὁ Θύμβριος par Strabon [2] et Eustathe [3], est une petite rivière qui naît dans le voisinage immédiat du mont Kara Your, reçoit les eaux de dix ou douze vallons et tombe, à angle droit, dans le Scamandre, en face de Bounarbashi. Son nom moderne est Kemar Sou, du grec καμάρα (voûte) et du turc *sou* (eau), nom qu'il doit à un aqueduc romain qui le franchit à 5 kilomètres environ de son confluent. Homère n'en dit rien du tout, quoiqu'il mentionne la ville de Thymbré [4].

La position de cette ville correspond à celle qu'occupe sur les bords du Thymbrius la ferme d'Akchi Kioi ; son propriétaire actuel, M. Frank Calvert, y a fait des fouilles et découvert des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur l'identité de l'une et de l'autre. Le terrain est partout jonché de débris d'antique poterie hellénique. Le lieu même où s'élève la ferme est à la hauteur de $63^{m},35$ au-dessus du niveau de la mer, d'après les calculs de M. Burnouf. Strabon prétend que le fameux temple d'Apollon Thymbrien [5] était à 50 stades de la Nouvelle Ilion, près du confluent du Thymbrius et du Scamandre. Ainsi que l'a fait remarquer mon ami le professeur Sayce [6], qui a dernièrement visité la Troade, c'est sur la colline presque entièrement artificielle d'Hanaï Tepeh que devait s'élever le temple. M. Burnouf donne à cette colline, où j'ai fait des fouilles avec M. Calvert, une hauteur de $87^{m},75$, et $24^{m},5$ au point de jonction des deux rivières. La distance assignée par Strabon est donc parfaitement exacte.

« Le Thymbrius, suivant une note de M. Burnouf, suit le fond d'une vallée entre les collines d'Akchi Kioi et celles qui regardent le sud. Il a environ 9 mètres de large, des eaux très limpides, et il est ombragé

[1] *Observations on the Topography of the plain of Troy.* — Voy. Barker Webb, *Topogr. de la Troade,* p. 47.

[2] XIII, p. 598.

[3] *Ad. Hom. Il.*, X, 430.

[4] *Il.*, X, 430 :
πρὸς Θύμβρης δ' ἔλαχον Λύκιοι Μυσοί τ' ἀγέρωχοι.
« Non loin de Thymbré, les Lyciens et les Mysiens superbes avaient leur place assignée. »

[5] XIII, p. 598 : πλησίον γάρ ἐστι τὸ πεδίον ἡ Θύμβρα καὶ ὁ δι' αὐτοῦ ῥέων ποταμὸς Θύμβριος, ἐμβάλλων εἰς τὸν Σκάμανδρον κατά τὸ Θυμβραίου Ἀπόλλωνος ἱερόν.

[6] Dans l'*Academy,* 18 octobre 1879.

de grands arbres. Ses bords escarpés, hauts de 3 à 4 mètres, laissent voir deux couches très distinctes. Celle de dessus consiste en terres d'alluvion que les pluies ont amenées des hauteurs voisines; celle de dessous forme une masse compacte d'argile plastique de même nature que le sol de la plaine du Scamandre. Grâce à l'élévation des rives, on distingue fort bien l'endroit où se réunissent les deux rivières[1]. A l'époque des inondations, le vaste polygone inscrit entre le Thymbrius, le Scamandre et les collines orientales n'est plus qu'une nappe d'eau, qui se précipite vers l'est avec violence, fait déborder le marais (aujourd'hui desséché) au nord d'Akchi Kioi, se déverse dans le grand lit du Kalifatli Asmak, où coulait autrefois le Scamandre, et se partage en d'autres courants qui suivent la même direction. Le 18 mai 1879, nous vîmes toute cette plaine couverte d'arbres morts et de branchages, que les eaux y avaient entraînés et qui étaient retenus par les buissons de gattiliers et de tamaris. »

(*c*) Le *Scamandre* (ὁ Σκάμανδρος, ainsi appelé par les hommes, d'après Homère, mais désigné par les dieux sous le nom de *Xanthus*[2] ou fleuve Jaune), est le Mendéré moderne, corruption du nom primitif.

L'étymologie qu'en donne Eustathe[3] est un simple jeu de mots : Σκάμανδρος, σκάμμα ἀνδρὸς (Ἡρακλέους) τὸν Ξάνθον ἐκ γῆς προήγαγεν, en creusant l'homme (Hercule) fit jaillir le Xanthe de la terre. Quant à la finale, elle accompagne plusieurs noms des rivières de l'Asie Mineure, tels que le Mæandros, l'Alandros, et d'autres. Il est possible que la dénomination des dieux, c'est-à-dire des premiers colons grecs, ne soit qu'une traduction du nom originel.

Comme nous l'avons déjà dit[4], Homère mentionne deux sources coulant dans le Scamandre, deux sources, l'une tiède et l'autre froide, situées au-dessous des remparts de la cité ; mais ailleurs il fait descendre ce fleuve avec plus de raison du mont Ida. J'ai donné plus haut une description des sources du Scamandre, que j'ai vues moi-même[5].

Strabon, se fondant sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, qui était né dans le pays, affirme que le Scamandre provient, par une seule source, du mont Cotylus, une des cimes de l'Ida, à 120 stades environ au-dessus de Scepsis; que le Granique et l'Æsépus ont une même origine, mais par plusieurs sources, et qu'elles sont si proches de celle du Scamandre que toutes sont contenues dans un espace de 20 stades, le Scamandre coulant à l'ouest, les deux autres au nord, et la longueur de l'Æsépus étant d'environ 500 stades[6]. Il confirme le fait de la jonction du Scamandre et du

---

1 Ce qui veut dire que les bords de la rivière ne sont pas rongés de manière à se confondre avec la plaine.

2 *Il.*, XX, 73-74 :

. . . ποταμὸς βαθυδίνης,
ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοί, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον.

3 Ad *Il.*, XX, 74.

4 Voy. p. 58.

5 Voy. p. 61.

6 Strab. XIII, p. 602 : ἔμπειρος δ' ὢν τῶν τόπων, ὡς ἂν ἐπιχώριος ἀνήρ, ὁ Δημήτριος τοτὲ μὲν οὕτως λέγει περὶ αὐτῶν· « ἔστι γὰρ λόφος τις τῆς Ἴδης Κότυλος· ὑπέρκειται δ' οὗτος ἑκατόν που καὶ εἴκοσι σταδίοις Σκήψεως, ἐξ οὗ ὅ τε Σκάμανδρος ῥεῖ καὶ ὁ Γράνικος, καὶ Αἴσηπος, οἱ μὲν πρὸς ἄρκτον καὶ τὴν Προποντίδα, ἐκ

Simoïs, et dit que le Scamandre se jette dans l'Hellespont près de Sigée. « Mais, ajoute-t-il, les deux rivières, dont l'une s'approche de Sigée et l'autre de Rhœtée, se réunissent un peu au-dessous de la Nouvelle Ilion et vont tomber dans la mer, à Sigée, où elles forment ce qu'on appelle la *stomalimné* (une lagune)[1]. »

Le même écrivain dit plus loin : « A une petite distance est le village des Iliéens (Ἰλιέων κώμη), où s'élevait, dit-on, l'ancienne Ilion, à 30 stades de la nouvelle[2]. » Et dans un autre passage : « Il n'y a en cet endroit ni les sources chaudes, ni la source du Scamandre, qui se trouve dans la montagne, où elle est unique, et non double. Les sources chaudes auraient donc disparu, tandis que la source froide, dérivée du Scamandre par un canal souterrain, reparaîtrait ici (devant Ἰλιέων Κώμη); ou bien on l'aurait appelée source du Scamandre parce qu'elle en est voisine ; car c'est souvent ce qui arrive pour plusieurs sources d'une seule et même rivière[3]. »

Le cours du Scamandre, depuis ses sources jusqu'à son embouchure dans l'Hellespont près de Koum Kaleh, est, en ligne droite, de 10 milles allemands[4], selon G. d'Eckenbrecher[5], et de 20 lieues de France[6], selon Tchihatcheff. Ses sources sont à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa pente est en moyenne de 21 mètres par lieue[7]; mais elle varie beaucoup suivant les localités : très rapide jusqu'au district d'Iné et même jusqu'à Bounarbashi, elle devient plus loin relativement insensible.

M. Burnouf, qui a étudié avec beaucoup de soin l'ancien et le nouveau lit du Scamandre, m'a envoyé sur ce sujet la note suivante :

« A l'époque des inondations, le Scamandre s'élance avec furie dans l'étroit passage que lui laissent les rochers de Bounarbashi, charriant du sable et du gravier qu'il dépose çà et là en quantités suffisantes pour modifier son cours. Aussi en change-t-il souvent, et ce n'est qu'après s'être réuni au Thymbrius qu'il a une marche régulière. A cet endroit-là, il était vers la fin de mai, à 24^{m},50 au-dessus du niveau de la mer, mesure d'une grande importance puisqu'elle permet d'établir l'inclinaison

---

πλειόνων πηγῶν συλλειβόμενοι. ὁ δὲ Σκάμανδρος ἐπὶ δύσιν ἐκ μιᾶς πηγῆς· πᾶσαι δ' ἀλλήλαις πλησιάζουσιν, ἐν εἴκοσι σταδίων περιεχόμεναι διαστήματι· πλεῖστον δ' ἀφέστηκεν ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τὸ τοῦ Αἰσήπου τέλος, σχεδόν τι καὶ πεντακοσίους σταδίους. »

[1] XIII, p 597 : οἱ δὲ ποταμοὶ ὅ τε Σκάμανδρος καὶ ὁ Σιμόεις, ὁ μὲν τῷ Σιγείῳ πλησιάσας, ὁ δὲ τῷ Ῥοιτείῳ, μικρὸν ἔμπροσθεν τοῦ νῦν Ἰλίου συμβάλλουσιν, εἶτ' ἐπὶ τὸ Σίγειον ἐκδιδόασι καὶ ποιοῦσι τὴν Στομαλίμνην καλουμένην.

[2] XIII, p. 597 : Ὑπὲρ δὲ τούτου μικρὸν ἡ τῶν Ἰλιέων κώμη ἐστίν, ἐν ᾗ νομίζεται τὸ παλαιὸν Ἴλιον ἱδρῦσθαι πρότερον, τριάκοντα σταδίους διέχον ἀπὸ τῆς νῦν πόλεως.

[3] XIII, p. 602 : οὔτε γὰρ θερμὰ νῦν ἐν τῷ τόπῳ εὑρίσκεται, οὐθ' ἡ τοῦ Σκαμάνδρου πηγὴ ἐνταῦθα, ἀλλ' ἐν τῷ ὄρει, καὶ μία, ἀλλ' οὐ δύο· τὰ μὲν οὖν θερμὰ ἐκλελεῖφθαι εἰκός, τὸ δὲ ψυγρὸν κατὰ διάδυσιν ὑπεκρέον ἐκ τοῦ Σκαμάνδρου κατὰ τοῦτ' ἀνατέλλειν τὸ χωρίον, ἢ καὶ διὰ τὸ πλησίον εἶναι τοῦ Σκαμάνδρου καὶ τοῦτο τὸ ὕδωρ λέγεσθαι τοῦ Σκαμάνδρου πηγήν· οὕτω γὰρ λέγονται πλείους πηγαὶ τοῦ αὐτοῦ ποταμοῦ.

[4] Le mille allemand, de 15 au degré, équivaut à 4 milles géogr. anglais, ou à 4 1/2 milles officiels environ.

[5] *Die Lage des Homerischen Troja*, p. 4.

[6] *Asie Mineure : Description physique, statistique et archéologique*, p. 78.

[7] Dans son calcul, Tchihatcheff n'a sans doute point tenu compte de tous les détours du Scamandre, parce que, s'il fallait estimer la pente du courant en droite ligne depuis les sources, elle excéderait 46 pieds par mille.

de la plaine de Troie. Afin d'obtenir la pente moyenne par mètre, il suffit de prendre sur notre carte la distance en droite ligne depuis le confluent du Scamandre et du Thymbrius jusqu'au rivage de la mer près de la Stomalimné, et de diviser par cette distance les $24^{m},50$. On obtiendra ainsi le nombre de millimètres par mètre de longueur horizontale, c'est-à-dire, en coupe, la pente moyenne de la plaine. Pour déterminer celle du fleuve, il est nécessaire d'en suivre toutes les sinuosités sur la carte. Le nombre des millimètres (chiffre diviseur) augmentera ainsi beaucoup; néanmoins, la division des $24^{m},50$ par ce nombre donnera encore au courant une rapidité moyenne considérable. Durant les inondations, elle s'accroît encore, et souvent les eaux montent de $24^{m},50$ jusqu'à $26^{m},50$ au moins, ou 27 mètres. La quantité d'eau amenée à cette époque par le Thymbrius est énorme; car, malgré la hauteur de ses rives, il les comble et déborde dans la plaine. A son confluent, le Scamandre atteint une largeur d'environ 150 mètres. Ses rives ne sont pas si hautes que celles du Thymbrius parce qu'elles n'ont pas, comme les siennes, une couche supérieure d'alluvion. En cet endroit, le fond de la vallée du Thymbrius domine de 2 mètres la plaine du Scamandre. L'altitude de cette plaine est alors de $27^{m},22$. Après le confluent, le lit actuel du Scamandre se rétrécit, et dès lors ses eaux coulent entre deux bancs escarpés d'argile plastique. Au bac de Kalifatli, ils ont 1 mètre environ de haut; le fleuve n'a plus que 30 mètres de large, mais il est profond d'un bord à l'autre. Au pont de Koum Kaleh, son lit mesure 117 mètres, et dans la période qui s'étend entre l'inondation et la sécheresse, l'eau n'en remplit que la moitié.

« *L'ancien lit du Scamandre,* le Kalifatli Asmak actuel, par ses bords ravagés, par l'absence de terrains plats et par ses monticules de sable, se distingue facilement du nouveau lit, qui a des bords escarpés et point d'ondulations sablonneuses, sauf à Koum Kaleh, près de son embouchure. Les accumulations de sable et de gravier ont presque effacé les traces de l'ancien lit sur un certain espace au-dessous du confluent avec le Thymbrius. Les vents d'ouest ont chassé le sable sur la partie orientale de la plaine, et leurs tourbillons l'ont amoncelé sous forme de dunes tout le long de l'ancien lit. J'ai moi-même assisté à l'un de ces phénomènes. L'inondation précédente avait déposé sur les terrains submergés une couche de sable d'environ 2 centimètres; sous l'effort du vent qui la poussait à l'est, elle forma autour des buissons autant de petits monticules, et découvrit par places le sol argileux de la plaine.

« La configuration des terrains a favorisé ce changement de lit. A l'est de la plaine, les collines projettent vers le fleuve une dernière saillie, qui y forme une rive escarpée, tandis que les petites plaines comprises entre ces ondulations vont aboutir à un marais. C'est ainsi que, devant la Nouvelle Ilion, le vieux Scamandre passe entre une rive escarpée et une rive assez haute formée de sables d'alluvion, au sortir desquelles il s'étend de nouveau jusqu'à avoir une largeur de 200 mètres. Un peu plus

loin, il rencontre le versant occidental qui descend d'Hissarlik; pour le contourner, il est forcé de faire un coude presque à angle droit, et un second lui rend ensuite sa première direction. En réalité, juste en face de Troie, la plaine s'exhausse brusquement, et forme une sorte de levée (voy. le croquis fig. 20, *b, b*), ayant au moins 1^{m},50 de hauteur. A partir du point *c*, le vieux lit s'avance en droite ligne jusqu'au pont au-dessous d'Hissarlik.

« A cet endroit, la plaine est de 15 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la largeur de l'ancien lit atteint 93 mètres. Un sondage opéré sur la rive droite a démontré que le lit du fleuve était jadis bien plus large, et qu'il a été rétréci par l'accumulation des sables d'alluvion. L'on n'y trouve aucun dépôt marin; les roches désagrégées du massif de l'Ida ont seules contribué à leur formation. L'espace compris entre le pont d'Hissarlik et le monticule que nous regardons comme la tombe d'Ilus, offre des particularités intéressantes. A 500 mètres environ en aval du pont, s'élève sur la rive gauche du vieux Scamandre une grosse éminence sablonneuse, dont le versant occidental est couvert de ruines et de débris, qui indiquent l'emplacement d'une ville ancienne; on y voit encore des restes de murailles. Selon toute vraisemblance, c'était Polium, fondée, d'après Strabon [1], au bord du Simoïs par les Astypaléens qui habitaient Rhœtée, et appelée plus tard Polisma; n'étant pas bâtie dans un lieu naturellement fort, elle ne tarda pas à être détruite.

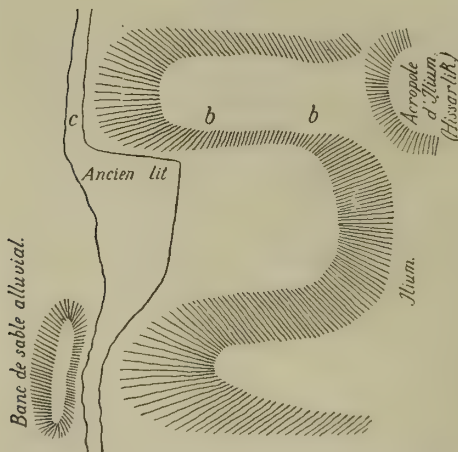


Fig. 20. — Plan indiquant le vieux lit du Scamandre en face de Troie.

« Les vestiges dont nous parlons se trouvent, non sur le Simoïs, il est vrai, mais immédiatement à son embouchure dans le vieux Scamandre (voy. le plan ci-après fig. 21). Aujourd'hui ils disparaissent en partie sous les misérables huttes de Koum Kioi (village des Sables), qu'un air pestilentiel rend inhabitables pendant l'été. A l'est, il y a un cimetière turc, et au delà un terrain plat, espèce de lagune qui a le fleuve pour limite.

« A l'est de l'ancien Scamandre, une plaine basse mène au Simoïs, dont la rive droite surplombe la gauche de 2 mètres; il en est ainsi jusqu'à son confluent, qui a lieu un peu au-dessous. Un détour subit que fait alors à l'ouest le vieux Scamandre lui donne l'air de continuer le cours du Simoïs,

[1] Strab. XIII, p. 601 : πρῶτοι μὲν οὖν Ἀστυπαλαιεῖς, οἱ τὸ Ῥοίτειον κατασχόντες, συνῴκισαν πρὸς τῷ Σιμόεντι Πόλιον, ὃ νῦν καλεῖται Πόλισμα, οὐκ ἐν εὐερκεῖ τόπῳ· διὸ κατεσπάσθη ταχέως.

qui vient de l'est ; ce fait mal observé a causé l'erreur des topographes, qui

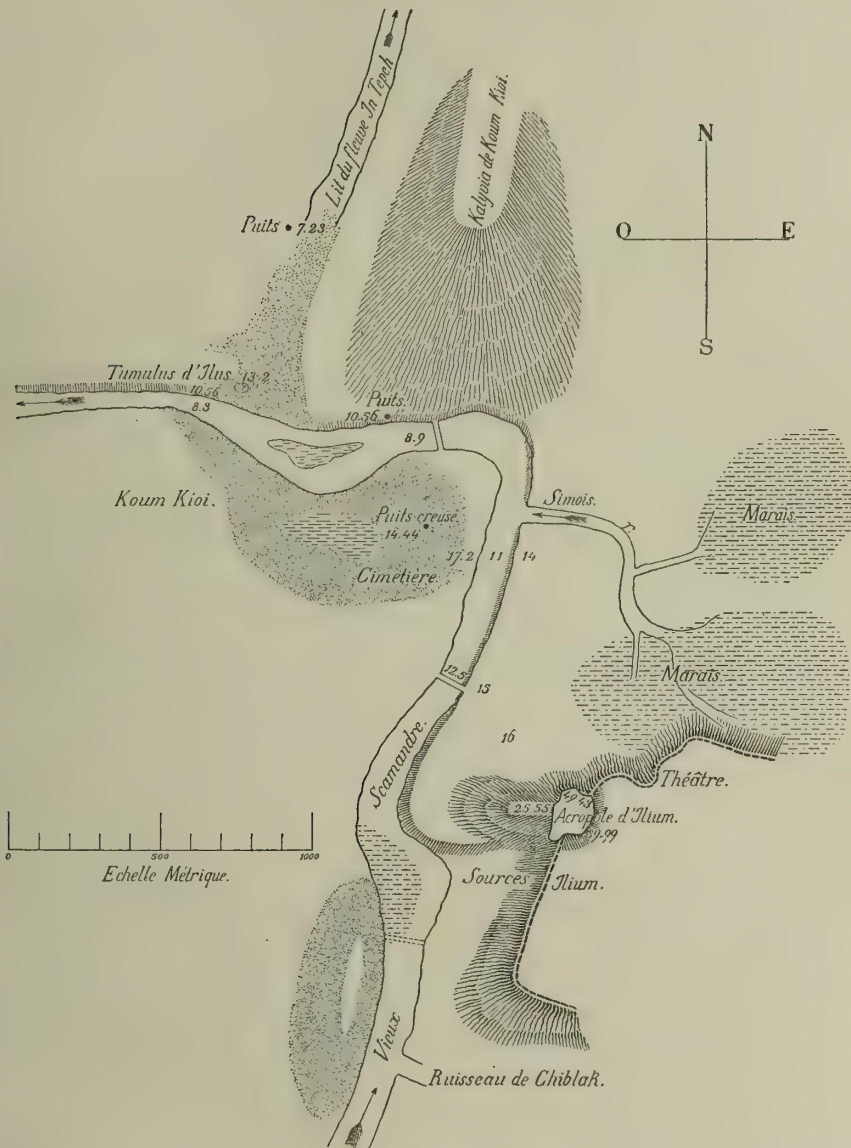


Fig. 21. — Les dunes du vieux Scamandre.

Le confluent du Simoïs et du vieux Scamandre est entre Troie et la colline au nord-est de Koum Kioi. La plaine du Simoïs y est de 2 mètres plus élevée que la plaine du Scamandre. En face de ce confluent est une grande dune de sable, qui a été percée par la rivière entre Koum Kioi et la tombe d'Ilus ; la dépression entre la plaine (8^m,33) et la colline de Kalyvia a donné un passage à la rivière, laquelle se déchargeait alors dans le lit de l'In Tepeh. Entre le tumulus d'Ilus et ce lit de l'In Tepeh se voit le sable qui a rempli cette dépression. (Les nombres indiquent les altitudes en mètres.)

dirigent le Simoïs droit à la mer en lui faisant suivre le lit de l'In Tepeh Asmak. Dans ce détour, la rive du vieux Scamandre, du côté de Koum

Kioï, est effacée et se confond avec la plaine ; de l'autre côté, au contraire, elle est à pic, et le terrain contigu monte graduellement vers les hauteurs d'In Tepeh, opposant une barrière infranchissable au passage du Simoïs. Plus loin vient le pont de Koum Kioi, au nord de la dune formée des sables d'alluvion. Le sondage opéré près du cimetière dans la couche d'argile plastique au niveau de la plaine, a fourni la preuve de cette formation.

« Au nord du pont de Koum Kioi, la rive du vieux Scamandre s'élève à $10^{m},56$ au-dessus du niveau de la mer, hauteur qu'elle conserve pendant 1 kilomètre environ à l'ouest. Cette sorte de plateau aboutit à un tumulus conique, analogue, d'après sa position, à la tombe d'Ilus, dont il est plusieurs fois question dans l'*Iliade*. Toutefois les fouilles n'ont pas démontré qu'il y ait eu là rien de semblable ; ce n'est probablement qu'un simple monticule de sable, transformé en tombeau par la légende. Dans son état actuel de dégradation, il n'a plus que 1 mètre de hauteur ; mais le sol d'où il s'élève est sablonneux et domine les eaux moyennes de plus de 2 mètres.

« En s'éloignant de la tombe d'Ilus, la rive de l'ancien Scamandre consiste en sable durant plus de 200 mètres, pour reprendre ensuite sa composition ordinaire d'argile plastique. Il y a donc là un banc de sable à travers lequel le fleuve s'est frayé un passage. De la tombe d'Ilus en allant vers le nord, ce banc est long de plus de 500 mètres, et large en conséquence. Tout cet espace de terrain est cultivé, mais la maigreur et la pauvreté de ses récoltes offrent un contraste frappant avec la richesse des produits qui croissent à l'est et à l'ouest dans la partie argileuse. Un puits creusé sur le bord de ce champ de sable nous a permis de constater que le niveau de la couche argileuse est inférieur au lit de la rivière ; il ressort de là que si ce sable était enlevé, on découvrirait un large canal par lequel s'écoulerait la rivière. Cette dépression du sol s'arrête au lit de l'In Tepeh Asmak. On peut donc admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'au temps où les monticules de sable de Koum Kioi et de la tombe d'Ilus n'avaient pas encore obstrué son cours, le Scamandre se dirigeait au nord et occupait jusqu'à la mer le lit de l'In Tepeh. C'est l'invasion du sable qui l'a forcé à porter son lit à l'ouest ; conclusion d'autant plus fondée que le niveau général de la grande plaine à l'ouest de l'In Tepeh est plus élevé que la surface de la dépression sablonneuse.

« Si, à l'époque de la guerre de Troie, le Scamandre avait encore pour lit principal celui qui, de nos jours, lui sert dans la saison des pluies, le changement en question a dû se produire peu de temps après. Cela paraît résulter de l'emploi que fait Strabon du mot de *stomalimné* (lagune d'embouchure), car ce mot prouve qu'il y avait là, du temps de ce géographe, ou du moins de Démétrius de Scepsis (vers 180 avant J.-C.), l'embouchure d'un fleuve.

« Après la tombe d'Ilus, le vieux Scamandre coule entre des berges très hautes et à pic, ce qui montre que le lit est relativement de date

récente. Au pont de bois voisin de la *Stomalimné,* l'altitude du sol n'excède pas 2^m,77, et la largeur du fleuve est de 45 mètres.

« La *Stomalimné* est une lagune qui mesure environ 800 mètres en longueur, et 200 à 300 en largeur moyenne. Là vient se déverser le Kalifatli Asmak, l'ancien Scamandre. Un canal étroit réunit à l'Hellespont cette lagune, dont les eaux sont bourbeuses. A droite, l'argile de la plaine s'étend jusqu'à la mer et la flanque de falaises escarpées; à gauche, c'est-à-dire à l'ouest, l'argile s'interrompt à 300 mètres environ du rivage. Vient ensuite une langue de terre en forme de triangle, laquelle s'arrête à son tour au canal d'écoulement de la *Stomalimné :* c'est un banc de sable accidenté, avec des creux et des renflements, ceux-là de 50 centimètres, ceux-ci de 1 à 2 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un sondage de 1 mètre dans un de ces creux a suffi pour arriver au-dessous de ce niveau. La première couche, composée de sable gris, n'avait que deux centimètres d'épaisseur; une seconde, de sable bleu foncé, était mélangée à beaucoup de racines végétales; la dernière, d'un bleu foncé pur, et la plus ancienne en date, ressemblait au sable de marais. Ces diverses couches sont évidemment produites par le limon du fleuve; elles ne contiennent ni détritus marins ni pierres. L'espace occupé par ce banc de sable est fort restreint; il paraît s'être formé de la même manière que l'alluvion de Koum Kaleh; mais il n'a pas l'air de s'étendre plus loin dans l'Hellespont, dont le courant le maintient dans ses limites actuelles. Le puits creusé au-dessous du niveau de la mer ne tarda pas à se remplir d'une eau trouble, qui s'éclaircit bientôt; son goût saumâtre, à peine appréciable, prouvait qu'elle provenait, non de la mer, mais de la *Stomalimné.* »

De son côté, M. Virchow assure n'avoir trouvé dans la plaine de Troie rien qui plaide en faveur de la formation marine du sol ou de ses progrès sur la mer. Dans une longue et savante dissertation [1], il démontre avec évidence que l'hydrographie de la plaine de Troie ne doit pas avoir sensiblement changé depuis l'époque de Pline et de Strabon. Il ajoute que dans le passage où, remontant du sud au nord la côte de la Troade, Pline écrit [2] : *Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein portus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti junctus : stagnumque prius faciens Palæscamander,* il n'a pu désigner par « ancien » Scamandre un autre cours d'eau que l'In Tepeh moderne; par le « Xanthe joint au Simoïs », que le Kalifatli, dont, alors comme aujourd'hui, le Simoïs était tributaire; et par « Scamandre », que la grande rivière qui passe près de Sigée.

« Le volume d'eau qui coulait jadis dans le lit du Kalifatli Asmak devait être, très certainement, plus considérable que celui qui y coule à présent, même en temps d'inondation, dit M. Virchow; l'éten-

---

[1] *Landeskunde,* etc., p. 124-140.

[2] *H. N.* V, 33.

due de son lit répond si bien à l'idée d'un grand cours d'eau à l'action énergique que celui de nos jours semble un diminutif de sa puissance primitive. Où l'eau coulait autrefois, il y a maintenant de larges relais de terrain couverts de buissons, avec des talus fortement crevassés. Çà et là on voit encore des criques profondes, dont le courant actuel n'aide point à expliquer l'origine. En maint endroit, notamment sur la rive gauche, s'élèvent des rangées d'éminences sablonneuses, formées jadis par voie d'alluvion, et devenues si hautes que l'eau n'en gagne jamais le pied. Les sources ordinaires de l'Asmak au marais de Duden, près d'Akchi Kioi, ne sont pas assez abondantes pour alimenter une grosse rivière. Or, dans la région du confluent du Thymbrius et plus loin en aval, il s'est formé plusieurs bras, assez larges et presque toujours à sec, dérivant du Scamandre, qui se rendent tous dans le Kalifatli Asmak aux environs de ces sources, et qui, maintenant encore, lors de la crue des eaux, reçoivent le trop-plein du Scamandre. Le tribut, temporaire du reste, de ces affluents ne suffit pas à donner au Kalifatli l'impétuosité qu'il devait avoir dans l'antiquité, à en juger par l'état de ses rives. Il ne pourrait acquérir une force pareille que si les eaux du principal lit du Scamandre venaient se réunir aux siennes. Cela a-t-il jamais pu arriver ? En jetant les yeux sur la carte de Spratt, on s'assurera que le principal lit qui, en hiver, amène les eaux du confluent au Kalifatli Asmak est la continuation directe du Scamandre, tel qu'il se présente après avoir contourné le Bali Dagh, à son entrée en plaine. On n'a qu'à prolonger la ligne du courant, qui alors se dirige presque directement vers le nord, pour tomber juste au marais de Duden. Il est donc très probable que le Scamandre a pris une fois cette route et que le Kalifatli Asmak représente son dernier cours à cette époque. Dans la suite, il est possible que ses eaux aient déplacé ce lit à force de dépôts alluviaux et s'en soient ouvert un nouveau plus à l'ouest, à travers la plaine. »

Ailleurs[1], M. Virchow est d'avis que l'ancien Scamandre (dans le lit du Kalifatli) tournait à l'est immédiatement au-dessous de Koum Kioi, et qu'il se jetait dans l'Hellespont par le lit de l'In Tepeh, près du cap Rhœtée. La profonde dépression sablonneuse, signalée par M. Burnouf au-dessous de Koum Kioi, entre le Kalifatli et l'In Tepeh, témoigne, selon lui, du passage du Scamandre. Une telle communication serait probable, car l'In Tepeh est bien trop large et trop profondément tranché pour faire supposer qu'il ait été formé par le bras septentrional du Simoïs, ruisseau tout à fait insignifiant. Ce ruisseau peut s'être déversé plus tard dans l'In Tepeh, peut-être à une époque où la communication entre le vieux Scamandre (Kalifatli Asmak) et l'In Tepeh était déjà fermée, mais certainement il n'a jamais été de force à produire le lit de ce dernier. « Dans cette partie de son cours, qui va d'Hissarlik et de Ka-

[1] *Landeskunde*, etc., p. 136-137, 170.

lifatli au confluent du Simoïs, le Kalifatli Asmak a un lit d'une telle largeur qu'il ne le cède point au lit actuel du Scamandre, et qu'aucun cours d'eau de la Troade n'en approche même de loin; *c'est un fait qui a été négligé par presque tous les critiques* [1]. »

Citons encore le savant professeur [2] : « En ce qui concerne les alluvions de la plaine, Maclaren [3] a introduit un argument important. S'appuyant sur les sondages opérés dans l'Hellespont par l'amirauté anglaise et indiqués sur sa carte, il a tracé le long de la côte trois courbes, qui embrassent respectivement des profondeurs d'une, de deux et de trois brasses. Ces lignes, au lieu d'être parallèles à la côte, se joignent à peu près à l'embouchure du Scamandre; elles s'écartent de terre en face de la *Stomalimné,* encore plus en face de l'In Tepeh, et se rapprochent l'une de l'autre, ainsi que de la côte, à la langue de terre en avant de Rhœtée. Il y a, en outre, la différence produite dans la configuration du littoral par les courbes d'une et de deux brasses, c'est-à-dire que celles-ci sont infléchies vers le sud, tandis que la ligne des trois brasses forme « une courbe renflée vers le nord et s'avance très loin de la côte et de la langue de terre. Immédiatement au delà de cette courbe, la profondeur de la mer atteint 10, 12, 16 et 19 brasses. D'après cela, Maclaren conclut que la masse d'alluvion qui a exhaussé le fond de l'Hellespont ne peut avoir été charriée par le Scamandre actuel, mais qu'il faut l'attribuer à une époque où ce fleuve traversait d'abord l'In Tepeh Asmak, et plus tard la *Stomalimné;* que l'Hellespont, dont le courant a une vitesse de deux milles à l'heure, transporte ses propres alluvions et une grosse part de celui du Scamandre dans la mer Égée, mais que le contre-courant du littoral, qui quelquefois, surtout par les vents d'ouest et de sud-ouest, est très violent, dissémine une certaine quantité de détritus le long de la côte jusqu'à Rhœtée; qu'enfin si l'embouchure du Scamandre avait toujours occupé l'emplacement actuel, les lignes de profondeur seraient parallèles au contour des côtes.

« Nous ne pouvons admettre l'hypothèse de Maclaren, à savoir que l'Hellespont ait été autrefois presque aussi profond le long des côtes qu'au milieu du détroit, et que la différence actuelle de profondeur provienne uniquement des dépôts alluviaux. D'autre part, nous avons des indications certaines sur l'existence de ces dépôts ainsi que sur leur direction, par exemple : 1° la barre de sable devant l'embouchure de l'In Tepeh [4], exactement orientée dans le sens du courant de l'Hellespont, car elle touche vers l'est à Rhœtée et s'allonge au loin vers l'ouest; 2° les bancs de sable à l'embouchure du Scamandre; 3° la plaine sablonneuse qui fait saillie dans l'Hellespont, sur laquelle est située Koum Kaleh, et qui s'étend vers le sud-ouest jusqu'au tombeau d'Achille. Ces faits prouvent,

---

[1] *Landeskunde,* etc., p. 138.
[2] *Ibid.,* p. 143 et suiv.
[3] Charles Maclaren, *The Plain of Troy described;* Edimbourg, 1863, p. 46.
[4] Virchow, *Landeskunde,* etc., p. 144.

à mon sens, non seulement qu'il y a là des dépôts d'alluvion, mais aussi que le courant oriental est le seul qui contribue à les former. Si elle dépendait surtout du contre-courant de l'ouest ou du sud-ouest, la langue de terre de Koum Kaleh n'existerait pas, ni la barre de sable de l'In Tepeh. »

« Ici vient se placer une circonstance dont on doit tenir compte : *la direction et la force du vent.* Je citerai à l'appui deux observations que je regarde comme assez probantes. L'une est le mouvement du sable à la citadelle de Koum Kaleh, mouvement qui accuse la prédominance d'une direction orientale, concordant avec la direction et le courant de l'Hellespont. L'autre est la position des arbres de Rhœtée et de la partie basse de la plaine; *ce sont des chênes, inclinés tous uniformément vers l'ouest-sud-ouest.* Ceci confirme le rapport de Maclaren [1], à savoir que le vent nommé jadis *Ventus Hellesponticus* souffle au moins pendant dix mois de l'année en aval du détroit. Cette marche du vent explique suffisamment pourquoi le sable est charrié le long des côtes dans la direction de l'ouest, et pourquoi avec le temps il s'est accumulé de plus en plus au-dessous et en face de Sigée, de façon à y former la langue de terre de Koum Kaleh. Les marais proprement dits, toutefois, sont à l'abri de l'envahissement, à moins que, comme dans la *Stomalimné,* la mer elle-même ne se charge de les nettoyer.

« Des recherches particulières m'ont convaincu qu'il n'y a point d'alluvion dans la *Stomalimné;* il s'agit plutôt d'un *lavage du sol marécageux* remplacé en partie par du sable de mer, mais il ne s'y forme pas de dunes. Ce lavage se produit à l'ouest de la *Stomalimné;* il témoigne de l'action puissante des flots dans la direction du courant hellespontique. Il faut donc, je le reconnais, tenir compte dans une certaine mesure des arguments de Maclaren. S'il est démontré que, malgré la force du courant oriental de la mer et du vent, la ligne des trois brasses devant l'In Tepeh arrondit au loin sa courbe dans l'Hellespont, et aussi en avant de la langue de terre de Rhœtée, cela viendrait corroborer l'opinion que l'alluvion a été jadis charrié en abondance par l'In Tepeh et peut-être même par le canal de la *Stomalimné,* à condition naturellement que l'exhaussement du fond de la mer soit dû à l'arrivage des sables et autres dépôts de terre ferme. On ne l'a pas prouvé, mais la chose est probable. En aucun cas, je ne saurais attribuer cet exhaussement à des dépôts provenant de la Propontide. Qu'il y ait des amoncellements de sable sur la côte, je l'admets, sans hésiter, comme un fait certain, et je tiens pour probable qu'il s'en soit produit à quelque distance des côtes dans la mer même; toutefois je n'en puis inférer grand'chose en ce qui regarde la formation du littoral. »

Strabon[2] dit positivement, il est vrai : « Le Scamandre et le Simoïs

---

[1] *The Plain of Troy,* p. 215.

[2] Strab., XIII, p. 595 : συμπεσόντες γὰρ ὅτε

réunis charrient une grande quantité de limon, le rejettent sur le rivage, où il obstrue l'embouchure et forme des lagunes salées et des marais. » Cependant, en aucun lieu du rivage on ne pourrait voir un accroissement du sol produit par le limon (ἰλύς), si ce n'est au bord de l'In Tepeh, et dans la partie supérieure de son cours. Le limon déversé dans l'Hellespont est aussitôt débarrassé de ses composants argileux; ce qui reste est pur sable mouvant. Ce sable peut modifier ou obstruer les embouchures des fleuves, et par suite leur barrer le passage; mais, excepté à la langue de terre de Koum Kaleh, il n'a exercé aucune action immédiate sur l'exhaussement du rivage, pas au moins depuis le temps qu'il y a des marais voisins de la mer. En conséquence, afin d'avoir une donnée certaine pour la question des formations alluviales, il nous semble nécessaire d'examiner de près le sol de la plaine en divers endroits.

Cet examen, le professeur Virchow [1] y procéda en faisant creuser un certain nombre de trous ; le premier, à droite du pont jeté sur le Kalifatli près d'Hissarlik. Il trouva, jusqu'à $1^{m},25$ de profondeur, une terre noirâtre très compacte, et au-dessous du sable commun, où l'on remarquait des parcelles de quartz et de mica, des grains noirâtres et des fragments de roche. Le second dans le monticule proche de Koum Kioi, sur la rive gauche du Kalifatli, où il y a un cimetière musulman; là, 2 mètres de sable commun de couleur brune, consistant surtout en grains de quartz à facettes mélangés avec du mica, et des cailloux polis. Le troisième, non loin de la route qui mène à Koum Kaleh, dans un lieu où cesse la zone des chênes Vélani et où commence le marais côtier proprement dit; il y trouva une argile brune très riche, la même qui compose les rives du Kalifatli. Le quatrième dans le lit surexhaussé et à sec de l'In Tepeh, près de la petite pointe de terre au coin sud-ouest de Rhœtée; à $1^{m},10$, même terre noire, compacte et gluante, sans cailloux, mais avec quantité de débris arrondis de brique cuite. Le cinquième, près du village de Kalifatli, dans un canal comblé du Scamandre; sable fin à la surface et commun au-dessous, ce dernier mêlé à du sable argileux, à de petits grains de quartz, soit arrondis, soit angulaires, ainsi qu'à de grosses parcelles de mica et à des cailloux communs, angulaires la plupart mais arrondis aux coins. Dans aucun de ces forages on ne trouva trace d'une formation marine. En analysant à Berlin divers échantillons des sables qu'il avait recueillis, M. Virchow a reconnu qu'ils consistaient tous en syénite quartzeuse.

A son avis, cette expérience résout la question de l'origine des couches alluviales de la plaine de Troie, car le Scamandre traverse au-dessous d'Evjilar un large zone de syénite en cours de désagrégation [2]. Une zone semblable, également drainée par ce fleuve, occupe la partie nord-est du

---

Σιμόεις καὶ ὁ Σκάμανδρος ἐν τῷ πεδίῳ πολλὴν καταφέροντες ἰλύν, προσχοῦσι τὴν παραλίαν, καὶ τυφλὸν στόμα τε καὶ λιμνοθαλάττας καὶ ἕλη ποιοῦσι.

[1] *Landeskunde*, etc., p. 146-154.

[2] Voy. Tchihatcheff, *Asie Mineure*, t. I, p. 359.

Chigri Dagh. D'ou il résulte que l'alluvion de la plaine de Troie provient essentiellement des hautes montagnes, surtout de l'Ida.

Dans la saison des hautes eaux, le Scamandre charrie non seulement les composants de la syénite désagrégée ; mais peut-être que le gros du limon dont il couvre la basse plaine provient de dépôts plus anciens de la plaine supérieure entre Iné et Beiramitch. Là, le fleuve et ses nombreux affluents rongent sans cesse et emportent les bords. Ses eaux, d'une limpidité parfaite à leur source, et qui n'ont encore à Evjilar aucune apparence de trouble, sont dans la basse plaine bourbeuses et jaunâtres, de manière à justifier de tout point le nom de Xanthe. Ce changement d'aspect se produit durant la traversée de la haute plaine ; et la matière en suspens qui trouble l'eau appartient aux masses récemment dissoutes d'une alluvion très ancienne, formée à une époque où le sol n'était qu'un lac.

La preuve une fois faite que l'alluvion de la basse plaine est essentiellement de provenance syénitique, il n'y a plus moyen d'attribuer aux autres rivières et ruisseaux une part quelconque dans le transport des matières qui la composent ; le Bounarbashi Sou, le Thymbrius, le Kalifatli Asmak n'entrent pas en ligne de compte, à moins qu'ils n'emportent par hasard, pour les charrier plus loin, les dépôts qu'a déjà faits le Scamandre. Savoir que le limon de tous les Asmaks, — du Kalifatli, du vieux Scamandre à l'ouest du village de ce nom, et surtout de l'In Tepeh, — provient des hautes montagnes, cela constitue un fait d'une importance très particulière. Les matières de l'Oulou Dagh, telles que le Simoïs les charrie, n'auraient jamais pu combler l'In Tepeh Asmak ; les mélanges de syénite et d'argile que j'ai recueillis dans l'ancien lit de cette rivière montrent clairement qu'il a été rempli par le limon du Scamandre. La plaine du Kalifatli Asmak contient, sous une couche récente de pur dépôt argileux, le même sable commun que, aujourd'hui comme autrefois, le Scamandre seul entraîne des plus hautes montagnes. De plus, le sable fin de la *Stomalimné,* quoique d'un grain plus menu, ne doit rien à la mer, sauf un mélange de coquilles ; et quant au reste, c'est justement un sable syénitique semblable à celui de la plaine, du sable de rivière charrié dans l'Hellespont, mais refoulé sur le littoral [1].

« Tout satisfaisant que soit en lui-même un tel résultat, continue M. Virchow [2], il n'est pas de grande utilité pour la question chronologique. Seulement, dans les fouilles du lit de l'In Tepeh Asmak, j'ai trouvé des fragments de briques, qui témoignaient que les dépôts limoneux étaient relativement récents, car ils n'ont pu avoir lieu qu'au temps où la plaine était peuplée d'habitants qui cuisaient la brique. Ajoutons que des fragments de cette espèce se rencontraient dans le sous-sol ainsi qu'à la surface. Donc, point de preuve contre l'opinion que *l'In Tepeh Asmak*

---

[1] A.-F. Mauduit, *Découvertes dans la Troade;* Paris, 1840, p. 136.

[2] *Landeskunde,* etc., p. 153.

n'aurait de ce côté cessé d'être un véritable cours d'eau qu'à une époque comparativement moderne. »

Ainsi, à part l'hydrographie, la plaine de Troie n'a subi que des modifications insignifiantes depuis la guerre de Troie. Tel est le résultat des études de MM. Virchow et Burnouf, résultat identique à celui qu'a obtenu M. P.-W. Forchhammer [1] par l'exploration faite, en 1839, de concert avec le lieutenant (aujourd'hui amiral) T.-A.-B. Spratt.

« Nous rejetons comme entièrement erronées, dit-il, les hypothèses sur une formation de la basse plaine par des alluvions postérieures à Homère, et sur l'existence fort avant dans les terres d'un prétendu port de mer que cette alluvion aurait fait disparaître. La réalité vient nettement à l'encontre de semblables hypothèses, qui ne sont d'aucune façon corroborées par l'autorité du poète. Il est absolument impossible d'expliquer comment les dépôts d'alluvion auraient réussi à exhausser les bords des rivières de 2 à 3 mètres, tandis qu'ils n'avaient pas encore rempli les lagunes que des bancs de sable séparaient toujours de l'Hellespont. Homère, qui mentionne la grande lagune, n'a point connaissance d'un port dans le voisinage du camp des Grecs et n'y fait pas l'ombre d'une allusion. Tout au contraire, maint passage de l'*Iliade* [2] prouve que le camp des Grecs était assis sur le rivage actuel de la mer ou de l'Hellespont. Scylax dit avec raison que la distance de la Nouvelle Ilion à la mer est de 25 stades. La plaine, telle qu'elle est, représente, dans tous ses traits essentiels, le royaume du vieux Priam et le champ de bataille d'Hector et d'Achille. »

On me permettra de citer à l'appui de ces arguments ce que j'écrivais moi-même il y a quinze ans [3] :

« Je suivis la côte à l'ouest, vers le promontoire de Sigée, tout en examinant attentivement la nature du sol pour voir si, comme le prétend Strabon, il pourrait être de formation alluviale et postérieur à la guerre de Troie. D'abord l'élévation graduelle de toute la pente de la chaîne d'In Tepeh me semblait repousser la supposition qu'un golfe ait jamais pu exister là, et j'en fus pleinement convaincu quand je vis les bords hauts et escarpés du petit fleuve In Tepeh Asmak et du ruisseau Kalifatli Asmak, près de leur embouchure dans un sol marécageux. Si ce sol était le produit des alluvions des rivières, les bords de ces rivières ne pourraient pas avoir une hauteur verticale de 2 à 3 mètres dans des endroits où la terre est humide et molle. D'ailleurs, les lagunes profondes qui sillonnent le rivage combattent énergiquement l'hypothèse que la plaine de Troie, en totalité ou en partie, ait été formée par alluvion ; car si les rivières faisaient des dépôts au profit de la plaine, elles auraient d'abord rempli ces lagunes. La grande Stoma-

---

[1] *Topographische und physiographische Beschreibung der Ebene von Troia*, p. 28.

[2] *Il.*, II, 92, 152 ; VIII, 501 ; XIII, 682 ; XIV, 31 ; XVIII, 66 ; XXIII, 59 ; XXIV, 12.

[3] *Ithaque, le Péloponnèse et Troie ;* Paris, 1869, p. 208.

limné (marais-lagune), dont parle Strabon [1], existe encore, et elle n'est, sans aucun doute, ni plus petite ni moins grande que du temps de Strabon, car l'eau de la lagune qui se perd par l'évaporation est remplacée aussitôt par l'infiltration de l'eau de mer ; en outre, le courant de l'Hellespont, qui marche avec une rapidité de trois nœuds par heure, enlève la matière alluviale des fleuves et la dépose sur les bas-fonds à gauche en sortant de l'Hellespont, à quelques kilomètres de la plaine de Troie, et ce même courant a toujours dû faire obstacle à l'accroissement de la côte. »

Dans un savant mémoire sur *la Côte asiatique de l'Hellespont* [2], M. Frank Calvert, qui a résidé vingt-quatre ans aux Dardanelles, prouve, avec toute évidence, que le sol a cessé de s'accroître sur la côte et que la mer envahit peu à peu la terre ferme. Après avoir rapporté plusieurs exemples de l'action dévastatrice des flots sur la côte asiatique au-dessus de la plaine de Troie, il ajoute :

« On peut comparer l'effet de l'Hellespont sur l'alluvion que lui apporte chacun de ses tributaires, au cours impétueux d'un fleuve lors de sa jonction avec l'un de ses affluents. Puisque sur les plages de Sultanieh Kaleh [3] et de Koum Kaleh [4], les embouchures du Rhodius et du Scamandre n'ont donné lieu à aucun accroissement, il en résulte clairement que la configuration de la côte n'a point varié depuis 1453 et 1659. Veut-on admettre qu'une majeure partie de la pointe de la terre alluviale de Nagara (Abydos) ait disparu depuis Xerxès ? Alors la proposition peut, d'après les témoignages historiques, être reculée jusqu'à l'an 480 avant notre ère. En se tenant au témoignage géologique, que nous offrent les versants dégradés du littoral et les bords étroits aux approches des embouchures de fleuves et de leurs deltas, surtout près des caps de Sigée et de Rhœtée, on constate l'action destructive que la mer a exercée bien avant les temps historiques, et l'on doit au contraire attribuer le retrait des deltas à un changement de niveau entre la terre et la mer. Ce changement n'est pas limité à l'Hellespont ; une exploration faite en 1875 sur toute la côte septentrionale de golfe de Volo a montré que, dans ces eaux sans courant et relativement paisibles, la mer a gagné sur la terre ferme. Si l'on reconnaît qu'on peut placer le camp des Grecs et le Naustathme sur le rivage d'alluvion compris entre Sigée et Rhœtée, l'observation géologique confirmera, selon moi, que la ligne de côtes était, dès la guerre de Troie, ce qu'elle est de nos jours, sans différence sensible. »

On a prétendu, en s'appuyant sur Homère, qu'il y avait de son temps un golfe profond dans la plaine. C'est, à mon avis, mal interpréter les passages cités à ce propos. Le poète dit d'abord [5] : « Ils s'avancèrent en face

---

[1] XIII, p. 595.

[2] Frank Calvert, *Ueber die asiatische Küste des Hellespont*, rapport lu dans la séance de la Société d'anthropologie de Berlin, le 20 décembre, 1879, p. 39.

[3] Fort de la ville des Dardanelles, bâti en 1453.

[4] Fondée, selon M. Calvert, en 1659.

[5] *Il.*, II, 92 :
ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο.

du profond rivage » ; et ensuite [1] : « Ils remplirent le grand espace du rivage qu'embrassent les deux promontoires. » Ce qui a trait évidemment à la basse plage qui s'étend du cap de Sigée au cap de Rhœtée, c'est-à-dire aux versants d'In Tepeh. Quant aux vers : « Mais le Scamandre tourbillonnant t'entraînera dans le vaste sein de la mer[2], » on n'y saurait retrouver l'idée d'un golfe réel ; d'ailleurs le mot εὐρύς est dans l'*Iliade* synonyme de large, et non de profond ; εὐρὺς κόλπος signifie donc simplement la large ou vaste étendue de la mer.

Pour moi, j'ai toujours pensé que non seulement l'ancien Scamandre était identique au Kalifatli Asmak, mais aussi qu'il empruntait jadis, à Koum Kioi, le lit de l'In Tepeh Asmak, par lequel il allait se jeter dans l'Hellespont près du promontoire de Rhœtée [3]. Qu'il ait eu cette direction et non pas une autre, c'est ce qui ressort évidemment de l'*Iliade;* car, s'il avait occupé son lit actuel à l'époque de la guerre de Troie, il aurait coulé au milieu du camp grec, et Homère aurait eu mainte occasion de parler d'un fait si important. De plus, on relève dans l'*Iliade* plusieurs passages d'où il résulte que, dans l'idée du poète, le camp était situé *à gauche* du Scamandre, tandis qu'avec sa présente direction il eût été à droite. Quand, par exemple, Priam, se rendant auprès d'Achille, dépasse la tombe d'Ilus et atteint presque aussitôt le gué du Scamandre, où il fait boire ses mules et ses chevaux [4], le camp des Grecs ne peut se trouver qu'à gauche ; et c'est encore le cas, lorsqu'à son retour il arrive au gué et dirige ses coursiers vers Ilion, suivi des mules qui portent le cadavre d'Hector [5]. Un troisième passage n'est pas moins explicite : Hector blessé, ses compagnons le prennent dans leurs bras et l'emportent hors de la mêlée jusqu'à son char ; mais en touchant au gué du large Xanthus, ils le descendent du char, le posent à terre et répandent de l'eau sur lui [6]. Il est hors de doute, suivant la remarque judicieuse de M. W. Christ [7], qu'en retournant à Ilion, Hector avait dû forcément passer le Scamandre ou Xanthe, car il n'est pas admissible que le conducteur du char ait pu s'écarter de la route plus courte et plus directe afin de laver les blessures du héros.

Le passage où Patrocle chasse, du côté de la flotte, l'avant-garde des

---

[1] *Il.*, XIV, 35-36 :

. . . . καὶ πλῆσαν ἁπάσης
ἠϊόνος στόμα μακρόν, ὅσον συνεέργαθον ἄκραι.

[2] *Il.*, XXI, 124-125 :

. . . . . ἀλλὰ Σκάμανδρος
οἴσει δινήεις εἴσω ἁλὸς εὐρέα κόλπον.

[3] Voy. Schliemann, *Troy and its Remains*, p. 72-73.

[4] *Il.*, XXIV, 349-351 :

οἳ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα παρὲξ Ἴλοιο ἔλασσαν,
στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν,
ἐν ποταμῷ.

[5] *Il.*, XXIV, 692 :

ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐϋῤῥεῖος ποταμοῖο,
et 696-697
οἳ δ' εἰς ἄστυ ἔλων οἰμωγῇ τε στοναχῇ τε
ἵππους, ἡμίονοι δὲ νέκυν φέρον.

[6] *Il.*, XIV, 428-436 :

... τὸν δ' ἄρ' ἑταῖροι
χερσὶν ἀείραντες φέρον ἐκ πόνου, ὄφρ' ἵκεθ' ἵππους
ὠκέας, οἵ οἱ ὄπισθε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο
ἕστασαν ἡνίοχόν τε καὶ ἅρματα ποικίλ' ἔχοντες·
οἳ τόν γε προτὶ ἄστυ φέρον βαρέα στενάχοντα.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐϋῤῥεῖος ποταμοῖο,
Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς,
ἔνθα μιν ἐξ ἵππων πέλασαν χθονί, κὰδ δέ οἱ ὕδωρ
χεῦαν.

[7] W. Christ, *Topogr. der Troianischen Ebene*, p. 203.

Troyens, déjoue leurs tentatives de rentrer dans Ilion, et les massacre entre les vaisseaux, le fleuve et le haut mur du camp[1], prouve encore que le camp des Grecs était à gauche du Scamandre et que le fleuve séparait le camp de la ville assiégée.

Mon sentiment sur le cours du Scamandre, par rapport au camp des Grecs, avait déjà été soutenu, en 1852, par un érudit de talent, Jules Braun, dans une étude remarquable intitulée *Homère et son temps*[2]. Toutefois, M. Christ[3] est d'avis que le Scamandre doit avoir coulé à l'ouest du camp, par la raison que toujours les principaux engagements ont lieu entre ce fleuve et le Simoïs; les combattants s'y poursuivent tour à tour, tantôt vers la ville, tantôt vers les vaisseaux, sans qu'il soit jamais parlé d'un passage de rivière. Homère, on l'oublie, est un poète épique, et non un historien; il écrit avec la licence d'un poète, non avec la minutieuse exactitude d'un géographe, et nous devons lui savoir gré de nous avoir esquissé, en traits généraux, la topographie de la plaine. D'après les passages cités plus haut, où le gué du Scamandre est mentionné, il est évident qu'on traversait ce fleuve pour aller au camp ennemi, qui était situé sur la rive gauche. Ailleurs le poète fait allusion[4] au confluent du Simoïs et du Scamandre qui se trouve juste en avant de Troie; il décrit mainte fois et très clairement les principaux combats qui avaient lieu entre les deux rivières et la cité; mais lui demander de raconter aussi comment les armées passaient le Scamandre, ce serait, je crois, trop exiger de lui. Le passage sur lequel s'appuie M. Christ[5] désigne seulement le terrain compris entre le Simoïs, le Scamandre et Troie. Dans un autre auquel j'ai déjà renvoyé[6], il est dit que les navires des Grecs occupent tout l'espace du littoral qui s'étend du cap de Sigée au cap de Rhœtée; on peut également l'entendre d'un camp établi à l'est de Sigée et au delà, et séparé de l'autre cap par la largeur de la rivière.

Les épithètes qu'Homère applique au Scamandre sont : ἠϊόεις[7], encaissé, d'ἠϊών, employé seulement par lui pour qualifier le rivage de la mer; ἐΰῤῥοος[8], au cours heureux; δινήεις[9], tourbillonnant; μέγας ποταμὸς βαθυδίνης[10], le grand fleuve qui tourbillonne; βαθύῤῥοος ἀργυροδίνης[11], profond aux flots d'argent; ἐΰῤῥοος ἀργυροδίνης, au cours heureux et aux flots d'argent[12]; δῖος[13], divin. Ses rives étaient hautes et escarpées[14]; on immolait en son honneur des taureaux ardents et des chevaux au dur sabot[15]. Le Scamandre avait été

---

[1] *Il.* XVI, 394-398 :
Πάτροκλος δ' ἐπεὶ οὖν πρώτας ἐπέκερσε φάλαγγας,
ἂψ ἐπὶ νῆας ἔεργε παλιμπετές, οὐδὲ πόληος
εἴα ἱεμένους ἐπιβαινέμεν. ἀλλὰ μεσηγύς
νηῶν καὶ ποταμοῦ καὶ τείχεος ὑψηλοῖο
κτεῖνε μεταΐσσων. . .

[2] Heidelberg, 1856-1858.

[3] *Topogr. der Troian. Ebene*, p. 202.

[4] *Il.*, V, 774-778.

[5] *Il.*, VI, 4.

[6] *Il.*, XIV, 35-36.

[7] *Il.*, V, 36.

[8] *Il.*, XIV, 433; XXI, 130; XXIV, 693.

[9] *Il.*, XIV, 434; XXI, 2, 8; XXIV, 694.

[10] *Il.*, XX, 73; XXI, 329, 603.

[11] *Il.*, XXI, 8.

[12] *Il.*, XXI, 130.

[13] *Il.*, XII, 21.

[14] *Il.*, XXI, 171, 175, 200.

[15] *Il.*, XXI, 131-132 :
. . . . . . ᾧ δὴ δηθὰ πολέας ἱερεύετε ταύρους,
ζωοὺς δ' ἐν δίνῃσι καθίετε μώνυχας ἵππους.

enfanté par Zeus [1]; il avait à Troie son prêtre vénéré par le peuple comme un dieu [2], ce qui nous ferait supposer que le dieu-fleuve avait aussi dans la ville un temple ou du moins un autel. Il était appelé Xanthe par les dieux, et assistait dans l'Olympe à leurs assemblées [3]. Il prit part au combat des dieux devant Troie [4]; il fit de grandes inondations [5]. Enfin, comme aujourd'hui, ses bords étaient couverts en abondance d'ormes, de saules, de tamaris, de lotus, de joncs et de souchets [6].

Si l'on veut avoir une excellente preuve de l'extrême importance que les Troyens attachaient à ce cours d'eau, et de la vénération dont ils l'entouraient, il suffit de rappeler qu'Hector, le plus puissant défenseur d'Ilion, se compare lui-même au Scamandre, et donne à son fils Astyanax le nom de *Scamandrien* [7].

Suivant Hérodote [8], le Scamandre fut le premier fleuve que l'armée de Xerxès eut à traverser depuis son départ de Sardes; elle n'y trouva point assez d'eau pour satisfaire la soif des hommes et des bêtes de charge; ensuite le roi monta jusqu'à la Pergame de Priam afin de la visiter. Cette assertion ne paraît pas exagérée; en effet, le Scamandre, bien qu'il ait un grand volume d'eau en hiver et au printemps, est en général réduit, dans la saison sèche, à l'état d'un maigre ruisseau. Je l'ai vu à différentes fois, et la dernière au commencement de juillet 1882, si desséché qu'il n'y avait plus trace de courant dans la plaine de Troie, rien qu'une succession de flaques d'eau stagnante. Le fait n'est pas rare; les paysans de Kalifatli, d'Yéni Cher et d'Yéni Kioi m'ont affirmé que dans les étés secs, — une fois en moyenne tous les trois ans, — il y a absence totale d'eau courante; et cela, ont-ils ajouté, arrive toujours dans l'été ou l'automne si, aux mois d'avril et de mai qui précèdent, il est tombé dans les montagnes de l'Ida de ces pluies abondantes qui fondent les neiges, et si elles ont été suivies d'une longue sécheresse. Arrivant au bord du Scamandre en un semblable moment, l'armée de Xerxès ne devait point y trouver assez d'eau pour la suffisance des hommes et des bêtes. Lucain [9] fait ressortir cette particularité, non sans moquerie, lorsqu'il dit que César, sans y prendre garde, avait passé sur un lit de sable le Xanthe sinueux, et qu'il posait tranquillement le pied sur l'herbe touffue.

---

[1] *Il.*, XIV, 434, XXI, 2; XXIV, 693.

[2] *Il.*, V, 77 :

Δολοπίονος, ὅς ῥα Σκαμάνδρου
ἀρητὴρ ἐτέτυκτο, θεὸς δ' ὣς τίετο δήμῳ . . .

[3] *Il.*, XX, 5-40 et 73-74.

[4] *Il.*, XX, 73-74.

[5] *Il.*, XXI, 234-242.

[6] *Il.*, XXI, 350-352 :

καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
καίετο δὲ λωτός τ' ἰδὲ θρύον ἠδὲ κύπειρον,
τὰ περὶ καλὰ ῥέεθρα ἅλις ποταμοῖο πεφύκειν.

[7] *Il.*, VI, 402-403 :

τόν ῥ' Ἕκτωρ καλέεσκε Σκαμάνδριον, αὐτὰρ οἱ ἄλλοι
Ἀστυάνακτ'· οἶος γὰρ ἐρύετο Ἴλιον Ἕκτωρ.

[8] VII, 43 : Ἀπικομένου δὲ τοῦ στρατοῦ ἐπὶ τὸν Σκάμανδρον, ὃς πρῶτος ποταμῶν, ἐπεί τε ἐκ Σαρδίων ὅρμηθέντες ἐπεχείρησαν τῇ ὁδῷ, ἐπέλιπε τὸ ῥέεθρον οὐδ' ἀπέχρησε τῇ στρατιῇ τε καὶ τοῖσι κτήνεσι πινόμενος, ἐπὶ τοῦτον δὴ τὸν ποταμὸν ὡς ἀπίκετο Ξέρξης, ἐς τὸ Πριάμου Πέργαμον ἀνέβη ἵμερον ἔχων θεήσασθαι·

[9] *Pharsal.* IX, 974 :

Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
Transierat, qui Xanthus erat; securus in alto
Gramine ponebat gressus.

Au temps de Pomponius Mela, géographe romain, qui florissait sous le règne de Claude (41-54), on n'attachait d'autre importance au Scamandre et au Simoïs que celle des anciens souvenirs ; car, dit-il à ce sujet, *fama quam natura majora flumina* [1]. Remarque fort juste, mais en contradiction avec le rapport de Pline, qui, vingt-cinq ou trente ans plus tard, décrivant ce qu'il avait vu du haut de son vaisseau en longeant les côtes de la Troade, qualifie le Scamandre de « rivière navigable » [2]. C'est là une mauvaise plaisanterie, parce que même en hiver il ne porterait pas de simples bateaux, à cause de son cours torrentueux et de ses nombreux bancs de sable. Le naturaliste romain commet encore une erreur évidente en faisant du Xanthe et du Scamandre deux rivières distinctes, et en parlant en outre d'un Palæscamandre. Des savants qui n'ont jamais mis le pied en Troade, forts du témoignage de Pline, ont souvent avancé qu'il fallait entendre par « Scamandre navigable » le bras artificiel par lequel s'écoule en partie dans la baie de Besika le ruisseau appelé le Bounarbashi Sou. Or, ce bras n'a que 4 à 6 mètres de largeur et de $0^{m},30$ à $1^{m},20$ de profondeur, et il est encore plus réduit à son embouchure. Ce serait en vérité se moquer que de le qualifier d'*amnis navigabilis*. D'accord avec M. Virchow, je soutiens que Pline n'a pu désigner par cette épithète que le Scamandre actuel ; par la phrase *Xanthus Simoenti junctus*, que le Kalifatli Asmak, où se jette encore le Simoïs, et dont le lit, comme je l'ai expliqué ailleurs, est identique à celui de l'ancien Scamandre ; enfin par *Palæscamander*, que l'In Tepeh Asmak, par lequel l'ancien Scamandre débouchait dans l'Hellespont, près du cap de Rhœtée [3].

(*d*) Venons maintenant à l'*In Tepeh Asmak*.

« Il borde la plaine à l'est, dit M. Virchow [4], en suivant une ligne parallèle à la chaîne de hauteurs de Rhœtée, et aboutit à l'Hellespont, 180 mètres plus loin qu'In Tepeh, où se trouve le prétendu tombeau d'Ajax. » Suivant Akerblad [5] et Forchhammer [6], son embouchure aurait reçu des gens du pays le nom de *Karanlik Limani* (port de Karanlik, mot qui signifie *obscurité*). C'est là une erreur, car cette dénomination est appliquée, non pas à l'embouchure en question, mais à une crique située tout près et à l'est de la pointe de terre de Rhœtée : elle est encaissée par

---

[1] *De Situ Orbis*, I, 18.

[2] *H. N.* V, 33 : Troadis primus locus Hamaxitus : dein Cebrenia : ipsaque Troas, Antigonia dicta ; nunc Alexandria, colonia Romana. Oppidum Nee, Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein Portus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti junctus : stagnumque prius faciens Palæscamander.

[3] Büchner (*Homerische Studien*, I, II. progr., Schwerin, 1871-72) s'efforce de prouver (I, 15) que Pline assimilait le bras du Bounarbashi Sou qui se jette dans la baie de Besika au Scamandre, le Menderé ou Scamandre actuel au Scamandre Xanthe, et le Kalifatli Asmak au Palæscamander. — E. Brentano (*Alt-Ilion im Dumbrekthal*, p. 8) propose de lire comme il suit le passage de Pline : « Xanthus Simoenti junctus stagnumque prius faciens, Palæscamander. »

[4] Cette intéressante description est extraite des *Beitræge zur Landeskunde der Troas*, par R. Virchow, p. 82-92.

[5] Le Chevalier, *Voyage de la Troade*, t. II, p. 244, note.

[6] Forchhammer, *Topogr. und physiogr. Beschreibung der Ebene von Troia*, p. 12.

de hautes falaises de formation tertiaire et parfaitement cachée, d'où lui vient son nom. Comme je l'ai dit, j'y prenais toujours mon bain avant la pointe du jour.

« D'après Maclaren [1], l'embouchure de cette rivière ne serait autre que le *portus Achæorum* mentionné par divers auteurs de l'antiquité [2] : elle est séparée de la mer par un banc de sable, d'environ 230 pas de long, qui se relie à l'un des éperons du cap de Rhœtée. De là jusqu'au pont [3], qui mesure 72 pas, l'In Tepeh Asmak acquiert une certaine importance. Il conserve quelque temps sa largeur, mais ses bords et ses environs sont couverts d'une végétation plus riche ; les joncs deviennent plus hauts et plus forts ; çà et là ils s'entremêlent à des branches de vigne sauvage ; dans les lieux secs et élevés, l'asphodèle et l'armoise odorante croissent en gros buissons. A une cinquantaine de pas au-dessus du pont, le courant se rétrécit et ne tarde pas à disparaître sous une profusion de roseaux, de joncs et de massettes. Plus loin, des îlots et des langues de terre ferme, plus ou moins considérables, obstruent le lit de la rivière. A dix minutes de marche au-dessus du premier pont, on en rencontre un second en pierre, court et bas. Bientôt après, la rivière n'est plus qu'un fossé d'écoulement ; finalement, les joncs et la nature résistante du sol lui barrent tout à fait le chemin. Tel est le cas un peu au-dessous de la terrasse en saillie au sud-ouest de Rhœtée, laquelle est facile à reconnaître aux deux bergeries appelées Kalyvia (voir le plan fig. 20) qui s'y trouvent et qui appartiennent aux gens de Koum Kioi. En cet endroit, l'ancien lit, aisément reconnaissable à ses rives en talus, a encore une largeur de 42 pas, mais il est tout à fait à sec, excepté sur la gauche, où se voit une flaque d'eau de $1^{m},20$ à $1^{m},50$ de large, mais sans courant. Il forme une sorte de cuvette, à surface inégale, légèrement accidentée, et renflée au milieu. A l'herbe dont il est couvert s'entremêlent des trèfles (λωτοί) et des iris aux fleurs bleues, puis par places d'épaisses touffes de roseaux. Un peu au delà, cette cuvette est encore comblée davantage et, de l'autre côté de la terrasse mentionnée ci-dessus, on ne distingue plus le lit de l'ancienne rivière. J'ai exposé en détail l'état de l'In Tepeh Asmak pour mettre fin aux incertitudes touchant l'étendue, le caractère et le rattachement de cette rivière. On verra ainsi que *c'est un cours d'eau mort*, *stagnant*, de plus en plus encombré en amont, et qui n'est tenu libre en aval que par l'infiltration de l'Hellespont. Ce qu'il reçoit en fait d'eau, sauf à l'époque des inondations, n'est que l'eau de pluie. »

(*e*) Le *Bounarbashi Sou* est un ruisseau provenant en grande partie des 34 ou, plus probablement, des 40 sources situées au pied des hauteurs de Bounarbashi, que j'ai visitées en compagnie du professeur Virchow [4]. Les trois premières sont tout près les unes des autres ; deux suivantes sont un peu

---

[1] Maclaren, *op. cit.*, p. 41.
[2] Par exemple, par Pline, *H. N.* V, 33.
[3] Voy. la carte de la Troade, à la fin du volume.
[4] Voy. p. 58 et suiv.

plus au nord, et le reste sort environ 500 mètres plus loin. Leurs eaux forment un ruisseau, profond de 1 à 2 mètres et large de 4 à 6. Il reçoit presque aussitôt un petit affluent, qui descend des vallées à l'est du Bali Dagh.

« Dans son cours supérieur, » dit M. Virchow [1], « il forme une suite de grands marais, qui ont été exactement décrits par M. Forchhammer [2], et alimente quatre bassins, même pendant l'été et malgré son canal de dérivation. A part l'infiltration qui se produit aux sources mêmes, dans un sol compacte, nous trouvons à l'est d'Ujek Tepeh un large réservoir, profond au milieu et couvert de joncs et de roseaux; les bateaux de pêche le parcourent en plein cœur d'été. Plus bas, à Yerkassi Kioi, est une petite mare, où l'eau abonde. Près de la tranchée du canal, il y en a une semblable. La quatrième, assez vaste, située plus au nord dans une sinuosité du promontoire d'Yéni Cher, au-dessous de Hagios Démétrios Tepeh, est alimentée, au temps des pluies, par le même ruisseau, grâce au cours d'hiver du lit originel, dit le Lisgar.

« Le cours d'hiver est, dans l'opinion de Forchhammer [3], identique au lit originel, qui existait avant l'ouverture du canal de dérivation à la mer Égée. Cet ancien lit s'enfonce en partie assez profondément dans le sol argileux, et en partie s'étend à fleur de terre sans bords définis. Malgré ce dernier inconvénient, ses limites ne changent pas tous les ans. En hiver, le courant suit le lit déjà existant, plutôt que de s'en aller dans un terrain supérieur; en été, il garde celui qu'il s'est fait dans l'argile, devenue par la chaleur presque aussi dure que la pierre. De petits canaux artificiels, d'une antiquité peut-être reculée, sillonnent la couche argileuse. Le cours hivernal du Bounarbashi Sou se déverse en deux endroits dans le Scamandre, au-dessus d'Yéni Cher.

« D'après cette description, il est visible que toute la partie occidentale de la plaine, adossée aux hauteurs de l'Ujek et de Sigée, est pleine des marais produits par le Bounarbashi, comme on le voit très bien sur la carte de Spratt. Ces eaux remplissent toutes les sinuosités du littoral et empiètent fort avant sur la plaine, de façon à n'en laisser au labourage qu'une faible portion vers le sud, et encore est-elle exposée aux inondations du Scamandre. Le 22 avril, j'en constatai l'état *de visu*, en remontant la route qui conduit de Kalifatli à Yerkassi Kioi et à Ujek Kioi. Après avoir dépassé un champ encore tout humide de la dernière inondation, j'arrivai d'abord à deux petits bras du Bounarbashi Sou, voisins l'un de l'autre, et où s'écoulait lentement une eau bourbeuse; un pont à demi ruiné en facilitait le passage. A droite, c'est-à-dire au nord, ils allaient se perdre dans un grand marais couvert d'une végétation touffue, et bordé d'un côté de vieux roseaux, qui avaient le double de la hauteur d'un homme. Une longue route serpente à travers le marais,

---

[1] *Landeskunde*, etc., pp. 114-119.

[2] P.-W. Forchhammer, *Topogr. Beschr. der Ebene von Troia*, p. 15. Cf. Maclaren, p. 123.

[3] *Topogr. Beschr.*, p. 14.

le long d'une digue en pierre presque détruite. A l'ouest, nous atteignons un petit pont d'une arche, jeté sur un canal dont l'eau, quelque peu trouble, court avec rapidité. Immédiatement au delà, on foule un terrain solide. »

Pour toutes ces causes (marais et anciens lits du Bounarbashi Sou), M. Virchow [1] est d'avis que le canal de la mer Égée ne doit pas remonter à une haute antiquité.

On a mis en avant à ce sujet différentes conjectures. Wood [2] en parle le premier, et suppose que ce canal avait été creusé par un gouverneur turc. Hunt [3], qui visitait en 1801 la Troade, rapporte, d'après les paysans, qu'une sultane du sérail, propriétaire du district, l'avait entrepris quatre-vingts ans auparavant (en 1720), et que le pacha Hassan y avait ordonné des réparations. Les Turcs de Yerkassi Kioi assuraient à Lechevalier [4] que le capitan-pacha Hassan avait bâti un moulin et des bains dans la vallée voisine, et qu'ils avaient travaillé aux tranchées du nouveau canal. Selon ce voyageur, l'eau du Bounarbashi Sou aurait été anciennement détournée vers Alexandria Troas, par l'aqueduc d'Hérode Atticus. Barker Webb [5] dit aussi que Hassan El Gazi pacha fit passer l'eau du Bounarbashi Sou par un vieux canal, qu'il restaura et qui alimente un moulin. De son côté, Mauduit [6] pense que le canal existait déjà sous le règne de Xerxès (Ξέρξης), et qu'au temps de Démétrius de Scepsis, il amenait toute l'eau du Bounarbashi Sou (appelé par lui Scamandre) dans la mer Égée. Forchhammer [7] se range au même sentiment, quant à l'antiquité de l'œuvre. Enfin, le colonel Leake [8] n'ose pas se prononcer sur la question.

Il me semble que la meilleure manière d'y répondre, c'est d'examiner l'alluvion déposée par le canal et qui, sur un espace d'un mille et demi en long et en large, a déjà comblé une grande partie de la baie de Besika. Pour qu'un ruisseau si insignifiant ait accumulé tant de matières, une centaine d'années ne suffit pas; il y faut l'effort d'une longue suite de siècles. Ce canal, large de 4 à 6 mètres, profond de $0^m,30$ à $1^m,20$, est taillé dans le roc sur presque tout son parcours.

« Ainsi que l'a fait observer Forchhammer, » dit M. Virchow [9], « les anciens lits du Bounarbashi Sou ont laissé par places des traces profondes, si profondes en vérité, qu'il n'est guère possible d'imaginer qu'elles soient telles depuis des milliers d'années. Nous le comprendrons mieux en suivant la route d'Yéni Kioi au bac du Scamandre. On est d'abord obligé de faire un long détour, à cause du Lisgar et d'un contrefort de la mon-

---

[1] *Landeskunde*, etc., p. 118.

[2] *Essay on the Original Genius and Writings of Homer;* Londres 1775, p. 326.

[3] Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey;* Londres, 1817, p. 135.

[4] Lechevalier, *Voy. de la Troade en* 1785, 1786, t. II, p. 193.

[5] Barker Webb, *passim*, et pp. 34, note.

[6] A. F. Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, p. 132, 215.

[7] Forchhammer, *op. cit.*, p. 26.

[8] *Journal of a tour in Asia Minor,* p. 293.

[9] *Landeskunde*, etc., p. 118.

tagne, et l'on a deux ponts à passer. Je croyais voir, surtout sous celui de l'est, une imposante rivière. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je n'aperçus qu'un lit fort large, aux rives nettement découpées, parsemé de légers sillons remplis d'eau; c'était en petit l'image du Scamandre, qui n'est pas loin de là. En l'examinant plus attentivement, je découvris que ce lit manquait de continuité; même en la saison des grandes eaux, il ne se reliait au Bounarbashi Sou que par les mares et l'excédant des inondations. L'eau dont j'avais constaté la présence venait, non pas de ce ruisseau, mais du Scamandre, qui inonde sa rive gauche à certaines places fixes; celles où cela se produit sont marquées sur la carte de Spratt. Il y en a trois, que j'ai observées moi-même : 1° au-dessous du village de Bounarbashi où, après son arrivée dans la plaine, le Scamandre fait un premier détour vers l'ouest et forme des îles; 2° en face de l'Ujek Tepeh, et en communication évidente avec le grand marais à roseaux du Bounarbashi Sou; 3° beaucoup plus bas, en face d'Yéni Kioi, occupant les marais du district de Lisgar et les terres basses qui l'avoisinent.

« A proprement parler, le Bounarbashi Sou est vis-à-vis du Scamandre dans les mêmes rapports que le Kalifatli Asmak. Tous les deux sont, en grande partie, redevables de leur existence à leur puissant frère. Si elles ne servaient au canal de la baie de Besika, les eaux du Bounarbashi Sou s'écouleraient entièrement dans la plaine, et alimenteraient les ruisseaux, aujourd'hui desséchés, tout comme celles des sources de Duden alimentent le Kalifatli. Il mériterait alors le nom d'*asmak* (rivière qui n'a presque pas d'eau courante), car celui de *sou* (ruisseau) ne convient réellement qu'au canal à eau courante. »

Un autre canal, qui a dû exiger des travaux plus sérieux, a été creusé, à une date inconnue, à travers le promontoire de Sigée, entre les villages d'Yéni Kioi et le tumulus Hagios Démétrios Tepeh. D'après Forchhammer[1], sa longueur est de 900 mètres, sa profondeur de 30 au moins, et sa largeur au début de 30 environ. Maintenant, il est rempli de 3 à 4^{m},50 de terre, ce qui le met hors d'usage. Il est clair qu'il avait pour but d'écouler les eaux du Lisgar et le trop plein de celles du Bounarbashi Sou, en hiver.

Avant que le canal artificiel eût été creusé, et que le Scamandre eût pris sa direction actuelle, le Bounarbashi Sou côtoyait les hauteurs de Sigée et tombait dans l'Hellespont. Dans cette situation, et à cause de son peu de conséquence, il n'avait rien à faire avec les opérations militaires, il n'est donc pas mentionné dans Homère.

(*f*) Le *Kalifatli Asmak,* que je tiens, d'accord avec MM. Virchow, Burnouf et Calvert, pour identique à l'ancien lit du Scamandre, a été traité

[1] Forchhammer, *op. cit.,* p. 20.

plus haut assez longuement. Il suffit d'ajouter ici qu'une de ses sources naît dans le marais de Duden [1], sur le domaine de M. Calvert à Akchi Kioi, et qu'une autre part du point où le Thymbrius et le Scamandre se rejoignent. La dernière, qui se fait de suite un lit large et profond, reçoit du Scamandre, au temps des inondations, une énorme quantité d'eau, qu'elle déverse dans le premier cours d'eau, au nord du marais de Duden. C'est là, on peut à peine en douter, le trajet que suivait jadis le Scamandre. A peu de distance du confluent en question, au nord, on voit les traces d'un second lit, et un peu plus loin d'un troisième, à travers lesquels le fleuve envoie à présent l'excédant de ses eaux au Kalifatli Asmak. Dans ces canaux, et surtout dans le dernier, il y a de nombreux troncs d'arbres, déracinés et entraînés par la violence du courant. Le Kalifatli Asmak n'a qu'un faible écoulement, sauf dans les mois d'hiver, et il ne présente en été qu'une succession de mares stagnantes.

(*g*) Le *Rhésus* (ὁ Ῥῆσος) [2] était nommé Rhoïtes (Ῥοείτης) au temps de Strabon, qui ajoute pourtant, sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, qu'il se pourrait qu'un affluent du Granique fût identique au Rhésus d'Homère [3].

(*h*) L'*Heptaporus* (ὁ Ἑπτάπορος) [4], suivant Strabon [5], coulait à une distance de 180 stades au nord d'Adramytte.

(*i*) Le *Caresus* (ὁ Κάρησος) [6] prenait naissance à Maloüs, entre Palæscepsis et Achæium, sur la côte en face de Ténédos, et se jetait dans l'Æsépus [7].

(*j*) Le *Rhodius* (ὁ Ῥοδίος) [8] est, selon toutes probabilités, le cours d'eau qui débouche dans l'Hellespont aux Dardanelles [9]. Strabon rapporte qu'il arrivait à la mer entre Abydos et Dardanus ; en face de son embouchure, dans la Chersonèse de Thrace, était le tombeau du Chien (*Cynossema*, Κυνὸς σῆμα ou Κυνόσσημα), qu'on prétendait être celui d'Hécube. Le même auteur dit plus loin que le Rhodius était, selon quelques-uns, tributaire de l'Æsépus [10]; ailleurs qu'il se jetait dans l'Ænius [11], après avoir passé à Cléandrie et à Gordes.

(*k*) Le *Granique* (ὁ Γρήνικος) [12] descend du mont Cotyle, un des sommets de l'Ida [13]. Il traverse au nord-est le district d'Adrasteia, et se jette dans la

---

[1] Ce marais, qui couvrait une surface d'environ 10 hectares, a été desséché, grâce aux travaux de M. Calvert et de son ingénieur, M. Stoney, et converti en excellentes terres. Les trois sources qui l'avaient produit existent encore.

[2] *Il.*, XII, 20.

[3] XIII, p. 602 : ὁ μὲν Ῥῆσος ποταμὸς νῦν καλεῖται Ῥοείτης, εἰ μὴ ἄρα ὁ εἰς τὸν Γράνικον ἐμβάλλων Ῥῆσός ἐστιν.

[4] *Il.*, XII, 20.

[5] XIII, p. 603 : Ἀδραμυττίου δὲ διέχει πρὸς ἄρκτον ἑκατὸν καὶ ὀγδοήκοντα σταδίους.

[6] *Il.*, XII, 20.

[7] XIII, p. 603 : Κάρησος δ' ἀπὸ Μαλοῦντος ῥεῖ, τόπου τινὸς κειμένου μεταξὺ Παλαισκήψεως καὶ Ἀχαΐου τῆς Τενεδίων Περαίας · ἐμβάλλει δὲ εἰς τὸν Αἴσηπον.

[8] *Il.*, XII, 20.

[9] E. Buchholz, *Homer. Kosmogr. und Geogr.*, p. 310.

[10] XIII, p. 595 : μεταξύ τε (Ἀβύδου καὶ Δαρδάνου) ὁ Ῥοδίος ἐκπίπτει ποταμός, καθ' ὃν ἐν τῇ Χεῤῥονήσῳ τὸ Κυνὸς σῆμά ἐστιν, ὅ φασιν Ἑκάβης εἶναι τάφον · οἱ δὲ τὸν Ῥοδίον εἰς τὸν Αἴσηπον ἐμβάλλειν φασίν.

[11] XIII, p. 603 : Ῥοδίος δὲ ἀπὸ Κλεανδρίας καὶ Γόρδου ἃ διέχει τῆς καλῆς πεύκης ἑξήκοντα σταδίους · ἐμβάλλει δ' εἰς τὸν Αἴνιον.

[12] *Il.*, XII, 21.

[13] Strab. XIII, p. 602 : ἔστι γὰρ λόφος τις τῆς Ἴδης Κότυλος · ἐξ οὗ ὅ τε Σκάμανδρος ῥεῖ καὶ ὁ Γράνικος καὶ Αἴσηπος.

Propontide, en face de l'île d'Ophiusa (auj. Afzia)[1]. Sur les bords de cette rivière Alexandre le Grand mit en déroute l'armée de Darius l'an 334 avant notre ère.

(*l*) L'*Æsépus* (ὁ Αἴσηπος)[2] sort aussi du mont Cotyle[3], reçoit le Carésus, passe au nord-est de Zéléia et se jette dans la Propontide, en face de l'île d'Halona (auj. Aloni)[4].

(*m*) Le *Selléis* (ὁ Σελλήεις)[5] arrosait les environs d'Arisbée, dit Homère, à condition, fait remarquer Strabon[6], que le chef Asius soit jamais venu de cette ville et des bords de cette rivière.

(*n*) Le *Practius* (ὁ Πράκτιος)[7] passait entre Abydos et Lampsaque ; c'est bien une rivière, mais il n'y a pas de ville de ce nom[8].

(*o*) Le *Satnioïs* (ὁ Σατνιόεις), qualifié par le poète d'ἐϋρρείτης, aux belles eaux[9], a reçu le nom moderne de *Toozla Tsaï*, c'est-à-dire *rivière salée;* il naît au mont Ida, traverse l'extrême sud de la Troade, et va tomber dans la mer Égée, entre Larisse et Hamaxitus[10].

§ 4. — *Climat de la Troade.*

En admettant que la Troade homérique s'étendît depuis la côte de la Propontide et le district de Cyzique jusqu'au Caïque, elle serait comprise entre 40° 30′ et 39° de latit. N., et la Nouvelle Ilion serait au 39° 53. Son climat ressemblerait donc à celui de Constantinople, située de 1° 7′ plus au nord. Selon Tchihatcheff[11], la température moyenne de cette capitale est de 14° 27′, tandis que celle de Rome, sous la même latitude, est de 15° 4′ et celle de Barcelone, de 17°.

La table suivante, dressée par le même auteur[12], donne le nombre de jours, en moyenne, des vents et des temps dominants de la région, durant les années 1847, 1848 et 1854.

Mois.	Nord.	Est.	Sud.	Ouest.	Beau.	Pluie.	Nuages.
Janvier.	20	2	6	»	6	12	14
Février.	11	1	12	1	4	2 1/2	21
Mars.	19	1	6	2	8	8 1/2	15
A reporter . . .	50	4	24	3	18	23	50

[1] Buchholz, *op. cit.*, p. 311.
[2] *Il.*, XII, 21.
[3] Strab. XIII, p. 602 (passage cité plus haut).
[4] Buchholz, *Op. cit.*, p. 311.
[5] *Il.*, II, 838-839 :
Ἄσιος Ὑρτακίδης, ὃν Ἀρίσβηθεν φέρον ἵπποι, αἴθωνες, μεγάλοι, ποταμοῦ ἀπὸ Σελλήεντος.
[6] Strab. XIII, p. 590 : τῶν δὲ ποταμῶν τὸν μὲν Σελλήεντά φησιν ὁ ποιητὴς πρὸς τῇ Ἀρίσβῃ ῥεῖν· εἴπερ ὁ Ἄσιος Ἀρίσβηθέν τε ἧκε καὶ ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.
Il. II, 835 :
οἳ δ' ἄρα Περκώτην καὶ Πράκτιον ἀμφενέμοντο.
[8] XIII, p. 590 : ὁ δὲ Πράκτιος ποταμὸς μέν ἐστι, πόλις δ' οὐχ εὑρίσκεται, ὥς τινες ἐνόμισαν, ῥεῖ δὲ καὶ οὗτος μεταξὺ Ἀβύδου καὶ Λαμψάκου.
[9] *Il.*, VI, 34 : Σατνιόεντος ἐϋρρείταο. Cf. XIV, 445, et XXI, 87.
[10] Buchholz, *op. cit.*, p. 354.
[11] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure, II, Climatologie et Zoologie,* pp. 35-37.
[12] *Ibid.*, p. 44.

Mois.	Nord.	Est.	Sud.	Ouest.	Beau.	Pluie.	Nuages.
Report.	50	4	24	3	18	23	50
Avril.	9	1	14	4	17	10	9
Mai.	19	1	9	2	13	4 1/2	12
Juin.	15	1	9	»	16	3 1/2	10
Juillet.	23	1	4	1	14	3	13
Août.	21	4	4	»	21	3	8
Septembre.	22	»	6	1	9	8	15
Octobre.	21	4	7	1	11	4 1/2	13
Novembre.	19	»	7	2	6	10 1/2	14
Décembre.	18	1	7	1	5	16 1/2	14
	217	17	91	15	130	86 1/2	158

On verra, d'après cette table, que le vent du nord domine d'une façon très marquée, excepté dans les mois de février et d'avril. Par exemple, en janvier, il est en moyenne trois fois plus fréquent que les autres vents pris ensemble ; en mars, il l'emporte d'un quart ; en mai, novembre et décembre, presque du double ; en juillet, plus du triple ; et en août, du double. Ce vent souffle presque toujours avec grande violence, et nous en avons beaucoup souffert tout le temps qu'ont duré nos fouilles.

La saison humide comprend les mois de décembre, de janvier et de février. Du commencement d'avril à la fin d'octobre, la pluie est assez rare et, dans les nombreux étés que j'ai passés en Troade, je l'ai vue à peine tomber, si ce n'est de temps en temps, sous la forme d'orages.

L'hiver n'est presque jamais rigoureux ; le froid ne se fait sentir en général qu'au mois de janvier, et les rivières sont rarement gelées. J'ai vu de la glace sur le Kalifatli Asmak, dans l'hiver de 1873, mais jamais sur le Scamandre ou le Simoïs. C'est un phénomène qui a parfois affecté l'Hellespont, notamment en 739[1], 753[2] et 755[3]. Tchihatcheff[4] rapporte encore d'autres dates où le Bosphore fut entièrement pris, en 919 et 944, sous l'empereur Romanus, puis en 1011, 1068 et 1620.

Aucun voyageur n'a étudié le climat de la Troade avec plus d'attention et d'exactitude que Barker Webb, qui s'exprime à ce sujet dans les termes suivants[5] :

« Placée sous la délicieuse température de l'Asie septentrionale, la Troade a ses hivers adoucis par les vents méridionaux qui soufflent de la mer Méditerranée ; les chaleurs de l'été sont également tempérées par le retour régulier des vents étésiens, poétiquement décrits par Homère, sous l'image de Borée traversant la mer de Thrace. La fertilité des champs et des vallées continuellement arrosés par les eaux qui descendent du mont Ida, si riche en fontaines, la variété du terrain, tantôt plat, tantôt montagneux, l'abondance des rivières, le voisinage de la

---

[1] Von Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osm. Reichs*, 2e édit., t. II, p. 784.
[2] Glycas, ed. Bon., p. 493.
[3] Theophanes, ed. Bon., t. I, p. 540, 670.
[4] *Asie Mineure, Descript. phys.*, p. 70.
[5] *Topogr. de la Troade*, p. 110-111.

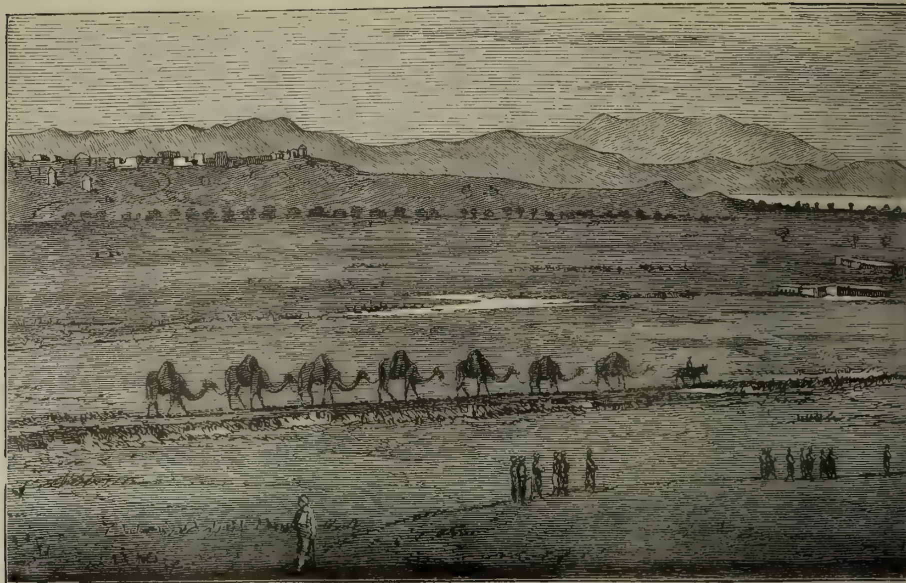
mer, des points de vue riants et pittoresques, que la nature seule a pris soin de former, sans que l'art y ait eu la moindre part, tout enfin plaît aux yeux et frappe l'imagination ; en un mot, telle est la situation de ce pays, regardé dans son ensemble, que la nature n'y laisse rien à désirer. En effet, si cette contrée avait un gouvernement plus éclairé, si elle était sous une domination moins barbare, peu de pays au monde pourraient lui être comparés, soit pour la richesse et la variété de ses produits, soit pour l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine. On peut dire la même chose de toute l'Asie Mineure, célèbre par le luxe et par les richesses de ses anciens habitants. Mais la Phrygie surtout paraît être éminemment favorisée du ciel : ses bois et ses pâturages sont plus verts que ceux des contrées de l'Europe dont elle est voisine, et la fertilité de son sol n'a rien à envier à celle du reste de l'Asie ; ajoutez à ces avantages qu'elle n'a pas les hivers rigoureux de la première, ni les chaleurs brûlantes de la seconde. C'est l'homme qui manque à ce pays : *Desunt manus poscentibus arvis !* Le manque de population a changé ces mêmes bienfaits en autant de malheurs : voilà la cause de ces miasmes mortels, qui ont rendu endémique, en cette contrée, la maladie représentée par Homère sous l'image de flèches lancées par la colère d'Apollon.

« L'aspect du pays est pittoresque au suprême degré : quelquefois il rappelle à la mémoire d'un Anglais les paysages de sa patrie ; cette ressemblance est due à la forme des champs, fermés par des haies verdoyantes, de même qu'à celle des arbres disséminés çà et là sans symétrie, tantôt isolés, tantôt en groupes détachés ; ce qui donne à l'ensemble l'apparence d'un parc, ou bien d'une étendue de terrain destinée à plaire par sa variété, et à charmer les yeux du voyageur. Là, peu de vignobles ; ce qu'on cultive le plus, c'est le grain. »

§ 5. — *Panorama de la plaine de Troie.*

La plaine de Troie en particulier est encore plus favorisée que le reste du pays, sous le rapport de la fécondité du sol et de la beauté des paysages. Je prie le lecteur de m'accompagner, par une journée de printemps, au coucher du soleil, jusqu'au sommet d'Hissarlik, afin qu'il soit à même de se convaincre à quel point les Troyens avaient lieu d'être fiers de l'heureuse situation de leur cité. (Voy. ci-contre les figures 22 et 23.)

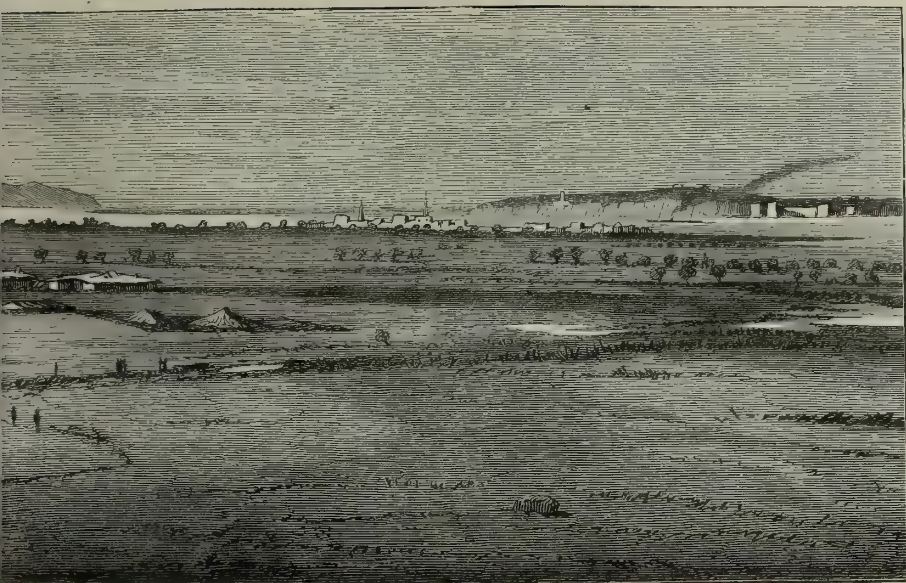
A nos pieds s'étend la plaine limitée par le Simoïs et le vieux Scamandre (Kalifatli Asmak), la plaine qui fut le théâtre des principaux combats de l'*Iliade* et de tant d'actions héroïques. Le blé y croît de toutes parts, mêlé à d'innombrables fleurs jaunes ou rouges. Elle se termine au confluent des deux rivières, à 2 kilomètres de distance, près de Koum Kioi, — site de l'ancienne Polion, — dont les maisonnettes à terrasse ressemblent beaucoup aux huttes en pisé des fellahs égyptiens. Les montagnes qui s'élèvent



N° 22. — PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA PLAINE DE TR



N° 23. — COTÉ SUD-OUEST DE LA PLAINE DE TROIE



du Scamandre est à la droite des chameaux.

; VUE PRISE DE LA COLLINE D'HISSARLIK EN MAI 1873.



ple.

UE PRISE DE LA COLLINE D'HISSARLIK EN MAI 1873.

à droite de ce village, couvertes de chênes Vélani, se profilent au nord-est vers le promontoire de Rhœtée, et nos yeux distinguent, à leur extrémité inférieure, le tumulus d'Ajax; il est situé, d'après les mesures de M. Burnouf, à 40^{m},22 au-dessus du niveau de la mer. Au nord du tumulus était une ancienne ville, dont l'emplacement (8 mètres d'altitude) est jonché de débris de poterie et de fragments sculptés de marbre blanc. Près du rivage, on voit un monticule qui, suivant Pausanias[1], serait le tombeau où l'on avait, à l'origine, déposé les restes d'Ajax. J'y reviendrai dans le chapitre consacré aux tumuli héroïques[2]. Près de là gît la statue mutilée d'un guerrier, drapée et de grandeur colossale. Selon toutes probabilités, c'est là qu'il faut placer la ville d'Æanteum, oubliée par Strabon, mais dont Pline[3] raconte qu'elle n'existait plus de son temps; la couche de décombres a ici moins d'un mètre de profondeur.

Sur le cap Rhœtée, à 250 mètres à l'est du grand tumulus, il y a des traces nombreuses d'une ancienne ville, Rhœtée probablement, plusieurs fois mentionnée par Strabon[4] et encore debout au temps de Pline[5]. Un peu plus loin, à l'est et au nord-est, trois *tumuli* artificiels s'étagent sur la hauteur qui descend en pente rapide vers la crique de Karanlik. Les fragments de colonnes de marbre et de vases de terre y abondent. Je crois avec M. Calvert qu'Æanteum devait s'étendre jusque-là, que la crique devait lui servir de port, et de même pour Rhœtée. Un peu plus à l'est, dans la plaine du Simoïs, sur le rivage élevé de l'Hellespont, est le site d'Ophrynium, que j'ai déjà mentionné (page 63).

Au bas des collines de Rhœtée et, dans une ligne parallèle, se trouve le lit profond de l'In Tepeh Asmak, où le Scamandre coulait autrefois, un peu au nord-est de Koum Kioi. Il nous est impossible d'apercevoir, parce qu'il est trop bas, le tombeau d'Ilus, qui marquait l'ancien détour du Scamandre au nord-est ou à l'est. L'œil suit quelque temps, dans la direction du nord-ouest, le lit actuel du Kalifatli Asmak, jusqu'à ce qu'il se perde sous l'ombrage des chênes dont la plaine est couverte; mais, vers le nord, on peut nettement suivre le lit actuel du Scamandre par les deux rangées d'arbres qui bordent ses rives. A gauche de son embouchure, s'élève la petite ville de Koum Kaleh, avec ses deux minarets blancs et sa citadelle, dont les hautes murailles ne sont plus d'aucune défense, depuis que des masses de sable se sont accumulées à leur pied. C'était un lieu de commerce florissant, avant la fondation de la ville des Dardanelles qui ne saurait guère remonter à plus d'un siècle; le marbre prodigué à ses mosquées et à ses fontaines, aujourd'hui taries, témoigne de son opulence passée. Des débris d'antique sculpture et des tombeaux de pierre, découverts à Koum Kaleh ou aux environs, m'ont donné à penser

---

1 I, 35, 5.
2 Voy. chap. XII.
3 *H. N.* V, 33.
4 XIII, p. 595, 597, 601, 602.
5 *H. N.* V, 33.

que cette ville occupe l'emplacement d'Achilleum (τὸ Ἀχίλλειον), dont Hérodote [1] attribue la construction aux Mytiléniens. Strabon [2] en parle comme ayant été détruite par les habitants d'Ilium, et Pline [3], comme ruinée depuis bien longtemps.

« Le courant de l'Hellespont, dit M. Burnouf dans une note, n'empêche pas l'accumulation des matières d'alluvion à Koum Kaleh, et en voici les preuves : 1° le fort est presque enterré sous les sables que les vents du nord et du nord-est y entassent ; 2° le Scamandre forme devant Koum Kaleh des bourrelets de sable, où le marécage se transforme peu à peu en terre végétale ; 3° à l'embouchure du Scamandre, il y a des dépôts de sable, qui sont arrivés au niveau de la mer et ne peuvent s'élever plus haut, semble-t-il, puisque le vent éparpille leur crête quand elle émerge et se dessèche ; 4° derrière Koum Kaleh, le long de la mer Égée, il y a une lagune d'eau salée, qui tend à se combler et qui paraît avoir jadis communiqué avec la mer. Bref, toute la langue de terre de Koum Kaleh semble être de formation récente ; la mer doit jadis avoir baigné le pied du cap Sigée. Mais probablement cette terre, dans l'état où elle est, existait au temps de Troie, car une telle formation exige des siècles. »

Au sud-ouest de Koum Kaleh, nous voyons le cap Sigée ; le village chrétien d'Yéni Cher (Ville-Neuve), avec ses nombreux moulins à vent, le couronne à $77^{m},20$ au-dessus de la mer. Ce village occupe l'emplacement de l'ancienne ville Sigée, qui était si riche qu'elle pouvait ériger dans son temple de Pallas Athénée une statue équestre d'or au roi Antioque. A moins de 2 kilomètres, au sud de Sigée, nous voyons sur le rivage élevé de la mer Égée l'emplacement d'une ancienne ville dont nous ignorons le nom ; il n'y a ici aucune accumulation de décombres, et même il ne reste que quelques fragments de la muraille d'enceinte. A l'est de Yéni Cher sont trois *tumuli*, attribués l'un à Achille, l'autre à Patrocle, le troisième à Antiloque. Plus loin, c'est l'Hellespont aux flots bleus, puis la Chersonèse de Thrace, ou plutôt une pointe surmontée d'un phare, au nord-est duquel est l'emplacement de l'ancienne Élaeous (Ἐλαιοῦς), citée par Thucydide [4]. Au nord-ouest, dans la mer Égée, à 37 kilomètres environ du cap Sigée, on découvre Imbros, petite île dont une ville à l'est portait le même nom. Au delà se dresse le mont solitaire de l'île de Samothrace, au sommet duquel s'assit Poseidon, pour contempler d'un œil surpris les batailles livrées sous les murs de Troie : de là il apercevait la flotte grecque, la cité et le mont Ida [5]. Suivant le Scholiaste et Pline [6], on nommait cette montagne Σαώκη ; elle a 1,525 mètres de haut. Pline ajoute,

---

[1] V, 94.
[2] XIII, p. 600, 604.
[3] *H. N.* V, 33.
[4] VIII, 102, 107.
[5] *Il.*, XIII, 11-14 :
καὶ γὰρ ὂ θαυμάζων ἧστο πτόλεμόν τε μάχην τε
ὑψοῦ ἐπ' ἀκροτάτης κορυφῆς Σάμου ὑλήέσσης
Θρηϊκίης · ἔνθεν γὰρ ἐφαίνετο πᾶσα μὲν Ἴδη,
φαίνετο δὲ Πριάμοιο πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν.
[6] *H. N.* IV, 12, 23.

avec une exagération absurde, qui paraît être une erreur de copiste : *Samothrace attollitur monte Saoce X mill. passuum altitudinis.*

Un peu plus vers l'ouest, nous distinguons, à 190 kilomètres de distance, le superbe cône du mont Athos, appelé Ἀθόως par Homère[1], Ἄθως et Ἄθων par d'autres auteurs classiques[2], le Monte Santo des modernes ; c'est la plus haute et la plus orientale des montagnes par lesquelles la péninsule macédonienne de la Chalcidique s'avance dans la mer Égée. Pline[3] dit que l'Athos s'avance de 75 milles romains dans la mer et que le circuit de son pied est de 150 milles. Strabon[4] compare sa forme à un sein de femme. On a prétendu que l'Athos n'était visible d'Hissarlik qu'au commencement de l'automne[5]; c'est une erreur complète, car on l'aperçoit au déclin du jour, par un temps clair, tout le long de l'année. Selon Hérodote[6], Xerxès, pendant son expédition en Grèce, creusa un canal à travers l'isthme qui joint le mont Athos à la péninsule de Chalcidique. Ce promontoire était aussi appelé Acté[7]. Le mont Athos est à présent célèbre par ses couvents, au nombre de 34 (32 couvents grecs et 2 russes) ainsi que par les manuscrits conservés dans leurs bibliothèques.

En continuant de regarder à l'ouest, on voit le large lit de l'ancien Scamandre, où coule le Kalifatli Asmak; le village de ce nom, avec son clocher en bois; les rangées d'arbres qui ombragent le Scamandre actuel, puis des champs de blé et de vastes marais, qu'il est impossible de traverser, si ce n'est en plein été et encore par certains chemins. Il y a pourtant trois ponts qui permettent de les franchir, excepté pendant les inondations et un peu après. Il s'exhale de ces nappes d'eau stagnante, où croupissent beaucoup de matières animales et végétales, des miasmes pestilentiels, qui engendrent beaucoup de maladies et, en particulier, des fièvres intermittentes.

D'après le témoignage des écrivains de l'antiquité, la plaine de Troie était sillonnée de marais, même alors que la population y était nombreuse et puissante. Sous les remparts de Troie, il y en avait un; car Ulysse raconte ceci à Eumée[8] : « Arrivés près de la ville aux remparts élevés, nous pénétrons dans d'épaisses broussailles autour de la citadelle; et, tapis sous nos armes, nous restons cachés parmi les joncs d'un marais. » Les marais doivent s'être multipliés considérablement, depuis que l'industrieuse population troyenne a disparu. Un renouveau de prospérité et de culture pourrait seul tarir ce foyer de maladies endémiques.

La plaine de Troie, qu'on met environ une heure et demie à traverser en largeur, s'étend jusqu'à la mer Égée à l'ouest. Sur son rivage, d'une

---

[1] *Il.*, XIV, 229.

[2] Voy. Tzschucke, et Mela, II, 2, 10.

[3] *H. N.* IV, 10, 17. Pline exagère la longueur de l'Athos, qui est d'environ 64 kilomètres.

[4] VII, p. 331.

[5] B. Stark dans le *Jenaer Literatur Zeitung*, 1874, nº 23.

[6] VII, 23. Cf. Diodore de Sicile, XI, 1, et Pline, *H. N.* IV, 10, 17.

[7] Thucyd. IV, 109.

[8] *Od.* XIV, 472-475 :

ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἱκόμεσθα ποτὶ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος,
ἡμεῖς μὲν περὶ ἄστυ κατὰ ῥωπήϊα πυκνά,
ἂν δόνακας καὶ ἕλος, ὑπὸ τεύχεσι πεπτηῶτες
κείμεθα, νὺξ δ' ἄρ' ἐπῆλθε κακὴ Βορέαο πεσόντος.

hauteur moyenne de 40 mètres, s'élève une colline en forme de cône, et assez semblable d'aspect à un tumulus : on l'appelle Hagios Démétrios Tepeh, colline de saint Démétrius, à cause d'une chapelle bâtie au bas avec des fragments de marbre blanc sculpté, et qui est dédiée à ce saint. Il y a encore aux alentours beaucoup de blocs de marbre, qui doivent évidemment provenir de quelque ancien temple grec consacré, selon l'ingénieuse remarque de M. Sayce[1], à Déméter (Cérès) ; et l'analogie du nom l'aura fait dédier, comme ç'a été le cas pour tant de divinités grecques, à Démétrius, un saint de fabrique imaginaire[2]. A l'est de la chapelle, il y a les traces évidentes d'une ancienne colonisation.

Un peu plus au sud-ouest, on aperçoit Yéni Kioi, grand village chrétien dans une magnifique situation, sur une falaise de 62 mètres qui surplombe la mer. Quoique bâti à cette hauteur, le voisinage immédiat des marais l'expose aux épidémies de fièvre plus qu'aucune autre localité de la Troade ; il advient parfois que tous les habitants en sont atteints à la fois[3]. Ce village se trouve sur l'emplacement d'une ancienne ville qui pourrait être celle de Née citée par Pline (*H. N.* V, 33), mais les ruines manquent absolument ici.

Au sud-est de ce village est la colonie militaire d'Yerkassi, avec sa mosquée en ruines et son minaret ; et un peu plus bas, sur les collines, le splendide tumulus nommé Ujek Tepeh, élevé de 25 mètres et le plus haut de tous les monuments de ce genre en Troade. Ceux qui placent Troie à Bounarbashi l'assimilent par erreur au tombeau d'Æsyétès. J'y ai fait faire des fouilles, et j'en parlerai dans son lieu.

Au nord-ouest d'Ujek Tepeh, on voit encore se dresser sur le rivage un tumulus, dit Besika Tepeh. Nous n'en pouvons distinguer que la pointe, à cause des hauteurs et des grands chênes qui le cachent. A l'est et au nord de ce tumulus, le rocher artificiellement aplani marque l'emplacement d'une cité préhistorique d'où provenaient les masses de poteries remarquables que j'ai trouvées dans l'exploration de ce tumulus (voir le chap. XII). A l'ouest, et tout près de là, un petit promontoire prend l'aspect d'un château fort, ce qui lui a fait donner le nom de *Palæocastron*. Je l'ai visité avec M. Virchow. Nous y avons trouvé les fondations d'une ou deux bâtisses modernes, mais point de débris ni de poterie, ces témoins éternels et indestructibles d'un antique établissement. C'est là que commence la baie

---

[1] *Athenæum*, 4 octobre 1879.

[2] Ainsi, par exemple, saint Nicolas a pris la place et les fonctions de Poséidon. Beaucoup d'églises ou de chapelles placées sous son vocable occupent l'emplacement où s'élevait jadis un temple ou un sanctuaire du dieu ; et, tout comme au temps où les matelots invoquaient l'assistance de Poséidon pour obtenir de lui un vent favorable ou les sauver de la tempête, les Grecs d'à présent s'adressent dans les mêmes circonstances à saint Nicolas.

[3] Sans avoir en médecine la plus légère connaissance, j'étais devenu en Troade une célébrité médicale, à cause des distributions libérales que je faisais autour de moi du sulfate de quinine et de la teinture d'arnica. Dans chaque village, c'est le prêtre qui sert de docteur ; or, comme il n'a ni science aucune ni remèdes, et qu'en outre il a l'horreur de l'eau et des bains, il n'a jamais recours qu'à un moyen thérapeutique, la saignée, moyen qui ne guérit pas, et qui souvent envoie les malades dans l'autre monde.

fort étendue de Besika, en face de laquelle est située Ténédos, île qui a conservé son ancien nom, excepté pour les Turcs, qui l'appellent Bogdcha Adassi. Strabon [1] la place à 40 stades de la terre ferme, et Pline [2] à 56 milles romains de Lesbos et à 12 1/2 de Sigée. Cet endroit fut célèbre, ainsi que Chrysé [3] et Cilla [4], pour le culte qu'on y rendait à Smynthée Apollon : « Écoute ma prière, ô dieu qui portes un arc d'argent, dit Homère [5], toi qui protèges Chrysé et la divine Cilla, qui entoures Ténédos de ta puissance, ô Apollon Smynthien ; si jamais j'ornai ton temple d'agréables festons, si jamais je brûlai pour toi la graisse des chèvres et des taureaux, exauce aujourd'hui mes vœux. » Ténédos est à présent renommée pour son excellent vin, dont le poète ne parle pas.

Revenons à la plaine de Troie, et tournons-nous vers le midi.

A une distance de deux heures de marche, on voit à l'horizon Bounarbashi, entre les montagnes qui le flanquent à droite et à gauche ; ce village turc est reconnaissable à son minaret blanc ; au delà à gauche le mont Bali Dagh avec les ruines de Gergis, dont j'ai déjà fait mention (p. 57), et à droite au loin le mont Chigri. Vis-à-vis du Bali Dagh, sur le rocher élevé de la rive droite du Scamandre, les ruines d'Eski Hissarlik dont j'ai aussi fait mention (p. 92) [6]. A un millier de mètres au nord-est il y a le mont Dedeh ou Fulu Dagh, avec de nombreuses ruines anciennes. Au nord-est de Bounarbashi, des rangées d'arbres nous indiquent le cours du Scamandre, dont le meilleur gué est au sud de son confluent avec le Thymbrius. Ainsi que je l'ai déjà dit, du temple d'Apollon Thymbrien, situé au confluent, jusqu'à la Nouvelle Ilion, l'on compte 50 stades d'après les calculs de Strabon [7]. A 1,500 mètres de là, vers le nord-ouest, se trouve le beau domaine appartenant à M. Calvert, et dont le vieux nom d'Akchi Kioi ou de Batak (marais) a été changé en celui de Thymbra ; changement d'autant plus légitime, que ce domaine a pour limite le Thymbrius, et qu'il occupe l'emplacement de l'antique Thymbra. Il a au nord une petite colline, dont le sol est couvert de fragments de poterie grecque, et qui correspond pour la position, la distance, etc., si exactement avec les données de Strabon, que là devait être son Ἰλιέων Κώμη où, sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, il place

---

[1] Strab. XIII, p. 604.

[2] *H. N.* V, 31, 140.

[3] Chrysé était une ville du littoral de la Troade, située sur une éminence, aux environs de Thèbé et d'Adramytte ; elle avait un temple d'Apollon Sminthée au milieu d'un bois sacré. C'était là qu'était née Chryséis (*Il.* I, 390,452 ; Ovid. *Metam.* XIII, 174 ; Strab. XIII, 1, 47, 48). Pline (V, 32) en parle ainsi : Fuit et Polymedia civitas, et Chrysa Larissa alia Smintheum templum durat. Mais ce passage peut s'appliquer à la nouvelle Chrysé, qui était près d'Hamaxitus (Strab. XIII, 1, 48) ; cette ville ancienne avait tout à fait disparu du temps de Strabon.

[4] Cilla se trouvait dans la vallée de Thèbé en Troade, sur le Cyllœus, au pied de la montagne de ce nom, une des hauteurs de l'Ida (Strab. XIII, 1, 62 ; Plin. *H. N.* V, 30 ; Herod. I, 149 ; Ovid. *Metam.* XIII, 174).

[5] *Il.*, I, 37-41 :
κλῦθί μευ, ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας
Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις,
Σμινθεῦ· εἴ ποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα,
ἢ εἰ δή ποτέ τοι κατὰ πίονα μηρί' ἔκηα
ταύρων ἠδ' αἰγῶν, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ.

[6] Voy. la fig. 23.

[7] XIII, p. 598.

la Troie d'Homère. Au bas de la colline naissent les trois sources qui alimentaient le marais de Duden, aujourd'hui desséché ; j'en ai parlé ailleurs. La température de ces eaux jaillissantes est, selon M. Virchow, de 20° à 22° centigrades.

J'ai exploré la localité d'Ἰλιέων Κώμη ; mais j'ai reconnu qu'elle ne contient que du sable commun ; point de débris accumulés, si ce n'est quelques tessons à la surface. Démétrius de Scepsis peut avoir été trompé par l'aspect du sol, et par un petit rempart qui forme une sorte d'enceinte naturelle. M. Calvert a fouillé un certain nombre de tombeaux qui, à en juger par leur contenu, auraient appartenu à de pauvres paysans. Une autre curiosité du domaine est l'immense tumulus dit Hanaï Tepeh ; j'y reviendrai plus loin.

Entre cette propriété et Hissarlik, règne un cordon de collines basses couvertes de chênes, de halliers et de broussailles. Vers le sud, un tumulus, dit Pacha Tepeh, a été fouillé par Mme Schliemann [1]. Près de là, au nord-est, on trouve Chiblak ou Tchiblak (nu), village turc, dont le minaret a été construit avec les pierres que j'ai extraites d'Hissarlik.

Le tumulus est situé sur un contre-fort qui fait une saillie d'environ 7 à 800 mètres vers l'ouest, dans la plaine de Troie, et dont le dernier éperon domine le marais du Kalifatli Asmak. C'est sur cette espèce de promontoire que Webb a placé l'ancienne Troie [2]. Mais il y a confusion sur sa carte, car il met ce promontoire à l'est d'Ilion et au sud-est de Chiblak, tandis qu'il est en réalité au sud du premier et à l'ouest du dernier. Suivant son hypothèse, il y aurait eu deux sources au pied, lesquelles formaient un marais. Or, les sources sont absentes et remplacées par de basses terres, inondées lors des hautes eaux. De plus, il commet l'erreur de faire venir le Kalifatli Asmak de Chiblak et d'identifier le tombeau d'Æsyétès avec Besika Tepeh. M. Burnouf a rétabli les faits comme il suit : le contrefort en question consiste en une roche calcaire horizontale, longue de 290 mètres et large de 16 à 90, projetant deux éperons (*b* et *c*), l'un au nord-ouest, l'autre au sud-ouest (voy. le plan ci-contre, fig. 24). La hauteur A′ n'a fourni que de rares débris de poterie rouge moderne. En avançant vers A, les débris deviennent plus nombreux, quoique toujours de même origine ; mais leur accumulation ne dépasse pas un pouce d'épaisseur, et au-dessous on rencontre la roche nue. Cependant, si les traces de

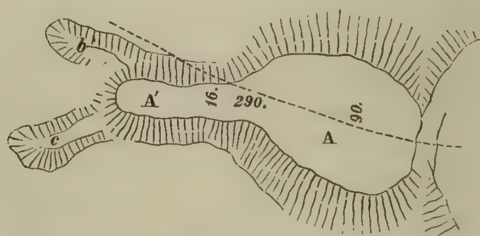


Fig. 24. — La colline qui, en forme d'un petit promontoire, s'étend de Pacha Tepeh à la plaine.

[1] Voy. chap. XII.
[2] Barker Webb, *Topogr. de la Troade*, p. 55.

poterie ancienne font défaut, il y a des fragments de marbre blanc ou de couleur, dont quelques-uns sont sculptés.

Un sentier traverse le promontoire et mène de Kalifatli à Chiblak, en passant par le tumulus Pacha Tepeh. Dans un vallon, coule le ruisseau de Chiblak, large à peine d'un mètre et presque toujours à sec; il longe le talus marqué A', et se jette dans le Kalifatli Asmak, à 300 mètres environ du village de ce nom. Au sud-est de Chiblak, le mont Gargare (auj. Kaz Dagh) marque la limite de l'horizon. Plus rapproché, dans la direction du sud-ouest, du sud et de l'est, se trouve l'emplacement de la Nouvelle Ilion. D'après le développement de son enceinte, encore debout çà et là, elle pouvait renfermer 70,000 habitants. Les débris encombrent le sol, en général, de 2 à 5 mètres de profondeur. La surface est couverte de poteries helléniques et romaines, ainsi que de fragments en marbre de colonnes et d'objets sculptés, qui témoignent de l'ancienne splendeur de cette ville.

Nous l'avons dit plus haut, la colline d'Hissarlik est l'éperon d'une chaîne continue, que Strabon a justement qualifiée de συνεχὴς ῥάχις [1], parce qu'elle se dirige 12 milles durant vers l'orient. En partie couverte de chênes, elle se termine au mont Oulou Dagh. Entre cette chaîne et les hauteurs de Rhœtée, s'étend la belle plaine nommée Halil Ovasi, large de 2 kilomètres 1/2 environ, longue de 5 1/2, et arrosée par le Simoïs. Deux vallées y aboutissent : l'une, dépendant de la grande plaine de Troie, va jusqu'au pied de la colline où sont les ruines d'Ophrynium, et contient le hameau turc d'Halil Eli; l'autre, qui dépasse le joli village turc de Doumbrek, est traversée par le Simoïs, et d'une fertilité remarquable : ses vergers abondent en pêches, amandes, poires et fruits de toutes sortes.

Dans le versant rocheux qui touche à Hissarlik, on a taillé un grand théâtre, avec une scène large de 40 mètres, et pouvant donner place à 6,000 spectateurs. Si je m'en rapporte aux restes de sculpture, il doit appartenir à l'époque romaine.

Outre les cinq villes préhistoriques et la ville lydienne, dont nous trouvons à Hissarlik les ruines superposées au-dessous de celles de l'Ilium de l'époque classique; outre deux autres villes préhistoriques, la première près du tumulus Besika Tepeh, la seconde à Hanaï Tepeh; outre les trois villes situées sur le Bali Dagh, à Eski Hissarlik et au Fulu Dagh, il y avait encore dans la plaine de Troie deux villages et onze villes florissantes, probablement toutes autonomes, et dont cinq frappaient leur monnaie; c'étaient : Ilium, Ophrynium, Rhœtée, Gergis et Sigée. Si nous considérons de plus que les onze villes et les deux villages existaient simultanément dans l'antiquité classique, et qu'une d'elles avait au moins 70,000 habitants, nous sommes très étonnés qu'une telle multitude d'hommes ait pu subsister ici, quand les habitants des sept villages actuels de la plaine

[1] Strab. XIII, p. 599.

peuvent à grand'peine suffire à leur misérable existence. Non seulement ces anciennes cités vivaient dans l'abondance, mais elles étaient assez opulentes et assez peuplées pour faire des guerres et pour ériger des temples de marbre et d'autres édifices encore.

Cette richesse, nous ne pouvons nous l'expliquer que par l'industrie des habitants. Ils exploitaient sans doute les mines d'or, d'argent et de cuivre signalées par Homère [1], Strabon [2] et Pline [3], et qui se trouvaient dans leur voisinage; de plus, ils avaient réussi probablement à dessécher la plaine de Troie et à la changer en jardin fertile. Quant à Ilium, cette ville devait probablement sa prospérité au temple de Pallas Athénée qui dut être dans toute l'antiquité classique un lieu célèbre de pèlerinage.

§ 6. — *Zoologie de la Troade.*

« La zone de forêts dont le mont Gargare est environné, dit Barker Webb [4], se trouve probablement dans le même état de nature sauvage où elle était au temps de la guerre troyenne; même à une époque beaucoup plus avancée de la civilisation, elle conserva le même aspect. Car Libanius [5] nous apprend que les monts Idéens étaient habités par une espèce d'ours particulièrement féroces; et Cresconius Corippus [6], dans des temps postérieurs, décrit la même scène sauvage, telle qu'elle existait au temps d'Homère, et telle qu'elle existe même aujourd'hui. Ces forêts sont peuplées par des ours, des loups et par une espèce d'animaux, probablement des chacals, qui, à ce qu'on nous a assuré, chassent leur proie par bandes. Le mont Ida est encore la μήτηρ θηρῶν (mère des bêtes fauves), et si l'on prête foi au peuple de cette contrée, on y voit quelquefois même des tigres. »

J'ajouterai ici quelques extraits du chapitre consacré par Tchihatcheff [7] à la zoologie de l'Asie Mineure.

« Le nom de chacal est persan. Il est probable que l'espèce de loup que décrivent Aristote et Pline sous le nom de θώς, est identique avec cet animal... Selon Hérodote [8], le lion se trouvait dans la région comprise entre les rivières Nestus [9] et Achéleoüs [10], c'est-à-dire entre Missolonghi et Salonique. Au temps de Xerxès, la contrée était infestée de lions... Aristote [11] reproduit la délimitation tracée par Hérodote... Parthenius [12], qui vivait 50 ans avant l'ère chrétienne, dit que le chasseur Euanippus, qu'il place en Thessalie, chassait le lion et le sanglier... Élien [13], qui écri-

[1] *Il.*, II, 856, 857.
[2] XIII, 591, 603, 610, 680.
[3] *H. N.* XXXVII, 74.
[4] *Topogr. de la Troade,* p. 113.
[5] Libanius, *Epist.* 146.
[6] *Cresconii Corippi Africani Carmina.*
[7] *Asie Mineure, Descr. phys.,* IIe part., p. 592 et suiv.
[8] Herod. VII, 126.
[9] Auj. le Kara Sou ou Maïsto, qui coule à l'est de Salonique.
[10] Probablement l'Aspropotamos, en Livadie.
[11] *Hist. Anim.,* VIII, 28.
[12] Ed. Passau, Leipzig, 1824.
[13] *Hist. Anim.,* III, 13.

vait au commencement du troisième siècle de notre ère, met sur le mont « Pangæus (Thrace) le lion à côté de l'ours ». Dans un des hymnes homériques [1], il est question de lions, de panthères, d'ours et de loups sur le mont Ida. Élien [2] rapporte qu'il y avait des lions en Arménie, et Constantin Porphyrogénète [3], en Cappadoce. Les médailles de Tarse représentent un lion dévorant un taureau. Il paraît que, sous le règne d'Adrien (117-138), le lion avait déjà déserté les pays d'Europe. On voyait encore des lions en Asie Mineure au seizième siècle ; mais ils en ont aujourd'hui disparu complètement. Nous apprenons, d'après la Bible [4], que les lions étaient très communs en Palestine et en Syrie. Ils poussaient la hardiesse jusqu'à attaquer les troupeaux et les voyageurs, comme on le voit par les exemples de Samson (Jug., XIV, 5, 6) et de David (I Sam., XVII, 34), qui tuèrent des lions, et du prophète désobéissant (I Rois, XIII, 24), dévoré par un de ces animaux. Le lion sert constamment d'image, pour peindre la force et le courage, la violence et l'oppression, ainsi que l'attestent de nombreux passages de Job, des Psaumes, des Proverbes et des Prophètes ; il est le symbole de la tribu de Juda et du Messie lui-même (Gen., XLIX, 9 ; Apoc., V, 5). Le mouvement rétrograde du lion semble, à première vue, d'autant plus difficile à expliquer, que les contrées où il se trouvait subissaient une forte décroissance de population ; mais c'est précisément cette décroissance en hommes et en animaux domestiques qui en peut fournir la cause. Il n'y a plus de panthères en Troade, bien qu'on en voie encore aux environs de Smyrne. Le sanglier est commun dans toutes les montagnes de la Phrygie et de la Troade, qui sont même, paraît-il, un des plus anciens habitats de ce pachyderme. Quant à notre porc domestique, il descend, non pas du *Sus scropha* (sanglier), mais du porc sauvage de l'Inde.

« Les chevaux abondent en Troade. Nous savons, par le témoignage d'Homère, que ceux de la Thrace et de l'Asie Mineure étaient renommés. Suivant la Bible [5], Salomon comptait 12,000 cavaliers dans son armée ; Isaïe parle de la cavalerie des Israélites et de l'emploi du cheval dans les travaux de l'agriculture. Il y a aussi des ânes, des mules, des bœufs, des chèvres, des chameaux et des moutons en quantité. La laine de la Phrygie et de Milet avait une grande réputation chez les anciens, car Aristophane revient à trois reprises [6] sur l'importation qu'en faisaient les Athéniens. Hérodote [7] représente la Phrygie comme la contrée la plus riche du monde en laines. Au dire d'Appien, la multiplicité des bestiaux était telle dans le Pont que, durant le siège d'Amisus par Lucullus, un bœuf valait une drachme pièce, et les autres animaux à proportion.

« Sur les huit différentes espèces de bœufs, on en trouve deux en Asie Mineure : le *Bos taurus,* ou bœuf commun, et le *Bos bubalus,* ou buffle. Indé-

---

[1] *Hymn. in Venerem,* 69, 199.
[2] *Hist. Anim.,* XVII, 31.
[3] *De Thematibus;* I *Them. Armeniacum.*
[4] Jerem., V, 6; XLIX, 19; *Cantique des Cantiques,* IV, 8.
[5] II Chron. I, 14.
[6] *Aves,* 493 ; *Lysistr.* 730 ; *Ranæ,* 549.
[7] V, 49.

pendamment de l'état peu avancé de l'industrie et de l'agriculture, le développement de la race bovine rencontre des conditions assez défavorables, à cause de la nature montagneuse du pays et de ses pâturages, qui consistent en général en une herbe plus ou moins courte, excellente pour les moutons, chèvres, chevaux même, mais ne valant rien pour les bœufs. Le lait, le fromage et la viande étant tirés à peu près exclusivement des moutons et des chèvres, l'emploi du bœuf est limité aux besoins de l'agriculture ; et comme elle est fort réduite, il s'ensuit que bœufs et buffles sont en nombre peu considérable. Il est question dans Varron [1] des taureaux très sauvages (*perferi boves*) de la Dardanie (Troade), ainsi que de la Thrace et de la Médie ; ceux-là n'ont assurément rien de commun avec leurs descendants actuels de l'Asie Mineure, bêtes calmes et inoffensives.

« On lit dans Élien [2] que les lois de la Phrygie condamnaient à mort tout individu qui avait tué un bœuf de labour ; cela prouve ou l'extrême rareté de cet animal ou le développement de l'agriculture. Varron [3], Pline [4], Valère Maxime [5] et Columelle [6] rapportent que la même peine était appliquée en divers pays.

« Le buffle sert fréquemment aux mêmes usages que le bœuf. En fait de chameaux, l'unique espèce est le *camelus bactrianus*. Cet animal ne semble pas avoir été connu de toute antiquité dans l'Asie Mineure, car Hérodote [7] attribue la victoire de Cyrus à Sardes à la présence, dans son armée, de chameaux inconnus jusqu'alors, et dont la vue effraya les cavaliers lydiens.

« Le cerf (*Cervus elaphus*) est rare, tandis que le daim (*Cervus dama*) et le chevreuil (*Cervus capriolus*) sont fort nombreux. Parmi les gazelles, l'*Antilope dorcas* se rencontre souvent.

« La faune ornithologique est très riche, mais peu connue. Il y a des corbeaux, des corneilles, des perdrix (rouges et grises), des cailles, des cigognes en abondance. La part que la cigogne occupe dans la physionomie du paysage est surtout due au respect qu'on lui témoigne ; ce respect va si loin qu'elle est partout inviolable, et que sa présence est considérée comme un heureux présage. D'après Rosenmüller, le mot *chasidah*, par lequel elle est désignée dans la Bible, signifie *pieux*. »

Il me faut, cependant, rappeler que les cigognes font leurs nids seulement sur les maisons et jardins des Turcs, jamais chez les chrétiens. S'il est vrai que les premiers ont pour elles une sorte de vénération, les seconds qui les appellent oiseaux sacrés des Turcs, n'en souffrent pas la présence autour d'eux. Un musulman, au contraire, leur accorde une hospitalité sans limites ; il y a tel logis à Bounarbashi, qui compte de quatre à dix, et même douze nids sur un seul et même toit.

---

[1] *De Re Rustica*, II, 11.
[2] *Hist. Anim.*, XII, 54.
[3] *De Re Rustica*, II, 5.
[4] *H. N.* VIII, 70, 4.
[5] VIII, 1.
[6] *De Re Rustica*, VI.
[7] I, 79-80.

Les grues ne font que passer par la Troade dans leurs migrations vers le nord en mars et vers le midi en août. Comme Homère ne mentionne jamais les cigognes, bien qu'elles aient dû être en tous temps nombreuses dans le pays, je suis porté à croire qu'il comprend sous la dénomination de γέρανοι les cigognes et les grues à la fois. Rien de plus beau que sa description du passage de ces oiseaux [1] : « Les Troyens s'avancent comme une nuée d'oiseaux, en poussant de vives clameurs : ainsi retentit, sous la voûte des cieux, la voix éclatante des grues, lorsqu'elles fuient les hivers et les violents orages ; alors, avec des cris perçants, elles volent vers l'Océan rapide, portant aux Pygmées la désolation et la mort ! »

Il y a différentes espèces de vautours dans la plaine de Troie, et rien qu'une espèce d'aigles. Celle-ci a une livrée très sombre, presque noire, ce qui l'a fait assimiler par M. Burnouf au περχνός homérique, dont le poète dit : « Zeus le conseiller l'entendit (Priam), et envoya de suite un aigle, le roi des oiseaux, un oiseau sombre de chasse, que les hommes appellent aussi percnos [2]. »

Un petit oiseau, qui a un beau plumage, a été aussi tenu par M. Burnouf pour identique à un oiseau d'Homère, le κύμινδις, appelé *chalcis* par les dieux. Dans l'*Iliade* [3], le Sommeil, sous la forme du cymindis, était tapi dans le feuillage parmi les rameaux d'un pin. Les hiboux foisonnent ici encore plus qu'à Athènes. Quelques espèces sont revêtues de belles couleurs. Ils avaient l'habitude de se nicher dans les creux de mes tranchées et me causaient beaucoup d'agacement, surtout la nuit, par leurs cris pénibles et discordants.

Les serpents ne manquent pas non plus, et il y en a tant, à vrai dire, que, sans les cigognes qui les mangent, la plaine en regorgerait. Leurs espèces sont très variées et, dans le nombre, quelques-unes ont un venin redoutable ; mais, comme il a été dit ci-dessus, la plus dangereuse est une

---

[1] *Il.*, III, 2-6 :
Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ' ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὥς,
ἠύτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρό,
αἵ τ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων,
ἀνδράσι Πυγμαίοισι φόνον καὶ κῆρα φέρουσαι.

[2] *Il.*, XXIV, 314-316 :
ὣς ἔφατ' εὐχόμενος, τοῦ δ' ἔκλυε μητίετα Ζεύς.
αὐτίκα δ' αἰετὸν ἧκε, τελειότατον πετεηνῶν,
μόρφνον θηρητῆρ', ὃν καὶ περκνὸν καλέουσιν.

Il ne saurait y avoir de doute sur la signification de μορφνός, de couleur foncée (μέλας). Suivant Hesychius, ce mot se rattache à ὄρφνη, ce qui paraît confirmé par le mot περκνός (ou πέρκος dans Aristote), parce que le verbe περκάζειν, qui a une racine commune, est employé pour désigner des raisins qui commencent à tourner au noir.

[3] *Il.*, XIV, 289-291 :
ἔνθ' ἧστ' ὄζοισιν πεπυκασμένος εἰλατίνοισιν,
ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος, ἥν τ' ἐν ὄρεσσιν
χαλκίδα κικλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν.

Le Scholiaste de Venise dit en interprétant le mot Χαλκίς (*ad Il.* XIV, 291) : « Quelques-uns prétendent que Chalcis est la mère des Corybantes » (οἱ δὲ τὴν μητέρα τῶν Κορυβάντων Χαλκίδα φασίν). Il ajoute que, selon les légendes, cet oiseau n'était pas autre chose qu'une héroïne métamorphosée, et qu'elle tirait son nom de son plumage cuivré ou de son séjour à Chalcis en Eubée, durant sa vie humaine. Ainsi que nous le verrons plus loin, les Corybantes étaient des forgerons renommés au service de Rhea et pratiquaient la divination dans l'île de Samothrace. M. Sayce me fait observer que, « si κύμινδις, dans le langage des mortels, c'est-à-dire des indigènes, a le même sens que le grec χαλκίς, bronzé, on pourrait le rapprocher de σκάμανδρος, dont l'équivalent était ξανθός, et tirer l'un et l'autre d'une même racine *skamand*, qui signifie jaune ».

espèce de la taille d'un ver, nommée ἀνθήλιον par les gens du pays, probablement parce qu'ils croient qu'une personne mordue par elle ne survit pas au coucher du soleil. Les étangs abondent en serpents d'eau, dont certains sont, dit-on, venimeux. Comme on ne mange pas les tortues, on en trouve en quantité sur la terre et dans l'eau ; en vérité, il ne serait point difficile d'en attraper des centaines en un jour. Toutes les mares fourmillent d'annélides de la classe des suceurs, entre autres les grosses sangsues et les sangsues médicinales ; on vend celles-ci 10 fr. l'oke (1,250 grammes).

On rencontre beaucoup de sauterelles (*Grillus migratorius*), et leurs invasions dévastatrices se renouvellent quelquefois plusieurs années de suite. Très commun aussi est le *kermès* (*Coccus ilicis*), qui se rencontre sur le chêne vert (*Quercus ilex*) et sur le *Quercus coccifera*.

Je suis redevable à M. Virchow de la note suivante, sur les coquilles qu'il a rapportées de la Troade ; il les a trouvées en partie dans ses excursions, en partie dans mes fouilles.

« I. Limaçons. — *Hyalina hydatina* Rossm., trouvé à Koum Kaleh, à l'embouchure du Scamandre. — *Helix vermiculata* Müll. — *Helix taurica* ou *radiosa* Rossm. (fig. 456), du mont Ida. — *Helix figulina* Parr. — *Helix variabilis* Drap. — Autre *helix* du groupe des xérophiles. — *Helix cantiana* Montague, près Koum Kaleh. — *Buliminus tuberculatus* Turton, tiré de Koum Kaleh. — *Buliminus niso* ou *seductilis*, espèce qu'on supposait inconnue en Asie Mineure. — *Stenogyra decollata* L.

« II. Coquilles d'eau douce. — *Lymnæa auricularia* L., du Scamandre. — *Melanopsis prærosa* L., nombreux dans le Bounarbashi. — *Melanopsis costata*, Oliv., sur la plage de l'Hellespont, près Rhœtée. — *Neritina syriaca*, dans le Bounarbashi.

« III. Coquilles de mer. (H. indique le rivage de l'Hellespont, aux environs de Rhœtée ; A. le golfe d'Adramytte, à Assos.) — H. *Conus mediterraneus* Hwass. — H. *Columbella rustica* L. — H. A. *Nassa neritea* L. — H. *Cerithium vulgatum* ou *pulchellum* Phil. — H. *Cerithium mediterraneum* Desh. — H. *Cerithium scabrum* Olivi. — H. A. *Trochus articulatus* Lamarck, *Monodonta*. — A. *Trochus divaricatus* L. — H. *Trochus albidus* Gmelin. — H. *Trochus adriaticus* Phil. — H. *Patella tarentina* Salis ; Lam. — H. *Dentalium tarentinum* Lam. — H. *Anomia cepa* L. — *Pecten glaber* L., des Dardanelles. — H. A. *Mytilus edulis* L. — H. *Mytilus minimus* Poli. — A. *Cardita sulcata* Brug. — H. *Cardium edule* L. ou *rusticum* Lam. — H. *Lucina leucoma* Turt., ou *lactea*. — H. *Cytherea chione* L. — H. *Venus verrucosa* L. — *Venus gallina* L., dans le sable du sérail à Constantinople. — H. *Tapes decussatus* L. — *Tapes aureus* Maton. — H. *Mactra stultorum* L. — H. *Donax trunculus* L. — H. *Tellina tenuis Dacosta*, embouchure du Scamandre. — H. *Tellina fragilis* L.).

« Dans les fouilles de Troie ont été trouvés :

« *Murex trunculus* L. ; *Purpura hæmastoma* L. ; *Columbella rustica* L. ;

Cerithium vulgatum ou *spinosum* Philippi; *Cypræa lurida* L.; *Trochus articulatus* Lam.; *Patella cærulea* L.; *Ostrea lamellosa* Brocchi; *Spondylus gæderopus* L.; *Pecten glaber* L.; *Pecten glaber* ou *sulcatus* Born.; *Pectunculus pilosus* L.; *Pectunculus violascens* Lam.; *Mytilus edulis* L., ou *Galloprovincialis* Lam., en très grand nombre; *Cardium edule* L., ou *rusticum* Lam., aussi très nombreux; *Venus verrucosa* L.; *Tapes decussatus* L.; *Solen marginatus* Pulteney.

« Le *Murex trunculus* et le *Purpura hæmastoma* ont probablement servi à la fabrication de la pourpre; c'est d'autant plus vraisemblable qu'ils se rencontrent tous les deux en fragments pointus d'une forme particulière, et non comme on les trouve à présent sur le rivage ou parmi les débris de cuisine. Du reste, suivant Aristote et Pline, on brisait violemment les coquilles pour la fabrication de la pourpre. Le *Murex trunculus* est le même mollusque recueilli en 1811 par lord Valentia et, en 1839, par le docteur Wilde, dans les ruines de Tyr, et reconnu comme le véritable pourprier; il a été trouvé aussi dans la Morée par Bory de Saint-Vincent. Quant au *Purpura hæmastoma,* les pêcheurs de Minorque l'emploient aujourd'hui à marquer leur linge; M. Lacaze-Duthiers s'en est servi dans ses belles recherches sur la pourpre. Mais, à notre connaissance, il n'en était parvenu aucun ancien spécimen jusqu'ici; le nôtre est donc d'un sérieux intérêt. Du témoignage d'Aristote [1], nous sommes autorisé à conclure que la teinture en pourpre florissait sur les côtes de la Troade; en même temps, qu'on trouvait près de Sigée une grande espèce de pourprier. La connaissance de la pourpre chez les Grecs remonte à une date fort lointaine; cela est prouvé par de nombreux passages des poèmes homériques où cette substance est citée, tantôt comme moyen de teinture, tantôt comme couleur d'objets très dissemblables.

« La plupart des autres coquillages trouvés dans les fouilles ont sans doute contribué à l'alimentation des habitants de Troie. Précisément, les espèces que les riverains de la Méditerranée destinent à cet usage, sont les suivantes : Cerithium, Trochus, Patella, Ostrea, Spondylus, Pecten, Cardium, Venus, Tapes et Solen; il en est de même chez les habitants de la mer Égée [2], de la Dalmatie et de l'Italie orientale. Dans certaines localités de l'Adriatique supérieure, on leur a conservé jusqu'à leurs vieux noms grecs. Par exemple, le *Cerithium vulgatum* est appelé *Strombolo,* sur le marché au poisson de Spalatro. Par le mot στρόμβος, il faut entendre cette espèce particulière, et non l'idée générale d'une coquille qui se contourne en spirale. Il est donc intéressant de rencontrer ce mollusque parmi les antiquités de Troie.

« Les auteurs classiques apprenaient à connaître les productions de la mer, par l'intermédiaire des pêcheurs et aussi des gourmands; mais les uns

---

[1] *Hist. Anim.*, V, 15.

[2] Voy. Tournefort *Relation d'un voyage au Levant;* Paris, 1717, 2 vol. in-4° fig.

et les autres ne leur indiquaient que ce qui avait quelque intérêt pour eux. A quel point les coquillages tenaient de place dans la nourriture des Grecs, on peut s'en assurer chez les auteurs comiques, ainsi que dans les *Deipnosophistæ* d'Athénée. D'autre part, il semble étrange qu'on n'en voie aucune citation dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Un passage de l'*Iliade* [1] où Hebriones, mortellement blessé et précipité de son char, est comparé à un plongeur qui cherche des τήθεα, a fait songer, il est vrai, aux huîtres ; mais, comme le mot ne se retrouve plus chez Homère et que celui, presque semblable, de τήθυον, se trouve chez Aristote et d'autres auteurs pour les ascidies, ἀσκίδια (mollusques acéphales), qu'on mange encore de nos jours sur le littoral de la Méditerranée, l'interprétation serait au moins hasardée. Homère décrit surtout les festins d'apparat, non pas les repas journaliers des gens du peuple. Nous hésitons à regarder comme débris de nourriture la *Columbella*, qui est trop minuscule ; le *Trochus articulatus*, à cause de sa bonne conservation ; et le *Pectunculus*, dont la perforation peut être artificielle. Il est possible que ces espèces-là aient servi d'ornements ou de jouets. Je dois ajouter que la traduction du mot homérique τῆθος (au pluriel τήθεα) par huître est confirmée par Athénée (I, 22), et il ne peut par conséquent pas y avoir de doute qu'elle ne soit juste. »

§ VII. — *Flore de la Troade.*

« La plaine et les petites collines, dit Barker Webb[2], sont couvertes d'arbustes, et surtout de cette espèce très utile de chêne, qui donne la vallonée nommée *Quercus Ægilops*. Ce chêne, qu'on a grand soin de conserver, est irrégulièrement disséminé sur la surface du sol, et offre partout ce tableau pittoresque dont nous avons parlé. Une forêt de ces arbres environne les ruines d'Alexandrie, avec quelques pieds du micocoulier du Levant (*Celtis Tournefortii*).

« Les chênes semblent croître mieux et plus à leur aise dans la plaine et sur les collines granitiques situées vers le sud, que sur les rochers schisteux au pied du mont Ida. Cette plante, livrée à son développement naturel, s'élève majestueusement, ainsi que les autres de son espèce. Nous en avons observé plusieurs extrêmement belles ; mais en général elle prend une forme peu gracieuse, et elle devient presque difforme, battue comme elle l'est annuellement par des perches, afin d'en faire tomber les fruits, ou les glands, dont on se sert pour tanner les peaux, et connus dans le commerce sous le nom de *vallonée*, de βάλανος, gland. On recueille

---

[1] *Il.*, XVI, 746-747 :
εἰ δή που καὶ πόντῳ ἐν ἰχθυόεντι γένοιτο,
πολλοὺς ἂν κορέσειεν ἀνὴρ ὅδε τήθεα διφῶν.

[2] Étant étranger à la botanique, je n'ai pas cru devoir mieux faire que de citer en entier ce que rapporte un savant botaniste, Barker Webb dans sa *Topogr. de la Troade*, p. 115-123.

le fruit un peu avant sa maturité ; il est tout de suite mis en tas, et dès qu'il subit une légère fermentation, le gland se détache de la cupule. C'est de cette cupule seule qu'on se sert ; elle est ensuite exposée à l'air, et aussitôt qu'elle est desséchée, on peut en faire usage. C'est un des produits les plus importants de la Troade, et l'on en exporte tous les ans en Angleterre une grande quantité...

« Je remarquai aussi une autre variété, ou peut-être une autre espèce encore plus rare, avec des cupules plus petites, et dont les feuilles présentaient les deux surfaces également et à peine ou presque pas velues (*Quercus trojana,* Nob.). Dans le voisinage de ces plantes, et généralement sur toute la ligne des collines basses et stériles, fleurissent deux autres chênes, l'*infectoria* et le *coccifera,* ou plutôt le *Q. pseudo-coccifera,* qui dépasse rarement la hauteur ordinaire d'un arbuste. La première de ces plantes produit la galle du commerce ; ce n'est qu'une excroissance en forme de noix, qui provient de la piqûre d'un insecte ; la seconde donne les petits grains rouges des teinturiers, produits par une cause semblable ; mais, dans la Troade, aucun de ces objets n'est mis en usage ni même recueilli...

« Homère est un peintre admirable des beautés de la nature physique, et une de ses qualités caractéristique, c'est de tracer, par quelques traits de maître, les objets les plus simples et les qualités distinctives de chaque objet... Ainsi, par exemple, lorsqu'il nous décrit la plaine du Scamandre, où l'armée grecque fut rangée en bataille [1], il a soin de nous dire qu'elle était couverte de fleurs, telle que nous la voyons aujourd'hui. Après la revue, quand les soldats reviennent à leurs tentes, leur premier soin est de donner à leurs chevaux le *Lotus* et l'*Apium* qui croissaient dans les marais voisins [2]. De même, quand Vulcain, cédant aux prières de Junon, allume un incendie sur les bords du Scamandre, le poète nomme les plantes suivantes : « Les ormes, les saules, les tamaris étaient la proie des flammes, ainsi que le lotus, le jonc et le souchet, qui croissaient en abondance sur les rives fertiles du fleuve [3]. » Dans un autre passage [4], nous voyons également mentionnés les μυρῖκαι et les δόνακες (*Tamarix gallica* et *Arundo donax*), qui croissaient près du fleuve. Voyez encore l'*Iliade*, VI, 39 [5] ; XXI, 18, 242 [6] ; l'*Odyssée,* XIV, 474 [7] ; et la description des noces de Jupiter et de Junon, dans l'*Iliade* [8]. Toutes ces plantes nommées par le poète se retrouvent à présent.

---

[1] *Il.*, II, 467 :
ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι . . .

[2] *Il.*, II, 775-777 :
ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος,
λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον
ἕστασαν.

[3] *Il.*, XXI, 350-352 :
καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
καίετο δὲ λωτός τε ἰδὲ θρύον ἠδὲ κύπειρον,
τὰ περὶ καλὰ ῥέεθρα ἅλις ποταμοῖο πεφύκειν .

[4] *Il.*, X, 466-467 :
θῆκεν ἀνὰ μυρίκην· δέελον δ' ἐπὶ σῆμά τ' ἔθηκεν,
συμμάρψας δόνακας μυρίκης τ' ἐριθηλέας ὄζους . . .

[5] Μυρίκη, tamaris.

[6] Πτελέη, orme.

[7] Δόναξ, roseau.

[8] *Il.*, XIV, 346-351 :
Ἦ ῥα, καὶ ἀγκὰς ἔμαρπτε Κρόνου παῖς ἣν παράκοιτιν .
τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην,
λωτόν θ' ἑρσήεντα ἰδὲ κρόκον ἠδ' ὑάκινθον
πυκνὸν καὶ μαλακόν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργεν.

« Les ἐρώδιαι sont encore nommés ῥοδοδάφνη, et plus souvent πικροδάφνη en grec moderne (*Nerium oleander,* Linn.), et on les trouve partout dans les torrents et dans les lits desséchés des rivières, à côté du *Platanus orientalis,* du *Vitex agnus castus* et de la *Tamarix gallica* ci-dessus indiquée, et nommée par le poète μυρίκη.

« Quoique l'année fût déjà vers son déclin, nous vîmes encore en fleurs, sur le sommet du Gargare, un *Dianthus* [sp. n.] et une centaurée à fleurs jaunes. Ces deux plantes fleurissaient sur le sommet du cône du Gargare, où le long séjour des neiges arrêtait même la végétation des sapins. Près d'elles, il y avait un ail couleur de pourpre, extrêmement beau, et plusieurs autres végétaux intéressants, qui n'étaient plus en fleurs. Un peu plus bas, nous trouvâmes le sol couvert de *Crocus*, de *Colchicum autumnale* et *variegatum,* et en moindre quantité de l'*Ophrys spiralis.*

« En quelques endroits, le gazon était entièrement couvert de ces plantes, et présentait à nos regards la couche fleurie sur laquelle furent consommées les noces de Jupiter [1], tant il est vrai que les descriptions d'Homère sont toujours fondées sur la réalité, et montrent qu'il était un observateur exact, aussi bien qu'un poète inimitable. Ses vers [2] décrivent admirablement le nuage de rosée qui entourait la montagne, et ils sont également le résultat de l'observation et du vrai. On ne sait pas si l'on doit plutôt admirer la beauté de l'allégorie, ou la fidélité de la description.

« Dans la seconde zone des forêts, la seule plante que nous vîmes fleurir jusqu'à Evjilar, à l'ombre des bois de sapins, était l'*Adenocarpus divaricatus,* qu'on ne rencontre pas à une moindre élévation. Nous y trouvâmes le *Quercus crinita,* qui ne reparut plus après Kurchounlu Tepeh et, autour du Bali Dagh, un amandier que MM. Jaubert et Spach ont appelé *Amygdalus Webbii.*

« Nous avons déjà parlé d'un des produits les plus importants de l'économie rurale dans cette plaine, c'est-à-dire de la vallonée ou fruit du *Quercus ægilops.* Dans les campagnes, on voit les femmes sans voiles travailler à la terre avec leur familles et, à chaque pas sur les routes, on rencontre leurs petits chariots ayant la même forme que ceux des anciens, et qui retournent tranquillement à la maison, chargés des produits du pays. Autour des villages grecs, on récolte une certaine quantité d'excellent vin, et surtout à Djiaour Kioi et à Yéni Kioi. Si le vin rouge de Ténédos était fait avec soin, il n'aurait presque rien à envier à celui qu'on boit en France. Il faut dire aussi qu'ils n'ont pas dans ce pays la mauvaise coutume, qu'on a presque partout dans la Morée, de mêler au vin, pour qu'il

---

Τῷ ἔνι λεξάσθην, ἐπὶ δὲ νεφέλην ἕσσαντο
καλὴν χρυσείην· στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι.

« A ces mots, le fils de Cronos pressa son épouse dans ses bras. Sous ces divinités, la terre pousse une herbe nouvelle, le tendre lotus, le safran et l'hyacinthe délicate, qui les soulèvent mollement. C'est là qu'elles reposent enveloppées dans un brillant nuage d'or, d'où tombe la rosée en perles éclatantes. »

[1] Voy. la note précédente.

[2] *Il.*, XIV, 347-351.

se conserve, de la résine ou de la poix, ce qui lui donne une saveur tout à fait désagréable pour celui qui n'y est pas habitué. Néanmoins, cet usage doit remonter à une époque fort reculée ; car nous savons, par les monuments les plus anciens, que le fruit du pin a été de tout temps consacré à Bacchus.

« Sur les bords du Simoïs, et particulièrement dans le village de Doumbrek, les Turcs eux-mêmes cultivent la vigne, et font du fruit, soit une espèce de sirop, qu'ils nomment *petmez,* ou bien une sorte de confiture. Ils font sécher également au soleil les grappes de raisin, et les conservent ainsi comme provisions d'hiver. Le raisin, le melon d'eau et plusieurs autres fruits forment une grande partie de leur nourriture pendant l'été. Ils ont soin de semer le *Solanum Melongena* et le *Sesamum orientale,* dont ils savent tirer une excellente huile. Avec les graines de cette plante, mêlées à celles de la *Nigella Damascena,* ils saupoudrent leur pain ; Homère parle de cette coutume dans la *Batrachomyomachie.* Ils cultivent également l'*Hibiscus esculentus,* qu'ils nomment vulgairement *bamia,* ainsi que les pois chiches, les haricots, les lentilles et plusieurs autres plantes légumineuses. La culture du coton, du froment et du maïs est celle qui produit le plus ; d'après Sibthorpe, la variété jaune du maïs est la plus commune. On y recueille aussi des cocons de soie, qu'ils travaillent assez grossièrement. Nous remarquâmes que, quant à la culture des figuiers, ils ont toujours recours à l'ancien moyen de la caprification. Le grenadier prend un grand développement, et presque tous les arbres paraissent prospérer sous ce climat. »

Ajoutons qu'Homère parle d'un champ de blé au pied même des remparts de Troie [1].

[1] *Il.*, XXI, 602 : πεδίον πυροφόρον.



CHAPITRE II.

ETHNOGRAPHIE DES TROYENS. — LEURS DIVERS ROYAUMES EN TROADE. — TOPOGRAPHIE DE TROIE.

§ 1. — *Ethnographie des Troyens.*

Nous savons par le témoignage d'Hérodote[1], que les Troyens étaient des Teucriens. La tradition conservée par Apollodore le confirme en rapportant qu'Électre, fille d'Atlas, avait eu de Jupiter Jason et Dardanus. Or, Jason étant devenu amoureux de Déméter, et ayant voulu attenter à la déesse, fut tué par la foudre. Dardanus, pleurant la mort de son frère, quitta l'île de Samothrace, et passa sur le continent qui s'étendait en face. Là régnait Teucer (Τεῦκρος), fils du fleuve Scamandre et d'une nymphe de l'Ida, et de son nom les habitants du pays étaient appelés Teucriens. Ayant été adopté par le roi, il épousa sa fille Batéia, reçut une partie du pays, bâtit la ville de Dardanie, et, après la mort de Teucer, nomma le pays Dardanie[2].

Au temps d'Hérodote, les habitants de la ville de Gergis[3] étaient considérés comme un « reste des anciens Teucriens[4] », qui, unis aux Mysiens, et avant le temps de la guerre de Troie, passèrent le Bosphore pour se jeter en l'Europe, subjuguèrent tous les Thraces, et, descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent jusqu'au Pénée[5], qui coule vers le midi. Selon quelques écrivains, ces Mysiens semblent avoir été des Thraces, venus d'Europe en Asie[6]. D'autres et, parmi eux Hérodote[7], semblent considérer les Mysiens comme une race asiatique, proche parente des Lydiens et dont la langue ressemblait beaucoup à la leur. Selon Xanthus[8], le dialecte mysien était parent du lydien et du phrygien (μιξολύδιος καὶ μιξοφρύγιος)[9]. Les poètes latins emploient indifféremment les noms de Teucriens et de Troyens,

---

[1] II, 118; V, 13.

[2] Apoll. III, 12, § 1 : Ἠλέκτρας δὲ τῆς Ἄτλαντος καὶ Διὸς Ἰασίων καὶ Δάρδανος ἐγένοντο. Ἰασίων μὲν οὖν, ἐρασθεὶς Δήμητρος καὶ θέλων καταισχῦναι τὴν θεόν, κεραυνοῦται. Δάρδανος δὲ ἐπὶ τῷ θανάτῳ τοῦ ἀδελφοῦ λυπούμενος, Σαμοθρᾴκην ἀπολιπὼν εἰς τὴν ἀντίπερα ἤπειρον ἦλθε. Ταύτης δὲ ἐβασίλευε Τεῦκρος ποταμοῦ Σκαμάνδρου καὶ νύμφης Ἰδαίας· ἀφ' οὗ καὶ οἱ τὴν χώραν νεμόμενοι Τεῦκροι προσηγορεύοντο. Ὑποδεχθεὶς δὲ ὑπὸ τοῦ βασιλέως καὶ λαβὼν μέρος τῆς γῆς καὶ τὴν ἐκείνου θυγατέρα Βάτειαν, Δάρδανον ἔκτισε πόλιν, τελευτήσαντος δὲ Τεύκρου τὴν χώραν ἅπασαν Δαρδανίαν ἐκάλεσε.

[3] Selon toute probabilité la petite ville sur le BaliDagh, derrière Bounarbashi.

[4] Herod., V, 122 et VII, 43.

[5] Herod., VII, 22 : μήτε τὸν Μυσῶν τε καὶ Τευκρῶν, τὸν πρὸ τῶν Τρωϊκῶν γενόμενον, οἳ διαβάντες ἐς τὴν Εὐρώπην κατὰ Βόσπορον, τούς τε Θρήϊκας κατεστρέψαντο πάντας καὶ ἐπὶ τὸν Ἰόνιον πόντον κατέβησαν μέχρι τε Πηνειοῦ ποταμοῦ τὸ πρὸς μεσαμβρίης ἤλασαν.

[6] Strabo, III, p. 295, 303; VIII, p. 572; cf. Xanth. *Lyd.* Frag. 8.

[7] Herod., I, 171.

[8] Frag. 8.

[9] Rawlinson, *History of Herodotus,* IV, p. 23, note 5.

comme étant synonymes [1] : d'autre part, les prosateurs latins disent plutôt *Trojani* [2].

Chose curieuse, Hérodote appelle toujours les Troyens de la poésie épique Teucriens, tandis que les tragiques grecs et les poètes latins les appellent Phrygiens, quoique Troyens et Phrygiens soient représentés comme complètement distincts, dans l'hymne homérique à Aphrodite : « Otreus est mon père au nom célèbre, tu dois le savoir, qui commande à toute la Phrygie bien fortifiée. Je sais votre langue et la nôtre, car une Troyenne m'a nourri dans le palais de mon père. Elle soigna constamment ma tendre enfance, m'ayant tenu des mains de ma mère, et voilà comment je sais aussi votre langue [3].

Ἕκτωρ « l'appui » est la traduction grecque du mot phrygien Δαρεῖος [4] ; phrygiens sont aussi les noms de Paris et de Scamandre ; pour les Grecs, Alexandre et Astyanax semblent des noms phrygiens [5]. De plus, les Phrygiens sont nommés, dans l'*Iliade*, comme des alliés, venus de la lointaine Ascanie [6] pour secourir Troie, et rien n'indique des relations plus intimes. Hécube cependant était une princesse phrygienne [7], et son frère vivait en Phrygie, sur les bords du Sangarius [8]. Selon Strabon [9] et Étienne de Byzance, les Phrygiens étaient des Thraces. Hérodote rapporte que les Macédoniens disaient que ces peuples avaient autrefois demeuré avec eux ; mais qu'ensuite ils étaient passés en Asie Mineure [10]. Le Lydien Xanthus [11] soutient que cette émigration n'eut lieu qu'après la guerre de Troie ; mais Conon [12] la place quatre-vingt-dix ans avant cette guerre sous le roi Midas. D'autre part plusieurs témoignages nous affirment la proximité des Phrygiens et des Arméniens. Dans l'expédition de Xercès ces deux nations sont réunies sous le même chef et armées de même ; bien plus, Hérodote [13] ajoute que les Arméniens étaient une colonie des Phrygiens. Eudoxus [14] confirme ce fait et y ajoute que les deux langues étaient semblables. Nous trouvons aussi que l'usage d'habiter les souterrains était commun aux Phrygiens et aux Arméniens [15]. Enfin, les deux nations étaient alors considérées comme n'en faisant qu'une [16], les Arméniens passant pour être venus de la Phrygie occidentale.

Mais les inscriptions assyriennes prouvent qu'aucune nation aryenne ne s'était établie à l'est de l'Halys, avant, le VIII[e] siècle (avant J.-C.).

---

[1] Virgil., *Æn.* I, 172 ; V, 265 ; XII, 137. Horace, *Od.* IV, 6, 15. Ovid. *Met.* XII, 66.

[2] Cic. *Dic.*, II, 39 ; Livy, I, 1.

[2] Ὕμνος εἰς Ἀφροδίτην, 111-116 :
Ὀτρεὺς δ' ἐστὶ πατὴρ ὄνομα κλυτός, εἴπου ἀκούεις,
ὃς πάσης Φρυγίης εὐτειχήτοιο ἀνάσσει.
γλῶσσαν δ' ὑμετέρην καὶ ἡμετέρην σάφα οἶδα,
Τρωὰς γὰρ μεγάρῳ με τροφὸς τρέφεν · ἡ δὲ διαπρό
σμικρὴν παῖδ' ἀτίταλλε, φίλης παρὰ μητρὸς ἑλοῦσα
ὣς δ' ἤτοι γλῶσσάν γε καὶ ὑμετέρην εὖ οἶδα.

[4] Hesychius, s. v. Δαρεῖος.

[5] *Il.*, VI, 402 ; Strabo, XIV, pp. 680, 681.

[6] *Il.*, II, 863.

[7] *Il.*, XVI, 718, 719.

[8] *Il.*, XVI, 717.

[9] Strabo, VII, p. 295, et X, p. 471.

[10] Herodotus, VII, 73.

[11] Strabo, XIV, p. 680.

[12] *Ap.* Photium, p. 130, Bekk.

[13] Herod., VII, 73.

[14] Ap. Steph. Byz. s. v. Ἀρμενία ; et Eustath. *ad Dion. Per.* 694.

[15] Vitruv., II, 1, 5 ; Xenoph. *Anab.* IV, 5, 25 ; Diod. XIV, 38.

[16] Cramer, *Anecd. Græc.* ; Oxon, IV, p. 257.

L'Arménie, jusqu'à la chute de l'empire d'Assyrie, était habitée par une race non aryenne, qui a laissé beaucoup d'inscriptions encore indéchiffrées, à Van et aux environs et jusqu'à une époque beaucoup postérieure on n'y trouve pas de trace d'habitants aryens. Les Mèdes aryens n'occupèrent le sud de la mer Caspienne qu'à partir du VIIIe siècle avant notre ère. Les Assyriens ne les connurent que sous le règne de Shalmanaser III (840 avant J.-C.) ; ils vivaient alors très à l'est, et les Parsuas ou Parthes s'interposaient entre eux et l'Assyrie. Ce n'est qu'au temps de Rimmon-Nirari, environ 790 ans avant J.-C., qu'ils s'avancèrent dans le pays connu des géographes sous le nom de Médie Rhagiana. De tous les noms propres inscrits sur les monuments assyriens, comme ceux d'indigènes des provinces à l'est de l'Halys, pas un n'est aryen et la langue des Iron ou Ossètes modernes dans le Caucase est, comme le kurde, un rameau de la tige persane ou iranienne [1]. Les mots phrygiens conservés dans les écrivains classiques et dans les inscriptions, ont été examinés par Fick [2], et ont montré que, si la langue se rattachait au thrace et au lydien, elle tenait au grec de si près qu'on pouvait l'appeler sa sœur, le grec et le phrygien supposant l'existence d'une langue mère. Le professeur E. Curtius, dans son *Histoire de Grèce,* signalait l'étroite parenté des Grecs et des Phrygiens à d'autres égards, tandis que Platon[3], il y a longtemps, avait reconnu l'affinité du langage des deux nations. Les légendes phrygiennes de Midas et de Gordius faisaient partie de la mythologie grecque, et la maison royale des Pélopides passait pour venir, avec toutes ses richesses, des bords du Pactole aux sables chargés d'or [4]. La langue arménienne, d'ailleurs, a un caractère à part, et se rattache plutôt à la branche asiatique de la famille aryenne, qu'à la branche européenne.

Il faut remarquer que le nom de Teucrien n'est nulle part, dans Homère, attribué au peuple ou à la ville de Troie. Mais, comme il y avait dans la Troade une ville de Gergis, Gergithus ou Gergétha, nous pouvons peut-être rapprocher ce nom du Gargarus homérique [5], et aussi de Gorgythion qui, avec Cébriones, est nommé par Homère comme fils naturel de Priam [6]. Le poète, selon la remarque de Grote [7], reconnaît ainsi en quelque sorte Gergis et Cébrène comme appartenant à l'épopée. Il faut toutefois remarquer que Teucer (Teukros), le célèbre archer, était, selon la légende, fils de la princesse Hésioné et de Télamon[8].

D'après une tradition rapportée par Strabon, les Teucriens avaient émigré de Crète en Troade. Un oracle les avait avertis d'avoir à fixer leur demeure dans le lieu où ils auraient été assaillis par les *enfants de la terre.* Or, ils le furent, dit-on, aux environs d'Haxamitos ; la nuit, il y eut comme

---

[1] Sayce, *Principles of Comparative Philology,* 2e édit. p. 391.

[2] *Die ehemalige Spracheinheit Europa's,* 1873.

[3] *Cratylus,* 410 A.

[4] A.-H. Sayce, *Contemporary Review,* décembre 1878.

[5] *Il.*, VIII, 48 ; XIV, 292, 352 ; XV, 152.

[6] *Il.*, VIII, 302.

[7] *History of Greece,* I, p. 307.

[8] Diod., IV, 32-49 ; cf. Venet Schol. *ad Iliad.* VIII, 284.

une irruption de rats des champs, qui, sortant de terre, vinrent dévorer le cuir des armes et des ustensiles des Teucriens. Ceux-ci naturellement s'arrêtèrent en ce lieu, et c'est à eux qu'on attribue d'avoir donné à la montagne le nom d'Ida en souvenir de l'Ida de Crète. Strabon ajoute que c'est Callinus, le poète élégiaque (environ 660 ans av. J.-C.), qui le premier a rapporté cette tradition et que les autres auteurs n'ont fait que le suivre [1], comme Ovide par exemple [2].

Il semble, d'après cette légende, que les Teucriens passaient pour avoir introduit en Troade le culte d'Apollon Sminthien qui avait un temple célèbre à Chrysa, près d'Haxamitos. Strabon dit positivement que Chrysa est le lieu où les Teucriens nouvellement débarqués furent attaqués par les rats des champs (σμίνθος, d'après le scholiaste de Venise, aurait signifié un rat des champs, dans le dialecte crétois et dans les dialectes ioniens [3]); d'autres auteurs toutefois repoussaient la légende, et faisaient venir Teucer, l'ancêtre des Teucriens, de l'Attique [4].

Je dirai ici que le nom des Tekkri, que l'on croit le même que celui des Teucriens, figure sur les peintures de Médinet-Abou, parmi les nations confédérées qui, au treizième siècle avant notre ère, envahirent l'Égypte, sous le règne de Ramsès III [5].

L'origine crétoise des Teucriens semble confirmée par la similitude de certains noms géographiques, tels que ceux du mont Ida et de la ville appelée Pergame [6].

Grote dit : « C'est dans la région teucrienne de Gergis, et chez les Gergithiens, près de Kymê, que naquirent les premières prophéties sibyllines et la sibylle légendaire qui joue un rôle si important dans le conte d'Enée. Le mythe de la sibylle, dont on suppose que les prophéties sont entendues dans le son sourd qui sort avec bruit des cavernes et des ouvertures sombres dans les rochers [7], était indigène parmi les Teucriens Gergithiens, et passa des Kyméens, en Æolide avec les autres circonstances du conte d'Ænée, à leurs frères les habitants de Cumes en Italie. On place la date de la sibylle gergithienne, ou plutôt de ses prophéties supposées, pendant le règne de Crésus, époque à laquelle Gergis était entièrement teucrienne. Ses prophéties, bien que renfermées dans des vers grecs, avaient leurs racines dans un sol et des sentiments teucriens; et les promesses d'un empire futur, qu'elles firent si libéralement au héros fugitif, échappant aux flammes de Troie pour se rendre en Italie, deviennent intéressantes par la manière remarquable dont Rome les réalisa. La date de cette sibylle gergithienne ou

---

[1] Strabo, XIII, p. 604.

[2] *Métamorph.*, XIII, 705.

[3] Grohmann, *Apollo Smintheus und die Bedeutung der Mäuse in der Mythologie;* Prag., 1862.

[4] Strabo, XIII, p. 604.

[5] François Lenormant, *Les Antiquités de la Troade;* Paris, 1876, p. 75.

[6] Plin. *H. N.* IV, 12, 20.

[7] Virgil., *Æneid.*, VI, 43-45 :

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum :
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.

des prophéties passant sous son nom, est fixée par Héraclide de Pont, et il ne semble pas qu'il y ait de raison pour la contester[1]. »

Suivant Hérodote, les Péoniens s'énorgueillissaient d'être Teucriens d'origine et colonie de Troie[2]. Strabon[3] confirme que les Péoniens descendaient des Teucriens, tandis que d'autres auteurs les tiennent pour être venus des Phrygiens[4]. Il importe de remarquer que, dans Homère, nous voyons les Péoniens de l'Axius combattre du côté des Troyens, leurs parents[5]. Leur expédition contre Périnthe sur la Propontide, d'après le récit d'Hérodote, doit avoir eu lieu à une époque très ancienne[6]. A l'est de l'Axius, Crestonie et Bisalte étaient autrefois des possessions péoniennes[7]; à l'ouest, Émathie avait été primitivement appelée Péonie[8]; tandis que Piérie et Pélagonie avaient à l'origine une population péonienne[9]. Dans le pays des Pières, il y avait une place forte appelée Pergame[10]. Pline[11] appelle les Éordiens une nation péonienne ; et il est évident, d'après Lycophron[12], qu'ils étaient de race phrygienne. Ce sont sans doute les Mysiens que Hellanicus[13] appelle les voisins des Macédoniens. C'est de ces Éordiens que vient sans doute le nom du fleuve Eordaïcus[14], actuellement le Deval ou Devol ; il est près du lac Lychnidus, où nous trouvons aussi des traces de Phrygiens[15].

Homère ignore si Dardanus a émigré de la Samothrace, de l'Arcadie ou de l'Italie ; il ne le connaît que comme fils de Zeus, et originaire de la Dardanie. Il se représentait la Troade habitée par des populations non helléniques, telles que Troyens, Dardaniens, Ciliciens, Lelèges et Pélasges. Les Dardani ou Dandani (Dardaniens) d'Iluna (Ilion) sont nommés avec les Leka (peut-être bien les Lyciens) et les peuples de Pedasa (Pedasus), les Masu (Mysiens) et les Akerit (peut-être les Caréens), dans le poème de Pen-taour du papyrus hiératique de *Sallier* conservé au British Museum, parmi les confédérés qui vinrent au secours des Hittites (ou Khita), sous les murs de Kadesh sur l'Orontès, dans la cinquième année du règne de Rhamsès II (environ 1333-1300 av. J.-C.). Il y avait donc à cette époque un royaume des Dardaniens, dont une des villes principales était Ilion, royaume compté parmi les plus puissants de l'Asie Mineure, et qui envoyait ses guerriers en Syrie, combattre les troupes égyptiennes pour la défense de l'Asie. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que rapporte la tradition grecque de la puissance de Troie. Ce poème de Pen-taour est aussi gravé sur les murs des temples de Louqsor et de Karnak à Thèbes. Il est

---

[1] Grote, *History of Greece*, I, 310, 311.
[2] Herodot., V, 13.
[3] Fragm. Palat. Vatic. 37, ed. Tafel.
[4] Eustath. *ad Hom. Il.*, II, 848.
[5] *Il.*, II, 848-850; XVI, 287-291 ; XVII, 348-353 ; XXI, 139.
[6] Herodot., V, 1, 2.
[7] Strabo, *Fragm.* 40.
[8] Polyb. XXIV, 8 ; Liv. XL, 3; Justin, VII, 1.
[9] Strabo, *Fragm.* 37 ; Eustah. *ad Il.*, I, 1.
[10] Herodot., VII, 112.
[11] *H. N.*, IV, 17.
[12] Alexandra.
[13] Ap. Constant. Porphyrogen. *de Them.*, II, 2, p. 48; Schol. *ad Hom. Il.*, XIII, 3.
[14] Arrien, Alexand. Anabas., I, 5, 9.
[15] Pauly : *Real Encyclopædie*, s. v° *Phryges.*

bon de noter que, dans les peintures murales et dans les inscriptions du temple de Medinet Abou, à Thèbes, parmi les confédérés ligués contre Rhamsès III, environ 1200 ans avant J.-C., au lieu des Dardaniens, qui ne paraissent même pas, les Teucriens (Tekkri) sont seuls nommés [1].

Selon Forbiger, les Troyens étaient une race sortie de la Thrace et qui, dès une époque reculée, était passée dans la Troade, où elle s'était alliée par des mariages avec les Phrygiens qui, jusqu'alors, avaient habité le pays [2]. Ceci semble confirmé par Strabon qui mentionne, dans le voisinage de Lampsaque, à une distance de près de 40 stades, un temple dédié à la mère des dieux, et connu dans le pays sous le nom de temple de Rhéa [3]. Dans un autre passage, il dit : « Les Bérécynthiens, nation phrygienne et, en général, tous les Phrygiens, voire les populations de la Troade les plus rapprochées de l'Ida, emploient également les rites ou cérémonies orgiaques, mais c'est honorer Rhéa. Cette déesse, on le sait, a reçu d'eux les noms de *Mère des dieux,* d'*Agdistis* et de *Grande déesse Phrygienne,* sans compter les épithètes toutes locales d'*Idéenne,* de *Dindymène*, de *Sipylène,* de *Pessinuntide,* de *Cybèle* (*Cybébé*) [5].

Il établit en outre que le pays voisin de la jonction de l'Hellespont et de la Propontide était habité, dès l'origine, par les Brébyciens [5], qui y étaient venus de Thrace [6], et aussi que beaucoup de noms thraces existaient en Troade. « On connaît dans Lesbos une autre ville du nom d'Arisba, dont le territoire dépend aujourd'hui de Méthymne ; on connaît de même, en Thrace, un fleuve Arisbus ; il en a été parlé plus haut, et les Thraces Cébrènes habitent dans son voisinage [7]. Au surplus, on retrouve fréquemment les mêmes noms en Thrace et en Troade : citons, par exemple, les Scæi, l'un des principaux peuples de la Thrace, le fleuve Scæus, le Scæontichos ; et, en Troade, les Portes Scées ; de même, en regard des Thraces Xanthii, citons le fleuve Xanthus de la Troade ; en regard de l'Arisbus, affluent de l'Hèbre, la ville d'Arisbé en Troade ; en regard du fleuve Rhésus, qui passe près de Troie, le fameux Rhésus, roi des Thraces. Asius d'Arisbé n'est pas non plus le seul héros de ce nom que mentionne Homère : il parle d'un autre Asius [8], « oncle maternel du bouillant Hector, frère germain d'Hécube et fils

---

[1] Fr. Lenormant, dans l'*Academy* du 21 et 28 mars 1874. Voir aussi l'Appendice IX du professeur Henri Brugsch dans cet ouvrage.

[2] Pauly *Real Encyclopædie*, s. v° *Troas.*

[3] XIII, p. 589 : οἱ δ' ἀπὸ τετταράκοντα τῆς Λαμψάκου σταδίων δεικνύουσι λόφον, ἐφ' ᾧ μητρὸς θεῶν ἱερόν ἐστιν, ἅγιον τῆς Ῥείης ἐπικαλούμενον.

[4] X, p. 469 : οἱ δὲ Βερέκυντες Φρυγῶν τι φῦλον καὶ ἁπλῶς οἱ Φρύγες καὶ τῶν Τρώων οἱ περὶ τὴν Ἴδην κατοικοῦντες Ῥέαν μὲν καὶ αὐτοὶ τιμῶσι καὶ ὀργιάζουσι ταύτῃ, μητέρα καλοῦντες θεῶν καὶ Ἄγδιστιν καὶ Φρυγίαν θεὸν μεγάλην, ἀπὸ δὲ τῶν τόπων Ἰδαίαν καὶ Δινδυμήνην καὶ Σιπυλήνην καὶ Πεσσινουντίδα καὶ Κυβέλην [Κυβήβην].

[5] Strabo, XIII, p. 586.

[6] Strabo, VII, p. 295 ; XII, p. 542.

[7] J'appelle l'attention sur le nom de l'ancienne.

[8] Ici Strabon entend évidemment par le premier Asius, le fils d'Hyrtacus, chef des troupes d'Abydos, dont il parle à la page 585, tandis qu'à la page 586 il nous dit que le district d'Abydos était occupé par les Brébyciens, originaires de Thrace (pp. 295, 542), et qu'il le fut ensuite par des Thraces, probablement nouvellement émigrés. Tout ce qu'il nous montre donc par le nom d'Asius, c'est que ce nom existait en Thace et en Phrygie.

de Dymas, lequel habitait en Phrygie, sur les bords mêmes de Sangarius [1]. »

J'ajouterai que, selon Étienne de Byzance [2], il y avait une ville d'Ilium en Thrace; en outre, que Strymo était fille du fleuve Scamandre, épouse de Laomédon et mère de Priam [3], et qu'en même temps Strymon était un grand fleuve de la Thrace [4]; de plus, que le nom de la puissante province troyenne, la Dardanie, existait aussi en Thrace, l'île de Samothrace ayant d'abord porté ce nom [5].

Dans l'*Iliade*, les Thraces sont les alliés des Troyens [6]. Selon Denys d'Halicarnasse [7], les Troyens étaient grecs. Les Dardaniens jouent un rôle important dans l'*Iliade*; le futur empire de Troie est promis aux descendants d'Énée, leur chef. « Le vaillant Énée règnera sur les Troyens ainsi que les enfants de ses enfants qui naîtront dans les temps à venir [8]. »

La généalogie de la maison royale de Dardanie présente, comme le remarque Aldenhoven [9], quelques noms singuliers qui lui semblent d'origine phrygienne.

Je ne crois pas inutile de citer ici Grote [10] : « Ce fut sous l'orgueilleux Laomédon, fils d'Ilus, que Poseidon et Apollon subirent, par ordre de Zeus, une servitude temporaire; le premier construisit les murs de la ville, le second gardait les troupeaux de petit et de gros bétail. Quand leur tâche fut accomplie et la période de leur peine expirée, ils réclamèrent la récompense convenue; mais Laomédon repoussa leur demande avec colère, et même menaça de leur couper les oreilles, de leur lier les pieds et les mains, et de les envoyer dans quelque île éloignée comme esclaves [11]. Il fut puni de sa déloyauté par un monstre marin, que Poseidon envoya ravager ses champs et exterminer ses sujets. Laomédon offrit publiquement les chevaux immortels donnés par Zeus à son père Tros, comme récompense à quiconque tuerait le monstre. Mais un oracle déclara qu'il fallait lui abandonner une vierge de sang noble, et le sort tomba sur Hésioné, fille de Laomédon lui-même. Héraklès arriva à ce moment critique, tua le monstre, grâce à un fort construit pour lui par Athéné et les Troyens [12], ce qui lui permit de délivrer la jeune fille exposée ainsi que le peuple; mais Laomédon, par un second acte de perfidie, lui donna des chevaux mortels au lieu des animaux incomparables qu'il avait promis. Ainsi frustré de son dû,

---

[1] Strabo, XIII, p. 590 : ἦν δὲ καὶ ἐν Λέσβῳ πόλις Ἀρίσβα, ἧς τὴν χώραν ἔχουσι Μηθυμναῖοι· ἔστι δὲ καὶ ποταμὸς Ἄρισβος ἐν Θράκῃ, ὥσπερ εἴρηται, καὶ τούτου πλησίον οἱ Κεβρήνιοι Θρᾷκες. πολλαὶ δ' ὁμωνυμίαι Θρᾳξὶ καὶ Τρωσίν, οἷον Σκαιοὶ Θρᾷκές τινες καὶ Σκαιὸς ποταμὸς καὶ Σκαιὸν τεῖχος καὶ ἐν Τροίᾳ Σκαιαὶ πύλαι· Ξάνθιοι Θρᾷκες, Ξάνθος ποταμὸς ἐν Τροίᾳ. Ἄρισβος ὁ ἐμβάλλων εἰς τὸν Ἕβρον, Ἀρίσβη ἐν Τροίᾳ· Ῥῆσος ποταμὸς ἐν Τροίᾳ, Ῥῆσος δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς τῶν Θρᾳκῶν. Ἔστι δὲ καὶ τῷ Ἀσίῳ ὁμώνυμος ἕτερος παρὰ τῷ ποιητῇ Ἄσιος « ὃς μήτρως ἦν Ἕκτορος ἱπποδάμοιο, αὐτοκασίγνητος Ἑκάβης, υἱὸς δὲ Δύμαντος, ὃς Φρυγίην ναίεσκε ῥοῇς ἔπι Σαγγαρίοιο. »

[2] S. v° Ἴλιον.

[3] Apollodor. III, 2, 3.

[4] Stat. *Theb.* V, 188; Steph. Byz. s. v° Μίεζα.

[5] Pausanias, VII, 4; Steph. Byzant. s° v. Δαρδανία.

[6] *Il.*, X, 434, 435; XX, 484, 485.

[7] *Antiq. Rom.*, I, 62 : ὡς μὲν δὴ καὶ τὸ Τρωϊκὸν γένος Ἑλληνικὸν ἀρχῆθεν ἦν, δεδήλωταί μοι.

[8] *Il.*, XX, 307, 308 ·
νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

[9] *Ueber das neuentdeckte Troia.*

[10] *History of Greece*, I, p. 264.

[11] *Il.*, VII, 423, 453; XXI, 451-456; Hesiod. ap. Schol. Lycophr. 393.

[12] *Il.*, XX, 145; Dionys., I, 52.

Héraklès équipa six vaisseaux, attaqua et prit Troie et tua Laomédon [1]; puis il donna Hésioné à Télamon, son ami et son allié, de qui elle eut le célèbre archer Teucer [2]. Les habitants de la ville historique d'Ilion conservaient un pénible sentiment de cette expédition ; ils n'offraient pas de culte à Héraklès [3]. »

J'ai cité ce passage, afin de montrer qu'un lien de parenté semble avoir existé entre Troie et la Phénicie ; car, comme M. Gladstone s'est ingénieusement efforcé de le montrer [4], une parenté avec Poseidon indique fréquemment des alliances phéniciennes ; en outre, comme Müllenhof l'a prouvé dans son *Deutsche Alterthumskunde* [5], Héraklès représente les Phéniciens, et la tradition de son expédition contre Ilion peut indiquer la conquête et la destruction de la ville par les Phéniciens dans une antiquité reculée, ainsi que la construction des murailles de Troie par Poséidon peut signifier qu'elles étaient bâties par les Phéniciens. Le professeur Sayce a mis ce fait en lumière : « Tout le cycle de mythes, dit-il, groupé autour du nom d'Héraclès, indique une source sémitique, aussi clairement que le mythe d'Aphrodite et celui d'Adonis [6]. »

Les Ciliciens d'Homère (Κίλικες) habitaient la plaine de la Thèbes Hypoplakienne, et semblent d'après Strabon [7] avoir été de la même race que les Ciliciens de son temps.

Les Lélèges (Λέλεγες) sont souvent rapprochés des Cariens. De fait, selon Hérodote [8], le nom des uns n'était que l'ancien nom des autres ; Homère toutefois mentionne Lélèges et Cariens comme deux peuples distincts. Mais nous trouvons aussi les Lélèges en Grèce, comme une race ancienne répandue au loin, et datant d'une époque préhistorique ; ils sont nommés par Homère côte à côte avec les Pélasges [9]. La petite troupe de Lélèges dont parle l'*Iliade* occupait le district à l'est du cap Lectum [10].

Quant aux Pélasges, je ne puis faire mieux que de donner ici un extrait de la lettre que le professeur Sayce a publiée dans l'*Academy* du 25 janvier 1879 : « Je ne prétends pas contester l'existence des tribus appelées pélasgiennes par les Grecs ; mais c'est tout autre chose de les considérer comme une race, ou un peuple particulier. Il est vrai que les écrivains grecs, à commencer par Homère et Hésiode, parlent des Pélasges ; toutefois si nous examinons les termes dont ils se servent, nous voyons qu'ils peuvent avoir deux et peut-être trois sens ; d'abord, celui de tribu grecque, habitant la Thessalie à l'âge héroïque ; secondement, un sens équivalent à ce que nous entendons par préhistorique. Le nom de Pélasges est

---

[1] *Il.*, V, 640-642.

[2] Diodorus, IV, 32-48. Voy. Schol. Venet. *ad Iliad.*, VIII, 284.

[3] Strabon, XIII, p. 596.

[4] Voyez sa Préface à mon ouvrage *Mycenæ*, p. VIII, et XXIV.

[5] W. Christ, *Die Topographie der Troian. Ebene*, p. 225.

[6] *Contemporary Review*, décembre 1878.

[7] Strabon, VIII, p. 376; XIV, p. 676.

[8] Herodot., I, p. 171.

[9] *Il.*, X, 429 ; Hecat. ap. Strab., VII, p. 321, XII, p. 572.

[10] Strabo, XIII, p. 605 : ἡ γὰρ ἀπὸ τοῦ Λεκτοῦ ῥάχις, ἀνατείνουσα πρὸς τὴν Ἴδην, ὑπέρκειται τῶν πρώτων τοῦ κόλπου μερῶν· ἐν οἷς πρῶτον τοὺς Λέλεγας ἱδρυμένους ὁ ποιητὴς πεποίηκεν

employé dans l'*Iliade* deux fois, selon le premier sens (II, 681 et XVI, 233). Dans deux autres passages homériques de date plus récente (*Il.* X, 429 ; *Od.* XIX, 177), le nom a pris une acception mythologique, qui le prépare à servir aux écrivains ultérieurs pour désigner ces populations de la Grèce et des alentours que nous appellerions maintenant préhistoriques, ou bien dont l'origine et les parentés étaient inconnues. (Pour cet emploi du mot, voyez Hérodote, I, 146 ; I, 56 ; II, 56 ; VIII, 44 ; VII, 94 ; II, 51 ; V, 26 ; VI, 138.) Ce nom est particulièrement attribué aux indigènes de la Thrace, qui semblent avoir appartenu à la souche illyrienne. (Voy. Hérodote, I, 56 ; Thucydide, IV, 109.) Il est donc probable qu'il y avait des tribus sur la côte de Thrace, qui étaient connues comme pélasgiennes ; et, puisque le même nom se trouve aussi en Mysie (*Il.* II, 840-3), il est probable que ce nom, comme tant d'autres de l'ethnologie grecque primitive, avait un sens général, et s'appliquait à des tribus d'origine et de race différentes. De là l'étymologie de Pischel, qui faisait de Πελασγός le composé des deux racines Πέρας et εἶμι (ya), et ainsi le sens de « qui va en avant » ou émigrant, devient très probable.

« Nous en savons assez sur les langues de l'Italie, de la Grèce, de l'Albanie et de l'Asie Mineure, pour affirmer que, bien qu'elles appartiennent toutes probablement à la branche indo-européenne, elles sont aussi différentes l'une de l'autre, que le latin l'est du grec. A la vérité quelques philologues doutent que l'Albanais soit une langue aryenne. Quoi qu'il en soit, j'accorderai très volontiers qu'il descend de l'ancien Illyrien ou Thrace, et je ne querellerai pas ceux qui veulent l'appeler du Pélasgien. Mais il faut se rappeler que nous ne savons rien de la langue ou des langues pélasgiennes, et que si l'ancien Thraco-Illyrien doit être appelé du Pélasgien, ce dernier terme devra être étroitement défini. Dans les passages d'Homère, — les plus anciens, — où il se rencontre, il est appliqué aux Grecs Achéens et non aux Thraces barbares ; dans la littérature grecque d'un âge postérieur, ce terme est simplement synonyme de préhistorique ; tandis que, dans les temps modernes, il a servi comme de mot d'ordre, pour toutes sortes de théories surannées et de fantaisies extra-scientifiques. »

Strabon nous informe qu'après la guerre de Troie, toute la Troade, depuis le Cyzique jusqu'au Caïcus, devint éolienne, c'est-à-dire fut occupée par des colonies d'Achéens du Péloponèse et d'Éoliens de la Béotie, chassés de leurs demeures par l'invasion dorienne. Comme M. Gladstone l'observe judicieusement, Homère ignore les Éoliens et connaît les Éolides. La tradition grecque postérieure nous montre les Éoliens établis sur divers points de la Grèce. Dans Homère, quantité de personnes et de familles, occupant les plus hautes situations et jouant les rôles les plus importants dans l'histoire, descendent d'Éolus, éponyme mythique, ou sont apparentées avec lui ; mais quant à une tribu éolienne, il ne la connaît pas [1].

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 74.

Selon Thucydide[1], l'invasion du Péloponèse par les Doriens eut lieu quatre-vingts ans après la guerre de Troie ; selon Strabon[2], soixante ans après, c'est-à-dire deux générations ; selon Pausanias[3], elle eut lieu au temps d'Oreste. Pausanias semble avoir raison, car la dynastie des Pélopides finit à Mycènes par la mort d'Égisthe, qui arriva huit ans après le meurtre d'Agamemnon[4], c'est-à-dire environ autant de temps après la chute de Troie. La tradition rapporte que le fils d'Agamemnon, Oreste, régna en Arcadie et à Sparte, mais non pas qu'il succéda à son père. Il fallait une révolution politique, et une catastrophe aussi terrible que l'invasion des Doriens pour empêcher Oreste de devenir roi de Mycènes, capitale du plus riche et du plus puissant État de la Grèce, et qui lui revenait comme fils unique du glorieux Agamemnon, pleuré de toute la Grèce. Strabon[5] dit : « Oreste, premier chef de l'expédition, étant mort dès son arrivée en Arcadie, le commandement avait alors passé aux mains de Penthilus, son fils qui, poussant en avant, atteignit la Thrace, précisément comme s'effectuait, soixante ans après la prise de Troie, la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse. Plus tard, Archélaüs, fils de Penthilus, fit passer le détroit à la colonie éolienne, et vint s'établir avec elle dans la partie de la Cyzicène actuelle qui avoisine Dascylium. Le plus jeune des fils de Penthilus, Graüs, s'avança à son tour jusqu'au Granique et, mieux pourvu de toutes choses, transporta la majeure partie de l'armée éolienne dans l'île de Lesbos, dont il s'empara. » L'armée de Penthilus, ayant pris les devants sur celles des autres descendants d'Agamemnon, était passée la première de Thrace en Asie ; elle ne tarda pas à être rejointe par ceux qu'elle avait laissés en arrière. Le géographe romain dit en outre que « déroutés par cette dissémination de la nation éolienne, dans toute l'étendue de la contrée qu'Homère appelle le *pays des Troyens,* les écrivains postérieurs à Homère donnent le nom d'Éolide, tantôt à l'ensemble, tantôt à une partie seulement de cette contrée ».

Strabon nous apprend encore qu'Abydos fut fondée par les Milésiens avec l'autorisation de Gygès, roi de Lydie. Tout ce canton, en effet, comme le reste de la Troade, était rangé sous la domination de ce prince : le nom

---

[1] I, 12.

[2] XIII, p. 582.

[3] VIII, 5, § 1.

[4] *Od.*, III, 305-307 :

ἑπτάετες δ' ἤνασσε (Αἴγισθος) πολυχρύσοιο Μυκήνης·
τῷ δὲ οἱ ὀγδοάτῳ κακὸν ἤλυθε δῖος Ὀρέστης
ἄψ' ἀπ' Ἀθηνάων, κατὰ δ' ἔκτανε πατροφονῆα.

[5] XIII, p. 582 : Ὀρέστην μὲν γὰρ ἄρξαι τοῦ στόλου, τούτου δ' ἐν Ἀρκαδίᾳ τελευτήσαντος τὸν βίον διαδέξασθαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ Πενθίλον, καὶ προελθεῖν μέχρι Θρᾴκης ἑξήκοντα ἔτεσι τῶν Τρωικῶν ὕστερον, ὑπ' αὐτὴν τὴν τῶν Ἡρακλειδῶν εἰς Πελοπόννησον κάθοδον· εἶτ' Ἀρχέλαον υἱὸν ἐκείνου περαιῶσαι τὸν Αἰολικὸν στόλον εἰς τὴν νῦν Κυζικηνὴν τὴν περὶ τὸ Δασκύλιον· Γρᾶν δὲ τὸν υἱὸν τούτου τὸν νεώτατον προελθόντα μέχρι τοῦ Γρανίκου ποταμοῦ καὶ παρεσκευασμένον ἄμεινον περαιῶσαι τὸ πλέον τῆς στρατιᾶς εἰς Λέσβον καὶ κατασχεῖν αὐτήν· Κλεύην δὲ τὸν Δώρου καὶ Μαλαόν, καὶ αὐτοὺς ἀπογόνους ὄντας Ἀγαμέμνονος, συναγαγεῖν μὲν τὴν στρατιὰν κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον καθ' ὃν καὶ Πενθίλος, ἀλλὰ τὸν μὲν τοῦ Πενθίλου στόλον φθῆναι περαιωθέντα ἐκ τῆς Θρᾴκης εἰς τὴν Ἀσίαν, τούτους δὲ περὶ τὴν Λοκρίδα καὶ τὸ Φρίκιον ὄρος διατρῖψαι πολὺν χρόνον, ὕστερον δὲ διαβάντας κτίσαι τὴν Κύμην τὴν Φρικωνίδα κληθεῖσαν ἀπὸ τοῦ Λοκρικοῦ ὄρους. Τῶν Αἰολέων τοίνυν καθ' ὅλην σκεδασθέντων τὴν χώραν, ἣν ἔφαμεν ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ λέγεσθαι Τρωικήν, οἱ ὕστερον οἱ μὲν πᾶσαν Αἰολίδα προσαγορεύουσιν οἱ δὲ μέρος, καὶ Τροίαν οἱ μὲν ὅλην οἱ δὲ μέρος αὐτῆς, οὐδὲν ὅλως ἀλλήλοις ὁμολογοῦντες.

de Gygas est même resté attaché à un cap voisin de Dardanus[1]. Ni Strabon, ni aucun autre auteur classique, ne nous dit à quelle époque cette domination lydienne commença en Troade. Mais, comme je le décrirai tout au long dans les pages suivantes, j'ai trouvé dans mes fouilles à Hissarlik, à 2 mètres environ au-dessous de la surface, et juste entre les ruïnes de Novum Ilium et les débris de la dernière des cités préhistoriques, une masse de poteries qui, par la forme et la fabrication, ressemblaient tout à fait aux plus anciennes poteries étrusques, tandis qu'elles se distinguent complètement de celles des cités préhistoriques ou de Novum Ilium. Le professeur Sayce appelle mon attention sur ce fait, que deux cônes de terre cuite, qui portent gravé le caractère chypriote *mo,* et qui ont été découverts à la profondeur de 3 mètres, correspondent exactement pour la forme, la taille et la matière, à un cône trouvé par feu M. Georges Smith sous l'aire du palais d'Assur-bani-pal, à Kouyunjik. Ce cône peut avoir été apporté par l'ambassade que Gygès envoya à Ninive, vers l'an 665 avant J.-C. et qui, — disent les inscriptions, — fit entendre aux Assyriens le nom des Lydiens pour la première fois, et leur fit connaître les districts à l'ouest de l'Halys.

Nous lisons dans Hérodote[2] : « Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience. Mais voyant que le mal ne cessait point, ils y cherchèrent remède, et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle, et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons dont ils ne s'attribuent pas la découverte. Or voici l'usage qu'ils firent de cette invention, pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement, pendant un jour entier, afin de se distraire du besoin de manger et, le jour suivant, on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans ; mais enfin le mal, au lieu de diminuer, prenant de nouvelles forces, le roi partagea tous les Lydiens en deux classes, et les fit tirer au sort, l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut

[1] XIII, p. 590 : Ἄβυδος δὲ Μιλησίων ἐστὶ κτίσμα ἐπιτρέψαντος Γύγου τοῦ Λυδῶν βασιλέως· ἦν γὰρ ἐπ' ἐκείνῳ τὰ χωρία καὶ ἡ Τρῳὰς ἅπασα, ὀνομάζεται δὲ καὶ ἀκρωτήριόν τι πρὸς Δαρδάνῳ Γύγας.

[2] Herodot. I, 94 : ἐπὶ Ἄτυος τοῦ Μάνεω βασιλέος σιτοδηίην ἰσχυρὴν ἀνὰ τὴν Λυδίην πᾶσαν γενέσθαι· καὶ τοὺς Λυδοὺς τέως μὲν διάγειν ·ιπαρέοντας, μετὰ δέ, ὡς οὐ παύεσθα, ἄκεα δίζησθαι, ἄλλον δὲ ἄλλο ἐπιμηχανᾶσθαι αὐτῶν. ἐξευρεθῆναι δὴ ὦν τότε καὶ τῶν κύβων καὶ τῶν ἀστραγάλων καὶ τῆς σφαίρης καὶ τῶν ἀλλέων πασέων παιγνιέων τὰ εἴδεα πλὴν πεσσῶν· τούτων γὰρ ὦν τὴν ἐξεύρεσιν οὐκ οἰκηϊοῦνται Λυδοί. Ποιέειν δὲ ὧδε πρὸς τὸν λιμὸν ἐξευρόντας, τὴν μὲν ἑτέρην τῶν ἡμερέων παίζειν πᾶσαν, ἵνα δὴ μὴ ζητέοιεν σιτία, τὴν δὲ ἑτέρην σιτέεσθαι παυομένους τῶν παιγνιέων. Τοιούτῳ τρόπῳ διάγειν ἐπ' ἔτεα δυῶν δέοντα εἴκοσι. Ἐπεί τε δὲ οὐκ ἀνιέναι τὸ κακόν, ἀλλ' ἐπὶ μᾶλλον ἔτι βιάζεσθαι, οὕτω δὴ τὸν βασιλέα αὐτῶν δύο μοίρας διελόντα Λυδῶν πάντων κληρῶσαι, τὴν μὲν ἐπὶ μονῇ, τὴν δὲ ἐπὶ ἐξόδῳ ἐκ τῆς χώρης, καὶ ἐπὶ μὲν τῇ μένειν αὐτοῦ λαγχανούσῃ τῶν μοιρέων ἑωυτὸν τὸν βασιλέα προστάσσειν, ἐπὶ δὲ τῇ ἀπαλλασσομένῃ τὸν ἑωυτοῦ παῖδα, τῷ οὔνομα εἶναι Τυρσηνόν. Λαχόντας δὲ αὐτῶν τοὺς ἑτέρους ἐξιέναι ἐκ τῆς χώρης, καταβῆναι ἐς Σμύρνην καὶ μηχανήσασθαι πλοῖα, ἐς τὰ ἐσθεμένους τὰ πάντα, ὅσα σφι ἦν χρηστὰ ἐπίπλοα, ἀποπλέειν κατὰ βίου τε καὶ γῆς ζήτησιν, ἐς ὃ ἔθνεα πολλά παραμειψαμένους ἀπικέσθαι ἐς Ὀμβρικούς, ἔνθα σφέας ἐνιδρύσασθαι πόλιας καὶ οἰκέειν τὸ μέχρι τοῦδε. Ἀντὶ δὲ Λυδῶν μετονομασθῆναι αὐτοὺς ἐτὶ τοῦ βασιλέως τοῦ παιδός, ὅς σφεας ἀνήγαγε· ἐπὶ τούτου τὴν ἐπωνυμίην ποιευμένους ὀνομασθῆναι Τυρσηνούς.

pour chef le roi lui-même, et son fils Tyrrhénus se mit à la tête des émigrants.

« Les Lydiens que le sort bannissait de leur patrie allèrent d'abord à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles, et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Après avoir côtoyé différents pays, ils abordèrent en Ombrie, où ils se bâtirent des villes, qu'ils habitent encore à présent ; mais ils quittèrent le nom de Lydiens et prirent celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhénus, fils de leur roi, qui était le chef de la colonie. »

Dans ces Tyrrhéniens, toute l'antiquité a vu les Étrusques, quoique Denys d'Halicarnasse, le contemporain de Strabon, soutienne que la langue, la religion, les lois, les coutumes des deux peuples n'avaient aucune ressemblance entre elles. Mais la plupart des anciens étaient si fort convaincus d'une parenté entre ces peuples que, au dire de Tacite[1], les Sardiens, sous le règne de Tibère, lurent devant le sénat un décret par lequel les Étrusques les reconnaissaient pour frères, en raison de l'antique colonisation de l'Étrurie par les Lydiens. Mommsen[2], Corssen et d'autres autorités, cependant, s'accordent maintenant avec Denys d'Halicarnasse. Ce fait, que les grandes villes d'Étrurie étaient à l'intérieur et non sur les côtes, démontre qu'elles ne sont pas les fondations d'un peuple arrivé par la mer ; et le nom primitif des Étrusques, les Rasena, est évidemment le même que le nom des Rhètes des Alpes Rhétiennes, dont la langue, selon Tite-Live (V, 33), était semblable à celle des Étrusques. De plus, on a trouvé, jusque vers Botzen, des inscriptions étrusques, dont la phonologie appartient à une période plus ancienne de la langue étrusque, que celle des inscriptions recueillies dans l'Étrurie proprement dite. Et encore, il ne peut y avoir de rapport entre la langue étrusque, qui est agglutinative, et les restes de la langue lydienne, qui est aryenne. Si, néanmoins, on veut maintenir l'hypothèse d'une parenté entre Étrusques et Lydiens[3], à cause de la ressemblance frappante des poteries trouvées à Hissarlik, immédiatement au-dessous des ruines de Novum Ilium, avec les échantillons d'une très ancienne poterie trouvés dans les cimetières de Felsina[4], Villanova[5], et Volterra[6], je crois qu'on peut la fortifier par cette autre hypothèse, très vraisemblable, de l'existence d'un établissement lydien sur la montagne d'Hissarlik, contemporain de la colonisation de l'Étrurie par les Lydiens (1044 avant J.-C.), et d'une domination lydienne, qui s'étendait à cette époque sur toute la Troade.

---

[1] *Annales*, IV, 55.

[2] *Römische Geschichte*, 1, 9. Mommsen suppose que l'idée d'un rapport entre l'Étrurie et la Lydie est venue d'une confusion entre le nom des Tursenni (plus exactement les Rasena), devenu par la prononciation grecque les Tyrrheni, et celui des Tyrrheni lydiens, dont le vrai nom, selon Xanthus, était Torrhebi.

[3] Voyez Georges Dennis, *Cities and Cemeteries of Etruria*, I, pp. XXXV, sq.

[4] Giovanni Gozzadini, *di alcuni Sepolcri della necropole Felsinea*, p. 6.

[5] Giovanni Gozzadini, *la Necropole di Villanova* (1870), p. 83.

[6] L. Pigorini, *Bullettino di Paletnologia*, anno I, nos 4 et 2, avril et mai 1875 ; planche III, nos 3 *a* et 3 *b*.

Parmi les nations qui ont séjourné peu de temps dans la Troade, je puis nommer les Trères, que Strabon cite comme ayant longtemps vécu mêlés aux Thraces[1]. Ils envahirent la côte nord de l'Asie Mineure, au septième siècle avant J.-C., en compagnie des Cimmériens[2], et même prirent Sardes, qui déjà avait été prise par les Cimmériens[3]. Mais, dans un autre passage, Strabon établit que les Trères étaient un peuple d'origine cimmérienne[4]; ailleurs encore « que les Cimmériens étaient désignés quelquefois sous ce même nom de Trères, sinon toute la nation, au moins l'une de ses tribus[5] ». Selon Aristote, les Cimmériens s'établirent à Antandros, sur le golfe d'Adramyttium, au pied de l'Ida, et y restèrent cent ans : ceci semble confirmé par Pline[6] et Étienne de Byzance[7], selon qui la ville était premièrement appelée Cimmeris et Edonis. Alcée[8] l'appelle « cette cité des Léléges » ; Hérodote[9] et Conon[10] l'appellent une ville pélasgienne.

Un historien grec nous rapporte que le district de Lampsaque était jadis appelé Brébycie, mais que les guerres firent disparaître tous les Brébyciens[11]; nous pouvons en conclure que la Troade avait cruellement souffert de ces invasions.

Je citerai encore les Gaulois ou Galates qui, 279 ans avant J.-C., passèrent en Asie Mineure, soit par l'Hellespont, soit par le Bosphore de Thrace[12], et répandirent une telle terreur par leurs dévastations que, selon Tite-Live[13], « les trois peuplades qui s'étaient réunies, les Tolisto-Boïens, les Trocmiens, et les Tectosages, se partagèrent l'Asie. Les Trocmiens eurent la rive de l'Hellespont, les Tolisto-Boïens l'Éolide et l'Ionie, les Tectosages l'intérieur des terres : toute l'Asie en deçà du Taurus leur payait donc tribut. » Ces Galates ne semblent pas s'être arrêtés longtemps en Troade, autrement Strabon aurait connu le fait par Démétrius de Scepsis, qui vivait cent ans seulement après l'invasion des Gaulois. Mais, comme Strabon garde le silence à ce sujet, et parle des Gaulois comme vivant tranquillement dans le pays arrosé par l'Halys, au sud de la Paphlagonie, nous pouvons tenir pour certain qu'ils ne s'arrêtèrent pas en Troade.

---

[1] I, p. 59; mais il faut bien comprendre que Strabon ne mentionne nulle part que les Trères se soient établis longtemps dans la Troade; il ne parle que de leurs invasions constantes.

[2] XII, p. 573.

[3] XIII, p. 627. Le professeur Sayce appelle mon attention sur ce fait que, « selon les inscriptions assyriennes, les Gimirrai ou Cimmériens envahirent la Lydie au temps de Gygès, qui envoya deux de leurs chefs enchaînés à Assurbani-pal, le Sardanapale des Grecs, vers l'an 665 av. J.-C. Par la suite, Gygès aida Psammétique à secouer le joug assyrien ; c'est pourquoi, dit Assurbani-pal, les dieux le punirent, en le faisant battre et tuer par les Cimmériens. Son fils et successeur, Ardys, envoya de nouveau des tributs à Ninive. Voyez aussi l'*Od.*, XI, 14-19 ».

[4] XIV, p. 647.

[5] I, p. 61.

[6] *H. N.*, V, 32.

[7] S. v° Κίμμερος.

[8] Ap. Strabo, XIII, p. 606.

[9] VII, 42.

[10] *Narr.* 41.

[11] Charon in Schol. ap. Rhod., 2, 2.

[12] Memnon Heracl. ap. Phot., I, 1.

[13] Voy. Wernsdorf, *de Republ. Galat.*, I, p. 15. Liv., XXXVIII, 16 : « Trocmis Hellesponti ora data, Tolistoboji Æolida atque Ioniam, Tectosagi Mediterranea Asiæ sortiti sunt, et stipendium tota cis Taurum Asia exigebant, sedem autem ipsi sibi circa Halyn flumen ceperunt, tantusque terror eorum nominis erat, multitudine etiam magna sobole aucta, ut Syriæ quoque ad postremum reges stipendium dare non abnuerent. » Les Trocmi, Tolistoboji, et Tectosages étaient les trois races ou clans qui se partageaient les Gaules.

Je ne parlerai pas ici du passage des Perses, des Macédoniens, des Romains, etc., à travers la Troade ; je n'ai nommé que les nations dont le séjour ou les dévastations ont laissé des traces dans les annales ou les traditions du pays. Ce passage et même ce va-et-vient de nations diverses sur un même point, ne pouvait être mieux décrit que dans les lignes suivantes, par M. Gladstone [1] : « On peut dire de l'Hellespont et du Bosphore qu'ils sont les points sur lesquels ont pivoté, pour ainsi dire, toute la fortune et toute l'activité du genre humain à partir d'une période très ancienne. Si je ne suis pas surpris qu'une cause puissante ait donné aux événements de nos temps historiques une impulsion et une direction qui subsiste encore, je ne le serai pas non plus de trouver à Hissarlik la preuve de l'intérêt extraordinaire que cette contrée a toujours excité et du grand nombre de races qui, tour à tour, dès l'origine, se sont efforcées d'occuper cette place privilégiée. Une telle idée ne me semble pas paradoxale ; je la trouve au contraire soutenue et confirmée par ce que nous avons vu depuis lors, et qui nous a rendu plus sensibles encore les avantages de cette position et son importance dans le mouvement des races. La nature du sol et du climat suffirait à elle seule pour rendre cette contrée préférable à toute autre ; rien d'étrange donc à ce que quantité de peuples différents se soient installés sur la colline d'Hissarlik pendant le cours d'un certain nombre de siècles. »

M. Philip Smith [2] a écrit sur ce sujet : « A part même son droit à être considérée comme l'Ilium homérique, Hissarlik présente cet intérêt qu'elle est sur la route des migrations primitives de la race indo-européenne qui, de l'orient, son berceau natal, s'avançait toujours vers l'ouest pour y chercher des établissements ; sur la route, dis-je, non seulement des migrations, mais des passages successifs et dans les deux sens, de l'une à l'autre rive asiatique et européenne ; sur la route aussi des expéditions commerciales et militaires que ne manquèrent pas de faire ces peuples lorsqu'ils eurent acquis des demeures fixes. Pour n'être pas induit en erreur par les distributions arbitraires que représentent les noms d'Europe et d'Asie, — c'est-à-dire d'est et d'ouest, — il faut se mettre dans l'esprit que l'Hellespont et le Bosphore, comme ce dernier nom l'indique, étaient plutôt des *passages* que des *séparations* et que les îles de la mer Égée servaient comme de points d'appui pour franchir les eaux. La parenté des premiers colons établis sur l'un et l'autre bord, et particulièrement la présence de la grande famille pélasgo-hellénique ou gréco-italique, sur les deux rives à la fois, a été prouvée depuis longtemps. Ernst Curtius soutenait, il y a vingt ans [3], que les Ioniens habitèrent le nord-ouest de l'Asie Mineure pendant plusieurs siècles, avant de le quitter pour aller coloniser l'Hellade, et les travaux des plus récents égyptologues [4] ont

---

[1] A l'Institut royal des architectes anglais, 30 avril 1877. Voy. *Sessional Papers*, 1876-1877, n° 12.

[2] Voy. *Troy and its Remains*, p. 364.

[3] Curtius, *Die Ionier vor der Wanderung*; Berlin, 1855.

[4] Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*; Paris, 1872, p. 190.

pleinement confirmé son assertion. Ainsi s'est trouvé justifié le plus ancien témoignage ethnique : « Les fils de Javan se partagèrent entre eux les îles des nations, et leurs familles y furent le commencement de peuples qui eurent chacun leur langue [1]. »

Je ne puis me refuser de citer tout au long l'étude que M. Karl Blind consacre à cette question au sujet d'un mémoire de M. Virchow [2]. »

Il est de la plus haute importance, pour une appréciation exacte des fouilles si remarquables du docteur Schliemann, de reconstituer l'ethnologie troyenne. Le grand physiologiste allemand qui depuis tant d'années s'est occupé si activement, lui aussi, d'exhumer les témoignages muets du passé en Europe et en Asie Mineure, vient de publier, sous le titre de *Alt-trojanische Gräber und Schädel*, une étude extrêmement intéressante, écrite avec autant de soin que de précautions, et fondée sur les matériaux qui nous restent pour la solution de la question. En raison de leur peu d'abondance, il ne se hasarde pas à formuler de théorie définitive relativement à l'origine et à la race des populations qui vécurent autrefois sur la colline de Hissarlik et dans le voisinage. Mais plus d'une fois, il parle de la possibilité d'une parenté avec les Thraces : et c'est ici, selon moi, que se trouvera, enfin, la véritable solution du problème.

Pour ma part, je me suis déjà prononcé depuis quelque temps en faveur de cette hypothèse avec l'énergie d'une conviction profonde, basée sur tous les passages qui, dans les auteurs classiques, se rapportent aux Troyens, aux Thraces, aux Gètes et aux Goths.

Le professeur Virchow s'appuie, naturellement, sur la craniologie. Il essaie, autant que cela peut se faire avec quelque certitude, de résoudre les questions obscures relatives aux races par l'étude de la conformation extérieure de l'homme. Des recherches nombreuses lui ont appris, cependant, qu'on trouve souvent des points de contact très prononcés entre des populations aussi différentes que possible les unes des autres en apparence, à ce point que, quelquefois, on n'est pas sûr de pouvoir déterminer actuellement le caractère aryen, sémitique, — voire même chamite, — d'un crâne donné dont on ignore la provenance.

Dans le but de justifier la réserve sur laquelle il s'est tenu relativement à des assertions trop positives, il insiste sur l'examen qu'il a fait de crânes libyens obtenus du docteur Rohlfs, le voyageur africain. Il trouva, dans le nombre, des têtes longues et des têtes de moyenne largeur, avec la mâchoire inférieure plus ou moins proéminente, — en d'autres termes, des spécimens dolichocéphales et mésocéphales, avec prognathisme plus ou moins prononcé. De même, parmi les crânes de momie communiqués par M. Mariette, il trouva une tête très ancienne avec le caractère dolichocéphale, les autres appartenant au type brachycéphale. Ces résultats n'ont rien de surprenant quand on songe aux couches successives de peu-

[1] « Genesis, X, 4, 5. Les lettres essentielles du nom hébreu sont identiques avec le grec ΙΩΝ (Ion) et tous deux sont les équivalents de Yavanas, « la plus jeune race » des vieilles traditions aryennes, qui émigra à l'ouest, tandis que la branche aînée restait dans l'est. Voyez le chapitre XX de *The Student's Ancient History of the East* sur les nations de l'Asie-Mineure, qui contient une discussion des affinités helléniques des Phrygiens et des Troyens en particulier. »

[2] *Les anciennes tombes et les crânes troyens*; par Rudolf Virchow. (*Alt-trojanische Gräber und Schädel, Von Rudolf Virchow.* — Berlin : Verlag der Kön. Akademie der Wissenschaften.)

plades conquérantes dans l'Afrique septentrionale et aux différences de race qui se traduisent souvent dans l'organisation du système des castes.

Les crânes et les ossements examinés par le professeur Virchow proviennent de trois localités : Hanaï Tepeh, une colline de la Troade ; Ren Kioi, près de l'emplacement de l'antique Ophrynion, et Hissarlik, identifié par le docteur Schliemann avec Ilion. Il y avait aussi un échantillon unique provenant de Tchamlidcha, un crâne donné par M. Frank Calvert auquel le professeur Virchow doit la plupart de ses matériaux. Malheureusement, les échantillons tirés de l'emplacement probable de Troie sont brisés et en si mauvais état qu'il fallut essayer de les reconstituer cinq ou six fois, sans résultat satisfaisant. Un grand nombre d'os avaient complètement perdu leur forme à la suite du long enfouissement dans les ruines. Des fragments considérables de crânes ont disparu. On ne pouvait donc éviter de laisser jouer à l'arbitraire un certain rôle dans ces tentatives de reconstitution. On dut même interrompre les travaux en dernier lieu, dans la crainte de détruire des matériaux si fragiles. Ce fait seul suffit à montrer qu'il faut se garder des conclusions prématurées, sans parler même du petit nombre des échantillons à l'aide desquels on peut se former une opinion.

En somme, les plus anciens crânes, provenant des trois emplacements ci-dessus mentionnés, présentent plutôt, suivant le professeur Virchow, le caractère dolichocéphale. Les têtes courtes et les crânes de moyenne longueur dominent à Ren Kioi où les deux seuls faits de dolichocéphalie sont dus à une circonstance accidentelle.

« Il faut reléguer au second plan, dit le professeur Virchow, l'opinion qui voudrait attribuer à un croisement touranien le fait des crânes relativement courts, les autres circonstances ne se prêtant guère à une pareille interprétation. Depuis que j'ai reconnu que les Albanais et les Arméniens ont la tête courte, il a paru beaucoup moins nécessaire de remonter à des origines touraniennes pour expliquer la brachycéphalie chez les peuples aryens. D'un autre côté, l'hypothèse formulée par moi dans une précédente conférence, relativement à une affinité possible entre les Troyens et les Thraces, a gagné du terrain depuis mes dernières recherches. »

Virchow fait remarquer plus loin que, de même que les Bulgares et les Albanais se pressent aujourd'hui vers l'Asie Mineure, en quittant les rives opposées (l'ancienne Thrace), et modifient ainsi le caractère ethnologique des populations de l'Anatolie, de même, dans l'antiquité la plus reculée, des événements analogues eurent lieu, comme cela peut se constater dans différents ouvrages classiques et surtout dans l'*Iliade*. « Mais l'anthropologie ancienne et surtout l'anthropologie préhistorique de la Thrace est encore à édifier : jusqu'ici on n'a, pour ainsi dire, pas de matériaux. » Virchow parle ici, naturellement, en anthropologiste. Il laisse de côté les faits historiques relatifs aux liens de parenté entre les races. Il cite la tribu arménienne des Haig comme brachycéphale en dépit de ses connexions aryennes. Enfin, il déclare que la prédominance du type brachycéphale en Asie Mineure pourra sans doute être expliquée un jour par l'introduction d'éléments ethnologiques d'origine thrace. Il pense seulement que la question n'a pas été suffisamment étudiée à ce point de vue.

On voit par ce qui précède que, d'après le professeur Virchow, il n'est pas nécessaire de faire intervenir l'hypothèse d'un croisement touranien pour rendre compte du type à tête courte. Quant à la présence d'un élément thrace dans la

population de l'Asie Mineure, je pense que les matériaux qui l'établissent, au point de vue historique, sont véritablement décisifs. Les physiologistes cherchent naturellement à résoudre les problèmes d'ethnologie en se plaçant au point de vue de leur science spéciale : et on ne peut nier que leurs travaux ne complètent admirablement les preuves tirées de l'histoire et de la linguistique, qu'elles modifient parfois. Cependant, il arrive un moment où l'on ne peut pas pousser plus loin les recherches, ni obtenir une solution, en matière d'anthropologie. Virchow lui-même constate cet embarras par le fait de ses remarques sur la tête courte des Albanais et des Arméniens, et mieux encore par ses observations sur les points de ressemblance extraordinaire entre certains crânes aryens, sémites et chamites. Dans une de ses communications insérées dans le grand ouvrage de Schliemann, *Ilios*, il disait déjà avec beaucoup de raison :

« Ce que nous connaissons positivement de la craniologie des peuples anciens est encore bien peu de chose. S'il était exact que les anciens Thraces, ainsi que quelques auteurs le supposent, aient été brachycéphales comme les Albanais, on pourrait peut-être leur rattacher la population représentée par le type brachycéphale d'Hissarlik. D'autre part, le caractère dolichocéphale des Sémites et des Égyptiens nous permettrait de remonter à une source aussi éloignée avec les crânes dolichocéphales d'Hissarlik. Mais si, outre l'indice céphalique, nous faisons intervenir la conformation entière de la tête dans le cas des crânes dolichocéphales, on se rallie tout à fait à l'idée que ces hommes appartenaient à la famille aryenne. Il me semble que le naturaliste devrait s'arrêter ici et *abandonner à l'archéologue le soin des recherches ultérieures.* »

Au point de vue historique, l'Asie Mineure paraît avoir été habitée successivement, ou simultanément, par un si grand nombre de nations différentes, — aryennes, touraniennes, sémitiques, et peut-être en partie chamites, — qu'en l'absence de preuves linguistiques, ou autres, une foule de problèmes ethnologiques resteront probablement à jamais insolubles. Deux grands faits, cependant, apparaissent, il me semble, en pleine lumière, aux yeux de quiconque prend la peine de lire, sans parti pris, les documents classiques ; « et quel autre flambeau nous resterait, si nous éteignions celui-là ? » selon la remarque judicieuse d'un auteur anglais du commencement de notre siècle.

Ces faits sont les suivants :

1° La grande famille des Thraces, « la plus considérable de toutes les nations, après celle des Indiens », suivant Hérodote, s'étendait à la fois sur l'orient de l'Europe et sur l'Asie Mineure, sous le nom de tribus diverses, telles que les Phrygiens, les Mysiens, les Lydiens, les Bithyniens, etc.;

2° Les Thraces étaient parents des Gètes, des Goths, des Germains.

Je ne puis pas ici entrer dans le détail en citant les nombreux passages de Kallinos, d'Hérodote, d'Homère, de Strabon, de Stephanos, de Capitolinus, de Flavius Vopiscus, de Claudius, de Cassiodore, de Procope et autres, — c'est-à-dire d'auteurs correspondant à une période de 1,400 à 1,500 ans, sans compter le Goth Jornandès, parmi les compatriotes duquel plusieurs traditions relatives à sa race doivent avoir été conservées. Je reviendrai sur ces points particuliers dans une autre occasion. Du reste, il ne s'agit nullement d'une théorie tout à fait nouvelle.

Le troisième fait considérable, et que j'essaierai d'établir en même temps, consiste en ce que la souche des Thraces est, au fond, la même que celle des Troyens.

Strabon fut frappé du grand nombre de noms thraces appliqués à des localités de la Troade. Une ville appelée Ilion existait dans la Thrace européenne, comme en Asie Mineure. Virchow et Schliemann ont découvert des analogies nombreuses entre les antiquités hongroises et celles de Troie : mystère qui s'expliquerait peut-être naturellement, par le fait d'anciennes tribus thraces ayant habité autrefois les bords de la Theiss comme ceux du Scamandre. Et en supposant que « Thrace » puisse être pris pour l'équivalent de « Teutonique », il est certainement remarquable que dans les temps classiques il y ait eu un Teutoburgion (même nom comme celui de la forêt où Varus fut battu) à l'ouest de la Theiss, au confluent du Danube et de la Drave.

Le nom même des Thraces, — comme celui des Phrygiens, — me semble pouvoir être expliqué au point de vue de la philologie teutonique. Il y a de remarquables affinités entre le phrygien et quelques autres idiomes thraces d'une part, et l'ancien norse et l'allemand de l'autre. Les auteurs grecs ont noté la grande influence exercée sur le monde hellénique, à la fois dans le domaine de la poésie et dans celui de la philosophie, par la race guerrière des Thraces, si bien douée à d'autres points de vue encore et particulièrement par rapport à la musique.

Les mesures prises sur les crânes de Ren Kioi par le professeur Virchow en 1879, et les communications faites par M. A. Weisbach (*Sur la forme des crânes grecs*) à la Société d'anthropologie de Vienne, ont établi l'existence d'une coïncidence remarquable entre le type à tête moyenne et courte de la population de « la place purement grecque » de Ren Kioi, et la conformation des crânes trouvés dans le site voisin d'Ophrynion. L'expression « purement grecque », employée par le professeur Virchow, doit être prise dans le sens linguistique plutôt que dans celui d'une origine homogène. La littérature classique prouve suffisamment, dans mon opinion, non seulement que les premiers conquérants hellènes se confondirent en Grèce avec des tribus autochtones « barbares », mais encore que des éléments thraces, — c'est-à-dire germaniques, — aussi bien que sémitiques, contribuèrent, avec le temps, à la formation de la nationalité grecque, tant en Europe qu'en Asie Mineure. Est-ce qu'Hérodote (pour citer un seul exemple) ne déclare pas avoir reconnu « après des recherches minutieuses », que même Aristogeïton et Harmodios étaient d'origine phénicienne ? « Ils descendaient, dit-il, de ces Phéniciens qui arrivèrent avec Kadmos et furent admis au nombre des citoyens d'Athènes moyennant certaines conditions; plusieurs privilèges leur étant refusés. »

Ces faits nous montrent que le mot de « grec » dit beaucoup plus, au point de vue ethnologique, que cela ne paraît au premier abord.

La question dont il s'agit, est si difficile, — pour ne pas dire impossible, — à trancher au point de vue de l'anthropologie pure, que l'historien et l'archéologue doivent nécessairement intervenir avec leurs preuves particulières quant aux affinités de race. Sous ce rapport, la découverte faite par le docteur Schliemann, dans les ruines préhistoriques d'Hissarlik, d'un crâne bien conservé dans un vase renfermant des cendres d'ossements humains, me paraît extrêmement importante. Virchow l'a signalée en italiques. Une trouvaille semblable faite en Allemagne, il n'y a pas longtemps, sembla dérouter les archéologues. Je fis remarquer à cette époque, qu'au septième siècle de notre ère quelques tribus germaniques (les Thuringiens, par exemple) brûlaient encore, dans les funérailles, le

corps seulement, et conservaient la tête : *capite amputato, cadaver more gentilium ignibus traderetur* (voy. *Vita Arnulfi Metensis*). Peut-être nos ancêtres avaient-ils été déjà frappés de l'importance du crâne au point de vue de la détermination du caractère et de l'intelligence des gens : ils auraient conformé leurs rites funéraires à cette notion.

L'existence des mêmes coutumes extraordinaires chez les Troyens et chez les Germains peut être considérée comme formant un anneau de plus dans cette chaîne curieuse dont la partie intermédiaire, et si considérable, est constituée par les Teutons orientaux, c'est-à-dire par les Thraces.

Le livre du professeur Virchow renferme des faits d'un grand intérêt relativement aux vestiges de la civilisation troyenne. Treize planches, dont plusieurs sont coloriées, représentent les crânes, les fragments de poterie, etc., constituant ainsi un supplément très utile. L'auteur, s'appuyant sur certains caractères présentés par les squelettes, et sur les objets découverts dans les tombes et dans les différentes couches de terrain à Hissarlik, est d'avis que les populations préhistoriques en question devaient avoir fait déjà des progrès très considérables dans la civilisation.

Cette contribution à l'étude et à la solution du problème de Troie, forme un commentaire important relatif à une des questions soulevées par ces fouilles fameuses, dues à la pioche infatigable du docteur Schliemann, qui vient de nous ménager une nouvelle surprise. Les résultats si remarquables des dernières découvertes sont sur le point d'être publiés. Ils modifieront en partie les premières conclusions, mais donneront plus de force, en général, à l'opinion de ceux qui considèrent la colline autrefois fortifiée d'Hissarlik comme l'emplacement de la ville chantée dans les vieilles ballades grecques, qui furent condensées ensuite pour constituer l'épopée « homérique ».

Je donne aussi la lettre suivante, que M. Karl Blind m'adresse au sujet de l'origine teutonique des Troyens et des Thraces :

Londres, le 2 décembre 1881.

Mon cher ami,

Je crois que l'on peut établir avec la plus grande certitude, que les Troyens, ou Teucriens, étaient de la famille des Thraces ; que les Thraces étaient de la souche des Gètes, des Goths, des Germains ; que, par conséquent, les Troyens étaient originairement une tribu teutonique.

Comme d'autres Thraces, les Troyens devinrent hellénisés en partie, avec le temps ; leur civilisation, probablement aussi leur langue, présentait-elle donc un caractère mixte ? Mais les preuves directes aussi bien qu'accessoires de leur descendance thrace, et par conséquent gète ou gothique, me semblent absolument accablantes, en considération des témoignages historiques qui s'étendent sur une période de plus d'un millier d'années, — de Kallinos à Jornandès.

« Je ne puis qu'indiquer rapidement certains points dans les quelques pages de cette lettre. Kallinos et Hérodote mentionnent les Troyens sous le nom de Teucriens.

Au temps de Kallinos, ils étaient encore les principaux possesseurs du sol de la Troade. Les Pæoniens (cf. les *Pae-mani* de César, de race germanique), branche de la famille des Thraces, qui vivaient sur le Strymon (cf. l'allemand *Strom*) déclaraient être une colonie de Teucriens venus de Troie. La façon dont les Teucriens, — d'après la remarque de l'historien anglais Grote, — sont mentionnés par Hérodote avec les Mysiens [1], prouve qu'il n'y avait pas entre eux une grande différence au point de vue ethnologique. Or, les Mysiens (cités dans Homère, comme alliés des Troyens, avec les Thraces, les Phrygiens et autres peuplades de même famille) étaient, d'après Strabon et Stephanos, des Thraces venus d'Europe en Asie ; et Strabon insiste sur la quantité de noms de lieux thraces que l'on trouve dans la Troade. Rien d'étonnant, non plus, à ce qu'il y ait eu en Europe une ville thrace appelée « Ilion ».

Les Phrygiens étaient aussi une peuplade thrace. D'après Arrien, les Phrygiens, les Mysiens et le rameau bithynien des Thraces auraient tous passé d'Europe en Asie. Les Thraces constituaient, en somme, selon l'expression d'Hérodote, « la plus considérable de toutes les nations, après celle des Indiens ». Par conséquent, et bien que les Troyens et les Phrygiens soient représentés comme distincts dans l'hymne homérique à Aphrodite, il n'est pas étonnant que les poètes tragiques d'Athènes et les Romains aient appelé « Phrygiens » les anciens Troyens, tandis qu'Hérodote les nomme « Teucriens ». Le fait est qu'on employait tour à tour, d'une façon poétique ou autrement, divers noms de tribus pour désigner les populations disséminées au loin, — et distinctes seulement par le dialecte, — de la grande famille thrace : de même que les noms de Franc et de Souabe, de Bavarois et de Saxon, même de Danois, de Suédois et de Norwégien, désignent tous des membres de la race teutonique.

Est-il donc possible, à première vue, que cette « nation la plus considérable de toutes » ne soit pas celle qui, plus tard, marcha en avant dans les grandes migrations ?

Le nom des Phrygiens signifie « hommes libres [2] », — « Francs », à proprement parler. Les Macédoniens qui disaient « Aprodité » et « Bilippos » [3], pour « Aphrodite » et « Philippos », appelaient les Phrygiens « Briges », « Bryges », ou « Brykai » ; mais il n'y a aucun doute que ce nom de Bryg, Bryk, ou Fryk, signifiait un homme libre, un Franc. L'omission du son nasal dans ce dernier nom se retrouve également dans le vieux norse. « Frakkland » désigne, dans l'Edda, le pays des Franks sur les bords du Rhin, où Brynhild (Sigurdrifa) dort sur le rocher enchanté, entouré de flammes.

Il est même possible, je pense, que le mot grec, pour Thrace, — « Thrax » (Thrakk-s) ou Threix (Threïk-s), — soit en rapport avec Frakk, Frank, Phryg ou Fryg, et *free* ou *frei* (libre) ; l'échange phonétique entre le « th » et le « ph » ou « f » ayant souvent lieu, comme on peut aisément le prouver pour d'autres cas, en grec et dans les idiomes germaniques.

---

[1] Cf. le nom du chef corsaire Mysing dans la Skalda norse (*Menja et Fenja*).

[2] Hesych. *Lexicon.* Ἴοβας δὲ ὑπὸ Λυδῶν (ἀπο) φαίνεται Βρίγα λέγεσθαι τὸν ἐλεύθερον.

[3] Une particularité de dialecte analogue caractérise encore le langage des Allemands de Franconie, et celui des bas Allemands. Peut-être aussi cette circonstance éclairerait-elle d'un jour nouveau l'origine mixte des Macédoniens eux-mêmes, que les Grecs considéraient comme des « barbares ».

La famille thrace était si répandue que quelques auteurs anciens divisent le monde en quatre parties : l'Asie, la Libye (l'Afrique), l'Europe, et la Thrace. Il est certain que la grande race teutonique qui s'étendait, sous un grand nombre de noms de peuplades, de l'Asie centrale à la mer Baltique et à la mer du Nord; qui sous le nom de Teutons et de Cimbres devint la terreur de Rome; et qui, à l'époque des migrations, se rua comme un torrent sur l'Europe méridionale et occidentale, et même sur l'Afrique — il est certain que cette race fut d'abord connue des anciens sous le nom de Thraces, ou de Phrygiens (Francs).

Ces Thraces, — aux yeux bleus, aux cheveux rouges, d'après une indication donnée par Xénophane, cinq cents ans avant notre ère, — constituaient un peuple éminemment martial, grand amateur de musique, très adonné aux habitudes bachiques, mais aussi aux spéculations philosophiques. Arès, ou Mars, avait sa demeure en Thrace; Orphée également. Pittakos, fils du Thrace Hyrrhadios, fut le maître de Pythagore. Hermippos assure que Pythagore avait adopté la philosophie thrace. Les Thraces de Bithynie ont produit un grand nombre d'hommes savants.

Ces dispositions martiales, musicales, bachiques et philosophiques, ne sont-elles pas bien faites pour révéler une origine germanique ?

Les coutumes des Thraces, telles qu'elles sont représentées dans le fameux banquet donné à Xénophon par Seuthès (Seuth = Seyd, abréviation de Sigfrid); la description de leur costume et de leurs armes, les noms de leurs chefs et ce que nous connaissons de leur langue, tout confirme cette manière de voir. Parmi les noms thraces, un grand nombre signifient « poignard » ou « lance ». Beaucoup sont des composés de *Sig* (victoire), *As* (Dieu), *Teut* (peuple), comme c'est le cas chez les guerriers Teutons. En outre, la plupart des Thraces, comme les Germains de Tacite, ne portaient pas de glaive. Leurs armes principales étaient le bouclier et la lance. On trouve même chez les Thraces d'Hérodote, comme six cents ans plus tard chez les Germains de Tacite[1], la lance sans fer, avec la pointe simplement durcie au feu.

Vous avez exprimé un étonnement facile à comprendre, mon cher ami, lorsque dans les ruines d'Hissarlik vous n'avez pas trouvé la trace d'un glaive, pas même de moules ayant pu servir à en fondre, tandis que vous aviez découvert des centaines de glaives de bronze dans les tombes de Mycènes[2]. Mais à la lumière de la description qu'Hérodote et Tacite nous donnent de l'équipement des Thraces et des Germains, en nous rappelant les liens de parenté qui unissent les Troyens aux Thraces ou aux Teutons, il me semble que le mystère s'explique.

Strabon (VII, p. 295) nous expose la connexion de toutes les tribus germaniques depuis les Gètes, voisins des Suèves, jusqu'aux Mysiens, aux Lydiens, aux Phrygiens, et aux Troyens. Les Gètes, suivant Hérodote, sont « les plus nobles de tous les Thraces »; or, les Gètes étaient des Goths. Le nom de la « forêt Hercynienne » qu'habitaient les Gètes (et ce nom d'Hercynien se trouve appliqué dans Aristote, César, Strabon, Florus, Tacite, Pline et Ptolémée, à différentes parties très boisées de la Germanie), n'est autre chose que le vieil allemand *Haruc,* et le norse *Hörgr,* qui signifient « forêt ».

Suivant Strabon et Ménandre, les Thraces et les Gètes parlaient la même langue. Les Daces ou Dakiens même (cf. *Degen,* épée) plus rapprochés de

[1] Hérodote, VII, 74-77. Tacite, *Germ.,* VI; *Annal.,* II, 14.

[2] Schliemann, *Ilios,* 483; *Mycènes,* Préf., XII.

la Germanie proprement dite, parlaient la même langue que les Gètes; aussi, « les Gètes espéraient-ils le secours des Germains contre les Romains ». Faut-il donc s'étonner de trouver à l'époque romaine des noms teutons, — et même un nom tel que « Teutoburgion », — sur le territoire de la Hongrie actuelle [1] ?

On ne doit pas oublier non plus que Strabon mentionne des Thraces Cébréniens en Europe, qui portent le même nom que ceux de la Troade (XIII, p. 590).

Les Guttons de Pytheas, les Gythones de Ptolémée, les Gothons de Tacite, ne sont que des tribus diverses de Gètes ou de Goths. La famille placée par Hérodote sous le nom de « Gètes » à l'embouchure du Danube, se retrouve à la même place au quatrième siècle, sous le nom de « Goths ». Spartianus atteste clairement l'identité des deux noms, à l'époque où se fait la transformation. De même aussi Capitolinus, Flavius Vopiscus, Claudianus, Magnus Aurelius Cassiodore (qui servit sous Odoacre et sous Théodoric), et Procope. Est-il besoin, après cela, de citer le Goth Jornandès ?

Quant aux noms « Skaians », « Sigaians », qu'on rencontre si fréquemment sur le territoire troyen, phrygien et thrace, — et qui ont fait dire au professeur Haug que Sigo était très probablement un nom propre ou une divinité à Troie, — je crois qu'on doit les rapporter aux noms teutoniques en *sig* (*nikê,* victoire), si répandus parmi les Teutons. (cf. Sigi, Sigar, Sigebert, Sigebant, Sigfrid, Sigefugl, Sigegeat, Siggeir, Sigeher, Sighwat, Sigmund, Sigenot, Sigestap, Sigtyr, Sigtryg, Sigwart, Sigewein, Segest, Segimer; Sigyn, Sigrun, Sigrdrifa, Sigurlinn, Sigelind, Sigeminne, etc.). Strabon cite des Thraces appelés Skaïens, un fleuve Skaïos, et à Troie les portes de Scée (Skée). Les noms germains en *as* sont également très répandus parmi les Thraces et leurs parents Lydiens, Phrygiens et Mysiens.

Déjà Fischart, et plus tard Voss, l'auteur de l'incomparable traduction d'Homère, croyaient à l'origine teutonique des Thraces. En même temps, on arrive, en comparant attentivement les autorités classiques, à établir la filiation directe qui relie les Thraces aux Troyens. L'Ilion de l'Asie Mineure, et l'Ilion de la Thrace d'Europe, apparaissent donc, dans les ténèbres de l'antiquité, comme deux avant-postes ou places fortes des Teutons de l'est.

§ 2. — *Les divers États de la Troade* [2].

1. L'*État de Pandarus.* Cet État, au pouvoir des Lyciens, s'étendait le long de l'Æsépus jusqu'à Zéléia. Ses habitants sont appelés opulents (ἀφνειοί). Leur chef est Pandarus, fils de Lycaon et excellent archer [3].

Villes. La seule ville indiquée par le poète est Zéléia, située près de

---

[1] Pour la géographie des divers États de la Troade j'ai adopté l'ordre suivi par E. Buchholz dans son excellent ouvrage, *Homerische Kosmographie und Geographie,* et j'ai beaucoup profité de quantité de détails; mais à l'égard d'Ilium, je ne me suis pas du tout servi de cet ouvrage.

[2] *It. Ant.*, p. 293. Ptolémée, II, 16, 5.

[3] *Il.*, II, 824, 827 :
οἵ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἴδης,
ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο,
Τρῶες· τῶν αὖτ' ἦρχε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός,
Πάνδαρος, ᾧ καὶ τόξον Ἀπόλλων αὐτος ἔδωκεν.

l'Æsépus, sur les dernières pentes de l'Ida. Selon Strabon[1], elle était tout à l'extrémité de la chaîne, à 190 stades de Cyzique et à 90 stades environ de l'embouchure de l'Æsépus, qui se jette dans la Propontide.

2. L'*État d'Adrestus et d'Amphius, fils de Mérops.* Cet État limitait le précédent, comme on le voit dans Homère[2], aussi bien que dans Strabon : « Faisant suite au district de Zéléia, mais toujours en deçà de l'Æsépus, était située la plaine d'Adrastée[3]. » Les chefs des Adrastéens sont Adrastus et Amphius, fils de Mérops, bien qu'ailleurs Amphius soit appelé fils de Sélagus.

Villes. Le poète en nomme trois.

a. Adresteia (ἡ Ἀδρήστεια), située entre Priapus et Parium[4].

b. Apæsus (ἡ Ἀπαισός)[5], appelé aussi Pæsus (ἡ Παισός)[6], était situé entre Lampsaque et Parium sur la rivière Pæsus. Strabon dit : « Que la ville est depuis longtemps détruite, et que ses habitants ont transporté leur demeure à Lampsaque[7], parce qu'ils étaient d'origine milésienne comme les Lampsacéniens, ce que confirme Anaximène[8]. »

c. Pityée (ἡ Πιτύεια)[9] est une ville du canton de Pityus, lequel dépend du territoire de Parium; elle est située au pied d'une montagne couronnée de pins, entre Parium et Priapus. Linum, qui l'avoisine, est une petite localité maritime où l'on pêche ces coquillages dits *Linusiens,* les plus friands que l'on connaisse[10]. D'autres auteurs soutiennent que Pityée n'était que l'ancien nom de Lampsaque[11].

3. *État d'Asius.* Cet État s'étendait le long de la côte de la Troade, de de Percoté à Abydos. Asius, fils d'Hyrtacus[12], gouvernait ce district; le contingent de Sestos, ville de Thrace, sur l'Hellespont, était sous son commandement[13].

Homère nomme trois villes de cet État.

---

[1] Strabo, XIII, p. 587 : Ἡ μὲν δὴ Σέλεια ἐν τῇ παρωρείᾳ τῇ ὑστάτῃ τῆς Ἴδης ἔστιν, ἀπέχουσα Κυζίκου μὲν σταδίους ἐνενήκοντα καὶ ἑκατόν, τῆς δ' ἐγγυτάτω θαλάττης καθ' ἣν ἐκδίδωσιν Αἴσηπος ὅσον ὀγδοήκοντα.

[2] *Il.*, II, 828-830 :
οἳ δ' Ἀδρήστειάν τ' εἶχον καὶ δῆμον Ἀπαισοῦ,
καὶ Πιτύειαν ἔχον καὶ Τηρείης ὄρος αἰπύ·
τῶν ἦρχ' Ἄδρηστός τε καί Ἄμφιος λινοθώρηξ.

[3] XII, p. 565 : τῇ δέ Ζελείᾳ ὑποπέπτωκε πρὸς θαλάττῃ ἐπίταδε τοῦ Αἰσήπου τὸ τῆς Ἀδρηστείας πεδίον.

[4] Strabo, XIII, p. 588 : ἡ μὲν οὖν πόλις (ἡ Ἀδρήστεια) μεταξὺ Πριάπου καὶ Παρίου.

[5] *Il.*, II, 828.

[6] *Il.*, V, 612 :
καὶ βάλεν Ἄμφιον, Σελάγου υἱὸν, ὅς ῥ' ἐνὶ Παισῷ ναῖε.

[7] Strabo, XIII, p. 589 : ἐν δὲ τῷ μεταξὺ Λαμψάκου καὶ Παρίου Παισὸς ἦν πόλις καὶ ποταμός· κατέσπασται δ' ἡ πόλις, οἱ δὲ Παισηνοὶ μετῴκησαν εἰς Λάμψακον, Μιλησίων ὄντες ἄποικοι καὶ αὐτοὶ καθάπερ καὶ οἱ Λαμψακηνοί.

[8] Strabo, XIV, p. 635 : Ἀναξιμένης γοῦν ὁ Λαμψακηνὸς οὕτω φησὶν, ὅτι — Μιλήσιοι συνῴκησαν — Ἄβυδον, Ἄρισβαν, Παισόν.

[9] *Il.*, II, 829.

[10] Strabo, XIII, p. 588 : Πιτύα δ' ἐστὶν ἐν Πιτυοῦντι τῆς Παριανῆς ὑπερκείμενον ἔχουσα πιτυῶδες ὄρος μεταξὺ δὲ κεῖται Παρίου καὶ Πριάπου καὶ Λίνον χωρίον ἐπὶ θαλάττῃ, ὅπου οἱ Λινούσιοι κοχλίαι ἄριστοι τῶν πάντων ἁλίσκονται.

[11] Steph. Byz. and Etym. Mag. s. v. Λάμψακος; Schol. *Apoll. Rhod.* I, 933 ; Orph. *Arg.* 488 ; Plin. *H. N.* V, 32 : « Lampsacum antea Pityusa dictum. » Ceci est aussi impliqué dans l'histoire, racontée dans Hérodote, VI, 37, dont le sens énigmatique est méconnu par l'historien, qui ne semble pas avoir entendu dire que Pytyeia ou Pityusa passait pour l'ancien nom de Lampsaque.

[12] *Il.*, II, 837, 838 :
τῶν αὖθ' Ὑρτακίδης ἦρχ' Ἄσιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
Ἄσιος Ὑρτακίδης.

[13] *Il.*, II, 836.

a. Percoté (ἡ Περκώτη) [1], dont le nom actuel, Borgas ou Bergas, n'est peut-être qu'une corruption. Elle s'appelait aussi Percopé [2].

b. Abydos (ἡ Ἄϐυδος) [3], à la partie la plus étroite de l'Hellespont, qui, d'après Hérodote [4], n'avait que sept stades de large sur ce point; mais en réalité sa largeur est ici dix stades. Abydos était en face de Sestos, bien qu'un peu au sud-ouest. Xerxès passa l'Hellespont sur un pont de bateaux jeté au nord de cette ville, l'an 480 avant J.-C. Il ne reste aucune ruine d'Abydos ; des fragments de poterie et de marbre en marquent seuls l'emplacement, distant de trois mille de la ville des Dardanelles. On y voit deux collines naturelles presque coniques ; peut-être ont-elles été fortifiées, mais les voyageurs [5] qui les ont crues composées de décombres se sont trompés ; le sol en est parfaitement naturel.

c. Arisbé (ἡ Ἀρίσϐη), non loin de Selleïs [6], était la résidence d'Asius ; l'*Iliade* la qualifie de « divine » (δῖα) [7] et de « bien bâtie » (εὔκτιμένη) [8].

4. L'*État d'Énée* (*Dardanie*). Strabon décrit la Dardanie comme il suit : « Au delà d'Abydos, nous aurons à décrire Ilion et ses environs, la côte jusqu'à Lectum, puis différentes localités de la plaine troyenne, et finalement toute la région basse de l'Ida, laquelle formait anciennement le royaume d'Énée [9]. » Et encore : « La partie de cette plaine qui longe la montagne est étroite et se trouve bornée au midi par le canton de Scepsis, au nord par le territoire de Lyciens de Zéléia ; le poète la range sous l'autorité d'Énée et des fils d'Anténor et lui donne le nom de Dardanie [10]. » Cet État étroit et long, limité par l'Hellespont d'un côté, de l'autre par les Lélèges et les Ciliciens, s'étendait donc entre les possessions de Priam et celle des Méropides. Ses habitants, appelés Dardaniens (Δαρδάνιοι [11] ou Δάρδανοι) [12], étaient d'une race apparentée aux Troyens et sont parfois confondus avec eux : ainsi, Euphorbe, fils de Panthoüs, est appelé Dardanien, bien qu'il fût Troyen [13].

Nous ne parlerons que de la ville de Dardanie, bâtie par Dardanus au pied de l'Ida avant que la sainte Ilion ne fût fondée dans la plaine [14].

---

1 *Il.*, II, 835 ; XI, 229 ; XV, 548.

2 Steph. Byz. s. v. Περκώτη : Περκώτη καὶ πάλαι Περκώπη πόλις Τρωάδος.

3 *Il.*, II, 836.

4 VII, 34 : ἔστι δὲ ἑπτὰ στάδια ἐξ Ἀϐύδου ἐς τὴν ἀπαντίον.

5 Richter, *Wallfahrten im Morgenlande,* p. 435.

6 *Il.*, II, 838, 839 :

Ἀρίσϐηθεν . . .
. . . ποταμοῦ ἀπὸ Σελλήεντος.

Cf. XII, 96, 97.

7 *Il.*, II, 836 ; XXI, 43 : δῖαν Ἀρίσϐην.

8 *Il.*, VI, 13 : ἐϋκτιμένῃ ἐν Ἀρίσϐῃ.

9 XIII, p. 592 : Ἔξω δὲ Ἀϐύδου τὰ περὶ τὸ Ἴλιον ἔστι, τὰ τε παράλια ἕως Λεκτοῦ καὶ τὰ ἐν τῷ Τρωϊκῷ πεδίῳ καὶ τὰ παρώρεια τῆς Ἴδης τὰ ὑπὸ τῷ Αἰνείᾳ.

10 XIII, p. 596 : τούτου δ' ἡ μὲν παρώρειός ἐστι στενή, τῇ μὲν ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν τεταμένη μέχρι τῶν κατὰ Σκῆψιν τόπων, τῇ δ' ἐπὶ τὰς ἄρκτους μέχρι τῶν κατὰ Ζέλειαν Λυκίων. ταύτην δ' ὁ ποιητὴς ὑπ' Αἰνείᾳ τάττει καὶ τοῖς Ἀντηνορίδαις, καλεῖ δὲ Δαρδανίαν.

11 *Il.*, II, 819 :

Δαρδανίων αὖτ' ἦρχεν ἐῢς παῖς Ἀγχίσαο
Αἰνείας . . .

12 *Il.*, III, 456, VII, 348 :

κέκλυτέ μευ, Τρῶες, καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι.

13 *Il.*, XVI, 807 :

. . . Δάρδανος ἀνήρ,
Πανθοΐδης Εὔφορϐος . . .

14 *Il.*, XX, 215-218 :

Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς,
κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.

Au temps de Strabon on ne trouvait plus trace de l'antique cité [1]. Elle n'avait, bien entendu, rien de commun avec la ville de Dardanus qui, — comme l'ont montré les fouilles faites à ma demande par le gouverneur militaire des Dardanelles, — a laissé une couche de débris épaisse à peine de 76 centimètres et composée de fragments de poterie grecque. Il paraît donc certain qu'elle a été bâtie par les Grecs éoliens. Elle s'élève sur le rivage de l'Hellespont, comme le remarque justement Strabon [2], à 70 stades d'Abydos, et, selon Pline [3], à 70 stades de Rhœtée.

5. *État d'Altès* [4]. Nous trouvons aussi dans Homère qu'une troupe de Lélèges s'était établie en Troade sur les rives du Satnioïs, près du cap Lectum ; ils habitaient donc entre l'État des Ciliciens et celui des Dardaniens [5]. Leur roi était Altès, père de Laothoé, qui donna deux fils au roi Priam [6].

En fait de villes je ne puis nommer que *Pedasus* (ἡ Πήδασος), sur le Satnioïs, à laquelle s'attachent les épithètes de « haute » (αἰπήεσσα) [7], d' « escarpée » (αἰπεινή) [8]. Elle fut détruite par Achille [9], et c'est probablement cette ville que les monuments égyptiens désignent sous le nom de Pidasa.

6. *État des Ciliciens.*

a. L'*État d'Éétion* (la Cilicie Thébaïque) [10] s'étend à travers la Lyrnesside occupée par les Ciliciens et les Lélèges. La description de Thébé [11] par Homère a fait croire qu'il y avait une montagne appelée Plakos au pied de laquelle était située cette ville. Strabon ne connaît point là de montagne ; il dit : « Dans l'intérieur des terres, maintenant, à 50 stades, est l'emplacement aujourd'hui désert de Thébé, de Thébé Hypoplacie, comme l'appelle Homère : seulement on ne connaît plus dans le pays de lieu appelé Plax ou Placos, et, malgré le voisinage de l'Ida, il n'y a plus trace de *bois ombreux* dominant le site en question [12]. »

Villes. α Thébé (ἡ Θήβη) était située à 60 stades au nord-ouest d'A-

---

[1] XIII, p. 592 : νῦν μὲν γὰρ οὐδ' ἴχνος πόλεως σώζεται αὐτόθι.

[2] XIII, p. 595 : ἡ πόλις ἡ Δάρδανος, διέχουσα τῆς Ἀβύδου ο' σταδίους

[3] *H. N.* V, 33 : « a Rhoeteo Dardanium oppidum parvum abest stadia LXX. »

[4] M'écartant ici de l'ordre suivi par E. Buchholz, *Homer. Kosm. und Geogr.*, je parlerai d'abord de l'État des Lélèges et des Ciliciens, ensuite de l'État de Troie proprement dit, parce que celui-ci me prendra beaucoup de place.

[5] Strabo, XIII, p. 605 : ἡ γὰρ ἀπὸ τοῦ Λεκτοῦ ῥάχις ἀνατείνουσα πρὸς τὴν Ἴδην ὑπέρκειται τῶν πρώτων τοῦ κόλπου μερῶν, ἐν οἷς πρῶτον τοὺς Λέλεγας ἱδρυμένους ὁ ποιητὴς πεποίηκεν.

[6] *Il.*, XXI, 84-86 :

. . . . μινυνθάδιον δέ με μήτηρ
γείνατο Λαοθόη, θυγάτηρ Ἄλταο γέροντος,
Ἄλτεω ὅς Λελέγεσσι φιλοπτολέμοισιν ἀνάσσει.

[7] *Il.*, XXI, 87 :
(Ἄλτης) Πήδασον αἰπήεσσαν ἔχων ἐπὶ Σατνιόεντι.

[8] *Il.*, VI, 34, 35 :
ναῖε δὲ Σατνιόεντος ἐϋῤῥείταο παρ' ὄχθας
Πήδασον αἰπεινήν.

[9] *Il.*, XX, 92 :
πέρσε δὲ (Ἀχιλλεὺς) Λυρνησσὸν καὶ Πήδασον.

[10] Strabo, XIII, p. 586 : ἡ τῶν Κιλίκων διττή, ἡ μὲν Θηβαϊκὴ ἡ δὲ Λυρνησσίς.

[11] *Il.*, VI, 396, 397 :
Ἠετίων, ὅς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ
Θήβῃ ὑποπλακίῃ, Κιλίκεσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων.

[12] Strabo, XIII, p. 614 : ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ ἀπὸ πεντήκοντα σταδίων ἐστὶν ἡ Θήβη ἔρημος, ἥν φησιν ὁ ποιητής, « ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ » οὔτε δὲ Πλάκος ἢ Πλὰξ ἐκεῖ τι λέγεται, οὔθ' ὕλη ὑπέρκειται καίτοι πρὸς τῇ Ἴδῃ.

dramyttium [1], entre cette ville et Cariné [2]; c'était la capitale d'Éétion; de là l'épithète de *Thébé la sainte, ville d'Éétion* [3]. Elle est dite *florissante* (εὐναιετάωσα), *au grandes portes* (ὑψίπυλος) et fut détruite par Achille [4]. C'était une place forte, car Homère parle de ses murailles [5].

M. Gladstone [6] a voulu montrer que sous Thoutmès III, dont le règne passe pour avoir duré toute la première moitié du seizième siècle avant J.-C. (1600-1550) et pour avoir porté à son apogée la puissance du grand empire égyptien, cet empire embrassait toutes les populations de la Grèce, et que Thoutmès III avait fait ses propres fils gouverneurs des places qu'il avait conquises. Il fait remarquer que la Thébé d'Éétion est citée dans l'*Iliade* pour l'excellence de ses chevaux, qu'elle est la ville sainte d'Éétion, enfin qu'elle a des portes élevées (ὑψίπυλος) [7]. « C'est un fait assurément bien remarquable, ajoute-t-il, que nous trouvions ces trois caractères dans la Thèbes Cadméenne de Béotie. Elle est sacrée (ἱερὰ πρὸς τείχεα Θήβης) [8]. Son nom arrive à propos de coursiers, car aux Cadméens comme aux Troyens, mais à eux seuls, Homère donne l'épithète de κέντορες ἵππων [9]. Elle est signalée pour ses portes, puisque c'est Thèbes aux sept portes [10]. De plus, les deux cités étaient riches; la Thébé d'Éétion est εὐναιετάουσα, « une cité florissante ». La Thèbes Cadméenne est ἐϋκτίμενον πτολίεθρον, « une forteresse bien bâtie [11] », et εὐρύχορος, « une ville étendue [12] ». Ces trois caractères, aussi bien que le quatrième, convenaient parfaitement à la puissante ville de Thèbes en Égypte; elle avait cent portes; elle pouvait atteler 20,000 chariots, et, comme centre du culte d'Ammon [13], elle était une ville sainte par excellence. »

Des recherches récentes semblent montrer que les assimilations proposées entre les tribus grecques et les noms géographiques qui se trouvent sur les inscriptions égyptiennes ne sont pas soutenables. Le principal appui des théories de M. Gladstone est donc renversé. Puisque les Cadméens de la Thèbes de Béotie étaient une colonie phénicienne, l'origine du nom de cette ville doit se trouver dans les langues sémitiques. D'autre part la Thèbes égyptienne tirait son nom de l'égyptien *ta-apiu,* pluriel de *ta-ap*, « la petite maison », nom d'un seul des quartiers de la ville à l'origine. Selon Varron (*de Re Rust.,* III, I, 16) les Éoliens de Béotie et les Sabins appelaient les collines *tebæ* ou *thebæ.*

β Chrysé (ἡ Χρύση), déjà ruinée du temps de Strabon, était située près

---

1 Strabo, XIII, p. 612 : διέχουσι δὲ Ἀδραμυττίου σταδίους ἡ μὲν (Θήβη) ἑξήκοντα, ἡ δὲ (Λυρνησσὸς) ὀγδοήκοντα καὶ ὀκτὼ ἐπὶ θάτερα.

2 Herod., VII, 42 : ἀπὸ δὲ ταύτης (Καρίνης) διὰ Θήβης πεδίου ἐπορεύετο, Ἀδραμύττειόν τε πόλιν καὶ Ἄντανδρον τὴν Πελασγίδα παραμειβόμενος.

3 *Il.*, 1, 366 :
ἐς Θήβην ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος.

4 *Il.*, VI, 415, 416 :
ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν (Ἀχιλλεὺς) Κιλίκων εὐναιετάωσαν
Θήβην ὑψίπυλον.

5 *Il.*, II, 691 : τείχεα Θήβης.

6 *Homeric Synchronism,* p. 137.

7 *Ibid.*, p. 158.

8 *Il.*, IV, 378.

9 *Il.*, IV, 391.

10 *Il.*, IV, 406; *Od.* XI, 263.

11 *Il.*, II, 505; VI, 415.

12 *Od.* XI, 265.

13 *Homer. Synchr.*, p. 158, 159.

de Thébé, et faisait partie des États d'Éétion, comme il ressort de la capture de Chryséis par Achille lorsqu'il détruisit Thébé [1]. Elle avait un temple d'Apollon Sminthien dont le père de Chryséis était prêtre [2]. Elle était bâtie sur la mer et avait un port « sinueux et profond » où pénétra Ulysse lorsqu'il ramena Chyséis à son père avec une hécatombe pour le dieu. Comme Strabon le remarque, il faut distinguer la ville homérique de la moderne Chrysa, près d'Haxamitos, qui avait aussi un temple d'Apollon Sminthien mais point de port [3]. Le temple de ce dieu, que Pline [4] indique ici, ne se rapporte donc qu'à cette dernière ville. Je tiens Assos pour identique avec l'ancienne Chrysé, car c'est la seule ville sur le rivage du golfe d'Adramytte qui ait un port. Assos remplit en outre la condition indispensable d'être située près de Thébé.

γ Cillé (Κίλλη), située aussi dans la plaine de Thébé, au pied du mont Cillæus et dans le voisinage d'Antandros, fut fondée par Pélops, fils de Tantale; elle avait un temple consacré à Apollon Cilléen, qui existait encore au temps de Strabon [5].

b. L'*État de Mynès* consistait dans la seule ville Lyrnesse (Λυρνησσός), appelée aussi la ville de Mynès par Homère [6]; elle fut détruite par Achille qui y fit la capture de Briséis [7]. C'est là que s'enfuit Énée poursuivi par Achille [8]. Elle était située dans la plaine de Thébé, à 88 stades d'Adramyttium, et Strabon la décrit comme fortifiée par la nature, mais abandonnée [9]. Fellowes [10] croyait avoir trouvé ses ruines à quatre milles de Karavaren.

c. L'*État d'Eurypyle* est difficile à déterminer. Eurypyle était le chef d'une troupe de Kétéioi (οἱ Κήτειοι) dont l'identité avec les Hittites de l'Ancien Testament, les Kheta des monuments égyptiens et les Khattai des inscriptions assyriennes a été très ingénieusement soutenue par

---

[1] *Il.*, I, 366, 367 :
ᾠχόμεθ' ἐς Θήϐην, ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος
τὴν δὲ διεπράθομεν τε καὶ ἤγομεν ἐνθάδε πάντα.

[2] *Il.*, I, 37-39 :
κλῦθί μευ, ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιϐέϐηκας
. . . .
Σμινθεῦ.

[3] Strabo, XIII, p. 612 : Ἡ δὲ Χρῦσα ἐπὶ θαλάττῃ πολίχνιον ἦν ἔχον λιμένα, πλησίον δὲ ὑπέρκειται ἡ Θήϐη· ἐνταῦθα δ' ἦν καὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Σμινθέως Ἀπόλλωνος καὶ ἡ Χρυσηίς· ἠρήμωται δὲ νῦν τὸ χωρίον τελέως. εἰς δὲ τὴν νῦν Χρῦσαν τὴν κατά Ἁμαξιτὸν μεθίδρυται τὸ ἱερὸν, τῶν Κιλίκων τῶν μὲν εἰς τὴν Παμφυλίαν ἐκπεσόντων τῶν δὲ εἰς Ἁμαξιτόν· οἱ δ' ἀπειρότεροι τῶν παλαιῶν ἱστοριῶν ἐνταῦθα τὸν Χρύσην καὶ τὴν Χρυσηίδα γεγονέναι φασὶ καὶ τὸν Ὅμηρον τούτου τοῦ τόπου μεμνῆσθαι· ἀλλ' οὔτε λιμήν ἐστιν ἐνταῦθα, ἐκεῖνος δέ φησιν « οἱ δ' ὅτε δὴ λιμένος πολυϐενθέος ἐντὸς ἵκοντο. »

[4] *H. N.* V, 32, 3.

[5] Homer., *Il.*, I, 38. Herodot. I, 149. Strabo, XIII, p. 612 : πλησίον οὖν τῆς Θήϐης ἔτι νῦν Κίλλα τις τόπος λέγεται, ἐν ᾧ Κιλλαίου Ἀπόλλωνος ἔστιν ἱερόν· παραῤῥεῖ δ' αὐτῷ ἐξ Ἴδης φερόμενος ὁ Κιλλαῖος ποταμός. Ovid. *Met.* XIII, 174. Plin. *H. N.*, V, 32, dit qu'il existait de son temps.

[6] *Il.*, XIX, 296 :
πέρσεν δὲ πόλιν θείοιο Μύνητος.

[7] *Il.*, II, 690, 691 :
τὴν (Βρισηΐδα) ἐκ Λυρνησσοῦ ἐξείλετο πολλὰ μογήσας,
Λυρνησσὸν διαπορθήσας.

[8] *Il*, XX, 191, 192 :
ἔνθεν δ' ἐς Λυρνησσὸν ὑπέκφυγες· αὐτὰρ ἐγὼ τὴν πέρσα μεθορμηθείς.

[9] XIII, p. 612 : ἐνταῦθα γὰρ καὶ ἡ Θήϐη καὶ ἡ Λυρνησσός, ἐρυμνὸν χωρίον· ἔρημοι δ' ἀμφότεραι· διέχουσι δὲ Ἀδραμυττίου σταδίους ἡ (Θήϐη) μὲν ἑξήκοντα ἡ (Λυρνησσὸς) δὲ ὀγδοήκοντα καὶ ὀκτὼ ἐπὶ θάτερα. Voyez aussi Diod. V, 49 ; Plin. *H. N.* V, 26 et 32.

[10] Excursus in *Asia Minori*, p. 39.

M. Gladstone [1]. La conclusion de ses arguments c'est que les Kétéioi, venaient d'au delà du cercle des premières alliances troyennes, par conséquent de Lycie et du pays des Mysoi et des Kilikes [2]. Strabon dit [3] : « ... le territoire cilicien se divisait en deux, comprenant d'une part la Thébaïque et de l'autre la Lyrnesside. ... le royaume d'Eurypyle, faisait suite immédiatement à la Lyrnesside. » Et encore [4] : « Prenant du témoignage d'Homère ce qui est clair est précis, disons que, comme d'après lui Eurypyle paraît avoir régné sur toute la contrée qu'arrose le Caïcus, il pourrait se faire qu'une partie aussi du territoire cilicien eût été rangée sous son autorité. » De plus, il ajoute [5] : « On peut, avec le même degré de vraisemblance, déterminer les limites qu'Homère assignait aux possessions des Ciliciens et des Pélasges, voire aux possessions intermédiaires des Kétéioi, les sujets d'Eurypyle. Des Ciliciens et des sujets d'Eurypyle nous avons dit ci-dessus tout ce qu'il y avait à dire, nous avons notamment démontré que leurs possessions n'avaient jamais dépassé le cours du Caïcus. »

Le territoire des Cétéens ou Kétéioi a été mentionné ici à cause du premier récit de Strabon qui place ce peuple sous les ordres d'Eurypyle et lui donne Lyrnesse pour frontière.

7. *État des Arimi homériques* (οἱ Ἄριμοι). Les Arimi semblent être un peuple mythique dont le pays n'est pas bien déterminé. Ils ne sont nommés qu'une fois dans l'*Iliade* : « La terre mugissait sous leurs pieds comme lorsque Zeus tonnant la fouette à coup de foudre, autour des rochers arimiens, où l'on dit que Typhée est couché [6]. » Selon Strabon, cette terre des Arimi était la même que la Katakékaumène (ou terre brûlée), canton partagé entre la Lydie et la Mysie [7]. Dans un autre passage, il dit que « malheureusement tout le monde n'assigne pas le même théâtre au mythe des Arimes; quelques-uns le placent en Cilicie, d'autres en Syrie, d'autres encore aux îles Pithécusses, non sans faire remarquer que dans la langue des Tyrrhènes, les *pithèques* ou singes étaient appelés des *arimes* [8]. » Je dirai à cette occasion que l'île d'Ischia, dans le golfe de Naples, était appelé autrefois Pithecusa, Ænaria ou Inarimé. Strabon cite aussi l'opinion de

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 121, 127, 171, 174, 177, 180, 184.

[2] *Ibid.*, p. 183.

[3] XIII, p. 586 : καθάπερ καὶ ἡ τῶν Κιλίκων διττή, ἡ μὲν Θηβαϊκὴ ἡ δὲ Λυρνησσίς· ἐν αὐτῇ δὲ ἂν λεχθείη ἡ ὑπὸ Εὐρυπύλῳ ἐφεξῆς οὖσα τῇ Λυρνησσίδι.

[4] XIII, p. 616 : ὅτι ἐν τοῖς περὶ τὸν Κάϊκον τόποις φαίνεται βεβασιλευκὼς καθ' Ὅμηρον ὁ Εὐρύπυλος, ὥστ' ἴσως καὶ τῶν Κιλίκων τι μέρος ἦν ὑπ' αὐτοῦ.

[5] XIII, p. 620 : εἰκοτολογεῖν δ' ἔστι κἂν εἴ τις τὸν ἀκριβῆ ζητεῖ κατὰ τὸν ποιητὴν ὅρον μέχρι τίνος οἱ Κίλικες διέτεινον καὶ οἱ Πελασγοὶ καὶ ἔτι οἱ μεταξὺ τούτων Κήτειοι λεγόμενοι οἱ ὑπὸ τῷ Εὐρυπύλῳ. περὶ μὲν οὖν τῶν Κιλίκων καὶ τῶν ὑπὸ Εὐρυπύλῳ τὰ ἐνόντα εἴρηται, καὶ διότι [ἐπὶ] τὰ περὶ τὸν Κάϊκον μάλιστα περατοῦνται.

[6] *Il.*, II, 781, 783 :

γαῖα δ' ὑπεστενάχιζε Διῒ ὣς τερπικεραύνῳ
χωομένῳ, ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέϊ γαῖαν ἱμάσσῃ
εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς.

[7] XII, p. 579 : καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ τὸν Τυφῶνα πάθη ἐνταῦθα μυθεύουσι καὶ τοὺς Ἀρίμους καὶ τὴν Κατακεκαυμένην ταύτην εἶναι φασιν.

[8] XIII, p. 626 : ἄλλοι δ' ἐν Κιλικίᾳ, τινὲς δ' ἐν Συρίᾳ πλάττουσι τὸν μῦθον τοῦτον, οἱ δ' ἐν Πιθηκούσσαις, οἳ καὶ τοὺς πιθήκους φασὶ παρὰ τοῖς Τυῤῥηνοῖς ἀρίμους καλεῖσθαι.

Posidonius selon qui « le nom des Arimes ne saurait s'appliquer à aucune localité particulière, soit de la Syrie, soit de la Cilicie, soit d'ailleurs, mais désigne évidemment la Syrie elle-même, puisque la Syrie avait pour habitants les Araméens. Il pourrait se faire seulement que les Grecs eussent changé ce nom d'Aramæi, en celui d'Arimæi, voire en celui d'Arimi [1]. »

8. *État des Pélasges* (οἱ Πελασγοί). Je mentionnerai enfin l'État des Pélasges d'Asie qui étaient sous le commandement d'Hippothoüs et de Pylæus, fils de Lethus [2], et qui occupaient la côte éolienne depuis le fleuve Caïcus jusqu'à la frontière ionienne. Leur ville principale était Larisse (ἡ Λάρισσα, Λάρισα) que Strabon place dans le voisinage de Cyme, lorsqu'il dit [3] : « Quant aux Pélasges, il nous paraît rationnel de les placer immédiatement à la suite des deux autres peuples, pour nous conformer aux paroles d'Homère et aux différentes indications fournies par l'histoire. Voici ce que dit Homère : « Hippothoüs guide au combat les tribus des « Pélasges à la lance redoutable, des Pélasges habitants de la fertile Larisse. « Ils ont pour chefs, outre Hippothoüs, le vaillant Pylæus, l'autre fils du Pélasge Léthus, fils lui-même du héros Teutamus. » Or ces paroles du poète, en même temps qu'elles donnent à entendre que les Pélasges étaient « extrêmement nombreux (Homère ne dit pas, en effet, *la tribu des Pélasges*, mais bien *les tribus*), contiennent une indication précise en leur assignant Larisse pour demeure. Car, si l'on connaît beaucoup de villes portant ce nom de Larisse, celle dont Homère parle ici ne saurait être que l'une des Larisse les plus rapprochées d'Ilion, et des trois qui sont dans ce cas, celle qui réunit toutes les présomptions en sa faveur paraît être la Larisse du canton de Cymé. Quant à la Larisse du canton d'Haxamitos, située, comme elle est, tout à fait en vue d'Ilion à une distance qui n'excède pas 200 stades, elle est beaucoup trop près pour qu'Homère, en décrivant le combat furieux engagé sur le corps de Patrocle, ait pu dire raisonnablement qu'Hippothoüs était tombé *loin de Larisse.* Ces paroles évidemment ne s'appliquent pas à elle, mais bien plutôt à son homonyme du canton de Cymé, que 1,000 stades environ séparent d'Ilion. »

9. *État de Priam, Ilium, et le pays qui en dépend.* L'étendue de cet État nous est exposé par Strabon : « Au-dessous (de la Dardanie d'Énée)

---

[1] XVI, p. 784 : λέγει δὲ καὶ τοὺς Ἀρίμους ὁ ποιητής, οὕς φησι Ποσειδώνιος δέχεσθαι δεῖν μή τόπον τινα τῆς Συρίας ἢ τῆς Κιλικίας ἢ ἄλλης τινος γῆς, ἀλλὰ τὴν Συρίαν αὐτήν· Ἀραμαῖοι γὰρ οἱ ἐν αὐτῇ · τάχα δ' οἱ Ἕλληνες Ἀριμαίους ἐκάλουν ἢ Ἀρίμους.

[2] *Il.*, II, 840-843.

[3] Strabo, XIII, p. 620 : τοὺς δὲ Πελασγοὺς εὔλογον τούτοις ἐφεξῆς τιθέναι ἔκ τε τῶν ὑπὸ Ὁμήρου λεγομένων καὶ ἐκ τῆς ἄλλης ἱστορίας. ὁ μὲν γὰρ οὕτω φησίν « Ἱππόθοος δ' ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμώρων, τῶν οἳ Λάρισαν ἐριβώλακα ναιετάασκον, τῶν ἦρχ' Ἱππόθοός τε Πύλαιός τ' ὄζος Ἄρηος, υἷε δύω Λήθοιο Πελασγοῦ Τευταμίδαο. » ἐξ' ὧν πλῆθός τε ἐμφαίνει ἀξιόλογον τὸ τῶν Πελασγῶν (οὐ γὰρ φῦλον, ἀλλὰ φῦλα ἔφη) καὶ τὴν οἴκησιν ἐν Λαρίσῃ φράζει · πολλαὶ μὲν οὖν αἱ Λαρίσαι, δεῖ δὲ τῶν ἐγγύς τινα δέξασθαι, μάλιστα δ' ἂν τὴν περὶ Κύμην ὑπολάβοι τις ὀρθῶς · τριῶν γὰρ οὐσῶν ἡ μὲν καθ' Ἁμαξιτὸν ἐν ὄψει τελέως ἐστι τῷ Ἰλίῳ, καὶ ἐγγὺς σφόδρα ἐν διακοσίοις που σταδίοις, ὥστ' οὐκ ἂν λέγοιτο πιθανῶς ὁ Ἱππόθοος πεσεῖν ἐν τῷ ὑπὲρ Πατρόκλου ἀγῶνι « τῆλ' ἀπὸ Λαρίσης, » ταύτης γε, ἀλλά μᾶλλον τῆς περὶ Κύμην· χίλιοι γάρ που στάδιοι μεταξύ.

était la Cébrénie, pays généralement plat et uni, parallèle, ou peu s'en faut, à la Dardanie. Ajoutons qu'il existait anciennement une ville appelée Cébrène. Démétrius soupçonne que le canton voisin d'Ilion, sur lequel régnait Hector, s'étendait jusque-là, comprenant par conséquent tout l'intervalle du Naustathme à la Cébrénie[1]. »

Quant aux villes appartenant à cet État, nous ne connaissons, d'après les poèmes, qu'Ilios (ἡ Ἴλιος) et Thymbré (ἡ Θύμϐρη). Cette dernière n'est nommée qu'une fois par le poète : « Du côté de Thymbré sont les Lyciens, les Mysiens orgueilleux, les cavaliers phrygiens et les Méoniens qui combattent sur des chars[2]. » Strabon a supposé à tort qu'Homère parlait ici, non de la cité de Thymbré, mais de la plaine de Thymbré, car il dit : « Près (de l'ancienne Ilion) est la plaine de Thymbré et le cours même du Thymbrius qui, au bout de la plaine, tout près du temple d'Apollon Thymbréen, se jette dans le Scamandre, tandis que la même plaine est éloignée de la nouvelle Ilion au moins de 50 stades[3]. » Étienne de Byzance[4] et Pline[5] comprenaient très bien le poète, car ils parlent de Thymbré comme d'une ville.

L'autre ville de l'État de Priam, dont le sort ou la gloire furent l'occasion des poèmes immortels d'Homère, demande une notice à part.

§ 3. — *La cité d'Ilion, Ilium ou Troie.*

Ilium ou Troie, la résidence de Priam, la ville assiégée par l'armée grecque réunie sous le commandement d'Agamemnon, est appelée Ἴλιος et Τροίη par le poète, qui se sert fréquemment de ce dernier nom pour la cité et son territoire, le qualifiant de ἐριϐῶλαξ (gras et fertile). Ἴλιος désigne exclusivement la cité, mais la vieille forme a dû être Ϝίλιος, avec le Vau ou Digamma[6]. Le neutre Ἴλιον ne se trouve qu'une fois dans Homère[7], aussi Aristarque considère-t-il le passage où ce mot est employé comme une interpolation[8]. Les poètes tragiques[9] ayant adopté cette forme, les prosateurs suivirent leur exemple[10]. Les écrivains latins se servent des formes

---

[1] Strabo, XIII, p. 596 : ὑπὸ δὲ ταύτῃ Κεϐρηνία, πεδιὰς ἡ πλείστη, παράλληλός πως τῇ Δαρδανίᾳ· ἦν δὲ καὶ πόλις ποτὲ Κεϐρήνη. ὑπονοεῖ δέ ὁ Δημήτριος μέχρι δεῦρο διατείνειν τὴν περὶ τὸ Ἴλιον χώραν τὴν ὑπὸ τῷ Ἕκτορι, ἀνήκουσαν ἀπὸ τοῦ ναυστάθμου μέχρι Κεϐρηνίας.

[2] *Il.*, X, 430, 431 :

πρὸς Θύμϐρης δ' ἔλαχον Λύκιοι Μυσοί τ' ἀγέρωχοι
καὶ Φρύγες ἱππόδαμοι καὶ Μῄονες ἱπποκορυσταί.

[3] XIII, p. 598 : πλησίον γάρ ἐστι τὸ πεδίον ἡ Θύμϐρα καὶ ὁ δι' αὐτοῦ ῥέων ποταμὸς Θύμϐριος, ἐμϐάλλων εἰς τὸν Σκάμανδρον κατὰ τὸ Θυμϐραίου Ἀπόλλωνος ἱερόν, τοῦ δὲ νῦν Ἰλίου καὶ πεντήκοντα σταδίους διέχει.

[4] S. v°, Θύμϐρη.

[5] *H. N.* V, 33.

[6] Voyez, par exemple, *Il.*, XX, 216 :
κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρή . . .

[7] *Il.*, XV, 70, 71 :

. . . . εἰσόκ' Ἀχαιοί
Ἴλιον αἰπὺ ἕλοιεν Ἀθηναίης διὰ βουλάς.

[8] Voyez aussi Steph. Byz. s. v°. Ἴλιον.

[9] Soph. *Phil.* 454, 1200; Eurip. *Andr.* 400; *Troad.* 25, 145, 511; *Or.* 1381.

[10] Herod. II, 117, 118; Scylax, 35; Platon, *Legg.* III, 682, et d'autres.

correspondantes *Ilium* et *Troja;* la dernière est *préférée* par *les poètes* à cause des exigences du vers hexamètre auxquelles ne peut satisfaire la quantité d'*Ilium*. Morritt[1] pense que Ἰλήϊον est dérivé de Ἴλη, *turma,* et que le πεδίον Ἰλήϊον était le Campus Martius de Troie qu'il suppose dans la plaine découverte qui s'étend entre Arablar et le Simoïs[2].

La cité a dans Homère les épithètes suivantes : εὐρυάγυια[3], « aux larges rues »; εὐκτίμενον (πτολίεθρον)[4], et εὔδμητος[5], « bien bâtie » ; εὐναιόμενον (πτολίεθρον)[6], « bien habitée ou florissante » ; ἐρατεινή[7], « agréable ou élégante » ; εὔπωλος[8], « riche en poulains » ; μέγα (ἄστυ)[9], « grande » ; εὐτείχεος[10], « ceinte de bons murs » ; ὀφρυόεσσα[11], « sourcilleuse » ; αἰπύ[12] et αἰπεινή[13], « escarpée ou élevée » ; ἠνεμόεσσα[14], « exposée aux vents » ; ἱρή[15], « sacrée ». Elle a une acropole appelée la Pergame (ἡ Πέργαμος) dite ἱερή[16], « sacrée », et ἄκρη[17], « la plus élevée », laquelle était située sur un point qui dominait la ville. Dans l'intérieur, était la belle demeure de Priam, bâtie en pierres polies, et renfermant cinquante chambres contiguës où ses fils dormaient avec leurs femmes légitimes, et en face, dans la cour, il y avait, placées sous le toit, douze chambres également en pierres polies et contiguës, où les gendres de Priam reposaient auprès de leurs chastes épouses[18]. Devant les

---

[1] Chez Robert Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey,* édité d'après des journaux manuscrits ; Londres, 1817, p. 578.

[2] R. Virchow, *Beiträge zur Landeskunde der Troas,* p. 46.

[3] *Il.*, II, 141 :
οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν ;
Il., II, 12 :
νῦν γάρ κεν ἕλοι πόλιν εὐρυάγυιαν.

[4] *Il.*, XXI, 433 :
Ἰλίου ἐκπέρσαντες ἐΰκτίμενον πτολίεθρον.
Il., IV, 33 :
Ἰλίου ἐξαλαπάξαι ἐΰκτίμενον πτολίεθρον.

[5] *Il.*, XXI, 516 :
μέμβλετο γάρ οἱ τεῖχος ἐϋδμήτοιο πόληος.

[6] *Il.*, XIII, 380 :
Ἰλίου ἐκπέρσῃς εὐναιόμενον πτολίεθρον

[7] *Il.*, V, 210 :
ὅτε Ἴλιον εἰς ἐρατεινήν.

[8] *Il.*, V, 551 ; *Od.* II, 18 ; XIV, 71 :
Ἴλιον εἰς εὔπωλον.

[9] *Il.*, II, 332, 803 :
ἄστυ μέγα Πριάμοιο.

[10] *Il.*, II, 113 :
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι.

[11] *Il.*, XXII, 410, 411 :
. . . ὡς εἰ ἅπασα
Ἴλιος ὀφρυόεσσα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης.

[12] *Il.*, XV, 71 : Ἴλιον αἰπύ (ce vers a déjà été cité).

[13] *Il.*, XIII, 772, 773 :
νῦν ὤλετο πᾶσα κατ' ἄκρης
. . . . . . Ἴλιος αἰπεινή.
Il., XV, 215 :
Ἰλίου αἰπεινῆς πεφιδήσεται, οὐδ' ἐθελήσει
ἐκπέρσαι . . . .
Il., XVII, 327, 328 :
Αἰνεία, πῶς ἂν καὶ ὑπὲρ θεὸν εἰρύσσαισθε
Ἴλιον αἰπεινήν.

[14] *Il.*, VIII, 499, XII, 115 :
ἂψ ἀπονοστήσειν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.
Il., XIII, 724 :
Τρῶες ἐχώρησαν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.
Il., XVIII, 174 :
οἱ δ' ἐρύσσασθαι ποτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.
Il., XXIII, 64 :
Ἕκτορ' ἐπαΐσσων προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.
Il., XXIII, 297 :
ἵνα μή οἱ ἕποιθ' ὑπὸ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν.

[15] *Il.*, VI, 448 :
ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή.
Il., XXIV, 27 :
ἀλλ' ἔχον, ὥς σφιν πρῶτον ἀπήχθετο Ἴλιος ἱρή.
Od. XVII, 293 :
. . . . . πάρος δ' εἰς Ἴλιον ἱρήν
ᾤχετο . . . . .
Il., XXI, 128 :
φθείρεσθ' εἰσόκεν ἄστυ κιχείομεν Ἰλίου ἱρῆς . . .

[16] *Il.*, V, 446 :
Περγάμῳ εἰν ἱερῇ, ὅθι οἱ νηός γ' ἐτέτυκτο.

[17] *Il.*, V, 460 :
ὣς εἰπών, αὐτὸς μὲν ἐφέζετο Περγάμῳ ἄκρῃ.

[18] *Il.*, VI, 242-250 :
ἀλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ' ἵκανεν,
ξεστῇς αἰθούσῃσι τετυγμένον — αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ παῖδες
κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν.
κουράων δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς
δώδεκ' ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ γαμβροὶ
κοιμῶντο Πριάμοιο παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν.

portes de ce palais était l'Agora [1]. Là s'élevaient aussi la demeure bien bâtie d'Hector [2], ainsi que celle de Pâris, belle et construite par lui-même, avec l'aide des meilleurs architectes de la riche Troie : — « Ils avaient construit une chambre nuptiale, une salle et un vestibule près des demeures de Priam et d'Hector dans la ville haute [3]. » Là s'élevait encore et le temple de Pallas Athéné [4], où se trouvait une statue de la déesse, probablement en bois et assise ; autrement la prêtresse Théano n'aurait pas pu déposer le *peplos* d'Hécube sur ses genoux [5] ; et de plus, un temple d'Apollon [6], d'où le dieu regardait ce qui passe chez les hommes [7]. Il semble en outre que Zeus eut un temple ou au moins un autel en ce même lieu, sur lequel Hector sacrifia des cuisses de bœufs [8]. Dans l'imagination du poète l'éminence qui portait la Pergame était en pente de tous côtés, car Cassandre, — probablement en quittant le palais de Priam, — monte encore pour atteindre le sommet de la Pergame [9].

Ilium était entourée d'une forte muraille (comme l'atteste l'épithète εὐτείχεος) qui avait été bâtie par Poseidon et Apollon ; car le premier dit : « Les murs que Phébus-Apollon et moi nous avons élevés pour le héros Laomédon seront oubliés [10]. » Mais d'après un autre passage il fut bâti par Poseidon seul, car il dit à Apollon : « As-tu donc un cœur tellement oublieux, et ne te souvient-il plus des maux que nous avons subis à Ilion, quand, seuls d'entre les dieux, exilés par Zeus, il fallut servir l'insolent Laomédon pendant une année ? une récompense nous fut promise, et il nous commandait. Et j'entourai d'une haute et belle muraille la ville des Troyens, afin qu'elle fût inexpugnable ; et toi, Phébus, tu menais paître les bœufs aux jambes arquées et aux cornes recourbées sur les hauteurs de l'Ida aux nombreux vallons et aux belles forêts [11]. »

Ces murs étaient pourvus de parapets [12] et de tours, car il est question

---

[1] *Il.*, VII, 345, 346 :
Τρώων αὖτ' ἀγορὴ γένετ' Ἰλίου ἐν πόλει ἄκρῃ
δεινή, τετρηχυῖα, παρὰ Πριάμοιο θύρῃσιν.

[2] *Il.*, VI, 370 :
..... Ἕκτωρ
αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανε δόμους εὐναιετάοντας.

[3] *Il.*, VI, 313-317 :
Ἕκτωρ δὲ πρὸς δώματ' Ἀλεξάνδροιο βεβήκει
καλά, τά ῥ' αὐτὸς ἔτευξε σὺν ἀνδράσιν, οἵ τότ' ἄριστοι
ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἐριβώλακι τέκτονες ἄνδρες·
οἵ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλήν
ἐγγύθι τε Πριάμοιο καὶ Ἕκτορος ἐν πόλει ἄκρῃ.

[4] *Il.*, VI, 88 :
νηὸν Ἀθηναίης γλαυκώπιδος ἐν πόλει ἄκρῃ.

[5] *Il.*, VI, 302, 303 :
ἡ δ' ἄρα πέπλον ἑλοῦσα Θεανὼ καλλιπάρῃος,
θῆκεν Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο.

[6] *Il.*, V, 445, 446 :
Αἰνείαν δ' ἀπάτερθεν ὁμίλου θῆκεν Ἀπόλλων
Περγάμῳ εἰν ἱερῇ, ὅθι οἱ νηός γ' ἐτέτυκτο.

[7] *Il.*, VII, 20, 21 :
.... τῇ δ' ἀντίος ὤρνυτ' Ἀπόλλων,
Περγάμου ἔκ κατιδών, Τρώεσσι δὲ βούλετο νίκην.

[8] *Il.* XXII, 169-172 :
..... ἐμὸν δ' ὀλοφύρεται ἦτορ
Ἕκτορος, ὅς μοι πολλὰ βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκηεν
Ἴδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου, ἄλλοτε δ' αὖτε
ἐν πόλει ἀκροτάτῃ ....

[9] *Il.*, XXIV, 699 :
..... Πέργαμον εἰσαναβάσα.

[10] *Il.*, VII, 452, 453 :
τοῦ δ' ἐπιλήσονται, τὸ ἐγὼ καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων
ἥρῳ Λαομέδοντι πολίσσαμεν ἀθλήσαντες.

[11] *Il.*, XXI, 441-449 :
.... οὐδέ νυ τῶνπερ
μέμνηαι, ὅσα δὴ πάθομεν κακὰ Ἴλιον ἀμφίς
μοῦνοι νῶϊ θεῶν, ὅτ' ἀγήνορι Λαομέδοντι
πὰρ Διὸς ἐλθόντες θητεύσαμεν εἰς ἐνιαυτόν
μισθῷ ἔπι ῥητῷ· ὃ δὲ σημαίνων ἐπέτελλεν.
ἤ τοι ἐγὼ Τρώεσσι πόλιν πέρι τεῖχος ἔδειμα,
εὐρύ τε καὶ μάλα καλόν, ἵν' ἄῤῥηκτος πόλις εἴη·
Φοῖβε, σὺ δ' εἰλίποδας ἕλικας βοῦς βουκολέεσκες
Ἴδης ἐν κνημοῖσι πολυπτύχου ὑλήεσσης.

[12] *Il.*, XXII, 3 :
κεκλιμένοι καλῇσιν ἐπάλξεσιν ....

d'une échauguette (σκοπιή) [1], et aussi d'une tour autre que celle des Portes de Scées[2]. D'un côté de la ville, près du mur, était l'Erineos ou figuier sauvage; mais le mot a été pris par Strabon dans le sens de lieu âpre, couvert de figuiers sauvages [3], ce qui s'adapte au mieux aux paroles d'Andromaque : « Range tes troupes tout auprès de l'*Erineos*, car c'est de ce côté que la ville est le plus accessible et son enceinte le plus menacée d'un assaut [4]. » Andromaque ajoute : « Déjà trois fois l'escalade fut tentée par les plus vaillants des Grecs, les deux Ajax, le célèbre Idoménée, les Atrides et l'intrépide fils de Tydée[5]. » Ce passage étant le seul où Homère parle de l'accès facile du mur de ce côté, ou d'un combat qui aurait eu lieu sur ce point, quelques commentateurs ont reporté cet événement à une époque antérieure à la guerre de Troie. Les *Cypria* de Stasinus le décrivent, comme s'étant passé lors de l'ambassade infructueuse des Grecs. Il paraît probable que le poëte avait en vue ce point faible quand il représente Patrocle s'élançant trois fois sur l'angle saillant de la muraille élevée d'où le repousse trois fois Apollon debout sur la tour [6]. L'Erineos est encore nommé quand Achille et Hector le dépassent dans leur course autour de la ville [7]; là aussi il semble être près du mur d'enceinte. Dans un troisième passage [8] nous voyons les Troyens fuir à travers la plaine, impatients de rentrer dans la ville; dans leur course précipitée ils vont au delà du tombeau d'Ilus et de l'Erineos.

Le tombeau d'Ilus étant au milieu de la plaine, on a généralement interprété ce passage de manière à placer l'Erineos à côté du tombeau d'Ilus, au milieu de la plaine. Mais il n'y a pas un mot qui fasse allusion à la proximité de ce monument et de l'Erineos ou qui contredise la position de ce dernier près du mur de la ville.

Aucun obstacle n'empêchait de faire le tour des murailles, car lorsqu'Achille poursuit Hector, ils courent tous les deux trois fois autour de la ville de Priam, emportés par leurs pieds rapides [9]. On a souvent disputé si la préposition περὶ (autour) n'avait pas dans ce passage le sens de παρὰ (près), et si, en conséquence, la course des deux héros n'avait pas lieu le long du mur de Troie entre les deux sources et le Scamandre : cette interprétation est inadmissible, puisque, selon le récit d'Homère, les coureurs

---

[1] *Il.*, XXII, 145 :
οἱ δὲ παρὰ σκοπιὴν καὶ ἐρινεὸν ἠνεμόεντα.

[2] *Il.*, XVI, 700 :
εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος ἐϋδμήτου ἐπὶ πύργου.

[3] XIII, p. 598 : τραχύς τις τόπος καὶ ἐρινεώδης, τῷ μὲν ἀρχαίῳ κτίσματι ὑποπέπτωκεν.

[4] *Il.*, VI, 433, 434 :
λαὸν δὲ στῆσον παρ' ἐρινεόν, ἔνθα μάλιστα
ἄμβατός ἐστι πόλις, καὶ ἐπίδρομον ἔπλετο τεῖχος.

[5] *Il.*, VI, 435-437 :
τρὶς γὰρ τῇ γ' ἐλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι
ἀμφ' Αἴαντε δύω καὶ ἀγακλυτὸν Ἰδομενῆα
ἠδ' ἀμφ' Ἀτρείδας καὶ Τυδέος ἄλκιμον υἱόν.

[6] *Il.*, XVI, 702, 703 :
τρὶς μὲν ἐπ' ἀγκῶνος βῆ τείχεος ὑψηλοῖο
Πάτροκλος, τρὶς δ' αὐτὸν ἀπεστυφέλιξεν Ἀπόλλων.

[7] *Il.*, XXII, 145, déjà cité.

[8] *Il.*, XI, 166-168 :
οἱ δὲ πὰρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
μέσσον κὰπ πεδίον παρ' ἐρινεὸν ἐσσεύοντο
ἱέμενοι πόλιος.

[9] XXII, 165 :
ὣς τὼ τρὶς Πριάμοιο πόλιν περιδινηθήτην.

sont emportés au delà des deux sources [1]. Le passage dans lequel le poète représente Achille traînant le corps d'Hector trois fois περί (autour) du tombeau de Patrocle [2], prouve que le poète emploie ce mot dans ce sens et non dans un autre. En outre, l'antiquité a compris ce passage comme signifiant que la course avait eu lieu tout autour de la ville, et Virgile le prouve en disant :

Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros [3].

Strabon, en parlant de Novum Ilium, dit que la triple course d'Hector autour de la ville doit nous paraître absurde puisque la crête ou arête montagneuse qui tient à la ville actuelle empêche qu'on en fasse le tour, tandis que le circuit de l'ancienne, au contraire, était parfaitement libre [4]. Je citerai encore le commentaire du Dr G. von Eckenbrecher sur le passage d'Aristote [5] qui présente la poursuite d'Hector comme un exemple de la manière dont le poète se sert de l'impossible pour exciter un grand étonnement. Aristote a donc compris que les héros courent trois fois autour de la ville, autrement la poursuite d'Hector n'eût présenté rien d'impossible. On a soutenu que lorsque Virgile nous représente au douzième livre de l'*Énéide*, Énée et Turnus décrivant cinq cercles *devant* Laurentum et non pas *autour* il imite soigneusement l'épisode de la fuite d'Hector et nous prouve ainsi qu'il interprétait la course des héros homériques comme ayant lieu *devant* Troie et non pas *autour.* C'est une erreur, car s'il est évident que Virgile imite Homère, il n'est pas moins évident qu'il veut se distinguer de son modèle et ne pas offrir aux lecteurs du poète ce qu'ils connaissent déjà; voulant donc faire du nouveau, il le fait avec un art consommé et substitue à la course *autour* de la ville une course *devant elle* [6]. Remarquons encore qu'*Énée était gêné par une blessure qu'il avait reçue depuis peu,* tandis qu'Achille est le coureur dans la plénitude de ses forces, ce qui le rend plus agile qu'aucun autre héros. Ainsi, dans Virgile, une course circulaire sur un terrain plat sans obstacle convient à la situation; il n'en est pas de même pour le cas d'Achille et d'Hector [7].

J'ajouterai que le tour d'Hissarlik est très facile à faire en courant, et peut être accompli sans ralentir le pas. Le seul endroit montant est du côté Est (voir plan VIII); mais là, le sentier s'élève obliquement en pente

---

[1] *Il.*, XXII, 157 :
τῇ ῥα παραδραμέτην, φεύγων, ὁ δ' ὄπισθε διώκων.

[2] *Il.*, XXIV, 16, 17 :
τρὶς δ' ἐρύσας περὶ σῆμα Μενοιτιάδαο θανόντος
αὖτις ἐνὶ κλισίῃ παυέσκετο.

[3] *Æneid.*, I, 483.

[4] XIII, p. 599 : οὐδ' ἡ τοῦ Ἕκτορος δὲ περιδρομὴ ἡ περὶ τήν πόλιν ἔχει τι εὔλογον· οὐ γάρ ἐστι περίδρομος ἡ νῦν διὰ τὴν συνεχῆ ῥάχιν· ἡ δὲ παλαιὰ ἔχει περιδρομήν.

[5] *Poetica*, XXV. : παράδειγμα ἡ τοῦ Ἕκτορος δίωξις. Le passage (*Poetica*, XXIV) : τὰ περὶ τὴν Ἕκτορος δίωξιν, ne se rapporte pas à cette question, car il traite de la différence entre ce qui peut être représenté sur la scène et dans l'épopée.

[6] Le simple fait que Virgile comprenait Homère comme nous le comprenons et comme tous les anciens le comprenaient aussi, est démontré par le passage cité plus haut.

[7] *Die Lage des Homerischen Troia*, pp. 24, 25.

douce. A cet égard donc, comme à tous les autres, le texte homérique s'adapte parfaitement à Hissarlik.

Quant aux portes, le poète ne parle que de celle qui fait face à la plaine, et l'appelle alternativement la porte Dardanienne et la porte Scée (Σκαιαὶ Πύλαι). On a toujours cru que ce dernier nom venait de la position de cette porte par rapport à l'augure lorsqu'il tournait sa face vers le minuit, c'est-à-dire vers le nord, d'où résultait que le soir ou l'ouest était à sa gauche. Mais le célèbre orientaliste, feu Martin Haug, de Munich, qui lisait, dans les inscriptions troyennes, le nom d'un dieu ou héros Sigo ou Siko, soutenait [1] que le nom de la porte troyenne n'est pas du tout l'adjectif σκαιός, mais le nom même d'un dieu ou d'un héros, qu'il retrouvait dans le nom du Scamandre comme dans celui du promontoire troyen, Sigée; dans Sigia, nom primitif de l'emplacement d'Alexandria Troas ; dans Sicheus, l'époux de Didon visitée par le Troyen Énée, et dans Sigon, ville de Phénicie citée par Arrien [2].

Le Dr Franz Eyssenhardt m'envoie une dissertation intéressante au sujet de la porte troyenne [3]; j'en donne la traduction :

« Les anciens critiques (Schol. AV sur l'*Iliade*, VIII, 58) ont observé très justement qu'en parlant des portes (πύλαι) de la ville, Homère emploie ce mot autrement que les écrivains classiques postérieurs, car il entend par le pluriel les deux battants ou vantaux de la porte et par conséquent une seule et même porte. Quand Priam regarde la bataille du haut du mur, il ordonne aux sentinelles de tenir « les portes ouvertes » afin que les fuyards puissent se réfugier dans la ville [4]. Anténor seul, appuyé contre un hêtre, attend Achille [5]; et Hector aussi attend près de là, aux portes Scées [6]. Mais ces portes ou cette porte, comme les anciens l'ont déjà remarqué (Schol. ad *Iliad.* V, 789 ; IX, 354), sont la même chose que la porte Dardanienne, car celle-ci est indiquée comme étant près du hêtre qui touche au mur de la ville. Si déjà, d'après ces passages, on ne peut douter qu'Homère n'attribue une seule porte à la sainte Ilion, le récit du dernier combat d'Hector et d'Achille en fournit une preuve encore plus démonstrative; Hector est poursuivi par Achille autour de la ville, et toutes les fois qu'il s'approche de la porte Dardanienne, Achille l'empêche de s'abriter sous le mur ou dans la cité [7]. Évidemment, pour que les choses se passent ainsi, il faut que Troie n'ait eu qu'une seule porte.

Cette porte Scée était surmontée d'une tour dont il est souvent question

[1] Voyez sa lettre sur « les inscriptions troyennes » dans le *Beilage zur Augsburg., Allgemeinen Zeitung*, fev. 1, 1874.

[2] *Anab.*, II, 13, 8.

[3] *Sammlung Wissenschaftlicher Vorträge*, von Rud. Virchow und Fr. von Holtzendorff; 1875, Ser. X, Heft 229.

[4] *Il.*, XXI, 531, 532 :
πεπταμένας ἐν χερσὶ πύλας ἔχετ' εἰσόκε λαοί
ἔλθωσι προτὶ ἄστυ πεφυζότες.

[5] *Il.*, XXI, 549 : φηγῷ κεκλιμένος.

[6] *Il.*, XXII, 5, 6 :
Ἕκτορα δ' αὐτοῦ μεῖναι ὀλοὴ Μοῖρ' ἐπέδησεν.
Ἰλίου προπάροιθε πυλάων τε Σκαιάων.

[7] *Il.*, XXII, 194-196 :
ὁσσάκι δ' ὁρμήσειε πυλάων Δαρδανιάων
ἀντίον ἀΐξασθαι, ἐϋδμήτους ὑπὸ πύργους,
εἴ πως οἱ καθύπερθεν ἀλάλκοιεν βελέεσσιν.

dans l'*Iliade* où elle est appelée la *grande tour d'Ilion*[1] et la *tour divine*[2], expressions qui signifient sans doute que cette tour était l'œuvre de Poseidon, ou d'Apollon et de Poseidon. Mais il ne faut pas oublier que la porte Scée était dans la ville basse et qu'Homère n'a jamais occasion de parler des portes de l'Acropole. M. le docteur W. Dörpfeld appelle mon attention sur les inscriptions du Parthénon (C. J. A. II, 708 et Michaelis Parthenon, p. 316) dans lesquelles le pluriel « θύραι » est employé pour la porte à deux battants de la *cella* du Parthénon, ce qui nous donne une analogie parfaite pour l'interprétation ci-dessus des πύλαι de Troie. Lorsqu'Homère n'emploie pas le pluriel πύργος d'une manière figurée, ce pluriel désigne alors les murs de défense.

Il est aussi question d'une route-aux-Chars (ἁμαξιτός[3] sc. ὁδός) qui semble avoir conduit de la porte Scée aux deux sources, lesquelles s'écoulaient dans le Scamandre dont le poète dit qu'il vient de l'Ida. Ces sources étaient à une courte distance de la porte Scée et de l'Érinéos, probablement de l'autre côté de la route. « Une d'elles roulait une onde tiède d'où s'élevait de la fumée comme d'un feu allumé, et l'autre coulait, même en été, froide comme la grêle, la neige ou la glace. » Près des sources se trouvaient de larges et magnifiques lavoirs de pierre où les femmes et les filles venaient laver leurs riches habits pendant la paix avant la venue des fils des Grecs[4]. Près du mur de la ville, et probablement près des deux sources, s'étendait un marais couvert d'arbustes et de roseaux[5]. Je remarquerai qu'il semble y avoir eu encore d'autres marais dans la plaine basse, d'après les roseaux qu'Ulysse arracha et dont il fit un signe pour reconnaître la dépouille fixée sur un tamaris[6], aussi bien que d'après le héron (oiseau des marais) dont Ulysse et Diomède entendirent le cri en quittant le camp[7].

Je dois encore mentionner l'arbre (φηγός) devant la porte Scée qui est nommé sept fois dans l'*Iliade*. C'était un *arbre de grande taille et consacré* à Zeus[8]; il est appelé aussi le très beau φηγός de *Zeus maître de la tempête*[9]. Sur ce φηγός s'asseyent Athéné et Apollon semblables à deux vautours (*Vultur*

---

[1] *Il.*, VI, 386 :
ἀλλ' ἐπὶ πύργον ἔβη μέγαν Ἰλίου.

[2] *Il.*, XXI, 526 :
Ἑστήκει δ' ὁ γέρων Πρίαμος θείου ἐπὶ πύργου.

[3] *Il.*, XXII, 146 :
οἱ δὲ . . . .
τείχεος αἰὲν ὑπὲκ κατ' ἁμαξιτὸν ἐσσεύοντο.

[4] *Il.*, XXII, 147-156 :
κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα τε πηγαί
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.
ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνός
γίγνεται ἐξ αὐτῆς, ὡς εἰ πυρὸς αἰθομένοιο·
ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
ἢ χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ·
ἔνθα δ' ἐπ' αὐτάων πλυνοὶ εὐρέες ἐγγὺς ἔασιν
καλοὶ λαΐνεοι, ὅθι εἵματα σιγαλόεντα
πλύνεσκον Τρώων ἄλοχοι, καλαί τε θύγατρες
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν.

[5] *Od.* XIV, 472-475 :
ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἱκόμεσθα ποτὶ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος,
ἡμεῖς μὲν περὶ ἄστυ κατὰ ῥωπήϊα πυκνά
ἂν δόνακας καὶ ἕλος, ὑπὸ τεύχεσι πεπτηῶτες
κείμεθα.

[6] *Il.*, X, 466, 467 :
. . . . . δέελον δ' ἐπὶ σῆμά τ' ἔθηκεν,
συμμάρψας δόνακας μυρίκης τ' ἐριθηλέας ὄζους.

[7] *Il.*, X, 274-277 :
τοῖσι δὲ δεξιὸν ἧκεν ἐρωδιὸν ἐγγὺς ὁδοῖο
Παλλὰς Ἀθηναίη· τοὶ δ' οὐκ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
νύκτα δι' ὀρφναίην, ἀλλὰ κλάγξαντος ἄκουσαν·
χαῖρε δὲ τῷ ὄρνιθ' Ὀδυσεύς, ἠρᾶτο δ' Ἀθήνῃ.

[8] *Il.*, VII, 60 :
φηγῷ ἐφ' ὑψηλῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.

[9] *Il.*, V, 693 :
εἷσαν ὑπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλέϊ φηγῷ.

barbatus) pour jouir de la vue des guerriers[1]. Sous ce φηγός, Sarpédon blessé est déposé par ses compagnons[2]. Là aussi Hector et Agamemnon s'attendaient l'un l'autre[3]. Appuyé sur ce φηγός, Apollon, enveloppé d'un nuage, encourage Agénor à combattre Achille[4]. Buchholz[5] dit que, selon Miquel[6], φηγός ne signifie pas un hêtre, comme on l'a généralement compris, mais un chêne (*Quercus Esculus*), tandis que Buchholz lui même, veut y voir un châtaignier (*Fagus castanea*)[7], et Braun[8] un chêne Vélani.

Le professeur Virchow[9], dans une savante dissertation sur le φηγός troyen, incline à croïre que l'arbre en question est le *Carpinus betulus*, L., vulgairement appelé en Allemagne *buche* (hêtre). « Je l'ai trouvé, dit-il, partout en Troade, dans la plaine aussi bien que dans les montagnes. Par opposition au hêtre rouge ou hêtre proprement dit, on l'appelle hêtre blanc ou petit hêtre (*Weiss-Hage*, ou *Hain-buche*) et, même en Allemagne, il atteint une hauteur de 70 pieds. Dans l'antiquité, l'opinion que le φηγός de l'*Iliade* était un chêne semble avoir prévalu, et les récits de l'existence de φηγοί très anciens devant Ilium la confirmait. Théophraste[10] cite « les φηγοί de la tombe d'Ilus » parmi les arbres célèbres pour leur grand âge et dont les mythologues parlaient déjà. Pline[11] s'accorde avec Théophraste, dans le passage suivant où il traite d'arbres très anciens : « Juxta urbem (Ilium) quercus, in Ili tumulo tunc satæ dicuntur, cum cœpit Ilium vocari. » Ici apparemment φηγός a été rendu par *quercus*. Mais, quelle que soit la valeur de ces renseignements, ils portent sur des arbres déterminés et nous ne pouvons en tirer un argument décisif au sujet du φηγός devant Ilium.

Derrière Ilium s'étendait un plateau appelé la plaine Ilienne ou Iléïenne (Πεδίον Ἰλήϊον)[12] d'où l'on pouvait atteindre aisément les hauteurs de l'Ida couvertes de buissons[13]. De ces hauteurs descendait une rivière, qui ne pouvait être que le Scamandre, où Agénor projetait de se baigner s'il échappait à la poursuite d'Achille[14].

Plus bas que le mur, dans la plaine, s'étendait le champ de froment dont j'ai déjà parlé. A une certaine distance de Troie, près du Simoïs, était la col-

---

[1] *Il.*, VII, 58-60 :
κὰδ δ' ἄρ' Ἀθηναίη τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
ἑζέσθην, ὄρνισιν ἐοικότες αἰγυπιοῖσιν
φηγῷ ἐφ' ὑψηλῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.

[2] *Il.*, V, 692, 693 :
οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα δῖοι ἑταῖροι
εἷσαν ὑπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλέι φηγῷ.

[3] *Il.*, XI, 170, 171 :
ἀλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκοντο,
ἔνθ' ἄρα δὴ ἵσταντο, καὶ ἀλλήλους ἀνέμιμνον.

[4] *Il.*, XXI, 547-549 :
ἐν μέν οἱ κραδίῃ θάρσος βάλε, πὰρ δέ οἱ αὐτός
ἔστη, ὅπως θανάτοιο βαρείας Κῆρας ἀλάλκοι,
φηγῷ κεκλιμένος· κεκάλυπτο δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ.

[5] E. Buchholz, *Homer. Kosm. und Geogr.*, p. 322, 323.

[6] *Homer. Flora.*

[7] *Flora Homer.*, Progr. p. 14.

[8] Jul. Braun, *Homer und sein Zeitalter*, S. 9.

[9] *Beiträge zur Landeskunde der Troas*, p. 72-78.

[10] Theophrasti Eresii *de Hist. Plant.*, IV, 14 : φηγοὺς δὲ τὰς ἐν Ἰλίῳ τὰς ἐπὶ τοῦ Ἴλου μνήματος.

[11] Cajus Plinius Secundus, *Histor. Natur.* (ed. Bipont. 1783), XVI, 88.

[12] *Il.*, XXI, 558 :
φεύγω πρὸς πεδίον Ἰλήϊον, ὄφρ' ἂν ἵκωμαι.

[13] *Il.*, XXI, 559 :
Ἴδης τε κνημούς, κατά τε ῥωπήϊα δύω.

[14] *Il.*, XXI, 560 :
ἑσπέριος δ' ἂν ἔπειτα λοεσσάμενος ποταμοῖο.

line dite Callicolone. Arès, pareil à la tempête sombre, donnait des ordres aux Troyens d'une voix perçante, tantôt du sommet de la ville, quelquefois en courant sur le Callicolone [1]. Les Troyens ainsi excités au combat par Arès se tenaient sur le θρωσμὸς πεδίοιο, ce qui se traduit généralement par « colline de la plaine ». Mais cette traduction est à mon avis tout à fait mauvaise : d'abord parce qu'il n'y a pas d'éminence distincte dans la plaine de Troie ; secondement parce que philologiquement ces mots ne peuvent signifier que *ondulation de la plaine,* et troisièmement parce que le sens des trois passages d'Homère, où ces mots se trouvent, n'admet pas une telle traduction. Nous lisons dans l'*Iliade* [2] : « Réveille-toi, fils de Tydée, comment peux-tu dormir ainsi toute la nuit ? ne sais-tu pas que les Troyens sont établis ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο, près des vaisseaux et qu'une faible distance de terrain les arrête encore ? » Dans un autre passage [3] nous lisons : « Les Troyens se rangèrent ἐπί θρωσμῷ πεδίοιο autour du grand Hector et de Polydamas irréprochable. » Dans ces deux passages le θρωσμὸς πεδίοιο est l'emplacement du camp troyen, sur la rive gauche du Scamandre, auquel se rapportent les vers suivants du VIIIe chant (v. 489-492) que nous traduisons ainsi : « Le brillant Hector forma l'assemblée des Troyens, les conduisant loin des vaisseaux près du fleuve tourbillonnant dans un lieu pur où la place apparaissait libre de cadavres. Or étant descendus de leurs chevaux, ils écoutèrent le discours d'Hector [4]. » Dans ces vers, rien n'indique que l'emplacement du camp troyen sur le bord du Scamandre fût plus élevé que la plaine. Nous trouvons une troisième fois les mots θρωσμὸς πεδίοιο dans l'*Iliade :* « Ainsi les Achéens, auprès des vaisseaux recourbés, s'armaient autour de toi, fils de Pélée, insatiable de combat, et aussi, d'un autre côté, les Troyens s'armaient ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο [5]. » Ici encore ces mots indiquent l'emplacement du camp troyen qui a été déjà décrit dans l'*Iliade* (XVIII, 256) : « dans la plaine, auprès des vaisseaux, où nous sommes loin des murs. » Ces derniers vers indiquent que le camp était en rase campagne et j'ajouterai que, dans les trois cas, le poète marque l'emplacement du camp troyen par opposition à celui du camp grec établi sur le rivage même de l'Hellespont. En conséquence la seule traduction possible du θρωσμὸς πεδίοιο serait « la partie supérieure d'une plaine » qui monte en pente douce, mais n'offre pas d'éminence brusque en forme de colline.

En avant de la ville, mais un peu de côté, s'élevait, dans un endroit dé-

---

[1] *Il.*, XX, 51-53 :
αὖε δ' Ἄρης ἑτέρωθεν, ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσος,
ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων,
ἄλλοτε πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ.

[2] X, 159-161 :
Ἔγρεο, Τυδέος υἱέ· τί πάννυχον ὕπνον ἀωτεῖς;
οὐκ ἀίεις, ὡς Τρῶες ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο
εἵαται ἄγχι νεῶν, ὀλίγος δ' ἔτι χῶρος ἐρύκει ;

[3] *Il.*, XI, 56, 57 :
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο,
Ἕκτορά τ' ἀμφὶ μέγαν καὶ ἀμύμονα Πουλυδάμαντα.

[4] *Il.*, VIII, 489-492 :
Τρώων αὖτ' ἀγορὴν ποιήσατο φαίδιμος Ἕκτωρ,
νόσφι νεῶν ἀγαγών, ποταμῷ ἔπι δινήεντι,
ἐν καθαρῷ, ὅθι δὴ νεκύων διεφαίνετο χῶρος.
ἐξ ἵππων δ' ἀποβάντες ἐπὶ χθόνα μῦθον ἄκουον.

[5] *Il.*, XX, 1-3 :
ὣς οἳ μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίσι θωρήσσοντο
ἀμφὶ σέ, Πηλέος υἱέ, μάχης ἀκόρητον Ἀχαιοί,
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο.

couvert de la plaine, un tumulus appelé par les hommes Batiée, et par les dieux, le tombeau de l'agile Myrine; c'est là que les Troyens et leurs auxiliaires se rangèrent en bataille[1].

« A l'épithète qui accompagne son nom, dit Strabon, maint historien a cru devoir reconnaître, dans cette Myrine, l'une des Amazones. L'expression εὔσκαρθμος peint d'ordinaire l'agilité des coursiers, on conçoit donc que le poète ait pu par analogie qualifier de πολύσκαρθμος l'ancienne amazone eu égard à sa fougue comme conductrice de char[2]. » Mais le professeur Sayce suppose que Myrine est la même que l'amazone Smyrna, un des noms d'Artémis Cybèle, les Amazones ayant été, en premier lieu, les prêtresses de cette déesse d'Asie. Myrine était le nom d'une ville de l'île de Lemnos, et aussi d'une autre ville sur la côte de Mysie, 40 stades au sud de Grynion, et Smyrna ou Samorna était une vieille appellation d'Éphèse dont la fondation était attribuée aux Amazones. Myrrha, nom de l'Aphrodite orientale, n'est qu'une forme de Smyrna, l'*n* étant assimilée à l'*r* qui la précède.

Homère parle encore du tumulus du vieil Æsyétès sur le faîte duquel Politès, fils de Priam, se fiant à la légèreté de ses pieds, s'était posté attendant le moment où les Achéens se seraient élancés de leurs vaisseaux[3]. Il faut donc chercher ce tumulus entre Ilion et le camp grec. « Le fils d'Æsyétès, Alcathoüs, était gendre d'Anchise ayant épousé Hippodamie, la plus âgée de ses filles[4]. »

A une certaine distance d'Ilion se trouvait le confluent du Scamandre et du Simoïs, ainsi que le gué du Scamandre; et près de là le tombeau d'Ilus orné d'une colonne contre laquelle s'adossa Pâris quand il tendit son arc contre Diomède et le blessa[5]. La position du monument est aussi déterminée par l'agora (assemblée) qu'Hector tint, loin des vaisseaux, près du Scamandre[6] et du tombeau d'Ilus, à l'écart du tumulte[7]. Dans un autre passage (*Il.* XI, 166-168 déjà cité) il est décrit comme situé au milieu de la plaine. Mais aucun de ces passages ne nous apprend si le

---

[1] *Il.*, II, 811-815 :
ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλεος αἰπεῖα κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περίδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα,
τὴν ἤ τοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης
ἔνθα τότε Τρῶές τε διέκριθεν ἠδ' ἐπίκουροι.

[2] Strabo, XII, p. 573 : ἐν δὲ τῷ Ἰλιακῷ πεδίῳ κολώνη τις ἔστιν ἣν ἱστοροῦσι μίαν εἶναι τῶν Ἀμαζόνων ἐκ τοῦ ἐπιθέτου τεκμαιρόμενοι· εὐσκάρθμους γὰρ ἵππους λέγεσθαι διὰ τὸτάχος κἀκείνην οὖν πολύσκαρθμον διὰ τὸ ἀπὸ τῆς ἡνιοχείας τάχος.

[3] *Il.*, II, 791-794 :
εἴσατο δὲ φθογγὴν υἷϊ Πριάμοιο Πολίτῃ,
ὃς Τρώων σκοπὸς ἷζε, ποδωκείῃσι πεποιθώς,
τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος,
δέγμενος ὁππότε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί.

[4] *Il.*, XIII, 427-429 :
ἔνθ' Αἰσυήταο διοτρεφέος φίλον υἱόν,
ἥρω' Ἀλκάθοον — γαμβρὸς δ' ἦν Ἀγχίσαο,
πρεσβυτάτην δ' ὤπυιε θυγατρῶν Ἱπποδάμειαν.

[5] *Il.*, XI, 369-372 :
αὐτὰρ Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο,
Τυδεΐδῃ ἔπι τόξα τιταίνετο, ποιμένι λαῶν,
στήλῃ κεκλιμένος ἀνδροκμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ
Ἴλου Δαρδανίδαο, παλαιοῦ δημογέροντος.

[6] *Il.*, VIII, 489, 490 :
Τρώων αὖτ' ἀγορὴν ποιήσατο φαίδιμος Ἕκτωρ,
νόσφι νεῶν ἀγαγών, ποταμῷ ἔπι δινήεντι.

[7] *Il.*, X, 414, 415 :
Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουληφόροι εἰσίν,
βουλὰς βουλεύει θείου παρά σήματι Ἴλου,
νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου·

tumulus d'Ilus se trouvait sur la rive gauche ou sur la rive droite du Scamandre. Point de renseignements non plus dans le passage d'après lequel les mille feux des Troyens brillaient entre les vaisseaux et les courants du Xanthe [1], ni dans celui qui nous représente Hector combattant (au point de vue des Grecs) à la gauche de la bataille, près des rives du Scamandre, et ignorant le carnage [2] qu'on fait des siens près de la tombe d'Ilus, car il ne nous apprend pas la distance de ce monument au carnage. Rien ne contredit donc l'unique passage de l'*Iliade* où le tumulus d'Ilus est indiqué comme étant sur la rive droite du Scamandre, puisque le roi Priam, lorsqu'il se rend à la tente d'Achille, passe d'abord devant le tumulus d'Ilus et ne parvient qu'ensuite au Scamandre [3].

D'après toutes les indications de l'*Iliade*, nous voyons les vaisseaux des Grecs et le camp de leur armée s'étendre le long du rivage de l'Hellespont, du cap Sigée au cap Rhœtée. La distance entre ces deux hauteurs n'est pas de 60 stades comme Strabon [4] l'a dit à tort, mais plutôt de 30 stades, évaluation beaucoup plus juste donnée par Pline [5]. Comme nous l'avons expliqué dans les pages précédentes, le Scamandre devait tomber dans l'Hellespont par la bouche de l'In Tepeh Asmak actuel, près du cap Rhœtée. Les 1,186 vaisseaux grecs étaient tirés sur la grève, mais l'espace disponible étant trop étroit, ils étaient placés sur plusieurs lignes parallèles, les poupes tournées du côté de la terre, les proues vers la mer, et servaient à la fois de camp et de fortification. Pour empêcher les quilles de se gâter elles étaient soutenues par des pierres (ἔχματα) [6]; mais néanmoins, au bout de neuf années, les bois des navires commençaient à se pourrir et les cordages à se rompre [7]. Chaque corps de troupe se tenait avec son chef derrière ses vaisseaux qui lui servaient de rempart. Les vaisseaux arrivés les premiers avaient été tirés le plus en avant sur le rivage et formaient une première ligne; les derniers venus étaient rangés sur une seconde et une troisième ligne [8]. Aux deux extrémités du premier rang étaient les vaisseaux et les camps d'Achille et d'Ajax [9]; le premier à droite, au pied du cap Sigée, l'autre à gauche vers le cap Rhœtée. A droite

---

[1] *Il.*, VIII, 560-563.

[2] *Il.*, XI, 497-499 :
. . . . οὐδέ πω Ἕκτωρ
πεύθετ', ἐπεί ῥα μάχης ἐπ' ἀριστερὰ μάρνατο πάσης,
ὄχθας πὰρ ποταμοῖο Σκαμάνδρου.

[3] *Il.*, XXIV, 349-351 :
οἱ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα παρὲξ Ἰλίοιο ἔλασσαν,
στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν,
ἐν ποταμῷ,

[4] XIII, p. 595 : ἔστι δὲ τὸ μῆκος τῆς παραλίας ταύτης ἀπὸ τοῦ Ῥοιτείου μέχρι Σιγείου καὶ τοῦ Ἀχιλλέως μνήματος εὐθυπλοούντων ἑξήκοντα σταδίων.

[5] *H. N.* V, 33 : « Fuit et Æantium, a Rhodiis conditum, in altero cornu, Ajace ibi sepulto, XXX stad. intervallo a Sigeo, et ipso statione classis suæ. »

[6] *Il.*, XIV, 410 :
. . . . τά ῥα πολλά, θοάων ἔχματα νηῶν.

[7] *Il.*, II, 134, 135 :
ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοί,
καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται.

[8] *Il.*, XIV; 30-34 :
πολλὸν γὰρ ῥ' ἀπάνευθε μάχης εἰρύατο νῆες
θῖν' ἔφ' ἁλὸς πολιῆς· τὰς γὰρ πρώτας πεδίονδε
εἴρυσαν, αὐτὰρ τεῖχος ἐπὶ πρύμνῃσιν ἔδειμαν.
οὐδὲ γὰρ οὐδ' εὐρύς περ ἐὼν ἐδυνήσατο πάσας
αἰγιαλὸς νῆας χαδέειν, στείνοντο δὲ λαοί.

[9] *Il.*, XI, 6-9 :
ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε,
ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο,
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος, τοί ῥ' ἔσχατα νῆας ἐΐσας
εἴρυσαν, ἠνορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν.

d'Ajax auraient été les Athéniens, si tant est que le vers 558 du II[e] chant de l'*Iliade* fût authentique, vers où il est dit que Ajax plaça ses hommes où les phalanges des Athéniens se tenaient [1]. Mais dès l'antiquité ce vers était considéré comme interpolé par Solon ou Pisistrate dans un intérêt politique.

La flotte athénienne sous Ménesthée semble avoir été établie plus avant vers le centre, car ce chef défendait la partie du rempart attaquée par Hector et Sarpédon, c'est-à-dire la porte du milieu [2]. Sur la même ligne, en continuant, étaient les vaisseaux des Béotiens [3] et à leur gauche ceux des Phocéens [4]. Donc, après les Athéniens venaient les Phocéens, puis les Béotiens; les derniers de cette ligne étaient les Myrmidons commandés par Achille.

Il est difficile de déterminer l'ordre des vaisseaux du second rang, les indications de l'*Iliade* étant insuffisantes à ce sujet. Lenz [5] suppose que là se succédaient les Locriens d'Ajax, fils d'Oïlée, les Dulichiens, les Épéens, et ainsi de suite; car, selon le passage déjà cité [6], ils étaient près du rang le plus avancé, et, selon un autre passage [7], près de la ligne d'arrière-garde. Il est dit d'Agamemnon, d'Ulysse et de Diomède que leurs vaisseaux étaient tirés bien loin du combat [8], ce qui ne peut guère signifier qu'au dernier rang, et Lenz suppose qu'ils le composaient à eux seuls avec la petite flotte d'Ulysse placée au milieu [9]. Devant elle était l'agora où se réunissaient les assemblées, publiques, le conseil, le tribunal militaire [10]; là étaient les autels des dieux [11], entre autres celui de Zeus Panompheos sur lequel, dans un grand péril, Agamemnon sacrifia un faon [12]. Cette agora devait s'étendre le long de la seconde ligne des vaisseaux et même l'interrompre sur une certaine étendue, afin d'offrir un espace suffisant à l'armée grecque lorsqu'elle était convoquée en assemblée. Puisque le peuple s'asseyait dans l'agora, il devait y avoir des bancs de

---

[1] *Il.*, II, 558 :
στῆσε δ' ἄγων ἵν' Ἀθηναίων ἵσταντο φάλαγγες.

[2] *Il.*, XII, 331, 332 :
τοὺς δὲ ἰδὼν ῥίγησ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς·
τοῦ γὰρ δὴ πρὸς πύργον ἴσαν κακότητα φέροντες.

[3] *Il.*, XIII, 685-689 :
ἔνθα δὲ Βοιωτοὶ καὶ Ἰάονες ἑλκεχίτωνες,
Λοκροὶ καὶ Φθῖοι καὶ φαιδιμόεντες Ἐπειοί
σπουδῇ ἐπαΐσσοντα νεῶν ἔχον, οὐδ' ἐδύναντο
ὦσαι ἀπὸ σφείων φλογὶ εἴκελον Ἕκτορα δῖον·
οἱ μὲν Ἀθηναίων προλελεγμένοι.

[4] *Il.*, II, 525, 526 :
οἱ μὲν Φωκήων στίχας ἵστατον ἀμφιέποντες,
Βοιωτῶν δ' ἔμπλην ἐπ' ἀριστερὰ θωρήσσοντο.

[5] C. G. Lenz, *Die Ebene von Troia*; Neu Strelitz, 1798, p. 193.

[6] *Il.*, XIII, 685-689.

[7] *Il.*, X, 110-113 :
ἠδ' (ἐγείρομεν) Αἴαντα ταχὺν καὶ Φυλέος ἄλκιμον υἱόν.
ἀλλ' εἴ τις καὶ τούςδε μετοιχόμενος καλέσειεν,
ἀντίθεόν τ' Αἴαντα καὶ Ἰδομενῆα ἄνακτα·
τῶν γὰρ νῆες ἔασιν ἑκαστάτω, οὐδὲ μάλ' ἐγγύς.

[8] *Il.*, XIV, 29-31 :
Τυδείδης Ὀδυσεύς τε καὶ Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων.
πολλὸν γάρ ῥ' ἀπάνευθε μάχης εἰρύατο νῆες
θῖν' ἔφ' ἁλὸς πολιῆς.

[9] *Il.*, VIII, 222-226 :
στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακήτεϊ νηῒ μελαίνῃ,
ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε·
ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο,
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος· τοί ῥ' ἔσχατα νῆας ἐΐσας
εἴρυσαν, ἠνορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν.

[10] *Il.*, XIX, 172-174 :
. . . τὰ δὲ δῶρα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
οἰσέτω ἐς μέσσην ἀγορήν, ἵνα πάντες Ἀχαιοί
ὀφθαλμοῖσιν ἴδωσι, σὺ δὲ φρεσὶ σῇσιν ἰανθῇς.

[11] *Il.*, XI, 808 :
. . . τῇ δὴ καί σφι θεῶν ἐτετεύχατο βωμοί.

[12] *Il.*, VIII, 249, 250 :
πὰρ δὲ Διὸς βωμῷ περικαλλέϊ κάββαλε νεβρόν,
ἔνθα πανομφαίῳ Ζηνὶ ῥέζεσκον Ἀχαιοί.

pierre ou de gazon [1]. Les vaisseaux et les tentes de Nestor formaient l'arrière-garde, car il est expressément dit que sa tente était sur le rivage de la mer [2]. Il semble très probable que Ménélas campait près de son frère Agamemnon. Selon la Béotie (ou catalogue des vaisseaux) Ménélas vint avec les soixante vaisseaux des Lacédémoniens qui ne se mêlèrent pas aux troupes d'Agamemnon, mais firent bande à part. Entre les vaisseaux de nombreux chemins [3] avaient été ménagés; les principaux, comme Lenz le suppose, perçaient à travers les trois lignes de vaisseaux, tandis que beaucoup de sentiers reliaient ces chemins entre eux.

Les Grecs n'avaient point de tentes, dit Lenz [4], comme celles dont nous nous servons ; mais toute la troupe vivait sous des cabanes [5] ou baraques, probablement faites de terre et de bois et couvertes en chaume de roseaux. Le chef avait probablement la sienne sur le front de sa troupe, comme Ulysse, par exemple, devant qui passait un chemin et commençait l'agora. Toutes les tentes ou baraques des chefs doivent avoir été plus ou moins, comme celle d'Achille, décrite au XXIV[e] chant de l'*Iliade.* Elle était entourée d'une clôture de pieux et la porte se fermait avec une barre [6]. A l'intérieur et autour de la baraque régnait une cour où Achille debout priait Zeus et versait des libations de vin [7]. La baraque appelée οἶκος [8], et μέλαθρον [9], mais plus habituellement κλισίη, était entourée d'un vestibule ouvert, soutenu par des pieux et appelé πρόδομος [10] et αἴθουσα [11], d'où l'on pénétrait dans la pièce centrale [12] par une ouverture appelée πρόθυρον [13] et θύρα [14]. Cette pièce centrale ou intérieure était probablement ornée d'objets précieux, acquis à la guerre ou aux jeux [15]. C'est dans ce sens probablement

---

[1] *Il.*, II, 86-99 :

[2] *Il.*, XI, 618-622 :
οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίην Νηληϊάδεω ἀφίκοντο,
. . . . τοὶ δ' (Νέστωρ καὶ Μαχάων) ἱδρῶ ἀπεψύχοντο χιτώνων,
στάντε ποτὶ πνοιὴν παρὰ θῖν' ἁλός.

[3] *Il.*, X, 66 :
πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατόν εἰσι κέλευθοι.

[4] C. G. Lenz, *die Ebene von Troia*; pp. 200-203.

[5] *Il.*, XVI, 155, 156 :
Μυρμιδόνας δ' ἄρ' ἐποιχόμενος θώρηξεν Ἀχιλλεύς,
πάντας ἀνὰ κλισίας σὺν τεύχεσιν·
et *Il.*, XXIII, 111, 112 :
οὐρῆάς τ' ὤτρυνε καὶ ἀνέρας ἀξέμεν ὕλην
πάντοθεν ἐκ κλισιῶν.

[6] *Il.*, XXIV, 452-456 :
ἀμφὶ δέ οἱ μεγάλην αὐλὴν ποίησαν ἄνακτι
σταυροῖσιν πυκινοῖσι· θύρην δ' ἔχε μοῦνος ἐπιβλὴς
εἰλάτινος, τὸν τρεῖς μὲν ἐπιῤῥήσσεσκον Ἀχαιοί,
τρεῖς δ' ἀναοίγεσκον μεγάλην κληῖδα θυράων,
τῶν ἄλλων· Ἀχιλεὺς δ' ἄρ' ἐπιῤῥήσσεσκε καὶ οἶος.

[7] *Il.*, XVI, 231, 232 :
εὔχετ' ἔπειτα στὰς μέσῳ ἕρκεϊ, λεῖβε δὲ οἶνον
οὐρανὸν εἰσανιδών· Δία δ' οὐ λάθε τερπικέραυνον.

[8] *Il.*, XXIV, 471, 472 :
. . . . γέρων δ' ἰθὺς κίεν οἴκου,
τῇ ῥ' Ἀχιλεὺς ἵζεσκε διίφιλος.

[9] *Il.*, IX, 639-640 :
. . . . σὺ δ' ἵλαον ἔνθεο θυμόν,
αἴδεσσαι δὲ μέλαθρον.

[10] *Il.*, XXIV, 673, 674 :
οἱ μὲν ἄρ' ἐν προδόμῳ δόμου αὐτόθι κοιμήσαντο,
κῆρυξ καὶ Πρίαμος, πυκινὰ φρεσὶ μήδε' ἔχοντες.

[11] *Il.*, XXIV, 643, 644 :
ἦ ῥ', Ἀχιλεύς δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμωῇσι κέλευσεν
δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι καὶ ῥήγεα καλά.

[12] *Il.*, XXIV, 647 :
αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάροιο δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι, . . .

[13] *Il.*, XIX, 211, 212 :
ὅς μοι ἐνὶ κλισίῃ δεδαϊγμένος ὀξέϊ χαλκῷ
κεῖται, ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος.

[14] *Il.*, XXIV, 571, 572 :
ὣς ἔφατ', ἔδεισεν δ' ὁ γέρων καὶ ἐπείθετο μύθῳ
Πηλεΐδης δ' οἴκοιο λέων ὣς ἆλτο θύραζε.

[15] *Il.*, XXIII, 558-561 :
Ἀντίλοχ', εἰ μὲν δή με κελεύεις οἴκοθεν ἄλλο
Εὐμήλῳ ἐπιδοῦναι, ἐγὼ δέ κε καὶ τὸ τελέσσω.
Δώσω οἱ θώρηκα τὸν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων,
χάλκεον, ᾧ πέρι χεῦμα φαεινοῦ κασσιτέροιο.

que nous devons entendre les murs brillants de la tente d'Idoménée [1]. Derrière cette salle se trouvaient des chambres qui servaient soit de resserre pour les objets précieux, soit d'habitation pour les femmes esclaves et les concubines. De ce côté Achille et Patrocle avaient chacun leurs chambres séparées [2]. Les baraques étaient couvertes d'un chaume de roseaux chevelus [3]. Il devait y avoir dans la cour des abris pour les chariots et des écuries pour les chevaux dont Achille possédait tout un haras [4], et, encore, des étables pour les bœufs, moutons, chèvres et porcs, dont des mangeurs de viandes comme les Grecs devaient avoir sous la main un nombre considérable.

Entre les vaisseaux d'Ulysse et ceux d'Agamemnon s'étendait, le long du rivage, un espace considérable, car c'est là qu'eurent lieu les courses de chars et les autres jeux funèbres en mémoire de Patrocle. Là aussi se trouvait un tertre élevé (περιωπή) [5], du haut duquel Idoménée regardait les jeux. A la pointe du rivage fut élevé le tombeau de Patrocle et plus tard celui d'Achille [6]; sur ce même rivage, s'élevait de terre, à la hauteur d'une brasse, le tronc d'un chêne ou d'un pin flanqué de deux pierres blanches, sans doute le tombeau de quelque mort d'autrefois ou bien quelque limite posée par les premiers hommes [7], et près de là une route creusée par les pluies d'hiver [8].

Pendant neuf ans, les vaisseaux des Grecs semblent avoir été leur seule fortification; mais à la suite de la première bataille de l'*Iliade* et d'après le conseil de Nestor, les Grecs érigèrent devant les vaisseaux un tombeau commun sur les cendres de tous les morts, auquel ils joignirent un mur élevé garni de tours et protégé par un fossé profond [9]. Le mur était de terre mais soutenu par des troncs d'arbres et des pierres qui lui

---

[1] *Il.*, XIII, 261 :
.... ἐν κλισίῃ πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα.

[2] *Il.*, IX, 663-669 :
αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς εὗδε μυχῷ κλισίης εὐπήκτου·
τῷ δ' ἄρα παρκατέλεκτο γυνή, τὴν Λεσβόθεν ἦγεν,
Φόρβαντος θυγάτηρ Διομήδη καλλιπάρῃος.
Πάτροκλος δ' ἑτέρωθεν ἐλέξατο· πὰρ δ' ἄρα καὶ τῷ
Ἶφις ἐΰζωνος, τήν οἱ πόρε δῖος Ἀχιλλεύς
Σκῦρον ἑλὼν αἰπεῖαν, Ἐνυῆος πτολίεθρον.
Οἳ δ' ὅτε δὴ κλισίῃσιν ἐν Ἀτρεΐδαο γένοντο,...
Il., XXIV, 675, 676 :
αὐτὰρ Ἀχιλλεύς εὗδε μυχῷ κλισίης εὐπήκτου·
τῷ δὲ Βρισηῒς παρελέξατο καλλιπάρῃος.

[3] *Il.*, XXIV, 450, 451 :
.... ἀτὰρ καθύπερθεν ἔρεψαν
λαχνήεντ' ὄροφον λειμωνόθεν ἀμήσαντες.

[4] *Il.*, XIX, 281 :
ἵππους δ' εἰς ἀγέλην ἔλασαν θεράποντες ἀγαυοί.
Il., II, 775-778 :
.... ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος,
λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον,
ἕστασαν, ἅρματα δ' εὖ πεπυκασμένα κεῖτο ἀνάκτων ἐν κλισίῃς.

[5] *Il.*, XXIII, 451 :
ἧστο γὰρ ἐκτὸς ἀγῶνος ὑπέρτατος ἐν περιωπῇ.

[6] *Il.*, XXIII, 125, 126 :
κὰδ' δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς βάλλον ἐπισχερώ, ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεύς
φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον ἠδὲ οἷ αὐτῷ.
Od., XXIV, 80-82:
ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων,
ἀκτῇ ἔπι προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.

[7] *Il.*, XXIII, 327-333 :
ἕστηκε ξύλον αὖον, ὅσον τ' ὄργυι', ὑπὲρ αἴης,
ἢ δρυὸς ἢ πεύκης· τὸ μὲν οὐ καταπύθεται ὄμβρῳ.
λᾶε δὲ τοῦ ἑκάτερθεν ἐρηρέδαται δύο λευκὼ
ἐν ξυνοχῇσιν ὁδοῦ, λεῖος δ' ἱππόδρομος ἀμφίς·
ἤ τευ σῆμα βροτοῖο πάλαι κατατεθνηῶτος,
ἢ τό γε νύσσα τέτυκτο ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων,
καὶ νῦν τέρματ' ἔθηκε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς.

[8] *Il.*, XXIII, 418-421 :
αἶψα δ' ἔπειτα
στεῖνος ὁδοῦ κοίλης ἴδεν Ἀντίλοχος μενεχάρμης.
ῥωχμὸς ἔην γαίης, ᾗ χειμέριον ἀλὲν ὕδωρ
ἐξέῤῥηξεν ὁδοῖο, βάθυνε δὲ χῶρον ἅπαντα.

[9] *Il.*, VII, 327-347, 435-441.

donnaient toute solidité [1]. Des tours de bois, placées de distance en distance [2], protégeaient les portes placées près d'elles [3]. Sur le mur et sur les tours il y avait des parapets (ἐπάλξεις), des créneaux (κρόσσαι) et aussi des piliers en saillie ou contreforts (στῆλαι προβλῆτες) servant à protéger et à consolider le mur [4]. Il semble n'y avoir eu que trois portes. Entre le mur et le fossé était un sentier [5], devant lequel se dressait un rang de pieux aigus afin d'en rendre l'approche encore plus difficile à l'ennemi [6].

Je dois nommer encore le mur d'Héraclès (τεῖχος ἀμφίχυτον Ἡρακλῆος) [7], appelé aussi σκοπιή [8], sorte de rempart que les Troyens et Pallas Athéné avaient élevé pour servir de refuge à ce héros contre un monstre marin lorsqu'il le poursuivit au loin dans la plaine. Ce mur semble donc avoir été près du rivage.

---

[1] *Il.*, XII, 28, 29 :
... ἐκ δ' ἄρα πάντα θεμείλια κύμασι πέμπεν
φιτρῶν καὶ λάων, τὰ θέσαν μογέοντες Ἀχαιοί.

[2] *Il.*, XII, 35, 36 :
τότε δ' ἀμφὶ μάχη ἐνοπή τε δεδήει
τεῖχος ἐΰδμητον, κανάχιζε δὲ δούρατα πύργων.

[3] *Il.*, VII, 338, 339 :
πύργους ὑψηλούς, εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν.
ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ποιήσομεν εὖ ἀραρυίας.
et 436-438 :
ἄκριτον ἐκ πεδίου, ποτὶ δ' αὐτὸν τεῖχος ἔδειμαν
πύργους θ' ὑψηλούς, εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν.
ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ἐνεποίεον εὖ ἀραρυίας.

[4] *Il.*, XII, 258-260 :
κρόσσας μὲν πύργων ἔρυον, καὶ ἔρειπον ἐπάλξεις,
στήλας τε προβλῆτας ἐμόχλεον, ἃς ἄρ' Ἀχαιοί
πρώτας ἐν γαίῃ θέσαν ἔμμεναι ἔχματα πύργων.

[5] *Il.*, IX, 67, 87 ; XII, 64-66, 145 ; XVIII, 215, 228 ; XX, 49.

[6] *Il.*, XII, 63-66 : *voyez aussi* 54-57 ; VII, 441 ; IX, 350.

[7] *Il.*, XX, 145-148 :
τεῖχος ἐς ἀμφίχυτον Ἡρακλῆος θείοιο,
ὑψηλόν, τό ῥά οἱ Τρῶες καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
ποίεον, ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκπροφυγὼν ἀλέαιτο,
ὁππότε μιν σεύαιτο ἀπ' ἠϊόνος πεδίονδε.

[8] *Il.*, XX, 136, 137 :
ἀλλ' ἡμεῖς μὲν ἔπειτα καθεζώμεσθα κιόντες
ἐκ πάτου ἐς σκοπιήν.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE TROIE.

Suivant la remarque fort juste de M. Gladstone[1], de tous les noms qui se rattachent par une généalogie directe à la guerre de Troie et qu'on rencontre dans les poèmes homériques, celui de Dardanien est le plus ancien de ceux que l'*Iliade* nous fait connaître.

Des auteurs postérieurs à Homère rapportaient que Dardanus était fils de Zeus et d'Électre, fille d'Atlas ; et ils disaient de plus qu'il était venu de Samothrace, d'*Arcadie* ou d'*Italie*[2] ; mais Homère n'en dit rien. Dardanus fonda Dardania dans une position dominante sur le penchant du mont Ida ; il n'était pas alors assez puissant pour former un établissement en plaine. Il prit pour femme une nymphe de l'Ida[3], nommée Bateia, fille de Teucer, qui avait pour père le dieu-fleuve Scamandre, et il eut d'elle Ilus et Erichthonius. Ce dernier devint le plus riche d'entre les mortels. Ses pâturages nourrissaient trois mille cavales, dont quelques-unes, fécondées par Borée, mirent au monde douze poulains d'une vitesse merveilleuse[4]. Il épousa Astyoché, fille du dieu-fleuve Simoïs, et il eut d'elle Tros[5], d'où les Troyens tirèrent leur nom. Ce dernier épousa une fille de Scamandre, Callirhoé, et eut trois fils, Ilus, Assaracus et Ganymède, ainsi qu'une fille, Cléopâtre[6]. Ganymède, qui devint le plus beau des hommes,

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 122.

[2] Hellanicus, *Fragm.* 129, ed. Didot ; Dion. Halic. I, 50-61 ; Apollod. III, 12, 1 ; Schol. *Iliad.*, XVIII, 486 ; Varro apud Servium ad Virg. *Æn.*, III, 167 ; Cephal. Gergithius ap. Steph. Byz., s. v° Ἀρίσβη.

[3] *Il.*, XX, 215-218 :

Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς
κτίσσε δὲ Δαρδανίην · ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρή
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.

Apollod., III, 12, 1 : Δάρδανος δὲ ἐπὶ τῷ θανάτῳ τοῦ ἀδελφοῦ λυπούμενος, Σαμοθρᾴκην ἀπολιπών, εἰς τὴν ἀντίπερα ἤπειρον ἦλθε. Ταύτης δὲ ἐβασίλευε Τεῦκρος ποταμοῦ Σκαμάνδρου καὶ Νύμφης Ἰδαίας, ἀφ' οὗ καὶ οἱ τὴν χώραν νεμόμενοι Τεῦκροι προσηγορεύοντο. Ὑποδεχθεὶς δὲ ὑπὸ τσῦ βασιλέως καὶ λαβὼν μέρος τῆς γῆς καὶ τον ἐκείνου θυγατέρα Βάτειαν, Δάρδανον ἔκτισε πόλιν. Τελευτήσαντος δὲ Τεύκρου, τὴν χώραν ἅπασαν Δαρδανίαν ἐκάλεσε.

[4] *Il.*, XX, 219-229 :

Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα,
ὃς δὴ ἀφνειότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων ·
τοῦ τρισχίλιαι ἵπποι ἕλος κάτα βουκολέοντο
θήλειαι, πώλοισιν ἀγαλλόμεναι ἀταλῇσιν.
τάων καὶ Βορέης ἠράσσατο βοσκομενάων·
ἵππῳ δ' εἰσάμενος παρελέξατο κυανοχαίτῃ,
αἳ δ' ὑποκυσσάμεναι ἔτεκον δυοκαίδεκα πώλους.
αἳ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν ·
ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέον, οὐδὲ κατέκλων,
ἀλλ' ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνα ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.

[5] Apollod., III, 12, 2 : Γενομένων δὲ αὐτῷ (Δαρδάνῳ) παίδων Ἴλου καὶ Ἐριχθονίου· Ἶλος μὲν οὖν ἄπαις ἀπέθανεν· Ἐριχθόνιος δὲ διαδεξάμενος τὴν βασιλείαν, γήμας Ἀστυόχην τὴν Σιμόεντος, τεκνοῖ Τρῶα.

Il., XX. 230 :

Τρῶα δ' Ἐριχθόνιος τέκετο Τρώεσσιν ἄνακτα.

[6] Apollod., III, 12, 2 : οὗτος (Τρώς) παραλαβὼν τὴν βασιλείαν, τὴν μὲν χώραν ἀφ' ἑαυτοῦ Τροίαν ἐκάλεσε. Καὶ γήμας Καλιῤῥόην τὴν Σκαμάνδρου, γεννᾷ θυγατέρα μὲν Κλεοπάτραν, παῖδας δὲ Ἶλον καὶ Ἀσσάρακον καὶ Γανυμήδην.

Il., XX, 231-232 :

Τρωὸς δ' αὖ τρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο,
Ἶλός τ' Ἀσσάρακός τε καὶ ἀντίθεος Γανυμήδης.

fut enlevé par les dieux, et servit d'échanson à Zeus[1], qui donna au père, pour la rançon du jeune homme, un attelage de chevaux immortels[2].

D'Ilus et d'Assaracus sortent la branche troyenne et la branche dardanienne, la première allant d'Ilus à Laomédon, Priam et Hector, la seconde d'Assaracus à Capys, Anchise et Énée[3].

Ilus se rendit en Phrygie. Étant arrivé durant la célébration des jeux institués par le roi, il y prit part et remporta le prix de la lutte; en récompense, le roi lui fit don de cinquante jeunes gens et de cinquante jeunes filles, auxquels il ajouta, pour se conformer à un oracle, une vache de diverses couleurs, en lui enjoignant de bâtir une ville dans le lieu où s'arrêterait l'animal. Ilus suivit donc la vache, qui s'arrêta sur la colline de l'Até phrygienne, et là il bâtit Ilion. Ayant imploré Zeus pour en obtenir un signe favorable, il trouva, le lendemain, devant sa tente, le Palladium, qui était tombé du ciel (διϊπετές) : c'était une statue de bois haute de trois coudées (1m,368), et dont les pieds étaient réunis; la main droite tenait une lance dressée, et la gauche une quenouille et un fuseau[4].

Dans Homère Até est représentée comme la personnification de l'esprit de vertige et de mensonge; c'est la méchante fille de Zeus et sa première née[5]. Elle est forte et rapide[6]; Hésiode la met au nombre des enfants d'Eris[7]; d'un pas doux et léger, elle court sur les têtes des humains[8]. Lors de la naissance d'Hercule, elle fit prononcer même à Zeus,

---

[1] *Il.*, XX. 233-235 :
ὅς (Γανυμήδης) δὴ κάλλιστος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων·
τὸν καὶ ἀνηρείψαντο θεοὶ Διὶ οἰνοχοεύειν,
κάλλεος εἵνεκα οἷο, ἵν' ἀθανάτοισι μετείη.

Apollod., III, 12, 2 : τοῦτον μὲν οὖν διὰ κάλλος ἀναρπάσας Ζεὺς δι' ἀετοῦ, θεῶν οἰνοχόον ἐν οὐρανῷ κατέστησεν.

Dans le principe, Ganymède est représenté comme l'échanson des dieux, et en particulier de Zeus, au lieu d'Hébé (voy. Virg. *Æn.* I, 28); plus tard, surtout depuis Pindare, on dit qu'il fut aimé de Zeus, κάλλεος εἵνεκα. De la même manière, Orion (*Od.*, V, 121), Clitus (*Od.*, XV, 251) et Tithon (Apollod. III, 2, 4; cf. *Il.*, XI, 1) furent enlevés par Eos à cause de leur beauté.

[2] Hellanicus, *Fragm.* 146. — Apollod. II, 5, 9 : Ταύτην (Ἡσιόνην) ἰδὼν ἐκκειμένην Ἡρακλῆς, ὑπέσχετο σώσειν αὐτήν, εἰ τὰς ἵππους παρὰ Λαομέδοντος λήψεται, ἃς ὁ Ζεὺς ποινὴν τῆς Γανυμήδους ἁρπαγῆς ἔδωκε.

Il., V, 265-267 :
τῆς γάρ τοι γενεῆς, ἧς Τρωΐ περ εὐρύοπα Ζεύς
δῶχ' υἷος ποινὴν Γανυμήδεος· οὕνεκ' ἄριστοι
ἵππων, ὅσσοι ἔασιν ὑπ' ἠῶ τ' ἠέλιόν τε.

[3] *Il.*, XX, 236-240 :
Ἶλος δ' αὖ τέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Λαομέδοντα,
Λαομέδων δ' ἄρα Τιθωνὸν τέκετο Πρίαμόν τε,
Λάμπον τε Κλυτίον θ' Ἱκετάονά τ' ὄζον Ἄρηος·
Ἀσσάρακος δὲ Κάπυν· ὃ δ' ἄρ' Ἀγχίσην τέκε παῖδα·
αὐτὰρ ἔμ' Ἀγχίσης, Πρίαμος δ' ἔτεχ' Ἕκτορα δῖον.

[4] Apollod. III, 2, 3 : Ἶλος δὲ εἰς Φρυγίαν ἀφικόμενος, καὶ καταλαβὼν ὑπὸ τοῦ βασιλέως αὐτόθι τεθειμένον ἀγῶνα, νικᾷ πάλην· καὶ λαβὼν ἆθλον πεντήκοντα κούρους καὶ κόρας τὰς ἴσας, δόντος αὐτῷ τοῦ βασιλέως κατὰ χρησμὸν καὶ βοῦν ποικίλην, καὶ φράσαντος, ἐν ᾧπερ ἂν αὐτὴ κλιθῇ τόπῳ, πόλιν κτίζειν, εἵπετο τῇ βοΐ. Ἡ δὲ ἀφικομένη ἐπὶ τὸν λεγόμενον τῆς Φρυγίας Ἄτης λόφον, κλίνεται· ἔνθα πόλιν κτίσας Ἶλος, ταύτην μὲν Ἴλιον ἐκάλεσε. Τῷ δὲ Διῒ σημεῖον εὐξάμενος αὐτῷ τι φανῆναι, μεθ' ἡμέραν τὸ διϊπετὲς Παλλάδιον πρὸ τῆς σκηνῆς κείμενον ἐθεάσατο. Ἦν δὲ τῷ μεγέθει τρίπηχυ, τοῖς δὲ ποσὶ συμβεβηκός, καὶ τῇ μὲν δεξιᾷ δόρυ διηρμένον ἔχον, τῇ δὲ ἑτέρᾳ ἠλακάτην καὶ ἄτρακτον.

[5] *Il.*, XIX, 91-93 :
πρέσβα Διὸς θυγάτηρ Ἄτη, ἣ πάντας ἀᾶται,
οὐλομένη, τῆς μέν θ' ἁπαλοὶ πόδες· οὐ γὰρ ἐπ' οὔδει
πίλναται, ἀλλ' ἄρα ἥγε κατ' ἀνδρῶν κράατα βαίνει.

[6] *Il.*, IX, 505-507 :
ἡ δ' Ἄτη σθεναρή τε καὶ ἀρτίπος· οὕνεκα πάσας
πολλὸν ὑπεκπροθέει, φθάνει δέ τε πᾶσαν ἐπ' αἶαν
βλάπτουσ' ἀνθρώπους.

[7] *Theogon.*, 230 :
Δυσνομίην, Ἄτην τε, συνήθεας ἀλλήλῃσιν.

[8] *Il.*, XIX, 91-93, cité plus haut. Voy. aussi Rhianus ap. Stob. *Mor.* IV, p. 54.

son propre père, un serment trop précipité, à la suite duquel, dans un accès de colère, il la saisit par les cheveux et la jeta hors de l'Olympe, en jurant par un terrible serment qu'elle n'y rentrerait pas ; et Até tomba aussitôt sur les ouvrages des hommes [1].

La tradition citée plus haut par Appollodore est confirmée par Lycophron [2], ainsi que par Eustathe [3], Hesychius [4] et Étienne de Byzance [5]. D'après ces différentes autorités, le professeur Otto Keller [6] a conclu avec certitude « à l'existence d'une Até, déesse phrygienne, à son culte sur la colline d'Hissarlik et sur une autre voisine du Rhyndacus, et à son idole tombée du ciel [7]. L'Athéné d'Ilion, qui provenait de cette Até, paraît sur une médaille comme une divinité essentiellement phrygienne, et porte le bonnet phrygien. Elle se distingue de l''Até grecque, qui est une simple abstraction, par l'épithète de Φρυγία. Selon toute probabilité, elle avait des rapports avec le dieu phrygien Atis (Attis ou Attys). Lorsque les Grecs eurent conquis le pays, la similitude d'assonance dans les deux noms fit combiner Até et Athéné, d'où sortit l'Athéné particulière à Ilion avec le bonnet phrygien, la lance, la torche et la chouette. La torche, qui n'était pas hellénique, fut remplacée par la quenouille et le fuseau. Dans l'Artémis d'Éphèse nous avons sous les yeux une déesse asiatique d'origine, et nullement hellénique, confondue avec une déesse hellénique, c'est-à-dire une déesse surchargée des symboles de la maternité confondue avec une vierge. Cette refonte de noms de divinités

[1] *Il.*, XIX, 126-131 :
αὐτίκα δ' εἷλ' Ἄτην κεφαλῆς λιπαροπλοκάμοιο,
χωόμενος φρεσὶν ᾗσι, καὶ ὤμοσε καρτερὸν ὅρκον,
μή ποτ' ἐς Οὔλυμπόν τε καὶ οὐρανὸν ἀστερόεντα
αὖτις ἐλεύσεσθαι Ἄτην, ἣ πάντας ἀᾶται.
ὣς εἰπὼν ἔῤῥιψεν ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος
χειρὶ περιστρέψας · τάχα δ' ἵκετο ἔργ' ἀνθρώπων.

[2] *Alexandra*, 28-30 :
ἡ δ' ἔνθεον σχάσασα βακχεῖον στόμα,
Ἄτης ἀπ' ἄκρων βουπλανοκτίστων λόφων,
τοιῶν δ' ἀπ' ἀρχῆς ἦρχ' Ἀλεξάνδρα λόγων.

Voy. Schol. Vindob. I ap. Bachmann, p. 15 : λόφος πρὸ τοῦ ἐκαλεῖτο καὶ Ἄλιος (probablement au lieu d'Ἄτιος); et Tzetzes : ἄτης ἤγουν βλάβης, ἢ ὄνομα ὄρους, λόφον ἄτης καὶ βουπλανόκτιστον τὴν Τροίαν λέγει . . . . Δάρδανος δὲ κατακλυσμοῦ γεγονότος ἐκ Σαμοθρᾴκης εἰς τὴν ἀντιπέρα γῆν περαιοῦται καὶ τὴν νῦν Τροίαν ἔμελλε κτίζειν. Χρησμὸς δὲ τοῦτον κωλύει κτίζειν τὸν λόφον τοῦτον εἰπὼν βλάβην γενέσθαι τοῦτον τοῖς αὐτὸν κατοικήσασιν. ἐν Πριήπῳ δὲ ἐμαντεύσατο. ἔχρησε δὲ αὐτῷ ὁ Πριηπαῖος Ἀπόλλων μὴ κτίζειν τὸν λόφον τοῦτον, ἄτης γὰρ αὐτὸν ἔφη. διὸ καὶ Δάρδανος κωλυθεὶς αὐτὸν οὐκ ἔκτισεν, ἀλλὰ τὴν ὑπὸ τὴν Ἴδην Δαρδανίαν, πρότερον Σκαμάνδρου λόφον καλουμένην, βασιλεύοντος τότε τῶν Τρωϊκῶν μερῶν Τεύκρου τοῦ Σκαμάνδρου καὶ Ἰδαίας νύμφης. οὗ Σκαμάνδρου τὴν θυγατέρα Βάτειαν λαβὼν ὁ Δάρδανος, ἣν καὶ ὁ Λυκόφρων Ἀρίσβην λέγει, γεννᾷ Ἶλον καὶ Ἐριχθόνιον · ὧν Ἶλος ἄπαις τελευτᾷ, Ἐριχθόνιος δὲ ἐξ Ἀστυόχης τῆς Σιμόεντος γεννᾷ Τρῶα. Τρωὸς καὶ Καλλιῤῥόης τῆς Σκαμάνδρου Ἶος (sic) καὶ ἕτεροι. Ὃς Ἶλος εἰς Φρυγίαν ἐλθὼν καὶ ἀγῶνα ὑπὸ τοῦ βασιλέως τεθειμένον εὑρὼν νικᾷ πάλην, καὶ λαβὼν ἐκ τοῦ βασιλέως ἆθλον ν' κόρας καὶ ν' κόρους, ἐκ χρησμοῦ εἵπετο βοὶ πλανηθείσῃ ἐκ Μυσίας, ἥτις ἀφικομένη ἐπὶ τὸν λεγόμενον τῆς Φρυγίας Ἄτης λόφον κατακλίνεται, ἔνθα πόλιν κτίσας ὁ Ἶλος Ἴλιον ἐκάλεσε.

[3] Eustath. ad *Il.* XIX. 136 : φασὶ δὲ εἰς Ἴλιον κατενηνέχθαι ῥιφεῖσαν τὴν Ἄτην, διὸ καὶ Ἄτης λόφος ἐκεῖ, οὗ ὁ Λυκόφρων μέμνηται. τοῦτο δὲ ἀστείως πέπλασται διὰ τὰς μεγάλας ἄτας, ἃς ἐκ Διὸς οἱ Τρῶες ἔπαθον. Schol. in *Il.* I, 591 : λόφος Ἄτης ἐν Τροίᾳ παρὰ Λυκόφρονι, ἔνθα ὑπὸ Διὸς ἐκείνη ἐῤῥίφη, ὡς καὶ ἐν τοῖς Ἀπίωνος καὶ Ἡροδώρου δηλοῦται.

[4] Sub verbo Ἀτιόλοφος · οὕτως τὸ Ἴλιον (Ἴλεον cod.) ἐκαλεῖτο πρῶτον.

[5] Ἴλιον πόλις Τρωάδος ἀπὸ Ἴλου, ἣν οἱ Τρῶες Ἄτην (ἄκτην dans le MS.) ἐκάλουν καὶ Ἄτης λόφον · δευτέρα (αὐτῆς λόφοι δύο dans le MS.) ἐν τῇ Προποντίδι παρά Ῥυνδάκῳ ποταμῷ.

[6] *Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlik*; Freiburg, 1875, in-8°.

[7] Schol. ad *Il.*, I, 591 : ἔνθα ὑπὸ Διὸς ἐκείνη ἐῤῥίφη. — Apollod., III, 12, et Diod. Sic. *Fragm.* 14, p. 640 ; Wessel, a διιπετές.

orientales sous une forme grecque nous fournit d'autres exemples, tels que Eileithyia-Yoledeth, Mylitta-Moledeth, ou bien Apollon-Ismenius, contrefaçon du phénicien Echmun, car l'étymologie commune tirée de l'indo-européen *ich,* désir, n'est pas satisfaisante. Il n'y a pas jusqu'au doux surnom de Zeus, Meilichios, qui ne serve de masque hellénique au redoutable Moloch, si affamé de sacrifices humains.

« Quant à la vache de diverses couleurs, elle est tout à fait à sa place dans la fondation du temple de l'Athéné d'Ilion. Bien plus, elle peut apporter une preuve authentique à l'originalité et à l'antiquité de la légende racontée par Apollodore, et qui n'est certes pas de son invention. C'est une histoire qui appartient au fond commun des traditions indo-européennes[1]. Des chevaux, des cerfs, des bœufs et des ours marquent la place où l'on doit élever des églises et des monastères ; ils en agissent de même pour la fondation des châteaux, des villes et des colonies. C'est un animal providentiel qui désigne d'ordinaire à une armée en marche son lieu de campement. Des vaches sacrées s'arrêtent juste à l'endroit où il faut bâtir une chapelle[2]. De semblables légendes sont rapportées par Friedreich[3]. A ce genre de merveilleux se rattache d'une part la légende des Opiciens qui eurent un taureau pour guide, et de l'autre la consécration rituelle des cités romaines dont on traçait l'enceinte avec une charrue. Une vache indiqua aussi à Cadmus, quand il vint d'Asie, l'emplacement où Thèbes devait être bâtie : *cette vache avait sur chaque flanc une tache blanche en forme de pleine lune*[4]. Une vache, qui n'était probablement autre chose qu'un *symbole de la déesse lune,* constituait la marque des monnaies de Tarse, Mallus et Soles, villes de la Cilicie, et aussi de Side[5]. On voit le même animal sur celles de la cité voisine de Cyzique[6], et, selon Marquardt[7], il se rapporterait à Perséphone. Quant à nous, nous ne croyons pas avoir fait erreur en représentant la vache versicolore, qui avait indiqué la place de Troie, comme le symbole sacré d'Athéné ou d'Até, la déesse de la Nuit ou la Lune. Les cinquante garçons et cinquante filles qui suivent la vache-lune sont tout simplement les cinquante semaines de l'année[8]. D'après les monnaies d'Ilion, sur lesquelles figure le sacrifice d'une vache devant la statue d'Athéné Ilienne, nous conjecturons que la vache était

---

[1] Voy. H.-B. Schindler, *Aberglaube des Mittelalters*, p. 265.

[2] Vernaleken, *Apensagen*, 316.

[3] *Symbolik und Mythologie der Natur*, p. 498.

[4] Pausan. IX, 12, 1 : Λέγεται δὲ καὶ ὅδε ὑπ' αὐτῶν λόγος, ὡς ἀπιόντι ἐκ Δελφῶν Κάδμῳ τὴν ἐπὶ Φωκέων βοῦς γένοιτο ἡγεμὼν τῆς πορείας, τὴν δὲ βοῦν ταύτην παρὰ βουκόλων εἶναι τῶν Πελάγοντος ὠνητήν · ἐπὶ δὲ ἑκατέρᾳ τῆς βοὸς πλευρᾷ σημεῖον ἐπεῖναι λευκόν, εἰκασμένον κύκλῳ τῆς σελήνης, ὁπότε εἴη πλήρης · ἔδει δὲ ἄρα Κάδμον καὶ τὸν σὺν αὐτῷ στρατὸν ἐνταῦθα οἰκῆσαι κατὰ τοὺ θεοῦ τὴν μαντείαν, ἔνθα ἡ βοῦς ἔμελλε καμοῦσα ὀκλάσειν · ἀποφαίνουσιν οὖν καὶ τοὺτο τὸ χωρίον.

[5] Brandis, *Münzwesen in Vorderasien*, p. 354.

[6] Mionnet, Nos 168, 308, 410. Voy. aussi Sestini, *Descr. degli Stateri ant.*, p. 54.

[7] *Cyzicus und sein Gebiet*, p. 134.

[8] Voy. E. Gerhard, *Prodromus*, p. 167.

l'animal consacré aux sacrifices de cette déesse[1], ce qu'Homère semble également reconnaître[2].

« Ainsi, pour quiconque ne ferme pas volontairement les yeux à l'évidence, nous avons prouvé que la légende de la fondation d'Ilion, loin d'être une invention frivole ou enfantine d'Apollodore, remonte à des temps primitifs, qu'elle est accompagnée d'un magnifique symbolisme et qu'elle a trait aux particularités du culte de l'Athéné Ilienne. De plus cette légende fournit un renseignement fort intéressant sur la colline d'Até, renseignement qui n'a pas été compris des narrateurs eux-mêmes ni des premiers commentateurs. Les légendes du moyen âge offrent des centaines d'exemples semblables, et c'est de nos jours seulement que leur sens a été compris en Allemagne, autrement dit, qu'on les a interprétés ainsi que je l'ai fait pour la légende de la colline d'Até. »

Donc, suivant la tradition, la sainte Ilion fut bâtie par Ilus, qui épousa Eurydice, fille d'Adraste. Son fils Laomédon épousa, selon les uns, Strymon, fille du Scamandre, et, selon les autres, Placia, fille d'Atrée ou de Leucippe ; de cette union naquirent cinq fils, Tithon, Lampon, Clytius, Hicetaon et Podarcès ; et trois filles, Hésione, Cilla et Astyoché[3]. Comme il a été dit, ce fut sous Laomédon que les murs de Troie furent construits par Poseidon seul[4], ou bien par lui et Apollon à la fois[5], et aussi que la ville naissante fut assaillie et prise par Heraklès, qui massacra le roi et tous ses fils à l'exception de Podarcès. Heraklès ayant permis à Hésione de choisir entre ses frères celui qu'elle désirait sauver, elle désigna Podarcès ; mais le héros exigea qu'il fût d'abord vendu comme esclave, laissant à sa sœur la faculté de le racheter au prix de ce qu'elle voudrait. Il fut donc mis en vente et racheté avec le voile d'Hésione, d'où il reçut le nom de Priam (Πρίαμος, de πρίασθαι, acheter)[6].

« Comme Dardanus, Tros et Ilos ont créé successivement les noms de Dardanie, de Troie et d'Ilion, » rapporte Grote[7], « de même Priam a

---

[1] Müller, Wieseler et Osterley, *Denkm. ant. Kunst*, II, 21, 122 ; Sestini, *Descr. Num.* VII, 3, p. 396 ; Pellerin, *Recueil de médailles de peuples et de villes*, t. II, 31, 3.

[2] *Il.*, VI, 93-94 :
καί οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῷ
ἤνις, ἠκέστας, ἱερευσέμεν, εἴ κ' ἐλεήσῃ.

[3] Apollod., III, 2, 3 : Ἶλος δὲ γήμας Εὐρυδίκην τὴν Ἀδράστου, Λαομέδοντα ἐγέννησεν · ὅς γαμεῖ Στρυμὼ τὴν Σκαμάνδρου · κατὰ δέ τινας, Πλακίαν τὴν Ἀτρέως, κατ' ἐνίους δέ, Λευκίππου, καὶ τεκνοῖ παῖδας μὲν Τιθωνόν, Λάμπωνα, Κλύτιον, Ἱκετάονα, Ποδάρκην · θυγατέρας δέ, Ἡσιόνην, καὶ Κίλλαν καὶ Ἀστυόχην.

[4] *Il.*, XXI, 442-449 :
μέμνηαι, ὅσα δὴ πάθομεν κακὰ Ἴλιον ἀμφίς
μοῦνοι νῶϊ θεῶν, ὅτ' ἀγήνορι Λαομέδοντι
πὰρ Διὸς ἐλθόντες θητεύσαμεν εἰς ἐνιαυτόν
μισθῷ ἔπι ῥητῷ · ὁ δὲ σημαίνων ἐπέτελλεν.
ἤ τοι ἐγὼ Τρώεσσι πόλιν πέρι τεῖχος ἔδειμα,
εὐρύ τε καὶ μάλα καλόν, ἵν' ἄῤῥηκτος πόλις εἴη ·
Φοῖβε, σὺ δ' εἰλίποδας ἕλικας βοῦς βουκολέεσκες
Ἴδης ἐν κνημοῖσι πολυπτύχου ὑληέσσης.

[5] *Il.*, VII, 449-453 :
τεῖχος ἐτειχίσσαντο νεῶν ὕπερ, ἀμφὶ δὲ τάφρον
ἤλασαν, οὐδὲ θεοῖσι δόσαν κλειτὰς ἑκατόμβας ;
τοῦ δ' ἤ τοι κλέος ἔσται ὅσον τ' ἐπὶ κίδναται ἠώς ·
τοῦ δ' ἐπιλήσονται, τὸ ἐγὼ καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων
ἥρῳ Λαομέδοντι πολίσσαμεν ἀθλήσαντες.

[6] Apollod., II, 6, 4 : καὶ ταύτῃ (Ἡσιόνῃ) συγχωρεῖ τῶν αἰχμαλώτων, ὃν ἤθελεν ἄγεσθαι. Τῆς δὲ αἱρουμένης τὸν ἀδελφὸν Ποδάρκην, ἔφη δεῖν πρῶτον αὐτὸν δοῦλον γενέσθαι, καὶ τότε, τί ποτε δοῦσαν ἀντ' αὐτοῦ, λαβεῖν αὐτόν. Ἡ δέ, πιπρασκομένου, τὴν καλύπτραν ἀφελομένη τῆς κεφαλῆς ἀντέδωκεν · ὅθεν Ποδάρκης Πρίαμος ἐκλήθη.

[7] *History of Greece*, I, p. 265.

donné son nom à l'acropole Pergame. Πρίαμος s'écrit, en dialecte éolien, Πεῤῥαμος (Hesychius); à ce sujet, Ahrens[1] fait cette remarque, *cæterum ex hac Æolica nominis forma apparet, Priamum non minus arcis* Περγάμων *eponymum esse, quam Ilum urbis, Troëm populi;* Πέργαμα *enim a* Περίαμα *natum est,* ι *in* γ *mutato.* »

C'est peut-être le lieu de rappeler au lecteur qu'il y avait plusieurs cités du même nom : d'abord la célèbre Pergame (Pergamon), située dans la province de Teuthranie, en Mysie; puis Pergame (Pergamus), en Crète; cette dernière, identifiée par Cramer[2] avec la moderne Perama qui est au nord de l'île, eut Énée pour fondateur, à ce que raconte Virgile[3].

Priam se maria avec Hecabé (en latin, *Hecuba*), fille de Cissée et princesse phrygienne, un des caractères les plus remarquables de l'*Iliade.* D'elle et d'autres épouses il eut cinquante fils et douze filles[4]. Les rejetons les plus distingués de cette nombreuse lignée étaient Hector[5], Pâris, Déiphobe, Helenus, Troïle, Politès et Polydore parmi les garçons; Laodice, Créüse, Polyxène et Cassandre parmi les filles.

La naissance de Pâris fut précédée de redoutables présages. Hécube rêva qu'elle avait mis au monde un brandon en flammes, et les devins consultés annoncèrent à Priam que l'enfant qui allait naître causerait la ruine de Troie. Exposé sur le mont Ida, il fut élevé par des bergers, et reconnu dans la suite par ses parents, qui l'adoptèrent[6]. Sa force et sa beauté le rendirent fameux; son courage à protéger les pâtres et les troupeaux lui fit décerner le surnom d'Alexandros (défenseur des hommes)[7]. De son mariage avec Œnone, fille du dieu fluvial Cebren, il eut un fils nommé Corythus[8]. C'est devant Pâris que se présentèrent les trois déesses Aphrodite, Héra et Athéné afin qu'il tranchât le différend qui s'était élevé entre elles aux noces de Thétis et de Pélée sur la question de savoir quelle était la plus belle. Pâris octroya le prix à Aphrodite, qui lui avait promis pour épouse la plus belle des femmes; de là vint la haine acharnée d'Héra et d'Athéné contre Troie[9]. Après avoir construit des vaisseaux,

---

[1] Ahrens, *de Dialecto Æolica*, 8, 7, p. 56; cf. *ibid.*, 28, 8, p. 150, πεῤῥ' ἀπάλω.

[2] Cramer, *Descr. of ancient Greece*, III, p. 383.

[3] *Æn.* III, 133.

[4] *Il.*, VI, 242-250 :

ἀλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ' ἵκανεν,
ξεστῇς αἰθούσῃσι τετυγμένον — αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ παῖδες
κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν.
κουράων δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς
δώδεκ' ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ γαμβροί
κοιμῶντο Πριάμοιο παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν.

[5] Grote, *Hist. of Greece*, t. I, p. 265 : « Hector était donné comme le fils d'Apollon par Stésichore (Schol. Ven. ad *Il.* XXIV, 259) et Ibycus (Ibyci *Fragm.* 14); la même opinion est partagée par Euphorion (*Fragm.* 125) et Alexandre d'Étolie. De plus, Stésichore prétend qu'après le siège Apollon emmena Hécube en Lycie pour lui épargner la captivité (Pausan. X, 27, 1). Suivant Euripide (*Troad.* 427), Apollon avait promis qu'elle mourrait à Troie. Sappho a usé du nom d'Hector pour qualifier Zeus, Ζεὺς Ἕκτωρ (Hesych. s. v° Ἕκτορες). On appelait ainsi un prince de la famille royale de Chios, antérieur à la colonisation ionienne, et il est mentionné par Ion, poète de ce pays (Pausan. VII, 3, 3). »

[6] Apollod., III, 11, 5; Hygin. *Fab.* 91; Ovid. *Her.* XVI, 45, 359; Hom. *Il.*, III, 325; XII, 93; Serv. ad Virg. *Æn.* V, 370.

[7] Apollod., III, 1, 2, 5; Schol. ad *Il.*, III, 325.

[8] Tzetzes, ad Lycophr. 57; Conon. *Narr.* 22; Parthen. *Erot*,. 34.

[9] Serv. ad Virg. *Æn.* I, 27; Hom. *Il.* XXIV, 25; Tzetz. ad Lycophr. 93.

Pâris se rendit à Sparte, où il reçut du roi Ménélas une hospitalité généreuse ; grâce à la protection d'Aphrodite[1], il lui enleva sa femme Hélène ainsi que beaucoup de trésors, et reprit la route de Troie en passant par l'Égypte et la Phénicie[2].

Ménélas rencontra parmi les princes grecs une sympathie unanime. On employa dix années à préparer l'expédition destinée à tirer vengeance de l'outrage. Par les efforts combinés de tous les chefs, une armée, qui comptait plus de 100,000 hommes et disposait de 1,186 navires, fut rassemblée à Aulide en Béotie, sous les ordres de l'ἄναξ ἀνδρῶν, Agamemnon, roi de Mycènes. Cette armée excédait de dix contre un tout ce que les Troyens pouvaient lui opposer, et elle était supérieure aux défenseurs de Troie, y compris même ses alliés[3].

Après une navigation accidentée, la flotte atteignit enfin le rivage de la plaine troyenne. Tous les cantons de la Troade compris entre l'Æsepus et le Caïque avaient amené leur contingent, de même que les alliés de différentes parties de l'Asie Mineure : ceux de Carie, de Mysie et de Lycie conduits par Sarpédon, et ceux de Mæonie, de Phrygie, de Thrace, de Pæonie et d'Alizonie[4]. Mais les Troyens essayèrent en vain de s'opposer au débarquement ; ils furent mis en déroute et refoulés derrière leurs remparts.

La guerre, qui commença ensuite, fut poussée assez mollement pendant les neuf premières années, et les Grecs paraissent avoir surtout passé ce temps-là à attaquer les villes d'alentour. Ainsi Achille prend d'assaut Thèbes, Lyrnesse, Pédase, Lesbos et autres localités, vingt-trois en tout, dont douze sur la côte et onze dans l'intérieur. « Un laps de dix ans fut assigné à la durée épique du siège de Troie, » dit Grote[5], comme un de cinq ans à celle du siège de Camicus par l'expédition crétoise en représailles du meurtre de Minos[6]. Dix ans de préparatifs, dix ans de siège, dix ans de courses errantes pour Ulysse, autant de périodes dont s'accommodait la grossière chronologie de l'épopée antique, et qui ne suggéraient ni doutes ni embarras aux auditeurs primitifs. Il en fut autrement quand les Grecs examinèrent les mêmes faits au flambeau de l'histoire : force leur fut, pour se contenter, d'apercevoir entre eux ou d'imaginer une cohésion satisfaisante. Suivant le témoignage de Thucydide, les Grecs étaient moins nombreux que ne l'ont prétendu les poètes, et, à cause de leur grande pénurie, hors d'état de se procurer à point nommé des vivres en quantité suffisante ; d'où il résultait que par nécessité ils dispersaient

---

[1] *Il.*, III, 46-49, 144 ; VII, 350-363 ; Apollod., III, 12, 6. Voy. aussi Paus. III, 22 ; et l'argument du poème cypriote (cf. Æsch. *Agam.* 534).

[2] *Od.*, IV, 228 ; *Il.*, VI, 291 ; Herod. II, 113.

[3] *Il.*, II, 128. — Suivant l'observation de Grote, Uschold porte le total à 135,000 hommes (*Gesch. des Troian. Krieges*, p. 9 ; Stuttgart, 1836).

[4] Voy. le Catalogue des Troyens, *Il.*, II, 815-877.

[5] *Hist. of Greece*, t. I, p. 274.

[6] Herod., VII, 170. Dix ans, c'est une période mythique obligée pour une longue guerre. La guerre entre les dieux de l'Olympe et les Titans dure dix ans (Hesiod. *Theog.* 636). Comp. δεκάτῳ ἐνιαυτῷ (*Od.*, XVI, 17).

leurs troupes, en employant une partie à cultiver la Chersonèse, une autre à marauder dans les environs. « Si l'on avait pu disposer contre Troie de l'armée tout entière, » dit-il, « le siège aurait été plus vite et plus facilement mené à fin[1]. » Puisque le grand historien se donnait licence de corriger la légende sur tant de points, il eût été plus simple, à ce qu'on pourrait croire, de porter la longueur du siège au compte des exagérations poétiques et d'affirmer qu'il n'avait efficacement duré qu'une année au lieu de dix. Mais cette période décennale semblait un élément si essentiel de l'antique tradition que la critique n'osa jamais y toucher. »

L'*Iliade* prend la guerre à la dernière année et décrit ce qui arriva durant un laps de cinquante et un jours. Elle commence à la colère d'Achille, indirectement excitée par Apollon, qui brûlait de venger l'injure faite à son prêtre Chrysès par Agamemnon. Sous l'influence de la passion, Achille refuse de prendre les armes et retient ses Myrmidons au camp. Les autres chefs grecs s'efforcent en vain de compenser l'absence du héros. L'humiliation qui en résulta pour eux fut cruelle ; ils furent plusieurs fois battus par Hector et les Troyens, et ramenés jusqu'à leurs navires. A la fin, touché de la détresse de ses compatriotes, Patrocle arracha à Achille la permission de revêtir son armure et de conduire ses soldats au combat. En apprenant la mort de son ami, Achille oublia sa colère, chassa les Troyens dont il fit un grand massacre, et tua Hector. Avec les funérailles et la rançon d'Hector se termine le poème.

Alors, — pour continuer l'histoire d'après certains passages d'Homère et ce qu'ont raconté des poètes postérieurs et des mythologues, — alors vint de Thrace au secours des Troyens la reine des Amazones, Penthésilée, avec une troupe de belles guerrières ; mais elle aussi périt sous le bras invincible du fils de Thétis.

La ville découragée se sentit renaître à l'espérance en voyant arriver Memnon[2], fils de Tithon et de l'Aurore, et le plus majestueux de tous les hommes. A la tête d'une armée d'Éthiopiens, celui-ci porta le carnage

---

[1] Thucyd. I, 11 : Αἴτιον δ' ἦν οὐχ ἡ ὀλιγανθρωπία τοσοῦτον, ὅσον ἡ ἀχρηματία · τῆς γὰρ τροφῆς ἀπορίᾳ τόν τε στρατὸν ἐλάσσω ἤγαγον, καὶ ὅσον ἤλπιζον αὐτόθεν πολεμοῦντα βιοτεύσειν, ἐπειδή τε ἀφικόμενοι μάχῃ ἐκράτησαν (δῆλον δέ · τὸ γὰρ ἔρυμα τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο), φαίνονται δ' οὐδ' ἐνταῦθα πάσῃ τῇ δυνάμει χρησάμενοι, ἀλλὰ πρὸς γεωργίαν τῆς Χερσονήσου τραπόμενοι καὶ λῃστείαν τῆς τροφῆς ἀπορίᾳ· ᾗ καὶ μᾶλλον οἱ Τρῶες αὐτῶν διεσπαρμένων τὰ δέκα ἔτη ἀντεῖχον βίᾳ τοῖς ἀεὶ ὑπολειπομένοις ἀντίπαλοι ὄντες· περιουσίαν δὲ εἰ ἦλθον ἔχοντες τροφῆς, καὶ ὄντες ἀθρόοι ἄνευ λῃστείας καὶ γεωργίας ξυνεχῶς τὸν πόλεμον διέφερον, ῥᾳδίως ἂν μάχῃ κρατοῦντες εἶλον, οἵγε καὶ οὐκ ἀθρόοι, ἀλλὰ μέρει τῷ ἀεὶ παρόντι ἀντεῖχον· πολιορκίᾳ δ' ἂν προσκαθεζόμενοι ἐν ἐλάσσονί τε χρόνῳ καὶ ἀπονώτερον τὴν Τροίαν εἶλον· ἀλλὰ δι' ἀχρηματίαν τά τε πρὸ τούτων ἀσθενῆ ἦν, καὶ αὐτά γε δὴ ταῦτα ὀνομαστότατα τῶν πρὶν γενόμενα δηλοῦται τοῖς ἔργοις ὑποδεέστερα ὄντα τῆς φήμης καὶ τοῦ νῦν περὶ αὐτῶν διὰ τοὺς ποιητὰς λόγον κατεσχηκότος.

[2] *Od.*, XI, 522 :

κεῖνον δὴ κάλλιστον ἴδον μετὰ Μέμνονα δῖον.

Voy. aussi *Od.*, IV, 187 ; Pind. *Pyth.* VI, 31. — Eschyle (ap. Strab. XV, p. 728) fait de Memnon un Perse, qui était venu de Suse.

D'après Ctésias, l'armée expéditionnaire de Memnon fut envoyée par le roi d'Assyrie au secours de son vassal Priam, de Troie. L'historien prétendait avoir extrait ce renseignement des archives royales. Suivant Diodore (II, 22 et IV, 77), les Égyptiens affirmaient que Memnon était venu d'Égypte.

parmi les Grecs, et tua même Antiloque, fils de Nestor; mais il fut tué à son tour par Achille en combat singulier. Après avoir prouvé, par une série d'arguments ingénieux, que, selon toutes probabilités, Memnon était chef des Keteioi ou Hittites, M. Gladstone ajoute[1] : « Or, si Memnon était chef des Keteioi, on peut remarquer, en premier lieu, que ce pays est situé à l'extrême orient sous le même degré parallèle de latitude que la Grèce méridionale, et qu'il méritait, avec grande vraisemblance, d'être appelé fils du Matin par le poète. Et très certainement cette qualification serait en concordance parfaite avec ses idées géographiques sur l'orient et le lever du soleil, qu'il recule dans l'*Odyssée* fort loin vers le sud, et avec le renom que les Khita (Keteioi), en leur qualité d'adversaires résolus et assez heureux de la domination égyptienne, pouvaient avoir acquis. » On montrait le tombeau de Memnon sur une éminence voisine de l'embouchure de l'Æsepus, dans la Propontide[2].

Bientôt après la mort de Memnon, Achille périt près de la porte Scée, atteint par une des flèches de Pâris[3]. Selon Dictys de Crète (III, 29), il fut tué à Thymbra, dans le temple d'Apollon, où il allait épouser Polyxène[4].

Un des fils de Priam, Helenus, fait prisonnier par Ulysse dans une embuscade[5], révéla aux Grecs qu'il leur serait impossible de prendre Troie s'ils n'avaient dans leurs rangs Philoctète et le fils d'Achille, Néoptolème. Le premier, ayant été mordu au pied par un serpent, avait été laissé à Lemnos au début de l'expédition, à cause de la puanteur qu'exhalait sa blessure. Or il avait encore en sa possession l'arc et les flèches d'Hercule, armes incomparables et qui étaient nécessaires à la prise de Troie. Amené au camp par Diomède et guéri par Machaon[6], il combattit vaillamment et tua Pâris en combat singulier avec une des flèches d'Hercule. Ulysse alla chercher Néoptolème à Scyros, et pendant son absence les assiégés reçurent l'aide d'Eurypyle , roi des Keteioi (Khita), aux bords du Caïque. Ce prince, fils de Télèphe et d'une sœur de Priam, nommée Astyoche, vint à la tête d'une forte armée. Après avoir tué Machaon, il reçut la mort de la main de Néoptolème[7], qui fit subir de grandes pertes aux Troyens ; ceux-ci, rejetés derrière leurs murailles, n'en sortirent plus désormais pour offrir la bataille[8].

Cependant, Troie devait rester imprenable tant qu'elle conserverait le Palladium, présent de Zeus à son fondateur Ilus. Ulysse, le corps sai-

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 178.

[2] Strab. XIII, p. 587 : ὑπὲρ δὲ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Αἰσήπου σχεδόν τι... σταδίους κολωνὸς ἔστιν, ἐφ' ᾧ τάφος δείκνυται Μέμνονος τοῦ Τιθωνοῦ.

[3] *Il.*, XXII, 360 ; Soph. *Philoct.* 334 ; Virg. *Æn.* VI, 56.

[4] Voy. Philostr. *Her.* 19, 11 ; Hygin. *Fab.* 107, 110 ; Quintus Smyrn. III, 50 ; Tzetz. ad Lycophr. 307.

[5] Soph. *Philoct.* 604.

[6] Sophocle (*Philoct.* 1437-1438) fait envoyer chercher par Hercule Esculape au camp des Grecs pour guérir la blessure.

[7] Pausan., III, 26, 7.

[8] *Od.*, XI, 510-520 ; Quint. Smyrn. 533-544, et VIII, 201.

gnant de blessures volontaires et caché sous des haillons, s'introduisit dans la ville et réussit à emporter le Palladium à la dérobée. Hélène seule le reconnut et concerta avec lui les moyens de s'emparer de Troie [1].

On eut recours à un dernier stratagème. A la suggestion d'Athéné, Épée et Panopée construisirent un cheval de bois, dont les flancs creux étaient capables de contenir une centaine d'hommes. Les plus illustres héros grecs tinrent à honneur d'y prendre place, tandis que le reste de l'armée, après avoir brûlé ses tentes et levé le siège, avait mis à la voile et s'était retirée sur ses navires derrière l'île de Ténédos. Transportés de joie en se voyant délivrés de leurs ennemis, les Troyens sortirent en foule et se mirent à contempler le cheval extraordinaire, dont une inscription disait qu'il avait été dédié à Athéné par les Grecs avant de partir. On agita longtemps la question de savoir ce qu'il fallait en faire. Quant aux héros, ils prêtaient une oreille inquiète aux débats, ainsi qu'aux propos d'Hélène, qui s'amusait, en nommant chacun d'eux tour à tour, à contrefaire la voix de sa femme [2]. Les uns voulaient traîner le cheval dans la ville et le consacrer aux dieux ; les autres conseillaient de se défier des présents d'un ennemi.

Un prêtre de Poseidon, Laocoon, survint avec ses deux fils, et, dans un accès de colère, frappa le cheval de sa lance. Sous le choc, le bois sonna creux. Mais au même instant deux serpents énormes, suscités par Hera, sortirent de la mer et enlacèrent Laocoon et l'un de ses fils, qui périrent misérablement. Les Troyens, terrifiés par ce spectacle, se laissèrent persuader par les discours perfides du traître Sinon, à qui les Grecs avaient confié la tâche expresse de leur donner de fausses nouvelles. Ils résolurent donc de traîner la fatale machine dans la cité, et, comme la porte n'était pas assez large pour lui donner passage, ils firent une brèche au rempart. Le cheval fut introduit dans l'acropole et placé sur l'agora, devant le palais de Priam. Arrivé là, il fournit encore matière à de nouvelles discussions : beaucoup réclamaient qu'on le mît tout de suite en pièces, d'autres proposaient de le pousser jusqu'au sommet de l'acropole et de le précipiter sur les rochers. Ceux qui étaient d'avis de le consacrer aux dieux pour les remercier de leur délivrance finirent par l'emporter [3].

---

[1] Arctinus ap. Dion. Hal. I, 69 ; *Od.*, IV, 244-264 ; Virg. *Æn.* II, 161-167 ; Quint. Smyrn. X, 351-360. — On peut, selon la suggestion de Grote, rapprocher cette légende du Palladium de celle des Ancilia à Rome (Ovid. *Fast.* III, 381).

[2] *Od.*, IV, 275-289 ; Virg. *Æn.* II, 13-20. — Stésichore (*Fragm.* 26) a porté à cent le nombre des héros enfermés dans le cheval de bois. Cf. Athen. XIII, p. 610.

[3] *Od.*, VIII, 492; XI, 523 ; l'argument de l'Ἰλίου Πέρσις d'Arctinus, p. 21 ; Bacchylides et Euphorion ap. Serv. ad *Æn.* II, 201.

« Sinon et Laocoon, dit Grote, vinrent dans le principe du vieux poème d'Arctinus, bien que Virgile ait pu emprunter l'un et l'autre, ainsi que d'autres détails de son second chant, d'un poème qui a été mis sous le nom de Pisandre (Macrob. *Saturn.* V, 2 ; Heyne, *Excurs.* 1 *ad Æn.* II ; Welcker, *Der epische Cyclus*, p. 97). Dans Quintus de Smyrne (XII, 366), les Troyens torturent et mutilent Sinon pour lui arracher la vérité ; sa résistance, soutenue par l'inspiration d'Hera, est à l'épreuve des plus cruelles souffrances, et il persiste dans ses mensonges. C'est là probablement un incident tiré d'une vieille épopée, quoique Virgile, guidé par son goût délicat et sa sympathie pour les Troyens, se soit refusé à l'admettre. Euphorion a mis au compte

Après le coucher du soleil, la flotte grecque revint au mouillage de la plaine de Troie et attendit le signal convenu. Tandis que les Troyens s'abandonnaient à une allégresse déréglée, Sinon alluma un grand feu en guise de signal et aida les héros à sortir par la porte secrète pratiquée sous le ventre du cheval de bois. L'attaque fut alors donnée du dedans et du dehors à la fois, la ville mise à sac et détruite, la population massacrée presque tout entière. Priam, qui s'était réfugié auprès de l'autel de Zeus Herceius, fut tué par Néoptolème. Son fils Déiphobe, qui, après la mort de son frère Pâris, avait épousé Hélène, fut assailli par Ulysse et Ménélas : il défendit sa maison avec le courage du désespoir et eut le même sort. Ce fût ainsi qu'à la longue Ménélas reconquit sa femme[1].

---

d'Ulysse toutes les machinations de Sinon ; il attribue aussi à la mort de Laocoon une cause différente (*Fragm.* 35, 36, p. 55 ed. Düntzer, dans les *Fragments of epic Poets after Alexander the Great*). Pausanias (X, 27, 1) nomme Sinon ἑταῖρος Ὀδυσσέως. » *Hist. of Greece*, I, 280.

[1] *Od.*, VIII, 492-520 :

ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον,
δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
ὅν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλον ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεύς,
ἀνδρῶν ἐμπλήσας, οἵ Ἴλιον ἐξαλάπαξαν.
αἴ κεν δή μοι ταῦτα κατὰ μοῖραν καταλέξῃς,
αὐτίκα καὶ πᾶσιν μυθήσομαι ἀνθρώποισιν,
ὡς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὤπασε θέσπιν ἀοιδήν.
ὣς φάθ', ὃ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν,
ἔνθεν ἑλὼν ὡς οἱ μὲν ἐϋσσέλμων ἐπὶ νηῶν
βάντες ἀπέπλειον, πῦρ ἐν κλισίῃσι βαλόντες,
Ἀργεῖοι, τοὶ δ' ἤδη ἀγακλυτὸν ἀμφ' Ὀδυσῆα
εἵατ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ κεκαλυμμένοι ἵππῳ·
αὐτοὶ γάρ μιν Τρῶες ἐς ἀκρόπολιν ἐρύσαντο.
ὣς ὁ μὲν ἑστήκει, τοὶ δ' ἄκριτα πόλλ' ἀγόρευον,
ἥμενοι ἀμφ' αὐτόν· τρίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή,
ἠὲ διαπλῆξαι κοῖλον δόρυ νηλέϊ χαλκῷ,
ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρης,
ἠὲ ἐᾶν μέγ' ἄγαλμα θεῶν θελκτήριον εἶναι,
τῇ περ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν·
αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ
δουράτεον μέγαν ἵππον, ὅθ' εἵατο πάντες ἄριστοι
Ἀργείων Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες.
ἤειδεν δ' ὡς ἄστυ διέπραθον υἷες Ἀχαιῶν
ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες.
ἄλλον δ' ἄλλῃ ἄειδε πόλιν κεραϊζέμεν αἰπήν,
αὐτὰρ Ὀδυσσῆα προτὶ δώματα Δηϊφόβοιο
βήμεναι, ἠΰτ' Ἄρηα, σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ.
κεῖθι δὴ αἰνότατον πόλεμον φάτο τολμήσαντα
νικῆσαι καὶ ἔπειτα διὰ μεγάθυμον Ἀθήνην.

L'histoire d'Hélène et de la guerre de Troie fut différemment racontée par les prêtres de Memphis à Hérodote, qui nous a transmis le récit suivant (trad. angl. de Rawlinson, t. II, 113-121) :

« Lorsque j'ai questionné les prêtres sur Hélène, ils m'ont fait ce récit. »

Ici Rawlinson fait observer dans sa traduction d'Hérodote, que le fait d'imputer à Homère la créance au voyage d'Hélène en Égypte prouve seulement que l'histoire ne datait pas du temps d'Hérodote, mais qu'elle avait cours depuis longtemps.

« Alexandre l'ayant enlevée de Sparte, reprit la mer pour retourner à Ilion ; mais, comme il naviguait dans la mer Égée, des vents impétueux le jetèrent en vue de l'Égypte. De là, car la tempête ne s'apaisait point, il gagna la côte, et pénétra jusqu'aux salines de la bouche du Nil qu'on appelle maintenant Canopique. Il y avait alors sur le rivage, et il existe encore aujourd'hui, un temple d'Hercule, où il n'était plus permis de saisir l'esclave fugitif de n'importe quel maître, s'il recevait les stigmates divins et se donnait au dieu ; cette loi subsiste de mon temps, comme à l'origine. Or, les serviteurs d'Alexandre, ayant appris le privilège attaché à ce temple, se soulevèrent, y entrèrent et s'assirent comme suppliants du dieu ; de plus, ils accusèrent Alexandre, avec l'intention de le perdre, et ils racontèrent sa conduite à l'égard d'Hélène, son injustice envers Ménélas. Ils portèrent cette accusation devant les prêtres et devant le gardien de cette bouche du Nil dont le nom était Thônis. Après les avoir entendus, Thônis envoya soudain à Memphis, pour Protée, un message conçu en ces termes : « Un étranger de race teucrienne est arrivé, ayant commis en Grèce une action impie : car il a séduit la femme de son hôte, et c'est tandis qu'il l'emmenait avec de nombreux trésors, qu'il a été poussé sur cette terre par la violence des vents. Que ferons-nous ? le laisserons-nous partir impuni, ou saisirons-nous tout ce qu'il avait en venant ? » Or Protée répondit : Prenez cet homme, quel qu'il soit, qui a commis envers son hôte une action impie, et envoyez-le moi, afin que je sache ce que lui-même pourra dire. » Thônis, ayant reçu ces ordres, prit Alexandre, retint ses vaisseaux et fit partir avec lui, pour Memphis, Hélène et les trésors, et en outre les suppliants. Protée demanda à Alexandre qui il était et d'où il venait ; celui-ci lui énuméra ses ancêtres, lui dit le nom de son père et lui raconta sa navigation, à commencer par le lieu où il avait mis

Telle fut la fin de Troie : autels, temples, habitants, tout périt, comme dit Eschyle[1].

à la voile. Mais Protée insista pour savoir d'où il amenait Hélène; comme il s'égarait dans ses explications et ne disait pas la vérité, les suppliants présents à l'entrevue le réfutèrent et firent le récit exact de son crime. Enfin le roi prononça ce jugement : « Si je ne croyais pas qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun des étrangers que les vents détournent de leur course et amènent en mon pays, je te punirais au nom de ce Grec, toi le plus méchant des hommes, qui, admis chez lui comme hôte, t'es rendu coupable envers lui de l'action la plus criminelle; tu t'es approché de la femme de ton hôte, et cela ne t'a pas suffi; tu l'as enlevée et tu t'es mis en route avec elle comme un larron, et cela ne t'a point suffi; tu arrives, enrichi par le pillage de la maison de ton hôte. Toutefois, parce que je crois qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun étranger, tu vivras; mais je ne te permettrai d'emmener ni cette femme ni ses trésors, je les garderai pour l'hôte grec, jusqu'à ce qu'il veuille les venir chercher. Pour toi et tes compagnons, je vous ordonne d'aller, sous trois jours, de ce pays en n'importe quel autre; sinon vous serez traités en ennemis. »

« Tel est le récit que m'ont fait les prêtres sur le séjour d'Hélène chez Protée ; il me semble à moi qu'Homère en a eu connaissance, mais il n'était pas aussi convenable à l'épopée que l'autre dont il s'est servi; il l'a donc rejeté, tout en laissant voir qu'il le savait pareillement. On n'en peut douter à la manière dont il a décrit dans l'*Iliade* (et nulle part ailleurs il ne s'est repris) les courses errantes d'Alexandre, quand emmenant Hélène, il fut entraîné au loin et prit terre à Sidon, en Phénicie ; c'est à propos de la vaillance de Diomède (*Iliade*, VI, 289-292), et voici les vers : « C'est là que reposent les voiles artistement variés, œuvres des femmes de Sidon, que Pâris lui-même amena de la Phénicie lorsque, sillonnant la mer, il suivit ce chemin pour amener dans Ilion la noble Hélène. »

ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον,
τὴν ὁδὸν ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν εὐπατέρειαν.

« Il y a un autre souvenir dans l'*Odyssée;* voici les vers : « La petite-fille de Jupiter possède cette bienfaisante liqueur que lui donna Polydame, épouse de Thon d'Égypte, où la terre produit en abondance des baumes, les uns salutaires les autres nuisibles. »

τοῖα Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόεντα
ἐσθλά, τά οἱ Πολύδαμνα πόρεν, Θῶνος παράκοιτις,
Αἰγυπτίη, τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα πολλὰ δὲ
λυγρά.

« Et en voici d'autres où Ménélas dit à Télémaque : « Malgré mon impatience de revoir ma patrie, les dieux me retinrent encore en Égypte où j'avais négligé de leur sacrifier de complètes hécatombes. »

Αἰγύπτῳ μ' ἔτι δεῦρο θεοὶ μεμαῶτα νέεσθαι
ἔσχον, ἐπεὶ οὔ σφιν ἔρεξα τεληέσσας ἑκατόμβας.

« Il est visible, par ces vers, qu'il connaissait l'excursion d'Alexandre en Égypte, car la Syrie est limitrophe de l'Égypte, et les Phéniciens, à qui est Sidon, demeurent en Syrie.

« Ces vers et le premier passage, démontrent, non faiblement, mais d'une manière convaincante qu'Homère n'est pas l'auteur des vers cypriens et qu'ils sont d'un autre poète. En effet, il est dit en ces poèmes qu'Alexandre, après avoir enlevé de Sparte Hélène, revint à Ilion le troisième jour, secondé par un vent favorable et par une mer paisible. L'*Iliade,* au contraire, rapporte comme en l'emmenant il erra sur les flots; mais à Homère et aux vers cypriens, salut.

« Lorsque j'ai demandé aux prêtres si, au sujet des événements du siège d'Ilion les Grecs faisaient ou non un récit digne de foi, voici ce qu'ils m'ont répondu, affirmant que Ménélas lui-même les en avait informés. Après le rapt d'Hélène, une nombreuse armée grecque se rendit en Troade pour aider Ménélas ; elle débarqua, elle établit son camp et elle envoya dans Ilion des députés, parmi lesquels était ce roi. Ceux-ci entrent dans la ville, réclament Hélène et les trésors qu'avec elle Alexandre a ravis, et demandent satisfaction de ces iniquités. Or, les Troyens, à ce moment, et plus tard, affirmèrent toujours la même chose, soit simplement, soit en prononçant des serments solennels, savoir : qu'ils n'avaient ni Hélène ni les trésors; que tout cela était en Égypte et qu'ils ne pouvaient équitablement donner satisfaction pour ce que retenait le roi Protée. Les Grecs crurent que les Troyens les raillaient; ils assiégèrent la ville et la prirent; mais Hélène ne fut pas trouvée par ceux qui avaient forcé les remparts, et ils entendirent la même explication que dès l'origine; alors les vainqueurs furent convaincus; et ils envoyèrent Ménélas chez Protée.

« A son arrivée en Égypte, Ménélas remonta jusqu'à Memphis et raconta les faits dans toute leur vérité; il reçut de nombreux présents; il reprit Hélène qui n'avait souffert aucun mal, et en outre tous les trésors. Toutefois, après avoir tant obtenu, Ménélas fut injuste à l'égard des Égyptiens. En effet comme il voulait mettre à la voile, l'état de la mer l'en empêcha; au bout d'un certain temps, il eut recours à un expédient impie, il saisit deux enfants des hommes de la contrée, et il les sacrifia; ensuite, comme il fut convaincu d'avoir commis cette action coupable, on le prit en haine et on le poursuivit; il s'échappa et se rendit en Lybie avec ses vaisseaux. Les Égyptiens ne peuvent dire où, de là, il finit par se retirer; mais ils déclarent

Anténor fut épargné : il dut la vie à l'indignation avec laquelle il avait fait échouer le projet d'égorger Ulysse et Ménélas, ses hôtes, lorsqu'ils étaient venus à Troie en ambassadeurs ; on lui permit, ainsi qu'à Énée, de s'éloigner, lui et les siens. Selon une légende, ils auraient tous deux livré la cité aux Grecs, qui devaient reconnaître la maison d'Anténor à une peau de panthère suspendue à la porte [1].

Le fils d'Hector, Astyanax, fut jeté du haut au bas des murailles. Une des filles de Priam, Polyxène, fut immolée par Néoptolème sur la tombe d'Achille. D'après la tradition, Achille en était devenu amoureux ; elle lui avait été promise, à condition de conclure la paix, mais au moment des négociations, il fut traîtreusement blessé par Pâris. En mourant, le héros demanda qu'après la prise de Troie, Polyxène fût sacrifiée sur son tombeau, vœu que son fils s'empressa d'accomplir [2]. Il y a une troisième version qui la fait s'enfuir chez les Grecs après la mort d'Achille et se percer le sein d'une épée sur la tombe de son amant [3]. Cassandre, sa sœur, avait cru trouver un refuge dans le temple d'Athéné, dont elle embrassait la statue. Ajax, fils d'Oïlée, courut à elle pour lui faire violence et la saisit d'une telle force que la statue tomba. Cette action sacrilège souleva parmi les Grecs une indignation générale ; le ravisseur ne put échapper à la mort dont ils le menaçaient qu'en se plaçant lui-même sous la protection

---

que ces événements, les uns leur ont été transmis par témoignages, et qu'ils parlent des autres avec certitude puisque leur pays en a été le théâtre.

« Voilà donc ce que m'ont dit les prêtres égyptiens ; pour moi j'adhère à leur récit concernant Hélène, et j'y ajoute cette réflexion. Si Hélène avait été emmenée à Ilion, certes elle eût été rendue aux Grecs du consentement ou contre le gré d'Alexandre. En effet, ni Priam, ni ses proches n'auraient été insensés au point de vouloir mettre en péril leurs personnes, leurs enfants, leur cité, pour qu'Alexandre restât en possession d'Hélène. En admettant que leur premier mouvement les eût portés à résister, lorsque dans leurs rencontres avec les Grecs, beaucoup de Troyens eurent succombé, lorsqu'il n'y eut pas de bataille (s'il faut s'appuyer sur le témoignage d'épopées) sans que Priam perdît au moins deux ou trois de ses fils, lorsque telles furent les chances de la guerre je crois que, quand Priam lui-même eût été le séducteur d'Hélène, il se fût empressé de la rendre aux Atrides, afin de se délivrer de tant de calamités. D'ailleurs la royauté ne revenait pas de telle façon à Alexandre que, Priam étant vieux, les affaires lui fussent remises ; Hector, son aîné, doué de plus de vaillance, devait, à la mort de Priam, lui succéder ; ce n'est point ce héros qui eût prêté les mains à l'injustice de son frère, surtout lorsque, à cause de ce dernier, lui-même et les autres Troyens étaient accablés par l'infortune. Mais il n'était pas en leur pouvoir de rendre Hélène, et les Grecs ne les crurent pas, quoiqu'ils dissent la vérité. Une divinité, s'il faut faire connaître mon opinion avait tout préparé, de telle sorte qu'Ilion, périssant de fond en comble, rendit évident pour tous les humains qu'aux grandes iniquités les dieux réservent de grands châtiments. Voilà quelle est mon opinion sur ces faits.

« Selon les prêtres, à Protée succéda Rhampsinite. » Rawlinson (p. 190) croit que ce nom est celui d'un Ramsès de la XIX[e] dynastie, et probablement de Ramsès III. Cette supposition est confirmée par Brugsch (*Hist. de l'Égypte*), qui démontre que Ramsès III était appelé Ramessu par Nuter, c'est-à-dire *Ramsès le Dieu*, nom qui se change aisément en Rhampsinitus ; et aussi, que le vol du trésor est tout à fait d'accord avec des événements du règne de ce roi que rapporte un papyrus égyptien.

[1] (de la page 205). Æsch. *Agam.* 527-528 :

Βωμοὶ δ' ἄϊστοι καὶ θεῶν ἱδρύματα,
καὶ σπέρμα πάσης ἐξαπόλλυται χθονός.

[1] Grote fait remarquer que ce symbole de trahison figurait aussi dans le tableau de Polygnote, mais qu'une histoire différente est rapportée par le Scholiaste de l'*Iliade*, III, 206. (*Hist. of Greece*, t. I, p. 281.)

[2] Serv. ad Virg. *Æn.* III, 322.

[3] Philostr. *Her.* XIX, 11. Voy. aussi *Vita Apollon*, IV, 16 ; Tzetz. ad Lycophr. 323.

de la déesse[1]. Il n'en avait pas moins attiré sur sa personne et son pays le courroux vengeur d'Athéné. Pendant qu'il périssait misérablement au retour, une peste effroyable éclata en Locride. L'oracle d'Apollon, consulté, répondit que le seul moyen d'apaiser la déesse était d'envoyer chaque année deux nobles vierges à Ilion pour y être les servantes de son temple. Les Locriens se conformèrent scrupuleusement à cette injonction jusqu'à une époque voisine de celle où écrivait Plutarque[2].

Néoptolème reçut pour sa part de butin Andromaque et Hélénus. Après sa mort, Hélénus devint roi de Chaonie et épousa Andromaque, que les princes Molosses regardaient comme leur aïeule héroïque[3]. Anténor s'embarqua sur mer avec une troupe d'Énètes ou Vénètes, originaires de la Paphlagonie et alliés des Troyens. Ils remontèrent le golfe Adriatique, défirent les tribus barbares de la côte et fondèrent Patavium, la moderne Padoue. Les premiers habitants de Venise durent, dit-on, leur origine à cette colonie d'émigrants[4].

Quant à ce qu'il advint d'Énée, il y a diverses légendes.

« On entend parler de lui, dit Grote[5], à Ænus en Thrace, en Palléné, à Énéia dans le golfe Thermaïque, à Délos, à Orchomène et à Mantinée en Arcadie ; dans les îles de Cythère et de Zacynthe ; à Leucas et à Ambracie, à Buthrote en Épire, dans la péninsule de Salente et dans divers autres lieux de la partie méridionale de l'Italie ; à Drépane et à Ségeste en Sicile, à Carthage, au cap Palinure, à Cumes, à Misène, à Caïète, et enfin dans le Latium, où il pose le premier et humble fondement de la puissante Rome et de son empire[6]. Énée était avec Hector adoré comme dieu[7] à Novum Ilium, et le Lesbien Ménécrate attestait ce fait remarquable qu'Énée « ayant été lésé par Pâris et dépouillé des privilèges sacrés qui lui appartenaient, se vengea en livrant la ville, et devint alors un des Grecs[8] ». Ainsi, un

---

[1] Arctinus, Ἰλίου Πέρσις dans les *Excerpta* de Proclus ; voy. Welcker, *Ep. Cycl.*, II, pp. 185 et 522. Voy. aussi la représentation sur le coffre de Cypselus, dans Pausanias, V, 19, 1; Eurip., *Troad.* 69.

[2] Timée de Sicile ap. Tzetz. ad Lycophr. 1145 ; Callimaque ap. Schol. ad *Il.* XIII, 66 ; Welcker, *Griech. Fragm.* I, p. 164 ; Plutarque, *Ser. Numin. Vindict.*, p. 557, avec la citation tirée d'Euphorion ou de Callimaque ; Düntzer, *Epic. Vet.*, p. 118.

[3] Virg. *Æn.* III, 294-490 ; Pausan. I, 11, 1 ; II, 23, 6 ; Leschès, *Fragm.* 7 (ed. Düntzer), ap. Schol. ad Lycophr. 1263. Voy. aussi Schol. ad 1232.

[4] Strab. V, 212 ; Ovid. *Fast.* IV, 75 ; Liv. I, 1 ; XXXIX, 22 ; Serv. ad *Æn.* I, 242.

[5] *Hist. of Greece*, I, p. 292.

[6] Dion. Hal. *Antiq. Rom.* I, 48-54 ; Heyne, *Excurs.* 1 *ad Æn.* III, *de Æneæ Erroribus*, et *ibid.* V ; Conon. *Narr.* 46 ; Liv. XI, 4 ; Steph. Byz. s. vº Αἴνεια. — Les habitants d'Enéia, dans le golfe Thermaïque, l'adoraient avec beaucoup de pompe comme leur fondateur héroïque (Paus. III, 22, 4 ; VIII, 12, 4). On montrait le tombeau d'Anchise sur les confins d'Orchomène et de Mantinée, en Arcadie (cf. Étienne de Byzance s. vº Κάφυαι), au pied de la montagne appelée Anchisia, près du temple d'Aphrodite. Sur les différences touchant la mort d'Anchise, voy. Heyne, *Excurs.* 17 *ad Æn.* III. — Ségeste en Sicile fondée par Énée (Cic., *Verr.* IV, 33).

[7] Lycophr. 1208, et le Scoliaste ; Athenag. *Legat.* 1 ; l'inscription rapportée dans Clarke, *Travels*, t. II, p. 86 : Οἱ Ἰλιεῖς τὸν πάτριον θεὸν Αἰνείαν ; Lucien, *Deor. Concil.* 12, 111, p. 534 (ed. Hemst.).

[8] Ménécrate ap. Dion. Hal. I, 48 : Ἀχαιοὺς δ' ἀνίη εἶχε (après les funérailles de Pâris) καὶ ἐδόκεον τῆς στρατιῆς τὴν κεφαλὴν ἀπηράχθαι. Ὅμως δὲ τάφον αὐτῷ δαίσαντες, ἐπολέμεον γῇ πάσῃ ἄχρις Ἴλιος ἑάλω, Αἰνείεω ἐνδόντος. Αἰνείης γὰρ ἄτιτος ἐὼν ὑπὸ Ἀλεξάνδρου καὶ ἀπὸ γερέων ἱερῶν ἐξειργόμενος, ἀνέτρεψε Πρίαμον, ἐργασάμενος δὲ ταῦτα, εἷς Ἀχαιῶν ἐγεγόνει.

seul récit parmi beaucoup d'autres touchant Énée, — et encore le plus ancien de tous, conservé parmi les indigènes de la Troade, qui adoraient ce personnage comme leur premier auteur héroïque, — ce seul récit, disons-nous, rapportait qu'après la prise de Troie il continua à régner dans le pays sur le reste des Troyens en des termes d'amitié avec les Grecs. »

Cette histoire semble confirmée par Homère qui nous apprend d'abord qu'Énée conservait un ressentiment contre Priam, parce que celui-ci ne l'honorait point malgré sa valeur [1]; en second lieu, qu'Énée et ses descendants devaient régner sur les Troyens. Il annonce ces destins futurs par la bouche de Poseidon, divinité favorable aux Grecs, qui combat même pour eux, mais qui intervient ici pour sauver le Troyen ou plutôt le Dardanien Énée d'une mort certaine, et l'implacable ennemie des Troyens, la déesse Héré, consent à le laisser faire : « Allons, dérobons [Énée] à la mort de peur que le fils de Kronos ne s'irrite si Achille le tue. Il est dans sa destinée d'échapper à la mort, afin que la race de Dardanus ne périsse pas sans postérité et ne soit pas effacée, de Dardanus, que le fils de Kronos a chéri au-dessus de tous les enfants qui sont nés de lui et de femmes mortelles. La race de Priam est devenue odieuse au fils de Kronos; bientôt donc la force d'Énée commandera aux Troyens ainsi que les enfants de ses enfants qui naîtront dans la suite [2]. »

Et encore, Poseidon dit à Énée qu'il ne doit craindre aucun autre Grec qu'Achille [3]. J'appellerai l'attention sur un autre passage de l'*Iliade* [4] où Achille reproche à Énée de prétendre au trône de Troie après la mort de Priam.

Strabon, rejetant toute autre tradition, tire des paroles d'Homère cette conclusion : qu'Énée demeura à Troie, y succéda au roi Priam, et que, par suite de l'extinction de la famille des Priamides, il transmit le pouvoir aux fils de ses fils [5]. Si donc nous acceptons comme une vérité historique la reconstruction de Troie après sa ruine, ainsi que la royauté d'Énée et de ses descendants, nous ne pouvons plus trouver extraordinaire que de jeunes Locriennes aient été envoyées périodiquement à Ilion et que cette coutume ait duré plusieurs siècles. M. Gladstone [6] soutient que la pro-

---

1 *Il.*, XIII, 460-461 :
[Αἰνείας] αἰεὶ γὰρ Πριάμῳ ἐπεμήνιε δίῳ
Οὕνεκ' ἄρ' ἐσθλὸν ἐόντα μετ' ἀνδράσιν οὔ τι τίεσκεν.

2 *Il.*, XX, 300-308 :
ἀλλ' ἄγεθ' ἡμεῖς πέρ μιν ὑπὲκ θανάτου ἀγάγωμεν,
μή πως καὶ Κρονίδης κεχολώσεται, εἴ κεν Ἀχιλλεύς
τόν δε κατακτείνῃ· μόριμον δέ οἵ ἐστ' ἀλέασθαι,
ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
Δαρδάνου, ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων,
οἵ ἔθεν ἐξεγένοντο γυναικῶν τε θνητάων.
ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων·
νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετοπισθε γένωνται.

3 *Il.*, XX, 339 :
οὐ μὴν γάρ τίς σ' ἄλλος Ἀχαιῶν ἐξεναρίξει.

4 *Il.*, XX, 178-181 :
Αἰνεία, τί σὺ τόσσον ὁμίλου πολλὸν ἐπελθὼν
ἔστης; ἦ σέ γε θυμὸς ἐμοὶ μαχέσασθαι ἀνώγει
ἐλπόμενον Τρώεσσιν ἀνάξειν ἱπποδάμοισιν
τιμῆς τῆς Πριάμου;

5 Strab. XIII, p. 608 : Ὅμηρος μέντοι συνηγορεῖν οὐδετέροις ἔοικεν, οὐδὲ τοῖς περὶ τῶν ἀρχηγετῶν τῆς Σκήψεως λεχθεῖσιν· ἐμφαίνει γὰρ μεμενηκότα τὸν Αἰνείαν ἐν τῇ Τροίᾳ καὶ διαδεδεγμένον τὴν ἀρχὴν καὶ παραδεδωκότα παισὶ παίδων τὴν διαδοχὴν αὐτῆς, ἠφανισμένου τοῦ τῶν Πριαμιδῶν γένους.

6 *Homeric Synchronism*, p. 34.

phétie de Poseidon a tout l'air d'être fondée sur ce qui s'était passé immédiatement après la guerre de Troie. Il ne semble pas probable qu'une telle tradition ait été inventée. La part qu'Énée prend à la guerre est peu brillante, son caractère timide et froid ne peut lui gagner les sympathies de ses concitoyens, ni celles du poète ; et, comme chef de la branche dardanienne, il semble regarder d'un œil jaloux la prédominance de la maison de Priam d'origine ilienne. L'avenir prédit par le dieu n'est aucunement en rapport avec le sentiment général du poème qui célèbre d'abord la gloire d'Achille, puis celle des Grecs, et ensuite la maison de Priam. Mais d'autre part, rien de plus probable ou de plus naturel que, les Grecs s'étant retirés, un certain ordre social ou politique se soit rétabli en Troade, et que ce rétablissement se soit effectué, après la ruine de la maison de Priam, avec le concours du chef de la branche dardanienne plus ancienne probablement que la branche ilienne et certainement la plus puissante après celle-ci. Cependant, on ne dit nulle part que Dardanie fut, comme tant d'autres cités, détruite pendant la guerre. L'amitié de Poseidon désigne probablement quelque alliance ou quelque appui étranger dont Dardanie avait l'avantage mais dont étaient exclus les Troyens proprement dits que Poseidon détestait, et si l'on objecte que la souveraineté en question devait plutôt revenir à la ville de Dardanie qu'à une Ilion rebâtie, je répondrai que c'est justement ce que le texte semble viser, car il est dit que la puissance d'Énée dominera sur les Troyens, et non pas sur Troie (*Troessin anaxei*), or les Troyens sont le peuple de la Troade (voyez, e. g., *Il.* 11, 824-826). »

Grote[1] dit que « divers critiques habiles ont expliqué ces passages en disant qu'ils avaient trait à une famille d'Énéades philhellènes ou à demi hellènes, connus même du temps des premiers chantres de l'*Iliade* comme maîtres de quelques territoires dans la Troade ou dans le voisinage et se disant descendus d'Énée que d'ailleurs ils adoraient ». Le critique Démétrius de Scepsis, contemporain de Cratès et d'Aristarque (environ 180 ans av. J.-C.)[2], — qui a écrit un commentaire en trente-trois livres sur le dénombrement troyen d'Homère[3], et dont les arguments sont adoptés presque de tout point par Strabon, qui ne visita pas la Troade lui-même, — ce Démétrius, dis-je, nous apprend que Scamandrius, fils d'Hector, et Ascagne, fils d'Énée, furent les fondateurs de sa ville natale qui, à l'origine, avait été située au-dessus de Cébrène, dans la partie la plus haute de l'Ida, tout près de Polichné, puis transférée 60 stades plus bas, sur l'emplacement où elle se trouvait de son temps. On assurait que, pendant longtemps, les descendants de ces deux familles avaient régné concurremment à Scepsis. Démétrius croyait que l'ancienne ville, Palœscepsis, servait de résidence royale à Énée, se fondant sur ce qu'elle était située juste entre les États de ce prince et cette ville de Lyrnesse où le héros troyen cherchait un refuge

---

[1] *Hist. of Greece*, t. I, p. 291.
[2] Strab. XIII, p. 609
[3] *Ibid.*, XIII, 603.

contre la poursuite furieuse d'Achille[1]. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cette conjecture de Démétrius n'est pas admise par Strabon qui croyait qu'Énée et ses descendants avaient régné à Troie. D'après un passage de Strabon[2] Novum Ilium et le temple d'Athéné furent bâtis au temps de la domination lydienne, c'est-à-dire moins de 720 ans avant J.-C.; mais dans un autre endroit le même auteur dit[3] que la nouvelle ville ne fut édifiée que sous Crésus (560-546 av. J.-C.). Nous montrerons dans les pages suivantes que ces deux indications chronologiques sont également fausses parce que l'emplacement n'a jamais cessé d'être habité.

Novum Ilium était située sur une colline basse presque au centre de la plaine, la chaîne dont elle forme l'éperon occidental se prolongeant jusque-là. Cette colline s'élève en pente douce à l'ouest et au sud, tandis qu'au nord et au nord-est elle tombe brusquement sous un angle de 45°. D'après les mesures de M. Burnouf, elle atteint $49^{m},43$ au-dessus du niveau de la mer.

La distance de Novum Ilium à l'Hellespont est, en droite ligne, selon Scylax[4], de 25 stades; en réalité on doit compter plus de trois milles, et quatre milles jusqu'au cap Sigée.

Ilium était habitée par les Grecs éoliens, et resta une ville de peu d'importance jusqu'après Alexandre le Grand, et même jusqu'à la domination romaine; nous en pouvons juger d'après ce fait que Rhœteum, Sigée et Achilleium, quoique situées à une distance variant entre trois et quatre milles, étaient toutes indépendantes[5]. Mais néanmoins elle était la seule ville qui portât le nom vénérable immortalisé par Homère. Athéné avait son temple dans la Pergame de Novum Ilium et y était adorée comme déesse tutélaire de la cité, ainsi que jadis dans la Pergame de l'Ilion homérique. Les habitants affirmaient que les Achéens n'avaient pas entièrement détruit la ville, qu'elle avait été occupée de nouveau après leur départ et n'avait jamais cessé d'exister[6]. Les témoignages produits par les Iliens étaient, comme le remarque Grote[7], de ceux que peu de personnes alors étaient disposées à révoquer en doute quand ils se combinaient avec l'identité du nom et de la localité en général, et aussi personne ne semble l'avoir mis en question jusqu'à l'époque de Démétrius de Scepsis. Celui-ci et Hestiée d'Alexandrie de Troade contestèrent l'identité universellement reconnue, par un pur sentiment de jalousie et d'envie; j'aurai bientôt l'occasion d'y revenir.

---

[1] Strab. XIII, p. 607, Hom. *Il.* XX, 188-191; Nicolaus, ap. Steph. Byz. s. v° Ἀσκανία.

[2] XIII, p. 601.

[3] XIII, p. 593; en lisant κατὰ Κροῖσον, rétabli par Kramer d'après deux Mss., au lieu de κατὰ χρησμόν.

[4] Scylax, 95 : Ἐντεῦθεν δὲ Τρωὰς ἄρχεται, καὶ πόλεις Ἑλληνίδες εἰσὶν ἐν αὐτῇ αἵδε· Δάρδανος, Ῥοίτειον, Ἴλιον (ἀπέχει δὲ ἀπὸ τῆς θαλάττης στάδια κε) καὶ ἐν αὐτῇ ποταμὸς Σκάμανδρος.

[5] Herod. V, 94, 95. Voy. son récit de la guerre entre les Athéniens et les Mityléniens autour de Sigée et d'Achilleum.

[6] Strab. XIII, p. 600 : λέγουσι δ' οἱ νῦν Ἰλιεῖς καὶ τοῦτο, ὡς οὐδὲ τελέως ἠφανίσθαι συνέβαινεν τὴν πόλιν κατὰ τὴν ἅλωσιν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν. οὐδ' ἐξελείφθη οὐδέποτε.

[7] *Hist. of Greece*, t. I, p. 298.

Polémon était originaire du village ilien de Glykeia (voir Polémon dans Suidas), et il écrivit une description (περιήγησις) de la ville. Il vécut à la fin du troisième et au commencement du second siècle avant J.-C., précédant, d'un bon nombre d'années, Démétrius de Scepsis. Il signalait, dans Novum Ilium, la pierre sur laquelle Palamède avait enseigné aux Grecs à jouer aux dés [1]. Hellanicus, qui vint au monde le jour de la bataille navale de Salamine (480 av. J.-C.) et qui était contemporain d'Hérodote, écrivit un ouvrage spécial sur Troie (appelé Τρωϊκά) dans lequel il affirmait que la nouvelle et l'ancienne ville d'Ilion n'avaient jamais fait qu'une seule et même cité, assertion pour laquelle Strabon (probablement à la suite de Démétrius) l'accuse très gratuitement de montrer à l'égard des habitants de la ville une partialité qu'ils ne méritaient pas [2].

Hérodote rapporte que Xerxès, se rendant en Grèce, visita la ville « et monta à la Pergame de Priam qu'il avait grand désir de voir ; lorsqu'il l'eut examinée et qu'il en eut appris toutes les particularités, il immola mille bœufs à Athéné Ilienne, et les mages firent des libations à l'honneur des héros du pays. Ces choses achevées, une terreur *panique* se répandit dans le camp la nuit suivante. Le roi partit de là à la pointe du jour, ayant à sa gauche les villes de Rhœteum, d'Ophrynium, de Dardanus, qui est voisine de celle d'Abydos, et à sa droite les Gergithes-Teucriens, puis il gagna Abydos [3] ». Les modernes qui contestent l'identité de Novum Ilium avec la

---

[1] Polémon, *Fragm.* 32, éd. Didot.

[2] Strab. XIII, p. 602 : Ἑλλάνικος δὲ χαριζόμενος τοῖς Ἰλιεῦσιν, οἷος ἐκείνου θυμός, συνηγορεῖ τὸ τὴν αὐτὴν εἶναι πόλιν τὴν νῦν τῇ τότε.

[3] Herod. VII, 43 : ἐπὶ τοῦτον δὴ τὸν ποταμὸν ὡς ἀπίκετο Ξέρξης, ἐς τὸ Πριάμου Πέργαμον ἀνέβη, ἵμερον ἔχων θεήσασθαι. Θεησάμενος δὲ καὶ πυθόμενος κείνων ἕκαστα τῇ Ἀθηναίῃ τῇ Ἰλιάδι ἔθυσε βοῦς χιλίας, χοὰς δὲ οἱ μάγοι τοῖσι ἥρωσι ἐχέαντο. Ταῦτα δὲ ποιησαμένοισι νυκτὸς φόβος ἐς τὸ στρατόπεδον ἐνέπεσε. Ἅμα ἡμέρῃ δὲ ἐπορεύετο ἐνθεῦτεν, ἐν ἀριστερῇ μὲν ἀπέργων Ῥοίτειον πόλιν καὶ Ὀφρύνειον καὶ Δάρδανον, ἥπερ δὴ Ἀβύδῳ ὅμουρός ἐστι, ἐν δεξιῇ δὲ Γέργιθας Τευκρούς.

Ce n'est pas ici que je puis traiter de topographie ; mais cette citation d'Hérodote me fournit l'occasion d'expliquer le chapitre suivant (42e) qui est difficile à comprendre. Ἐποιέετο δὲ τὴν ὁδὸν ἐκ τῆς Λυδίης ὁ στρατὸς ἐπί τε ποταμὸν Κάϊκον καὶ γῆν τὴν Μυσίην, ἀπὸ δὲ Καΐκου ὁρμεώμενος, Κάνης ὄρος ἔχων ἐν ἀριστερῇ, διὰ τοῦ Ἀταρνέος ἐς Καρίνην πόλιν · ἀπὸ δὲ ταύτης διὰ Θήβης πεδίου ἐπορεύετο, Ἀτραμύττειόν τε πόλιν καὶ Ἄντανδρον τὴν Πελασγίδα παραμειβόμενος · τὴν Ἴδην δὲ λαβὼν ἐς ἀριστερὴν χέρα ἤιε ἐς τὴν Ἰλιάδα γῆν · καὶ πρῶτα μέν οἱ ὑπὸ τῇ Ἴδῃ νύκτα ἀναμείναντι βρονταί τε καὶ πρηστῆρες ἐπεισπίπτουσι, καί τινα αὐτοῦ ταύτῃ συχνὸν ὅμιλον διέφθειραν. « Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie, et, laissant ensuite à main gauche le mont Cané, elle alla du Caïque, par l'Atarnée, à la ville de Carène. De cette ville, elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramyttium et d'Antandros, ville pélasgique, d'où, laissant à gauche le mont Ida, elle pénétra dans la Troade. L'armée campa la nuit au pied de cette montagne. Il survint un grand orage accompagné de tonnerre et d'éclairs si affreux qu'il périt en cet endroit beaucoup de monde. »

Mais, si l'armée perse était venue par la route ordinaire, en traversant les hauteurs qui, partant du mont Ida, s'étendent à l'ouest et se terminent au cap Lectum, le véritable Ida aurait été laissé bien à droite. On croit donc généralement qu'Hérodote a fait une méprise ou que, — et c'est l'avis de G. Rawlinson (*Hist. of Herodotus*, IV, p. 42), — il a donné le nom d'Ida aux montagnes qui se terminent dans la vallée du Scamandre, à gauche, tout en s'étendant à l'ouest et au sud de Bounarbashi. Mais cette théorie nous semble aussi inacceptable que celle de P. Barker Webb (*Topogr. de la Troade*, p. 134), qui s'efforce de nous faire croire que l'armée perse, en venant par la route ordinaire, aurait pu avoir le véritable mont Ida à sa gauche, car il dit : « Au sud du promontoire Lectum, la côte s'incline rapidement vers l'est, et après avoir formé le promontoire sur lequel on voit encore les ruines d'Assos, s'étend vers l'est et vers le nord-est, et forme avec le rivage opposé le golfe d'Adramyttium. De cette conformation du golfe, qui n'est exactement marquée sur aucune carte

Troie d'Homère, soutenaient généralement que l'endroit appelé par Hérodote la Pergame de Priam devait être différent de Novum Ilium, mais Grote[1] observe avec raison que le culte de l'Athéné ilienne suffit à montrer qu'il s'agit bien de la même ville.

Eckenbrecher[2] observe ingénieusement qu'Hérodote « ne peut avoir eu d'autre pensée que celle d'identifier l'Ilium éolienne avec la cité homérique parce qu'au livre Ier, chapitre 5, il l'appelle simplement Ilion sans épithète, tout comme nous désignons la Rome actuelle et la Rome antique par le même nom. « Ceci, dit-il, paraît évident quand nous comparons ce passage où l'historien dit que les Perses attribuent à la prise d'Ilion la cause de la haine qu'ils portent aux Grecs, avec le passage livre II, chapitre 10. Nous voyons aussi, continue-t-il, que Xerxès considérait l'Ilion de son temps (celle d'Hérodote, d'Hellanicus et de Strabon) comme l'Ilion homérique, puisqu'on nous dit (VII, 43) qu'il monta à la Pergame de Priam, qu'il ne pouvait pas croire située ailleurs que dans Ilion. »

Une preuve encore de la certitude avec laquelle l'identité de Troie et de Novum Ilium était admise nous est fournie par Xénophon, qui rapporte que l'amiral macédonien Mindare, tandis que sa flotte mouillait à Abydos, monta jusqu'à Ilion pour sacrifier à Athéné et vit, de là, le combat naval entre l'escadre des Doriens et celle des Athéniens près du rivage de Rhœtée[3].

Bien que la puissance de Novum Ilium demeurât de peu d'importance jusqu'à l'invasion macédonienne et qu'elle ne s'étendît même pas sur les rives de l'Hellespont, cependant la ville était considérée comme une forte position et recevait une garnison, si nous en jugeons d'après le récit donné

---

moderne, il résulte que le Gargare, au lieu d'être placé, comme on le suppose ordinairement, au centre de la Phrygie, se rapproche beaucoup plus du golfe d'Adramyttium, et paraît presque s'élever au-dessus. Ainsi le récit d'Hérodote sur Xerxès qui laissa, dans sa marche de Sardes à l'Hellespont, le Gargare à sa gauche, récit étrange pour beaucoup de monde, se trouve être vrai par la position réelle de la montagne. »

Je ne puis admettre comme plausible, qu'une seule explication, celle du professeur Virchow, qui m'écrit : « Puisque Hérodote dit expressément que Xerxès entra sur le territoire d'Ilium en ayant le mont Ida à sa gauche, je dois en conclure que Xerxès vint d'Adramyttium, mais qu'il remonta vers le nord et pénétra par l'est dans la plaine de Beiramich, route prise par Tchihatcheff, au commencement de ce siècle ; la seule difficulté, c'est la mention d'Antandros qui est plus à l'ouest, mais l'expression παραμειβόμενος, dont se sert l'historien, peut signifier que Xerxès passa dans le voisinage d'Antandros et à sa gauche, et non par cette ville même, autrement, il se serait engagé dans les hautes montagnes, tandis que par la route orientale, il contournait l'Ida qu'il gardait à sa gauche et descendait dans la vallée du Scamandre. Comme il doit avoir passé Iné et suivi le défilé qui s'ouvre sur la plaine de Troie, il avait Bounarbashi à sa gauche. » Virchow ajoute que, pour cette raison, la petite cité sur le Bali Dagh ne peut pas être Gergis, parce qu'Hérodote (VII, 43) dit que, le lendemain de sa visite à Ilium, Xerxès poussa en avant, ayant à sa gauche les villes de Rhoetée, d'Ophrynium et de Dardanus, qui est voisine de celle d'Abydos, et à sa droite les Teucriens de Gergis (ἅμα ἡμέρῃ δὲ ἐπορεύετο ἐνθεῦτεν, ἐν ἀριστερῇ μὲν ἀπέργων Ῥοίτειον πόλιν καὶ Ὀφρύνειον καὶ Δάρδανον, ἥπερ δὴ Ἀβύδῳ ὅμουρός ἐστι, ἐν δεξιῇ δὲ Γέργιθας Τευκρούς). Comme Xerxès passa au pied du Bali Dagh, il serait étrange qu'Hérodote ait mentionné Gergis, non pas avant mais après Ilium, si la petite ville sise sur cette montagne était la véritable Gergis.

[1] *Hist. of Greece*, t. I, p. 298.

[2] G. von Eckenbrecher, *Die Lage des Homer. Troja*; Dusseldorf, 1875, p. 34.

[3] *Hellenica*, I, 1, 4 : Μίνδαρος δὲ κατιδὼν τὴν μάχην ἐν Ἰλίῳ θύων τῇ Ἀθηνᾷ, ἐβοήθει ἐπὶ τὴν θάλατταν · καὶ καθελκύσας τὰς ἑαυτοῦ τριήρεις ἀπέπλει, ὅπως ἀναλάβοι τὰς μετὰ Δωριέως.

par Plutarque[1] : « Ilion fut pris par Hercule, à cause des cavales de Laomédon, puis par Agamemnon au moyen du fameux cheval de bois, et une troisième fois par Charidème, parce qu'un cheval s'étant abattu, les habitants ne purent pas fermer leurs portes assez tôt. » Polyénus[2] nous raconte la même histoire en ces termes : « Ceux d'Ilion butinaient le terroir de la ville de Charidème. Il surprit un esclave ilien qui butinait avec les autres, et lui persuada, à force de présents, de lui livrer la ville. Et afin de le faire passer auprès des gardes des portes pour un homme très fidèle, il lui donna par deux ou trois fois un grand nombre de bestiaux et de prisonniers à emmener. Les gardes en ayant fait le partage, prirent confiance en cet homme, et lui permirent de sortir plusieurs fois la nuit, avec un bon nombre de personnes pour faire de nouvelles prises. Charidème ayant pris ces gens, les lia, et donna leurs habits à autant de ses soldats bien armés. Leur donnant ensuite le butin et même un cheval, il les envoya vers la ville. Les gardes ouvrirent la porte à deux battants pour faire passer le cheval ; les soldats entrant avec le cheval, tuèrent les gardes, et s'étant rendus maîtres des autres habitants, s'emparèrent de la ville. De cette manière (s'il est permis de badiner) on peut dire qu'Ilion fut encore pris une fois par le moyen d'un cheval. »

Ce Charidème ne peut être que le chef mercenaire qui vivait au temps de Philippe II (359-336 av. J.-C.), et reçut à Athènes une couronne avec le droit de cité (voyez Athenée, X, 436). Nous le connaissons surtout par le discours de Démosthène contre Aristocrates, où la prise d'Ilion est confirmée mais sans aucun détail sur la manière dont se passa l'événement. Congédié par Timothée, il se mit au service, en Asie Mineure, de Memnon et de Mentor qui voulaient délivrer leur beau-frère Artabaze fait prisonnier par Autophradates. Ce fut en conséquence vers l'année 356 (av. J.-C.) qu'il dut prendre Ilium. Il semble donc certain que Novum Ilium était alors une ville fortifiée.

Quand Alexandre le Grand voulut passer en Asie, il envoya son armée de Sestos à Abydos sous le commandement de Parménion ; et, après avoir offert des sacrifices solennels sur la tombe de Protésilas à Elæus, dans la Chersonèse, il traversa l'Hellespont et passa sur le sol d'Asie. Étant monté à Troie, il sacrifia à l'Athéné ilienne et suspendit dans le temple

[1] *Sertorius*, 1 : Ἑάλω δὲ τὸ Ἴλιον ὑφ' Ἡρακλέους διὰ τὰς Λαομέδοντος ἵππους, καὶ ὑπὸ Ἀγαμέμνονος διὰ τοῦ Δουρείου προσαγορευθέντος ἵππου, τρίτον δ' ὑπὸ Χαριδήμου, τὰς πύλας, ἵππου τινὸς ἐμπεσόντος, ἀποκλεῖσαι ταχὺ τῶν Ἰλιέων μὴ δυνηθέντων.

[2] *Strateg.* III, 14 : Χαρίδημος, Ἰλιέων λεηλατούντων αὐτοῦ τὴν πόλιν, οἰκέτην Ἰλιέα προελθόντα ἐπὶ λείαν συλλαβών, μεγάλοις δώροις ἔπεισε προδοῦναι τὴν πόλιν. Ἵνα δὲ πιστὸς φανείη τοῖς φυλάττουσι τὰς πύλας, ἔδωκεν αὐτῷ πολλὰ πρόβατα καὶ ἀνδράποδα δίς που καὶ τρὶς ἀγαγεῖν. Οἱ δὲ φύλακες, ταῦτα νειμάμενοι, συνεχώρουν αὐτῷ πολλάκις ἐξιέναι νύκτωρ, καὶ σὺν αὐτῷ ἄνδρας πλείονας τὴν λείαν περιελαύνοντας. Χαρίδημος τοὺς μὲν σὺν αὐτῷ συλλαβὼν ἔδησε · τὰ δὲ τούτων ἱμάτια περιβαλὼν ἰδίοις ἀνδράσιν ὡπλισμένοις, ἔδωκεν αὐτοῖς τά τε ἄλλα τῆς λείας καὶ ἵππον ὡς αἰχμάλωτον. Οἱ φύλακες, ἵνα δέξαιντο τὸν ἵππον, πᾶσαν τὴν πύλην ἀνέῳξαν. Οἱ στρατιῶται, τῷ ἵππῳ συνεισπεσόντες, τούς τε φύλακας ἀπέκτειναν καὶ τὴν λοιπὴν δύναμιν δεξάμενοι τῆς πόλεως ἐκράτησαν, ὥστε, εἰ χρή τι καὶ παῖξαι, δεύτερον ἑάλω τὸ Ἴλιον πάλιν ἵππῳ καταστρατηγούμενον.

son armure complète à la place de laquelle il prit quelques-unes des armes sacrées conservées encore depuis la guerre de Troie. On prétend que des hypaspistes portaient ces armes devant lui dans les combats. La tradition dit qu'il sacrifia aussi à Priam sur l'autel de Jupiter Hercien, afin de détourner la colère de Priam de la race de Néoptolème à laquelle il appartenait [1].

Dicéarque composa un ouvrage à part sur ce sacrifice d'Alexandre (περὶ τῆς ἐν Ἰλίῳ θυσίας) [2].

Plutarque nous dit qu'Alexandre, après avoir traversé l'Hellespont, monte à Ilion, où il fait un sacrifice à Athéné et des libations aux héros, arrose d'huile la colonne funéraire d'Achille, court autour du tombeau, tout nu, comme c'est l'usage, avec ses amis, y dépose une couronne et félicite le héros d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un grand héraut de sa gloire. Comme il parcourait la ville et qu'il en visitait les curiosités, on lui demanda s'il voulait voir la lyre d'Alexandre (Pâris). Il répondit qu'il se souciait peu de celle-là, mais qu'il cherchait la lyre d'Achille sur laquelle ce héros chantait la gloire et les hauts faits des grands hommes [3].

Nous lisons dans Strabon [4] : « La moderne Ilion n'était encore, à ce qu'on

---

1 Arrien, *Alex. Anab.* I, 11, 5-8 : Ἐλθὼν δὲ ἐς Ἐλαιοῦντα θύει Πρωτεσιλάῳ ἐπὶ τῷ τάφῳ τοῦ Πρωτεσιλάου, ὅτι καὶ Πρωτεσίλαος πρῶτος ἐδόκει ἐκβῆναι ἐς τὴν Ἀσίαν τῶν Ἑλλήνων τῶν ἅμα Ἀγαμέμνονι ἐς Ἴλιον στρατευσάντων· καὶ ὁ νοῦς τῆς θυσίας ἦν ἐπιτυχεστέραν οἷ γενέσθαι ἢ Πρωτεσιλάῳ τὴν ἀπόβασιν.

Παρμενίων μὲν δὴ τῶν πεζῶν τοὺς πολλοὺς καὶ τὴν ἵππον διαβιβάσαι ἐτάχθη ἐκ Σηστοῦ ἐς Ἄβυδον · καὶ διέβησαν τριήρεσι μὲν ἑκατὸν καὶ ἑξήκοντα, πλοίοις δὲ ἄλλοις πολλοῖς στρογγύλοις. Ἀλέξανδρον δὲ ἐξ Ἐλαιοῦντος ἐς τὸν Ἀχαιῶν λιμένα κατᾶραι ὁ πλείων λόγος κατέχει, καὶ αὐτόν τε κυβερνῶντα τὴν στρατηγίδα ναῦν διαβάλλειν καὶ ἐπειδὴ κατὰ μέσον τὸν πόρον τοῦ Ἑλλησπόντου ἐγένετο, σφάξαντα ταῦρον τῷ Ποσειδῶνι καὶ Νηρηΐσι σπένδειν ἐκ χρυσῆς φιάλης ἐς τὸν πόντον. Λέγουσι δὲ καὶ πρῶτον ἐκ τῆς νεὼς σὺν τοῖς ὅπλοις ἐκβῆναι αὐτὸν ἐς τὴν γῆν τὴν Ἀσίαν καὶ βωμοὺς ἱδρύσασθαι ὅθεν τε ἐστάλη ἐκ τῆς Εὐρώπης καὶ ὅπου ἐξέβη τῆς Ἀσίας Διὸς ἀποβατηρίου καὶ Ἀθηνᾶς καὶ Ἡρακλέους · ἀνελθόντα δὲ ἐς Ἴλιον τῇ τε Ἀθηνᾷ θῦσαι τῇ Ἰλιάδι, καὶ τὴν πανοπλίαν τὴν αὑτοῦ ἀναθεῖναι ἐς τὸν νεών, καὶ καθελεῖν ἀντὶ ταύτης τῶν ἱερῶν τινα ὅπλων ἔτι ἐκ τοῦ Τρωϊκοῦ ἔργου σωζόμενα. Καὶ ταῦτα λέγουσιν ὅτι οἱ ὑπασπισταὶ ἔφερον πρὸ αὐτοῦ ἐς τὰς μάχας. Θῦσαι δὲ αὐτὸν καὶ Πριάμῳ ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τοῦ Διὸς τοῦ Ἑρκείου λόγος κατέχει, μῆνιν Πριάμου παραιτούμενον τῷ Νεοπτολέμου γένει, ὃ δὴ ἐς αὐτὸν καθῆκεν.

2 Dicéarque, *Fragm.*, p. 114, éd. Fuhr; Athen. XIII, p. 693.

3 Plutarque, *Alex.* 15 : Ἀναβὰς δ' εἰς Ἴλιον, ἔθυσε τῇ Ἀθηνᾷ, καὶ τοῖς ἥρωσιν ἔσπεισε. Τὴν δ' Ἀχιλλέως στήλην ἀλειψάμενος λίπα, καὶ μετὰ τῶν ἑταίρων συναναδραμὼν γυμνός, ὥσπερ ἔθος ἐστίν, ἐστεφάνωσε, μακαρίσας αὐτόν, ὅτι καὶ ζῶν φίλου πιστοῦ, καὶ τελευτήσας μεγάλου κήρυκος ἔτυχεν. Ἐν δὲ τῷ περιϊέναι καὶ θεᾶσθαι τὰ κατὰ τὴν πόλιν, ἐρομένου τινὸς αὐτόν, εἰ βούλεται τὴν Ἀλεξάνδρου λύραν ἰδεῖν, ἐλάχιστα φροντίζειν ἐκείνης ἔφη. τὴν δ' Ἀχιλλέως ζητεῖν, ᾗ τὰ κλέα καὶ τὰς πράξεις ὕμνει τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἐκεῖνος.

4 XIII, p. 593, 10-20, et p. 594, 30 : Τὴν δὲ τῶν Ἰλιέων πόλιν τῶν νῦν τέως μὲν κώμην εἶναί φασι τὸ ἱερὸν ἔχουσαν τῆς Ἀθηνᾶς μικρὸν καὶ εὐτελές, Ἀλέξανδρον δὲ ἀναβάντα μετὰ τὴν ἐπὶ Γρανίκῳ νίκην ἀναθήμασί τε κοσμῆσαι τὸ ἱερὸν καὶ προσαγορεῦσαι πόλιν καὶ οἰκοδομίαις ἀναλαβεῖν προστάξαι τοῖς ἐπιμεληταῖς ἐλευθέραν τε κρῖναι καὶ ἄφορον · ὕστερον δὲ μετὰ τὴν κατάλυσιν τῶν Περσῶν ἐπιστολὴν καταπέμψαι φιλάνθρωπον, ὑπισχνούμενον πόλιν τε ποιῆσαι μεγάλην καὶ ἱερὸν ἐπισημότατον καὶ ἀγῶνα ἀποδείξειν ἱερόν· μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν Λυσίμαχος μάλιστα τῆς πόλεως ἐπεμελήθη καὶ νεὼν κατεσκεύασε καὶ τεῖχος περιεβάλετο ὅσον τετταράκοντα σταδίων, συνῴκισέ τε εἰς αὐτὴν τὰς κύκλῳ πόλεις ἀρχαίας ἤδη κεκακωμένας.

Ἐκεῖνος γὰρ κατὰ συγγενείας ἀνανέωσιν ὥρμησε προνοεῖν αὐτῶν, ἅμα καὶ φιλόμηρος ὤν· φέρεται γοῦν τις διόρθωσις τῆς Ὁμήρου ποιήσεως, ἡ ἐκ τοῦ νάρθηκος λεγομένη, τοῦ Ἀλεξάνδρου μετὰ τῶν περὶ Καλλισθένη καὶ Ἀνάξαρχον ἐπελθόντος καὶ σημειωσαμένου τινά, ἔπειτα καταθέντος εἰς νάρθηκα ὃν ηὗρεν ἐν τῇ Περσικῇ γάζῃ πολυτελῶς κατεσκευασμένον· κατά τε δὴ τὸν τοῦ ποιητοῦ ζῆλον καὶ κατὰ τὴν συγγένειαν τὴν ἀπὸ τῶν Αἰακιδῶν τῶν ἐν Μολοττοῖς βασιλευσάντων, παρ'

assure, qu'un simple bourg, avec un *Athenæum* petit et mesquin, lorsqu'Alexandre en remontant (l'Asie), après sa victoire du Granique, décora le temple de pieuses offrandes, et gratifia le bourg lui-même du nom de *ville*. Puis, ayant chargé ses intendants de l'agrandir par de nouvelles constructions, il déclara Ilion autonome et exempte de tout impôt. Il ne s'en tint pas là : mais, plus tard, à ce qu'on assure, quand il eut achevé de détruire l'empire perse, il adressa aux habitants la lettre la plus amicale, leur promettant de faire de leur ville une grande cité et de leur temple un des principaux sanctuaires, voire de fonder chez eux des jeux sacrés. Alexandre mort, Lysimaque prit un soin tout particulier d'Ilion : il l'enrichit d'un temple, l'entoura d'un mur d'enceinte qui pouvait bien mesurer 40 stades et y réunit les populations des villes environnantes, toutes villes anciennes et déjà à moitié ruinées... Alexandre avait eu pour s'intéresser à ce peuple, un double motif : le désir, d'abord, de renouveler avec lui certain lien d'antique parenté, puis son propre culte pour Homère. On connaît la fameuse *diorthose* ou revision des poésies d'Homère, dite *de la cassette*, et due à Alexandre, qui, après avoir lu de suite et en entier les poèmes d'Homère en compagnie de Callisthène et d'Anaxarque et avoir consigné par écrit certaines remarques, avait serré le tout dans une cassette d'un travail magnifique trouvée parmi les dépouilles des Perses. C'était donc à la fois, je le répète, et par amour pour le poète et par respect de sa propre parenté avec les Eacides, anciens rois de ce peuple molosse sur lequel l'histoire fait aussi régner Andromaque, veuve d'Hector, qu'Alexandre avait voulu donner aux Iliens des preuves éclatantes de sa bienveillance. »

Je signalerai aussi l'importante inscription[1] qui prouve la libéralité d'Antiochus Soter envers l'Athéné ilienne, l'an 278 av. J.-C. Les inscriptions n°s 3601 et 3602, attestent aussi que les jeux panathénaïques étaient célébrés à Ilium en honneur d'Athéné ilienne par les Iliens, conjointement avec diverses autres villes du voisinage[2].

οἷς καὶ τὴν Ἀνδρομάχην ἱστοροῦσι βασιλεῦσαι τὴν Ἕκτορος γενομένην γυναῖκα, ἐφιλοφρονεῖτο πρὸς τοὺς Ἰλιέας ὁ Ἀλέξανδρος.

M. le professeur J.-P. Mahaffy a bien voulu appeler mon attention sur le passage ci-dessus : Ἀλέξανδρον δὲ ἀναβάντα μετὰ τὴν ἐπὶ Γρανίκῳ νίκην, qui ne peut, dans son opinion, aucunement signifier qu'Alexandre soit monté à Ilion, parce que, s'il en était ainsi, il aurait fait dans ce but une marche en arrière du Granique de 82 kilom. Il croit donc que, contrairement à la traduction générale, ce passage doit signifier : « Alexandre, dans sa marche ascendante en Asie (ou en remontant l'Asie), après sa victoire sur le Granique, etc. »

[1] N° 3,595 dans le *Corpus Inscript. Græc.* de Bœckh :

.... βασιλεὺς Ἀντίοχος.................. τὴμ μὲν ἱέρειαν καὶ τοὺς ἱερονόμους καὶ τοὺς πρυτάνεις εὔξασθαι τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Ἰλιάδι ... (ἐπὶ δὲ) ταῖς εὐχαῖς τῇ μὲν Ἀθηνᾷ συντελεσάτωσαν τὴν νομιζομένην καὶ πάτ(ριον θυ)σίαν οἵ τε ἱερονόμοι ... (στῆσαι δ' αὐτοῦ εἰ) κόνα χρυσὴν ἐφ' ἵππου ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Ἀθηνᾶς ἐν τῷ ἐπιφα-(νεστάτῳ τόπῳ) ... καὶ ἐπιγράψαι· Ὁ δῆμος ὁ (Ἰλιέων βασιλέα Ἀντί)οχον ... εὐσεβείας ἕνεκεν τῆς εἰς τὸ ἱερό(ν, εὐεργέτην καὶ σω)τῆρα γεγονότα τοῦ δήμου, κ. τ. λ.

[2] L'inscription 3,601 est très endommagée. Bœckh en parle ainsi : « Decretum Ilii atque urbium vicinarum, quae cum Ilio sacrorum communionem habebant de ratione sollemnium et ludorum instituendorum scitum. Haec sollemnia arbitror fuisse Panathenaea, quae et ipsa, minora quidem vs. 11 nominata sunt. » — L'inscription 3,602 est comme suit : Ἰλιεῖς καὶ αἱ) πόλεις α(ἱ κ)ο(ιν) ω(νοῦ)σαι (τῆς θυ)σίας καὶ τοῦ ἀγῶνος καὶ τῆς πανηγύρεως ... Δημητρίου Ἰλιάδα, καλῶς καὶ ἐ(ν)δό(ξ)ως κανηφορήσασαν, (εὐσ)εβείας ἕνεκεν τῆς πρὸς τὴν θεάν.

Je dois appeler ici en outre l'attention sur deux inscriptions, que je donne dans le chapitre XI, qui prouvent qu'il existait un κοινόν ou union des villes situées entre la Propontide et le golfe d'Adramytte, dont Ilium était le centre. Ces inscriptions nous en expliquent donc plusieurs autres déjà connues. Joh. Gust. Droysen (*Geschichte des Hellenismus*, Gotha, 1878, p. 386, 387) remarque à cet égard : « Comme Ilion ne fut élevée au rang de ville que par Alexandre, l'union des cités dont elle était le centre ne peut pas remonter à une période antérieure et elle doit avoir été établie par lui, car, dans la ligne 9 de l'une des deux inscriptions, Antigone n'est pas indiqué comme βασιλεύς comme il l'est dans la ligne 24, et nous devons en conclure que l'union existait déjà avant l'année 306 avant J.-C. »

Strabon nous apprend que lorsque les Romains mirent pour la première fois le pied en Asie et chassèrent Antiochus le Grand de toute la contrée sise en deçà du Taurus (190-189 av. J.-C.), Démétrius de Scepsis, encore très jeune, visita Ilion et fut frappé de l'état misérable des habitations, lesquelles n'étaient pas même couvertes en tuile [1]. Strabon raconte encore que, selon Hégésianax, les Galates, après leur passage d'Europe en Asie, montèrent jusqu'à Ilion dans l'espoir d'y trouver l'abri fortifié dont ils avaient besoin, mais s'en éloignèrent aussitôt, n'y ayant même pas trouvé de mur d'enceinte[2]. Assertion entièrement en désaccord avec celle qu'avance Strabon, une douzaine de lignes auparavant [3], dans l'état actuel du texte. En effet, il nous y apprend qu'après la mort d'Alexandre, Lysimaque prit un soin tout particulier d'Ilion, qu'il l'entoura d'un mur d'enceinte de 40 stades de circonférence, et y réunit les populations des villes environnantes, toutes villes anciennes et déjà à moitié ruinées. En outre, les passages de Tite-Live (XXXV, 43; XXXVII, 9) et de Polybe (V, 78, III) prouvent que Novum Ilium était fortifié et en état de défense environ 218 ans avant J.-C.

Tite-Live nous apprend [4] qu'Antiochus le Grand débarqua pour monter à Novum Ilium sacrifier à Athéné ilienne (190 avant J.-C.) et en outre, que le consul romain Livius y alla de même pour sacrifier à la déesse.

Nous lisons dans Justin [5] que dans la première expédition romaine en

---

[1] Mais, comme le remarque ingénieusement M. Burnouf, ceci ne signifie pas nécessairement que les maisons avaient eu jadis des tuiles, et que, faute de réparation elles n'en avaient plus; cela peut vouloir dire que les maisons étaient de pauvres bâtiments, qui n'étaient pas même couverts en tuile, mais qui se terminaient par une terrasse d'argile mêlé de paille.

[2] Strab. XIII, p. 594 : Καὶ τὸ Ἴλιον δ' ὃ νῦν ἔστι κωμόπολίς τις ἦν, ὅτε πρῶτον Ῥωμαῖοι τῆς Ἀσίας ἐπέβησαν καὶ ἐξέβαλον Ἀντίοχον τὸν μέγαν ἐκ τῆς ἐντὸς τοῦ Ταύρου. φησὶ γοῦν Δημήτριος ὁ Σκήψιος, μειράκιον ἐπιδημήσας εἰς τὴν πόλιν κατ' ἐκείνους τοὺς καιρούς, οὕτως ὠλιγωρημένην ἰδεῖν τὴν κατοικίαν ὥστε μηδὲ κεραμωτὰς ἔχειν τὰς στέγας · Ἡγησιάναξ δὲ τοὺς Γαλάτας περαιωθέντας ἐκ τῆς Εὐρώπης ἀναβῆναι μὲν εἰς τὴν πόλιν δεομένους ἐρύματος, παρὰ χρῆμα δ' ἐκλιπεῖν διὰ τὸ ἀτείχιστον.

[3] *Ibid.*, XIII, p. 593.

[4] XXXV, 43. Priusquam solveret naves Ilium a mari ascendit ut Minervæ sacrificaret.

[5] Justin., XXXI, 8 : « Tanta laetitia omnium fuit, quanta esse post longum tempus inter parentes et liberos solet. Juvabat Ilienses, nepotes suos, occidente et Africa domita, Asiam et avitum regnum vindicare. Optabilem ruinam Trojae dicentes, ut tam feliciter renasceretur. Contra Romanos, avitos Lares et incunabula majorum ac deorum simulacra inexplicabile desiderium videndi tenebat. »

Asie, il y eut un échange réciproque de félicitations joyeuses entre les Iliens et les Romains comme entre parents et enfants après une longue séparation.

Eckenbrecher [1] cite Ennius [2], qui nous représente les Romains, sous le commandement de Cornelius Scipio Asiaticus, s'approchant du rivage troyen et s'écriant, dès qu'ils aperçoivent au loin la ville :

O patria, o divom domus Ilium, et incluta bello
Pergama.

Les Romains, fiers de descendre d'Énée et de Troie, traitèrent la ville de leurs ancêtres héroïques avec une magnificence signalée : non seulement ils lui accordèrent l'immunité du tribut, mais encore ils ajoutèrent à son domaine les territoires voisins de Gergis, de Rhœtée et de Sigée, et firent des habitants les maîtres de toute la côte depuis la Peræa (ou possessions continentales), de Ténédos, au sud de Sigée, jusqu'aux limites de Dardanus [3]. Les habitants de Sigée résistèrent avec tant d'énergie à la perte de leur autonomie que leur ville fut détruite par ceux d'Ilion [4]. La ville voisine d'Achilleum semble avoir partagé le même sort.

« La dignité et la puissance de Troie, dit Grote [5], étant ainsi prodigieusement accrues, nous ne pouvons douter que les habitants ne se soient donné une importance exagérée comme parents reconnus de Rome, la dominatrice du monde. Un coup fut alors porté à la légitimité mythique d'Ilion, en partie par les jalousies, nous pouvons naturellement le supposer, que conçurent de là leurs voisins de Scepsis et d'Alexandrie de Troade, — en partie par la tendance prononcée de l'époque à la critique et à l'explication des vieux poètes (époque dans laquelle Cratès à Pergame et Aristarque à Alexandrie se partageaient la palme de la célébrité littéraire). »

Les deux chefs de cette nouvelle « guerre de Troie », — de cette entreprise contre la gloire traditionnelle d'Ilium, — furent d'abord Démétrius de Scepsis, un des critiques d'Homère les plus laborieux, qui avait composé trente livres de commentaires sur le catalogue de l'*Iliade;* puis Hestiée [6], femme auteur d'Alexandrie de Troade, qui avait écrit sur le même sujet : tous les deux, connaissant bien la localité, remarquèrent que les immenses batailles décrites dans l'*Iliade* ne pouvaient se resserrer dans l'espace étroit

---

1 *Die Lage des Homer. Troja*, p. 37.

2 *Ann.* 14, 2, ed. P. Merulæ. Mais ces vers semblent devoir leur origine à une falsification de Merula.

3 Strab. XIII, p. 600 : Κατέσκαπται δὲ καὶ τὸ Σίγειον ὑπὸ τῶν Ἰλιέων διὰ τὴν ἀπείθειαν, ὑπ' ἐκείνοις γὰρ ἦν ὕστερον ἡ παραλία πᾶσα ἡ μέχρι Δαρδάνου, καὶ νῦν ὑπ' ἐκείνοις ἔστι.
Liv. XXXVIII, 39.

4 Je rappellerai au lecteur que Dardanus, sur le promontoire de Gygas, entre Rhœtée et la ville moderne des Dardanelles, était d'origine éolienne, et n'avait aucun titre à être considéré comme le royaume d'Énée, ainsi que Grote le prétend (*H. of Gr.* I, p. 301). Il confond évidemment cette ville avec Dardanie qui était située loin de Dardanus, sur les pentes de l'Ida et dont aucune trace n'existait du temps de Démétrius (V. Strab. XIII, p. 592).

5 *Hist. of Greece*, t. I, p. 301.

6 Hestiée est citée à plusieurs reprises dans les scolies homériques (Schol. Venet. ad *Il.* III, 64 ; Eustath. ad *Il.* II, 538).

qui est entre Ilion et le Naustathmos des Grecs ; d'autant plus que cet espace, trop petit même comme il était alors, avait été considérablement agrandi, depuis la date de l'*Iliade*, par des dépôts faits à l'embouchure du fleuve Scamandre. Ils observaient encore que Polites, qui se met en vigie sur le faîte du tombeau d'Æsyétès, aurait observé l'ennemi tout aussi bien du haut de l'Acropole sans être réduit à ne compter pour son salut que sur l'agilité de ses jambes, le tombeau d'Æsyétès n'étant qu'à cinq stades de Novum Ilium sur la route d'Alexandrie de Troade ; enfin, que la triple course d'Hector autour de la ville doit nous paraître tout aussi absurde, puisque la crête ou arête montagneuse qui tient à la ville actuelle empêche absolument qu'on en fasse le tour. Le circuit de l'ancienne, au contraire, était parfaitement libre [1]. Ils admettaient qu'il ne restait plus de trace de l'ancienne Ilion, mais que rien n'était plus naturel, car toutes les villes environnantes n'ayant été que dévastées, sans être complètement détruites, tandis qu'Ilion avait été ruinée de fond en comble, on dut enlever de celle-ci jusqu'à la moindre pierre pour réparer les autres. On assure que ce fut d'Ilion qu'Archéanax de Mitylène tira toutes les pierres dont il avait besoin pour fortifier Sigée [2]. Démétrius soutenait que l'ancienne Ilion était à la place occupée de son temps par le *village des Iliens* (Ἰλιέων Κώμη) dont il indique exactement la situation en disant qu'elle est à 30 stades de Novum Ilium, et à 10 stades de la colline de Callicolone, laquelle est à 5 stades du Simoïs [3]. Strabon ne nous dit pas si Hestiée partageait l'opinion de Démétrius au sujet de Troie et du Ἰλιέων κώμη.

Toutes ces objections sont futiles. En traitant de la topographie, je crois avoir montré, que sauf le cours de ses rivières, aucun changement essentiel n'est arrivé dans la plaine de Troie depuis le siège fameux chanté par Homère, et que la distance de Novum Ilium à l'Hellespont doit avoir été la même alors qu'à présent. Quant au tombeau d'Æsyétès, Hestiée et Démétrius ont parfaitement raison de dire que le camp des Grecs devait se voir mieux du sommet de Pergame que d'un monticule situé sur la route

[1] Strab. XIII, p. 599 : Παρατίθησι δ' ὁ Δημήτριος καὶ τὴν Ἀλεξανδρίνην Ἑστίαιαν μάρτυρα, τὴν συγγράψασαν περὶ τῆς Ὁμήρου Ἰλιάδος, πυνθανομένην εἰ περὶ τὴν νῦν πόλιν ὁ πόλεμος συνέστη, καὶ . . . τὸ Τρωϊκὸν πεδίον, ὃ μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ τῆς θαλάττης ὁ ποιητὴς φράζει · τὸ μὲν γὰρ πρὸ τῆς νὺν πόλεως ὁρώμενον πρόχωμα εἶναι τῶν ποταμῶν ὕστερον γεγονός. Ὅ τε Πολίτης « ὃς Τρώων σκοπὸς ἷζε ποδωκείῃσι πεποιθώς, τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος, » μάταιος ἦν. Καὶ γὰρ εἰ ἐπ' ἀκροτάτῳ ὅμως [ἀπὸ] πολὺ ἂν μείζονος ὕψους τῆς ἀκροπόλεως ἐσκόπευεν ἐξ ἴσου σχεδόν τι διαστήματος, μὴ δεόμενος μηδὲν τῆς ποδωκείας τοὺ ἀσφαλοῦς χάριν · πέντε γὰρ διέχει σταδίους ὁ νὺν δεικνύμενος τοῦ Αἰσυήτου τάφος κατὰ τὴν εἰς Ἀλεξάνδρειαν ὁδόν · οὐδ' ἡ τοὺ Ἕκτορος δὲ περιδρομὴ ἡ περὶ τὴν πόλιν ἔχει τι εὔλογον · οὐ γάρ ἐστι περίδρομος ἡ νῦν διὰ τὴν συνεχῆ ῥάχιν · ἡ δὲ παλαιὰ ἔχει περιδρομήν.

[2] Strab. XIII, p. 599 : Οὐδὲν δ' ἴχνος σώζεται τῆς ἀρχαίας πόλεως. Εἰκότως · ἅτε γὰρ ἐκπεπορθημένων τῶν κύκλῳ πόλεων, οὐ τελέως δὲ κατεσπασμένων, ταύτης δ' ἐκ βάθρων ἀνατετραμμένης, οἱ λίθοι πάντες εἰς τὴν ἐκείνων ἀνάληψιν μετηνέχθησαν. Ἀρχαιάνακτα γοῦν φασι τὸν Μιτυληναῖον ἐκ τῶν ἐκεῖθεν λίθων τὸ Σίγειον τειχίσαι.

[3] Strab. XIII, p. 597 : Ὑπὲρ δὲ τούτου μικρὸν ἡ τῶν Ἰλιέων κώμη ἐστίν, ἐν ᾗ νομίζεται τὸ παλαιὸν Ἴλιον ἱδρῦσθαι πρότερον, τριάκοντα σταδίους διέχον ἀπὸ τῆς νῦν πόλεως, ὑπὲρ δὲ τῆς Ἰλιέων κώμης δέκα σταδίοις ἐστὶν ἡ Καλλικολώνη, λόφος τις, παρ' ὃν ὁ Σιμόεις ῥεῖ πεντάσταδιον διέχων.

d'Alexandrie de Troade à 5 stades de Novum Ilium. Car Alexandrie de Troade est au sud-ouest d'Ilium et la route qui y conduit, distinctement marquée par le gué du Scamandre à son entrée dans la plaine de Troie, va droit au sud jusqu'à Bounarbashi, tandis que l'Hellespont et le camp grec étaient, — et sont encore, — au nord d'Ilium. Mais au sud d'Ilium, dans la direction où doit avoir été la route d'Alexandrie de Troade, je vois du haut d'Hissarlik, à 930 mètres du mur sud de la ville, — mesure prise par moi-même, — un tumulus de 10 mètres de haut et de 119 mètres de circonférence. Ce doit être là le monticule funéraire qu'indiquent Hestiée et Démétrius, mais il est évident qu'ils ne prétendent y voir le tombeau d'Æsyétès que pour mieux prouver, — ce tumulus étant en ligne droite avec le camp des Grecs d'une part et le village des Iliens (Ἰλιέων κώμη) d'autre part — que ce dernier est le véritable emplacement de Troie. Le tumulus d'Æsyétès était probablement situé au village actuel de Koum Kioï, non loin du confluent du Scamandre et du Simoïs, car les restes d'un tumulus de plusieurs pieds de haut y sont encore visibles. Le tumulus considéré par Hestiée et Démétrius comme celui d'Æsyétès s'appelle maintenant Pasha Tepeh. Il a été fouillé par Mme Schliemann et j'aurai l'occasion d'en parler plus longuement [1].

D'après cette indication des distances, nous voyons que Démétrius tenait le mont Kara Your, que j'ai déjà décrit, pour la Callicolone homérique et que son Ἰλιέων Κώμη doit avoir occupé une colline basse, sur le domaine de M. Calvert, au nord-est de Thymbra, juste en face du marais, aujourd'hui desséché, que l'on a coutume d'appeler le Duden. Quelques poteries grecques très grossières marquent l'emplacement d'un ancien village, mais il n'y a pas d'accumulation de *débris*. Démétrius fait une supposition toute gratuite en disant que Troie a disparu sans laisser de traces. Mais je ne vois aucune objection à admettre que les pierres des murs de la ville basse de Troie aient pu être employées pour construire d'autres cités et surtout les murs de Sigée, car c'est un fait qu'il n'y a que peu de ruines des murs de la ville basse de Troie et même ces ruines se trouvent à une grande profondeur. Si, comme j'espère le prouver, Hissarlik marque l'emplacement de la Pergame de Troie, les murs de l'Acropole étaient déjà enfouis sous six mètres de terre quand Sigée fut bâtie au septième siècle av. J.-C. Comme il ne restait aucun vestige visible de l'antique cité, le peuple croyait naturellement que les ruines avaient entièrement disparu : — « etiam periere ruinæ ». — « Néanmoins, Strabon, qui n'avait pas visité la Troade, adopte, comme dit Grote [2], l'hypothèse dénuée de preuves qu'avance Démétrius, comme si elle était un fait démontré authentique, en établissant une distinction formelle entre l'ancienne ville d'Ilion et la nouvelle, et même en critiquant Hellanicus pour avoir conservé la loi locale reçue. Mais aucun autre auteur des temps anciens, excepté Strabon, n'a

---

[1] Voyez le chapitre sur les Tumuli héroïques.

[2] *Hist. of Greece*, t. II, p. 302.

suivi Démétrius et Hestiée sous ce rapport. » Polémon, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était originaire du village ilien de Glykeia, n'aurait pas supporté l'idée que Ilium et l'antique Troie ne fussent pas considérées comme une même ville, car l'ouvrage où il décrit les lieux et les monuments d'Ilium suppose l'identité de la ville ancienne et de la ville moderne, comme un fait hors de toute discussion.

Novum Ilium continua à être universellement considéré et traité comme la véritable Troie homérique. Selon Strabon[1], Novum Ilium eut beaucoup à souffrir du rebelle romain Fimbria qui, dans la guerre contre Mithridate, en fit le siège et l'enleva de vive force. Fimbria avait accompagné comme questeur en Asie le consul Valerius Flaccus désigné pour combattre Mithridate; puis, une fois en Bithynie, il avait soulevé l'armée et tué de sa main le consul, s'était ensuite emparé du commandement, avait poussé jusqu'à Ilium, et, sur le refus des habitants de recevoir un brigand tel que lui, il avait mis le siège devant la ville, et l'avait prise au bout de dix jours. Comme il se glorifiait bien haut qu'une ville, qu'Agamemnon, avec ses mille vaisseaux et le secours de la Grèce entière confédérée avait eu de la peine à prendre en dix ans, eût été réduite par lui en dix jours, un Ilien l'interrompant : « Hector n'était plus là, dit-il, pour défendre la ville! » Sur ces entrefaites, Sylla débarqua en Asie; il fit mettre à mort Fimbria, et, ayant conclu avec Mithridate une convention qui forçait ce prince à rentrer dans ses États, il indemnisa les Iliens en accordant à leur ville d'importantes réparations. On ne s'en tint pas là pourtant, et de nos jours le divin César voulut faire plus encore, par intérêt pour les Iliens assurément, mais en même temps aussi par émulation à l'endroit d'Alexandre (le Grand)...; mais César, outre sa passion pour la mémoire d'Alexandre, avait un autre mobile qui le porta, d'une ardeur toute juvénile, à combler les Iliens de ses bienfaits : il était personnellement uni à ce peuple par des liens de parenté, et d'une parenté mieux établie, plus notoire, que celle du héros macédonien; oui certes, plus notoire, car d'abord il était Romain, et les Romains, on le sait, regardent Énée comme l'auteur de leur race; puis il portait le nom de *Julius*, et ce nom lui venait d'un de ses ancêtres appelé Jule ou Iule

---

[1] XIII, 594 : Εἶτ' ἐκάκωσαν αὐτὴν πάλιν οἱ μετὰ Φιμβρίου Ῥωμαῖοι λαβόντες ἐκ πολιορκίας ἐν τῷ Μιθριδατικῷ πολέμῳ. Συνεπέμφθη δὲ ὁ Φιμβρίας ὑπάτῳ Οὐαλερίῳ Φλάκκῳ ταμίας προχειρισθέντι ἐπὶ τὸν Μιθριδάτην · καταστασιάσας δὲ καὶ ἀνελὼν τὸν ὕπατον κατὰ Βιθυνίαν αὐτὸς κατεστάθη κύριος τῆς στρατιᾶς, καὶ προελθὼν εἰς Ἴλιον, οὐ δεχομένων αὐτὸν τῶν Ἰλιέων ὡς ληστήν, βίαν τε προσφέρει καὶ δεκαταίους αἱρεῖ · καυχωμένου δ' ὅτι ἣν Ἀγαμέμνων πόλιν δεκάτῳ ἔτει μόλις εἷλε τὸν χιλιόναυν στόλον ἔχων καὶ τὴν σύμπασαν Ἑλλάδα συστρατεύουσαν, ταύτην αὐτὸς δεκάτῃ ἡμέρᾳ χειρώσαιτο, εἶπέ τις τῶν Ἰλιέων « οὐ γὰρ ἦν Ἕκτωρ ὁ ὑπερμαχῶν τῆς πόλεως ». τοῦτον μὲν οὖν ἐπελθὼν Σύλλας κατέλυσε, καὶ τὸν Μιθριδάτην κατὰ συμβάσεις εἰς τὴν οἰκείαν ἀπέπεμψε, τοὺς δ' Ἰλιέας παρεμυθήσατο πολλοῖς ἐπανορθώμασι. Καθ' ἡμᾶς μέντοι Καῖσαρ ὁ θεὸς πολὺ πλέον αὐτῶν προὐνόησε ζηλώσας ἅμα καὶ Ἀλέξανδρον... ὁ δὲ Καῖσαρ καὶ φιλαλέξανδρος ὢν καὶ τῆς πρὸς τοὺς Ἰλιέας συγγενείας γνωριμώτερα ἔχων τεκμήρια, ἐπερρώσθη πρὸς τὴν εὐεργεσίαν νεανικῶς· γνωριμώτερα δέ, πρῶτον μὲν ὅτι Ῥωμαῖος, οἱ δὲ Ῥωμαῖοι τὸν Αἰνείαν ἀρχηγέτην ἡγοῦνται, ἔπειτα ὅτι Ἰούλιος ἀπὸ Ἰούλου τινὸς τῶν προγόνων. Ἐκεῖνος δ' ἀπὸ Ἰούλου τὴν προσωνυμίαν ἔσχε ταύτην, τῶν ἀπογόνων εἷς ὢν τῶν ἀπὸ Αἰνείου. Χώραν τε δὴ προσένειμεν αὐτοῖς καὶ τὴν ἐλευθερίαν καὶ τὴν ἀλειτουργησίαν αὐτοῖς συνεφύλαξε καὶ μέχρι νῦν συμμένουσιν ἐν τούτοις.

apparemment en l'honneur du fils d'Énée étant du nombre des descendants directs du héros troyen. César attribua donc aux Iliens tout un territoire, et, non content de cela, il leur assura, avec le maintien de leur autonomie, une exemption pleine et entière de toutes les charges publiques, avantage qu'ils ont conservé jusqu'à présent.

Mais Appien [1] raconte différemment la conquête d'Ilium par Fimbria : « Les habitants d'Ilion, assiégés par lui, recoururent à Sylla. Celui-ci leur ayant dit qu'il viendrait à leur secours, leur prescrivit de déclarer pour le moment à Fimbria qu'ils s'étaient mis sous la protection de Sylla ; Fimbria, à cette nouvelle, les félicita d'être des amis des romains, et il leur demanda de le recevoir dans leur ville étant comme lui-même Romain, jouant avec ironie sur la prétendue parenté des Romains et des Iliens. Une fois entré, il tua tous ceux qu'il rencontra et mit le feu partout ; il tourmenta de mille façons ceux qui s'étaient rendus auprès de Sylla, sans épargner les lieux sacrés, ni aucun de ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Athéné, et qu'il brûla avec le temple même. Il démolit les remparts de la ville ; et, le lendemain, il en fit le tour, pour s'assurer que rien n'en restait debout. Ainsi cette ville périt par la main d'un peuple de même race, n'ayant jamais souffert rien de pis au temps d'Agamemnon ; il n'en resta ni une maison, ni un temple, ni une statue de dieu. Quant à celle d'Athéné, que l'on appelle *Palladion* et qui passe pour être tombée du ciel, quelques-uns pensent qu'elle fut alors trouvée intacte, sous des débris de murs qui l'avaient recouverte, si toutefois, pendant le siège de Troie, Diomède et Ulysse ne l'avaient pas déjà emportée d'Ilion. » Appien ajoute que cet événement eut lieu à la fin de la 173e olympiade (c'est-à-dire en 84 avant J.-C.).

Ce récit de la destruction complète d'Ilium, tel qu'il est donné par Appien, semble difficile à admettre, d'autant plus que Strabon, qui vivait au temps de Jules César et d'Auguste (près de deux cents ans avant Appien) et qui était presque contemporain de l'événement, parle seulement de la prise d'Ilion et non pas de sa destruction de fond en comble.

Selon Suétone, Jules César projetait même de faire d'Ilium la capitale de l'empire romain [2] et Horace, dans l'ode célèbre [3], sur laquelle nous aurons occasion de revenir, attribue un semblable projet à Auguste.

---

[1] I, p. 364-365 : Ἰλιεῖς δὲ πολιορκούμενοι πρὸς αὐτοῦ κατέφυγον μὲν ἐπὶ Σύλλαν, Σύλλα δὲ φήσαντος αὐτοῖς ἥξειν, καὶ κελεύσαντος ἐν τοσῷδε Φιμβρίᾳ φράζειν ὅτι σφᾶς ἐπιτετρόφασι τῷ Σύλλᾳ, πυθόμενος ὁ Φιμβρίας ἐπήνεσε μὲν ὡς ἤδη Ῥωμαίων φίλους, ἐκέλευσε δὲ καὶ αὐτὸν ὄντα Ῥωμαῖον ἔσω δέχεσθαι, κατειρωνευσάμενός τι καὶ τῆς συγγενείας τῆς οὔσης ἐς Ῥωμαίους Ἰλιεῦσιν. Ἐσελθὼν δὲ τοὺς ἐν ποσὶ πάντας ἔκτεινε καὶ πάντα ἐνεπίμπρη, καὶ τοὺς πρεσβεύσαντας ἐς τὸν Σύλλαν ἐλυμαίνετο ποικίλως, οὔτε τῶν ἱερῶν φειδόμενος οὔτε τῶν ἐς τὸν νεὼν τῆς Ἀθηνᾶς καταφυγόντων, οὓς αὐτῷ νεῷ κατέπρησεν. Κατέσκαπτε δὲ καὶ τὰ τείχη, καὶ τῆς ἐπιούσης ἠρεύνα περιιὼν μή τι συνέστηκε τῆς πόλεως ἔτι. Ἣ μὲν δὴ χείρονα τῶν ἐπὶ Ἀγαμέμνονι παθοῦσα ὑπὸ συγγενοῦς διολώλει, καὶ οἰκόπεδον οὐδὲν οὔτης οὐδ' ἱερὸν οὐδ' ἄγαλμα ἔτι ἦν· τὸ δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ἕδος, ὅ Παλλάδιον καλοῦσι καὶ διοπετὲς ἡγοῦνται, νομίζουσί τινες εὑρεθῆναι τότε ἄθραυστον, τῶν ἐπιπεσόντων τειχέων αὐτὸ περικαλυψάντων, εἰ μὴ Διομήδης αὐτὸ καὶ Ὀδυσσεὺς ἐν τῷ Τρωϊκῷ ἔργῳ μετήνεγκαν ἐξ Ἰλίου.

[2] Sueton., *Cæs.*, 79.

[3] Horat., *Carm.* III, 3. Voy. chap. IV, pp. 204, 205.

Meyer[1] cite un passage de Nicolas de Damas[2] d'après lequel « Julie, fille d'Auguste, vint de nuit à Ilium sans y être attendue, et en passant le Scamandre qui avait débordé et qui était très rapide, elle faillit se noyer. L'époux de Julie, Agrippa, frappa les Iliens d'une amende de cent mille deniers pour les punir de n'avoir pas pris les précautions nécessaires à la sûreté de la princesse; mais il leur eût été difficile de le faire n'étant pas avertis de son projet de visiter leur ville. Nicolas eut beaucoup de peine à obtenir la remise de cette peine par l'intercession d'Hérode. »

Le fils de Julia, Caïus César, qui fut adopté par son grand-père Auguste et qui devint gouverneur d'Asie à dix-neuf ans, doit aussi avoir visité Ilium, s'y être intéressé et lui avoir prodigué les faveurs; car, dans une inscription trouvée à Hissarlik, il est appelé le parent, le bienfaiteur et le patron d'Ilium[3].

Ovide[4] mentionne la visite qu'il fit à Ilium. Selon Tacite[5], Néron, âgé de seize ans seulement (53 après J.-C.), fit, en grec, un discours au Forum pour défendre la cause d'Ilium. Après avoir rappelé, avec éloquence, l'origine troyenne des Romains, il obtint que les habitants d'Ilium fussent exemptés de toute charge publique. Suétone nous apprend que Claude déclara les Troyens exempts pour jamais de tout tribut comme étant les auteurs de la race romaine; et, à cette occasion, il donna lecture d'une ancienne lettre grecque du sénat et du peuple au roi Seleucus; lettre par laquelle les Romains lui promettaient alliance et amitié, à condition qu'il affranchirait de tout impôt les Troyens, leurs frères[6].

Eckenbrecher[7] cite les termes dont Tacite se sert[8] : « Ilion allégua vainement que Troie était le berceau de Rome : elle n'avait d'autre titre que son antiquité; » et il ajoute : « Ceci prouve que Tacite reconnaissait l'ancienne gloire des Iliens et ainsi l'identité de leur ville avec la Troie homérique. » Il dit encore que Pline[9] parle de l'Ilium historique en disant que « d'elle provient toute la gloire de cette contrée ». Il cite aussi le témoignage de Pomponius Méla[10], qui appelle l'Ilion de son temps « Urbs bello excidioque clarissima ». Eckenbrecher constate en outre « que l'identité de l'Ilium historique avec l'Ilion homérique est reconnue par Diony-

---

[1] Ed. Meyer, *Geschichte von Troas;* Leipzig, 1877, p. 96.

[2] *De Vita sua :* Fragm. 3, ed. Müller et Dindorf.

[3] L'inscription est donnée dans le chapitre sur Novum Ilium.

[4] *Fast.* VI, 421-424 :

Creditur armiferae signum coeleste Minervae
Urbis in Iliacae desiluisse juga :
Cura videri fuit, vide templumque locumque,
Hoc superest illi : Pallada Roma tenet.

[5] *Ann.* XII, 58.

[6] Suet. *Claud. :* « Iliensibus, quasi Romanae gentis auctoribus, tributa in perpetuum remisit, recitata vetere epistola Graeca senatus populique Romani, Seleuco regi amicitiam et societatem ita demum pollicentis, si consanguineos suos, Ilienses ab omni genere immunes praestitisset. »

[7] Eckenbrecher, *Die Lage der Homer. Troja.* p. 39.

[8] *Ann.* IV, 55 : « Ne Ilienses quidem, cum parentum urbis Romae Trojam referrent, nisi antiquitatis gloria pollebant. »

[9] *H. N.* V, 33 : « Ac mille quingentis passibus remotum a portu Ilium immune, — unde omnis rerum claritas. » Je dirai ici, une fois pour toutes, que je cite toujours Pline d'après l'édition de E. Littré; Paris, 1860.

[10] I, 18.

sius Periégètes (circ. 270 après J.-C.), l'orateur Aristides[1] (150 après J.-C.), Stéphanus (*de Urbe*), et Suidas (*in voce*) ».

Les médailles iliennes avec les noms et effigies des empereurs et impératrices romaines, et la légende : « Hector des Iliens », ou « Priam des Iliens », sont encore des preuves que l'identité de Novum Ilium avec la Troie homérique continuait d'être admise[2].

L'empereur Caracalla montra sa vénération pour la sainte Ilium, le berceau des ancêtres de Rome, d'une manière singulière : « Après avoir traversé l'Hellespont, non sans courir des dangers, il honora Achille en lui offrant des sacrifices funèbres et en exécutant, lui et ses soldats, des courses en armes autour de son tombeau ; à cette occasion, il donna de l'argent à ses troupes, comme si elles avaient remporté un grand succès et qu'elles eussent véritablement pris l'antique Ilion, et il dressa une statue de bronze à Achille[3].

Selon Hérodien[4] : « Caracalla alla voir les ruines de l'ancienne Troie (ici nous devons entendre tous les restes qui étaient montrés par les Iliens, comme ceux de l'ancienne Troie) et vint au tombeau d'Achille. Il le couvrit de couronnes et de fleurs ; et, oubliant Alexandre, ne pensa plus qu'à imiter le héros d'Homère. Mais il lui manquait un Patrocle dont il pût pleurer la mort ; il en trouva un fort à propos. Festus, l'un de ses affranchis, pour lequel il avait beaucoup d'affection, et qui tenait l'agenda du prince, mourut pendant qu'il était à Troie ; quelques historiens ont même prétendu qu'il le fit empoisonner exprès. Le nouvel Achille fit porter le mort sur un bûcher autour duquel il immola toutes sortes de victimes ; il y mit ensuite le feu, et, faisant des libations, il invoqua les vents à l'exemple de cet ancien héros. Mais, lorsqu'il vint à chercher des cheveux pour jeter dans la flamme, il se fit moquer de tout le monde, car il en avait si peu, qu'il eut bien de la peine à en amasser assez pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie. » Je montrerai dans les pages suivantes que Caracalla érigea en l'honneur de Festus le tumulus appelé maintenant Ujek Tepeh, qui est le plus grand de la Troade[5].

---

[1] II, 369, ed. Dindorf : Ἐνθυμεῖσθαι χρὴ καὶ λέγειν — ὅτι ἑάλω μὲν Ἴλιος, ἡ δυνατωτάτη τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλις κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους, ἀλλ' ὅμως οἰκεῖται νῦν Ἴλιος.

[2] Voy. la description des médailles iliennes dans le chapitre sur Novum Ilium.

[3] Dio Cass. LXXVII, 16 : καὶ τὸν Ἑλλήσποντον οὐκ ἀκινδύνως διαβαλών, τόν τε Ἀχιλλέα καὶ ἐναγίσμασι, καὶ περιδρομαῖς ἐνοπλίοις καὶ ἑαυτοῦ καὶ τῶν στρατιωτῶν ἐτίμησε, καὶ ἐπὶ τούτῳ ἐκείνοις τε, ὡς καὶ μέγα τι κατωρθωκόσι, καὶ τὸ Ἴλιον ὡς ἀληθῶς αὐτὸ τὸ ἀρχαῖον ᾑρηκόσι, χρήματα ἔδωκε, καὶ αὐτὸν τὸν Ἀχιλλέα χαλκοῦν ἔστησεν.

[4] Herodian. IV, 8, 4, 5 : Ἐπελθὼν δὲ πάντα τὰ τῆς πόλεως [Ἰλίου] λείψανα, ἧκεν ἐπὶ τὸν Ἀχιλλέως τάφον, στεφάνοις τε κοσμήσας καὶ ἄνθεσι πολυτελῶς πάλιν Ἀχιλλέα ἐμιμεῖτο. Ζητῶν τε καὶ Πάτροκλόν τινα ἐποίησέ τι τοιοῦτον. Ἦν αὐτῷ τις τῶν ἀπελευθέρων φίλτατος, Φῆστος μὲν ὄνομα, τῆς δὲ βασιλείου μνήμης προεστώς. Οὗτος ὄντος αὐτοῦ ἐν Ἰλίῳ ἐτελεύτησεν, ὡς μέν τινες ἔλεγον, φαρμάκῳ ἀναιρεθεὶς ἵν' ὡς Πάτροκλος ταφῇ, ὡς δὲ ἕτεροι ἔφασκον, νόσῳ διαφθαρείς. Τούτου κομισθῆναι κελεύει τὸν νέκυν, ξύλων τε πολλῶν ἀθροισθῆναι πυράν· ἐπιθείς τε αὐτὸν ἐν μέσῳ καὶ παντοδαπὰ ζῷα κατασφάξας ὑφῆψέ τε, καὶ φιάλην λαβὼν σπένδων τε τοῖς ἀνέμοις εὔχετο. Πάνυ τε ὢν ψιλοκόρσης, πλόκαμον ἐπιθεῖναι τῷ πυρὶ ζητῶν ἐγελᾶτο· πλὴν ὧν εἶχε τριχῶν ἀπεκείρατο.

[5] Voy. la description de ce tumulus dans le chapitre sur les Tumuli héroïques.

Lorsque Constantin le Grand résolut de bâtir pour son vaste empire une capitale nouvelle destinée à remplacer la vieille Rome, il pensa d'abord à fonder la *nova Roma* dans le pays des premiers ancêtres des Romains. Selon Zozime, il choisit un lieu situé entre Alexandria Troas et l'ancien Ilium (μεταξὺ Τρῳάδος καὶ τῆς ἀρχαίας Ἰλίου); selon Zonaras il choisit Sigée (ἐν Σιγαίῳ, sic), et posa les premières fondations; une partie du mur d'enceinte avait même été bâtie quand il se décida pour Byzance [1], qui convenait beaucoup mieux. Meyer [2] rapporte que la statue de Constantin, qui fut élevée sur la colonne de porphyre (la « colonne brûlée » de Stamboul) passe pour avoir été primitivement une statue d'Apollon qui décorait Ilium [3].

Je dois à l'obligeance de mon ami le Dr Carl Henning, le savant secrétaire de l'empereur du Brésil, la copie d'une lettre de l'empereur Julien, dont il a découvert le manuscrit dans la bibliothèque Harleyenne, 5610 [4]. Je la donne fidèlement traduite, comme un des documents les plus importants pour l'histoire de Novum Ilium :

---

[1] Zosim. II, 30; Zonar. *Ann.*, p. 5, ed. Venet. cf. E. Meyer, *Gesch. von Troas*, pp. 96-97.

[2] E. Meyer, *Gesch. von Troas*, p. 97.

[3] Zonar., p. 6, C. : Λέγεται δὲ καὶ Ἀπόλλωνος εἶναι στήλην τὸ ἄγαλμα, καὶ μετενεχθῆναι ἀπὸ τῆς ἐν Φρυγίᾳ πόλεως τοῦ Ἰλίου.

[4] Le docteur Hennig a publié le texte de cette lettre inédite dans l'*Hermès*, t. IX, pp. 257-266 : Πηγάσιον ἡμεῖς οὔποτ' ἂν προσήκαμεν ῥᾳδίως, εἰ μὴ σαφῶς ἐπεπείσμεθα, ὅτι καὶ πρότερον εἶναι δοκῶν τῶν Γαλιλαίων ἐπίσκοπος ἠπίστατο σέβεσθαι καὶ τιμᾶν τοὺς θεούς. Οὐκ ἀκοὴν ἐγώ σοι ταῦτα ἀπαγγέλλω τῶν πρὸς ἔχθραν καὶ φιλίαν λέγειν εἰωθότων, ἐπεὶ καὶ ἐμοὶ πάνυ διετεθρύλλητο τὰ τοιαῦτα περὶ αὐτοῦ, καὶ νὴ τοὺς θεοὺς ᾤμην οὕτω χρῆναι μισεῖν αὐτόν, ὡς οὐδένα τῶν πονηροτάτων. Ἐπεὶ δὲ κληθεὶς εἰς τὸ στρατόπεδον ὑπὸ τοῦ μακαρίτου Κωνσταντίου ταύτην ἐπορευόμην τὴν ὁδόν, ἀπὸ τῆς Τρῳάδος ὄρθρου βαθέος διαναστάς, ἦλθον εἰς τὸ Ἴλιον περὶ πλήθουσαν ἀγοράν. Ὁ δὲ ὑπήντησε καὶ βουλομένῳ τὴν πόλιν ἱστορεῖν (ἦν γάρ μοι τοῦτο πρόσχημα τοῦ φοιτᾶν εἰς τὰ ἱερά) περιηγητής τε ἐγένετο καὶ ἐξενάγησέ με πανταχοῦ. Ἄκουε τοίνυν ἔργα καὶ λόγους ἀφ' ὧν ἄν τις εἰκάσειεν οὐκ ἀγνώμονα τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς αὐτόν. ἡρῷόν ἐστιν Ἕκτορος ὅπου χαλκοῦς ἕστηκεν ἀνδριὰς ἐν ναΐσκῳ βραχεῖ. Τούτῳ τὸν μέγαν ἀντέστησαν Ἀχιλλέα κατὰ τὸ ὕπαιθρον. Εἰ τὸν τόπον ἐθεάσω, γνωρίζεις δήπουθεν ὃ λέγω. Τὴν μὲν οὖν ἱστορίαν δι' ἣν ὁ μέγας Ἀχιλλεὺς ἀντιτεταγμένος αὐτῷ πᾶν τὸ ὕπαιθρον κατείληφεν, ἔξεστί σοι τῶν περιηγητῶν ἀκούειν· ἐγὼ δὲ καταλαβὼν ἐμπύρους ἔτι, μικροῦ δέω φάναι λαμπροὺς ἔτι τοὺς βωμοὺς καὶ λιπαρῶς ἀληλιμμένην τὴν τοῦ Ἕκτορος εἰκόνα, πρὸς Πηγάσιον ἀπιδὼν ' τί ταῦτα' εἶπον ' Ἰλιεῖς θύουσιν; 'ἀποπειρώμενος ἠρέμα πῶς ἔχει γνώμης. Ὁ δέ ' καὶ τί τοῦτο ἄτοπον, ἄνδρα ἀγαθὸν ἑαυτῶν πολίτην, ὥσπερ ἡμεῖς' ἔφη ' τοὺς μάρτυρας, εἰ θεραπεύουσιν;' ἡ μὲν οὖν εἰκὼν οὐχ ὑγιής. Ἡ δὲ προαίρεσις ἐν ἐκείνοις ἐξεταζομένη τοῖς καιροῖς ἀστεία. Τί δὴ τὸ μετὰ τοῦτο; 'βαδίσωμεν' ἔφην 'ἐπὶ τὸ τῆς Ἰλιάδος Ἀθηνᾶς τέμενος.' ὃ δὲ καὶ μάλα προθύμως ἀπήγαγέ με καὶ ἀνέῳξε τὸν νεών, καὶ ὥσπερ μαρτυρούμενος ἐπέδειξέ μοι πάντα ἀκριβῶς σῶα τὰ ἀγάλματα, καὶ ἔπραξεν οὐδὲν ὧν εἰώθασιν οἱ δυσσεβεῖς ἐκεῖνοι πράττειν, ἐπὶ τοῦ μετώπου τὸ ὑπόμνημα τοῦ δυσσεβοῦς σκιαγραφοῦντες, οὐδὲ ἐσύριττεν, ὥσπερ ἐκεῖνοι, αὐτὸς καθ' ἑαυτόν. Ἡ γὰρ ἄκρα θεολογία παρ' αὐτοῖς ἐστι δύο ταῦτα, συρίττειν τε πρὸς τους δαίμονας καὶ σκιαγραφεῖν ἐπὶ τοῦ μετώπου τὸν σταυρόν. Δύο ταῦτα ἐπηγγειλάμην εἰπεῖν σοι· τρίτον δὲ ἐλθὸν ἐπὶ νοῦν οὐκ οἶμαι χρῆναι σιωπᾶν. Ἠκολούθησέ μοι καὶ πρὸς τὸ Ἀχίλλειον ὁ αὐτός, καὶ ἀπέδειξε τὸν τάφον σῶον· ἐπεπύσμην δὲ καὶ τοῦτον ὑπ' αὐτοῦ διεσκάφθαι. Ὁ δὲ καὶ μάλα σεβόμενος αὐτῷ προσῄει. Ταῦτα εἶδον αὐτός. Ἀκήκοα δὲ παρὰ τῶν νῦν ἐχθρῶς ἐχόντων πρὸς αὐτόν, ὅτι καὶ προσεύχοιτο λάθρα καὶ προσκυνοίη τὸν Ἥλιον. Ἆρα οὐκ ἂν ἐδέξω με καὶ ἰδιώτην μαρτυροῦντα; τῆς περὶ τοὺς θεοὺς διαθέσεως ἑκάστου τίνες ἂν εἶεν ἀξιοπιστότεροι μάρτυρες αὐτῶν τῶν θεῶν; ἡμεῖς ἂν ἱερέα Πηγάσιον ἐποιοῦμεν, εἰ συνεγνώκειμεν αὐτῷ τι περὶ τοὺς θεοὺς δυσσεβές; εἰ δὲ ἐν ἐκείνοις τοῖς χρόνοις εἴτε δυναστείας ὀρεγόμενος εἴθ', ὅπερ πρὸς ἡμᾶς ἔφη πολλάκις, ὑπὲρ τοῦ σῶσαι τῶν θεῶν τὰ ἕδη τὰ ῥάκια ταῦτα περιαμπέσχετο καὶ τὴν ἀσέβειαν μέχρι ὀνόματος ὑπεκρίνατο (πέφηνε γὰρ οὐδὲν οὐδαμοῦ τῶν ἱερῶν ἠδικηκὼς πλὴν ὀλίγων παντάπασι λίθων ἐκ καταλύματος, ἵνα αὐτῷ σώζειν ἐξῇ τὰ λοιπά), τοῦτο ἐν λόγῳ ποιούμεθα καὶ οὐκ αἰσχυνόμεθα ταῦτα περὶ αὐτὸν πράττοντες ὅσαπερ Ἀφόβιος ἐποίει καὶ οἱ Γαλιλαῖοι πάντες προσεύχονται πάσχοντα ἰδεῖν αὐτόν; εἴ τι μοι προσέχεις, οὐ τοῦτον μόνον ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους οἳ μετατέθεινται τιμήσεις, ἵν' οἱ μὲν ῥᾷον ὑπακούσωσιν ἡμῖν ἐπὶ τὰ καλὰ προκαλουμένοις, οἱ δ' ἧττον χαίρωσιν. εἰ δὲ τοὺς αὐτομάτους ἰόντας ἀπελαύνοιμεν, οὐδεὶς ὑπακούσεται ῥᾳδίως παρακαλοῦσιν.

« Nous n'aurions pas facilement admis Pégasius, si nous n'avions été persuadés que, bien qu'en apparence évêque des Galiléens, il savait respecter et honorer les dieux. Et je ne te dis pas cela sur le rapport de gens habitués à parler en ennemis ou en amis ; car, depuis longtemps, c'étaient là les bruits répandus sur son compte ; et, par les dieux, je croyais bien devoir le haïr à l'égal des plus méchants. Mais lorsque, appelé à l'armée par le défunt Constance, je faisais route pour ce pays, en quittant Alexandrie de Troade au point du jour, j'entrai dans Ilion à l'heure du marché. Il vint à ma rencontre ; comme je voulais connaître la ville (ce qui m'était un prétexte pour visiter les temples), il se fit mon guide et me conduisit partout.

« Apprends maintenant les actes et les paroles qui permettent de supposer qu'il n'était pas indifférent à l'égard des dieux. Il y a un sanctuaire d'Hector où la statue du héros se dresse dans un édicule. En face, on a érigé à ciel ouvert une grande statue d'Achille. Si tu as vu l'endroit, tu reconnais probablement ce que je dis. Quant à l'histoire qui explique pourquoi le grand Achille occupe, en face d'Hector, tout l'espace à ciel ouvert, tu peux l'apprendre de la bouche des guides. Quant à moi, trouvant les autels encore brûlants et allumés et la statue d'Hector toute luisante d'huile, me tournant vers Pégasius : « Qu'est cela ? les Iliens sacrifient donc ? » lui dis-je, pour sonder doucement sa pensée. « Qu'y a-t-il d'étrange, répondit-il, à ce « que les Iliens honorent un héros, leur concitoyen, comme nous honorons « les martyrs ? »

« La comparaison n'est pas juste ; mais, à tenir compte des circonstances, l'intention était de bon goût. Qu'arriva-t-il ensuite ? Allons, lui dis-je, au sanctuaire d'Athéné ilienne. Et lui, avec empressement, m'y conduisit, et il ouvrit le temple, où il me montra, comme en me prenant à témoin, toutes les statues absolument en bon état ; et il ne fit rien de ce que les impies font d'ordinaire, dessinant sur leur visage le signe de l'impie [1] (c'est-à-dire le signe de la croix). Il ne siffla point, comme eux, entre ses lèvres; car voilà chez eux le comble de la théologie : siffler devant les idoles [2] et faire sur leur front le signe de la croix. Ces deux choses-là, je me promet-

[1] Σκιαγραφοῦντες, qui font le signe de la croix pour la montre avec un doigt; de même σκιαμαχοῦντες, qui font semblant de se battre.

[2] Mon ami, l'honorable Alexandre Ranghabé, ambassadeur de Grèce à Berlin, me rappelle que le terme δαίμονες était à cette époque appliqué aux anciens dieux identifiés avec les démons ; les chrétiens, en conséquence, sifflaient afin de détourner leur influence, comme maintenant, dans l'église grecque, quand le prêtre baptise un enfant, il souffle trois fois dans l'eau baptismale, et crache trois fois sur l'enfant afin d'en chasser la puissance du démon.

Je pourrais ajouter que l'habitude de cracher trois fois pour détourner l'influence des mauvais esprits paraît être très ancienne. Nous lisons dans Théocrite, idylle VI, vers 39 : ὡς μὴ βασκανθῶ δέ, τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον (Pour prévenir que je sois ensorcelé, je crachai trois fois dans mon sein) ; et dans Lucien, *Menippos* ou *Necyomanteia*, p. 465 : μετὰ δ'οὖν τὴν ἐπῳδὴν τρὶς ἄν μου πρὸς τὸ πρόσωπον ἀποπτύσας, ἐπανῄειν πάλιν οὐδένα τῶν ἀπαντώντων προσβλέπων (Après la sentence magique, il me cracha trois fois dans la figure et retourna sans regarder personne de ceux qu'il rencontra). Le nombre trois était en usage aussi pour la récitation de formules, comme nous voyons, p. e., dans Pline, *H. N.*, XXVIII, 4 : « Cæsarem dictatorem post unum ancipitem vehiculi casum, ferunt semper, ut primum concedisset, id quod plerosque nunc facere scimus, carmine ter repetito securitatem itinerum aucupari solitum. »

tais de t'en faire part ; une troisième me vient à l'esprit, que je ne crois pas devoir taire : le même homme me suivit à l'Achilléon, et me montra le tombeau intact. J'avais entendu dire que ce tombeau avait été fouillé par lui ; mais il s'en approcha avec beaucoup de respect. Voilà ce que j'ai vu de mes yeux. J'ai su encore, par ceux qui lui sont aujourd'hui hostiles, qu'il faisait en secret des prières et des adorations au soleil. Même, si j'étais un simple particulier, n'admettrais-tu pas mon témoignage ? Or, qui pourrait témoigner, mieux que les dieux eux-mêmes, des dispositions d'un homme envers eux ? Aurions-nous fait de Pégasius un prêtre, si nous avions connu en lui quelque impiété contre les dieux ? Si, dans ce temps-là, soit par ambition de quelque pouvoir ; soit, comme il nous l'a souvent dit, en vue de sauver les sanctuaires des dieux, il s'est affublé de ces haillons et a joué l'impiété en paroles (car, en réalité, il n'a commis aucun acte contre les choses sacrées, si ce n'est qu'il a remué quelques pierres du vestibule, afin de pouvoir sauver le reste), nous avons égard à cette conduite et nous ne rougissons pas de faire à son sujet ce que faisait Aphobius. Et puis, tous les Galiléens souhaitent de le voir souffrir. Si tu veux bien m'écouter, tu honoreras non seulement cet homme, mais tous ceux qui reviennent à nous, pour que les uns écoutent plus facilement nos exhortations à prendre la bonne voie, et pour que les chrétiens aient moins à se réjouir. Si nous repoussions ceux qui viennent spontanément à nous, nul n'écouterait volontiers nos encouragements. »

Le Dr Henning, dans son commentaire au sujet de cette lettre, s'exprime ainsi : « Le manuscrit est du quatorzième siècle ; il appartient au British Museum. Le destinataire de la lettre n'est pas nommé ; c'était, à ce qu'il semble, un ami de l'empereur, qui, probablement, comme gouverneur de quelque province, lui avait reproché de confier un poste sacerdotal influent à un homme tel que Pégasius, soupçonné de christianisme ou du moins convaincu d'avoir été chrétien. Julien se défend et montre comment, lorsqu'il visita Ilion, n'étant encore que prince, il avait eu l'occasion de reconnaître les sentiments païens de ce faux chrétien, tout évêque chrétien qu'il fût. Julien écrivit la lettre étant empereur ; c'est-à-dire entre 361 et 363 après J.-C. Tout d'abord, cette lettre nous apporte un supplément d'informations pour l'histoire de Novum Ilium, dont l'existence ne peut être attestée par les médailles que jusqu'à l'année 350. Au milieu du quatrième siècle, Julien vint, en se rendant au camp de Constance, de Troas ('Αλεξάνδρεια ἡ Τρωάς) à Ilium. Là, il est promené à travers la ville, et conduit aux temples par Pégasius. Il lui montre Τὸ ἡρῷον Ἕκτορος, avec sa statue de bronze ἐν ναΐσκῳ βραχεῖ, τὸν μέγαν Ἀχιλλέα ἀντιτεταγμένον αὐτῷ κατὰ τὸ ὕπαιθρον. Sur les autels brûlent encore les charbons des sacrifices faits par les Iliens. Pégasius conduit ensuite Julien au τέμενος de l'Athéné ilienne (Hérodote, VII, 43 ; Xénophon, *Hell.* I, 1, 4 ; Arrien, *Anab.* I, II, 7 ; Plutarque, *Alexandre*) ; il ouvre le temple, et lui montre toutes les statues des dieux intactes. Il lui montre aussi l'Achilleum, et lui fait voir que la tombe a été respectée. Au

temps de cette visite, et, puisque Julien ne dit pas le contraire, au temps où cette lettre a été écrite, c'est-à-dire de 361 à 363 après J.-C., l'Ilium de Lysimaque, qui avait eu si souvent à souffrir, mais qui était redevenue prospère sous les empereurs romains, devait exister encore avec ses temples et ses antiquités curieuses. En dépit de tous les édits contre le culte des anciens dieux, cette ville restait, sous les empereurs chrétiens, un lieu de pèlerinage pour le monde païen, car Julien parle des périégètes comme de guides de profession pour les étrangers. La ville et ses monuments étaient à la vérité plus que négligés par les empereurs; mais néanmoins, nous la trouvons mieux traitée que d'autres cités, si nous nous rappelons que par un édit de l'année 324, répété en 341, le culte des dieux helléniques était défendu en Orient (Mücke, *Julianus*, II, 73), les temples eux-mêmes étaient confisqués (326) et beaucoup d'entre eux étaient détruits, soit par l'ordre des autorités, soit avec leur consentement exprès ou tacite. Julien trouve très croyable ce que Pégasius lui assure qu'il n'est qu'un faux chrétien, mais que, en qualité de chrétien, il était devenu ἐπίσκοπος τῶν Γαλιλαίων, probablement à Ilium même, et qu'il avait accepté la garde des temples confisqués afin de pouvoir mieux les préserver de tout dommage. Il est vrai que Pégasius, afin de sauver les objets principaux, était obligé de faire quelque dégât insignifiant; or si lui, malgré sa fidélité aux anciens dieux, était forcé de faire cette concession à la rage destructive des chrétiens, jusqu'où ne serait pas allé un chrétien fanatique armé des pouvoirs d'évêque ou de gouverneur? » Henning montre ensuite par une savante discussion que la visite de Julien à Novum Ilium doit avoir eu lieu soit en décembre 354 ou en septembre-octobre 355.

Nous ne savons rien de l'histoire ultérieure de Novum Ilium; les dernières médailles, dont nous pourrions préciser la date, sont de Constance II; mais la lettre de l'empereur Julien, que nous venons de communiquer et de discuter, ne peut pas laisser de doute que la ville n'ait continué à fleurir encore pendant quelque temps. Il est plus que probable que vers la fin du cinquième siècle après J.-C. elle est tombée dans une décadence définitive, par suite de la prépondérance du christianisme, de la destruction des temples et de la fin des pèlerinages dont jusque-là ceux-ci avaient été l'objet. J'y ai ramassé, dans mes fouilles de 1882, une douzaine de monnaies de monastères, et comme des monnaies semblables sont fréquemment trouvées par les bergers, je crois qu'un monastère a fleuri ici au moyen âge et même que l'assertion de Constantin Porphyrogénète [1] (A. D. 911-959), qui cite Ilium à titre d'évêché [2], doit être parfaitement exacte. Probablement ce sanctuaire chrétien était dans l'Acropole, car j'y ai découvert les ruines d'un grand bâtiment

[1] De Cerem. II, 54, pp. 792, 794.

[2] Outre Ilium, Constantin Porphyrogénète cite à titre d'évêchés la plupart des villes de la Troade, comme : Adramytte, Assos, Gargara, Antandros, Alexandria-Troas, Dardanus, Abydos, Lampsaque; Parium même était le siège d'un archevêché.

du moyen âge, entouré d'un fossé profond rempli de sable, dont je rendrai compte dans le chapitre XI (de Novum Ilium).

Mais, bien que les temples et d'autres grands édifices aient été conservés jusqu'au cinquième siècle après J.-C., et qu'un monastère ou même un évêché ait existé dans l'Acropole, et duré longtemps, la ville d'Ilium semble avoir été déserte et en ruines lorsqu'elle fut visitée par l'impératrice Eudoxie (421-444 A. D.), femme de Théodose II, car dans son *Ionia* elle s'écrie plaintivement : « Ilios, entre l'Ida et la mer, la ville jadis si magnifique, mérite qu'on verse des larmes sur elle, car elle est si complètement ruinée qu'il n'en reste pas même les fondations. *Celle qui l'a vue en rend témoignage,* pour parler selon l'Évangile. »

Mais pourtant, comme Eudoxie n'appelle pas la ville Ilium mais Ilios, il se pourrait qu'elle ne parle ici que de la disparition de la ville homérique, car elle avait étudié les vers d'Homère au point d'être à même d'écrire une *Vie de Jésus-Christ* en vers homériques.

CHAPITRE IV.

LA VÉRITABLE PLACE DE L'ILION D'HOMÈRE.

Le problème de la place réellement occupée par l'Ilion d'Homère dormit pendant tout le moyen âge, et n'attira l'attention de personne après la Renaissance. Le peu de voyageurs qui visitèrent la Troade depuis le seizième siècle, tantôt confondirent les ruines d'Alexandria-Troas[1] avec celles de l'Ilion homérique, tantôt bornèrent leurs recherches à un examen très superficiel de la plaine de Troie ou de ses côtes seulement[2].

En 1785 et 1786, la Troade fut visitée par Lechevalier[3]; il était aidé dans ses recherches par l'architecte Cazas et patroné par le comte de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France à Constantinople. A cette époque, la science de l'archéologie était à peine à ses débuts, l'égyptologie n'existait pas; les villes d'Assyrie n'étaient pas découvertes; nul ne connaissait les antiquités préhistoriques; on n'entendait jamais parler de fouilles faites dans un intérêt scientifique; l'étude du sanscrit n'avait pas commencé; la philologie comparée était à créer; bien plus, toute la philologie se bornait à des jeux puérils sur les mots latins dont on faisait dériver toutes les langues : et l'on n'évitait cette erreur que pour tomber dans

---

[1] Ainsi Pietro Beloni, *Observations de plusieurs Singularités et Choses remarquables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, etc.*, par Pierre Belon, du Mans, 1588, et Pietro della Valle, *Les fameux Voyages de P. J. V. surnommé l'illustre Voyageur*, Paris, 1670. Voyez Lechevalier, *Voyage de la Troade*, II, pp. 157, 158; J. Spon, et G. Wheeler, *Vogage d'Italie, etc.* A la Haye, 1724; voyez aussi Buchholz, *Homer. Kosmogr. und Geogr.*, p. 330.

[2] Sandys, *Descr. of the Turk. Empire;* Londres, 1627. Il ne put rester qu'un jour sur le rivage de la Plaine de Troie, le pays étant infesté par les voleurs. Grelot (*Relation d'un voyage de Constantinople*, 1680) déclare avoir vu la Plaine de Troie, le Xanthe et le Simoïs du cap Sigée : Voy. Lechevalier, *Voyage de la Troade*, II, pp. 158, 159; Le Bruyn, *Voyage au Levant*. Buchholz cite pour la curiosité du fait lady Mary Wortley Montague, hardie voyageuse anglaise, qui, dans son voyage à l'Hellespont et à Constantinople, s'arrêta au cap Sigée, et, — l'*Iliade* à la main, — monta sur la falaise, d'où elle vit le tombeau d'Achille, le cap Rhœtée surmonté du tombeau d'Ajax, le Simoïs et le Scamandre (lady Mary Wortley Montague, *Briefe während ihrer Reisen in Europa, Asien, und Afrika*. 3 Theile und Nachträge; Leipzig 1763-1767 : traduction de son ouvrage bien connu et rédigé en anglais). Buchholz cite aussi Pococke (*Beschreibung des Morgenlandes und einiger anderer Länder*, édition allemande par Breyer et Scheber, Erlangen, 1790-1791, traduction de l'ouvrage anglais), comme le premier qui, en 1739, fit des recherches étendues dans la Plaine de Troie, détermina la place de ses diverses tombes héroïques, vit la vallée du Thymbrius et le confluent du Scamandre avec le Simoïs. Buchholz, p. 331, mentionne aussi Wood (*Essay on the Original Genius and Writings of Homer*, London, 1769, 4; 1770, 4; 1775, 4), qui découvrit les sources du Scamandre en croyant trouver celles du Simoïs; et encore Chandler (*Travels in Asia Minor*, Oxford, 1775), qui fixa la position des tombes héroïques avec une précision parfaite. Je citerai en outre F.-A.-G. Spohn, *Comment. Geogr. Crit. de agro Trojano in Carminibus Homericis descripto*, Lipsiæ, 1814; mais il ne connaissait pas personnellement la Troade, et il s'efforce de déterminer tous les sites d'après les indications d'Homère. Alexandre Pope était dans le même cas, néanmoins il a dressé une carte de Troie et de ses environs (avant de traduire l'*Iliade*).

[3] *Voyage de la Troade*, 3 vol., 3e édit.; Paris, Dentu, an X (1802).

l'idée non moins folle que l'hébreu était la langue primitive de l'humanité tout entière. Personne ne se doutait que notre race fût descendue des hauts plateaux de l'Asie centrale, qui d'ailleurs était encore la *terre* presque *inconnue*. Puisqu'il n'y avait pas d'archéologues, il n'y avait pas de critique archéologique. Lors donc que Lechevalier [1] fit son pèlerinage poétique à la recherche d'Ilion, et qu'il trouva, par intuition, sans donner un coup de bêche, et comme Virgile le décrit :

> Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles;
> Classibus hic locus, hic acie certare solebant, [2]

lorsqu'il trouva donc que la Pergame de Priam s'était élevée sur les hauteurs du Bali Dagh, que la ville s'était étendue jusqu'au village de Bounarbashi qui marquait même l'emplacement des portes de Scées, que les quarante sources d'eau froide, au pied du village, représentaient les deux sources du Scamandre, que l'une d'elles était chaude et exhalait d'abondantes vapeurs, — disait-il, pour la faire concorder avec la description homérique [3], — lorsqu'en outre, il affirmait que le Bounarbashi Su, formé par les quarante sources, était le Scamandre (*arentem Xanthi cognomine rivum*), et qu'il marquait cette rivière sur sa carte comme presque aussi large que le vrai Scamandre, appelé par lui Simoïs, déclarant que le Doumbrek Su (Simoïs) était le Thymbrius; quand enfin, pour mettre son système en parfait accord avec les indications de l'*Iliade*, il représentait son Scamandre comme joignant son Simoïs à Koum Kioi et tombant dans l'Hellespont près du cap Rhœtée [4]; ses hypothèses étaient adoptées presque à l'unanimité et toutes ses identifications imaginaires produisaient dans le monde savant une plus vive émotion que les découvertes les plus authentiques des temps postérieurs.

Les théories de Lechevalier trouvèrent un défenseur très zélé en la personne du comte de Choiseul-Gouffier [5], au service duquel il était, et qui visita lui-même la plaine de Troie, approuvant toutes les idées de son secrétaire. Choiseul-Gouffier dit que les sources du Scamandre à Bounarbashi sont telles qu'elles étaient du temps d'Homère [6]; que l'une est chaude et l'autre froide [7]; que le village de Bounarbashi est situé sur la colline Batieia [8]; que les portes de Scées étaient un peu au-dessus de Bounarbashi, au point le plus élevé de cette colline; que l'Erinéos se recon-

---

[1] *Voyage de la Troade*, 3 tomes, 3e édit.; Paris, Dentu, an X (1802). *Beschreibung der Ebene von Troia, mit Anmerkungen von Dalzel, aus dem Englischen, von Dornedden*, par Lechevalier, Leipzig, 1792.

[2] *Æneid.*, II, 29.

[3] *Il.*, XXII, 147-152.

[4] Voyez la carte, dans son ouvrage mentionné ci-dessus.

[5] *Voyage pittoresque de la Grèce*, tome II, livraison II; Paris, 1820. Voyez Buchholz, *Homer. Kosmogr. und Geogr.*, p. 333.

[6] Voy. C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troia, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier*; Neu Strelitz, 1798, p. 26.

[7] *Ibid.*, p. 59.

[8] *Ibid.*, p. 31.

naît aisément [1]; que l'emplacement de Troie est couvert d'anciens *débris,* et qu'on peut y retrouver les fondations d'une ancienne ville [2]; enfin, que le tumulus d'Ujek Tepeh est le tombeau d'Ésyétès [3]. Choiseul-Gouffier admet, avec Lechevalier, que l'ancien Scamandre tombait dans l'Hellespont au pied du cap Rhœtée; sa carte le marque ainsi [4]. C'est le seul point sur lequel les deux voyageurs ont eu raison.

Le système de Lechevalier et de Choiseul-Gouffier fut, à la fin du dernier siècle, vivement attaqué par Jacob Bryant [5]; celui-ci déclare que la guerre de Troie n'est qu'un mythe, mais il soutient en même temps que le drame homérique se passe dans un lieu réel et déterminé. Bryant place ce lieu réel près du cap Lectum et de la ville d'Hamaxitus.

Hawkins, Sibthorpe, Lyston, et Dallaway, voyageurs qui ont visité la plaine de Troie, sont cités par Lechevalier [6], comme étant de son avis. Le système de Troie-Bounarbashi a été adopté aussi par les auteurs suivants :

Heyne, *Excurs. ad Iliad.,* liv. VI.

Carl Gotthold Lenz, *Die Ebene von Troia;* Neu Strelitz, 1798.

J.-B.-S. Moritt, dans sa réponse à Jacob Bryant, *A Vindication of Homer,* York, 1798; et *Some Observations upon the Vindication of Homer,* Eton, 1799.

Wm. Franklin, *Remarks and Observations on the Plain of Troy, made during an Excursion in June,* 1799; London, 1800.

William Gell, *The Topography of Troy and its Vicinity;* London, 1801.

Hawkins, dans les *Edinburgh Transactions,* vol. IV.

Robert Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey,* London, 1817, adopte les observations faites sur la Troade par P. Hunt, qui place Troie à Bounarbashi.

Otto Friedrich von Richter, *Wallfahrten im Morgenlande;* Berlin, 1822.

Colonel W.-M. Leake, *Journal of a Tour in Asia Minor;* London, 1824, p. 277 ff.

Von Prokesch-Osten, *Erinnerungen aus Aegypten und Kleinasien,* III, 1-117, Wien, 1829-1831; et *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient,* 1, pp. 137, ff., Stuttgart, 1836-1837.

Le feld-maréchal comte de Moltke s'est aussi déclaré en faveur du système de Troie-Bounarbashi, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren* 1835-1839; Berlin, Posen, et Bromberg, chez E. S. Mittler, 1841, p. 167-172. Moltke dit : « Nous qui ne sommes pas

---

[1] Voy. Lentz, *Die Eben von Troia,* etc., p. 34.

[2] *Ibid.,* p. 44.

[3] *Ibid.,* pp. 54, 55.

[4] *Ibid.* Voyez la carte à la fin de l'ouvrage *Voyage pittoresque de la Grèce,* etc.; et C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troia,* etc.; et aussi Lechevalier, *Voyage de la Troade,* etc. Les cartes de Lechevalier et de Choiseul-Gouffier sont parfaitement identiques, car toutes deux ne sont que la copie de la carte faite par l'architecte Cazas. (Voy. Lenz, *Die Ebene von Troia,* etc., p. XII.)

[5] *Observations upon a Treatise entitled a « Descrip. of the Plain of Troy »* par M. Lechevalier, Eton, 1795; et *Dissertation concerning the var of Troy and the Expedition of the Grecians as described by Homer,* London, 1796.

[6] *Voyage de la Troade,* II, 212.

des savants, nous nous laissons guider par l'instinct militaire, et il nous conduit à l'endroit que, autrefois comme depuis, des colons ont dû choisir à cause de la citadelle inaccessible qui les protégeait. » Nous devons à notre ami le Dr G. von Eckenbrecher ces détails sur l'opinion du comte de Moltke.

Sir Charles Fellowes, *Excursion in Asia Minor,* 1838.

Charles Texier, *Description de l'Asie Mineure,* I ; Paris, 1839.

Henry W. Acland, *The Plains of Troy;* Oxford, 1839.

Forbiger, *Handbuch der Alten Geographie,* II, p. 149.

A.-F. Mauduit, *Découvertes dans la Troade;* 1840, Paris.

Le lieutenant, maintenant amiral T.-A.-B. Spratt, aussi bien que le commandant Thomas Graves, suivent la même théorie dans leur carte de la Troade, 1840. Je saisis néanmoins cette occasion de reconnaître l'immense service que l'excellente carte de l'amiral Spratt et du commandant Graves a rendu à la science. L'examen scrupuleux qu'ils ont fait de chaque localité est tel que rien ne leur est échappé et que le résultat de leur travail est une carte de la plaine et des collines aboutissantes sur laquelle on pourra désormais fonder une étude solide de la topographie homérique.

P.-W. Forchhammer, *Topographische und physiographische Beschreibung der Ebene von Troja,* publié en anglais, dans le *Journal of the Royal Geographical Society,* vol. XII, 1842, et publié de nouveau en allemand, Kiel, 1850 ; aussi dans la *Allgemeine Zeitung,* 1874, Beilage zu nº 93 ; aussi dans son *Daduchos, Einleitung in das Verhältniss der hellenischen Mythen,* Kiel, 1875 ; aussi dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung,* Beilage zu nº 92, 1875 ; puis son *Scamandros* dans les *Jahrbücher für class. Philologie,* Jahrgang, XXII, 1876, et son *Scamandros* dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung,* 1881, nº 298 (Beilage).

Friedr.-Gottlieb Welcker, *Ueber die Lage des Homerischen Ilion,* dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung,* 1843, nº 38, 39, 40 (Beilagen), et *Kleine Schriften,* vol. II, p. 41, 44 ff. ; Bonn et Elberfeld, 1844-1867.

Heinrich Kiepert, *Memoir über die Construction der Karte von Kleinasien;* Berlin, 1854.

G.-W.-F. Howard (lord Carlisle), *Diary in Turkish and Greek Waters;* London, 1854.

Sir J.-C. Hobhouse (lord Broughton), *Travels in* 1810, London, 1813 (nouvelle édition, London, 1855), qui met Troie près d'Alexandria-Troas.

J.-G. von Hahn, *Ausgrabungen auf der Homer. Pergamos;* Leipzig, 1864. Il fit des fouilles sur les hauteurs qui dominent Bounarbashi, en mai 1864, et conclut en disant qu'il ne croyait pas à l'existence d'une Troie réelle, mais, qu'à son avis, Homère avait visé le site de Bounarbashi et conformé l'action de ses poèmes à la disposition des lieux.

M.-G. Nikolaïdes, *Topographie et plan stratégique de l'Iliade,* Paris, 1867, et Ἰλιάδος Στρατηγικὴ Διασκευή, Athènes, 1883.

L.-W. Hasper, *Beiträge zur Topographie der Homerischen Ilias,* Brandenburg, 1867 ; et aussi, *Das alte Troia und das Schlachtfeld der Homerischen Helden,* Glogau, 1868 ; et encore, *Ueber die Lage des alten Ilium,* Leipzig, 1873 ; enfin, *Das negative Resultat der Ausgrabungen Schliemann's auf Hissarlik, und Beweis dass der Sänger der Ilias Troia auf Bali Dagh erbaut angenommen habe,* Berlin, 1874.

Henry Fanshawe Tozer, *Researches in the Highlands of Turkey ;* London, 1869, p. 337.

Ernst Curtius, *Griechische Geschichte,* 4e édition, Berlin, 1874 ; et aussi sa conférence à Berlin, en novembre 1871.

E. Buchholz, *Homerische Kosmographie und Geographie ;* Leipzig, 1871.

E. Isambert, *Itinéraire descriptif ;* Paris, 1873.

A. Conze, *Troianische Ausgrabungen,* dans les *Preuss. Jahrbücher,* XXXIV, Berlin, 1874, et XXXV, p. 398 , 1875.

George Perrot, *Excursion à Troie et aux Sources du Menderé ; Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques en France,* 1874.

G. d'Eichthal, *Le Site de Troie selon Lechevalier ou selon Schliemann ;* Paris, 1875.

B. Stark, dans le *Jenaer Literaturblatt,* nº 23, 1874 ; et aussi *Nach dem Griechischen Orient, Reisestudien,* 1875, *Jenaer Lit.* S. 156, *Augsburger Allgemeine Zeitung,* Beilage nº 8. Arad. 5, p. 601 ; *Literar. Centralblatt,* S. 1131.

L. Vivien de Saint-Martin, *L'Ilion d'Homère, l'Ilium des Romains ; Revue Archéologique,* Nouvelle série, XXIX ; Paris, 1875.

George Rawlinson, *History of Herodotus ;* London, 1875. Voy. la carte dans le vol. IV, p. 43.

S.-Ch. Schirlitz, dans *Ersch und Gruber's Allgemeine Encyklopädie,* mentionne en outre, parmi les explorateurs de la Troade, Dodwell et Forster, dont les dissertations et les idées me sont inconnues.

Parmi ceux qui n'adoptent ni l'emplacement de Bounarbashi, ni celui de Novum Ilium (Hissarlik), je citerai :

Le Dr E.-D. Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa,* London, 1812 ; il s'efforce d'identifier le village de Chiblak avec Ilium et avec le village des Iliens (Ἰλιέων κώμη).

Le major J. Rennell, *Observations on the Topography of the Plain of Troy,* London, 1814 ; et plus tard, H.-N. Ulrichs, *Rheinisches Museum,* 3 Jahrg., p. 573 ff., traduit en anglais par le Dr Patrick Colquhoun, *An Excursus on the Topography of the Homeric Ilium,* dans les *Transactions of the Royal Society of Literature,* vol. V, identifient l'emplacement de Troie avec Ἰλιέων κώμη, qu'ils mettent sur la hauteur d'Akchi Kioi, la ferme de M. Calvert.

P. Barker Webb, *Topographie de la Troade,* Paris, 1844, confond un endroit, à l'ouest du village de Chiblak, avec la Troie homérique.

H. Gelzer, *Eine Wanderung nach Troia,* Basel, 1873, ne se décide en faveur d'aucun endroit déterminé ; cf. *Literar Centralblatt,* p. 1556 (1874).

E. Brentano, *Alt-Ilion im Dumbrekthal,* Frankfurt am Main, 1877 ; *Ilion im Dumbrekthale,* Stuttgart, 1881 : *Zur Lösung der Troianischen Frage,* Deutsche Literatur Zeitung, 1881, nº 40 ; et *Troia und Neu-Ilion,* Heilbronn, 1882. L'auteur s'efforce de démontrer que la Troie homérique était sur une colline dans la vallée de Doumbrek, entre le village de Halil Eli et Ren Kioi, mais il ne convertira personne à une hypothèse aussi invraisemblable.

R. Hercher, *Ueber die Homerische Ebene von Troia,* Berlin, 1875, semble croire que Troie n'a jamais existé.

O. Frick, *Zur Troischen Frage,* dans les *Jahrb. Für class. Phil.,* 1876, pp. 289 ff., ne se prononce pas en faveur d'un lieu déterminé et pense que le sujet n'a pas encore été étudié assez à fond pour qu'on puisse rien affirmer.

L. von Sybel, *Ueber Schliemann's Troia,* Marbourg, 1875, a la même opinion.

R.-C. Jebb, dans les deux publications que je vais citer, reconnaît l'identité d'Hissarlik avec la Troie de la légende, mais il a changé de théorie dans sa dernière dissertation : *The Ruins at Hissarlic, their relation to the Iliad,* dans le journal *of Hellenik Studies,* III, nº 2, octobre 1882 ; il exprime à présent l'opinion que la topographie de l'*Iliade* est probablement éclectique.

A cette liste de savants j'ajouterai les noms de plusieurs autres, mais je ne sais pas quelles opinions ils ont soutenues.

Virlet d'Aoust : *Description topographique et archéologique de la Troade,* 1873.

A. de Longpérier, *Compte rendu,* 2, p. 94 ; *Revue Archéol.,* XXVII, p. 328.

Karl Henning, *Neu-Ilion,* dans l'*Hermes,* 9, p. 25 ; et dans l'*Archäolog. Zeitung,* p. 186, 1875.

C. Aldenhoven, *Ueber das neuentdeckte Troja ; im Neuen Reich,* I, p. 569, 1874.

E. Mehlis, *Schliemann's Troja und die Wissenschaft,* dans le périodique *Das Ausland;* Stuttgart, 1875.

Julius Rieckler, *Ueber Schliemann's Ausgrabungen, Verhandlungen deutscher Philologen und Schulmänner;* Tübingen, 1876.

Les savants dont les noms suivent ont reconnu l'identité de Novum Ilium avec l'emplacement de la Troie homérique.

C. Maclaren, *Dissertation on the Topography of the Plain of Troy,* Edinburgh, 1822, et *The Plain of Troy described,* Edinburgh, 1863.

G. von Eckenbrecher, *Ueber die Lage des Homerischen Ilion,* dans le *Rheinische Museum,* Neue Folge, vol. II, p. 1 ff., 1842, et dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung,* 1843, nºs 225, 227, 228 (Beilagen) — (Réponse

au susdit article, par F.-G. Welcker, dans le même journal, n[os] 38, 39, 40); et *Die Lage des Homerischen Troia,* Düsseldorf, 1875.

F.-C. Schlosser, *Weltgeschichte für das Deutsche Volk,* 1844. L'auteur dit, I, p. 200 : « La ville fut complètement rasée. Plus tard une nouvelle Troie ou Ilion fut bâtie sur le site de l'ancienne ville. » Cette remarque de Schlosser est importante, vu le caractère consciencieux de cet historien.

George Grote, *History of Greece;* London, 1846, 1[re] édition, vol. I.

Julius Braun, *Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgange,* Wiesbaden, 1856; et, *Homer und sein Zeitalter,* Heidelberg, 1856-8.

D[r] L. Schmitz, in D[r] W. Smith's *Dictionary of Greek and Roman Geography,* art. *Ilium;* London, 1857.

W[m] Büchner, *Jahresbericht über das Gymnasium Fridericianum;* Schwerin, 1871 et 1872.

Émile Burnouf, *Revue des Deux Mondes,* du 1[er] janvier 1874, et *Mémoires d'Antiquité,* Paris, 1878.

Philip Smith, *Discoveries at Troy,* dans la *Quarterly Review,* avril 1874; *the Site of Homer's Troy,* dans la *Quarterly Review,* juillet 1881; *the First and Last war of Troy,* dans la *Quarterly Review,* janvier 1884.

C.-T. Newton, *D[r] Schliemann's Discoveries at Ilium Novum;* Conférence faite à la Society of Antiquaries, 30 avril 1874; *Academy,* 1874, n° 173.

J. de Witte, *Discours prononcé à la séance publique de l'Académie d'Archéologie de Belgique,* 28 juin 1874.

P.-M. Keller van Hoorn, *Heinrich Schliemann en zyne archeologische Onderzoekningen;* Dordrecht, 25 septembre 1874.

Ernest Chantre, *L'âge de la pierre et l'âge du bronze en Troade et en Grèce;* Lyon, 1874.

Frank Calvert, qui était autrefois partisan de la théorie de Troie-Bounarbashi, s'est converti à celle de Troie-Hissarlik, et maintenant il la défend énergiquement (voyez ses *Contributions towards the Ancient Geography of the Troad;* et aussi *Trojan Antiquities,* art. I, II.; *The Athenæum,* 1874, 7 et 14 nov.; London).

Ph. Déthier, *Une partie du Trésor troyen au Musée de Constantinople* (*Revue arch.,* 31, p. 416), 1874; et aussi *Nouvelle Trouvaille faite à Ilium-Hissarlik,* 1874.

Otto Keller, *Die Entdeckung Ilions zu Hissarlik,* Freiburg, 1875; et aussi *Ueber die Entdeckung Trojas durch H. Schliemann,* Beilage zur *Allgemeinen Zeitung,* n[os] 344, 345; 1874.

Félix Ravaisson-Molien, *Revue archéologique,* 26, p. 404; cf. *Acad.,* 26, p. 326.

W. Rossmann, *Ueber Schliemann's Troja,* dans le journal *Deutsche Rundschau,* 1875.

August Steitz, *Die Lage des Homerischen Troja,* dans les *Jahrbücher für Classische Philologie,* ed. Alfred Fleckeisen, Jahrgang XXI, Band III; Leipzig, 1875.

Stephen Salisbury, *Troy and Homer, Remarks on the Discoveries of Dr H. Schliemann in the Troad;* Worcester, 1875.

G.-A. Lauria, *Troia, uno Studio;* Napoli, 1875.

W. Christ, *Topographie der Troianischen Ebene,* München, 1874; et aussi *Troja und die Troade,* I-III dans l'*Allgemeine Zeitung*, 1875, Drittes Quartal, Beilage zu nos 196, 197, 198.

Maxime du Camp, *l'Emplacement de l'Ilion d'Homère, d'après les plus récentes découvertes;* Paris, 1875.

François Lenormant, *Les Antiquités de la Troade et l'Histoire primitive des Contrées grecques;* Paris, 1876.

F. Schlie, *Wissenschaftliche Beurtheilung der Funde Schliemanns in Hissarlik,* Schwerin, 1876; et aussi *Schliemann und seine Bestrebungen,* Schwerin, 1876.

W.-E. Gladstone, *Homer's Place in History,* dans la *Contemporary Review,* 1874; *Homeric Synchronism,* London, 1876, et *Homer*, London, 1878, défend avec enthousiasme la théorie de Troie-Hissarlik.

S.-A. Naber, *Gladstone over Homerus,* Amsterdam, 1876 (extrait du journal périodique *De Gids*).

Ludolf Stephani, dans le *Compte rendu de la commission impériale archéologique pour l'année* 1877, p. 52, reconnaît l'identité d'Hissarlik avec le site de l'ancienne Troie; mais néanmoins il maintient que les antiquités que j'y ai recueillies dans mes fouilles, ainsi que les immenses trésors que j'ai découverts dans les sépulcres royaux de Mycènes, appartiennent au temps de la migration des peuples, et par conséquent à la fin du quatrième et au commencement du cinquième siècle après J.-C. Il dit : « Comme pour prouver que les objets découverts dans les tombes de Mycènes appartiennent au douzième siècle avant J.-C., on s'est appuyé sur leur ressemblance avec les objets découverts pendant ces dix dernières années sur l'emplacement de l'ancienne Troie, il ne sera donc pas superflu de rappeler au lecteur que ces derniers objets appartiennent aussi au temps de la migration des peuples, à savoir, que les ornements en or et les ustensiles troyens ont été apportés du midi de la Russie par d'autres bandes de ces Goths et Scythes, auxquels appartiennent aussi les trésors de Mycènes. » Je dois ajouter que cette théorie fantastique a été reçue avec des rires et des sarcasmes par tous les archéologues du monde.

Eduard Meyer, *Geschichte von Troas;* Leipzig, 1877.

A.-H. Sayce, dans ses lettres à l'*Athenæum* et à l'*Academy,* octobre 1879, et dans la *Contemporary Review,* décembre 1878, et *Notes from Journeys in the Troad and Lydia,* dans le *Journal of Hellenic Studies,* I; London, 1880, et dans la Préface de mon ouvrage *Troja*, Leipzig, Londres et New-York, 1884.

Je dois m'autoriser ensuite de la grande autorité du professeur Rudolf Virchow, qui m'a prêté son concours dans mes fouilles à Hissarlik depuis le 4 avril jusqu'au 4 mai 1879; il combat énergiquement la théorie de

Troie-Bounarbashi et se déclare tout à fait convaincu de l'identité d'Hissarlik avec la Troie homérique. Voyez ses conférences à la session de la Société anthropologique de Berlin, le 26 juin et le 12 juillet 1879 ; au Congrès anthropologique, à Strasbourg, le 13 août, et à Amsterdam, le 16 septembre de la même année ; puis son excellent ouvrage, *Beiträge zur Landeskunde der Troas,* Berlin, 1879 ; et *Die Petersburger Angriffe gegen die Schliemannschen Funde,* dans le journal périodique *Ausland,* nº 12, 1881*; Die Lage von Troja,* dans les *Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft,* session du 21 mai 1881 ; *Alttrojanische Gräber und Schädel,* Berlin 1882, et les Appendices I et V de l'édition allemande, II et VI de l'édition anglaise de mon ouvrage *Troja,* Leipzig, Londres et New-York, 1884.

W.-J. Manssen, *Heinrich Schliemann,* Haarlem, 1880.

Karl Blind, *Schliemann's Discoveries,* dans *l'Examiner* du 11 décembre 1880 ; *Germanische Wassergottheiten,* dans la *Vossische Zeitung* de juillet 1880 jusqu'en mars 1881 (Sonntags Beilage) ; voyez le numéro du 13 mars 1881 ; *Der Troja Forscher und die Urgermanen des Ostens,* dans la *Neue Freie Presse* de Vienne, du 2 août 1881 ; *Schliemann's Ehrenbürgerrecht und seine Troja Funde,* dans la *Westliche Post* de Saint-Louis, Missouri, août 1881 ; *Scottish, Shetlandic, and Germanic Water Tales,* dans la *Contemporary Review* d'août, de septembre et d'octobre 1881 (voyez le numéro d'août) ; *Schliemann's Entdeckungen und Forschungen,* dans le journal périodique *Gegenwart* du 29 avril 1882 ; *Virchow's Old Trojan Tombs and Skulls,* dans la *Academy* du 17 mars 1883 (voyez l'Appendice III dans l'édition anglaise et II dans l'édition allemande de mon ouvrage *Troja,* Londres, New-York et Leipzig, 1884.

J. Maehly, *Schliemann's Troja,* dans les *Blätter für Literarische Unterhaltung,* nºˢ 15, 16, 1881.

G. Perrot, qui était autrefois partisan de la théorie de Troie-Bounarbashi, s'est converti à celle de Troie-Hissarlik, qu'il défend énergiquement dans sa savante dissertation : *Les découvertes du docteur H. Schliemann, à Troie et à Mycènes,* dans la *Revue politique et littéraire* du 9 avril 1881.

Arthur Milchhoefer, *Heinrich Schliemann,* dans la *Deutsche Rundschau,* VII, septembre 1881, Heft 12, p. 392, ff. ; puis *Heinrich Schliemann und seine Werke,* dans le journal périodique *Nord und Süd,* XXI, avril 1882, Heft 61, p. 65, ff.

Edmund Jörg et Franz Binder, *Schliemann und Ilios,* dans le journal *Historisch-politische Blätter für das katolische Deutschland,* Heft 5, 6 nº 87^5, 87^6 ; Munich, 1881.

Anonyme, *Schliemann's Trojanische Sammlung,* dans le journal périodique *Die Grenzboten,* nº 9 ; Leipzig, 24 février 1881.

Signature A.-K., *Schliemann's Ilios,* dans le journal périodique *Die Grenzboten,* nº 12 ; Leipzig, 17 mars 1881.

Anonyme, *The True Site of Troy,* dans le journal périodique *Nation,* à New-York, du 5 mai 1881.

R.-C. Jebb, *Schliemann's Ilios,* dans la *Edinburgh Review,* avril 1881 ; et *Homeric and Hellenic Ilium,* dans le *Journal of Hellenic Studies,* vol. II ; Londres, 1881.

F.-A. Paley, *Schliemann's Ilios,* dans la *British Quarterly Review,* d'avril 1881.

J.-P. Mahaffy, *The Site and Antiquity of the Hellenic Ilion,* dans le *Journal of Hellenic Studies,* III, n° 1, avril 1882, puis *Appendice VI,* dans l'édition anglaise, et *Appendice V,* dans l'édition allemande de mon ouvrage *Troja,* Leipzig, Londres et New-York, 1884.

A.-E. Holweda, *Schliemann's Troie,* dans le journal périodique *De Gids,* février 1882.

K. Hertz, "Генрихъ Шлиманъ, его жизнь, раскопки и литературные труды," въ Русскомъ Вѣстникѣ, 1882.

Christian Belger, *Generalfeldmarschall Graf Moltke's Verdienste um die Kenntniss des Alterthums,* dans le 51e vol. der *Preussischen Jahrbücher,* 1882.

Edmund Hardy, *Schliemann und seine Entdeckungen auf der Baustelle des alten Troja,* dans les *Frankfurter zeitgemässe Broschüren,* III, Heft 10, 1882.

William-W. Goodwin, *The Ruins at Hissarlik,* dans l'*Academy* du 9 décembre 1882.

Wm Dörpfeld, *Troja und Neu Ilion,* dans l'*Allgemeine Zeitung,* n° 272 de 1882 (Beilage) ; puis, *Ilian Theories,* dans *The Times* du 22 mars 1883 ; et *Noch einmal Troja und Neu Ilion*, dans l'*Allgemeine Zeitung,* n° 89 de 1883 (Beilage).

Dr Fligier, dans le *Correspondenzblatt* de la Société allemande d'Anthropologie, d'Ethnologie et d'Histoire préhistorique, d'août 1882 ; aussi dans la *Beilage der Montags Revue,* Vienne, 15 janvier 1883.

Le prince Karl von Schwarzenberg, *Výlet na Hissarlik,* Prague, 1882.

L'argument principal des défenseurs de la théorie Troie-Bounarbashi, c'est que, immédiatement au-dessous du village de Bounarbashi se trouvent les deux sources d'Homère, l'une tiède et l'autre froide ; de plus, qu'il y a sur le Bali Dagh, à l'extrémité sud-est des hauteurs de Bounarbashi, l'emplacement d'une acropole très ancienne dont ils reconnaissent l'identité avec la Pergame de Priam, et enfin, que les pentes de ces hauteurs, jusqu'au village de Bounarbashi, sont couvertes d'anciennes ruines appartenant à la ville basse de Troie. L'argument des sources ne peut tenir contre ce fait déjà prouvé (voyez p. 58) que celles-ci ne sont pas au nombre de deux, mais de quarante, et qu'elles sont toutes à environ 17° centigrades, c'est-à-dire froides. Quant au second argument, j'ai très soigneusement exploré, dans l'été de 1882, avec mes deux architectes, le site de la petite ville à l'extrémité du Bali Dagh ; on ne voit rien du mur de la ville basse, mais sa partie septentrionale semble enfouie sous une élévation du sol. L'emplacement de la ville basse est marqué par un certain nombre

de fondations de maisons, qui paraissent à fleur de terre, et par de nombreux fragments de poterie hellénique. A son extrémité sud et sud-est s'élève une petite acropole, ayant environ 200 mètres de longueur et 100 mètres de largeur, dimensions qui sont aussi celles de la ville basse. Dans cette citadelle, feu le consul autrichien, J.-G. von Hahn de Syra, a fait, au

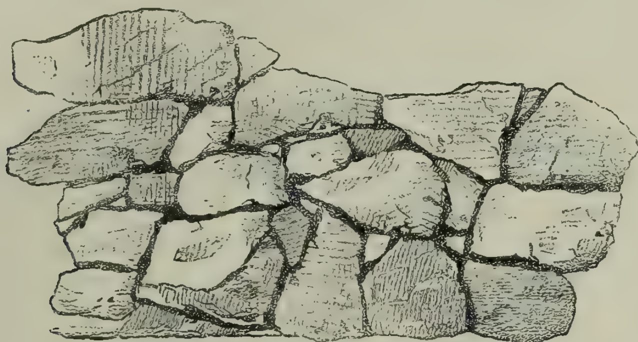


Fig. 25. — Mur de la première et plus ancienne époque.

mois de mai de l'année 1864, des fouilles, en compagnie du fameux astronome Dr Julius Schmidt, et de l'architecte Ernest Ziller, d'Athènes. L'altitude de l'acropole est, selon le mesurage du Dr Schmidt, de 142 mètres. Dans un grand nombre d'endroits ils ont mis à jour les murs, qui appar-

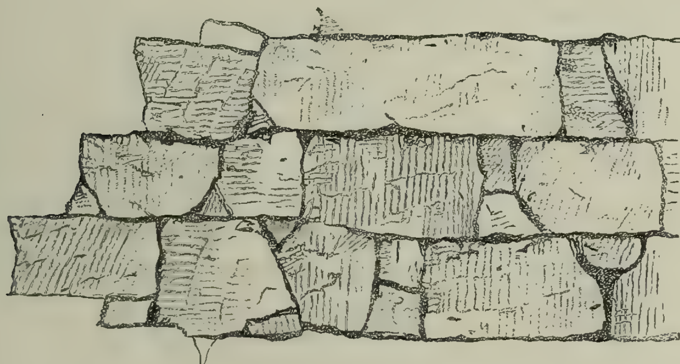


Fig. 26. — Mur de la première et plus ancienne époque.

tiennent évidemment à deux époques différentes. Ceux de la première époque sont presque verticaux, et bâtis de grands blocs, plus ou moins bruts, joints au moyen de pierres plus petites (voyez les fig. 25, 26); ceux de la seconde époque sont construits en pierres régulièrement taillées, formant assises régulières et ayant des joints bien adaptés (voyez la fig. 27). Nous devons aussi attribuer à la première et plus

ancienne époque un mur de polygones presque bruts, ayant en moyenne environ 0^{m},60 de longueur, qui sont jointoyés avec de petites pierres; à la seconde époque, un mur en pierres bien taillées et presque rectangulaires, en assises disposées horizontalement, dont chacune déborde de 0^{m},10 sur l'assise supérieure ; cette forme en gradins est aussi celle d'un mur, dont la partie inférieure consiste en blocs bien taillés, d'environ 1 mètre de longueur, les assises supérieures étant en pierres rustiques bien jointes, — c'est-à-dire en pierres carrées portant sur leur face extérieure un bossage brut, dont l'objet était de donner à la maçonnerie un caractère de solidité et de grande pesanteur ; des pierres carrées rustiques de cette sorte ont été employées dans les palais de la Renaissance en Italie. — Il y a en outre quelques murs de petites pierres, qui semblent appartenir aussi à la seconde époque. J'ai constaté ces deux époques distinctes dans tous les fossés et dans tous les puits que j'ai creusés dans la citadelle et dans la ville basse. Un fossé, de 25 mètres de longueur sur 2^{m},50 de profondeur, que je

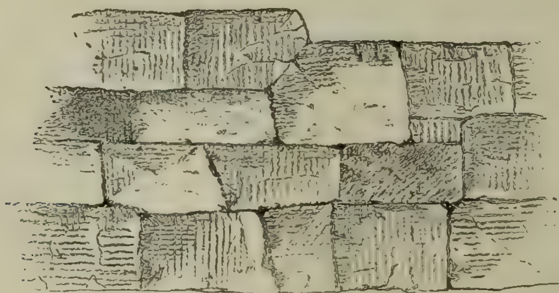


Fig. 27. — Mur de la deuxième et plus récente époque.

creusai au milieu de l'acropole, me découvrit dans la couche de décombres de la seconde époque, qui s'enfonçait à 1^{m},80 au-dessous de la surface, plusieurs murs de maisons bâtis de petites pierres et des masses de poterie hellénique monochrome rouge, verte ou noire, entremêlées d'un bon nombre de fragments de poterie d'une qualité supérieure, noire, soigneusement vernissée, ayant le pied rouge avec deux petits cercles concentriques au milieu. On trouve aussi de la poterie cannelée, que l'archéologie ne peut pas faire remonter plus haut que le deuxième siècle avant J.-C. Toute l'autre poterie hellénique est évidemment des deuxième, troisième, quatrième et cinquième siècles avant J.-C. Au-dessous de cette couche de poterie hellénique se trouvait le *stratum* de la première époque, ayant 0^{m},70 de profondeur, contenant des masses d'une poterie très grossière, lourde, bien polie, grise ou noirâtre, faite au tour, et si peu cuite que toute fracture montre une couleur gris-clair. Dans ce fossé, je trouvai le rocher à la profondeur de 2^{m},50. Cette profondeur existe encore à l'extrémité ouest de l'acropole ; mais partout ailleurs j'ai constaté que l'accumulation des décombres dans la citadelle

n'excède pas en moyenne $1^{m},50$; dans la ville basse elle est beaucoup plus insignifiante. J'ai constaté dans tous mes fossés et puits, que la couche de décombres de la première époque, contenant la poterie grossière, peu cuite, grise, faite au tour, est suivie brusquement par le *stratum* de la seconde époque, qui contient la poterie hellénique. Il n'y a nulle part entre ces deux couches les traces de terre végétale, auxquelles nous devrions nous attendre si, après l'abandon de la première ville, le site eût été désert pendant un certain nombre d'années. Nous en devons conclure, qu'après le départ des premiers colons, la place a été immédiatement réoccupée par une colonie grecque. Or, comme il n'y a aucun tesson hellénique auquel nous puissions attribuer une date antérieure au cinquième siècle avant J.-C., nous devons en conclure que les premiers colons faisaient encore usage d'une poterie peu cuite, grossière et lourde quand ils quittèrent la place, au cinquième siècle avant J.-C.; c'est donc la dernière date à laquelle nous puissions faire remonter la première colonisation du Bali Dagh. Quant à sa plus ancienne date, je dois faire remarquer que la même poterie n'est pas rare à Hissarlik, dans les couches inférieures de décombres de l'Ilium grec, et que pour la qualité dont elle est faite, ainsi que pour sa couleur, son poli et sa cuisson superficielle, elle ressemble à la poterie de la ville antérieure, que j'attribue à une colonisation lydienne et dont je parlerai dans les pages suivantes; mais comme cette poterie lydienne est faite à la main, tandis que celle du Bali Dagh est sans exception faite au tour, celle-ci doit nécessairement être plus récente, d'autant plus qu'on la trouve dans la couche des décombres de Novum Ilium entremêlée avec la poterie hellénique archaïque et qu'on n'en découvre aucune trace dans les *strata* inférieurs à Hissarlik. Si donc nous acceptons le dixième siècle avant J.-C. comme dernière date de la colonie lydienne à Hissarlik, nous croyons avoir le droit d'attribuer la poterie du Bali Dagh à une époque entre le cinquième et le neuvième siècle avant J.-C. L'exactitude de cette chronologie est d'autant plus probable, qu'il n'y a dans la plus ancienne couche de décombres du Bali Dagh aucune trace de ces *fusaioles* ornées ou unies, dont j'ai ramassé plus de 22,000 dans les cinq villes préhistoriques d'Hissarlik, et qui ne manquent pas dans la ville lydienne.

J'ai aussi exploré avec mes architectes les ruines de l'ancienne ville, appelée Eski Hissarlik (ancienne forteresse), située sur un rocher escarpé, sur la rive orientale du Scamandre, vis-à-vis du Bali Dagh, dont elle n'est séparée que par quelques centaines de pas. L'acropole, dont les murs sont conservés dans presque tout leur parcours, était située sur le sommet du rocher, à une altitude de 153 mètres, tandis que la ville basse, qui est marquée par de nombreuses fondations de maisons, s'étendait sur la pente nord et est. Les décombres sont ici beaucoup plus insignifiants que sur le Bali Dagh, et nulle part, ni dans l'acropole, ni dans la ville basse, l'accumulation des décombres n'a plus de $0^{m},50$ à $0^{m},70$ de profondeur.

Dans les nombreuses fouilles que nous y avons faites, nous n'avons trouvé que de la poterie grossière, lourde, superficiellement cuite et faite au tour, de la première époque du Bali Dagh. Les deux citadelles, Eski Hissarlik et Bali Dagh, qui, je le répète, ne sont éloignées l'une de l'autre que de quelques centaines de pas, doivent, — comme la ressemblance de leur poterie le prouve, — avoir existé simultanément et probablement du neuvième jusqu'au cinquième siècle avant J.-C.; elles semblent avoir formé *un ensemble*, parce qu'elles sont bâties l'une vis-à-vis de l'autre sur les hauteurs escarpées des deux rives du Scamandre, et dans cette position elles dominaient complètement la route qui conduit de la vallée du Scamandre dans l'intérieur de l'Asie Mineure. Devant ce fait, les prétentions de la petite ville du Bali Dagh à être identifiée avec Troie ne peuvent pas être discutées et doivent tomber pour toujours.

Quant aux deux sources homériques, j'espère prouver, dans le chapitre de la ville brûlée (chap. VI), que nous devons les reconnaître, avec probabilité, dans celles qui jaillissent d'une caverne mystérieuse immédiatement à l'ouest du mur de Troie, et qui s'écoulent dans l'ancien lit du Scamandre, à peine distant de quelques centaines de pas.

Je dois en outre opposer un démenti formel à l'assertion émise par Choiseul-Gouffier [1], Ernest Curtius [2] et d'autres voyageurs, sur les ruines antiques qui, d'après eux, couvriraient les hauteurs de Bounarbashi. Je prends à témoin Virchow et Burnouf, mes compagnons d'exploration, qu'on n'y trouve pas trace d'édifices antiques, de tessons ou de fragments de briques, que partout le terrain est inégal, semé de roches abruptes et pointues, que nulle part il n'est nivelé de main d'homme et qu'il n'a jamais porté d'habitations. Je citerai aussi le témoignage considérable du consul J.-G. von Hahn, qui, comme j'ai dit plus haut, a fouillé avec Schmidt et Ziller, pendant tout le mois de mai 1864, dans la petite ville à l'extrémité sud de ces hauteurs (le Bali Dagh) et qui, en abandonnant ce travail, m'écrit ce qui suit [3] : « Je ne puis que confirmer le témoignage de von Bröndsted, en assurant que dans la localité tout entière on ne trouve pas la moindre trace d'une grande ville qui, si elle avait existé, se serait étendue sur la pente nord du Bali Dagh, depuis le pied de l'acropole jusqu'aux sources de Bounarbashi. Malgré nos recherches et notre zèle, nous n'avons pu découvrir ici, sauf les tumuli, aucun indice d'habitations humaines, pas même ces tessons et ces fragments de tuiles, témoins infaillibles et constants du passage de l'homme. Nulle part on ne trouve de tronçons de colonnes, de morceaux de pierre taillée, pas même, dans le roc, la place laissée vide par l'extraction régulière des matériaux, partout le sol naturel auquel la main

---

[1] *Voyage pittoresque de la Grèce,* II; Paris, 1820, p. 44.

[2] Conférence à Berlin, novembre 1871.

[3] J.-G. von Hahn, *Die Ausgrabungen auf der Homerischen Pergamos;* Leipzig, 1864, p. 33.

de l'homme n'a jamais travaillé. » Je répète que mon exploration des hauteurs de Bounarbashi, en août 1868, m'avait donné les mêmes résultats. J'ai fouillé, creusé dans cent endroits, près des sources, à Bounarbashi même, et sur le terrain qui s'étend du village au Scamandre, aussi bien que sur les pentes où je trouvais de la terre. J'ai frappé le rocher presque partout à une profondeur de 2 à 3 pieds sans jamais trouver le moindre morceau de brique ou de poterie [1].

Quant aux murs de la première époque sur le Bali Dagh, nous avons déjà trouvé qu'ils doivent appartenir, ainsi que la plus ancienne poterie, à une époque comprise entre le neuvième et le cinquième siècle avant J.-C. Mais comme de grands savants, les lumières de l'archéologie, ont appelé ces murs « cyclopéens », et même comme Ernest Curtius [2] les tient pour contemporains des murs cyclopéens de Tirynthe et de Mycènes, je dois dire que nous n'avons aucune raison d'appeler tout ou partie de ces murs *cyclopéens*, car cette épithète ne convient qu'à des œuvres de géants et non pas à des œuvres de pygmées comme celles-ci. Je pourrais indiquer, en plus de cent endroits, des constructions en pierres polygonales bien assemblées, qui appartiennent sans doute possible à l'époque macédonienne, tout au plus à la fin du cinquième siècle. Je me bornerai à signaler deux monuments que les voyageurs en Grèce trouveront sans peine : les tombes dans le Hagia Trias à Athènes, dont les substructions sont faites en pierres polygonales, et les fortifications de l'île de Salamine, qui sont construites suivant le même système [3] ! Les constructeurs employaient, suivant leur convenance, des galets bruts, des pierres grossièrement équarries, d'autres à qui la forme polygonale était naturelle ; pourtant ils n'étaient pas étrangers à l'art de tailler les pierres, comme le prouvent certains murs dont la base est en cubes réguliers, mais qui se continuent avec des matériaux tels que le hasard les a fournis [4]. La construction en pierres polygonales est devenue d'un usage commun en Suède et en Norvège pour les piles de ponts de chemin de fer ; or, si quelqu'un s'avisait de les appeler des *ouvrages cyclopéens*, il prêterait à rire tout comme l'eût fait à Athènes celui qui aurait appelé de ce nom les fortifications de Salamine ou les substructions de l'Hagia Trias.

Je dois ajouter qu'Homère fait courir Hector et Achille trois fois autour de la cité troyenne [5], il est donc nécessaire qu'une pareille course soit ma-

---

[1] Voyez mon *Ithaque, le Péloponnèse et Troie*; Paris, 1869, p. 151, 161, 162.

[2] Conférence à Berlin, novembre 1871.

[3] Émile Burnouf, *la Ville et l'Acropole d'Athènes*, p. 192, 193.

[4] E.-H. Bunbury, *Cyclopean Remains in Central Italy*, dans le *Classical Museum*, 1845, vol. II. p. 147 et suiv., et l'article MURUS dans le *Dictionary of Greek and Roman Antiquities* du Dr Wm Smith. Mon ami, l'auteur de cet article, m'apprend qu'il a remarqué, sur le bord de la mer, un mur bâti avec des morceaux de béton provenant d'un barrage emporté durant l'hiver précédent, et qui avait la plus curieuse ressemblance avec les murs « cyclopéens » du type polygonal et du type rectangulaire ; il y a des centaines d'exemples de matériaux à l'état brut employés tels quels par un motif de convenance.

[5] *Il.*, XXII, 165, 166 :
ὣς τὼ τρὶς Πριάμοιο πόλιν πέρι δινηθήτην
καρπαλίμοισι πόδεσσι· θεοὶ δέ τε πάντες ὁρῶντο.

tériellement possible. Mais si les hauteurs de Bounarbashi représentaient le site de Troie, cette course eût été impossible, parce que la hauteur du Bali Dagh où se trouve la petite ville tombe à pic au nord-est, à l'est et particulièrement au sud. Les deux héros ayant dû prendre par le côté sud pour contourner la ville, je pris par ce même côté qui tombe d'abord sous un angle de 45°, puis sous un angle d'environ 25°. La raideur de la pente me força à descendre à reculons et à quatre pattes ; j'y mis un quart d'heure et j'emportai la conviction qu'une chèvre même ne peut courir sur une pareille pente, et qu'Homère n'a jamais voulu nous représenter Hector et Achille opérant à la course cette descente impossible et faisant de la sorte le tour de la ville.

Je puis dire encore que ni du Bali Dagh, ni d'aucun autre point de ces hauteurs où Lechevalier et ses partisans placent la cité troyenne, on n'aperçoit le mont Ida, et ceci est un désaccord de plus avec Homère, qui représente Zeus regardant du sommet du Gargare la ville de Troie [1].

En outre, les hauteurs de Bounarbashi appartiennent aux derniers contreforts de la chaîne de l'Ida. Si Troie eût été située sur ces hauteurs, Homère n'aurait pas dit expressément qu'elle était bâtie dans la *plaine* par opposition au premier établissement troyen, Dardanie, qui, dit-il, était bâtie sur la pente de l'Ida où abondent les sources [2]. Platon confirme l'idée que le premier établissement troyen était à mi-côte dans la montagne, et que lorsqu'on eut quitté les hauteurs, on bâtit Ilion dans une belle et vaste plaine, sur une petite éminence baignée par différents fleuves qui descendaient du mont Ida [3]. La position d'Hissarlik sur une colline basse, presque au milieu de la splendide plaine de Troie, concorde parfaitement avec le récit de Platon, tandis que les hauteurs de Bounarbashi, reliées de trois côtés avec les chaînes de l'Ida, ne s'accordent nullement avec lui. Les partisans de la théorie de Troie-Bounarbashi objectent « que la hauteur du Bali Dagh offre la meilleure situation pour une ville fortifiée et que, pour cette raison, — raison qui ne s'appuie sur aucune autorité ancienne, qui est en opposition avec les indications d'Homère et avec le sentiment de toute l'antiquité, — nous devons transférer à cette hauteur l'honneur d'avoir porté la ville de Troie. » Cette objection (comme Eckenbrecher [4] l'observe avec raison) n'est pas soutenable ; il ajoute : « Mycènes, Tirynthe, Athènes, Rome furent construites sur des collines basses, Thèbes [5] aussi fut

[1] *Il.*, VIII, 51, 52 :
αὐτὸς (Ζεὺς) δ' ἐν κορυφῇσι (Γαργάρου) καθέζετο κύδεϊ γαίων,
εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν.

[2] *Il.*, XX, 216-218 :
κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔ πω Ἴλιος ἱρή
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.

[3] Plato, *De Legibus*, III, 682, ed. G. Stallbaum : Κατῳκίσθη δή, φαμέν, ἐκ τῶν ὑψηλῶν εἰς μέγα τε καὶ καλὸν πεδίον Ἴλιον, ἐπὶ λόφον τινὰ οὐχ ὑψηλὸν καὶ ἔχοντα ποταμοὺς πολλοὺς ἄνωθεν ἐκ τῆς Ἴδης ὡρμημένους.

[4] G. von Eckenbrecher, *Die Lage des Homerischen Troja*; Düsseldorf, 1875, p. 23.

[5] M. Burnouf me fait observer que Thèbes, à proprement parler, n'est pas bâtie dans la plaine, mais sur la Cadmée, qui par une suite de hauteurs se rattache au mont Hélicon.

bâtie dans la plaine. Pourquoi donc ne choisit-on pas le Lycabette qui domine de si haut la colline de l'acropole, pour y édifier la citadelle d'Athènes? »

« On ne doit pas oublier non plus, me fait observer M. Philip Smith, que la théorie de Lechevalier est une pure *hypothèse,* née dans l'imagination d'un voyageur moderne, sans le moindre *fondement historique ou traditionnel.* Tout l'*onus probandi,* donc, repose sur son avocat et il ne faudrait rien moins qu'une évidence accablante pour que cette nouveauté prévalût sur le *droit de possession* historique et traditionnel de *Novum Ilium,* qui est encore plus solide en archéologie qu'il ne l'est en droit. »

Je dois répéter, en outre, que la distance de l'Hellespont aux quarante sources de Bounarbashi est en droite ligne de 12^{km},8 et, de l'Hellespont à la petite acropole, qu'on identifie avec la Pergame de Priam, de 14^{km},40 au moins; tandis que toutes les batailles, marches et contre-marches dans l'*Iliade* justifient la supposition que la distance entre la ville et le camp grec ne dépassait pas 4^{km},8. Considérons, par exemple, la première bataille qui, selon le calcul de Pope, se passe dans la vingt-troisième journée de l'*Iliade.* Pendant la nuit, Zeus envoie un songe vers Agamemnon, pour lui ordonner d'armer les Grecs et lui promettre que Troie va tomber entre ses mains [1]. Dès l'aube, Agamemnon ordonne aux Grecs de se rassembler dans l'Agora. Il leur raconte son rêve, et, pour sonder leurs désirs secrets, il propose le retour dans la patrie [2]; les troupes, avec de grands cris, se répandent au milieu des vaisseaux dont ils préparent la mise à flot [3]. Ulysse arrête les troupes, leur persuade de rester, les ramène à l'Agora [4], il leur tient un long discours; Nestor, Agamemnon [5] parlent ensuite; les Grecs se décident à rester et enfin se dispersent de nouveau pour préparer le repas du matin, qu'ils mangent ensuite [6]. Agamemnon sacrifie un taureau gras à Zeus en présence de tous les chefs [7]. Nestor fait un autre discours, après quoi Agamemnon ordonne aux hérauts d'appeler les troupes au combat [8]; et l'armée se répand dans la plaine du Scamandre [9], où elle se range en bon ordre.

Iris avertit les Troyens qui prennent les armes, ouvrent les portes de la ville, se précipitent au dehors avec grand bruit [10] et se rangent en bataille sur le tumulus de Batieia [11]. Les deux armées se rencontrent dans la plaine [12];

---

[1] *Il.*, II, 8-15 :
βάσκ' ἴθι οὖλε ὄνειρε, θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν·
ἐλθὼν ἐς κλισίην Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο
πάντα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορευέμεν ὡς ἐπιτέλλω.
θωρῆξαί ἑ κέλευε κάρηκομόωντας Ἀχαιούς
πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἕλοι πόλιν εὐρυάγυιαν
Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
Ἥρη λισσομένη· Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται.

[2] *Il.*, II, 48-140.

[3] *Il.*, II, 142-154.

[4] *Il.*, II, 182-210.

[5] *Il.*, II, 284-393.

[6] *Il.*, II, 394-401.

[7] *Il.*, II, 402-433.

[8] *Il.*, II, 441-454.

[9] *Il.*, II, 464-465.

[10] *Il.*, II, 786-810; III, 1-9.

[11] *Il.*, II, 811-815.

[12] *Il.*, III, 15.

mais celle-ci ne devait pas être bien grande, puisque du haut de la Porte Scées Hélène reconnaît les chefs des Grecs et les nomme à Priam [1]. L'armée grecque ne pouvait pas être à plus de 800 mètres, puisque déjà il faut une vue bien perçante pour reconnaître un homme à cette distance.

Pâris provoque Ménélas en combat singulier; Hector fait un discours et Ménélas en fait un autre [2]. Hector envoie des hérauts à Troie chercher des agneaux vivants, tandis qu'Agamemnon envoie son hérauts Talthybius au camp grec pour le même objet [3]. Comme l'armée grecque ne pouvait pas être à plus de 800 mètres des portes Scées, il y aurait eu au moins 12 kilomètres entre elle et le camp, si Troie eût été sur les hauteurs de Bounarbashi, ses portes, — comme Curtius le suppose, — occupant l'emplacement de ce village. En ce cas, Talthybius aurait dû mettre sept heures pour rapporter les agneaux vivants. Son absence au contraire est si courte que le poète n'en parle même pas, d'où il ressort que la distance à parcourir était très courte elle-même.

Des sacrifices sont offerts, et des serments solennels sont échangés [4], le combat singulier a lieu; Pâris est vaincu par Ménélas et emporté par Aphrodite [5]. Pandarus lance une flèche à Ménélas et le blesse [6]; ici se place un long colloque entre Agamemnon et Ménélas [7]; Machaon, habile dans l'art de guérir, panse la blessure [8].

Agamemnon tient aux Grecs plusieurs discours pour les encourager, et enfin la bataille commence. Athéné emmène l'impétueux Arès hors du combat, et le fait asseoir sur le bord du Scamandre [9]. Les Troyens sont repoussés jusque sous les murs de Troie [10]. Ils sont excités au combat par Apollon et par Arès [11]. Durant la bataille, les blessés aussi bien que le butin fait sur l'ennemi sont continuellement portés soit dans la ville, soit au camp : armes, chariots, chevaux [12]. Les Grecs *reculent* devant les Troyens victorieux [13]; ils sont repoussés jusqu'au Naustathme, puisque le poème nous représente le combat comme se livrant près des vaisseaux [14].

Les Grecs reprennent l'avantage, et la bataille se continue avec fureur dans la plaine qui s'étend du Scamandre au Simoïs. Les Grecs sont encore repoussés [15]; et Hector rentre à Troie pour ordonner des sacrifices aux

---

[1] *Il.*, III, 166-235.

[2] *Il.*, III, 67-75, 86-94, 97-110.

[3] *Il.*, III, 116-120 :
Ἕκτωρ δὲ προτὶ ἄστυ δύω κήρυκας ἔπεμπεν
καρπαλίμως ἄρνας τε φέρειν Πρίαμόν τε καλέσσαι.
αὐτὰρ ὃ Ταλθύβιον προΐει κρείων Ἀγαμέμνων
νῆας ἔπι γλαφυρὰς ἰέναι, ἠδ' ἄρν' ἐκέλευεν
οἰσέμεναι· ὃ δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθησ' Ἀγαμέμνονι δίῳ.

[4] *Il.*, III, 268-301.

[5] *Il.*, III, 355-382.

[6] *Il.*, IV, 104-140.

[7] *Il.*, IV, 155-191.

[8] *Il.*, IV, 208-219.

[9] *Il.*, V, 35, 36.

[10] *Il.*, V, 37 :
Τρῶας δ' ἔκλιναν Δαναοί· ἕλε δ' ἄνδρα ἕκαστος
ἡγεμόνων.

[11] *Il.*, V, 460-470.

[12] *Il.*, V, 325-663, 668, 669.

[13] *Il.*, V, 699-702 :
Ἀργεῖοι δ' ὑπ' Ἄρηϊ καὶ Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ
οὔτε ποτὲ προτρέποντο μελαινάων ἐπὶ νηῶν
οὔτε ποτ' ἀντεφέροντο μάχῃ, ἀλλ' αἰὲν ὀπίσσω
χάζονθ'.

[14] *Il.*, V, 791 :
νῦν δὲ ἑκὰς πόλιος κοίλῃς ἐπὶ νηυσὶ μάχονται.

[15] *Il.*, VI, 107 :
Ἀργεῖοι δ' ὑπεχώρησαν, λῆξαν δὲ φόνοιο.

dieux[1]. Il semble y arriver et y demeurer pendant que se passe la scène touchante entre Glaucus et Diomède et leurs explications mutuelles[2]. Hector a de longs entretiens avec sa mère, avec Pâris et avec Hélène ; il cherche sa femme Andromaque, il la rencontre et lui parle longuement et affectueusement ; là se place la scène touchante avec son fils[3]. Hector retourne à la bataille en compagnie de Pâris et ils semblent être au milieu de l'armée dès qu'ils ont dépassé les Portes Scées[4]. En effet, les troupes étaient rangées devant les Portes puisque Athéné et Apollon, comme deux vautours, se placent sur le hêtre élevé (φηγός) pour jouir du spectacle des guerriers assis en lignes épaisses hérissées de casques, de boucliers et de lances[5]. Comme nous l'avons déjà vu, cet arbre était près des Portes Scées[6]. Hector et Pâris tuent plusieurs ennemis[7] ; puis Hector provoque le plus brave des Grecs en combat singulier[8]. D'abord tout le monde se tait, personne n'osant se mesurer avec lui, puis Ménélas prend la parole et annonce qu'il va combattre Hector ; alors discours d'Agamemnon et de Nestor[9], neuf héros s'offrent pour ce combat ; on consulte le sort ; il désigne Ajax, fils de Télamon, qui se réjouit et couvre son corps de ses armes éclatantes[10]. Les deux adversaires commencent par discourir[11] ; puis ils se battent jusqu'à la tombée de la nuit, ensuite ils échangent des présents[12]. Les Grecs retournent à leur camp ; les chefs s'assemblent dans la tente d'Agamemnon, où le roi immole un taureau ; l'animal est écorché, dépecé, rôti ; et les guerriers prennent le repas du soir[13].

Énumérons maintenant la multitude des incidents de cette seule journée : dès l'aurore, assemblée générale dans le camp grec ; long discours d'Agamemnon ; puis éparpillement des troupes pour mettre les vaisseaux à flot ; longs discours de trois héros ; préparatifs de repas ; sacrifice d'Agamemnon à Jupiter ; nouveau discours de Nestor ; enfin l'ordre de ranger les troupes en bataille ; ces discours et ces actes divers ont occupé quatre heures au moins ; donc, il est dix heures du matin quand l'armée s'avance dans la

---

[1] *Il.*, VI, 111-115.

[2] *Il.*, VI, 119-235.

[3] *Il.*, VI, 254-493.

[4] *Il.*, VII, 1-7 :

ὣς εἰπὼν πυλέων ἐξέσσυτο φαίδιμος Ἕκτωρ,
τῷ δ' ἅμ' Ἀλέξανδρος κί' ἀδελφεός· ἐν δ' ἄρα θυμῷ
ἀμφότεροι μέμασαν πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
ὡς δὲ θεὸς ναύτῃσιν ἐελδομένοισιν ἔδωκεν
οὖρον, ἐπεί κε κάμωσιν εὐξέστῃς ἐλάτῃσιν
πόντον ἐλαύνοντες, καμάτῳ δ' ὑπὸ γυῖα λέλυνται,
ὣς ἄρα τὼ Τρώεσσιν ἐελδομένοισι φανήτην.

[5] *Il.*, VII, 58-62 :

κὰδ δ' ἄρ' Ἀθηναίη τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
ἑζέσθην, ὄρνισιν ἐοικότες αἰγυπιοῖσιν,
φηγῷ ἐφ' ὑψηλῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
ἀνδράσι τερπόμενοι· τῶν δὲ στίχες εἵατο πυκναί,
ἀσπίσι καὶ κορύθεσσι καὶ ἔγχεσι πεφρικυῖαι.

[6] *Il.*, VI, 237 :

Ἕκτωρ δ' ὡς Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκανεν.

[7] *Il.*, VII, 8-16 :

ἔνθ' ἑλέτην ὃ μὲν υἱὸν Ἀρηϊθόοιο ἄνακτος,
Ἄρνῃ ναιετάοντα Μενέσθιον, ὃν κορυνήτης
γείνατ' Ἀρηΐθοος καὶ Φυλομέδουσα βοῶπις·
Ἕκτωρ δ' Ἠϊονῆα βάλ' ἔγχεϊ ὀξυόεντι
αὐχέν' ὑπὸ στεφάνης εὐχάλκου, λῦσε δὲ γυῖα.
Γλαῦκος δ' Ἱππολόχοιο πάϊς, Λυκίων ἀγὸς ἀνδρῶν,
Ἰφίνοον βάλε δουρὶ κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην,
Δεξιάδην, ἵππων ἐπιάλμενον ὠκειάων,
ὦμον· ὃ δ' ἐξ ἵππων χαμάδις πέσε, λύντο δὲ γυῖα.

[8] *Il.*, VII, 67-91.

[9] *Il.*, VII, 96-160.

[10] *Il.*, VII, 161-225.

[11] *Il.*, VII, 226-243.

[12] *Il.*, VII, 244-312.

[13] *Il.*, VII, 313-336.

plaine du Scamandre; elle s'approche si près des Portes Scées qu'Hélène reconnaît les chefs grecs. Pâris provoque Ménélas en combat singulier; Hector et Ménélas parlent encore tour à tour. Des hérauts sont dépêchés à Troie et au camp grec pour y chercher les victimes; puis, sacrifice solennel et combat singulier. Agamemnon prend la parole à plusieurs reprises. Les Grecs ramènent les Troyens jusque sous les murs de Troie, puis ils sont ramenés à leur tour, *mais ils se retirent à reculons jusqu'à leurs vaisseaux.* Les Grecs reviennent en avant, puisqu'une terrible bataille s'engage dans la plaine entre le Scamandre et le Simoïs. Les Grecs reculent de nouveau. Hector retourne à Troie; longs entretiens avec Hécube, Pâris, Hélène et Andromaque. Les Grecs doivent s'être rapprochés, car Hector et Pâris les ont en face d'eux quand ils sortent des Portes Scées; puis arrivent les discours d'Hector, de Ménélas, de Nestor; le combat singulier est suspendu par la nuit, et les Grecs rentrent dans leur camp.

Ainsi la distance entre la ville et le camp des Grecs a été traversée au moins six fois de dix heures du matin à sept heures du soir, — à savoir deux fois par le héraut qui allait chercher l'agneau, et au moins quatre fois par l'armée, — et même une fois à reculons; et toutes ces marches et contremarches ont pu s'accomplir malgré tout le temps consommé par les discours, les sacrifices, les diverses batailles et les deux combats singuliers. Il est donc évident que la distance entre le camp grec et la ville de Troie était supposée très courte, c'est-à-dire de 4 kilomètres environ. Bounarbashi est à $12^{k},800$ du rivage de l'Hellespont; si donc Troie eût été sur les hauteurs de Bounarbashi, c'est 80 kilomètres qui eussent été parcourus de dix heures du matin à sept heures du soir, en dépit de tout le temps dépensé par les incidents divers énumérés ci-dessus.

Lechevalier et ses partisans n'y trouvent aucune difficulté d'après ce principe qu'Homère exagère en poète et que les guerriers des temps héroïques étaient capables ou étaient jugés capables d'accomplir des exploits surhumains. Mais, en mettant à part l'intervention des dieux, Homère comme le remarque Webb, est très exact sur les faits [1].

« Lorsqu'il nous dit qu'Achille, si Poséïdon lui donnait une traversée heureuse, serait à Phthie (à une distance de deux cents milles) en trois jours [2], et que les flottes de Nestor et de Diomède, avec des vents constamment favorables, allaient de Troie à Argos (à une distance de trois cents milles) en quatre jours [3], il nous parle d'un voyage, non pas héroïque, mais fort ordinaire, puisque Hérodote compte pour un jour de navigation sept cents stades (soixante-dix milles) et pour un jour et une nuit à la fois, mille trois cents stades [4]. Télémaque et Pisistrate, dans

[1] P. Barker Webb, *Topographie de la Troade*, p. 170.

[2] *Il.*, IX, 363 :
ἤματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην.

[3] *Od.*, III, 180-182 :
τέτρατον ἦμαρ ἔην, ὅτ' ἐν Ἄργεϊ νῆας εἴσας
Τυδείδεω ἕταροι Διομήδεος ἱπποδάμοιο
ἔστασαν.

[4] Herodotus, IV, 86 : Μεμέτρηται δὲ ταῦτα ὧδε· νηῦς ἐπίπαν μάλιστά κη κατανύει ἐν μα-

un char attelé de coursiers rapides, avec toute la diligence possible, mirent *deux jours entiers,* depuis le lever jusqu'au coucher du soleil pour aller de Pylos à Sparte, à une distance de cinquante milles [1]... Il ne peut être douteux qu'il eût été plus facile à Télémaque d'aller à Sparte en une demi-journée qu'aux Grecs de remplir la tâche que leur impose le système de Lechevalier [2]... »

Le lendemain de cette première bataille de l'*Iliade,* le héraut Idéus va, dès l'aurore, au camp des Grecs demander un armistice pour enterrer les morts [3]. L'armistice accepté, il en rapporte la nouvelle aux Troyens ; les Troyens ramassent leurs morts, se procurent du bois pour les brûler, et seulement alors se lève le soleil [4]. Mais combien de temps peut-il s'être passé entre la première aube et le lever du soleil ? Une heure et demie, pas davantage ; la vraisemblance et le texte ne s'accordent que si Troie est placée à Hissarlik ; si elle est à Bounarbashi, le héraut a eu 26 kilomètres à faire et il n'a pas pu y mettre moins de cinq heures, car, comme Eckenbrecher [5] l'observe, aucun de ceux qui ont lu Homère, même superficiellement, ne supposera que le héraut soit allé à cheval ou en char, autrement le poète n'eût pas manqué de le dire en termes exprès. Il se contente de s'exprimer ainsi : « Que dès le matin Idéus se rende aux nefs creuses [6], » et « dès le matin Idéus se rendit aux nefs creuses [7] » ; et encore « Idéus revint dans la sainte Ilion [8] ». Eckenbrecher [9], ajoute que Welcker [10], défenseur obstiné de la théorie de Troie-Bounarbashi, suggère que le héraut avait pu courir, tant d'exemples de courses se trouvant dans l'*Iliade* et le poète douant volontiers ses héros de qualités surhumaines : « Mais alors c'est pour les rendre héroïques et sublimes, non pour les rendre ridicules. Peut-on concevoir le héraut qui va de-

---

κρημερίη ὀργυιὰς ἑπτακισμυρίας, νυκτὸς δὲ ἑξακισμυρίας. Ἤδη ὦν ἐς μὲν Φᾶσιν ἀπὸ τοῦ στόματος (τοῦτο γάρ ἐστι τοῦ Πόντου μακρότατον) ἡμερέων ἐννέα πλόος ἐστὶ καὶ νυκτῶν ὀκτώ· αὗται ἕνδεκα μυριάδες καὶ ἑκατὸν ὀργυιέων γίνονται, ἐκ δὲ τῶν ὀργυιέων τουτέων στάδιοι ἑκατὸν καὶ χίλιοι καὶ μύριοί εἰσι.

[1] *Od.*, III, 484-497 et IV, 1 :

μάστιξεν δ' ἐλάαν, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
ἐς πεδίον, λιπέτην δὲ Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον.
οἱ δὲ πανημέριοι σεῖον ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες.
δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί,
ἐς Φηρὰς δ' ἵκοντο, Διοκλῆος ποτὶ δῶμα,
υἱέος Ὀρσιλόχοιο, τὸν Ἀλφειὸς τέκε παῖδα.
ἔνθα δὲ νύκτ' ἄεσαν, ὁ δὲ τοῖς πὰρ ξείνια θῆκεν.
ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ἵππους τε ζεύγνυντ' ἀνά θ' ἅρματα ποικίλ' ἔβαινον,
ἐκ δ' ἔλασαν προθύροιο καὶ αἰθούσης ἐριδούπου.
μάστιξεν δ' ἐλάαν, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.
ἷξον δ' ἐς πεδίον πυρηφόρον, ἔνθα δ' ἔπειτα
ἦνον ὁδόν· τοῖον γὰρ ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι.
δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.
οἱ δ' ἷξον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν...

[2] Il n'y a pas de route carrossable sur le mont Taygète, que Télémaque et Pisistrate ont dû passer nécessairement, et rien n'indique qu'il y ait jamais eu route semblable. Il a donc été impossible dans tous les temps d'aller en char de Phérée (maintenant Calamata) à travers ces montagnes. Homère, qui probablement ne connaissait pas le pays, a supposé la chose aisée et naturelle.

[3] *Il.*, VII, 381 :

ἠῶθεν δ' Ἰδαῖος ἔβη κοίλας ἐπὶ νῆας.

[4] *Il.*, VII, 421-423 :

ἠέλιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας,
ἐξ ἀκαλαρρείταο βαθυρρόου Ὠκεανοῖο
οὐρανὸν εἰσανιών· οἳ δ' ἤντεον ἀλλήλοισιν.

[5] *Die Lage des Homerischen Troja,* p. 29.

[6] *Il.*, VII, 372 :

ἠῶθεν δ' Ἰδαῖος ἴτω κοίλας ἐπὶ νῆας.

[7] *Il.*, VII, 381, *sup. cit.*

[8] *Il.*, VII, 413 :

ἄψορρον δ' Ἰδαῖος ἔβη προτὶ Ἴλιον ἱρήν.

[9] *Die Lage des Homer. Troja,* p. 29.

[10] *Kleine Schriften,* Band II, p. XVIII.

mander un armistice pour enterrer les morts courant pendant quatre heures au trot? Nous devons donc supposer, en plaçant Troie à Bounarbashi, que trois heures au moins ont été nécessaires pour conclure l'armistice, pour le proclamer puis pour préparer la sortie des deux armées, et enfin pour la longue marche qu'elles avaient à faire avant de se rencontrer. Donc il aurait fallu sept heures au moins pour exécuter ce qu'Homère nous représente comme accompli en une heure et demie tout au plus. Ceci prouve que la distance à laquelle, dans la pensée d'Homère, Troie se trouve de l'Hellespont est quatre fois moindre que la distance réelle de Bounarbashi à la côte dès l'époque troyenne. »

Le troisième jour après le coucher du soleil[1], Hector fait camper les Troyens sur les bords du Scamandre[2], et ordonne que des bœufs, des moutons, du vin, leur soient apportés promptement de la ville[3]. L'ordre est aussitôt exécuté[4]. Bœufs et moutons marchent lentement surtout la nuit, néanmoins ils arrivent καρπαλίμως, promptement. Les Troyens égorgent les animaux et sacrifient aux dieux[5]. Mais le camp troyen était sur la rive gauche du Scamandre, puisque les milliers de feux allumés par les Troyens se voyaient entre le camp grec et la rivière[6]; il était aussi tout près du tombeau d'Ilus[7] situé sur la rive opposée (la rive droite) du Scamandre, à côté du gué[8]. Le camp troyen donc n'était pas éloigné de Troie ; et ceci est encore prouvé par l'expression du poète, que leurs feux brûlaient devant Ilion ('Ιλιόθι πρό). De plus, le passage où Agamemnon, alarmé par les feux du camp troyen, par le son des flûtes et la rumeur des hommes, debout sur le seuil de sa tente, regarde dans la plaine[9], indique parfaitement que le camp troyen était en même temps proche des vaisseaux grecs, ce que confirme aussi le passage où le poète dit que les feux des Troyens brûlent près des vaisseaux grecs[10]; ainsi que celui où il est dit que le camp troyen est près des vaisseaux et du

---

[1] *Il.*, VIII, 485-488 :
ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.
Τρωσὶν μέν ῥ' ἀέκουσιν ἔδυ φάος, αὐτὰρ Ἀχαιοῖς
ἀσπασίη τρίλλιστος ἐπήλυθε νὺξ ἐρεβεννή.

[2] *Il.*, VIII, 489-491 :
Τρώων αὖτ' ἀγορὴν ποιήσατο φαίδιμος Ἕκτωρ,
νόσφι νεῶν ἀγαγών, ποταμῷ ἔπι δινήεντι,
ἐν καθαρῷ, ὅθι δὴ νεκύων διεφαίνετο χῶρος.

[3] *Il.*, VIII, 505, 506 :
ἐκ πόλιος δ' ἄξεσθε βόας καὶ ἴφια μῆλα
καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζεσθε.

Il., VIII, 545, 546 :
ἐκ πόλιος δ' ἄξαντο βόας καὶ ἴφια μῆλα
καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζοντο.

[5] *Il.*, VIII, 548-550 :
ἔρδον δ' ἀθανάτοισι τεληέσσας ἑκατόμβας,
κνίσην δ' ἐκ πεδίου ἄνεμοι φέρον οὐρανὸν εἴσω
ἡδεῖαν.

[6] *Il.*, VIII, 560-563 :
τόσσα μεσηγὺ νεῶν ἠδὲ Ξάνθοιο ῥοάων
Τρώων καιόντων πυρὰ φαίνετο Ἰλιόθι πρό.
χίλι' ἄρ' ἐν πεδίῳ πυρὰ καίετο, πὰρ δὲ ἑκάστῳ
εἵατο πεντήκοντα σέλᾳ, πυρὸς αἰθομένοιο.

[7] *Il.*, X, 414-415 :
Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουληφόροι εἰσίν.
βουλὰς βουλεύει θείου παρὰ σήματι Ἴλου.

[8] *Il.*, XXIV, 349-351 :
οἳ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα παρὲξ Ἴλοιο ἔλασσαν,
στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν.
ἐν ποταμῷ.

[9] *Il.*, X, 11-13 :
ἤ τοι ὅτ' ἐς πεδίον τὸ Τρωϊκὸν ἀθρήσειεν,
θαύμαζεν πυρὰ πολλὰ τὰ καίετο Ἰλιόθι πρό,
αὐλῶν συρίγγων τ' ἐνοπὴν ὅμαδόν τ' ἀνθρώπων.

[10] *Il.*, IX, 75-77 :
. . . . . μάλα δὲ χρεὼ πάντας Ἀχαιούς
ἐσθλῆς καὶ πυκινῆς, ὅτι δήϊοι ἐγγύθι νηῶν
καίουσιν πυρὰ πολλά.

mur grec[1]; puis par cet autre où Agamemnon dit que les ennemis sont campés tout près[2]; enfin par les paroles de Nestor à Diomède : « N'entends-tu pas que les Troyens sont campés dans la plaine, près des vaisseaux, et séparés de nous par un court espace[3]. » Diomède lui répond : « Nestor, mon âme et mon généreux cœur me décident à pénétrer dans le camp des Troyens qui sont tout près de nous[4]. »

Or, si Troie eût été à Bounarbashi, le camp troyen, que le poète décrit comme très près d'Ilion et très près des vaisseaux grecs, aurait dû se trouver à 11 kilomètres du camp grec; quelle oreille humaine peut entendre des sons d'instruments ou des rumeurs de voix à de telles distances ? On peut en dire autant de l'Ἰλιέων κώμη, qui est presque aussi loin de l'Hellespont que Bounarbashi et qui de plus est caché par les hauteurs qui se trouvent en avant.

Le jour où se livre la troisième grande bataille, — vingt-huitième journée de l'*Iliade*, selon le calcul de Pope, — le lever du soleil[5] et l'heure de midi[6] sont mentionnés. Dans le cours de la journée, les Grecs repoussent les Troyens jusqu'aux Portes Scées[7]; mais ils sont ensuite refoulés au milieu de leurs vaisseaux où se passe mainte scène de carnage[8]. Les Troyens, ramenés en arrière une seconde fois[9], repoussent encore les Grecs au delà de leurs murailles, en font périr un grand nombre et menacent d'incendier la flotte[10]. Patrocle prend les armes, met les Troyens en fuite, les poursuit jusqu'à la ville dont il essaye trois fois d'escalader la muraille[11]; les Grecs combattent jusqu'au soir devant les Portes Scées[12]. Ainsi, dans cette troisième bataille comme dans la première, les Grecs parcourent au moins quatre fois l'espace compris entre le camp et la ville, malgré les longs combats près des vaisseaux, ou dans la plaine, ou sous les murs mêmes de Troie.

Il y a un autre passage qui prouve quelle courte distance sépare ces deux points extrêmes. Priam demande à Achille d'accorder un armistice

---

[1] *Il.*, IX, 232, 233 :
ἐγγὺς γὰρ νηῶν καὶ τείχεος αὖλιν ἔθεντο
Τρῶες ὑπέρθυμοι τηλέκλητοί τ'ἐπίκουροι.

[2] *Il.*, X, 100 :
δυσμενέες δ'ἄνδρες σχεδὸν εἵαται.

[3] *Il.*, X, 160, 161 :
οὐκ ἀίεις, ὡς Τρῶες ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο
εἵαται ἄγχι νεῶν, ὀλίγος δ' ἔτι χῶρος ἐρύκει;

[4] *Il.*, X, 220-222 :
Νέστορ, ἔμ 'ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
ἀνδρῶν δυσμενέων δῦναι στρατόν, ἐγγὺς ἐόντων,
Τρώων.

[5] *Il.*, XI, 1, 2 :
Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσιν.

[6] *Il.*, XI, 84-86 :
ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἥπτετο, πίπτε δὲ λαός·
ἦμος δὲ δρυτόμος περ ἀνὴρ ὡπλίσσατο δεῖπνον.

[7] *Il.*, XI, 166-170 :
οἳ δὲ παρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
μέσσον κὰπ πεδίον, παρ' ἐρινεὸν ἐσσεύοντο
ἱέμενοι πόλιος· ὃ δὲ κεκληγὼς ἕπετ' αἰεὶ
Ἀτρείδης, λύθρῳ δὲ παλάσσετο χεῖρας ἀάπτους.
ἀλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκοντο.

[8] *Il.*, XII, 35 à XIV, 439.

[9] *Il.*, XV, 6-8 :
στῆ δ' ἄρ' ἀναΐξας, ἴδε δὲ Τρῶας καὶ Ἀχαιους,
τοὺς μὲν ὀρινομένους τοὺς δὲ κλονέοντας ὄπισθεν,
Ἀργείους, μετὰ δέ σφι Ποσειδάωνα ἄνακτα.

[10] *Il.*, XV, 343-345 :
ὄφρ' οἳ τοὺς ἐνάριζον ἀπ' ἔντεα, τόφρα δ' Ἀχαιοί
τάφρῳ καὶ σκολόπεσσιν ἐνιπλήξαντες ὀρυκτῇ
ἔνθα καὶ ἔνθα φέβοντο, δύοντο δὲ τεῖχος ἀνάγκῃ.

[11] *Il.*, XVI, 702, 703 :
τρὶς μὲν ἐπ' ἀγκῶνος βῆ τείχεος ὑψηλοῖο
Πάτροκλος. . . . .

[12] *Il.*, XVIII, 453 :
πᾶν δ' ἦμαρ μάρναντο περὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν.

de onze jours pour les funérailles d'Hector ; car, dit-il, la ville est étroitement enfermée par le siège et nous sommes loin de la montagne où le bois doit être coupé[1]. Le vieux roi n'aurait certainement pas eu cette plainte à exprimer si Troie avait été à Bounarbashi, ou à Ἰλιέων κώμη ; car ces deux endroits, les hauteurs du premier aussi bien que la colline de l'autre, tiennent aux montagnes boisées de la chaîne de l'Ida, et les Troyens y auraient été chercher tranquillement leur bois sans avoir rien à craindre des Grecs.

Les défenseurs de la théorie de Troie-Bounarbashi attachent beaucoup d'importance au passage où, dans le combat des vaisseaux, Poseïdon admoneste les Grecs et dit que, avant la retraite d'Achille, les Troyens n'osaient pas braver en face la vigueur des Achéens, tandis que maintenant, *loin de la ville,* ils combattent auprès des nefs creuses[2] ; — et encore, à ce passage où Polydamas conseille aux Troyens, lorsqu'ils se sont retirés du camp grec, de marcher vers la ville, et de ne point attendre la nuit auprès des nefs; car, dit-il, *nous sommes loin des murs de Troie*[3] ; — aussi à cet autre passage où Ulysse avec ses compagnons en embuscade devant Troie et couché dans les roseaux leur dit : *Nous sommes bien éloignés des vaisseaux*[4] ; mais nous ne voyons pas que l'on puisse conclure d'après ces passages à une très grande distance entre le camp et la ville de Troie ; car, dans le premier, il est question de la présence des Troyens au milieu des vaisseaux et par conséquent au point le plus éloigné de Troie. Dans le second passage, les Troyens sont encore près de ce point extrême, et, dans le troisième passage, Ulysse, en embuscade sous les murs mêmes de Troie, est aussi loin que possible du camp, étant donné l'espace limité où se passent les épisodes de cette guerre. Ainsi, dans ces trois circonstances, l'adverbe ἑκάς n'a qu'un sens relatif, et n'indique pas une distance réellement considérable, surtout quand l'*Iliade* nous atteste si souvent la réelle brièveté de l'espace qui séparait le camp des Grecs de la ville de Troie. Je puis ajouter que, dans une guerre comme celle que Grecs et Troyens se faisaient alors, la distance de l'Hellespont à Hissarlik pouvait être et devait être considérée comme relativement *grande.*

Une preuve encore de la courte distance entre Ilion et le camp grec, c'est le peu de chemin que Dolon avait à faire pour gagner les vaisseaux[5]. C'est aussi, lorsque, dans la dernière bataille, les Troyens étant rangés entre le

---

[1] *Il.*, XXIV, 662, 663 :
οἶσθα γὰρ ὡς κατὰ ἄστυ ἐέλμεθα, τηλόθι δ' ὕλη
ἀξέμεν ἐξ ὄρεος, μάλα δὲ Τρῶες δεδίασιν.

[2] *Il.*, XIII, 105-107 :
ὣς Τρῶες τὸ πρίν γε μένος καὶ χεῖρας Ἀχαιῶν
μίμνειν οὐκ ἐθέλεσκον ἐναντίον, οὐδ' ἠβαιόν.
νῦν δὲ ἑκὰς πόλιος κοίλης ἐπὶ νηυσὶ μάχονται.

[3] *Il.*, XVIII, 254-256 :
ἀμφὶ μάλα φράζεσθε, φίλοι· κέλομαι γὰρ ἔγωγε
ἄστυδε νῦν ἰέναι, μὴ μίμνειν Ἠῶ δῖαν
ἐν πεδίῳ παρὰ νηυσίν· ἑκὰς δ' ἀπὸ τείχεός εἰμεν.

[4] *Od.*, XIV, 496 :
λίην γὰρ νηῶν ἑκὰς ἤλθομεν...

[5] *Il.*, X, 337-369.

camp grec et le Scamandre, Athéné excite les Grecs en criant du haut de la muraille qui protège le camp, tandis qu'Arès excite les Troyens en criant du haut de l'acropole [1]; les Troyens étaient alors très près des vaisseaux.

Contre Bounarbashi nous avons aussi le passage dans la Πατρόκλεια [2], où Patrocle, après avoir rompu les premières phalanges des Troyens, les repousse vers les vaisseaux, ne leur permet pas de satisfaire leur vif désir de monter dans Ilion, mais les massacre entre les nefs, le fleuve et le rempart du camp grec. Ce passage montre trois faits importants : le premier, que la distance entre la ville, le Scamandre et le camp grec était très petite ; le second, que le Scamandre était sur le côté droit, c'est-à-dire sur le côté est du camp grec, puisque son embouchure était au cap Rhœtée et par conséquent qu'il coulait entre Troie et le camp grec ; le troisième que Troie ne pouvait pas être à Bounarbashi, attendu qu'alors le Scamandre ne se fût pas interposé entre la ville et le camp grec.

Les partisans de la théorie de Lechevalier maintiennent qu'au temps de la guerre de Troie, Hissarlik était tout près de l'Hellespont, le bas de la plaine étant d'une formation bien postérieure à ces temps reculés, et qu'alors le terrain même des batailles décrites dans l'*Iliade* n'existait pas. Ils s'autorisent d'Hestiée déjà citée, qui, selon Strabon [3], faisait la même objection, et aussi d'Hérodote [4], à qui les terres autour d'Ilion (c'est-à-dire l'Ilion historique) semblent être un ancien golfe de la mer comblé par les alluvions des rivières, comme il en est d'une partie de la vallée du Nil. Mais j'ai donné les nombreuses raisons qui établissent que la plaine de Troie est probablement plus ancienne même que l'Hellespont et qu'elle devait s'étendre vers celui-ci, à l'époque troyenne, aussi loin qu'à présent. De plus, Hérodote ne donne pas comme sa propre opinion l'idée que la plaine ait été formée après la guerre de Troie : « Comment l'aurait-il cru, remarque ingénieusement Eckenbrecher [5], puisqu'il identifie complètement l'Ilion historique et l'Ilion homérique, ce qui implique l'existence de la plaine à l'époque troyenne ? »

Les défenseurs de la théorie Troie-Bounarbashi et les autres adversaires

---

[1] *Il.*, XX, 51, 52 :
αὖε δ' Ἄρης ἑτέρωθεν, ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσος,
ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων.

[2] *Il.*, XVI, 394-398 :
Πάτροκλος δ' ἐπεὶ οὖν πρώτας ἐπέκερσε φάλαγγας,
ἂψ ἐπὶ νῆας ἔεργε παλιμπετές, οὐδὲ πόληος
εἴα ἱεμένους ἐπιβαινέμεν, ἀλλὰ μεσηγύς
νηῶν καὶ ποταμοῦ καὶ τείχεος ὑψηλοῖο
κτεῖνε μεταΐσσων, πολέων δ' ἀπετίνυτο ποινήν.

[3] XIII, p. 599 : παρατίθησι δ' ὁ Δημήτριος καὶ τὴν Ἀλεξανδρίνην Ἑστίαιαν μάρτυρα, τὴν συγγράψασαν περὶ τῆς Ὁμήρου Ἰλιάδος, πυνθανομένην εἰ περὶ τὴν νῦν πόλιν ὁ πόλεμος συνέστη, καὶ ... τὸ Τρωϊκὸν πεδίον, ὃ μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ τῆς θαλάττης ὁ ποιητὴς φράζει· τὸ μὲν γὰρ πρὸ τῆς νῦν πόλεως ὁρώμενον πρόχωμα εἶναι τῶν ποταμῶν ὕστερον γεγονός.

[4] II, 10 : τῶν γὰρ οὐρέων τῶν εἰρημένων τῶν ὑπὲρ Μέμφιν πόλιν κειμένων τὸ μεταξὺ ἐφαίνετό μοι εἶναί κοτε κόλπος θαλάσσης, ὥσπερ γε τὰ περὶ Ἴλιον καὶ Τευθρανίην καὶ Ἔφεσόν τε καὶ Μαιάνδρου πεδίον, ὥστε εἶναι σμικρὰ ταῦτα μεγάλοισι συμβαλέειν. Le parallèle est malheureux pour la théorie, puisque la géologie de l'Égypte prouve qu'Hérodote avait entièrement tort en supposant, — car ce n'est qu'une *supposition*, et il en est de même pour la plaine de Troie, — que la vallée du Nil a été formée par les alluvions du fleuve qui auraient comblé, par un travail séculaire, un creux aussi profond que le lit de la mer Rouge.

[5] *Die Lage, des Homerischen Troja*, p. 57.

de Troie-Hissarlik attachent aussi beaucoup d'importance au témoignage de l'orateur Lycurgue[1], qui dit dans ses discours contre Léocrate, accusé de trahison après la bataille de Chéronée : « Qui n'a pas entendu que Troie, la plus grande ville de son temps, et la souveraine de toute l'Asie, après avoir été détruite par les Grecs, est depuis lors restée toujours inhabitée ? » On cite cette courte allusion poétique avec un singulier air de triomphe, pour prouver que, dans les temps classiques, Ilium n'a pas été reconnu comme le site de la ville homérique. A cet argument le professeur Auguste Steitz, de Francfort-sur-le-Mein[2], répond : « Que le peuple de l'Attique ait eu une juste idée d'Ilium, et ainsi de la situation de Troie à Hissarlik, c'est ce que prouve le passage de Platon, κατῳκίσθη Ἴλιον ἐπὶ λόφον τινὰ οὐχ ὑψηλόν, κ. τ. λ.[3], qui ne s'adapte aucunement à la position de Bounarbashi, mais fort bien à celle d'Hissarlik. Il est vrai qu'à côté de la tradition locale conservée par l'*Iliade*, il y avait aussi la tradition poétique à laquelle Strabon (XII, p. 601) se réfère. Les poètes postérieurs ne savent pas si la ville a continué d'exister ou a été reconstruite, faute d'autres documents que les passages homériques sur la destruction de Troie, et c'est cette dernière croyance que l'on trouve fermement établie dans la tragédie (Welcker, *loc. cit.*, XXXVI). Nous ne devons donc pas nous étonner qu'un enthousiaste de poésie tragique, comme l'orateur Lycurgue (dans son discours contre Léocrate), affirme que Troie, après sa destruction par les Grecs, était restée déserte et n'avait jamais été reconstruite. Le ton et la conception de tout le passage nous prouvent que l'orateur ne donne pas ici le résultat de recherches historiques, mais qu'il cite comme exemple une chose généralement connue par les poètes ; peut-être d'ailleurs Lycurgue n'en savait-il pas davantage. Que la tradition poétique fut insouciante de vérité historique, nous le voyons dans le brillant passage de Lucain (*Pharsalia*, IX, 961 et suiv.), qui représente Troie comme gisant encore en ruines au temps de César, et attribue à celui-ci l'intention de fonder une nouvelle Troie romaine, comme s'il ne savait rien d'Ilium et de ses prétentions, et de la foi des Romains dans son identité avec Troie. Il n'avait, bien entendu, aucune connaissance de la petite ville sur le Bali Dagh. Je ne cite tout cela que pour réfuter l'opinion qui attribue aux anciens des doutes, fondés sur des faits réels, concernant l'identité du site d'Ilium avec la Troie homérique. »

Les adhérents de la théorie Troie-Bounarbashi présentent aussi la prophétie de Junon dans l'ode d'Horace *Justum ac tenacem*, etc.[4], comme

---

[1] Lycurgus, In Leocratem, p. 62, ed. Carol. Scheibe : τὴν Τροίαν τὶς οὐκ ἀκήκοεν, ὅτι μεγίστη γεγενημένη τῶν τότε πόλεων καὶ πάσης ἐπάρξασα τῆς Ἀσίας ὡς ἅπαξ ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων κατεσκάφη, τὸν αἰῶνα ἀοίκητός ἐστι.

[2] *Die Lage des Homerischen Troja*, in den Jahrbüchern für classische Philologie, ed. Alfred Fleckeisen, Jahrg. XXI, Bd. III (Leipzig 1875).

[3] *De Legibus*, III, p. 682, *b*, *c*, *d*, *e*, κατῳκίσθη δή, φαμέν, ἐκ τῶν ὑψηλῶν εἰς μέγα τε καὶ καλὸν πεδίον Ἴλιον, ἐπί λόφον τινὰ οὐχ ὑψηλὸν καὶ ἔχοντα ποταμοὺς πολλοὺς ἄνωθεν ἐκ τῆς Ἴδης ὡρμημένους.

[4] Horace, *Carmina*, III, 3.

une preuve décisive contre Novum Ilium. Welcker [1] dit : Nous ne pourrions pas désirer un témoignage plus concluant qu'Ilium ne fut pas rebâti sur l'ancien emplacement, que cette menace de Junon :

Dum longus inter sæviat Ilion
Romamque pontus, qualibet exsules
In parte regnanto beati :
Dum Priami Paridisque busto

Insultet armentum et catulos feræ
Celent insultæ, stet Capitolium
Fulgens triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis.

Mon ami, le professeur J. Maehly [2], de Bâle, est d'avis : « qu'Horace a réellement eu en vue Novum Ilium, mais que, laisser cette ville provinciale dans son insignifiance relative, ou l'élever à l'importance d'une seconde Rome, c'étaient deux choses différentes. Junon, ou celui qui parlait derrière le masque, s'opposait à élever Ilium à une telle grandeur, et s'exprimait à cette occasion un peu hyperboliquement : *Ne tecta velint reparare Trojæ.* »

Comme Horace, Eschyle est injustement cité [3] contre Novum Ilium. Il dit seulement que Troie a été détruite et son emplacement dévasté [4], et qu'Athéné a pris possession du pays troyen comme part de butin (λάχος) pour les enfants de Thésée [5]. Si on voulait supposer qu'il n'est ici question que d'une partie du pays troyen, il ne s'ensuit pas, comme Welcker le maintient, que cette partie fût censée exclue de tout usage profane (comme par exemple de la construction de maisons). Et quelle partie du pays troyen était-ce ? Welcker sait avec précision que c'était la région de Bounarbashi, mais il ne nous explique point comment il le sait.

Je puis ajouter ici que le site de Bounarbashi est en contradiction avec le système hydrographique de notre carte ; en conséquence tous les adhérents de la théorie de Troie-Bounarbashi doivent se soumettre à un changement radical de dénomination pour toutes les rivières de la plaine.

On a soutenu, — contre l'identité de Novum Ilium avec la Troie homérique, — que si cette dernière avait été si près des vaisseaux, les Troyens n'auraient pas eu besoin de camper dans la plaine. Mais Hector voulait attaquer les Grecs au moment où ils essayeraient de mettre leurs vaisseaux

[1] Welcker, *Kleine Schriften*, Band IV, p. 19.
[2] Blätter für Literarische Unterhaltung, nº 15, 16, 1881.
[3] Welcker, *Kleine Schriften*, Band IV, p. 17.
[4] Aeschylus, *Agamemnon*, 524-528 :
ἀλλ' εὖ νιν ἀσπάσασθε, καὶ γὰρ οὖν πρέπει,
Τροίαν κατασκάψαντα τοῦ δικηφόρου
Διὸς μακέλλῃ, τῇ κατείργασται πέδον.
βωμοὶ δ' ἄιστοι καὶ θεῶν ἱδρύματα,
καὶ σπέρμα πάσης ἐξαπόλλυται χθονός.
[5] *Eumenides*, 397-402 :
πρόσωθεν ἐξήκουσα κληδόνος βοήν,
ἀπὸ Σκαμάνδρου γῆν καταφθατουμένη,
ἣν δῆτ' Ἀχαιῶν ἄκτορές τε καὶ πρόμοι,
τῶν αἰχμαλώτων χρημάτων λάχος μέγα,
ἔνειμαν αὐτόπρεμνον εἰς τὸ πᾶν ἐμοί,
ἐξαίρετον δώρημα Θησέως τόκοις.

à flot et de s'embarquer, car il supposait que tel était leur dessein [1]. Campé au tumulus d'Ilus, il s'épargnait deux kilomètres et demi, et tenait ses guerriers sous les armes au lieu de les laisser se disperser dans la ville.

Quand la bataille est engagée tout près de Troie, Ajax craint que ceux des Grecs qui sont restés dans le camp auprès des vaisseaux ne soient découragés à la vue de leurs compagnons repoussés par Hector [2]. *La distance semble donc avoir été si courte qu'on ne se quittait jamais de vue.* Virgile [3], le narrateur très exact des traditions, et Quintus de Smyrne [4], représentent les femmes troyennes comme regardant la flotte grecque du haut des murailles et entendant les cris des Grecs lorsqu'ils se précipitent hors du camp. Ce ne sont là que des indications de l'idée que ces auteurs se faisaient de la situation respective de la ville et du camp, et de leur distance. On doit supposer toutefois que les Grecs dans leur camp et les Iliens dans leur ville ne s'apercevaient pas très bien, autrement il n'eût pas été nécessaire que Polytes, — confiant dans la rapidité de sa course, se fût assis en vedette sur le tombeau d'Æsyétès (que nous pouvons supposer près de Koum Kioi), — pour épier le moment où les Grecs sortiraient de leurs vaisseaux [5].

La légende du cheval de bois n'est certainement qu'un symbole sacré. Euphorion, selon l'esprit raisonneur des Grecs d'une époque avancée, supposait que ce cheval n'était autre qu'un vaisseau grec appelé Ἵππος *le Cheval* [6]. Pausanias aussi déclarait que le cheval de Troie avait dû être en réalité une machine destinée à battre en brèche les murailles, parce que le récit du poète pris à la lettre imputait aux défenseurs de la ville une simplicité par trop enfantine [7]. Keller [8] suppose que ce récit se rapporte à un oracle. Rappelons-nous les nombreuses sibylles en Asie Mineure, à Sardes, à Érythrée et à Samos [9] aussi bien que l'oracle des murs de bois d'Athènes qui signifiaient ses vaisseaux. « Le cheval de Troie, comme dit Grote [10], avec ses accompagnements, Sinon et Laocoon, est un des événements capitaux et indispensables de l'épopée : Homère, Arctinus, Lechès, Virgile et Quintus de Smyrne insistent tous expressément sur cet épisode comme étant la cause immédiate de la prise de Troie. »

Je parle ici du cheval de Troie pour montrer que ceux qui ont inventé ou soutenu la légende ne peuvent avoir eu l'idée de le faire traîner que dans

---

[1] *Il.*, VIII, 508-511 :
ὥς κεν παννύχιοι μέσφ' ἠοῦς ἠριγενείης
καίωμεν πυρὰ πολλά, σέλας δ' εἰς οὐρανὸν ἵκῃ,
μή πως καὶ διὰ νύκτα κάρη κομόωντες Ἀχαιοί
φεύγειν ὁρμήσωνται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.

[2] *Il.*, XVII, 637-639 :
οἵ που δεῦρ' ὁρόωντες ἀκηχέδατ', οὐδ' ἔτι φασίν
Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους
σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι.

[3] *Æneid.*, II, 460-462 :
Turrim in præcipiti stantem summisque sub astra
Eductam tectis, unde omnis Troia videri
Et Danaüm solitæ naves et Achaica castra.

[4] IX, 75 :
Τρῶες δ' εὖτ' ἐπύθοντο βοὴν καὶ λαὸν ἴδοντο,
θάμβησαν.

[5] *Il.*, II, 791-794, déjà cité.

[6] *Fragmenta*, 34, *ap.* Düntzer. *Fragmenta Epic. Græc.*, p. 55.

[7] Grote, *History of Greece*, I, p. 285.

[8] *Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlik*, p. 16.

[9] Ælian., *Var. Hist.*, XII, 35.

[10] *Hist. of Greece*, I, p. 305.

une Pergame située à très peu de distance du camp grec, et qu'ils ne supposaient pas que cette immense machine, pleine de guerriers, pût être traînée pendant plus de 12 kilomètres à travers la plaine, et hissée pendant près de 2 kilomètres sur les rochers escarpés du Bali Dagh où se serait trouvée l'acropole. Les partisans de Bounarbashi soutiennent que le passage de l'Odyssée [1] qui représente les citoyens d'Ilion, assis tout autour du cheval et agitant des avis divers, dont l'un consiste à tirer l'énorme machine jusque sur le sommet et à la précipiter en bas sur les rochers, ne peut se rapporter qu'à la petite acropole du Bali Dagh, avec sa pente longue et escarpée, et non à Hissarlik ; mais nous n'en voyons pas la raison, parce que la pente d'Hissarlik au nord, nord-ouest et nord-est fait un angle de 45° avec la plaine, la ville ayant en outre des murs élevés. Nous devons donc comprendre qu'il était question d'amener le cheval jusqu'au bord du mur, et puis de le précipiter de là sur les pierres qui se trouvaient au-dessous. Il n'y a pas la plus légère raison de supposer qu'Homère ait voulu parler ici de rochers pointus très élevés et presque perpendiculaires.

Au temps de Démétrius de Scepsis, la petite acropole sur le Bali Dagh, derrière Bounarbashi, existait probablement encore. Stratégiquement elle était bien située ; mais néanmoins, Démétrius, quoique envieux et jaloux de Novum Ilium, n'osa pas, comme les explorateurs modernes, proclamer son identité avec l'Ilion d'Homère. Il préféra substituer un pauvre petit village mal situé, dans les droits légendaires de l'ancien Ilion, parce que le nom de la localité semblait du moins l'y autoriser. Personne dans l'antiquité n'osait ébranler la tradition du nom, — exemple de prudence qui devrait être un avertissement pour nous [2].

W. Christ [3] cite B. Stark d'Heidelberg [4], dont l'enthousiasme pour cette théorie de Troie-Bounarbashi va si loin que, sans faire attention à aucun des témoignages anciens, il met le Ἰλιέων Κώμη de Démétrius près de Bounarbashi.

Grote [5] nous dit : « Théophraste, en mentionnant des arbres vieux et vénérables, parle des φηγοί (*quercus æsculus*) existant sur la tombe d'Ilus, à Ilion, sans témoigner aucun doute sur l'authenticité de la ville (*de Plant.*, IV, 14) ; et son contemporain, le harpiste Stratonikos, donne à entendre qu'il partage le même sentiment, dans la plaisanterie qu'il fait sur la visite d'un mauvais sophiste à Ilion pendant la fête des Iliens (Athénée, VIII, ch. 10). On peut dire la même chose de l'auteur de la dixième épître attribuée à l'orateur Eschine (p. 737), dans laquelle il décrit la visite qu'il

---

[1] *Od.*, VIII, 506-509 :

. . . τρίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή,
ἠὲ διαπλῆξαι κοῖλον δόρυ νηλέϊ χαλκῷ,
ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρης,
ἢ ἐάαν μέγ' ἄγαλμα θεῶν θελκτήριον εἶναι.

[2] Otto Keller, *Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlik*, p. 27.

[3] *Die Topographie der Trojan. Ebene*; München, 1874.

[4] *Reise nach dem griechischen Orient*, p. 166.

[5] *History of Greece*, I, p. 299.

fit par curiosité à Ilion, aussi bien que d'Apollonius de Tyane, ou de l'écrivain qui raconta sa vie et sa course dans la Troade; il est évident qu'il ne se défiait pas de l'ἀρχαιολογία des habitants d'Ilion, qui affirmaient que leur ville était la véritable Troie (Philostrat., *Vit. Apoll. Tyan.,* IV, 11). On rapportait que la déesse Athéné d'Ilion avait prêté un précieux secours aux habitants de Cyzique, quand ils furent assiégés par Mithridate, service rappelé par des inscriptions placées à Ilion. (Plutar., *Lucullus,* 10.)

Grote[1] trouve aussi un argument important pour l'identité de Novum Ilium avec la Troie homérique, dans l'envoi périodique, — ci-dessus mentionné, — que faisaient les Locriens de quelques-unes de leurs jeunes filles pour accomplir des fonctions serviles dans le temple d'Athéné, en expiation du péché de leur héros national, Ajax fils d'Oïlée. Il pense que l'envoi de ces vierges ne pouvait pas avoir commencé sous la domination des Perses, comme Strabon[2] le dit; il y trouve, au contraire, une preuve qu'Ilion a toujours existé et par conséquent qu'il n'a jamais cessé d'être habité. Je puis ajouter que, d'après un autre passage de Strabon[3], les Iliens soutenaient que l'envoi annuel de vierges locriennes à Ilion avait commencé presque tout de suite après la prise de Troie et que cet événement ne fut pas suivi de la destruction totale de la ville, qui ne fut même jamais complètement abandonnée. L'histoire de la ville ne pouvait avoir été nulle part mieux conservée que chez les habitants.

Comme la colline d'Hissarlik, sous quelque aspect essentiel que nous puissions l'examiner, répond aux indications de l'*Iliade* à l'égard de la situation de l'ancien Ilium, le fait qu'une ville du même nom existait là à une époque relativement récente, tend plutôt à confirmer qu'à affaiblir ses droits à être considérée comme la même ville que celle dont le poète a fait le sujet de ses chants. L'identité de nom est une forte présomption en faveur de l'identité de situation. On doit admettre aussi que les anciens ressentaient pour la Troie d'Homère un intérêt beaucoup plus vif que nous, qu'ils possédaient des sources d'informations que nous n'avons plus, et qu'ils étaient beaucoup mieux préparés à un examen complet du site *ubi Troja fuit* que nous ne le pouvons être. Les Iliens étaient des Grecs Éoliens[4], émigrés dans la Troade[5], qui sans doute s'étaient mêlés au reste de la population troyenne

---

[1] *History of Greece*, I, p. 282.

[2] XIII, p. 601 : τὰς δὲ Λοκρίδας πεμφθῆναι Περσῶν ἤδη κρατούντων συνέβη.

[3] XIII, p. 600 : Λέγουσι δ' οἱ νῦν Ἰλιεῖς καὶ τοῦτο ὡς οὐδὲ τελέως ἠφανίσθαι συνέβαινεν τὴν πόλιν κατὰ τὴν ἅλωσιν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν, οὐδ' ἐξελείφθη οὐδέποτε· αἱ γοῦν Λοκρίδες παρθένοι μικρὸν ὕστερον ἀρξάμεναι ἐπέμποντο κατ' ἔτος.

[4] Herodotus, V, 122 : (Ὑμέης) καταλιπὼν τὴν Προποντίδα ἐπὶ τὸν Ἑλλήσποντον ἦγε τὸν στρατόν, καὶ εἷλε μὲν Αἰολέας πάντας, ὅσοι τὴν Ἰλιάδα νέμονται, εἷλε δὲ Γέργιθας τοὺς ὑπολειφθέντας τῶν ἀρχαίων Τευκρῶν.

Pausanias, I, 35. 4 : λόγον δὲ τῶν μὲν Αἰολέων τῶν ὕστερον οἰκησάντων Ἴλιον ἐς τὴν κρίσιν τὴν ἐπὶ τοῖς ὅπλοις ἤκουσα.

Pausanias, VIII, 12. 9 : τούτου δὲ συντελοῦσιν ἐς πίστιν Αἰολέων οἱ Ἴλιον ἐφ' ἡμῶν ἔχοντες, κ. τ. λ.

Grote, *History of Greece,* I, p. 296, cite aussi Αἰολεὺς ἐκ πόλεως Τρῳάδος, le titre proclamé aux jeux Olympiens (Paus., V, 8, 3). — Cf. Αἰολεὺς ἀπὸ Μουρίνας, de Myrina, dans la région plus orientale d'Æolis, que nous trouvons sur la liste des vainqueurs dans les Charitésies, à Orchomène, en Béotie (Bœckh., *Corp. Inscrip. Græc.*, N° 1583).

[5] Voyez p. 158.

et qui s'adonnaient avec un zèle pieux au culte de l'Athéné ilienne et des héros tombés pendant la guerre, dont la mémoire, comme nous l'avons vu, se célébrait encore au temps de l'empereur Julien. Tout contribuait donc ici à maintenir vivants les souvenirs de la guerre de Troie et des lieux eux-mêmes.

Non seulement une antique et vénérable cité s'élevait à Hissarlik, mais elle était si riche et si puissante qu'il ne pouvait pas y en avoir une seconde d'importance égale dans la plaine de Troie; elle devait donc être considérée comme la capitale de la domination troyenne[1].

« La foi légendaire — dans l'identité de Novum Ilium avec l'Ilion d'Homère — existait auparavant, et elle persévéra dans la suite sans affaiblissement, comme dit Grote[2], nonobstant des difficultés topographiques. Hellanicus, Hérodote, Mindarus, les guides de Xerxès et d'Alexandre n'en avaient pas été choqués : le cas le plus frappant est celui de ce dernier prince, parce qu'il avait reçu, comme disciple d'Aristote, la meilleure éducation qu'on eût de son temps; c'était un admirateur passionné et un lecteur constant de l'*Iliade;* de plus, il était familier avec les mouvements des armées et vivait à une époque où les cartes, qui commencèrent avec Anaximandre, disciple de Thalès, étaient au moins connues des gens instruits. Or, si malgré de tels avantages Alexandre croyait pleinement à l'identité d'Ilion, sans se douter de ces difficultés topographiques, à plus forte raison Homère lui-même, ou les auditeurs d'Homère, n'étaient-ils pas en état d'y faire attention, cinq siècles auparavant, à une époque de grossièreté et d'ignorance relatives, où les annales en prose aussi bien que les cartes géographiques étaient totalement inconnues. » Grote cite en outre les conclusions du major Rennell[3] : « On dit qu'Alexandre avait été un admirateur passionné de l'*Iliade,* et il eut une occasion de décider sur le lieu même jusqu'à quel point la topographie s'accordait avec le récit. Si on lui eût montré l'emplacement de Bounarbashi comme étant celui de Troie, il aurait probablement contesté soit la fidélité de la partie historique du poème, soit celle de ses guides. Il n'est pas croyable qu'une personne d'un jugement aussi droit qu'Alexandre ait pu admirer un poème qui renfermait une longue histoire de détails militaires et d'autres faits qui n'auraient pu matériellement avoir eu lieu. Quel plaisir aurait-il éprouvé, en contemplant comme des sujets historiques des événements qui ne pouvaient pas être arrivés? Cependant, il admirait le poème : *il doit donc en avoir trouvé la topographie logique;* c'est, assurément, qu'on ne lui montra pas Bounarbashi comme étant Troie. »

Grote cite en outre le témoignage d'Arrien : « Arrien, bien que natif de Nicomédie, occupant un commandement élevé dans l'Asie Mineure, et re-

---

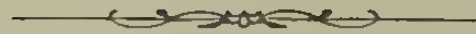
[1] W. Christ. *Die Topographie der Trojanischen Ebene;* München, 1874. « Si cette ville n'est pas Troie, que pourrait-elle être si ce n'est son double? » (*Quarterly Review,* April 1874, p. 559.)

[2] *History of Greece,* I, p. 305.

[3] *Observations on the Plain of Troy,* p. 128.

marquable pour l'exactitude de ses observations topographiques, décrit la visite d'Alexandre à Ilion, sans soupçonner nullement que la ville avec toutes ses reliques ne soit qu'une imposture. Aristide, Dion Chrysostome, Pausanias, Appien et Plutarque tenaient le même langage[1]. »

[1] Arrien, *Anab.*, I, 11; Appien, *Mithridat.*, c. 53; Aristides, *Oratio*, 43; *Rhodiaca*, p. 820 (Dindorf, p. 369). Le curieux discours XI, de Dion Chrysostome, dans lequel il produit sa nouvelle version de la guerre de Troie, est adressé aux habitants d'Ilium. Grote ajoute : « Mais des écrivains modernes semblent pour la plus grande partie avoir emprunté la supposition de Strabon aussi implicitement qu'il la prit de Démétrius. Ils donnent à Ilion l'irrévérencieuse dénomination de *nouvelle* Ilion, — tandis que le voyageur dans la Troade cherche l'*ancienne* Ilion, comme si c'était l'endroit incontestable où Priam avait vécu ou agi. Le nom est même formellement inscrit sur les meilleures cartes de l'ancienne Troade, récemment dressées. »



CHAPITRE V

LA PREMIÈRE VILLE PRÉHISTORIQUE DE LA COLLINE D'HISSARLIK

Comme je l'ai raconté dans les pages précédentes [1], Hissarlik représente l'acropole de Novum Ilium. Cette acropole, comme celle de la vieille Troie, était appelée Pergame [2]. Là s'élevaient les temples des dieux [3], et celui d'Athéné, célèbre entre tous comme sanctuaire de la déesse protectrice de la cité. Les Iliens, qui croyaient fermement que, selon l'antique tradition, leur ville occupait la place même de l'ancienne Troie, étaient fiers de montrer dans leur Pergame la maison de Priam, aussi bien que l'autel de Zeus Herkeios, où cet infortuné vieillard avait été tué [4], et la pierre même sur laquelle Palamède avait appris aux Grecs à jouer aux dés [5]. Ils ignoraient si complètement l'archéologie qu'ils admettaient comme un fait certain que les Troyens avaient foulé le sol qu'ils foulaient eux-mêmes, et que les édifices dont ils se faisaient honneur étaient les restes de la cité antique. Il ne leur venait jamais à l'esprit que des ruines pussent exister ailleurs qu'à la surface du sol. Comme leurs maisons n'avaient pas de caves, ils ne creusaient pas souvent le sol; cependant, ils durent le faire au moins une fois, puisqu'il existe un puits [6] dans l'acropole, puits revêtu de pierres et de chaux, creusé évidemment par les Iliens postérieurs, et avec beaucoup de peine, à travers quantité de murs de maisons préhistoriques. Par un singulier hasard, il traverse, à la profondeur d'environ 9 mètres, les murs épais d'une maison, la plus grande de la cité brûlée, et que je crois être la maison du roi, parce que, tout près d'elle et même au dedans, j'ai trouvé neuf trésors petits ou grands. Ces Iliens ont donc creusé à travers ces murs de maison, sans même les remarquer; s'ils l'eussent fait, peut-être des idées archéologiques se fussent-elles éveillées dans leurs esprits, peut-

---

[1] P. 39.

[2] Hérodote, VII, 13 : τὸ Πέργαμον. La forme dans Homère est toujours ἡ Πέργαμος. Les poètes tragiques se servent aussi du pluriel, τὰ Πέργαμα.

[3] Les inscriptions attestent l'existence, à Novum Ilium, d'un temple de Zeus Polieus, outre celui d'Athéné. (Boeckh, *Corp. Inscr.*, nº 3599.)

[4] Grote, *History of Greece*, I, p. 298; Arrien, *Anab.* I, 11.

[5] Polémon Périégète, *Frag.*, XXXI; éd. L. Preller.

[6] Ce puits est marqué *aZ* sur le plan I et *tz* sur le plan VII (de Troie).

être auraient-ils dégagé toute la maison et se seraient-ils cru le droit de l'appeler « maison de Priam », au lieu d'attribuer ce nom à l'édifice qu'ils montraient comme tel, 8 ou 9 mètres plus haut, sur la surface de la colline. Ils poussèrent leur travail avec une parfaite indifférence pour les vestiges du passé et atteignirent enfin, à la profondeur de 16 mètres, le roc vif dans lequel ils enfoncèrent leur tarière assez avant pour obtenir de l'eau. Les Iliens firent leur puits en partant de la surface, de haut en bas, tandis que, en décrivant le résultat de mes fouilles, je commencerai par le roc vif, et je poursuivrai de bas en haut.

Le rocher consiste en pierre calcaire; il est recouvert d'une couche de terre végétale de 0^{m},50 d'épaisseur, dans laquelle on enfonçait les fondations des murs jusqu'à une profondeur d'environ 0^{m},30.

Mes architectes m'ont prouvé avec évidence que les premiers colons n'ont bâti sur la colline d'Hissarlik qu'un ou deux grands édifices. La longueur de cette première citadelle n'excède pas 46 mètres, sa largeur dépassait à peine cette mesure. Parmi les murs que nous avons mis à jour, celui du côté nord (*fc*, Plan VII) et les deux du côté sud (*fa* et *fb*) sont particulièrement remarquables à titre de murs de fortification. De ces deux derniers, le mur intérieur (*f b*) appartient probablement à l'époque la plus ancienne de la ville, le mur extérieur à un agrandissement subséquent. Tous deux sont bâtis en pierres calcaires non taillées, de sorte que leur côté extérieur est un peu taluté et fait de pierres plus grandes. Il est difficile de déterminer leur épaisseur, la partie supérieure étant tombée dans l'intérieur; elle peut être d'environ 2^{m},50. L'agrandissement au sud était d'un peu plus de 8 mètres. Entre ces murs de fortification, l'on voit, à des intervalles de 2^{m},50, 4 mètres, 5 mètres, 5^{m},50 et 6 mètres, cinq murs presque parallèles de 0^{m},60 à 0^{m},90 d'épaisseur, ainsi que deux murs plus petits et deux murs en travers (voy. Plan VII). Nous n'avons pu les mettre à jour que sur la largeur de la grande tranchée du nord (X-Z sur le Plan VII), c'est-à-dire sur une étendue de 15 mètres. Un troisième fragment des murs de fortification de cette première ville a été mis à jour dans le fossé W (voyez Plan I) à une profondeur de 15 mètres du côté nord de la colline; ce mur qui est indiqué dans la gravure n° 2 (p. 26), par la lettre A, s'élève sous un angle de 45°; il est d'autant plus intéressant, qu'au-dessus de lui nous voyons un grand fragment du mur de la ville basse de la deuxième colonisation, consistant en blocs énormes de pierre calcaire joints par de petites pierres (voyez n° 2, B, p. 26). Malheureusement nous ne pouvions pas excaver davantage la première ville sans détruire les ruines de la ville suivante qui, nous le verrons dans le chapitre VI, sont d'un intérêt capital pour la science. Tous ces murs intérieurs consistent en petites pierres jointes avec de l'argile et encore revêtus par endroits d'un enduit bien conservé. Il n'y a ici aucune trace de briques cuites ou crues. La ville était située sur le versant de la colline qui s'étendait vers le sud et s'abaissait d'environ

2 mètres. On trouve ici beaucoup de petites coquilles, mais elles sont loin d'abonder comme dans les villes préhistoriques suivantes; en outre, elles paraissent provenir de l'argile des maisons et des terrasses et nullement des *rebuts de cuisine,* comme le fait se présentera dans les villes suivantes.

Les ruines de la première colonisation d'Hissarlik attestant que l'acropole ne portait qu'un ou deux grands édifices, nous pouvons supposer avec la plus grande vraisemblance que les colons habitaient une ville basse qui s'étendait à l'ouest, au sud et au sud-est; en effet, les grandes masses de très ancienne poterie que j'ai trouvées, au moyen de mes nombreuses tranchées et de mes puits (voyez Plan VIII), dans la couche la plus inférieure, — poterie parfaitement identique par la forme comme par la fabrication avec celle de la première colonisation de l'acropole, — ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Cette première ville paraît avoir existé pendant bon nombre de siècles, car les décombres ont eu le temps de s'accumuler et de former une couche de 2^m,50 d'épaisseur en moyenne.

En traitant des produits de l'industrie de l'homme que j'aï trouvés dans ces ruines d'une si haute antiquité, je commencerai par le plus important, la poterie, parce que c'est elle qui fournit à la science archéologique le plus de renseignements sur ces âges que nous appelons préhistoriques et que nous confondons ensemble dans le vague d'un passé obscur et oublié. « En effet, l'art du potier semble, comme M. A.-W. Franks[1] l'observe judicieusement, avoir été pratiqué par les hommes dès la plus haute antiquité; on croit même qu'il n'était pas inconnu aux premiers habitants de l'Europe, lorsque le mammouth et le renne parcouraient encore les plaines de la France. En Chine, l'invention de la poterie est attribuée, par les écrivains du pays, à l'empereur légendaire Hwang-ti, qui passe pour avoir commencé son règne de cent ans l'an 2697 avant J.-C. Un de ses successeurs, Yu-ti-shun (2255 avant J.-C.), avait même fait de la poterie, dit-on, avant de monter sur le trône. La roue du potier était très anciennement connue en Égypte, et son invention peut bien remonter à la sixième dynastie égyptienne. » Je pourrais ajouter ici que l'art de faire la poterie au tour existait déjà comme un métier professionnel au temps d'Homère. Nous le voyons dans l'admirable image par laquelle il essaye de nous peindre les mouvements légers et rapides des danseurs et danseuses représentés par Héphestos sur le bouclier d'Achille; il compare ces mouvements avec la rotation rapide de la roue que le potier, en commençant son travail, fait tourner autour de son axe pour essayer si elle peut seconder l'adresse de ses mains[2].

---

[1] *Introduction to his Catalogue of a Collection of Oriental Porcelain and Pottery;* London, 1878.

[2] *Iliad.* XVIII, 599-601 :

οἱ δ' ὁτὲ μὲν θρέξασκον ἐπισταμένοισι πόδεσσιν
ῥεῖα μάλ', ὡς ὅτε τις τροχὸν ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν
ἑζόμενος κεραμεὺς πειρήσεται, αἴ κε θέῃσιν.

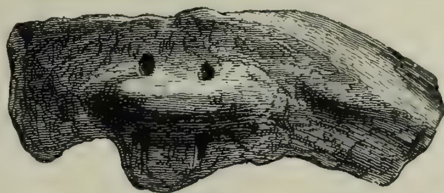
De tous les arts plastiques celui de travailler l'argile est naturellement le plus ancien; le modelage a dû précéder la fonte, la sculpture et la peinture. Les peuples préhistoriques qui habitaient la colline d'Hissarlik ont fait en argile cuite tous les ustensiles nécessaires à la vie journalière, et même ceux destinés à recueillir les restes des morts. Au lieu de cercueils de bois ou de pierre, ils se servaient d'urnes funéraires en terre cuite. Au lieu de celliers, de coffres ou de boîtes, ils avaient de grandes jarres (πίθοι) de $1^m,22$ à $2^m,13$ de haut, enfoncées dans la terre, de telle sorte que l'orifice seul était visible, et qui servaient, soit de garde-manger pour la nourriture, soit de réservoir pour l'huile, l'eau ou le vin. Au lieu de baquets pour laver le linge, ils se servaient de cuves en terre cuite; de la même matière étaient faits tous les vases qui servaient à cuire, à manger et à boire; chez eux, les crochets à suspendre les vêtements, les semelles de brosse, les ex-voto, les poids pour filets de pêche étaient faits en terre cuite. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de trouver dans les décombres de leurs villes tant de débris en argile; toutefois il n'y a pas trace de tuiles, ce qui semble prouver que, à l'instar des maisons actuelles de la Troade, les maisons des cinq villes préhistoriques qui se sont succédé ici avaient des toits plats faits de poutres sur lesquelles était étendue une épaisse couche d'argile qui protégeait l'intérieur contre la pluie.



N° 28. — Vase globulaire avec doubles tuyaux parallèles et verticaux de chaque côté. 1/1 grandeur: profondeur environ $11^m,50$. Fait sur photographie.

Si, de même que nous jugeons du degré de civilisation d'un pays par sa littérature et surtout par ses journaux, on pouvait apprécier le degré de civilisation d'un peuple préhistorique par la perfection plus ou moins grande de sa poterie, nous conclurions que le peuple de la première cité était beaucoup plus civilisé que tous ceux qui lui ont succédé parce que la fabrication et la forme de sa poterie révèle un art très supérieur à tout ce que nous trouverons de même genre à la même place; je suis loin de soutenir cette théorie, je citerai seulement des faits. La roue du potier était déjà connue de ce peuple primitif, mais elle n'était pas d'un usage commun, car ses coupes, ses assiettes, aussi bien que sa vaisselle de grande taille, sont invariablement faites à la main. Nous pouvons en dire autant de presque tous les petits vases, parmi les-

quels nous en trouvons à peine un de temps en temps qui ait été fait au tour comme, par exemple, le vase n° 28 d'un noir mat et d'une forme sphérique, de sorte qu'il lui faut un support[1]. Comme la plupart des vases de forme semblable trouvés dans la première cité, il porte de chaque côté deux longs tuyaux verticaux et parallèles pour être suspendu au moyen de cordons ; nous voyons le même système sur les fragments ci-joints de deux vases noir brillant et faits à la main (voyez n°s 29, 30).



N° 29. — Morceau d'un vase ayant de côté deux trous perpendiculaires pour suspension. 1/2 grandeur ; profondeur, 14^{m},50. Fait sur photographie.

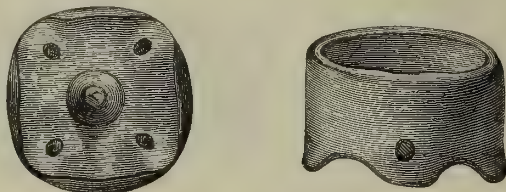
Ce système de doubles tuyaux parallèles et verticaux pour suspension, d'un usage commun dans la première cité, ne se trouve que très rarement ailleurs. Le musée de Parme, dont M. Giovanni Mariotti est le savant directeur, contient un vase trouvé dans les terramare de l'Émilie, qui a de chaque côté deux trous tubulaires verticaux. Le musée de Saint-Germain-en-Laye possède un fragment de vase brun foncé avec deux tuyaux verticaux, trouvé dans une caverne de l'Andalousie, et qui, par sa fabrication, ressemble à quelques-unes des poteries de la première cité d'Hissarlik. Ce même musée possède encore trois fragments de vase, avec tuyaux verticaux, trouvés dans des dolmens dont le lieu n'est pas indiqué, et, de plus, le moulage de deux autres fragments du même genre, dont les originaux, conservés au musée de Vannes, ont été trouvés dans le dolmen de Kerroh, à Locmariaker. On a aussi découvert en Danemark, dans une sépulture de l'âge de pierre, un vase semblable avec deux tuyaux verticaux de



N° 30. — Morceau de vase ayant de chaque côté deux trous verticaux pour suspension. Grandeur presque naturelle ; profondeur, 14^{m},50. Fait sur dessin.

[1] Ce vase est au Musée Schliemann, à Berlin, où chacun peut s'assurer qu'il est fait au tour ; cela se voit aussi dans la gravure.

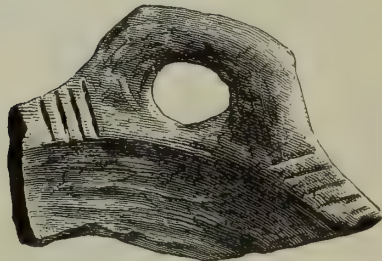
chaque côté pour suspension ; il est conservé dans le musée royal de Nordiske Oldsager, à Copenhague, et reproduit parmi les vases de l'âge de pierre dans le *Nordiske Oldsager* de J. J. A. Worsaae, p. 20, nº 100.



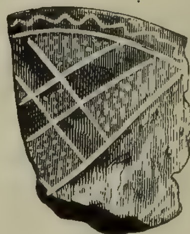
Nos 31, 32. — Couvercles de vases avec des trous verticaux pour suspension. 1/2 grandeur ; profondeur, $14^{m},50$. Fait sur dessin.



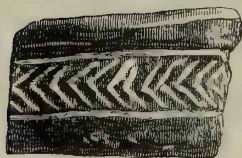
Nº 33. Nº 34. Nº 35.



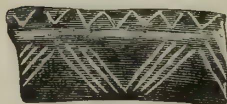
Nº 36.



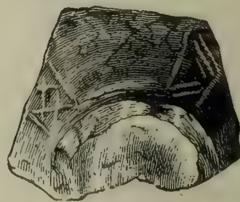
Nº 37.



Nº 38.



Nº 39.

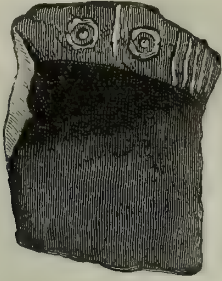


Nº 40.

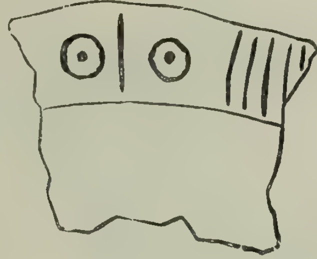
Nos 33-40. — Morceaux de poterie avec une ornementation incisée remplie de craie blanche. 1/2 grandeur : profondeur, $11\text{-}16^{m}$. Fait sur photographie.

Ce vase danois a un couvercle qui de chaque côté porte des perforations correspondantes à travers lesquelles passaient les cordons, de sorte qu'il pouvait être parfaitement clos. De semblables couvercles avec deux trous

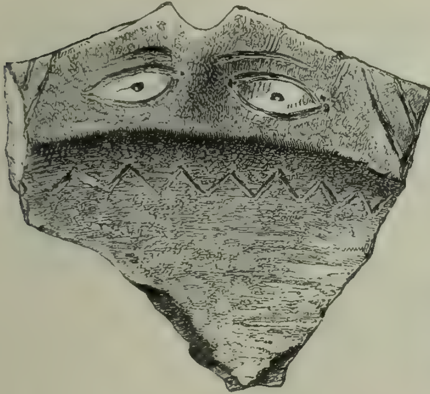
pour suspension ne sont pas rares dans cette première cité. Les gravures ci-jointes (nos 31, 32) représentent deux couvercles de vases; celui qui est posé de champ (n° 31) est pourvu de quatre saillies en forme de pieds et perforées, plus une cinquième au milieu et non perforée. L'autre, posée à plat (n° 32), a un nombre égal de protubérances ayant aussi la forme de pied, mais deux seulement sont perforées. Ce couvercle-ci appartient



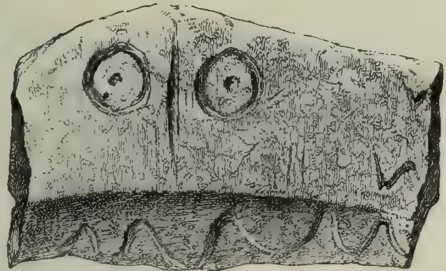
N° 41. — Morceau d'une jatte avec décor incisé rempli de craie. 1/2 grandeur; profondeur, $14^{m},50$. Fait sur dessin.



N° 42. — Morceau de jatte avec décor incisé rempli de craie. 1/2 grandeur; profondeur, $14^{m},50$. a sur dessin.



N° 43. — Morceau de jatte avec décor incisé rempli de craie. 1/2 grandeur; profondeur, 15 mètres. Fait sur dessin.



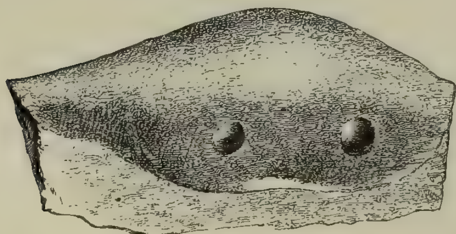
N° 44. — Morceau de jatte avec décor incisé rempli de craie. Voyez le côté postérieur sous le n° 45. Fait sur dessin.

donc à un vase qui n'a qu'un seul tuyau vertical de chaque côté pour suspension.

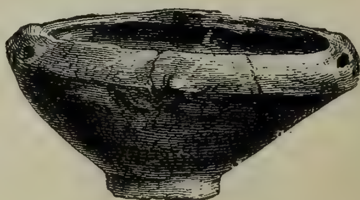
Je puis ajouter que les cinq fragments de vase trouvés dans des dolmens français, aussi bien que le vase danois, n'ont de commun avec les vases de la première cité d'Hissarlik que le système de suspension; l'argile et la fabrication sont tout à fait différentes.

Un grand nombre de coupes et quelques-uns des vases de la première cité avaient, à l'intérieur du bord, une ornementation linéaire gravée en creux et remplie après coup de craie blanche, de manière à frapper les

yeux. A cette classe de coupes appartiennent les nos 33 et 34, dont le décor semble emprunté à celui d'étoffes tissées. Le fragment n° 36 est le bord d'une jatte peu profonde avec une poignée évidée. Beaucoup d'autres sont ornées de lignes incisées à l'extérieur du bord comme aux nos 35, 37, 38 et 39; le décor du n° 37 semble aussi être emprunté à



N° 45. — Côté postérieur du n° 41, avec deux trous verticaux pour suspension. 1/2 grandeur; profondeur, 15 metres.



N° 46. — Jatte noir luisant avec deux trous tubulaires horizontaux pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur. 13m,50. Fait sur phothographie.

quelque échantillon textile. Le n° 40 est le fond d'un vase décoré de traits incisés.

Le décor du n° 38, qui est très commun, semble imiter une arête du poisson. Ceux des nos 41, 42, 44, qui représentent en monogramme la tête de chouette, sont très curieux; mais je suis loin de prétendre que le potier qui les a faits voulût représenter une chouette. Cependant,



N° 17. — Jatte noir luisant avec deux trous tubulaires horizontaux pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 14m,50. Fait sur photographie.

comme le remarque M. Burnouf, on peut suivre, sur les vases, la série de formes par lesquelles passe la tête de chouette pour aboutir à ce monogramme. Il appelle l'attention sur le groupe de lignes verticales du n° 41 et 42, à droite, qui, selon lui, représente des cheveux de femme. Sur le fragment de jatte n° 43 sont incisés deux yeux lenticulaires avec sourcils, qui doivent probablement indiquer des yeux humains. Le professeur Sayce croit que les yeux devaient servir à détourner l'effet du *mauvais œil,* comme les yeux peints sur les barques en Chine, à

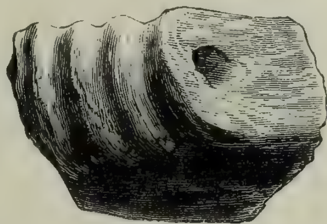
Malte et en Sicile. La gravure n° 45 représente le revers du fragment n° 44, qui a deux trous verticaux pour la suspension ; nous avons dû le mettre presque horizontalement pour pouvoir le photographier.

La plupart des jattes ont, des deux côtés, comme dans les n°s 46 et 47, de légères saillies sur le bord avec des tuyaux *horizontaux,* qui, selon la dimension du vase, ont de 0^{m},05 à 0^{m},10 de long, et qui servaient également à suspendre les jattes.

Les fragments avec trous en tuyaux (n°s 48 et 51) appartiennent à des



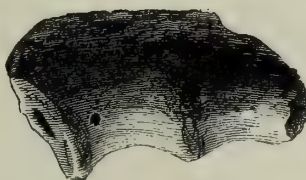
N° 48



N° 49.



N° 50.



N° 51.

N°s 48-51. – Morceaux de poterie, avec des trous tubulaires horizontaux pour suspension. 1/2 grandeur ; profondeur, 14-16 mètres. Fait sur photographie.

jattes de grande taille ; c'est pourquoi les trous sont beaucoup plus grands, le poids de ces vases nécessitant, lorsqu'ils étaient pleins, une corde très forte.

Sur quelques-unes de ces jattes, les saillies percées de tuyaux sont ornées, comme dans les n°s 49 et 51, de rainures profondes, qui représentent les doigts d'une main fermée.

Dans le tuyau d'un fragment de vase que je possède, mon ami M. Xavier Landerer, professeur de chimie à Athènes, a trouvé les restes de la corde qui avait servi à suspendre le vase. Il s'assura que ces restes étaient de nature végétale ; ils brûlaient, disait-il, comme de l'amadou ou comme de la vieille filasse ; examinés au microscope, ils lui parurent être des filaments de chanvre.

Le musée de Bologne contient les fragments de jattes avec tuyaux semblables trouvés dans la Grotta del Diavolo [1], près de Bologne, dont on fait remonter les antiquités à la première époque du renne [2]. Le même musée contient aussi un très grand nombre de fragments de jattes ayant le même système de tuyaux verticaux, de 0^{m},03 à 0^{m},07 de long, trouvés dans les grottes de Farneto, de Pragatto, et de Rastellino, dans la province de Bologne, dont les antiquités appartiennent toutes à l'âge de pierre.

Le même musée, ainsi que le Museo Preistorico du Collegio Romano de Rome, contient aussi des fragments de jattes avec le même système de tuyaux, trouvés dans les terramare de l'Émilie. Je dois ajouter que j'ai trouvé des fragments semblables dans mes fouilles à Orchomène [3], ainsi que dans celles que j'ai faites, avec M. Frank Calvert, à Hanaï Tepeh.

A l'exception du vase n° 48, qui est d'un noir mat, et des n°s 49 et 51, qui sont de couleur jaune, tous les fragments ci-dessus et tous les vases sont d'un noir luisant; plus ils sont grands, plus ils sont épais par endroits; par exemple, sur le rebord inférieur et au fond, l'argile a jusqu'à 0^{m},013, d'épaisseur. Quoique le noir foncé et brillant de ces vases, avivé par le contraste avec le blanc du décor, soit très séduisant à l'œil et fasse l'effet d'un miroir, cependant, en l'examinant bien, nous trouvons que cette surface, au dehors comme en dedans, est très inégale. Il ne pouvait pas en être autrement, puisque tous ces vases étaient faits à la main et polis avec des morceaux de porphyre, de diorite ou de jaspe taillés exprès; nous avons trouvé quantité de ces polissoirs dans la première cité aussi bien que dans les quatre cités successives d'Hissarlik. J'en produirai de beaux échantillons dans les pages suivantes.

L'inégalité de la surface de la poterie peut être aussi attribuée aux matières mêmes dont la pâte de ces vases était composée; car, aux fractures, nous voyons que l'argile a été mélangée de granit grossièrement broyé dont le mica brille en nombreuses paillettes d'or et d'argent.

Le professeur Landerer, qui a fait l'analyse chimique de quelques-uns de ces fragments, y a trouvé, outre le granit, du gneiss et du quartz. Il semble donc évident que cette ancienne et curieuse poterie était fabriquée comme la poterie trouvée dans le Mecklembourg, au sujet de laquelle mon ami le célèbre archéologue le Dr Lisch, de Schwerin, m'écrit ce qui suit : « Les vases d'argile fabriqués dans le Mecklembourg avant l'ère chrétienne ont été très étudiés depuis ces cinquante dernières années. D'abord, le corps du vase était fait à la main et en argile commun mélangé de granit et de mica broyés, c'est pourquoi tant d'urnes

---

1 Avv. Ulderigo Botti, *la Grotta del Diavolo*, Bologna, 1871, Pl. V. fig. 1 et 4.

2 *Idem*, p. 36.

3 Voyez mon ouvrage *Orchomenos*, Leipzig, 1881, p. 41, fig. 4.

ont toute leur surface comme granulée par l'affleurement d'une foule de petites pierres; la face interne de ces urnes était recouverte d'une argile très pure et très douce. Grâce à ce granit broyé la forme du vase se maintenait à la cuisson, autrement elle se serait rétractée. Les paillettes de mica visibles à la surface témoignent de ce mode de fabrication. Ensuite le vase était séché ou légèrement cuit; puis, on le recouvrait à l'extérieur d'une argile très épurée, de manière à remplir tous les interstices et à obtenir une surface unie. C'est ainsi que nous expliquons ce phénomène étonnant et autrement inexplicable, d'une poterie dont la pâte est grenue à l'intérieur, tandis qu'elle est douce et polie sur l'une et l'autre de ses faces. Ensuite le décor était gravé ou imprimé; puis, le vase terminé était séché ou cuit au feu, mais à l'air libre, opération pendant laquelle la suie ou la fumée colorait en noir beaucoup de vases. Ce noir est bien une couleur végétale, et on le prouve en mettant un morceau de cette poterie dans un four de potier; le noir s'évapore sans laisser de résidu métallique, tandis que l'argile, sous cette haute température, devient rouge brique. La surface de beaucoup de vases peut enfin avoir été frottée avec des os ou des pierres polies. Disons ici qu'on n'a jamais trouvé trace d'un four à poterie préhistorique; que le four à briques et le four à poterie ne furent introduits dans le Mecklembourg qu'au XIIe siècle de notre ère, tandis que, dans les provinces romaines, sur le Rhin, ils existaient dès le troisième, plus tôt même, comme l'attestent les vases et les tuiles romaines qu'on retrouve en si grand nombre. J'ajouterai que la poterie cuite au four résonne toujours sous le choc d'un objet dur, tandis que la poterie cuite à l'air libre rend un son mat. » Il est à remarquer que l'argile de la plaine de Troie contient beaucoup de granit, de sorte que le potier troyen n'avait pas besoin d'en ajouter.

Le professeur Virchow m'écrit de Berlin : « La préparation des vases de terre cuite noirs a été le sujet de longues et nombreuses discussions, dans notre Société anthropologique. On a prouvé que le mode de fabrication le plus usité a dû être la cuisson lente dans un endroit clos, de manière à obtenir une fumée abondante qui pénètrât l'argile et le recouvrît. Le noir pouvait être rendu aussi intense que l'on voulait. Les vases d'Hissarlik ont certainement été faits de cette manière. »

M. Burnouf me fait observer que pour cuire complètement la poterie, il faut une chaleur très élevée, généralement de 550 à 1091 degrés centigrades, ce qui ne s'obtient pas à l'air libre.

Mon honorable ami le célèbre fabricant de faïence M. Henri Doulton, de Londres, qui a fait des expériences avec des fragments de la poterie noir luisant de la première ville de Troie, m'a donné le résultat suivant : « Les tessons soumis à la chaleur rouge sont devenus jaune clair; ceux qui sont soumis à un très haut degré de chaleur (la véritable chaleur blanche à laquelle les poteries de grès sont cuites) ont pris la couleur

rouge des briques. La matière de ces poteries primitives s'est montrée très réfractaire et elle a bien supporté la plus haute température. » Les expériences de M. Doulton ont donc parfaitement confirmé la théorie du D[r] Lisch exposée ci-dessus.

Le D[r] Chr. Hostmann de Celle m'écrit à ce sujet la note suivante : « J'ai trouvé dans l'ancienne nécropole de Darzau, où j'ai fouillé, des vases ayant la même couleur noir luisant que ceux de la première ville de Troie. Dans les divers essais que j'ai faits, et pour lesquels ma fabrique d'encre d'imprimerie m'offrait beaucoup de facilité, j'ai trouvé que cette couleur ne peut jamais être produite en cuisant la poterie à petit feu avec beaucoup de fumée, mais qu'elle a été faite simplement en trempant les vases dans l'huile, en les couvrant ensuite d'une mince couche de résine de pin fondue, additionnée d'un peu d'huile, et en les exposant alors à l'action du feu, de telle sorte que la couche de résine se carbonisât. »

Quoi qu'il en soit, ce noir luisant, d'un ton si intense et si riche, doit être le résultat d'un procédé particulier. M. Landerer croit que le potier brûlait du bois résineux de manière à obtenir beaucoup de suie, et la faisait tomber sur les vases lors de la seconde cuisson à l'air libre. En examinant au microscope la craie blanche dont l'ornementation tracée en creux est remplie, il y a trouvé des filaments de chanvre.

Le professeur Landerer me fait remarquer, en outre, que la couleur des vases de terre cuite grecs est *noir charbon* et me dit qu'elle s'obtenait de la manière suivante : « Avant la cuisson, les vases étaient oints de goudron (πίσσα), ou peut-être de la pissasphalte d'Hérodote [1], qui se trouve dans l'île de Zacynthe. A la cuisson la résine se changeait en un charbon magnifique, qui s'attachait à la surface des vases et produisait leur vernis noir. »

Il y a aussi des vases de terre cuite provenant de la première cité

---

[1] IV, 195 : Εἴη δ' ἂν πᾶν, ὅκου καὶ ἐν Ζακύνθῳ ἐκ λίμνης καὶ ὕδατος πίσσαν ἀναφερομένην αὐτὸς ἐγὼ ὥρεον· εἰσὶ μὲν καὶ πλεῦνες αἱ λίμναι αὐτόθι, ἡ δ' ὦν μεγίστη αὐτέων, ἑβδομήκοντα ποδῶν πάντῃ, βάθος δὲ διόργυιός ἐστι· ἐς ταύτην κοντὸν κατιεῖσι, ἐπ' ἄκρῳ μυρσίνην προσδήσαντες, καὶ ἔπειτα ἀναφέρουσι τῇ μυρσίνῃ πίσσαν, ὀδμὴν μὲν ἔχουσαν ἀσφάλτου, τὰ δ' ἄλλα, τῆς Πιερικῆς πίσσης ἀμείνω· ἐσχέουσι δὲ ἐς λάκκον ὀρωρυγμένον ἀγχοῦ τῆς λίμνης· ἐπεὰν δὲ ἀθροίσωσι συχνήν, οὕτω ἐς τοὺς ἀμφορέας ἐκ τοῦ λάκκου καταχέουσι· ὅ, τι δ' ἂν ἐσπέσῃ ἐς τὴν λίμνην, ὑπὸ γῆν ἰόν, ἀναφαίνεται ἐν τῇ θαλάσσῃ.

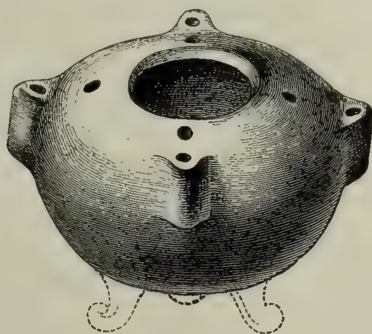
Le D[r] Chandler (*Travels*, II, pp. 367, 368) décrit ainsi les *tar springs* (comme il les appelle) de Zante : « Le goudron se trouve dans une petite vallée, à deux heures environ de la ville, près de la mer et entourée de montagnes, excepté du côté de la baie; la source, qui est très facile à voir, sort de l'autre côté, près du pied de la colline; le puits est circulaire et de 4 à 5 pieds de diamètre. Une pellicule brillante pareille à de l'huile nage à la surface. On l'écarte avec une branche garnie de ses feuilles et on voit le goudron à 3 ou 4 pieds de profondeur... L'eau est limpide et s'échappe en un courant rapide... Nous remplîmes quelques vases de goudron en le faisant dégoutter des branches que nous y avions plongées; c'est la méthode employée de temps en temps pour le recueillir dans des fosses où il durcit au soleil; il est mis ensuite en baril lorsque la quantité est suffisante. » (George Rawlinson, *History of Herodotus*, III, p. 169, 170.)

qui ont quatre trous pour la suspension de chaque côté sur le bord, comme le montre le dessin ci-joint n° 52.

Un autre spécimen du même genre nous est fourni par le petit tripode sphérique fait à la main, n° 53, qui n'a pas été recouvert d'argile



N° 52. — Fragment de vase noir luisant, avec quatre trous de chaque côté et un décor incisé rempli de craie blanche. 1/2 grandeur ; profondeur, 11 mètres. Fait sur dessin.



N° 53. — Vase tripode, avec quatre trous tubulaires et quatre trous dans le bord pour suspension. Grandeur réelle ; profondeur 16 mètres. Fait sur dessin.

fine et dont la surface est par conséquent rude et inégale. Les paillettes de mica contenues dans la pâte brillent à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur du vase. La fracture à la base est entourée d'un cercle incisé, qui ne laisse pas de doute que le potier, après avoir terminé son vase, n'y ait fixé une pièce d'argile sur laquelle étaient modelés trois pieds. Donc le vase que nous avons sous les yeux a été un tripode. Autour de la panse, nous voyons, à égale distance les uns des autres, quatre tuyaux verticaux pour suspension, et, sur le bord, quatre trous dans la même direction. Je n'ai pas trouvé le couvercle de ce vase, mais il doit ressembler à celui du n° 31. Comme ces couvercles ont quatre trous, ils étaient sans doute assujettis par quatre cordes, dont chacune passait par un tuyau, puis par le trou correspondant du bord du couvercle. L'une des extrémités de chaque corde portait un nœud qui, retenu par le bord inférieur des tuyaux, empêchait la corde de glisser. Une combinaison semblable se voit dans les boîtes d'or que m'ont livrées les tombes royales de Mycènes[1]. On retrouve encore cette combinaison dans la boîte qu'Arètè, femme du roi Alcinoüs, remplit de présents pour Ulysse, car voici les recommandations qu'elle lui adresse : « Regarde mainte-



N° 54. — Coupe avec un décor incisé. Grandeur 1/4 ; profondeur, 13m,50. Fait sur photographie.

[1] Voy. mon ouvrage *Mycènes*, p. 284, n° 318 ; p. 286, nos 319, 321, 322.

nant toi-même le couvercle et noue promptement un nœud sur le dessus, de peur qu'on ne te vole pendant le voyage, quand tu te reposeras dans un doux sommeil, une fois embarqué sur le noir vaisseau[1]. » Homère ajoute dans les vers qui suivent immédiatement : « Mais aussitôt que le patient, le divin Ulysse, eut entendu ces paroles, il ajusta le couvercle et fit promptement par-dessus un nœud compliqué que la vénérable Circé lui avait autrefois prudemment enseigné[2]. »

Télémaque, préparant son voyage à Sparte, ordonne à sa nourrice Euryclée de remplir de vin douze amphores et de les refermer toutes



N° 55. — Vase globulaire avec deux seins et deux protubérances pour suspension. 1/1 grandeur; profondeur, 13m,50. Fait sur photographie.

avec leurs couvercles; ces couvercles devaient être bien assujettis à cause du liquide[3]. J'ai trouvé dans les tombes royales de Mycènes de semblables couvercles pour amphores[4].

Des fragments de vases semblables avec quatre trous de chaque côté pour suspension ont été trouvés dans des cavernes, à Inzighofen, sur le

---

[1] *Odyss.*, VIII, 443-445 :
αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον,
μή τίς τοι καθ' ὁδὸν δηλήσεται, ὁππότ' ἂν αὖτε
εὕδῃσθα γλυκὺν ὕπνον, ἰὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ.

[2] *Odyss.*, VIII, 446-448 :
αὐτὰρ ἐπεὶ τό γ' ἄκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
αὐτίκ' ἐπήρτυε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλεν
ποικίλον, ὅν ποτέ μιν δέδαε φρεσὶ πότνια Κίρκη.

[3] *Odyss.*, II, 349-353 :
μαι, ἄγε δή μοι οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσον
ἡδύν, ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος, ὃν σὺ φυλάσσεις
κεῖνον ὀϊομένη, τὸν κάμμορον, εἴ ποθεν ἔλθοι
διογενὴς Ὀδυσεὺς θάνατον καὶ κῆρας ἀλύξας.
δώδεκα δ' ἔμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.

[4] Voy. mon ouvrage *Mycènes*, p. 339, nos 373 et 374.

haut Danube [1]. Il y a d'autres vases avec un seul trou de chaque côté sur le bord, comme au n° 54, qui ont tout autour un décor formant cinq ovales remplis de points. D'autres vases encore n'ont de chaque côté de la panse qu'un seul tuyau vertical pour suspension comme au n° 55. Ce vase, lui aussi fait à la main, est d'une couleur verte. Sa pâte n'a que 0m,005 d'épaisseur : elle est donc plus fine que celle des vases ou coupes de plus grandes dimensions. Les jolis petits vases nos 56 et 57 sont aussi faits à la main, et n'ont qu'une seule saillie perforée de chaque côté.

Dans la collection des antiquités préhistoriques trouvées à Théra, sous trois couches de pierres ponces et de cendres volcaniques, et conservées à l'École française d'Athènes, il y a deux vases, faits à la main, de forme cylindrique et très grossiers, avec un seul tuyau vertical de



N° 56. — Vase brun foncé luisant, avec des anneaux pour suspension. 1/1 grandeur; profondeur, 11 metres. Fait sur photographie.



N° 57. — Vase noir luisant, à fond convexe, et tuyaux de suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 11 mètres. Fait sur photographie.

chaque côté pour suspension. Un vase, en forme de poire, de la même collection, a un système de suspension semblable. Ces antiquités de Théra remontent, disent les archéologues, au delà du XVIe siècle avant J.-C. [2]; mais il faut remarquer que la plupart des poteries de Théra sont ornées de peintures grossières, tandis qu'il n'y en a pas trace sur celles d'Hissarlik.

Le Musée préhistorique de Madrid contient cinq fragments de vases faits à la main, trouvés dans des cavernes de l'age de pierre en Andalousie, ayant des deux côtés des trous tubulaires perpendiculaires pour suspension. Un autre fragment de vase avec le même système, également trouvé dans une caverne d'Andalousie, est au Musée de Cassel, dont M. Homer est le directeur. Un vase semblable est au Musée de Hanovre ; un autre vase ayant des perforations verticales au pied et à la panse se trouve dans la collection privée du sénateur Friedrich Culemann.

---

[1] Ludwig Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer der Hohenzollerschen Sammlungen*; Mayence, 1860. Planche XXVI, nos 7, 8.

[2] A. Dumont et J. Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, Paris 1881, p. 72.

de la même ville. On voit le même système sur plusieurs fragments de vases faits à la main, et trouvés dans mes fouilles à Orchomène[1], aussi sur trois vases faits à la main et trouvés dans les terramare de l'Émilie : l'un d'eux est conservé au Musée de Parme, les deux autres au Musée de Reggio dont le savant professeur Gaetano Chierici est conservateur. On voit deux autres vases faits à la main et ayant le même système de trous tubulaires verticaux dans le Museo Preistorico au Collegio romano à Rome : l'un d'eux a été trouvé dans la terramare de Castello, près de Bovolone (province de Vérone) ; l'autre, dans les habitations lacustres du lac de Garde ; un autre vase, avec le même système, trouvé dans un ancien sépulcre près de Corneto (Tarquinii), est conservé au musée de cette dernière ville.

Un vase fait à la main, ayant un trou vertical sur quatre côtés, a été trouvé dans une terramare de l'âge de pierre, près de Campeggine, dans la province de Reggio[2]. Je dois mentionner aussi quelques urnes funéraires faites à la main, selon le même système, trouvées dans d'anciens sépulcres près de Bovolone, qu'on fait remonter au même âge que les terramare de l'Émilie[3]. Un vase ayant le même système de suspension, trouvé dans l'Ombrie, est au Musée de Bologne ; un autre, trouvé dans la caverne de Trou du Frontal-Furfooz, en Belgique, est au Musée de Bruxelles. Une boîte de terre cuite, ayant des trous verticaux dans le rebord et dans le couvercle, a été trouvée dans le district de Guben, en Prusse[4]. La collection préhistorique du Musée de Genève contient quelques fragments de vases trouvés en France, ayant le même système de trous verticaux pour suspension[5]. Un vase ayant sur la panse quatre protubérances, chacune avec deux perforations verticales, trouvé en 1882 près d'Angermunde en Prusse, est conservé dans la Nordische Abtheilung du Musée Royal de Berlin.

Un vase avec des trous perpendiculaires dans la panse a été trouvé aussi dans les fouilles que la Société archéologique hellénique fait au pied du temple de Déméter, à Éleusis ; on y a également trouvé un grand nombre de vases n'ayant qu'une simple perforation dans le pied et dans le rebord. Tous ces vases d'Éleusis sont ornés d'une peinture de bandes rouges, et ils attestent un art si primitif que je n'hésite pas à les déclarer plus anciens que les tombes royales de Mycènes.

Dans la collection assyrienne du British Museum, il y a trois vases, trouvés à Nimroud, qui ont le système d'un trou tubulaire de chaque côté. Il y a aussi, dans la collection des antiquités babyloniennes, un

---

[1] Voyez mon *Orchomenos*, Leipzig, 1881, p. 40, fig. 2, et p. 41, fig 3.

[2] *Bulletino di Paletnologia italiana* 1877, pp. 8, 9, Pl. I, nº 3.

[3] *Ibidem*, 1880, pp. 182-192, Pl. XII, nºs 1, 2, 4 *stet.*

[4] *Zeit schrift für Ethnologie. Organder Berliner Gesellschalft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 1882, pp. 392-396.

[5] L'endroit où cette intéressante découverte a été faite n'est pas indiqué.

fragment de vase fait à la main et légèrement cuit, qui a les mêmes trous tubulaires et verticaux pour suspension. Le même système existe sur un vase de Chypre, au Louvre, aussi bien que sur un vase du Musée de Saint-Germain-en-Laye, trouvé dans un dolmen; et encore, sur un fragment de vase dans la collection du comte Szechenyi Bela, en Hongrie[1], et sur un petit vase marqué nº 1094 dans l'Antiquarium grand-ducal de Schwerin. Ce dernier a été trouvé dans une tombe conique (Hunengrab), près Goldenitz, dans le Mecklembourg. Le professeur Virchow me signale une urne avec trois saillies perforées verticalement aux côtés et au pied, ayant donc trois doubles trous en tuyaux pour être suspendue avec une corde. Cette urne a été trouvée à Dehlitz, près Weissenfels, sur la rivière Saale, en Allemagne[2].

J'appelle l'attention particulière du lecteur sur la grande ressemblance des vases troyens, ayant des deux côtés de la panse une protubérance verticalement perforée, avec les bottes ou tonnelets (en latin *cupa,* en anglais *kipe*), que les ouvriers emportent dans les champs, et qui ont parfaitement le même système de trous tubulaires verticaux que les vases.

Il est bien entendu que je ne parle ici que de vases avec anneaux ou trous tubulaires *verticaux* pour suspension, et non de vases ayant des saillies avec des anneaux percés horizontalement. Ce dernier caractère se rencontre sur un vase trouvé dans les cités lacustres de l'âge de pierre à la station d'Estavayer[3]; sur quatre vases trouvés dans des dolmens, en France, et conservés au Musée de Saint-Germain-en-Laye; sur quelques fragments de vases dans le même musée; sur des vases de la collection égyptienne du British Museum; sur deux vases de l'âge de pierre dans le Musée de Copenhague[4]; sur plusieurs vases de la collection des antiquités germaniques du British Museum; sur un vase chypriote au Musée de South-Kensington; sur plusieurs vases trouvés dans des fouilles, à Pilin, en Hongrie[5]; et sur beaucoup de vases dans le grand Antiquarium ducal de Schwerin. Des vases semblables, avec tuyaux horizontaux pour suspension, se trouvent souvent en Allemagne, et le Märkisches Museum, à Berlin, en contient un grand nombre. Le professeur Virchow possède dans sa propre collection quelques beaux spécimens de vases semblables trouvés dans les fouilles étendues qu'il a faites au grand cimetière préhistorique de Zaborowo, province de Posen.

---

[1] Dr Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de province et des Collections particulières de la Hongrie;* Buda-Pesth, 1876, p.71, fig. 55.

[2] Voyez le *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte,* du 28 novembre 1874.

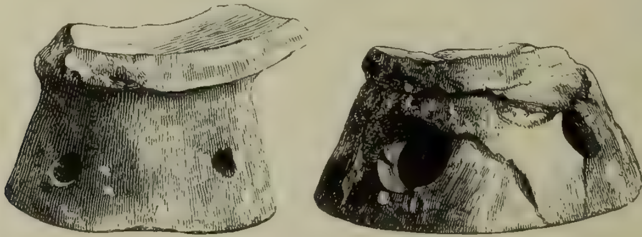
[3] Dr Ferd. Keller, *Établissements lacustres;* Zürich, 1876, Pl. XVIII, nº 5, décrits par Dr V. Gross.

[4] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager* (1859), Pl. 19, nº 95, et Pl. 20, nº 99.

[5] Dr Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique,* etc., p. 130, fig. 130, et p. 41, fig. 28; et *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*; Esztergom, 1877, Pl. XVIII, fig. 2, 5, 8, 9, 11, 12; Pl. XIX, fig. 11; Pl. XX, fig. 4, 8, 19; Pl. XXI, fig. 9; Pl. XXII, fig. 2, 3.

J'insiste sur ce fait que les vases avec tuyaux *verticaux* pour suspension sont, en général, d'une très grande rareté, sauf à Hissarlik, où ils se rencontrent par milliers dans les cinq cités préhistoriques, tandis que des vases avec tuyaux *horizontaux* ne s'y trouvent que sur des coupes de la première cité et sur aucun autre vase des cités postérieures.

D'autre part, M. Calvert et moi, nous trouvâmes dans nos fouilles, au tumulus d'Hanaï Tepeh, à moins de 5 kilomètres au sud d'Hissarlik[1], des vases avec tuyaux *horizontaux*, et nous n'en trouvâmes que de cette sorte; nous trouvâmes aussi des coupes portant des trous disposés tout comme dans les coupes de la première cité d'Hissarlik; seulement les tuyaux horizontaux ne sont pas percés sur le bord même, ils le sont beaucoup plus bas. Ainsi le peuple auquel appartenaient les objets de l'Hanaï Tepeh devait être tout différent des peuples qui habitèrent successivement les cinq cités d'Hissarlik, car il est impossible qu'un seul et même peuple ait pu faire des poteries si parfaitement différentes.



N°s 58, 59. — Deux pieds de coupe. Environ 1/2 grandeur profondeur. 13^{m}.16. Fait sur photographie.

Les n°s 58 et 59 représentent les pieds de vases noir brillant faits à la main. Ils sont creux, et ont trois et quelquefois quatre trous ronds. J'ai recueilli beaucoup de pieds semblables, mais jamais la pièce entière dont ils faisaient partie. Je prie de remarquer la grande ressemblance de ces pieds n°s 58 et 59 avec ceux des brûle-parfums trouvés dans des tombes de Germains que le Märkisches Museum de Berlin possède en grand nombre, et dont la collection du professeur Virchow contient quelques échantillons trouvés dans le cimetière de Zaborowo. La partie inférieure du n° 60 est un pied semblable sur lequel j'ai collé un fragment provenant d'un autre objet de forme cylindrique. Celui-ci est en terre cuite et d'usage inconnu; le haut est restauré; ainsi arrangée, cette pièce a une ressemblance frappante avec deux terres cuites trouvées à Pilin, en Hongrie[2]. Des pieds de vase, comme les n°s 58 et 59, mais sans trous, se rencontrent très fréquemment.

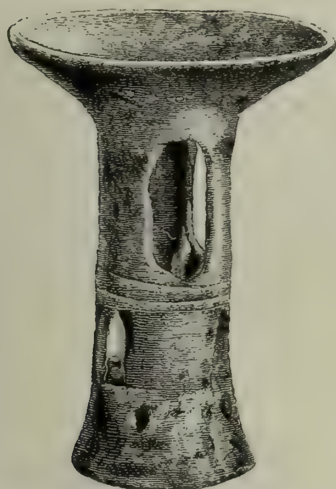
---

[1] Voy. l'Appendice de M. Calvert.

[2] Dr Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*; Esztergom, 1877, Planche XX, n°s 18 et 20.

Le n° 61 représente un très joli gobelet rouge luisant fait à la main, et avec une seule anse. Il était en morceaux, mais j'ai pu le recomposer. Les morceaux d'un autre gobelet semblable, que j'ai sous les yeux en écrivant, montrent exactement le même mode de fabrication que celui des grandes coupes, avec cette seule différence qu'ici on s'est servi d'argile rouge, et que, comme me l'explique M. Landerer, la coupe, immédiatement avant sa seconde cuisson à l'air libre, était, à plusieurs reprises, plongée dans un bain de belle argile rouge qui contenait du peroxyde de fer et produisait l'effet d'un vernis.

Je ferai remarquer ici que le gobelet n° 61 représente plus ou



N° 60. — Curieux vase, usage inconnu, peut-être un encensoir. Placé sur un pied appartenant à un autre vase. 1/1 grandeur ; profondeur, 13m,50. Fait sur photographie.



N° 61. — Coupe rouge luisant avec une anse. 1/1 grandeur : profondeur, 14m,50. Fait sur photographie.

moins exactement la forme de tous les gobelets de terre cuite que j'ai trouvés à Mycènes et à Tirynthe [1]. Ceux des tombes royales de Mycènes sont d'une couleur verdâtre avec des ornements peints en noir fort curieux ; ceux qui ont été trouvés à un étage inférieur, et en dehors des tombes, sont d'une seule couleur, vert clair ; un peu plus haut se représente la même espèce de gobelets d'un rouge uni brillant, et d'autres qui, sur un fond rouge clair, portent un grand nombre de bandes rouge foncé, circulaires et parallèles. A ceux-ci succèdent encore des gobelets sans peinture en argile blanche. Ces derniers doivent avoir été en usage pendant des siècles, car les pieds de ces gobelets existent en telle quantité que j'aurais pu en ramasser des milliers. Sauf les gobelets vert clair avec

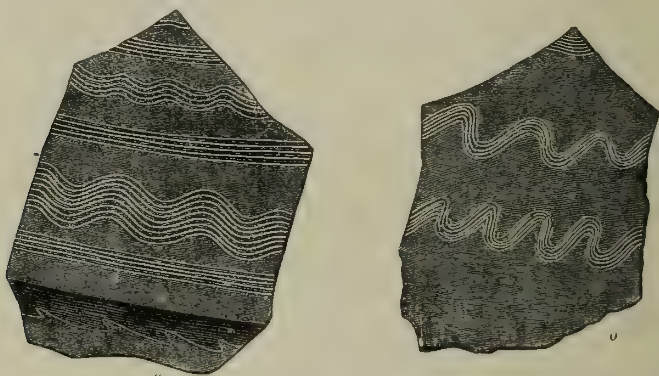
[1] Voyez mon *Mycènes*, p. 134, n° 83, p. 135, nos 84, 88.

décor noir, j'ai trouvé toutes ces sortes de gobelets et de même forme dans mes fouilles à Tirynthe [1].

Dans les sépulcres de Mycènes, j'ai trouvé cinq coupes d'or de la même forme que la coupe d'argile n° 61 d'Hissarlik [2]. Notons, en passant, que le British Museum possède quatorze coupes en terre cuite, pareilles aux précédentes et trouvées dans un tombeau à Ialysus (île de Rhodes). La seule différence, c'est que ces dernières ont un décor peint et qu'il représente le plus souvent une seiche, parfois aussi des spirales et ce curieux coquillage, le sourdon, qui se voit si fréquemment sur les autres poteries de Mycènes [3], mais jamais sur les gobelets mycéniens. Puisque je parle de peinture, je puis faire cette remarque importante que ni les habitants de la première cité, ni ceux des quatre cités préhistoriques suivantes qui se sont succédé sur ce sol, n'avaient l'idée des couleurs, et que, sauf une boîte de terre cuite trouvée dans la cité brûlée, sur laquelle les yeux perçants de mon honorable ami M. Charles T. Newton ont reconnu une seiche peinte en argile rouge foncé sur un fond mat rouge clair, et deux petites coupes de terre cuite de la quatrième cité, au fond desquelles



N° 62. — Très petit cruchon. 1/4 grandeur; profondeur, 15 mètres. Fait sur photographie.



N°s 63, 64. — Morceau d'un grand vase gris foncé luisant. N° 63 est le côté extérieur; n° 64, le côté intérieur. 1/4 grandeur; profondeur, 15 mètres. Fait sur dessin.

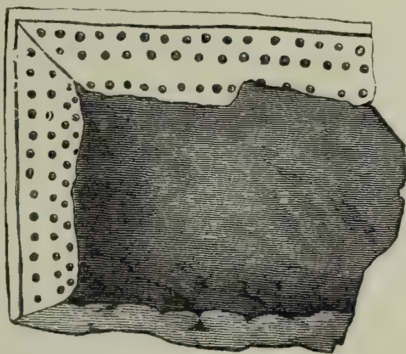
une grande croix est peinte en rouge foncé, sauf aussi les petites idoles de marbre blanc sur lesquelles la tête de hibou est grossièrement dessinée avec de l'argile noire, il n'y a pas trace de peinture sur aucun des objets trouvés dans les cinq cités préhistoriques d'Hissarlik.

Le Musée préhistorique de Madrid contient quatre gobelets de la même forme que la coupe troyenne n° 61, mais sans anses; ils ont été

---

[1] Voy. *Mycènes*, p. 135.
[2] *Ibidem*, p. 233, n° 314, et p. 433, n° 528.
[3] *Ibidem*, n° 213, *a*, *b*, p. 215.

trouvés dans des cavernes en Andalousie, habitées à l'âge de pierre; le Musée du Louvre possède trois gobelets de la même forme, dont l'un a une anse, les autres deux anses; ils ont été trouvés dans l'île de Rhodes. Un gobelet d'une forme semblable a été trouvé récemment dans les couches de décombres les plus inférieures de l'Acropole d'Athènes; on peut le voir dans le Musée de l'Acropole.



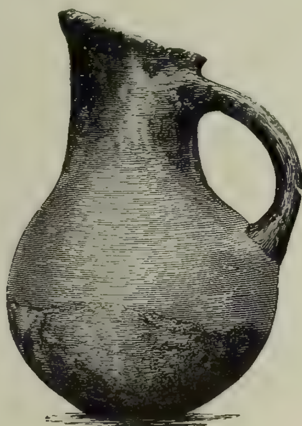
N° 65. — Fragment de terre cuite, trouvé sur le rocher primitif. 1/2 grandeur; profondeur, 16 mètres. Fait sur dessin.

Je ne puis mentionner, comme poterie de même genre découverte ailleurs, qu'une coupe trouvée à Zaborowo et qui fait partie de la collection du professeur Virchow et une autre trouvée à Pilin [1]; elles ressemblent un peu à notre gobelet d'Hissarlik par la forme, mais elles en diffèrent par l'absence du large pied qui caractérise ce vase ainsi que tous ceux trouvés par nous à Mycènes. En outre, leurs anses sont beaucoup plus longues

Le n° 62 représente une très petite cruche avec une seule anse. Elle



N° 66. — Cruche, 1/4 grandeur; profondeur, 13m,50. Fait sur photographie.



N° 67. — Cruche, 1/3 grandeur; profondeur, 13m,50. Fait sur photographie.

n'a été recouverte de glaçure argileuse ni au dehors ni au dedans; aussi est-elle très rugueuse au toucher.

Je montre, en outre, au n° 63 l'extérieur, et au n° 64 l'intérieur d'un

[1] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie;* Esztergom, 1877, Pl. XIX, fig. 3.

fragment de grand vase fait à la main, qui porte des dessins ondulés des deux côtés.

Le n° 65 est un fragment de terre cuite noire, qui probablement faisait partie d'une boîte à laquelle il servait d'ornement; il est décoré de plusieurs raies et de quatre lignes de points remplies de craie blanche. La forme de ses deux faces et deux trous qui les traversent semblent indiquer qu'il était encastré dans le dessus d'un coffret à bijoux, probablement en bois. Il est fait avec tant de symétrie et il est si fin d'apparence que, tout d'abord, je l'ai pris pour de l'ébène incrustée d'ivoire.



N° 68. — Cruchon noir luisant. 1/4 grandeur; profondeur, 14m,15. Fait sur photographie.

Je donne ici, en outre, sous les nos 66 à 69, la gravure de quatre cruches noir luisant dont les trois premières ont le fond sphérique. Les nos 66, 67, 69 étaient en morceaux que j'ai rapprochés et recollés. Le n° 70 représente une cruche de terre cuite noir luisant avec trois seins de femme et un dessin linéaire incisé; elle a été trouvée à 16 mètres de profondeur.

Je représente ici sous les nos 71, 72 deux coupes noir luisant avec un haut pied creux et une grande anse, qui part du bord et s'élève verticalement; l'argile est épaisse, mais peu cuite et très lourde. Ce sont les premières coupes entières de cette forme que j'aie jamais trouvées. Mais comme je trouve des anses et des pieds creux semblables en abondance dans les

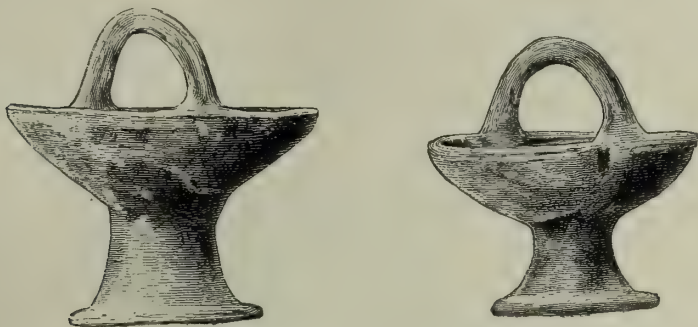


N° 69. — Cruche noir luisant faite au tour. 1/4 grandeur; profondeur, 14m,15. Faite sur photographie.



N° 70. — *Œnochoæ* noir luisant avec trois seins de femme et décors incisés. 1/2 grandeur; profondeur, presque 16 mètres. Fait sur photographie.

décombres de la première ville, il ne peut pas y avoir de doute que cette forme de coupe n'ait été généralement en usage. Un vase très singulier



Nos 71, 72. — Deux coupes noir luisant, à fond creux, et anses dressées. 1/4 grandeur; profondeur, 14 mètres. Faites sur photographie.

est représenté par le n° 73 ; il est aussi couleur noir luisant et d'une argile épaisse et peu cuite. La panse, qui ressemble à celle de nos verres d'eau



N° 73. — Coupe noir luisant avec cannelures horizontales, fond creux et anses trouées. 1/4 grandeur ; profondeur, 14 mètres. Faite sur photographie.



N° 74. — Urne trépied contenant des cendres humaines et le squelette d'un embryon. Environ 1/8 grandeur ; profondeur, 15m,50. Fait sur photographie.

actuels, est entourée de cinq cannelures concaves profondément imprimées. Le bord est retourné ; la longue anse légèrement courbée est très curieuse ; le grand trou que nous y voyons, indique probablement l'usage de ce vase ; il paraîtrait qu'on l'attachait à une corde et qu'on

le descendait dans le puits pour monter de l'eau. Le trou doit avoir servi encore pour le suspendre à un clou. Je n'ai jamais vu de vase semblable et je ne sais pas si l'on en a trouvé ailleurs.

Toutes les terres cuites représentées jusqu'ici n'ont pas été atteintes de moisissures; mais j'en ai trouvé d'autres amollies par l'humidité du sol où elles gisaient depuis tant de siècles. C'est dans cet état que j'ai recueilli sur le sol primitif, à une profondeur de 15 millimètres et demi,



N° 75. — Grand vase. Environ 1/6 grandeur; profondeur, 15 mètres. Fait sur photographie.

deux vases funéraires remplis de cendres humaines et dont la forme est fort extraordinaire. Ils étaient dans une sorte de petit cimetière domestique long de 65 centimètres, large de 45, fermé et abrité par trois pierres. Ces vases ont trois pieds très haut et sont faits à la main. Leur pâte, comme de coutume, consiste en une argile grossière mêlée de terre siliceuse et de granit broyé; ils semblent n'avoir reçu qu'une seule cuisson à l'air libre et n'avoir pas eu de fine couverte; néanmoins, grâce à l'oxyde de fer contenu dans l'argile, ils sont d'un rouge mat. L'humidité les a tant altérés que, malgré beaucoup de soins et de précautions, je n'ai pas pu les extraire sans les briser, mais, comme j'en ai recueilli tous les fragments, je puis aisément les recomposer.

Le dessin ci-joint, n° 74, représente le plus grand des deux vases,

dans lequel j'ai trouvé, parmi des cendres humaines, les ossements d'un embryon de six mois dont le squelette entier a été reconstitué par mon ami le célèbre chirurgien Aretaios, d'Athènes; la seule manière d'expliquer la préservation des os de l'embryon, me dit-il, c'est de supposer que la mère était accouchée avant terme, qu'elle en était morte, que son corps avait été brûlé, puis qu'on avait placé le petit corps de l'enfant au milieu des cendres de sa mère dans l'urne funéraire où je l'ai trouvé.

Le n° 75 représente un grand vase commun fait à la main, avec deux anses; le temps a donné une teinte brune à la couleur naturellement rougeâtre de l'argile. Le n° 76 est un petit vase rouge fait à la main, d'une forme très curieuse. Le n° 77 est une jatte faite à la main, d'un noir luisant et sans trous de suspension; des coupes ou jattes de cette forme sont



N° 76. — Petit vase, 1/4 grandeur : profondeur, 15 mètres. Fait sur photographie.

N° 77. — Jatte noir luisant, 1/4 grandeur; profondeur, 14 mètres. Fait sur photographie.

très communes dans la première cité. Je puis citer encore un vase, fait à la main, de forme sphérique, orné de lignes en zigzag incisées, décor pareil à celui de deux vases de l'âge de pierre du musée de Copenhague [1], avec cette différence que, sur le vase troyen, les lignes en zigzag sont accompagnées, à droite et à gauche, d'un rang de points profondément creusés.

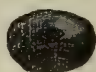
Quant aux fusaïoles en terre cuite, que j'ai trouvées par milliers dans les *débris* de la deuxième, de la troisième, de la quatrième et de la cinquième cité, je n'en ai recueilli qu'un nombre relativement restreint dans la première cité.

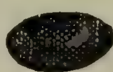
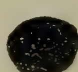
Ces fusaïoles de la première cité manquent souvent d'ornements incisés; dans ce cas, elles ont une couleur noir brillant tout unie, et leur forme est plus ou moins celle d'un cône ou de deux cônes réunis par la base (voy. n°s 1806 et 1807); lorsqu'elles sont ornées d'incisions (voy.

[1] Voy. J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XX, n°s 99 et 100.

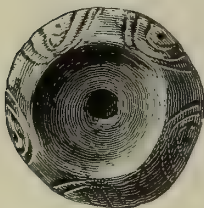
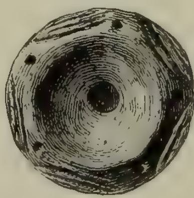
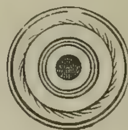
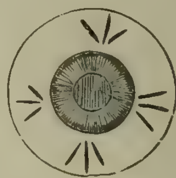
nos 78-85), elles sont très plates et ressemblent aux roues des charrettes turques. Ainsi, une fusaïole de cette première cité peut aisément être reconnu entre des milliers d'autres trouvées dans les cités postérieures.

Comme nous ne voyons que sur un petit nombre de ces fusaïoles des traces d'usure, je suppose qu'elles servaient d'offrande à la déesse tutélaire de la ville, qui pouvait bien avoir le caractère d'Athènè Ergané, et être considérée comme la déesse protectrice des travaux féminins et en particulier des travaux textiles. Qu'une telle divinité fût adorée à Ilion, nous pouvons le conjecturer d'après cette légende que le fondateur de la cité, Ilus, fut favorisé par Zeus d'un signe propice, le Palla-


N° 78.

N° 79.

N° 80.

N° 81.

Nos 78-81. — Fusaïoles de terre cuite. 1/1 grandeur; profondeur, 13m,50 à 15 mètres. Fait sur photographie.


N° 82.

N° 83.

N° 84.

N° 85.

Nos 82-85. — Fusaïoles. 1/2 grandeur; profondeur, 11m,50 à 16 mètres. Fait sur photographie.

dium; celui-ci tomba du ciel, tenant une quenouille avec son fuseau d'une main et une lance de l'autre; la quenouille et le fuseau ne peuvent signifier que le caractère symbolique d'*Erganė* attribué à la déesse. Je suis loin de soutenir qu'Ilus ait jamais existé, ou qu'il ait fondé cette première cité; s'il a réellement fondé une ville en cet endroit, ce dut être la deuxième par ordre de succession; mais l'étrange coïncidence de la légende d'Athènè avec la quenouille et les nombreuses fusaïoles trouvées ici me font penser que le culte d'Athènè Ergané n'a pas été institué par les constructeurs de la deuxième cité, et qu'une déesse du même caractère, quoique probablement d'un nom différent, était adorée dans ce lieu plusieurs siècles avant que la deuxième cité fût bâtie.

L'ornementation des fusaïoles est incisée, et, comme sur les vases, elle est remplie de craie blanche pour frapper les yeux. Je m'abstiens de discuter si cette ornementation est symbolique ou non; je dirai seulement que les dessins des fusaïoles, de la forme représentée sous les nos 1817-1820, ont été retrouvés dans les terramare d'Italie et dans les

habitations lacustres de l'âge de pierre. Par l'obligeance de mon ami, le professeur Giuseppe G. Bianconi, de Bologne, j'ai reçu les dessins de dix de ces fusaïoles, qui sont conservées au musée de Modène, après avoir été trouvées dans les terramare de ce pays. Parmi elles, il y en a six qui portent une ornementation semblable à celle des fusaïoles d'Hissarlik. Le même ami m'a aussi envoyé les dessins de dix-huit autres pièces de terre cuite rondes retirées du cimetière de Villanova, et déposées dans le musée du comte Gozzadini, à Bologne. Le comte, qui a trouvé un *æs rude* dans un de ces tombeaux, croit que cet objet, ainsi que tout le cimetière, remonte au temps du roi Numa, ou à environ 700 ans avant J.-C.; G. de Mortillet [1] attribue à cette nécropole un âge beaucoup plus reculé encore. En tout cas, quinze de ces dix-huit dessins ont une apparence moderne si on les compare aux dix fusaïoles du Musée de Modène, ainsi qu'aux fusaïoles trouvées à Hissarlik même dans la dernière des cités préhistoriques, car leur forme, aussi bien que leurs ornements, sont beaucoup plus travaillés.

La comparaison de ces dix-huit pièces avec celles de Troie me fait croire que le comte Gozzadini a raison de ne pas attribuer au cimetière de Villanova un âge plus ancien que l'an 700 avant J-C. Les plus anciennes fusaïoles de terre cuite trouvées en Italie paraissent être celles de la Grotta del Diavolo dont les antiquités, comme je l'ai dit plus haut, sont attribuées à la première époque du renne [2] et n'ont pas d'ornements. Elles sont conservées dans le Musée de Bologne. Les fusaïoles ne sont pas rares dans les terramare d'Italie, particulièrement dans celles de l'Émilie, et les Musées de Reggio, de Corneto et de Parme en contiennent quelques-unes qui ont des signes incisés; le Musée de Parme en possède six pour sa part. De trois à quatre cents fusaïoles de terre cuite ont été découvertes aussi dans les habitations lacustres de l'âge de pierre, à la station de Mœringen, sur le lac de Bienne, et ailleurs en Suisse [3]; beaucoup d'entre elles ont des dessins incisés [4], et, parmi celles-ci, plusieurs ont des dessins semblables à ceux des fusaïoles troyennes; mais, en général, toutes les fusaïoles du lac de Bienne paraissent beaucoup mieux travaillées et beaucoup plus modernes que celles d'Hissarlik.

Une fusaïole de terre cuite sans ornement a été trouvée aussi dans le cimetière de Zywietz, près d'Oliva [5]. Plusieurs fusaïoles de terre cuite non décorées ont été trouvées sur l'Esquilin, à Rome, ainsi que dans la nécropole d'Albano. Il y a encore beaucoup de fusaïoles en terre cuite et sans ornement au Musée de Neu Strelitz, dont M. Carl Andres

[1] *Le Signe de la Croix*, pp. 88, 89.

[2] Avv. Ulderigo Botti, *la Grotta del Diavolo*, Bologna, 1871, p. 36, et Pl. IV, fig. 7 et 8.

[3] Ferd. Keller, *Établissements lacustres*, par le Dr V. Gross. p. 18, Pl. XXII.

[4] Victor Gross, *les Protohelvetes*, Paris, 1883, Pl. XXVI.

[5] Dr Lissauer, *Beiträge zur Westpreussischen Urgeschichte*, Pl. III, fig. 8. Le professeur Virchow m'informe que l'on trouve fréquemment en Allemagne des fusaïoles sans ornement.

est conservateur, et qui m'ont été complaisamment montrées par le Dr Goetz; de même, au Musée de Neu Brandenburg, que j'ai visité avec son conservateur, Julius Müller, avec le sénateur Gustave Brückner et avec M. Conrad Siemerling. L'Antiquarium grand-ducal de Schwerin, dont la garde est confiée à mon honorable amie Mlle Amalie Buchheim, possède également quelques-uns de ces petits monuments; il y a, dans chacun de ces trois musées, quelques fusaïoles de terre cuite en forme de disque avec un décor gravé, tel que nous le trouvons à Troie. D'après les photographies que m'a envoyées le Dr Joseph Hampel, conservateur de la section archéologique du Musée national de la Hongrie, à Buda-Pesth, je vois que onze fusaïoles en terre cuite sont exposées dans une vitrine de ce musée, qu'elles ont été trouvées à Szihalom, dans le comté de Borsod, et qu'on les attribue à l'âge de pierre. Parmi ces onze fusaïoles représentées sur la planche X, nos 22-32, le no 30 a un décor incisé ou imprimé [1].

Mon opinion sur les milliers de fusaïoles que j'ai recueillies à Hissarlik, à savoir, qu'elles ont servi d'offrandes, est énergiquement soutenue par M. Rivett-Carnac [2], qui a trouvé un grand nombre de fusaïoles semblables à Sankisa, dans le Behar, et dans d'autres ruines bouddhiques des provinces nord-ouest de l'Inde. Sur un grand nombre de ces fusaïoles indiennes, le déor incisé, où M. Carnac reconnaît des symboles religieux et surtout une représentation du soleil, est semblable à celui des fusaïoles troyennes. Le professeur W. Helbig [3], au contraire, maintient que les fusaïoles doivent avoir été employées en partie aux quenouilles, en partie comme perles de colliers; mais ce dernier usage est tout à fait impossible au moins pour les grandes fusaïoles. Le Dr Victor Gross est d'avis que les fusaïoles de terre cuite doivent avoir servi soit comme boutons de vêtements, soit comme perles de colliers, et surtout comme fuseau pour les quenouilles. Il dit que cette dernière hypothèse est corroborée par la découverte de plusieurs de ces fusaïoles, dans lesquelles le pivot de bois a été conservé, et par la ressemblance frappante de nos fusaïoles de terre cuite avec celles dont les fileuses de quelques pays se servent encore [4].

La collection des antiquités mexicaines, au British Museum, contient une grande quantité de fusaïoles semblables, pour la plupart de forme conique, plusieurs avec des ornements qui sont peut-être des caractères; mais ce décor circule tout autour du cône et ne s'arrête pas à la base comme dans les fusaïoles d'Hissarlik. Quelques-unes de ces fusaïoles sont

---

[1] Le Dr Hampel m'informe que les planches photographiées sont en vente; j'y renverrai donc toujours.

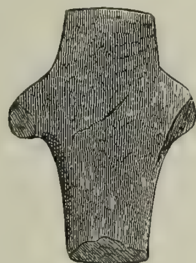
[2] Memorandum on Clay Discs called *Spindle Whorls*, and Votive Seals, found at Sankisa, in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XLIX, part. I, 1880.

[3] Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Po-Ebene*, Leipzig, 1879, pp. 21, 22, 83.

[4] Dr Victor Gross, *les Protohelvètes*. Paris, 1883, pp. 100, 101.

plus ou moins plates; d'autres, en petit nombre, sont peintes en bleu. A ma connaissance, on n'a pas encore trouvé en Grèce une seule fusaïole de terre cuite décorée. D'autre part, celles sans décor y sont communes. A Mycènes, j'en ai trouvé près de trois cents en pierre, mais très peu en terre cuite. On peut voir, dans la petite collection d'antiquités de l'École française d'Athènes, une fusaïole de terre cuite, ornée d'un décor gravé, trouvée dans un des villages préhistoriques de l'île de Théra, sous trois couches de pierres ponces et de cendres volcaniques.

Le Dr W. Dörpfeld appelle mon attention sur l'ouvrage de Richard Andrée : *Ethnographische Parallelen und Vergleiche,* p. 230-232, fig. 8 A et 8 C, où il est affirmé que des fusaïoles de terre cuite ou de verre et perforées qui, d'après les gravures, sont de la même forme que les fusaïoles troyennes et décorées de même, sont employées comme monnaie dans les îles Palau ou Pelew de l'Océan Pacifique : « Elles y sont appelées Audou, sont regardées comme un don des esprits et doivent avoir été importées, parce qu'aucun indigène n'est à même d'en faire de semblables, faute de matériel. Le nombre qui se trouve en circulation n'est jamais augmenté. Quelques-unes de ces fusaïoles ont la valeur de 18,750 francs la pièce. »



N° 86. — Fragment d'une figure grossière de terre cuite. Environ 1/2 grandeur : profondeur, 11 mètres. Fait sur dessin.

Dans la première cité d'Hissarlik, comme dans les quatre cités préhistoriques qui lui ont succédé, on trouve aussi, et en grand nombre, de petits disques de terre cuite de 37mm à 75mm de diamètre avec un trou percé au centre; comme ils sont légèrement convexes d'un côté, et, de l'autre, légèrement concaves, comme les bords sont très grossièrement arrondis, on ne peut douter qu'ils n'aient été taillés dans des morceaux de poterie brisée. Ceux de la première cité ont le joli noir luisant particulier à la poterie des colons primitifs. Ces disques servaient évidemment au filage de la quenouille; ils devaient servir aussi au travail du tissage comme poids pour tendre le fil [1].

Des disques semblables, avec les mêmes caractères et probablement la même origine, ont été trouvés aussi à Szihalom; deux d'entre eux, exposés au Musée national hongrois, sont représentés sur la planche IX, nos 2 et 4 des photographies de ces collections. Un autre disque, trouvé à Magyarad, dans le comté de Hont, est représenté sous le n° 37 de la page XIII dans les *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, de Joseph Hampel.

Le n° 86 est le fragment d'une figure en terre cuite très grossière,

[1] Je ferai remarquer ici que le rouet est une invention moderne, qui se place généralement vers l'an 1530.

Le n° 87 représente un fragment de terre cuite rouge brillant, parfaitement plat, de 6mm d'épaisseur, que j'ai trouvé moi-même en présence de M. Burnouf, dans la partie la plus basse des décombres de la première cité. C'est l'unique échantillon d'argile très bien cuite que j'aie jamais trouvé à Hissarlik, sauf, bien entendu, les grandes jarres qui sont toujours complètement cuites, et la poterie de la deuxième cité, cité brûlée, dont la plus grande partie a subi la chaleur intense de l'incendie général. En réalité, l'argile du beau gobelet rouge n° 61 n'a que 4mm d'épaisseur, et cependant il n'y a que 1mm de la pâte qui soit bien cuite tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du vase, et 2mm restent, au milieu, à l'état cru. Quant au fragment n° 87, il ne peut provenir d'un vase, puisqu'il est plat. Le professeur Rhousopoulos me suggère qu'il peut



N° 87. — Fragment de terre cuite rouge luisant avec décors imprimés. Grandeur naturelle ; profondeur, 16 mètres environ. Fait sur dessin.



N° 88. — Idole plate et grossière de marbre 1/2 grandeur : profondeur, 15 mètres. Fait sur dessin.

avoir orné une cassette de bois. Ce décor de branches et de cercles concentriques *incisés* est très caractéristique, et il a l'air, comme le professeur Sayce me l'observe, hittite et babylonien. Cette pièce est de l'argile la plus fine que j'aie jamais trouvée à Hissarlik ; mais néanmoins, quand on la regarde sous un fort grossissement, on y découvre de petites pierres.

Le n° 88 représente une figure de marbre plate et très grossière. J'ai trouvé dans cette première cité une demi-douzaine de figures semblables pour la forme et la fabrication, mais toutes sans aucune trace de gravure, je n'aurais donc jamais pensé que ce pût être là une figure si je n'avais découvert dans les deuxième, troisième, quatrième et cinquième cités plus de sept cents objets semblables, presque aussi plats, sur nombre desquels sont grossièrement gravés une face de chouette, des seins de femme, une ceinture ou des cheveux longs. Sur un très grand nombre d'autres, la face de chouette est grossièrement indiquée au moyen d'une couleur noire. Les siècles et l'humidité auront ailleurs effacé les couleurs qui n'étaient produites qu'avec de l'argile. Comme ces figurines grossières sont de la

même forme, on doit croire que ce sont les idoles d'une déesse, divinité tutélaire de l'endroit, quel qu'ait été son nom, Até, Athènè ou tout autre. Bien plus, il est très probable que ce sont des reproductions du célèbre Palladium auquel était attachée la fortune de Troie, et que la légende représentait comme tombé du ciel.

D'après la tradition, les pieds du Palladium étaient réunis; or ils ne pouvaient l'être mieux que sur ces idoles, où un bloc hémisphérique figure la partie inférieure du corps. J'appellerai l'attention sur ce fait que la forme donnée par les anciens à quelques-unes de leurs divinités, aux Hermès, par exemple, marquait leur stabilité. C'est ainsi que la victoire était représentée sans ailes quand un peuple voulait exprimer l'idée qu'elle s'était fixée chez lui.

M. Gladstone fait remarquer qu'Homère ne nous décrit de cérémonie religieuse qu'une seule fois; c'est au VI[e] livre de l'Iliade. Une procession solennelle de femmes troyennes porte au temple de la déesse Athènè, situé sur le sommet de la colline, le voile ou la tunique que lui consacre la reine. La prêtresse Théano le reçoit et le dépose sur les genoux de la déesse.

Θῆκεν Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο[1].

Ainsi il est évident que le poète se représentait le Palladium dans une posture assise et sous une forme humaine, pareille aux idoles de son temps, et bien différente des idoles hideuses et barbares que je trouve à Hissarlik, même dans la dernière des cinq cités préhistoriques. On peut remarquer que la fameuse figure de Niobé sur le mont Sipylus, à laquelle il est fait allusion dans le XXIV[e] livre de l'Iliade (614-617) et qui probablement, à l'origine, représentait la déesse Cybèle, était également assise. Je crois volontiers, avec M. Gladstone[2], que le poète aurait plus souvent parlé des statues si elles avaient été plus communes ou si elles lui avaient plu davantage; elles étaient probablement en bois. Pausanias[3] mentionne dans certains temples des statues de dieux en bois (Xoana), aussi bien que des statues formées de matières moins durables que la pierre, le marbre ou le bronze. L'usage de ces matières prévalait surtout dans les temps primitifs. Ces objets étaient appelés *Daidala,* et c'est d'eux que venait le nom de *Daidalos*[4]. Ce fut progressivement qu'on en vint à représenter la forme humaine tout entière[5]; ce fut de même que les

---

[1] *Il.*, VI, 297-303.

[2] *Homeric Synchronism*, pp. 65, et suiv.

[3] Paus. VIII, 17, § 2 : τοῖς δὲ ἀνθρώποις τὸ ἀρχαῖον, ὁπόσα καὶ ἡμεῖς καταμαθεῖν ἐδυνήθημεν, τοσάδε ἦν ἀφ᾽ ὧν ξόανα ἐποιοῦντο, ἔβενος, κυπάρισσος, αἱ κέδροι, τὰ δρύινα ἡ μίλαξ, ὁ λωτός· τῷ δὲ Ἑρμῇ τῷ Κυλληνίῳ τούτων μὲν ἀπὸ οὐδενός, θύου δὲ πεποιημένον τὸ ἄγαλμά ἐστιν.

[4] Paus., IX, 3, § 2 : ἐπὶ ταύταις ταῖς διαλλαγαῖς Δαίδαλα ἑορτὴν ἄγουσιν, ὅτι οἱ πάλαι τὰ ξόανα ἐκάλουν δαίδαλα· ἐκάλουν δέ, ἐμοὶ δοκεῖν, πρότερον ἔτι ἢ Δαίδαλος ὁ Παλαμάονος ἐγένετο Ἀθήνησι· τούτῳ δὲ ὕστερον ἀπὸ τῶν δαιδάλων ἐπίκλησιν γενέσθαι δοκῶ καὶ οὐκ ἐκ γενετῆς τεθῆναι τὸ ὄνομα.

[5] Préface de Siebelis à Pausanias. Leipsick, 1822, pp. XII et suiv.

idoles prirent le caractère d'objets d'art. Et certes, si nous jetons un regard sur le monde de notre temps, nous pourrons constater combien il est rare que le sentiment religieux et la véritable beauté se trouvent réunis dans les images consacrées au culte.

Les idoles d'Hissarlik sont certainement plus grossières que les plus grossières qu'on ait jamais trouvées en Grèce ou ailleurs. Quelque barbares que soient les idoles de Mycènes et de Tirynthe, ce sont néanmoins des œuvres d'art et des chefs-d'œuvre en comparaison des idoles troyennes. La conception de la forme humaine comme un tout organique,



N° 89. — Moulin à bras de trachyte. 1/5 grandeur; profondeur, 14m.50 à 16 mètres. Fait sur photographie.



N° 90. — Moulin à bras de trachyte. 1/5 grandeur; profondeur, 14m,50 à 16 mètres. Fait sur photographie.

conception que réalise l'art grec dès ses commencements, ne semble pas avoir été dans les moyens du peuple qui existait ici. L'artiste troyen commença, comme le remarque ingénieusement M. Newton, par ce que nous représentent ces sculptures primitives, quelque chose de plus élémentaire que le *nain* de Skakspeare, taillé après souper dans une croûte de fromage; ce qui changea cette ébauche informe en une représentation complète de l'être humain, ce fut l'instinct du génie grec entraîné et développé par son contact avec les races plus civilisées qui l'entouraient et s'assimilant les principes de l'art égyptien et de l'art assyrien à la suite de ses rapports avec les Phéniciens[1].

Les nos 89 et 90 représentent des meules de trachyte que l'on trouve

[1] Conférence de M. C. T. Newton, le 30 avril 1874, devant la Société des Antiquaires, à Londres.

par centaines dans tous les étages de décombres des villes préhistoriques d'Hissarlik. Mes excavations à Mycènes m'ont livré un grand nombre de meules semblables. Il s'en trouve, mais rarement, en Silésie et en Saxe, taillées dans du trachyte. Six meules semblables, mais de grès ferrugineux, sont au Musée de Saint-Germain-en-Laye, et son directeur, M. A. Bertrand, m'assure qu'on découvre des meules, mais très rarement, dans les dolmens de France. De semblables objets abondent dans les terramars de l'Émilie et on peut en voir un grand nombre dans les Musées de Reggio et de Parme ; d'autres, trouvées dans la « Caverna delle Arene Candide », près de Gênes, sont conservés dans le Museo Preistorico du Collegio Romano à Rome. Le Musée préhistorique de Genève possède quatre meules provenant des habitations lacustres suisses. Plusieurs meules semblables ont été récemment découvertes dans les couches de décombres les plus inférieures de l'Acropole d'Athènes. Une meule pareille au n° 90, mais en micaschiste, a été trouvée dans les excavations de Magyarad, comté de Hont, Hongrie, et se voit dans la collection de B. Nyáry Jenó[1]. Les moulins à bras trouvés dans le Mecklembourg et conservés dans l'Antiquarium grand-ducal, à Schwerin, sont en granit, longs de 0m,60 à 0m,90 et larges de 0m,30 à 0m,60 ; il y en a de plus petits encore pour écraser le grain. Le Dr Lisch croit que les pierres de forme sphérique (comme les nos 95 et 96) servaient de broyeur.

Les meules troyennes sont en trachyte, comme les deux représentées ci-dessus, et c'est le plus grand nombre, ou en lave basaltique. Elles sont de forme ovale, plates d'un côté, convexes de l'autre, et ressemblent à un œuf coupé longitudinalement par le milieu ; leur longueur est de 0m,17 à 0m,35, elle va même jusqu'à 0m,62 ; ces dernières sont ordinairement courbées dans les sens du plus grand axe. Leur largeur est de 125mm à 350mm. Le grain était broyé entre les faces plates des deux pierres. Ce procédé ne donnait pas de farine, mais une sorte de gruau qui ne pouvait pas servir à fabriquer du pain proprement dit. Dans Homère, nous voyons ce gruau employé à faire une sorte de bouillie[2], et aussi à saupoudrer les viandes[3]. Dans un autre passage[4] il est employé comme ingrédient d'une boisson mélangée particulière que prépare Hécamède, dans la tente de Nestor, avec du vin Pramné, du fromage rapé, et de la farine d'orge, ἄλφιτα. Quoique, comme je l'ai dit, on ne pût pas faire avec des grains écrasés du pain proprement dit, néanmoins on doit avoir préparé quelque chose qui passait sous le nom de pain, σῖτος, et que nous trouvons sur

---

[1] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, planche XIII, n° 38.

[2] *Il.*, XVIII, 558-560 :
κήρυκες δ' ἀπάνευθεν ὑπὸ δρυῒ δαῖτα πένοντο,
βοῦν δ' ἱερεύσαντες μέγαν ἄμφεπον· αἱ δὲ γυναῖκες
δεῖπνον ἐρίθοισιν λεύκ' ἄλφιτα πολλὰ πάλυνον.

[3] *Od.*, XIV, 76, 77 :
ὀπτήσας δ' ἄρα πάντα φέρων παρέθηκ' Ὀδυσῆϊ
θέρμ' αὐτοῖς ὀβελοῖσιν· ὁ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνεν.

[4] *Il.*, XI, 638-640 :
ἐν τῷ ῥά σφι κύκησε γυνὴ εἰκυῖα θεῇσιν,
οἴνῳ Πραμνείῳ, ἐπὶ δ' αἴγειον κνῆ τυρόν
κνήστι χαλκείῃ, ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνεν.

la table, dans les poèmes homériques, comme un accessoire indispensable de tous les repas. Le poète ne nous dit nulle part comment il était fait, ou quelle forme il avait; aussi, ne fait-il jamais mention de fours, qui en effet n'ont pas été trouvés dans les ruines de Troie. Je suppose que le pain homérique était fait de la même manière que les Bédouins du désert font leur pain; après avoir pétri la pâte, ils en forment une espèce de galette qu'ils jettent sur les cendres brûlantes d'un feu allumé à ciel ouvert, où le pain est cuit en quelques minutes. L'habitude de cuire ainsi le pain, semble être indiquée par le fait, que l'on emportait des sacs de cuir remplis de cette farine, ἄλφιτα, comme provision dans les voyages; nous voyons Télémaque, en faisant ses préparatifs de voyage à Pylos, recommander à Euryclée de lui mettre vingt mesures de cette farine dans des sacs de cuir[1]. Le professeur W. Helbig[2] fait remarquer qu'il n'y a dans les villages des terramare aucune trace d'une disposition quelconque pour cuire du pain, et il croit que leurs habitants, semblables aux Germains, préparaient avec le grain écrasé une espèce de gruau. Helbig ajoute : « Dans le rite public des Romains, lequel ici, comme presque partout ailleurs, conservait l'ancienne coutume, on n'offrait pas de pain, mais toujours des grains grillés d'épeautre, le *far tostum,* la farine assaisonnée avec du sel, la *mola salsa*, ou *puls*. Varron[3] et Pline[4] ont donc parfaitement raison en maintenant que pendant longtemps les Romains ne connurent en fait de nourriture préparée avec du grain que le *puls*. Ce fut à une époque relativement récente que le levain, si essentiel pour préparer avec la farine un pain sain et savoureux, devint d'un usage général. Le levain était considéré comme une nouveauté au temps où les Romains réglèrent la discipline du ***Flamen Dialis,*** puisqu'il était défendu au prêtre de toucher *farinam fermento imbutam*[5]. La trace de ce fait qu'il n'existait à l'origine du développement italique aucun appareil propre à la mouture nous est conservé par la tradition qui, selon Varron[6], attribuait aux Volsiniens l'invention de la *mola versatilis*, appareil perfectionné dont la partie supérieure tournait au moyen d'un manche sur la partie inférieure. Cette tradition suppose une époque où le peuple s'accommodait de moyens plus imparfaits, peut-être de deux pierres entre lesquelles le grain était écrasé selon le procédé des habitants des

---

[1] *Od.*, II, 354, 355 :
ἐν δέ μοι ἄλφιτα χεῦον ἐϋῤῥαφέεσσι δοροῖσιν·
εἴκοσι δ' ἔστω μέτρα μυληφάτου ἀλφίτου ἀκτῆς.

[2] Helbig, ***Die Italiker in der Po-Ebene*** (Leipzig 1879), p. 17, 41, 71.

[3] Varro, V, 105 : de victu antiquissima puls.

[4] *H. N.*, XVIII, 19 : « Pulte autem, non pane, vixisse longo tempore Romanos manifestum, quoniam inde et pulmentaria hodieque dicuntur. Et Ennius antiquissimus vates obsidionis famem exprimens, offam eripuisse plorantibus liberis patres commemorat. Et hodie sacra prisca, atque natalium, pulta fritilla conficiuntur; videturque tam puls ignota Græciæ fuisse, quam Italiæ polenta. » Voyez Juvénal, *Sat.*, XIV, 171.

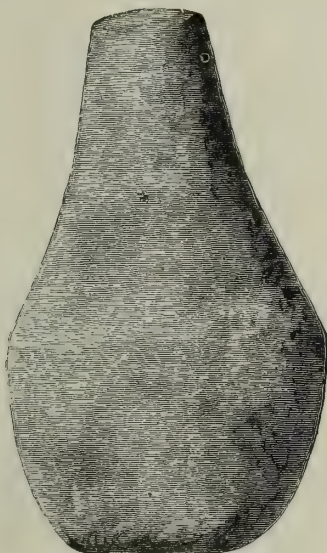
[5] Gell., X, 15, 19. Festus, p. 87.13, Müller.

[6] Apud Plinium *H. N.*, XXXVI, 135, voyez Serv. ad Virgil. Aen. I,179.

villages lacustres. Je pourrais rappeler ici au lecteur que les mots grecs et latins identiques μύλη = *mola*, πτίσσω = *pinso*, πόλτος = *puls*,

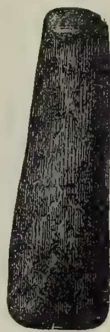


N° 91. — Instrument de basalte : probablement un mortier. 1/5 grandeur ; profondeur, 11m,50 à 16 mètres. Fait sur photographie.



N° 92. — Pilon de pierre calcaire très dure. 1/2 grandeur ; profondeur, 13m,50 à 14m,50. Fait sur photographie.

prouvent que les Gréco-Italiens employaient les céréales de la même manière que les habitants de ces villages primitifs, — fait important pour notre investigation, car, parmi toutes les colonisations italiques, ces villages sont, pour le temps et l'espace, les plus rapprochés du *stadium* gréco-italique de civilisation. »



N° 93. — Instrument de granit. 1/2 grandeur ; profondeur, 13m,50 à 14m,50. Fait sur dessin.

Le n° 91, qui est en lave basaltique, a une cavité hémisphérique, et probablement servait de mortier. Le n° 92 était un pilon, sans aucun doute. M. Thomas Davies, du British Museum, croit que ce pilon est en calcaire dur ; sa couleur est grise, mêlée de jaune. L'instrument n° 93, qui semble être également un pilon, est en granit.

Un mortier de granit semblable au n° 91 est au Musée de Saint-Germain-en-Laye ; il a été trouvé en Danemark. M. Bertrand le tient pour avoir servi à briser du minerai de cuivre, afin d'en détacher des morceaux dont on faisait ensuite des pointes de flèches.

Le n° 94 représente un outil parfaitement poli, qui, selon M. Davies, est en hématite ; il servait probablement à polir de grands vases de terre-cuite.

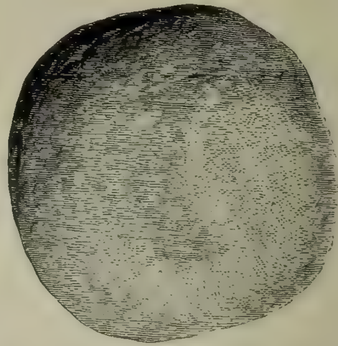
Des instruments de pierre, presque sphériques et grossièrement

taillés, comme les nos 95 et 96, sont très nombreux dans les quatre premières cités préhistoriques; bien plus, je n'exagère pas quand j'affirme que j'aurais pu en recueillir des milliers; ils sont, d'après M. Davies, en lave basaltique, en granit, en quartz, en diorite, en porphyre ou autres sortes de pierre; il n'y a qu'un seul échantillon qui soit en silex.

Des instruments semblables se trouvent fréquemment dans les terramare de l'Émilie et on en voit un grand nombre dans les Musées de Parme et de Reggio; d'autres, trouvés dans des ruines anciennes en Chaldée, sont conservés dans la collection chaldéenne du Louvre. Ils sont fréquents dans les cavernes de la Dordogne, aussi bien que dans les dolmens en France, et l'on en conserve de nombreux spécimens au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Les plus anciennes habitations lacustres de la Suisse, et particulièrement celles du lac de Constance, en ont fourni beaucoup, tous en grès dur. Une quantité d'instruments de pierre grossièrement taillés en boule et pareils aux nos 95 et 96 ont été trouvés dans des excavations à Szihalom, et sont exposés au Musée national de Buda-Pesth[1]. Dans l'opinion du professeur Ludwig Lindenschmit, fondateur et directeur du célèbre Musée de Mayence, ces outils étaient des meules de moulin, les plus anciennes et les plus simples, et servaient à broyer le blé sur ces dalles de grès qui abondent dans les habitations lacustres[2].



N° 94. — Polissoir grossier en hématite. 1/2 grandeur; profondeur, 13m,50 à 15 mètres. Fait sur photographie.



N° 95. — Pierre ronde pour écraser le blé. 1/2 grandeur; profondeur, 13m,50 à 16 mètres. Fait sur photographie.

Les mêmes boules de pierre se trouvent aussi dans les villages préhistoriques de Théra[3]. Le professeur Virchow, M. Burnouf et le Dr Nico-

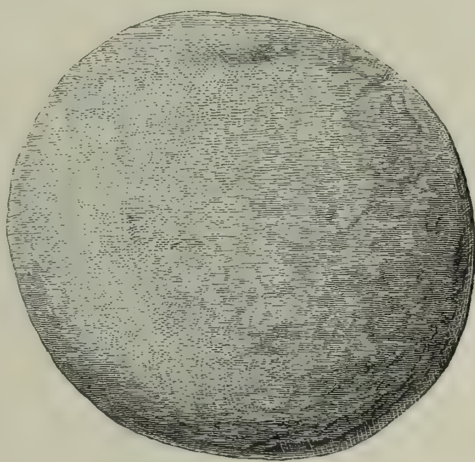
[1] Voy. planche X, nos 52-54, 57-60 des photographies du musée national hongrois à Buda-Pesth.

[2] L. Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*, pp. 172, 173, 178, et planche XXVII, n° 8.

[3] Voy. la petite collection des antiquités de Théra à l'École française d'Athènes.

lucci[1] se rangent à l'opinion du professeur Lindenschmit, et pensent avec lui qu'elles servaient à broyer le grain ou d'autres substances.

On trouve en non moins grande abondance des outils à peu près de la forme des n°s 97 et 98, qui sont en diorite et représentent deux bons échantillons. Des instruments comme celui qu'on voit au n° 97 peuvent avoir servi, nous suggère M. Nicolucci, à polir l'argile des grands vases, peut-être aussi à écraser les grains durs contenus dans l'argile, ou à broyer le granit qui devait être mêlé à l'argile. Le n° 98 est un marteau primitif dont les deux bouts sont très usés et attestent le long usage. Sa taille et son poids nous donnent à penser qu'il était tenu en main et ne pouvait pas être fixé dans un manche de bois fendu. Je répète que ces deux échantillons sont les meilleurs, et que, dans les quatre premières cités, il y en a des milliers du même genre, mais très grossiers, en diorite, en granit, en silex, en gneiss et autres sortes de pierres. De pareils marteaux se trouvent aussi en Chaldée ainsi que dans les terramare de l'Émilie; plusieurs exemplaires sont dans la collection chaldéenne du Louvre et un grand nombre dans les musées de Reggio et de Parme.



N° 96. — Pierre ronde pour écraser le blé. 1/2 grandeur; profondeur, 13^{m},50 à 16 mètres. Fait sur photographie.

Le n° 99 est un objet de granit de forme ovale, avec une rainure profonde tournant tout autour dans le sens de la longueur. Il ressemble à un outil de pierre, trouvé en Danemark, conservé au Musée de Copenhague et reproduit dans le *Nordiske Oldsager* de J. J. A. Worsaæ, pl. XVIII, n° 87, parmi les objets de l'âge de pierre. Celui-ci semble avoir servi de poids pour le métier à tisser ou le filet de pêche.

J'arrive maintenant aux haches ou *celts*[2], dont j'ai recueilli plus de six cents dans les quatre premières villes préhistoriques d'Hissarlik.

---

[1] Dr G. Nicolucci, *Armi ed utensili in pietra della Troade*, pp. 16, 17.

[2] « Les lecteurs peu versés dans l'archéologie doivent être avertis que ce mot n'est pas dérivé du nom des Celtes, mais de *celtis*, « un ciseau ». Ce mot cependant, comme l'observe M. John Evans (*Ancient Stone Implements of Great Britain*, p. 50) est un ἅπαξ λεγόμενον dans ce sens, ne se trouvant qu'une fois dans la Vulgate, livre de Job, ch. XIX, v. 24. Il se trouve aussi dans une citation de ce passage par saint Jérôme dans son *Epist. ad Pammachium* (voy. *Athenæum*, 11 juin, 1870); l'étymologie que l'on donne habituellement est *a coelando* et on le considère comme l'équivalent de

M. Thomas Davies, qui les a examinées soigneusement, déclare qu'elles sont en serpentine bleue, en gabbro-roc vert, en schiste noir, en pétro-silex vert foncé, en diorite noire ou grise, en jadéite et en jade (néphrite). Des six haches de la première cité, dont je donne ici la gravure, le nº 100 est en diorite noire ; le nº 103, en jadéite ; les nºs 101, 102, 104, et 105, en jade (néphrite).

« La hache était, comme dit mon honorable ami le célèbre anthropo-



Nº 97. — Instrument de pierre pour écraser ou pour polir. 1/2 grandeur : profondeur, 13m,50 à 5 mètres. Fait sur photographie.



Nº 98. — Marteau de pierre. 1/2 grandeur : profondeur. 13m,40 à 15 mètres. Fait sur photographie.

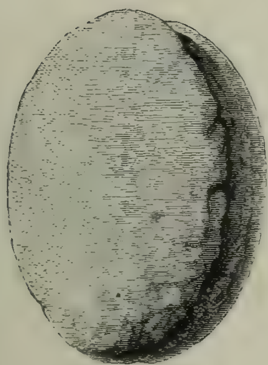
logiste, sir J. Lubbock, l'outil, par excellence, de la haute antiquité. On s'en servait à la guerre, à la chasse aussi bien qu'à la maison pour une foule d'usages domestiques, et grand nombre de haches ont été trouvées dans les habitations lacustres à Wangen (lac de Constance) et à Concise (lac de Neuchâtel). A peu d'exceptions près, elles étaient petites, surtout comparées aux magnifiques spécimens du Danemark ; leur longueur variait de 0m,02 1/2 à 0m,15, et le tranchant avait généralement une largeur de 0m,04 à 0m,05. »

Ce sont là les proportions ordinaires des haches d'Hissarlik, mais il y

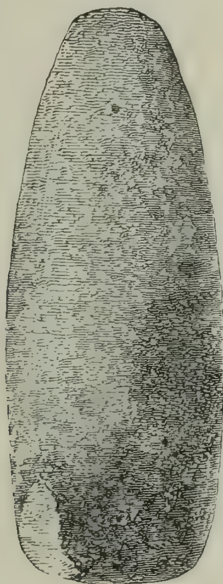
---

coelum. Le premier emploi que j'aie trouvé de ce terme, appliqué aux antiquités, est dans le *Thesaurus Brandenburgicus* de Beger (vol. III, p 418), 1696, où un *celt* de bronze, adapté dans son manche, est décrit sous le nom de *celtes*. »

en a quelques-unes dont le tranchant (voy. le n° 102) n'a que $0^m,13$ de largeur. La description que nous donne sir John Lubbock[1] de la manière dont ces haches étaient fabriquées est un chef-d'œuvre.



N° 99. — Instrument de pierre, entouré d'un sillon incisé. 1/2 grandeur : profondeur, $13^m,50$ à 15 mètres. Fait sur photographie.



N° 100. — Hache de diorite. 1/2 grandeur : profondeur, $13^m,50$ à 14 mètres. Fait sur photographie.

« Après avoir choisi une pierre, on commençait par la dégrossir à coups de marteau. Puis on faisait de chaque côté une entaille, travail difficile



N° 101.



N° 102.



N° 103.



N° 104.

N°s 101-104. — Hache de jadéite et de néphrite. Environ 1/2 grandeur : profondeur, $13^m,50$ à 18 mètres environ. Fait sur photographie.

et long, avec des couteaux de silex, du sable et de l'eau pour seuls outils. Lorsque les entailles avaient été poussées à la profondeur voulue, un coup de marteau adroitement donné faisait sauter les morceaux en

[1] *Pre-historic Times*, London, 1878, 4e édit. pp. 95-97 et 194.

saillie, puis l'outil était aiguisé et poli sur des blocs de grès ; on le fixait enfin dans un manche. Pour nous, habitués à l'usage des métaux, il est difficile d'admettre que de tels objets aient pu rendre des services ; nous savons cependant que beaucoup de peuplades sauvages de nos jours n'ont pas de meilleurs outils ; c'est avec des haches semblables et l'aide du feu qu'ils coupent et creusent de grands arbres pour faire leurs canots. Les pilotis qui portaient les habitations lacustres de la Suisse étaient évidemment, d'après la nature des entailles qu'on y voit encore, façonnés au moyen de haches de pierre. Dans les tourbières du Danemark, on a trouvé des arbres portant des marques de feu et de coups de hache de pierre, et, une ou deux fois, des haches de pierre gisant à côté. Dans les excavations connues sous le nom de sépultures de Grime, on a trouvé une hachette de basalte qui avait servi au percement de la galerie comme le prouvent des marques encore visibles sur les murs. Un des usages auxquels servait le tomahawk américain, c'était de briser les os pour en extraire la moelle, et l'on peut conjecturer que les anciennes haches de pierre servaient au même usage. Très souvent les haches elles-mêmes portent des marques nombreuses de leur long usage. Qu'elles servissent aussi d'armes de guerre, on n'en peut douter non seulement par un raisonnement *à priori*, mais aussi parce que, dans les tombeaux de chefs, on les trouve fréquemment réunies à des poignards de bronze. Vers l'année 1809, un fermier du comté de Kircudbright (Écosse) entreprit de démolir un grand cairn qui passait pour être la tombe d'un roi Aldus M'Galdus. Quand les pierres du cairn eurent été enlevées, les ouvriers se trouvèrent en présence d'un cercueil de pierre d'un travail très grossier, et, le couvercle ôté, ils virent un squelette d'homme d'une taille exceptionnelle. Les os étaient si décomposés que les côtes et les vertèbres tombèrent en poussière dès qu'on les toucha. Les autres os, moins altérés, allaient être enlevés, lorsqu'on s'aperçut qu'un des deux humérus avait été brisé près de l'épaule par un coup de hache de pierre et qu'un fragment de l'arme restait encore engagé dans l'os. La hache était en diorite, matière inconnue à cette partie de l'Écosse. Avec le squelette on trouva aussi une balle de silex, d'environ $0^{m},07$ de diamètre, parfaitement ronde et polie, de plus une pointe de flèche, aussi en silex, et pas le moindre morceau de métal ; nous savons que le tomahawk, ou hache de pierre des Indiens de l'Amérique du Nord, ne servait pas seulement d'outil mais aussi d'arme, et même de projectile. »


N° 105. — Hache de néphrite ; grandeur réelle : profondeur 11 mètres. Fait sur dessin.

C'est mon ami le professeur H. Fischer, de Fribourg, qui a découvert que treize des haches de ma collection troyenne étaient en jade. Ayant

lu dans ma première publication[1] que j'avais trouvé des haches d'une pierre verte très dure et transparente, il insista pour que je les fisse examiner. Le professeur Maskelyne du British Museum, à qui je m'adressai, fit déterminer par son aide, M. Davies, la pesanteur spécifique des divers échantillons que je lui avais envoyés, en les pesant successivement dans l'air et dans l'eau, de manière à apprécier le rapport du poids de la pierre avec celui d'un égal volume d'eau. Le résultat fut que le poids spécifique de mes douze haches vertes transparentes et de ma hache blanche transparente est entre 2,91 et 2,99 et que par conséquent toutes les treize sont en jade (néphrite). M. Davies me fait remarquer, en outre, qu' « on a trouvé quelques perles de turquoise réunies aux outils ou armes de jade découverts en Bretagne[2] ». Ce minéral ne se trouve pas à l'état natif en Europe, nous avons donc ici une preuve de plus que ces substances ont été apportées des pays d'Orient.

Ces treize haches de jade (néphrite) sont à présent dans le Musée Schliemann à Berlin. En classant les masses d'instruments de pierre qui étaient restées dans ma maison à Athènes, j'ai trouvé encore sept belles haches de la même pierre; puis j'ai trouvé, dans mes fouilles à Troie en 1882, sept autres exemplaires du même objet, de sorte que le nombre total de haches de jade (néphrite) trouvées par moi dans les ruines de Troie est de vingt-sept.

Le professeur Maskelyne m'écrit : « Je vous dirai que vos treize outils de jade d'Hissarlik sont pour moi du plus grand intérêt, ils le sont par la raison que, pour la première fois, je vois du vrai jade blanc transformé en outil de pierre et cela à côté du jade vert qui n'est pas une substance aussi rare[3]. Ceci est intéressant et Hissarlik présente bien des sujets d'intérêt, même en dehors de ses rapports avec la tradition homérique et

Les rêves immortels qui pouvaient enchanter
Le vieil aveugle de Chio.

La présence du jade blanc est intéressante parce que le lieu d'origine de cette pierre est facile à déterminer; son association avec le jade vert est intéressante parce qu'elle confirme cette détermination. Ce minéral doit provenir des monts Kúen-lún, et les outils de jade ont dû être apportés du Khotan par une suite d'échanges primitifs, qui ont été l'origine d'un commerce capable peut-être de marcher par-dessus « le toit du monde » ou du moins de s'avancer, par la vallée de Cachemyr,

---

[1] *Troy and its remains*, p. 21.

[2] Par exemple, la pendeloque d'un collier faite en callaïs (turquoise) trouvée dans un dolmen appelé « Maneer-Hroëk », à Locmariaker dans le Morbihan (Bretagne).

[3] Le professeur Maskelyne m'apprend qu'il a vu depuis un autre celt de jade blanc qui a été trouvé en Crète; il appartient à M. Franks.

l'Afghanistan et la Perse, jusqu'au cœur de l'Europe. Si le Pamir et la région nord de l'Hindo-Kush étaient la route de terre, ce premier courant commercial devait être parallèle au cours de l'Oxus avant que cette grande artère ait été détournée de la mer Caspienne, où elle se jetait autrefois, par le soulèvement géologique du nord de la Perse. Je me suis toujours étonné que le jade ait cessé d'être un objet de prix et un article de commerce dès que la civilisation a passé entre les mains de notre race. Les Assyriens et peut-être les Égyptiens (mais ceci est bien douteux) connaissaient le jade ; des outils de jade d'un type tout primitif ont été extraits de fouilles en Mésopotamie, et le commerce, qui, dès un temps si reculé, transportait ces objets jusque-là, pouvait bien les porter aussi jusqu'en Bretagne. Les Assyriens et les Égyptiens, comme tous les autres peuples, ont estimé les pierres vertes. Le jaspe vert, la *pierre Amazone,* et même le plasma, étaient connus et recherchés; pourquoi le jade ne l'aurait-il pas été? Ma réponse, c'est que Égyptiens et Assyriens n'en possédaient pas. Différents en cela des Chinois qui, l'ayant à leur portée, surent l'apprécier et s'en servir, les artistes de la Mésopotamie et de l'Égypte ne le connurent pas ou ne le rencontrèrent que par hasard, peut-être sous forme d'arme primitive[1]? Il faudrait que nous en sussions plus long sur les migrations premières de l'humanité pour être en état de décider si la région de Pamir et le Turkestan oriental étaient alors plus habitables qu'ils ne le sont aujourd'hui, et s'ils avaient une population plus dense. Mais j'incline fortement à croire qu'un changement géologique est au fond de cette disparition du jade d'entre les matières précieuses connues et employées par l'antiquité et le moyen âge. Si le soulèvement du sol a créé des déserts là où l'homme vivait avec ses troupeaux, s'il a changé en régions de glace des contrées où l'hiver était jadis supportable, enfin s'il a détourné le cours d'un grand fleuve qui charriait tout un commerce, ou, du moins, qui fertilisait la route d'un commerce, on comprend que, du même coup, le commerce ait cessé d'exister.

« Hissarlik, comme lieu de la trouvaille d'objets de jade si beaux et si nombreux, est intéressant aussi, parce qu'il semble que l'importance géographique de l'Hellespont, passage naturel d'Europe en Asie, a été pour cet endroit l'occasion d'une affluence extraordinaire de matières rares et précieuses. Je vous écris des rêves plus fantastiques peut-être, me direz-vous, qu'aucun de ceux que je vous ai écrits à ma première page. A tout prix, tandis que vous donnez un corps et une réalité aux antiques légendes troyennes, efforcez-vous de faire quelque chose aussi pour ce

---

[1] Relativement à cette remarque du professeur Maskelyne, je dirai que, selon Brugsch-Pacha, des haches de bataille en pierre, en même temps que des armes, et des pièces d'armure en bronze et des ouvrages d'art en or et en argent, sont rapportés des États civilisés de l'Asie occidentale comme butin de guerre par Thoutmès III (*Hist. of Egypt*, vol. I, p. 405, traduction anglaise, 2e éd.).

témoin vénérable de la fraternité des hommes et de leurs relations au temps de Kronos plutôt qu'à celui de Zeus. Ne serait-ce pas une pierre de jade que Kronos avala? »

Le professeur Fischer m'écrit : « A ma connaissance, les haches de jade (néphrite) ne se trouvent que dans le sud de l'Italie (Calabres), dans les cités lacustres de la Suisse, du lac de Constance, du lac de Starnberg près Munich, dans l'ancien emplacement de Blasingen (entre Fribourg et Bâle, loin donc des cités lacustres); en outre, un petit ciseau de jade (néphrite) a été, dit-on, trouvé dans le district de Nördlingen. » Il ajoute que « M. Damour qui a fait de très actives recherches en France, n'y a découvert qu'une seule hache de jade (néphrite) dont le lieu d'origine est inconnu ; on la vendait à Rheims et la qualité de la pierre ressemble à celle du jade des cités lacustres suisses ».

Le professeur Fischer est étonné d'apprendre que, parmi mes treize haches de jade d'Hissarlik, il y en a une blanche[1], car il n'a encore vu de hache qu'en jade vert ; il connaît à l'état brut le jade blanc du Turkestan (du moins blanc jaunâtre, grisâtre et verdâtre) ; en outre, celui de Chine, qui est parfaitement blanc ; mais les voyageurs de sa connaissance qui ont exploré les carrières de jade du Turkestan n'y ont pas découvert trace de hache. Le jade de Sibérie est d'une couleur verte brillante ; celui de la Nouvelle-Zélande est souvent d'un vert très foncé. Il y a, de plus, en Asie, un jade vert très foncé, qui doit être natif d'un endroit quelconque de ce vaste continent (peut-être du Turkestan) et dont est faite la pierre tombale de Tamerlan, à Samarcande. Le professeur Fischer a reçu un petit fragment de cette pierre de la part de feu Barbot de Marny, professeur à Saint-Pétersbourg, qui l'avait enlevé lui-même dans la mosquée, au péril de sa vie assurément.

Le professeur Fischer conclut en disant que mes treize haches de jade marquent le point extrême à l'Orient, — par rapport à l'Occident, — où les haches de jade poli ont été trouvées, et exprime le désir qu'avant de mourir il puisse avoir découvert quel était le peuple qui les avait apportées en Europe[2]

---

[1] Cette hache de jade, dont je reparlerai plus loin, a été trouvée à la profondeur de 2 mètres au-dessous de la surface et doit appartenir à la dernière des cités préhistoriques d'Hissarlik ; car, dans l'établissement subséquent que, d'après la poterie, je tiens pour lydien, je n'ai jamais trouvé d'instrument de pierre.

[2] M. Thomas Davies a eu la bonté de me donner la note suivante qu'il a communiquée au traducteur des *Habitations lacustres* de Keller, et qui a paru dans l'appendice de la seconde édition de cet ouvrage, publiée par MM. Longmans. Elle a été reproduite dans le *Geological Magazine,* IIe décade, vol. V, no 4, avril 1878. Je la crois trop intéressante pour ne pas la donner ici.

NOTE SUR LA JADÉITE ET LE JADE, PAR THOMAS DAVIES. JADÉITE (Damour).

Poids spécifique de 3,28 à 3,4 ; dureté de 6,5 à 7. Couleurs : le blanc laiteux, avec des veines et macules d'un vert brillant, le gris verdâtre, le gris bleuâtre, le gris clair et translucide comme la calcédoine, le jaune orange, le gris enfumé tirant sur le noir, le vert-pomme, le vert émeraude, tous les verts et toujours plus brillants que dans le jade oriental, et aussi, mais rarement, avec des nuances violettes. Contexture : de

Le minéralogiste Ferd. Roemer, de Breslau, m'écrit que « dans le choix de la matière pour fabriquer des armes de pierre, particulièrement des haches, la ténacité de la pierre était plus à considérer que sa dureté même, et que, par conséquent, le jade (néphrite), la diorite et la serpentine avaient dû l'emporter sur toute autre substance. Dans la Silésie et dans d'autres parties de la Germanie, la diorite et la serpentine étaient généralement employées. La serpentine n'a pas une grande dureté, mais elle est solide et ne se brise pas en éclats quand on frappe dessus. Le jade (néphrite) est la plus résistante de toutes les pierres ; il est extrêmement difficile à écraser, même avec les marteaux les plus pesants. C'est pourquoi le jade (néphrite) et la jadéite, qui s'en rapproche, étaient les matières les plus recherchées à l'époque préhistorique. »

Le professeur Maskelyne ajoute : « Le jade est une pierre si dure que les haches ne pouvaient être façonnées qu'à l'émeri. On peut définir le jade un hornblende amorphe, c'est-à-dire un silicate de calcium et de magnésium. »

Selon sir John Lubbock [1], le professeur Von Fellenberg affirme que le jade (néphrite) et la jadéite ne se trouvent que dans l'Asie centrale, la Nouvelle-Zélande et l'Amérique du Sud [2]. Dans un autre passage [3], sir John Lubbock nous apprend que, dans le grand tumulus appelé Mont Saint-Michel, à Carnak, en Bretagne, on a trouvé, parmi beaucoup

---

l'état compact à l'état subcristallin et même distinctement cristallin, malgré certaines impuretés ; de l'état fibro-lamellaire et opaque à l'état translucide, parfois il est transparent.

De minces éclats de jadéite peuvent fondre à la flamme d'une lampe à alcool. M. Damour, d'après ses analyses, lui soupçonne des affinités avec l'épidote.

Lieux d'origine : l'Asie centrale et particulièrement la Chine ; et aussi, comme substance travaillée par les Aztèques, le Mexique.

JADE ORIENTAL (Damour).

Poids spécifique de 2,96 à 3,06. Dureté de 5,5 à 6,5. Couleurs : blanc pur et blanc diversement nuancé, gris verdâtre, nuances diverses de vert. Texture généralement compacte, rarement subcristalline.

Se trouve surtout dans l'Asie centrale, particulièrement en Chine et sur ses frontières; aussi dans la Nouvelle-Zélande et généralement dans les îles du Pacifique.

Le poids spécifique de plus de cent échantillons de la Nouvelle-Zélande, déterminés par moi, ont été entre 3,00 et 3,02, le plus plus grand nombre donnant 3,01.

JADE OCÉANIQUE (Damour).

Poids spécifique, 3,18; dureté, 5,5 à 6.5 Je n'ai de cette sorte de jade aucune connaissance personnelle, le grand nombre d'objets de jade que j'ai pu observer ne m'en ayant fourni aucun exemple. Damour toutefois, qui en a examiné quatre échantillons, dit que, par son aspect et ses caractères généraux, à l'exception de sa densité, il ressemble beaucoup au jade oriental. Il possède toutefois un éclat soyeux dû à des fibres extrêmement délicates qui traversent la masse. J'ai fréquemment rencontré cette texture dans le jade de la Nouvelle-Zélande, qui avait la densité de 3,01. D'après une analyse, M. Damour le rattache au groupe du pyroxène, tandis que le jade oriental se rattache à l'hornblende ; variétés tremolite ou actinolite.

Se trouve dans la Nouvelle-Calédonie et aux îles Marquises (océan Pacifique).

Aucun de ces minéraux, à ma connaissance, n'a été trouvé *in situ* en Europe, bien que le British Museum possède un fragment de jade oriental à l'état brut, qui, selon l'étiquette, aurait été trouvé en Turquie (Turquie est probablement une erreur pour Turkestan, comme le suggère M. Maskelyne).

[1] *Pre-historic Times*, p. 82.

[2] Le professeur Virchow me fait observer que le jade (néphrite) n'a jamais été trouvé dans l'Amérique du Sud à l'état natif, mais toujours travaillé en forme d'outil.

[3] *Pre-historic Times*, p. 167.

d'autres haches de pierre, onze haches de jade et cent dix grains, plus ou moins gros, de callaïs, mais aucune trace de métal.

De mes vingt-sept haches de jade, les quatre représentées sous les n°s 101, 102, 104 et 105 ont été trouvées dans la première cité; le n° 103, qui a été gravé avec elles, est en jadéite et appartient aussi à la première cité. A tous ceux qui désirent en savoir plus long sur le jade, je recommande le célèbre ouvrage du professeur Fischer[1].

Le professeur H. Bücking, de Kiel, a eu la bonté de m'envoyer la note suivante sur le jade (néphrite) : « Jade et jadéite, qui sont parfaitement semblables en apparence, peuvent être distingués selon les recherches récentes de A. Arzruni[2] et de Berwerth[3], en ce que le jade appartenant au groupe des amphiboles et le jadéite au groupe des pyroxènes, ils diffèrent quant à la grandeur des angles du clivage déterminés par la finesse des fibres. »


N° 106. — Instrument de pierre très singulier. 1/2 grandeur : profond., 14 mètres. Fait sur photographie.

On rencontre, de plus, dans les quatre premières cités préhistoriques d'Hissarlik, un singulier instrument; il est de la même espèce de pierre que les haches et de la même forme, à la seule différence que la partie inférieure qui devrait être tranchante, est obtuse, parfaitement polie, et épaisse de 7 à 13^{mm}. Le n° 106 représente un objet semblable, trouvé à 14 mètres de profondeur. M. Davies, qui l'a examiné, affirme qu'il est en diorite. Ces objets doivent avoir servi de polissoir; c'est, du moins, l'avis du professeur Virchow de Berlin et de M. A. W. Franks, du British Museum. Plusieurs instruments parfaitement semblables, trouvés dans des cavernes en Andalousie, sont au musée préhistorique de Madrid. Un autre exemplaire, découvert dans la caverne dite *Caverna delle Arene Candide,* est dans le Museo Preistorico du Collegio Romano à Rome.

Quant aux haches, on en trouve dans presque tous les pays, et partout elles sont à peu près de la même forme[4].

Sous les n°s 107 et 108, je représente deux haches de pierre polie perforées, qui ont été trouvées dans la première cité. Celle qui est

---

[1] Heinrich Fischer, *Nephrit und Jadeit nach ihren mineralogischen Eigenschaften, sowie nach ihrer urgeschichtlichen und ethnographischen Bedeutung;* Stuttgart, 1875.

[2] Voyez *Verhandlungen der Berliner Anthropol. Gesellschaft*, session du 16 juillet 1881, pp. 281-283, et session du 16 décembre 1882, pp. 564-567.

[3] *Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften*, Vienne, 1880, I, 102-105.

[4] *Smithsonian Contributions to Knowledge,* n° 287, Washington, 1876 ; la *Arch. Coll. of the U. S. Nat. Museum,* p. 17. Idem, n° 259, *Explor. of aboriginal remains of Tennessee,* pp. 51 et 142. Voy. en outre *Archives do Museo Nacional do Rio-do Janeiro,* Rio-de-Janeiro, 1876, pl. I; Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie,* pl. III. Quant aux haches de pierre trouvées à Szihalom, voy. pl. X des photographies d'objets exposés dans le Musée national hongrois. Toutes les collections d'antiquités préhistoriques contiennent des haches de pierre semblables; je n'en citerai plus ici.

figurée sous le n° 107 est, selon M. Davies, en hématite. L'autre est en porphyre. Des haches semblables et perforées, soit avec les deux extrémités tranchantes, soit avec une seule comme le n° 108, existaient dans les quatre premières cités préhistoriques d'Hissarlik. M. Davies, après examen d'un grand nombre de ces outils, a déterminé qu'ils étaient en diorite, en porphyre, en roc siliceux, en hématite, en hornblende, en gneiss, en calcaire cristallin, en serpentine bleue, en gabbro-roc, etc. D'où les peuples préhistoriques d'Hissarlik tiraient-ils cette variété de pierres? je ne puis le dire. La diorite pouvait venir de la vallée du Rhodius où elle se trouve en abondance, me dit M. Calvert.

Tout comme les haches décrites ci-dessus, ces haches perforées servaient aux usages domestiques aussi bien qu'à la chasse et à la guerre.



Nos 107, 108. — Deux haches perforées et polies. 1/2 grandeur; profondeur, 13m,50 à 16 mètres environ. Fait sur dessin.

Elles sont excessivement rares dans les habitations lacustres de la Suisse; en réalité, on n'en a jamais trouvé d'échantillon complet. Les deux moitiés d'une hache de ce genre que Lindenschmit [1] a figuré dans son ouvrage, ont été trouvées à la station de Wangen — lac de Constance. Le même auteur publie aussi des haches entières perforées en basalte et en serpentine [2], dont l'une a été trouvée à Linz, l'autre à Hohenzollern. On a trouvé encore des haches perforées en Danemark dans les établissements de l'âge de pierre, aussi bien qu'en Angleterre, en Allemagne, en Livonie, en Courlande, etc. [3].

---

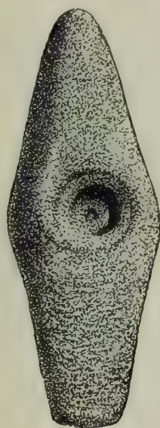
[1] *Die Vaterländischen Alterthümer*, pl. XXVII, nos 12 et 13.

[2] *Ibid.*, pl. XLIII, nos 3 et 11.

[3] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, pl. XIII. John Evans, *The Ancient Stone Implements*: London, 1872, pp. 75, 129, 163, 164.

Deux haches semblables au n° 108 font partie de la collection du professeur Virchow et ont été trouvées par lui dans le cimetière préhistorique de Zaborowo. Elles sont très abondantes en Hongrie [1]. Le professeur Roemer me demande si les peuples préhistoriques d'Hissarlik connaissaient l'émeri de Naxos, attendu que le quartz (roche siliceuse), l'onyx, la cornéole ne peuvent être polis sans émeri. Le professeur Sayce m'affirme que l'émeri se trouve aussi dans le Gümush Dagh, chaîne de montagnes qui s'allonge sur la rive gauche du Méandre, à l'extrême sud de la Lydie.

Quant aux perforations, M. John Evans pense qu'elles étaient faites avec un bâton et du sable. Le professeur Maskelyne suppose que les pierres dures étaient percées avec un foret de bronze ou de pierre, peut-être même de bois, mis en mouvement par un archet. Cet instrument, alimenté d'émeri et d'eau, produisait petit à petit un trou. Le professeur Virchow m'assure que l'expérience a été faite récemment et qu'elle a parfaitement réussi.



N° 109. — Hache de combat de diorite grise. 1/4 grandeur ; profondeur, 14 mètres environ. Fait sur dessin.

La perforation des pierres dures était assurément une opération d'une extrême difficulté pour les habitants préhistoriques d'Hissarlik ; rien ne le prouve mieux que le grand nombre de marteaux ou même de haches où l'opération avait été commencée des deux côtés (quelquefois d'un seul) poursuivie jusqu'à la profondeur de 6 ou 13^{mm}, puis abandonnée. Presque tous ces marteaux ébauchés ont été trouvés dans les décombres de la deuxième, de la troisième et de la quatrième cité préhistorique. Dans la première, celle dont nous traitons ici, nous n'avions trouvé dans les fouilles précédentes qu'un seul marteau où le trou eût été commencé puis abandonné ; mais dans les dernières fouilles (celles de 1882) nous en avons trouvé trois autres exemplaires, ainsi que le bel instrument de diorite grise que je représente ici, sous le n° 109. Le bout qui est obtus doit avoir servi de marteau ; l'autre bout qui est aigu peut avoir servi comme hache de guerre. La perforation a, des deux côtés, une profondeur de 13^{mm}. Le Dr Dörpfeld est d'avis qu'on n'a peut-être pas eu l'intention de perforer entièrement ces outils, car un manche de bois pouvait être facilement fixé à l'aide de ces demi-trous et d'une sorte de crochet. On trouve des marteaux ainsi commencés et non finis, en Danemark [2], — stations de l'âge de pierre, — en Allemagne, en Hongrie [3] et en Angle-

---

[1] Jos. Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie,* pl. IV.; voy. aussi pl. X, des photographies du Musée national hongrois, n°s 66, 67, représentant les découvertes faites à Szihalom.

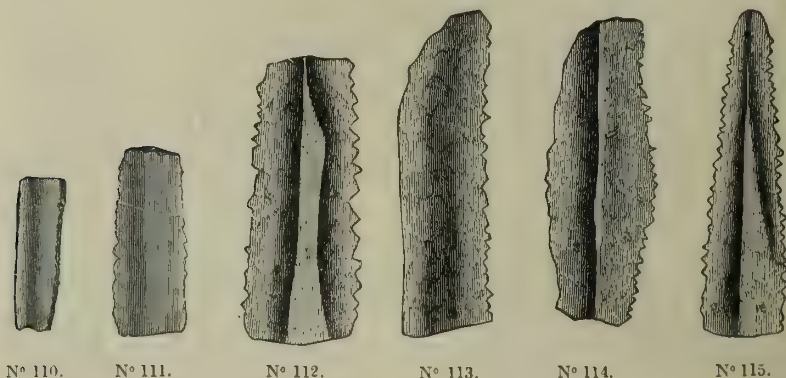
[2] J. J. A Worsaae, *Nordiske Oldsager,* pl. XII, n° 33.

[3] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie,* pl. IV, n°s 3, 4, 6.

terre[1]. Le professeur Virchow en possède un qui vient de Zaborowo.

Lindenschmit[2] dit : « La rareté, ou plutôt l'absence de spécimens entiers de haches perforées (dans les cités lacustres de la Suisse) peut s'expliquer par la supposition qu'elles servaient d'armes, et que, lors de la destruction de l'établissement par un parti ennemi, elles disparaissaient, soit qu'elles fussent brisées dans la bataille, soit qu'elles fussent emportées comme butin au fond des forêts. »

Sous les n°s 110-115, je donne le dessin de doubles scies en silex blanc et brun ou en calcédoine; ce sont des morceaux de ces deux espèces de pierre, plats, aigus et dentés. Celles dont un seul côté était armé de dents, comme au n° 113, étaient insérées dans des morceaux de



N°s 110-115. — Scies de silex ou calcédoine à un ou à deux tranchants. Presque 2/3 de grandeur : profondeur, 13^{m},50 à 16 mètres. Fait sur dessin.

bois ou de corne de cerf et consolidées avec de la poix dont il reste encore des traces sur un ou deux échantillons; mais il est improbable que les scies à deux tranchants aient été emmanchées de cette façon. Elles semblent avoir servi à scier des os. Des scies de silex ont été trouvées aussi dans les cavernes de la Dordogne. Les habitations lacustres de la Suisse en fournissent aussi. Dix-sept scies semblables trouvées sous un abri de rocher à Bethsaur, près de Bethléem, sont au musée de Saint-Germain-en-Laye, et deux autres ramassées au même endroit au British Museum; j'y ai remarqué, dans la collection des antiquités de l'Inde, des scies semblables aux précédentes. Le Musée de Neu Brandenburg et l'Antiquarium grand-ducal, à Schwerin, possèdent des scies en silex trouvées dans les tombes préhistoriques du Mecklembourg. Le conservateur du premier musée, M. Julius Müller, suppose qu'elles ont

---

[1] John Evans, *Stone Implements*, pp. 217, 218.

[2] Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*, p. 179, pl. XXVII, n° 18; Sir J. Lubbock, *Pre-historic Times*, p. 107; V. Gross, *Établissements lacustres*, pl. I, n° 4.

pu servir à couper les nerfs, les cuirs et les os. Le Danemark a fourni quelques scies de silex[1].

A Hissarlik, ces scies de silex ou de calcédoine à un ou deux tranchants sont si abondantes dans les quatre premières cités préhistoriques que j'ai pu en recueillir près d'un millier. Dans la dernière des cités préhistoriques, je n'en ai trouvé que deux et de très grande taille. Des scies doubles de la forme du n° 115 ne se sont rencontrées que deux ou trois fois; peut-être ont-elles servi de pointe de flèche, car ces objets régulièrement taillés comme ceux que j'ai trouvés à Mycènes[2], manquent ici. Les couteaux de silex ou de calcédoine sont abondants à Hissarlik, moins pourtant que les scies; ils sont de la même taille et tranchants, soit de deux côtés, soit d'un seul. On trouve des couteaux semblables et en abondance dans les stations de l'âge de pierre, en Scandinavie[3], dans les habitations lacustres de la Suisse[4], dans les cavernes de la Dordogne[5], dans le Mecklembourg aussi bien qu'ailleurs en Allemagne, et dans bien d'autres lieux et pays, comme, par exemple, en Hongrie[6].

On se sert encore, dans toute l'Asie Mineure, de lames de silex ou de calcédoine, et en immense quantité, pour les machines à battre le blé et à l'égrener (en grec moderne δοκάνι). Elles ont la forme de traîneau et consistent en deux lourdes planches de bois longues de deux mètres, larges à un bout de 0^{m},60 et à l'autre de 0^{m},40. A la partie inférieure, on perce une quantité de trous d'environ 0^{m},05 de long où les lames de silex sont fixées en sens vertical, de sorte que toutes sont dans la direction des planches. Ces lames sont aussi longues que celles des fouilles d'Hissarlik, mais plus épaisses, et aucune d'elles n'a le bord tranchant ou dentelé. Ces machines sont traînées par un cheval à travers les épis de blé répandus sur l'aire à battre; on s'en sert aussi pour hacher la paille.

Les lames ou couteaux d'obsidienne sont beaucoup moins abondants, bien qu'on en découvre dans les quatre premières villes préhistoriques d'Hissarlik. Tous ont deux tranchants et quelques-uns sont tellement affilés qu'on pourrait s'en servir comme de rasoir. Ces lames ou couteaux d'obsidienne se rencontrent quelquefois avec des lames de silex commun, mais seulement dans les pays où l'obsidienne se trouve à l'état natif. Ce qui prouve encore que les couteaux de silex ou d'obsidienne étaient d'un usage général, c'est ce fait que, dans plusieurs pays, les juifs

---

[1] A. P. Madsen, *Antiquités préhistoriques du Danemark,* Copenhague, 1872, pl. XXIV, nos 5-8, 12-15.

[2] Voyez ma *Mycènes,* p. 354, n° 435.

[3] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, pl. XV, n° 61; A. P. Madsen, *Antiquités préhistoriques du Danemark*, pl. XVIII, nos 25-28; Lubbock, *Pre-historic Times*, p. 89.

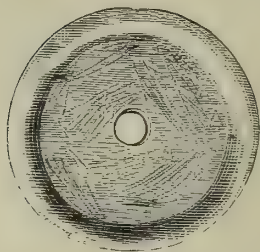
[4] Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer,* p. 179, pl. XXVIII, nos 19-23.

[5] Un nombre immense de celles-ci est conservé au musée de Saint-Germain-en-Laye.

[6] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie,* pl. I.

de nos jours pratiquent la circoncision avec des couteaux de cette matière.

Cherchons maintenant d'où les peuples primitifs d'Hissarlik tiraient leur silex et leur calcédoine? Ces pierres, comme me l'assure M. Calvert, se trouvent entre Koush-Shehr et Sapgee, à 32 kilomètres est d'Hissarlik, où on les travaille encore pour les machines à battre le blé. Il m'informe, en outre, qu'il a trouvé de l'obsidienne grossière près de Saragik. Le professeur Virchow a trouvé de la calcédoine dans des couches volcaniques, près le Fulu Dagh [1], dans la Troade.



N° 116. — Pierre perforée en forme de plat. 1/2 grandeur: profondeur. 14m,50. Fait sur photographie.

Il est à remarquer que, *sauf les petits couteaux et les petites scies, aucun outil, aucune arme de silex n'ont jamais été trouvés à Hissarlik.*

Le n° 116 représente un joli petit disque de grès vert avec un bord en relief et un trou rond au milieu; son usage est inconnu.

Quant à des aiguisoirs comme ceux des nos 117 et 118, on n'en a découvert qu'un petit nombre dans la première cité; ils sont beaucoup plus fréquents dans les trois villes suivantes. Presque tous sont perforés à l'une de leurs extrémités. M. Davies décide qu'ils sont tous en schiste très dur. Deux aiguisoirs semblables ont été trouvés dans des tombes égyptiennes. L'un d'eux est au Louvre, l'autre au British Museum avec l'indication qu'il provient d'une tombe de la XXe dynastie.



Nos 117. 118. — Aiguisoirs de schiste vert et noir. 1/2 grandeur; profondeur. 12 à 16 mètres. Fait sur photographie.

Le Musée du Louvre contient aussi un aiguisoir trouvé dans un tombeau de Cameiros dans l'île de Rhodes. Beaucoup d'aiguisoirs semblables, trouvés en Angleterre, sont aussi au British Museum, où la collection des antiquités péruviennes contient quelques échantillons de même nature. Citons encore deux aiguisoirs trouvés à Szihalom, et que possède le Musée de Buda-Pesth [2]. Le professeur Virchow m'informe que ces aiguisoirs se trouvent aussi en Allemagne. Le Musée préhistorique de Genève en contient trois trouvés dans les habitations lacustres suisses.

Le moule ci-joint, n° 119, est en micaschiste, selon le professeur

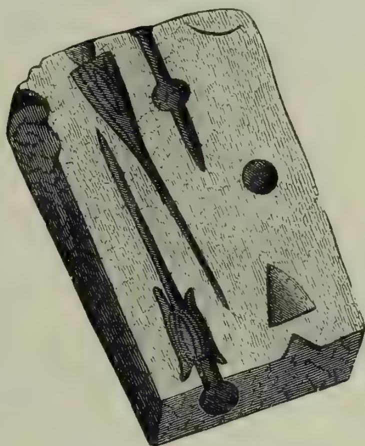
---

[1] Voy. *Zeitschrift für Ethnologie* (*Berliner Anthropolog. Gesellschaft*. Band XI, S. 272).

[2] Voy. planche X, nos 82 et 83, des photographies de la collection.

Landerer. Il forme un trapèze long de 75mm, large à un bout de 37mm et à l'autre de 45mm. Il a 12mm d'épaisseur. Ce moule a trois creux pour y couler des instruments pointus que je n'ai encore rencontrés nulle part, et qui, à mon avis, ne peuvent être que des pointes de flèche, bien que je n'en aie pas encore vu de semblables.

M. Carlo Giuliano, le célèbre orfèvre bijoutier et marchand d'antiquités, qui a eu la grande obligeance de visiter à plusieurs reprises ma collection troyenne, et de m'expliquer, pendant trois heures de suite, comment tous les ouvrages métalliques, et surtout les bijoux, étaient fabriqués par les peuples préhistoriques, tient pour impossible que les objets qui devaient être jetés dans ce moule aient été destinés à servir d'épingles pour les cheveux ou les vêtements; il tombe d'accord avec moi que ce devaient être des pointes de flèches. Cette supposition semble confirmée par la forme barbelée d'un de ces creux. Il semble encore plus difficile d'expliquer l'usage de l'objet triangulaire représenté par la quatrième cavité. Le professeur Sayce me suggère qu'il devait servir comme perle dans un collier.

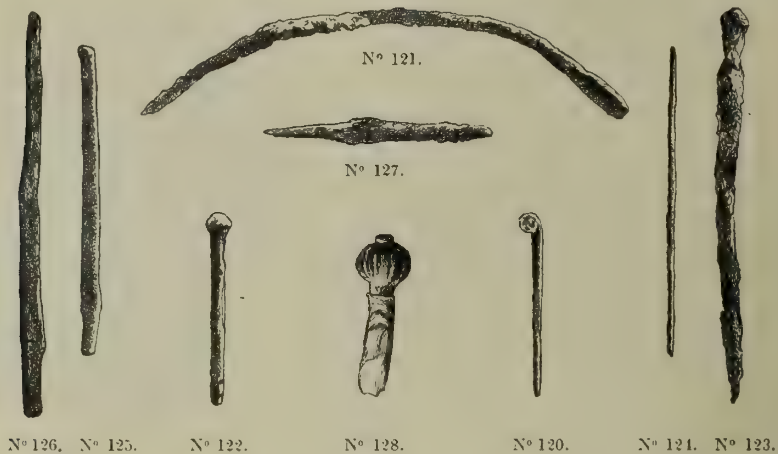


N° 119. — Moule de micaschiste pour couler de têtes de flèches de forme très curieuse. Environ 1/2 grandeur; profondeur, 14 mètres environ. Fait sur dessin.

Pour fondre tous les objets représentés ici, deux moules de pierre, pareils à celui-ci, et dont les creux se correspondaient exactement, étaient fixés l'un sur l'autre par une cheville de bois insérée dans le trou rond; puis le métal était versé dans les creux par des orifices ménagés aux petits côté des moules.

Les nos 120 à 130 représentent de curieux objets de cuivre ou de bronze. La tête du no 120 et celle du no 130 est tournée en spirale; celle du no 121 est tout à fait plate. Les nos 122, 123 et 129 ont des têtes sphériques et ressemblent à des clous, mais ils n'ont jamais dû servir comme tels : ils sont trop longs, trop minces et trop fragiles pour être enfoncés dans du bois. Un de ces objets, trouvé dans la première cité, a 0m,17 de longueur. Ils ne peuvent donc avoir servi que de broche ou d'épingle à cheveux, et ils ont été les ancêtres de la fibule, inventée quelques siècles plus tard. Ces broches primitives sont très nombreuses dans les quatre premières cités préhistoriques d'Hissarlik; seulement, d'après l'analyse faite, elles sont de cuivre dans la première et plus ancienne cité, et de bronze dans toutes les autres. Il est bon de noter que les broches de bronze ou de cuivre aux têtes sphériques ne sont pas rares dans les terramare de l'Émilie, où la fibule n'a pas encore été

trouvée [1]. D'autre part, ces broches n'existent point dans les urnes-cabanes funéraires découvertes à Marino près Albano et à Corneto (Tarquinii), — où les fibules sont très abondantes. Dans la plupart des habitations lacustres de la Suisse, les broches à tête sphérique ou spiralée se trouvent concurremment avec des fibules et nous devons en conclure que ces habitations appartiennent à un temps relativement moderne,



N°s 120-128. — Emporte-pièce, broches, tête de flèche, de cuivre ou de bronze, et broche d'argent. 1/2 grandeur; profondeur, $13^{m},50$ à 16 mètres. Fait sur photographie.



N°s 129-130. — Broche de bronze ou de cuivre à tête globulaire ou spiralée. 1/3 grandeur; profondeur, 14 mètres. Fait sur photographie.

parce que, comme le professeur Rudolf Virchow [2] le remarque avec raison, la fibule procède de la broche droite. Ce savant a aussi trouvé des fibules réunies avec des broches à têtes spiralées ou sphériques, dans ses fouilles à la Nécropole préhistorique du Koban supérieur dans le Caucase [3] laquelle remonte au IXe ou Xe siècle avant J.-C. [4]. Je dois en dire autant de la Nécropole de Samthawro près Mtskheth, ancienne capitale de la Géorgie, qui a été excavée par la Société des amateurs

---

[1] Le Dr Ingvald Undset m'assure pourtant qu'en examinant soigneusement les débris dans les terramare de l'Émilie il y a découvert des fibules et qu'il a pu en recueillir jusqu'à treize.

[2] Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten*, Berlin, 1883, p. 24.

[3] *Idem*, p. 32, Pl. I, N° 20, Pl. II, N° 7.

[4] *Idem*, p. 124.

d'archéologie du Caucase[1]; les fibules s'y trouvent réunies avec les broches à têtes globulaires ou spiralées.

Il y a aussi des broches de bronze dans les anciennes habitations lacustres du lac du Bourget. Un certain nombre d'entre elles sont conservées au Musée de Saint-Germain-en-Laye, dont le directeur, M. Alexandre Bertrand, les fait remonter à 6 ou 700 ans avant J.-C. Des broches de bronze de la même forme, mais beaucoup plus travaillées, ont été trouvées dans les habitations lacustres à Moeringen et à Auvernier[2]. Des aiguilles pointues des deux bouts, comme le n° 124, ont été trouvées à Szihalom, en Hongrie[3]; elles sont très communes en Allemagne, en Danemark et ailleurs. L'Antiquarium grand-ducal de Schwerin possède une grande quantité de ces broches primitives en bronze, les unes de la forme du n° 120 et 130, avec une tête en spirale, les autres de celle des n°s 122, 123 et 129; elles proviennent toutes des monticules funéraires appelés *Hünengräber*, qui se trouvent dans le Mecklembourg et sur plusieurs autres points de l'Allemagne. Mlle Adèle Virchow a ramassé quantité de broches pareilles au n°s 120, 123 et 129, dans ses fouilles au cimetière de Zaborowo.

M. Giuliano déclare que les n°s 125 et 126 sont des poinçons dont une extrémité était fixée dans un manche de bois.

Le n° 127 a la forme ordinaire des têtes de flèche que j'ai trouvées dans les débris des trois premières cités; sa longueur est de 0^{m},04. Les fouilles de Szihalom, en Hongrie, ont donné, à ce qu'il paraît, une pointe de flèche pareille[4].

Ces broches, poinçons, pointes de flèches, ont été fondues, bien que je n'aie trouvé de moule à pointes de flèche que dans la troisième cité; jamais je n'en ai trouvé pour broches ou poinçons. Le n° 128 est un fragment de broche d'argent.

Dans le groupe ci-joint d'objets figurés, le poinçon de cuivre, n° 131, aussi bien que les broches de cuivre, n°s 132 et 133, sont de la seconde cité[5]. Le reste des objets de métal est de la première cité. Le n° 134 représente un bracelet de cuivre, mais il est si petit qu'il ne peut convenir qu'au bras d'un tout jeune enfant. Les n°s 135, 136 et 137 sont des couteaux de cuivre; le premier est brisé; dans le côté le plus large des deux premiers, on peut voir les trous des chevilles ou rivets par lesquels on les fixait dans des manches de bois ou de corne.

Mon ami M. W. Chandler Roberts, de Londres, essayeur à l'Hôtel des

---

[1] *Objets d'antiquité du Musée de la Société des Amateurs d'Archéologie au Caucase.* Tiflis, 1877, p. 19, Pl. VI, N° 9.

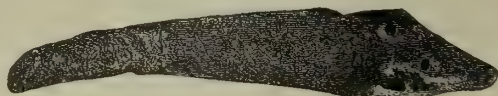
[2] Victor Gross, *Deux stations lacustres*; Neuveville, 1878, pl. VIII, n°s 12 et 13.

[3] Voy. pl. X, n°s 7 et 16 des photographies de la collection pré-historique du Musée national hongrois.

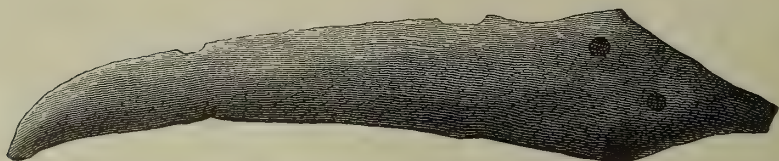
[4] Voy. pl. X, des photographies de la collection du Musée national à Buda-Pesth.

[5] Je les donne ici comme elles ont été gravées, sur une même planche avec les autres objets.

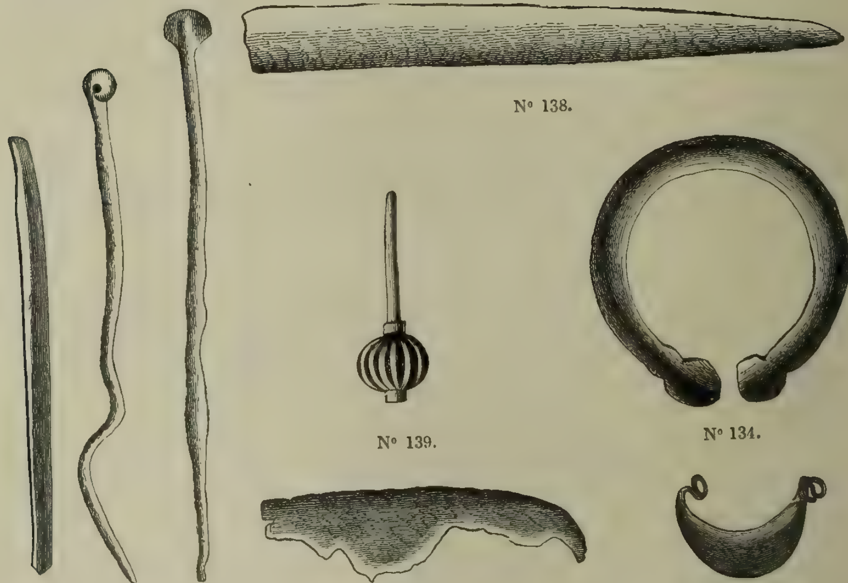
Monnaies et professeur de métallurgie à l'École royale des Mines, a eu l'obligeance de me faire l'analyse des métaux de la première cité et m'a écrit la note suivante dont on appréciera l'importance :



N° 136.



N° 137.



N° 138. N° 139. N° 134. N° 131. N° 132. N° 133. N° 135. N° 140.

N°s 131-133. — Emporte-pièce et broches de la deuxième cité. 1/3 grandeur ; profondeur, 10^{m},50 à 12^{m},50. Fait sur dessin. — N°s 134-140. Objets de divers métaux, 4 couteaux de cuivre dont l'un est doré et deux ornements. 3/1 grandeur : excepté le N° 137, qui est de 1/5 grandeur ; profondeur, 13 à 15 mètres. Fait sur dessin.

« J'ai analysé avec beaucoup de soin de petites portions d'objets trouvés au-dessous de 13 mètres.

« Le n° 138 est une lame de couteau (profondeur 13^{m},70) sur la surface de laquelle il y a des traces légères d'un métal que la coupellation m'a montré être de l'or. Le couteau était évidemment doré, fait qui prouve

que les ouvriers qui l'ont fabriqué possédaient beaucoup de connaissances métallurgiques et d'habileté pratique.

« L'analyse m'a montré que le cuivre était dans la proportion de 97,4 pour 100 de métal pur, que le reste consistait en carbonate vert et en oxyde rouge ; quant à la lame, elle était tellement corrodée à l'extrémité qu'il était impossible de séparer entièrement toutes ces substances. Cependant l'étain n'existait certainement pas en quantité appréciable ; de sorte que cet instrument doit être considéré comme ayant été de cuivre pur. L'épingle ou clou n° 121 (profondeur, 14 mètres), était aussi très corrodée ; mais une portion nettoyée m'a donné à l'analyse :

97,83	pour 100		cuivre.
0,21	—	—	étain.
0,90	—	—	fer.
98,94	pour 100. Plus, des traces de nickel et cobalt.		

« Une portion de l'extrémité du n° 133 (profondeur, 12 mètres), épingle ou clou également, contenait :

98,20	pour 100		cuivre.
0,75	—	—	fer.
0,13	—	—	soufre.
99,08	pour 100. Plus, des traces d'étain.		

« Le métal, dans les trois derniers cas, est beaucoup plus dur que le cuivre de commerce actuel, fait qui peut être mis au compte de ses impuretés que l'affinage n'a pas éliminées [1]. Il est très probable que la présence d'une petite quantité d'étain, dans le n° 121, est accidentelle, d'autant plus que des échantillons de cuivre de commerce se sont trouvés en contenir dans les mêmes proportions.

« Si donc nous supposons avec vraisemblance que ces divers outils servaient de clous (broches) et de couteaux, ils devaient appartenir à un âge antérieur au bronze, et ceux qui les fabriquaient ignoraient ce fait que le cuivre est durci par une addition d'étain. »

Il faut remarquer que le n° 138 est le seul objet doré que j'aie jamais trouvé dans aucune des cités préhistoriques d'Hissarlik, tandis que l'art de dorer le bronze était très répandu à Mycènes [2]. Mais les orfèvres de Mycènes ne savaient pas dorer l'argent ; toutes les fois donc que des objets d'argent devaient être plaqués en or, ils commençaient par les

[1] Ce ivre étant sous presse, j'ai reçu la nouvelle d'une très intéressante découverte, en Amérique, d'armes et d'outils de cuivre durcis par un alliage naturel de rhodium : c'est à M. A. J. Duffield, auteur de cette découverte, que j'en dois le récit. (Voy. son appendice.)

[2] Voy. mon ouvrage *Mycènes*, p. 365.

plaquer en bronze, puis ils doraient celui-ci[1]. Je pourrais ajouter que l'art de dorer était déjà connu dans l'ancien empire d'Égypte.

Le n° 139 représente une broche d'argent, dont la tête est ornée de cannelures; mais elle est trop détériorée par le chlorure et doit avoir été beaucoup plus longue à l'origine. Le n° 140 représente un pendant d'oreille en argent fort curieux. Il est *parfaitement plat* et en *forme de croissant;* on le suspendait à l'oreille au moyen d'un fil métallique. Je n'aurais pas pensé que ce fût une boucle d'oreille, sans la quantité de pendants d'or exactement semblables que j'ai trouvés dans la deuxième cité ; cet objet (n° 140) est fait d'une feuille de métal très mince tout comme les boucles d'oreille d'or de forme semblable trouvées dans la deuxième cité, — cité brûlée, — qui sont faites d'une feuille d'or mince, plate et en forme de croissant. On a recueilli, en outre, dans l'étage de la première cité, un fil d'argent.

Nous n'avons pas trouvé trace de lances ou de haches de cuivre, mais seulement une barre de cuivre quadrangulaire, de $0^{m},25$ de long, tranchante à un bout et qui peut avoir servi d'arme. Entre autres objets de cuivre intéressants, je signalerai une bague unie. Quant aux autres métaux, le plomb se trouvait çà et là en petite quantité.

Donc ces habitants primitifs de la plus ancienne des cités d'Hissarlik se servaient, en même temps que d'armes et d'outils de pierre, des métaux suivants : l'or, l'argent, le plomb, le cuivre. Il n'est pas question du fer; par le fait, je n'ai jamais trouvé trace de ce dernier métal dans les cités préhistoriques de Troie ou de Mycènes.

Rien n'atteste mieux la haute antiquité des ruines préhistoriques d'Hissarlik et de Mycènes que cette absence de fer. Hésiode établit clairement que le fer a été découvert postérieurement au cuivre et à l'étain, car, en parlant des peuples qui étaient anciens, même de son temps, il dit qu'ils se servaient de bronze et non de fer[2]; toutefois, afin de montrer à quelle antiquité remontait la connaissance du fer et de l'acier, il représente Gaia faisant pour Kronos une faucille d'acier gris brillant[3], et il donne à Hercule, outre une cuirasse d'or et des jambières de bronze, une épée de fer et un casque d'acier[4]. Lucrèce distingue nettement les trois époques.

Arma antiqua, manus, ungues, dentesque fuerunt
Et lapides, et item silvarum fragmina rami.
Posterius ferri vis est ærisque reperta,
Sed prior æris erat, quam ferri cognitus usus[5].

---

[1] *Mycènes*, pp. 296, 297, nos 327, 328 ; p. 321, n° 348, et beaucoup d'autres.

[2] Hesiod., *Op. et Dies*, v. 149, 150 :
τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος.

[3] Hesiod., *Theogonia*, v. 161, 162 :
αἶψα δὲ (Γαῖα) ποιήσασα γένος πολιοῦ ἀδάμαντος,
τεῦξε μέγα δρέπανον καὶ ἐπέφραδε παισὶ φίλοισιν.

[4] Hesiod., *Scut. Heracl.*, v. 122-138.

[5] V. 1282-1285.

Hostmann[1] cite aussi Terentius Varron[2] et Agatharchides[3] comme adoptant la même théorie. Mais il faut noter que, avant le déluge, à la septième génération depuis Adam, selon le livre de la Genèse[4], Tubal-Caïn était également habile dans les ouvrages de fer et de bronze[5]. Selon Hostmann, le fer n'est mentionné que treize fois dans tout le Pentateuque, tandis que l'airain, que nous pouvons à tout hasard considérer comme l'équivalent du bronze (alliage de cuivre et d'étain) est mentionné quarante-quatre fois.

Maintenant se présente cette question : d'où les premiers habitants d'Hissarlik tiraient-ils leurs métaux? Quant à l'or, la réponse est facile ; ce métal devait abonder chez eux, puisque la Troade touche à la Phrygie, où la mythologie plaçait la fable du roi Midas et de ses trésors, et qu'elle est très près de la vallée du Pactole, si fameuse par ses sables aurifères. En outre, il y avait, selon Strabon, des mines d'or dans la Troade, bien plus, dans le voisinage même d'Ilion, car il dit : « En arrière du territoire d'Abydos, et en pleine Troade, est la ville d'Astyra : cette ville, aujourd'hui en ruines et dépendante des Abydéniens, jouissait anciennement de son autonomie et possédait de riches mines d'or ; mais celles-ci, avec le temps, sont devenues pauvres, les gisements s'étant épuisés, comme dans le mont Tmolus aux environs du Pactole[6]. »

Homère mentionne, parmi les troupes auxiliaires des Troyens, les Halizoniens (οἱ Ἁλίζωνοι), qui venaient d'Alybé (ἡ Ἀλύβη), le pays où naît l'argent[7], c'est-à-dire où se trouvent des mines d'argent. Strabon tient ces Halizoniens pour être les anciens Chalybes, sur le Pont-Euxin, appelés, de son temps, Chaldéens ; il pense que le copiste a bien pu changer ἐκ Χαλύβης en ἐξ Ἀλύβης, ou que les Chalybes ont été appelés jadis Alybes[8]. D'autres mines d'argent semblent être indiquées dans la Troade, sur la rive droite de l'Æsèpe entre Polichna et Palæscepsis[9].

M. Frank Calvert appelle mon attention sur un autre passage de

---

[1] Chr. Hostmann, *Zur Geschichte und Kritik des Nordischen System's der drei Culturperioden ;* Braunschweig, 1875, p. 18.

[2] *Fragm.* ap. Augustin., *de Civ. Dei*, VII, c. 24.

[3] *De Mari Erythr.* ap. Phot., c. 29.

[4] *Gen.*, IV, 22.

[5] Ceci ne doit pas être pris trop à la lettre. Le sens naturel est que Tubal-Caïn fut le premier qui travailla les métaux en général, et les métaux spécifiés indiquent seulement l'état des connaissances au temps où vivait l'écrivain.

[6] XIII, p. 591 : Ὑπέρκειται δὲ τῆς τῶν Ἀβυδηνῶν χώρας ἐν τῇ Τρῳάδι τὰ Ἄστυρα, ἃ νῦν μὲν Ἀβυδηνῶν ἔστι, κατεσκαμμένη πόλις, πρότερον δὲ ἦν καθ' αὑτά, χρυσεῖα ἔχοντα ἃ νῦν σπάνιά ἐστιν, ἐξαναλωμένα, καθάπερ τὰ ἐν τῷ Τμώλῳ τὰ περὶ τὸν Πακτωλόν.

[7] *Il.*, II, 856, 857 : αὐτὰρ Ἁλιζώνων Ὀδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον τηλόθεν ἐξ Ἀλύβης, ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλη.

[8] Strabo, XII, p. 549 : οἱ δὲ νῦν Χαλδαῖοι Χάλυβες τὸ παλαιὸν ὠνομάζοντο· et : τούτους οἶμαι λέγειν τὸν ποιητὴν Ἁλιζώνους ἐν τῷ μετὰ τοὺς Παφλαγόνας καταλόγῳ. Plus loin : ἤτοι τῆς γραφῆς μετατεθείσης ἀπὸ τοῦ "τηλόθεν ἐκ Χαλύβης," ἢ τῶν ἀνθρώπων πρότερον Ἀλύβων λεγομένων ἀντὶ Χαλύβων.

[9] Strabo, XIII, p. 603 : ἐν δεξιᾷ δὲ τοῦ Αἰσήπου μεταξὺ Πολίχνας τε καὶ Παλαισκήψεως ἡ Νέα κώμη καὶ Ἀργυρία. Or, je crois avec Forbiger (*Real Encycl.* s. v. Nea) que, au lieu de ἡ νέα κώμη, nous avons, selon le passage parallèle (dans Strabon), p. 552, à lire Αἴνεα ou Ἔνεα κώμη καὶ ἀργύρια, et non pas Ἀργυρία. Forbiger identifie ce Αἴνεα κώμη avec la ville actuelle d'Iné, où Chandler signale des mines d'argent, I, p. 142; Pococke, III, p. 160.

Strabon [1], qui nous dit que Démétrius de Scepsis tient de Callisthène et d'autres auteurs la légende suivante : « les richesses de Tantale et des Pélopides dérivaient de mines en Phrygie et dans le Sypylus; celles de Cadmus, de mines en Thrace et dans les montagnes de Pangæum; celles de Priam, des mines d'or d'Astyra près d'Abydos, dont il est resté quelque trace jusqu'à nos jours, et dont les nombreux monceaux de terre rejetée et les puits de carrières prouvent l'ancienne exploitation minière; que les richesses de Midas dérivaient de mines dans les montagnes de Bermion; enfin que les richesses de Gyges, d'Alyattes et de Crésus provenaient de mines en Lydie et d'un bourg désert entre Atarneus et Pergamum, dont les mines sont épuisées; » puis sur le passage de Pline [2] : « Des pierres naissent : il s'en forme tout à coup de nouvelles qui n'ont point de nom, comme jadis une qu'on trouva dans les mines d'or de Lampsaque; elle parut si belle, qu'on l'envoya au roi Alexandre, comme le rapporte Théophraste (*de Lapidibus*). » Lampsaque n'est qu'à environ 30 kilomètres au Nord d'Abydos, ou à 55 kilomètres d'Ilion.

M Calvert me cite aussi le passage du célèbre Dr Chandler : » Les principales contrées d'où les Grecs se procuraient leur or « étaient l'Inde, l'Arabie, l'Arménie, la Colchide et la Troade. »

J'ai le plaisir d'ajouter que M. Calvert s'occupe à présent de l'exploitation des mines d'Astyra, dont il a obtenu la concession de la Sublime-Porte, pour 99 années.

Strabon mentionne des mines de cuivre dans la Troade près de Cisthène, sur le golfe d'Adramyttium [3], où maintenant s'élève Cidonia ou Cythonies. Strabon parle d'une pierre qu'on trouve près d'Andira, dans les montagnes de l'Ida, qui, soumise à l'action du feu, se change en fer; mélangée ensuite d'une certaine terre et brûlée dans un fourneau, ce fer se fond en zinc (ψευδάργυρος) ; enfin, pour peu qu'on ajoute à cette terre quelques parties de cuivre, on obtient un nouveau mélange qui est ce qu'on appelle parfois ὀρείχαλκος. Mais le zinc se rencontre aussi à l'état natif aux environs du Tmole [4].

La Phrygie était aussi le pays des Dactyles Idéens, fils fabuleux de Rhéa, qui, dans sa fuite au mont Ida, en Crète, appuya ses mains sur la

---

[1] Strabo, XIV, p. 680 : ὡς ὁ μὲν Ταντάλου πλοῦτος καὶ τῶν Πελοπιδῶν ἀπὸ νῶν περὶ Φρυγίαν καὶ Σίπυλον μετάλλων ἐγένετο· ὁ δὲ Κάδμου [ἐκ τῶν] περὶ Θρᾴκην καὶ τὸ Παγγαῖον ὄρος· ὁ δὲ Πριάμου ἐκ τῶν ἐν Ἀστύροις περὶ Ἄβυδον χρυσείων, ὧν καὶ νῦν ἔτι μικρὰ λείπεται· πολλὴ δ' ἡ ἐκβολὴ καὶ τὰ ὀρύγματα σημεῖα τῆς πάλαι μεταλλείας· ὁ δὲ Μίδου ἐκ τῶν περὶ τὸ Βέρμιον ὄρος· ὁ δὲ Γύγου καὶ Ἀλυάττου καὶ Κροίσου ἀπὸ τῶν ἐν Λυδίᾳ. . . τῆς μεταξὺ Ἀταρνέως τε καὶ Περγάμου πολίχνη ἐρήμη ἐκμεμεταλλευμένα ἔχουσα τὸ χωρία.

[2] *H. N.*, XXXVII, 74.

[3] XIII, p. 606 : ἔξω δὲ τοῦ κόλπου (τοῦ Ἀδραμυττίου) καὶ τῆς Πυῤῥᾶς ἄκρας ἥ τε Κισθήνη ἐστι πόλις ἔρημος ἔχουσα λιμένα. ὑπὲρ αὐτῆς δ' ἐν τῇ μεσογαίᾳ τό τε τοῦ χαλκοῦ μέταλλον, κ. τ. λ.

[4] XIII, p. 610 : ἔστι δὲ λίθος περὶ τὰ Ἄνδειρα, ὃς καιόμενος σίδηρος γίνεται· εἶτα μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς ἀποστάζει ψευδάργυρον, ἣ προσλαβοῦσα χαλκὸν τὸ καλούμενον γίνεται κρᾶμα, ὅ τινες ὀρείχαλκον καλοῦσι. γίνεται δὲ ψευδάργυρος καὶ περὶ τὸν Τμῶλον·

montagne, et dans cette posture donna naissance à son fils (Zeus). De l'empreinte de ses mains sortirent les Curètes ou les Corybantes, qui étaient appelés Dactyles Idéens[1]. Cette tradition est aussi rapportée par Nonnus[2]. Ces Dactyles Phrygiens étaient célèbres comme métallurgistes et passaient pour avoir découvert le fer en Crète[3]. Selon le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, Sophocle appelait aussi les Dactyles des Phrygiens[4]. Diodore de Sicile, qui semble avoir largement copié dans Ephorus, dit que beaucoup d'auteurs, et parmi eux Ephorus, affirment que les Dactyles Idéens habitaient autour du mont Ida, en Phrygie, et passèrent en Europe avec Mygdon. Ils étaient magiciens et pratiquaient les charmes, les cérémonies religieuses et les mystères. Magiciens, ils se livraient aux enchantements, aux initiations et aux mystères; et pendant leur séjour à Samothrace, ils n'étonnèrent pas médiocrement les habitants par leurs prestiges[5]. L'origine phrygienne des Dactyles est aussi confirmée par Clément d'Alexandrie, qui les appelle Phrygiens et barbares[6]. Strabon dit: « Quant au nom de Dactyles Idéens, quelques auteurs prétendent qu'il désigna d'abord les plus anciens habitants des dernières pentes de l'Ida: ils font remarquer qu'on donne habituellement le nom de *pied* à la partie basse et le nom de *cime* à la partie haute des montagnes, laissant entendre par là vraisemblablement que les extrémités inférieures de la chaîne de l'Ida, qui, bien que séparées de la chaîne elle-même, étaient, comme elle, consacrées à la Mère des dieux, étaient appelées les Dactyles ou doigts de l'Ida. Mais Sophocle croit plutôt à l'existence de cinq frères qui, les premiers, auraient découvert le fer et trouvé l'art de le travailler, ainsi que mainte autre matière utile, et, comme la tradition prête cinq sœurs à ces cinq frères, il pense que c'est uniquement leur nombre, analogue à celui des doigts de la main, qui leur a fait donner le nom de Dactyles. D'autres auteurs proposent d'autres explications du même mythe; mais ils ne font tous, à proprement parler, que rendre l'invraisemblable, plus invraisemblable encore; ils ne s'accordent d'ailleurs ni sur les noms ni sur les nombres: ainsi le même génie est appelé par eux tantôt Kelmis, tantôt Damnaménès, Héraclès ou Acmon. Les uns voient dans les Dactyles

---

[1] Diomed., p. 474, ed. Putch: " Aiunt Opem in Idam montem insulae Cretae fugiendo delatam manus suas imposuisse memorato monti, et sic infantem ipsum edidisse, et ex manuum impressione emersisse Curetas sive Corybantas, quos a montis nomine et a qualitate facti Idaeos Dactylos appellant."

[2] Dionys., XIV, 25 seq.:

. . . . . Ὧν ποτε Ῥείη
ἐκ χθονὸς αὐτοτέλεστον ἀνεβλάστησε γενέθλην.

[3] Plin., *H. N.*, VII, 57: " Aes conflare et temperare Aristoteles Lydum Scythen monstrasse; Theophrastus Delam Phrygem putat; aerariam fabricam alii Chalybas, alii Cyclopas; ferrum Hesiodus in Creta eos qui vocati sunt Idaei Dactyli."

[4] *Ad Argonaut.*, I, 1129: Σοφοκλῆς δὲ αὐτοὺς Φρύγας καλεῖ ἐν Κωφοῖς Σατύροις.

[5] Diod. Sic., V, 64: ἔνιοι δ' ἱστοροῦσιν, ὧν ἔστι καὶ Ἔφορος, τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους γενέσθαι μὲν κατὰ τὴν Ἴδην τὴν ἐν Φρυγίᾳ, διαβῆναι δὲ μετὰ Μύγδονος εἰς τὴν Εὐρώπην ὑπάρξαντας δὲ γόητας ἐπιτηδεῦσαι τάς τε ἐπῳδὰς καὶ τελετὰς καὶ μυστήρια, καὶ περὶ Σαμοθρᾴκην διατρίψαντας οὐ μετρίως ἐν τούτοις ἐκπλήττειν τοὺς ἐγχωρίους.

[6] *Stromat.*, I, p. 360, ed. Pott: Φρύγες δὲ ἦσαν καὶ βάρβαροι οἱ Ἰδαῖοι Δάκτυλοι.

les autochtones même de l'Ida, les autres de simples colons. Mais ce dont ils conviennent tous, c'est que, les premiers, les Dactyles ont travaillé le le fer dans l'Ida : tous aussi les croient quelque peu magiciens, les attachent au culte de la Mère des dieux et leur assignent pour demeure la Phrygie des environs de l'Ida, employant ici le nom de Phrygie plutôt que le nom de Troade, probablement pour rappeler qu'après le sac de Troie ce furent les Phrygiens, qui, profitant de leur voisinage, prirent possession de tout ce pays[1]. »

Les Cabires, qui étaient également de célèbres métallurgistes, vinrent aussi de Phrygie, et tirèrent leur nom des Cabires, montagnes de la Phrygie, d'où ils se transportèrent dans la Samothrace[2]. Selon Pausanias[3], le pays habité par les Pergaméniens fut anciennement consacré aux Cabires. Strabon nous informe que, suivant Phérécyde, tandis que les neuf Corybantes ou Cyrbantes, qui habitaient la Samothrace, sont nés des amours d'Apollon et de Rhythie, les trois Cabires et les trois nymphes Cabirides sont nés de Vulcain même et de Cabiro, fille de Protée. Phérécyde ajoute que les Cabires, comme les Corybantes, étaient l'objet d'un véritable culte. Or, c'est à Imbros et à Lemnos, voire dans la Troade (dans certaines villes, il est vrai, plus que dans d'autres), que les Cabires ont été principalement honorés[4]. Aucune tradition n'est venue nous apprendre qu'ils fussent fils de Rhée, la déesse de la Phrygie ; mais nous les voyons soumis à sa toute-puissance dans la Samothrace[5].

Nous avons vu qu'ils étaient fils d'Héphestos, qui, selon Diodore de Sicile, fut l'inventeur de tous les ouvrages de fer, de cuivre, d'or et d'argent, enfin de toutes les matières susceptibles d'être travaillées au feu[6]. Nous avons vu aussi dans les pages précédentes qu'il y avait des mines d'or,

---

[1] Strabo, X, p. 473 : Δακτύλους δ' Ἰδαίους φασί τινες κεκλῆσθαι τοὺς πρώτους οἰκήτορας τῆς κατὰ τὴν Ἴδην ὑπωρείας· πόδας μὲν γὰρ λέγεσθαι τὰς ὑπωρείας, κορυφὰς δὲ τὰ ἄκρα τῶν ὀρῶν· αἱ οὖν κατὰ μέρος ἐσχατιαὶ καὶ πᾶσαι τῆς μητρὸς τῶν θεῶν ἱεραὶ περὶ τὴν Ἴδην. . . . . Σοφοκλῆς δὲ οἴεται πέντε τοὺς πρώτους ἄρσενας γενέσθαι, οἵ σίδηρόν τε ἐξεῦρον καὶ εἰργάσαντο πρῶτοι καὶ ἄλλα πολλὰ τῶν πρὸς τὸν βίον χρησίμων, πέντε δὲ καὶ ἀδελφὰς τούτων, ἀπὸ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ δακτύλους κληθῆναι, ἄλλοι δ' ἄλλως μυθεύουσιν ἀπόροις ἄπορα συνάπτοντες, διαφόροις δὲ καὶ τοῖς ὀνόμασι καὶ τοῖς ἀριθμοῖς χρῶνται, ὧν Κέλμιν ὀνομάζουσί τινα καὶ Δαμναμενέα καὶ Ἡρακλέα καὶ Ἄκμονα· καὶ οἱ μὲν ἐπιχωρίους τῆς Ἴδης οἱ δὲ ἐποίκους, πάντες δὲ σίδηρον εἰργάσθαι ὑπὸ τούτων ἐν Ἴδῃ πρῶτόν φασι, πάντες δὲ καὶ γόητας ὑπειλήφασι καὶ περὶ τὴν μητέρα τῶν θεῶν καὶ ἐν Φρυγίᾳ ᾠκηκότας περὶ τὴν Ἴδην, Φρυγίαν τὴν Τρῳάδα καλοῦντες διὰ τὸ τοὺς Φρύγας ἐπικρατῆσαι πλησιοχώρους ὄντας τῆς Τροίας ἐκπεπορθημένης.

[2] Apoll. Rhod. ad *Argonaut.*, I, 917 : Κάβειροι δὲ δοκοῦσι προσηγορεῦσθαι ἀπὸ Καβείρων τῶν κατὰ Φρυγίαν ὀρῶν, ἐπεὶ ἐντεῦθεν μετηνέχθησαν εἰς Σαμοθράκην.

[3] Pausanias, I, 416 : Ἣν δὲ νέμονται οἱ Περγαμηνοί, Καβείρων ἱεράν φασιν εἶναι τὸ ἀρχαῖον.

[4] Strabo, X, p. 473 : Φερεκύδης δ' ἐξ Ἀπόλλωνος καὶ Ῥητίας Κύρβαντας ἐννέα, οἰκῆσαι δ' αὐτοὺς ἐν Σαμοθρᾴκῃ· ἐκ δὲ Καβειροῦς τῆς Πρωτέως καὶ Ἡφαίστου Καβείρους τρεῖς καὶ νύμφας τρεῖς Καβειρίδας, ἑκατέροις δ' ἱερὰ γίνεσθαι· μάλιστα μὲν οὖν ἐν Ἴμβρῳ καὶ Λήμνῳ τοὺς Καβείρους τιμᾶσθαι συμβέβηκεν, ἀλλὰ καὶ ἐν Τροίᾳ κατὰ πόλεις.

[5] Un grammairien du Lexique de Gude, s. v. Κάβιροι, cité par J. P. Rossignol, *les Métaux dans l'Antiquité*, p. 47 : Κάβιροι δέ εἰσι δαίμονες περὶ τὴν Ῥέαν οἰκήσαντες τὴν Σαμοθράκην.

[6] V. 74 : Ἥφαιστον δὲ λέγουσιν εὑρετὴν γενέσθαι τῆς περὶ τὸν σίδηρον ἐργασίας ἁπάσης καὶ τῆς περὶ τὸν χαλκὸν καὶ χρυσὸν καὶ ἄργυρον, καὶ τῶν ἄλλων ὅσα τὴν ἐκ τοῦ πυρὸς ἐργασίαν ἐπιδέχεται.

de cuivre et d'argent dans la Troade, et sans doute qu'elles étaient encore plus riches en Phrygie, parce que c'est dans cette contrée que, selon la tradition, se produisit un évènement de grande importance pour l'art de la métallurgie; à la suite d'un incendie des forêts, le métal que la terre recélait avait d'abord coulé en ruisseaux de feu et s'était ensuite figé en lingots, et l'homme témoin de cet effet avait, du même coup, découvert les métaux et l'art de les rendre fusibles[1].

Strabon cite l'opinion de Posidonius qui, assure-t-il, ne refuse pas sa créance à cette fable que, les forêts s'étant jadis embrasées, la terre qui se trouvait contenir de l'argent et de l'or, se liquéfia, et mit ces métaux en évidence par l'éruption qui s'en fit à sa surface[2].

Rossignol[3] cite aussi Clément d'Alexandrie, qui, établissant un synchronisme entre les faits de l'histoire sainte et ceux de l'histoire grecque, nous dit : « Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à l'embrasement de l'Ida, et à la découverte du fer, et aux Dactyles Idéens, ils s'est écoulé soixante-treize ans, comme le dit Thrasylle; et depuis l'embrasement de l'Ida jusqu'à l'enlèvement de Ganymède, soixante-cinq ans[4]... » Il cite, en outre, Strabon, d'après lequel les Corybantes, venus exprès soit de la Bactriane, soit de la Colchide[5], furent donnés à Rhée par les Titans pour lui servir de gardes ou de satellites armés, et ajoute : « Pourquoi les avoir fait venir de la Bactriane et de la Colchide? la raison en est claire : ces deux pays étaient également renommés pour le nombre et la richesse de leurs mines. » Rosssignol[6] dit, en outre, que « Servius, dans son commentaire sur Virgile rapportant les étymologies que l'on donnait du mot *Corybantes,* dit que les uns le dérivent de κόρη (jeune fille), surnom de Proserpine, d'autres, continue-t-il, prétendent que les Corybantes sont ainsi nommés du cuivre, parce qu'à Chypre il y a une montagne riche en cuivre, que les Chypriens appellent Corium[7]. M. Burnouf m'informe qu'Eugène Burnouf a prouvé que le mot Corybantes est identique au mot zend *gĕrĕvantô,* qui signifie *montagnard*, et que *Orthocorybantes* est identique avec le mot zend *Erĕdhwagĕrĕvantô*, qui signifie habitants des hautes montagnes[8]... ».

Comme les Corybantes, les Curètes passèrent-ils de Phrygie en

---

[1] Lucretius, 1240-1243 :
« Quod superest, aes atque aurum ferrumque repertum est,
Et simul argenti pondus, plumbique potestas,
Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat
Montibus in magnis. »

[2] Strabo, III, p. 147 : Ποσειδώνιος δὲ τὸ πλῆθος τῶν μετάλλων ἐπαινῶν καὶ τὴν ἀρετὴν οὐκ ἀπέχεται τῆς συνήθους ῥητορείας, ἀλλὰ συνενθουσιᾷ ταῖς ὑπερβολαῖς. οὐ γὰρ ἀπιστεῖν τῷ μύθῳ φησὶν ὅτι τῶν δρυμῶν ποτε ἐμπρησθέντων ἡ γῆ τακεῖσα, ἅτε ἀργυρῖτις καὶ χρυσῖτις, εἰς τὴν ἐπιφάνειαν ἐξέζεσε.

[3] *Les Métaux dans l'antiquité,* p. 50.

[4] *Strom.*, I, 21, p. 401, ed. Pott.

[5] Strabo, X, p. 472 : οἱ δ' ὑπὸ Τιτάνων Ῥέᾳ δοθῆναι προπόλους ἐνόπλους τοὺς Κορύβαντας ἐκ τῆς Βακτριανῆς ἀφιγμένους, οἱ δ' ἐκ Κόλχων φασίν.

[6] *Les Métaux dans l'antiquité,* p. 77.

[7] *Ad Aen.*, III, 111 : « Alii Corybantes ab aere appellatos, quod apud Cyprum mons sit aeris ferax, quem Cyprii Corium vocant.

[8] Voy. Eugène Burnouf, *Commentaires sur le Yaçna.*

Samothrace? ceci semble positif, nous dit Rossignol[1], d'après l'hymne orphique adressé aux Curètes où on leur décerne comme titres à la vénération de faire retentir l'airain, de porter des armes martiales et d'être les habitants de la Samothrace, terre sacrée[2]. Quelques vers plus bas, le poète, confondant lui-même les Curètes avec les Corybantes, va jusqu'à les appeler *rois de la Samothrace*[3].

Dans une longue et savante dissertation, Rossignol démontre, avec évidence, que les Telchines étaient aussi des artistes et des métallurgistes fameux qui passèrent en Samothrace; en outre, que les Dactyles, les Cabires, les Corybantes, les Curètes et les Telchines ne différaient que par le nom et formaient une même classe de génies ; que, selon d'autres, ils étaient parents entre eux et présentaient seulement de légères différences. Or, en montrant qu'il n'y avait ici qu'une même industrie métallique, symbolisée dans ses développements progressifs, il en ressort que, comme métallurgistes, les Cabires, les Corybantes, les Dactyles et les Telchines furent identiques, mais que, comme représentants des progrès de leur industrie, ils offrent les différences signalées par les anciens. La religion de Samothrace ne fut donc, dans le principe, qu'une simple institution de mystères fondée sur la métallurgie et présidée par Rhée, qui eut nos métallurgistes pour ministres. Ces prêtres, ayant transmis le bienfait de la déesse aux autres hommes, furent divinisés par la reconnaissance. De cette manière, la Samothrace devint une île de prêtres pieux et un asile sacré contre la vengeance d'un meurtre; mais tous les homicides ne pouvaient obtenir leur absolution; on entendait l'exposé des faits, on administrait la justice, et celui qui avait commis un crime intentionnellement était condamné et rejeté. L'ancienne métallurgie nous révèle la vie des hommes dans les temps reculés; les métaux sont la matière même, en même temps que les instruments, de tous les arts, la source de toute activité politique, l'âme de la civilisation[4].

Selon sir John Lubbock[5], « il est probable que l'or a été le métal qui le premier ait attiré l'attention de l'homme ; on le trouve dans beaucoup de rivières, et sa brillante couleur frapperait même les sauvages les plus grossiers, toujours si curieux de parer leur personne. L'argent semble n'avoir été découvert que longtemps après l'or, et fut précédé vraisemblablement par le cuivre et l'étain; car il se trouve rarement, si même il s'y trouve[6], dans les tumuli de l'âge de bronze. Quoi qu'il en soit, le cuivre est de tous les métaux celui qui le premier a pris une importance réelle pour l'homme, par ce fait que son minerai abonde dans beaucoup de pays et qu'il peut être fondu sans beaucoup de peines. De plus,

---

[1] *Les Métaux dans l'Antiquité*, p. 88.

[2] *Hymn. Orphic.*, XXXVIII, 4 :
οἵ τε Σαμοθρήκην, ἱερὴν χθόνα, ναιετάοντες.

[3] 21, 22 : Κουρῆτες Κορύβαντες,.... ἐν Σαμοθρήκῃ ἄνακτες.

[4] Rossignol, *les Métaux de l'antiquité*, pp. 99-148.

[5] *Pre-historic Times*, pp. 3, 4.

[6] A. W. Franks, *Horae ferales*, p. 60.

tandis que le fer ne se présente guère que sous forme de minerais, le cuivre est souvent à l'état pur et peut, de suite, recevoir par le battage une forme déterminée. Ainsi, par exemple, les Indiens de l'Amérique du Nord tiraient du cuivre pur de mines près du Lac Supérieur et d'ailleurs encore, et le façonnaient de suite au marteau en haches, en bracelets, en objets divers.

« L'étain a aussi attiré de bonne heure l'attention, probablement à cause de sa pesanteur. Quand les métaux étaient très rares, il devait arriver que, pour parfaire une quantité nécessaire, on ajoutait un peu d'étain au cuivre ou *vice versa*. Il se trouve alors que les propriétés de l'alliage étaient tout à fait différentes de celles de l'un ou l'autre métal. Quelques expériences suffirent sans doute à déterminer la proportion la plus avantageuse, qui, pour les haches et les autres instruments tranchants est d'environ 9 parties de cuivre et 1 d'étain. On n'a encore trouvé aucun outil ni aucune arme en étain seul, et ceux de cuivre pur sont extrêmement rares, d'où l'on a conclu que l'art de faire du bronze était connu ailleurs avant que l'usage soit du cuivre, soit de l'étain, fût introduit en Europe. Beaucoup des haches dites de cuivre pur contiennent de petites proportions d'étain, et le peu d'exceptions atteste que le métal pouvait faire défaut, au moins à un moment donné, mais non pas qu'il était ignoré. »

Il faut décidément que j'abandonne l'opinion émise ci-dessus, car des outils et des armes en cuivre pur ont été trouvés dans toute la Hongrie, et M. Pulszky Ferencz[1], président du comité d'organisation de l'Exposition préhistorique de 1876, à Buda-Pesth, avait tous leurs types représentés dans deux grandes vitrines comme preuve de l'existence d'un âge de cuivre, dont il affirma l'authenticité devant le congrès[2].

Si, parmi de nombreux objets de bronze, un seul se trouvait être en cuivre pur, il pourrait signifier que l'étain avait manqué pour cette fois au fondeur, mais si tous sont en cuivre pur, — et c'est le cas pour les objets extraits de la première cité d'Hissarlik, d'après les analyses si précieuses du professeur W. Chandler Roberts, — nous devons en conclure naturellement que les habitants du pays n'avaient aucune connaissance de l'étain.

Selon les dernières recherches, surtout selon celles des savants français, l'étain employé pour le bronze en Égypte, au temps de IVe dynastie (3600 av. J.-C.), venait du Caucase : voyez François Lenormant, *Die Anfänge der Kultur,* I, p. 97 et 119, Iéna, 1875; Dufréné, *Étude sur l'histoire de la production et du commerce de l'étain,* pp. 22

[1] C'est le nom hongrois qui, en anglais, serait Francis ou Frank Pulszky.

[2] Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de province et des Collections particulières de la Hongrie,* Buda-Pesth, 1876, pp. 138-140; et Joseph Hampel, *Antiquités préhistor. de la Hongrie,* Esztergom, 1876, pl. VII, VIII.

et 34 (Paris, 1881); Germain Bapst : *l'Orfèverie d'étain dans l'antiquité,* dans la *Revue archéologique,* XLIII (Paris, 1882).

Sir John Lubbock répète plusieurs fois que l'argent et le plomb ne se trouvent pas à l'âge de bronze [1], ce qui semble impliquer qu'on les trouve encore moins à l'âge de pierre. Pourtant ces métaux existaient en plus ou moins grande quantité dans chacune des cinq cités préhistoriques d'Hissarlik. Il est vrai que dans la *première* le plomb ne se présente qu'en petits morceaux informes, mais c'est assez pour attester que les premiers habitants le connaissaient. Dans la deuxième cité, nous verrons une idole et plusieurs autres objets de plomb. Le couteau doré, n° 138, nous prouve que les habitants de la première cité d'Hissarlik connaissaient déjà l'or et savaient l'employer ; Homère raconte comment on plaque l'argent avec de l'or : « Comme un ouvrier habile, que Minerve et Vulcain ont instruit dans tous les secrets de son art, fait couler l'or autour de l'argent et forme un ouvrage gracieux, de même,..... la déesse répand la grâce sur la tête et les épaules d'Ulysse [2]. » Il fait aussi mention d'un panier d'argent appartenant à Hélène, qui avait un orifice d'or [3]. Le cratère que Télémaque reçut de Ménélas était aussi décoré de bords d'or [4].

Selon Pline [5], une seule once d'or se partage en plus de sept cent cinquante feuilles de quatre doigts de long sur autant de large. De nos jours, on obtiendrait trois fois ce nombre de feuilles.

Mon ami le professeur A. Sprenger, de Berne, s'efforce de montrer, dans son fameux ouvrage, *Die alte Geographie Arabiens,* que, dans la haute antiquité, tout le commerce de l'or se faisait par les Phéniciens, qui l'apportaient d'Arabie, où il y avait vingt-deux mines d'or [6], et qui jusque dans le moyen âge, a été célèbre pour ses richesses. « Ainsi Guillaume, le biographe de Thomas Becket, se sert de cette expression : « l'Arabie nous envoie de l'or. » Était-ce seulement une fiction, ou l'Arabie était-elle réellement la Californie de l'antiquité, et Dzahaban (Dzahab, ذهب, or), qui n'est qu'à 500' de Bérénice, était-il le port principal où l'or était échangé? » Il continue en s'efforçant de prouver que le fameux *Ophir*, si longtemps identifié avec Abhira dans l'Inde, n'est que le mot arabe qui signifie « rouge ». Les Hébreux, surtout, estimaient « l'or d'Ophir ». Agatharchides dit que les pépites d'or du district de Debai étaient d'un or très pur qui n'avait pas besoin d'être affiné par le feu, c'est pourquoi cet or

---

[1] *Pre-historic Times*, pp. 21, 38.

[2] *Od.*, VI, 232, 235 :
ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνήρ
ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει.
ὣς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις.

[3] *Od.*, IV, 131, 132 :
χρυσέην τ' ἠλακάτην, τάλαρόν δ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν,
ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο.

[4] *Od.*, IV, 615, 616 :
δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δέ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται.

[5] *H. N.*, XXXIII, 19.

[6] Paragraphes 53, 54-58.

était appelé ἄπυρον, « non touché par le feu » ; ce mot donc répondrait à l'arabe *tibr;* tandis que *dzahab* signifie *or* en général ; l'or natif est appelé *tibr* et *tibra*, « une pépite d'or ». La plus grande partie de l'or de l'antiquité venait de pépites qui étaient quelquefois d'un volume énorme. Idrysi (1-2) raconte que le roi de Ghana conservait comme une curiosité rare une pépite pesant 30 ratl (34 kilogrammes). Il est très probable que les Grecs avaient aussi un mot spécial pour *tibr*, pépite. Néanmoins je ne crois pas à l'assertion d'Agatharchides ; je tiens ἄπυρον pour être un mot bâtard d'origine sémitique qui a été grécisé. L'or le plus pur est désigné par Hamdâny et Abûlfidâ (p. 157) comme de l'or rouge ذهب احمر, et les Persans appellent les monnaies frappées avec cet or, *Dynârisurch*, « *ors rouges* ». Iklyl (VIII, p. 77) raconte que, sur le corps d'une femme exhumée à Dhahr, on trouva des anneaux d'or pour les chevilles, pesant 100 *mithqâl,* et que l'or était rouge, c'est-à-dire natif. De telles trouvailles étaient si fréquentes que cette belle sorte d'or était aussi appelée « or des tombeaux » (ذهب قبور ou ذهب قبوری). Iklyl rapporte (VIII, p. 52) que, surtout dans les ruines entre Gauf et Mârib, on découvrit beaucoup d'or des tombeaux. Dans Pline [1], *apyron* a la signification d'or rouge. Si *Magi* est le sujet de *vocant* alors l'expression *apyron* est aussi en usage parmi les Persans. Quoi qu'il en soit, le *apyron* est à peine différent de l'or d'Ophir, qualifié de « bon » dans la Bible. Par un changement phonétique bien connu, *ôfir* doit être prononcé *âfir* dans le dialecte de l'Arabie centrale ; mais, selon Ibn Mârûf (*apud* Golius), *afira* signifie, au sens transitif, « *splendidum clarumque effecit* » et, au sens intransitif, « *manifestus evasit?* » Le participe de ce verbe est *âfir*. Dans le dialecte du sud de l'Arabie, ce mot, différemment prononcé, signifie communément *rouge*. D'après un vocabulaire [2], rouge est appelé *ophir* (*sic!*) à Socotra. Dans d'autres dialectes, le mot qui signifie « rouge » est prononcé, selon Maltzan [3], *ôfer*, *ohfar*, *afûr,* et ainsi de suite. Maintenant j'imagine que, selon leur coutume, les Grecs ont donné une origine grecque au mot *âfir, ôfir*. Dans Job (XXII, 24), *ophir* est employé pour « or » sans l'addition du mot *zahab;* et le passage de Pline garantit la conclusion que *apyron* était employé de la même manière. En outre, Ophir se présente dans la Bible comme le nom d'un peuple et d'un pays. Où pensait-on d'abord que se trouvât cette terre demi-mythique? C'est un point sur lequel il ne peut guère y avoir de doute. Dans la Genèse (x, 29), Ophir est nommée entre Séba et Havilah. Dans l'histoire de Salomon, le narrateur parle à plusieurs reprises de la reine de Saba et de l'expédition d'Ophir, et au premier livre des Rois (x, 15),

---

[1] *H. N.*, XXI, 11, p. 66 : « Heliochrysos florem habet auro similem... Hoc coronare se Magi, si et unguenta sumantur ex auro, quod *apyron* vocant, ad gratiam quoque vitae gloriamque pertinere arbitrantur. »

[2] *Journ. As. Soc. Beng.*, B. IV, p. 165.

[3] Z. D. M. G. 27, p. 230.

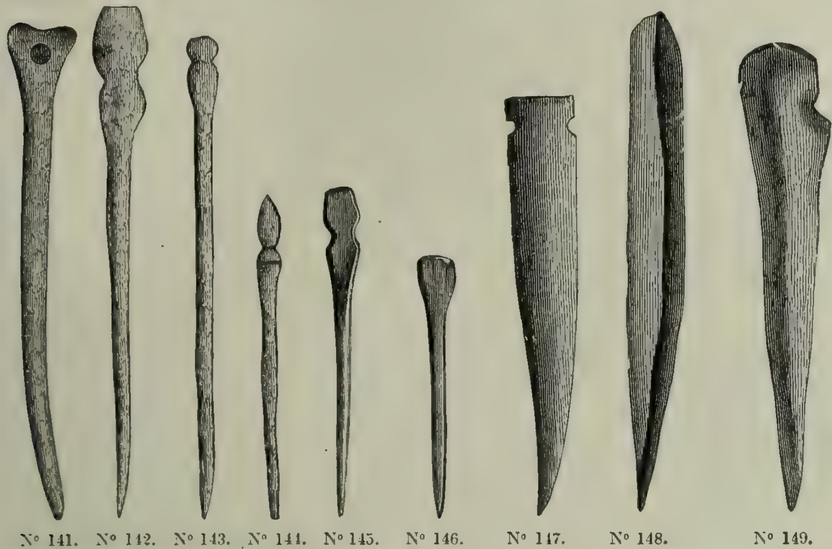
« tous les rois d'Arabie » sont cités en passant. On croyait donc qu'Ophir était sur la côte d'Arabie, ou plutôt les Hébreux appelaient Ophir le *Litus Hammaeum.* Dans la fameuse question d'Ophir, on tient trop peu de compte de ce fait que, à maint endroit de la Bible, Ophir apparaît comme la Californie de l'antiquité, et l'on attribue trop d'importance à l'expédition de Salomon à Ophir. Je ne conteste pas que les Phéniciens n'aient navigué sur la mer Rouge, ni que Salomon n'ait été l'allié du roi Hiram et se soit procuré de l'or de Dzahaban; mais cette histoire, telle qu'on la raconte, est mêlée de fictions inventées pour exalter le grand roi Au premier livre des Rois (IX, 28), il est dit que les serviteurs d'Hiram et de Salomon apportèrent 420 talents d'or; ici Ophir est simplement le pays de l'or. Au chapitre X, 11, le texte rappelle ce fait et ajoute que les mêmes vaisseaux apportaient aussi du bois de sandal et des pierres précieuses. Nous n'y pouvons contredire, car le narrateur ne cite que des produits de l'Arabie. Les pierres précieuses sont citées ailleurs, dans la Bible, comme un des articles du commerce des marchands arabes. Le vrai bois de sandal, à la vérité, ne pousse pas dans l'Arabie, mais Hamdâny (333) parle du mont Hanûm comme situé près de Chaulân et habité par les Chaulânites, et dit : « Là croît une plante qui ressemble au bois de sandal blanc et s'en rapproche aussi par l'odeur. Ce bois remplace le sandal de l'Inde. » Au premier livre des Rois (X, 22), l'or qu'on apporte d'Ophir est nommé une troisième fois et en compagnie de l'argent, de l'ivoire et de raretés telles que les singes et les paons[1]; le texte dit aussi que les vaisseaux y allaient tous les trois ans; Ophir est ainsi reculée à une distance indéfinie et devient un pays féerique. Cette version, et l'histoire de la reine de Saba sont, à mon avis, des fictions de date plus récente. L'idée qu'Ophir exportait aussi de l'argent n'est pas du tout heureuse, ce métal ayant toujours été cher en Arabie. Même au temps de Mohomet, où les mines d'or étaient presque épuisées, on ne donnait que sept livres et demie d'argent pour une livre d'or. Si, avec Lassen, nous reléguons Ophir dans l'Inde, nous n'y gagnons pas beaucoup, parce que la valeur comparative de l'argent avec l'or y a toujours été plus grande que dans l'ouest.

Sprenger cite, en outre, un passage de Strabon qui confirme l'existence des Phéniciens, depuis une très haute antiquité sur la côte arabique du golfe Persique, d'où ils émigrèrent sur les côtes de la Méditerranée. Après avoir parlé de la ville de Gerrha, qui, dit-il, est sur un golfe profondément enfoncé dans les terres, il continue en ces termes : « Pour peu qu'on s'avance au delà de Gerrha, on rencontre encore d'autres îles,

---

[1] J'appelle ici l'attention sur ce fait que, dans la Bible, le nom des singes et celui des paons est sanscrit et tamil. Le singe est appelé en sanscrit *Kapi*, le paon en tamil *Togei*.

à savoir Tyrus [1] et Aradus [2], lesquelles renferment des temples fort semblables d'aspect aux temples phéniciens. Les habitants prétendent même





Nos 141-158. — Aiguilles, alnes et épingles d'os et d'ivoire. 1/2 et 3/4 grandeur ; profondeur, 12 à 16 mètres. Fait sur photographie.

que leurs deux îles sont les métropoles des îles et villes de même nom qui dépendent de la Phénicie [3]. »

Mon ami l'assyriologue Jules Oppert m'informe que, dans les inscrip-

---

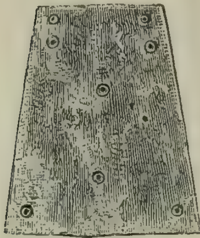
[1] Selon la carte de Sprenger, cette île est appelée maintenant Owal (Bahrayn).

[2] Selon la carte de Sprenger, Moharrag.

[3] Strabo, XVI, p. 766 : Πλεύσαντι δ' ἐπὶ πλέον ἄλλαι νῆσοι Τύρος καὶ Ἄραδος εἰσίν, ἱερὰ ἔχουσαι τοῖς Φοινικικοῖς ὅμοια· καὶ φασί γε οἱ ἐν αὐταῖς οἰκοῦντες τὰς ὁμωνύμους τῶν Φοινίκων νήσους καὶ πόλεις ἀποίκους ἑαυτῶν.

tions cunéiformes assyriennes, l'île de Tyrus (en caractères cunéiformes, *Tilvun*) est nommée comme le lieu d'un culte très ancien. L'île de Tylus (pour Tyrus) est mentionnée par Arrien [1] et Pline [2] comme produisant des perles et du coton.

M. Philip Smith me communique la note suivante : « Les vieilles annales égyptiennes enregistrent les immenses quantités d'or que le grand roi Thoutmès III, de la XVIIIe dynastie (au XVIe siècle avant J.-C.), levait comme tribut sur le pays de Zahi (c'est-à-dire la Phénicie). L'or est aussi compté au nombre des tributs du *Punt*, l'Ophir égyptien, que Brugsch-Pacha croit être sur la côte africaine de Somauli, en face de l'Arabie. Mais la majeure partie du précieux métal était tirée du sud du pays de Kush (Nubie), que Brugsch-Pacha appelle la Californie de l'Égypte. L'or était apporté de ce pays dès la XIIe dynastie, et le lavage de l'or, dans la vallée déserte d'Akita (Wadi Alaki), était l'objet de la sollicitude spéciale des grands rois de la XIXe dynastie, Ramsès II et Seti, son père [3]. »



N° 159. — Objet en ivoire. 1/2 grandeur ; profondeur, 14^m,50. Fait sur photographie.

Sous le n° 141, je représente une aiguille d'os avec une tête perforée. Les n°s 142, 143, 144, 145 et 146 représentent des aiguilles en os grossièrement ornées et sans trous ; les n°s 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153 et 154 sont des instruments pointus en os qui peuvent avoir servi d'alène à l'exception des n°s 147 et 154 qui sont complètement plats. Les objets numérotés 155 et 156 sont en ivoire. Comme le dernier a la forme d'un clou, peut-être servait-il de broche. Les n°s 157 et 158 sont des outils en os sculpté, probablement à l'usage des femmes. De semblables aiguilles et alènes en os se trouvent en grand nombre dans les décombres des quatre premières cités préhistoriques d'Hissarlik. On trouve en abondance dans les cavernes de la Dordogne des alènes et des aiguilles en os, même des aiguilles avec la tête perforée ; on peut les voir au musée de Saint-Germain-en-Laye, où sont exposés aussi quantités d'objets semblables trouvés dans les dolmens de France. Le professeur Virchow m'informe que ces aiguilles ont été d'un usage commun en Allemagne jusqu'au XIIe siècle de notre ère et qu'on les y trouve en abondance. Elles ne sont pas rares non plus dans les cités lacustres de la Suisse [4] et du lac de Constance [5], dans les cavernes de Inzighofen [6], dans

---

[1] *Anab.*, VII, 20, § 6.

[2] *H. N.*, VI, 32. 6; XII, 22, 1.

[3] *Hist. of Egypt under the Pharaons*, par Brugsch, vol. I, pp. 379, 383 ; vol. II, pp. 81 sq., traduction anglaise, 2e éd. — Les relations égyptiennes des produits rapportés de Punt fournissent un parallèle remarquable avec le récit des voyages à Ophir de la flotte de Salomon (*op. cit.*, vol. I, pp. 352 sq.).

[4] Ferdinand Keller, *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft. Pfahlbauten*, 7 ter Bericht ; Zürich, 1876, planche II.

[5] L. Lindenschmit, [*Die Vaterländischen Alterthümer*, p. 180, et planche XXVIII.

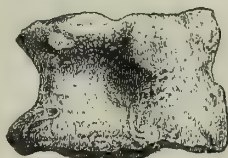
[6] *Ibid.*, p. 180, et planche XXV.

les stations préhistoriques de la Hongrie[1], dans les îles Aléoutiennes, dans le Kentucki, dans l'île San-Miguel, en Californie, etc.[2]; en Danemark, dans les stations de l'âge de pierre[3] et ailleurs. L'objet n° 159 représente un trapèze plat en ivoire, presque de la forme d'une carte à jouer, avec huit petites étoiles ou petits soleils. Nous voyons une ornementation semblable de chaque côté du très curieux objet d'ivoire n° 160 qui, à mon avis, est une idole primitive représentant une femme; les pointes relevées comme les barbes d'une flèche indiquent peut-être les bras, et la ligne en travers du corps la ceinture. J'appelle l'attention de mes lecteurs sur la similitude des petites étoiles ou petits soleils avec les seins dont tout le corps de la Diane d'Éphèse était couvert; de plus, les pointes relevées en corne sur la tête n'ont-elles pas la forme d'un croissant?



N° 160. — Objet en ivoire, probablement une idole. 1/2 grandeur; profondeur. 13 mètres. Fait sur photographie.

Des osselets (ἀστράγαλοι) comme celui que représente la figure n° 161, existent dans cette première cité aussi bien que dans les quatre suivantes : aussi ne peut-on douter que les enfants ne s'en servissent pour jouer, d'autant plus qu'ils sont très usés et paraissent avoir fait un long usage. Le jeu des astragales est mentionné par Homère, qui fait apparaître en songe Patrocle à Achille et lui rappeler comment il a dû fuir son pays natal pour avoir tué déplorablement, dans sa colère, le fils d'Amphidamas en jouant aux astragales[4]. Ce jeu était en usage de toute antiquité[5]. J'appelle l'attention sur la belle statue d'un ἀσπραγαλίζουσα au musée de Berlin, et aussi sur le fameux groupe du palais de Titus représentant deux jeunes garçons jouant avec des astragales[6], copie probablement du célèbre groupe de bronze de Polyclète, qui, lui-même, pouvait bien avoir pour sujet la querelle du jeune Patrocle et de son compagnon de jeu.



N° 161.—Astragale, 1/2 grandeur: profondeur, 15 mètres. Fait sur photographie.

Un groupe de marbre mutilé, de la collection Townley du British Museum, représente deux lutteurs aux prises pour une question de jeu. De l'une des figures il ne reste qu'un avant-bras et l'autre le tient entre ses dents. Les osselets sont jetés par terre. Le docteur Alex. Ecker, de

---

[1] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques*, planche II.

[2] *Smithsonian Contributions to Knowledge*, n° 287, *The Archæological Collection of the U. S. National Museum*; Washington, 1876, pp. 63 and 64.

[3] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XVII.

[4] *Il.*, XXIII, 87, 88 :
Ἤματι τῷ ὅτε παῖδα κατέκτανον Ἀμφιδάμαντος
νήπιος, οὐκ ἐθέλων, ἀμφ' ἀστραγάλοισι χολωθείς.
« Au jour où je tuai le fils d'Amphidamas insensé que j'étais, et sans le vouloir, emporté par la colère en jouant aux osselets. »

[5] Voyez, par exemple, Pseudo-Plat. *Alcib.*, I, p. 110, B. : ὁπότε (παῖς ὢν) ἀστραγαλίζοις ἢ ἄλλην τινα παιδίαν παίζοις.

[6] Pline, *H. N.*, XXXIV, 19, 6; Pauly's *Real Encyclopädie*, s. v. Polycletus.

Fribourg (Bade), m'observe que le jeu du πενταλιθίζειν, mentionné par Pline, n'est autre chose que le jeu des astragales [1].

---

[1] Ayant, dans mes fouilles en 1882, soigneusement recueilli tous les os que j'ai rencontrés dans la première cité, je les ai envoyés au professeur Rudolf Virchow, de Berlin, qui les a examinés, et qui m'en donne la description suivante :

« La caisse contenait malheureusement un si grand nombre d'os fraîchement brisés, et par conséquent brisés pendant le transport, que leur détermination était devenue très difficile et même en quelques cas impossible.

« Parmi ceux qui pouvaient être reconnus, il y avait un grand nombre de petits fragments, des dents isolées, etc., d'un être humain, et par conséquent des objets précieux en eux-mêmes. Mais avec ceux-ci tous les essais de restauration ont avorté jusqu'à présent. Le squelette auquel ils appartiennent était évidemment celui d'une personne d'un âge avancé, probablement un *homme;* mais tout ce que je pourrais en dire, c'est que le crâne avait un crânium un peu large et platement voûté. Il pouvait être *brachycéphale ;* en tout cas, il n'était pas *dolichocéphale*. Le crâne trouvé dans la seconde cité (N° 1069-1072) paraît lui ressembler; cependant dans les fragments des os maxillaires il n'y a aucune trace de *prognathisme*, mais, au contraire, une apophyse alvéolaire courte et tout à fait verticale, avec des dents également verticales, et très détériorées par l'usage.

« Parmi les *os d'animaux*, ceux des animaux domestiques prédominent à tel point qu'il est difficile de découvrir les restes d'*animaux sauvages*. De ces derniers, je ne pouvais reconnaître avec certitude que le *sanglier* et le *daim*. L'andouiller et les autres os du daim appartiennent sans doute, pour la plupart, au *cervus dama*.

« Parmi les *animaux domestiques*, je nomme d'abord, à cause de sa rareté, le *cheval*. J'ai déjà fait mention de l'extrême rareté de restes de chevaux à Hissarlik : fait qui, naturellement, ne prouve rien contre l'existence du cheval, parce que sans aucun doute on ne rencontre ici que les os de repas ou de sacrifice. Deux morceaux de mâchoire et une dent ont seuls été reconnus avec certitude, comme provenant de cet animal.

« Les os du bœuf sont très nombreux, pour la plupart brisés en morceaux, et seulement les plus petits, particulièrement les *astragali* et les os du pied, ont été bien conservés. Le professeur Müller, de l'École de Médecine vétérinaire de Berlin, a eu la bonté d'instituer une comparaison avec les os de la race actuelle en Allemagne, et il est persuadé que la race des bœufs des anciens Troyens doit avoir été en général plus petite, et en quelques cas considérablement plus petite.

« La *brebis* et la *chèvre*, ainsi que le *porc*, se rencontrent en si grand nombre que, avec les bœufs, ils doivent avoir formé l'effectif du bétail et des troupeaux. Des os isolés de *chien*, un très petit nombre d'os d'*oiseau* et une paire de grandes vertèbres de *poissons* complètent la liste ostéologique.

« En général, ces résultats sont d'accord avec ceux que j'ai publiés dans mes « Contributions à l'histoire naturelle de la Troade » (*Beiträge zur Landeskunde der Troas*), fondées sur les découvertes des années précédentes à Hissarlik, et dans mon essai sur les « Anciennes Tombes et crânes troyens » (*Alttrojanische Gräber und Schädel*), qui s'appuie sur les découvertes à Hanaï Tepeh. Le nombre comparativement petit d'os d'animaux sauvages indique distinctement que la chasse fournissait seulement un supplément aux moyens de la subsistance, mais qu'elle n'était pas la condition principale de l'existence du peuple. Elle occupait probablement la même place que la *pêche*, dont les produits sont représentés par beaucoup d'écailles d'huîtres.

« Pour le reste, je voudrais insister sur la remarque que l'état fracturé des grands os ne peut d'aucune manière être considéré comme une preuve d'un état inférieur de civilisation. On se plaît à conjecturer que les os avaient été brisés pour en retirer la moelle, et que celle-ci était mangée crue. Mais en coupant la viande pour la mettre dans le pot-au-feu, on casse les os précisément comme nous le voyons ici. Par conséquent, la seule conclusion qu'on puisse tirer de la fracture des os tubulaires me semble être que les habitants de l'Ilion primitif cuisaient déjà leur viande d'une manière régulière. D'ailleurs il est fort intéressant de constater que le bœuf fournissait à cette époque une proportion beaucoup plus considérable de nourriture que maintenant dans la Troade, et généralement dans l'Orient ; et que le porc domestique, avec la brebis et la chèvre, se présente en première ligne. Nous avons ici une coïncidence admirable avec les descriptions d'Homère.

ÉTAT DES FOUIL

A COMPARER AVEC LA GRAVURE QUI REPRÉSENTE L'

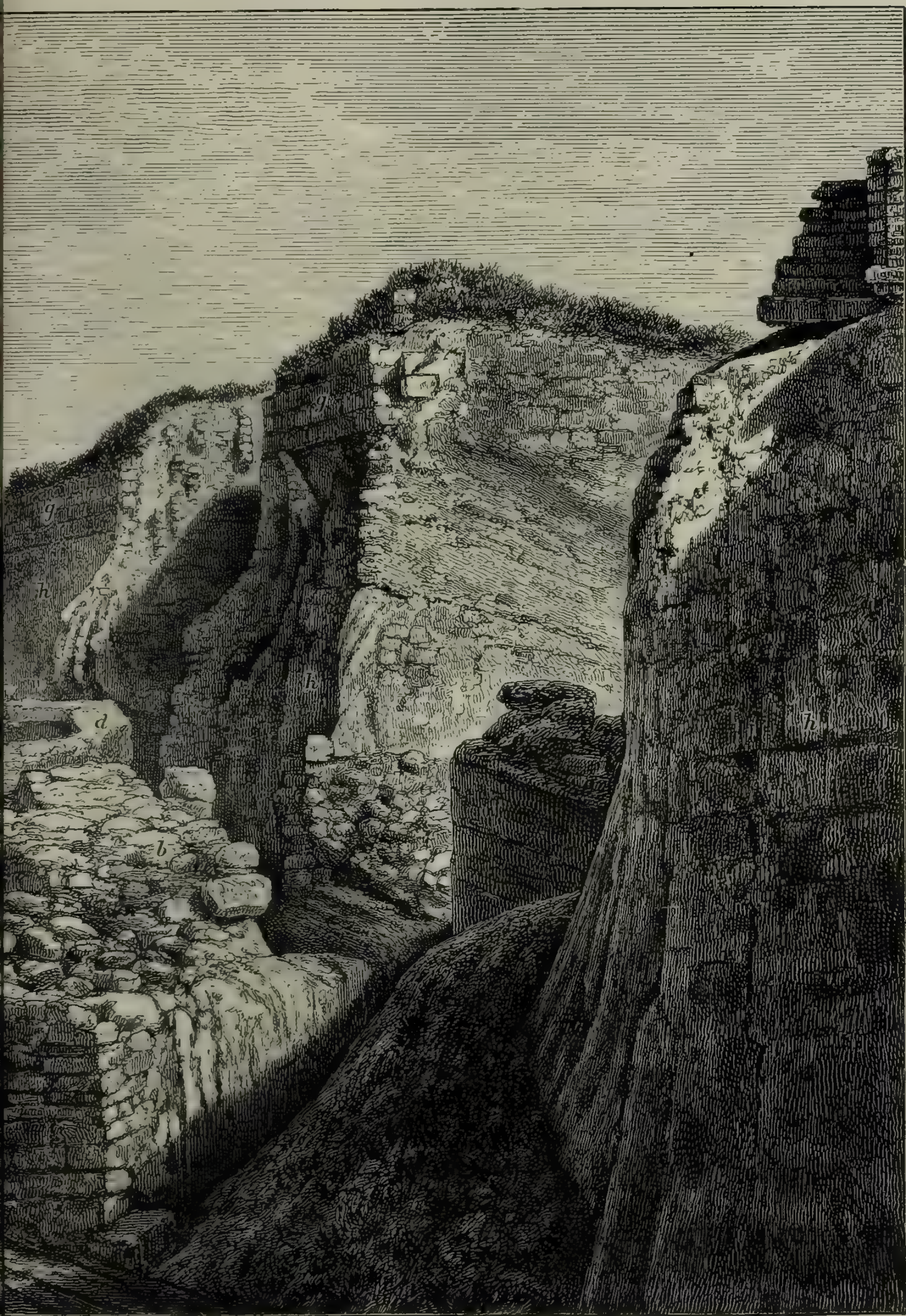


N° 162. — GRANDE TRANCHÉE D'OUE

a, rue pavée conduisant à l'Acropole; *b*, mur de l'Acropole de la seconde époque de la deuxième ci
f, ruines d'un portique romain; *gg*, murs romains; *hh*, accumulat

ES EN JUIN 1879

T DES FOUILLES EN JUILLET 1882 (P. 349, N° 169).



A EST. VUE PRISE DU COTÉ OUEST.

c, mur plus ancien: *d*, porte du côté sud de l'Acropole de la deuxième ville; *e*, jarres de terre cuite;
de décombres hors de l'ancienne Acropole; *k*, entrée des fouilles.

CHAPITRE VI

SECONDE VILLE PRÉHISTORIQUE DE LA COLLINE D'HISSARLIK

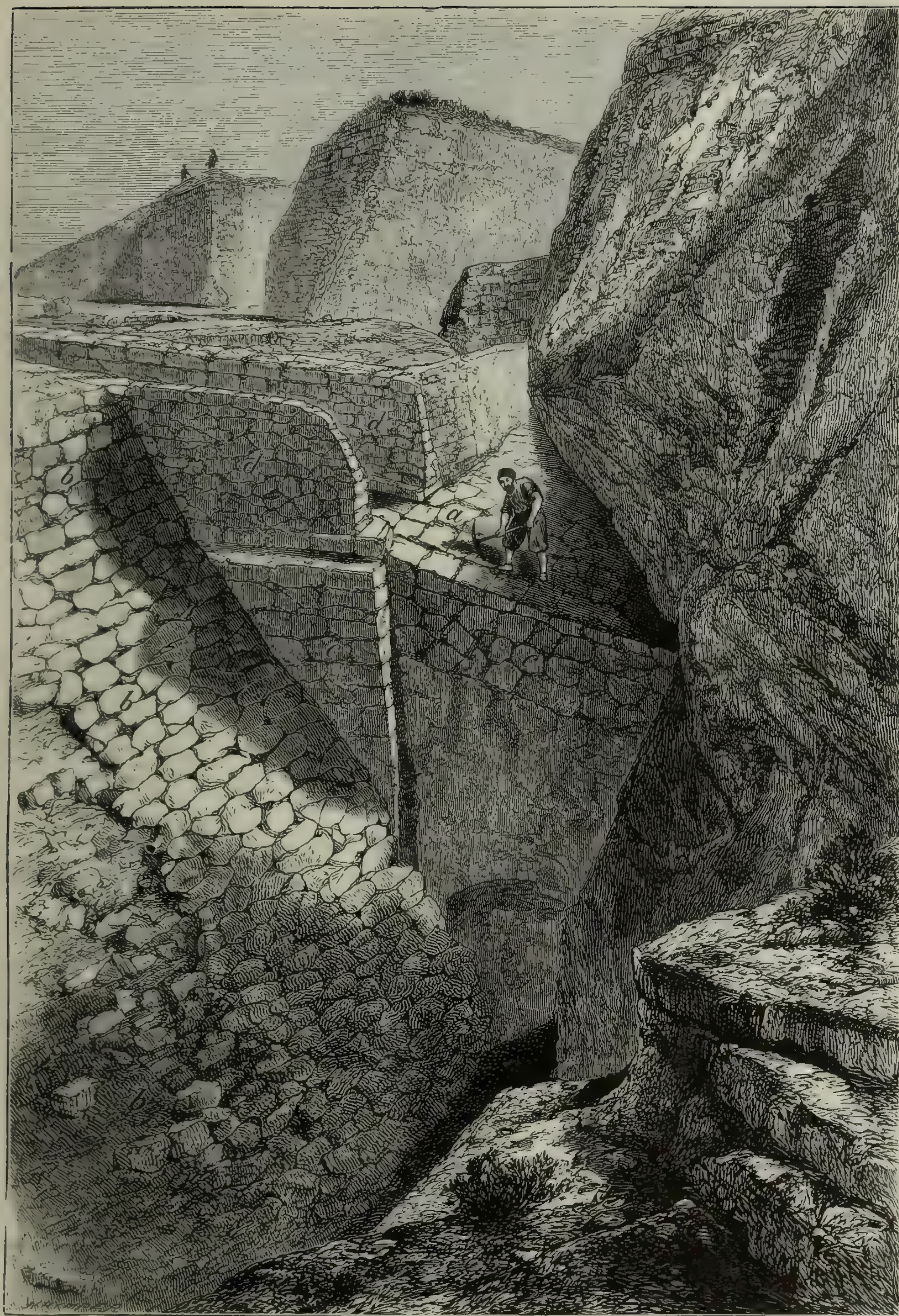
Que les habitants de la première cité aient tranquillement abandonné leurs demeures et passé dans d'autres pays, ou bien que leur ville ait été prise et détruite par un ennemi, il nous est impossible d'en décider d'après l'aspect des ruines. En tout cas, la ville n'a pas été détruite par le feu, car je n'y ai pas trouvé trace d'incendie général. Il est certain cependant que les premiers habitants furent remplacés par un peuple qui se trouvait à un degré de civilisation plus élevé, l'architecture le prouve aussi bien que la richesse en objets d'or et d'argent, l'abondance d'armes et d'ustensiles de bronze et de cuivre et la grande variété des poteries.

Dans mes grandes fouilles de 1882, mes architectes m'ont prouvé que M. Burnouf, mon collaborateur en 1879, et moi, nous avions confondu les ruines de la deuxième et de la troisième ville ; que, si nous avions eu raison de considérer comme fondations de la deuxième ville les murs de $2^{m},50$ d'élévation et construits en grands blocs de pierre, qui sont indiqués par q, R, sur le plan III, nous avions eu tort de ne pas y comprendre la couche de ruines calcinées qui les recouvre, attribuant ce *stratum* brûlé à la troisième ville qui n'a absolument rien à faire avec lui, nous avions été trompés par les masses colossales de débris de briques cuites ou plutôt de briques brûlées de la deuxième ville, qui, en beaucoup d'endroits, n'ont pas été enlevées par les troisièmes colons et gisent au niveau de leurs fondations de maisons, souvent même beaucoup plus haut. Ces débris de briques brûlées proviennent en partie de maisons détruites dans un terrible incendie, mais ce sont aussi les décombres de murs qui, — après avoir été complètement bâtis en briques crues. — ont été artificiellemement cuits pour leur donner plus de solidité par d'énormes bûchers disposés des deux côtés et allumés. La ville brûlée proprement dite n'est donc pas la troisième, mais la seconde ville, dont tous les édifices ont été complètement détruits; la troisième ville ayant été bâtie immédiatement pardessus, la couche de débris dont la précédente est recouverte n'a en quelques endroits que $0^{m},20$ de profondeur. Les fondations de maisons des troisièmes colons ayant été simplement enfoncées dans les décombres

calcinés de la deuxième ville, nous avons attribué ces décombres à la troisième colonisation, et c'était une grande erreur. Au-dessus de la couche en pente des décombres de 2^{m},50 de profondeur appartenant aux premiers colons (N — N sur le pl. III) s'étend sans interruption, dans l'Acropole, une couche de terre végétale de 0^{m},50 d'épaisseur, qui ne contient point de murs et prouve que le site est resté désert pendant longtemps. Une couche de débris de briques cuites lui succède ; elle a 0^{m},25 de profondeur, on peut la suivre presque tout le long de la grande tranchée du nord (voyez plan III) et elle a été posée lors de la première fondation de la deuxième ville. Celle-ci s'est développée peu à peu jusqu'à la forme qu'elle avait au temps de sa catastrophe finale, car, dans plusieurs de ses édifices, l'on peut constater de grands changements que nous décrirons en détail dans les pages suivantes. Le premier et le plus remarquable, exécuté par les deuxièmes colons et qui atteste l'activité grandiose qu'ils mettaient à bâtir, c'est le nivellement du sol qui jusqu'alors était en pente vers le nord. A cette fin, ils rehaussèrent le terrain du côté sud d'environ 0^{m},50, et du côté nord de 3 mètres ; en même temps, ils élargirent considérablement l'emplacement de l'Acropole du côté sud. Les grands édifices ne pouvaient pas être érigés immédiatement sur ce « planum » ; on leur donnait donc des fondations ayant jusqu'à 2^{m},50 de profondeur au moyen de grandes et de petites pierres (voyez q, R sur le plan III) qu'on faisait descendre jusqu'à l'ancien sol plus solide. Ces fondations sont faciles à reconnaître, surtout dans la grande tranchée du nord sur le côté nord-est (voyez q R, sur le plan III).

Immédiatement au-dessous de ces fondations, nous trouvâmes une couche plane de grands cailloux blancs, qui s'étendait jusqu'au mur du côté nord et que l'on voit encore au coin nord-est de la grande tranchée du nord (voyez V sur le plan III). Cette sorte de pavement doit naturellement avoir appartenu à l'un des premiers édifices érigés ici par les deuxièmes colons.

Toute la colline d'Hissarlik fut entourée par ces deuxièmes colons d'un grand mur de fortification, qui a été conservé du côté sud et sud-ouest et qui a servi de substruction à une grande muraille de briques. Il consiste en pierres calcaires non travaillées ayant en moyenne 0^{m},45 de long et 0^{m},25 de large, jointes sans ciment et irrégulièrement, mais pourtant en couches horizontales bien reconnaissables. Il est représenté sur le plan VII avec un coloris noir. La partie sud de ce grand mur de fortification est remarquable par sa magnifique conservation. Il est marqué *c* sur les plans I et VII, ainsi que dans la gravure n° 162 ; nous avons à présent mis à jour sa prolongation sur une distance considérable dans la direction du nord-est ; ce mur appartient évidemment à la première période dans l'histoire de la deuxième ville ; le mur *b*, qui a été bâti plus tard, ne peut laisser aucun doute à cet égard. Le mur *c* a une tour



N° 163. — Vue du grand mur de substruction de l'Acropole de la deuxième ville du côté ouest, près de la porte sud-ouest.

a, chemin pavé qui descend de la porte sud-ouest à la plaine et qui est marqué TU sur le plan VII et sur la gravure n° 166 ; *b*, continuation du grand mur de l'Acropole de la deuxième ville au côté ouest de la porte sud-ouest ; *c*, fondation de la route pavée et pilier quadrangulaire, marqué Y sur le plan VII et dans la gravure n° 166 ; *d*, maçonnerie ajoutée par les troisièmes colons.

marquée O sur le plan VII, qui correspond avec la tour *ow* sur le côté nord-ouest de la grande porte du sud NF, ainsi qu'avec les deux tours *p* et *pw*, au nord-ouest de la porte FM et RC (voyez plan VII). Nous ignorons complètement comment la partie supérieure du mur *c* était construite, car nous n'en avons pas trouvé trace ; elle a été démolie probablement par les deuxièmes colons qui remplissaient l'angle rentrant de leur Acropole en érigeant le grand mur neuf *b* (voyez les plans I et VII, ainsi que la gravure n° 162). Cette démolition de la partie supérieure du mur *c* ne peut pas avoir eu lieu dans la grande catastrophe, car la cavité qui existe entre les murs *c* et *b* ne contient point de débris de briques, mais seulement la terre noire et le gravier dont elle avait été remplie tout d'abord. Le front du mur *c* est en pente sous un angle de 45° ; le côté opposé est vertical. Malgré les recherches les plus assidues, nous n'avons pas été à même de retrouver la continuation du mur *c* du côté nord-est. Mais, par la direction des couches de décombres dans la tranchée SS, mes architectes ont pu constater avec certitude que le plus ancien mur de l'Acropole de la seconde ville s'avançait à l'ouest plus loin que la prolongation du mur postérieur *b*, et que, par conséquent, la reconstruction du nouveau mur de fortification avait pour but l'extension de l'Acropole à l'est. Nous avons mis à jour, dans la direction du sud et de l'est, une plus grande partie du mur *b*, qui, nous l'avons dit, appartient à la seconde période de la deuxième ville. Tous les murs de la première époque de la deuxième ville ont sur le plan VII un coloris noir; ceux de la seconde période, un coloris rouge. Je donne ici sous le n° 163 une vue de la continuation du mur (voyez pl. VII, OZ), au côté ouest de la porte sud-ouest. Il est bâti ici sous un angle ascendant de 60°; sa hauteur oblique est de 9 mètres, sa hauteur verticale de 7^{m},50. Cette substruction de la grande muraille de l'Acropole consistait, au côté nord, en blocs dont la largeur et la longueur allaient à 1 mètre , je fus forcé de la détruire en 1872, en creusant ma grande tranchée du nord (X = Z sur le plan VII).

Le périmètre du mur de l'Acropole formait un polygone rectiligne régulier, dont les angles saillants étaient fortifiés de tours.

Ces tours se trouvaient approximativement à des distances égales d'un peu plus de 50 mètres; nous devons certainement reconnaître dans ce nombre l'équivalent de 100 coudées (πήχεις) troyennes, quoique la longueur précise de la coudée troyenne nous soit inconnue. Pourtant, par analogie avec la coudée orientale et égyptienne, nous pourrions la fixer à un peu plus de 0^{m},50. Je prie de remarquer que, d'après cette supputation, la porte RC et FM a exactement 10 coudées de large ; le vestibule de l'édifice A précisément 20 coudées de longueur comme de largeur. La forme des tours saillantes ne peut pas être déterminée exactement, car les côtés est, sud, sud-est et ouest ont seuls conservé quelques restes des substructions (G M, *ow*, O, *p* et *pw* sur le plan VII), sur lesquelles s'élevaient les tours ; la plupart étaient probablement qua-

drangulaires. Je puis ajouter que le mur de la Troie homérique avait aussi plusieurs tours [1].

A l'exception du mur *c*, nous trouvâmes sur tous les murs de substruction de la deuxième ville les murs de briques cuites plus ou moins bien conservés. Nous pouvons affirmer que ceux-ci appartiennent tous à la deuxième ville et que les troisièmes colons n'ont fait que les réparer. Ceci nous paraît d'autant plus certain que, du côté est de l'Acropole, le mur de briques est généralement dans un état de conservation admirable et haut d'environ 2m,50 ; par conséquent, les troisièmes colons n'eurent qu'à réparer, en quelques endroits, la partie supérieure du mur de l'Acropole, pour s'en servir de nouveau. C'est pourquoi nous pouvons considérer comme certain que le grand trésor découvert par moi, à la fin de mai 1873, dans l'endroit Δ (voyez plan I), reposait au milieu des débris de briques de la deuxième ville, d'autant plus qu'en excavant le mur de substruction jusqu'à ses fondations nous avons mis à jour, juste à cet endroit, une tour de la seconde ville (*p* sur le plan VII). Il est même possible que les débris de briques dans lesquels le grand trésor a été trouvé fût le mur de briques lui-même. Je prie de tenir grand compte de ce fait que, pour un profane, il est presque impossible de distinguer ce qui est débris de briques troyennes et ce qui est maçonnerie de ces mêmes briques : aussi ai-je peut-être appelé débris de briques ce qui était le mur véritable. En effet, il est très probable que tout l'espace compris entre le mur ouest de la ville (OZ sur le plan VII) et le grand édifice de la troisième ville marqué HS (sur les plans I et VII), que, à cause des trésors trouvés près de là, j'avais l'habitude d'attribuer au chef ou roi de la ville, était obstrué par les débris de briques du mur de la deuxième ville, et que les autres trésors découverts en 1878 et 1879 à cet endroit étaient contenus dans cette couche de décombres. Ce qui prouve que nous avons sous les yeux les débris d'un mur de la deuxième ville, c'est d'abord, l'absence de porte sur ce côté de l'édifice H S, et, en second lieu, l'absence d'un enduit sur la paroi qui fait face au mur de fortification OZ, car un tel enduit existe sur les deux côtés de tous les autres murs de la maison, et il ne manque pas non plus sur le côté intérieur de son mur ouest. Nous trouvons une preuve beaucoup plus frappante encore que tous les trésors appartiennent, non pas à la troisième, mais à la deuxième ville, ville brûlée, dans la condition des 10,000 objets et plus dont ces trésors se composent; chaque objet, jusqu'à la perle d'or la plus minime, porte les marques évidentes de la chaleur intense à laquelle il a été exposé. Ces marques sont encore bien plus frappantes sur les armes de bronze que sur les ornements d'or. Ainsi, par exemple, comme nous le verrons dans les pages suivantes, parmi les armes

[1] *Il.*, VIII, 517-519 :
κήρυκες δ' ἀνὰ ἄστυ Διῒ φίλοι ἀγγελλόντων
παῖδας πρωθήβας, πολιοκροτάφους τε γέροντας
λέξασθαι περὶ ἄστυ θεοδμήτων ἐπὶ πύργων·

trouvées dans le grand trésor, un poignard de bronze (voyez n° 877) a été tourné en cercle; des pointes de lances, des poignards et des haches d'armes (voyez n° 879) ont été fondues en une seule masse; il y a, en outre, des pointes de lance attachées à des haches d'armes (voyez n°s 869, 871, 873), et une pointe de lance et une hache d'armes fermement soudées à un chaudron en cuivre (voyez n° 864).

Le mur de brique NN conservé sur le côté est de l'Acropole a de 3^m,50 à 4 mètres d'épaisseur, et il a encore 2^m,50 de haut; mais mes architectes concluent de son épaisseur qu'il doit avoir eu dans l'origine au moins 4 mètres de haut, et ils ne doutent pas que le mur supérieur de la citadelle n'ait eu dans tout son pourtour une épaisseur et une hauteur égales.

C'est du côté est que ce mur de brique se voit le mieux et l'on peut examiner parfaitement toute sa construction dans la grande tranchée SS. Il consiste en un fondement plus ou moins élevé de pierres calcaires non travaillées, sur lequel le mur de briques a été érigé. Le mode de construction de ce dernier est d'un intérêt capital. Les lecteurs éclairciront la description suivante en la comparant avec la tour GM dont j'ai fait déjà mention. L'esquisse ci-près n° 164 représente une section de cette tour, qui a environ 3^m,50 de large et 2 mètres de saillie sur le mur.

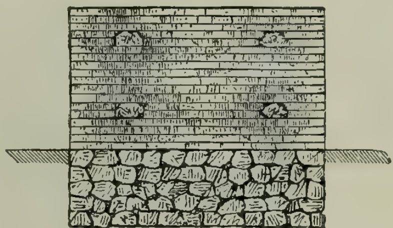
Les fondations du mur et de la tour n'ont que 1 mètre à 1^m,50 de profondeur; elles consistent en pierres calcaires ayant en moyenne 0^m,25 de long et de large et jointes avec de l'argile. Sur cette base fut érigé le mur fait en briques séchées au soleil, dont l'argile est abondamment mêlée de paille. Les briques ont en moyenne 0^m,09 d'épaisseur et 0^m,23 de large; leur longueur ne pouvait pas être bien déterminée, car il est très difficile de reconnaître les jointures; mais elle est probablement de 0^m,45. On a employé comme ciment une argile très fine et de couleur claire, mêlée de paille ou de foin; ce ciment a une épaisseur de 10 à 15^{mm} dans les jointures horizontales comme dans les jointures verticales.

Nous trouvons dans les briques de nombreux petits fragments de poterie et des masses de coquilles qui prouvent que l'argile n'a pas été nettoyée, mais qu'on l'a employée telle quelle pour faire des briques.

Pour consolider ce mur de briques crues, on l'a cuit artificiellement, lorsqu'il était déjà complètement bâti, par un grand feu allumé sur son flanc ouest. On n'en pouvait pas faire autant sur le flanc est à cause de la pente escarpée. Son épaisseur considérable aurait empêché le mur d'être pénétré par le feu. Pour y remédier on a ménagé à travers le mur, à des hauteurs différentes, des trous de 0^m,30 de haut et de large, dont on voit la disposition dans la gravure n° 164. De cette manière, le mur n'était pas également cuit dans toute son épaisseur; les briques autour des trous ont la couleur rouge de la cuisson complète tandis que celles

du côté opposé sont crues ou n'ont que des traces légères de la chaleur du feu.

Il est très instructif de suivre l'effet du feu autour des trous. Le Dr Dörpfeld a observé d'abord un cercle qui a été parfaitement embrasé et qui est à présent d'une couleur claire; il est suivi d'un anneau noir, qui est le fait de la fumée. Plus loin du trou, les briques sont presque complètement cuites et sont d'une couleur rouge foncé; le ciment consiste en une autre matière, et il est rouge clair. Plus les briques sont éloignées du trou, moins elles sont rouges, et moins leur cuisson est complète. Dans la partie du trou moins cuite ou mal cuite, les coquilles contenues dans l'argile ont conservé leur couleur blanche, tandis que dans la partie complètement cuite elles ont été noircies par le feu. Le mur a des deux côtés un enduit d'argile d'un millimètre d'épaisseur. Il est fort probable que ce mur était bâti de la même manière dans tout son pourtour; mais, certainement, c'est le premier exemple d'un mur de citadelle bâti en briques crues et cuit *in situ*.



No 161. — Section de la tour GM du côté est de l'Acropole, représentant l'arrangement des canaux pour la cuisson artificielle du mur de briques.

Si le grand mur de briques a, du côté est, une substruction en pierres haute seulement de 1 mètre ou 1m,50, c'est que de ce côté l'on n'avait pas besoin d'un mur de substruction plus élevé à cause de la pente escarpée qui en tenait lieu, et même le pied du mur de briques est ici au niveau de la partie supérieure des murs de substruction des autres côtés de l'Acropole.

Lorsque le mur de l'Acropole était encore entier, et lorsque le gigantesque mur de substruction était encore surmonté du mur de briques lui-même couronné de nombreuses tours, cet ensemble devait présenter un aspect imposant, surtout du côté nord qui fait face à l'Hellespont; c'est pourquoi, sans doute, les Troyens attribuaient sa construction à Poseidon[1] ou bien à Poseidon et Apollon[2]. Mais cette légende pourrait avoir eu une signification plus profonde; car, comme M. Gladstone l'a prouvé d'une manière ingénieuse[3], les rapports avec Poseidon dénotent fréquemment des associations phéniciennes; et, de plus, comme M. Karl Victor Müllenhoff l'établit dans son *Deutsche Alterthumskunde*[4], Héraclès est le représentant des Phéniciens et la tradition de son expédition contre Ilium[5] peut se rapporter à la conquête et à la destruction de la ville

[1] *Il.* XXI, 435-446.
[2] *Il.* VII, 452, 453.
[3] Voyez sa préface à mon ouvrage « *Mycenes* », pp. 4 et 20, et son *Homeric Synchronism*, pp. 42, 43, 177.
[4] W. Christ., *Die Topographie der Troianischen Ebene*, p. 225.
[5] *Il.* V, 640-642.

par les Phéniciens; de même, la construction des murs par Poseidon peut signifier qu'ils ont été construits par ces mêmes Phéniciens.

Cette seconde colonisation sur la colline d'Hissarlik n'occupait que l'Acropole, à laquelle s'ajoutait une ville basse du côté est, sud et sud-ouest. L'existence de cette ville basse est prouvée, d'abord, par le mur que j'ai mis à jour du côté nord-est de la colline (voyez *g* dans le fossé W sur le plan I, et BC sur le plan VII; voyez aussi B dans la gravure nº 2, p. 26), et qui n'est pas incliné, comme le mur de l'Acropole, mais vertical. Il a 3 mètres de haut et 2 mètres d'épaisseur; il est bâti à la manière dite cyclopéenne, par assises régulières de grands blocs quadrangulaires à peine taillés, et reliés les uns aux autres par de petites pierres. Comme je l'ai déjà dit (p. 26), le sommet de ce mur est juste à 10m,50 au-dessous de la surface. La couche de débris qui s'étend au-dessous, dans une direction oblique, atteste qu'à l'origine il était érigé sur la pente escarpée de la montagne; il est donc évident que, depuis lors, la colline s'est accrue de 13m,40 en hauteur. Sur ce point elle s'est accrue aussi de 40 mètres en largeur, puisque telle est la distance en ligne horizontale depuis le mur jusqu'à la pente actuelle. La quantité de blocs semblables couchés à côté de ce mur semble prouver qu'il était autrefois beaucoup plus haut. Il s'étendait sur une plus grande longueur quand je le déblayai pour la première fois à la fin de juillet 1872; je dus en enlever une partie en février 1873, afin de mettre au jour le mur de soutènement [1]. Ce mur part de l'Acropole et se prolonge dans la direction de l'est, il ne peut donc pas avoir appartenu à la citadelle même. En second lieu, l'existence d'une ville basse est prouvée par la masse énorme de poteries préhistoriques, qui se trouvent dans les couches les plus basses des décombres, sur le plateau au-dessous de la colline, et qui par la forme, la fabrication et la matière sont identiques avec celles de la première et de la seconde ville d'Hissarlik. Comme dernière raison pour l'existence d'une ville basse, je dirai que l'Acropole de la seconde ville avait trois portes (RC et FM, NF et OX sur le plan VII), dont deux devaient nécessairement se correspondre et servir ensemble; or, s'il n'y avait pas eu de ville basse, — vu l'étendue comparativement petite de la citadelle, — celle-ci aurait été défendue beaucoup plus facilement avec une seule porte. Mais nous trouvons une raison beaucoup plus démonstrative encore de l'existence d'une ville basse dans le nombre et la disposition des édifices de l'Acropole, qui ne pouvaient être qu'au nombre de six, et qui ont été bâtis dans des proportions grandioses.

Aucune des villes suivantes, jusqu'à la fondation de l'Ilium éolien, n'ayant de ville basse, et toutes étant limitées à la Pergame primitive,

---

[1] Voyez le mur A dans la gravure nº 2, p. 26.

excepté la cinquième ville, qui s'étendait un peu au delà (voyez le chapitre VII, § 3), l'emplacement de la ville basse de la seconde colonisation resta désert pendant des siècles; les murs de briques tombèrent; les pierres de leurs substructions et les fondations des maisons furent employées pour de nouvelles constructions dans l'Acropole, et je ne vois aucune raison qui contredise la tradition conservée par Strabon [1], d'après laquelle Archæanax, le Mitylénéen, bâtit les murs de Sigée avec les pierres de Troie, ce qui ne pouvait s'entendre que des pierres de la ville basse de la seconde colonisation et probablement de celles des



N° 165. — Caverne avec trois sources immédiatement à l'ouest de la ville basse de Troie. L'eau de ces sources coule dans l'ancien Scamandre. Vue prise après les fouilles de 1879.

murs. Il ne faut donc pas s'étonner que, malgré les fouilles considérables faites sur l'emplacement de la ville basse d'Ilium, je n'aie pas trouvé de fragments de mur appartenant à la ville basse de cette seconde colonisation, sauf le mur représenté sous le n° 2 B ; mais j'ai trouvé sur plusieurs points la plate-forme du rocher où s'élevait ce mur et qui avait été nivelée tout exprès pour son érection.

Nous ne pouvons pas déterminer avec certitude jusqu'où la ville basse s'étendait. En indiquant ses murs, que nous avons marqués sur le plan VIII par des lignes pointées, nous avons été guidé par les deux amorces de leur jonction au mur de l'Acropole. Du côté nord-est, c'est le susdit mur de grands blocs calcaires (BC sur le plan VII et *g* dans le fossé XY sur le plan I); du côté ouest, c'est le point où aux époques macé-

[1] XIII, p. 599.

donienne et romaine, le mur de la ville basse rejoignait le mur de l'Acropole. Pour le reste, nous étions guidé par la forme du sol et par la poterie appartenant à la seconde ville.

A environ trois cents pas de l'Acropole, vers l'ouest, et immédiatement en dehors de la ville basse, dans un endroit où l'emplacement d'Ilium descend en pente douce vers la plaine (voyez le plan VIII), se dresse un rocher couronné de trois figuiers qui partent de la même souche. Au-dessous de ce rocher, on voyait, il y a quatorze ans, un trou qu'on prétendait être l'entrée d'un long passage souterrain appelé *lagoum* par les villageois; mais à présent ce trou est entièrement comblé par les terres accumulées. M. Frank Calvert, qui, il y a vingt-quatre ans, se glissa dans le trou en rampant, vit s'ouvrir devant lui un long couloir; plusieurs villageois, qui prétendaient avoir fait la même chose, m'assuraient y avoir aperçu un grand nombre de statues debout. Désirant éclaircir ce mystère, j'ai fouillé ce trou ou plutôt cette caverne en 1879, et j'ai découvert un long passage voûté taillé dans le rocher calcaire; sa largeur est de 3 mètres, sa hauteur de 1m,68 (voyez la gravure n° 165). A 10 mètres environ de l'entrée, il y a, dans le rocher supérieur, une ouverture verticale, artificiellement taillée, de 1 mètre de diamètre, qui servait sans doute à laisser pénétrer l'air frais et la lumière. A une distance de 18 mètres de l'entrée, la grande galerie se divise en trois passages, dont deux sont étroits et seulement assez larges pour un homme, l'un de ces passages tourne à l'est, l'autre au sud-est; le troisième passage, qui est presque aussi large que la galerie principale, tourne au nord (voyez le plan VIII).

J'ai soigneusement exploré, en 1882 avec mes architectes, le devant de la caverne, celle-ci même, et les trois passages étroits; j'ai constaté que les passages tournés à l'est et au sud-est sont aussi longs que la galerie principale, c'est-à-dire qu'il ont 18 mètres et que le passage dirigé vers le nord est un peu plus court; puis, qu'à l'extrémité de chacun de ces passages, jaillit une source dont l'eau s'écoule par la grande galerie à travers un tuyau de terre cuite de l'époque romaine. Ce tuyau ayant été cassé en beaucoup d'endroits, mes collaborateurs et moi nous ne l'avions pas aperçu lors de notre première exploration, et nous avions pensé que l'eau arrivait, par un petit canal ouvert, jusqu'à l'entrée de la grande galerie. Mais cette fois, en nettoyant soigneusement la galerie de toute la terre et de toute la boue qu'elle contenait, nous découvrîmes, au-dessous du tuyau de terre cuite, et reposant sur le sol, une conduite d'eau du genre le plus primitif, composée de pierres calcaires non taillées, ajustées sans ciment ni mortier, et recouverte avec des plaques semblables; cette conduite s'étendait tout le long de la galerie et de son bras septentrional, et ressemblait beaucoup aux conduites d'eau cyclopéennes que j'ai découvertes à Tirynthe et à Mycènes (voyez mon ouvrage *Mycènes*, éd. française, pp. 59, 147,

148, 220). Cette conduite était remplie d'argile et de boue, et devait l'être depuis une haute antiquité; il paraîtrait même que les habitants de l'Ilium éolien n'ont point connu son existence puisqu'ils placèrent leur tuyau sur la terre qui recouvrait et cachait la conduite. C'est par ce tuyau que l'eau des trois sources doit avoir coulé pendant des siècles pour se déverser dans les grands lavoirs que nous avons mis à jour immédiatement en face de l'entrée. Ces lavoirs sont construits de briques jointes avec de la chaux, et ils appartiennent par conséquent à l'époque romaine. Ils prouvent donc que les habitants d'Ilium ont continué à venir chercher de l'eau ici et à y laver leur linge. Aussitôt que nous eumes nettoyé les conduites et les sources, celles-ci donnèrent de nouveau une eau potable excellente.

Quand même ces sources auraient disparu, et qu'on m'eût demandé de déterminer la place des deux sources homériques qui rejoignaient le Scamandre, après avoir rempli les lavoirs de pierre où les Troyennes lavaient leur linge, la place même où se passe le combat singulier d'Achille et d'Hector [1], je n'en indiquerais pas une autre, parce qu'elle répond de tout point à la description homérique. En effet, la caverne avec les trois sources est dans la grande plaine, du côté ouest de la ville basse, immédiatement en dehors du mur de la ville et un peu au sud de la dépression du terrain entre l'Acropole et la ville basse, dépression que traverse maintenant le chemin conduisant à Chiblak, et que devait suivre la route conduisant à Troie et à la Pergame, et passant sous la Porte Scées. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la caverne est à 300 pas de l'Acropole, de sorte que, du mur de l'Acropole on pouvait voir ce qui se passait aux sources et même appeler ceux qui s'y trouvaient. En outre, ces sources remplissent la condition indispensable d'être à côté de la route, ἀμαξιτός [2], qui partait de la Porte Scées, l'ancienne route devant nécessairement avoir été la même à peu de chose près que la route actuelle, dont le tracé est déterminé du côté est par la pente, du côté ouest par le marais et l'ancien lit du Scamandre. Nous trouvons encore une raison d'identifier ces sources avec les sources homériques dans le fait que celles-ci se jetaient directement dans le Scamandre après un cours de quelques centaines de pas, ce qui justifiait le poète de les appeler les sources de ce fleuve [3], tandis que les trois sources qui existent encore du côté nord d'Ilium, se déversant dans le Simoïs, doivent avoir été appelées « sources du Simoïs », pour les distinguer de celles du Scamandre.

Ces raisons nous ayant convaincu qu'Homère ne pouvait avoir en vue d'autres sources que celles-ci, nous avons soigneusement exploré le

---

[1] *Il.* XXII, 147-364.
[2] *Il.* XXII, 146.
[3] *Il.* XXII, 147, 148 :
κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιρρόω, ἔνθα δὲ πηγαί
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.

terrain à droite et à gauche de l'entrée de la caverne pour retrouver la source tiède dont il fait mention [1]; toutes nos recherches sont restées sans résultat. L'eau des trois sources avait une température uniforme de 15°,6 C.; mais l'absence de la source tiède ne doit pas nous étonner, car elle n'existait plus au temps de Démétrius de Scepsis [2] (210-160 avant J.-C.), et elle peut avoir disparu dès une antiquité reculée par suite d'un tremblement de terre, ou avoir été changée par la même cause en source d'eau froide.

Aux nombreuses preuves que j'ai données dans les pages précédentes (pp. 113-125) de l'identité de l'ancien lit du Scamandre avec le lit immense du petit ruisseau le Kalifatli Asmak, qui coule au pied d'Hissarlik et à l'ouest de la ville basse d'Ilium, j'ajouterai ce passage d'Eschyle [3], dans lequel Cassandre, fille de Priam, invoque pathétiquement les rives du Scamandre, où elle avait coutume de jouer dans son enfance. Ce passage semble prouver que, dans la pensée d'Eschyle, le Scamandre coulait au pied de Troie, tout comme le petit ruisseau (Kalifatli Asmak) coule actuellement au pied d'Hissarlik.

La porte sud-ouest de l'Acropole de la deuxième ville (RC sur le plan VII), dont la gravure n° 166 représente un croquis, servait aux habitants de la partie ouest de l'Acropole, et plus particulièrement peut-être aux habitants du grand édifice situé immédiatement au nord-ouest de la porte. De la ville basse on montait à cette porte par une rampe, d'environ 8 mètres de large (TU dans l'esquisse n° 166 et le plan VII), qui s'élève sous un angle de 20°; elle est construite avec de grands blocs grossièrement taillés et couverte de grandes dalles d'un grès rouge, qu'on peut voir encore en place dans la partie inférieure de la rue, aussi loin qu'elle est déblayée. Les dalles de la partie supérieure, près de la porte, avaient l'air aussi fraîches que le reste quand je les découvris au commencement de mai 1873, mais, lorsqu'elles furent à l'air et au soleil, elles se décomposèrent rapidement et s'en allèrent en morceaux, circonstance qui prouve à quelle chaleur intense elles avaient été exposées. Je n'ai pu découvrir dans ces dalles aucune trace de roues de char, ce qui semble prouver que cette rue ne servait qu'aux piétons, d'autant plus que sa pente vers la plaine est sous un angle de 70°, pente impraticable aux chars; en outre, elle était couverte d'une couche d'argile battue qui n'avait sa raison d'être que si la rue servait exclusivement aux piétons. La porte était fortifiée à droite et à gauche par deux ressauts quadrangulaires (YY dans le croquis n° 166 et sur le plan VII); sa largeur intérieure était de 5^{m},15. Les murs latéraux de la porte (marqués *v b*

---

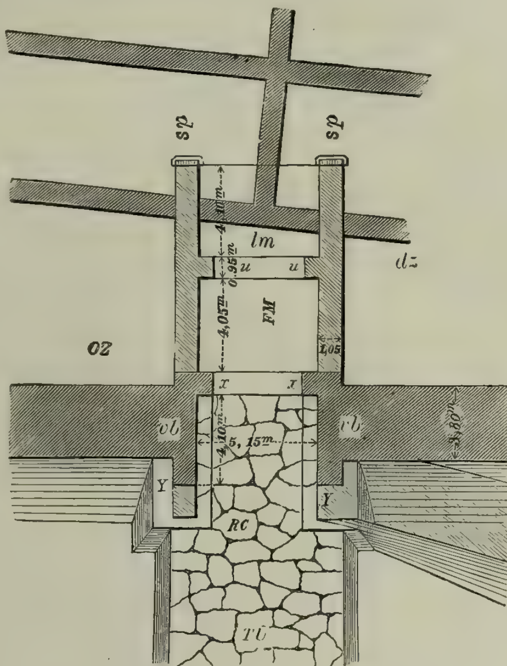
[1] *Il.* XXII, 149, 150 :
ἡ μὲν γὰρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνός
γίγνεται ἐξ αὐτῆς, ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο·

[2] Strabon, XIII, p. 602.

[3] *Agamemnon*, 1156-1159 (ed. Tauchnitz) :

ἰὼ γάμοι, γάμοι Πάριδος ὀλέθριοι
φίλων· ἰὼ Σκαμάνδρου πάτριον ποτόν.
τότε μὲν ἀμφὶ σὰς ἀϊόνας τάλαιν'
ἠνυτόμαν τροφαῖς.

dans l'esquisse n° 166 et sur le plan VII) consistaient en briques cuites, et reposaient sur des substructions de pierres calcaires qui existent encore. L'architecture de cette porte nous prouve avec certitude qu'elle n'avait dans l'origine qu'une seule entrée (indiquée par RC dans l'esquisse n° 166 et par un coloris foncé sur le plan VII), formée par deux ressauts saillants quadrangulaires des murs latéraux (*x x* sur le plan VII et dans l'esquisse n° 166), auxquels les battants étaient attachés et dont les fondations de pierres non taillées jointes avec de l'argile sont visibles. L'un d'eux fait saillie de $0^{m},83$, l'autre de $0^{m},92$; tous les deux ont $1^{m},08$ de hauteur et $1^{m},25$ d'épaisseur. Les jambages qui s'élevaient sur ces fondations, ainsi que les murs latéraux dont ils saillissaient, consistaient en briques, et sans doute ils servaient avec eux à supporter le toit, qui paraît avoir été surmonté d'un bâtiment en briques.



N° 166. — Esquisse de la porte sud-ouest : échelle, 1 : 333.

Justement en face de cette ancienne porte et séparé d'elle par une place [1], peut-être par une rue, d'environ 6 mètres de largeur, mais d'une longueur beaucoup plus grande, s'élevait dans l'intérieur de l'Acropole un grand édifice, qui fut détruit par les deuxièmes colons lorsqu'ils ajoutèrent à cette porte une seconde porte (marquée FM dans le n° 166, et d'un coloris rouge sur le plan VII) avec de longs murs latéraux (*dz* sur le plan VII et dans le n° 166), dont les fronts (*sp, sp* sur le plan VII et dans le n° 166) étaient consolidés par des *parastades* de bois ; les socles bien taillés sur lesquels celles ci s'élevaient sont encore à leur place. Au lieu de l'édifice

[1] Cet espace libre devant le plus grand édifice de la deuxième ville nous rappelle vivement l'Agora de Troie dans laquelle les Troyens, jeunes et vieux, se rassemblaient devant les portes du roi :

Il. II, 788, 789 :

οἱ δ' ἀγορὰς ἀγόρευον ἐπὶ Πριάμοιο θύρῃσιν
πάντες ὁμηγερέες, ἠμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.

Dans un autre passage, Homère nous dit que les Troyens tenaient une Agora tumultueuse et orageuse devant la porte du roi dans l'Acropole d'Ilium :

Il. VII, 345, 346 :

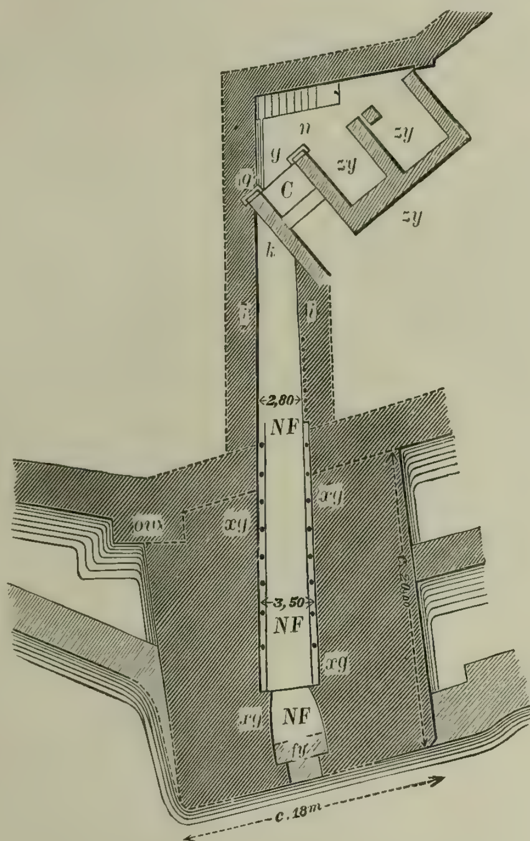
Τρώων αὖτ' ἀγορὴ γένετ' Ἰλίου ἐν πόλει ἄκρῃ,
δεινὴ, τετρηχυῖα, παρὰ Πριάμοιο θύρῃσιν.

démoli, dont le long soubassement (*l m* sur le plan VII et dans la gravure n° 166) existe encore, les deuxièmes colons érigèrent, à droite et à gauche de la porte, de nouveaux édifices dont les fondations encore existantes sont marquées surle plan VII par *r b* et *r x* et avec de la couleur rouge.

La seconde porte consistait également en deux jambages quadrangulaires faisant saillie (*u* dans l'esquisse n° 166 et sur le plan VII), auxquels les battants étaient attachés, et dont les fondations de pierres non taillées cimentées avec de l'argile existent encore; ils ont 0^{m},60 de haut, plus de 0^{m},90 de large, et s'avancent d'environ 0^{m},75. Le bâtiment supérieur en forme de tour s'étendait sans doute aussi sur la seconde porte. On reconnaît au premier coup d'œil que cet édifice a été construit à deux époques différentes, les murs les plus anciens ayant été bâtis avec de grandes pierres, ceux de la seconde époque avec des pierres beaucoup plus petites. La construction postérieure ajoutée à la partie sud de la porte est visible dans la gravure n° 162, à droite du Grec avec la pelle; elle est séparée de la partie plus ancienne par une mortaise verticale, qui s'étend sur la hauteur entière du mur. Toute la maçonnerie de la première époque de la seconde ville est indiquée sur le plan VII par un coloris foncé, celle de la seconde période par un coloris rouge. Quelques restes des briques des murs latéraux sont encore visibles sur les fondations. Je signale à l'attention des visiteurs la couche d'argile battue dont le pavé de cette porte est recouvert et dont on voit encore en plusieurs endroits des restes entre les pierres des fondations des murs latéraux. Ce pavé d'argile est plus élevé que les soubassements quadrangulaires des jambages de la porte, lesquels, par conséquent, n'étaient pas visibles dans le temps où cette porte servait. La rampe ci-dessus mentionnée (TU sur le plan VII et dans l'esquisse n° 166), construite en grandes pierres et couverte de grandes dalles, montait graduellement à ce pavé d'argile.

L'entrée du sud (NF sur le plan VII), que nous mîmes à jour à une profondeur verticale de 14 mètres au-dessous de la surface de la colline est beaucoup plus grandiose. Tandis que la porte sud-ouest est au niveau de l'Acropole et que le chemin montant qui y conduit (TU) part de la ville basse, la porte sud a été érigée au pied de la colline de l'Acropole, et le chemin recouvert d'argile battu qui passe sous cette porte ne commence qu'à partir de là à monter en pente douce jusqu'au niveau de l'Acropole plus élevée de 4 mètres. Ce chemin ou passage est signalé par les charbons de bois dont il est recouvert dans tout son parcours. Comme on le voit par l'esquisse ci-jointe n° 167, le plan de cette entrée ou porte forme un rectangle de 40 mètres de long et de 18 mètres de large, qui fait une saillie de 18 mètres sur le mur de l'Acropole. Par la force considérable des murs massifs (*xg* sur le plan VII et dans l'esquisse n° 167), qui ont de chaque côté une épaisseur

de 7^{m}, 50 et par les débris de briques et les poutres de bois calciné dont toute la porte était remplie, nous pouvons conjecturer avec certitude que les substructions en pierres calcaires, hautes de 4 mètres, étaient surmontées d'un énorme bâtiment de briques et de bois, sur la forme et la construction duquel nous ne sommes pas renseigné. Par contre, les substructions et le passage dans toute sa longueur sont relativement bien conservés. Les briques, dont la porte était remplie, avaient la longueur des briques de l'édifice B, c'est-à-dire 85^{mm} ; leur longueur était de 305^{mm}. Sans l'existence de ce bâtiment supérieur, nous ne pourrions pas expliquer l'incandescence qui a régné ici et qui a été tellement intense, que beaucoup de pierres sont entièrement calcinées et que la poterie est réduite en tout petits fragments ou fondue en masses informes.



N° 167. — Plan de la porte sud (NF sur le plan VII).
Echelle, 1 : 500.

Après avoir franchi la porte proprement dite (*fg* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII), qui était à deux entrées probablement, on pénètre dans le long passage qui suit la porte NF ; il a 3^{m},50 de large et monte graduellement jusqu'au plateau où se trouvent les principaux édifices de l'Acropole. Les parties sud de ses murs latéraux (*xg* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) sont bâties de petites pierres calcaires de forme plus ou moins polygonale, jointes avec un ciment grossier d'argile, de briques et de paille, lequel a été complètement cuit et ressemble au ciment employé dans l'édifice A. La partie nord (*i* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) des murs latéraux consiste en pierres plus petites, de forme plus rectangulaire, jointes avec un ciment d'argile de couleur plus claire, qui est parfaitement semblable au ciment d'argile de l'édifice B. (Je parlerai de deux édifices, A et B, dans les pages suivantes.) Les

côtés extérieurs des murs latéraux sont couverts d'un enduit d'argile en partie conservé. Ainsi bâtis, et leur côté intérieur étant vertical, ces murs n'auraient pas supporté un édifice supérieur, s'ils n'eussent été consolidés par des poteaux de bois (*zm* dans l'esquisse n° 167), qui étaient placés verticalement contre les murs à des intervalles de 2^m à 2^m,50 et dont on voit encore des restes considérables, mais carbonisés; nous reconnaissons aussi ces poteaux par les impressions qu'ils ont laissées sur les murs. Pour les affermir davantage, on les faisait entrer à une profondeur de 0^m,50 dans le pavé de la porte : ils devaient avoir une épaisseur de 0^m,20, car tel est le diamètre des trous dans lesquels ils ont été enfoncés. En différents endroits, la chaleur produite par la combustion de ces poteaux a été si intense que les pierres ont été réduites en chaux, et celle-ci, — par l'action de la pluie, — a formé avec l'enduit des murs une masse si dure et si compacte que nous avons eu la plus grande peine à la briser avec les pioches. Ces poteaux de bois avaient un double but, d'abord d'appuyer et de soutenir les murs en pierres calcaires, et, en second lieu, de supporter les traverses du plafond et l'édifice supérieur. Mais, malgré ces précautions, la partie nord de cette porte (*ii* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) paraît s'être écroulée un jour, ou au moins avoir été tout près de s'écrouler, car nous voyons, devant le côté est, un mur de charpentes, qui consiste en deux poutres mises l'une à côté de l'autre à des intervalles de 0^m,60, l'espace intermédiaire étant rempli de pierres calcaires. Tout le côté extérieur du mur de charpentes est recouvert d'un enduit d'argile et badigeonné d'une détrempe d'argile.

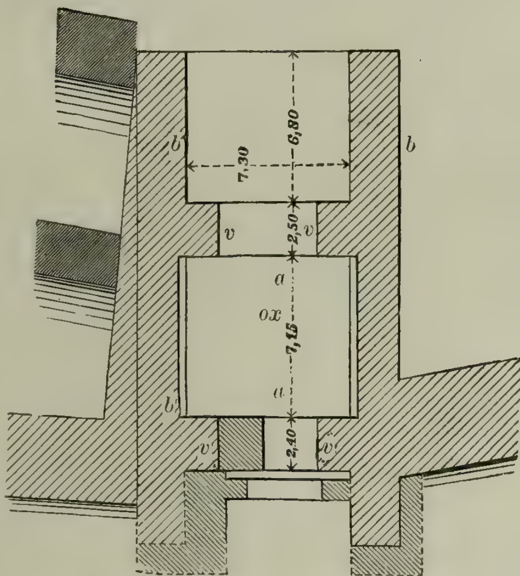
Dans la partie sud de la porte, où se trouve l'entrée (*fy* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII), la maçonnerie est composée de larges pierres jointes avec un ciment argileux pour obtenir une plus grande solidité. Il paraît même que, à cette fin, le mur a été cuit artificiellement, car le ciment d'entre les pierres est beaucoup plus cuit que l'enduit extérieur du mur.

Aussi loin que la porte était couverte par l'édifice supérieur, ses murs étaient verticaux; mais, à son extrémité nord (*k* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII), là où l'édifice supérieur se terminait et où le passage était à ciel ouvert, les murs latéraux étaient inclinés. On montait à gauche aux grands édifices par une rampe (*n* dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) pavée de grandes dalles; la rue proprement dite tournait à droite, mais nous n'avons pas pu reconnaître comment elle s'y terminait, car un édifice postérieur (C dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) de la deuxième ville, qui avait été bâti par-dessus la partie nord du passage, nous empêchait de faire des recherches dans cette direction.

J'ai mis à jour cette entrée sur une étendue de 45 mètres, et j'ai pu constater qu'à son extrémité inférieure (*q* sur le plan VII) le pavé d'argile

battue cesse et que la rue se prolonge sur le rocher nu dans la ville basse. Cette porte (NF dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) avait été détruite par le feu avant la grande catastrophe de la ville; elle n'avait jamais servi depuis et était restée toujours enfouie; l'édifice (C dans l'esquisse n° 167 et sur le plan VII) de la deuxième ville, qui a été bâti par-dessus ne peut laisser aucun doute sur ce fait.

Pour remplacer cette porte sud, une nouvelle et grande porte (OX sur le plan VII), dont la gravure ci-jointe n° 169, donne une bonne vue, fut érigée immédiatement à l'est, et nous l'appellerons la porte sud-est. Nous donnons son plan dans l'esquisse ci-jointe n° 168.



N° 168. — Plan de la porte sud-est (voyez OX sur le plan VII). Echelle, 1 : 333.

Cette porte n'a pu être mise à jour qu'en partie; car, à $1^m,50$ au-dessus d'elle, les troisièmes colons avaient bâti une nouvelle porte plus étroite, que nous aurions dû détruire pour excaver celle de la deuxième cité. Nous ne pouvons par conséquent décrire celle-ci qu'incomplètement. Sa largeur intérieure est de $7^m,50$, sa longueur est d'environ trois fois autant. Elle a deux entrées marquées par *a* dans l'esquisse n° 168, dans la gravure n° 169, et sur le plan VII. Le mur latéral sud-ouest est visible au premier plan dans la gravure n° 169, où il est indiqué par *b*, ainsi que dans l'esquisse n° 168; il est marqué *w* sur le plan VII. Les mêmes lettres marquent aussi le second mur latéral, qui n'a pu être mis à jour que sur un petit espace, et qui est visible plus en arrière. La maçonnerie de ces deux murs consiste en pierres calcaires non taillées; son épaisseur est de $2^m,50$. Les murs de traverse en saillie (*v* dans l'esquisse n° 168 et sur le plan VII) ont aussi $2^m,50$ d'épaisseur, ce qui est considérable. Cette porte est dirigée vers l'entrée des deux grands édifices A et B du côté nord.

Le grand mur de briques que nous avons déjà décrit (voyez NN sur le plan VII) est joint à cette porte, d'où il s'étend au nord-est. Ainsi, au lieu d'une seule porte, nous en trouvons trois. Mais je dois rappeler au lecteur que ces trois portes étaient celles de l'Acropole de

Troie, dont Homère n'a jamais eu l'occasion de parler. La Porte de Scées, je l'ai dit, était non pas dans la Pergame, mais sur le côté ouest de la ville basse, et c'était par elle qu'on descendait à la grande plaine[1]. J'ai prouvé dans les pages précédentes[2] que cette Porte de Scées est la seule porte de la ville basse mentionnée dans les poèmes, qu'il n'y a aucune allusion à d'autres portes, et que toutes les fois qu'Homère parle de portes (πύλαι), il indique par le pluriel les deux battants de la porte, et, par conséquent, une porte seulement. A cet égard, le Dr Dörpfeld appelle mon attention sur l'inscription du Parthénon (*Corpus inscriptionum atticarum*, II, 708, et Michaelis, *Parthenon*, p. 316), dans laquelle le pluriel Θύραι est employé pour la porte à deux battants de la *cella* du Parthénon, car nous avons ici une parfaite analogie avec l'interprétation précédente des πύλαι de Troie.

Comme on le voit sur le plan VII, il n'y a dans l'Acropole qu'un petit nombre de grands édifices; les deux plus remarquables, l'un que nous appelons A, l'autre B, sont du côté nord. La couche de ruines et de décombres calcinés, qui généralement est insignifiante dans la deuxième ville et n'a souvent qu'une hauteur de 0m,20, est beaucoup plus haute dans ces deux édifices, par la seule raison que les murs de briques de A ayant une épaisseur de 1m,45, ceux de B 1m,25, ils ne pouvaient pas être facilement détruits, et produisaient une masse de décombres très considérable, qui s'élève jusqu'à 1m,50.

A l'édifice A appartiennent les trois blocs de briques marqués H sur le plan III, que nous avions tenus en 1879 pour des restes de la grande muraille de la ville. Ces deux grands édifices de la deuxième ville, la ville brûlée, sont très probablement des temples : cela nous semble être prouvé d'abord par leur plan, car ils n'ont qu'une salle dans toute la largeur : en second lieu, par l'épaisseur relativement considérable de leurs murs, et troisièmement par ce fait qu'ils sont bâtis parallèlement l'un à l'autre, et ne sont séparés que par un corridor de 0m,50 de large; si c'était des maisons d'habitation il y aurait probablement un mur mitoyen, ce dont les temples anciens n'ont pas encore donné l'exemple. Tous les deux sont bâtis en briques, qui — comme celles des fortifications de la deuxième ville — n'ont été cuites qu'après la construction des murs. Ici, le sol étant plat, les murs pouvaient être cuits en même temps à l'extérieur et à l'intérieur; mais l'effet des bûchers allumés simultanément sur les deux faces des murs fut encore considérablement augmenté par les trous qu'on y avait ménagés dans toutes les directions. Quelques-uns de ces trous traversent les murs de part en part; d'autres, qu'on pourrait plutôt appeler des cavités, sont arrangés longitudinalement dans les côtés extérieurs des murs. La gravure n° 170, montre l'arrangement des uns et des

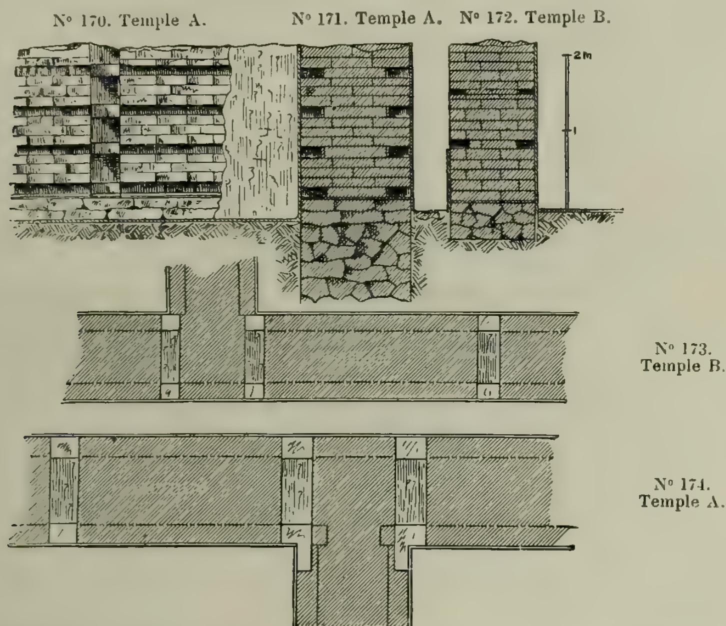
[1] *Il.* VI, 392, 393 :
εὖτε πύλας ἵκανε διερχόμενος μέγα ἄστυ
Σκαιάς—τῇ γὰρ ἔμελλε διεξίμεναι πεδίονδε.

[2] P. 184.



N° 169. — Vue des substructions de la porte sud-est; *b*, sont les murs latéraux; *a*, les murs de traverse avec les portails; *c*, est la substruction du propylée romain.

autres. Dans le temple A, les trous longitudinaux des côtés extérieurs des murs sont dans chaque quatrième assise de briques, de telle sorte que le trou le plus bas etait immédiatement au-dessus de la substruction en pierres (voyez les gravures n° 170 et n° 171). Ces trous ou *canaux longitudinaux* pénètrent dans le mur de $0^m,25$ à $0^m,35$, et ils ont $0^m,15$ à $0^m,25$, de haut. Les trous ou canaux transversaux sont arrangés dans les murs à des intervalles d'environ 4 mètres, de telle sorte qu'il s'en trouve invariablement un à chaque coin des salles. Ainsi les murs de



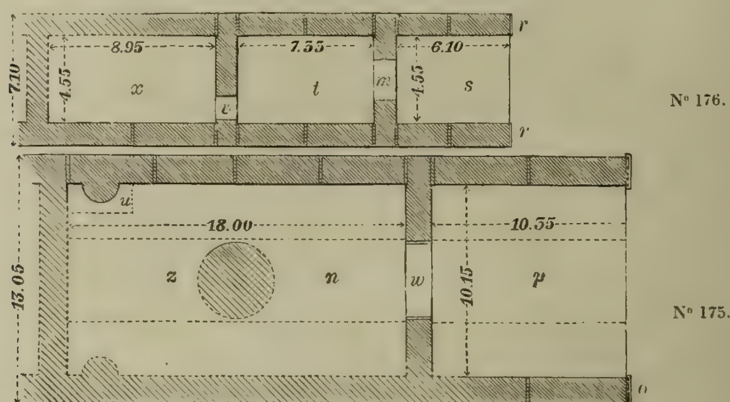
N° 170. — Côté extérieur d'un mur du temple A. montrant l'arrangement des canaux longitudinaux et de ceux qui traversent le mur. — N° 171. Section d'un mur du temple A, montrant l'arrangement des canaux longitudinaux. — N° 172. Section d'un mur du temple B, montrant l'arrangement des canaux longitudinaux. — N° 173. Plan d'un mur du temple B, montrant l'arrangement des canaux de travers. — N° 174. Plan d'un mur du temple A, montrant l'arrangement des canaux de travers.

traverse sont limités des deux côtés par ces canaux transversaux dans les endroits où ils rejoignent les murs latéraux (voyez la gravure n° 174). Au temple B, les canaux sont arrangés d'une manière semblable (voyez nos 170, 172, 173); la seule différence c'est qu'ici les canaux longitudinaux sont dans chaque sixième assise de briques (voyez n° 172), et les trous transversaux à des distances plus courtes, selon la longueur des salles.

Tous ces canaux longitudinaux, ainsi que les trous transversaux, avaient été remplis dans l'origine avec des troncs d'arbre; cela est prouvé avec la plus grande certitude par leur forme et par les empreintes que les branches ont laissées dans l'argile. Fait curieux pourtant, dans aucun des canaux ou trous nous n'avons pu découvrir la moindre trace de bois

carbonisé. Soit à dessein, soit par mégarde, dans quelques cas rares, ces trous ou canaux avaient été laissés ouverts après la cuisson artificielle des murs de briques; mais en général ils étaient remplis avec de la matière à briques cuite mêlée de morceaux de briques vitrifiées; ces derniers étaient probablement tombés des murs pendant l'opération de la cuisson, car nous y trouvons parfois un tesson.

Autre preuve que les murs avaient été bâtis en briques crues et qu'ils avaient été cuits après leur érection : le ciment d'argile entre les briques a été cuit exactement de la même manière que les briques elles-mêmes; puis les parties supérieures des murs ne sont cuites que très superficiellement, ce que prouve un fragment de mur transversal contenant des

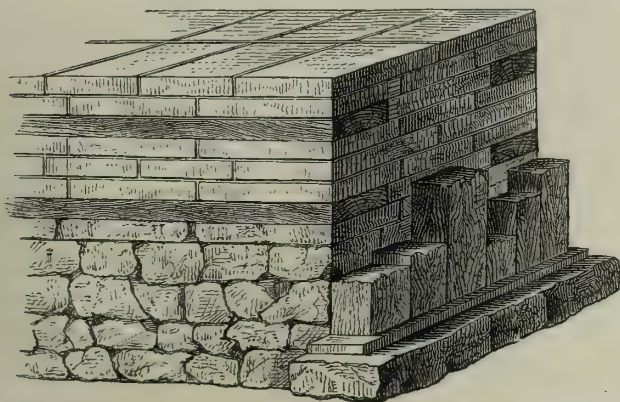


N° 175. Plan du temple A. — N° 176. Plan du temple B.

briques d'argile non cuites, et les parties supérieures des murs latéraux qui sont tombées dans l'intérieur et dont les briques sont restées crues.

Les fondations des murs de ce temple A consistent dans tout leur pourtour en murs de pierres calcaires non taillées, de 2m,50 de hauteur, recouverts de grandes plaques de pierre calcaire ou de grès, sur lesquelles reposaient les murs de briques. Ces fondations ressortent dans la partie sud-est de l'édifice de 0m,30 au-dessus du sol; mais, comme celui-ci monte graduellement vers le côté nord-ouest, les fondations arrivent à être de niveau. Les briques ont en moyenne 0m,45 de largeur, 0m,67 de longueur, et environ 0m,12 d'épaisseur. Avec cette proportion de 2 à 3, dans la largeur et la longueur des briques, les murs pouvaient être régulièrement construits; trois et deux briques avec les jointures, formant alternativement l'épaisseur du mur de 1m,45. La largeur des jointures varie de 0m,02, à 0m,04. La matière employée pour les briques est une argile jaune tirant sur le vert, mêlée de paille. Les murs étaient couverts, sur le côté intérieur comme sur le côté extérieur, d'un enduit de 0m,02 d'épaisseur qui consistait en argile et un crépi d'argile très

mince. Le sol consistait en une couche d'argile battue ayant de 5 à 15^{mm} d'épaisseur, faite avec l'enduit des murs, après que ceux-ci eurent été cuits. Pour cette raison, l'on trouve au-dessous du sol des restes de charbon de bois provenant de la cuisson des murs. Comme on le verra par l'esquisse ci-jointe nº 175, le temple A consiste en un *pronaos* ou vestibule, marqué *p*, ouvert du côté sud-est, et un *naos n*. Ce dernier est indiqué dans l'esquisse nº 175 comme ayant une longueur de 18 mètres, car, à côté du demi-cercle *u*, paraissaient être les restes d'un mur de traverse appartenant à l'édifice. Mais apres un nouvel examen très minutieux, et d'après l'arrangement des trous dans le mur latéral, mes archi-



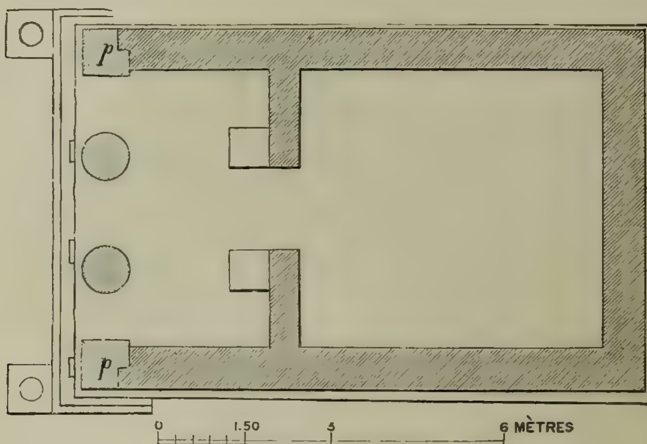
Nº 177. — Parastades (antae), consistant en six poteaux verticaux de bois, placées aux fronts des extrémités des murs latéraux du temple A [1].

tectes ont conjecturé, avec la plus grande probabilité, que la longueur du *naos n* a été d'un peu plus de 20 mètres, et que, par conséquent, la proportion de sa largeur et de sa longueur est exactement comme 1 : 2. Il n'est plus possible de décider s'il y avait encore une troisième salle du côté nord-ouest (correspondant à la division du temple B), la partie ouest de l'édifice ayant été détruite par la grande tranchée du nord.

Le *pronaos p* a 10^{m},15 de largeur, 10^{m},35 de longueur, et il est par conséquent carré. Le front des extrémités des murs latéraux *o* était revêtu de poteaux de bois verticaux (voyez la gravure nº 177); car, comme les murs consistaient en briques, leurs extrémités auraient pu être facilement détruites sans cette consolidation. Ces poteaux, au nombre de six, se dressaient à l'extrémité de chaque mur sur des socles de pierres non

[1] Les bandes horizontales foncées entre les assises, dans cette gravure nº 177, indiquent les canaux longitudinaux qui ont été remplis de bois et qui furent trouvés vides. La hachure de ces canaux vides n'est pas bien faite; elle aurait dû être beaucoup plus foncée.

taillées. Leurs parties inférieures, encore debout sur les socles, ont été conservées, mais dans un état de carbonisation. Chacun de ces poteaux avait environ 0m,25 de largeur, de sorte que les six poteaux couvraient exactement le mur épais de 1m,45. Nous voyons ainsi que les *parastades* ou *antae*, dont on se servait dans les temples grecs, mais seulement pour les décorer, étaient employées ici pour des raisons de construction : d'abord parce qu'elles servaient à protéger l'extrémité des murs contre un dommage direct, et en second lieu parce qu'elles servaient à rendre les murs assez forts pour supporter les grandes poutres du toit. Cette découverte de *parastades* dans leur forme originale et avec leur usage



N° 178. — Temple de Thémis, à Rhamnus.

primitif est d'un intérêt capital pour l'archéologie, d'autant plus que cette découverte a été faite dans la divine Troie.

Je dois à une communication de mon savant ami M. James Fergusson, de Londres, le plan ci-joint (n° 178) du temple de Thémis, à Rhamnus, qui offre un bon modèle d'ancien temple grec bâti en maçonnerie polygonale, auquel on a ajouté, probablement à une époque postérieure, et en tout cas dans un style postérieur, des *parastades* de pierres de taille. Ce plan est emprunté au volume des *Unedited Antiquities of Attica* (chap. VII, pl. I), publié en 1817 par la *Dilettanti Society* de Londres.

Nous n'avons pas pu constater s'il y a eu entre les *parastades* du temple A des colonnes de bois, dont nous aurions supposé l'existence d'après l'ouverture qui excède 10 mètres. Mais les socles qui auraient porté ces colonnes manquent. J'en peux dire autant des colonnes qui auraient dû se trouver à l'intérieur pour diminuer la grande portée du toit.

Du *pronaos* *p* on entrait dans le *naos* *n* par la porte *w* large de 4 mètres. Je l'ai dit, le *naos* a environ 20 mètres de long et 10m,15 de

large (voyez n° 175). Les côtés latéraux de la porte *w* étaient revêtus de madriers ayant 0m,10 de largeur, qui reposaient sur des socles de pierre plus petits que ceux des *parastades* aux extrémités des murs latéraux. Au centre du *naos*, il y a une élévation circulaire *z* d'environ 4 mètres de diamètre et de 0m,07 de hauteur; elle est en argile battue comme le plancher, et paraît avoir servi de substruction à un autel, ou de base à l'idole, mais nous ne pouvons pas l'affirmer avec certitude, la plus grande partie du cercle ayant été coupée par le grand fossé du nord. A l'extrémité nord-est du mur latéral de ce *naos*, il y a une fondation semi-circulaire *u*, dont nous ne pouvons pas expliquer l'usage, car la partie supérieure fait défaut.

Comme tous les édifices des villes préhistoriques de Troie, ce temple avait une toiture horizontale, construite avec de grandes poutres de bois, des madriers et de l'argile. Ceci est démontré par l'absence complète de tuiles, ainsi que par l'existence, dans l'intérieur de l'édifice, d'une couche d'argile de 0m,30 de haut, dans laquelle nous trouvons des poutres carbonisées et quelques grands morceaux de bois bien conservés; cette couche doit avoir appartenu à la terrasse horizontale qui couvrait jadis l'édifice et qui, dans la grande catastrophe, fut précipitée à l'intérieur. Ce genre de toiture est encore d'un usage général en Troade; dans les villages turcs comme dans les villages grecs, presque toutes les maisons ont des toits horizontaux qui sont faits au moyen de poutres de bois très fortes, de traverses plus petites, de joncs et d'une épaisse couche d'argile.

Comme je l'ai dit plus haut, le temple B est au nord-est du temple A et parallèle avec lui; il n'en est séparé que par un passage de 0m,50 de large (voyez la gravure n° 176). Ses murs étaient également bâtis de briques crues, qui furent artificiellement cuites lorsque les murs étaient déjà tout construits. Les murs ont une épaisseur de 1m,25; ils reposent sur des fondations de petites pierres non taillées, hautes de 0m,50 seulement, et non recouvertes de grandes plaques de pierre comme celles du temple A. La construction de ces murs de briques ressemble à celle des murs du temple A et n'en diffère que dans les détails. Les *antes*, *r*, sont formées de la même manière. Ce temple B a été bâti postérieurement au temple A, car son mur latéral sud-ouest n'a aucun enduit sur le côté extérieur, sa proximité immédiate du temple A le dérobant à la vue. Par contre, tout le côté extérieur du mur latéral nord-est du temple A est recouvert d'un enduit, qui doit nécessairement dater du temps où ce grand sanctuaire se trouvait seul ici, le temple B n'ayant pas encore été bâti. Il faut noter que le mur nord-est du temple B est beaucoup moins cuit que le mur sud-ouest, parce que, pour celui-ci, la chaleur de la cuisson doit avoir été plus intense à cause de la proximité de l'édifice A. Le passage étroit entre les deux temples était rempli de débris de briques cuites, parmi lesquels nous voyons un très grand nombre de briques

complètement vitrifiées, appelées en allemand *ziegelschlacken* (scories de briques). La matière des briques est identique avec celle des briques du temple A, et le ciment consiste en une argile mêlée de foin, qui présente après la cuisson une couleur beaucoup plus claire que celle des briques.

Le plan du temple B (voyez l'esquisse n° 176) consiste en trois parties : d'abord, le *pronaos*, *s*, qui a 6^{m},10 de longueur et 4^{m},55 de largeur et s'ouvre du côté sud-est ; ensuite la *cella* ou *naos* proprement dit, *t*, qui a 7^{m},33 de long sur 4^{m},55 de large, et qui communique avec le *pronaos* par une porte, *m*, de 2 mètres de large. Dans le coin ouest, une porte plus étroite, *v*, conduit à la troisième salle, *x*, laquelle a 8^{m},95 de long sur 4^{m},55 de large. Le plancher d'argile battue a été fait après l'enduit des murs, car on peut suivre cet enduit jusqu'à 0^{m},10 au-dessous du plancher. Comme l'enduit des murs se termine aux portes, et comme dans celles-ci il y a encore des restes de charbon de bois, il est évident que les côtés latéraux des portes étaient revêtus d'une autre matière, très probablement de bois.

Je noterai que, jusqu'à une hauteur de 0^{m},50 au-dessus du plancher, les murs de briques des deux temples ne sont pas vitrifiés ; nous expliquons ce fait par la chute des matériaux du toit, — argile et bois carbonisé, qui tombèrent dans l'incendie et recouvrirent les planchers jusqu'à cette hauteur. En beaucoup d'endroits, la partie supérieure des murs n'est pas vitrifiée, mais seulement fortement brûlée. Nous devons attribuer ce fait à la masse plus ou moins grande de bois brûlant qui est tombée en différents endroits.

La quantité de petites coquilles contenues dans les briques est très remarquable ; elles doivent s'être trouvées dans l'argile dont les briques étaient faites. Ces coquilles sont invariablement noires dans les briques cuites, tandis qu'elles ont gardé leur couleur naturelle dans celles qui ont échappé aux effets de la chaleur. Je ne crois pas qu'il y eût de quatrième salle du côté nord-ouest, les fondations existantes ne donnant aucune indication à ce sujet. Bien que la division du temple B en trois salles corresponde d'une manière frappante à la division de la maison de Pâris, selon la description d'Homère :

οἵ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλήν [1],

« ils (les architectes de Troie) lui bâtirent une chambre (*thalamos*), une salle (*dôma*) et un vestibule (*aulè*) », néanmoins les raisons données ci-dessus semblent prouver avec la plus grande probabilité que les deux édifices, B ainsi que A, étaient des temples. Ils ont été tous les deux

---

[1] *Il.* VI, 316. Je pourrais observer ici que les auteurs postérieurs emploient souvent αὐλή pour une maison d'habitation : voyez p. ex. Eschyle, Prométhée, 122 (éd. Tauchnitz), ἡ Διὸς αὐλή ; voyez aussi Monk sur Euripide, Hippolyte, v 68 (éd. Tauchnitz).

détruits dans une terrible catastrophe, en même temps que les autres édifices de la seconde ville.

A l'extrémité nord-ouest du temple B nous avons trouvé, au-dessous de son plancher d'argile battue, des restes de murs de maison plus anciens, qui ont évidemment appartenu à un édifice de la première époque de la deuxième ville. On peut suivre ces anciens murs jusque sous le plancher du temple A; ils sont indiqués sur le plan VII avec un coloris noir et par les lettres *va*. Ils doivent appartenir à un édifice qui existait ici avant l'érection des temples A et B. Le plan de ces anciens murs de maison aurait été impossible à établir sans détruire les deux temples ; aussi y avons-nous renoncé.

Comme je l'ai déjà dit, entre les deux temples A et B et la porte sud-est (OX sur le plan VII), nous avons découvert les restes d'un édifice, érigé justement au-dessus de l'entrée de la porte sud, et marqué sur le plan VII par la lettre C; il était dans un état très ruiné, les maisons de la troisième ville ayant été bâties, dans cet endroit, à $0^m,20$ seulement au-dessus du niveau de la deuxième ville ; aussi ne connaissons-nous pas bien le plan de cet édifice. La partie la mieux conservée est le vestibule *wv*, qui a $3^m,13$ de large; les extrémités nord-ouest de ses murs latéraux, *g*, sont pourvues de *parastades* de bois semblables à celles du temple A (voyez la gravure n° 177); chaque extrémité de mur latéral, large de 1 mètre, avait probablement quatre poteaux de bois verticaux reposant sur un bloc énorme de pierre calcaire très dure, bien taillé et bien poli, et creusé avec art. Comme dans les temples A et B, ces poteaux de bois renforçaient les extrémités des murs de briques qui autrement n'auraient pas eu assez de solidité; ils servaient en même temps à soutenir le toit. A une distance de $2^m,50$ des *parastades, g*, on voit un bloc bien taillé et bien poli de pierre calcaire très dure, ayant $2^m,65$ de long, sur $1^m,20$ de large, qui gît en travers du vestibule de l'édifice C et remplit toute la largeur de ses murs latéraux ; sur son côté sud-est, nous voyons une entaille. Fort probablement ce bloc remarquable formait le seuil d'une grande porte qui existait ici; mais nous ne pouvons pas l'assurer avec certitude, les murs latéraux étant entièrement détruits dans les endroits où la porte aurait pû se trouver.

Nous avons supposé d'abord que cet édifice formait une partie séparée dépendant des deux temples. Mais nous avons été pris de doute à cet égard en découvrant sur le côté nord plusieurs chambres *zy*, qui y sont jointes, et dont nous n'avons pas pu constater l'étendue. Dans toutes les pièces de cet édifice, le plancher consiste en argile battue, qui avait été artificiellement cuit, et qui s'étendait par-dessus le grand seuil et par-dessus les socles des *parastades,* lorsque ceux-ci ne portaient pas encore les poteaux de bois.

Comme on le voit sur le plan VII, la partie nord-est de l'Acropole est occupée par une quantité de murs de maison (indiqués par la lettre W

sur le plan VII) dont quelques-uns se profilent parallèlement aux temples, dont d'autres font angle droit avec eux, mais ne présentent plus que des fondations de pierres calcaires cimentées avec de l'argile. Les troisièmes colons avaient ici bâti leurs maisons immédiatement au-dessus des édifices de la deuxième ville, et les avaient si complètement détruits, qu'il est presque impossible de déterminer un plan. Nous reconnaissons du moins qu'il existait ici un édifice très vaste contenant plusieurs grandes salles.

Nous sommes mieux renseignés sur le grand édifice qui occupait toute la partie ouest de l'Acropole, bien que, là aussi, tous les murs aient été détruits, soit dans la grande catastrophe, soit par les troisièmes colons lorsqu'ils ont bâti leur ville. Parmi les murs de la deuxième ville, que nous avons mis à jour dans la partie ouest de la citadelle au-dessous de ceux des troisièmes colons, nous devons distinguer deux différentes espèces de murs, que — nous l'avons dit — nous avons indiquées sur le plan VII par des coloris foncés et rouges. Les murs du coloris foncé sont les plus anciens : ils appartiennent à l'époque où la porte sud-ouest de la deuxième ville n'avait qu'une entrée RC. Les murs rouges ont été érigés plus tard, et ils sont en tout cas contemporains de l'extension de la porte sud-ouest. Bien que nous ne puissions pas reconstruire complètement le plan du plus ancien édifice d'après ce qui reste des murs, nous reconnaissons pourtant qu'il était composé de plusieurs salles (marquées D sur le plan VII) longues et larges de 5 à 7 mètres, et groupées autour d'une salle ou cour rectangulaire intérieure (indiquée par E) de 11 mètres de long sur 7^{m},50 de large. Dans le coin nord de cette grande salle E, on voit le puits hellénique *tz* bâti de pierres calcaires jointes avec de la chaux.

Comme je l'ai déjà dit, lorsque la porte sud-ouest RC dut être pourvue d'une seconde issue, FM, ce grand édifice dut subir des changements, parce que les murs latéraux *dz* de la nouvelle issue FM passaient par-dessus quelques-uns des murs de substruction *lm*. L'édifice (les murs rouges sur le plan VII) fut reconstruit avec une orientation un peu différente, et même une moitié s'éleva au nord-ouest *rx*, et l'autre moitié au sud-est *rb*, avec une place libre entre les deux pour donner accès à la porte. Comme celles qui les avaient précédées, ces habitations semblent avoir consisté en une suite de salles. Nous reconnaissons que cette reconstruction a eu lieu en même temps que l'extension de l'Acropole au sud et à l'est, à ce fait qu'un mur de l'édifice sud-est passait à travers le fondement de l'ancien mur de fortification (*c* sur le plan VII et dans la gravure n° 162). Je prie le lecteur de remarquer que les fronts des extrémités de cet édifice avaient aussi des *parastades* de bois reposant sur des blocs bien taillés et bien polis de pierre calcaire dure (*d*,*d* sur le plan VII), dont on voit l'un, *d*, encore à sa place sur l'ancien mur de fortification *c*.

Par conséquent, tous les édifices de l'Acropole de la deuxième ville avaient la même architecture; mais, pour la plupart, ils avaient aussi le même mode de construction, car les fondations de tous consistaient en pierres calcaires cimentées avec de l'argile; les murs proprement dits étaient en briques et les toits en terrasses étaient faits de poutres de bois, de joncs et d'argile. Dans plusieurs salles de ces édifices, nous voyons des aires bien faites, pavées en petits cailloux, ou en argile mélangée de très petits cailloux, ou seulement en argile battue : dans ce dernier cas, les aires ont presque toujours été vitrifiées par le grand incendie. Nous n'avons trouvé qu'une seule aire d'argile recouverte de plaques de schiste vert. La grandeur de la catastrophe, dans laquelle la deuxième ville a péri, nous est attestée par ce fait que la plupart des édifices ont été détruits jusqu'à leurs fondations, et que des masses immenses de débris de briques vitrifiées et de poutres de bois carbonisées sont amoncelées dans les grands édifices et entre les portes. Dans les endroits où le bois donnait un aliment abondant au feu, comme, par exemple, près des *parastades* et des portes, les murs de briques ont été complètement fondus et transformés en une espèce de verre métallique spongieux. Du côté nord, les aires d'argile ressemblaient à une espèce de couverture vitrifiée qui n'était interrompue que par les murs des maisons.

J'ai trouvé dans les décombres de la deuxième ville de grandes masses de plaques de schiste vert qui doivent avoir servi jadis à paver les aires des maisons et peut-être aussi les rues; mais, fait curieux, la susdite aire, dans l'édifice *rx*, à l'ouest de l'Acropole, est la seule qui en soit encore couverte, et ce n'est que dans une chambre de l'édifice C que j'ai trouvé quelques plaques encore à leur place.

Presque toutes les plaques de schiste étaient en petits morceaux, ce que nous attribuons à la grande chaleur qui doit avoir régné dans la catastrophe de la deuxième ville. Cette chaleur a fait éclater presque toutes les plaques minces et les a colorées en rouge.

Rien de plus intéressant que l'examen des décombres calcinés dans les maisons brûlées : une chambre qui est immédiatement au nord-ouest du puits [1] peut être facilement examinée par les visiteurs, qu'éclairera la description suivante de M. Burnouf [2] :

« I — *L'aire.* Le sous-sol est formé de couches superposées et compactes contenant de la terre, des cendres, des os, des coquilles, des pierres et d'autres débris. Ce sous-sol a de $2^{m},44$ à 3 mètres d'épaisseur dans la grande tranchée. L'aire établie sur ce sous-sol est faite de briques écrasées et comprimées; son épaisseur est de $0^{m},05$. Les matériaux embrasés qui, dans l'incendie, sont tombés sur le sol, ont d'abord

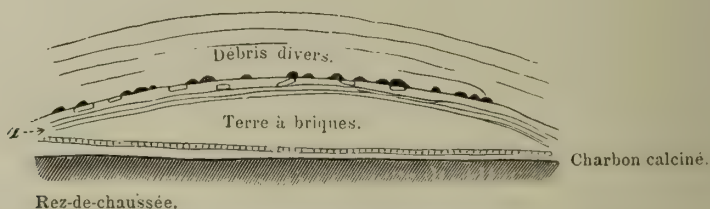
---

[1] Marqué *az* sur le plan I et *tz* sur le plan VII.

[2] Voyez la coupe, n° 178ª.

vitrifié la surface de l'aire sur $0^m,001$ ou $0^m,002$ de profondeur (cette couche mince est d'une couleur verdâtre); secondement elle a complètement cuit la couche de briques écrasées sur une profondeur de $0^m,002$ aussi (cette couche est légèrement jaune); enfin, elle a atteint le sous-sol et l'a noirci à une profondeur de $0^m,10$ à $0^m,15$.

« II. — *Les décombres.* Sur l'aire en briques : 1° une couche uniforme d'un charbon très léger, épaisse de $0^m,01$ à $0^m,02$; 2° une couche de terre à briques qui, au centre, a $0^m,50$ d'épaisseur : ceci prouve qu'au milieu de la chambre cette matière était en beaucoup plus grande quantité que partout ailleurs; c'est la partie inférieure de cette terre à briques qui, par sa chaleur, a vitrifié la surface de l'aire. Par-dessus s'étendent des couches de couleur brunâtre ou plus claire formant l'arc de cercle; la première est brune; 3° une couche intermittente de morceaux de charbon aplatis, longs et larges de $0^m,10$ à $0^m,12$; 4° une couche bigarrée, épaisse de $0^m,70$ à $0^m,80$ consistant en argile et en substances



N° 178 *a*. — Coupes d'une chambre d'une maison brûlée au Nord du puits *az* sur le plan I, *tz* sur le plan VIII.

noires, brunes, grises ou rouges, plus ou moins mêlées avec de la paille. Cette couche contient des fragments de poterie, des coquilles, des os, etc. Cette dernière couche semble provenir du toit en terrasse; les grands morceaux de charbon représentent les poutres et les solives. Les couches inférieures de terre légère sont tombées d'abord à travers les charpentes brûlantes; elles semblent être provenues du plancher dont le bois léger a produit la première couche de débris. Ainsi la maison semble avoir eu probablement un rez-de-chaussée et un étage supérieur. »

Tous les planchers des étages supérieurs, et même les terrasses au haut des maisons, consistaient en poutres placées les unes à côté des autres et couvertes d'une couche d'argile bien égale qui remplissait les interstices des poutres et présentait une surface unie. Cette argile semble avoir été plus ou moins fondue par la combustion des poutres et avoir coulé. De fait, nous ne pouvons pas nous expliquer autrement la présence dans les ruines d'une masse énorme de blocs vitrifiés qui sont tantôt informes, tantôt coniques et souvent épais de $0^m,12$ à $0^m,15$. Mon regretté ami feu le Dr Edward Moss, chirurgien en chef à bord de la frégate

Research en station dans la baie de Besika, et qui, plus tard, comme chirurgien en chef à bord de la frégate *Atalanta* périt avec ce navire infortuné, visita souvent mes fouilles en octobre et en novembre 1878; il soutenait que ces aires vitrifiées étaient le fait de la chaleur intense sur la surface de l'argile, la paille dont celle-ci était toujours mêlée fournissant la silice pour la formation d'un verre d'alumine. Il m'apprit, en outre, qu'il avait exposé à la chaleur blanche un fragment de cette argile, et même quelques morceaux de la plus grossière poterie, et qu'ils s'étaient vitrifiés aux angles.

A défaut de caves, les rez-de-chaussée des maisons d'habitation servaient de magasins ou de dépôts. Cette pratique d'employer le rez-de-chaussée comme dépôt paraît avoir existé du temps d'Homère, parce que nous voyons dans l'Iliade[1] que Hécube *descend* au dépôt où étaient emmagasinés les vêtements artistement brodés. Si le dépôt eût été à l'étage habité par la famille, le poète n'aurait pas dit que la reine descendit.

Si on nous demande : est-ce qu'un de ces grands édifices de la deuxième ville est le palais de Priam décrit par Homère[2]? « Mais quand il vint à la maison splendide de Priam ornée de corridors bien polis dans lesquels il y avait cinquante chambres de pierres polies, l'une auprès de l'autre. Là reposaient les fils de Priam avec leurs femmes légitimes. Vis-à-vis, de l'autre côté de la cour, il y avait l'une auprès de l'autre douze chambres couvertes de pierres polies. Là dormaient les gendres de Priam à côté de leurs chastes épouses, » nous répondrons qu'Homère ne peut jamais avoir vu la Troie dont il chante la fin tragique, parce que, de son temps, et probablement plusieurs siècles avant lui, la ville qu'il glorifie était enfouie sous des monceaux de décombres. De son temps, les édifices publics et probablement aussi les palais des rois étaient bâtis en pierres polies. Il attribue par conséquent la même architecture à la maison de Priam.

« L'architecture des maisons de cette deuxième cité est, comme Virchow[3] l'observe, le prototype exact de l'architecture encore en usage dans les villages de la Troade. Si, traversant un de ces villages, nous pénétrons dans une ou plusieurs maisons, nous sommes frappés de diverses particularités qui correspondent à ce que nous voyons dans la

---

[1] VI, 288, 289 :
αὐτὴ δ' [Ἑκάβη] ἐς θάλαμον κατεβήσετο κηώεντα,
ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν...

[2] *Il.* VI, 242-250 :
ἀλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ' ἵκανεν,
ξεστῇς αἰθούσῃσι τετυγμένον—αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ παῖδες
κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν
κουράων δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς
δώδεκ' ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ γαμβροί
κοιμῶντο Πριάμοιο παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν.

[3] Voyez sa conférence au Congrès anthropologique à Strasbourg, 13 août 1879, et son ouvrage *Beiträge zur Landeskunde der Troas*, Berlin, 1879.

ville ancienne. Nous ne devons pas nous en étonner, mais considérer d'abord que l'insalubrité de la plaine de Troie s'est opposée à toute grande colonisation, que l'on n'y trouve ni restes importants d'établissements anciens, ni villes modernes de quelque étendue; qu'il n'y existe, au contraire, que de pauvres petits villages dont dépendent de vastes terrains; de plus, que les habitants n'ont guère contribué à y introduire de nouvelles cultures. Ils ont peu de relations au dehors; les routes, dans le sens moderne du mot, n'existent pas et n'ont probablement jamais existé dans la plaine de Troie. Ce fait s'accorde avec la nature propre du sol, qui presque partout a engendré la malaria. Mais en proportion des difficultés qu'oppose le sol à une colonisation plus grande, à une agriculture perfectionnée, et en général au développement de tous les arts de la paix, dans cette proportion, dis-je, les habitants, bien que sédentaires, ont toujours préféré à tout autre travail le soin des bestiaux. Cette circonstance encore explique la perpétuité des habitudes primitives. Les bergers ont moins d'exigences pour leur installation domestique que les agriculteurs et les artisans. Ils vivent beaucoup en plein air; la maison est d'un intérêt secondaire pour eux. Les troupeaux des Troyens d'aujourd'hui consistent, comme aux temps chantés par Homère, en chevaux, moutons et chèvres; les bêtes à cornes et les porcs, surtout ceux-ci, sont en proportions bien moindres. Mais les chevaux sont si nombreux que la description homérique de la richesse du roi Erichthonius, qui avait 3,000 juments, est encore applicable à certaines régions. Il y a certainement en Troade plus de chevaux que d'hommes; il est toujours facile de s'y procurer une monture.

« Grâce à cet ensemble de circonstances, l'ancienne architecture s'est conservée. Sur le sol nivelé, les murs des maisons bâties en pierres telles qu'elles sortent de la carrière ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de la taille d'une homme. Ces murs renferment des magasins qui servent de celliers aussi bien que d'étables ou d'écuries pour les animaux domestiques. Les moutons et les chèvres ne sont pas logés dans ces étables; on les abrite pendant l'hiver et les très mauvais temps sous des hangars ou des abris demi-clos. Les chameaux restent en plein air; on peut les voir couchés la nuit en grandes troupes dans les cours, dans les rues ou sur les places publiques, portant toujours sur leur dos ces attaches de bois sur lesquelles on fixe la selle et le bagage. Les écuries sont donc réservées pour les chevaux et les vaches, quelquefois aussi pour les porcs.

« Au-dessus de ce rez-de-chaussée de pierre s'élève l'étage qui sert d'habitation, le *bel étage* comme on dit ici. Ses murs consistent en briques de terre, beaucoup plus grandes que les nôtres; ce sont de grandes plaques quadrangulaires qui ont parfois 0^{m},315 de longueur et de largeur, et 0^{m},075 à 0^{m},100 d'épaisseur. Elles sont ordinairement à demi cuites ou même simplement séchées au soleil.

L'argile dont elles sont faites a été pétrie d'avance avec de la paille hachée telle que la produit le mode de battage usité dans le pays. L'argile est employée comme la fournissent les terres grasses du pays. La boue des rues, si abondante dans la saison des pluies, sert de ciment. La matière première de ces briques et de ce ciment n'est donc pas très différente, mais le mélange de paille hachée fait reconnaître aisément l'argile à briques, et la rend d'une teinte plus claire, tandis que le ciment fait de boue est d'une couleur foncée, grise ou bleuâtre, et d'une pâte plus unie.

« Les enceintes de cours et de jardins sont construites de la même façon ; rarement sont-elles en pierres, et, dans ce cas, elles offrent des fragments de maisons ou de temples antiques, des blocs de marbre portant parfois des inscriptions. Toutefois, la brique est la matière la plus employée. Le sommet des murs est protégé par un chaperon qui varie selon les lieux, mais qui est presque toujours de nature végétale. Sur le bord de la mer, ce sont des herbes marines ; près des forêts, des écorces d'arbres ; ailleurs, des roseaux et des arbustes. Ces murs de cours et de jardins se raccordent en général avec la maison, et, comme ils dépassent de beaucoup la hauteur d'un homme, l'ensemble présente l'aspect d'une petite forteresse.

« Des murs d'argile sont naturellement peu solides ; par bonheur, il ne pleut pas beaucoup en Troade, la saison sèche y dure plus qu'ailleurs et elle est tempérée jusqu'à un certain point par les vents de mer qui règnent presque toujours, circonstance qui rend le climat très agréable même par la chaleur. Si, d'une part, la sécheresse conserve les murs d'argile, d'autre part ils sont préservés par l'avance du toit et encore par les galeries construites tout autour du *bel étage,* particulièrement du côté de l'ouest.

« Cette manière de bâtir explique plusieurs choses ; les habitants n'ont pas besoin de pénétrer directement au rez-de-chaussée ; ils y descendent de l'étage supérieur comme dans une cave ; aussi est-il ordinaire que le mur de pierre se continue sans interruption, et que l'habitation n'ait d'autre porte d'entrée que celle de la cour. On arrive dans la maison par un escalier conduisant à la fois dans l'intérieur et sur la vérandah commune que supporte le mur de pierre au niveau du *bel étage.* C'est là que se font beaucoup de travaux domestiques et que se tiennent les hôtes de la maison pendant les heures chaudes de la journée.

« Ce pays étant fort négligé, on va rarement à la recherche de telles maisons en ruines, de ruines modernes en réalité. Pour moi, j'en ai trouvé des exemples à Yerkassi Kioi, en face d'Hissarlik, à l'ouest de la plaine où ce village forme le point dominant du paysage. Il y a là un grand vieux château bâti par un Arménien qui, après en avoir fait une sorte de forteresse a jugé prudent de quitter ce pays dangereux ; cette

propriété a passé alors pour très peu d'argent dans les mains du gouvernement turc. C'est aujourd'hui une ferme dont profitent le ministre de la guerre, ou plutôt le chef de l'artillerie et aussi les soldats. Il en est résulté que presque tous les habitants ont abandonné leurs maisons et qu'elles tombent en ruines. Yerkassi Kioi est donc un excellent point de comparaison avec Hissarlik.

« Quand il pleut en Troade, il pleut à torrents. Si le toit de la maison vient à être emporté, la pluie délite peu à peu les briques d'argile et bientôt il ne reste que le mur de pierre qui finit par se désagréger aussi. Les ruines de Yerkassi Kioi présentaient donc le même aspect que celles d'Hissarlik mises au jour par les fouilles.

« Dans la maison du roi[1], les murs de pierres sont relativement élevés et construits avec plus de soin, mais ils sont faits de pierres irrégulières et non taillées. Les matériaux ne provenaient pas de loin. Tout ce massif montagneux, sur le dernier contrefort duquel Hissarlik est situé, consiste en calcaire tertiaire et surtout en calcaire d'eau douce qui forme des couches horizontales. On en détache aisément de grands morceaux, et ces morceaux, tels qu'ils arrivaient de la carrière, servaient aux constructions des plus antiques cités d'Hissarlik. Les pierres, destinées à former les angles étaient seules un peu travaillées. Quant au reste, il n'y a pas trace d'une taille quelconque pour en régulariser la forme, ou en aplanir les surfaces. Partout on trouve les pierres à l'état brut, et l'usage de s'en servir ainsi a passé sans interruption aux habitants actuels de la Troade.

« La plupart de ces murs de maison forment des carrés longs sans solution de continuité ; d'autres ont une porte. Les premiers étaient évidemment des magasins dans lesquels on descendait par en haut, c'est-à-dire de l'intérieur de la maison. Dans ces retraites, plus ou moins pareilles à des celliers, on trouve des jarres, si grandes qu'un homme debout s'y cache tout entier, et pourtant disposées par rangées de cinq ou six. Beaucoup ont été détruites par la chute des étages supérieurs ; un petit nombre seulement est resté intact. Quelques-unes des jarres étaient à demi pleines de grains brûlés, mais on peut affirmer que toutes servaient à conserver les aliments, le vin et l'eau. Ces rez-de-chaussée doivent donc être considérés comme des magasins où les habitants de la maison serraient tout ce dont ils avaient besoin pour leur subsistance. L'habitation proprement dite était évidemment au *bel étage*, et par conséquent dans ces

[1] Je dois appeler l'attention du lecteur sur le fait que mon collaborateur, le professeur Virchow, a tenu ce discours en 1879, quand nous croyions encore que la troisième cité était la cité brûlée et que la plus grande des maisons de celle-ci (marquée H.S. sur les plans I et VII) était la maison du chef ou roi de la ville. Mais nous sommes revenus sur cette opinion en découvrant, en 1882, que la ville brûlée était la seconde ville, dont chaque édifice est beaucoup plus grand que la maison de la troisième ville attribuée d'abord au chef ou roi : la description des maisons se rapporte donc plutôt à celles de la troisième qu'à celles de la deuxième ville.

chambres dont les murs étaient tout en briques. Un détail nous restait encore inexpliqué : sur plusieurs points, nous trouvions dans les murs de grands creux quadrangulaires ou cubiques remplis de matières brûlées, surtout de matières végétales. L'énigme fut résolue quand je vis l'arrangement intérieur des maisons actuelles où le foyer est une niche pratiquée dans le mur; on peut donc supposer que les foyers étaient construits de la même manière dans la cité brûlée d'Ilion.

« Mais, dans beaucoup d'endroits, des murs entiers sont à l'état de masse informe, et cela sous deux influences, celle du feu et celle de l'eau.

« Les briques exposées à l'incendie ont subi différents degrés d'altération; nous voyons là depuis les moindres effets du feu jusqu'aux effets les plus complets. Très fréquemment des masses d'argile considérables, plus ou moins pénétrées par la chaleur intense de l'incendie, ont été réduites en pâte visqueuse ou liquide par la fusion. Pour la plupart, les briques d'argile sont seulement recouvertes d'une sorte de glacis, parfois l'intérieur aussi est vitrifié, ou bien à l'état de pierre ponce et boursoufflé comme une éponge. Enfin, dans beaucoup d'endroits, les briques n'ont subi qu'un petit changement analogue à celui qui se produit dans nos fours à brique. Ces masses brûlées s'étendent très loin, elles sont entassées les unes sur les autres d'une manière étonnante. L'incendie qui a détruit la cité presque tout entière a dû être terrible.

« L'autre sorte de changement que les briques ont subi a été leur décomposition telle que je l'ai vue à son premier degré dans les ruines de Yerkassi Kioi. Lorsque les toits eurent été effondrés et brûlés, la maçonnerie fut exposée à toutes les influences atmosphériques, et, peu à peu, les briques se ramollirent et se délitèrent, formant de leur substance même ces masses de terre non stratifiées qui se sont accumulées sur certains points en quantités surprenantes et qui ont pénétré tous les restes d'édifices.

« On trouve dans les ruines et dans les couches de décombres d'Hissarlik beaucoup de détritus de nourriture, dont les mieux conservés sont naturellement les coquillages. J'ai fait une collection aussi complète que possible de toutes les espèces ainsi trouvées, et M. von Martens a eu la bonté de les déterminer[1]. Un regard sur cette collection suffit à montrer que les Troyens se nourrissaient très délicatement. Les moules et surtout les huîtres sont en si grande abondance qu'elles forment à elles seules des lits entiers. On ne s'en étonnera pas si l'on pense à ce qu'il faut d'huîtres pour satisfaire l'appétit d'un seul consommateur à un seul repas.

« On trouve déjà de semblables coquillages dans les décombres de la première cité. J'en ai même recueilli quelques échantillons près du sol vierge. Les coquillages qu'on mangeait ici dans l'antiquité sont pareils

---

[1] Voyez, pp. 144-146, les noms de toutes les espèces recueillies par le professeur Virchow.

à ceux qui se consomment encore sur les rivages de l'Hellespont et que nous avions souvent sur notre table. Le Cardium spécialement se mange presque toujours cru et j'ai vu des monceaux de ses coquilles vides sur les bords du Kalifatli Asmak. Elles sont aussi très abondantes dans la cité brûlée, et, comme les écailles d'huîtres, pour la plupart noircies par le feu. J'ai rarement trouvé les deux valves réunies. Si les coquilles de Cardium tiennent une place importante parmi les restes de cuisine, ce sont pourtant les huîtres qui dominent généralement dans toutes les cités préhistoriques d'Hissarlik.

« Il n'en est pas de même des coquilles destinées à la parure; outre la Colombelle, le Trochus et le Pectunculus, qui ont été perforés à la bouche, comme les coquilles trouvées dans certaines cavernes du sud de l'Europe, je dois mentionner tout particulièrement la Pourpre. Cette coquille se présente surtout dans la couche supérieure, au-dessous du mur de Lysimaque, et répond à une époque où la poterie peinte était en usage. J'ai constaté, sur un point, toute une couche exclusivement formée de Murex coupés et écrasés; ailleurs, mais rarement, ils étaient mêlés à d'autres débris. Les restes de poisson sont également d'une abondance extraordinaire; les écailles, les petites arêtes, les vertèbres, etc., surtout celles de Percoïdées, se sont accumulées parfois jusqu'à l'épaisseur d'une main. Nous avons rencontré, mais rarement, des vertèbres de grands thons et de requins. A ma grande surprise, les restes de tortue faisaient défaut.

« Cet animal (selon M. Peters, *Testudo marginata,* Schöpf) est si abondant en Troade qu'on ne peut faire un pas sans le rencontrer. Sur les bords des rivières, dans les rivières mêmes, dans les champs, dans les bruyères on en voit beaucoup, surtout quand le soleil brille, et dans la saison de l'accouplement on voit des scènes ridicules entre les rivaux. Les habitants du pays ne pensent pas à les manger, ni à utiliser leur écaille; il pouvait en être de même autrefois.

« Les os de grands vertébrés abondent dans les ruines d'Hissarlik, ceux d'oiseaux sont rares, et malgré mes soins je n'en ai recueilli qu'un petit nombre. M. Giebel de Halle, qui les a déterminés avec beaucoup de complaisance, a reconnu ceux du *Cygnus olor,* de l'*Anser cinereus,* et de l'*A. segetum,* et aussi d'une petite espèce de Faucon ou Circus, tous oiseaux sauvages; quant aux oiseaux de basse-cour, je me suis vainement efforcé d'en recueillir les moindres débris, déception d'autant plus inattendue que j'avais vu dans la collection de M. Calvert, à Thymbré (Batak) un œuf trouvé à Hanaï Tepah qui ressemblait à un œuf de poule. Il faut donc croire qu'on n'élevait pas de volaille à Hissarlik[1].

« Quant aux os des mammifères domestiques, il s'en trouvait à tous

---

[1] M. Virchow paraît avoir oublié que la poule domestique n'a été introduite en Asie Mineure et en Europe que très tard et pas avant la domination perse. Voyez V. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, pp. 280 et suiv. de la 3e édition.

les étages du terrain, mais en quantité assez petite pour donner à croire que ces habitants d'anciennes cités n'étaient pas grands mangeurs de viande ; néanmoins tous les musées de l'Europe pourraient se fournir ici d'échantillons. Comme ces os pour la plupart étaient brisés et que mes recherches n'avaient pas l'ostéologie pour objet, je n'ai rapporté que des pièces faciles à déterminer, des mâchoires, par exemple, et en petit nombre. On peut constater, d'après mes échantillons, que le mouton et la chèvre sont les animaux le plus fréquemment représentés ici, le gros bétail ne venant qu'après. Les restes de cochons, de chevaux, et de chiens sont rares ; cependant, on ne peut douter que ces anciennes cités ne possédassent, à l'exception du chat, toutes nos espèces domestiques, sauf à ce que le bœuf fût une nourriture d'exception, le mouton et la chèvre une nourriture habituelle. La présence du chien et du cheval ne prouve pas qu'on les mangeât, mais seulement que les habitants ne prenaient pas la peine de jeter les carcasses hors des murs.

« Les mammifères sauvages m'ont fourni beaucoup d'os de lièvres et de cerfs et beaucoup de cornes de daims et de défenses de sangliers ; en général, l'étude des objets de provenance animale recueillis dans les couches d'Hissarlik montre la fixité de la manière de vivre en Troade. De nos jours encore, comme on l'a déjà dit, les troupeaux de moutons et de chèvres d'abord, puis ceux de chevaux et de gros bétail, forment la principale richesse des habitants du pays. Les chameaux et les buffles furent introduits plus tard, et sont généralement la propriété des gens riches ; les paysans s'en passent.

« Avec les os, on faisait quantité de petits instruments, surtout des grattoirs, des alènes et des aiguilles ; mais la forme en est si commune qu'ils pourraient provenir tout aussi bien d'autres établissements préhelléniques. Rien n'est plus facile que de recueillir ici une collection d'instruments d'os et de pierre, qui, fussent-ils les seuls témoignages de l'industrie locale, suffiraient à classer ces diverses couches de ruines des commencements de la civilisation.

« Les aliments de nature végétale trouvés en quantités surprenantes nous prouvent que cet emplacement fut habité dès l'origine par une population sédentaire, c'est-à-dire agricole. On a trouvé dans la cité brûlée de très grandes quantités de grains carbonisés formant des couches entières cohérentes entre elles, tantôt horizontales, tantôt prouvant par leur position que le grain était tombé d'étages supérieurs ; c'est ainsi que le fond de quelques-unes de ces niches qui ressemblent à des cheminées était rempli de grains brûlés, où dominait le froment. Les grains sont si petits qu'ils ressemblent beaucoup au seigle[1]. Plus rarement, et à

---

[1] Le Dr Wittmack (*Monatschrift des Vereins zur Beförderung des Gartenbaues in den Königl preussichen Staaten*, octobre 1879) a examiné ce froment et a reconnu qu'il constituait une variété particulière à laquelle il donne le nom de *Triticum durum, var. trojanum.*

des places différentes assez distantes les unes de autres, j'ai trouvé dans la cité brûlée de petites quantités d'une légumineuse dont les grains arrondis, angulaires, rappelaient le pois. Le Dr Wittmack croit que ce sont des Orobes, (Ervum Ervilia, L.). Cela décide la vieille question du sens d'ἐρέβινθος. Les deux premières syllabes correspondent à *Ervum* et certainement les mots *Erbse* (pois) et ὄροβος (pois chiche)[1] appartiennent à la même famille de langues; mais de bonne heure on a dû les distinguer dans l'usage, et le pois proprement dit ne doit pas être compris parmi les cultures des anciens Troyens[2].

---

[1] Victor Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien, sowie in das übrige Europa;* Berlin, 1874, p. 187.

[2] Dans l'Appendice de son ouvrage *Beiträge zur Landeskunde der Troas,* le professeur Virchow démontre, toutefois, que les pois (Erbsen) ont réellement existé à Troie. Je donne ici une traduction littérale de cet Appendice, qui contient, en outre, beaucoup de renseignements intéressants :

« J'ai reçu, un peu tard, quelques échantillons des graines de Troade, que j'avais demandés pour les comparer aux grains carbonisés de la cité brûlée d'Hissarlik. Le Dr Wittmack a eu la complaisance de les déterminer. Je donne ici les résultats de son travail.

« 1. *Ervum Ervilia,* L.; *Ervilie* à Vesce Ers.

« 2. *Dolichos melanophthalmus,* D. C., Dolique à œil noir.

« 3. *Phaseolus vulgaris albus,* Haberle, haricot blanc commun, de taille variée, mêlé à quelques *Ph. Vulg. glaucoïdes,* Alefeld (*Ph. ellipticus amethystinus,* v. *Mart.*), et à quelques *Ph. Vulg. Ochraceus,* Savi, et à un *Ph. vulg. Pardus carneus,* v. *Mart* (haricot panaché). (Les haricots offrent de fréquentes transitions de forme et de couleur.)

« 4. *Vicia Faba,* L., fèves de marais, pour la plupart très grosses.

« 5. *Cicer arietinum,* L., *album,* Alef., pois chiche, blanc.

« 6. *Lathyrus sativus,* L., Gesse cultivée, blanche avec plus ou moins de marbrures couleur de rouille (en allemand, *Schecken*) qui partent du hile et couvrent parfois toute la graine. Il sert ainsi de transition du *L. sat. albus,* Alef, au *L. sat. coloratus,* Alef., mais les marbrures (en allemand, *Schattirung*) se rencontrent aussi sur le véritable *L. sat. albus.*

« 7. *Avena orientalis? flava,* Körnicke, avoine jaune brun mélangée aux graines suivantes : 1° orge; 2° seigle; 3° *ivraie,* L.; 4° un seul grain très petit de *Triticum sativum,* L. ; 5° un seul grain plus gros (évidé) de *Tr. durum,* Desf. ; 6° un grain de *Bromus secalinüs,* L. ? 7° un fruit d'*Alopecurus;* 8° un fruit d'une espèce d'*Anchusa,* indéterminée, appartenant à la section *Buglossum,* peut-être l'A. Italica, Retz, peut-être l'A. Barrelieri, D. C., le réseau de la nucule étant insuffisant; 9° le fruit d'une espèce de la tribu des Alsinées sp.

« 8. *Sorghum vulgare,* Pers. *Douro,* millet de Mauritanie, blanc (*Andropogon Sorghum album,* Alefeld).

« 9. Maïs jaune (blé de Turquie) à 14 rangées de grains, *Zea Mays autumnalis,* Alef. épis longs de 0m,24 1/2. Par en bas, les rangées deviennent irrégulières et le diamètre est de 0m,06. Par en haut, il est de 37mm, les grains sont pour la plupart très réguliers et un peu aplatis par la pression.

« 10. Maïs rouge à 14 rangées de grains, *Zea Mays rubra,* Bonafous. Epis plus courts que les précédents; 0m,15 1/2 de long; le bout supérieur a 0m,01 1/2 dépouillé de ses enveloppes ; diamètre, en bas 53 1/2mm, en haut 31mm.

« 11. *Gossypium herbaceum,* L. (coton).

« 12. *Hordeum vulgaré,* L., *genuinum,* Alef., orge à 4 rangs. Avec lui : 1° quelques grains des avoines (n° 7) mentionnées ci-dessus; 2° *Sinapis arvensis,* L. sénevé des champs; 3° *Triticum durum,* un grain; 4° une espèce de Coronilla sp.; 5° plusieurs autres graines de graminées (trois grains).

« Parmi toutes ces graines, les pois comme les vesces manquent; cependant l'*Ervilia* qui se trouve aussi dans la cité brûlée est représenté ici. La probabilité que le sens de ἐρέβινθος soit *pois* en deviendrait plus forte si le dernier envoi d'Hissarlik n'avait aussi contenu des graines carbonisées. Lorsque ces graines me parvinrent, je les tins d'abord pour des pois. (*Zeitschr. für Ethnologie,* 1879, vol. XI; *Verhandlungen der anthrop. Gesellschaft,* p. 50.) Mais les petits échantillons de graines brûlées que j'avais apportées avec moi, semblaient contredire cette interprétation, puisque le Dr Wittmack n'avait reconnu que le *Ervum Ervilia,* L., et peut-être le *Lathyrus cicera,* L. Ce n'est que dans l'échantillon fourni par ce dernier envoi que le Dr Wittmack s'est convaincu de l'existence

« Le passage de l'Iliade [1] d'une si belle poésie, où les ἐρέβινθοι figurent dans une comparaison empruntée au vannage, nomme ces deux légumes et la fève : « De même que, dans l'aire spacieuse, les fèves noires et les pois, au souffle du vent, et sous l'effort du vanneur, rejaillissent du large van... » La fève à peau noire (*vicia faba*, L.)[2], c'est la fève de marais toujours cultivée en Troade comme un des produits les plus abondants du sol. J'ai recueilli quantité de fèves carbonisées dans différents endroits de la cité brûlée, et entre autres devant le mur de la ville, à gauche de la porte ; celles-là étaient très bien conservées, soit qu'un bâtiment se soit abattu sur le mur, soit que ces fèves remontassent à une époque encore plus ancienne.

« Il faut distinguer rigoureusement les deux sortes de témoignages que j'invoque ici. Celui de l'Iliade ne prouve rien directement, quant à la culture d'un légume par les habitants de l'ancien Ilion, surtout dans une métaphore, dont les termes peuvent être empruntés aux mœurs de la Grèce. Le témoignage des grains carbonisés est, au contraire, positif ; il en ressort avec certitude, — la vieille forteresse s'appelât-elle Ilion ou tout autrement, — que le froment, les fèves et les *erva* étaient cultivés dans la plaine avant qu'un grand incendie ne dévorât la ville entière. La chose est tout aussi prouvée que l'élevage des moutons, chèvres, bêtes à cornes, porcs et chevaux, et que la poursuite à la chasse des lièvres [3], cerfs, daims, oies et cygnes, pratiquée à la même époque et dans la même contrée. Que l'on juge plus ou moins exacte la concordance du poème avec le véritable état de la Troade tel qu'il dura longtemps, tel qu'il dure encore, partiellement du moins, c'est aux philologues à en décider. Pour celui qui poursuit l'histoire du progrès humain, ces témoignages ont une réelle importance.

« Quant à l'ancienne population, nous sommes sûrs : d'abord qu'elle était agricole, ce qui s'accorde avec les descriptions d'Homère ; secondement qu'elle s'adonnait à l'élevage des troupeaux et à la pêche, soit dans les rivières, soit dans la mer, et avec profit. On comprend qu'il ne soit pas question de pêche dans l'Iliade, puisque la côte était occupée par les Achéens. L'Iliade nous fournit sur la vie pastorale des Troyens de nombreux renseignements. La principale richesse du roi lui-même consistait en troupeaux que gardaient ses fils. Depuis lors, cet état ne s'est guère

---

abondante du *Pisum sativum*, L. On peut donc considérer comme prouvé désormais que le pois était *en usage dans la cité brûlée et qu'on a peut-être commencé plus tôt à s'en servir dans le reste de la Troade.* En conséquence ἐρέβινθος doit être différemment interprété et doit se rapporter au pois.

« De toute manière, la vieille dispute botanique au sujet de la connaissance du pois par les anciens est maintenant jugée définitivement. Parmi les graines carbonisées d'Hissarlik, où se trouvaient surtout des fèves et du *Triticum durum*, l'orge, chose singulière, manquait absolument. »

[1] *Il.* XIII, 588-590 :
ὣς δ' ὅτ' ἀπὸ πλατέος πτυόφιν μεγάλην κατ' ἀλωήν
θρώσκωσιν κύαμοι μελανόχροες ἢ ἐρέβινθοι
πνοιῇ ὕπο λιγυρῇ καὶ λικμητῆρος ἐρωῇ...

[2] Hehn, p. 485.

[3] *Il.* X, 361 :
ἢ κεμάδ' ἠὲ λαγωὸν. . .

modifié ; la population se partage toujours en cultivateurs et en bergers, et la pêche a lieu dans l'Hellespont aussi bien que dans la mer Égée. »

Feu Edward L. Moss, qui, en octobre et novembre 1878, consacra beaucoup de temps à l'étude de l'ostéologie de la ville brûlée remarquable à tant de titres, m'écrivit la lettre suivante du bord de l'*Atalanta*, le 5 novembre 1879 : « Je ne puis quitter l'Angleterre sans vous envoyer une note sur les os que j'ai recueillis moi-même dans les couches brûlées et qui, par parenthèse, faillirent causer ma mort dans le Scamandre [1]. Puisqu'il s'agit d'animaux connus, j'en donnerai les noms populaires; de plus, les os sont trop calcinés et trop brisés pour que l'on puisse être certain des variétés ou des espèces. Plusieurs de ces os portent la trace d'instruments tranchants surtout près des articulations, comme si l'équarrisseur avait manqué le joint. D'autres ont été rongés par les chiens. Le tibia d'un daim a servi de manche pour quelque outil ; il est percé et entaillé par un bout pour s'ajuster au silex ou au bronze, et très usé à l'autre bout par le frottement de la main. Les os à moelle sont tous fendus en long.

« Voici les genres que mes trouvailles m'ont permis de déterminer :

« Le *bœuf :* petite espèce, probablement celle dite : *bos longifrons*. Le *cerf :* on trouve plusieurs bois dont les andouillers ont été sciés à la pointe. La *chèvre,* le *mouton,* le *porc,* dont les os sont plus abondants que tous les autres ; la grande proportion de *jeunes* prouve la domestication. Les os et les défenses de *sangliers* sont communs. Le *chien :* un morceau de crâne et une patte. La *belette :* un crâne. Les oiseaux sont représentés par le tibia d'une *sarcelle* et l'aile d'un *échassier*.

« *Poissons :* vertèbres de thon et d'un petit poisson osseux ; et encore : vertèbres d'un grand poisson cartilagineux et dents palatales de raie.

« Les mollusques comprennent presque toutes les espèces que l'on mange actuellement dans le Levant : *coques, huîtres, moules, pétoncles, lépas, couteaux, buccins*. J'ai, de plus, un fragment de *Trochus,* un ou deux échantillons de *Cerithium vulgatum,* et un autre de *Columbella rustica;* ce dernier percé pour être enfilé.

« Je n'ai pas vu d'ossements humains, sauf ceux d'un enfant mort avant terme et déposé dans une urne de terre, par-dessus des fragments d'os calcinés ! »

---

[1] Le Scamandre ayant tout à coup grossi, à la suite de pluies abondantes, pendant la visite du Dr Moss à Hissarlik, il courut, à son retour, un véritable danger. Son cheval ayant perdu pied, il le quitta et le laissa revenir à Hissarlik ; puis, étant excellent nageur, il traversa à la nage la rivière changée en torrent et gagna pédestrement la baie de Besika. Ceux qui ont vu quelle force a le Scamandre gonflé s'étonneront de cet exploit ; je suis moi-même bon nageur, mais je n'ai pas réussi à traverser le Jourdain vers Pâques 1859, bien que ce cours d'eau fût moitié moins large et moins rapide que le Scamandre. Le Dr Moss, après avoir bravé mille dangers dans les mers arctiques et s'être miraculeusement sauvé du Scamandre, devait périr dans la catastrophe de l'*Atalanta*.

Ayant soumis au professeur W.-H. Flower, de l'École royale de chirurgie en Angleterre, huit vertèbres de poisson que j'ai recueillies moi-même dans la ville brûlée, il m'a déclaré que : l'une d'elles était la vertèbre caudale du *Delphinus Delphis,* le dauphin commun de la Méditerranée, deux autres les vertèbres dorsales du thon (*Thynnus vulgaris*) ; et que dans les cinq autres il reconnaissait les vertèbres d'une petite espèce de requin. J'ai présenté un os pétrifié trouvé dans la cité brûlée, à M. Wm Davies, attaché au cabinet des fossiles du British Museum ; il m'écrit à ce sujet ce qui suit :

« L'os fossile soumis à mon examen est une des vertèbres caudales d'un cétacé disparu, voisin de la famille des dauphins. Il est complètement minéralisé et provient vraisemblablement d'un dépôt miocène tertiaire situé soit en Troade, soit en Grèce, d'où son premier propriétaire l'aurait tiré. Les objets fossiles plaisaient à l'homme préhistorique ; on en trouve de temps en temps — ceux de petite taille fréquemment perforés pour être portés comme ornements — associés à des outils de silex ou d'os, dans les cavernes et dans les cités lacustres, bien qu'ils fussent souvent d'origines très différentes. »

Puisque le Dr Moss parle du fœtus dont il a vu les os chez moi, je dirai que, outre celui-là et celui qui a été découvert dans l'urne n° 74 sur le sol vierge, j'ai trouvé encore les os de deux autres enfants à l'état d'embryon dans des urnes brisées où des traces de cendre étaient visibles. Il paraît singulier que les corps d'enfants qui n'avaient pas vécu aient été conservés, tandis que les autres étaient brûlés comme je l'ai déjà dit dans les pages précédentes. Selon l'opinion du Dr Aretæos, qui a recomposé le premier squelette, sa présence dans une urne remplie de cendres humaines s'explique par la supposition, que la mère étant morte des suites de cette couche malheureuse, son corps avait été brûlé, ses cendres mises dans une urne funéraire et le corps de l'enfant déposé au milieu d'elles. S'il en fut ainsi de l'embryon de la première cité, il dut en être de même de tous les autres, et alors ne pourrons-nous pas admettre qu'un fait qui se reproduisait ainsi d'une cité à la cité suivante, et à de longs intervalles de temps, devait être une coutume générale dans toute la haute antiquité?

Parmi les nombreux problèmes que présentent les ruines de la cité brûlée, il en est un qui nous a beaucoup embarrassé : c'est une grande caisse quadrangulaire, qui se voit distinctement dans le plus septentrional des deux blocs de décombres à l'est de ma grande tranchée centrale [1]. Le fond est rempli de grain brûlé et le reste de cendres et de briques évidemment tombées de plus haut. La forme de cette caisse est distinctement marquée par des lignes de charbon. Le plus embarrassant c'est

---

[1] Voyez plan III, X-Y.

que les couches de grain continuent à quelque distance sans aucune autre interruption que les lignes carbonisées indiquant les côtés de la caisse. En les examinant soigneusement, M. Burnouf a trouvé que la matière brûlée était un treillis de roseaux, et il a reconnu d'autre part que la terre était vitrifiée sur ses parois par la conflagration.

M. Burnouf me communique le passage suivant extrait de l'ouvrage de Xavier Raymond sur l'Afghanistan : « Le grain est enfermé dans de grands paniers placés sur des pieds de bois et revêtus de terre pour le préserver du contact de l'air et de l'humidité ; on le garde aussi dans de grandes jarres de terre crue et dans des sacs de poil de chameau. » M. Burnouf pense que ce récit de M. X. Raymond pourrait résoudre la difficulté. J'admets qu'il y ait eu un grand panier en forme de caisse, enduit à l'extérieur et à l'intérieur avec de la terre ; mais je ne comprends pas que cela puisse expliquer l'existence des mêmes strata de grain et de décombres à l'extérieur et à l'intérieur de la caisse.

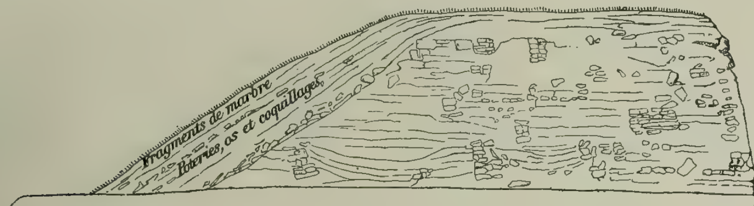
Tous les peuples qui se sont succédé sur la colline d'Hissarlik avaient l'habitude de jeter une grande partie de leurs décombres et de leurs débris de toute sorte sur les pentes de la colline, autant pour s'en débarrasser que pour accroître la superficie du sol et bâtir dessus. En outre, dans la grande conflagration, des masses de briques et autres matériaux durent tomber des tours et des murs ; peut-être aussi les décombres de la cité brûlée, en masses encore plus considérables, furent-ils précipités sur la pente par les nouveaux colons. Pour toutes ces raisons, les ruines et les débris de la seconde cité brûlée se sont étendus à distance, quelquefois à plus de 18 mètres au delà de l'enceinte primitive.

L'accroissement en largeur de la colline d'Hissarlik a été si considérable, qu'un puits percé sur la pente actuelle soit au nord-est, au nord ou au nord-ouest et poussé jusqu'à 18 mètres de profondeur ne nous livrerait aucun reste de la cité brûlée, mais bien plutôt des *débris* et des ruines de la cité supérieure ou cité hellénique. Pour rendre cette assertion plus intelligible, je l'accompagne de la gravure suivante, nº 178 *b*, qui représente le monticule de débris (C sur plan I de Troie) que les visiteurs ont à l'est en entrant dans ma grande tranchée par le nord. A marque la pente du côté nord. Toute la partie supérieure de ce monticule, les murs d'en haut et les assises indiquées par des lignes obliques sont de l'époque hellénique. Puis viennent, dans les couches inférieures à droite, des fragments de maisons de la cinquième et dernière cité préhistorique ; mais on n'y voit, sur aucun point, rien qui ait appartenu à la quatrième ou à la troisième cité. Pour parvenir aux décombres de ces deux villes, il faudrait excaver à l'angle de droite et à une profondeur beaucoup plus grande. Ainsi, hors de l'enceinte de l'ancienne Acropole, ce n'est pas toujours d'après l'étage — si je puis me servir de ce mot — que doit se déterminer l'appartenance à l'une ou à l'autre cité, car des figurines helléniques, par exemple, peuvent se

trouver presqu'à la surface du sol, aussi bien que trente mètres plus bas, au pied de la colline.

Dans l'intérieur des murs de l'Acropole les couches de débris se succèdent régulièrement, et si nous prenons comme type original la poterie trouvée à l'étage de la cité brûlée, et à 8 ou 12 mètres de profondeur, nous reconnaîtrons aisément, entre toute poterie trouvée ailleurs et à des profondeurs différentes, celle qui appartient à cette même cité; je dis que nous la reconnaîtrons rien qu'à son apparence extérieure, parce que la poterie éprouvée par le feu d'un violent incendie en porte la trace d'une manière très distincte.

Les poteries de cette deuxième cité ayant été cuites à l'air libre, leur cuisson était à l'origine aussi superficielle que celle de la poterie de toute autre cité d'Hissarlik; c'est la chaleur intense de l'incendie qui en a parfait la cuisson dans beaucoup de cas, mais inégalement, comme nous



N° 178 *b*. — Monticule de débris C du plan I formant le côté oriental de la grande tranchée du nord. Cette gravure représente le côté ouest. A marque la pente actuelle de la colline. Les couches de débris à gauche semblent dater de la construction du temple de marbre. Les murs de la partie supérieure et ceux qui s'étagent sur la pente appartiennent également à Novum Ilium; ces murs semblent avoir cédé sous la pression latérale des débris. Les pierres du milieu ont formé le dallage d'une grande chambre.

pouvons nous en assurer en examinant les cassures; ainsi la poterie brisée avant ou pendant l'incendie a été saisie par la chaleur sur ses deux faces et est parfaitement cuite, tandis que autrement, soit que le vase fût entier, soit pour toute autre cause, la cuisson, tout en étant poussée plus loin, n'est pas complète. L'incendie toutefois a suffi pour donner à presque toute cette poterie une teinte rougeâtre ou même une couleur rouge luisant, plus ou moins foncée suivant la proportion d'oxyde de fer contenu dans l'argile.

Les vases les plus intéressants de cette seconde cité aussi bien que des autres cités préhistoriques d'Hissarlik, ce sont les vases à tête de chouette et aux attributs féminins. La grande similitude des figures de chouette sur les vases avec celles des idoles (comme aux n°s 212-227) nous fait supposer, non sans vraisemblance, que ces vases avaient un caractère sacré et servaient à des rites religieux, d'autant plus que ces vases eux-mêmes avaient la forme d'idole. En outre, ces vases, avec *leurs longues ailes* (voyez n°s 180, 181, 182, 185, 188, etc.), ont la plus frappante

ressemblance avec les innombrables idoles cornues ou ailées que j'ai trouvées dans mes fouilles à Mycènes et à Tirynthe [1]. J'appelle l'attention sur ce fait, que la seule statue troyenne mentionnée par Homère, celle d'Athèné, aussi bien que toutes les idoles de marbre, d'os, de terre cuite, ainsi que toutes les urnes à tête de chouette sont *femelles,* et qu'elles sont mises en un rapport étroit avec Athèné par l'intermédiaire de son oiseau favori, la chouette.

En janvier 1874 [2], j'osai déclarer que les centaines d'idoles féminines et de vases à tête de chouette trouvés dans les cités préhistoriques d'Hissarlik ne pouvaient représenter qu'une déesse et que cette déesse ne pouvait être qu'Athèné, la déesse tutélaire de Troie; d'autant plus qu'Homère l'appelle continuellement γλαυκῶπις (c'est-à-dire, littéralement, à la face de chouette), et qu'il ne donne cette épithète à aucune autre déesse ou à aucune autre femme. A ce sujet, mon honorable ami, le professeur Max Müller [3], d'Oxford, se déclara tout prêt à accepter mon interprétation, pourvu que je prouvasse qu'Héré βοῶπις était représentée comme un monstre à tête de vache; j'acceptai cette condition avec empressement et je commençai les fouilles de Tirynthe et de Mycènes, sûr que j'y trouverais la solution définitive du problème, attendu que ces deux antiques cités sont près du sanctuaire l'Héræon, et que même le nom de Mycènes me semblait dérivé du beuglement de la vache (μυκᾶσθαι, mais toujours μυκᾶν dans Homère) [4]. Le résultat de mes recherches dépassa de beaucoup mes espérances, car je trouvai là des milliers de vaches en terre cuite, 56 têtes de vache en or, une en argent avec des cornes d'or, quelques têtes de vache gravées sur pierre dure, plusieurs centaines d'idoles du sexe féminin avec deux excroissances pareilles à des cornes de vache et partant de la poitrine, enfin quelques figures de femme à tête de vache. En raison de ces découvertes, je crois qu'il est admis universellement que la signification de l'épithète βοῶπις est : *à tête de vache.* A ce sujet, M. W.-E. Gladstone, premier ministre d'Angleterre, dit dans sa préface à mon livre sur *Mycènes* [5] :

---

[1] Voyez mon *Mycènes*, éd. française, Paris 1879, p. 61, nos 8, 10; p. 137, nos 94, 96; p. 140, no 111.

[2] Dans mes ouvrages *Trojanische Alterthümer*, Leipzig, 1874, et *Troy and its Remains*, Londres, 1875.

[3] Dans l'*Academy* du 10 janvier 1874.

[4] Le professeur Sayce n'est pas de mon avis, il pense que, s'il était grec, le nom Μυκῆναι devrait être dérivé de μυχός. Mais je crois qu'il ne peut pas y avoir de doute, quant à la dérivation de μυκᾶν, parf. μέμυκα, μεμυκέναι, cette forme active étant exclusivement employée dans Homère, et ayant, sans aucun doute, été employée aussi avant Homère. Le professeur Max Müller m'écrit à ce sujet ce qui suit : « Je n'ose pas me prononcer sur le nom Μυκῆναι. Les mots finissant en ηνη sont dérivés à la fois de noms comme ὑηνός, φερηνός, et de verbes comme τιθήνη. Philologiquement donc, la derivation de Μυκῆναι de μυκάω n'est pas impossible. Mais les noms de villes sont un sujet scabreux pour l'étymologiste. Le professeur Curtius, de Leipzig, admet comme possible l'étymologie de Μυκῆναι et Μυκάλη de μύσσω. Tout ce que je puis dire, c'est que votre étymologie de μυκάω est egalement possible, mais rien de plus. »

[5] Voyez mon *Mycènes,* p. 60, nos 3-6; p. 137, nos 95, 98; p. 142, nos 114-119; p. 176, no 161; p. 297, nos 327, 328; p. 298, nos 329, 330; p. 443, no 531; p. 61, nos 8, 10; p. 137, nos 94, 96; p. 174, no 159; p. 175, no 160.

« Il (Schliemann) met sous nos yeux de grossières figures de vache et, sur une bague à cachet (n° 531) et ailleurs encore, des têtes de vache qu'il est impossible de ne pas reconnaître pour ce qu'elles sont réellement; il nous montre aussi le culte, traditionnel dès la plus haute antiquité, de Héra en Argolide, et nous demande de rapprocher ces deux faits de l'emploi de *boôpis* (aux yeux de vache) comme épithète ordinaire de cette déesse dans les poèmes; il pourrait ajouter : et de son rôle de protectrice spéciale d'Agamemnon, qu'il s'agisse de ses intérêts ou de sa sûreté personnelle (*Il.*, I, 194-222).

« Cette demande me paraît raisonnable. Nous savons que sur quelques monuments égyptiens la déesse Isis, la compagne d'Osiris, est représentée sous la forme humaine avec une tête de vache. C'était une manière de représenter la divinité conforme à l'esprit d'une immigration égyptienne [1] et compatible avec le texte d'Homère; cette immigration pourrait avoir eu lieu quelques générations avant les *Troïka*. D'autre part, c'était un mode de représentation contre lequel protestait le génie tout entier de l'hellénisme, si l'on se reporte au type authentique de ce génie, tel que nous le représentent les poèmes. Nous trouvons dans ces poèmes une Héra qui portait pour ainsi dire le manteau d'Isis, sans compter qu'elle se parait des dépouilles d'un ou même de plusieurs des personnages inscrits au livre d'or des vieilles dynasties pélasgiques. Rien de plus naturel pour des Grecs que de décapiter Isis, non pour la punir mais pour lui faire honneur. Elle pouvait donc apparaître chez eux avec une tête humaine; seulement, pour ne pas rompre brusquement avec les traditions populaires, la tête de vache et même la forme complète de la vache pouvaient être conservées comme des symboles religieux [2]. Et le grand poète, qui tient toujours ces symboles à distance, pour les empêcher de déshonorer la foi dont il était le grand docteur, pouvait cependant choisir, entre les traits caractéristiques de la vache, celui qui convenait le mieux à son dessein et donner à sa Héra, qui n'a jamais passé pour une divinité bien intelligente, le grand œil tranquille de la vache. Il est certain que, dans Homère, l'emploi de cette épithète appliquée à Héra n'a rien d'exclusif, et j'admets qu'Homère n'en soit pas l'inventeur et qu'il l'ait reçue de quel-

[1] « Depuis que cette Préface a été mise sous presse, on a analysé les fragments d'un œuf d'autruche qui avait été considéré à tort comme un vase d'albâtre, et on en a constaté la nature; l'extérieur de cet œuf est orné de six dauphins en porcelaine égyptienne de couleur verte. La présence de cet objet semble fournir de nouvelles indications sur les relations préhistoriques entre Mycènes et l'Égypte. Mais le professeur Sayce soutient que ce fait indique plutôt un commerce avec la Phénicie. Ailleurs des œufs d'autruche, recouverts de stuc, ont été trouvés parmi des ruines phéniciennes. »

[2] M. Burnouf m'apporte l'observation suivante : « Ce n'est pas seulement en Égypte que les dieux étaient représentés avec des têtes d'animaux : les Védas représentent perpétuellement les êtres divins par des animaux : le soleil par un cheval, la terre par une vache, etc.; et les dix incarnations de Vishnou ne présentent-elles pas aussi des exemples frappants de ce fait? C'était donc un usage chez les plus grandes races humaines de l'antiquité. »

que devancier. Mais, sans être exclusive, l'épithète est très spéciale, et cela seul suffit pour donner une certaine autorité à la doctrine de notre célèbre explorateur. »

Un autre de mes amis, et une des plus grandes autorités en matière d'antiquités orientales, M. François Lenormant, écrit[1] :

« M. Schliemann a raison d'insister sur ce point, que le plus grand nombre de ces figurines grossières, qu'il a trouvées à Mycènes, représente positivement une vache. En Argolide, on est dans le pays même où a régné dans la plus haute antiquité le culte d'une déesse lunaire à la forme de vache, qui plus tard, réduite aux proportions d'une héroïne, est devenue Io dans la fable poétique. »

Plus loin, M. Lenormant admet que l'épithète d'Héra Boôpis ne peut se rapporter qu'à la tête de vache primitive de cette déesse.

Je puis me référer ici à un principe constant de la langue d'Homère, qui fait tomber d'un coup l'objection la plus forte à ma manière de voir. Quand on demande si Homère concevait Athènè comme un monstre à tête de chouette, et son image, dans le temple de la Pergame de Troie, qui lui était consacré, comme inclinant sa tête d'oiseau en signe d'acquiescement aux prières des femmes troyennes, — je réponds dans les termes mêmes dont se sert l'auteur de la Préface de *Troy and its Remains*, que : « l'un des caractères les plus frappants de la langue d'Homère c'est l'usage d'*épithètes fixes* reproduites constamment sans égard à leur justesse pour l'occasion où elles se trouvent employées. Ainsi, comme les héros d'Homère en général, Égisthe est toujours « irréprochable » (ἀμύμων)[2], même dans la bouche de Zeus au moment où celui-ci dénonce les crimes d'Égisthe comme le comble de la perversité.

« Il s'en va des choses comme des personnes; par exemple, la colonnade (αἴθουσα) autour de la cour du palais, étant le lieu de réunion de ceux qui, pendant le jour, venaient attendre le roi, avait l'épithète fixe de « très bruyante » (ἐρίδουπος); eh bien, pendant la nuit, les hôtes étaient logés « sous la colonnade très bruyante » (ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ), traitement fort peu hospitalier si le sens de l'épithète tenait bon[3]! Ce point que beaucoup de savants modernes ont méconnu a été saisi par l'instinct poétique d'Alexandre Pope. Parlant, dans la Préface de son *Iliade*, de la nécessité de se mettre au point de vue du poète, si différent à tous égards du nôtre, il dit : « Cette considération peut servir, en outre, à expliquer l'*emploi constant des mêmes épithètes* pour les dieux et les héros; telles que Phœbus *dardant au loin*, Pallas *aux yeux clairs,* Achille *aux pieds légers,* etc., que l'on a blâmées comme déplacées et fatigantes

---

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, fév. 1, 1879, p. 108.

[2] *Od.* I, 29. Que le sens exact de l'épithète soit « irréprochable » ou tout autre mot, elle n'en est pas moins un terme d'honneur et de respect.

[3] *Od.* III, 399; VII, 345.

par leur répétition. Celles des dieux sont devenues *graves et vénérables* à cause des rites et des actes religieux où elles étaient employées : *ces épithètes devenaient en quelque sorte autant d'attributs, c'était faire acte de piété de les en saluer en toute occasion et il eût été irrévérencieux de l'omettre.* »

Je crois à propos de répéter ce que j'ai écrit sur cet important sujet[1]. Il n'est pas difficile de prouver que Héra avait, dans l'origine, une figure de vache ; c'est ce fait qui a donné naissance à l'épithète βοῶπις. Lorsque, dans la bataille entre les dieux et les géants, les dieux se métamorphosèrent en animaux, Héra prit la forme d'une vache blanche, *nivea saturnia vacca*[2]. Nous voyons une tête de vache sur les monnaies de l'île de Samos ; or, Samos possédait le plus ancien temple de Héra et était célèbre pour le culte qu'elle rendait à cette déesse[3].

Nous trouvons encore la tête de vache sur les monnaies de Messène, colonie de Samos, en Sicile[4]. Les rapports entre Héra et la vache sont encore démontrés par le mot Εὔϐοια[5], qui était tout à la fois une des épithètes de Héra, le nom d'une de ses nourrices[6], celui de l'île où elle fut élevée[7] et le nom de la montagne au pied de laquelle était situé son temple le plus célèbre, le Héræon[8]. Or, βοῦς entre dans la composition du mot Εὔϐοια. Héra portait à Corinthe l'épithète de βουναία[9], où l'on retrouve également le mot βοῦ[10]. On sacrifiait des vaches à Héra[11]. La prêtresse montait dans un char traîné par des taureaux pour se rendre au temple de Héra l'Argienne[12]. Io, fille d'Inachos, premier roi d'Argos, fut changée en vache par Héra[13]. Io était prêtresse de Héra[14], et elle devint Isis[15]. Elle est représentée comme la déesse-vache Héra[16]. Eschyle confirme ce fait qu'Io avait la forme d'une vache[17]. La déesse égyptienne Isis était

---

[1] Voyez *Mycènes*, pp. 69-74.

[2] Ovid. *Metam.*, V. 330 :
« Fele soror Phœbi, nivea Saturnia vacca. »

[3] Mionnet, *Descr. des Méd. Ant.* Pl. LXI, 6.

[4] Millingen. *Anc. Coins of Greek Cities*, tab. II, 12.

[5] Paus, II, 17, § 2 : τὸ γὰρ δὴ ὄρος τοῦτο ὀνομάζουσιν Εὔϐοιαν, λέγοντες Ἀστερίωνι γενέσθαι τῷ ποταμῷ θυγατέρας Εὔϐοιαν καὶ Πρόσυμναν καὶ Ἀκραίαν, εἶναι δὲ σφᾶς τροφοὺς τῆς Ἥρας.

[6] Plut. *Quæst. Conviv.* III, 9, § 2 : δοκοῦσιν αὐτῷ καὶ οἱ παλαιοὶ τοῦ μὲν Διὸς δύο ποιειν τιθήνας, τὴν Ἴτην καὶ τὴν Ἀδράστειαν, τῆς δὲ Ἥρας μίαν τὴν Εὔϐοιαν.
Etym. Magn. 388, 56.

[7] Plut. *Fragm. Dædal.* 3 : ἱστοροῦσιν τὴν Ἥραν ἐν τῇ Εὐϐοίᾳ τρεφομένην ἔτι παρθένον, ὑπὸ τοῦ Διὸς κλαπῆναι.

[8] Paus. *ibid.*

[9] Paus. II, 4, § 7 : ταύτῃ καὶ τὸ τῆς Βουναίας ἐστὶν Ἥρας ἱερόν.

[10] Le professeur Sayce pense que l'étymologie de βουναία est βουνός, le temple étant sur une colline à mi-chemin de l'Acrocorinthe.

[11] Paus. IX, 3, § 4 : αἱ μὲν δὴ πόλεις καὶ τὰ τέλη θήλειαν θύσαντες τῇ Ἥρᾳ ϐοῦν ἕκαστοι καὶ ταῦρον τῷ Διί, κ. τ. λ.
Hesych. s. v. ἄγαν χαλκεῖος.

[12] Herod. I, 31 : ἐούσης ὁρτῆς τῇ Ἥρῃ τοῖσι Ἀργείοισι, ἔδεε πάντως τὴν μητέρα αὐτῶν ζεύγει κομισθῆναι ἐς τὸ ἱρόν· οἱ δέ σφι βόες, ἐκ τοῦ ἀγροῦ οὐ παρεγίνοντο ἐν ὥρῃ.

[13] Lucien, Θεῶν Διάλ. 3 :
Ζεύς. Οὐκέτι παῖς ἐκείνη ἐστίν, ἀλλὰ δάμαλις . . . Ζηλοτυπήσασα ἡ Ἥρα μετέϐαλεν αὐτήν (τὴν Ἰώ).

[14] Æsch. *Suppl.* 291, 292 :
Κληδοῦχον Ἥρας φασὶ δωμάτων ποτέ
Ἰὼ γενέσθαι τῇδ' ἐν Ἀργείᾳ χθονί.
Apollodor, II, 1, 3 : φωραθεὶς δὲ ὑφ' Ἥρας, τῆς μὲν κόρης ἁψάμενος εἰς βοῦν μετεμόρφωσε λευκήν.

[15] Lucien, Θεῶν Διάλογος, III.

[16] Creuzer, *Symbolik.* II, 576.

[17] *Prom.* 589, édit. Tauchn. :
κλύεις φθέγμα τᾶς βούκερω παρθένου.

née à Argos, et on la confondait avec Io, représentée sous la forme d'une vache[1]. En Égypte, on représentait Isis comme une femme à cornes de vache, de même qu'Io en Grèce[2].

Io, sous la forme d'une vache, était gardée dans le bosquet sacré de Héra, à Mycènes, par Argus aux cent yeux, qui fut tué par Hermès sur l'ordre de Zeus; ensuite Héra fit tourmenter Io par un taon, qui la força d'errer de place en place[3]. Ainsi Prométhée dit : « Comment n'entendrais-je pas la fille d'Inachos pourchassée par le taon[4]? » Mais les courses errantes d'Io ne sont autre chose que le symbole du cours de la lune qui se meut dans son orbite sans jamais se reposer. Cette interprétation est confirmée par le nom d'Io (Ἰώ)[5], qui est dérivé de la racine *i* (dans εἶμι, *je vais*). Même dans l'antiquité classique, Io est fréquemment représentée comme une vache, par exemple à Amyclées. On continua à donner à la lune le nom d'Io dans les mystères religieux à Argos[6]. Apis, roi du royaume argien, était fils de Phorôneus, par conséquent petit-fils d'Inachos et neveu d'Io. Du nom d'Apis, le Péloponèse et aussi Argos furent appelés *Apia;* après sa mort, Apis fut adoré sous le nom de Sérapis[7]. Suivant une autre tradition, Apis céda à son frère sa souveraineté en Grèce et devint roi d'Égypte[8]; là, il fut adoré sous le nom de Sérapis et sous la forme d'un bœuf[9]. Eschyle fait cesser en Égypte les courses

---

[1] Diod. Sic. I. 24, 25 : φασὶ δὲ καὶ τὸν Περσέα γεγονέναι κατ' Αἴγυπτον, καὶ τῆς Ἴσιδος τὴν γένεσιν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων εἰς Ἄργος μεταφέρεσθαι, μυθολογούντων τὴν Ἰὼ τὴν εἰς βοὸς τύπον μεταμορφωθεῖσαν.

Apollod. II, 1, 3 : Ἱδρύσατο δὲ ἄγαλμα Δήμητρος, ἣν ἐκάλεσαν Ἶσιν Αἰγύπτιοι, καὶ τὴν Ἰὼ Ἶσιν ὁμοίως προσηγόρευσαν.

Hygin. 145 : ...« Deamque Ægyptorum esse fecit quæ Isis nuncupatur. »

[2] Herodot. II, 41 : τὸ γὰρ τῆς Ἴσιος ἄγαλμα ἐὸν γυναικήϊον βούκερών ἐστι, κατάπερ Ἕλληνες τὴν Ἰοῦν γράφουσι.

[3] Apollod. II, 1, 3 : Φωραθεὶς δὲ (Ζεὺς) ὑφ' Ἥρας, τῆς μὲν κόρης (Ἰοῦς) ἁψάμενος εἰς βοῦν μετεμόρφωσε λευκήν, . . . φύλακα αὐτῆς κατέστησεν Ἄργον τὸν πανόπτην. . . . Διὸς δὲ ἐπιτάξαντος Ἑρμῇ κλέψαι τὴν βοῦν, μηνύσαντος ἱέρακος, ἐπειδὴ λαθεῖν οὐκ ἠδύνατο, λίθῳ βαλὼν ἀπέκτεινε τὸν Ἄργον, . . . Ἥρα δὲ τῇ βοῒ οἶστρον ἐμβάλλει.

[4] Æschyl. *Prom.* 585 :
πῶς δ' οὐ κλύω τῆς οἰστροδινήτου κόρης τῆς Ἰναχείας.

[5] Paus. III, 18, § 13 : τὰ δὲ ἐν Ἀμύκλαις θέας ἄξια. . . . Ἥρα δὲ ἀφορᾷ πρὸς Ἰὼ τὴν Ἰνάχου βοῦν οὖσαν ἤδη.

[6] Eustath. *ad.* Dionys. Perieg. 92, 94 : Ἰὼ γὰρ ἡ σελήνη κατὰ την τῶν Ἀργείων διάλεκτον, sur quoi Heyne, *ad* Apollod. p. 100, dit : « Fuisse suspicor nomen hoc caputque feminæ cornutum symbolum Lunæ apud Argivos antiquissimum. » Voyez aussi Jablonsky, *Panth.* II, p. 4 ff.

[7] Apollod. II, 1, 1 : Ἄπις μὲν οὖν εἰς τυραννίδα τὴν ἑαυτοῦ μεταστήσας δύναμιν, καὶ βίαιος ὢν τύραννος, ὀνομάσας ἀφ' ἑαυτοῦ τὴν Πελοπόννησον Ἀπίαν, ὑπὸ Θελξίονος καὶ Τελχῖνος ἐπιβουλευθεὶς, ἄπαις ἀπέθανε, καὶ νομισθεὶς θεὸς ἐκλήθη Σάραπις.

Schol. Lycophr. 177 : Ἄπις οὖν τυραννικῶς ζῶν ἀναιρεῖται ὑπὸ Θελξίονος καὶ Τελχῖνος, ἀφ' οὗ καὶ ἡ χώρα Ἀπία ἡ τῆς Πελοποννήσου.

Schol. Apoll. Rhod. IV, 263 : Ἀπιδανήων δέ, τῶν Πελοποννησίων, ἀπὸ Ἄπιδος τοῦ Φορωνέως.

Steph. Byz. s. v. Ἀπία.

[8] Euseb. *Chron.* pars I, pp. 96, 127, 130, ed. Aucher; Augustin, *de Civit. Dei.* XVIII, 5.

[9] A ma question si le culte d'Apis pouvait avoir réellement été introduit de la Grèce en Égypte, mon honorable ami, le célèbre égyptologue Henri Brugsch, de Berlin, me répond négativement et il ajoute : « Le culte d'Apis est aussi ancien que les plus anciens monuments de l'Égypte. Son nom et son culte sont déjà mentionnés au temps de la quatrième dynastie (vers le milieu du v[e] millénaire avant J.-C.) ; en effet, son culte se traîne comme un fil rouge par toute l'histoire égyptienne jusqu'aux temps romains. Tel est le cas avec Isis et Osiris, dont les noms et le culte sont également aussi anciens que les plus anciens monuments égyptiens. Le berceau du culte d'Apis, d'Isis et d'Osiris doit être

errantes d'Io ; c'est là que Jupiter lui rend sa forme première ; elle met au monde Epaphos ; Epaphos est un deuxième nom du dieu-bœuf Apis. Les cornes de vache d'Io, la déesse-lune pélasgique, qui devint plus tard l'argienne Héra et ne forme qu'un avec elle, ainsi que les cornes de vache d'Isis, proviennent des cornes symboliques du croissant qui représente la lune[1]. Sans aucun doute Io, devenue plus tard Héra, avait primitivement, non pas seulement les cornes, mais encore la figure d'une vache. Héra, sous son nom d'Io ou déesse-lune, avait un temple célèbre à Byzance, et l'on disait que cette cité avait été fondée par sa fille Kéroessa, autrement dit « celle qui porte des cornes ». Selon Étienne de Byzance, elle fut fondée par Byzas, fils de Kéroessa et de Poseidon[2]. Le croissant, symbole de Byzance dans l'antiquité et pendant tout le moyen âge, et maintenant symbole de l'empire turc, est un héritage direct du personnage mythique qui fonda Byzance, Kéroessa, fille de la déesse lune, Io (Héra) ; car il est certain que les Turcs n'ont pas apporté le croissant d'Asie, mais qu'ils l'ont trouvé déjà existant comme emblème de Byzance. Héra, Io et Isis doivent, dans tous les cas, être identifiées aussi avec Déméter-Mycalessia. Cette épithète, qui signifie « beuglante », provient de ce qu'elle était représentée sous la forme d'une vache ; son temple était à Mycalessos en Béotie. Elle avait pour gardien de sa porte Hercule, dont la fonction était de fermer son temple le soir et de le rouvrir le matin[3]. Sa fonction était donc la même que celle d'Argus, qui le matin détachait la vache Io, et le soir la rattachait à l'olivier[4] du bosquet sacré de Mycènes, tout près du Ἡραῖον[5]. L'argienne Héra avait, comme symbole de fertilité, une grenade ; cette grenade, avec les fleurs dont sa couronne était ornée, lui donnait le caractère d'une déesse protectrice de la terre[6].

De même qu'en Béotie l'épithète *Mycalessia* « la beuglante », dérivée

à Memphis, d'où il a émigré à la ville libyenne de Cépis, à l'ouest du lac Maréotis, au sud-ouest d'Alexandrie. Dans cette seconde station ce culte fut connu par les premiers Grecs qui immigraient sur la côte occidentale de l'Égypte et qui entendaient sous le nom même d'Apis un roi libyen (ainsi un occidental). »

[1] Diod. Sic. I, 11 : κέρατα δὲ αὐτῇ (τῇ Ἴσιδι) ἐπιτιθέασιν ἀπό τε τῆς ὄψεως ἣν ἔχουσα φαίνεται καθ' ὃν ἂν χρόνον ὑπάρχῃ μηνοειδής. Plut. *de Is. et Os.* 52, comparez. 39 : τὴν δὲ Ἶσιν οὐχ ἑτέραν τῆς σελήνης ἀποφαίνοντες καὶ τῶν ἀγαλμάτων αὐτῆς τὰ μὲν κερασφόρα τοῦ μηνοειδοῦς γεγονέναι μιμήματα. Macrob. *Sat.* I, 19 ; Aelian, *Hist. Anim.* X, 27 : καὶ αὐτὴν τὴν Ἶσιν Αἰγύπτιοι βουκέρων καὶ πλάττουσι καὶ γράφουσιν.

[2] O. Müller, *Dorier*. I, 121 ; Steph. Byz. s. v. Βυζάντιον: καὶ οὕτως ἐκτίσθη ἀπὸ Βύζαντος τοῦ Κεροέσσης, τῆς Ἰοῦς θυγατρός, καὶ Ποσειδῶνος.

[3] Paus. IX, 19, § 4 : Μυκαλησσὸν δὲ ὁμολογοῦσιν ὀνομασθῆναι διότι ἡ βοῦς ἐνταῦθα ἐμυκήσατο ἡ Κάδμον καὶ τὸν σὺν αὐτῷ στρατὸν ἄγουσα ἐς Θήβας.

Le professeur Sayce observe que nous trouvons ici un rapport avec « Astarté aux cornes de croissant » des Phéniciens Cadméiens. Europe sur le taureau est une autre forme d'Astarté ou d'Ashtoreth, l'Istar assyrienne.

[4] Ovid. *Metam.* I, 630.

[5] Apollod. II, 1, 3 : οὗτος ἐκ τῆς ἐλαίας ἐδέσμευεν αὐτήν, ἥτις ἐν τῷ Μυκηναίων ὑπῆρχεν ἄλσει.

[6] Panofka. *Argos Panopte* (1837), Pl. II, 4 ; E. de Cadalvène, *Recueil de Méd. Gr.* Pl. III, 1 ; Müller, *Denkmäler*, XXX, 132 ; Duc de Luynes, *Études numismat.* pp. 22-25.

de μυκᾶσθαι[1], était appliquée à Déméter, parce qu'elle était représentée sous la forme d'une vache ; de même, dans la plaine d'Argos, le nom de Μυκῆναι, dérivé du même verbe, était donné à la cité la plus célèbre pour son culte de Héra, et cela ne peut s'expliquer que parce qu'on lui attribuait la forme d'une vache; je puis ajouter ce fait, c'est que Μυκάλη[2] était le nom de la montagne et du promontoire qui font directement face à l'île de Samos, et qui en sont très rapprochés. Or, l'île de Samos était célèbre pour son culte envers Héra.

En tenant compte de ce long enchaînement de preuves, on ne pourra pas douter un instant que l'épithète homérique βοῶπις, appliquée à Héra, n'indique que la déesse fût représentée, à une certaine époque, avec une figure de vache ; de même que l'épithète homérique γλαυκῶπις appliquée à Athènè prouve que cette déesse fut à une certaine époque représentée avec une figure de chouette. Mais, dans l'histoire de ces épithètes, il y a évidemment trois périodes différentes où elles ont eu des sens également différents.

Dans la première période se placent la conception idéale et la désignation de la déesse par un nom ; or, dans cette désignation, comme me l'a fait justement observer mon honorable ami le professeur Max Müller, les épithètes étaient figuratives ou idéales, c'est-à-dire naturelles. Héra (Io) comme divinité de la lune recevait l'épithète de βοῶπις, à cause des cornes symboliques du croissant de la lune et des taches sombres de cet astre qui le font ressembler à une figure avec de grands yeux ; de même, il est hors de doute que c'est comme déesse de l'aube qu'Athènè a reçu l'épithète de γλαυκῶπις, qui indique la lumière du jour naissant, car γλαυκός est une des formes de λευκός, qui est un adjectif de λύκη, en latin *lux*.

Dans la seconde période de l'histoire de ces épithètes, les divinités étaient représentées par des idoles, dans lesquelles la première intention figurative avait été oubliée, et les épithètes étaient traduites par des formes matérielles, la figure d'une vache pour représenter Héra et celle d'une chouette pour représenter Athènè. J'affirme sans la moindre hésitation qu'il n'est pas possible de décrire de semblables personnages féminins à figures de vache ou de chouette en se servant d'une autre épithète que βοῶπις et γλαυκῶπις. Le mot πρόσωπον, dans le sens de figure, si souvent employé dans Homère, et probablement antérieur au poète de plusieurs milliers d'années, ne se retrouve jamais dans aucun composé, tandis que les mots terminés par le suffixe ειδης marquent l'expression ou la ressemblance en général ; de sorte que si nous avions

[1] J'appelle de nouveau l'attention du lecteur sur ce fait que ce verbe ne se rencontre dans Homère qu'à la forme active μυκᾶν.

[2] Le professeur Sayce tient Μυκ-άλη pour être un mot lydo-carien et non pas un mot grec. Mais je signale ce fait curieux que nous trouvons toujours les noms commençant par la syllabe Μυκ près d'un *heræum*.

trouvé l'épithète de βοοειδής appliquée à Héra, et celle de γλαυκοειδής à Athènè, nous n'aurions pas compris autre chose, sinon que la première avait la forme d'une vache, et la seconde celle d'une chouette. A cette seconde période se rattachent toutes les ruines préhistoriques d'Hissarlik, de Tirynthe et de Mycènes.

Troisième période de l'histoire des deux épithètes : Héra et Athènè ne sont plus représentées avec des figures de vache ou de chouette, on leur a donné des figures de femme; la vache et la chouette sont devenues des attributs de ces déesses, et, comme telles, sont placées à leurs côtés; βοῶπις et γλαυκῶπις continuent à être employées comme des épithètes consacrées par l'usage des siècles, et probablement avec le sens de « déesse aux grands yeux » et « déesse aux yeux de chouette ». A cette troisième période appartiennent les rapsodies homériques.

Je puis ajouter ici ce que M. François Lenormant a écrit[1] sur mon interprétation de γλαυκῶπις comme épithète d'Athènè : « Ces images à tête de chouette que l'ingénieux explorateur [Schliemann] finit par voir un peu partout parmi les objets sortis du sol d'Hissarlik, il nous les donne comme le type de représentation d'Athènè Ilias, la déesse protectrice de la ville de Priam. Pour lui, contrairement aux idées généralement admises, l'Athènè γλαυκῶπις a dû être originairement, non une déesse « aux yeux bleus », de la couleur du ciel lumineux qu'elle personnifie, mais une déesse « à face de chouette » ; de même Héra Βοῶπις, une déesse « à la face de vache », et non plus « aux grands yeux largement ouverts » comme ceux d'une génisse.

« Cette idée que Benjamin Constant avait déjà exprimée est une des thèses favorites de M. Schliemann. De la part de quelques personnes, elle a soulevé de véritables tempêtes. Elle leur a paru une sorte de crime de lèse-hellénisme. Que les Grecs aient pu, à une certaine époque, concevoir dans leur imagination des dieux à têtes d'animaux comme ceux d'Égypte et certains de ceux de l'Asie, c'est une chose qui heurtait trop certaines théories esthétiques préconçues sur le génie de leur race, lequel n'aurait, disait-on *a priori*, admis dans certaines figures le mélange des formes animales et humaines qu'en réservant toujours à l'humanité la tête, la partie la plus noble, le siège de la pensée.

« Je dois dire que ce genre d'arguments, d'une philosophie plus ou moins creuse, me touche fort peu, et qu'à mes yeux il doit céder la place à la réalité de l'observation archéologique. L'idée d'une Athènè primitive à tête de chouette ou d'une Héra à tête de vache, comme l'Hathor égyptienne ou certaines formes de l'Astarté syro-phénicienne, n'a rien qui me scandalise et me paraisse impossible. Il y a bien quelque difficulté philologique à ce que des épithètes comme γλαυκῶπις ou βοῶπις s'appli-

---

[1] *Les Antiquités de la Troade*, Paris, 1876, pp. 21-23.

quent à un aspect de la face plutôt qu'à l'œil. Cependant il me semble qu'on l'a exagérée et que, par exemple, quand Empédocle, dans un vers célèbre, qualifiait la lune de γλαυκῶπις, il faisait allusion à l'apparence de la face lunaire et non pas à un œil.

« D'ailleurs des exemples monumentaux tout à fait positifs nous prouvent que les Grecs des âges plus anciens, qui copièrent leurs premières œuvres d'art sur des modèles asiatiques, puisèrent dans ces modèles l'idée de figures à tête d'animaux sur des corps humains et les représentèrent à leur tour. M. Newton a signalé une figure provenant de Chypre qui montre une femme à tête de bélier, probablement une Aphrodite. Sur un vase peint archaïque de Camirus, au Louvre, on voit un homme à tête de lièvre. Quand Onatas, le grand sculpteur d'Égine, qui vivait au commencement du v[e] siècle avant J.-C., exécuta pour les gens de Phigalie la statue de leur Déméter Mélaena, il copia fidèlement, d'après une peinture, le type consacré de l'ancien simulacre de cette déesse, qui avait l'apparence monstrueuse ; il mit donc sur les épaules de son corps de femme une tête de cheval, accompagnée de serpents et d'autres monstres. Le livre des *Philosophumena* [1] nous a conservé la description d'une des peintures symboliques qui décoraient le sanctuaire de famille de la race sacrée des Lycomides, à Phlya en Attique, peintures que le grand Thémistocle avait fait restaurer et à l'explication desquelles Plutarque avait consacré un traité ; on y voyait un vieillard ailé et ithyphallique qui poursuivait une femme à tête de chien. Hérodote nous dit que l'on donnait quelquefois à Pan la face comme les pieds d'un bouc, et cette assertion est confirmée par une statuette de bronze, découverte dans le Péloponèse et conservée à Saint-Pétersbourg.

« Le Minotaure, qui est originairement le Baal-taureau de l'ancien culte phénicien de la Crète, — garde toujours sa tête d'animal dans les œuvres des plus beaux temps de la sculpture grecque. Une *cylix* peinte à figures rouges de la meilleure époque, que l'on voit au Cabinet des médailles, dans la collection de Luynes, montre Dionysos-Zagreus enfant, sur les genoux de sa mère Perséphoné ; il a une tête de taureau comme un petit Minotaure.

« Ce n'est donc pas la notion d'une Athènè à tête de chouette qui m'arrête et qui m'empêcherait d'accepter la théorie de M. Schliemann, d'autant plus qu'il ne s'agirait pas ici d'œuvres grecques à proprement parler, mais d'Asie Mineure. Toute la question pour moi est de savoir s'il y a réellement des têtes de chouette aux vases et aux idoles d'Hissarlik. »

Un autre de mes amis, le professeur Otto Keller [2], écrit ce qui suit

---

[1] M. Philip Smith me dit que cet ouvrage autrefois attribué à Origène est reconnu maintenant pour avoir été écrit par Hippolyte, évêque de Portus (à l'embouchure du Tibre), dans la première moitié du III[e] siècle ap. J.-C.

[2] *Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlik*, Freiburg, 1875, pp. 56, 57.

sur l'Athèné γλαυκῶπις : « L'attribution de la chouette à Athèné est expliquée[1] par un *jeu de mots* entre γλαῦξ et γλαυκῶπις, et on prétend qu'elle n'a eu lieu que postérieurement à Homère, *comme si elle résultait d'une fausse interprétation de l'épithète* γλαυκῶπις. Cette conjecture est certainement peu naturelle, peu probable et trop cherchée. L'origine non hellénique de la chouette d'Athèné semble prouvée encore par sa double tête à Sigée et à Miletopolis, villes qui toutes deux sont dans un proche voisinage d'Ilion[2]. Pour rappeler un cas semblable, je citerai l'attribution — également non hellénique — de la souris à Apollon Sminthée, qui se trouve aussi en Troade. La souris aime la chaleur du soleil, et ainsi elle prospère sous les rayons de Phébus Apollon. La chouette est particulièrement l'oiseau et le symbole de la nuit ; c'est là sa signification la plus naturelle et la plus primitive ; ce doit être là notre point de départ. Avec ceci coïncide d'une remarquable manière un point dans lequel l'Athèné ilienne diffère entièrement de l'Athèné hellénique ordinaire. En effet, une certaine médaille d'Ilium représente le Palladium troyen comme Athèné Ilias (ΑΘΗΝΑΣ ΙΛΙΑΔΟΣ) ayant le bonnet phrygien sur la tête, de la main droite brandissant la lance, de la gauche portant une torche allumée, tandis que près d'elle se tient la chouette[3]. De la même manière un autre type de médaille d'Ilium représente le Palladium, la lance dans la main droite, la torche dans la main gauche, *par devant une vache sur le point d'être sacrifiée*. Il y a là plus que la théorie du *jeu de mots* tiré de loin ; comme la torche illumine l'obscurité, de même les terribles yeux de la chouette brillent à travers la nuit : ses yeux (ὄμματα) sont γλαυκότερα λέοντος καὶ τὰς νύκτας ἀστράπτοντα (comme Diodore dit d'un horrible animal, III, c. 55). Ainsi probablement l'Athèné ilienne, ou Até, était loin, originairement, d'être cette paisible déesse de l'art et de l'industrie, issue de la tête de Jupiter, comme une émanation de la sagesse suprême du plus grand des dieux. Elle était plutôt la déesse de la nuit et de la terreur, et aussi du tumulte de la bataille et des maux de la guerre : elle brandit donc la lance et la torche, et elle a la chouette. Elle est devenue l'Amazone de l'Olympe sur le sol asiatique où les Amazones avaient émigré. Je n'ai pas besoin de citation pour prouver que la chouette est un oiseau de nuit. Comme oiseau qui présage la mort, elle était sur la lance de Pyrrhus quand il s'avança contre Argos[4]. Hipponax l'Ionien[5] la considère comme une messagère de mort.

---

[1] Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, 303 f.

[2] Mionnet, *Médailles nouv. Gal. myth.* 16, 7, 8 : Eckhel, *Doctr. Num.* I, 2, 488, 458.

[3] Mionnet, pl. 75, 6 ; voyez Eckhel, *Doctr. Num.* II, 484 ; et E. Gerhard, *Ueber die Minervenidole Athens*, planche IV, 11, 12.

[4] Aelian. *Hist. Anim.* X, 37 : Ἡ γλαῦξ ἐπί τινα σπουδὴν ὡρμημένῳ ἀνδρὶ συνοῦσα καὶ ἐπιστᾶσα οὐκ ἀγαθὸν σύμβολόν φασι. μαρτύριον δέ, ὁ Ἠπειρώτης Πύῤῥος νύκτωρ εὐθὺ τοῦ Ἄργους ᾔει, καὶ αὐτῷ ἐντυγχάνει ἥδε ἡ ὄρνις καθημένῳ μὲν ἐπὶ τοῦ ἵππου, φέροντί γε μὴν τὸ δόρυ ὀρθόν. εἶτα ἐπὶ τούτου ἑαυτὴν ἐκάθισεν, οὐδὲ ἀπέστη, δορυφοροῦσα οὐ χρηστὴν τὴν δορυφορίαν ἡ ὄρνις ἡ προειρημένη τήνδε.

[5] *Fragm.* 54.

Deux chouettes (γλαῦκες), en qualité d'oiseaux funèbres, étaient placées sur un tombeau[1], à droite et à gauche d'une sirène, la chanteuse de la lamentation mortuaire. Sur une peinture de vase d'un style très ancien (figures brunes sur fond jaune mat), nous trouvons la chouette avec d'autres animaux d'une signification religieuse, tels que taureaux, panthères, sphinx ailés et griffons[2]. La chouette paraît aussi *comme un être divin* sur une peinture de vase du plus ancien style, entourée par un nimbe[3]. Nous ne devons pas passer sous silence les vers de l'Odyssée[4] où Minerve part φήνῃ εἰδομένη, bien que la signification de chouette pour φήνη ne puisse être affirmée avec certitude. Les dieux du nord revêtent le plumage des aigles, des corneilles, des éperviers quand ils sont pressés; de même, Athènè chausse des souliers ailés quand elle doit se hâter. Les talonnières ailées de Persée peuvent avoir signifié à l'origine sa métamorphose complète en oiseau[5]. Dans la langue homérique γλαυκῶπις signifie « aux yeux de chouette » ou « aux yeux étincelants » : l'idée de « bleus », trouvée dans γλαυκός, semble appartenir au développement post-homérique du langage. Quant au reste, je tiens que toute cette question restera pendante, tant qu'on ne fouillera pas dans l'Heræum samien jusqu'à la couche préhellénique qui existe probablement là aussi. Comme Schliemann l'a senti instinctivement, ce n'est que le parallélisme de la βοῶπις πότνια Ἥρη qui peut offrir la solution du problème. »

Je puis rappeler au lecteur que le professeur O. Keller écrivit tout ceci en janvier 1875, tandis que mes fouilles à Tirynthe et à Mycènes, près du grand Heræum d'Argolide, se poursuivaient du 31 juillet au 6 décembre 1876. Comme au moyen des centaines d'idoles, d'or, d'argent, ou de terre cuite, en forme de vache, de tête de vache, ou de femme avec des cornes de vache, que j'y ai trouvées, j'ai résolu pour toujours le problème de la βοῶπις πότνια Ἥρη, sur lequel, comme les professeurs Max Müller et Otto Keller l'ont sagement remarqué, repose la θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη parallèle au précédent, mon interprétation de cette dernière formule doit être maintenant partout acceptée.

Le n° 179 représente un vase à tête de chouette de la seconde cité; mais il faut bien comprendre que le col avec tête de chouette a été trouvé à part et n'appartient pas au vase inférieur sur lequel je l'ai simplement posé, parce que c'était la meilleure manière de le conserver. Sans aucun doute, ce col a appartenu, comme toujours, à un vase qui portait les attributs de la femme. Il est fait à la main, et a une couleur rouge sombre produite par l'oxyde de fer contenu dans l'argile. Il a

---

[1] Peinture sur un Lecythus; Müller et Oesterley, *Denkmäler alter Kunst*, II, 59, 751.

[2] *Collection de vases* du roi Louis, n° 953.

[3] Stephani, *Nimbus und Strahlenkranz*. Le nimbe est considéré par F. Wieseler (*Phaethon*, p. 26) comme une allusion à l'éclat de leurs yeux.

[4] *Od.* III, 372.

[5] Wackernagel, ἔπεα πτερόεντα, 34.

été découvert sous les débris calcinés de la maison brûlée dans laquelle j'ai trouvé le squelette de femme, dont je représente le crâne aux nos 1069-1072. Il est entièrement cuit, sans doute grâce à la chaleur intense à laquelle il a été exposé, et peut-être le couvercle lui appartient-il. Comme je l'ai trouvé dans la même maison, je l'ai mis sur l'orifice, d'autant plus que cette sorte de couvercle avec une poignée courbe semble appartenir aux vases à tête de chouette. Je suis confirmé dans cette



N° 179. — Vase à tête de chouette. 1/3 grandeur; profondeur, 10 à 12 mètres. Fait sur photographie.

croyance par les incisions sur le bord de ces couvercles, qui, comme celles des idoles nos 212, 214, 223, semblent indiquer les cheveux de la déesse. Sur beaucoup de couvercles où la face de chouette est modelée et qui évidemment appartiennent à des vases qui portent les attributs de la femme, la chevelure est indiquée par de longues rayures ou par des tresses en relief sur le col; il en est ainsi sur les idoles nos 201, 203, 293 et sur la balle qui porte les numéros 1997 et 1998. Le petit manche courbe sur le couvercle de vase que nous avons sous les yeux a probablement été copié d'après le cimier des casques dans lequel on enfonçait l'aigrette.

Je représente sous le n° 180 un autre vase que je décris de même; il a été trouvé au pied du mur en grands blocs marqué B sur le n° 2 (p. 26). Il est très détérioré par le feu, de sorte que sa couleur primitive ne peut être reconnue; ses poignées en forme d'ailes sont en partie restaurées. La face d'oiseau est ici très grossièrement représentée, les yeux ayant été mis sur la même ligne que la partie inférieure du bec. Le manche courbe du couvercle est brisé.

Quant au n° 181, le couvercle appartient seul à cette seconde cité; le vase lui-même vient de la quatrième cité, mais ce vase étant le seul avec attributs féminins auquel ce petit couvercle s'adapte, j'ai cru



N° 180. — Vase à tête de chouette, à deux seins de femme et à deux excroissances dressées en forme d'ailes. 1/1 grandeur; profondeur, 14^m^,61. Fait sur photographie.



N° 181. — Vase de terre cuite avec les attributs de la femme et deux poignées en forme d'ailes. 1/3 grandeur; profondeur, 5^m^,7. Le couvercle vient d'une profondeur de 14^m^,61.

nécessaire de le représenter ici, afin de montrer ce couvercle à sa vraie place. De la face nous ne voyons ici que les yeux. Ce couvercle est d'un noir terne et mal cuit. Ces vases, toujours avec face de chouette, sont, à ma connaissance, des pièces uniques; rien de semblable n'a été trouvé ailleurs. Mais des urnes funéraires, avec figures humaines grossièrement modelées, ont été trouvées en Prusse dans la province de Pommerellen, près de Dantzig. On les trouve toujours contenant les cendres et les os du mort et enfermées dans des coffres de pierre faits de cinq pierres plates et méritant à peine le nom de cercueil. Ces urnes funéraires sont placées debout, soit seules, soit au milieu de six, de huit, de dix, de douze ou même de quatorze vases communs et vides. L'argile des urnes funéraires est jaune, ou brune, ou noire, quelquefois de bonne qualité et bien cuite, quelquefois très grossière et à

peine cuite. Jusqu'au mois d'août 1875, où je visitai Dantzig, cinquante-sept urnes de ce genre y avaient été découvertes, toutes faites à la main, mais une trentaine seulement étaient conservées à Dantzig même; deux étaient à Neu-Stettin et les vingt-cinq autres à Berlin et dans d'autres musées. Il est important de remarquer que, à l'exception d'une urne funéraire à face humaine trouvée à Sprottow, en Silésie, d'une autre trouvée à Gogolin (district de Culm, Prusse occidentale [1]), d'une troisième trouvée dans la province de Posen, et d'une quatrième trouvée dans la province de Saxe, aucune urne semblable n'a jamais été trouvée ailleurs que dans la province de Pommerellen [2]. Certes, je ne parle pas ici des urnes romaines à face humaine dont quelques-unes ont été trouvées sur le Rhin et un grand nombre en Italie. Les caractères qui distinguent les urnes de Pommerellen des vases troyens à tête de chouette sont les suivants : leurs fabricants ont toujours eu l'intention évidente de représenter la face humaine quelque grossière et incomplète que soit la représentation; elles n'ont jamais les excroissances en forme d'ailes, ou les seins de femmes qui sont presque toujours visibles sur les vases troyens; elles ont toujours servi d'urnes funéraires, tandis que les vases troyens peuvent, en raison de leur petite taille, n'avoir jamais été employés à cet usage et n'avoir servi que d'idoles ou de vases sacrés; enfin les premières ont des couvercles en forme de bonnet ordinaire, tandis que les vases troyens ont des couvercles en forme de casque sur lesquels des cheveux de femme sont souvent indiqués. Quant à l'âge de ces vases pommerelléniens, les grains de verre dont ils sont ornés et les instruments de fer que l'on trouve à côté d'eux ne nous permettent pas de leur assigner une plus haute antiquité que le commencement de notre ère, ou tout au plus le premier ou le second siècle avant notre ère, tandis que, d'accord avec tous les archéologues, j'attribue aux vases troyens la très haute antiquité de 1200 ou 1500 ans avant J.-C. Voici la description de quelques-uns des vases à figure humaine de la collection de Dantzig :

1° Un vase avec deux yeux, un nez, mais point de bouche, et deux oreilles qui ont trois perforations ornées d'anneaux de bronze dans lesquels sont enchâssés des grains de verre et d'ambre. L'ornementation du col est figurée par six raies gravées et représentant des arêtes de poissons. Le couvercle porte aussi un décor gravé.

2° Un vase sans yeux, mais pourvu d'un nez et d'une bouche. Les oreilles ont quatre perforations ornées d'anneaux de bronze; une chaîne de bronze fixée aux oreilles pend sur la poitrine.

---

[1] *Sitzungs Bericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, vom 18 januar 1879, S. 2.

[2] Le professeur Virchow m'informe obligeamment qu'il a prouvé qu'une série de transition entre Mützenurnen (urnes à bonnet) et Ohrurnen (urnes à oreilles) peut être suivie depuis la province de Pommerellen jusqu'à la rivière de l'Oder.

3° Un vase avec un nez et une bouche, mais sans yeux. Les oreilles ont deux perforations et des boucles d'oreilles en bronze avec grains d'ambre. Une broche en fer a été trouvée dans ce vase.

4° Un vase avec des oreilles non percées, des yeux, un long nez, une bouche, et une barbe. Des points indiquent une ceinture.

5° Une urne avec un nez, des yeux et une bouche dentée; des oreilles avec six perforations, chacune ornée d'un anneau de bronze, dans lequel sont enfilés quantité de petits anneaux de même métal.

6° Une urne sans yeux ni bouche, mais avec un nez pointu; deux reilles perforées quatre fois et ornées à chaque trou d'anneaux de fer.

7° Une urne très grossière avec des yeux et un nez, mais pas de bouche. Des oreilles, mais non perforées.

8° Une urne avec yeux, nez, bouche, oreilles sans perforations.

9° Une urne avec yeux, bouche et nez; oreilles avec trois perforations.

10° Une urne avec nez et yeux. Pas de bouche, un anneau de fer est fixe autour du vase.

11° Une urne très remarquable avec un bec de faucon et de grands yeux; des oreilles, chacune portant trois anneaux avec perles de verre brun et bleu. Cette urne, aussi bien que son couvercle, est décorée tout autour d'ornements gravés. Un certain nombre des urnes pommerellé-niennes, avec figure humaine, conservées au musée royal de Berlin, sont très remarquables à cause des broches avec tête en spirale, comme le n° 120, ou des animaux linéaires semblables à ceux des fusaïoles troyennes (voy. n[os] 1881-1884), que nous y voyons grossièrement gravés.

M. Ernst Bötticher a publié dernièrement sur les vases à figure une dissertation [1], dont je donne ici un extrait : « A Hissarlik, ainsi que dans beaucoup de sépulcres, on trouve des urnes à figure, que le D[r] Schliemann appelle « vases à tête de chouette ». On pourrait les appeler aussi bien « vases à tête d'épervier ».

« Le professeur Virchow n'est pas tout à fait d'accord avec le D[r] Schliemann sur la question des vases à tête de chouette (voyez sa préface), et il cite comme exemple les vases à figure trouvés dans le nord. Il est vrai que le D[r] Schliemann cite une urne à figure dans le musée de Dantzig ayant un bec de faucon, mais il ne semble pas connaître les urnes à figure, à type d'épervier, de la section égyp-tienne du Musée royal de Berlin (ils sont placés dans une cachette), autrement il ne passerait pas sous silence cette analogie parfaite avec ses vases à tête de chouette. Le décor des urnes sépulcrales à type d'oi-seau, soit qu'on y reconnaisse un faucon, une chouette ou un épervier, l'extension de la même habitude de la mer Baltique jusqu'au Nil est très remarquable. Dans la représentation de la figure d'oiseau des analogies

---

[1] *Zeitschrift für Ethnologie : Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. Heft IV, 1883, pp. 157, 158.

se manifestent toujours malgré de grandes différences d'exécution artistique :

« 1° En général, les courbes au-dessus des yeux sont dessinées partout de la même manière et fortement accentuées sur les vases ayant des saillies correspondantes, ce qui n'est pas toujours le cas sur les urnes du nord. A ce dessin correspond l'hiéroglyphe bien connu de l'épervier et l'analogue sur les idoles d'Hissarlik, comme, par exemple, nos 209-216 et autres dans *Ilios*.

« 2° En particulier, le vase égyptien n° 7184, dans la salle V de la section égytienne du Musée royal, nous montre un mélange bizarre du type d'homme et du type d'oiseau d'une exécution telle qu'on ne peut douter qu'ici une figure à contours humains, ayant des oreilles humaines, ne possède un bec et par conséquent n'ait point de bouche et des yeux ronds d'oiseau. D'autres vases égyptiens — par exemple les nos 7201, 345 et autres — ont clairement une figure d'oiseau du type de l'épervier, c'est-à-dire un bec entre des yeux orbiculaires. D'autres vases égyptiens encore, comme, par exemple, les nos 7165 et 7168, montrent une figure humaine, d'une exécution aussi artistique.

« Nous retrouvons ces trois catégories parmi les vases à figure d'Hissarlik et de la contrée de la Baltique, quoiqu'il soit difficile de distinguer sur ces derniers entre un nez et un bec à cause du peu d'habilité artistique de leurs fabricants. Quelques vases égyptiens, comme le n° 345 (étiquette jaune), n'ont pas un bec aussi distinctement exprimé que, par exemple, au n° 7184.

« *Catégorie* I : L'urne à figure représentée dans *Ilios,* n° 189, a, comme les vases égyptiens au type d'épervier, un bec et des yeux orbiculaires. Nous trouvons la même chose sur le couvercle à figure n° 190, etc., dans *Ilios*, et sur des urnes à figure de la contrée de la mer Baltique. C'est le pur type de l'oiseau.

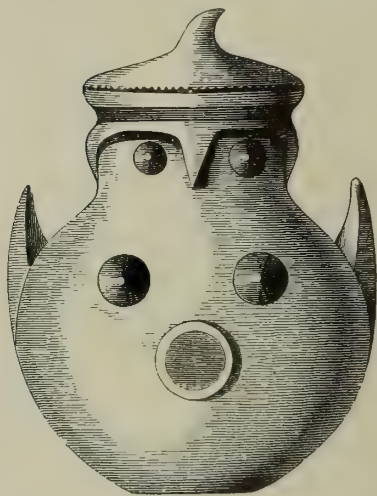
« *Catégorie* II : Sur le couvercle à figure, *Ilios*, n° 1085, nous voyons le type mélangé, comme sur le vase égyptien n° 7184, avec des oreilles humaines. Nous trouvons un analogue dans le vase à figure I, 5123 *a* de la collection des antiquités du nord au Musée royal, où la forme du bec ressemble parfaitement à ce que nous montrent les vases nos 188, 189, 1082, dans *Ilios*.

« *Catégorie* III : « Type purement humain. » Nous trouvons au musée Schliemann trois urnes à figure avec un type humain très prononcé, nos 604, 606, 609. Le type humain ne peut être méconnu non seulement à cause de la bouche, mais aussi à cause de la forme allongée et humaine des yeux, et des paupières à demi closes, — particularité ingénieuse pour des urnes funéraires. »

Je dois indiquer encore les vases en forme de flacon (*Œnochoæ*) trouvés dans les habitations préhistoriques des îles de Théra (Santorin) et Thérasia, sous une couche épaisse de pierres ponces et de cendres volcaniques.

Sur plusieurs de ces vases deux grands yeux sont peints près de l'orifice, un collier est aussi indiqué par de grands points au cou, tandis que deux seins de femme sont modelés sur la partie supérieure de la panse.

La figure humaine n'est point représentée sur ces vases, et pourtant il est certain que le potier primitif a eu l'intention d'imiter dans ces *œnochoæ* la figure de la femme. De ces vases barbares peuvent dériver, comme M. F. Lenormant[1] le suggère, les belles *œnochoæ* à figure de femme[2] trouvées dans l'île de Chypre. Mais comme ces dernières appartiennent à l'époque classique et sont peut-être de mille ans postérieures



N° 182. — Vase de terre cuite avec tête de chouette. 1/4 grandeur; profondeur, environ 8m,50. Fait sur dessin.



N° 183. — Partie supérieure d'un vase avec tête de chouette. 1/3 grandeur; profondeur, 6m,10. Fait sur dessin.

aux vases d'Hissarlik, je ne puis pas les discuter ici. Il est également superflu de discuter ici les urnes romaines à figure humaine qu'on rencontre à Oehringen (Wurtemberg), près de Mayence[3]; à Castel, vis-à-vis de Mayence[4], et ailleurs.

Je retourne aux vases-chouette de la deuxième cité (cité brûlée) de Troie : les vases rouge luisant, n° 182, offrent le type habituel des vases à tête de chouette faits à la main. La partie supérieure du col est modelée en figure d'oiseau, et, de chaque côté, se dressent deux grandes oreilles; la figure se compose d'un arc double représentant les sourcils, d'une paire d'yeux hémisphériques et d'un bec de chouette qui se projette au milieu. Les seins sont proéminents et la *vulva*[5] est représentée par un

---

[1] *Antiquités Troyennes*, p. 43.

[2] Voyez Louis Palma di Cesnola, *Cyprus*; Londres, 1877, p. 394, Pl. XLII-XLIII, pp. 401, 401.

[3] Otto Keller, *Vicus Aurelii*, 1871, pl. VII, 2.

[4] L. Lindenschmit, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*; Mayence, 1860.

[5] M. Burnouf m'écrit : « J'ai toujours cru

grand cercle en relief. Sur quelques vases à tête de chouette que je représenterai dans les pages suivantes, ce cercle est orné d'une croix gravée (voyez, par exemple, les nos 1084 et 1089) dont la signification ne peut laisser de doute. Les saillies dressées sur les côtés sont, dans les grands vases, concaves à l'intérieur, très longues et si tranchantes sur les bords qu'elles n'ont jamais pu servir de poignées; en outre, elles existent fréquemment sur des vases pourvus d'anses régulières; ces longues saillies



N° 181. — Vase de terre cuite avec les signes caractéristiques de la femme et une tête de chouette. 1/3 grandeur: profondeur, 9m,76. Fait sur photographie.

concaves ne représentent-elles pas des ailes, et dans ce cas les petites saillies que nous voyons aux flancs du n° 182 ne représentent-elles pas la même chose [1]? J'ajouterai que ces vases à tête de chouette n'ont jamais de tuyaux pour les suspendre. J'appelle en outre une attention particulière sur la grande ressemblance de ces vases à deux ailes avec les idoles de Mycènes.

Le n° 183 est la partie supérieure d'un vase à tête de chouette fait à

---

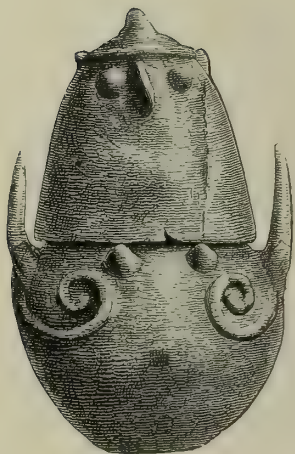
et je crois encore que ce cercle en relief représente le nombril; ce signe est très important dans l'ancienne théorie comme canal de la transmission de la vie. Voyez Véda, I, 164, 34 et 35. »

[1] Voir mon *Mycènes*, p. 137, fig. 94; p. 140, fig. 111; p. 61, fig. 8 et 10.

la main et qui semble avoir eu la même forme que le n° 1086. L'orifice de ces deux vases s'arrondit en coupe et porte deux saillies sur les flancs.

Le n° 184 représente un autre vase à tête de chouette, fait à la main, et pourvu d'un couvercle; il a deux anses; la *vulva* est placée entre les seins, au milieu du corps.

Le n° 185 représente un des nombreux vases toujours faits à la main, portant les caractères féminins, et un col uni auquel s'adapte un cou-



N° 185. — Vase avec les caractères féminins, et un couvercle tête de chouette. Le vase a été trouvé à 4 mètres de profondeur, le couvercle à 8 mètres. 1/3 grandeur. Fait sur photographie.



N° 186. — Vase de terre cuite avec tête de chouette, dans lequel ont été trouvés beaucoup d'ornements en or. 1/3 grandeur; profondeur. 9 mètres. Fait sur photographie.

vercle avec face de chouette. Ce vase-ci est brun foncé et a de chaque côté une saillie dressée d'où partent des spirales en relief. Le couvercle est aussi fait à la main, d'une couleur jaune luisant, et surmonté d'une sorte de cimier[1]. Le professeur Sayce observe que ces décors au-dessous des seins ressemblent aux *litui* portés par des figures hittites, à Boghaz Kioi (près du Halys) et ailleurs.

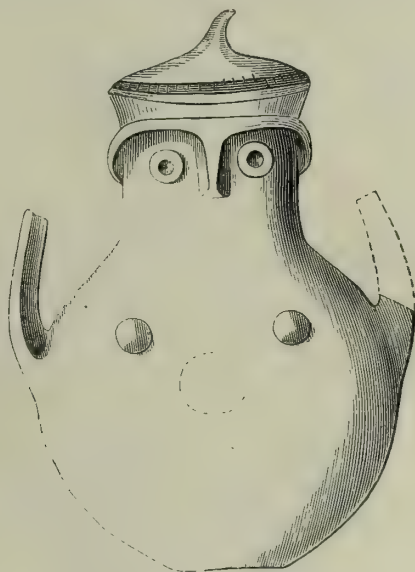
Le n° 186 représente l'intéressant vase noir à tête de chouette dans lequel a été trouvé tout un trésor d'ornements en métal précieux. Je

[1] Ce couvercle à tête de chouette provient de la deuxième cité; mais le vase a été trouvé dans les ruines de la quatrième cité. Je représente ici l'un et l'autre parce que ce vase est le seul où s'ajuste le couvercle.

les énumérerai en étudiant les métaux de la cité brûlée. Les saillies en forme d'ailes ont été brisées; les seins de femme sont plus gros que de coutume et singulièrement écartés; la *vulva* est figurée par un bourrelet creusé au milieu. Ce vase ressemble pour la fabrication et la couleur à un autre vase trouvé dans une tombe à Golencin, près de Posen [1], et appelé *Gesichtsurne;* mais celui-ci diffère de notre vase troyen en ce que les yeux ne sont pas saillants, que chacune des excroissances en forme d'oreilles a trois perforations pour y suspendre des ornements; de plus,



N° 187. — Vase de terre cuite. 1/5 grandeur; profondeur, 8 mètres. L'ornement de la panse ressemble à un caractère des alphabets de Carie et de Pamphylie et des inscriptions hittites, aussi bien qu'à une forme de caractère *Go* ou *Ko* dans le syllabaire chypriote. Fait sur photographie.



N° 188. — Vase à face de chouette. 1/4 grandeur; profondeur, environ 8 mètres. Fait sur dessin.

l'urne de Golencin ne porte aucun des attributs du sexe féminin; son fond est plat, tandis que celui du nôtre est convexe.

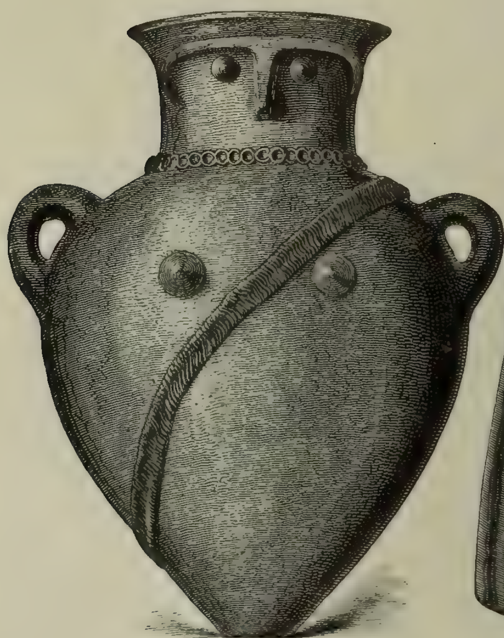
Le vase 187 est décoré des deux côtés par un ornement qui a la forme du caractère chypriote *Ko,* ou d'un caractère qui se trouve dans les alphabets de Carie, de Pamphylie et dans les inscriptions hittites; le vase a deux anses; la tête ne lui appartient pas, je l'ai trouvée à part; je l'ai ajustée dessus uniquement pour la préserver d'accident.

Le n° 188 représente un autre vase fait à la main, comme le n° 182, mais la chaleur intense de l'incendie l'a tellement altéré que sa couleur primitive est difficile à reconnaître.

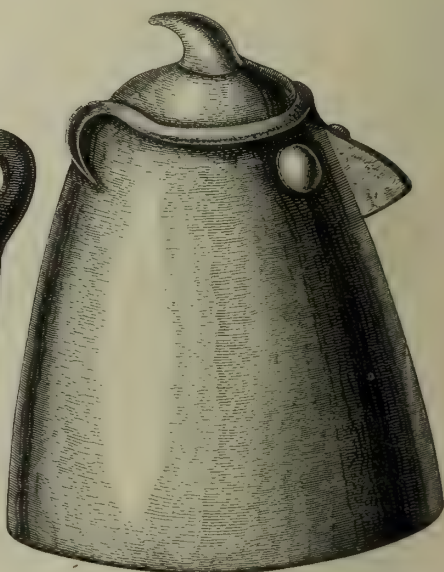
[1] F.-L.-W. Schwartz, II. *Nachtrag zu den « Materialien zur praehistorischen Kartographie der Provinz Posen »;* Posen, 1880, Pl. I, n° 4.

Le n° 189 représente le vase à tête de chouette, et fait à la main, le plus remarquable de tous ceux que m'ont livrés les fouilles d'Hissarlik. Je l'ai découvert à une profondeur de 8m,50; il est d'un brun luisant, et haut de 0m,63. En dépit de la chaleur intense à laquelle il a été exposé dans l'incendie, il n'est pas entièrement cuit. Il a deux seins et deux anses; un très joli collier est figuré autour du col par une série de cercles en relief. La beauté de ce vase est rehaussée par l'écharpe également en relief qui entoure obliquement son corps.

Le n° 190 représente un de ces jolis couvercles de vase jaune foncé



N° 189. — Vase à tête de chouette. 1/8 grandeur: profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 190. — Couvercle de vase à face de chouette. 1/2 grandeur; profondeur, 8m,20. Fait sur photographie.

luisant avec face de chouette, dont nous avons déjà vu un échantillon, n° 185. Le couvercle que nous avons sous les yeux a été trouvé dans une grande urne rouge à la profondeur de 8m,20 sur le grand mur près de la porte; de là sa bonne préservation.

Le n° 191 représente encore un couvercle de vase modelé en tête de chouette appartenant à cette classe de vases qui ont un col uni comme les nos 185 et 194, les signes caractéristiques de la femme, et habituellement deux ailes.

J'appelle en outre l'attention du lecteur sur la balle de terre cuite n° 1997; nous y voyons, au milieu une face de hibou en monogramme, à droite, une roue qui peut signifier le soleil, à gauche, trois cercles concen-

triques qui représentent la lune, et au-dessous un petit cercle, qui serait là pour signifier l'étoile du matin. Toutes ces figures sont bien distinctes dans le dessin développé n° 1994[1]; sur une partie que ne reproduit pas ma gravure, de profonds sillons indiquent une chevelure de femme. Cette balle est si curieuse que je conseille au lecteur d'aller la voir dans le musée Schliemann à Berlin[2].



N° 191. — Couvercle de vase avec face de hibou. 1/5 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

Je représenterai encore ici sous les n°s 192, 193 un vase de terre cuite fait à la main et fort curieux, trouvé à la profondeur de 9 mètres. Il a été pénétré par la chaleur de l'incendie. La face de chouette y est nettement indiquée; dessous, trois raies horizontales, destinées probablement à représenter des colliers. Le devant du corps est couvert par un long bouclier, et sur le dos pendent des cheveux de femme pareils à ceux des Cariatides dans l'Acropole d'Athènes. Les côtés forment chacun un vase séparé qui ne communique pas avec celui du corps principal. Les neuf rangs de points sur le bouclier sont très caractéristiques; ils indiquent



N°s 192-193. — Aspect des deux faces d'un vase à tête de chouette. 1/2 grandeur; profondeur, 9 metres. Fait sur dessin.

sans doute l'éclat du bronze comme ceux des cottes de mailles et des casques des six guerriers peints sur un vase mycénien[3]. Ce vase troyen est unique, on n'a pas trouvé son pareil dans les fouilles.

Le n° 194 est un vase fait à la main, rouge foncé brillant, avec deux seins de grande dimension et une grande *vulva* en relief. Outre deux anses, il a deux ailes dressées desquelles partent, de chaque côté, une spirale en relief rappelant, comme l'observe le professeur Sayce, le *lituus*

[1] Voyez sur la dernière des planches lithographiées placées à la fin du volume.

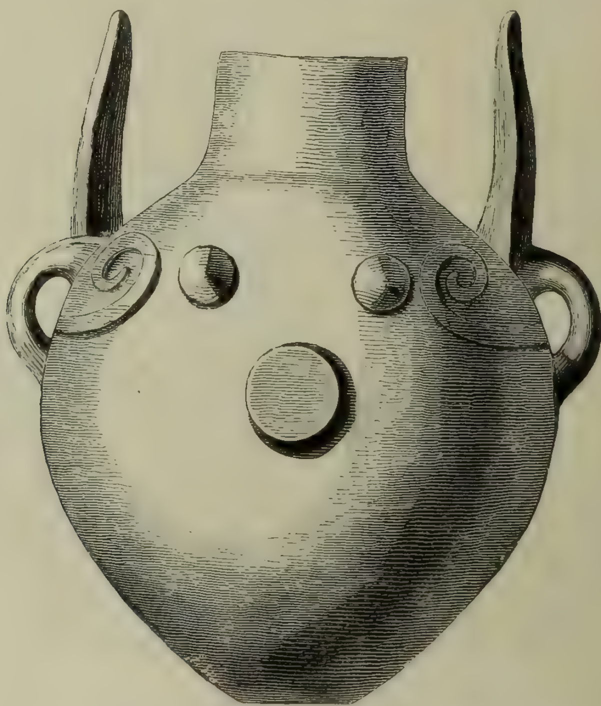
[2] M. Burnouf m'écrit : « Cette balle (n° 1997) donne probablement l'explication d'une grande partie du symbolisme troyen, parce qu'évidemment l'attribut féminin qui est au centre représente ici l'aurore. Les signes inscrits sur les fusaïoles sont purement astronomiques. »

[3] Voyez *Mycènes*, p. 211, n° 213.

ou bâton recourbé que portent certains personnages des sculptures hittites, de Boghaz Kioi et d'ailleurs. Je rappelle au lecteur que les couvercles en forme de chapeau et à face de chouette tels que celui du n° 190 appartiennent à cette sorte de vase.

Le n° 195 est un vase brun clair, fait à la main, avec deux seins de chaque côté et deux saillies, il est orné de cannelures et de lignes incisées. Le n° 196 est aussi fait à la main et porte deux saillies perforées et finissant en bec d'oiseau.

J'arrive maintenant aux idoles recueillies dans les quatre cités préhis-



N° 194. — Grand vase avec les signes caractéristiques de la femme. 1/5 grandeur; profondeur, 8 mètres.

toriques supérieures au nombre de plus de mille, toutes similaires, toutes présentant une ébauche imparfaite de la forme féminine et se terminant par un bloc où les pieds ne sont même pas indiqués, trait essentiel de l'ancien Palladium, statue en gaine, que, d'après la fable, Jupiter fit tomber du ciel. Je répète que les vases à tête de chouette sont évidemment modelés sur le type de l'idole, — sauf à accentuer davantage les signes féminins, — soit parce qu'ils étaient aussi des idoles, soit parce qu'ils servaient exclusivement au culte de la déesse.

C'est une assertion toute gratuite de ne voir dans ces figures que l'œuvre grossière d'artisans primitifs incapables de mieux faire; je ne

saurais mieux prouver qu'ils savaient modeler des figures humaines symétriques qu'en représentant ici, sous le n° 197, le haut d'un vase trouvé dans la cité brûlée à la profondeur de 8 mètres. Il représente une tête d'homme aux traits réguliers, la bouche et le nez sont très petits en proportion des yeux, et rappellent le type égyptien. Ce morceau est brun et luisant et porte la trace de l'incendie qui l'a cuit complètement. La figurine n° 198 a une tête d'homme régulière; elle est de couleur jaune



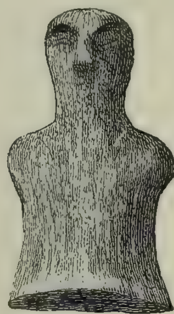
N° 195.—Vase de terre cuite avec décor incisé et seins de femme de chaque côté. 1/3 grandeur; profondeur, 9m,75.



N° 196.— Vase avec deux projections en forme de bec d'oiseau sur le bord. 1/3 grandeur; profondeur, 7m,90.



N° 197. — Haut de vase avec tête d'homme. 1/2 grandeur ; profondeur 8 mètres. Fait sur photographie.

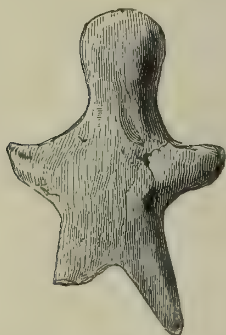


N° 198. — Figure de terre cuite. 2/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

terne et cuite par l'incendie. La figurine de plomb, n° 233, que j'étudierai plus à fond dans les pages suivantes, représente un corps de femme des pieds à la tête. Que le lecteur compare ces deux figures d'hommes et celle de femme avec la grossière représentation à tête de hibou des nos 200-230 donnée dans les pages suivantes, et avec celles qu'on voit sur les vases nos 182, 183, 184, 185, 186, 187, 192; puis qu'il se demande si le peuple qui modelait des figures si régulières peut être considéré comme incapable de faire mieux que ces vases et ces idoles à tête de chouette d'un aspect hideux et d'une grossièreté qui surpasse tout ce que l'on trouve ailleurs. Mais il y avait de puissantes raisons pour que

les idoles et les vases fussent toujours fabriqués sur un même type et pour que les successeurs de ce peuple et les successeurs de ses successeurs les imitassent. Bien plus, dans la dernière des cités préhistoriques, la cinquième à partir du sol vierge, des vases-chouette aussi grossiers que le n° 184 et des idoles comme celles des n°s 209-229 sont encore plus abondants que dans aucune des cités antérieures.

La raison suprême de ce fait singulier, c'est que les Iliens s'attachaient avec un zèle pieux à reproduire la forme de leur Palladium consacrée par l'autorité des siècles. Ce n'est pas un fait isolé, particulier aux cinq cités troyennes; nous le retrouvons à Mycènes. Là, dans les antiques sépulcres des rois[1], pour lesquels je revendique la date de 1500 à 1200 ans avant J.-C., j'ai recueilli moi-même, en grand nombre, des idoles en or représentant Héra sous la forme d'une vache ou d'une tête de vache, ou bien encore d'une femme dont le front porte des cornes de vache. Les mêmes figures monstrueuses, cette fois en terre cuite, ont été trouvées aussi à Mycènes dans la couche la plus basse, en dehors des sépulcres et dans toutes les autres couches, sans le plus léger changement non seulement de forme mais même de couleur[2]. Ainsi, il est évident que la Héra à tête de vache et la Héra à tête de femme cornue furent adorées à Mycènes jusqu'à la destruction et l'abandon final de cette ville. Mes explorations à Tirynthe ont mis au jour des idoles semblables, dans toutes les couches de détritus qui couvrent l'emplacement[3].



N° 199. — Figure grossière en terre cuite, probablement un jouet d'enfant. 1/2 grandeur : profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

Mais nous n'avons pas besoin d'aller si loin ; en Russie et en Grèce, les images les plus archaïques du Christ et de la Vierge sont toujours celles que préfèrent les vrais croyants et sont l'objet d'une vénération particulière. Nous ne pouvons donc pas nous étonner que les Troyens des cinq premières cités préhistoriques aient copié et recopié sur leurs idoles et leurs vases sacrés la figure (διιπετές) du Palladium à tête de chouette.

On n'a trouvé, dans les fouilles qui comprennent les cinq cités, que trois idoles de forme différente, car je tiens l'objet en terre cuite n° 199 pour un jouet et non pour une idole. De nos jours, un enfant ne ferait guère mieux en essayant de modeler une figure. Deux des formes spéciales auxquelles je renvoie, celles des n°s 233 et 234, seront décrites tout à l'heure; la troisième, représentée sous les n°s 200, 201, semble

[1] Voyez *Mycènes*, pp. 296-297, n°s 327, 328, 329, 330.

[2] Voyez ma *Mycenae*, p, 137, n°s 94, 96-98 ; p. 138, n°s 99-101 ; p. 139, n°s 103-110.

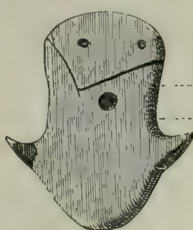
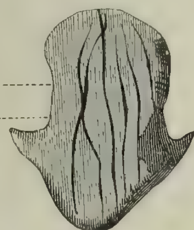
[3] Voyez ma *Mycenae*, pp. 60-61, n°s 2-11.

— d'après les seins et les cheveux longs — appartenir à une divinité féminine.

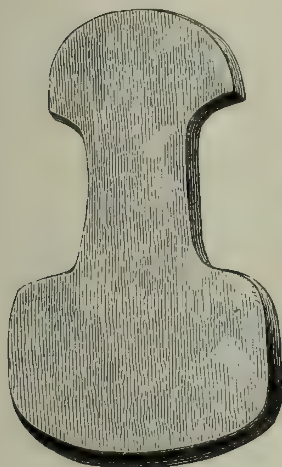
J'appelle encore l'attention sur les idoles nos 202 et 203, 206, 207 208 qui ont des saillies de chaque côté ; si elles ne sont pas dressées verticalement comme celles du vase n° 182, c'est probablement à cause de la fra-




Nos 200-201. — Idole de terre cuite. 1/2 grandeur environ ; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

Nos 202-203. — Idole de terre cuite. 1/2 grandeur environ ; profondeur, 7 mètres.



N° 204. — Idole de marbre. 2/5 grandeur ; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.



N° 205. — Idole de terre cuite à face de chouette. Grandeur réelle ; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.




Nos 206-207. — Idoles en os. 7/8 grandeur ; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

gilité de la matière, les nos 202, 203 étant en argile, les nos 206, 207 en os, le n° 208 en trachyte, et toutes étant plates et minces. Je signalerai, de plus, le couvercle du vase n° 182, dont la poignée semble imiter l'aigrette d'un casque ou le cimier (λόφος), dans lequel la crinière de cheval (ἵππουρις) était fixée, enfin les incisions sur le bord du couvercle, qui ne peuvent avoir d'autre sens que d'indiquer les cheveux. C'est de la même manière qu'aux nos 212, 213, 214, 223 ils sont indiqués sur le front d'idoles, et aux nos 201, 203, 207 et 193 sur le dos d'idoles également.

Les n°s 200 et 201 montrent le front et le dos d'une terre cuite brisée, les seins indiquent une femme et les quatre traits sur le cou peut-être une armure. Un seul bras subsiste et il est dressé. Deux lignes portant des bras et se croisant sur le corps lui donnent un aspect guerrier; ses longs cheveux sont distinctement marqués sur l'occiput. Les n°s 202, 203, représentent l'idole grossière dont nous avons déjà parlé; elle est tellement informe que les yeux sont au-dessus des sourcils et la *vulva* juste au-dessous du bec, mais cependant l'ensemble est celui de toutes les



N° 208. — Idole de trachyte. 1/3 grandeur environ: profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

autres idoles. Les longues raies qui expriment les cheveux sont très caractéristiques. Le n° 204 représente, aux 2/5 de grandeur, une idole de marbre longue de 0^{m},131 et large de 0^{m},75. Le n° 205 est une idole de terre cuite bombée des deux côtés; ses deux gros yeux et son bec de chouette sont légèrement en relief. Les n°s 206 et 207 représentent deux idoles plates en os. L'idole de trachyte n° 208 est de même forme que le n° 202, mais très épaisse et même un peu sphérique; elle a 24 centimètres de longueur et 15 de largeur; cette idole est, avec une autre, la plus grande en cette matière que j'aie trouvée à Hissarlik. Les idoles de micaschiste, d'os ou de terre cuite sont comparativement rares.

Le nº 209 est une idole de marbre, dont la face de chouette est peinte avec de l'argile noire.

Le nº 210 représente le fragment d'une idole de terre cuite à face de

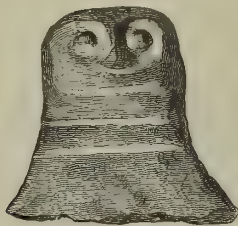


Nº 209. — Idole de marbre. Grandeur réelle; profondeur, environ 8m,50. Fait sur dessin.

chouette; les trois raies sur le cou indiquent probablement des colliers; les cheveux sont marqués sur le dos.

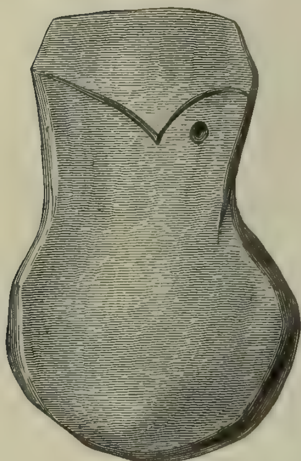
Les figures suivantes (nos 211-218) représentent huit idoles de marbre qui certainement appartiennent à la cité brûlée.

Il y a deux de ces idoles, — nos 211, 212, — où la face de chouette est

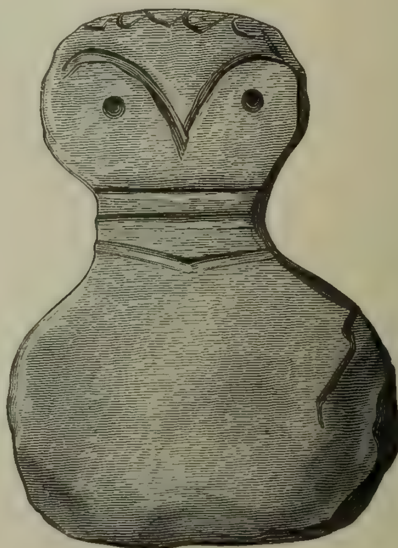


N° 210. — Figure de terre cuite. Grandeur réelle : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

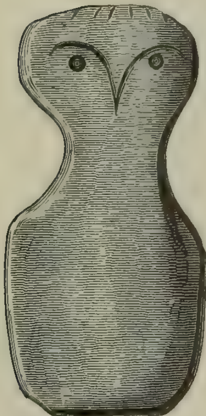
N° 211.



N° 212.



N° 213.



N° 214.



N° 215.

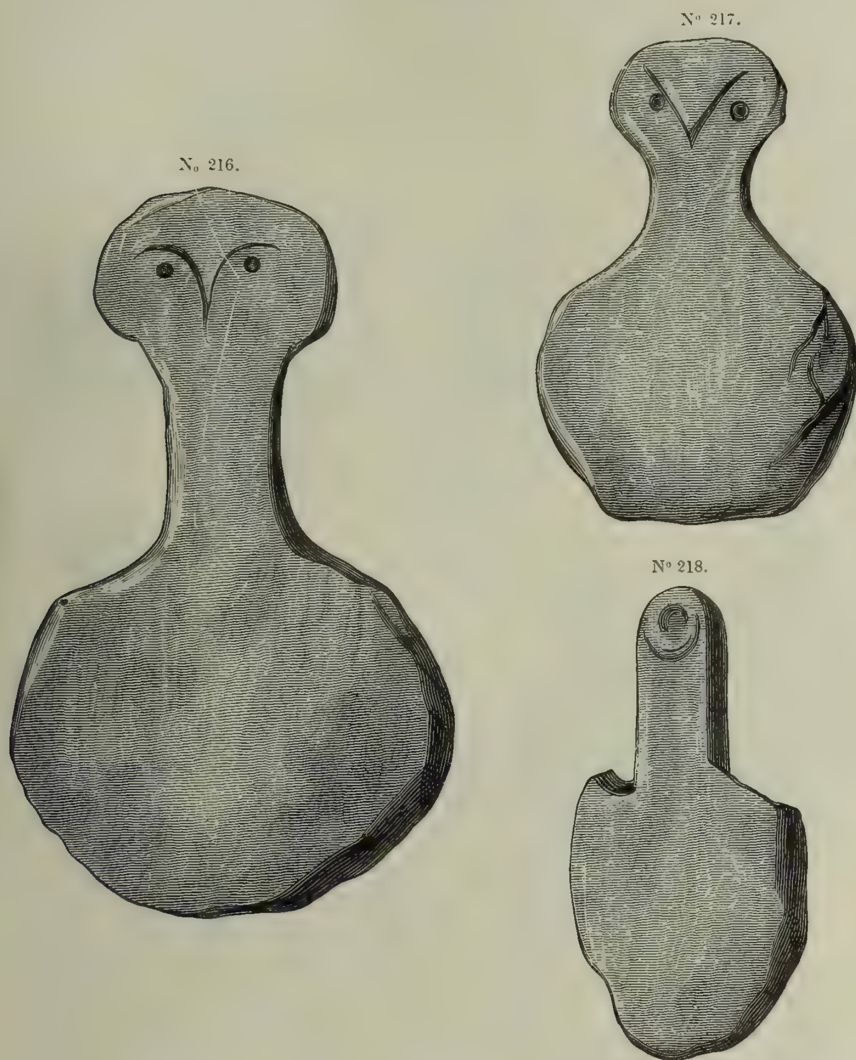


Nos 211-215. — Idoles de marbre provenant de la cité brûlée. Grandeur réelle. Fait sur dessin.

gravée ; sur les cinq autres, — nos 213-217, — la face de chouette est tracée avec une couleur noire que je crois être de l'argile noire. Le professeur

Virchow suppose que ce pourrait bien être de la suie. Sur une autre idole, le n° 218, l'artiste a fait un rond au lieu d'une figure.

Les nos 219-227 sont neuf idoles de marbre sur huit desquelles la tête de chouette est gravée à la pointe. Sur les nos 219 et 220, la ceinture est



Nos 216-218. — Idoles de marbre provenant de la cité brûlée. Grandeur réelle. Fait sur dessin.

indiquée par un trait ; sur le n° 221, par sept traits ; sur le n° 222, par deux lignes et cinq points ; sur le n° 223, par trois traits, et sur le n° 225, par un seul. Les dix points au-dessous des cheveux, sur le front de l'idole n° 221, sont très remarquables ; représentent-ils un fronteau? Au n° 222, nous voyons un point sur le front. Au n° 227, les yeux semblent indiqués par deux cercles concentriques et le bec par un troisième. L'idole 225 est

encore plus grossière que les autres : les yeux et le nez sont indiqués par des points rapprochés; celui du nez est au-dessus des yeux; les seins sont aussi marqués par des points.

Sous les nos 228, 229, 230, je représente trois idoles plates en os.

Les nos 231, 232 sont la face et le revers d'un objet de diorite lourd et très curieux; il est creusé au centre, se relève en cinq saillies globulaires dont l'une est gravée de quatre lignes. Peut-être est-ce une idole, et les lignes indiquent-elles des colliers.

Je passe maintenant à la description de la figurine n° 233, figurine en



Nos 219-227. — Idoles de marbre grossières. 1/2 grandeur environ. Fait sur photographie.

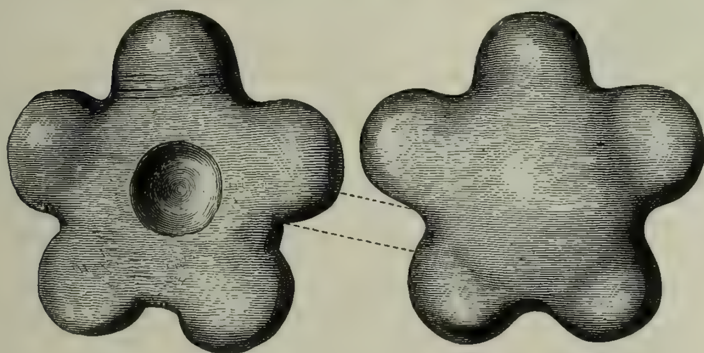
plomb et trouvée dans la cité brûlée à la profondeur de sept mètres. Le professeur Chandler Roberts, qui, à ma requête, a pris une parcelle du métal pour l'analyser, m'a donné la note suivante à son sujet : « Cette parcelle de métal (pesant $0^{gr},352$) s'est trouvée, à l'analyse, être du plomb. Elle a été soumise à la coupellation ; mais aucune trace d'argent n'a été visible, même au microscope. La quantité de métal examinée était toutefois trop petite pour rendre probable la découverte de l'argent. »

A quel heureux accident devons-nous la conservation de cette figurine de plomb? Je serais bien en peine de le dire. Les yeux et le nez sont très bien proportionnés; la bouche est un peu loin du nez, le menton est trop large. La chevelure est bien indiquée et, de chaque côté de la tête, pendent de longues cornes de chèvre, dont une, celle de droite, est

brisée au milieu. Autour du cou, nous voyons cinq colliers. Les épaules ont une forme rectangulaire comme celles des chasseurs ou des guerriers de Mycènes[1]. Les deux mains touchent la poitrine, probablement pour symboliser la puissance génératrice. Le nombril est bien indiqué, et la *vulva* est représentée par un grand triangle, au haut duquel on distingue



N°s 228-230. — Idoles en os. 7/8 grandeur réelle ; profondeur, 8 à 10 mètres. Fait sur photographie.



N°s 231-232. — Objet remarquable en diorite, peut-être une idole. 2/3 de la taille actuelle ; profondeur, 7 mètres.

trois points globulaires, et, à droite comme à gauche, deux lignes de points. L'ornement le plus curieux de cette figure est un 卐 dessiné au milieu de la *vulva*. Je reviendrai sur ce signe important, dans les pages suivantes. Les membres inférieurs sont étroitement unis, mais ils sont indiqués par deux saillies aux genoux et par deux petites rainures à l'extrémité inférieure.

---

[1] Voyez ma *Mycènes*, nº 140, p. 149 ; n°s 334, 335, p. 304.

Cette figurine représente sans doute une Aphrodite, ce qui expliquerait les cornes de chèvre, le bélier et le bouc étant consacrés à cette déesse, comme on le sait d'après l'Aphrodite de Scopas à Élis, et d'après l'Ἀφροδίτη ἐπιτραγία à Athènes[1]. M. Newton a signalé une figurine provenant de Chypre, qui représente une femme à tête de bélier, probablement une Aphrodite[2]. Dans le *Cyprus* de Cesnola[3], on voit une figure de femme, qui porte deux cornes de bélier et se touche la poitrine avec les mains; notre figurine de plomb est le premier exemple d'une représentation de la déesse avec des cornes de bouc. A ma connaissance, l'idole que nous avons sous les yeux ne peut être comparée qu'aux statuettes de marbre blanc trouvées dans des tombes en Attique et dans les Cyclades. Six d'entre elles, qui sont au Musée du Βαρβάκειον (Athènes), m'ont été montrées par le conservateur, M. Athanasios Koumanoudès; trois autres, d'une confection aussi grossière, trouvées dans l'île de Paros, sont conservées au Musée du Louvre : chacune d'elles représente une femme nue, les bras croisés sous les seins, et dont les yeux, le nez, la bouche sont modelés comme ceux de notre idole de plomb; la *vulva* est représentée, sur les neuf figures, par un grand triangle; les pieds sont séparés. Quatre statuettes de marbre blanc, trouvées dans des tombes antiques, à Trymalia (île de Naxos), et sur lesquelles le professeur Ulrich Köhler (directeur de l'Institut archéologique allemand, à Athènes) a appelé mon attention, sont représentées planche V du ***Reise durch alle Theile des Königreichs Griechenland***, par le Dr Karl G. Fiedler, Leipzig, 1841. La figure d'une de ces deux statuettes est plate et sans nez; sur les deux autres, le nez seul est marqué. Ces quatre figures ont les pieds séparés. La *vulva* triangu-



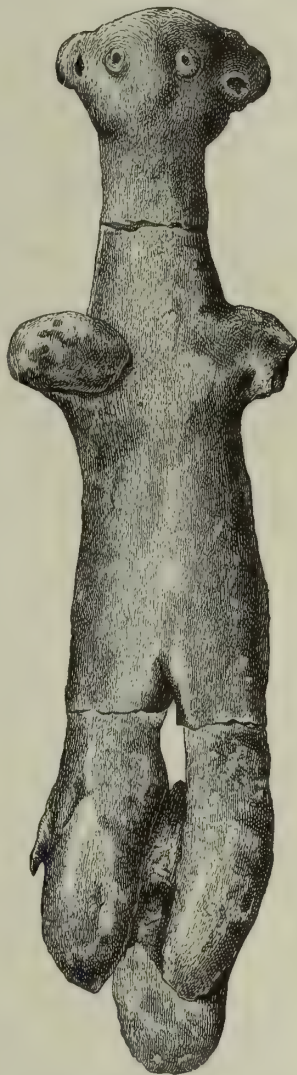
N° 233. — Idole de plomb. Double grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

[1] Plutarch. *Theseus*, 18 : Λέγεται δὲ αὐτῷ τὸν μὲν ἐν Δελφοῖς ἀνελεῖν θεόν, Ἀφροδίτην καθηγεμόνα ποιεῖσθαι καὶ παρακαλεῖν συνέμπορον. Θύοντι δὲ πρὸς θαλάσσῃ τὴν αἶγα οὖσαν, αὐτομάτως τράγον γενέσθαι· διὸ καὶ καλεῖσθαι τὴν θεὸν Ἐπιτραγίαν.

[2] Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, p. 23.

[3] Planche VI ; seconde rangée de figures, à droite.

laire n'est pas indiquée, mais peut-être n'a-t-elle pas été remarquée par Fiedler, car elle existe sur toutes les statuettes de marbre blanc trouvées aux Cyclades et conservées au British Museum. A cette catégorie appartiennent aussi trois idoles de Babylone conservées au Musée du Louvre, sur lesquelles la *vulva* est également indiquée par un triangle. M. Fr. Lenormant a écrit sur ce sujet les pages suivantes [1]. « Dans les tombes les plus anciennes des Cyclades, on rencontre, associées encore à des armes de pierre, principalement des pointes de flèches en obsidienne de Milo, et à des poteries lissées sans peintures, des statuettes en marbre de Paros représentant toutes une femme nue, les bras croisés sur la poitrine; on peut en voir dans tous les musées, et spécialement à Londres une riche série. Ce sont les œuvres informes d'un art plus que barbare; mais, malgré la rudesse du travail, il est impossible d'y méconnaître une imitation des figures de la Vénus asiatique, dans la même attitude, que l'on rencontre en si grand nombre, des rives du Tigre à l'île de Chypre, sur toute l'étendue du monde chaldéo-assyrien, araméen et phénicien. Le premier type en est la Zarpanit ou Zirbanit babylonienne, fréquemment représentée sur les cylindres et dans des idoles de terre cuite, dont la fabrication commence aux temps les plus primitifs de la Chaldée et se continue chez les Assyriens. Les statuettes des Cyclades en forme d'une femme nue me semblent donc être les grossières copies faites par les indigènes à la naissance de leur civilisation, d'après les images de la déesse asiatique apportées par les marchands phéniciens. »



N° 234. — Idole femelle de bronze 7/8 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

Ceci semble très juste, parce que les trois ou quatre Aphrodites babyloniennes en terre cuite conservées au Musée du Βαρβάκειον à Athènes, témoignent d'un art beaucoup plus avancé. Ces idoles, comme l'idole de plomb, touchent leurs seins, la *vulva* est indiquée par

---

[1] *Les Antiquités de la Troade*; Paris, 1876, p. 46.

le triangle habituel, mais, dans les idoles babyloniennes, elle est ornée de cinq traits horizontaux, et d'un grand nombre de très petits cercles, qui, sans doute, figurent des ornements d'or.

Un des objets les plus intéressants de mes fouilles de 1882 est l'idole de bronze n° 234 trouvée avec une masse d'autres objets du même métal. Elle a une tête de chouette et des yeux ronds saillants entre lesquels s'élève le bec. Il y a une cavité dans chaque oreille, mais pas de perforation. Le cou est d'une longueur disproportionnée; en effet, il est deux fois plus long que celui d'une figure humaine de cette grandeur. Les seins ne sont pas indiqués. Le bras droit est représenté comme une projection informe recourbée et dont le bout, où devrait se trouver la main, rejoint la place où devrait être le sein droit; cette particularité prouve qu'on avait eu l'intention de représenter une figure féminine. Le bras gauche est cassé; mais le tronçon qui en reste est dirigé beaucoup trop horizontalement pour admettre que ce bras ait eu la même attitude que l'autre bras; nous pensons plutôt qu'il s'étendait en ligne droite, et c'est pourquoi il s'est brisé lors de la chute de l'idole.

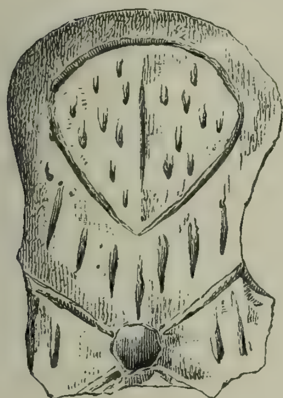
Les jambes sont séparées; mais, probablement pour les consolider, un informe morceau de bronze ou de cuivre a été soudé derrière elles, et dépasse les pieds de 0^{m},012. Il est difficile d'imaginer comment faisaient les Troyens pour dresser cette idole; il n'y a point de marque d'attaches au dos, et nous ne pouvons supposer qu'on la suspendît au moyen d'une ficelle passée autour de son cou, car cet acte eût été considéré comme un sacrilège et eût révolté les sentiments religieux du peuple. Nous supposerons donc que le morceau de cuivre qui dépasse les pieds était enfoncé dans une console de bois comme étant le seul moyen de mettre l'idole debout. Elle a 0^{m},155 de long et pèse 440 grammes. Est-ce une copie ou une imitation du fameux Palladium qui, selon la légende, était tombé du ciel, et dont l'original — probablement beaucoup plus grand — était en bois?

Le n° 235 est sans doute une idole femelle sans tête dont les bras sont cassés; dans son état actuel, elle ressemble beaucoup aux idoles troyennes de marbre. La poitrine est ornée de deux lignes incisées qui s'entre-croisent; à la place de leur intersection est un cercle concave qui indique peut-être un ornement. A droite et à gauche de ce cercle il y a des traits incisés, et sept autres au-dessous de la bande en croix. Plus bas, on voit un décor qui ressemble à une poire, mais qui sans aucun doute doit représenter le *delta* ou la *vulva* de la divinité; il est traversé par un trait vertical; l'intérieur de la *vulva* est rempli par dix-sept petits traits.

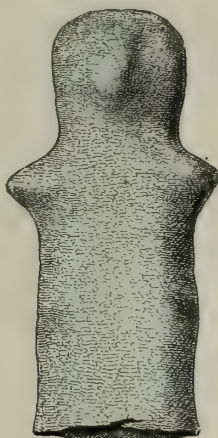
Une idole (?) beaucoup plus rude encore est représentée par la figure 236: les saillies à droite et à gauche indiquent probablement les bras. Le n° 237 est la tête d'une idole de terre cuite fort curieuse, dont la partie inférieure n'a malheureusement pas été trouvée, et qui est très

caractérisée par d'immenses yeux de chouette entre lesquels un trait vertical indique probablement le bec; le trait horizontal au-dessus des yeux marque les sourcils, et trois lignes incisées sur le cou des colliers.

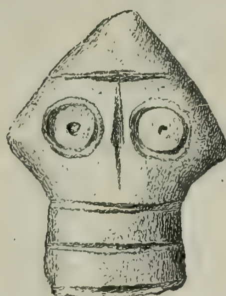
Sur les idoles et les vases-chouette de Troie, le professeur A.-H. Sayce, d'Oxford, m'écrit les pages suivantes[1] : « Une bonne partie des antiquités d'Ilium n'est ni de production indigène ni d'importation européenne. A part la porcelaine et l'ivoire, nous trouvons beaucoup d'objets qui manifestent l'influence de l'art archaïque babylonien modifié d'une manière particulière. Nous savons à présent ce que cela veut dire. Des



N° 235. — Idole femelle sans tête, de terre cuite, presque grandeur naturelle; profondeur, environ 9 mètres. Fait sur dessin.



N° 236. — Figure de terre cuite très grossière. 3/4 grandeur; profondeur, environ 8 mètres. Fait sur dessin.



N° 237. — Fragment d'une idole de terre cuite avec deux grands yeux de chouette. 3/4 grandeur; profondeur, 8m,50 environ. Fait sur dessin.

tribus, appelées Hittites par leurs voisins, émigrèrent, dans une antiquité reculée, des plateaux de la Cappadoce dans l'Assyrie septentrionale, et y développèrent un empire puissant et de fort grande étendue. De leur capitale Carchemish, maintenant Jerablus, sur l'Euphrate, leurs armées allaient combattre sur un pied d'égalité les soldats du Sésostris égyptien, ou bien elles allaient étendre le nom et le domaine des Hittites jusqu'aux rivages de la mer Égée. Les figures taillées dans le rocher sur le chemin de Karabel, près de Smyrne, qu'Hérodote a prises pour les trophées de Sésostris, étaient réellement des monuments de la conquête hittite, et les hiéroglyphes qui les accompagnaient étaient des hiéroglyphes de Carchemish, et non pas de Thèbes. L'image sur le rocher de Sipylos, dont la légende courante chez les Grecs à l'époque d'Homère

[1] Voyez sa Préface à mon ouvrage *Troja* (Londres, 1884), pp. XVI-XX.

faisait la Niobé pleurante, est reconnue à présent comme l'image de la grande déesse de Carchemish, et les cartouches gravés à côté d'elle, en partie en caractères hittites, en partie en caractères égyptiens, prouvent qu'elle a été sculptée à l'époque de Ramsès-Sésostris lui-même. Nous pouvons comprendre à présent comment il se faisait que, lorsque les Hittites étaient en guerre avec le Pharaon égyptien au XIV[e] siècle avant Jésus-Christ, ils pouvaient appeler à leur aide, entre autres peuples alliés, les Dardaniens, les Mysiens et les Mæoniens, tandis qu'un siècle plus tard la place des Dardaniens fut prise par les Tekkri ou Teucriens. L'empire des Hittites, et avec lui leur art et leur culture, s'étendaient déjà jusqu'à l'Hellespont.

« Mais l'art hittite était une modification de l'art babylonien archaïque. C'était une forme particulière d'un art très ancien, et cette forme a caractérisé l'Asie Mineure ; avec cet art venait le culte de la grande déesse babylonienne telle qu'elle fut représentée à Carchemish, ainsi que l'institution de prêtresses armées, — les Amazones, comme les Grecs les appelaient, — qui servaient la déesse avec boucliers et lances. La déesse était figurée d'une manière singulière et curieuse dont les cylindres de la Chaldée primitive nous offrent l'image la plus ancienne. Le corps était nu, la figure pleine, les bras croisés sur les seins ; la *vulva* était indiquée par un triangle, ainsi que par un bouton rond au-dessous de deux autres qui représentaient les seins. Parfois elle était pourvue d'ailes de chaque côté, mais ceci paraît être une modification comparativement récente.

« Une image de plomb de cette déesse (voyez la figure n° 233) modelée exactement sur sa forme babylonienne et hittite, et ornée d'un *swastika* 卐, a été trouvée par le D[r] Schliemann dans la seconde des cités préhistoriques de la colline d'Hissarlik. La même figure, ayant des boucles de cheveux de chaque côté de la tête, mais une *vulva* décorée de points au lieu du *swastika* 卐, est sculptée sur un morceau de serpentine récemment trouvé en Mæonie et publié par M. Salomon Reinach dans la *Revue archéologique*. Ici, le Bel babylonien est debout à côté de la déesse et tout autour sont disposés des symboles babyloniens. Comme le D[r] Schliemann l'a montré dans son *Ilios*, Atê était le nom primitif de la déesse troyenne que les Grecs identifiaient avec leur Athène, et 'Athi était aussi le nom de la grande déesse de Carchemish [1].

« Mais les vases-chouette montrent avec une légère variante l'image de la même déesse. La figure de chouette est commune dans les représentations de la déesse sur les cylindres de la Chaldée primitive, ainsi que les trois protubérances placées au-dessous et disposées en forme de triangle renversé, tandis que les ailes qui caractérisent les vases trouvent leurs parallèles non seulement sur les pierres gravées de la

---

[1] Voyez ma dissertation « the Monuments of the Hittites », dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, VII, 2, p. 259.

Babylonie, mais aussi dans les bras étendus de la déesse de Mycènes. En outre, les idoles grossières, dont le Dr Schliemann a trouvé une si grande masse à Hissarlik, appartiennent au même type que les vases sacrés; mais sur ces idoles, si parfois les boucles de cheveux de la déesse sont représentées, les ailes aux côtés font toujours défaut. Ces idoles se retrouvent sous une forme un peu plus développée à Mycènes ainsi qu'en Chypre et dans d'autres centres de la civilisation archaïque grecque, où elles témoignent de l'influence humanisante qui se répandit des rivages de l'Asie Mineure à travers le monde grec. Grâce aux découvertes du Dr Schliemann, nous pouvons à présent poursuivre le type artistique de l'ancienne déesse chaldéenne dans son passage de la Babylonie à Carchemish, et de là à la Troade et même au Péloponèse.

« Comme on pouvait s'y attendre, nous rencontrons le même type sur les cylindres particuliers trouvés en Chypre, sur le rivage sud de l'Asie Mineure, et dans le voisinage d'Aleppo et de Carchemish, et dont j'ai prouvé ailleurs l'origine hittite [1]. Sur ces cylindres, ce type est fréquemment joint au symbole de la tête de vache qu'on rencontre si souvent à Mycènes, où la tête de vache est cent fois associée avec la double hache, caractéristique bien connue de l'art asianique. Une hache semblable, de néphrite vert, a été trouvée dans l'emplacement de l'ancien Héræon près de Mycènes et en même temps le pied d'une statuette qui doit avoir tenu cette hache dans sa main. Le pied est chaussé d'une botte à la pointe dressée, indication certaine de l'origine hittite et asianique de cette sculpture. La hache à double tranchant est gravée aussi sur le fameux chaton de la bague découverte par le Dr Schliemann à Mycènes; les figures représentées au-dessous d'elle ont des bottes aux pointes dressées et elles portent les robes garnies de volants des prêtres babyloniens. Tout le dessin du chaton provient évidemment d'une modification asianique d'un cylindre babylonien très ancien [2]. »

Les vases sacrés ont perdu dans le cours des siècles leurs têtes de chouette et leurs ailes, mais on reconnaît facilement leurs types dans les vases à deux seins de femmes dont abondent les boutiques des potiers aux Dardanelles.

Je dois décrire encore les vases de terre cuite en forme de flacon (*œnochoæ*) qu'on a trouvés dans les habitations préhistoriques, au-dessous de couches épaisses de pierre ponce et de cendres volcaniques dans les îles de Théra (Santorin) et de Thérasia.

Sur plusieurs de ces flacons, deux grands yeux ronds sont peints près de l'embouchure et, à la base du col, un collier de gros points,

---

[1] *Academy*, 27 novembre 1881 (p. 384); voyez aussi l'ouvrage *Salaminia* du major di Cesnola, pp. 118 ssq., et Fr. Lenormant dans le *Journal des Savants*, juin 1883, et *Gazette archéologique*, VIII, 5, 6 (1883).

[2] *Mycènes*, par Schliemann, fig. 530. Voy *Academy*, 25 août 1883, p. 135.

tandis que deux seins de femme se projettent en saillie à la partie supérieure de la panse; chaque sein est peint en brun et accompagné d'un demi-cercle de points. Sur aucun d'eux n'est peinte ou modelée de figure humaine; mais, cependant, il est certain que l'intention première du potier était d'imiter dans ces *œnochoæ* la figure d'une femme. C'est de ces *œnochoæ* barbares de Santorin que dérivent directement, comme le soutient M. Fr. Lenormant [1], par une suite continue de progrès, les délicieuses *œnochoæ* peintes de Chypre, à tête de femme [2]. Mais comme ces vases cypriotes appartiennent à la période historique et sont peut-être postérieurs de mille ans aux vases à tête de chouette d'Hissarlik, je ne puis pas les discuter ici. Je voudrais seulement ajouter que des yeux sont peints sur presque toutes les *œnochoæ* cypriotes à embouchure trilobée, bien que d'ailleurs les caractères de la figure humaine fassent défaut. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les urnes romaines à face humaine que l'on a rencontrées à Oehringen dans le Wurtemberg [3], près de Mayence; à Castel, en face de Mayence [4], et ailleurs.

En traitant maintenant de la poterie profane de cette seconde ville, la cité brûlée, je répète que, pour la fabrication et pour la forme, elle est aussi très différente de celle de la première cité. Elle nous donne donc la preuve la plus certaine que les habitants de la seconde cité étaient un peuple différent des habitants de la première cité; car, comme mon ami M. George Dennis [5] l'observe : « Les divers styles en matière d'art chez la même race, à diverses époques, sont liés l'un à l'autre comme les anneaux d'une chaîne, et il est impossible à un peuple, après avoir exécuté des poteries dans un certain style qui avait acquis chez lui le caractère d'un rite sacré, de l'abandonner tout à coup et d'adopter un autre style d'un caractère totalement différent. Un peuple peut modifier, développer, perfectionner ses arts et son industrie, mais il ne peut jamais les rejeter entièrement, parce que ce serait alors renier sa propre individualité. Quand nous trouvons entre deux styles des différences si nombreuses et si fortement prononcées qu'il est impossible de leur trouver l'analogie la plus lointaine, alors, ce n'est pas assez d'attribuer ces différences à celles des siècles ou des degrés de culture; nous ne pouvons les expliquer que par la diversité des races. »

Les grandes coupes noir luisant, avec des trous en longs tuyaux horizontaux, percés des deux côtés à travers l'épaisseur du bord, qui, dans la première cité, abondent tellement que je pouvais en recueillir des milliers de fragments, ne se rencontrent jamais dans la seconde cité, non plus que les vases avec double tuyau vertical de chaque côté,

---

[1] *Antiquités troyennes*, p. 43.

[2] Voyez le général Louis Palma di Cesnola, *Cyprus*, Londres, 1877, p. 394, Pl. XLII, XLIII, pp. 401, 402.

[3] O. Keller, *Vicus Aurelii*, 1871, Pl. VII, 2.

[4] L. Lindenschmit, *die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, Mainz, 1860.

[5] *The Cities and Cemeteries of Etruria*, 2me édit., Londres, 1878.

également abondants dans la première cité. D'autre part, nous trouvons par centaines dans la deuxième cité les jarres gigantesques de terre cuite hautes de 1^{m},50 à 2 mètres, de 0^{m},90 à 1^{m},50 de diamètre et de 00^{m},50 à 0^{m},075 d'épaisseur, qui ne se rencontrent point dans la



N° 238. — Vase de terre cuite en forme de truie. 1/1 grandeur : profondeur, 12^{m}.80. Fait sur photographie.

première cité. Il est vrai que j'ai trouvé parfois dans la première cité des fragments d'une poterie grossière, mais son épaisseur est toujours inférieure à 0^{m},025 et, par conséquent, les jarres (πίθοι) auxquelles ont appartenu ces fragments ne peuvent pas avoir été bien grandes.

Dans la maison où furent trouvés le vase n° 179 et le squelette d'une



N° 239. — Trépied sphérique avec tête de bélier. 1/3 grandeur; profondeur. 7^{m}.90. Fait sur photographie.

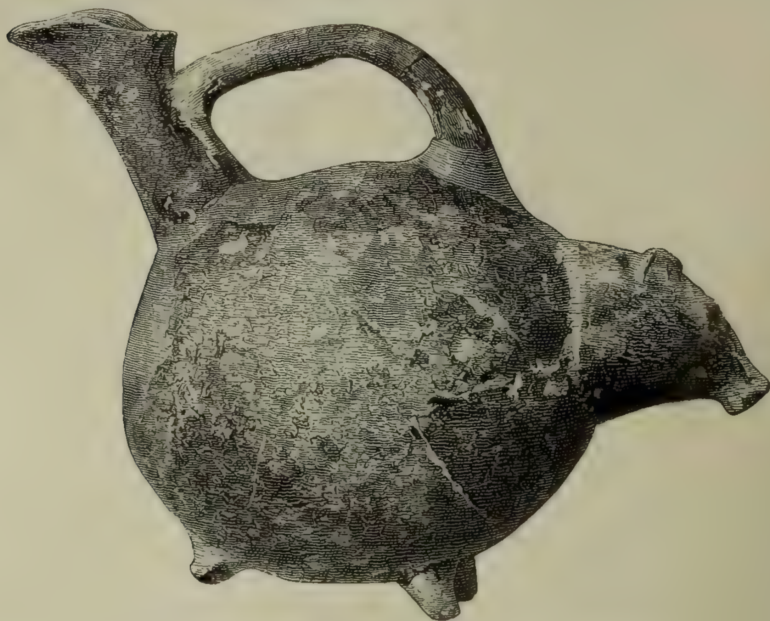


N° 240. — Vase à trois pieds en forme de tête de hérisson. 1/4 grandeur, profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

femme, je découvris aussi le vase de terre cuite à trois pieds et en forme de truie n° 238. Il est d'un brun foncé luisant, long de 216 millimètres, haut de 175 ; le diamètre du corps, presque sphérique, peut être évalué à 15 centimètres, la tête modelée en saillie est fermée, et le goulot qui remplace la queue est relié au dos par une anse.

Le n° 239 représente un vase tripode sphérique, vert luisant, à tête

de bélier; au lieu de queue, se dresse un long et large goulot rattaché au dos du vase par une anse; la partie supérieure du corps est ornée



N° 241. — Vase à trois pieds en forme de truie grasse. 1/2 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

de bandes linéaires incisées. Le n° 240 est un vase tripode d'un brun terne avec une tête de hérisson : les trois bandes de traits incisés qui



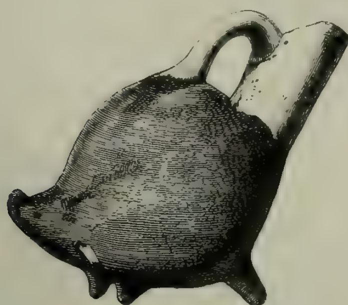
N° 242. — Vase en forme de mouton à quatre pieds. 1/4 grandeur; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.



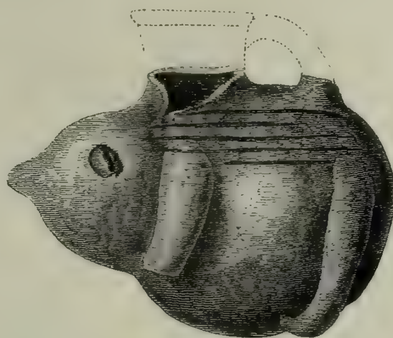
N° 243. — Vase en forme de porc. La partie supérieure est restaurée. 1/4 grandeur; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

décorent la panse de l'animal figurent peut-être, dans l'intention du potier primitif, les piquants de l'animal. Ici, l'orifice du vase est encore en arrière et se relie au dos par une anse. Le n° 241 est un vase brun

luisant en forme de truie grasse avec trois pieds; le n° 242, un vase brun luisant en forme de mouton avec quatre pieds; le n° 243, un vase à trois pieds, brun luisant, en forme de porc. Le n° 244 est un vase à trois pieds, brun luisant, en forme de taupe; ce dernier vase peut être posé debout sur le museau et les deux pieds de devant.



N° 244. — Vase trepied en forme de taupe. 1/1 grandeur; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

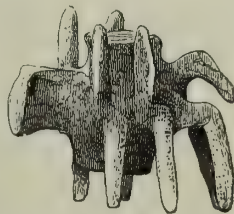


N° 245. — Vase en forme de hérisson avec quatre pieds très courts. 1/3 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

Le n° 245 représente encore un hérisson; mais, la base étant convexe, les quatre pieds sont trop courts pour que le vase porte dessus. L'orifice est ici sur le cou de l'animal, contrairement à ce qui se voit ailleurs; pour tout décor, cinq incisions horizontales de chaque côté.



N° 246. — Vase en forme d'hippopotame. Environ 2/3 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fai sur dessin.



N° 247. — Objet de terre cuite représentant un animal fantastique à six pieds. 1/3 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

Le n° 246 est fait d'une terre rouge luisante; il a quatre pieds et ne peut guère représenter qu'un hippopotame. Il est creux et porte au côté gauche les signes évidents de sa jonction avec un autre vase qui devait être de même forme. Le col de ce double vase peut avoir été au milieu, entre les deux hippopotames. La présence d'une figure d'hippopotame dans la deuxième cité, — la cité brûlée, — à 7 mètres de profondéur, est très remarquable et même étonnante, car cet animal ne se trouve plus dans la Haute Égypte et n'habite maintenant que les rivières de l'intérieur de l'Afrique. A l'époque de l'ancien empire, toutefois (pe

l'an 5000 à l'an 3500 avant J.-C., selon Mariette), l'hippopotame vivait encore dans le Delta, comme le montre une peinture de la tombe de Ti à Sakkarah. Ti était un officier de la cinquième dynastie (de l'an 3950 à l'an 3700 avant J.-C.) et il est représenté faisant la chasse à l'hippopotame au milieu des papyrus du Delta. Selon Hérodote [1], ces animaux étaient considérés comme sacrés, mais seulement dans le nôme de Papremis ; et, au temps de Pline (H.N., XXVIII, 8), ils existaient encore dans la Haute Égypte. Quoi qu'il en soit, malgré les morceaux en porcelaine égyptienne que j'ai trouvés à Hissarlik et qui prouvent avec évidence les relations commerciales de cette deuxième cité avec l'Égypte, il n'en est pas moins très singulier que l'hippopotame ait été assez connu des potiers de la ville de Troie pour être reproduit en argile, d'une manière aussi conforme à la nature.



N° 248 — Vase en forme de hérisson avec trois pieds. 1/3 grandeur ; profondeur, 8^{m}.50. Fait sur photographie.

Le n° 247 représente une singulière figure d'animal, massive, sauf un évidement tubulaire qui traverse le corps et reste ouvert à chaque bout. Cet objet a six pieds et une queue ; de plus, quatre saillies dressées sur le corps peuvent servir de pieds lorsque l'objet est posé sens dessus dessous. Le tout est de couleur jaunâtre.

Le n° 248 est encore un vase à trois pieds, de couleur brun foncé et en forme de hérisson, avec une queue bien indiquée, contrairement à ce qui se voit ailleurs ; outre la grande anse, il y a sur le dos du vase une petite anse qui peut avoir servi à le suspendre avec une ficelle. Il y a trois incisions autour de la partie inférieure du goulot, et autant autour du col de l'animal ; les yeux sont en relief.

Le n° 249 présente le profil et le n° 250 la pleine figure d'un vase fort curieux avec quatre pieds. Il est difficile de dire quel animal l'artiste primitif a voulu représenter ici ; la tête ressemble certainement à celle d'un chat. Mais si on a réellement eu l'intention de représenter cet animal, alors il faut supposer que le vase a été importé d'Égypte, où le chat domestique paraît avoir été introduit par la Nubie sous la XIe dynastie. Un artiste troyen ne peut guère avoir connu le chat domestique qui — sauf dans la Grande Grèce — ne fut connu en Grèce qu'à une époque relativement moderne ; il est difficile d'admettre que cet animal ait pu exister en Asie Mineure dans l'antiquité reculée à laquelle

[1] Herod., II, 71 : Οἱ δὲ ἵπποι οἱ ποτάμιοι νομῷ μὲν τῷ Παπρημίτῃ ἱροί εἰσι, τοῖσι δὲ ἄλλοισι Αἰγυπτίοισι οὐκ ἱροί.

appartiennent les ruines de Troie. Il y a un décor incisé en forme de flèche sur la nuque et les deux côtés.

Le n° 251 est la tête très bien faite d'un vase brun foncé en forme de porc; il a tout autour une ornementation incisée en arêtes de poissons; détail caractéristique, les yeux sont en pierre.

Des vases semblables en forme d'animaux à trois ou quatre pieds se rencontrent fréquemment dans la deuxième, la troisième et la quatrième cité préhistorique d'Hissarlik. Ils sont très abondants dans l'île de Chypre [1], et les collections d'antiquités cypriotes du British Museum,



Nos 249-250. — Vase en forme de chat, vu de profil et en pleine figure. 1/3 grandeur; profondeur, 8m.50. Fait sur dessin.

du South Kensington Museum, du Louvre et du Musée de Saint-Germain en contiennent de nombreux échantillons.

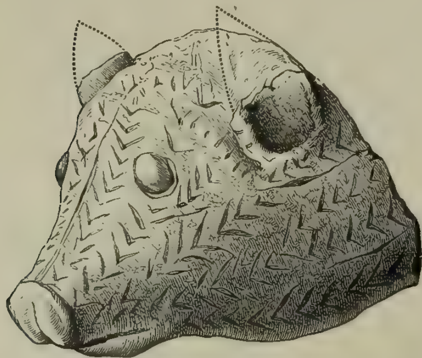
Je dois mentionner aussi un vase à trois pieds, ayant une tête de cheval, trouvé dans un sépulcre près de Corneto (Tarquinii) et conservé au Musée royal de Berlin, sous le n° 244; il paraît approximativement appartenir au VIIIe siècle avant notre ère. Puis, six vases en forme d'animal, avec trois ou quatre pieds, trouvés dans l'Ombrie, dont deux sont au Musée de Bologne et quatre au Musée de Turin.

Le professeur Virchow m'avertit qu'un vase en forme de porc est au Musée d'Iéna; que de petits objets en terre, figurant des oiseaux pour la plupart, ne sont pas rares dans les tombes de la Lusace (Lausitz) et du duché de Posen; beaucoup d'entre eux sont fermés comme des grelots ou hochets d'enfants, mais d'autres sont de véritables vases. Un vase de terre cuite en forme de bœuf, avec quatre pieds et l'orifice

---

[1] *Cyprus*, par le général di Cesnola, Londres, 1877, pl. VIII.

au milieu du dos, a été trouvé dans une tombe du cimetière de Kazmierz-Komorowo, province de Posen [1]. Un vase semblable est au Musée de Neu-Brandenburg, dans le Mecklembourg. Il y a aussi des vases de même genre dans les collections d'antiquités péruviennes et mexicaines du British Museum.



N° 251. — Tête de vase en forme de tête de porc avec ornementation incisée d'épines de poisson; les yeux sont de pierre. 1/2 grandeur; profondeur, environ 9 mètres. Fait sur dessin.

Il est étrange à dire que ni le temps, ni les révolutions politiques, ni le changement continuel de la population n'ont pu effacer dans la Troade le goût pour ces sortes de vases, et encore aujourd'hui, en passant par la rue principale de la ville des Dardanelles, on voit dans les étalages des potiers de grandes quantités de vases en forme d'animaux, parmi lesquels prédomine la forme du lion.

Je signalerai encore parmi les poteries de la seconde cité le curieux vase rouge luisant n° 252. Il consiste en deux *œnochoé,* chacune dressant en l'air son bec allongé,



N° 252. — Deux œnochoé conjuguées. 1/4 grandeur ; profond., environ 12m,20. Fait sur photographie.



N° 253. — Vase trépied fait de trois coupes distinctes. 1/4 grandeur ; profond., 8 mètres.

conjuguées l'une à l'autre par le ventre et par une anse commune.

Sous le n° 253, je représente un vase tripode de couleur noire fait de trois vases distincts réunis par la panse et terminés chacun par un pied.

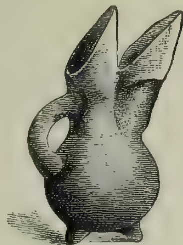
Des pièces de terre cuite présentant le même système de fioles ou

[1] F.-L.-W. Schwartz, II. *Nachtrag zu den* « *Materialien zur praehistorischen Kartographie der Provinz Posen* » ; Posen, 1880, p. 6, et pl. II, fig. 6.

coupes distinctes conjuguées par le milieu se rencontrent dans toutes les villes préhistoriques d'Hissarlik, et nous en avons encore de semblables à passer en revue. Le même système de vases conjugués se présente à Rhodes, à Chypre et en Égypte.

Le Musée de Corneto (Tarquinii) contient deux vases chacun de trois coupes, et trois vases chacun avec deux coupes conjuguées.

La collection des antiquités d'un tombeau à Ialysus (British Museum) contient quatre coupes conjuguées; la collection égyptienne, deux flacons conjugués. Les collections d'antiquités cypriotes, aussi bien celle du British Museum que celle du Kensington Museum, présentent des pièces formées de deux flacons conjugués et à une seule anse. Le général di Cesnola[1] a publié le dessin d'un autre morceau de poterie fait de trois ou quatre coupes réunies. La petite collection d'antiquités préhistoriques trouvées sous l'épaisse couche de pierre ponce et de cendres volcaniques de l'île de Théra et conservée à l'École française d'Athènes, contient aussi deux fioles conjuguées qui ont une embouchure trilobée. Je puis mentionner aussi, dans la collection égyptienne du Louvre, trois pièces composées de deux cruchons réunis par le ventre et par une anse commune. C'est aussi une pièce de vaisselle faite de trois coupes réunies que représente certainement l'objet n° 3 de la planche XII dans l'atlas du Dr Victor Gross, atlas des antiquités trouvées dans les habitations lacustres de Mœringen et Auvernier en Suisse. Je puis citer aussi plusieurs flacons conjugués dans les collections péruviennes du British Museum et du Musée royal de Berlin.



N° 254.—Cruche tripode à deux goulots, presque 1/3 grandeur; profond., 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

Le Musée d'Athènes renferme un vase préhistorique de Théra en terre cuite et fait à la main; il consiste en deux coupes jointes sur trois points. La collection d'antiquités germaniques préhistoriques du professeur Virchow contient une double corne à boire de terre cuite et un autre vase fait de trois coupes provenant de ses fouilles au cimetière de Zaborowo, dans la province de Posen. Le Märkishes Museum, à Berlin, contient aussi deux coupes ne formant qu'un seul vase et trois coupes disposées pour la même fin.

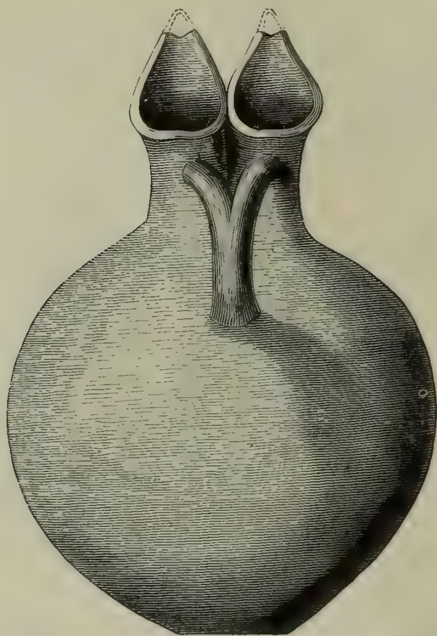
Le professeur Virchow m'assure que les vases consistant en coupes réunies par deux, par trois ou plus encore, ne sont pas rares dans les anciennes tombes germaniques de la Lusace et de la Marche de Brandebourg.

Le n° 254 est une cruche tripode curieuse de couleur grisâtre et

[1] *Cyprus*, p. 406, n° 25.

jaune, ayant un corps sphérique d'où partent deux goulots séparés dont l'un porte une poignée. A la manière dont les deux goulots sont disposés, le plus en avant pouvait seul verser le liquide, l'autre ne servait à rien. Ces doubles goulots paraissent donc n'avoir été qu'une fantaisie de potier.

Le flacon noir (*œnochoé*) n° 255 a également deux goulots séparés dont les anses se réunissent sur la panse. Ici, les goulots sont côte à côte, de sorte que le liquide coulait simultanément par les deux orifices. Des



N° 255. — Cruche curieuse à double goulot. 1/4 grandeur. Couche troyenne.



N° 256. — Vase avec trous tubulaires pour suspension, ornementation zigzags et points. Environ 1/4 de la grandeur réelle; profondeur, 12m.80. Fait sur photographie.

œnochoé semblables se trouvent aussi dans la quatrième cité, mais nulle part ailleurs, sauf à Chypre, en Allemagne et en Hongrie. La collection des antiquités cypriotes, au British Museum, contient une *œnochoé* avec double goulot dont chacun est joint à la panse par une poignée distincte; mais ce vase peut être d'une époque beaucoup plus récente, attendu qu'il est peint et fait à la roue. Mon ami le général di Cesnola représente, dans son ouvrage *Cyprus*, deux *œnochoé* avec double goulot : l'une provient de ses fouilles à Alambra, et l'autre de celles de Dali [1]. Une *œnochoé* à peu près pareille a été trouvée au village de Tököl, dans l'île de Csepel, sur le Danube [2]. Je puis encore indiquer un

[1] *Cyprus*, Londres, 1877; Pl. VII et IX.

[2] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie;* Esztergom, 1876, pl. V, n° 3.

vase de terre cuite avec deux goulots verticaux, au Märkisches Museum, à Berlin.



N° 257. — Vase tripode avec trous tubulaires pour suspension; ornement en arêtes de poisson. 2/5 grandeur; profondeur, 8 mètres environ Fait sur photographie.

Le n° 256 est un vase noir luisant de 0^{m},24 de haut, avec une



N° 258. — Vase avec deux excroissances verticalement perforées et ornementation incisé en feuilles. 1/3 grandeur; profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.



N° 259. — Vase avec deux trous tubulaires pour suspension de chaque côté. Environ 1/4 grandeur; profondeur, 9^{m},60 environ. Fait sur photographie.

excroissance verticalement perforée pour suspension de chaque côté.

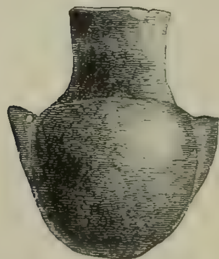
La panse de forme sphérique est ornée de lignes en zigzag incisées; le col est très large, en forme de cheminée, et orné de points incisés; le fond est plat.

Le n° 257 est un vase tripode avec de longs tuyaux verticaux; chaque côté de la panse porte des bandes étroites semées de points, et deux autres plus larges avec ornement en arêtes de poisson. Ce genre d'ornement se voit sur plusieurs gobelets d'or [1] trouvés à Mycènes dans les tombes royales, et sur une frise de marbre trouvée près de là [2]. Il se voit aussi sur des vases de terre cuite provenant de dolmens de l'âge de pierre en Danemark [3], sur un vase trouvé en Hongrie [4], et ailleurs.



N° 260. — Goulot de vase noir, percé de deux trous. 2/3 grandeur; profondeur, 7[m],80. Fait sur dessin.

Le n° 258 est un vase semblable; il est de couleur brun foncé; il a le pied plat et, de chaque côté de la panse, une longue excroissance verticalement perforée pour suspension; il est décoré de quatre branches renversées incisées.



N° 261. — Vase sphérique, avec trous tubulaires. 1/4 grandeur: profondeur, 9[m],60. Fait sur photographie.



N° 262. — Vase sphérique, avec trous tubulaires pour suspension. 1/3 grandeur: profondeur, 9[m],60. Fait sur photographie.

Le n° 259 est un vase sphérique brun foncé luisant, avec de doubles anneaux et une encolure courte.

De semblables vases, avec doubles anneaux de chaque côté, se rencontrent fréquemment dans la première cité, mais presque jamais aux

---

[1] Voy. *Mycènes*, n° 319. p. 286, et n° 453, p. 374.

[2] *Ibid.*, n° 215, p. 219.

[3] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*; Copenhague, 1859, p. 19, fig. 95, et p. 20, fig. 100.

[4] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, pl. XXI, n° 7.

étages supérieurs ; de fait, dans tout le cours de mes fouilles, je n'en ai



N° 263. — Bouteille avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.



N° 264. — Bouteille sphérique, avec trous tubulaires pour suspension. 1/3 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

trouvé que trois ou quatre dans la deuxième cité, — la cité brûlée [1].

Le n° 260 est un goulot de vase avec deux perforations sur le bord.



N° 265. — Vase avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.



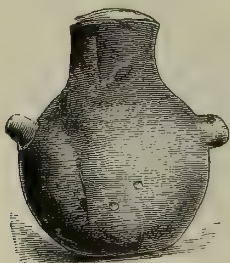
N° 266. — Vase de forme ovale, avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

Il appartient évidemment à un vase qui avait deux goulots semblables de chaque côté de la panse : j'aurai plus loin l'occasion de montrer un vase

[1] Un vase fait à la main, semblable au n° 259, et pourvu également de deux anneaux de suspension, existe dans la collection de poteries préhistoriques de la Ger-

de ce genre. Celui du n° 261 est sphérique, noir luisant, et a les tuyaux verticaux habituels pour suspension. Quant aux n°s 262 et 265, je n'ai qu'à les montrer sans rien ajouter.

Les n°s 263 et 264 ressemblent beaucoup pour la forme à nos bou-



N° 267. — Vase sphérique, avec trous pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 8^{m},70. Fait sur photographie.



N° 268. — Vase sphérique avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 7^{m},80. Fait sur photographie.



N° 269. —Vase sphérique, avec trous pour suspension et décor incisé. 1/4 grandeur; profondeur, 7^{m},80. Fait sur photographie.

teilles actuelles, mais les saillies avec tuyaux verticaux sur les côtés attestent leur haute antiquité. Le n° 266 est un grand vase jaunâtre de forme



N° 270. — Vase sphérique avec trous pour suspension et décor fleuri incisé. 1/4 grandeur; profondeur, 9^{m},60. Fait sur photographie.



N° 271. — Vase sphérique avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur réelle; profondeur, 8^{m},70.



N° 272. — Vase avec décor linéaire et trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 8^{m},70. Fait sur photographie.

ovale ayant aux côtés les saillies ordinaires avec trous verticaux. Le

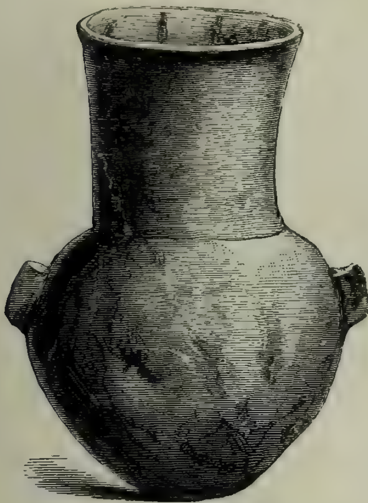
---

manie, appartenant au professeur Virchow, à Berlin. Nous devons remercier et louer ce savant éminent des fouilles considérables qu'il a entreprises de concert avec sa fille Adèle et son fils, le Dr Hans Virchow, dans le grand cimetière de Zaborowo, — province de Posen, — et dont est sortie cette curieuse collection. Mais, à la différence des vases troyens, qui ont invariablement des perforations verticales, celles de ces vases sont horizontales comme celles de presque tous les vases germains; toutefois, il possède un vase trouvé à Belgarde, en Poméranie, qui a de chaque côté une excrois-

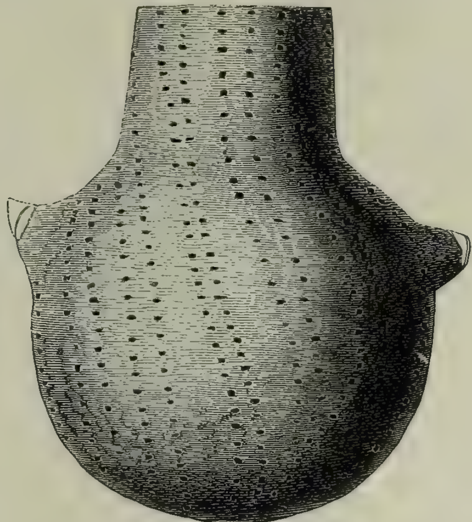
n° 267 est un vase sphérique noir luisant, également approprié à la suspension.

Un vase semblable à ce dernier, mais dont les saillies sont perforées horizontalement, est dans la collection du professeur Virchow.

Le n° 268 est remarquable pour la longueur de ses saillies perforées verticalement de part en part. Le n° 269 est un vase sphérique grossièrement décoré de lignes et de points. Le n° 270 est un vase gris sphérique, avec le système de suspension ordinaire, orné de chaque côté de six branches de palmier très nettement incisées. Les saillies perforées qui



N° 273. — Vase ave trous pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 8m,80. Fait sur photographie.



N° 274. — Vase noir, avec un fond convexe et des trous tubulaires sur les côtés pour suspension, couvert de points. 1/3 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

sont aux flancs du vase sphérique brun foncé n° 271 ont la forme d'oreilles. Le n° 272 représente un vase de la forme ordinaire, avec un décor linéaire grossier sur le corps. Le professeur Virchow me fait remarquer la grande ressemblance du couvercle de ce vase avec les couvercles de vases de la Pommérellie à figure humaine. Le n° 273 est brun luisant, son col s'élargit légèrement vers le haut. Le n° 274 est un vase noir luisant avec une base sphérique et les saillies ordinaires perforées. Il est couvert partout de rangs de points.

---

sance verticalement perforée. Je trouve aussi une autre exception, au Märkisches Museum de Berlin, sur un vase qui porte de chaque côté une perforation verticale. Je puis ajouter qu'un vase et une jatte ayant les excroissances verticalement perforées ont été trouvés dans des tombeaux de l'époque néolithique près de Tangermunde sur la rive de l'Elbe. (Voyez, *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschicte*, séance du 21 juillet 1883, p. 371.)

Le vase sphérique brun foncé luisant n° 275, avec ses longues saillies perforées et profondément cannelées, est très remarquable.

Le n° 276 est de la même couleur et a le système habituel de suspension ; il est décoré de lignes ondulées et de points.



N° 275. — Vase sphérique avec tuyaux pour suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

A la liste des vases trouvés ailleurs, qui ont des tuyaux verticaux pour suspension, je puis ajouter deux petits vases coniques de Nimroud, au British Museum, dont chacun a quatre trous de ce genre, et plusieurs vases trouvés dans ma fouille à Tirynthe.

Le n° 277 est un vase sphérique noirâtre, avec des saillies perforées sur la panse, aussi bien qu'au bord du goulot. Il a un décor grossièrement incisé rempli de craie blanche.

Un des objets les plus intéressants qui aient jamais été trouvés à Hissarlik, c'est le beau vase jaune foncé luisant n° 278, qui a sur les côtés de longues saillies verticalement perforées avec tuyaux pour suspension ; chacune de ces saillies est ornée de quatre lignes parallèles horizontales. La surface de la panse est divisée de



N° 276. — Vase avec trous pour suspension et décor incisé. 1/4 grandeur ; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

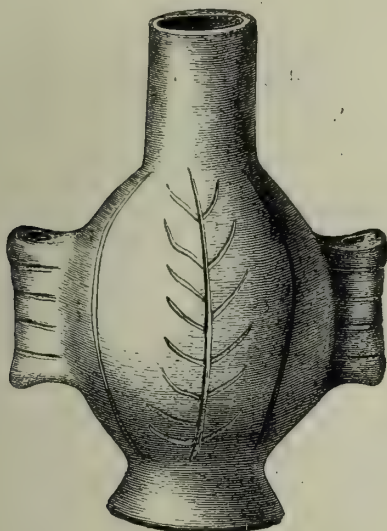


N° 277. — Vase sphérique avec tuyaux sur le bord et sur la panse pour suspension ; décor incisé. 1/4 grandeur ; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.

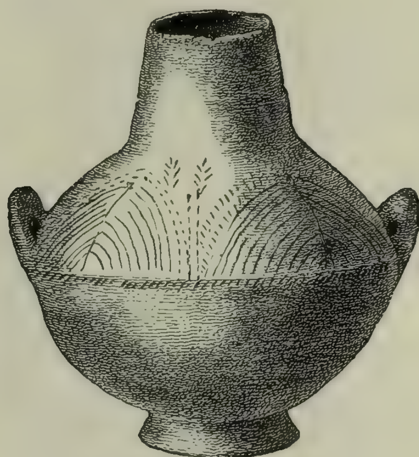
chaque côté par deux lignes verticales en trois compartiments ; dans celui du milieu, qui est de beaucoup le plus grand, nous voyons un arbre à dix branches, décor très fréquent sur les fusaïoles et sur les balles troyennes (voyez les numéros 1899-1904, 1910, 1993, 1999 et 2000). Je rappelle au lecteur que ce dessin, comme tous ceux de la poterie préhistorique d'Hissarlik, est incisé. Si nous examinons ces incisions à la loupe, nous conclurons de leur rudesse et de leur irrégularité qu'elles ont été faites

avec des silex pointus, ou bien avec du bois durci, ou bien encore avec des aiguilles d'os, avant que la poterie eût subi sa seconde cuisson, ou même avant qu'elle fût présentée au feu pour la première fois. Le vase que nous avons sous les yeux (nº 278) a été exposé à toute la chaleur de l'incendie ; car, bien que l'argile soit très épaisse, elle est entièrement cuite. Ce vase avait certainement un couvercle comme celui que nous voyons au nº 291.

Un autre vase du plus grand intérêt est représenté sous le nº 279 ; il est d'un noir luisant et d'une cuisson imparfaite. Comme beaucoup d'au-



Nº 278. — Vase de terre cuite jaune bien lissée, avec décor incisé et longs tuyaux pour suspension de chaque côté. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.



Nº 279. — Vase de terre cuite noirâtre lissée, avec trous tubulaires pour suspension; décor incisé en forme de plante. 1/2 grandeur; profondeur, 10 mètres. Fait sur dessin.

tres vases noirs, il serait devenu rouge s'il eût été exposé à la chaleur intense de l'incendie et eût atteint de la sorte une cuisson parfaite. Il a des saillies pointues avec perforations verticales. Comme le vase précédent (nº 278), celui-ci a le pied bas et creux ; sa panse est sphérique et décorée de chaque côté de deux branches renversées, chacune portant dix-huit feuilles et entourée de points, décor répété au-dessus des anses. Pareille ornementation se voit très fréquemment sur les fusaïoles (v. les nºs 1901 et 1904).

Le vase rouge luisant nº 280 est d'une forme ovale. Il a aussi le pied petit et creux et un col court qui s'élargit vers l'orifice. Il porte les tuyaux ordinaires sur ses flancs et des trous sur le bord dans la même direction. La panse est ornée tout autour de lignes verticales grossièrement incisées, juste comme si le potier de ces temps primitifs avait voulu

imiter un melon. Le col est orné de lignes parallèles horizontales. Ce vase a été exposé à la chaleur intense de l'incendie, qui en a parfait la cuisson. Le couvercle, en forme de couronne, que nous voyons sur le vase, est très curieux. Contrairement aux couvercles ordinaires avec poignées en forme de couronne, celui-ci n'est pas destiné à recouvrir le col du vase, mais à entrer dans son orifice, comme un bouchon; ce qui nous l'indique, c'est que sa partie inférieure, assez longue et cylindrique, présente au milieu une cavité, où le liquide pouvait monter si le vase était plein jusqu'au bord. Tandis que tous les vases que j'ai passés en revue, et ceux qui restent à décrire, sont faits à la main, — sauf indication contraire, — ce couvercle est fait à la roue, preuve qu'il n'appartient pas au vase sur lequel je l'ai posé.



N° 280. — Vase rouge luisant de forme ovale, avec un grossier décor linéaire et de longues saillies perforées sur les côtés. 1/2 grandeur; profondeur, 7 mètres environ. Fait sur photographie.

Sous le n° 281, je représente un vase jaune luisant sphérique; il a sur les flancs les saillies habituelles perforées, et des trous sur les bords. Son fond est plat. Autour du haut de la panse sont des signes gravés qui ont été pris pour des caractères d'écriture et dont le professeur Sayce s'est occupé dans sa dissertation sur les inscriptions troyennes [1].

Le vase rouge n° 282 est d'une forme ovale, et a le même système de suspension que tous les précédents, un pied creux et un petit col. Il porte, de chaque côté de la panse, une spirale en relief, pareille au caractère chypriote *Ko*. Ce signe est fréquent sur la poterie troyenne. Deux vases avec un signe identique en relief ont été trouvés en Italie; l'un dans un sépulcre à Monte-Conato près Cavriana, l'autre

---

[1] Voy. son *Appendice*.

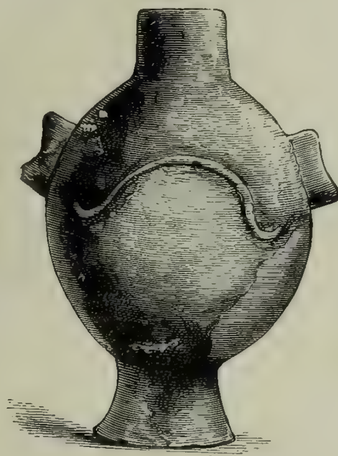
dans la terramare de la station de Coazze dans la province de Vérone; tous les deux sont conservés au Musée préhistorique du Collegio Romano de Rome. Fait étrange : deux urnes funéraires ayant un signe identique en relief ont été trouvées par Chr. Hostmann dans une ancienne nécropole près de Darzau en Hanovre[1].

Le petit vase 283, qui a deux protubérances en forme de sein et quatre lignes incisées verticales, est d'une fabrication beaucoup plus grossière. Les petites saillies recourbées sont perforées. Le décor en est très curieux.

Le n° 284 est un vase noir luisant d'une argile très fine ; il a deux anses,



N° 281. — Vase de terre cuite avec inscription. 1/1 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur dessin.



N° 282.— Vase de forme ovale, avec un pied creux, des trous tubulaires pour suspension et un décor en relief. 1/4 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

deux excroissances verticalement perforées en forme d'oreilles et deux trous verticaux dans le bord de l'orifice.

Le n° 285 est un très joli petit vase jaune foncé, d'une forme presque sphérique, qui a aussi des trous tubulaires pour suspension et un décor fait d'angles incisés..

J'arrive maintenant aux vases à trois pieds, ou trépieds, ou tripodes, que nous avons trouvés en quantité *réellement énorme* De fait, la plupart des vases troyens sont des trépieds. Dans mes excavations à Mycènes, j'ai trouvé des morceaux de trépieds[2], mais jamais un de ces vases entiers ; cependant j'ai pu constater que les trépieds mycéniens présentent des caractères très spéciaux : ainsi, ils ont deux grandes poignées percées de deux à cinq trous et les pieds offrent de même plusieurs perforations. Au contraire, les vases troyens n'ont jamais les pieds percés ; ils ont, de

---

[1] Chr. Hostmann, *Der Urnenfriedhof, bei Darzau*, Hanover, Braunschweig, 1874, Pl. I, fig. 9; Pl. V, fig. 46.

[2] Voy. *Mycènes*, p. 134.

chaque côté du corps, une saillie, avec tuyau vertical, et, sur le bord du vase comme sur celui du couvercle, un trou dans le même sens ; la corde s'enfilait dans les tuyaux ; un nœud l'assujettissait par-dessous comme je le montre au n° 291 ; puis elle passait à travers les trous du col et du couvercle. Il faut observer que, lorsqu'un couvercle a de longs trous tubulaires, comme au n° 291, le col du vase ne porte pas de perforation, et, puisque le vase trépied n° 296 a son col ainsi fait, le couvercle devait être pareil à celui du vase 291. En réalité, les vases avec saillies sur leurs bords, et saillies percées de longs tuyaux, — système du n° 292, — appellent toujours des couvercles plats perforés des deux côtés. De l'une



N°283.—Petit vase avec trous tubulaires pour suspension et deux seins de chaque côté. 1/4 grandeur ; profondeur, 8m,70. Fait sur photogr.



N° 284. — Vase à deux anses et deux excroissances perforées en forme d'oreille. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 285. — Vase sphérique avec tuyaux pour suspension. Décor. triangle. 1/1 grandeur ; profondeur, 10m,67. Fait sur photographie.

ou l'autre manière, les vases étaient parfaitement clos, et pouvaient être enlevés par la corde, comme par une anse.

Mais si, comme le prouvent avec évidence les fragments découverts à Mycènes, la forme trépied était usitée en Grèce depuis une haute antiquité, elle ne l'était plus ni là, ni ailleurs, à l'époque appelée gréco-phénicienne et bien moins encore à une époque postérieure. La meilleure preuve en est que ni les musées d'Athènes, ni aucune autre collection, ne peut se vanter de posséder un vase trépied de terre cuite véritablement grec. Citons cependant — au moins à titre de comparaison — les deux vases-trépieds que le Louvre garde dans ses collections cypriotes et étrusques et le vase-trépied trouvé à Chypre et qui est au Musée égyptien de Florence ; de plus, le British Museum en a trouvé un à Ialysus ; le Musée de Berlin[1], deux d'Étrurie (dont l'un en forme d'animal vient de Corneto et un autre du Pérou) ; le Musée de Leyde[2]

[1] Le Musée royal de Berlin possède aussi un vase de terre cuite, à quatre pieds, mais je n'ai pas pu savoir où on l'avait trouvé.

[2] Voir *Zeitschrift für Ethnologie, Organder, Berliner, Gesellschaft fur Anthropol., Ethnol. und Urgeschichte*, 15ter Jahrgang, 1883, Vleft II, p. 52, fig. 11.

en possède aussi un, mais il semble appartenir à un âge moins ancien. Je citerai enfin, pour finir, une coupe à trois pieds trouvée dans le district de Guben [1], trois trépieds de bronze, de la fin du moyen âge, qui sont dans les musées de Neu-Strelitz, Stralsund et Brandenburg; trois vases-trépieds ont été trouvés dans la grotte de l'âge de pierre, dite S'Orreri, près Fluminimaggiore, dans l'île de Sardaigne, et un autre près Iglesias, mine de Genna-Luas, dans la même île [2]. Nous devons aussi faire exception pour les brûle-parfums consistant en coupes très plates avec trois pieds larges et longs qui font partie de la poterie gréco-phénicienne aussi bien que de la poterie corinthienne, et dont le Musée du Βαρβάκειον d'Athènes, ainsi que tous les grands Musées d'Europe, possède quelques échantillons.

Aucun fragment de vase-trépied, soit en terre cuite, soit en bronze, n'a encore été trouvé dans les cités lacustres [3]; et, autant que je sache, aucun vase-trépied de bronze ou de cuivre n'a jamais été découvert nulle part, sauf ceux que je viens de mentionner et un vase-trépied de cuivre que m'a livré le quatrième sépulcre royal à Mycènes, et dont j'ai donné le dessin, nº 440, p. 360, de mon ouvrage sur cette ville. Comme les trépieds sont continuellement nommés par Homère, le trépied mycénien semblerait prouver que le poète florissait en Grèce dès l'époque reculée à laquelle appartiennent les tombes de Mycènes, ou bien qu'il vivait en Asie Mineure où les trépieds étaient peut-être encore en usage au IXᵉ siècle avant J.-C., date généralement assignée à son existence. Toutefois, les fouilles d'Hissarlik ne me l'ont pas prouvé, et je n'ai aperçu aucune trace de cette sorte de vase, soit dans les couches de *débris* de la cinquième cité, que je tiens pour être une colonie lydienne, soit dans les premières assises de l'Ilion éolienne.

Le trépied de cuivre (ou de bronze) joue un grand rôle aux temps homériques. Dans l'*Odyssée* [4] et dans l'*Iliade* [5], c'est un présent d'honneur; dans l'*Iliade* [6], on le donne comme prix dans les jeux; c'est un ornement

---

[1] L.-J.-F. Janssen, *De Germaansche en Noordsche Monumenten van het Museum te Leyden;* Leyden, 1840.

[2] Voyez *Bullettino di Paletnologia Italiana* de 1884, p. 5, Pl. I, nᵒˢ 3, 4, 5, 7.

[3] Le professeur Virchow m'informe que, dans les tourbières de l'Allemagne du Nord, on trouve souvent des chaudrons à trois pieds, qui appartiennent, il est vrai, à une période bien postérieure au moyen âge. Deux de ces trépieds — l'un de fer, l'autre de cuivre ou de bronze — sont représentés dans le *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, du 11 juillet 1874, Pl. XI, nº 4 et 5.

[4] *Od.* XIII, 13 :
ἀλλ' ἄγε οἱ δῶμεν τρίποδα μέγαν ἠδὲ λέβητα.

Od. XV, 82-84 :
. . . . . . οὐδέ τις ἡμέας
αὔτως ἀππέμψει, δώσει δέ τι ἕν γε φέρεσθαι,
ἠέ τινα τριπόδων εὐχάλκων ἠὲ λεβήτων.

[5] *Il.* VIII, 289-291 :
πρώτῳ τοι μετ' ἐμὲ πρεσβήϊον ἐν χερὶ θήσω,
ἢ τρίποδ' ἠὲ δύω ἵππους αὐτοῖσιν ὄχεσφιν
ἠὲ γυναῖχ', ἥ κέν τοι ὁμὸν λέχος εἰσαναβαίνοι.

Il. IX, 121-123 :
ὑμῖν δ' ἐν πάντεσσι περικλυτὰ δῶρ' ὀνομήνω,
ἕπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι. . . . .

[6] *Il.* XI, 700, 701 :
. . . . . . περὶ τρίποδος γὰρ ἔμελλον
θεύσεσθαι·

Il. XXIII, 262-264 :
Ἱππεῦσιν μὲν πρῶτα ποδώκεσιν ἀγλά' ἄεθλ

pour les habitations[1]; on s'en sert aussi pour chauffer l'eau et faire la cuisine[2]. Homère[3] indique cet emploi en donnant au trépied l'épithète de ἐμπυριϐήτης « mis sur le feu ».

Il est fort étonnant que, dans aucune des cités préhistoriques, on ne trouve aucun vestige de trépied de cuivre ou de bronze, tandis qu'on trouve des centaines de trépieds en terre cuite bien conservés; et cela surprend d'autant plus que les dix trésors de la deuxième cité — cité brûlée — semblent prouver que, la ville ayant été détruite par une catastrophe soudaine et inattendue, les habitants n'ont eu le temps de rien sauver. En outre, le plus grand trésor, celui que j'ai dégagé moi-même à la fin de mai 1873, contenait trois vases de cuivre, et d'autres encore en morceaux, mais aucun n'était à trois pieds. L'existence, donc, de trépieds en terre et en cuivre à Mycènes, dès la haute antiquité à laquelle appartiennent les tombes royales; — leur non-existence en Grèce à toute période postérieure; — l'abondance des trépieds de métal au temps d'Homère; — l'usage général de trépieds en terre cuite dans les cinq villes préhistoriques d'Hissarlik; — l'absence totale de trépieds de cuivre dans ces mêmes villes: — ce sont là autant de problèmes dignes d'occuper le monde savant tant qu'ils ne seront pas résolus.



N° 286. — Vase tripode avec ornements incisés et système semblable de suspension. 1/4 grandeur; profondeur, environ 12m,80. Fait sur photographie.

Afin d'éviter des répétitions continuelles, j'établis ici, une fois pour toutes, que, à moins d'indications contraires, tous les vases troyens peuvent être regardés comme faits à la main.

θῆκε γυναῖκα ἄγεσθαι ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν
καὶ τρίποδ' ὠτώεντα. . .
Il. XXIII, 485 :
δεῦρό νῦν, ἢ τρίποδος περιδώμεθον ἠὲ λέϐητος...
Il. XXIII, 512, 513 :
δῶκε δ' ἄγειν ἑτάροισιν ὑπερθύμοισι γυναῖκα
καὶ τρίποδ' ὠτώεντα φέρειν·
Il. XXIII, 717, 718 :
οἳ δὲ μάλ' αἰεὶ
νίκης ἱέσθην τρίποδος πέρι ποιητοῖο.

[1] *Il.* XVIII, 373, 374 :
τρίποδας γὰρ ἐείκοσι πάντας ἔτευχεν
ἑστάμεναι περὶ τοῖχον ἐϋσταθέος μεγάροιο,...

[2] *Od.* VIII. 434 :
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν ὅττι τάχιστα.
Il. XVIII, 344, 345 :
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν, ὄφρα τάχιστα
Πάτροκλον λούσειαν.

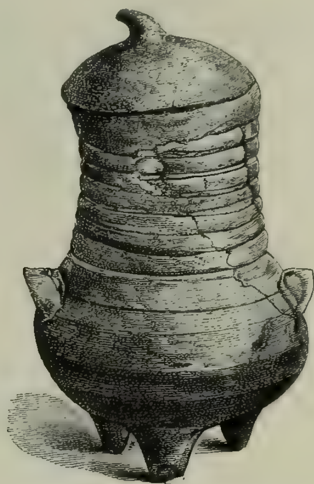
[3] *Il.* XXIII, 702 :
τῷ μὲν νικήσαντι μέγαν τρίποδ' ἐμπυριϐήτην...
Dans *Il.* XXII, 163, 164, il est appelé τρίπος au lieu de la forme habituelle τρίπους :
. . . . . τὸ δὲ μέγα κεῖται ἄεθλον,
ἢ τρίπος ἠὲ γυνή,

Le n° 286 représente un trépied ou tripode brun foncé luisant, avec trous tubulaires pour suspension; le col long et cylindrique a des ornements incisés ressemblant à des arêtes de poisson. Un vase tripode semblable, d'une couleur noirâtre terne, avec bandes circulaires incisées, est représenté sous le n° 287.

Le n° 288 est un tripode ou trépied fait au tour, de couleur noirâtre avec des bandes circulaires incisées, et des anneaux tubulaires pour le suspendre. Le couvercle n'appartient probablement pas à ce vase. Je dois me contenter de donner et de décrire ces pièces, sans les comparer avec



N° 287. — Vase sphérique tripode, avec tuyaux de suspension. Décor de bandes circulaires. 1/1 grandeur ; profondeur, 10m,67. Fait sur photographie.



N° 288. - Vase tripode fait à la roue, avec bandes incisées et tuyaux pour suspension. 1/1 grandeur; profondeur, 10m,67. Fait sur photographie.

d'autres, car on ne trouve nulle part rien qui offre un type semblable au leur. Mais je puis ajouter à la liste des collections où l'on voit des vases avec trous verticaux pour suspension le musée de Stockholm, dans lequel il y a trois vases trouvés dans des dolmens de l'âge de pierre, qui sont ornés de décors incisés; deux d'entre eux ont de chaque côté deux perforations verticales, le troisième en a quatre, qui servaient à les suspendre avec une corde. J'ai vu dans le Musée de Copenhague, outre le vase déjà mentionné[1], deux vases avec des décors incisés, ayant de chaque côté deux trous tubulaires et verticaux qui ne sont pas en saillie, comme sur les vases troyens, mais qui sont percés dans l'argile même de la panse du vase; deux d'entre eux ont aussi dans les couvercles des

---

[1] Voyez le n° 100, p. 20, dans *Nordiske Oldsager* de J.-J.-A. Worsaac.

trous tubulaires qui correspondent à ceux de la panse. Il doit y avoir eu un temps où des vases semblables avec trous pour suspension étaient d'un usage général en Danemark, car j'ai vu, dans le même Musée, seize couvercles de vases du même système.

Le n° 289 est un vase tripode noir luisant avec quatre protubérances, dont deux sont verticalement perforées pour suspension.

Le n° 290 est une *œnochoé* tripode rouge luisant, de forme très remarquable, ayant une anse et le col dressé; une compression profonde



N° 289. — Vase-trépied avec quatre excroissances dont deux sont perforées. 1/3 grandeur : profondeur. 9 mètres. Fait sur photographie.



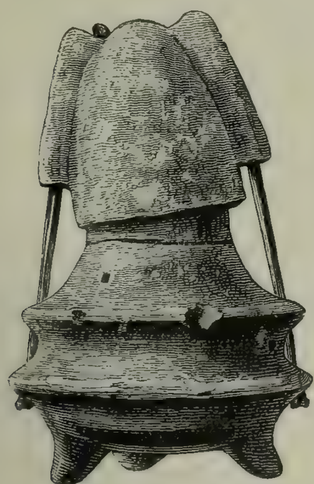
N° 290. — *Œnochoé*-trépied au col dressé. 1/3 grandeur; profondeur. 9 mètres. Fait sur dessin.

autour de la panse lui donne l'apparence de deux vases superposés l'un à l'autre.

Le n° 291 est un vase tripode rouge clair luisant très intéressant. Autour de la panse, nous voyons une rainure profonde dont les deux bords sont perforés verticalement pour suspension ; les saillies aux côtés de la panse manquent ici. Le couvercle n'est pas moins curieux; il a la forme d'un bonnet phrygien, et porte à droite et à gauche un tuyau long de 5 centimètres par où la corde, déjà enfilée dans les trous de la panse, s'enfilait de même, fixant ainsi le couvercle sur le vase, comme dans la gravure ci-jointe. Il y a des tuyaux également verticaux et très longs dans les saillies qui sont au bord du joli tripode gris n° 292; de plus, il porte, sur ses flancs, des saillies plus petites, avec trous tubulaires et verticaux, et il est décoré de points et de lignes en forme de coins.

Un autre vase tripode avec même système de suspension, n° 293, a le col orné de huit bandes circulaires. La panse est divisée en quatre zones;

celle d'en haut est décorée des zigzags ordinaires, les deux autres, de



N° 291. — Vase-trépied décoré, avec tuyaux pour suspension. 2/5 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



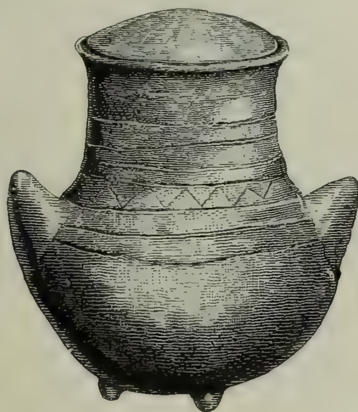
N° 292. — Vase-trépied décoré, avec trous tubulaires pour suspension. 2/5 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

petites raies; le vase-trépied n° 294 lui est semblable, et son décor est presque identique.

Le n° 295 représente un spécimen très caractéristique du tripode



N° 293. — Vase-trépied décoré, avec tuyaux pour suspension. Ornementation incisée. 1/4 grandeur environ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

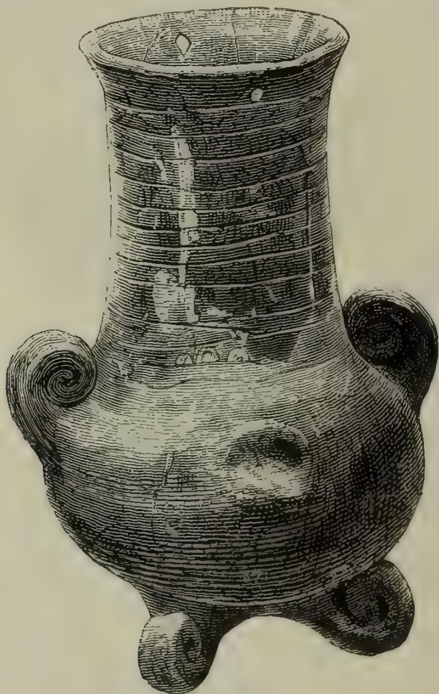


N° 291. — Vase tripode décoré, avec tuyaux, pour suspension. Ornementation incisée. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

troyen en terre cuite; il est d'un brun clair et a deux poignées qui, de même que les pieds, sont tournées en spirales. Un tuyau vertical fait

saillie entre les deux poignées de chaque côté de la panse ; dans la même direction un trou est percé sur le bord pour favoriser la suspension. Le col, long et cylindrique, est décoré de simples bandes circulaires.

Le n° 296 représente un tripode rouge très élégant ; de chaque côté de sa panse sphérique, nous voyons un décor incisé figurant trois bran-



N° 295. — Joli vase trépied avec deux poignées en spirales et des tuyaux verticaux pour suspension. 2/5 grandeur ; profondeur, 8m.50. Fait sur photographie.



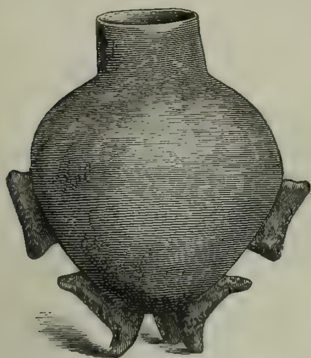
N° 296. — Trépied sphérique avec poignées perforées pour suspension et décor gravé figurant des plantes ou des feuilles de palmier. 1/3 grandeur ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photogr.

ches ; celle du milieu est bordée d'une ligne en zigzags, les deux autres, de lignes droites.

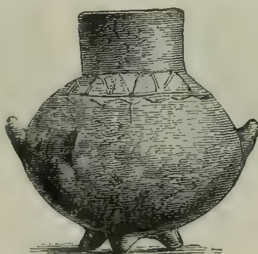
Le tripode n° 297 est très curieux à cause de ses pieds singuliers qui, de même que les saillies sur les côtés de la panse sont ornés d'incisions ; toute la partie supérieure du vase est restaurée. La seule particularité du tripode sphérique n° 298, c'est une saillie sur la panse dont le haut est orné d'une ligne en zigzags entre deux bandes circulaires. Le petit tripode sphérique n° 299 est beaucoup plus joli ; il a de chaque côté la saillie habituelle, perforée pour suspension. La panse est décorée d'une bande horizontale, gravée en arête de poisson, et autour du col nous voyons parallèlement une ligne de traits. Celle-ci est jointe à la première

de chaque côté par une rangée d'incisions en arête de poisson. Le col se rétrécit sur le haut.

Le tripode n° 300 a deux poignées en spirale qui, rare exception à



N° 297. — Trépied. Toute la partie supérieure est restaurée avec du plâtre. 1/3 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 298. — Vase sphérique, avec trois pieds et des tuyaux pour suspension. 1/4 grandeur environ ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 299. — Trépied sphérique, avec trous pour suspension et ornements gravés en arête de poisson. 1/3 grandeur environ ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

la règle, ne sont pas perforées. La panse sphérique est divisée en six zones par sept bandes parallèles et circulaires ; la zone centrale, de beau-



N° 300. — Trépied, avec ornementation incisée. 1/2 grandeur ; profondeur, 7 mètres. Fait sur dessin.

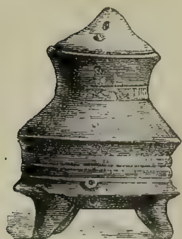


N° 301. — Trépied avec décor incisé. 1/2 gr andeur : profondeur. 7^{m},60. Fait sur dessin.

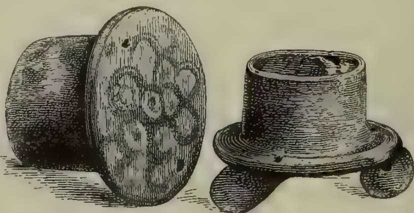
coup la plus large, est divisée de chaque côté par quinze lignes verticales en seize petits compartiments, dont quatre sont ornés de cercles gravés et quatre autres de traits. Le n° 301 est un autre tripode avec tuyaux

pour suspension. La partie supérieure de la panse sphérique, aussi bien que le cou, porte des bandes parallèles gravées, dont deux sont ornées de traits horizontaux, la troisième, d'une ligne en zigzags.

Le tripode n° 302 est très semblable au n° 291, avec cette différence



N° 302. — Vase-trépied, avec trous tubulaires pour suspension dans la partie inférieure, au milieu et dans le couvercle. 1/3 grandeur ; profond., 8 mèt. Fait sur photogr.



N°s 303-304. — Boîte-trépied, avec trous pour suspension : une seiche est peinte sur le couvercle. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mèt. Fait sur photographie.



N° 305. — Trépied sphérique, avec saillies perforées pour suspension. Décor : six lignes en relief. 1/4 grandeur; profondeur, 9m.60.

que le col de celui-ci se rétrécit, tandis que celui du n° 302 s'élargit dans le haut. Sur aucun de ces deux vases il n'y a de saillie perforée.





N°s 306-307. — Deux vases-trépieds avec trous tubulaires pour suspension et décorés d'incisions. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Faits sur photographie.



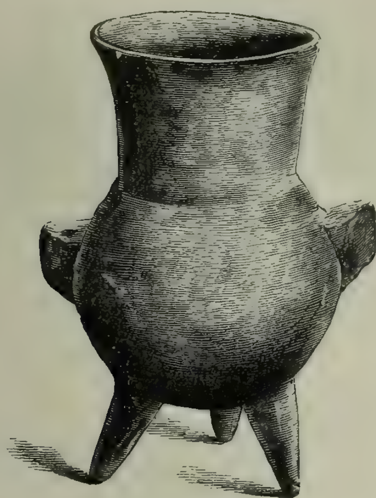
N° 308. — Vase-trépied, avec trous pour suspension : saillies de chaque côté. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

Au n° 302, le bord du fond, le bord saillant du milieu de la panse, aussi bien que la partie supérieure du col et le couvercle, sont perforés de chaque côté pour y passer une corde.

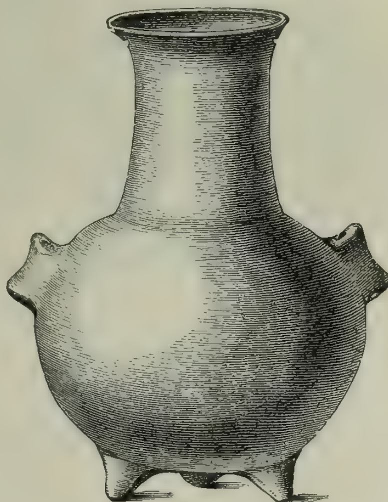
J'appelle tout particulièrement l'attention sur la boîte à trois pieds rouge clair si curieuse, n°s 303 et 304 ; le premier chiffre désigne le couvercle, et le second le corps de l'objet. Les trois pieds sont en spirale. Sur le bord de la base, aussi bien que sur celui du couvercle, il y a des

trous destinés à la corde qui assujettissait et soutenait l'objet. Le dessus du couvercle est décoré d'une manière curieuse; on y voit des enroulements tracés en argile rouge foncé, où l'esprit sagace de mon ami M. Ch. Newton, du British Museum, a reconnu une seiche. Le même motif se trouve très fréquemment sur les objets d'or que j'ai exhumés des tombes royales de Mycènes[1], et aussi sur la poterie d'une tombe à Ialysus (île de Rhodes), conservée au British Museum.

Le n° 305 représente un tripode noir luisant, avec système pour suspension ; il a de chaque côté du corps trois saillies linéaires et autour



N° 309. — Vase-trépied, avec saillies perforées pour suspension. 1/4 grandeur: profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.



N° 310. — Vase-trépied avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

du col deux lignes incisées. Les nos 306 et 307 sont deux tripodes sphériques de couleur noirâtre, avec trous tubulaires pour suspension ; le premier porte trois lignes autour du cou, et d'autres dessins grossiers sur la panse ; la partie supérieure du n° 307 est décorée de sept bandes de points. Le n° 308 est un tripode noir luisant avec un anneau de chaque côté pour suspension et quatre petites projections sur le corps.

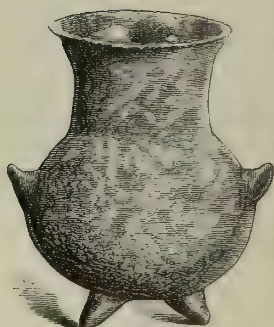
Je passe aux vases tripodes ou trépieds sans ornements, et je me contente de mettre sous les yeux du lecteur neuf spécimens noir luisant, bruns ou rouges (nos 309 à 317), parce qu'il pourra se rendre compte de leurs différentes formes d'après ces reproductions, qui sont très exactes. Tous ont deux saillies perforées verticalement pour y passer une corde. Dans les figures nos 309 et 310, les trous pour la corde sont facilement

---

[1] Voy. *Mycènes*, n° 240, p. 246, et nos 270, 271, p. 261.

visibles sur le bord. Les pieds du n° 312 font la courbe, ceux du n° 313 sont en forme de spirale.

Le vase tripode n° 318, couleur gris luisant, est de forme presque



N° 311. — Vase-trépied, avec trous pour suspension. 1/3 grandeur à peu près ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 312. — Vase-trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 313. — Trépied sphérique. 1/3 grandeur : profondeur, 9m.60. Fait sur photographie.

sphérique ; il est fait au tour, tandis que le couvercle dont il est recouvert



N° 314. — Trépied sphérique avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur ; profond., 8 mètres. Fait sur photogr.



N° 315. — Vase-trépied avec trous pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photogr.



N° 316. — Vase-trépied avec trous pour suspension. 1/4 grandeur: profondeur, 9m.60. Fait sur photographie.

est fait à la main : il n'a point d'anses ; son ornementation consiste en trois lignes incisées parallèles.

Je donne ici, au n° 319, la figure d'une coupe à trois pieds et à deux poignées ; elle est d'un noir luisant et décorée tout autour de lignes ho-



N° 317. — Vase-trépied en terre cuite avec saillies perforées sur les côtés pour suspension. 1/2 grandeur. Fait sur photographie.

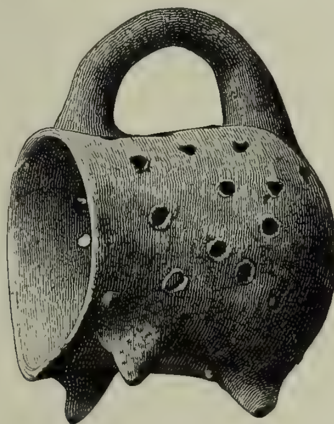


N° 318.— Vase-trépied avec bandes incisées parallèles et couvercle en forme de cloche. 1/4 grandeur ; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.

rizontales et parallèles. La cité brûlée ne nous a fourni que peu de spécimens de ce type, mais la quatrième cité nous en a livré un fort grand



N° 319. — Coupe à trois pieds noir luisant avec deux anses. 1/5 grandeur ; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

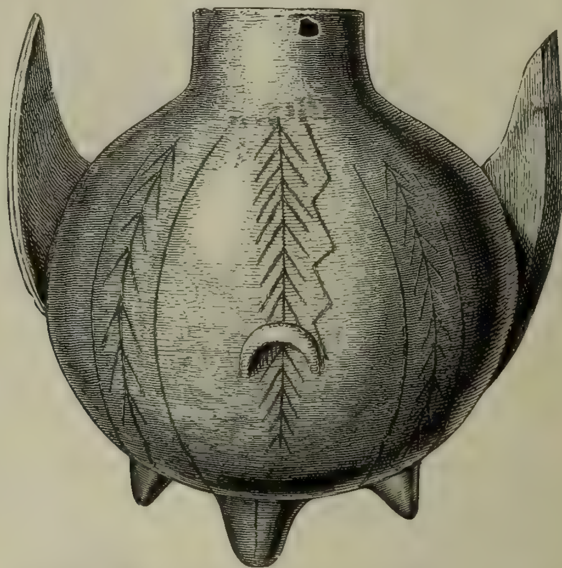


N° 320. — Vase à trois pieds très curieux perforé comme un crible. 1/2 grandeur ; profondeur, 7m,20. Fait sur photographie.

nombre. La coupe ou gobelet à deux anses et sans pieds, est encore plus fréquente dans la quatrième cité, si bien que j'étais à même d'en recueil-

lir des centaines d'échantillons. Je puis ajouter qu'aucune de ces diverses formes de gobelets ne s'est jamais rencontrée ailleurs.

Le n° 320 est des plus curieux ; c'est une cruche à anse, avec trois pieds sur le côté qui indiquent comment on doit la poser; de plus, elle est percée de trous comme un crible. De semblables vases ne sont pas rares dans les villes préhistoriques de Troie, mais leur usage est pour nous un mystère. Tous ont été faits à la roue; ils sont rudes au toucher et grossièrement fabriqués. Les trous ont été percés avant la cuisson du



N° 321. — Vase-trépied sphérique avec décor incisé. 1/2 grandeur: profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

vase, qui d'ailleurs est demeurée imparfaite. On n'a jamais découvert ailleurs de vases semblables. Le professeur Helbig[1] suppose que les grands vases de terre perforés en manière de crible qu'on trouve dans les terramare ont bien pu servir à séparer le miel liquide de la cire ; mais le vase que nous avons sous les yeux ne pouvait être destiné à cet usage. Mlle Julie Berenberg Gosler, de Hambourg, qui a honoré mon musée troyen de sa visite, est d'avis que ce curieux vase servait d'encensoir, et je crois que de toutes les explications proposées la sienne est

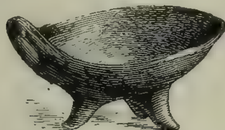
[1] Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Poebene;* Leipzig, 1879, p. 17. Le professeur Helbig dit, p. 6 : « Le mot Terramare ou Terramara est le mot Terramarna corrompu par les paysans de la province de Parme, et signifie à l'origine toute couche de terrain qui est mélangée de matières organiques et qui peut, en conséquence, servir d'engrais. Or, comme le sol de l'Émilie contient les restes de beaucoup d'anciens établissements, restes d'objets fabriqués aussi bien que de corps organiques en décomposition, le nom de Terramare a été attribué plus spécialement à la couche qui contient des restes de cette sorte. »

la plus raisonnable. Il me semble même impossible que ce vase ait eu d'autre usage.

Le n° 321 représente un tripode sphérique rouge luisant, décoré sur chaque face de branches gravées, de zigzags et de lignes droites. Des deux côtés se dresse verticalement une saillie épaisse et solide, avec perforation verticale pour suspension ; entre ces saillies un croissant en relief.

Le n° 322 est une coupe tripode avec une anse.

Le n° 323 est un vase tripode sphérique et brun, dont le corps est partagé par des lignes verticales en cinq grands et cinq petits compartiments alternant très régulièrement. Les grands compartiments sont remplis de points. Le bec du goulot n'a que 8 millimètres. Je suppose que les Troyennes conservaient dans ce joli petit vase l'huile parfumée dont



N° 322. — Coupe-trépied avec anse. 1/4 grandeur ; profondeur, 7 à 9 metres 1/2. Fait sur photographie.



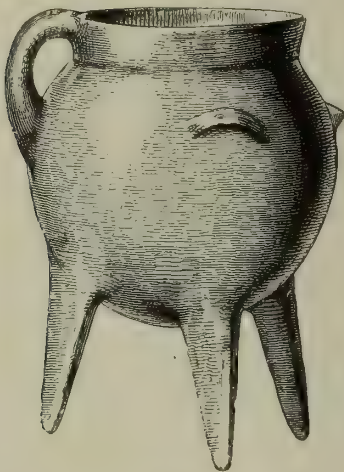
N° 323. — Vase sphérique à trois pieds, avec décor incisé. 1/4 grandeur ; profondeur, 8^{m},70. Fait sur photographie.

elles s'oignaient après le bain, comme nous l'apprend Homère. Il ne peut pas avoir servi de lampe, d'abord parce qu'il n'était pas adapté à cet usage, ensuite parce que les lampes semblent n'avoir été connues en Grèce et en Asie Mineure qu'au VIe siècle avant J.-C. Non seulement il n'en existe pas dans les cités préhistoriques, mais je n'en ai pas trouvé trace dans la couche archaïque répondant à l'Ilium éolienne ou hellénique. Les lampes de terre cuite sont nombreuses dans les ruines de Novum Ilium ; mais toutes semblent appartenir à l'époque romaine ; à peine peut-on en attribuer une seule à la période macédonienne. De fait, même en Grèce, je n'ai jamais vu de lampe que l'archéologie pût faire remonter au delà du Ve siècle avant J.-C. Il est certain qu'aux époques antérieures on se servait de torches comme luminaires ; nous les trouvons mentionnées par Homère[1], à l'occasion des noces représentées par Hephestos sur le bouclier d'Achille. Elles consistaient probablement en branches de sapin ou de tout autre bois résineux appelé δαΐδες par le poète (de δαίω), d'où le mot δάς pour « torche ». On éclairait les maisons avec des brasiers,

[1] *Il.* XVIII, 492, 493 :
νύμφας δ' ἐκ θαλάμων δαΐδων ὕπο λαμπομενάων ἠγίνεον ἀνὰ ἄστυ, πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρει.

(λαμπτῆρες) ; le poète en mentionne trois dans la grande salle du palais d'Ulysse, dans lesquels on brûlait du bois sec[1].

Il est vrai qu'une fois, dans Homère[2], Pallas Athénè éclaire Ulysse et Télémaque en tenant à la main un λύχνος, mot généralement traduit par lampe. Mais contre une telle interprétation je dois absolument protester, car Homère ne connaissait aucune espèce de lampe proprement dite, ce que confirment le scoliaste et Eustathe. Le λύχνος que Pallas Athénè portait ne pouvait donc être autre chose qu'une δαΐς ou un λαμπτήρ. Nous trouvons bien la lampe à huile mentionnée



N° 324. — Trépied fait à la roue. 1/3 grandeur ; profondeur, 7 mèt. Fait sur photographie.



N° 325. — Vase-trépied globulaire. 1/1 grandeur ; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.

dans la Batrachomyomachie[3], mais cela prouve seulement que ce dernier poème n'est pas d'Homère et appartient à une époque postérieure de plusieurs siècles.

Le n° 324 est un vase-trépied *fait à la roue,* avec une poignée et deux reliefs en forme d'oreilles.

Le n° 325 est un petit vase-trépied globulaire avec deux points sur la panse.

Sous le n° 326, je représente un beau vase noir fait à la main, avec deux poignées ; sous le n° 327, une cruche ou gobelet brun mat fait à la roue, également à deux anses.

---

[1] *Od.* XVIII, 307-310 :
αὐτίκα λαμπτῆρας τρεῖς ἵστασαν ἐν μεγάροισιν,
ὄφρα φαείνοιεν· περὶ δὲ ξύλα κάγκανα θῆκαν,
αὖα πάλαι, περίκηλα, νέον κεκεασμένα χαλκῷ,
καὶ δαΐδας μετέμισγον·

[2] *Od.* XIX, 33, 34 :
πάροιθε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη,
χρύσεον λύχνον ἔχουσα, φάος περικαλλὲς ἐποίει.

[3] Batrachomyomachie, vers 178-180 :
. . . . . ἐπεὶ κακὰ πολλά μ' ἔοργαν,
στέμματα βλάπτοντες καὶ λύχνους εἵνεκ' ἐλαίου.

Le n° 328 est un vase de forme ovoïde, fait à la roue, rouge foncé



N° 326.— Cruche noire à deux anses. 1/1 grandeur: profondeur, 11m,60. Fait sur photographie.



N° 327.—Gobelet à deux anses. 1/3 grandeur: profondeur. 11m,60. Fait sur photographie.

luisant, à trois anses. Comme il a le fond convexe, il ne peut se tenir debout sans appui.

Les formes de ces trois derniers vases sont ici très communes, mais



N° 328. — Vase ovoïde, à trois anses, presque 1/4 grandeur; profondeur, 12m,60. Fait sur photographie.

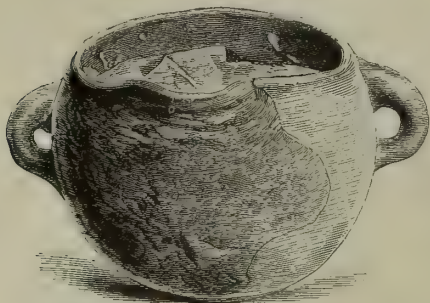


N° 329. — Grand vase noir luisant à deux poignées et à fond pointu. 1/6 grandeur; profondeur, 10 mètres. Fait sur photographie.

je ne les ai pas remarquées dans d'autres collections. De même que pour la plupart des vases à anses, l'extrémité de celles-ci fait légèrement saillie à l'intérieur, et il est évident que les anses étaient faites à part et que,

lorsque le vase avait été modelé, on y pratiquait des trous dans lesquels on insérait les anses.

Le n° 329 est un vase noir luisant fait à la main, avec un fond pointu



N° 330. — Vase avec bec et deux anses. 1/4 grandeur; profondeur, 14m.40. Fait sur photographie.



N° 331. — Gobelet à deux anses. Entière grandeur: profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

et deux anses, entre lesquelles, de chaque côté, est un décor en saillie de la forme d'un *lambda* grec ou du caractère chypriote *go*.

Je proposerais volontiers d'admettre que les premiers habitants



N° 332. — Grand bol rond à deux anses. Entière grandeur: profondeur, 8-9 mètres. Fait sur dessin.

d'Hissarlik, qui se servaient de ces vases à fond pointu, avaient dans leurs chambres des tas de sable dans lesquels ils les enfonçaient, ou bien qu'ils les posaient sur ces grands disques de pierre de 15 à 20 centimètres de diamètre avec trou rond au milieu de 5 à 7 centimètres de diamètre, qui se trouvent en si grandes quantités dans les cités préhistoriques d'Hissarlik. Cette idée m'a été suggérée par le Dr Victor Gross qui, dans son bel Atlas des objets trouvés dans les habitations lacustres

à Moeringen et Auvernier, planche XII, n° 22, représente un vase à fond pointu posé sur un grand anneau fait d'une argile légèrement cuite.



N° 333. — Grand bol rond à deux anses. Entière grandeur; profondeur, 8-9 mètres. Fait sur dessin.

Mais comme des anneaux d'argile d'aussi grande taille sont très rares à



N° 334. — Jarre à deux anses, couvercle en forme de couronne. 1/5 grandeur profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 335. — Jarre à deux anses. 1/1 grandeur: profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

Hissarlik, les grands disques en pierre évidés peuvent avoir servi au même usage. M. Philip Smith m'apprend que, dans les laboratoires de

chimie en Angleterre, on se sert de disques évidés, en terre cuite, pour poser les bassines, les creusets, etc.

Le n° 330 représente un vase brun foncé luisant et fait à la main avec une base convexe, deux anses et un bec sur le bord.

Le n° 331 est un gobelet à deux anses à fond plat et de couleur rouge luisant; on le trouve en grande abondance dans les cités préhistoriques supérieures.

Les n°s 332 et 333 sont de grands bols ronds de couleur rouge à deux



N° 336. — Jarre à deux anses. 1/5 grandeur; profondeur, 8 mètres.
Fait sur photographie.

anses. Un bol d'une taille semblable à celle du n° 332, et de même fait à la main, a été trouvé en Hongrie, et est représenté à la planche IV, n° 10, des *Antiquités préhistoriques de la Hongrie,* du Dr Joseph Hampel.

Le n° 334 représente, au cinquième de la grandeur réelle, une grande amphore jaune à deux anses et à fond convexe ; j'ai posé dessus un des couvercles-couronnes. De forme semblable sont les amphores brunes ou jaune foncé, n°s 335, 336, 337. Cette dernière a sur le corps une excroissance longue et pendante en forme de sein ou de mamelon : beaucoup de grandes jarres troyennes ayant des excroissances semblables qui peuvent servir de crochets, je proposerais volontiers d'y voir un soutien de plus pour la corde qui attachait la cruche sur le dos des Troyennes quand elles allaient puiser de l'eau. Des amphores comme celles-ci sont très com-

munes dans les trois cités supérieures des âges préhistoriques ; mais, chose singulière, les formes des nos 334, 335, 336, 337 n'ont pas été trouvées ailleurs. Il y a pourtant dans la collection égyptienne de Turin deux amphores dont la forme se rapproche du type des nos 334 et 337, et une troisième qui ressemble à celle du n° 338.

Le n° 338 représente, comme échantillon, une amphore troyenne d'une forme différente ; elle ressemble à une amphore de la petite collection de l'École française d'Athènes, laquelle a été découverte dans



N° 337. — Jarre à deux anses. 1/6 grandeur; profondeur, de 8m,50 à 9m,60. Fait sur photographie.



N° 338. — Grande amphore. 1/7 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

l'île de Théra (Santorin) sous trois couches de pierres ponces et de cendres volcaniques ; l'amphore de Théra a juste 66 centimètres de haut, comme le n° 338.

D'autres variétés de grands vases, toujours à deux anses, sont représentées par les échantillons noirâtres luisants, ou rouge foncé, nos 339, 340, 341. Le n° 340 est décoré de chaque côté d'une excroissance ; le n° 341 représente la forme usuelle des urnes funéraires de la deuxième cité — cité brûlée — et le n° 339 est la forme propre des vases funéraires dans la quatrième cité. Il n'y a que deux urnes de cette forme que nous puissions attribuer avec certitude à la cité brûlée : elles ont été découvertes à la profondeur de 8 mètres à 8m,50. Un vase rouge luisant fait à la main,

trouvé dans l'île de Théra (Santorin) sous la couche des pierres ponces

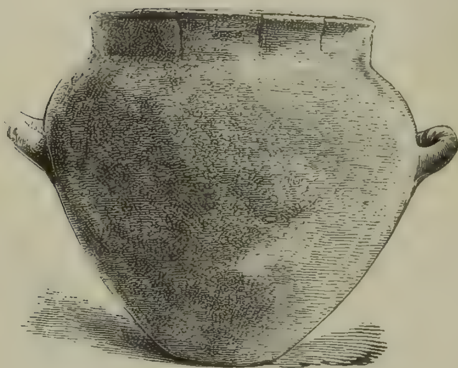


N° 339. — Vase de forme sphérique à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 340. — Vase à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

et des cendres volcaniques, ressemble beaucoup à ces vases; il est conservé dans la collection de l'École française d'Athènes.



N° 341. — Grand vase à deux anses. 1/10 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 342. — Amphore de forme ovale, à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

Le n° 342 est une grande amphore de terre cuite, ovale, faite au

tour, brun luisant, et pourvue de deux anses; le fond est convexe. Une amphore de même matière et de même forme, trouvée dans une tombe à

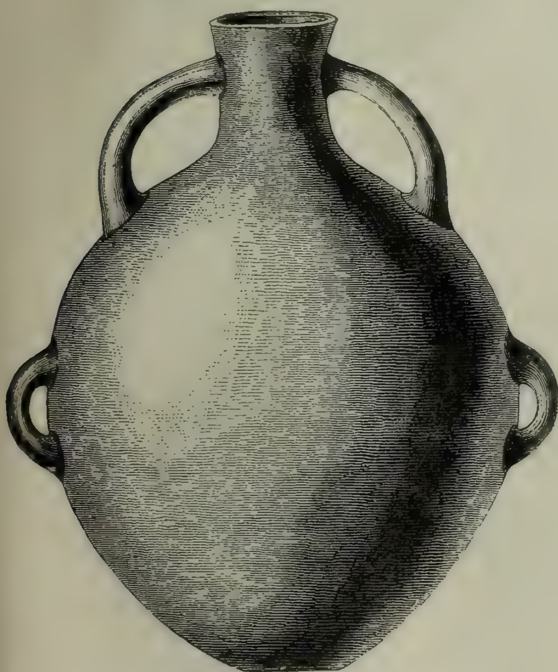


N° 343. — Jarre à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 344. — Vase à deux anses. 1/1 grandeur; profond., 8^m,70. Fait sur photographie.

Ialysus, — île de Rhodes, — est au British Museum. Le n° 343 est à peu près semblable; il est noir, fait à la main et pourvu de deux anses. Un



N° 345. — Grande amphore ovale, avec quatre anses. 1/5 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.



N° 346. — Amphore avec quatre anses. 1/6 grandeur; profondeur, de 8 à 10 mètres. Fait sur photographie.

vase identique trouvé à Campeggine, dans un sépulcre de l'âge de pierre, est au Musée de Reggio. Les vases ovales n°s 344 à 347 sont tournés à la

roue. Le n° 344 est noir luisant et à deux anses; d'ailleurs il a beaucoup d'analogie avec un vase noir fait à la roue, trouvé à Théra (Santorin) et conservé à l'École française d'Athènes ; la seule différence, c'est que ce



N° 347. — Amphore ovale à quatre anses. 1/6 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 348. — Amphore vert foncé de forme lenticulaire avec trois anses. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

dernier vase n'a qu'une anse. Les n°s 345 et 346 sont des amphores d'une couleur rouge foncé ; elles ont deux grandes poignées qui rattachent



N°s 349-351. — Cruchons plats en forme de flacons de chasse. 1/1 grandeur ; profondeur, 8 metres. Faits sur photographie.

l'orifice à la panse, et deux petites anses sur cette partie du vase. De même couleur est aussi le n° 347, qui a quatre anses. L'amphore n° 348 n'est pas ovale, mais plutôt d'une forme lenticulaire; elle est vert foncé luisant, et n'a qu'une seule anse de grande taille allant du goulot à la panse, plus deux petites anses sur les petits côtés du vase. Je n'ai rien

trouvé dans aucun musée qu'on puisse comparer à ces amphores, mais leur forme se rencontre souvent ici.

Les bouteilles de terre cuite faites à la main nos 349, 350 et 351 sont d'une couleur rouge foncé ou brune, de forme lenticulaire, et ressemblent à nos flacons de chasse. Le n° 349 n'a pas d'anses et n'est décoré que de quatre excroissances en forme de seins ; les deux autres ont deux anses. Le n° 350 porte, autour du col, une bande en relief ornée d'entailles verticales.



N° 352. — Vase en forme de flacon de chasse, à fond plat, et avec une excroissance en forme d'oreille de chaque côté. 1/3 grandeur ; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.

Le n° 352 est de la même forme, mais a des pieds plats ; il porte de chaque côté de la panse un ornement semi-circulaire en relief. La bouteille n° 353 a un fond convexe ; elle est décorée tout alentour de lignes horizontales et verticales. Enfin, je représente sous le n° 354 une bouteille de terre cuite lentiforme, à fond convexe, ayant quatre excroissances sur la panse, dont chacune est creusée et entourée de trois cercles incisés concentriques ; les deux cercles plus larges sont réunis par de nombreux traits incisés. Beaucoup de bouteilles de terre cuite de forme semblable, trouvées dans les tombes antiques de l'Égypte, sont conservées dans les collections égyptiennes du British Museum, du Louvre, du Musée de Florence et du Musée de Turin. Les collections des antiquités chypriotes du British Museum et du Musée de Florence contiennent aussi plusieurs échantillons de même forme mais avec un goulot plus long ; celle des antiquités assyriennes du British Museum possède aussi un grand nombre de bouteilles semblables, trouvées à Nimrod et ailleurs.

Le n° 355, ainsi que le n° 356, sont des vases à mélange appelés par Homère κρητῆρες ; tous deux sont faits à la main ; le premier a deux anses, le second quatre ; tous deux sont grossièrement fabriqués, mal lissés et mal cuits. Les *cratères* comme le n° 355 ne sont pas rares ; mais ceux de grandes dimensions, comme le n° 356, se rencontrent si rarement que je n'en ai pas recueilli plus de dix.

Les vases à mélange étaient d'un usage général dans l'antiquité ; car les anciens, plus sages que nous, ne buvaient jamais de vin sans le mêler d'eau[1]. Nous trouvons le mot κρητήρ mentionné quatorze fois dans l'*Iliade*, et sur ce nombre trois fois au pluriel. Mais les vases à mélange en terre étant à trop vil prix et trop communs pour des héros, le poète doit avoir eu en vue des κρητῆρες de métal, d'or, d'argent, peut-être de bronze ou de cuivre ; car une fois il dit expressément qu'Achille, tenant en main un gobelet à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον), puisa toute la nuit du



N° 353. — Vase en forme de flacon de chasse à fond convexe, avec une ornementation linéaire incisée. 1/3 grandeur ; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 354. — Bouteille lentiforme de terre cuite à fond convexe, avec quatre excroissances ornementées. 1/4 grandeur ; profondeur, 9 mètres environ. Fait sur photog.

vin dans un vase à mélange en or (κρητήρ) et, le répandant, arrosa la terre [2]. Une autre fois, il représente Achille offrant un cratère d'argent

---

[1] Dans les poèmes homériques, le vin pur (οἶνος ἄκρατος) n'est employé que pour les libations ; ainsi *Il.*, II, 341, et IV, 159 :
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιαί, ᾗς ἐπέπιθμεν.
Les Romains buvaient certainement en certains cas le *merum*. Je ne contesterai pas que les Grecs n'aient, plus tard, et aussi dans des cas déterminés, usé du ἄκρατος. M. Philip Smith fait cette remarque ingénieuse : « Boire du vin sans eau, c'était en oi un signe d'intempérance, indiquant un rapport curieux entre deux mots d'origines toutes différentes le ἄκρατος οἶνος et le ἀκρατὴς ἀνήρ qui le buvait. » D'après Athénée *Deipnosophistae*, X), il paraît que tous les grands buveurs de l'antiquité buvaient ἄκρατον. Le même auteur cite la sage ordonnance du législateur locrien Zaleucos, qui défendit sous peine de mort aux Locriens de la Grande Grèce de boire ἄκρατον, excepté sur l'ordonnance d'un médecin.

Deipnosophistae, X, 429 : παρὰ δὲ Λοκροῖς τοῖς Ἐπιζεφυρίοις εἴ τις ἄκρατον ἔπιε, μὴ προστάξαντος ἰατροῦ θεραπείας ἕνεκα, θάνατος ἦν ἡ ζημία, Ζαλεύκου τὸν νόμον θέντος.

[2] *Il.*, XXIII, 218-220 :
. . . . ὁ δὲ πάννυχος ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
χρυσέου ἐκ κρητῆρος, ἑλὼν δέπας ἀμφικύπελλον,
οἶνον ἀφυσσόμενος χαμάδις χέε, δεῦε δὲ γαῖαν.

comme prix pour la course à pied aux jeux funèbres [1]. Une troisième fois le poète fait ordonner par Hector au héraut Idéus d'apporter de Troie un brillant vase à mélange (κρητῆρα φαεινόν) et des gobelets d'or[2]. Ainsi on ne peut douter que, cette fois, le κρητήρ ne fût aussi de métal,



N° 355. — Cratère à deux anses. 1/1 grandeur environ; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

mais nous ne savons pas s'il était simplement de bronze ou de cuivre. Je trouve encore le mot κρητήρ douze fois dans l'*Odyssée*, où Ulysse reçoit



N° 356. — Grand cratère à quatre anses, de 53 centimètres de diamètre. 1/9 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

en cadeau un κρητήρ d'argent du prêtre Ismarus [3], où une des suivantes de Circé mêle le vin et l'eau dans un κρητήρ d'argent [4], et où Ménélas

---

[1] *Il.*, XXIII, 740, 741 :
Πηλεΐδης δ' αἶψ' ἄλλα τίθει ταχυτῆτος ἄεθλα,
ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον·

[2] *Il.*, III, 247, 248 :
. . . . . . φέρε δὲ κρητῆρα φαεινόν
κῆρυξ Ἰδαῖος ἠδὲ χρύσεια κύπελλα, . . .

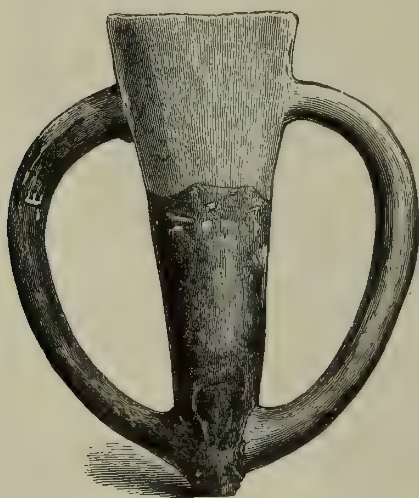
[3] *Od.*, IX, 203 :
δῶκε δέ μοι κρητῆρα πανάργυρον, . . .

[4] *Od.*, X, 356, 357 :
ἡ δὲ τρίτη κρητῆρι μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα
ἡδὺν ἐν ἀργυρέῳ, νέμε δὲ χρύσεια κύπελλα·

présente à Télémaque un κρητήρ d'argent doré sur le bord [1]. Le vase à mélange était posé sur un trépied au fond de la grande salle des hommes [2]. Semper dit [3] : « Hérodote distingue le κρητήρ lesbien du κρητήρ argien, mais il ne décrit en détail que ce dernier. Il était décoré tout autour de têtes de griffons en relief, et il était soutenu par trois colosses d'airain de sept coudées de haut, appuyés sur les genoux [4]. En outre, les cratères laconiens et les cratères corinthiens sont nommés comme étant d'espèce différente. Des cratères avec trépied représentant des colosses, comme celui que les Samiens consacrèrent à Héra et que décrit Hérodote, sont représentés dans des bas-reliefs égyptiens. Un petit modèle étrusque en argile représente aussi des vases sembla-



N° 357. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/3 grandeur; profondeur, 20^m,67. Fait sur photographie.



N° 358. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/4 grandeur: profondeur, 8^m,70. Fait sur photographie.



N° 359. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/4 grandeur; profondeur, 9^m,60. Fait sur photographie.

bles et somptueux, qui étaient d'un usage général dans l'antiquité. »

---

1 *Od.*, IV, 615, 616 :
δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται.

2 *Od.*, XXI, 145, 146 :
παρὰ κρητῆρα δὲ καλόν
ἷζε μυχοίτατος αἰεί·
XXII, 332, 333 :
ἔστη δ' ἐν χείρεσσιν ἔχων φόρμιγγα λίγειαν
ἄγχι παρ' ὀρσοθύρην· δίχα δὲ φρεσὶ μερμήριζεν, . . .
XXII, 340, 341 :
ἤ τοι ὁ φόρμιγγα γλαφυρὴν κατέθηκε χαμᾶζε
μεσσηγὺς κρητῆρος ἰδὲ θρόνου ἀργυροήλου,....

3 G. Semper, ***Keramik, Tektonik, Stereotomie, Metallotechnik***; München, 1879, p. 16.

4 Hérodot., IV, 61 et 152 : ἔπειτα ἐσβάλ-

Dans les 2e, 3e, 4e et 5e villes préhistoriques d'Hissarlik on rencontre en fort grand nombre ces gobelets de terre cuite en forme de verre à vin de Champagne, avec fond pointu ou convexe et deux anses énormes, dont je représente sous les nos 357-364 huit échantillons.

En effet, ces gobelets sont si abondants que j'ai pu en recueillir plus de deux cents de cette même espèce. Ils sont de couleur rouge ou brun luisant; on en rencontre aussi de noirs luisants. On les trouve encore, mais d'une couleur noirâtre et terne, dans les décombres d'une colonie qui succéda à la dernière cité préhistorique et précéda l'Ilium éolienne, et que,



Nos 360-361. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/4 grandeur; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.

pour cette raison, j'appelle la cinquième cité. Il paraît donc très probable que cette forme de gobelet était encore d'un usage commun sur la côte d'Asie-Mineure au temps d'Homère, qui, par son δέπας ἀμφικύπελλον, ne peut entendre qu'un gobelet à deux anses.

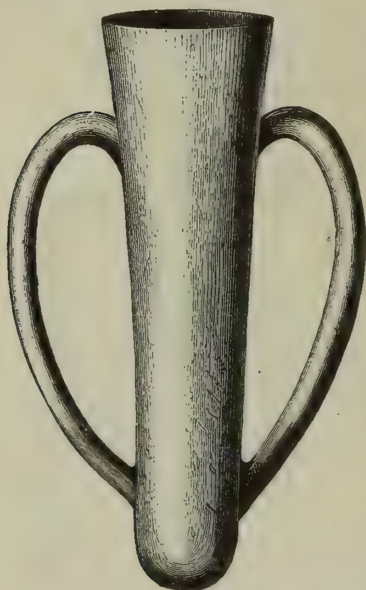
Le fond du gobelet étant convexe ou pointu, on ne pouvait pas y poser ce gobelet; il fallait le vider d'abord, puis le renverser; de cette manière, il était toujours propre.

Aux nos 357, 358, 359, 363, 364, les gobelets sont figurés droits, comme lorsqu'ils étaient en main; aux nos 360, 361, 362, ils sont renversés. Ces gobelets ont parfois de grandes proportions; le plus

---

λουσι, ἢν μὲν τύχωσι ἔχοντες, ἐς λέβητας ἐπιχωρίους, μάλιστα Λεσβίοισι κρητῆρσι προσεικέλους, χωρὶς ἢ ὅτι πολλῷ μέζονας. . . . οἱ δὲ Σάμιοι τὴν δεκάτην τῶν ἐπικερδίων ἐξελόντες ἓξ τάλαντα, ἐποιήσαντο χαλκήϊον, κρητῆρος Ἀργολικοῦ τρόπον· πέριξ δὲ αὐτοῦ γρυπῶν κεφαλαὶ πρόκροσσοί εἰσι· καὶ ἀνέθηκαν ἐς τὸ Ἥραιον, ὑποστήσαντες αὐτῷ τρεῖς χαλκέους κολοσσοὺς ἑπταπήχεας, τοῖσι γούνασι ἐρηρεισμένους.

grand que j'aie trouvé, et qui a la forme du n° 360, peut contenir dix bouteilles de vin de Bordeaux. Rempli de vin, il suffirait donc à quarante convives, en supposant que chacun d'eux bût un quart de bouteille. L'orifice de ces gobelets a souvent jusqu'à 15 centimètres de diamètre et les anses jusqu'à 32 centimètres de haut. L'explication généralement admise du δέπας ἀμφικύπελλον comme d'une coupe double, pareille à un sablier dont les extrémités seraient ouvertes, me semble tout à fait erronée. Ces deux coupes en sens opposé n'ont pas de raison d'être, puisqu'un gobelet de cette forme ne peut jamais être rempli que d'un côté à la fois. De plus, toutes les fois que, dans Homère, un gobelet rempli de vin est présenté par une personne à une autre, le poète explique toujours qu'il s'agit d'un δέπας ἀμφικύπελλον, c'est-à-dire d'une coupe à deux anses qui, tenue par l'une en étant présentée, est saisie par l'autre en étant acceptée. J'ajouterai qu'un tel gobelet, avec coupe inférieure et coupe supérieure, n'a pas encore été trouvé, tandis que Troie m'a livré des gobelets de terre cuite à deux anses façonnés de vingt manières différentes, et un en or; à Mycènes, j'ai recueilli beaucoup de gobelets à deux anses soit en terre cuite, soit en or, qui tous ne peuvent être que des δέπα ἀμφικύπελλα. Je pense donc qu'Aristote avait tort en prétendant que le ἀμφικύπελλον avait la forme d'une alvéole d'abeille[1] : « Les cellules pour le miel et pour les bourdons ont des ouvertures des deux côtés; pour un seul fond, il y a deux cellules, comme celles des *amphikypella*, l'une intérieure, l'autre extérieure. »



N° 362. — Gobelet à deux anses. δέπας ἀμφικύπελλον. 1/1 grandeur; profondeur, 6m,80. Fait sur dessin.

Le meilleur juge, je dirai mieux, la plus haute autorité pour la forme du δέπας ἀμφικύπελλον homérique, c'est naturellement Homère lui-même; or, selon lui, le δέπας ἀμφικύπελλον est toujours synonyme de ἄλεισον ἄμφωτον, un « gobelet à deux oreilles » (littéralement, avec une oreille *à chaque côté,* » car tel est le sens exact de ἀμφί. Ainsi, par exemple, dans un passage de l'*Odyssée, un seul et même gobelet* est appelé deux fois δέπας, une fois ἄλεισον et une fois δέπας ἀμφικύ-

[1] *Hist. Animal.*, IX, 27 : Αἱ δὲ θυρίδες καὶ αἱ τοῦ μέλιτος καὶ αἱ τῶν σχαδόνων, ἀμφίστομοι· περὶ μίαν γὰρ βάσιν δύο θυρίδες εἰσίν, ὥσπερ τῶν ἀμφικυπέλλων, ἡ μὲν ἐντός, ἡ δ' ἐκτός.

πελλον [1] : « Ensuite il leur donne une part des entrailles et verse le vin dans une coupe (δέπας) d'or, et s'adressant à elle, la main étendue, il parle à Pallas Athéné, fille de Zeus, qui porte l'égide : « Adresse ta prière, « étranger, au roi Poseidon, parce que le repas où tu nous trouves « assis, en arrivant parmi nous, lui est consacré. Après avoir fait les



N° 363. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/3 grandeur; profondeur, environ 9 mètres. Fait sur photographie.

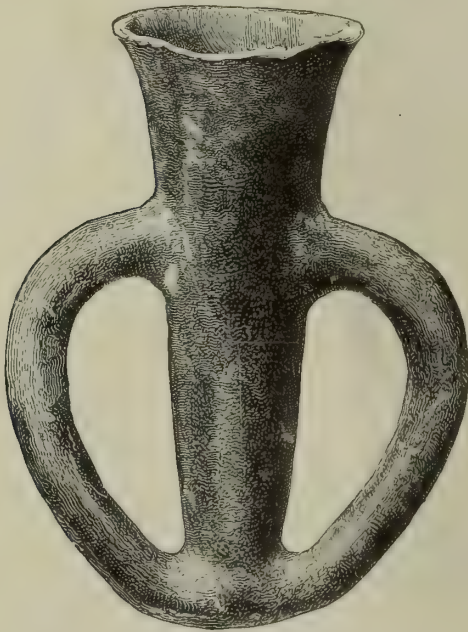
« libations et prié selon l'usage, passe la coupe (δέπας) de vin doux à « cet homme pour qu'il fasse aussi la libation; je pense qu'il prie les

---

[1] *Od.*, III, 40-63 :

δῶκε δ' ἄρα σπλάγχνων μοίρας, ἐν δ' οἶνον ἔχευε
χρυσείῳ δέπαϊ· δειδισκόμενος δὲ προσηύδα
Παλλάδ' Ἀθηναίην, κούρην Διὸς αἰγιόχοιο.
« Εὔχεο νῦν, ὦ ξεῖνε, Ποσειδάωνι ἄνακτι·
τοῦ γὰρ καὶ δαίτης ἠντήσατε δεῦρο μολόντες.
αὐτὰρ ἐπὴν σπείσῃς τε καὶ εὔξεαι, ἣ θέμις ἐστί,
δὸς καὶ τούτῳ ἔπειτα δέπας μελιηδέος οἴνου
σπεῖσαι· ἐπεὶ καὶ τοῦτον ὀΐομαι ἀθανάτοισιν
εὔχεσθαι· πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι.
ἀλλὰ νεώτερός ἐστιν, ὁμηλικίη δ' ἐμοὶ αὐτῷ·
τοὔνεκα σοὶ προτέρῳ δώσω χρύσειον ἄλεισον. »
Ὣς εἰπών, ἐν χερσὶ τίθει δέπας ἡδέος οἴνου·
χαῖρε δ' Ἀθηναίη πεπνυμένῳ ἀνδρὶ δικαίῳ,
οὕνεκα οἷ προτέρῃ δῶκε χρύσειον ἄλεισον.
αὐτίκα δ' εὔχετο πολλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι.
« Κλῦθι, Ποσείδαον γαιήοχε, μηδὲ μεγήρῃς
ἡμῖν εὐχομένοισι τελευτῆσαι τάδε ἔργα.
Νέστορι μὲν πρώτιστα καὶ υἱάσι κῦδος ὄπαζε,
αὐτὰρ ἔπειτ' ἄλλοισι δίδου χαρίεσσαν ἀμοιβὴν
σύμπασιν Πυλίοισιν ἀγακλειτῆς ἑκατόμβης.
δὸς δ' ἔτι Τηλέμαχον καὶ ἐμὲ πρήξαντα νέεσθαι,
οὕνεκα δεῦρ' ἱκόμεσθα θοῇ σὺν νηῒ μελαίνῃ. »
Ὣς ἄρ' ἔπειτ' ἠρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα·
δῶκε δὲ Τηλεμάχῳ καλὸν δέπας ἀμφικύπελλον.

« Immortels, car tout homme a besoin des dieux. Mais il est plus jeune « (que toi) et de mon âge. Voilà pourquoi c'est à toi le premier que « j'offre la coupe d'or (ἄλεισον). » Ayant ainsi parlé, il remit la coupe (δέπας) de vin doux entre ses mains, et Athéné fut satisfaite de cet homme prudent et juste parce que, à elle, la première, il avait donné la coupe (ἄλεισον) d'or, et elle offrit de suite ses prières au dieu Poseidon : « Écoute Poseidon, toi qui tiens la terre, ne nous refuse pas, « nous qui te demandons d'accomplir ces actions. Par-dessus tout, à « Nestor, à ses fils, donne la gloire, et ensuite accorde aux autres, « à tous les habitants de Pylos, une digne récompense « pour ces magnifiques hécatombes. Accorde aussi à Télémaque et à moi-même de « rentrer dans notre patrie « après avoir accompli ce pour « quoi nous sommes venus ici « dans notre rapide vaisseau « noir. » Ainsi elle pria et accomplit tout elle-même ; puis elle passa à Télémaque la belle coupe à double poignée (δέπας ἀμφικύπελλον). »



N° 361. — Gobelet à deux anses, δέπας ἀμφικύπελλον. 1/3 grandeur ; profondeur, environ 9 mètres. Fait sur photographie.

Voyez encore *Od.*, XXII, 8-11 [1] : « Il parla et dirigea la flèche amère contre Antinoüs. Celui-ci était sur le point de lever une belle coupe d'or à doubles oreilles (ἄλεισον ἄμφωτον) ; et il l'avait déjà saisie d'une main afin de pouvoir boire le vin. »

Voyez encore *Od.*, XXII, 17 où le même gobelet, qui, dans les vers 9 et 10, était appelé ἄλεισον ἄμφωτον est simplement appelé δέπας : « Il tomba sur le côté, et la coupe (δέπας) s'échappa de sa main [2] ».

Voyez plus loin, *Od.*, XXII, 84-86, où un δέπας ἀμφικύπελλον est nommé, qui n'est pas à la vérité cet ἄλεισον ἄμφωτον dont il a été parlé auparavant et qu'on appelle aussi δέπας, mais qui est assurément d'une forme semblable, c'est-à-dire un gobelet à deux anses : « Et roulant avec

[1] Ἦ, καὶ ἐπ' Ἀντινόῳ ἰθύνετο πικρὸν ὀϊστόν.
ἤτοι ὁ καλὸν ἄλεισον ἀναιρήσεσθαι ἔμελλεν,
χρύσεον ἄμφωτον, καὶ δὴ μετὰ χερσὶν ἐνώμα,
ὄφρα πίοι οἴνοιο.

[2] ἐκλίνθη δ' ἑτέρωσε, δέπας δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.

la table, il tomba défaillant, et il renversa les viandes sur le sol et la coupe à double poignée (δέπας ἀμφικύπελλον)[1]. »

Par les citations ci-dessus, nous avons donc prouvé que, dans Homère, le δέπας est identique avec l'ἄλεισον, et avec le δέπας ἀμφικύπελλον; en outre, que δέπας est identique avec ἄλεισον ἄμφωτον. En conséquence, ἄλεισον ἄμφωτον est aussi identique avec δέπας ἀμφικύπελλον. Or, comme ἄλεισον ἄμφωτον signifie très certainement *un gobelet à deux anses*, δέπα ἀμφικύπελλον signifie tout aussi certainement *un gobelet à deux anses*. Je pourrais multiplier ces exemples, mais ils suffisent parfaitement pour en finir avec l'interprétation absurde d'un texte homérique important, et pour renverser cette théorie fausse du gobelet antique formé de deux coupes à chacune de ses extrémités et semblable, quant à la forme, à ces vases qui servent aujourd'hui dans les rues de Londres à mesurer ce qu'on donne de noix pour un ou deux sous.

Mais qui nous dit qu'en comparant les cellules des abeilles à l'ἀμφικύπελλον, Aristote eût en vue un vase portant une coupe à chaque bout? Il pouvait désigner par ce mot un objet ainsi nommé et qui existait de son temps. Or, il n'est question dans aucun auteur classique de deux coupes réunies par le fond; on ne les a jamais vues représentées soit en sculpture, soit en peinture, sur un mur ou sur un vase; on n'en a jamais découvert aucun spécimen; il est donc certain qu'un tel vase n'a jamais existé. En outre, Aristote n'appelle pas l'objet de sa comparaison un δέπας ἀμφικύπελλον, mais simplement un ἀμφικύπελλον. Or, que signifie un κύπελλον? Dans Homère et dans d'autres poètes, c'est un gobelet, une coupe, très certainement; mais, dans Quintus de Smyrne, le mot signifie vase à lait[2]; et encore, Athénée[3] dit que, selon Philetes, les Syracusains donnent le nom de κύπελλα aux miettes de pain qu'on laisse sur la table. Je voudrais donc faire admettre que, au temps d'Aristote, tout comme maintenant dans les rues de Londres, les noisettes et d'autres denrées se vendaient par les rues d'Athènes dans des récipients de bois en forme de double cellule d'abeille, qui mesuraient ce que l'on taxait une ou deux oboles, et que ces récipients étaient appelés ἀμφικύπελλα.

En outre, en parlant de la forme du δέπας ἀμφικύπελλον homérique, Athénée ne dit même pas qu'Aristote le compare à la cellule de l'abeille, mais il cite la réflexion suivante d'Asclépiades de Myrlée : « Ἀμφικύπελλον signifie seulement que le gobelet est ἀμφίκυρτον[4]. » La phrase qui suit ne laisse aucun doute que ce dernier mot ne signifie « à deux anses », et le Lexique grec de Passow (éd. Rost et Palm) le confirme. Dans un autre passage (XI, 65), Athénée demande :

---

[1] . . . . περιῤῥηδὴς δὲ τραπέζῃ κάππεσε δινηθείς, ἀπὸ δ' εἴδατα χεῦεν ἔραζε καὶ δέπας ἀμφικύπελλον.

[2] VI, 345 : πλήθει δ' αὖτε κύπελλα βοῶν γλάγος ἠδὲ καὶ οἰῶν.

[3] IX, 65.

[4] Athén., XI, 24 : ἀμφικύπελλον δὲ λέγων αὐτό, οὐδὲν ἄλλο σημαίνει ἢ ὅτι ἦν ἀμφίκυρτον.

« Que signifie κύπελλον? Ce vase est-il le même que l'ἄλεισον, le δέπας, ou n'en diffère-t-il que par le nom? Ou était-ce un type différent, et non pas semblable à celui du δέπας et de l'ἄλεισον ἀμφικύπελλον, mais seulement courbé? Car c'est de la courbure (κυφότης) que κύπελλον et ἀμφικύπελλον dérivent leurs noms, soit que, semblables aux seaux à lait, ils se rétrécissent vers la courbure, soit que comme les ἀμφίκυρτα, ils (les ἀμφικύπελλα) prennent leur nom de leurs anses parce qu'elles sont faites de la même forme? Car Homère parle aussi d'un ἄμφωτον d'or. Selon Silène, les κύπελλα sont des ἐκπώματα semblables aux σκύφοι. Nicandre de Colophon a dit : « Le porcher distribua les κύπελλα. » Eumolpe dit que les κύπελλα sont une sorte de ποτήριον parce qu'ils ont une courbure renflée. Selon Simariste, le κύπελλον est un ποτήριον à deux anses chez les Cypriotes et une coupe à deux ou à quatre anses chez les Crétois [1]. » Je recommande au lecteur de voir dans Eustathe le mot ἀμφίθετος, avec la signification *à deux anses ou* ἀμφιφορεύς [2]. J'ajouterai que δέπας, d'après la racine δαπ, se rapporte à δεῖπνον et est toujours le vase à boire des gens riches. »

Le seul vase à boire, découvert ailleurs et qui montre quelque ressemblance avec le δέπας ἀμφικύπελλον troyen, a été trouvé à Vulci, et est figuré dans l'ouvrage de M. George Dennis, *the Cities and Cemeteries of Etruria*, p. CXVIII, n° 43. Le pied est pointu et deux énormes anses se déploient de chaque côté; mais la hauteur totale du vase est égale au diamètre de l'orifice. D'après sa ressemblance avec un sein de femme, M. Dennis croit y retrouver l'ancienne coupe appelée par les Paphiens *mastos* [3]. Ce nom grec (μαστός) prouve que des coupes de cette forme existaient aussi en Grèce; elles étaient sans doute assez rares, puisque celle qui figure dans l'ouvrage de Dennis semble être unique [4].

---

[1] Athén. XI, 65 :
Κύπελλον. Τοῦτο πότερόν ἐστι ταὐτὸν τῷ ἀλείσῳ καὶ τῷ δέπαϊ, ἢ ὀνόματι μόνον διαλλάσσει;
Τοὺς μὲν ἄρα χρυσέοισι κυπέλλοις υἷες Ἀχαιῶν
δειδέχατ' ἄλλοθεν ἄλλος ἀνασταδόν.
ἢ διάφορος ἦν ὁ τύπος, καὶ οὐχ ὥσπερ τὸ δέπας καὶ τὸ ἄλεισον ἀμφικύπελλον οὕτω δὲ καὶ τοῦτο, κυφὸν δὲ μόνον; ἀπὸ γὰρ τῆς κυφότητος τὸ κύπελλον ὥσπερ καὶ τὸ ἀμφικύπελλον· ἢ ὅτι παραπλήσιον ἦν ταῖς πέλλαις, συνηγμένον μᾶλλον εἰς τὴν κυφότητα· ἢ ἀμφικύπελλα οἷον ἀμφίκυρτα ἀπὸ τῶν ὤτων. Διὰ τὸ τοιαῦτα εἶναι τῇ κατασκευῇ. Φησὶ γὰρ καὶ ὁ ποιητής « χρύσεον ἄμφωτον. » Ἀντίμαχος δ' ἐν πέμπτῳ Θηβαΐδος.
Πᾶσιν δ' ἡγεμόνεσσιν ἐποιχόμενοι κήρυκες
χρύσεα καλὰ κύπελλα τετυγμένα νωμήσαντο.
Σειληνὸς δέ φησι. » Κύπελλα ἐκπώματα σκύφοις ὅμοια, « ὡς καὶ Νίκανδρος ὁ Κολοφώνιος· « Κύπελλα δ' ἔνειμε συβώτης. » Εὔμολπος δὲ ποτηρίου γένος ἀπὸ τοῦ κυφὸν εἶναι. Σιμάριστος δὲ τὸ δίωτον ποτήριον Κυπρίους, τὸ δὲ δίωτον καὶ τετράωτον Κρῆτας. Φιλητᾶς δὲ Συρακουσίους κύπελλα καλεῖν τὰ τῆς μάζης καὶ τῶν ἄρτων ἐπὶ τῆς τραπέζης καταλείμματα.

[2] Eustath., *ad Il.*, XXIII, 270 :
Ἀμφίθετος δὲ φιάλη ἡ ἀμφοτέρωθεν
αἰρομένη τῶν ὤτων κατὰ τοὺς
ἀμφιφορεῖς, κ.τ.λ.

[3] Apollod. Cyren., *op.* Athén., XI, 74.

[4] Vu les relations bien établies maintenant des peuples de la Palestine et de la Phénicie avec l'Asie-Mineure, il est très intéressant de trouver parmi le butin enlevé à Mégiddo par le roi égyptien Thoutmès III, « un grand flacon à deux anses, *ouvrage des Khal,* c'est-à-dire *des Phéniciens,* » qui nous rappelle les vases d'argent nommés dans l'*Il.*, XXIII, 741-43 ; *Od.*, IV, 615-19. Cet objet est nommé parmi ceux d'or et d'argent ; et plus loin, parmi les dépouilles de Kadesh, capitale de ces mêmes Kheta, ou Hittites, que nous avons déjà vus en rapport avec Troie, nous trouvons des plats d'or et *des cruches à deux anses,*

Il paraît que mes arguments ont convaincu la plupart des philologues; le professeur J. Maehly, de Bâle [1], a accepté comme un fait n'admettant pas de doute, qu'il n'est pas possible de donner au δέπας ἀμφικύπελλον homérique une autre interprétation que celle d'une simple coupe à deux anses. Une autre autorité éminente, le professeur Wolfgang Helbig, de Rome [2], accepte aussi ma théorie; il produit une longue série d'arguments nouveaux et très intéressants dont je donne ici l'extrait suivant :

« La *chope* et le *verre à champagne* sont les extrêmes de la vie sociale (p. 221). Dans les poèmes homériques (p. 222), δέπας ἀμφικύπελλον désigne habituellement un vase à boire, avec les synonymes δέπας et κύπελλον. — Les anciens grammairiens se sont bornés à expliquer la forme des vases à boire par l'étymologie de leurs noms (p. 223). Les uns dérivent κύπελλον de κύπτειν, *courber*, ou de κυφός, courbe; d'autres expliquent ἀμφικύπελλον par τὸ ἀμφοτέρωθεν κυπτόμενον, *à bords courbés sur tout le pourtour* [3], d'autres expliquent κύπελλον par ποτήριον ἔσω κεκυφός, *à bords repliés en dedans* [4] (p. 224). Aristarque et d'autres supposent que ἀμφικύπελλον est un vase *à anses courbes*. Cette hypothèse est la plus vraisemblable [5]. Winckelmann [6] croit l'ἀμφικύπελλον composé du vase et de son couvercle, par analogie avec ἀμφιθέατρον; mais ce type ne remonte pas au delà d'Alexandre le Grand (p. 225). M. Schliemann explique ἀμφικύπελλον par le vase à deux anses dont il a retrouvé de nombreux types à Troie et sur l'acropole de Mycènes. Cela paraît juste, et l'orateur essaiera de le prouver (p. 226). Buttmann [7] et Frati [8] supposent que la forme du δέπας ἀμφικύπελλον est déterminée par Aristote [9],

---

outre des vases d'or et d'argent *travaillés dans la terre de Zahi*, c'est-à-dire la Phénicie (Brugsch, *Hist. of Egypt under the Pharaons*, vol. 1, pp. 374, 379, 385, trad. anglaise, 2e édition).

[1] *Blätter für Literarische Unterhaltung*, 1881, nos 15, 16.

[2] *Annali dell' Instituto di Correspondenza Archeologica*, vol. LIII, pp. 221-238 : « *Sopra il Depas amphikypellon*, Discorso letto da W. Helbig nell'adunanza solenne del 9 decembre 1881. »

[3] Schol. *Od.*, III, 62 : δέπας ἀμφικύπελλον. τὸ ἀμφοτέρωθεν κυπτόμενον. Schol. *Od.*, XIII, 57 : τὸ περιφερές, τὸ πανταχόθεν κεκυφός. Schol. *Od.*, XX, 153; *Athén.*, XI, p. 482 E : ἀπὸ γὰρ κυφότητος τὸ κύπελλον ὥσπερ καὶ το ἀμφικύπελλον (*cf.* Eustath. ad *Od.*, XV, 120, p. 1775; 24, p. 1776, 38). *Etym. M.*, p. 90, 42 : τὸ ἐκ περιφερείας κύφον. Hesych. : ἀμφικύπελ(λ)ον περιφερὲς ποτήριον. *Apoll. Lex.*, p. 25 : ἀμφικύπελλον ἀμφίκυρτον· οἷον περικεκυφωμένον, ὅπερ ἴσον τῷ κεκυρτωμένον. De plus, pour que la continuation de la courbe ne fût interrompue d'aucune manière, plusieurs grammairiens ont maintenu que le gobelet homérique n'avait pas d'anses. Athén., XI, 482 F : Σειληνὸς δέ φησι· Κύπελλα ἐκπώματα σκύφοις ὅμοια, ὡς καὶ Νίκανδρος ὁ Κολοφώνιος. Hesych. : κύπελλον· εἶδος ποτηρίου ἀώτου.

[4] Eustath. ad *Il.*, I, 596, p. 158, 41 ssq.; ad *Od.*, I, 142, p. 1402, 26 ssq.

[5] *Etym. magn.* s. v. ἀμφικύπελλον (pp. 90, 44) : Ἀρίσταρχός φησι σημαίνειν τὴν λέξιν τὴν διὰ τῶν ὤτων ἑκατέρωθεν περιφέρειαν. Athén., XI, c. 24, p. 783 B : Παρθένιος δὲ διὰ τὸ περικεκυρτῶσθαι τὰ ὠτάρια· κυφὸν γὰρ εἶναι τὸ κυρτόν (répété par Eustath. *Od.*, XV, 120, p. 1776, 36); XI, c. 65, p. 482 F : ἀμφίκυρτα ἀπὸ τῶν ὤτων. Aniketos apud Eustath. *Od.*, XV, 120, p. 1776, 38 : ἀπὸ γὰρ κυφότητος κύπελλον καὶ ἀμφικύπελλον, ὡς οἷον κυρτὸν καὶ ἀμφίκυρτον, ἀπὸ τῶν ὤτων.

[6] *Geschichte der Kunst des Alterthums*, XI, 1, paragr. 15.

[7] *Lexilogus*, I, pp. 160-162.

[8] Apud Gozzadini, *Si un depolcreto etrusco scoperto presso Bologna*, p. 18 (pl. III, 19, 18); cf. Gozzadini, *Intorno ad altre 71 tombe del sepolcreto scoperto presso Bologna*, p. 5.

[9] *Hist. Anim.* IX, 40 (I, p. 624a, 7e éd. Bekker) : αἱ δὲ θυρίδες καὶ αἱ τοῦ μέλιτος καὶ

qui compare l'ἀμφικύπελλον aux cellules des abeilles. Frati a signalé a Bologne, et provenant de la nécropole de Villanova, des vases sans anses, de forme cylindrique un peu rétrécie vers la partie centrale. Le fond est (p. 227) près du milieu du cylindre qui forme, par conséquent, deux coupes [1]. Mais le vase d'Homère ne peut correspondre à ce type; car, de son temps, on ne buvait pas à table deux sortes de vin : ce serait en contradiction avec le menu des repas qu'il décrit et ses poèmes n'indiquent rien de semblable. En outre, suivant l'*Iliade*, le δέπας ἀμφικύπελλον servait à puiser le vin dans le cratère [2]. Mais à cet usage les vases cylindriques de Villanova ne conviennent aucunement. Il eût alors fallu tenir avec la main la partie supérieure du vase et appuyer avec force pour vaincre la résistance de l'air dans l'autre récipient. Cela est en contradiction avec la manière dont se faisait la libation homérique. Comme le δέπας ἀμφικύπελλον faisait le tour parmi les convives [3], il est difficile d'admettre que ces vases fussent dépourvus d'anses; l'*Odyssée* dit (p. 228) qu'il se prenait d'une seule main [4]. Les vases à double récipient en argile, d'origine étrusque, paraissent avoir eu pour but une facilité de fabrication. La cloison qui séparait les deux coupes consolidait les flancs du cylindre et les empêchait de fléchir avant la cuisson.

« Cependant, l'opinion d'Aristote ne prouve pas que le vase à boire des poèmes homériques ait été à double récipient (p. 229). Aristote lui-même n'y a point songé; en tout cas, il n'eût fait là qu'une conjecture. On sait, d'ailleurs, que κύπελλον, synonyme de δέπας ἀμφικύπελλον (p. 230), était à Chypre un vase à deux anses, et en Crète un vase à quatre anses [5]. Et l'exemple de Chypre est autrement concluant que l'opinion d'Aristote, car le dialecte cypriote a conservé beaucoup de mots de la langue d'Homère.

« Aux trois synonymes κύπελλον, δέπας et δέπας ἀμφικύπελλον, il faut joindre ἄλεισον (*Odyss.*, III, 50 et 53, et XXII, 9, 17) accompagné de l'épithète ἄμφωτον; et l'auteur croit que c'est à cet endroit d'Homère qu'Aristarque avait pris l'idée des deux anses de l'ἀμφικύπελλον (p. 231).

« Quant aux vases à double récipient et à deux anses latérales, on n'en a aucune trace monumentale. Pour Homère, il faut supposer un simple vase à deux anses, attesté par les types retrouvés à Troie et à Mycènes par M. Schliemann; puis à Kameiros et en Étrurie [6] (p. 232).

τῶν σχαδόνων ἀμφίστομοι, περι γὰρ μίαν βάσιν δύο θυρίδες εἰσίν, ὥσπερ ἡ τῶν ἀμφικυπέλλων, ἡ μὲν ἐντὸς ἡ δ' ἐκτός,—passage cité par Eustath. ad *Il.*, I, 596, p. 158, 45 sqq.

[1] De tels vases à double coupe ont été publiés par Gozzadini, *Si un depolcreto etr. scop. presso Bologna*, pl. III, 19-18, et Gozzadini, *Intorno agli Scavi fatti dal sig. Arnoaldi Veli*, pl. III, 2. Voyez aussi G. de Mortillet, *le Signe de la croix*, p. 64, fig. 31; p. 166, fig. 91. Voyez aussi Issel, *l'Uomo preistorico in Italia*, p. 833, fig. 65, et Crespellani, *del Sepolcreto scoperto presso Bazzano*, pl. III, 1.

[2] *Il.*, III, 295; XXIII, 219 sqq.

[3] *Od.*, III, 35 sqq.

[4] Par exemple, *Od.*, XIII, 57 :

Ἀρήτῃ δ' ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἀμφικύπελλον,

et XXII, 17 :

δέπας δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.

[5] M. W. Helbig semble ignorer que j'avais cité tout ceci p. 302 de l'édition anglaise et p. 341 de l'édition allemande d'*Ilios*.

[6] Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. II, nos 33, 38.

Ces vases s'appelèrent plus tard κάνθαροι (p. 233). Un vase simple à deux anses servait à puiser le vin dans le cratère, et une anse suffisait pour le tenir en buvant et le faire circuler. Les anses sont tantôt horizontales [1], tantôt verticales [2]; mais les poèmes homériques ne font pas connaître lequel des deux types était préféré de leur temps.

« Étymologies (p. 234) : G. Curtius [3] rapproche κύπελλον de κύπη, *caverne*, et *cup-a, cuve, tonneau*. Alors, ἀμφικύπελλον serait un vase à double récipient, ce que nous avons reconnu impossible. Si le δέπας ἀμφικύπελλον est un gobelet à deux anses, le radical serait καπ, *cap-ere*, d'où *cap-ulus, manche; cap-is, tasse* ou *verre à anse*. Les Grecs auraient eu de même κυπ-έλη (*cf.* νεφέλη), voisin de κώπ-η, *anse; κυπέλη* (p. 235) a formé κυπέλ-ιο-ς, κύπελλος (*cf.* φύλλον, *folium;* ἄλλος, *alius*), signifiant *muni d'anses*, d'où ἀμφικύπελλον *muni d'anses des deux côtés*. — Au temps d'Aristote, le mot ἀμφικύπελλον a pu désigner un vase à deux récipients; déjà, dans Homère, κύπελλον s'emploie sans δέπας, comme substantif; il a bien pu, avec le temps, désigner simplement une coupe, munie ou non d'anses. Alors, il était naturel qu'Aristote appelât ἀμφικύπελλον un vase à deux récipients. Nous devons donc supposer que le gobelet d'Ulysse et ceux des prétendants de Pénélope étaient semblables au κάνθαρος de Bacchus. La civilisation grecque, au temps des poèmes homériques, offre un singulier mélange d'éléments disparates : d'une part, des traits de la barbarie de cette première étape indo-européenne (p. 236), tels que les traces des sacrifices humains offerts par Achille à l'ombre de Patrocle [4], la négligence des soins de propreté [5], la rareté des bains et la simplicité primitive de l'alimentation [6]; d'autre part, des raffinements de la civilisation orientale, tels que l'élégance et le luxe des vêtements, surtout chez les femmes; mais déjà la nation est devenue hellénique ou classique.

« Conclusion (p. 237) : au temps des poèmes homériques, le gobelet à deux anses usité par les Ioniens était l'ancêtre direct du κάνθαρος et de la κύλιξ plate et finement profilée du temps de Périclès et de Sophocle. »

On rencontre aussi dans cette deuxième cité — cité brûlée — des gobelets à deux anses d'une forme différente; celle représentée au nº 365 se trouve fréquemment, et plus souvent encore celle du nº 331, qui, dans les cités préhistoriques suivantes, a quelquefois trois pieds. À de rares exceptions près, tous les gobelets de n'importe quelle forme sont de couleur rouge luisant. L'autre couleur qui, quelquefois, mais rarement, se voit sur ces gobelets, c'est le noir — noir luisant.

---

[1] Ainsi sont deux gobelets de Camiros (Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. II, nos 33, 38), publiés par Urlichs, *Zwei Vasen ältesten Stils*, Würzburg, 1874.

[2] Ainsi sont tous les gobelets trouvés par Schliemann à Troie et à Mycènes.

[3] *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 4me éd. p. 158.

[4] *Il.*, XVIII, 336; XXI, 27-32; XXIII, 175.

[5] Helbig, *die Italiker in der Poebene*, p. 4.

[6] *Idem*, pp. 74-76.

Le n° 366 représente un vase gris avec deux anses et deux saillies dressées. A ce vase appartient un couvercle pareil à ceux des nos 318, 368 et 369.

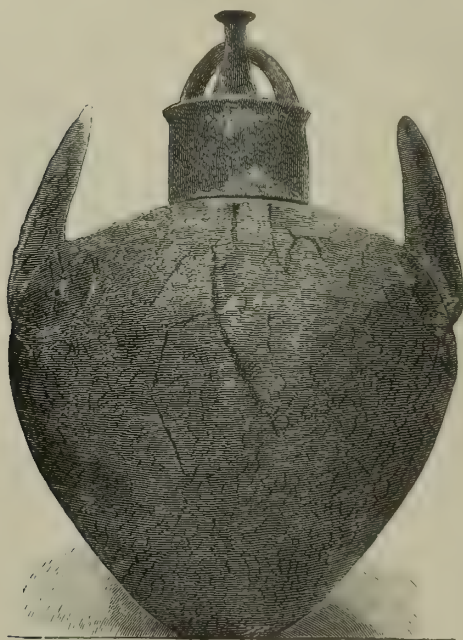


N° 365. — Coupe à deux anses. 1/3 grandeur; profondeur, 7m,93. Fait sur photographie.



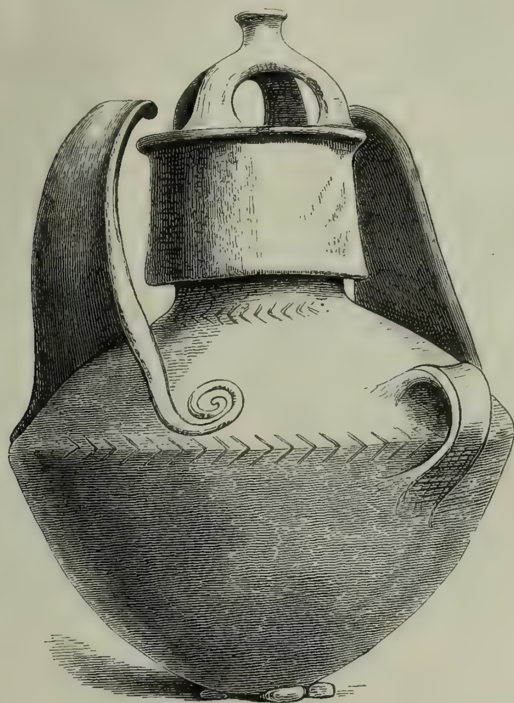
N° 366. — Vase gris avec deux anses et deux saillies en forme d'ailes. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photog.

Sous le n° 367, je représente un vase très remarquable dont la forme, cependant, est commune dans la deuxième cité, la cité brûlée. Il est noir luisant. Il a 62 centimètres de haut, le fond convexe et deux poignées; de plus, de chaque côté, s'élèvent comme deux grandes ailes, à la base desquelles s'enroule une spirale en relief. Ces sortes d'ailes sont creuses et se terminent en pointe; elles ne sont donc pas destinées à servir de poignées; car, si le vase plein était saisi et enlevé par ces ailes, elles se briseraient aussitôt. Ce sont de purs ornements, ou bien le signe du caractère sacré de ce vase. Sur l'orifice, j'ai posé le couvercle en forme de cloche avec deux anses et qui figure bien une couronne : il a été trouvé tout auprès et il peut lui avoir appartenu. De semblables couvercles, toujours d'un noir ou d'un rouge luisant, sont très abondants tant dans la seconde cité, la cité brûlée, que dans les trois villes préhistoriques des étages supérieurs.



N° 367. — Grand vase noir luisant. 1/8 grandeur; profondeur, 9m,15. Fait sur photographie.

Le n° 368 représente un des vases les plus intéressants que m'aient livrés mes fouilles. Il est rouge luisant et entièrement cuit. La base est pointue et elle est ici entourée des cailloux qui servaient à maintenir le vase d'aplomb pour être photographié ; on lui voit deux anses et deux longues ailes dressées, un peu creuses par le dehors, et légèrement inclinées l'une vers l'autre ; elles sont roulées en spirale par le haut et, de leur base, part aussi une spirale en relief qui s'étend sur les côtés du vase. Le col est orné d'un dessin en arête de poisson répété au bord



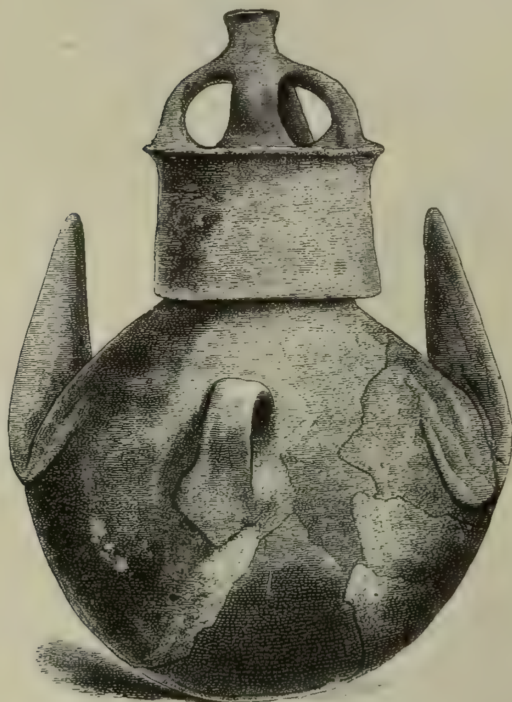
N° 368. — Vase de terre cuite. 1/1 grandeur ; profondeur, 8m,50 environ. Fait sur photographie.

de la panse. Le couvercle, en forme de couronne, a été trouvé près du vase et peut en avoir fait partie.

De forme semblable, mais de fabrication plus grossière, est le vase brun foncé n° 369, dont les ailes dressées sont creuses à l'extérieur et développent, à partir de leur base, une spirale qui s'étend des deux côtés. De même forme, mais plus pointu à la base, est le vase noir n° 370, que décorent sobrement des lignes incisées et des points sur les poignées ou à l'entour. Enfin, je répéterai le même signalement pour le joli petit vase n° 371, qui est orné d'un semis de points. Les saillies dressées de ces cinq vases n'ont jamais prétendu servir de poignées ; elles sont trop fragiles et leurs bords trop tranchants. De plus, ces vases ont tous deux

anses régulières et bien faites. J'appelle l'attention sur la grande ressemblance de ces ailes dressées avec celles qui ornent les vases à tête de chouette.

Un autre vase rouge luisant, très joli, est représenté au n° 372. Il a un pied convexe, deux anses, entre lesquelles se déploie une spirale



N° 369. — Vase sphérique, avec deux anses et deux ailes, couvercle en forme de couronne. 1/4 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 370. — Vase sphérique, avec deux poignées courbées et deux saillies droites. Couvercle en forme de couronne. 1/4 grand. ; profond. de 8 à 9 mèt. Fait sur photogr.

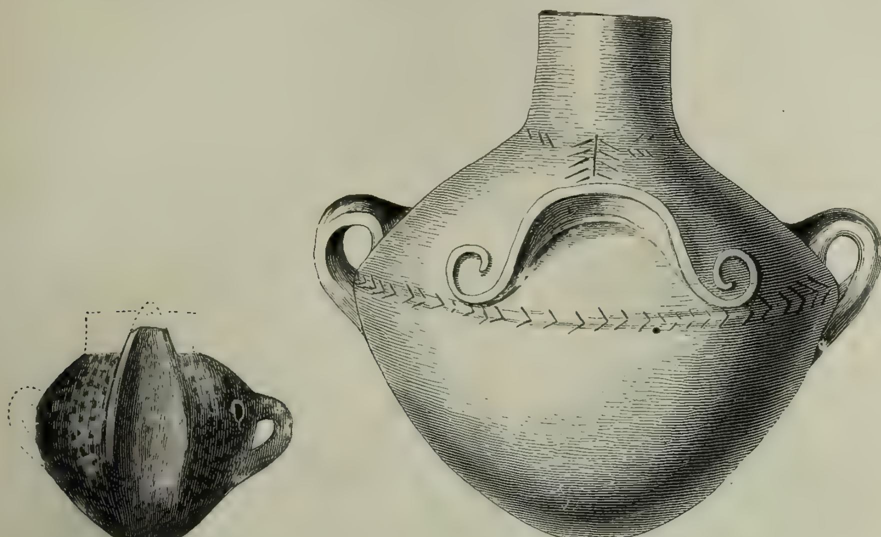
en haut relief ressemblant à une paire de lunettes ou au caractère cypriote *Ko*.

Au-dessus, une branche renversée, au-dessous un rebord orné d'un dessin en arête de poisson. Le vase brun foncé n° 373 est semblable à ce dernier; seulement sa base est encore plus pointue et sa panse plus arrondie; il porte aussi deux anses et deux spirales en relief ressemblant au caractère cypriote *Ko*.

Ce même ornement se trouve des deux côtés sur deux vases découverts par M. Chr. Hostmann dans l'ancienne nécropole près de Darzau, dans la province de Hanovre [1] et, aussi des deux côtés sur un vase trouvé

[1] Chr. Hostmann, *Der Urnenfriedhof bei Darzau*, Braunschweig, 1874, Pl. I, fig. 9; Pl. V, fig. 46

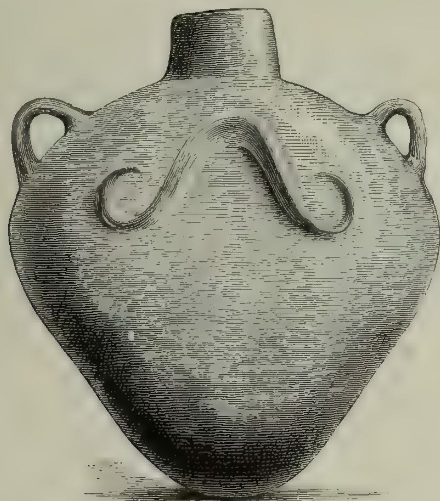
dans un sépulcre à Monte Conato près Cavriana et conservé au Musée préhistorique dans le Collegio Romano à Rome, ainsi que sur un vase



N° 371. — Vase à deux anses et deux aîles droites. 1/3 grandeur; profondeur, 7m,50. Fait sur dessin.

N° 372. — Vase avec deux poignées et un décor en spirale qui rappelle la forme de lunettes ou du caractère cypriote *Ko*. 1/1 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

découvert dans la terramare de la station de Coazze, province de Vérone.



N° 373. — Vase avec pied pointu, deux anses et un ornement en relief en forme de lunettes ou du caractère cypriote *Ko* de chaque côté. 1/5 grandeur; profondeur, 7m,20. Fait sur photographie.

Sous le n° 374, je représente un grand vase brun foncé luisant avec un goulot dans la panse et deux anses. Comme ce goulot est placé très

bas, je ne m'explique l'usage du vase qu'en supposant qu'il recevait l'eau d'une fontaine supérieure et que les gens altérés appliquaient leurs lèvres à même le petit goulot.

Le petit pot jaune tripode, n° 375 a deux poignées en forme de cornes et un goulot à la partie supérieure du corps. Son seul décor consiste en deux lignes incisées autour du col.

Le n° 376 est une cruche jaune avec un orifice en trèfle, une anse, et un goulot dans la panse.

Je signale comme très curieuse la coupe rouge n° 377, en forme



N° 374. — Vase avec deux anses et un goulot. 1/7 grandeur ; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.



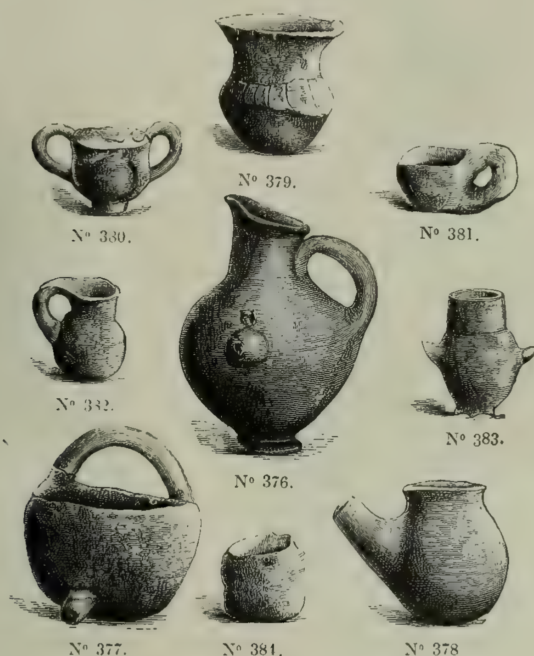
N° 375. — Vase trépied, avec deux poignées en forme de corne et un goulot dans le corps. Grandeur réelle ; profondeur, $7^m,80$. Fait sur dessin.

de panier avec anse par-dessus et goulot dans la partie inférieure du corps.

J'ai trouvé dans mes fouilles, à Tirynthe, un vase de terre semblable qui fait partie maintenant du Musée mycénien, à Athènes. Également curieux est le petit vase rouge clair n° 378, qui a un grand goulot sur le côté. Ces quatre vases ne peuvent avoir eu d'autre usage, à mon avis, que d'alimenter les petits enfants. Les tombes de l'île de Chypre et celles de l'ancienne Égypte livrent souvent des vases semblables, qui, d'ailleurs, peuvent être étudiés dans les collections d'antiquités cypriotes et égyptiennes que possèdent le Louvre, le Musée royal de Berlin, le Musée de Turin et le British Museum ; celui-ci contient, de plus, deux vases pareils aux précédents et provenant d'une tombe à Ialysus, — île de Rhodes.

Les biberons de terre cuite ne sont pas rares dans les habitations lacustres de la Suisse. Deux ont été trouvés par le Dr Victor Gross dans ses fouilles pratiquées à la station de Corcelettes, dans le lac de

Neufchatel [1], et deux autres à la station d'Estavayer, dans le même lac [2]. M. Ernst Bötticher [3] attribue à ces cruches à goulot un caractère sacré, et il croit que, semblables aux cruches à goulot que nous voyons à la main des rois et des prêtres dans les scènes d'adoration représentées sur les peintures murales des tombes égyptiennes et qui servaient pour les libations aux dieux, ces cruches troyennes à goulot ont dû servir au même usage. M. Bötticher nous renvoie à de nombreux analogues, entre autres aux cruches troyennes à goulot nos 375, 378 et 1,227,



Nos 376-381. — Cruches pour libations ou biberons d'enfants, tasses, etc. 1/4 grandeur profondeur, 5m,70 à 5m,80. Fait sur photographie.

qui ressemblent parfaitement aux cruches à libation représentées sur la stèle funéraire n° 7,273, du Musée égyptien de Berlin; il nous renvoie aussi à plusieurs cruches à goulots semblables trouvées dans l'Allemagne septentrionale et conservées dans l'Antiquarium du Musée Royal de Berlin; notamment à deux cruches à goulot trouvées près de Cologne et à d'autres trouvées près de Bernbourg et sur le territoire de Sorau.

[1] Dr Victor Gross, Station de Corcelettes, Neuveville, 1882, Pl. V, fig. 3 et 7.

[2] *Résultats des Recherches exécutées dans les lacs de la Suisse occidentale* par Victor Gross, Zurich, 1876, Pl. XVIII, fig. 7 et 7 *a*.

[3] *Zeitschrift für Ethnologie, Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, XVer Iahrgang, 1883, Heft IV.

Le n° 379 est un petit pot sans anse. Des pots modelés à la main et de forme semblable ont été trouvés à Szihalom, en Hongrie, et sont exposés sous les n°s 15-18 dans la vitrine n° IX au Musée national de Buda-Pesth. On trouve aussi en Hollande des vases faits au tour et de cette forme; de plus, le professeur Virchow m'apprend que la Lusace en fournit beaucoup.

Le n° 380 est une petite tasse à deux anses; le n° 381 est une toute petite tasse avec une grande poignée; deux tasses de forme semblable, mais de plus grande taille, sont dans la collection du professeur Virchow,



N° 385. — Grande cruche périforme. 1/4 grandeur: profondeur, 9^m.60. Fait sur photographie.

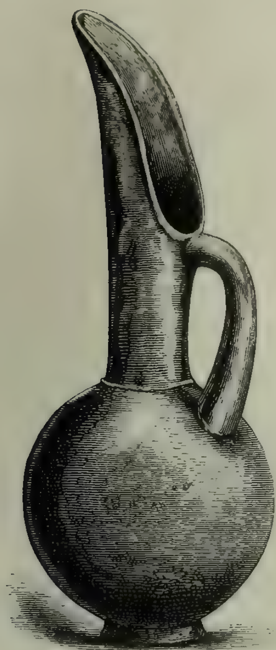


N° 386. — *Œnochoé* avec trois anses et un col allongé. 1/3 grand.; profondeur, 8 mèt. Fait sur photographie.

et ont été trouvées par lui dans ses fouilles au cimetière de Zaborowo. Le n° 382 est un petit pot; des pots semblables et faits à la main, trouvés à Szihalom, sont également au Musée national de Buda Pesth, sous les n°s 10, 14, 20, 21, dans la vitrine n° IX. Le n° 383 est un petit vase tripode avec saillies perforées pour suspension; le n° 384, une petite tasse pareille au n° 11 trouvé à Szihalom.

Le vase dont la forme se rapproche le plus de celle des grandes jarres est représenté par la cruche en poire n° 385. Il est d'une belle couleur brun luisant. La forme du col est caractérisée par un évidement hémisphérique du côté de l'anse. Cruches et aiguières avec un orifice ainsi fait sont très communes dans la deuxième, la troisième et la quatrième cité d'Hissarlik, mais n'existent nulle part ailleurs.

Le n° 386 représente une jolie *œnochoé* rouge luisant, piriforme, avec un long col dressé et une embouchure trilobée, rattachée par une anse très longue à une panse sphérique chargée en outre de petites anses à droite et à gauche; dans la partie inférieure du col, nous discernons trois bandes en relief; le fond est plat. Le n° 387 — *œnochoé* rouge foncé et piriforme — est semblable au précédent, sauf qu'il n'a



N° 387. — *Œnochoé* avec un col allongé. 1/1 grandeur; profond. 8 mèt. Fait sur photographie.



N° 388. — Vase de forme ovale avec un col allongé. 1/5 grandeur; profondeur, 8 mèt. Fait sur photographie.

qu'une anse. Le n° 388 est rouge foncé et de forme ovale; il a aussi un orifice trilobé, une seule anse et une base convexe. Le n° 389 est de même forme, mais d'une couleur brun foncé; son orifice se dresse en l'air comme un bec d'oiseau; le fond est convexe. Une *œnochoé* semblable est dans la collection étrusque du Vatican. Le professeur Virchow me fait observer que la forme des cruches de bronze étrusques où le bec est si démesurément allongé, et dont quelques beaux exemplaires sont conservés au Louvre, doit être un développement des types que nous avons sous les yeux.

Entre autres *œnochoé* pareilles à celles-ci (nos 386-389), j'indiquerai d'abord un excellent échantillon fait à la main, qui se trouve au Musée de Boulogne-sur-Mer. Le conservateur, dans son ignorance de la poterie préhistorique, l'a pris pour un vase romain et l'a rangé au milieu de poteries romaines, bien qu'il ait plus de valeur que toute la collection où il se trouve. Puisse cet avis lui parvenir et obtenir pour la précieuse *œnochoé* la place d'honneur qu'elle mérite !

Le goût pour les vases à longs goulots s'est conservé dans la Troade, et l'on en voit de grandes quantités dans les boutiques des potiers



N° 389. — Vase de forme lenticulaire avec un col allongé. 1/5 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 390. — *Œnochoé* sphérique, avec col penché en arrière. 1/4 grandeur ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

turcs, aux Dardanelles. Malgré leurs dorures et leurs ornements, on ne peut les comparer, ni pour la qualité, ni pour l'élégance de la forme, aux vases troyens. Mais néanmoins, ils nous prouvent qu'en dépit de toutes les révolutions politiques, certains types de terres cuites peuvent se conserver dans un pays pendant plus de trois mille ans.

Je signalerai en outre trois *œnochoé*, presque de la même forme mais au col très court, de la collection grecque archaïque du British Museum ; une *œnochoé* de la collection cypriote de ce même Museum et deux du Musée de Turin ; trois *œnochoé* trouvées à Théra, sous trois couches de pierres ponces et de cendres volcaniques, remontant au XVIe ou au XVIIe siècle avant J.-C., et conservées à Athènes, dans la petite

collection de l'École française. Une autre, de l'île Thérasia, trouvée également sous trois couches de pierres ponces et de cendres volcaniques, doit être aussi ancienne que les précédentes : je la garde dans ma propre collection. Ces vases sont semblables quant à la forme ; mais les quatre derniers sont ornés de peintures noires, que n'ont jamais les vases troyens. Je dois mentionner encore une *œnochoé*, très ancienne et de même forme, mais décorée d'un ornement peint imitant le feuillage, que possède le Musée d'Athènes, et deux autres avec ornements linéaires peints, dont l'une est dans le Cabinet des Médailles, l'autre au Louvre, à Paris. Il me reste enfin à citer les dix jolies cruches de même forme (c'est-



N° 391. — Tête de vase. 1/3 grandeur ; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 392. — *Œnochoé* de forme ovale et au col dressé. 1/1 grandeur ; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 393. — *Œnochoé* de forme globulaire et au col dressé ayant l'orifice en forme de trèfle. 1/4 grandeur ; profondeur, environ 8m,50. Fait sur photographie.

à-dire, avec col penché en arrière), trouvées dans mes excavations à

l'Acropole de Mycènes et conservées au Musée mycénien d'Athènes. Toutes les dix sont décorées d'oiseaux ou de lignes en spirales. Il y a en outre quelques cruches semblables dans la collection étrusque du Musée du Vatican à Rome ; puis deux dans la collection étrusque du Louvre, et deux dans la collection privée de M. E. Piot, à Paris.

Le n° 390 est une *œnochoé* de forme lenticulaire et d'un jaune foncé



N° 394. — *Œnochoé* avec un long col dressé et un orifice en forme de trèfle. 1/1 grandeur : profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.



N° 395. — *Œnochoé* avec un col dressé et fond convexe. 1/1 grandeur : profondeur, 9 metres. Fait sur photographie.

luisant, avec un col et un orifice très incliné en arrière. Ce vase a le bec entaillé d'une manière spéciale que nous avons déjà remarqué au n° 239 et au n° 385. Un vase analogue, mais plus petit, trouvé à Chypre, est dans la collection de M. E. Piot, à Paris.

Sous le n° 391, je représente une tête de vase fort curieuse, d'une argile très fine et de couleur noir luisant ; le bord en saillie donne à ce goulot un caractère intéressant.

Le n° 392 est une *œnochoé* brun foncé et de forme ovale, ayant le

fond convexe et un très long col dressé joint à la panse par une anse.

D'une forme et d'une couleur semblable est l'*œnochoé* n° 393 ; mais son orifice est en forme de trèfle et plus redressé. Une *œnochoé* parfaitement semblable, mais de couleur noir luisant et avec un fond plat, trouvée sous l'ancien peperin, à Marino près Albano, est au British Museum ; une autre dans la collection du consul A. Bourguignon, associé de MM. Meuricoffre et Cie de Naples.

Plus intéressante encore est l'*œnochoé* n° 394, que signale son long col, sa longue anse et son bel orifice en forme de trèfle.

Je représente sous le n° 395 une autre *œnochoé* ayant le col rejeté



N° 396.— Cruche sphérique. 1/3 grandeur ; profond., 7m,80. Fait sur photographie.

N° 397.— Cruche, partie inférieure restaurée. 1/3 grandeur ; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

N° 398. — Cruche sphérique. 1/3 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

en arrière et le fond convexe. Un vase semblable, trouvé à Ovieto, est dans la collection cypriote du Musée égyptien à Florence. Le Musée de Corneto (Tarquinii) contient deux vases semblables, qui appartiennent cependant à une époque postérieure.

La cruche jaune luisant n° 396 a un bec de même forme, ainsi que les n°s 239 et 390. Son fond est convexe.

Uue forme semblable, avec col rejeté en arrière, caractérise la cruche ovoïde n° 397, qui est d'un noir luisant, et ornée de traits remplis de craie blanche ; le bec a la forme d'un trèfle. La partie supérieure seule est authentique ; le reste a été restauré avec du plâtre. Le n° 398 représente une cruche rouge semblable, de forme sphérique.

Le n° 399 est une cruche jaune de forme sphérique, dont le col est renversé comme aux numéros précédents. La forme du bec est pareille à celle des n°s 239, 390 et 396.

Je représenterai encore, à titre d'*œnochoé* à bec dressé, la cruche

brun foncé luisant n° 400, qui est ornée de trois protubérances pareilles à des seins; la cruche noire n° 401, qui est le premier vase fait à la roue



N° 399. — Cruche sphérique. 1/3 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

N° 400. — Cruche avec trois saillies en forme de seins. 1/4 grandeur; profondeur, 9^{m},60. Fait sur photographie.

N° 401. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 7^{m},80. Fait sur photographie.

que nous ayons examiné depuis longtemps; les n°s 402 et 403, dont le



N° 402. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur; profond., 8^{m},70. Fait sur photographie.

N° 403. — Cruche: bec restauré. 1/3 grand.: profondeur, 7^{m},80. Fait sur photographie.

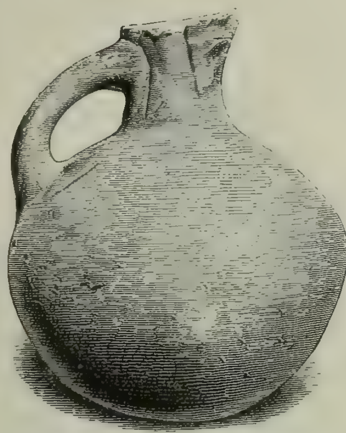
N° 404. — Cruche sphérique avec col droit. 1/4 grandeur; profondeur, 7^{m},80. Fait sur photographie.

dernier présente encore un bec trilobé; les n°s 404, 405, 406, 407, qui offrent aussi les mêmes formes.

Un vase semblable au n° 405, trouvé à Ovieto, est dans la collection cypriote au Musée égyptien de Florence. Le Musée étrusque de Corneto



N° 405. — Cruche pyroforme. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.



N° 406. — Cruche sphérique. 1/1 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

(Tarquinii) contient deux vases d'une forme semblable, mais d'une



N° 407. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.



N° 408. — Bouteille sphérique; col droit. 1/4 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.



N° 409. — Cruche sphérique avec saillies semblables à des oreilles. 1/4 grandeur; profondeur, 7m,80. Fait sur photog.

époque probablement postérieure de plus de mille ans. J'ai trouvé à Mycènes un vase pareil au n° 407; il est maintenant à Athènes, au Musée mycénien.

Le n° 408 représente une bouteille sphérique rouge foncé luisant, avec un col long, mince et droit. De telles bouteilles ne sont pas communes à Troie. Le British Museum possède deux bouteilles de terre cuite, faites à la main, l'une jaune, l'autre noire, trouvées dans des tombes près de Bethléem. Cet établissement contient aussi, dans sa collection assyrienne, une bouteille faite à la roue et originaire de Nimroud. Des bouteilles faites au tour, et fidèles au type établi, ont été trouvées dans des tombes antiques à Chypre et en Égypte. Le British Museum en conserve plusieurs échantillons dans ses collections cypriotes et égyp-



Nos 410-412. — Cruches de forme sphérique avec une seule anse. 1/4 grandeur : profondeur, de 6m,60 à 9m,60. Fait sur photographie.

tiennes. Plusieurs bouteilles de la forme des précédentes ont été trouvées aussi par le général di Cesnola dans l'île de Chypre [1]. Je citerai encore une bouteille de terre cuite provenant également de l'île de Chypre, que l'on peut voir au South-Kensington Museum, à Londres.

Les cruches nos 408 et 409 sont à peu près pareilles ; cette dernière a des deux côtés, et au-dessous du bord, un décor en relief ressemblant à une oreille.

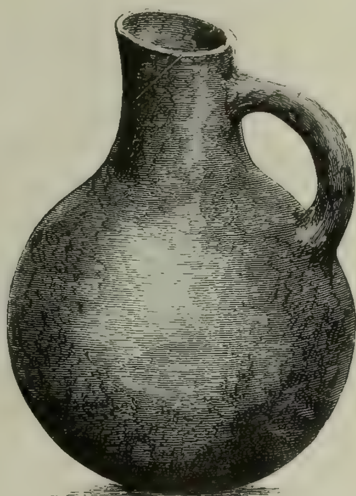
Trois jolies cruches jaune luisant ou rouge, ovoïdes avec goulots dressés ou légèrement renversés, sont figurées sous les nos 410, 411 et 412 ; toutes ont leur fond convexe. Le n° 410 porte aux deux côtés de l'orifice une excroissance ronde en forme d'œil. L'anse du n° 412 figure une

[1] Voy. *Cyprus*, par le général di Cesnola, Pl. VII.

cordé, et une bande en relief ornée de traits verticaux sépare le col de la panse. Deux cruches semblables, mais tournées à la roue, sont dans



N° 413. — *Œnochoë* de terre cuite, avec décor incisé. 1/2 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur dessin.



N° 414. — Cruche. 1/3 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

la collection égyptienne du British Museum. Cette forme de cruche est



N° 415. — Cruche de forme sphérique. 1/1 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.



N° 416. — Cruche globulaire. 1/1 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

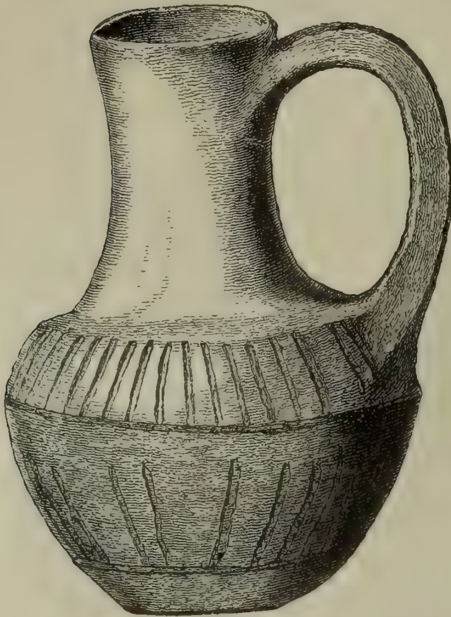


N° 417. — Cruche sphérique. 1/1 grandeur ; profondeur, 7m,80. Fait sur photographie.

commune à Troie ; mais, sauf les deux échantillons égyptiens, je ne sache pas qu'on l'ait trouvée nulle part ailleurs.

Le n° 413 est une jolie *œnochoë* gris foncé luisant, avec orifice

trilobé. Elle est ornée de dix bandes parallèles incisées. Une *œnochoë* de la même forme, trouvée par moi à Mycènes, est représentée à la page 120, n° 26, de ma *Mycènes*.



N° 418. — Cruche de terre cuite avec une ornementation incisée. 1/2 grandeur; profondeur, 6m,80. Fait sur dessin.

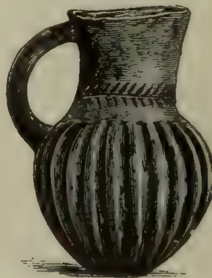
Les n°s 414 à 419 sont tous des cruches en forme de bouteilles, rouges, jaunes, brunes et noires. Un vase semblable se trouve dans la collection cypriote du Musée égyptien de Florence; un autre, au Musée de Corneto (Tarquinii).

Le n° 418 est le mieux fabriqué de tous ces vases et le plus gracieux, avec son col allongé et son anse largement développée. Sa panse est divisée en deux compartiments ornés de traits verticaux incisés. Le Märkisches Museum, à Berlin, contient deux cruches pareilles au n° 414. Le n° 419 est orné de sept lignes incisées, parallèles et horizontales.

Un des meilleurs spécimens de cruchon troyen est figuré au n° 420. Il est brun, et orné sur le col d'un décor figurant une plante. Toute la



N° 419. — Cruche avec bandes incisées. 1/1 grandeur; profondeur, 7 à 9 mètres. Fait sur dessin.



N° 420. — Cruchon avec panse cannelée et bande imitant une plante. 1/4 grand.; prof., 7m,80. Fait sur photograph.



N° 421. — Cruchon globulaire. 1/3 grandeur; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

panse porte des cannelures creuses, verticales et très symétriques. Le n° 421 est un cruchon globulaire à une anse. Les n°s 422-425 représentent quatre cruchons de fabrication grossière. En les regardant, nous

reconnaissons des formes connues; mais, quoique très abondantes dans la deuxième, dans la troisième et dans la quatrième cité préhistorique



N°s 422-425. — Cruchons de différentes formes. 1/1 grandeur: profondeur, de 6, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

d'Hissarlik, je ne crois pas qu'elles existent ailleurs. Je dois dire pourtant que j'ai trouvé à Mycènes [1] un cruchon semblable au n° 425.

Sous les n°s 426 à 432, je représente encore quatre cruchons rouges,



N°s 426-427. — Cruchons de différentes formes. 1/4 grandeur; profondeur, de 7m à 9m,60. Fait sur photographie.

jaunes ou bruns de plus grande taille, parmi lesquels s'en trouve un fait à la roue, le n° 429. Des centaines de vases semblables à celui-ci, et faits au tour, ont été trouvés dans la deuxième cité, — cité brûlée, — dans la cinquième aussi, mais surtout dans la troisième et la quatrième. En

---

[1] Voy. *Mycènes*, p. 243, n° 237.

général, ces vases ou pots tournés à la roue sont d'une fabrication très grossière et à peine cuits; ils gardent la couleur jaune de l'argile et sont rugueux. Dans beaucoup de cas cependant, ils ont été polis en dedans et en dehors; puis, un bain d'argile fine, et encore un peu de cuisson leur ont donné une belle apparence. De tels vases polis et faits au tour sont



N° 428. — Cruchon grossièrement fabriqué. 1/4 grandeur: profondeur, 9m,70. Fait sur photographie.



N° 429. — Cruchon avec base sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 7 metres. Fait sur photographie.

bien souvent très légers, même aussi légers que la poterie grecque ou romaine. Mais un fait digne de remarque, c'est que ces vases polis et



N° 130.



N° 131.



N° 132.

Nos 130-132. — Cruchons. 1/4 grandeur: profondeur. 7m.9 à 9m.60. Fait sur photographie.

tournés à la roue appartiennent exclusivement à la deuxième cité, cité brûlée, et qu'ils manquaient dans la quatrième et dans la cinquième. Le n° 431 est très lourd et de la plus grossière fabrication.

Je n'ai retrouvé cette forme de pot qu'au British Museum, et encore en unique exemplaire; il avait été fait à la roue et provenait d'une tombe près de Bethléem. Deux pots du même type, également faits au tour, et trouvés dans des tombeaux égyptiens, sont aussi au British Museum; un autre, venant de Chypre, est au Louvre.

Je signalerai encore, comme appartenant au même type, le cruchon n° 11 de la planche VI, dans les *Antiquités préhistoriques de la Hongrie* du Dr Joseph Hampel, et les cruchons du Musée National de Buda-Pesth trouvés à Szihalom et représentés à la planche IX, nos 10, 20 et 21 des photographies correspondantes aux numéros des vitrines dans lesquelles les objets mêmes sont conservés.

Je représente, en outre, sous les nos 433, 434 et 435, trois cruches a une seule anse, à fond convexe, et de fabrication très grossière. Je n'ai



N° 433. — Cruchon, fond convexe. 1/1 grandeur: profondeur, 7m à 8m,70. Fait sur photographie.



N° 434. — Cruchon, fond convexe. 1/4 grandeur; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

besoin que de les montrer ici, leur forme étant inconnue ailleurs. Elles sont très communes à Troie.

Le n° 436 est une grande *œnochoë* brun foncé, avec panse ronde et pointue comme un oignon. Le n° 437 représente un bol avec un bec. Depuis le n° 438 jusqu'au n° 444, je donne sept bouteilles de terre cuite noires, grises ou rouges, sphériques ou ovoïdes, sans anses, qui toutes sont faites à la roue et ont une base convexe ou pointue. Des bouteilles de cette forme ne sont pas rares dans la deuxième cité — cité brûlée; — elles se rencontrent aussi quelquefois dans les cités suivantes, la troisième et la quatrième; mais, sauf la forme du vase n° 443, dont il y a un analogue au Musée de Leyde[1], je ne sache pas que des vases semblables aient été

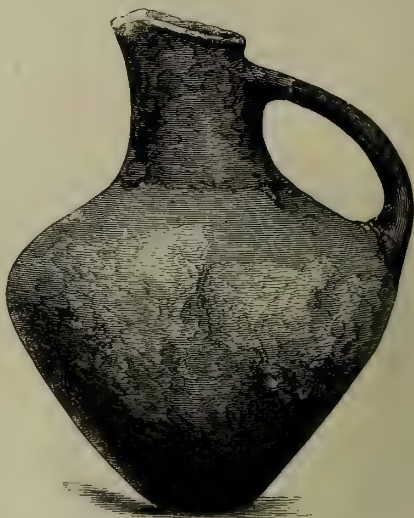
[1] L.-J.-F. Janssen, *De Germaansche en Noordsche Monumenten van het Museum te Leyden*, pl. II, n° 46.

trouvés ailleurs dans les débris que nous ont transmis les âges préhistoriques.

Le n° 445 est aussi fait à la roue. C'est une coupe avec trois excroissances rondes qui peuvent représenter un nez et deux yeux. Le n° 446



N° 435. — Cruche très grossière; fond convexe. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 436. — Cruche avec pied pointu. 1/5 grandeur; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

est un petit vase gris décoré de trois lignes incisées autour du col et d'une ornementation de cercles et de zigzags autour de la panse.

Les nos 447 et 448 représentent des cruches noires d'une forme parti-



N° 437. — Tasse avec bec et anse. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,60. Fait sur photographie.



N° 438. — Vase sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.



N° 439. — Bouteille de terre cuite. 1/4 grandeur; profondeur, 8m,70. Fait sur photographie.

culière, que je me contente de produire ici, n'ayant rien trouvé d'analogue ailleurs.

Le n° 449 est un vase de terre cuite jaune foncé en forme de baril, avec un court goulot. Un vase de même genre est figuré au n° 450, celui-ci muni de trois pieds et d'une anse qui rattache le goulot au baril. Des

vases de terre de cette même forme existent dans les collections d'antiquités cypriotes de Turin, de Florence, du Louvre et du British Museum. M. Hostmann de Celle appelle mon attention sur un vase de forme identique trouvé dans un très ancien tombeau près Halberstadt[1]. Notons que nulle part ailleurs ce type n'a été rencontré. M. Philippe



Nos 440-442. — Bouteilles de terre cuite. 1/4 grandeur : profondeur, 7m à 8m,70. Fait sur photographie.

Smith me fait remarquer que les paysans anglais ont coutume d'emporter aux champs des barillets (appelés *wooden bottles*) remplis de bière ou



Nos 443-444. — Bouteilles de terre cuite. 1/4 grandeur ; profondeur, 7m à 9m,60.

N° 445. — Coupe avec trois excroissances. 1/1 grand. : profond., 6m,60 à 9m,60. Fait sur photographie.

de cidre, et qu'on en fabrique aussi en bois poli pour flacons de voyage.

Le n° 451 est le couvercle, et le n° 451 *a* le corps d'une boîte en terre cuite noir luisant faite d'une argile noire très compacte et mélangée de tant de mica que les paillettes étincellent de toutes parts. J'ai trouvé cette boîte sur le mur du côté Ouest, avec l'objet en porcelaine égyptienne n° 595 et un vase noir luisant à tête de chouette et attributs

[1] Ce vase a été publié par M. Hostmann dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, IV, p.211.

féminins; toutes ces pièces étaient contenues dans une grande urne funéraire brisée, remplie de matières diverses carbonisées et de cendres animales. La boîte elle-même avait subi l'action d'un grand feu puisqu'elle renfermait des objets réduits en cendres, mais l'argile était



N° 116. — Petit vase décoré d'incisions. 1/1 grandeur: profondeur, 8 mètres. Fait sur photogr.

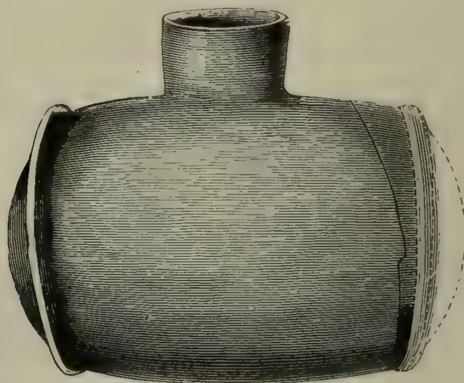


N° 117. — Cruche, 1/1 grandeur: profondeur, 8 mèt. Fait sur photographie.



N° 118. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

restée à demi cuite, sans doute à cause du couvercle qui la fermait. Le professeur X. Landerer y a reconnu du grain, des débris d'étoffe, des perles



N° 119. — Curieux vase en terre cuite en forme de tonneau et provenant de la maison royale. 1/6 grandeur: profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 120. — Curieux vase en forme de tonneau à trois pieds. 1/4 grandeur; profond., 7 mèt. env. Fait sur photog.

de pâte de verre et du charbon animal provenant d'os ou de chair. Nous pouvons donc supposer avec vraisemblance que l'urne funéraire contenait les cendres d'une personne morte, et qu'on avait mis près d'elle plusieurs objets, à l'un desquels appartenait le morceau de porcelaine égyptienne, ainsi que la boîte d'argile qui renfermait un vêtement orné de perles de pâte de verre, et quelques aliments. Cette boîte noire n'a pas de

trous de suspension, et le couvercle est si grand qu'il recouvre tout le corps de l'objet.

Le n° 452 est un gobelet rouge foncé luisant, sans anse ; il est décoré d'une bande en arête de poisson encadrée de doubles lignes ; au-dessous est gravée une branche qui fait le tour du vase. Très curieuse est l'ornementation du vase sphérique n° 453, qui a seulement deux trous pour suspension au bord de l'orifice et n'en a pas sur les côtés. La surface de la panse est divisée par des lignes parallèles en cinq ou six zones, dont la plupart sont décorées de grossières incisions verticales, obliques et horizontales. Les seuls vases préhistoriques dont les décors incisés offrent quelque ressemblance avec ceux-ci proviennent de Hongrie et sont représentés à la planche VI, n°s 4, 6, 7, 8 et 9, des *Antiquités préhistoriques de la Hongrie* du Dr Joseph Hampel[1].

N° 451.



N° 451 *a*.

N°s 451-451 *a*. — Boîte noir luisant, avec couvercle de terre cuite. 1/2 grandeur; profondeur, 8^{m},40. Fait sur photographie.

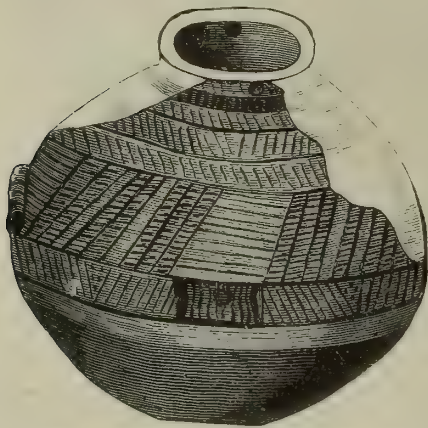
Nous trouvons par centaines dans la seconde cité ces gigantesques jarres de terre cuite, — hauteur, de 1^{m},50 à 2^{m},40 diamètre ; de 1^{m},35 à 1^{m},50 ; épaisseur des parois, 0^{m},05 et 0^{m},07 1/2, — qui manquent tout à fait dans la première cité. Certainement, ces grandes jarres (*pithoi*) sont grossièrement faites, car nous voyons aux cassures une masse énorme de fragments de silex ou de mica dont quelques-uns sont gros de plusieurs millimètres ; mais, néanmoins, comme le prince de Bismarck, chancelier de l'empire d'Allemagne, l'a ingénieusement observé dans l'entrevue que j'eus avec lui en juillet 1879, à Kissingen, la fabrication de ces grandes jarres montre déjà un haut degré de civilisation ; car les faire est tout aussi difficile que de les cuire, et le peuple qui les a exécutées devait avoir une expérience séculaire dans l'art du potier. Le prince pense qu'on devait les fabriquer de la manière suivante : — « La forme d'un *pithos* était d'abord figurée par des baguettes d'osier ou des roseaux tressés, puis on revêtait petit à petit ce moule avec de l'argile en commençant



N° 452. — Gobelet de terre cuite décoré de doubles bandes en arêtes de poisson. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

[1] Esztergom, 1876.

par la base. Lorsque cette opération était terminée, le *pithos* était rempli de bois, et un grand bûcher amoncelé tout autour. Le bois était simultanément allumé à l'intérieur et à l'extérieur de la jarre; et ce double feu du dedans et du dehors produisait une très grande chaleur; cette opération se répétait plusieurs fois jusqu'à ce que la jarre fût parfaitement cuite. » Je suis sûr que l'opinion du prince de Bismarck est très conforme à la vérité, car, tandis que les vases de terre les plus petits et les plus minces, qui n'ont pas été exposés à l'incandescence de l'incendie, sont tout au plus à demi cuits, les grandes jarres, bien qu'elles soient épaisses de 0m,05 à 0m,07 1/2, sont toujours parfaitement cuites.



N° 453. — Vase de terre cuite avec décor incisé. 1/2 grandeur : profondeur. 8 mèt. Fait sur dessin.

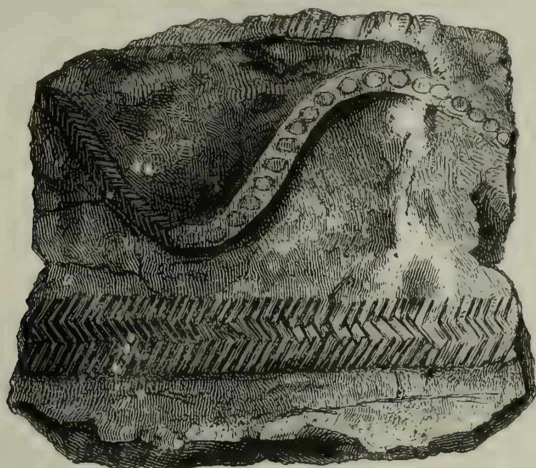
Les peuples préhistoriques, — comme je l'ai expliqué, — n'ayant pas de fours et devant cuire toutes leurs poteries à l'air libre, avaient besoin d'un double feu recommencé plusieurs fois pour obtenir une bonne cuisson; j'ajouterai que la parfaite cuisson de ces grandes jarres était une nécessité, car, en raison de leur taille et de leur poids (quelquefois de près d'une tonne), on n'aurait pas pu les remuer sans les briser, si elles n'avaient pas été mieux cuites que toutes les autres poteries. C'est en raison de leur entière cuisson que ces grands *pithoi* ont toujours une couleur rouge foncée[1].

La gravure ci-jointe (n° 454) reproduit le morceau d'un *pithos* de cette seconde cité, dont l'argile a 0m,062 d'épaisseur. Il est orné de deux bandes

---

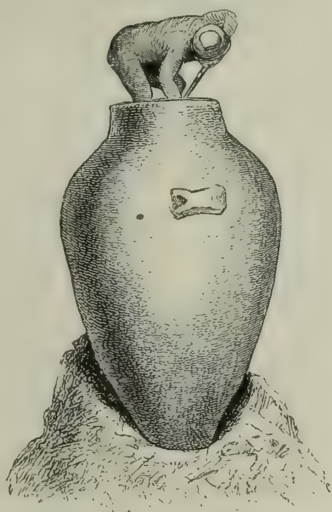
[1] Le professeur Virchow me fait remarquer que la cuisson des *pithoi* pouvait être aussi effectuée avec de la bouse de vache dans une fosse couverte; je ne puis pas accepter sa théorie. La poterie parfaitement cuite étant toujours plus solide, plus jolie, et plus précieuse que la poterie cuite superficiellement, nous pouvons conjecturer que si une cuisson complète des immenses *pithoi*, dont l'argile a de 50mm à 75mm d'épaisseur, avait pu s'obtenir de cette manière, une cuisson semblable eût été appliquée encore plus aisément aux petits vases dont l'argile n'a que 3mm à 4mm d'épaisseur; or, quelque mince que puisse être l'argile des petits vases, elle n'est cuite qu'au tiers, rarement à la moitié de son épaisseur; la cuisson doit donc avoir eu lieu à l'air libre. En réalité ce n'est que de cette manière que nous pouvons expliquer la cuisson totale des *pithoi* et la cuisson partielle de la petite poterie. Il est vrai que la poterie grande et petite trouvée dans les décombres de la deuxième cité, cité brûlée, est généralement bien cuite; mais c'est l'effet de l'incandescence à laquelle la poterie a été exposée dans le grand incendie. Avant cette catastrophe, la poterie de la deuxième cité a, sans aucun doute, été cuite aussi superficiellement que celle de la première et de la troisième cité et ainsi de suite jusqu'à la sixième. Nous en trouvons la preuve dans les vases et les tessons que nous rencontrons dans la couche inférieure des décombres de la deuxième ville qui n'ont pas été exposés à l'effet de l'incendie.

en relief; celle d'en haut est composée alternativement du décor en arête de poisson et d'une rangée de petits ronds; celle d'en bas reproduit aussi



N° 454. — Morceau de grande jarre. 1/1 grandeur; profondeur, environ 12m,60. Fait sur photographie.

l'arête de poisson, à laquelle toutefois l'artiste a ajouté un trait dans un autre sens pour diversifier et embellir son décor. Toute cette ornementation semble d'abord avoir été imprimée dans la pâte; mais, à y bien regarder, on s'aperçoit qu'elle a été gravée à la pointe avant la première cuisson de la jarre. Le professeur Sayce observe à propos de ce morceau que « la bande avec cercles peut être comparée au collier de la tête préhistorique provenant de Boujah, près de Smyrne, que possède maintenant le British Museum ». Cette tête est d'un style très étrange dans sa barbarie et présente un type de figure très particulier.



N° 455. — Grande jarre de terre cuite, polie à la surface, ayant deux saillies en forme de poignée. 1/13 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur dessin.

Au n° 455, je représente au 1/43 de sa grandeur réelle la grande jarre troyenne qu'on peut voir au musée Schliemann à Berlin. Comme toutes les grandes jarres, elle est de couleur rouge, parfaitement cuite et polie avec soin sur toute sa surface; mais, contrairement à l'usage, deux petites projections non perforées lui tiennent lieu d'anses, et sa forme est très élancée; cette dernière particularité est certainement pour quelque chose dans son étonnante conservation. Elle était si pesante que quatorze de mes plus forts ouvriers qui

l'avaient suspendue sur deux perches mirent un jour entier pour la porter à une distance de 150 pas. En fait, je n'ai retiré intacte, de la deuxième cité, que cette jarre et deux autres plus petites dont la hauteur était de 1 mètre, le diamètre de 0m,67 et le seul décor, une sorte de corde circulaire en relief. Quant aux grandes jarres, hautes de 1m,50 à 2m,40, et larges de 1m,35 à 1m,50, pas une seule sauf le n° 455, n'a pu sortir intacte de mes tranchées; elles avaient tant souffert de la chaleur de l'incendie et du poids des décombres qu'elles étaient déjà fendues quand je les mis au jour, ou bien qu'elles ne tardèrent pas à se fendre au contact de l'air et du soleil, ou bien encore qu'elles se brisèrent dès qu'on essaya de les remuer.

J'ai déjà parlé (p. 35) d'un magasin, faisant partie de la ville brûlée (voyez la gravure n° 8, p. 35), et qui semble avoir été le magasin ou le cellier d'un marchand de vin[1]. Là se trouvaient neuf grandes jarres de formes diverses, dont six sont visibles sur la gravure (n° 8, p. 35); cette cave était près du mur de briques au Sud, et les neuf jarres sont marquées S sur le plan I. La gravure montre que deux jarres sur six étaient brisées, qu'une troisième était fendue et les trois autres légèrement ébréchées sur le bord. Elles étaient comblées de terre et de décombres auxquels leur large ouverture avait livré passage. Peut-être aurais-je pu les enlever, mais j'en fus détourné par une sorte de crainte religieuse; j'espérais d'ailleurs qu'elles pourraient être conservées *in situ*. Malheureusement, je n'eus pas plutôt quitté Hissarlik, que les Turcs des villages voisins, soupçonnant les jarres de contenir des trésors, les brisèrent presqu'entièrement.

Le nombre des grandes jarres, que j'ai mises au jour dans la couche brûlée de la deuxième cité, dépasse certainement 600. La plupart de ces jarres étaient vides et recouvertes par une plaque de schiste ou de calcaire. J'en conclus qu'au moment de la catastrophe, les jarres contenaient du vin ou de l'eau, autrement on ne les aurait pas couvertes. Si elles avaient contenu des corps solides, ceux-ci auraient laissé des traces. Dans un très petit nombre de cas seulement, j'ai trouvé au fond des jarres quelques grains carbonisés, et deux fois seulement une petite quantité de matière blanche dont je n'ai pu déterminer la nature[2].

Les grandes jarres, pour la plupart, n'ont pas de décor; quand elles en ont, ce ne sont presque toujours que des bandes en relief, tantôt figurant des cordes, tantôt incisées en arêtes de poisson, ou bien encore por-

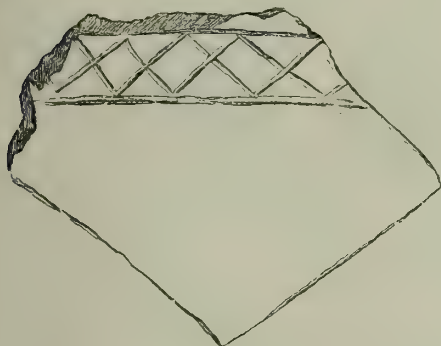
---

[1] Le professeur Virchow pense que ce pouvait être là le cellier royal.

[2] Quant à l'usage de conserver le vin dans des jarres enfouies sous terre, usage de l'Asie occidentale, j'ajouterai le témoignage du conquerant égyptien Thoutmes III. A propos de son passage dans la Terre de Zahi, il dit : « Their wine wase found *stored in cellars*, as well as in skins. » (Brugsch, *Hist. of Egypt*, vol. II, p. 376, trad. angl., 2e éd.)

tant des dessins géométriques ou de simples cercles imprimés sur l'argile. L'argile grossière, mais d'excellente qualité, dont ces vases ont été fabriqués, est mélangée de quartz écrasé, de silice et de mica, qui brillent de tous côtés comme des paillettes d'or et d'argent. La plupart de ces grandes jarres ont été polies avec soin, et revêtues par immersion d'une couverte argileuse contenant du peroxyde de fer, car elles sont à l'extérieur d'un rouge luisant et douces au toucher, tandis que, dans les cassures, elles laissent voir les angles aigus de quantité de fragments pierreux.

Les grandes jarres (πίθοι) sont mentionnées quatre fois dans Homère ; nous les trouvons d'abord désignées comme des réservoirs pour le vin et rangées le long des murs du magasin dans le palais d'Ulysse [1], précisément comme nous les voyons rangées au rez-de-chaussée des maisons



Nº 456. — Fragment de poterie, avec un décor incisé. 2/3 grandeur ; profondeur, 10 mètres. Fait sur dessin.



Nº 457. — Fragment de poterie noir luisant avec des signes incisés ressemblant à des caractères d'écriture. 2/3 grandeur ; profondeur, 10 mètres. Fait sur dessin.

dans les quatre villes préhistoriques supérieures d'Hissarlik. Nous les trouvons une seconde fois employées au même usage [2]. Une troisième fois ces grandes jarres sont appelées κέραμοι [3], mot qui, selon Eustathe [4], signifie πίθος, ou ἀγγεῖον ; ici elles servent aussi de réservoir à vin. Une quatrième fois, Homère [5] nous représente deux de ces πίθοι debout sur le seuil du palais de Zeus ; dans ces deux πίθοι se trouvent enfermés les biens et les maux, le doux et l'amer, comme le seraient des pommes et des poires, ou plutôt comme deux sortes de vin que Zeus emploie et dis-

---

[1] *Od.*, II, 340-342 :
ἐν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο
ἕστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντὸς ἔχοντες,
ἑξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες,

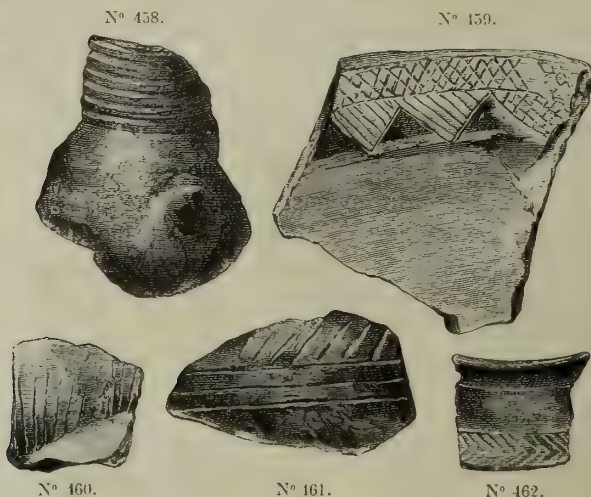
[2] *Od.*, XXIII, 305 :
. . . . πολλὸς δὲ πίθων ἠφύσσετο οἶνος.

[3] *Il.*, IX, 469 :
πολλὸν δ' ἐκ κεράμων μέθυ πίνετο τοῖο γέροντος.

[4] *Ad Iliadem*, IX, 469.

[5] *Il.*, XXIV, 527-533 :
δοιοὶ γάρ τε πίθοι κατακείαται ἐν Διὸς οὔδει
δώρων οἷα δίδωσι, κακῶν, ἕτερος δὲ ἑάων.
ᾧ μέν κ' ἀμμίξας δοίη Ζεὺς τερπικέραυνος,
ἄλλοτε μέν τε κακῷ ὅγε κύρεται ἄλλοτε δ' ἐσθλῷ·
ᾧ δέ κε τῶν λυγρῶν δοίη, λωβητὸν ἔθηκεν
καί ἑ κακὴ βούβρωστις ἐπὶ χθόνα δῖαν ἐλαύνει,
φοιτᾷ δ' οὔτε θεοῖσι τετιμένος οὔτε βροτοῖσιν.

tribue selon son bon plaisir, — *naïveté* allégorique, que nous retrouvons dans la fable de Pandore. — En racontant cette fable[1], Hésiode nous dépeint une jarre dans la maison d'Epimethéus, pleine des maladies et des peines de l'humanité qui s'échappent lorsque Pandore, par curiosité,



Nos 458-462. — Fragments de poteries avec décors gravés. 1/2 grandeur; profondeur, 12m,60. Fait sur photographie.

découvre l'orifice. L'Espérance seule resta, retenue par les bords, et Pandore remit le couvercle avant qu'elle ne fût sortie du vase[2].

Les nos 456 à 462 représentent sept fragments de poterie, avec décor gravé. Les nos 456, 459 et 460 sont des fragments de coupes plates. Le n° 462 est le fragment d'un petit vase. Le décor de ces quatre pièces est rempli avec une argile blanche. Les nos 458 et 461 sont des fragments de vases. Le n° 457 paraît provenir d'une anse de vase. Les signes incisés sur ce morceau ressemblent à des caractères d'écriture, et j'appelle sur eux l'attention du lecteur[3].



N° 463. — Morceau de vase. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photograph.

Le n° 463 est un morceau de vase avec une ornementation incisée représentant une fleur, probablement une rose.

Les nos 464, 467, 468, 469 et 472 sont des fragments de vase avec divers dessins grossièrement incisés. Le n° 465 est un pied de vase qui finit en spirale. Les nos 466 et 470 sont des fragments de couvercle de vase. Le n° 471 est la poignée d'un vase avec des signes curieux.

---

[1] V.-H. Koch, *Homer's Iliade*, Hanovre, 1873, II, p. 137; note au bas de la page.

[2] Hésiode, *Op. et Di.* vers 50 et suivants.

[3] L'inscription est discutée par le professeur Sayce dans son Appendice.

La longue cruche n° 473 est un des vases les plus grossiers que j'aie jamais trouvés à Hissarlik, et cependant il est très certainement fait à la roue. Je signale sa parfaite ressemblance avec les anciens seaux égyptiens, qu'on descendait dans les puits, au moyen d'une corde, pour tirer de l'eau. Cette sorte de vase n'est pas rare ici. Deux faits semblent indiquer que ce vase servait au même usage qu'en Égypte : d'abord le poids considérable de la partie inférieure, destiné à maintenir la verticalité du vase



N°s 464-472. — Fragments de poteries avec décor incisé. 1/2 grandeur, profondeur, de 6 à 9 mètres. Fait sur photographie.

dans l'eau, secondement les sillons intérieurs des poignées qui ne peuvent provenir que du frottement des cordes.

La collection égyptienne du Musée de Turin contient deux vases du même type, mais avec deux anses.

Les n°s 474-476 représentent trois couvercles dont les anses en forme de trépied et surmontées d'un large bouton ont un air fort élégant et ressemblent à des couronnes. Mais le couvercle 477 dont la poignée consiste, pour ainsi dire, en deux demi-cercles est encore plus gracieux ; sa forme ne peut être mieux décrite qu'en la comparant à deux anses posées en croix l'une sur l'autre, et réunies, à leur point d'intersection, par

un très gros clou. Ces deux dispositions sont très fréquentes dans la deuxième cité et dans les trois cités préhistoriques qui lui succèdent, bien que certainement on ne les trouve pas ailleurs, excepté en Étrurie. M. Furtwaengler, du Musée royal de Berlin, a appelé mon attention sur quatre grands vases étrusques du Louvre, trouvés à Céré, qui ont des couvercles semblables; un de ces couvercles a sur la pointe de la couronne quatre pieds, de sorte qu'il a pu être posé à l'envers. La collection étrusque du Louvre possède un cinquième couvercle semblable



N° 173. — Cruche troyenne en terre cuite. Environ 1/5 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 174. — Couvercle de vase avec poignée en forme de couronne. 1/4 grandeur environ; profond., 8 mèt. Fait sur photographie.

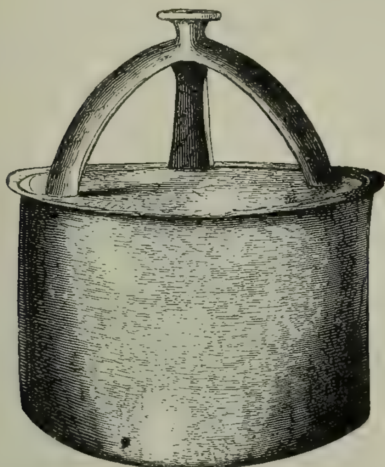


N° 175. — Couvercle de vase avec poignée en forme de couronne. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

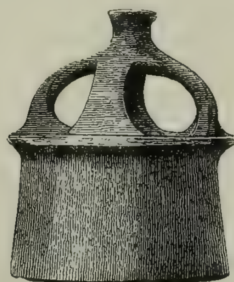
qui est placé séparément. M. Furtwaengler a aussi appelé mon attention sur un couvercle de vase, au Musée royal de Berlin, ayant de même une anse en forme de couronne, plus quatre perforations verticales à l'aide desquelles il était attaché sur l'orifice du vase percé d'autant de trous : il paraît être du VIe siècle avant J.-C. M. Philippe Smith appelle mon attention sur la similitude de ces poignées ou anses troyennes avec la forme des seaux dont on se sert actuellement en Phrygie ; il me cite le passage suivant, page 101 de *Life in Asiatic Turkey*, par le Rev. E. J. Davis; il écrit d'Hiérapolis : « Ici, j'ai vu pour la première fois les vaisseaux de bois dont on se sert pour transporter l'eau ; ils sont faits d'une section de tronc de pin ; l'intérieur est évidé de haut en bas et le fond est clos par une planchette exactement adaptée. Ces

vaisseaux sont très forts et très durables. » A la page suivante, il donne deux gravures, d'après lesquelles ces vaisseaux phrygiens ressembleraient beaucoup aux couvercles troyens en forme de couronne.

Les couvercles de vase avec une simple poignée, comme au nº 478, se



Nº 476. — Couvercle de vase avec poignée en forme de couronne. 1/4 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.



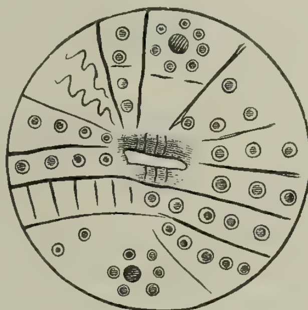
Nº 477. — Couvercle de vase avec poignée en forme de couronne. 1/4 grand.; prof., 8 mètres. Fait sur photogr.

rencontrent quelquefois, mais moins souvent que les formes déjà décrites.

Trois couvercles semblables trouvés dans un tombeau à Pozzo près Chiusi,



Nº 478. — Couvercle de vase avec poignée unique. 1/4 grandeur; profondeur, 10 mètres. Fait sur photographie.



Nº 479. — Couvercle de vase, avec une petite anse, décoré d'une ornementation incisée. 1/3 grandeur. Fait sur dessin.

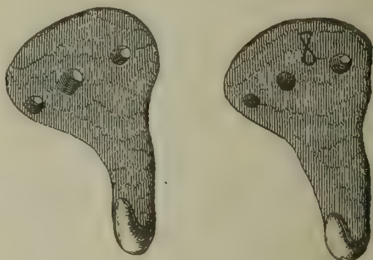
sont conservés au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome. D'autres poignées de vase que j'ai remarquées comme ayant quelque analogie avec celles-ci, ont été trouvées à Szihalom, en Hongrie, et sont exposées, sous les nos 26 et 27, vitrine IX, au Musée national de Buda-Pesth. La seule différence, c'est qu'ici, le couvercle, au lieu de couvrir

le col du vase comme un chapeau, se bornait à fermer l'orifice; « car, me dit le professeur J. Hampel, la partie inférieure du n° 26 est conique, aplatie à son extrémité, et, là, divisée en quatre pivots par une cannelure profonde. La partie inférieure du n° 27 est sphérique ; la face supérieure, légèrement rentrée, porte l'anse. » Donc, comme les couvercles de vases mycéniens [1], ces couvercles de Szihalom étaient maintenus sur l'orifice par leur rebord plat et proéminent, de plus, par leur base pointue ou sphérique qui entrait dans le col du vase comme un bouchon.

Au n° 479 je représente un couvercle de vase avec une petite poignée; il est grossièrement décoré d'incisions représentant des lignes, de petits cercles concentriques et des spirales. Le n° 480 est un couvercle de vase fort curieux ayant deux excroissances, en forme de cornes, vertica-



N° 480. — Couvercle de vase, avec deux excroissances verticalement perforées. 1/1 grandeur; profond., 9 mètres. Fait sur photographie.



N°s 481-482. — Deux crochets de terre cuite avec trois trous. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

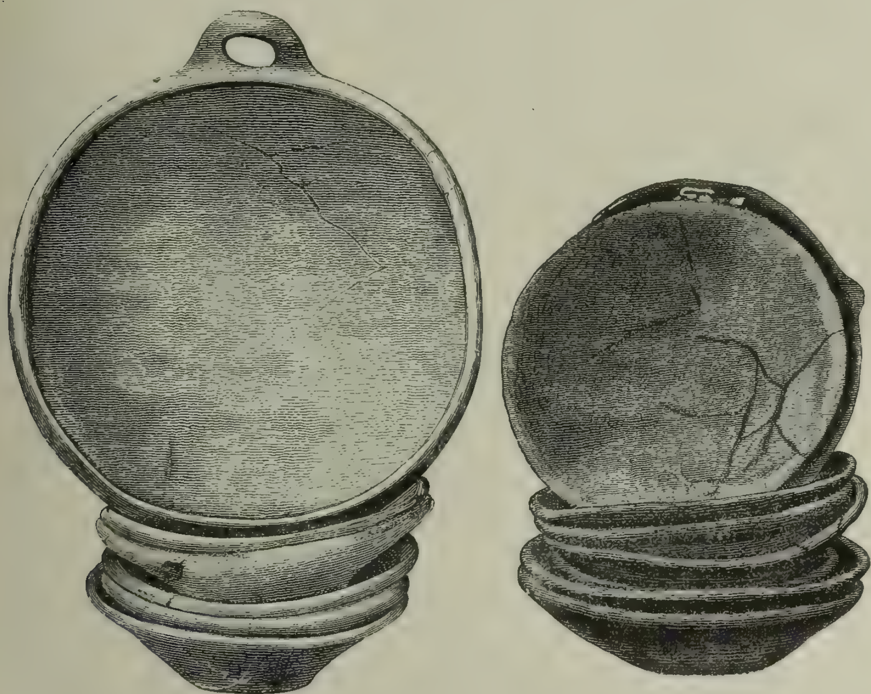
lement perforées. Il appartenait évidemment à un vase ayant de chaque côté une perforation verticale.

Sous les n°s 481-482 nous voyons deux crochets de terre cuite, chacun percés de trois trous qui permettent de les fixer au mur. Bien que légèrement cuits, chacun de ces objets pouvait bien porter 12 kilogrammes, l'argile noire dont ils sont faits étant très dure et très compacte. Ces crochets servaient sans doute à suspendre des vêtements. Je signalerai de plus les plateaux de terre cuite, épais de 0m,013 à 0m,017 qui sont spéciaux à cette seconde cité et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ils sont faits de cette argile mélangée de granit écrasé, qui servait à la fabrication des vases; mais, ayant été plongés à plusieurs reprises dans un bain d'argile très pure avant la cuisson, ils sont parfaitement lisses des deux côtés et ont une couleur rouge foncée luisante. Comme ils sont presque complètement plats et n'ont qu'une courbure très insignifiante, ils étaient, depuis 1871, une véritable énigme pour moi; je ne pouvais pas croire qu'ils fussent des fragments de vases et je croyais

---

[1] Voyez *Mycènes*, p. 339, n°s 373, 374.

plutôt qu'ils étaient des revêtements de murs. Mais, ayant recueilli de plus grands morceaux, mes architectes m'ont prouvé que le bord de tous ces fragments est un peu courbé et que, par conséquent, ce sont les morceaux de plateaux gigantesques, presque plats, *dont le diamètre doit avoir excédé un mètre.* Ces plateaux devaient être employés comme tables et portés sur un pied de bois : ils rendent ainsi témoignage à la propreté et au bon goût du peuple troyen. Vu leur grandeur énorme et leur peu d'épaisseur, il est naturel que tous, sans exception,



Nos 183-188. — Assiettes d'argile grossière, creuses et plates, non lissées, surmontées d'un grand plat fait à la main et poli. 1/5 grandeur; profondeur, de 7m à 8m,10. Fait sur photographie.

Nos 189-196. — Assiettes creuses et plates non lissées, en argile grossière. 1/5 grandeur; profondeur, de 7m à 8m,10. Fait sur photographie.

aient été brisés en mille morceaux dans la grande catastrophe; aussi suis-je très étonné de n'avoir jamais rencontré les morceaux d'un plateau réunis dans un même endroit, de manière à pouvoir le recomposer en partie ou en entier. J'appelle l'attention des visiteurs sur ces terres cuites plates, qui percent partout dans mes tranchées au niveau de la couche de la seconde cité; elles frappent les yeux par leur couleur rouge vif, résultat évident de l'oxyde de fer contenu dans l'argile; elles brillent de tous côtés, à cause des paillettes de mica qui entraient en grande proportion dans la composition de la pâte.

Avec les πίθοι, ces plateaux gigantesques sont évidemment les seules poteries qui aient été parfaitement cuites lors de leur fabrication. Par

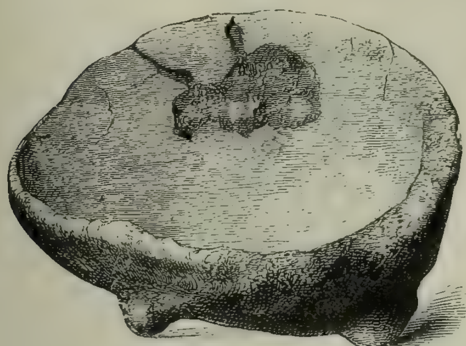
conséquent, il est évident que la cuisson avait pour but d'augmenter la solidité des plateaux. L'opération de la cuisson doit avoir été très facile, car le feu pouvait frapper ces pièces d'argile des deux côtés à la fois.

J'arrive maintenant aux assiettes, qui sont presque toutes faites à la roue, à demi cuites, rugueuses au toucher et très grossières; on trouve aussi beaucoup d'assiettes faites à la main, et celles-ci sont toujours lissées avec soin et bien cuites. Les assiettes faites à la roue ont la couleur jaune de l'argile et sont de petites dimensions; celles fabriquées à la main sont rouges ou brun foncé, et ordinairement de plus grande taille. Les assiettes faites à la roue n'ont jamais d'anses, mais les grandes assiettes faites à la main ont ordinairement une ou deux anses. Les n°s 483-488 représentent cinq assiettes tournées à la roue et sont surmontées d'une autre assiette, celle-ci faite à la main et pourvue d'une anse. Les n^os de 489 à 496 représentent huit autres assiettes faites au tour. Des assiettes faites comme celles-ci, grossières et non lissées, se voient parmi les antiquités assyriennes et cypriotes du British Museum. Le professeur Joseph Hampel nous informe que les fouilles de Magyarad en Hongrie donnent fréquemment des pièces du même genre. La collection égyptienne du Louvre contient deux assiettes semblables. Le professeur Virchow m'écrit que des assiettes, de la même forme mais mal lissées, sont très communes en Allemagne. Aucune des assiettes troyennes faites à la roue ne porte de traces d'usure ou de détérioration. C'est d'autant plus surprenant que, grossières et fragiles comme elles sont, le moindre coup de couteau y eût fait une profonde entaille. Tout comme les Grecs de l'époque homérique, οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον, les Troyens ne se servaient pour manger, ni de conteaux ni de fourchettes, mais seulement de leurs mains; donc ils ne pouvaient guère entailler ces assiettes; cependant elles devraient porter quelques traces d'un long usage. Ces assiettes tournées étaient très abondantes sur les murs *b* et *c*, près de la porte Sud-Ouest (voyez le plan VII). J'ai trouvé, dans un espace de 6 mètres carrés, 13 assiettes entières et 12 autres brisées que je pouvais aisément recomposer. Il est à remarquer que ces assiettes faites à la roue sont très rares dans les débris de la quatrième cité qui contiennent, au contraire, un grand nombre d'assiettes fabriquées à la main.

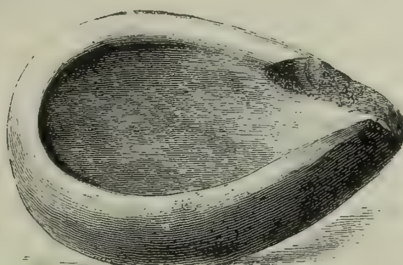
Les jattes à une anse, comme celle que nous voyons en tête des n°s 483-488, sont très fréquentes dans les tombes pré-étrusques, où on les trouve toujours employées comme couvercles des grands vases à une anse.

Le n° 497 représente un creuset de terre cuite à quatre pieds, mais cuit superficiellement. Le célèbre métallurgiste, le Dr John Percy, m'a déclaré que cet objet était un des plus précieux de toute ma collection troyenne à cause des résidus de métal fondu et des paillettes d'or que ce vase contient. Le professeur W. Chandler Roberts, qui l'a

examiné très soigneusement ainsi que le métal qu'il contient, m'a donné la note suivante à ce sujet : « Le vase semble être fait d'une argile mêlée de grains de quartz. Il a probablement servi à quelque opération métallurgique où l'or entrait pour une part, car des paillettes de ce métal sont aisément visibles à la face intérieure du vase dont une partie porte des



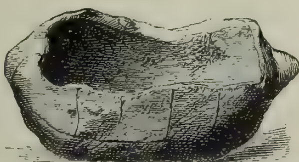
N° 497. — Creuset d'argile, à quatre pieds : des parcelles d'or et d'argent y sont encore attachées. 1/2 grandeur ; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.



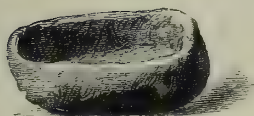
N° 498. — Creuset d'argile. 1/2 grandeur profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

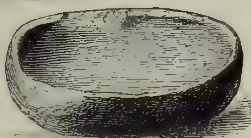
scories vésiculaires et contient un fragment de carbonate de cuivre mêlé de cristaux d'oxyde rouge de cuivre. Il est possible que ce vase, en forme de saucière, ait été rempli de cendres d'os, et ait servi de *têt* pour coupeller de l'or ou de l'argent ; toutefois je n'ai pas reconnu la présence d'au-

N° 499.



N° 500.





N° 501.

N°s 499-501. — Petites coupes en forme de nacelle en argile cuite au soleil. 1/2 grandeur ; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

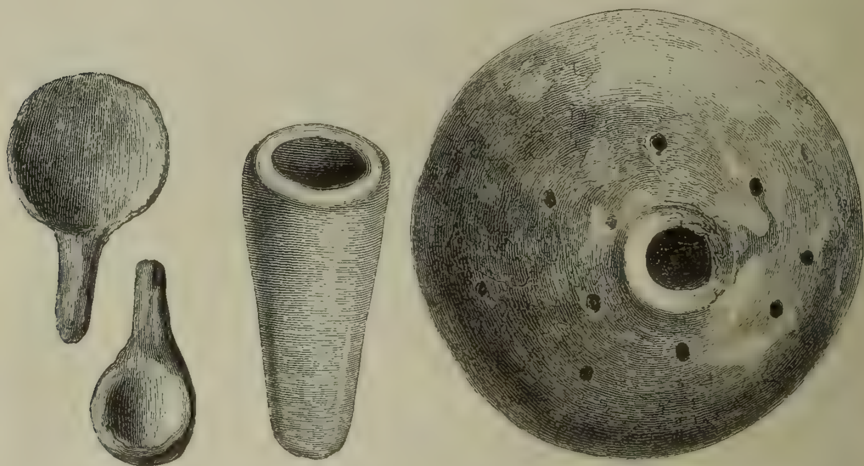
cun composé de plomb, ce qui aurait changé cette hypothèse en certitude.»

Les creusets étaient faits d'argile grossière, mêlée de bouse de vache pour les rendre plus résistants.

Le n° 498 est aussi un creuset en forme de saucière légèrement cuit, mais sans pieds.

Les n°s 499, 500 et 501 sont de petites coupes en forme de nacelles ; l'argile en est à moitié cuite ; selon le Dr Percy et le professeur Roberts,

elles ont servi à des opérations métallurgiques, et particulièrement à l'affinage de l'or ou de l'argent. De nos jours, pour accomplir cette opération, on ajoute au métal précieux quatre fois son poids de plomb, et on laisse les deux métaux sur le feu jusqu'à complète évaporation du plomb. On ne peut guère douter que, de tout temps et même dans la haute antiquité, le procédé n'ait été à peu près semblable. J'appellerai l'attention du lecteur sur la forme du vase n° 499 dont mes fouilles ont fourni deux exemplaires. Ne semble-t-il pas être la copie d'un vaisseau ancien, dont les rames seraient indiquées de chaque côté par quatre traits verticaux incisés? Un vaisseau assez pareil à celui-ci a été trouvé à la station de Locras,



Nos 502-503. — Cuillères de terre cuite. 1/2 grandeur; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur photographie.

N° 504. — Entonnoir de micaschiste. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

N° 505. — Grand entonnoir demi-sphérique, en terre cuite, avec trous comme une crible. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

dans le lac de Bienne[1]. Des bols comme les nos 499, 500, 501 se trouvent aussi dans les terramare de l'Émilie; le Musée de Parme en contient un; le Musée de Reggio en a trois, et le Musée de Corneto (Tarquinii) en possède autant. Un bol semblable se trouve aussi parmi les antiquités découvertes dans la fameuse Grotta del Diavolo qu'on attribue à la première période du renne[2]

Les petites cuillères en terre cuite nos 502 et 503, étant peu cuites, devaient être à l'usage des métallurgistes troyens. De semblables objets sont très rares à Hissarlik, ainsi qu'ailleurs. Une cuillère semblable est au Musée de Reggio, une autre à celui de Parme; une cuillère brisée, de forme semblable, a été trouvée dans la station de l'Age de pierre

[1] Victor Gross, *Les dernières trouvailles dans les Habitations lacustres du Lac de Bienne*. Porrentruy, 1879, Pl. II, n° 11.

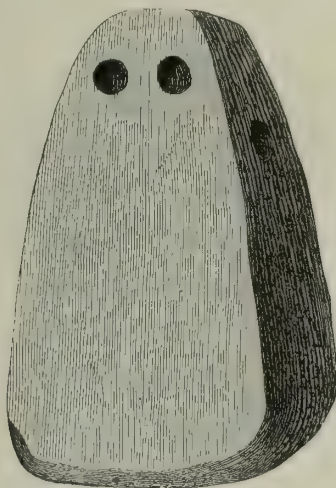
[2] Avv. Ulderigo Botti, *Grotta del Diavolo*. Bologne, 1871, Pl. IV, fig. 10 et p. 36.

d'Inzighofen[1]; trois autres échantillons semblables, à Dozmat dans le comté de Vas, et à Tisza Ugh dans le comté de Heves, en Hongrie[2]. Une cuillère de terre cuite brisée, trouvée à Szihalom, est exposée, sous le n° 38, dans la vitrine n° IX, au Musée national de Buda-Pesth. Deux autres cuillères de même genre ont été trouvées dans les habitations lacustres de l'Age de pierre, à la station d'Auvernier dans le lac de Neufchâtel[3], et à la station de Gérofin dans le lac de Bienne[4]. Le professeur Virchow m'informe que l'on trouve de temps en temps des cuillères d'argile dans les anciennes tombes de la Prusse orientale.

Le n° 504 représente, en demi-grandeur, un entonnoir de micaschiste.



N° 506. — Grand entonnoir demi-sphérique, avec trous comme un crible. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 507. — Morceau de terre cuite, avec deux trous peu profonds comme des yeux et un trou perforant de part en part. 1/2 grandeur; profond., 8 mèt. Fait sur dessin.

Des entonnoirs de même forme, mais en terre cuite, sont nombreux dans les quatre cités supérieures préhistoriques d'Hissarlik, tandis que celui qui est sous nos yeux est le seul entonnoir de pierre que j'aie jamais trouvé; cinq entonnoirs semblables en terre cuite ont été trouvés dans les terramare de l'Émilie, dont quatre sont au Musée de Parme et un au Musée préhistorique du Collegio Romano de Rome. Je présume que ces entonnoirs servaient en métallurgie. Le professeur Sayce observe qu'un entonnoir semblable, marqué de caractères cypriotes, a été trouvé par feu Georges Smith sous l'aire du palais d'Assurbanipal à Kouyunjik, et

---

[1] Ludwig Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*. Mainz, 1860, Pl. XXVI, n° 1.

[2] Jos. Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Pl. XIII, n°s 18, 20, 22.

[3] Victor Gross, *Deux Stations lacustres, Mœringen et Auvernier*. Neuveville, 1878, Pl. XII, 4.

[4] Idem. *Les dernières trouvailles dans les Habitations lacustres du Lac de Bienne*. Porrentruy, 1879, Pl. II, n° 12.

il suppose que cet entonnoir servait de mesure. J'ai trouvé dans la cinquième des cités préhistoriques d'Hissarlik deux entonnoirs de terre cuite semblables aux précédents et marqués du caractère ⊞. Ils sont représentés dans le IXe chapitre.

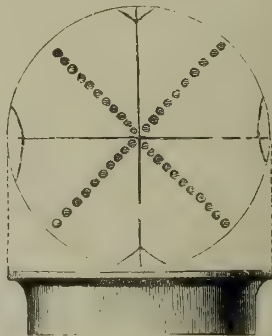
Le n° 505 et le n° 506 sont de grands entonnoirs de terre cuite jaune foncé, bien lissés et luisants, de forme hémisphérique et troués en manière de crible.

Le n° 507 est un gros morceau de terre cuite perforé sur le côté de part en part. On voit sur le devant deux cavités peu profondes, en forme d'yeux. Cet objet peut avoir servi comme poids pour un métier de tisserand ou pour un filet de pêche.

Le n° 508 est un objet en terre légèrement cuite, en forme de gobelet,



N° 508.— Brasier d'argile légèrement cuite en forme de gobelet, avec des trous comme un crible. 1/2 grandeur : profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.



N° 509. — Soucoupe de vase à fleur avec décor incisé. 1/6 grandeur : profondeur. 8 mètres. Fait sur dessin.

et percé de trous comme un crible ; ce ne peut être qu'un brasier. Deux vases semblables, que le professeur Virchow tient pour des brasiers, sont dans sa collection d'antiquités de Zaborowo, à Posen. Des brasiers semblables sont conservés au Märkisches Museum à Berlin.

Le n° 509 est une très jolie pièce rouge luisant en forme de soucoupe de pot à fleur. Son fond plat est orné de décors linéaires et de points formant une croix. La gravure représente le profil de ce morceau curieux dont le décor est donné séparément au-dessus. Ce décor n'a son pareil que sur un vase trouvé près de Guben en Lusace et représenté au n° 5 de la planche XVII du *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie,* 21 juin 1877.

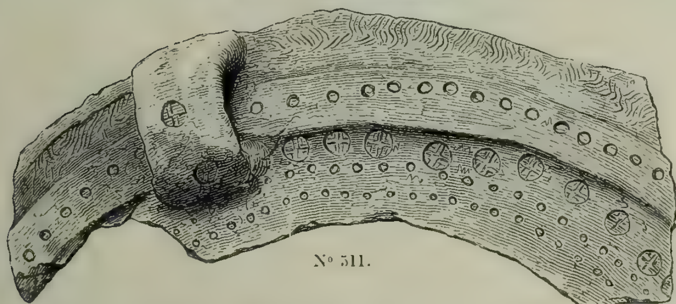
Les nos 510 et 511 sont les fragments d'un très grand vase rouge, décoré de larges bandes remplies de traits de fantaisie alternant avec des rangées de petites ou grandes empreintes, représentant des croix en relief. Les anses elles-mêmes portent des empreintes semblables. Ces fragments ont été évidemment exposés à une chaleur intense dans le

cours de l'incendie, car ils sont parfaitement cuits. Le professeur Sayce me fait remarquer que « les cercles, avec croix à l'intérieur, ressemblent à la rosace babylonienne, décor favori des Babyloniens ou Hittites ». Le professeur Virchow m'informe qu'il a remarqué un décor semblable sur des vases de terre cuite trouvés à Bologne.

Le n° 512 représente un fragment de couvercle de vase gris portant incisé, au trait, une figure de cerf et celle d'un autre animal, probablement une seiche ; mais le professeur Virchow croit y voir une tortue. Ce

N° 510.





N° 511.

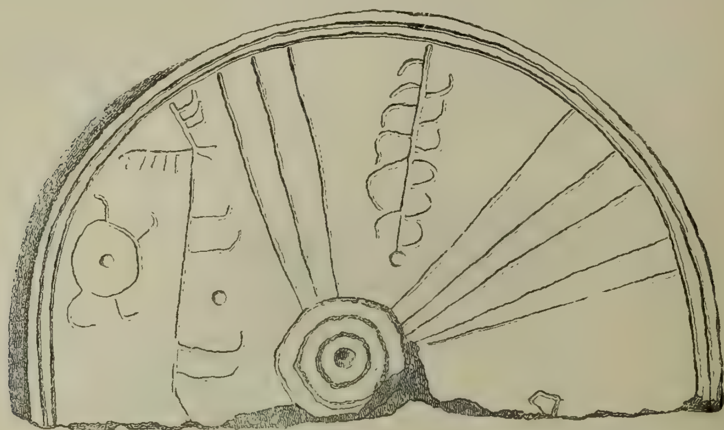
Nos 510-511. — Fragments d'un grand vase rouge, avec décor imprimé. 1/5 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

couvercle porte aussi un dessin ressemblant à une plante. De semblables ornements sont très communément incisés sur les fusaïoles troyennes[1]. Le n° 514 représente une toupie de terre cuite ; le n° 513, un grelot de terre noire, orné de lignes incisées et perforé dans le haut pour être suspendu ; ce grelot, qui contient de petits morceaux de métal, servait sans doute de jouet. Le n° 515 est un grelot avec morceaux de métal à l'intérieur ; il figure une femme tenant ses mains croisées sur la poitrine ; la tête manque ; le collier est indiqué par trois traits horizontaux, et les pendeloques, par six traits verticaux. Bien que cet objet ait été trouvé à la

[1] Voyez nos 1867, 1879, 1880, 1881, 1882, 1885, 1886, 1951 et 2000.

profondeur de 6 mètres, il appartient certainement à la deuxième cité, cité brûlée, d'abord par son caractère, puis parce qu'il porte les marques de l'incendie auquel il a été exposé.

Un hochet de terre cuite de forme ovoïde, contenant de petits cailloux

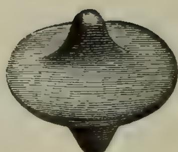


N° 512. — Couvercle de vase en terre cuite, avec décor incisé représentant un arbre, un cerf, et probablement une seiche. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

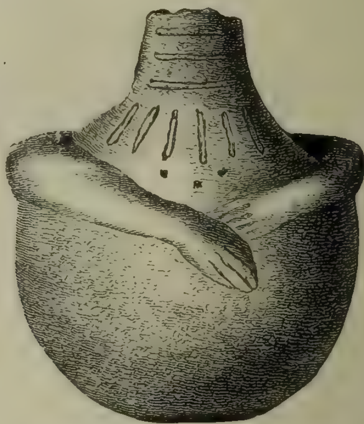
qui sonnent lorsqu'on agite l'objet, a été trouvé par le Dr Victor Gross dans les habitations lacustres de la station de Corcelettes, lac de Neuf-



N° 513. — Grelot de terre cuite. 1/2 grandeur; profond., 7 mèt. Fait sur dessin.



N° 514. — Toupie de terre cuite. 1/2 grandeur; profond., 7 m. Fait sur dessin.



N° 515. — Boite-grelot de terre cuite, en forme de femme; la tête manque. 2/3 grandeur; profondeur, 6 mètres. Fait sur dessin.

châtel. Deux hochets du même genre ont été trouvés par M. de Fellenberg au milieu des palafittes de la station de Mœringen[1].

Les nos 516 et 517 représentent des semelles de brosses faites en une

---

[1] Victor Gross, *Station de Corcelettes*. Neuveville, 1882, p. 10, Pl. I, 6.

argile jaune, compacte et très pure, ayant un trou pour suspension; quant aux nombreux petits trous qui se voient dans la partie inférieure du n° 516, et qui existent aussi au n° 517, ils servaient à fixer les poils ou la matière quelconque dont la brosse était faite. Le professeur Landerer, qui a examiné ces semelles de brosses, m'écrit à ce sujet la note suivante : « J'ai réussi à extraire de trois des petits trous quelques restes, qui, mis dans une cuillère de platine et brûlés, ont dégagé l'odeur, non d'une substance animale, mais d'une substance végétale. Je crois donc que des tiges de plantes — de celles dont on fait des cure-dents, par exemple le fenouil, — étaient insérées dans les trous et constituaient la brosse proprement dite. En outre, les trous sont trop grands pour des soies ou des poils, à moins que plusieurs ne fussent fixés ensemble [1]. »

Il est à remarquer que ces semelles de brosses en argile ne sont que



N° 516. N° 517. N° 518. N° 519.

N° 516. — Poignée de brosse troyenne en terre cuite avec trous dans lesquels on fixait les soies. 1/2 grandeur: profondeur, 10 mètres. — N°s 517-519. — Semelle de brosse en argile séchée. Objet de terre cuite et anneau de nacre de perle. 1/3 grandeur: profondeur, 8^m à 9^m,60. Le n° 516 est fait sur dessin: les n°s 517 à 519 sur photographie.

séchées au soleil, qu'aucune n'a subi de cuisson, et que, si quelques-unes semblent calcinées, c'est l'effet de l'incendie. J'ajouterai que ces brosses d'argile ne sont pas rares dans la deuxième cité, — cité brûlée, — mais qu'on ne les trouve jamais dans les autres cités préhistoriques.

Le n° 518 est un objet d'argile à peine cuit qui, probablement, servait à enrouler du fil. Le n° 519 est un anneau de nacre de perle.

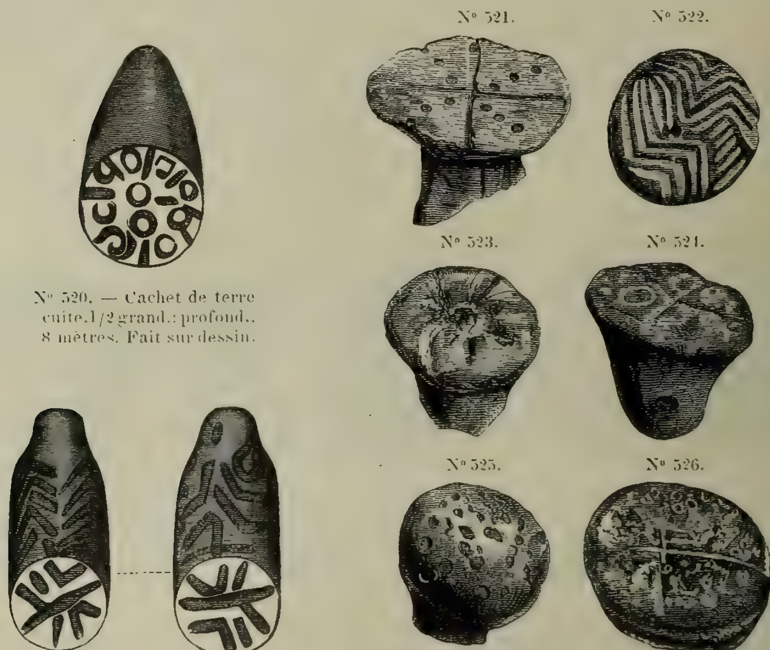
Les n°s 520-527 sont huit cachets d'argile très imparfaitement cuits. Le cachet n° 520 est percé dans sa partie supérieure. Les signes incisés sur ce cachet sont très curieux et ressemblent à des caractères d'écriture. Le professeur Sayce m'écrit : « Les signes représentent tous le même symbole, symbole identique pour la forme avec un caractère que l'on rencontre dans les inscriptions hittites et cypriotes; dans ces dernières il a la valeur de *ne* et il peut être l'origine du *svastika* troyen. » Sur le cachet n° 521 nous voyons deux croix, l'une linéaire, l'autre faite avec

---

[1] Ceci n'est pas une objection, attendu que, dans les brosses, le trou porte toujours une touffe de poils.

des points. Sur le n° 522, quelques lignes en zigzags et quelques traits droits; le n° 523, porte des croix incisées. Au n° 524 nous voyons un 卐 avec ses bras contournés en spirales. Au n° 525, rien que des points; et au n° 526, une croix incisée, plus des points. Mon ami, M. Panagiotes Eustratiades, ci-devant directeur général des Antiquités en Grèce, me fait remarquer que le n° 521 ne peut pas être un cachet, que ce serait plutôt le bouton ou la poignée d'un couvercle de vase.

Le plus curieux de tous ces cachets de terre cuite, c'est le n° 527 qui



N° 520. — Cachet de terre cuite. 1/2 grand.: profond., 8 mètres. Fait sur dessin.

N° 527. — Cachet de terre cuite gravé. 1/3 grandeur: profondeur, 7 mèt. Fait sur dessin.

Nos 521-526. — Six cachets de terre cuite. 7/8 grandeur: profondeur, 8m à 10m.60. Fait sur photographie.

est troué dans le haut pour être suspendu. Son manche a sur deux côtés un décor incisé en arête de hareng, et sur le troisième, — à droite du lecteur, — une inscription gravée, dans laquelle, comme le dit le professeur Sayce, « on peut reconnaître aisément des caractères qui se trouvent dans l'alphabet cypriote. Le caractère cypriote représentant le *e* est gravé sur le coin du cachet, dans une forme plus ancienne qu'aucune de celles trouvées à Chypre même. » Les deux inscriptions, celle du manche et celle du cachet proprement dit, sont discutées par le professeur Sayce dans son Appendice aux inscriptions troyennes[1]. Les cachets de terre cuite trouvés à Pilin, en Hongrie[2], offrent l'analogie la plus frap-

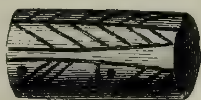
---

[1] Voy. l'Appendice du prof. Sayce où le sceau est reproduit par un meilleur dessin.

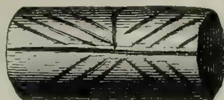
[2] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*. Pl. XIII, nos 4-9.

pante avec ces cachets troyens ; on y trouve de même des cercles, des étoiles, des croix, des rhombes et d'autres figures. Les n°s 528 et 529 sont les deux côtés d'un cylindre de terre cuite, perforé et décoré de lignes dont quelques-unes représentent un arbre.

Les n°s 530 et 531 sont les deux côtés d'un cylindre de feldspath beu, dont la gravure représente d'un côté, d'une double fleur surmontée d'un

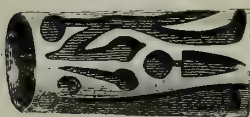


N° 528.

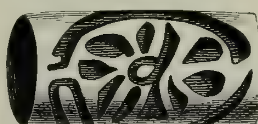


N° 529.

N°s 528-529. — Cylindre de terre cuite avec un décor incisé, provenant de l'étage de la cité brûlée. 1/2 grandeur Fait sur dessin.



N° 530.

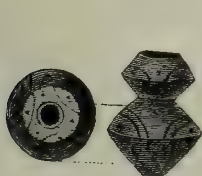


N° 531.

N°s 530-531.— Cylindre gravé de feldspath. Grandeur réelle : profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

demi-carreau ou tête de flèche, et de l'autre des signes (peut-être le nom du possesseur) dans un cartouche[1].

Un des plus curieux objets que j'aie jamais trouvés dans mes fouilles,



N° 532.



N° 533.

N°s 532-533. — Fusaïoles doubles, jaune foncé luisant. 1/2 grandeur. Fait sur dessin.

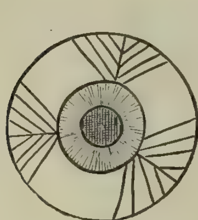
c'est une quenouille longue de 0^m,28, autour de laquelle est tourné en long une grande quantité de fil de laine, noir comme le charbon, évidemment parce qu'il a été calciné. Selon le Dr Moss, le bois de la quenouille était la tige d'un arbre très jeune.

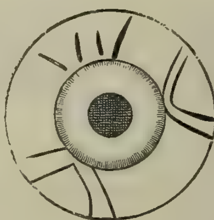
Sous les n°s 532, 533 et 535 je représente deux doubles fusaïoles en forme de toupies qui sont faites d'une argile jaune foncé très fine et très bien polie. Le n° 532 est décoré par dessus et par dessous, le n° 533, par-

---

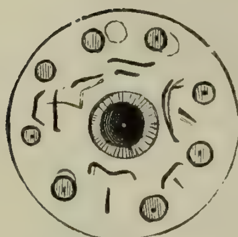
[1] Le prof. Sayce donne une représentation plus exacte de ces signes dans son Appendice.

dessus seulement, de traits incisés, qui représentent peut-être des fleurs. Les fusaïoles doubles ne sont pas communes, c'est à peine si j'en ai recueilli une quarantaine. Les nos 534-541 représentent le décor de sept fusaïoles de terre cuite. Les petites figures qui se trouvent en si grand nombre sur le n° 539 et qui ressemblent à des visages, sont très curieuses. Des 26 fusaïoles trouvées ensemble devant le temple A, je repré-


N° 534.


N° 535.


N° 536.


N° 537.


N° 538.


N° 539


N° 540.

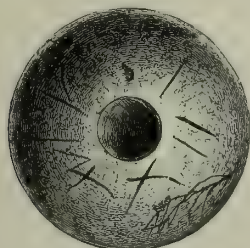

N° 541.

Nos 534-541. — Sept fusaïoles de terre cuite avec décor incisé. Grandeur réelle : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

sente ici les quatre plus curieuses sous les nos 542-545. Elles sont ornées de raies qui pourraient bien être des caractères d'écriture. La seule chose que nous reconnaissions, c'est une branche au côté gauche de la fusaïole n° 542. Le dessin dans la partie supérieure du n° 544 représente probablement un oiseau, car on y voit deux pieds et un long bec.

Les différentes formes de fusaïoles propres à cette deuxième cité — cité brûlée — sont reproduites dans les planches lithographiées à la fin du volume, sous les nos 1806, 1807, 1808, 1810, 1812, 1815. Toutes ces formes se répètent fréquemment, sauf celle du n° 1806, qui est rare et toujours sans ornement; la moitié environ de toutes ces fusaïoles ont des dessins

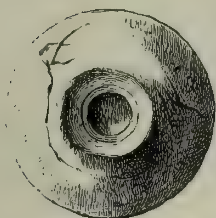
incisés dont je donne les principaux modèles dans les planches. La profondeur à laquelle chaque fusaïole a été trouvée est indiquée en mètres, de sorte que l'on peut distinguer de suite celles qui, provenant de 7 à 12 mètres inclusivement, appartiennent à la cité brûlée. Parmi les modèles les plus communs, je citerai les nos 1817 et 1818, représentant des croix avec un grand point dans chaque bras, et le n° 1820 qui représente aussi une croix. Le dessin du n° 1822 se voit rarement, comme aussi celui du n° 1825; celui du 1824 est commun. Ce dernier, qui représente le soleil avec ses rayons, trouve souvent ses analogues dans les pétroglyphes, par exemple, dans ceux de la grotte de Dowth en Irlande. (Voy. Richard



N° 512.



N° 513.



N° 514.



N° 515.

Nos 512-515. — Quatre fusaïoles de terre cuite avec des signes incisés qui pourraient être des caractères d'écriture. 2/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.

Andrée, *Ethnographische Parallelen und Vergleiche*, p. 270, Pl. II, 9.) Il n'y a qu'un exemple du double *svastika* et des signes inexplicables du n° 1826. J'appelle toutefois l'attention sur la similitude de la figure supérieure avec celle que nous retrouvons au n° 1883, mais placée différemment, et qui représente un homme avec les bras levés. Les dessins du n° 1827 sont très fréquents sur les fusaïoles. Ceux des nos 1830, 1831, 1832, 1834 et 1836 sont en unique exemplaire. Le n° 1833 est un modèle très fréquemment répété et dont l'idée première est peut-être la roue en mouvement. Les types des nos 1840, 1841 et 1848 sont communs, particulièrement le dernier, qui se rencontre plusieurs centaines de fois dans la deuxième cité aussi bien que dans les cités suivantes. Les nos 1842 et 1843 sont uniques; le n° 1844 se rencontre de temps en temps. Les nos 1846 et 1853 sont uniques, tandis que les modèles avec le 卍 des nos 1851, 1855 et 1859 sont très communs. Le modèle n° 1856 se trouve souvent, mais celui des nos 1857 et 1860 est unique; le dernier

semble porter des caractères d'écriture. Dans le modèle n° 1862, nous voyons encore le signe 卐 cinq fois répété ; seulement ici ses branches sont courbées, et le centre de cette curieuse croix est occupé par un cercle avec un point. Ce modèle n'est pas rare. Nous voyons encore le 卍 avec ses branches en spirale au n° 1868 ; ce modèle n'est pas très rare. Les signes du n° 1869 qui ressemblent à des caractères écrits, aussi bien que ceux du n° 1870, sont uniques. Le modèle n° 1872, où nous voyons le 卍 en conjonction avec des autels brûlants, se rencontre plusieurs fois, et une fois seulement les dessins des n°s 1873, 1874, 1875, 1876 et 1878 ; sur tous ces objets, nous voyons le 卍 ou le 卐 réunis à d'autres signes. Le dessin du n° 1877 qui représente quatre animaux, probablement des lièvres, se rencontre souvent.

Sur le n° 1881 nous voyons une grossière représentation au trait de trois quadrupèdes encornés, des cerfs probablement selon l'intention de l'artiste. Ce sont trois cerfs aussi que représente le curieux dessin n° 1883, bien que deux d'entre eux n'aient que trois jambes. Des représentations de cerfs ou d'autres animaux sont aussi grossièrement tracées sur quelques-unes des urnes à figure humaine, dites *Gesichtsurnen* de la province de Pomérellie, conservées pour la plupart au Musée de Dantzig ; d'autres sont au Musée royal à Berlin. Mais ces cerfs trouvent leurs analogues les plus curieux parmi les pétroglyphes du Vadi Mocatteb (vallée écrite) dans la péninsule du Sinaï[1].

La figure d'homme aux bras levés que nous voyons sur la fusaïole n° 1883 est en parfait rapport avec les cerfs si grossièrement tracés à côté ; on voit aussi au n° 1884 des cerfs dessinés au trait, mais avec quatre jambes. Les fusaïoles décorées de ces animaux sont assez communes. Le dessin d'animaux le plus élémentaire qu'on puisse imaginer est sur la fusaïole n° 1885 ; l'un des animaux n'y a que trois jambes ; un autre n'a qu'une corne. Nous voyons encore trois quadrupèdes un peu mieux faits au n° 1886 : un d'eux a une tête d'oiseau reconnaissable ; un autre semble avoir des cornes.

Les dessins des fusaïoles n°s 1887, 1888, 1890 et 1891 se rencontrent fréquemment. Le modèle n° 1892 est unique ; ceux des n°s 1893 et 1896 sont très communs. Au n° 1894 le graveur primitif a sans doute voulu faire quatre *svastikas,* mais il en a manqué un. Le n° 1897 offre un curieux dessin avec ses triangles et ses 15 lignes en zigzags ; j'en dirai autant des n°s 1898, 1899, 1900, 1901, 1903, 1904 dont le décor ressemble à une plante ; un décor semblable est gravé sur des dalles de grès silurien inférieur dans l'intérieur du sépulcre de Ollam Fodhla, le fameux monarque et législateur de l'Irlande[2] ; nous y retrouvons

---

[1] Voyez Richard Andrée, *Ethnographische Parallelen und Vergleiche*, p. 260, Pl. II ; p. 278, Pl. III, fig. 14, 15 ; p. 284, Pl. 31, a, b, c.

[2] *Discovery of the Tomb of Ollam Fodhla*, par E.-A. Conwell. Dublin, 1873.

l'ornement du champ inférieur et supérieur du n° 1907 et celui du champ supérieur du n° 1908. Les fusaïoles sont rarement décorées de plus d'un côté ; mais le n° 1902 porte par-dessus une sorte de fleur incisée, et par-dessous des croissants également incisés. Le n° 1909 porte dans son champ supérieur un autel avec flammes; nous voyons encore quatre autels semblables au n° 1914, six au n° 1913, cinq au n° 1915, trois au n° 1916. Au n° 1912 nous voyons encore, répété cinq fois, ce curieux caractère d'écriture que l'orientaliste, feu Martin Haug, de Munich, a lu *si*. Le n° 1919 est décoré partout de lignes en zigzags; il a aussi un 卍 et un 卐. Le dessin des n°s 1918, 1919, 1920, 1921, 1922 est en unique exemplaire. Au n° 1921, nous voyons encore des lignes ondulées, de même au n° 1923; ce dessin et celui du n° 1925 se rencontrent plusieurs fois, ainsi que celui du n° 1924, où nous voyons un autel avec flammes. Le n° 1926 est décoré de lignes en zigzags et de croix. Les dessins des n°s 1927 et 1932 sont très fréquents. Ceux des n°s 1930 et 1933 se rencontrent plusieurs fois; Les n°s 1934, 1935, 1936 et 1938 sont uniques. Sur la dernière de ces fusaïoles nous voyons encore le caractère *si* du professeur Haug. Je signale au lecteur le beau décor du n° 1940 qui se présente plusieurs fois, et aussi celui du n° 1945 qui est unique. Les n°s 1941, 1943 et 1944 ne sont pas rares. Le modèle n° 1942 ne s'est trouvé qu'une fois. Le décor du n° 1946 est très curieux, il consiste en un autel brûlant, un 卐, un soleil, quatre points et des traits. Ce modèle, ainsi que celui du n° 1948 et celui du n° 1947, où nous voyons deux 卐 et un 卍, sont en unique exemplaire. Les signes sur le n° 1949, dans lequel nous voyons encore une ligne en zigzags, probablement le symbole de l'éclair et un 卍, se présentent plusieurs fois; les dessins du n° 1950 sont communs. Il n'y a qu'un seul exemplaire des dessins des n°s 1956 et 1959 qui sont en forme de disque et de celui du n° 1957. Le n° 1958 n'offre rien de rare, ainsi que le n° 1964 dans lequel nous voyons trois fleurs, mais je n'en dirai pas autant du dessin de l'autre face. Les n°s 1961, 1962 et 1963 sont des modèles uniques. Les dessins des n°s 1966, 1968, 1969 et 1971 ne se rencontrent qu'une seule fois; celui du n° 1968 est très remarquable, car il montre, en une sorte de monogramme, cinq oiseaux avec des cous et des becs très longs. On ne peut guère douter que l'artiste primitif n'ait prétendu représenter des cigognes, qui devaient être aussi nombreuses dans ce pays, à l'époque troyenne, qu'elles le sont aujourd'hui.

Mais la figure que nous voyons au n° 1971 est encore plus intéressante, car en la comparant avec celles du n° 1826 et du n° 1883, qui ne peuvent être que des monogrammes de la figure humaine, nous acquérons la certitude que celle-ci représente de même un homme les bras levés, et que les deux traits obliques indiquent les pieds. Quelque grossières et même affreuses que soient ces représentations de notre espèce, elles ont le plus grand intérêt à titre de premiers essais d'un art qui devait

aboutir aux chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Nous avons vu que les Troyens pouvaient modeler en argile d'assez bonnes figures d'hommes et d'animaux (voy. les nos 197, 198, 233 et les nos 239-246), pourquoi donc leur pointe traçait-elle sur les fusaïoles des images plus barbares que les plus mauvais dessins des sauvages de l'Afrique? Y a-t-il une analogie quelconque entre ces œuvres monstrueuses et celles que savait exécuter d'ailleurs l'ouvrier troyen, comme, par exemple, des poteries aux formes gracieuses, ou bien des ornements d'or travaillés avec habileté et avec goût et attestant une école d'artistes formée depuis plus d'un siècle? Pouvons-nous supposer que les unes et les autres fussent à la même époque l'œuvre du même peuple? et ne devrons-nous pas supposer plutôt que les dessins des fusaïoles étaient des figures conventionnelles tracées sur des offrandes votives à la déesse tutélaire, figures consacrées par une tradition séculaire? Cette hypothèse semble confirmée par les figures elles-mêmes qui sont toutes également monstrueuses, tandis que, si cette explication était fausse, il y aurait des différences dans le degré de laideur de ces figures. Mais, de même que les habitants des quatre cités préhistoriques supérieures s'attachaient avec un zèle pieux à modeler des têtes de chouette conformes à un type fixe et traditionnel, de même s'attachaient-ils, avec un égal zèle, à tracer sur les ex-voto destinés à leur déesse protectrice un type consacré d'animaux hideux et de monstres humains. Telle est, à ce qu'il me semble, la seule manière d'expliquer les petits monuments que nous avons sous les yeux et auxquels nous ne connaissons rien d'analogue. En effet, les hommes représentés sur les pétroglyphes, en Amérique et en Afrique, sont de véritables chefs-d'œuvre comparés à ceux que nous trouvons incisés sur les fusaïoles troyennes [1].

La fusaïole n° 1970 a été trouvée à une profondeur de 12 mètres, et provient très probablement de la seconde cité; mais son dessin se retrouve aussi sur des fusaïoles de la troisième et de la quatrième cité. Les dessins nos 1974 et 1975 ne se rencontrent qu'une fois; j'appelle l'attention sur le signe curieux de cette dernière fusaïole qui pourrait bien être un caractère d'écriture. Nous en voyons encore un, le *si* de Haug, sur le n° 1976.

Les deux dessins du n° 1977, aussi bien que celui du n° 1978, qui représente une fleur, sont très communs; je dirai la même chose des nos 1979 et 1981. Le dessin du n°1980, avec lignes en zigzags, se rencontre plusieurs fois. Sur le n° 1982, nous voyons encore trois *svastikas*. Le n° 1985 nous offre un des modèles les plus répétés. Sous le n° 1986 est une balle de terre cuite avec un cercle à chaque pôle et une zone

---

[1] Voyez A. von Humboldt, *Ansichten der Natur*, I, 238, 241, 244; et A. von Humboldt et Bonpland, *Reise in den Equinoctialen Gegenden*, III, p. 408; Richard Andrée, *Ethnographische Parallelen und Vergleiche*, p. 278, Pl. III, 15, 16, 19; Pl. IV, 27; Pl. V, 43-52.

à l'équateur où deux entailles rondes sont jointes par une ligne courbe; toute la balle est, en outre, ornée de points. Les balles semblables, mais sans entailles et sans lignes courbes, sont très communes. Dans le dessin du n° 1987, nous voyons, outre les lignes courbes, un 卐 avec des bras infléchis et rayonnants hors d'un cercle qui occupe le centre de la figure. L'ornement de la fusaïole n° 1989 est semblable, sauf que les bras du 卐 sont droits. Ce type est commun. Le dessin du n° 1988, à savoir : deux *svastikas,* trois lignes courbes et trois rangs de points, ne se rencontre, tel qu'il est là, qu'une seule fois. De même pour le dessin de la fusaïole n° 1992, où nous voyons quantité de spirales et 13 groupes de trois traits séparés par une ligne faite de cinq points. Les signes que nous voyons sur la fusaïole n° 1994 sont très remarquables; quelques-uns pourraient bien être des caractères d'écriture; mais si nous regardons cette fusaïole en tournant un peu à gauche la page où elle est représentée, nous reconnaîtrons le monogramme de la figure humaine avec les bras levés et les pieds tournés à droite et à gauche; cette représentation de notre espèce a même été beaucoup mieux réussie que les trois exemples déjà décrits, car la figure est faite plus symétriquement. Sur la fusaïole n° 1996 il y a des caractères d'écriture qui seront expliqués dans l'Appendice consacré aux inscriptions troyennes. Le dessin que nous voyons sur la fusaïole n° 1995 est très commun.

La plus remarquable de toutes les balles de terre cuite est sans aucun doute le n° 1997, que j'ai déjà décrit. Nous y voyons, au côté *b,* deux grands yeux de chouette avec leurs sourcils distinctement incisés comme sur beaucoup d'idoles et sur quelques-uns des vases-chouette. Le bec est indiqué par un trait qui part entre les yeux et descend verticalement; à gauche de la face de chouette, nous voyons (en *a*) une roue à six rayons; à droite (en *c*) un grand cercle avec un petit cercle inscrit, et par-dessous un petit cercle encore; sur le dos, quantité de traits verticaux indiquant des cheveux de femme. Ces cheveux ne sont pas représentés dans la gravure. Tout le reste peut se voir en *a, b, c,* comme dans le dessin détaillé au dessous, n° 1998.

Très curieuse aussi est la balle de terre cuite n° 1999, divisée, par des lignes incisées, en huit compartiments développés sous le n° 2000, et dans l'un desquels nous voyons un 卐, dans un autre un arbre, et dans tous des groupes de points. Le professeur Sayce me dit que ce dernier dessin, à en juger par analogie avec les cylindres babyloniens, représenterait les planètes ou les étoiles.

Les fusaïoles sont toutes perforées et quoiqu'elles soient faites d'une argile commune mêlée de mica écrasé, de quartz et de silice, cependant, comme elles ont été bien polies et plongées avant cuisson et à diverses reprises dans un bain d'argile fine, elles sont généralement luisantes et de couleur rouge, grise, jaune ou noire. Toutes celles de la deuxième cité, qui ont subi la chaleur intense de l'incendie, sont entièrement cuites et

reconnaissables à leur couleur; on trouve aussi dans les autres cités préhistoriques des fusaïoles bien cuites, fait tout naturel puisque, en raison de leur peu de volume, le feu pouvait les saisir de tous côtés. Cependant, les fusaïoles des autres cités préhistoriques sont, en général, à demi cuites comme les vases. L'argile de celles qui sont bien cuites et noires est si dure que tout le monde la prend pour de la pierre.

Ceci s'applique également aux balles. Ordinairement, le décor a été incisé, avant la première cuisson, avec un instrument tranchant ou pointu d'os, de bois ou de silex, et les traits ont été remplis avec de la craie blanche de manière à frapper les yeux. Sur beaucoup de fusaïoles et de balles, cette craie blanche a disparu, mais, comme nous la voyons encore sur des centaines d'autres, nous pouvons supposer, avec toute probabilité, que toutes étaient traitées de la même manière. Nous rencontrons souvent des fusaïoles couvertes d'égratignures qui ne peuvent avoir été faites qu'après cuisson.

Sur beaucoup de ces pièces le décor incisé est d'une finesse et d'une symétrie remarquables, comme, par exemple, aux n°s 1825, 1895, 1902, 1921, 1940, 1945; mais le plus souvent il est aussi grossier que s'il était le premier essai du premier artiste.

Les dessins de toutes les fusaïoles et balles que nous présentons à nos lecteurs ont été faits par M. Burnouf et sa fille, Mlle Louise Burnouf, à qui j'en exprime ici toute ma reconnaissance. Fusaïoles et balles sont représentées de grandeur naturelle et si un petit nombre de ces pièces ne portent pas la mention de la profondeur d'où elles sortent, c'est que cette profondeur m'est inconnue.

A quoi servait cette quantité vraiment surprenante de fusaïoles? c'est un problème que les savants n'ont pas définitivement résolu. Mais, comme presque toutes sont très bien conservées et qu'un petit nombre seulement porte des traces d'usure, je suppose que toutes, ou au moins toutes celles qui sont décorées, servaient d'offrandes à la déesse tutélaire de la cité, l'Athénè Ergané Ilienne, dont, je le répète, le Palladium passait pour être tombé du ciel, une quenouille dans une main et une lance dans l'autre.

M. James Marshall, de Londres, appelle mon attention sur une savante dissertation intitulée : « Dr Schliemann's Troy », qu'il a publiée dans le journal *The Guardian,* du 26 septembre 1883, et dans laquelle il tâche de prouver que les fusaïoles sont les ἄγνυθες ou λεῖα[1] des anciens, qu'on

[1] Plutarque, *Convivium septem sapientium*, XIII, ὑφάντης γὰρ ἂν, οἶμαι, χλαμύδα ποιῆσαι μᾶλλον ἔργον αὑτοῦ καὶ ἱμάτιον, ἢ κανόνων διάθεσιν καὶ ἀνέγερσιν ἀγνύθων.

Jul. Pollux, *Onomastikon*, VII, 36, ἀγνύθες δὲ καὶ λεῖαι οἱ λίθοι οἱ ἐξηρτημένοι τῶν στημόνων κατὰ τὴν ἀρχαίαν ὑφαντικήν. X, 152 in textoria muliebri numerat καὶ κανόνα καὶ λείας τὰς καὶ ἀγνύθας.

Aristote, *de Gener. anim.*, V, 7. Ὥσπερ ἂν εἴτις χορδὴν κατατείνας σύντονον ποιήσειε τῷ ἐξάψαι τι βάρος, οἷον αἱ τοὺς ἱστοὺς ὑφαίνουσαι, καὶ γὰρ αὗται τὸν στήμονα κατατείνουσαι προσάπτουσι τὰς καλουμένας λαίας· οὕτω γὰρ καὶ ἡ τῶν ὄρχεων φύσις προσήρτηται πρὸς τοὺς σπερματικοὺς πόρους

suspendait aux fils de la chaîne en tissant, et il croit que le grand nombre de ces objets dont on avait besoin pour chaque pièce d'étoffe nous explique leur abondance dans les ruines de Troie. Il se réfère aussi au *Dictionary of Antiquities* de W. Smith, au mot « *tela* », où est représenté un métier islandais d'après un dessin pris dans l'*Économie Tours* d'Olaf Olafsen en Islande. Les fils de la chaîne y sont divisés en trente ou quarante parties, à chacune desquelles est suspendue une pierre, et ces pierres ressemblent pour la forme et la grandeur aux fusaïoles. Cependant, les arguments de M. James Marshall ne peuvent pas nous convaincre; car, s'ils nous expliquent l'abondance des fusaïoles à Troie, ils ne nous expliquent pas leur rareté comparative ailleurs.

Les fusaïoles en stéatite perforées ne sont qu'au nombre de 50, et une seule porte un décor de cercles incisés ; tandis que, comme je l'ai dit, j'ai recueilli plus de 22,000 fusaïoles de terre cuite ornées ou non ornées de dessins. Dans mes fouilles à Mycènes, j'ai trouvé quelques centaines de fusaïoles en pierre, pour la plupart en stéatite, et seulement cinq en terre cuite et non décorées. Les petits disques de terre cuite, de 0^{m},04 à 0^{m},07 de diamètre, dont plusieurs centaines d'échantillons ont été trouvés dans les cinq cités préhistoriques d'Hissarlik, semblent avoir servi comme poids aux quenouilles. Comme ils n'ont que 0^{m},004 ou 0^{m},005 d'épaisseur et qu'ils sont légèrement concaves, je suis sûr qu'ils étaient taillés dans des morceaux de poterie brisée ; tous sont perforés au milieu ; des disques semblables, trouvés à Szihalom en Hongrie, peuvent se voir dans la vitrine n° IX, sous les n°s 2 et 4, au Musée national de Buda-Pesth. Des disques semblables ont aussi été trouvés à Pilin [1] et dans des tombes germaines [2].

Il est temps maintenant d'expliquer les 卍 et 卐 que nous avons vus sur la *vulva* de l'idole de plomb n° 233, et qui se rencontrent des centaines de fois sur les fusaïoles et sur d'autres objets de cette deuxième cité — cité brûlée — et des trois cités préhistoriques suivantes (voyez, par exemple, les n°s 1826, 1838, 1849, 1850, 1855, 1858, 1859, 1870, 1873, 1874, 1894, 1919, 1947, 1949, 1982, 1938, 1989, 1991, 1999). Ce signe a été évidemment apporté à Hissarlik par le peuple de la deuxième cité, car il ne se rencontre pas sur les objets de la première cité. Je le trouve dans le *Lexique sanscrit* d'Émile Burnouf sous le nom de « Swastika » et avec le sens de εὖ ἐστι, ou comme signe de souhaits de bonheur.

Mon honorable ami, l'orientaliste célèbre Max Müller, d'Oxford, m'écrivait, il y a quelque temps : « Sv-asti-ka est dérivé de *su* « bien » et *as* « être », et s'exprimerait en grec par εὐεστική ; il est toujours tourné vers la droite, 卐; l'autre, dirigé vers la gauche, 卍, est appelé *Sau-*

[1] Joseph Hampel, *Ant. préh. de la Hongrie*, Pl. XIII, n° 37.

[2] Des disques semblables sont conservés au Märkisches Museum à Berlin, dans l'Antiquarium Grand ducal à Schwerin, et ailleurs.

vastika ». Il m'a envoyé depuis une dissertation sur ce sujet, dissertation trop importante pour que je ne la reproduise pas ici.

« Je n'approuve pas l'emploi du mot *Svastika* en dehors de l'Inde. C'est un mot d'origine indienne et il a son histoire et son sens défini dans l'Inde. Je sais que la tentation est grande d'appliquer les noms qui nous sont familiers aux objets pareils qui s'offrent à nous dans le cours de nos recherches ; mais c'est une tentation à laquelle doit résister le véritable savant, sauf, peut-être, par manière de comparaison. Le mal qui résulte de l'emploi indistinct de termes techniques est très grand. Les voyageurs, partout où ils rencontrent deux ou trois pierres dressées que recouvre une autre pierre, parlent de *Cromlechs;* et s'ils trouvent une pierre creusée c'est un *Dolmen*. Mais *Cromlech* et *Dolmen* sont des mots celtiques (*Crom,* courbe, *leh,* dalle ; *toll*, trou, *men*, pierre)[1] qui ont un sens défini chez les antiquaires celtiques, et, rigoureusement parlant, *Cromlech* et *Dolmen* supposent implicitement un travail celtique. Lorsque les voyageurs écrivent et répètent qu'ils ont trouvé des *Cromlechs* et des *Dolmens* dans l'Inde, en Afrique et en Australie, on finit par croire que tous ces monuments sont celtiques ; et alors on n'est pas loin de croire que les Celtes ont été les premiers habitants constructeurs dans des contrées où ils n'ont jamais mis le pied.

« Une autre objection à l'emploi indistinct du mot *Svastika,* c'est que *svastika* en sanscrit ne signifie pas en général la croix avec crochets, *crux ansata,* mais seulement la croix avec crochets tournés à droite 卐, tandis que la croix avec crochets tournés à gauche 卍 est appelée *Sauvastika.*

« La rencontre de pareilles croix dans les différentes parties du monde peut indiquer ou ne pas indiquer une origine commune. Mais si on leur applique une fois pour toutes le nom de *Svastika,* le *vulgus profanum* en conclura de suite qu'elles viennent toutes de l'Inde, et il faudra du temps pour détruire ce préjugé.

« On ne connaît presque rien de l'art indien antérieur au troisième siècle avant notre ère, période pendant laquelle les souverains Bouddhistes commencèrent à édifier des bâtiments publics. Le mot *Svastika* remonte toutefois un peu plus haut ; il se trouve comme nom d'un signe particulier dans la vieille grammaire de Pâ*n*ini, qui date du siècle précédent ; elle mentionne certains composés dont le dernier mot est *karna*, « oreille ». Les bestiaux, semble-t-il, portaient sur les oreilles la marque de leur propriétaire ; cette coutume prévalut même aux temps védiques, car dans le Rig-veda (X, 62, 7) nous trouvons le mot *ashtakarnî* appliqué aux vaches marquées du signe 8 qui était alors formé sans doute par huit lignes ou deux croix. Dans le sanscrit du second âge, *athtakarna* est un

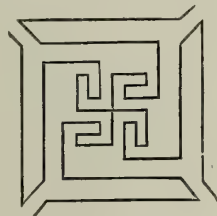
[1] Max Müller, *Chips from a German Workshop,* vol. III, p. 283.

des noms de Brahma, qui avait huit oreilles, parce qu'il avait quatre faces (*Katurmukha*). L'usage de marquer les troupeaux est cité dans le Atharva-veda (XII, 4,6) et il est abondamment décrit dans les Sànkhâyana-*gri*hya-sûtras (III, 10, éd. Oldenberg, p. 77) et dans le Gobhila-*gri*hya-sûtras (III,6,5). Ce dernier livre recommande un instrument fait en cuivre (*audumbaro'asi*h) pour marquer le bétail.

« Un des signes employés pour marquer le bétail était le *Svastika,* et ce que Pâ*n*ini enseigne dans sa grammaire, c'est que, dans le composé *svastika-kar*na, c'est-à-dire « ayant l'oreille marquée d'un Svastika », l'*a* final du premier mot ne doit pas être allongé, tandis qu'il doit l'être dans d'autres composés tels que *Dâtrâ-kar*na, qui veut dire « ayant l'oreille marquée d'une faucille ».

« Le *Svastika* peut n'avoir représenté d'abord que deux lignes croisées ou une croix. C'est ainsi que nous le trouvons employé, dans les temps postérieurs, pour exprimer l'action d'une femme qui couvre sa poitrine avec ses bras croisées, *Bâlarâm,* 75,16, *svahastasvastika-stanî,* et de personnes croisant leurs jambes lorsqu'elles sont assises.

« Étymologiquement, *Svastika* est dérivé de *svasti*, et *svasti* de *su*, « bien », et *as* « être ». *Svasti* se trouve fréquemment dans les Veda à la fois comme un nom dans le sens de bonheur et comme un adverbe dans le sens de « bien » ou « salut ». Il correspond au grec εὐεστώ. Le dérivé *svasti-ka* est de date plus récente, et signifie toujours un vœu de bonheur, comme en expriment souvent les Bouddhistes et les Jainas. Il se rencontre au commencement d'inscriptions bouddhistes, sur des médailles et dans des manuscrits bouddhistes. Historiquement, le *svastika* est constaté pour la première fois sur une médaille de Kra*n*anda; or, nous en avons à peu près la date en admettant que Kra*n*anda soit le même que Xandrames, prédécesseur de Sandrokyptos, dont le règne prit fin en 315 avant J.-C. (voyez Thomas, *On the Identity of Xandrames and Krananda*). Toutefois, l'évidence paléographique semble contraire à une date si récente. Dans les empreintes de pied de Bouddha, les bouddhistes ne reconnaissent pas moins de soixante-cinq signes favorables, dont le premier est le *Svastika*[1]. Le quatrième est le *Sauvastika* 卍; le troisième le *Nandyâvarta* (n° 546), pur développement du *Svastika.*


N° 516. — Le Nandyâvarta.

« Chez les Jainas, le *Svastika* était le signe de leur 7me Jina *supârsva*.

« Dans la littérature sanscrite postérieure, le *Svastika* garde la signification d'un signe propice et nous voyons dans le Râmâya*n*a (éd. Gorresio, p. 348) que Bharata choisit un vaisseau marqué du signe *Svastika.*

[1] Voy. Eugène Burnouf, *Lotus de la bonne Loi*, p. 625.

[2] Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, II, p. 188.

« Varâhamihira dans le B*ri*hat-sa*m*hitâ (med. sæc., VI, p. Ch.) mentionne certains bâtiments, appelés Svastika et Nandyâvarta (53,34, et suiv.) mais leur contour extérieur ne correspond pas très exactement aux formes de ces signes. Quelques Sthûpas, toutefois, ont été bâtis, dit-on, sur le plan d'un *Svastika*.

« Il est vrai que des signes absolument semblables au *Svastika* et au *Sauvastika* se rencontrent encore ailleurs, en Chine, en Asie Mineure, en Étrurie, et chez les nations teutoniques. L'archéologie comparative peut signaler ce fait, mais elle doit s'en tenir là pour le moment. En archéologie, l'identité de forme ne prouve pas plus celle d'origine que l'identité de son en étymologie. Les études comparatives sont très utiles tant qu'elles ne négligent pas la vieille règle, *divide et impera*. Distinguez et vous serez maître de votre sujet!

« Tout autre est la question suivante : pourquoi le signe 卐 a-t-il le sens de favorable et pourquoi en sanscrit a-t-il été appelé *Svastika?* La similitude du groupe de lettres *sv* dans l'ancien alphabet indien, et le signe du *Svastika* n'est pas très frappante, et semble purement accidentelle. Dans votre livre ***Troy and its Remains*** (p. 38), vous comparez le *Svastika* à une roue en mouvement, où le sens du mouvement serait indiqué par la direction des crochets; c'est là une fort bonne idée dont la justesse a été confirmée par quelques observations importantes de M. Thomas, notre éminent numismate oriental. Il a clairement prouvé que sur quelques-unes des médailles d'Andhra et aussi sur quelques médailles d'or faites à l'emporte-pièce, et reproduites par sir W. Elliot dans le *Madras Journal Lit. and Science*, III, Pl. IX, la place de la figure du soleil est souvent prise par le *Svastika*, et que le *Svastika* a été inséré aussi parmi les anneaux, ou cercles normaux représentant les quatre soleils du modèle Ujjain sur les médailles. Il a aussi appelé l'attention sur ce fait que, dans la longue liste des emblèmes reconnus des vingt-quatre Jaina Tirthankaras, le soleil est absent; mais que, tandis que le 8me Tirthankara a le signe de la demi-lune, le 7me Tirthankara est indiqué par le *Svastika*, c'est-à-dire par le soleil.

« Nous avons donc ici une indication très claire que le *Svastika*, avec ses crochets tournés à droite, était à l'origine un symbole du soleil, peut-être du soleil du printemps par opposition au soleil d'automne, le *Sauvastika*, et par conséquent un symbole naturel de la lumière, de la vie, de la santé et de la richesse. Que le soleil, dans l'ancienne mythologie, fût représenté souvent par une roue, c'est un fait bien connu. Grimm identifie le Vieux Norse *hjol* ou *hvel*, le A.-S. *hveohl*, l'Anglais « wheel », avec κύκλος, Sk. *Kakra*, qui signifie « roue », et il dérive *jol* « yule-tide », l'époque du solstice d'hiver, de *hjol*, la roue (solaire).

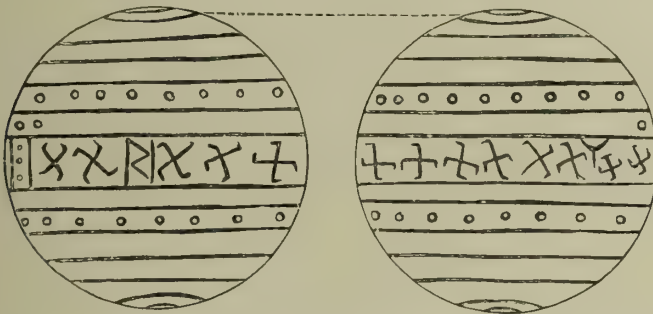
« Tandis que, d'après ces indications, nous sommes en droit de supposer que, chez les nations aryennes, le *Svastika* était un vieil emblème

du soleil, d'autres indications montrent que, ailleurs, le même emblème, ou un emblème très pareil, était employé pour désigner la terre. M. Beal, dans le même numéro de l'*Indian Antiquary*, qui contient les remarques de M. Thomas sur le *Svastika* (mars 1880), montre que le 卍 chinois est le symbole d'un espace de terre entouré de murs et que la simple croix + se trouve comme signe exprimant la terre, dans certains groupes idéographiques. Il est probable que la croix signifiait ici les quatre points cardinaux N. S. E. O.; ou, peut-être, l'étendue en longueur et en largeur. On sait que, dans les inscriptions Bactro-Pali[1], la croix a la valeur du chiffre quatre. Ce signe a le même sens ailleurs, par exemple dans les chiffres hiératiques, mais cela ne prouve nullement une communauté d'origine. Nous oublions trop aisément que ce qui est arrivé dans un endroit a pu arriver dans un autre, et, plus nous étendrons nos recherches, plus nous apprendrons que le chapitre des accidents et des surprises dépasse souvent tout ce que l'imagination peut concevoir ».



N° 517. — Empreinte du pied de Bouddha. Fait sur dessin.

La gravure n° 547, que je dois à l'obligeance de mon honorable ami M. Jame Fergusson, représente l'empreinte du pied de Bouddha, ainsi qu'elle est taillée sur le Amarâvat-Tope, près de la rivière Kistna.



Nos 518-519. — Balle de terre cuite divisée en zones. Grandeur réelle; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

Les nos 548, 549 représentent les deux hémisphères d'une balle de terre cuite, partagée en quinze zones par quatorze lignes parallèles ; deux zones

[1] Max Müller, *Chips from a German Workshop*, vol. II, p. 298.

sont ornées de points, et celle du milieu, la plus large de toutes, porte des 卍 et des 卍. Le professeur Sayce remarque que « l'ornement central ⊠ forme le caractère cypriote *Ki* ».

Le n° 550 est le fragment d'un vase noir luisant avec un 卐 au milieu de trois rectangles concentriques : le 卐, aussi bien que les autres lignes est gravé en creux et rempli de craie blanche afin d'attirer les yeux[1].

Sur les fusaïoles n[os] 1872 et 1911, nous voyons le 卍 et le 卐 joints à des représentations linéaires d'autels brûlants ; sur les n[os] 1879, 1919, 1947, 1949, 1991, ils sont réunis aux zigzags que nous retrouvons dans les mains des deux divinités phéniciennes gravées sur une pierre lentoïde trouvée près de Mycènes[2]. La figure de l'autel brûlant a été retrouvée sur le fond d'un vase, que les excavations faites par M[lle] Sophie von Torma, dans les vallées de Maros et Cserna en Transylvanie, ont mis au jour[3]. Le 卐 ou le 卍 se rencontrent aussi très fréquemment sur les fusaïoles troyennes joints à de grossières représentations linéaires de cerfs surmontées de doubles lignes de points[4]; ils se présentent aussi réunis au signe Π[5], ce dernier signe très fréquent sur les fusaïoles troyennes[6]. Or ce même signe, mais un peu plus ornementé, se rencontre en relief au-dessus de la porte et sur la partie postérieure de presque toutes les urnes-cabanes trouvées sous l'ancienne lave à Marino près Albano, ou dans les anciens tombeaux près Corneto. Deux de ces urnes-cabanes de Marino, conservées au Musée du Vatican, ont de chaque côté le signe Ш, deux autres ont le signe Ш en relief. Le signe Ш se trouve aussi deux fois sur une urne semblable de Marino, au Musée royal de Berlin. Sur les cinq urnes-cabanes trouvées près Corneto, deux ont deux fois le signe Ш, deux autres deux fois le signe Ш en relief. Une de ces dernières urnes est au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome; les autres sont au Musée de Corneto.



N° 550. — Morceau de poterie avec un *svastika*. 1/2 grand. Fait sur dessin.

Nous ne pouvons pas accepter la théorie de M. L. Pigorini et de sir John Lubbock[7] d'après laquelle ces signes devaient indiquer les fenêtres des

---

[1] Ce tesson ainsi qu'un autre portant un 卐, ayant été trouvés, en 1872, à une très grande profondeur, je crus qu'ils provenaient de la première cité ; mais après avoir soigneusement examiné l'argile et la fabrication de ces fragments, je fus convaincu qu'ils appartenaient à la deuxième cité et qu'ils devaient être tombés d'un niveau supérieur au fond de ma tranchée. J'en suis d'autant plus certain que le 卐 ou le 卍 ne se sont encore jamais rencontrés dans les débris de la première cité, tandis qu'ils s'offrent aux yeux par centaines dans la deuxième cité, aussi bien que dans les trois cités préhistoriques qui viennent après.

[2] Voy. *Mycènes*, n° 540, p. 446.

[3] Carl Gooss, *Bericht über Fräulein Sofie von Torma's Sammlung praehistorischer Alterthümer aus dem Maros-und Cserna-Thal Siebenbürgens*, p. 16, n° 12.

[4] Voy. n° 1879.

[5] Voy. n° 1905.

[6] Voy. n[os] 1912, 1936, 1939.

[7] *Notes on Hut-urns and other objects from Marino near Albano*, par sir John Lubbock et le D[r] L. Pigorini. Londres, 1869.

urnes-cabanes, d'autant moins qu'il y a des deux côtés de ces signes et immédiatement au-dessus d'eux des ouvertures de forme triangulaire, circulaire ou semi-circulaire avec bordure saillante. Nous n'acceptons pas non plus la théorie du professeur Rudolf Virchow [1] d'après laquelle ces signes indiqueraient simplement les solives du fronton et du côte postérieur des cabanes et n'auraient pas une signification particulière. Je pourrais ajouter que, à mon avis, les archéologues italiens ont raison de faire remonter ces urnes-cabanes au XIe ou au XIIe siècle avant J.-C., et de les attribuer au peuple qui a précédé les Étrusques. Toutefois, dans ces urnes-cabanes on trouve beaucoup de fibules de bronze qui manquent absolument dans les cités préhistoriques de Troie. Le ∏ est aussi incisé sur deux fusaïoles de terre cuite du Musée de Bologne, et il se trouve en relief sur une urne funéraire trouvée par le Dr Chr. Hostmann dans l'ancienne nécropole de Darzau, en Hanovre. Le professeur A.-H. Sayce m'informe que le signe [signe] se trouve parmi les hiéroglyphes hittites, et que, dans l'opinion de quelques savants, il signifie une chaise.

Ce signe se trouve aussi parmi les emblèmes exécutés en découpage sur les dalles à l'intérieur de la tombe d'Ollam Fodhla, monarque et législateur légendaire de l'Islande, qui remonte à plus de 3,000 ans [2]; on voit encore ce signe sur une boucle de ceinturon en fer plaqué d'argent, trouvée dans une tombe à Hedingen, près de Sigmaringen [3]. Dans ces deux derniers exemples, ce caractère symbolique est réuni au zigzag que nous interprétons comme signe de l'éclair. Enfin, nous voyons ce signe sur six fonds de vase découverts par Mlle Sophie von Torma dans les vallées de Maros et Cserna, en Transylvanie [4].

Nous trouvons le 卐 dans Ézéchiel, IX, 4,6, où — sous la forme de la vieille lettre hébraïque Tau — il doit marquer le front des hommes qui seront épargnés, tout comme le symbole indien qui lui correspond. Nous le trouvons deux fois sur une grande pièce de cuir orné, provenant du célèbre trésor de Corneto, conservée au Musée royal de Berlin; et aussi sur d'anciennes poteries trouvées à Königsberg, dans le Neumark, et conservées dans le Märkisches Museum; et encore sur un vase du Yucatan, au Musée ethnologique de Berlin; enfin, sur plusieurs vases trouvés dans les dernières fouilles au Yucatan [5]. Des médailles de Gaza, une médaille ibérienne d'Asido [6], les tambours des prêtres lapons [7] nous offrent aussi des exemples de ce signe, énigme aussi embarrassante que la *clef du Nil* ou *crux ansata*, qui, en tant qu'hiéroglyphe, se lit *ankh* (le vivant), qui

---

[1] Rudolff Virchow, *Die Hüttenurnen von Marino bei Albano und von Corneto* (Tarquinii). Berlin, 1883.

[2] *Discovery of the Tomb of Ollam Fodhla*, par Eugène-Alfred Conwell. Dublin, 1873.

[3] Ludw. Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*, Pl. V, n° 4.

[4] Carl Gooss, *Op. cit.*, p. 16. Pl. III, n°s 8, 9, 10, 13, 14 et 17.

[5] Voyez Plongeon, *Fouilles au Yucatan*.

[6] Zobel, *de Zangronis*, 1863, Pl. I et III, et p. 397.

[7] Rochholz, *Altdeutsches Bürgerleben*, p. 184.

est répété souvent dans les inscriptions de la vallée du Nil, et se trouve, avec une forme absolument semblable, sur un sépulcre de l'Asie Mineure septentrionale [1].

Le 卐 est une sorte de croix dont les quatre bras sont pliés à angle droit. Il ressemble à quatre gamma grecs réunis.

Burnouf pense que « le 卍 et le 卐 représentent les deux morceaux de bois qui devaient produire le feu sacré (Agni). On les mettait en croix devant les autels des sacrifices, on en recourbait les bouts à angle droit, et on les consolidait par quatre clous 卍, afin que l'instrument ne pût tourner. A l'intersection des deux bois était un trou, dans lequel on tournait, au moyen d'une corde de chanvre et de crins de vache, un troisième morceau de bois en forme de lance, jusqu'à ce que le feu s'allumât par le frottement... Au moment où un prêtre posait le jeune dieu (Agni) sur l'autel, un autre versait sur sa tête la liqueur sacrée, le spiritueux « Sôma », et bientôt lui donnait l'onction en répandant sur lui le beurre du saint sacrifice [2]. »

Burnouf établit, en outre, que la mère du feu sacré était ***Mâyâ,*** « personnification de la puissance productrice [3]. » Si ces idées sont justes, elles expliqueraient très bien la présence du 卍 sur la ***vulva*** de l'idole n° 233. Elles montreraient aussi que les quatre points que nous voyons fréquemment sous les bras du 卍 ou du 卍 indiquent les clous de bois qui fixaient à terre l'appareil primitif pour la production du feu ; enfin, elles expliqueraient pourquoi nous voyons si fréquemment le 卍 ou le 卐 accompagnés du symbole d'autels brillants ou brûlants L'autre croix, qui de même a quatre points, ✠, et qui se trouve un nombre de fois incalculable sur les fusaïoles des quatre cités préhistoriques supérieures d'Hissarlik, peut aussi réclamer l'honneur de représenter les deux pièces de bois qui engendrent le feu sacré.

Burnouf affirme que pendant longtemps les Grecs obtenaient le feu par le frottement, que les deux bois inférieurs, qui sont placés transversalement l'un sur l'autre, étaient appelés σταυρός, et que ce mot est dérivé soit de la racine *stri,* qui veut dire poser sur la terre et est identique avec le latin *sternere,* soit du sanscrit « stâvara », qui veut dire « solide, inébranlable ». Depuis que les Grecs ont trouvé d'autres moyens pour allumer le feu, le mot σταυρός est resté avec la simple signification de croix.

Je pourrais ajouter que, chez Homère [4], le mot σταυρός signifie la même chose que πάσσαλος ou σκόλοψ, un poteau ou un pieu. Eustathe remarque que, de son temps, les croix étaient appelées στάβαρα, ce qui semble con-

---

[1] Guillaume et Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie.* Atlas, Pl. IX.

[2] Voyez Émile Burnouf, *La Science des Religions,* p. 256.

[3] Émile Burnouf, *Op. cit.*

[4] *Il.*, XXIV, 453 ; *Od.*, XIV, 11.

firmer l'opinion de M. Burnouf quant à la dérivation du mot σταυρός du sanscrit « stâvara ».

Le 卍 et le 卐 se trouvent dans presque toutes les contrées de l'Europe, et dans beaucoup de contrées de l'Asie. Nous les voyons sur de petits vases trouvés avec les urnes-cabanes, près de Corneto, et conservés au Musée de cette ville; l'un de ces petits vases a huit 卐, un autre quatre, un troisième trois; trois autres petits vases en ont chacun deux. Nous trouvons ce signe gravé sur une gourde de la tribu des Lenguas dans le Paraguay, conservée au Musée royal de Berlin, ainsi que sur deux coupes des Indiens Pueblos du Nouveau Mexique, que possède la section ethnologique du même Musée. Un 卍 et un 卐 sont incisés sur une saillie de la balustrade du portique qui entourait le temple d'Athènè à Pergame; puis un 卍 est imprimé sur le fond d'un vase de terre cuite découvert dans la province de Loitz[1]. Le 卍 et le 卐 se voient à l'une ou aux deux extrémités de beaucoup de cylindres de terre cuite trouvés dans les terramare de Coazze, province de Vérone, et conservés au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome; ils se voient aussi sur le fond d'un vase trouvé par M. Chr. Hostmann dans l'ancien cimetière de Darzau, en Hanovre[2]; sur le fond d'un vase trouvé par M. R. Virchow dans une tombe préslave, près Wachlin, province de Pomérellie[3]. Le 卍, contourné en spirale, ce qui se voit souvent sur les fusaïoles troyennes et sur les ornements d'or de Mycèens, est reproduit à l'infini sur le plafond sculpté du *thalamos,* dans le *Trésor* d'Orchomène[4].

Le Dr A. Milchhœfer[5] signale ce fait que le 卍 contourné en spirale, ainsi que le *triquetrum* avec ses variétés, se trouvent dans les types de monnaies lyciennes, qui doivent avoir emprunté ces signes à un ornement indigène fort ancien.

M. R.-P. Greg a tâché, pendant six ans, de découvrir la signification réelle du 卐 et du 卍 et il croit y avoir réussi. Il a lu, sur ce sujet, le 23 mars 1882, devant la Société des Antiquaires de Londres, une savante dissertation dans laquelle il soutient que les deux signes étaient d'abord identiques et d'origine comme d'usage exclusivement aryen, de quelque manière qu'on les ait employés dans les temps postérieurs; que, jusqu'au vi^e^ siècle av. J.-C., c'était l'emblème ou le symbole du dieu suprême des aryens, Dyaus ou Zeus, et plus tard d'Indra, le dieu de la pluie dans l'Inde; de Thor ou Donnar, chez les anciens Scandinaves et Teutons; et de Perrun ou Perkun, chez les Slaves. Dyaus, à

---

[1] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, etc., éd. par R. Virchow. Session extraordinaire du 10 févr. 1883.

[2] Chr. Hostmann, *Der Urnenfriedhof bei Darzau.* Braunschweig, 1874, Pl. VI, nº 53.

[3] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, etc., 1882. Session du 17 juin, pp. 398-402, fig. 4, 5.

[4] Voyez mon *Orchomenos*, Leipzick, 1881, Pl. I.

[5] Dr A. Milchhœfer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland.* Leipsick, 1883, pp. 25, 26.

l'origine, le dieu du ciel clair, devint, avec le temps, le dieu du ciel nuageux, le contrôleur de la pluie, du vent et de l'éclair, comme Jupiter Tonans et Jupiter Pluvius. Il se peut que l'emblème lui-même, qui ressemble à deux Z ou zeta mis en croix, ait été une croix sacrée ou mystérieuse par laquelle — en y ajoutant des pieds et des éperons — on ait voulu représenter l'éclair fourchu ; il se peut aussi que, dans le plus ancien alphabet attique, la lettre Z ait été inventée parce qu'elle était nécessaire aux Grecs pour donner et exprimer plus exactement le son primitif de *ds* ou *ts,* qu'avait le Z de Zeus, et elle peut avoir été empruntée à l'emblème lui-même. Plus tard, le 卐 peut avoir été employé, dans certains cas, comme symbole du soleil ou de l'eau, et il est probable que, dans ce dernier cas, il a été l'origine du méandre grec. Plus tard, il a été adopté par les chrétiens comme une variété de leur propre croix ; il a été modifié géométriquement de différentes manières et il a servi comme amulette. Dans l'Inde et en Chine, le 卐 et le 卍 ont été adoptés et répandus par les Bouddhistes comme signes de bon augure ou comme emblèmes sacrés. M. Greg, en démontrant que le 卐 symbolise le dieu des aryens, maître du ciel nuageux et de l'air, signale diverses représentations qui semblent appuyer cette opinion, celles que l'on voit sur d'anciennes monnaies et poteries de la Bactriane, de la Grèce et d'Ilium où le symbole est placé de la manière qui lui convient le mieux, c'est-à-dire au centre de l'objet entre le disque solaire et la terre, l'eau, ou les animaux. Il a montré aussi que, dans certains cas, le 卐 était en rapport avec le taureau en qualité d'emblème d'Indra ou de Zeus, ainsi qu'avec l'arbre sacré ou la plante fournissant le Sôma, avec les autels allumés et autres emblèmes religieux.

M. Greg m'écrit qu'il a trouvé un 卐 sur un cylindre hittite, ce qui prouve — à son avis — que probablement les Hittites étaient d'origine aryenne ou avaient un culte aryen. Que le 卐 soit d'origine aryenne, c'est aussi l'opinion du célèbre orientaliste A.-H. Sayce[1], à qui cela semble prouvé par le bas-relief que M. W.-M. Ramsay a découvert en 1882 à Ibriz, en Lycaonie ; là, un roi, dans l'acte d'adorer le dieu Sandon, est sculpté sur un rocher dans le style caractéristique de l'art hittite et accompagné d'inscriptions hittites. Sa robe est richement ornementée, et la bordure est décorée tout du long de *svastikas* troyens. Le même symbole se rencontre, comme on sait, sur l'ancienne poterie de Chypre, où il représentait à l'origine un oiseau volant, ainsi que sur les antiquités préhistoriques d'Athènes et de Mycènes. Le *Svastika* était parfaitement inconnu dans la Babylonie, dans l'Assyrie, dans la Phénicie et dans l'Égypte ; par conséquent, ou bien il a pris naissance en Europe, et s'est répandu vers l'Est par l'Asie Mineure, ou bien il s'est propagé

---

[1] Voyez sa Préface à mon ouvrage *Troja*. Londres, 1883, pp. XXI, XXII.

vers l'Occident en partant de la première patrie des Hittites. Cette dernière alternative est la plus probable, mais, qu'il en soit ainsi ou non, l'existence du symbole dans les pays de la mer Égée indique une époque particulière et l'influence d'une culture prephénicienne.

M. Sayce m'informe qu'il a vu au Musée de Carthage quatre morceaux de mosaïques avec le 卐, et au Musée de Castelvetrano, un vase avec ce signe.

Nous le voyons aussi sur l'un des fonds de vases [1] trouvés dans l'île de Bishof, près de Königswalde, sur la rive droite de l'Oder [2], ainsi que sur un vase trouvé à Reichersdorf, près de Guben [3]. Je vois toute une série de *svastikas* autour de la fameuse chaire de saint Ambroise, à Milan; je vois mille fois ce signe dans les catacombes de Rome [4]; nous le trouvons très fréquemment sur les peintures murales à Pompéi, soixante fois dans le pavé de mosaïque d'une maison, et même plus de cent soixante fois dans une maison de la rue dite du Vésuve, récemment déblayée. Je le vois soixante fois répété sur trois lignes autour d'une urne funéraire celtique très ancienne qui a été découverte à Shropham, dans le comté de Norfolk, et qui est déposée maintenant au British Museum [5], et deux fois sur une fibule préhistorique trouvée dans la province de Catanzaro [6]. Je le rencontre aussi sur d'anciens vases athéniens [7] et corinthiens, sur des bijoux extraits des tombes royales de Mycènes [8], sur d'anciennes médailles de Leucade et de Syracuse, et deux fois dans le grand pavé de mosaïque qui a été trouvé dans le jardin royal d'Athènes. Le Rev. W. Brown Keer, qui est venu me visiter en 1872 à Hissarlik, m'assure avoir vu des milliers de fois le *Svastika* 卐 et le 卍 dans les temples les plus anciens de l'Inde et surtout dans ceux de la Gaïna. Je vois aussi un 卐 sur un vase [9] trouvé dans le comté de Liptó, en Hongrie, et conservé dans la collection Majlàth Béla; il est encore sur des terres cuites trouvées dans la caverne de Baráthegy, en Hongrie [10].

Depuis la publication de mon ouvrage *Troy and its remains,* j'ai reçu bien des lettres de correspondants qui ont observé le 卐 et le 卍 dans différentes parties du vieux monde, depuis la Chine jusqu'aux extrémités de l'Afrique. Le Dr Lockhart, de Blackheath, autrefois membre

---

[1] *Zeitschrift für Ethnologie, Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie und Urgeschichte,* 1871, III.

[2] *Third Sessional Report of the Berlin Society for Anthropology. Ethnology, and Pre-historic Researches,* of 1871.

[3] *Sessional Report of the Berlin Society for Anthropology, Ethnology, and Pre-historic Researches,* du 15 juillet 1876, p. 9.

[4] Emile Burnouf, *Op. cit.*

[5] A.-W. Franks, *Horae ferales,* Pl. XXX, fig. 19.

[6] Voyez *Bullettino di Paletnologia Italiana, Reggio,* 1884, p. 52-57 et planche III.

[7] G. Hirschfeld, *Vasi arcaici Ateniesi.* Roma, 1872, Tav. XXXIX et XL. G. Dennis, *The Cities and Cemeteries of Etruria,* p. 91.

[8] Voyez *Mycènes,* p. 343, fig. 383, 385 et autres.

[9] N° 3, Pl. XX, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie* du Dr Joseph Hampel. Esztergom, 1877.

[10] Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de Province.* Budapest, 1876, p. 17.

d'une mission médicale en Chine, — à qui je dois d'autres communications intéressantes[1], — me dit que « le signe 卍 est entièrement chinois[2]». Le major général H. Gordon, contrôleur de l'arsenal royal de Woolwich, m'a écrit, relativement aux nations chez lesquelles j'ai suivi la trace du 卍 : « Vous pouvez ajouter les Chinois sur cette liste de peuples, car vous trouveriez ce même signe sur un grand canon, pris dans les forts Taku, et couché dehors, à quelques pas de mon bureau. » Quant à la découverte de ce symbole chez les Ashantees, je la dois à M. R. B. Æneas Macleod, de Invergordon Castle, Ross-shire, qui m'a écrit : « Vous pouvez juger de ma surprise quand, dernièrement, en regardant quelques bronzes curieux pris à Coomassie, pendant la dernière guerre contre les Ashantees, par le capitaine Eden, fils de l'évêque Eden, d'Inverness, je vis ce même symbole tel qu'il était en usage dans



N° 551. N° 552. N° 553.

N°s 551-553. — Bronzes portant le 卍 et le 卐 pris à Coomassie, en 1874.

l'Asie Mineure, il y a des milliers d'années. J'insère — dans ma lettre — les photographies de ces trois bronzes où le symbole est en haut relief et qui sont presque de grandeur naturelle. » (Voyez n°s 551-553.)

Le professeur Sayce m'adresse les remarques suivantes : « Il est évident que le signe trouvé à Hissarlik est identique avec celui trouvé à Mycènes, à Athènes, et sur la poterie préhistorique de Chypre[3], puisque généralement le caractère artistique des objets auxquels ce signe est associé, à Chypre et en Grèce, est semblable à celui des objets découverts à Troie. Le vase cypriote, figuré dans le *Cyprus* de Cesnola, pl. XLV, 36, où le *Svastika* est associé à la figure d'un animal, présente une analogie singulière avec les fusaïoles troyennes où ce symbole est à côté de figures de cerfs. Le fait qu'il était gravé sur la *vulva* de la statuette en plomb de la déesse asiatique (n° 233) montre que c'était le symbole de la génération. Je le crois identique au caractère cypriote 𐠛 ou 𐠛 (*ne*) qui a la forme 𐠛 dans les inscriptions de Golgi, et aussi

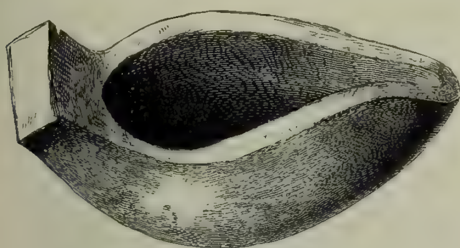
[1] Par exemple, la coupe chinoise à sacrifices, gravée sous le n° 838, qui ressemble à la coupe d'or à deux anses du grand trésor. Le D[r] Lockhart trouve des traces d'influence chinoise, parmi les antiquités d'Hissarlik, et des caractères chinois sur quelques-unes des fusaïoles : mais je n'entre pas maintenant dans cette question.

[2] M. Burnouf me demande s'il n'a pas été importé en Chine par les Bouddhistes.

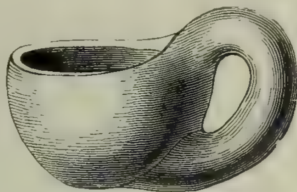
[3] Di Cesnola, *Cyprus*, Pl. XLIV, XLV, XLVII.

avec l'hittite ꟷ ou ꟷ qui, d'après le Dr Hyde Clarke, prétendait représenter les organes de la génération. »

M. Edward Thomas a l'obligeance de m'envoyer un exemplaire de son excellente dissertation sur le 卍 et le 卐 [1], dans laquelle il dit : « Autant que j'ai pu suivre et rattacher les unes aux autres les manifestations diverses de cet emblème, toutes et chacune s'expliquent comme une conception primitive des mouvements solaires, comme une intuition de la rotation de l'astre sur lui-même associée à sa translation dans l'espace, telle que la comprenait l'astronomie grossière des anciens. La première phase de cette science à laquelle nous puissions nous référer, grâce aux diagrammes indigènes encore existants, c'est l'astronomie chaldéenne. La représentation du soleil, dans ce système, commence par un simple anneau ou ligne circulaire ; puis, à cette idée élémentaire



N° 554. — Écope d'argile cuite. 1/2 grandeur ; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur dessin.



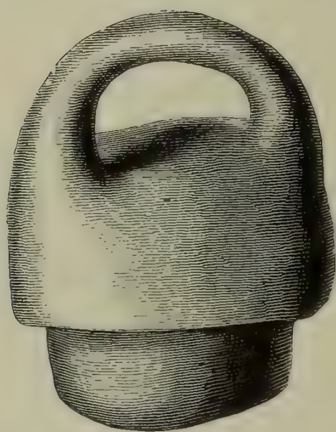
N° 555. — Petite tasse d'argile cuite. 2/3 grandeur ; profondeur, 7 à 8 mètres. Fait sur dessin.

de la forme, s'ajoute celle d'un mouvement de révolution avec progression en avant exprimée par l'insertion d'une croix ou de quatre rayons dans la circonférence du cercle primitif. L'esprit indien adopta une définition semblable au type chaldéen, et elle est restée jusqu'à nos jours le signe ostensible ou la marque de caste des Sauras modernes ou adorateurs du feu. Les tendances religieuses de l'Inde semblent, dès le commencement, avoir cherché leur expression dans des diagrammes mystiques et des symboles cachés, plutôt que dans des personnifications divines, œuvre de la statuaire ; il faut avouer, d'ailleurs, que, à l'encontre des Grecs, les Hindous ne se sont pas avancés bien loin dans la voie du style et de l'art. »

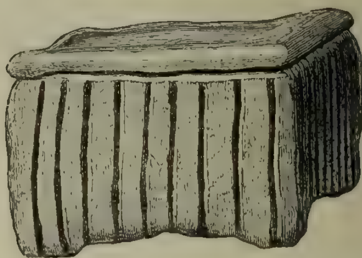
J'ai encore à décrire l'objet singulier, n° 1809, qui est représenté en demi-grandeur sur la première planche, à la fin du volume. Il est d'une couleur jaune luisant et plat à la partie inférieure ; il a un manche dressé, décoré d'un arbre et d'une fleur incisée. Près du manche, à droite, est un trou pour y passer la main ; je présume donc que cet instrument pouvait servir à lisser la poterie avant qu'elle fût mise au four.

[1] *The Indian Swastika and its Western Counterparts.* Londres, 1880.

Entre autres objets d'argile trouvés dans cette cité brûlée, je représente encore, et pour en finir, sous le n° 554, une sorte de grande cuillère sans manche; au n° 555, une petite tasse très grossièrement fabriquée, non polie et légèrement cuite; — une tasse de forme semblable, trouvée dans une tombe de Corneto, est au Musée royal à Berlin. — Le n° 556 représente un couvercle de vase d'une forme unique et très remarquable : il est d'argile, massif et jaune, non poli, et porte les marques de la chaleur intense à laquelle il a été exposé. La partie inférieure entrait dans le goulot comme un bouchon, de sorte que la partie supérieure en saillie couvrait l'orifice et le fermait d'autant plus hermétiquement que son poids dépasse 1.500 grammes. Nous avons vu



N° 556. — Couvercle de vase en argile cuite. 1/2 grandeur : profondeur, 7 à 8 mèt. Fait sur dessin.



N° 557. — Objet massif en terre cuite avec quatre pieds et des ornements linéaires incisés. Grandeur réelle : profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

un couvercle de vase semblable au n° 280, mais ici toute la partie inférieure était d'une forme semi-sphérique et creuse. Ces deux couvercles de vase ou bouchons (n°s 280 et 556) ont leurs pareils dans les couvercles déjà décrits, trouvés à Szihalom en Hongrie et exposés sous les n°s 26 et 27, dans la vitrine n° IX, au Musée national de Buda-Pesth.

Sous le n° 557, je représente un objet curieux en terre cuite, à quatre pieds et avec un décor linéaire incisé; il est massif et peut avoir servi d'*ex voto;* sous le n° 558, un poisson de bois trouvé dans une maison brûlée à une profondeur de 8 mètres; on ne comprend pas qu'il ait pu échapper à l'incendie. La tête montre des deux côtés une couleur noir luisant, le corps est jaune luisant; ces deux couleurs sont le fait de la chaleur de l'incendie, car l'objet ne porte aucune trace de peinture; toutes les incisions sont très rudement exécutées et paraissent avoir été faites avec une scie de silex. La queue est perforée, ce qui nous porte à croire que ce poisson a servi d'offrande. Plusieurs savants archéologues

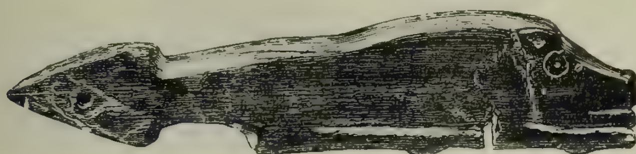
qui n'avaient pas vu l'original, entre autres M. A. Dumont (*Les Céramiques de la Grèce propre*, p. 4), ont cru, d'après la gravure, que ce poisson dénotait l'art grec ou romain; mais c'est une erreur. Si M. A. Dumont avait eu sous les yeux et entre les mains l'objet même conservé au Musée Schliemann, à Berlin, il se serait convaincu que ce poisson est l'ouvrage d'un artiste très primitif. Peut-être la gravure que j'en donne



N° 558. — Poisson de bois. 7/8 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

ici est-elle fautive; peut-être, laisse-t-elle croire que les écailles, l'œil et la bouche du poisson sont peints; mais, je le répète, tout est grossièrement taillé avec des outils de silex, et rien n'a été peint en couleur.

Les nos 559 et 560 sont des objets d'ivoire trouvés, le premier dans



N° 559. — Manche de couteau d'ivoire en forme d'animal couché à plat ventre. Grandeur réelle; profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



N° 560. — Manche de couteau d'ivoire en forme d'animal couché à plat ventre. 2/3 grandeur; profondeur, environ 8m,50. Fait sur dessin.

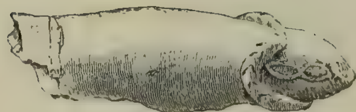
a grande maison près de la porte Sud-Ouest, et le second dans le temple A. Ils représentent des porcs couchés à plat ventre, les jambes inférieures repliées sous le corps, et les jambes de devant allongées sous la tête. Bien que grossièrement sculptées, ces figures nous rappellent les lions d'or de Mycènes[1] exécutés avec tant d'habileté et de sentiment artistique. Une des extrémités de la figure d'ivoire n° 559 est en queue de poisson, de plus, elle est percée d'un trou et fendue par une rainure

---

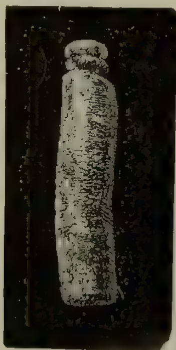
[1] Voy. *Mycènes*, nos 263, 470, 471.

verticale de 17 millimètres de long, ce qui nous fait supposer que l'objet était un manche de couteau. L'objet n° 560, dont la queue est cassée, doit avoir servi au même usage. Le temps et probablement aussi la chaleur de l'incendie ont donné à l'ivoire une teinte foncée ; la tête et le dos sont presque noirs. Le professeur Virchow m'écrit : « Il me semble douteux que la figure 559 représente un porc ; les pieds par leur position et leur forme ressemblent plutôt à ceux d'un chien. » Deux manches de couteau semblables, mais en forme de lions, sont dans la collection assyrienne au Louvre.

Le n° 561 est un agneau d'ivoire qui probablement était aussi représenté couché ; mais les jambes, ainsi que la partie postérieure, sont



N° 561. — Manche de couteau en ivoire en forme d'agneau. 2/3 grandeur : profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



N° 562. — Manche de couteau d'os. 1/3 grandeur : profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



N° 563. — Manche en os d'un couteau ou de quelque autre instrument. 1/2 grand. : prof., 8 m. Fait sur dessin.

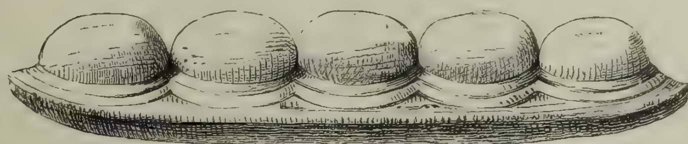
cassées. Je ne doute pas que, comme les objets n° 559 et n° 560, cet objet ne servît de manche à un couteau.

Sous le n° 562 je représente encore un manche de couteau ou de tout autre instrument d'os. Les deux rainures qu'on voit au bout supérieur, et qui ont été faites avec des scies de silex, doivent avoir servi pour fixer le bout supérieur à une ficelle. On voit, dans ces manches, des centaines d'entailles évidemment faites avec le couteau.

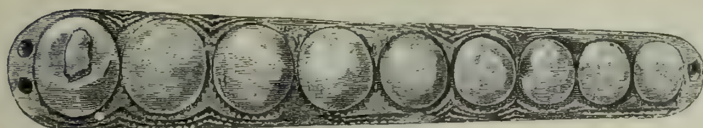
Le n° 563 est le manche en os d'un couteau ou d'un autre outil qui était fixé par trois clous de cuivre, dont l'un est resté dans le trou supérieur. Sur un des côtés de ce manche, plusieurs entailles sont demeurées visibles.

L'objet représenté sous le n° 564 est en ivoire. Il a cinq projections semi-globulaires semblables à des pains, chacune dressée sur deux bandes circulaires ; la partie inférieure ressemble à une barque. La forme est analogue à celle de l'objet n° 565, qui est fait d'une substance blanche encore plus légère que la porcelaine égyptienne, avec des traces de couleur bleue sur le côté extérieur. Le n° 565 a neuf projections semi-globulaires

dont chacune est entourée de deux cercles en creux ; il a de plus deux perforations, une à chaque bout, pour le fixer sur quelque autre objet; le n° 564 n'a aucune perforation, néanmoins, il peut avoir orné une boîte de bois, parce qu'il aurait été facile à incruster. Ces deux objets, comme tous ceux d'ivoire, doivent avoir été importés, et ils nous rappellent vivement les beaux vers d'Homère[1] : « Là venaient les Phéniciens, ma-



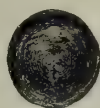
N° 564. — Objet en ivoire avec 5 projections globulaires. 2/3 grandeur; profondeur, $8^{m}.50$. Fait sur dessin.



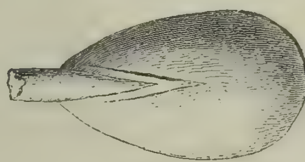
N° 565. — Objet d'une substance blanche avec trois perforations. 2/3 grandeur; profondeur, 8 à 10 mètres. Fait sur photographie.

rins célèbres, marchands avides, portant des babioles innombrables dans le navire noir. »

Le n° 566 désigne un petit bronze qui rappelle, par sa forme, les pièces de monnaie légères; d'un côté, il est un peu concave et porte



N° 566. — Objet de bronze en forme de monnaie. Grandeur naturelle : profond., 7 mèt. Fait sur photogr.



N° 567. — Petite cuillère d'ivoire 2/3 grandeur; profondeur, 8 mèt. Fait sur dessin.

une petite figure à peine en relief, qui, d'après les dessins des fusaïoles n°s 1826, 1883, 1971, 1994, représenterait un homme les bras levés. Le revers est tout à fait plat et décoré d'un simple point. Je pense que, malgré sa forme, cet objet n'est pas une monnaie, car aucune des cités préhistoriques d'Hissarlik ne nous en a livré, et, de plus, l'argent monnayé était inconnu au temps d'Homère.

Sous le n° 567, je représente une petite cuillère d'ivoire dont le

---

[1] *Od.*, XV, 415, 416 :
Ἔνθα δὲ Φοίνικες ναυσίκλυτοι ἤλυθον ἄνδρες,
τρῶκται, μυρί' ἄγοντες ἀθύρματα νηῒ μελαίνῃ.

manche est brisé ; sous le n° 568, une tête de flèche en ivoire avec deux barbes et une hampe de 0m,085 de long, qui doit avoir été fixée dans le bois.

Sous les nos 569 et 570, je représente deux objets d'ivoire, chacun ayant fait partie d'une lyre à quatre cordes, et sous le n° 571, un autre objet d'ivoire provenant d'une lyre à sept cordes. Ces trois morceaux



N° 568. — Tête de flèche en ivoire. 3/4 grandeur : profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



N° 569. — Fragment d'une lyre à quatre cordes. 7/8 grandeur : profond., 8 mèt. Fait sur dessin.



N° 570. — Morceau d'ivoire appartenant à une lyre troyenne avec quatre cordes. 1/5 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.



N° 571. — Morceau d'ivoire décoré, appartenant à une lyre à sept cordes. Grandeur réelle ; profondeur, 7 mètres. Fait sur dessin.

sont ornés d'incisions. Le n° 569 est décoré d'une suite de traits en arête de hareng, et d'une bordure faite de deux lignes ; le n° 570 porte simplement des lignes droites. Le décor du 571 est très joli ; du côté où sont les trous, c'est une seule ligne en bordure ; mais des deux autres côtés, ce sont deux lignes ornées d'un dessin ondulé ; la surface est ornée de spirales dans lesquelles nous voyons également des dessins en zigzags ou ondulés.

La lyre (φόρμιγξ) était l'instrument à cordes le plus anciennement connu des Grecs ; Homère la nomme souvent et nous la représente comme

l'instrument d'Apollon[1]; d'ailleurs, les chanteurs aussi jouent de la lyre aux festins et dans d'autres occasions[2]. La φόρμιγξ est nommée avec les flûtes (αὐλοί)[3]; elle était souvent décorée d'or, d'ivoire, de pierres précieuses et de traits gravés à la pointe; de là, ses épithètes : περικαλλής, δαιδαλέη, χρυσέα[4]. Elle eut d'abord quatre cordes, puis sept[5]. Jouer sur la φόρμιγξ était appelé φόρμιγγι κιθαρίζειν[6] et φόρμιγγα ἐλελίζειν[7]. C'était comme une guitare à deux manches reliés par une traverse (ζυγόν)[8]; et pourvue de chevilles ou clefs (κόλλοπες), pour tendre les cordes[9]. Elle était à jour (γλαφυρή)[10], comme notre harpe, mais plus légère car le mot φόρμιγξ signifie la κιθάρα portative, de φέρω, φορέω, φόριμος, parce qu'elle était suspendue à l'épaule par une courroie, et tenue à la main pour en jouer[11]. Le professeur Rhousopolos appelle mon attention sur les passages de Plutarque[12], où il est question de lyres (φόρμιγγες) à quatre cordes.

Le nº 572 est un objet d'ivoire d'un usage inconnu; sa partie supérieure est divisée par une bande de trois traits en deux parties dont l'une est décorée de quatorze petits cercles et l'autre de douze ; ces petits cercles ont un point au milieu; à la partie inférieure, il y a, des deux côtés, trois petits cercles semblables aux précédents. Le lecteur observera la similitude de ces cercles avec ceux que l'on voit sur l'objet nº 160 qui, probablement, est une idole.

Les nºs 573, 574 et 575 sont deux morceaux d'ivoire perforés, décorés

---

1 *Il.*, I, 603 :
οὐ μὴν φόρμιγγος περικαλλέος, ἣν ἔχ' Ἀπόλλων.
Il., XXIV, 63 :
δαίνυ' ἔχων φόρμιγγα, κακῶν ἕταρ', αἰὲν ἄπιστε.
Od., XVII, 270, 271 :
ἐπεὶ κνίση μὲν ἀνήνοθεν, ἐν δέ τε φόρμιγξ
ἠπύει, ἣν ἄρα δαιτὶ θεοὶ ποίησαν ἑταίρην.
Hymn. Hom. Apoll., 184, 185 :
τοῖο δὲ φόρμιγξ
χρυσέου ὑπὸ πλήκτρου καναχὴν ἔχει ἱμερόεσ-
[σαν.
Id., vers 515 :
φόρμιγγ' ἐν χείρεσσιν ἔχων, ἐρατὸν κιθαρίζων.

2 *Od.*, VIII, 67, 69, 70 :
κὰδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν.
. . . .
. . πὰρ δ' ἐτίθει κάνεον καλήν τε τράπεζαν,
πὰρ δὲ δέπας οἴνοιο, πιεῖν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι.
Od., VIII, 99 :
φόρμιγγός θ', ἣ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλείῃ.
Od., XXI, 430 :
μολπῇ καὶ φόρμιγγι· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα
[δαιτός.]
Od., XXII, 332, 333 :
ἔστη δ' ἐν χείρεσσιν ἔχων φόρμιγγα λίγειαν
ἄγχι παρ' ὀρσοθύρην.

3 *Il.*, XVIII, 495 :
αὐλοὶ φόρμιγγές τε βοὴν ἔχον.

4 *Il.*, IX, 186, 187 :
τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ
καλῇ δαιδαλέῃ. . . .
Pindar., *Pyth.*, I, 1-5 :
χρυσέα φόρμιγξ, Ἀπόλλωνος καὶ ἰοπλοκάμων
. . . .
σύνδικον Μοισᾶν κτέανον.

5 Pind., *Pyth.*, II, 129, 130 :
θέλων ἄθρησον χάριν ἑπτακτύπου
φόρμιγγος ἀντόμενος.
Pind., *Nemea*, V, 42-45 :
μοισᾶν ὁ κάλλιστος χορός· ἐν δὲ μέσαις
φόρμιγγ' Ἀπόλλων ἑπτάγλωσσον
χρυσέῳ πλάκτρῳ διώκων
ἁγεῖτο παντοίων νόμων.

6 *Il.*, XVIII, 569, 570 :
τοῖσιν δ' ἐν μέσσοισι πάϊς φόρμιγγι λιγείῃ
ἱμερόεν κιθάριζε. . . . .

7 Pind., *Ol.*, IX, 21 :
ἀνδρὸς ἀμφὶ παλαίσμασιν φόρμιγγ' ἐλελίζων.

8 *Il.*, IX, 186, 187 :
. . . . . . φόρμιγγι λιγείῃ
. . . . . . ἐπὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν.

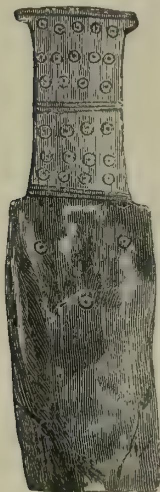
9 *Od.*, XXI, 406, 407 :
ὡς ὅτ' ἀνὴρ φόρμιγγος ἐπιστάμενος καὶ ἀοιδῆς
ῥηϊδίως ἐτάνυσσε νέῳ περὶ κόλλοπι χορδήν.

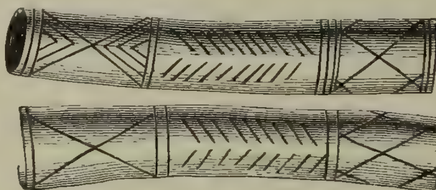
10 *Od.*, XVII, 261, 262 :
περὶ δέ σφεας ἤλυθ' ἰωὴ
φόρμιγγος γλαφυρῆς.

11 Hesychius, s. v. φόρμιγξ· ἡ τοῖς ὤμοις φερομένη.

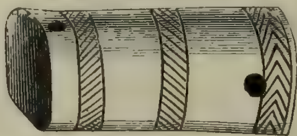
12 *Op. Moralia*, pp. 1021 E, 1029 A B, 1137 D, 1139 B, 1143 E, 1145 C ; éd. Wyttenbach.

d'incisions linéaires; le n° 575 à deux trous : ces deux tubes semblent être des morceaux de flûte. Il en est probablement de même pour l'os si bien gravé n° 576. Le n° 577 est un tube d'ivoire curieusement décoré, et ne peut être qu'une flûte. Les n°s 578 et 579, en os, doivent être aussi les diverses parties du même instrument. Le n° 579 *a* est un morceau





N°s 573-574. — Les deux côtés d'un tube d'ivoire joliment décoré, trouvé sur le mur *c*. 2/3 grandeur : profondeur, 7 mètres. Fait sur dessin.



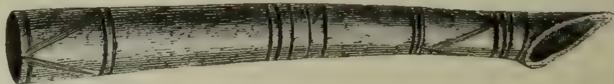


N° 572. — Objet d'ivoire, avec décor semblable des deux côtés. 7/8 grandeur : profond., 10 mèt. Fait sur photographie.

N° 575. — Tube d'ivoire finement gravé, probablement un morceau de flûte, trouvé sur le mur *c*. 2/3 grandeur : profondeur, 8 mèt. Fait sur dessin

N° 576. — Morceau d'os, curieusement gravé. 2/3 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

d'ivoire perforé taillé en prisme polygonal, et dont chaque côté est décoré de trois petits cercles avec point au milieu, comme aux n°s 160 et 572. Un objet semblable en ivoire, avec un décor presque identique, a été trouvé



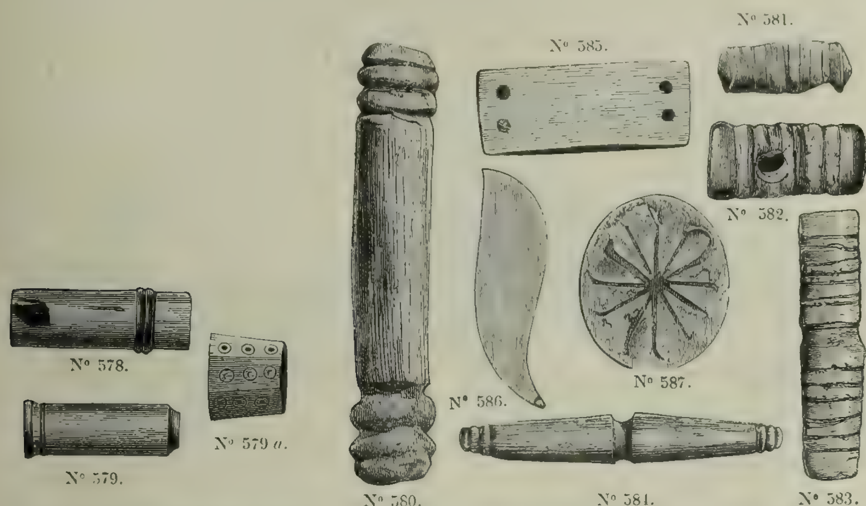
N° 577. — Tube d'ivoire ornementé, très probablement une flûte troyenne. 2/3 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

dans une tombe à Ialysus — île de Rhodes ; — il est conservé au British Museum.

Les n°s 580-583 sont des objets d'ivoire grossièrement ornés d'incisions faites évidemment avec une scie de silex. Deux objets semblables, trouvés à Ialysus, sont au British Museum. L'objet n° 584 est aussi en ivoire ; il ressemble à la petite barre de nos chaînes de montre, ainsi que le n° 585 qui a quatre trous, le n° 586 qui a la forme d'un poisson et le n° 587. Ce dernier porte un singulier dessin qui, cependant, n'a probablement pas de signification symbolique. Le professeur Sayce m'adresse les observations suivantes : « Ces objets d'ivoire indiquent

des relations de commerce avec l'Orient. Sur l'obélisque noir du roi assyrien Shalmaneser (840 avant J.-C.), le peuple de Muzri, au sud-ouest de l'Arménie, est représenté comme apportant, entre autres tributs, un éléphant qui devait provenir de la Bactriane. » Sur le même obélisque, on voit le chameau à deux bosses de la Bactriane.

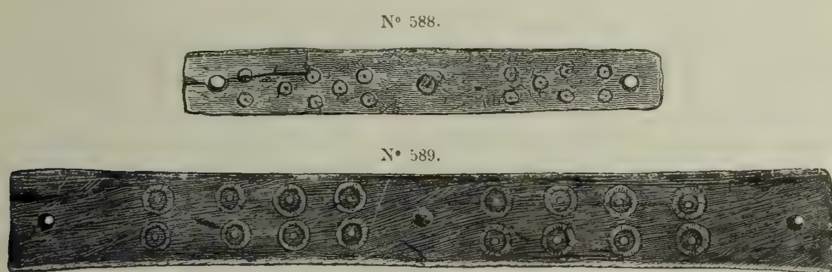
Les objets nos 588 et 589, que décorent quantité de petits cercles



Nos 578-579 *a*. — Fragments de flûte et un objet d'ivoire avec un décor tout autour. 1/2 grandeur : profondeur, 8 à 9 mèt. Fait sur dessin.

Nos 580-587. — Objets divers en ivoire. 7/8 grandeur ; profondeur, 6 à 8 mètres. Faits sur photographie.

avec point au centre, sont aussi d'ivoire et perforés à chaque bout. Je suggérerais volontiers que ces dix objets (du n° 580 au n° 589), et

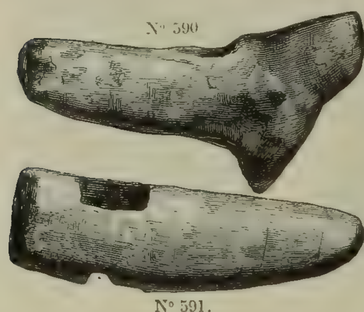


Nos 588-589. — Objets d'ivoire, probablement destinés à décorer des harnais de chevaux. 7/8 grandeur profondeur, 7m,30. Fait sur photographie.

peut-être aussi les nos 572 et 579 *a*, servaient à parer les harnais de chevaux comme il est dit dans un passage de l'Iliade : « Ainsi, lorsqu'une femme de Méonie ou de Karie teint de pourpre l'ivoire qui ornera le mors des chevaux, il devient le trésor de sa maison, et beaucoup de cavaliers souhaitent le posséder, ce bijou digne d'un roi, à la fois l'orne-

ment du coursier et la gloire de son maître[1]. » Un objet d'os ou d'ivoire, semblable aux nos 588 et 589, orné aussi de petits cercles, a été découvert par le Dr V. Gross dans les cités lacustres à Mœringen, et se trouve dans sa collection[2].

Les nos 590, 591 et 592 sont en os[3], et doivent avoir été des pommes de canne ou de bâton de commandement (σκῆπτρον, de σκήπτω, *soutenir*, d'où le moyen σκήπτομαι, *s'appuyer sur*). Le no 593 est aussi la pomme d'une canne ou d'un bâton de commandemant, attribution sur laquelle ses deux trous ne laissent aucun doute, bien que l'objet soit en terre cuite. Il a, mais seulement d'un côté, cette double spirale en forme de lunettes que nous avons vue plusieurs fois sur les vases. Généralement, Homère





Nos 590-591.— Poignées de canne. σκῆπτρα en os. 1/2 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

No 592. — Poignée de bâton (σκῆπτρον). 1/2 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur dessin.

n'entend par σκῆπτρον qu'un bâton ordinaire, car les rois, les hérauts, les juges et les mendiants[4] s'en servent également; dans d'autres passages

[1] *Il.*, IV, 141-145 :
ὡς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ
Μῃονὶς ἠὲ Κάειρα, παρήϊον ἔμμεναι ἵππων·
κεῖται δ' ἐν θαλάμῳ, πολέες τέ μιν ἠρήσαντο
ἱππῆες φορέειν· βασιλῆϊ δὲ κεῖται ἄγαλμα,
ἀμφότερον, κόσμος θ' ἵππῳ ἐλατῆρί τε κῦδος.

[2] Dr V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*, Zürich, 1876, Pl. I, no 26.

[3] J'ai sous les yeux une poignée de sceptre en os, trouvée par le Dr Gross dans les habitations lacustres de la Suisse à Lutz, représentée au no 28 de la planche II de cet ouvrage; mais, chose singulière, cet objet est désigné comme un petit marteau (*Résultats des Recherches, etc.*). Le professeur Virchow me dit que le Dr Gross a pu facilement prendre la pomme de canne, no 28, pour un marteau, puisqu'on trouve souvent des marteaux semblables faits en corne de cerf.

[4] *Il.*, XVIII, 416, 417 :
. . . ἕλε δὲ σκῆπτρον παχύ, βῆ δὲ θύραζε
χωλεύων· ὑπὸ δ' ἀμφίπολοι ῥώοντο ἄνακτι.
Od., XVII, 199 :
Εὔμαιος δ' ἄρα οἱ σκῆπτρον θυμαρὲς ἔδωκεν.
Od., XIII, 437 :
δῶκε δέ οἱ σκῆπτρον καὶ ἀεικέα πήρην.
Od., XIV, 31 :
. . . . . . αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ἕζετο κερδοσύνῃ, σκῆπτρον δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.
Od., XVIII, 103, 104 :
. . . . . καί μιν ποτὶ ἑρκίον αὐλῆς
εἷσεν ἀνακλίνας, σκῆπτρον δέ οἱ ἔμβαλε χειρί.
M. Philip Smith me fait remarquer que, au sens étymologique, c'est « une chose sur laquelle on s'appuie », de σκήπτω, à la voie moyenne σκήπτομαι, *je m'appuie* (sur), avec -τρον (lat. *-trum*), suffixe signifiant l'instrument. Ainsi, Jacob mourant se lève de son lit, pour bénir ses enfants, *en s'appuyant sur la pomme de son bâton*. (*Gen.*, XLVII, 31; *Hebr.*, XI, 21). Parmi les dépouilles enlevées en Syrie par le roi Thoutmès III, nous trouvons « un beau bâton en bois de zagu », « des baguettes ou cannes *surmontées de pommes* en ivoire, en ébène et en bois de cèdre, incrustées d'or », et aussi *un bâton royal*, en forme de sceptre, et d'or massif. (Brugsch, *Hist. of Egypt*, vol. I, pp. 374, 385, trad. angl. 2me ed.

σκῆπτρον signifie un sceptre royal, un symbole de puissance et de dignité suprême; il était orné de clous d'or[1], ou bien c'était un ouvrage artistique en métal[2].

Les objets fort convenables pour pommes ou têtes de sceptres royaux, ne manquent pas parmi les antiquités troyennes. Le n° 594 est un beau morceau de cristal de roche représentant une tête de lion grossièrement sculptée; le creux de l'un des deux bouts, creux dans lequel pouvait entrer le bâton, ainsi que les petits trous de chaque côté,



N° 593. — Pomme de canne en terre cuite. 1/2 grandeur; profondeur, environ 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 594. — Poignée de sceptre représentant une tête de lion en très beau cristal; trouvée sur le mur *c* (voy. plan VII). 1/2 grand.; profond., 8^{m},50. Fait sur dessin.



N° 595. — Objet curieux, probablement une pomme de canne, en porcelaine égyptienne. 1/2 grand.; prof., 8^{m} à 8^{m},50. Sur phot.

ne laissent pas de doute que ce n'ait été là une pomme de sceptre. Cet objet a été recueilli à 8^{m},50 de profondeur, sur le plateau formé par les deux murs *b* et *c* (plan VII). Non seulement cette tête de lion, mais aussi les fréquentes comparaisons que l'*Iliade* tire de cet animal, nous



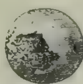
N° 596.



N° 597.



N° 598.



N° 599.



N° 600.



N° 601.



N° 602.

N°s 596-598. — Boutons de verre. 1/2 grand.: profondeur, celui de droite 1^{m},80 les deux autres 8 mètres. Fait sur photographie.

N°s 599-602. — Trois boules de verre et une perle de verre. 3/4 grandeur; profondeur, 8 à 10 mètres. Fait sur photographie.

font supposer avec beaucoup de probabilité que cette contrée était infestée de lions dans les temps reculés. Homère n'aurait pas si bien décrit cet animal, s'il n'avait été à même de l'observer; or, sa connaissance des pays du Sud était trop incomplète pour admettre qu'il les ait visités et y ait connu les habitudes du lion.

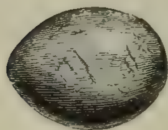
Le n° 595 est en porcelaine verte égyptienne; il a été trouvé avec un vase à tête de chouette et la boîte noire n°s 451, 451 *a*, dans une très grande urne funéraire brisée, sur le mur même, immédiatement au nord-ouest de la porte Sud-Ouest. Cet objet a servi de pomme à un bâton, car

---

[1] *Il.*, I, 245, 246 :
. . . . . ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον.

[2] *Il.*, II, 101 :
ἔστη σκῆπτρον ἔχων, τὸ μὲν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.

il porte un trou quadrangulaire de $0^m,025$ de longueur sur $0^m,010$ de largeur et $0^m,015$ de profondeur qui va en diminuant vers le fond; de chaque côté, incision longitudinale avec perforation pénétrant jusqu'au trou quadrangulaire et n'ayant d'autre utilité que de fixer par un clou le bâton inséré dans cette pomme. L'extérieur nous offre une saillie quadrangulaire avec deux rainures. La porcelaine égyptienne étant trop fragile pour servir de pomme de canne, le bâton qu'elle ornait était sans doute de ceux qui servaient aux cérémonies funèbres.

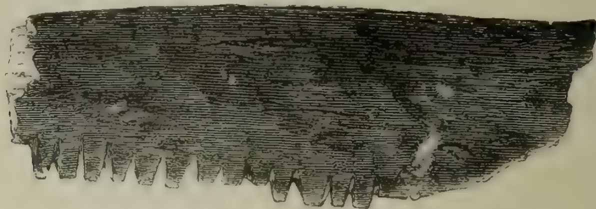


N° 603. — Œuf en aragonite. 7/8 grand.; profond., 8 mèt. Fait sur photographie.



N° 604. — Œuf en aragonite. 2/3 grand.; profond., $8^m,50$. Fait sur dessin.

Cet objet est vitrifié à la partie inférieure et porte partout la trace du feu auquel il a été exposé; des cendres blanches très fines sont attachées à la surface. J'ai sous les yeux, tandis que j'écris, un autre



N° 605. — Peigne en os. 7/8 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

objet de porcelaine égyptienne qui ressemble aussi à une pomme de canne, mais il est perforé longitudinalement. L'incendie l'a tellement éprouvé que la couleur verte est tombée et qu'il a pris l'aspect d'une pâte de verre blanc très altérée. Cette porcelaine égyptienne, comme l'ivoire, indique des relations entre Troie et l'Égypte.

Les nos 596 et 597 — celui-ci perforé longitudinalement — semblent être aussi des pommes de bâton ou des poignées de canne, et sont d'une pâte de verre verte. Tous les deux ont un décor de spirales blanches ou jaunes, qui n'est pas peint sur le verre, mais contenu dans le verre. Le n° 598 est en pâte de verre verte ornée de raies blanches régulières; il est aussi perforé et presque en forme de fusaïole, mais il n'appartient pas

précisément à notre deuxième cité, ayant été trouvé à la faible profondeur de 1m,80. Des objets en pâte de verre avec raies blanches, parfaitement semblables au n° 598, sont au Louvre dans la collection formée par la mission de M. E. Renan en Phénicie.

Sous les nos 599, 600 et 601, je représente trois petites balles; sous le n° 602, une perle de verre blanc. Je ferai remarquer que les trois balles,



Nos 606-627. — Alènes et aiguilles d'os et d'ivoire. 1/2 grandeur; profondeur, de 6m,60 à 10 mètres. Fait sur photographie.

la perle et les deux pommeaux de bâton sont les seuls objets de verre que j'aie trouvés dans tout le cours de mes fouilles à Hissarlik; en outre, que ces six objets proviennent de la deuxième cité — cité brûlée — et qu'aucune trace de verre n'a été trouvée dans aucune autre des cités préhistoriques, soit antérieures, soit postérieures, à moins que le n° 598 n'appartienne à la dernière des cités préhistoriques, ce qui me semble douteux. Je l'attribuerais plutôt à une cité moins ancienne, la sixième à partir du sol vierge, que je me permets de croire d'origine

lydienne. Ces objets furent probablement importés à Troie par les Phéniciens.

Les n° 603 et 604 sont des œufs en aragonite très joliment faits. Plusieurs hexagones de cristal non polis ont été trouvés au même endroit, de plus, une petite plaque de cristal qui peut avoir fait partie d'une lyre ; elle est parfaitement polie et percée de quatre trous.

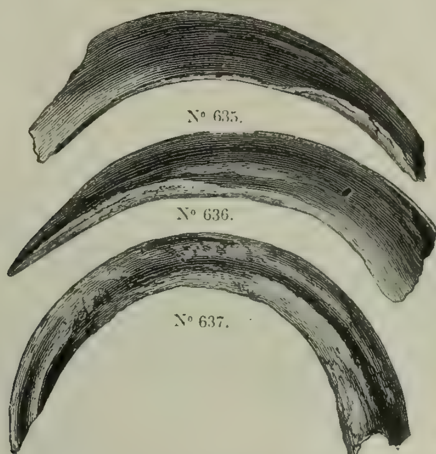
Je passe de ces objets de luxe à des objets utiles : le n° 605 représente un peigne d'os très primitif, dont les dents peuvent avoir été faites avec les scies ordinaires de calcédoine. Dans le groupe n° 606



N°s 628-631. — Alènes en os. — N° 632-634. Cornes de daim aiguisées et probablement employées comme alènes. 1/2 grandeur : profondeur, 5 à 8 mètres. Fait sur photographie.

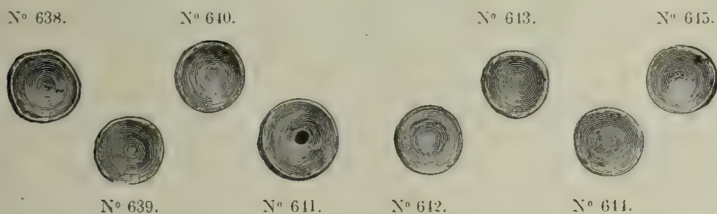
est un objet d'ivoire, avec trois perforations, qui peut avoir orné des harnais de chevaux. Les n°s 607-621 sont des aiguilles ou d'autres outils d'os ou d'ivoire pour travail de femme. Comme je l'ai déjà dit, de semblables aiguilles en os se trouvent dans les cavernes de la Dordogne, en France, aussi bien que dans les cités lacustres. Elles se rencontrent aussi et souvent dans les tombes de Germanie. Les n°s 622-627 sont des alènes d'os semblables à celles que j'ai précédemment étudiées (voy. n°s 147-154). Les n°s 628-631 sont encore quatre alènes en os. Les n°s 632 à 634 sont, d'après le professeur Virchow, des cornes de daim aiguisées en pointe pour être employées comme alène ; ces cornes sont communes dans les quatre cités supérieures d'Hissarlik.

Les nos 635-637 sont des défenses de sanglier, les deux dernières aiguisées en pointe et probablement par le sanglier lui-même. Ces défenses sont très communes dans les débris de toutes les cités préhistoriques d'Hissarlik. Le professeur Otto Keller [1] remarque à ce sujet : « La chasse au sanglier est un fait de grande importance dans les narrations



Nos 635-637. — Défenses de sanglier. Grandeur actuelle ; profondeur, 5 à 8 mètres. Fait sur photographie.

et dans les représentations plastiques des âges héroïques. A en juger d'après les défenses de sanglier qu'on a trouvées, cette chasse était l'ocupation favorite de nos habitants des cavernes et des habitations lacustres



Nos 638-645. — Vertèbres de requins, de dauphins et de thons. 1/2 grandeur : profondeur, 5 à 10 mètres. Fait sur photographie.

en Europe [2]. Aujourd'hui le sanglier est abondant dans la Troade et dans les pays voisins [3]. Entre Adramyttium et Assos, et dans d'autres parties de la Troade, le sanglier laisse chaque matin des traces là où il s'est vautré. Le sanglier pullule dans les forêts de l'Olympe Mysien, c'est-à-dire, près de la Troade [4] ; et à une époque très reculée le sanglier

---

[1] *Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlik.* Fribourg, 1875, p. 46.

[2] Voy. Lubbock, *Pre-historic Times*, 3me éd., p. 210.

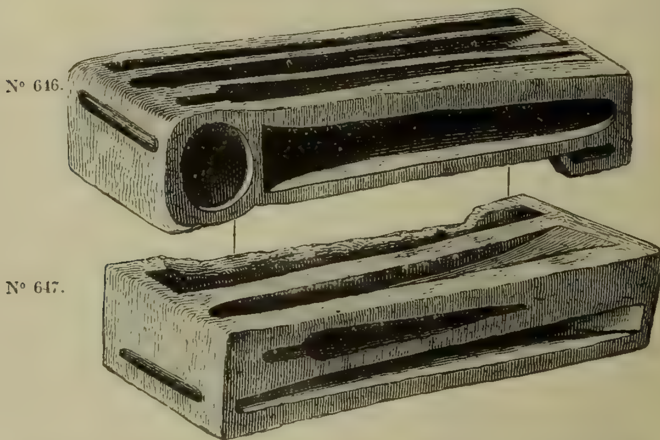
[3] Fellows, *Tagbuch einer Reise in Kleinasien* (Trad. allem.), pp. 45, 73.

[4] Hamilton, *Reisen in Kleinasien* (Trad. allem.), I, p. 79.

mythique qui déchira Idmon, fils d'Apollon, — épisode de la légende des Argonautes[1], — et plus tard celui qui dévasta la terre de Crésus[2], sortirent de ces forêts; donc, les pentes boisées de l'Ida durent engraisser pour les anciens Troyens plus d'un superbe sanglier, le gland étant leur nourriture favorite; ces animaux peuvent aussi avoir vécu dans les marais de la plaine[3]. »

Les nos 638-645 représentent des objets qui, selon le professeur W.-H. Flower, du Collège royal des Chirurgiens d'Angleterre, sont des vertèbres de thon et de petits requins.

J'arrive maintenant aux moules troyens dont près d'une centaine ont été découverts, presque tous en fragments plus ou moins gros. La plupart sont en micaschiste, quelques-uns sont en argile cuite, un seul est en granit. Les nos 646-647 et 648-649 représentent deux de ces objets avec des creux de six côtés pour couler des haches de combat, des couteaux, et encore d'autres armes ou outils qui nous sont inconnus.



Nos 646-647. — Moules de micaschiste pour couler divers instruments de métal, trouvés sur le mur c (plan VII). 1/1 grandeur : profondeur, 8m à 8m,50. Fait sur dessin.

Je n'ai réussi à recueillir intacts, ou à peu près, que cinq de ces moules. Je puis bien dire, sans craindre d'être démenti, que ces moules avec des creux de six côtés sont uniques, et n'ont été trouvés nulle part ailleurs, mais la grande quantité de ces objets brisés que j'ai trouvée ne peut pas laisser de doute qu'ils n'aient été d'un usage général à Troie. Les moules des cités lacustres de la Suisse[4], aussi bien que ceux de

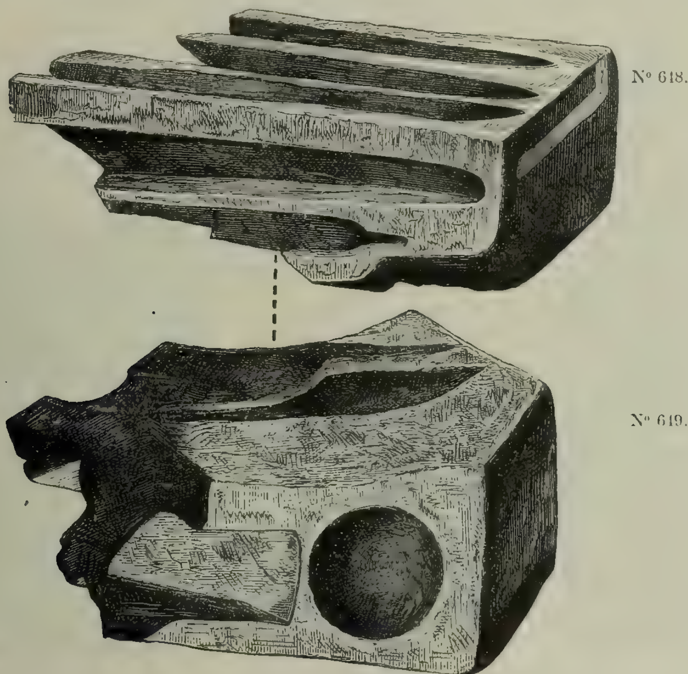
[1] Hyginus, *Fab.*, c. 14, p. 44 ; c. 18, p. 74.

[2] Hérodote, I, 36 : ἐν τῷ Μυσίῳ Οὐλύμπῳ ὑὸς χρῆμα γίνεται μέγα.

[3] Strabon, XIII, p. 595; voyez aussi Columelle, *de Re Rust.*, VII, 9.

[4] Voy. V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*. Zürich, 1876, Pl. XVII, nos 1-12 ; et V. Gross, *Les dernières Trouvailles dans les Habitations lacustres du lac de Bienne*. Porrentruy, 1879, Pl. I, nos 6-8, 10.

Hongrie [1], et d'autres encore, n'ont de creux que d'un côté [2]. A Mycènes, j'ai trouvé deux moules, l'un avec creux de six côtés, mais seulement pour y couler des ornements [3]. Ces moules troyens se distinguent en outre par la profondeur des creux qui correspondent exactement à l'épaisseur des haches de combat, des couteaux, etc, qui devaient y être coulés; ces creux étaient donc remplis de métal fondu, puis couverts avec une pierre plate jusqu'à ce que le métal fût refroidi. Avec les moules trouvés ailleurs, le procédé était différent; le moule consistait en deux



N°s 648-649. — Moules de micaschiste pour couler divers instruments de métal.
1/2 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.

pierres où était creusée une forme d'arme, chaque creux ne représentant qu'une moitié de l'épaisseur de l'objet; on réunissait ensuite ces pierres de manière à ce que les deux creux s'ajustassent exactement l'un sur l'autre. Comme nous le voyons au moule n°. 119 de la première cité, chacune des deux pierres avait généralement deux trous qui servaient à les fixer ensemble [4]; chaque pierre portait un petit sillon, conduisant du bord dans la forme même et lorsque les deux pierres étaient

---

[1] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*. Esztergom, 1877, Pl. XIV, nos 1-25.

[2] Le professeur Virchow, toutefois, me signale que l'on trouve en Europe des moules avec creux de deux côtés, mais ils diffèrent des moules troyens en ce qu'ils ont un conduit par lequel on pouvait verser, du bord du moule, le métal à l'intérieur.

[3] Voy. *Mycènes*, pp. 178, nos 162 et 163.

[4] On a, cependant, trouvé des moules de pierre qui n'avaient pas ces deux trous.

réunies et les deux sillons adaptés l'un sur l'autre, ils constituaient un petit canal par où l'on versait le liquide. Les grands moules troyens, comme le montrent les gravures, n'avaient pas de sillons, il est donc évident que le procédé de la fonte était ici le plus simple possible, que le métal était directement jeté dans les formes, puis celles-ci couvertes d'une pierre plate.

Le seul moule trouvé ailleurs qui soit presque identique aux moules troyens a été découvert dans la terramare de Gozzano, province de Modène, et est conservé au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome;



N° 650. — Moule de micaschiste. 1/2 grand.; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 651. — Moule de micaschiste pour fondre des outils de cuivre. 1/3 grand.; profond., 8 mètres. Fait sur dessin.



N° 652. — Moule de micaschiste pour fondre des pointes de flèche de forme primitive. Grandeur réelle; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.

il est aussi en micaschiste et de forme rectangulaire, mais il n'a de creux que sur quatre côtés; il m'a été montré par M. Collini, employé de ce Musée.

Les seuls moules de même genre que j'aie jamais vus viennent de Sardaigne et sont conservés au Musée de Cagliari. On en voit un bon échantillon au n° 7 de la planche II de l'ouvrage de Vincenzo Crespi, *Il Museo d'Antichità di Cagliari*. C'est un parallélépipède, en pierre trachytoporphyrique (*sic*), dit-on, qui porte, d'un côté, un creux pour hache de combat à deux tranchants avec trou au milieu, comme au n° 1005; de l'autre, des creux pour armes très semblables aux haches troyennes ordinaires, comme celles des nos 870 à 873 et du n° 892. Il n'y a pas de canal pour verser le métal fondu dans les creux. Il est donc évident,

qu'ici, comme dans les moules troyens, le métal fondu était versé directement et couvert ensuite avec une pierre parfaitement unie pour que les produits de cette opération le fussent aussi.

C'est ainsi que doivent avoir été jetées dans le moule de micaschiste n° 650 les haches de combat, et dans la pierre de micaschiste n° 651 les objets dont elle nous offre la forme en creux; la cavité hémisphérique qui est sur cette pierre se voit aussi aux n°s 646 et 649, mais non le creux de tout petit marteau du n° 651 qui est réellement très curieux; je n'ai trouvé que deux moules avec un creux semblable. La forme ronde que nous voyons en creux sur les n°s 646, 649, 651, doit avoir servi à fabriquer des têtes de clous en forme de disque comme celles des clous n° 1015. D'autre part, dans le moule de micaschiste n° 652, creusé en forme de tête de flèche, comme celles que nous offrent les n°s 1030, 1032, 1041, 1043, 1045, nous voyons un exemple du système décrit ci-dessus: la pierre a deux trous et la pointe du creux touche le bord de la pierre; lorsqu'un autre moule de forme semblable était assujetti sur celui-ci (n° 652), on introduisait le métal liquide par le petit canal qui faisait entonnoir.

Le n° 653 est un moule cassé où l'on fondait des têtes de flèches de forme triangulaire, mais sans barbes; ici, la rainure qui part de chaque flèche va jusqu'au bord, de sorte que l'on pouvait aisément introduire le liquide dans le creux. A gauche, près de l'angle inférieur, est un des trous par lesquels ce moule était fixé sur un autre. La seconde perforation était probablement dans le morceau manquant. Le moule n° 654 est d'une argile très grossière qui, ayant subi toute l'ardeur de l'incendie, est arrivée au dernier degré de cuisson. Ici, je ne trouve ni perforations, ni canaux conducteurs; il est donc certain que les creux étaient simplement remplis de métal liquide et couverts d'une pierre plate. Ils ne représentent que des barres. De semblables moules ont été trouvés sept ou huit fois.

Un moule de grès semblable au n° 650 a été découvert à Pilin[1], et le professeur J. Hampel m'informe qu'on en rencontre de semblables à Szihalom; mais ces moules hongrois sont tous de la catégorie déjà décrite, c'est-à-dire en deux parties, chacune ayant exactement la forme de l'objet qu'on veut obtenir.

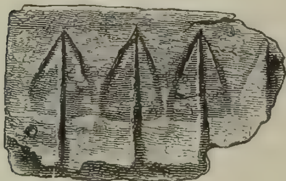
Le n° 655 est un de ces moules de micaschiste qui n'ont point de trous et dont le creux n'a que la moitié de l'épaisseur de l'objet, de sorte qu'on devait y adapter un autre moule ayant exactement le même creux, et y couler le métal liquide par la rainure ménagée entre les deux pièces, et jusqu'au bord. Le creux du n° 655 semble indiquer une tête de lance.

De nombreux moules du même genre, en grès, en terre cuite ou en

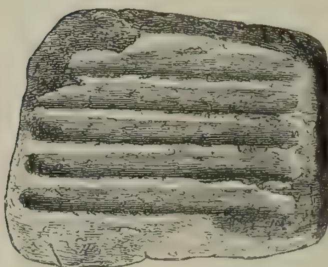
[1] Jos. Hampel, *Ant. préhist.*, Pl. XIV, 8.

bronze, ont été trouvés par le Dr Victor Gross dans les habitations lacustres de la Suisse, aux stations d'Estavayer, de Corcelettes, de Mœringen, d'Auvernier, de Cartaillod, etc.[1]. La plupart de ces moules ont quatre trous, un dans chaque coin, et quelques-uns de ces trous gardaient encore la cheville de bois qui fixait l'une à l'autre les deux moitiés des moules[2]. J'ajouterai que *les moules étaient portés à la chaleur du fer rouge avant d'être remplis de métal.*

Les nos 656 et 657 sont en micaschiste; ils servaient certainement de



N° 653. — Fragment d'un moule en micaschiste pour fondre des têtes de flèches. 1/2 grandeur; profond., 8 mèt. Fait sur phot.



N° 654. — Moule d'argile cuite. 1/4 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 655. — Moule de micaschiste. 1/3 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

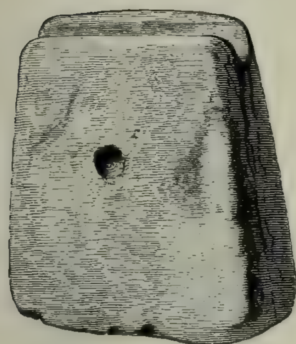
point d'appui aux broches à rôtir les viandes; ce sont sans doute les Κρατευταί homériques (voyez *Il.*, IX, 214).

De semblables porte-broches ou chenets se trouvent souvent soit en micaschiste, soit en argile; comme tous ont une rainure au sommet et un trou au milieu, on se représente ces deux chenets placés de chaque côté du foyer et réunis peut-être par une barre de cuivre. En outre, comme le côté où se pose la broche est toujours le côté le plus étroit, il fallait une rainure dans ces pierres-chenets, pour que la broche pût tourner; autrement elle serait bien vite tombée.

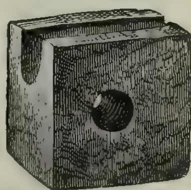
Le n° 658 est un objet perforé, en gabbro-roc vert, probablement un poids. Sous les nos 659-667, je représente neuf balles de fronde en aimant

[1] V. Gross, *Les Protohelvètes.* Paris, 1883, pp. 53-63, Pl. XXVII, nos 10-14; Pl. XXVIII, nos 1-6; Pl. XXIX, nos 1-12; Pl. XXX, nos 1-7.
[2] *Op. cit.*, pp. 56, 57.

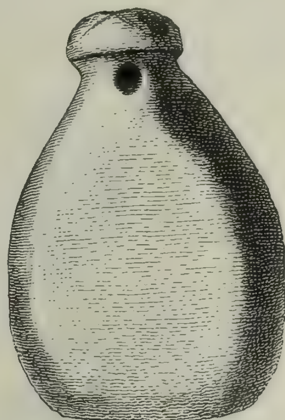
ou hématite, sauf le n° 666 qui est en diorite vert. Quelques-unes des balles de fronde que j'ai trouvées dans mes fouilles à Troie, en 1882, étaient très grandes, mais toujours de la même forme; la plus grande, trouvée dans le temple A, ne pesait pas moins de 1,130 grammes; une



N° 656. — Porte-broche de micaschiste. 1/2 grandeur; profondeur, 9m,60. Fait sur photographie.

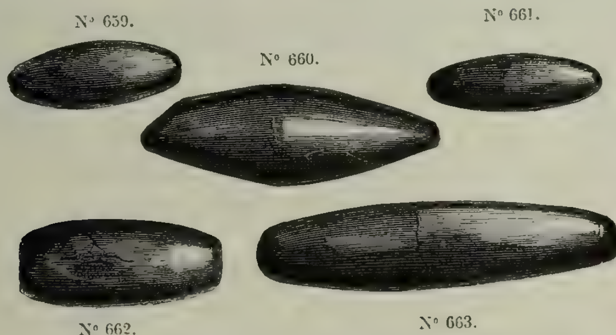


N° 657. — Morceau de micaschiste percé et entaillé, probablement pour soutenir une broche, trouvé sur le mur c. 1/5 grandeur; profond., 8 mèt. Fait sur dessin.



N° 658. — Objet perforé de gabbro-roc vert, probablement un poids. 2/3 grandeur; profondeur, 9 mèt. Fait sur dessin.

autre, trouvée dans le temple B, pesait 520 grammes. Toutes sont bien polies, et, avec les outils grossiers dont les Troyens disposaient, la taille de pierres aussi dures en forme de cylindre et leur polissage représentent



Nos 659-663. — Balles de fronde en hématite ou aimant. 7/8 de la grandeur réelle; profondeur, 8 à 9 mètres. Fait sur photographie.

un travail énorme. De fait, la main-d'œuvre à cette époque avait très peu de valeur, ou même n'en avait pas du tout; autrement, on ne comprendrait pas que des hommes passassent plusieurs mois à confectionner une balle aussitôt perdue que lancée. On n'a trouvé de balles semblables qu'en Assyrie et dans un sépulcre à Camirus (île de Rhodes). Le British

Museum possède un certain nombre de balles assyriennes en hématite et en fer magnétique, deux autres qui semblent être en granit, et enfin une balle d'aimant de Camirus.

Je ferai remarquer que la fronde n'est nommée que deux fois dans Homère et qu'elle paraît avoir été, avec l'arc, l'arme principale des Locriens : « Puis il lia la main avec la laine de brebis bien tordue, arrachée d'une fronde que tenait un serviteur de ce pasteur de peuple[1] » ; et « les magnanimes Locriens ne suivirent pas le fils d'Oïlée : leur cœur n'est point ferme dans le combat corps à corps ; ils n'ont point de casques



N° 664. N° 665. N° 666.

N°s 664-666. — Balles de fronde en aimant ou hématite et en diorite vert. 3/1 grandeur : profondeur, 8 à 9 mètres. Fait sur dessin.

N° 667. — Balle de fronde en hématite. Grandeur naturelle : profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.

d'airain à crinière ; ils n'ont pas non plus de boucliers arrondis, ni de lances de frêne ; mais ils sont venus à Ilion, confiants dans leurs arcs et dans leurs frondes de laine tressée ; avec ces armes, ils ne cessent d'accabler les Troyens et de rompre leurs phalanges[2] ». La fronde devait donc être faite de laine de brebis, qu'on remplaça plus tard par une lanière de cuir. Comme, sauf dans ces deux passages, les poèmes homériques ne nomment pas la fronde, elle semble avoir été peu estimée.

La fronde semble une arme commune à toute l'antiquité, et dont on se servait encore au moyen âge. Parmi les Grecs, les Acarnaniens et les

---

[1] *Il.*, XIII, 599, 600 :
αὐτὴν δὲ [χεῖρα] ξυνέδησεν ἐϋστρόφῳ οἰὸς ἀώτῳ,
σφενδόνῃ, ἣν ἄρα οἱ θεράπων ἔχε, ποιμένι λαῶν.

[2] *Il.*, XIII, 712-718 :
οὐδ' ἄρ' Ὀϊλιάδῃ μεγαλήτορι Λοκροὶ ἕποντο·
οὐ γάρ σφι σταδίῃ ὑσμίνῃ μίμνε φίλον κῆρ·
οὐ γὰρ ἔχον κόρυθας χαλκήρεας ἱπποδασείας,
οὐδ' ἔχον ἀσπίδας εὐκύκλους καὶ μείλινα δοῦρα·
ἀλλ' ἄρα τόξοισιν καὶ ἐϋστρόφῳ οἰὸς ἀώτῳ
Ἴλιον εἰς ἅμ' ἕποντο πεποιθότες· οἷσιν ἔπειτα
ταρφέα βάλλοντες, Τρώων ῥήγνυντο φάλαγγας.

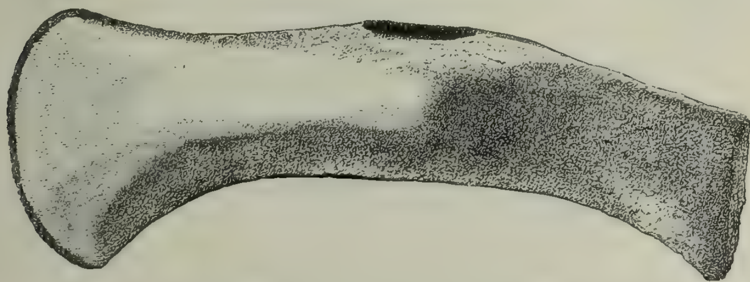
Étoliens étaient célèbres comme frondeurs (σφενδονῆται), de même que les habitants des îles Baléares au temps des Romains. Sous les empereurs romains, Végétius distingue deux espèces de frondes : le *fustibalus*, dans lequel les lanières, fixées à un bâton, se déchargeaient par une secousse; et la *funda*, faite de lanières ou de crins tordus, quelquefois de cheveux humains, que l'on faisait tournoyer autour de sa tête



N° 668. N° 669. N° 670.

Nos 668 670. — Balles de fronde bien polies en hématite brune. 3/1 grandeur profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

avant de la lancer. Des balles de plomb en forme de gland (*glandes*), ou des cailloux ronds (*lapides missiles*) étaient lancés par ces deux sortes de frondes avec tant de force qu'ils fracassaient les boucliers et les morions. Chez les Grecs et les Romains, les frondeurs (σφενδονῆται) formaient, avec les soldats qui lançaient le javelot (ἀκοντισταί, *jacula-*



N° 671. — Hache perforée de gabbro-roc vert. 2/3 grandeur ; profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

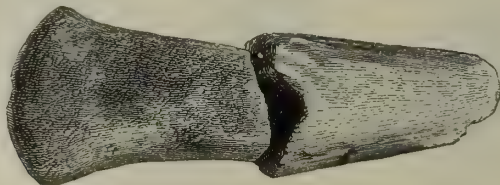
tores) et les archers (τοξόται, *sagittarii*), les trois corps de l'infanterie légère.

Les nos 668, 669 et 670 sont, d'après M. Davies, du British Museum, en hématite brune. Des pierres, pareillement bien polies, se rencontrent très fréquemment dans les débris de la deuxième cité (cité brûlée). Comme elles sont très pesantes, elles peuvent avoir servi de projectiles. Des balles d'hématite brune, de forme identique et d'un beau poli, se trouvent souvent en Grèce.

Le n° 671 représente une hache de combat, polie, en gabbro-roc vert, avec deux tranchants et une perforation au milieu pour y insérer le manche. Des haches de combat, d'une forme parfaitement identique,

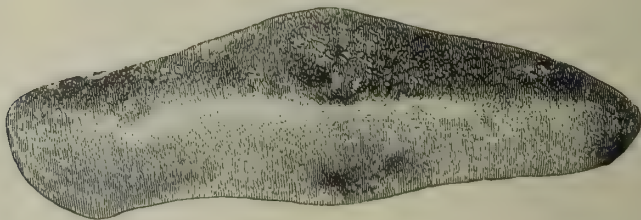
existent en Danemark[1]. Le professeur Virchow me dit qu'il s'en trouve en Allemagne. Les haches de cette forme sont très communes à Troie, mais la plupart des échantillons mis au jour se sont trouvés brisés.

Sous le nº 672, je représente deux moitiés de haches. Le morceau supérieur nous montre la perforation dont il n'y a aucune trace dans le morceau inférieur; en outre, le morceau supérieur est en diorite gris, et le morceau inférieur, en gabbro-roc : par conséquent, ces deux fragments appartiennent à des haches différentes.



Nº 672. — Hache en pierre. 1/2 grandeur; profondeur, 10^{m},50. Fait sur photographie.

Le nº 673 est encore une hache de combat en diorite gris d'une fabrication grossière. Elle n'est aiguisée que d'un côté ; le côté opposé finit en pointe ; une cavité ronde peu profonde, visible au milieu et sur les deux faces, atteste un essai de perforation, puis l'abandon de l'entreprise. Une hache semblable, dans laquelle la perforation a été commencée puis abandonnée, a été trouvée dans la terramare près de Mantoue et est conservée au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome.



673. — Hache en pierre, avec une cavité de chaque côté. 1/2 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

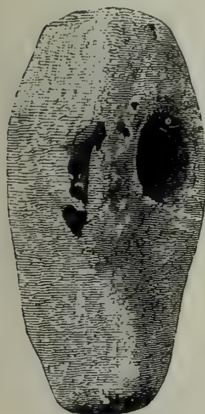
Sous le nº 674, je représente un marteau perforé ; sous le nº 675, une hache très remarquable de diorite; elle n'a qu'un tranchant, l'autre bout est convexe et doit avoir été employé comme marteau. Une cavité ronde, profonde de 0^{m},005, qui se trouve de chaque côté, prouve qu'on avait commencé à la perforer, mais qu'on avait abandonné cette opération. Cette hache est bien polie; elle a sur ses quatre côtés des bandes légèrement concaves, de 0^{m},01 de largeur, qui lui donnent une belle apparence.

---

[1] P. Madsen, *Antiquités préhistor. du Danemark*. Copenhague, 1873, Pl. XXXI, nº 12. — J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*. Copenhague, 1859, p. 13, nº 38.

Le n° 676 est un marteau de pierre perforé et poli, en diorite noir. Des marteaux semblables se trouvent en Angleterre et en Irlande [1], et sont représentés au Märkisches Museum de Berlin.

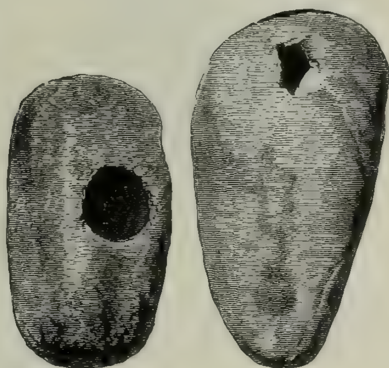
Le n° 677 représente un marteau de porphyre très curieux en ce que le trou est au bout le plus épais, qu'il n'est pas foré, mais évidemment fait à coups de ciseau. Le n° 678 (gabbro-roc vert) reproduit une forme de marteau très remarquable; là aussi, le forage du trou a été commencé puis abandonné. Une entaille circulaire règne autour de la partie la plus épaisse, entaille destinée à maintenir la courroie qui liait le marteau à son manche, particularité que je n'ai point vue ailleurs. Le



N° 674. — Marteau en pierre, perforé au milieu. 1/2 grand.; profondeur, 10m,50. Fait sur photogr.



N° 675. — Hache en diorite noir. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



Nos 676-677. — Marteaux de pierre perforés. 1/2 grandeur; profondeur, 9 à 10 mètres. Fait sur photographie.

n° 679 est un marteau en pierre ayant un creux de chaque côté qui prouve que la perforation avait été commencée, puis abandonnée.

Le n° 680 représente une autre forme de marteau perforé; ici, le trou se rétrécit vers le milieu de la pierre. De semblables marteaux ont été trouvés en Angleterre [2]. Le professeur Virchow m'assure qu'ils ne sont pas rares en Allemagne.

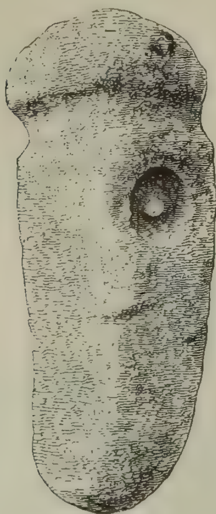
Le n° 681 est un marteau de roche siliceuse et de même forme, mais ici la perforation, entamée des deux côtés, est restée inachevée. Le marteau poli n° 682, sur lequel le forage du trou est incomplet, a une forme presque pareille. La partie inférieure de cet outil atteste de nombreux services. Un marteau, de même incomplètement percé, a été trouvé par Mlle Adèle Virchow dans ses fouilles au cimetière de Zaborowo. Le n° 683 est un marteau brut de serpentine, avec trous profonds des deux

---

[1] John Evans, *Ancient Stone Implements, Weapons and Ornaments*. London, 1872, pp. 199, 200.

[2] John Evans, *Ibid.*, p. 204.

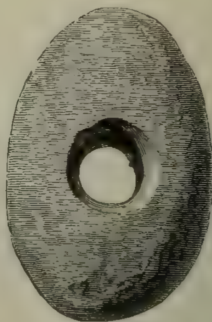
côtés, mais non poussés jusqu'au bout. Le n° 684 est un petit marteau de calcaire, avec un creux de chaque côté. Un marteau de forme identique



N° 678. — Marteau de pierre avec trou. 1/2 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.



N° 679. — Marteau en pierre ayant une cavité des deux côtés. 1/1 grand.; profond., 8m,50. Fait sur photogr.



N° 680. — Marteau de pierre perforé. 1/2 grand.; prof., 10 mèt. Fait sur photogr.

a été trouvé en Danemark [1]; un autre, ramassé dans l'île de Sardaigne,



N° 681. — Marteau de pierre avec trous de chaque côté. 1/2 grand.; profond., 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 682. — Marteau de pierre avec trous des deux côtés. 1/2 grand.: profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.



N° 683. — Marteau de pierre avec un trou profond de chaque côté. 1/2 grandeur: profondeur, 6m,60. Fait sur photographie.

est au Musée de Cagliari [2]. La forme des marteaux nos 676, 680-683, est

---

[1] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, p. 12, fig. 33.

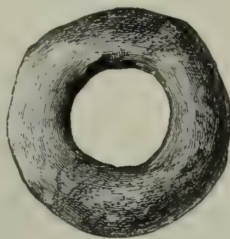
[2] Vincenzo Crispi, *Il Museo d'Antichità di Cagliari*. Cagliari, 1872, Pl. I, n° 3.

très commune à Troie. Des spécimens de marteaux semblables existent au Märkisches Museum à Berlin.

Le n° 685 est un rond d'argile cuite, qui doit avoir servi de support



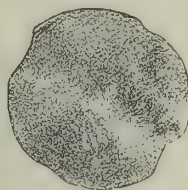
N° 684. — Petit marteau de calcaire. 1/2 grandeur; profondeur, 2m,70. Fait sur photographie.



N° 685. — Anneau de terre cuite. 1/2 grandeur : profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

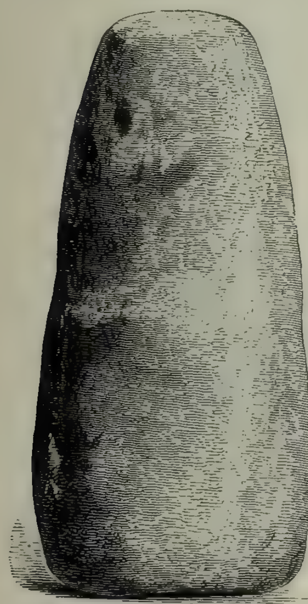


N° 686. — Objet de gneiss, usage inconnu. 1/2 grand.; profondeur, 9 mèt. Fait sur photogr.



N° 687. — Objet de granit ayant deux larges sillons. 1/4 grandeur; profond., 9 mèt. Fait sur photographie.

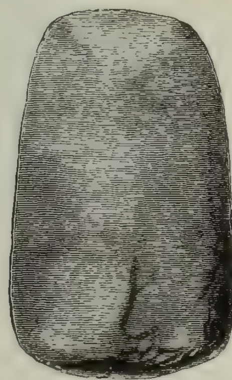
pour les vases à fond convexe. Vingt-six ronds semblables, trouvés à Kanya, comté de Bars, Hongrie, sont au Musée national de Buda-Pesth[1]; on



N° 688. — Grand marteau de porphyre. 1/4 grandeur : profondeur, 10 mèt. Fait sur photographie.



N° 689. — Pilon de diorite pour broyer. 1/2 grand.; profond., 8 mèt. Fait sur photogr.



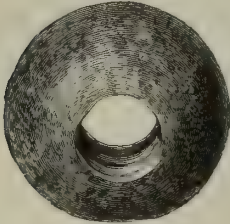
N° 690. — Marteau ou broyeur de diorite. 1/2 grand.; prof., 9 mètres. Fait sur photogr.

en trouve aussi dans les cités lacustres de la Suisse et ailleurs. Ces objets abondent dans les deuxième, troisième et quatrième cités préhistoriques

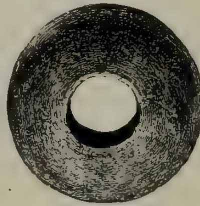
[1] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Pl. XIII, fig. 34.

d'Hissarlik, fait qui s'explique par les centaines de vases qui ont le fond convexe.

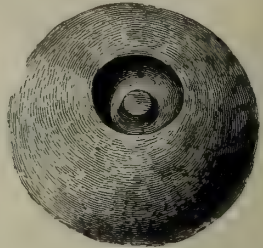
Il est douteux que l'objet de gneiss n° 686 soit un marteau; il porte une rainure au milieu, et peut avoir servi de poids pour un métier à tisser ou pour une porte. Le n° 687 est un objet de granit ayant deux larges



N° 691. — Balle perforée de serpentine. 1/2 grand.; profondeur, 10 mètres. Fait sur photographie.



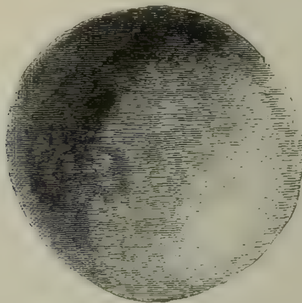
N° 692. — Balle perforée de serpentine. 1/2 grand.; profond., 10 mèt. Fait sur photographie.



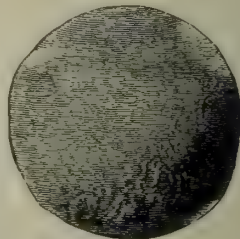
N° 693. — Balle de serpentine qu'on a commencé de perforer des deux côtés. 1/2 grandeur; profond., 8 mèt. Fait sur photographie.

sillons qui s'entre-croisent; il peut avoir servi au métier du tisserand ou au filet à poissons.

Le gros marteau n° 688, qui selon M. Davies est en porphyre, porte, vers son milieu, les marques de la corde qui le liait au manche; mais, comme la pierre pèse plus de 25 kilogrammes, ce manche devait être



N° 694. — Pierre ronde pour broyer le grain. 1/2 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

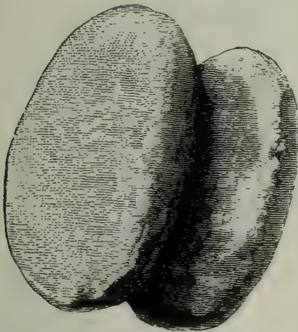


N° 695. — Pierre ronde pour broyer le grain. 1/2 grand.; profond., 8 mèt. Fait sur photog.

très gros; sa partie supérieure semble dénoter un long usage. Le professeur Virchow suppose que cet instrument était un pilon pour écraser le granit et le silex et les mêler ensuite avec l'argile dont on faisait la poterie. Le n° 689 est en diorite, d'une forme conique, et bien poli; les deux extrémités témoignent d'un long usage. Il servait, sans doute, de pilon ou de broyeur. Le n° 690 est un des plus beaux spécimens des marteaux ordinaires qui se rencontrent à profusion dans les quatre cités préhistoriques inférieures, surtout dans la deuxième, dans la troisième et

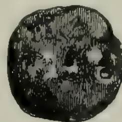
dans la quatrième : ces deux cités seules m'en auraient fourni plusieurs milliers. M. Davies, qui a examiné tous les spécimens de marteau contenus dans la collection du Musée Schliemann à Berlin, déclare qu'ils sont en diorite, en porphyre, en serpentine, en hornblende, en gneiss, en hématite brune, en silex ou en gabbro-roc. La plupart de ces grossiers marteaux de pierre portent les marques d'un long usage, mais beaucoup d'autres paraissent tout neufs. Ce genre d'outil se trouve dans presque tous les pays, mais nulle part en aussi grande abondance qu'à Hissarlik. Un de ces marteaux grossiers, trouvé à Scamridge, dans le Yorckshire, et reproduit par M. John Evans[1], est de la forme même de la plupart des marteaux troyens.

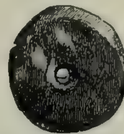
Les nos 691 et 692 sont deux balles de serpentine perforées et bien

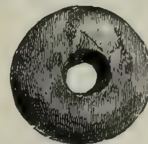


N° 696. — Outil de pierre, avec un sillon profond tout autour. 1/2 grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

N° 697.







N° 698. N° 699.

Nos 697-699. — Objets perforés de stéatite. 7/8 grandeur; profond., 6m,60 à 8 mètres.

polies; mais sur la balle n° 693 le forage n'a pas été poussé jusqu'au bout. L'usage de ces balles de serpentine est un problème pour nous; peut-être étaient-elles fixées à des *lassos* pour attraper le bétail. Je ne suis pas sûr qu'il en ait été trouvé en Europe, mais l'île de Chypre et la Chaldée en ont fourni quelques-unes, et trois spécimens de ces balles existent dans la collection cypriote et autant dans la collection chaldéenne du Louvre. Des balles de grès perforées ont été ramassées dans l'île de Santa-Rosa, en Californie[2].

Les nos 694 et 695 sont encore deux de ces pierres sphériques dont nous avons déjà discuté l'emploi, et qui existent par milliers dans les débris des quatre premières cités préhistoriques d'Hissarlik. M. John Evans[3] croit, comme moi, qu'elles servaient de pilon ou de broyeur. J'ai trouvé à Mycènes cinquante pilons semblables. Le professeur

---

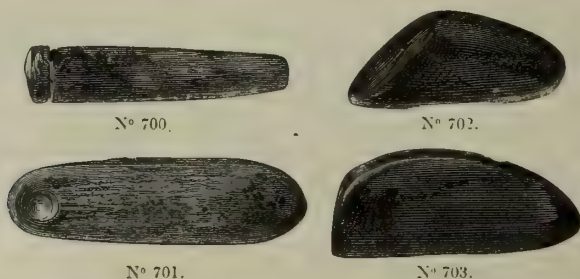
[1] *Ancient Stone Implements*, etc., p. 221, fig. 166.

[2] Charles Rau, *The Arch. Collection of the U.-S. National Museum, in charge of the Smithsonian Institution.* Washington, 1876, p. 31, n° 125.

[3] *Ancient Stone Implements*, p. 224.

Joseph Hampel m'écrit qu'on rencontre souvent des broyeurs à blé, pareils à mes pierres, à Szihalom, à Tószeg, à Magyarad, etc. Le professeur Virchow m'informe qu'ils ne sont pas rares en Allemagne, et il m'en a montré plusieurs au Märkisches Museum de Berlin. Il y en a aussi un dans sa collection particulière.

Le n° 696 représente un objet de calcaire creusé à sa circonférence



Nos 700-703. — Aiguisoirs en pierres vertes et polissoirs de jaspe. 1/2 grandeur profondeur, de 8m,50 à 9m,50. Fait sur photographie.

pour fixer les cordes ou courroies qui l'attachaient au filet; de semblables objets se rencontrent en Amérique[1] et en Danemark[2]. Les nos 697, 698



Nos 704-707. — Polissoirs de porphyre, de diorite, ou de jaspe. 2/3 grandeur; profondeur, 7 à 10 mètres. Fait sur dessin.

et 699 sont trois rondelles de stéatite, la première percée de trois trous, les deux autres d'un seulement et passant par le centre. Les deux premières sont plates, la dernière a la forme d'une fusaïole.

En revisant les antiquités recueillies par moi, en 1876, à Mycènes, j'ai constaté que plus de trois cents fusaïoles de pierre bleue ont cette forme

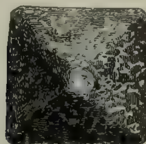
---

[1] Charles Rau, *The Archæological Collection of the United-States National Museum, in charge of the Smithsonian Institution.* Washington, 1876, p. 27, n° 107.

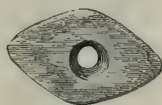
[2] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, p. 18, fig. 88.

plus ou moins relevée en cône; mais — je l'ai dit plus haut — les fusaïoles de pierre sont rares à Troie.

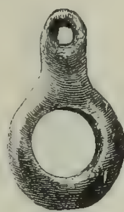
Les n[os] 700 et 701 sont des pierres à aiguiser de couleur verte; la première a un sillon autour de son extrémité la plus large; la dernière, une perforation. Les pierres à aiguiser se rencontrent très souvent dans toutes les cités préhistoriques d'Hissarlik. Mycènes ne m'en a fourni



N° 708.



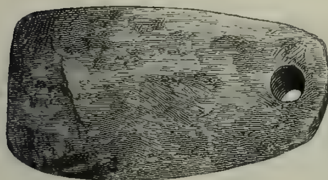
N° 709.



N° 710.

N[os] 708-710. — Petite pyramide de gabbro-roc; outil de pierre perforé et objet d'usage inconnu en pierre. 1/2 grandeur; profondeur, 8m,50 à 10 mètres. Fait sur photographie.

que quatre. J'ajouterai à l'énumération des lieux où de semblables aiguisoirs ont été trouvés, Camirus, dans l'île de Rhodes; l'échantillon est au British Museum. Des objets semblables découverts à Szihalom, en Hongrie, sont dans la vitrine X, n[os] 82 et 83, au Musée national de Buda-Pesth. Un aiguisoir de granit, conservé dans la collection de l'École française



N° 711.



N° 712.

N[os] 711-712. — Ustensiles de pierre perforés, peut-être des poids. 1/2 grandeur; profondeur 8 mètres. Fait sur photographie.

d'Athènes, a été trouvé sous les pierres ponces et les cendres volcaniques, dans l'île de Théra (Santorin).

Sous les n[os] 702 et 703, je représente deux spécimens de polissoirs de jaspe, et sous les n[os] 704, 705, 706 et 707, quatre autres en diorite et en porphyre, tous destinés à lisser la poterie. Les polissoirs de cette forme sont nombreux à Troie. Le n° 707 est d'une forme singulière rappelant celle d'un animal chez lequel un trou de chaque côté de la tête figurerait les yeux. Sur le dos est gravé le signe ⊞ ou *mo*, qui se voit aussi sur deux entonnoirs de la cinquième cité (voyez les gravures n[os] 1441 et 1442) et sur d'autres objets.

Au n° 708, je représente une petite pyramide qui, selon M. Davies,

est en gabbro-roc. Elle est bigarrée de vert et de noir et percée au milieu par un trou tubulaire rempli de plomb. Il nous est impossible de deviner à quoi cet objet pouvait servir. Le n° 709 est un morceau de calcaire perforé, très dur et d'une couleur jaunâtre ; le n° 710 est un objet de diorite d'usage inconnu.

Les n°s 711 et 712 sont deux objets de pierre siliceuse : le dernier a

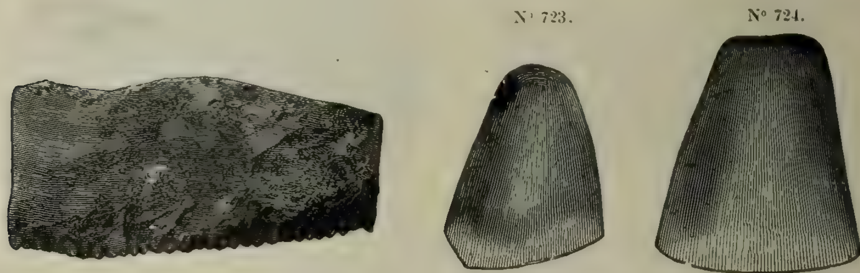


N° 713. N° 714. N° 715. N° 716. N° 717. N° 718. N° 719. N° 720. N° 721.

N°s 713-721. — Scies de calcédoine ou de silex, et couteaux d'obsidienne. 1/2 grandeur; profondeur, de 7 à 10 mètres. Fait sur photographie.

deux perforations, le premier, une seule. Tous deux peuvent avoir servi comme poids pour des portes ou des métiers.

Sous les n°s 713-716 et 720-722, je représente sept scies de calcédoine ou de silex, dont plusieurs, comme, par exemple, les n°s 713 et 722 portent la marque d'avoir été enmanchées dans du bois. Les n°s 717,



N° 723. N° 724.

N° 722. — Scie de silex, 1/2 grandeur; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

N°s 723-724. — Haches de pierre. Grandeur réelle; profondeur, 8 mètres. Fait sur dessin.

718 et 719 sont des couteaux d'obsidienne ; ayant déjà discuté longuement de semblables objets, je me bornerai à dire que des couteaux d'obsidienne ont été trouvés dans le village préhistorique de l'île de Théra (Santorin).

Les n°s 723 à 734 représentent douze haches ou ciseaux qui, selon le professeur Maskelyne et M. Davies, sont de serpentine bleue, de gabbro-roc vert, de diorite gris, de hornstein vert foncé, de jade ou de néphrite. Le ciseau n° 729 et les haches n°s 728, 732, 733 et 734 sont faits de cette dernière pierre si rare et si précieuse. Je puis ajouter ici la note suivante,

d'après le *Dictionary of Geology and Mineralogy* du Dr William Humble (Lond., 1860) : « Néphrite ; ce nom de minéral est dérivé de νεφρίτης (de νεφρός, rein), parce qu'il régnait anciennement l'idée absurde que les maladies des reins étaient soulagées par sa présence. C'est une variété de jade unissant la dureté du quartz à une ténacité particulière, ce qui le rend difficile à briser, à tailler, à polir. Il est onctueux au toucher ; sa cassure est écailleuse et terne ; il est transpa-



N° 725. N° 726. N° 727.

Nos 725-727. — Hache de pierre. 1/2 grandeur ; profondeur, 8 à 10 mètres
Fait sur photographie.

rent, sa couleur est le vert, le gris, le blanc ; son poids spécifique, de 2.9 à 3.1 ; ses éléments constituants : silex 53.80, chaux 12.75, soude 10.80,



N° 728. N° 729. N° 730. N° 731. N° 732. N° 733. N° 734.

Nos 728-734. — Haches de pierre et ciseaux. 1/2 grandeur ; profondeur, 7 à 10 mètres.
Fait sur photographie.

potasse 8.50, alumine, 1.55, oxyde de fer 5.0, oxyde de manganèse 2. 0, eau 2.30. »

Au mot : Jade, le Dr Humble dit : « C'est le Néphrite de Werner ; le Néphrite de Jameson, appelé aussi pierre néphrite, néphrite et pierre à hache. Brochant dit que sa cassure fraîche présente un vert plus pâle que celui de sa surface. Sous le chalumeau, il se fond aisément et avec une légère ébullition en une perle de verre blanc demi-transparent. A cause de sa ténacité, on le travaille et on en fait des chaînes et d'autres ouvrages délicats. »

Le n° 735 est une meule de trachyte. J'ai étudié les meules dans les pages précédentes ; je répète qu'elles sont très abondantes dans les

quatre premières cités préhistoriques, particulièrement dans la deuxième, dans la troisième et dans la quatrième. J'aurais pu en recueillir des milliers. A la liste des lieux où de semblables meules se trouvent, je puis ajouter les terramare italiennes[1], et Holyhead en Angleterre[2]. Le n° 736 est un grand morceau de granit, plat à la partie inférieure et traversé au centre par un grand trou. Ce trou est trop large pour qu'au moyen d'un manche cette pierre ait servi de meule tournante et broyante ; je suppose donc qu'elle portait les vases à fond convexe, tout comme les disques de pierre si abondants parmi les ruines des quatre premières cités préhistoriques ; ceux-ci sont tout à fait ronds et largement évidés.

Le n° 737 désigne un marteau massif de diorite. Les n°s 738 à 743 sont des objets de marbre blanc ou de calcaire dur, et représentent proba-



N° 735. — Meule de trachyte. 1/4 grandeur ; profondeur, 10 mètres. Fait sur photographie.

blement des *phalli* ou des *priapi*, d'autant plus que des objets d'une forme semblable se trouvent fréquemment dans les cités suivantes, et que, en outre, la fable faisait naître le dieu Priape d'Aphrodite et de Dionysus dans la ville de Lampsaque[3], où, ainsi que dans la cité nommée Priapus, il avait un culte spécial et était vénéré plus que tout autre dieu. Il est bon de remarquer, toutefois, que ce dieu n'est nommé ni par Homère, ni par Hésiode, ni par aucun des autres poètes. Selon

---

[1] W. Helbig, *Die Italiker in der Poebene*. Leipzig, 1879, pp. 17, 101.

[2] Voy. l'article de M. Owen Stanley dans l'*Archæological Journal*.

[3] Paus., IX, 31, § 2 : Ἐνταῦθα καὶ Τηλέφῳ τῷ Ἡρακλέους γάλα ἐστὶν ἔλαφος παιδὶ μικρῷ διδοῦσα, καὶ βοῦς τε παρ' αὐτὸν καὶ ἄγαλμα Πριάπου θέας ἄξιον. τούτῳ τιμαὶ τῷ θεῷ δέδονται μὲν καὶ ἄλλως, ἔνθα εἰσὶν αἰγῶν νομαὶ καὶ προβάτων ἢ καὶ ἑσμοὶ μελισσῶν· Λαμψακηνοὶ δὲ ἐς πλέον ἢ θεοὺς τοὺς ἄλλους νομίζουσι, Διονύσου τε αὐτὸν παῖδα εἶναι καὶ Ἀφροδίτης λέγοντες.

Diodor. Sic., IV, 6 : μυθολογοῦσιν οὖν οἱ παλαιοὶ τὸν Πρίαπον υἱὸν εἶναι Διονύσου καὶ Ἀφροδίτης, πιθανῶς τὴν γένεσιν ταύτην ἐξηγούμενοι· τοὺς γὰρ οἰνωθέντας φυσικῶς ἐντετάσθαι πρὸς τὰς ἀφροδισιακὰς ἡδονάς· τινὲς δέ φασι τὸ αἰδοῖον τῶν ἀνθρώπων τοὺς παλαιοὺς μυθωδῶς ὀνομάζειν βουλομένους Πρίαπον προσαγορεῦσαι. ἔνιοι δὲ λέγουσι τὸ γεννητικὸν μόριον, αἴτιον ὑπάρχον τῆς γενέσεως τῶν ἀνθρώπων καὶ διαμονῆς εἰς ἅπαντα τὸν αἰῶνα, τυχεῖν τῆς ἀθανάτου τιμῆς.

Tibull., 1, 4, 7 ; Schol. *ad* Apollon. Rhod., *Argonaut.*, 1, 932.

Strabon, Priape était le fils de Bacchus et d'une nymphe[1]. Athénée dit que « les Lampsacènes honorent Priape comme le même dieu que Dionysos désigné ainsi par son épithète Πραίπος, aussi bien que par les mots θρίαμβος et διθύραμβος[2] ».

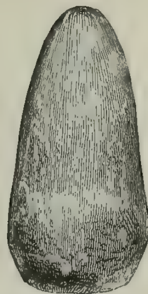
Selon Édouard Meyer[3], « Priape, le principal dieu de Lampsaque, était une divinité bébrycienne. Ceci ressort de ce fait que, comme dieu national, on le trouve toujours (c'est-à-dire dans les temps historiques de l'antiquité) en Bithynie. Les habitants primitifs de la Bithynie étaient Bébryciens. Les Bithyniens étaient des émigrants postérieurs de la Thrace ; nous devons donc présumer qu'ils avaient emprunté Priape à la religion



N° 736. — Objet de granit perforé. 1/5 grandeur; profondeur, 10 mèt. Fait sur photographie.



N° 737. — Marteau de diorite. 1/4 grandeur; proprofondeur, 10 mèt. Fait sur photograhie



N° 738. — Morceau d'un Priape. 1/2 grandeur ; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

des Bithyniens primitifs. Lucien raconte que, selon la légende qui a cours en Bithynie, Priape était un génie guerrier à qui Héra donna Arès à élever ; et qu'il lui apprit à danser avant de lui apprendre à combattre. Arrien racontait dans son histoire de Bithynie que Priape (qu'il appelle Πρίεπος) signifie le Soleil à cause de sa puissance génératrice[4]. Ceci est parfaitement juste. Priape est certainement par son origine un dieu-soleil ithyphallique, comme Amon (Chem) et le taureau Horus des Égyptiens. D'autre

[1] Strabo, XIII, p. 587 : ἐπώνυμος δ' ἐστὶ τοῦ Πριάπου τιμωμένου παρ' αὐτοῖς, εἴτ' ἐξ 'Ορνεῶν τῶν περὶ Κόρινθον μετενηνεγμένου τοῦ ἱεροῦ, εἴτε τῷ λέγεσθαι Διονύσου καὶ νύμφης τὸν θεὸν ὁρμησάντων ἐπὶ τὸ τιμᾶν αὐτὸν τῶν ἀνθρώπων, ἐπειδὴ σφόδρα εὐάμπελός ἐστιν ἡ χώρα καὶ αὕτη καὶ [ἡ] ἐφεξῆς ὅμορος, ἥ τε τῶν Παριανῶν καὶ ἡ τῶν Λαμψακηνῶν.

[2] Athenaeus, I, 54 : τιμᾶται δὲ παρὰ Λαμψακηνοῖς ὁ Πρίαπος ὁ αὐτὸς ὢν τῷ Διονύσῳ, ἐξ ἐπιθέτου καλούμενος οὕτως, ὡς θρίαμβος καὶ διθύραμβος.

[3] *Geschichte von Troas*. Leipzig, 1877, p. 43.

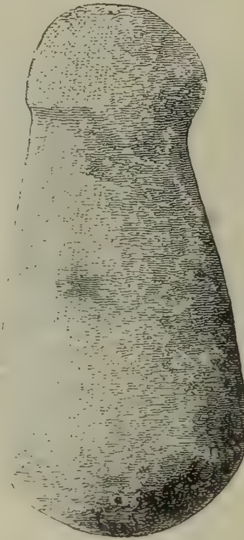
[4] Lucian., *de Saltat.*, 21 : τὸν Πρίαπον δαίμονα πολεμιστήν, τῶν Τιτάνων οἶμαι ἕνα ἢ τῶν 'Ιδαίων Δακτύλων (?) ; Arrian., *Frag.*, 32, édit. Müller ex Eustath. *ad Il.*, VII, 459 : Πρίεπος παρὰ 'Αῤῥιανῷ ἐν Βιθυνιακοῖς, παρ' ᾧ καὶ εἰς Ἴλιον ἀλληγορεῖται διὰ τὸ γόνιμον.

part, le dieu-soleil devient aisément une divinité guerrière. Les poètes racontent une légende, selon laquelle, à la fête de la Mère des Dieux, Priape attendait Vesta, mais que l'âne de Silène le trahit par son braiment; c'est pourquoi les habitants de Lampsaque avaient coutume de sacrifier un âne à Priape[1]. Les Grecs expliquaient le culte de Priape sur la côte de l'Hellespont par la richesse incomparable de la vigne dans ce pays[2]. En raison du culte qu'on lui rendait à Lampsaque, on lui donnait l'épithète de l'***Hellespontiacus***[3]. »

Il était le protecteur des champs[4], le dispensateur de la fertilité, la



N° 739. — Objet de marbre blanc, probablement un Priape. Grandeur reelle: profondeur, 9 met. Fait sur dessin.



N° 740. — Objet de pierre, probablement un Priape. 1/2 grandeur: profond., 8 metres. Fait sur photographie.



N° 741. — Objet de pierre, probablement un Priape 1/2 grand.: prof., 8 met. Sur photog.

divinité tutélaire des bergers et des chevriers, de l'élevage des abeilles, de la culture des jardins, des vignobles et de la pêche[5].

Je puis ajouter ici que le *phallus* (φαλλός) était le symbole de la puissance créatrice de la nature, dont l'adoration se perpétua, selon Witzschel[6], « dans toutes les religions naturelles depuis leurs plus grossiers commencements jusqu'à la chute du paganisme. Dans les sculptures égyp-

---

[1] Ovid., *Fast.*, VI, 319-346; Lactant., *de falsa Rel.*, I, 21; différemment, Ovid., *Fast.*, I, 391-440.

[2] Strabo, XIII, p. 587; Thucydides, I, 138: ταύτης γὰρ ἦρχε τῆς χώρας, δόντος βασιλέως αὐτῷ Μαγνησίαν μὲν ἄρτον, ἣ προσέφερε πεντήκοντα τάλαντα τοῦ ἐνιαυτοῦ, Λάμψακον δὲ οἶνον (ἐδόκει γὰρ πολυοινότατον τῶν τότε εἶναι), Μυοῦντα δὲ ὄψον.

[3] Ovid., *Fast.*, I, 440; VI, 341.

[4] Voss., *Myth. Briefe*, II, p. 344 ff.

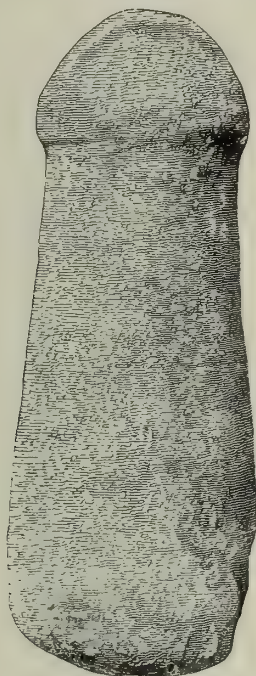
[5] Paus., IX, 31, § 2; Ovid., *Fast.*, I, 415; Anthol. Pal., X, 7, 8; Voss, *ad* Virg., *Ecl.*, VII, 33; *Georg.*, I, 110; Voss, *Myth. Bri.*, II, p. 37; Pauly, *Real Encyclopädie*, s. v. Priapus.

[6] Pauly, *Op. cit.*, s. v. Phallus.

tiennes, nous voyons fréquemment des dieux ithyphalliques. Aux fêtes de Dionysus-Osiris, les femmes portaient dans les bourgs et les villages des figures semblables à des marionnettes d'une coudée de haut dont le *phallus* était presque de même dimension, et qu'on faisait mouvoir par le moyen d'une corde[1]. Hérodote ajoute que le devin Mélampus passait pour avoir introduit en Grèce[2] le culte de Dionysus et la procession du *phallus*. Mais, selon un autre passage du même auteur[3], le culte du *phallus* fut en usage



N° 742. — Objet de marbre blanc, probablement un Priape. 1/3 grandeur; profondeur, environ 8m,50. Fait sur photographie.



N° 743. — Objet de granit gris. 1/2 grandeur; profondeur, 12m,50 environ. Fait sur photographie.

chez les Pélasges dès l'antiquité la plus reculée, et c'est d'eux que les Athéniens apprirent à faire des Hermès ithyphalliques[4]. C'est pourquoi le *phallus* ne se trouve pas seulement dans les îles habitées par les Pélasges[5], Lemnos et Imbros[6], mais aussi sur les murs cyclopéens d'Alatri et

---

[1] Herodot., II, 48 : τὴν δὲ ἄλλην ἀνάγουσι ὁρτὴν τῷ Διονύσῳ οἱ Αἰγύπτιοι, πλὴν χορῶν, κατὰ ταὐτὰ σχεδὸν πάντα Ἕλλησι· ἀντὶ δὲ φαλλῶν, ἄλλα σφί ἐστι ἐξευρημένα ὅσον τε πηχυαῖα ἀγάλματα νευρόσπαστα τὰ περιφορέουσι κατὰ κώμας γυναῖκες, νεῦον τὸ αἰδοῖον οὐ πολλῷ τέῳ ἔλασσον ἐὸν τοῦ ἄλλου σώματος.

[2] Herodot., II, 49.

[3] *Ibid.*, II, 51 : ταῦτα μὲν νῦν καὶ ἄλλα πρὸς τούτοισι τὰ ἐγὼ φράσω, Ἕλλην ες ἀπ' Αἰγυπτίων νενομίκασι· τοῦ δὲ Ἑρμέω τὰ ἀγάλματα ὀρθὰ ἔχειν τὰ αἰδοῖα ποιεῦντες οὐκ ἀπ' Αἰγυπτίων μεμαθήκασι, ἀλλ' ἀπὸ Πελασγῶν, πρῶτοι μὲν Ἑλλήνων ἁπάντων Ἀθηναῖοι παραλαβόντες, παρὰ δὲ τούτων ὤλλοι.

[4] Gerhard, *de Religione Hermarum*, 1845, p. 3.

[5] Herodot., VI, 137; V, 26.

[6] K.-O. Müller, *Etrusker*, I, p. 77.

de Terni[1], sur les substructions d'une maison dans le Scæpinum pélasgien (plus tard samnite), et ailleurs encore. Sur la tombe d'Alyattes, en Lydie, était érigé un *phallus* colossal, dont la tête, qui mesurait 12^{m},20 de circonférence et 3^{m},66 de diamètre, existe encore[2]. En Grèce, les processions phalliques (φαλλαγώγια, φαλληφόρια) étaient générales[3]. Devant le temple de Dionysus, en Syrie, se voyaient, selon Lucien[4], deux énormes *phalli* avec cette inscription : « Ces *phalli* ont été élevés par moi, Bacchus, en l'honneur de Junon, ma belle-mère. » Leur hauteur est donnée (c. 28) comme étant de 540 mètres, nombre que Palmérius a corrigé en le réduisant à 54 mètres. Dans la procession dionysiaque de Ptolémée-Philadelphe, à Alexandrie, figurait un *phallus* haut de 120 coudées (*sic*), orné d'une couronne brodée d'or avec une étoile d'or au sommet. Nous voyons dans les sculptures et les peintures des *phalli* de toutes dimensions, depuis ces ouvrages monstrueux jusqu'à des amulettes destinées à être portées suspendues au cou et longues de quelques centimètres. A Lavinium, durant tout le mois consacré à Liber Pater, le *phallus* était porté en procession à travers les villages pour préserver les campagnes de tout maléfice[5]. Aux noces, la nouvelle épouse était obligée de s'asseoir sur le *phallus* afin de lui faire hommage, pour ainsi dire, de sa virginité[6]. Puisque nous voyons ce culte s'étendre à travers toute l'histoire de la religion naturelle depuis le commencement jusqu'à la fin, nous devons le considérer comme une vénération, innocente à l'origine, de la force génératrice[7].

Le professeur Sayce m'envoie la note suivante : « Voyageant en Lydie, en septembre 1879, je découvris un monument curieux caché dans les broussailles sur la pente nord du mont Sipyle, un demi-mille à l'est de la fameuse statue de Niobé, et non loin du sommet de la colline. C'était un grand *phallus* avec une niche creusée dans la pierre de chaque côté, et, sur le devant, deux tombes ouvertes, pareilles à celles qui sont devant la statue de Niobé. Ce *phallus* est un rocher naturel comme celui de Bidarran dans les Pyrénées, que j'ai visité autrefois, et qui est toujours un objet de vénération et un but de pèlerinage pour les femmes basques. Ici, la nature a été secondée par l'art. Les niches artificielles des côtés sont chacune à un demi-pied (0^{m},15) de l'image. Évidemment, ce fut un lieu de pèlerinage aux temps préhistoriques, et les femmes de Lydie doivent l'avoir visité, comme les femmes basques visitent encore le « saint de Bidarran » pour obtenir des enfants. J'ai signalé ma découverte dans une lettre à l'Académie, du 18 octobre 1879. »

Je n'ai jamais vu de fragments de colonnes dans aucune des cinq cités

---

[1] Micali, *Monum. per la Stor. de' Ant. pop.*, XIII, a ; Göttling, *Geschichte d. Röm. Staatsverf.*, p. 28.
[2] K.-O. Müller, *Arch. d. Kunst.*, p. 304.
[3] Hérodote, II, 49 ; Aristoph., *Acharn.*
[4] *De dea Syr.*, c. 16.
[5] Augustin., *de Civit. Dei*, VI, 9, 3.
[6] Augustin., *Ibid.*, I, 6 ; VII, 24, 2 ; Lactant., I, 20, 39 ; Arnob., IV, 7.
[7] J. Grimm, *Deutsche Mythol.*, II, p. 1209.

préhistoriques d'Hissarlik, ce qui prouve qu'il n'y existait pas de colonnes en pierre. De plus, le mot κίων ne se trouve pas dans l'*Iliade,* mais seulement dans l'*Odyssée*, où il semble avoir la signification de colonne de bois. Dans les ruines d'une maison, à la profondeur d'environ 12 mètres, j'ai trouvé une pierre calcaire très dure et bien taillée en demi-cercle avec un trou rond et profond de 4 centimètres. Elle aura servi à porter le battant d'une porte. Je la représente ici sous le n° 744.



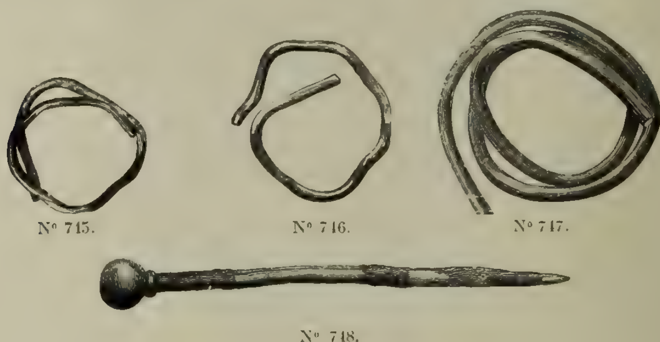
N° 744. — Bloc de calcaire, avec un trou, dans lequel pouvait tourner le pivot d'une porte. 1/7 grandeur ; profondeur, 12 mètres. Fait sur dessin.

Entre le temple A et l'édifice D, au nord du grand mur *c,* en creusant la grande tranchée, je frappai, le 2 août 1872, dans les décombres de la deuxième ville, sur une maison de pierres détruite par le feu et remplie jusqu'à une hauteur d'environ 1^{m},80 à 2 mètres de débris de briques et de cendres jaunes ou brunes, au milieu desquels je trouvai le squelette assez bien conservé d'un être humain. La couleur des os, ainsi que la singulière position dans laquelle le corps fut trouvé[1] ne peuvent laisser de doute que la personne n'ait été surprise par le feu et n'y ait trouvé la mort. Ceci semble d'autant plus certain, que, chez tous les peuples préhistoriques qui se sont succédé dans le cours des siècles sur la colline d'Hissarlik, la crémation des morts était en usage. La petitesse du crâne, dont je donnerai dans les pages suivantes les gravures (voy. n°s 1069-1072), avec la description du professeur Virchow, me conduit à penser que c'était celui

[1] Le corps fut trouvé presque debout, un peu incliné en arrière.

d'une femme; et cette opinion semble confirmée par les ornements d'or que je ramassai à côté du squelette, et dont je donne ici les gravures.

Les deux boucles d'oreilles, n[os] 745 et 746, sont d'un genre très primitif et consistent en un simple fil d'or d'un millimètre et demi d'épaisseur ; en fait, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus grossier ou de plus primitif. La bague n° 747 est d'un travail aussi grossier ; elle consiste en un fil d'or enroulé trois fois, épais de deux millimètres et demi. Avec ces objets, on trouva une troisième boucle d'oreille qui avait exactement la forme de celle que représente le n° 758, et qui, en comparaison des autres, est une véritable œuvre d'art ; elle est composée de six fils d'or d'égale épaisseur et formant une feuille. La broche d'électrum, n° 748 a la forme primitive que nous ont offerte plusieurs spécimens de broches semblables en bronze (voyez n[os] 122, 123) et que nous avons passés



N[os] 745-748. — Anneaux d'or et broche d'électrum d'un travail très primitif. Grandeur réelle; profondeur, environ 12[m].80. Fait sur photographie.

en revue en discutant les objets trouvés dans la première cité et qui existaient avant l'invention de la fibule. Le corps doit avoir porté quelques autres ornements de femme, car j'ai ramassé à côté plusieurs grains d'or uni d'un millimètre de diamètre seulement (comme les n[os] 977-979), et aussi un anneau d'or ovale et très mince qui n'a que six millimètres de long. Quant au fil d'or dont les boucles d'oreilles et l'anneau sont faits, je rappelle au lecteur que l'art de faire le fil d'or et d'en former des objets est mentionné par Homère et attribué par lui à Héphæstos, qui fit de fils d'or le panache du casque d'Achille[1], les franges de l'égide d'Athnè[2] et le filet destiné à surprendre Arès et Aphrodite[3] (mais il n'est

[1] *Il.*, XVIII, 611, 612 :
τεῦξε δέ οἱ κόρυθα βριαρὴν κροτάφοις ἀραρυῖαν,
καλήν, δαιδαλέην· ἐπὶ δὲ χρύσεον λόφον ἧκεν·
Il., XIX, 380-383 :
. . . . . . περὶ δὲ τρυφάλειαν ἀείρας
κρατὶ θέτο βριαρήν· ἡ δ', ἀστὴρ ὥς, ἀπέλαμπεν
ἵππουρις τρυφάλεια· περισσείοντο δ' ἔθειραι
χρύσεαι, ἃς Ἥφαιστος ἵει λόφον ἀμφὶ θαμειάς.

[2] *Il.*, II, 446-448 :
. . . . . . μετὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη
αἰγίδ' ἔχουσ' ἐρίτιμον, ἀγήραον, ἀθανάτην τε,
τῆς ἑκατὸν θύσανοι παγχρύσεοι ἠερέθονται,

[3] *Od.*, VIII, 279-281 :
πολλὰ δὲ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο
ἠύτ' ἀράχνια λεπτά, τά γ' οὔ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο,
οὐδὲ θεῶν μακάρων· πέρι γὰρ δολόεντα τέτυκτο.

pas dit de quel métal était ce filet), dont les fils étaient aussi fins que ceux de la toile d'araignée.

L'électrum se rencontre plusieurs fois dans la deuxième cité troyenne. Il est mentionné par Homère, avec le bronze, l'or, l'argent et l'ivoire, comme ornement des murs : « Considère, ô fils de Nestor, cher à mon cœur, l'éclat du bronze, de l'or, de l'électrum et de l'ivoire dans la salle retentissante[1]. » Dans ce passage, l'électrum signifie certainement un alliage d'or et d'argent. Le mot se rencontre deux fois encore dans Homère, mais avec le sens d'*ambre,* à n'en pouvoir douter[2].

En parlant des lingots que Crésus envoya à l'oracle de Delphes, Hérodote dit : « Le nombre des lingots était de 117 ; il y en avait quatre d'or fin, du poids d'un talent et demi chacun ; les autres étaient des demi-briques d'or pâle et pesaient deux talents[3]. » Il semble très probable que par *or pâle* on entendait l'*électrum;* car nous ne pouvons pas supposer que l'or pâle fût inférieur à celui des médailles lydiennes qui sont certainement en électrum, quoique la quantité d'argent qu'elles contiennent semble dépasser la proportion indiquée par Pline dans l'intéressant passage qui suit[4] : « Omni auro inest argentum vario pondere, alibi decuma, alibi nona, alibi octava parte. In uno tantum Galliæ metallo, quod vocant Albicralense, tricesima sexta portio invenitur : ideo cæteris præest. Ubicumque quinta argenti portio est, electrum vocatur. Scobes eæ reperiuntur in Canaliensi. Fit et cura electrum argento addito. Quod si quintam portionem excessit, incudibus non resistit. Et electro auctoritas, Homero teste, qui Menelai regiam auro, electro, argento, ebore, fulgere tradit. Minervæ templum habet Lindos, insulæ Rhodiorum, in quo Helena sacravit calycem ex electro. Adjicit historia, mammæ suæ mensura. Electri natura est, ad lucernarum lumina clarius argento splendere. Quod est nativum, et venena deprehendit. Namque discurrunt in calycibus arcus, cælestibus similes, cum igneo stridore ; et gemina ratione prædicunt[5]. »

Nous apprenons par ce passage de Pline que les anciens donnaient le nom d'*électrum* à un alliage naturel, contenant certaines proportions que, selon un autre passage, ils appréciaient au moyen de la pierre de touche[6] : « Auri argentique mentionem comitatur lapis, quem coticulam appellant, quondam non solitus inveniri, nisi in flumine Tmolo, ut auctor est Theophrastus : nunc vero passim : quem alii Heraclium, alii Lydium vocant. Sunt autem modici, quaternas uncias longi-

---

[1] *Od.*, IV, 71-73.
φράζεο, Νεστορίδη, τῷ ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
χαλκοῦ τε στεροπὴν κατὰ δώματα ἠχήεντα,
χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος.

[2] *Od.*, XV, 460 :
χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο·
et XVIII, 296 :
χρύσεον, ἠλέκτροισιν ἐερμένον, ἠέλιον ὥς.

[3] I, 50 : ἀριθμὸν δὲ ἑπτακαίδεκα καὶ ἑκατόν· καὶ τουτέων ἀπέφθου χρυσοῦ τέσσαρα, τρία ἡμιτάλαντα ἕκαστο νέλκοντα, τὰ δὲ ἄλλα ἡμιπλίνθια λευκοῦ χρυσοῦ σταθμὸν διτάλαντα.

[4] Pline, *Hist. Nat.* XXXIII, 23.

[5] *H. N.*, XXXIII, 23.

[6] *Ibid.*, XXXIII, 43.

tudinis, binasque latitudinis non excedentes. Quod a sole fuit in his, melius quam quod a terra. His coticulis periti, quum e vena ut lima rapuerint experimentum, protinus dicunt quantum auri sit in ea, quantum argenti vel æris, scripulari differentia, mirabili ratione, non fallente. »

Strabon n'a qu'une idée confuse de l'*électrum,* car, parlant de l'or d'Espagne, il dit : « Quand l'or est fondu et purifié au moyen d'une certaine terre alumineuse, il donne une scorie qui n'est autre chose que l'*électrum;* cette scorie d'or mêlée d'argent est cuite de nouveau ; l'argent alors est brûlé et l'or seul demeure[1]. » Pausanias mentionne les deux espèces d'électrum en parlant d'une statue d'Auguste en ambre : « L'électrum dont la statue d'Auguste a été faite, d'autant qu'il ne se trouve à l'état natif que dans les sables de l'Eridan, est excessivement rare et mis à très haut prix; mais l'autre espèce d'électrum est de l'or allié avec de l'argent[2]. » Eustathe, en énumérant trois sortes d'électrum, déclare que celui qui provient d'un alliage d'or et d'argent est le principal[3].

Je vais maintenant examiner les métaux du grand trésor dont j'ai signalé la découverte (voy. pp. 42-44). Je commencerai par énumérer ces objets dans l'ordre où ils me sont venus sous la main :

1. Le bouclier de cuivre, nº 863.
2. Le chaudron de cuivre, nº 864.
3. Le plat de cuivre, nº 846.
4. Un vase de cuivre brisé.
5. La bouteille d'or sphérique, nº 839.
6. Le grand δέπας ἀμφικύπελλον, nºˢ 836 et 837.
7. Six *talents* d'argent, nºˢ 851 à 856.
8. Trois vases d'argent, nºˢ 843, 844, 845.
9. Un couvercle de vase d'argent, nº 842.
10. Une coupe d'argent, nº 849.
11. Une coupe d'argent ou tasse (φιάλη), nº 850.
12. Deux vases d'argent, nºˢ 847 et 848.
13. Treize pointes de lance en bronze, dont six sont représentées dans les gravures nºˢ 865 à 869 et 879.
14. Quatorze haches de bataille en bronze, dont cinq sont représentées sous les nºˢ 870 à 873 et 874.
15. Sept poignards de bronze à deux tranchants; voyez les quatre représentés sous les nºˢ 875 à 878, et les deux armes de bronze si curieuses nºˢ 880, 881.

---

[1] III, p. 146 : ἐκ δὲ τοῦ χρυσοῦ ἑψομένου καὶ καθαιρομένου στυπτηριώδει τινὶ γῇ τὸ κάθαρμα ἤλεκτρον εἶναι· πάλιν δὲ τούτου καθεψομένου, μίγμα ἔχοντος ἀργύρου καὶ χρυσοῦ, τὸν μὲν ἄργυρον ἀποκαίεσθαι τὸν δὲ χρυσὸν ὑπομένειν.

[2] Paus., V, 12, § 6 : τὸ δὲ ἤλεκτρον τοῦτο οὗ τῷ Αὐγούστῳ πεποίηνται τὴν εἰκόνα, ὅσον μὲν αὐτόματον ἐν τοῦ Ἠριδανοῦ ταῖς ψάμμοις εὑρίσκεται, σπανίζεται τὰ μάλιστα καὶ ἀνθρώπῳ τίμιον πολλῶν ἐστὶν ἕνεκα· τὸ δὲ ἄλλο ἤλεκτρον ἀναμεμιγμένος ἐστὶν ἀργύρῳ χρυσός

[3] *Ad Odyss.*, IV, 73, p. 1483 : μάλιστα δὲ μίγμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου.

16. Un couteau de bronze, comme au n° 1003 ou n° 1014.

17. La clef de cuivre (ou de bronze?), n° 882.

Le vase d'argent n° 843 contenait :

18. Un diadème d'or (πλεκτὴ ἀναδέσμη), n[os] 749 et 750

19. Un autre diadème semblable, n° 751.

20. Un bandeau d'or, n° 831.

21. Quatre boucles d'oreilles en or avec pendants, n[os] 832-835.

Mêlés à ces objets se trouvaient :

22. Cinquante-six boucles d'oreilles en or, comme celles des n[os] 758, 759, 762-768, 816-828.

23. 8,700 petits anneaux d'or, prismes perforés, dés, boutons d'or, petites barres d'or perforées, petits anneaux d'oreilles, etc., représentés par les gravures séparées n[os] 760, 761, 769, 802, 829, 830, et par celles des treize colliers n[os] 803-809 et n[os] 810-815.

Par-dessus se trouvaient :

24. Les six bracelets d'or, n° 753, dont quatre sont photographiés séparément aux n[os] 754-757.

Enfin, posés sur le tout :

25. Le gobelet d'or, n° 840.

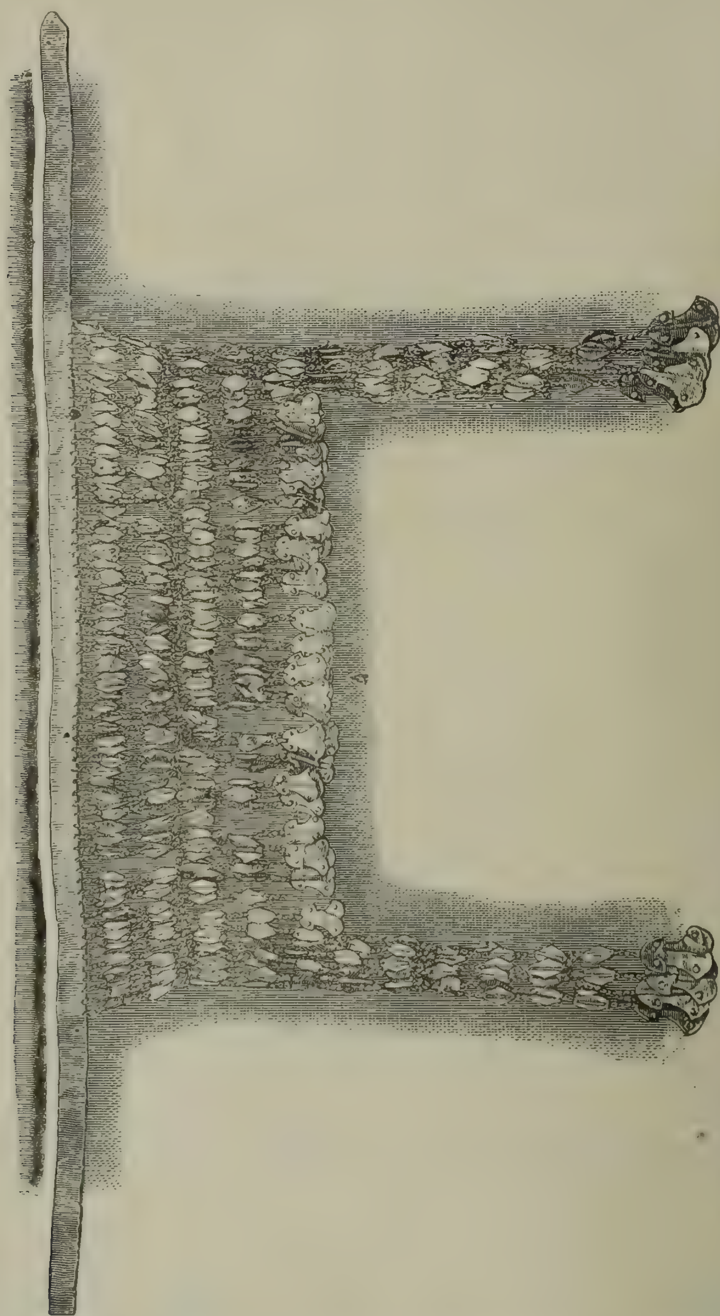
26. Le gobelet d'électrum, n° 841.

Comme je trouvai tous ces objets non seulement réunis ensemble, mais empaquetés les uns dans les autres, et formant une masse quadrangulaire, il me sembla certain qu'ils avaient été renfermés dans un coffre de bois (φωριαμός) pareil à ceux qu'Homère place dans la demeure de Priam : « Et il ouvrit les beaux couvercles de ses coffres; il prit douze péplos magnifiques, douze couvertures simples, autant de tapis, autant de beaux manteaux et autant de tuniques. Il prit dix talents pesants d'or et une coupe magnifique que les guerriers de la Thrace lui avaient donnée, présent merveilleux, quand il était allé en envoyé chez eux. Mais le vieillard en priva ses demeures, désirant dans son cœur racheter son fils[1]. » Le contenu des coffres de Priam peut donc être comparé aux objets variés qui composent le trésor que nous avons sous les yeux.

Il est possible qu'au milieu de l'incendie, un Troyen quelconque ait, à la hâte, rempli son coffre d'objets précieux, et l'ait emporté sans prendre le temps d'ôter la clef; il est possible encore que ce fuyard ait été surpris comme il atteignait le mur (OZ sur plan VII), soit par un ennemi, soit par le feu et qu'il ait été obligé d'abandonner le coffret qui fut immédiatement

[1] *Il.*, XXIV, 228-237 :
Ἦ, καὶ φωριαμῶν ἐπιθήματα κάλ' ἀνέῳγεν,
ἔνθεν δώδεκα μὲν περικαλλέας ἔξελε πέπλους,
δώδεκα δ' ἁπλοΐδας χλαίνας, τόσσους δὲ τάπητας,
τόσσα δὲ φάρεα καλά, τόσους δ' ἐπὶ τοῖσι χιτῶνας.
χρυσοῦ δὲ στήσας ἔφερεν δέκα πάντα τάλαντα,
ἐκ δὲ δύ' αἴθωνας τρίποδας, πίσυρας δὲ λέβητας
ἐκ δὲ δέπας περικαλλές, ὅ οἱ Θρῇκες πόρον ἄνδρες
ἐξεσίην ἐλθόντι, μέγα κτέρας· οὐδέ νυ τοῦπερ
φείσατ' ἐνὶ μεγάροις ὁ γέρων, πέρι δ' ἤθελε θυμῷ
λύσασθαι φίλον υἱόν.

enseveli sous une masse de briques haute de $1^{m},50$ à $1^{m},80$ et provenant de la grande maison (D sur plan VII) contiguë au mur. Telle était mon



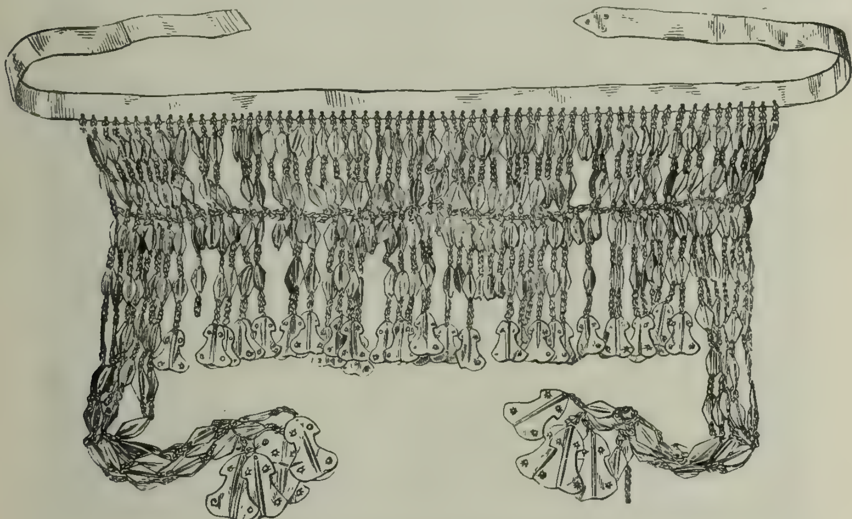
N° 749. — Diadème d'or, πλεκτὴ ἀναδέσμη, de $0^{m},55$ de long avec 61 chaînes, auxquelles sont attachées de petites figures en forme d'idoles. Un peu plus de la demi-grandeur; contenu dans le grand trésor troyen; profondeur, $8^{m},50$. Fait sur photographie.

opinion lors de cette découverte. Depuis, ayant trouvé, en présence du professeur Virchow et de M. Burnouf, sur ce mur même, et à quelques mètres de l'endroit où le grand trésor avait reposé si longtemps, d'autres

petits trésors, et de plus, près des murs et sur les murs de la maison (D sur plan VII), trois autres trésors, je suis porté à croire que tous ces trésors étaient tombés des étages supérieurs pendant l'incendie.

Ceci me semble d'autant plus vraisemblable, que, peu de jours avant la découverte du grand trésor, je trouvai, tout auprès, un casque en fragments et le vase d'argent n° 857 avec le gobelet d'électrum n° 858, objets que je compte étudier dans les pages suivantes.

Sur les briques qui recouvraient le trésor à une hauteur de $1^m,50$ à $1^m,80$, le peuple de la cité suivante — troisième cité — érigea un mur de fortification de 6 mètres de haut et de $1^m,80$ de large, composé de



N° 750. — Autre image du même diadème d'or.

grandes pierres taillées et non taillées, jointes avec de la terre ; le sommet de ce mur, qui a été démoli dans les excavations subséquentes, n'était qu'à 1 mètre de profondeur au-dessous de la surface de la colline.

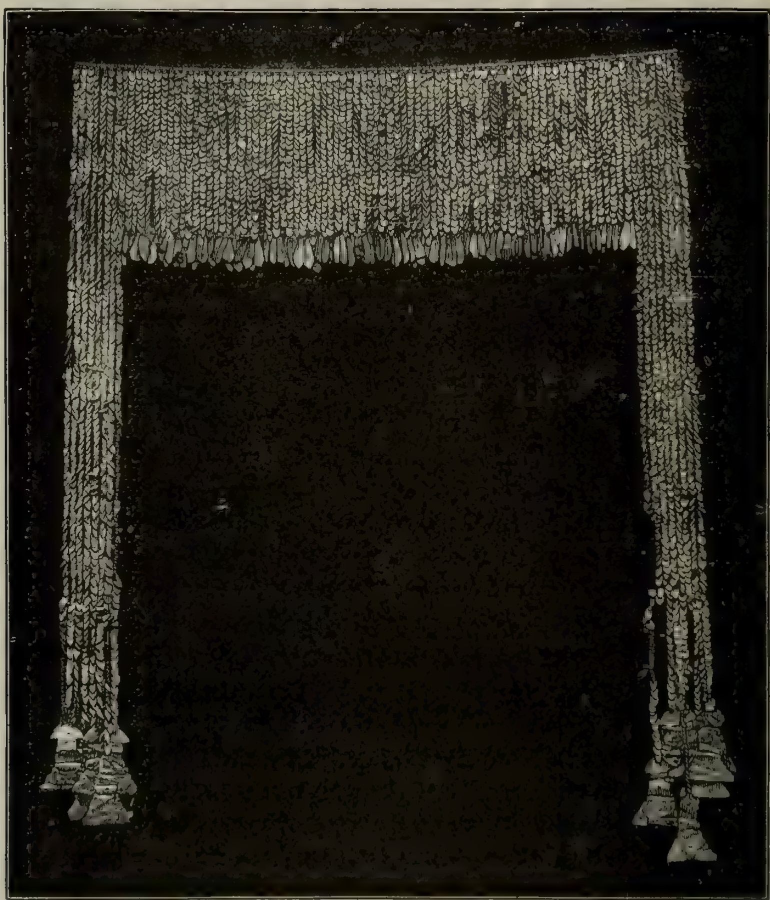
Le diadème d'or (πλεκτὴ ἀναδέσμη)[1] n° 749, dont le n° 750 donne une autre image, consiste en un bandeau de $0^m,55$ de long et de près de 13 millimètres de large, duquel pendent, de chaque côté, sept petites chaînes pour couvrir les tempes ; chacune d'elles consiste en 50 doubles anneaux ; de quatre en quatre, ces anneaux sont séparés par une feuille hexagonale, creusée d'un sillon en longueur ; ces chaînes sont jointes les

[1] M. Gladstone suppose ingénieusement que les diadèmes d'or nos 749 et 751 doivent être de même forme que la πλεκτὴ ἀναδέσμη qu'Andromaque laisse échapper de sa tête lors de son évanouissement à la vue du cadavre d'Hector. L'ordre des mots implique que cet ornement était porté sur le κρήδεμνον. « Elle laissa tomber loin de sa « tête les liens magnifiques, les ban de « lettes, et le réseau, et le filet tressé, et le « voile que Vénus lui avait donné. »

Il., XXII, 468-470 :

τῆλε δ' ἀπὸ κρατὸς βάλε δέσματα σιγαλόεντα,
ἄμπυκα, κεκρύφαλόν τε ἰδὲ πλεκτὴν ἀναδέσμην
κρήδεμνόν θ', ὅ ῥά οἱ δῶκε χρυσέη Ἀφροδίτη.

unes aux autres par quatre petites chaînes transversales. Au bout de chacune des chaînes de côté est suspendue une figure de même forme que les idoles troyennes. Certes, après avoir étudié toutes nos séries d'idoles, personne ne pourra douter que l'orfèvre primitif n'ait voulu les reproduire. La seule différence entre celles-ci et les idoles de pierre, c'est que les yeux et le bec, au lieu d'être gravés, sont en relief et que le



N° 751. — Diadème d'or (πλεκτὴ ἀναδέσμη). Longueur, 51 centimètres, avec 74 chaînes courtes et 16 longues, contenu dans le trésor troyen. 1/3 grand.: profond., 8m,50. Fait sur photographie.

bec est très allongé; en outre, les genoux (ou les pieds?) sont indiqués par des points saillants, et le tout est entouré d'un cercle de petits points. Chaque idole a près de 0m,025 de long et 0m,019 de largeur par le bas; la longueur entière de chacune de ces chaînes, avec l'idole, est de 0m,26. Entre ces ornements destinés aux tempes, il y a 50 chaînettes pendantes, dont chacune consiste en 21 anneaux doubles séparés de quatre en quatre par une feuille hexagonale. Au bout de chaque chaînette pend une idole de 0m,015 de hauteur; la longueur de ces courtes

chaînes, y compris l'idole, est d'environ 0m,10. Le nombre des anneaux doubles, dont les 64 chaînes de ce diadème sont composées, se monte à 1,750, et celui des feuilles hexagonales à 364 ; le nombre des idoles suspendues est de 64.

L'autre diadème d'or, πλεκτὴ ἀναδέσμη, n° 751, a 0m,51 de largeur. Au lieu d'être formé par un bandeau plat comme au n° 749, il consiste en une large chaîne d'or composée de 295 maillons faits d'un fil d'or enroulé deux fois ; de chaque côté, pendent huit chaînettes longues de 0m,395, et faites de 360 anneaux doubles, séparés, de trois en trois, par une feuille en forme de lancette. A chacune de ces seize chaînettes est suspendue une figurine de 0m,033, où nous reconnaissons la forme habituelle des idoles ; aucun trait n'est marqué, mais un point est à la place du front, un autre au milieu, et trois au-dessous, puis une ligne de points orne la figurine. Entre les deux pendentifs, destinés aux tempes, s'étend une série de 74 chaînettes longues de 0m,10 seulement, faites de 84 anneaux doubles et ornées de 28 feuilles lancéolées. Chaque chaîne se termine par une grande feuille de forme semblable. Supputons le nombre des anneaux et des feuilles dont se compose cette merveilleuse coiffure :

	Anneaux.	Feuilles.
Dans la chaîne supérieure : anneaux doubles. .	295	»
Dans chacune des chaînes des tempes :		
360 anneaux doubles (16 × 360).	5,760	»
Petites feuilles en lancette	»	1,920
Dans chacune des 74 petites chaînes du front :		
84 anneaux doubles (74 × 84)	6,216	
Petites feuilles en lancette.		2,072
De plus : grandes feuilles en lancette.		74
Total des anneaux et des feuilles.	12,271 et	4,066
Total général des pièces (avec les 16 idoles).	16,353	

Toutes les feuilles sont suspendues par des trous aux fils d'or.

Mon ami M. Carlo Giuliano, le célèbre orfèvre antiquaire de Londres, qui a consacré six heures à l'examen des bijoux troyens, m'a expliqué que toutes les idoles et feuilles des deux diadèmes, nos 749 et 751, étaient taillées avec un emporte-pièce de bronze dans une mince plaque d'or. Pour faire des fils d'or aussi menus, les Troyens devaient se servir de lingots du métal le plus pur qu'ils forçaient à travers les trous d'une filière et qu'ils amenaient facilement et graduellement à une extrême finesse. L'or avec alliage n'aurait pas produit un fil aussi fin.

La figure n° 752 représente le diadème n° 751, comme il devait être porté par une princesse troyenne.

Le n° 753 représente la masse entremêlée de six bracelets d'or, juste dans l'état où je les ai trouvés. Deux de ces bracelets, nos 754 et 755,

sont doubles, épais de 0m,006, tout unis, et terminés par une sorte de bouton semblable à celui que nous voyons à une des extrémités du bra-



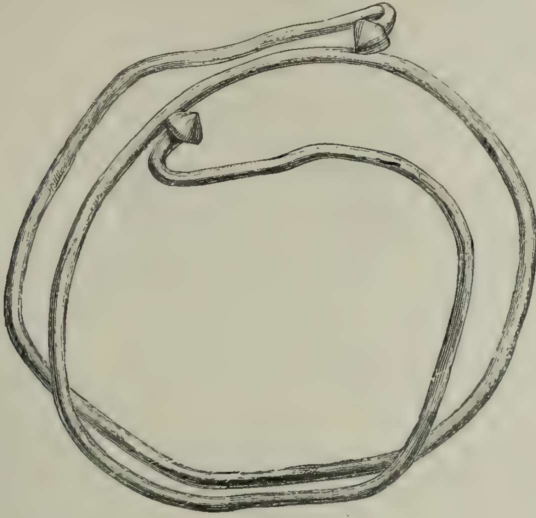
N° 752. — Le diadème n° 751 et la manière dont il était porté.

celet n° 982. Deux autres, dont l'un est figuré sous le n° 756, n'ont que 0m,004 d'épaisseur ; ils sont, eux aussi, simples et fermés; un cinquième est également fermé, mais consiste en une bande décorée, de 0m,007 d'épaisseur et 0m,008 de largeur. Selon M. Giuliano, on fabriquait ces derniers bijoux, en tordant deux fils d'or en sens inverse, puis en soudant un troisième fil à la torsade; ainsi l'attestent les endroits où la soudure a fait défaut. Je ne donne pas une figure séparée de ce bracelet, parce que la photographie n'a pas réussi. Le sixième bracelet, que je représente sous le n° 757, est double et consiste en un fil d'or quadrangulaire qui a été tordu. J'appelle l'attention sur la petite taille de ces bracelets, particulièrement sur celle des bracelets nos 756 et 757, qui semblent indiquer que les Troyennes avaient des bras singulièrement petits.

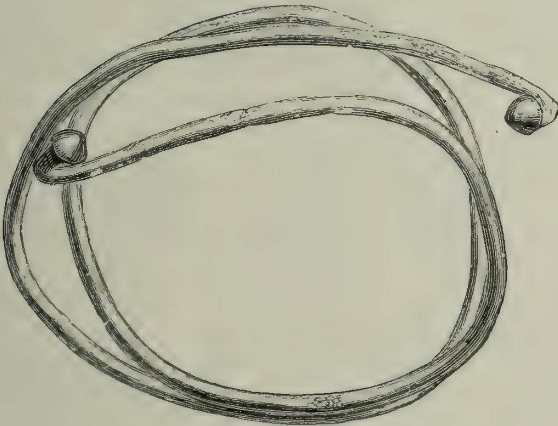


N° 753.— Six bracelets d'or, réunis en un seul paquet, tels qu'ils ont été trouvés dans le grand trésor troyen. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photograp.

Les nos 754-757 représentent dans leur grandeur réelle quatre des six bracelets contenus dans le paquet n° 753.



N° 754.



N° 755.



N° 756.



N° 757.

Les nos 754-757 representent dans leur grandeur réelle quatre des six bracelets contenus dans le paquet n° 753. Fait sur photographie.

Quant aux 56 boucles d'oreilles en or, je représente leurs différentes formes sous les n°s 758, 759, 762-769, et sous les n°s 816-828. A l'exception des n°s 767 et 768, toutes ces boucles d'oreilles consistent en fils d'or épais, soudés ensemble, et dont une extrémité forme une boucle et une pointe ; des trous y étaient pratiqués pour recevoir les perles que nous voyons aux n°s 762, 764, 765 et 766. La curieuse boucle d'oreille, n° 768, a la forme de deux serpents, et le n° 767, celle de trois serpents. M. Giuliano nous explique qu'il y a autant de plaques que de serpents, que ces plaques étaient relevées en bosse et creusées de lignes de trous; puis les deux plaques ainsi travaillées étaient réunies et les trous remplis de grains ronds; ensuite, une perle d'or était soudée à chaque extrémité. Dans l'une de ces perles était ensuite soudée une petite boule, toujours en or, comme nous le voyons sur la boucle d'oreille n° 905, tandis qu'un fil d'or soudé de l'autre côté formait la boucle d'oreille. Nous voyons ici, pour la première fois, un travail granulé.

Les boucles d'oreilles n°s 766 et 770 sont très simples, mais très curieuses; j'en ai trouvé une douzaine environ. Elles ont la forme de nos boutons de chemises modernes et 0^{m},007 de longueur environ. Toutefois, les deux rondelles ne sont pas soudées, mais simplement fixées l'une sur l'autre. Du creux d'une des moitiés, comme nous le voyons au n° 771, part un tube (αὐλίσκος) de 0^{m},006 de long, et de l'autre, n° 772, une épingle (ἔμβολον) de même longueur ; or, l'épingle était tout simplement enfoncée dans le tube pour compléter le bijou. Chaque moitié consiste donc en deux petites plaques d'or, l'une façonnée au marteau en forme de coupe, l'autre tournée en tube ou en épingle; le petit tube était ensuite soudé dans l'une des petites coupes, l'épingle soudée dans l'autre coupe, et la boucle d'oreille s'attachait en insérant l'épingle de l'une des moitiés dans le tube de l'autre.

Mon ami le professeur Wolfgang Helbig [1] n'admet pas que des bijoux tels que ceux des n°s 758, 759, 762, 764, 765, 766 et 816 à 828 puissent avoir servi de boucles d'oreilles; il croit qu'ils ornaient plutôt la coiffure. Le professeur Virchow prétend qu'ils ont plutôt l'air d'anneaux pour les narines que d'autre chose; je suis sûr qu'ils servaient pour les oreilles.

Les boutons d'or hauts de 5 millimètres sont très curieux aussi; j'en représente trois sous les n°s 773-775; ils ont en dedans un anneau de 3 millimètres de large pour être fixés par la couture; j'ai trouvé une douzaine de ces objets environ.

Sous les n°s 776-802, je représente les formes variées des 8,700 petits objets d'or, déjà mentionnés comme contenus dans le vase d'argent n° 843. Je les ai enfilés et j'ai fait ainsi deux collections : l'une de 4,610

---

[1] Volfango Helbig, *Sopra il Trattamento della Capellatura e della Barba all' epoca Omerica.* Roma, 1880.

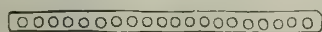
objets, représentés par les 13 colliers n°s 803-809 et 810-815. Les douze colliers de l'autre collection, contenant 4,090 objets, sont absolument semblables. Le lecteur voit ici des anneaux d'or qui n'ont que 3 millimètres de diamètre ; des dés perforés, soit unis, soit dentelés comme de

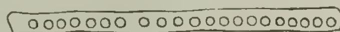

N° 758.


N° 759.

N°s 758-759. — Deux des boucles d'oreilles qui font partie des petits bijoux d'or contenus dans la cruche d'argent n° 813 du grand tresor. 1/2 grand. ; profond., 8^{m},50. Fait sur photographie.

petites étoiles, d'environ 4 millimètres de diamètre ; des prismes d'or perforés de 2 millimètres et demi de long sur 3 millimètres de large,

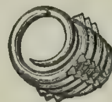

760

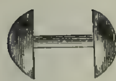

761


762


763

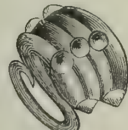

764


765


766


767


768


769


770


773 774 775


771


772


776 777 778


779 780 781 782


783 784 785 786


787 788 789


790 791 792 793


794 795 796 797 798


799

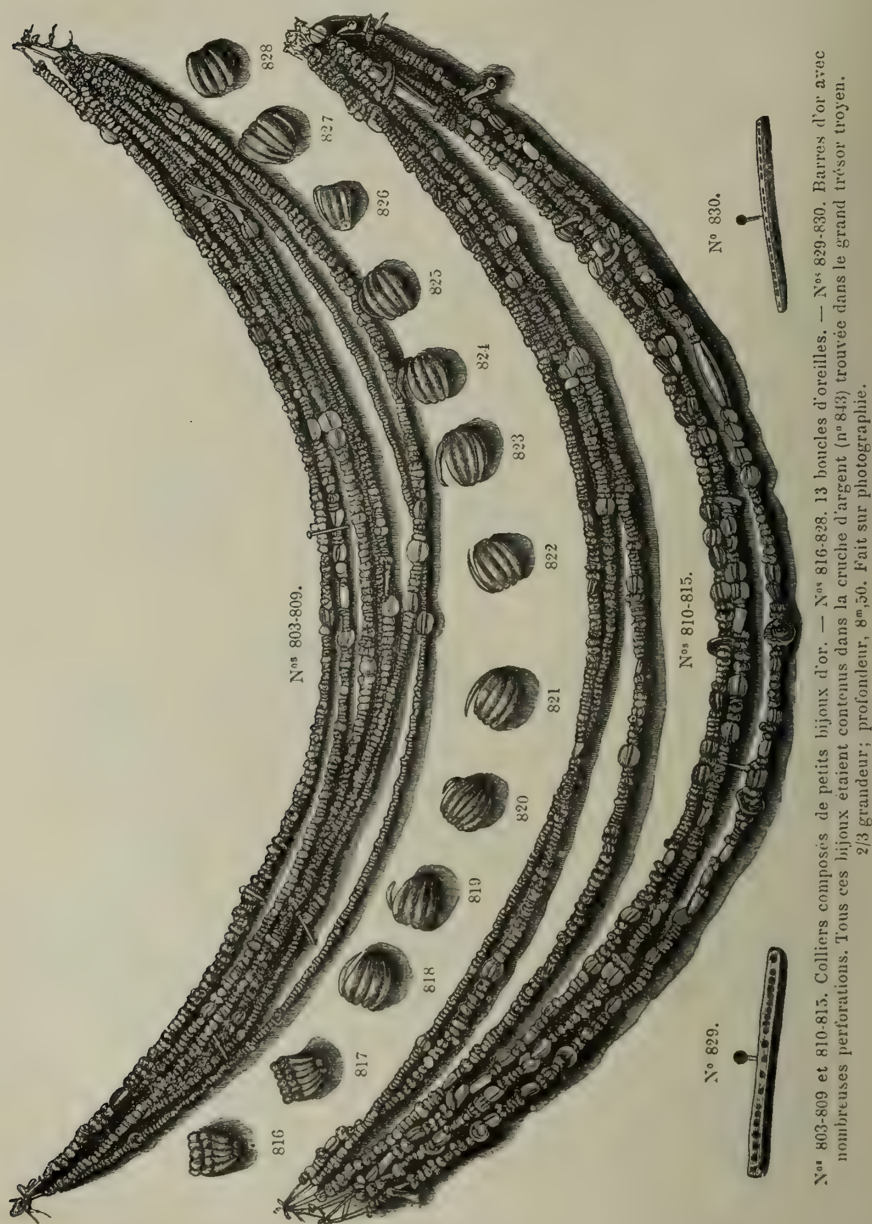

800 801


802

N°s 760-802. — Petits bijoux d'or choisis parmi ceux contenus dans la cruche d'argent n° 843 qui faisait partie du grand trésor troyen. 2/3 grandeur ; profondeur, 8^{m}.50. Fait sur dessin.

décorés longitudinalement de huit ou seize incisions; de petites feuilles perforées dans le sens de la longueur, comme au n° 776, et consistant en doubles plaques très minces. M. Giuliano explique que, pour les faire, on plaçait entre elles un petit cylindre de bois, puis qu'on pressait des deux côtés, qu'enfin l'on soudait. Les prismes carrés, comme celui du n° 786, sont tellement réguliers qu'ils ont dû passer à la filière. La mince

feuille d'or était pliée et repliée de manière à former un long tuyau, puis on l'étirait à travers les trous carrés d'une plaque métallique; la sou-



Nos 803-809 et 810-815. Colliers composés de petits bijoux d'or. — Nos 816-828. 13 boucles d'oreilles. — Nos 829-830. Barres d'or avec nombreuses perforations. Tous ces bijoux étaient contenus dans la cruche d'argent (no 843) trouvée dans le grand trésor troyen. 2/3 grandeur; profondeur, 8^m,50. Fait sur photographie.

dure venait ensuite. Cependant, pour la plupart, ces prismes sont faits de feuilles pliées et non soudées entre elles.

Pour les petites roues et étoiles dentées, comme les nos **778-781**, **790**, **792**, **793**, **796**, **798**, l'orfèvre troyen prenait un morceau d'or, le mettait

sur le charbon, le fondait au chalumeau, et faisait ainsi un grain sphérique ; puis il le perforait avec un emporte-pièce rond, le plaçait sur le mandrin, et, après l'avoir façonné en carré, il pratiquait les incisions avec un autre emporte-pièce oblong.

M. Giuliano explique en outre que l'orfèvre troyen, pour fabriquer les grains ou les très petits anneaux d'or plats, comme au n° 795, prenait un long fil d'or, le tournait autour d'un mandrin de cuivre ou de bronze, puis taillait des anneaux. Il les plaçait ensuite sur le charbon en longues rangées, et soudait les deux extrémités de chaque anneau séparément avec une petite portion de soudure, afin de ne pas accroître la grosseur du fil. Il pouvait opérer ainsi parce que la grande pureté de son or le rendait plus malléable que le nôtre. Pour faire des objets comme le n° 787, il prenait une petite barre d'or, la battait, l'aplatissait et la perforait à un bout; sur l'autre, il soudait un grain épais. Comme M. Giuliano me l'a montré, les singuliers anneaux reproduits au n° 789 consistent en deux spirales de fil d'or, chacune ayant trois ou quatre tours. Ces deux spirales ont été placées l'une sur l'autre et soudées ensemble, mais en conservant, de deux côtés, un trou transversal pour les enfiler. Les grosses perles d'or, comme au n° 800, se fabriquaient de la manière suivante : deux petites rondelles étaient découpées dans une plaque d'or fin, puis façonnées en coupe et soudées ensemble ; on avait commencé par enlever de chacune d'elles une parcelle de métal moitié moins grande que le trou ne devait être. Les objets inscrits sous les n°s 782 et 783 consistent en petits anneaux d'or, au nombre de huit à seize, soudés ensemble. Les objets comme celui que représente le n° 799 étaient faits d'une barre d'or aplatie et perforée par un bout, par l'autre affilée en pointe et ornée de sept entailles circulaires, mais non pas en vis, comme on pourrait le croire. Les pièces pareilles au n° 794 étaient fabriquées de la manière suivante : un morceau d'or était placé sur des charbons ardents et, au moyen du chalumeau, fondu en forme de perle; puis il était perforé, martelé et découpé dans la forme voulue. Les limes ne devaient pas être connues, car je n'en ai pas trouvé trace à Mycènes ni dans aucune des villes préhistoriques de Troie.

Comment l'orfèvre primitif pouvait-il faire tous ces beaux ouvrages, et surtout ce travail de granules minuscules sur les boucles d'oreilles n°s 767 et 768, où des grains d'or infiniment petits sont soudés dans de microscopiques entailles, comment pouvait-il faire tout cela, dis-je, sans verres grosissants ? — C'est une énigme, même pour M. Giuliano[1]. Cependant ils y arrivaient et, avec une forte loupe, nous distinguons la soudure même sur des anneaux plus petits que celui du n° 784.

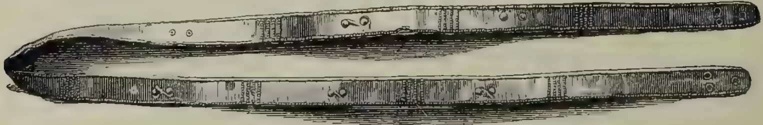
Les objets n°s 760, 761, 829 et 830 sont de longs rubans d'or percés

---

[1] Le professeur Virchow me fait remarquer que les bijoux d'or mexicains présentent un travail granulaire de la même finesse.

de beaucoup de trous auxquels on suspendait sans doute de petits objets comme ceux représentés aux n°s 776-802.

Je donne, sous le n° 831, le bandeau d'or (ἄμπυξ) du trésor, qui a 46 centimètres de long, 1 centimètre de large et qui est percé, à chaque extrémité, de trois trous pour le fixer dans les cheveux. Il est partagé en



N° 831. — Bandeau d'or (ἄμπυξ), long de plus de 46 centimètres, trouvé parmi les bijoux du vase d'argent n° 813; profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

neuf champs par huit quadruples rangées de points ; dans chaque champ, on voit deux gros points, et une rangée non interrompue de points occupe tout le bord.



N° 832.



N° 833.



N° 834.



N° 835.

N°s 832-835. — Quatre boucles d'oreilles en or avec pendants ou glands (θύσανοι) longs de 87 millim. Petits bijoux de la cruche d'argent n° 813 trouvée dans le trésor troyen. Profondeur, 8^{m}.50. Fait sur photographie.

Des quatre pendants d'oreilles n°s 832-835 deux seulement, les n°s 832 et 833, sont exactement semblables. Chacun d'eux est composé de 16 fils d'or, soudés ensemble et arrondis en forme de corbeille ; à la partie supérieure, trois fils d'or sont soudés en lignes parallèles et horizontales, formant ainsi deux champs dans l'un desquels sont fixés douze grains d'or et 11 dans l'autre. A la partie inférieure de la corbeille, se trouve une petite pièce d'or plate où sont soudés 6 anneaux ; de chacun de ces anneaux part une chaînette aux chaînons faits d'un double fil d'or, ornés chacun de six anneaux d'or quadrangulaires séparés de deux en deux par un cylindre fait d'une mince plaque d'or quadrangulaire simplement repliée et non soudée. Chacune des chaînettes se termine par une petite idole taillée dans une plaque d'or, et marquée d'un point sur la tête, de trois à la partie inférieure du corps. Au milieu de la corbeille décrite ci-dessus, était soudé le crochet de la boucle d'oreille, crochet à pointe très aiguë.

Plus remarquables encore sont les boucles d'oreilles d'or nos 834 et 835; car leur corbeille supérieure consiste en 40 fils d'or ronds, dont 18 de chaque côté sont d'une grande finesse et quatre au milieu sont plus épais et aplatis. Les quarante fils sont soudés ensemble, et les quatre du milieu sont ornés de dessins linéaires. A la partie supérieure de cette corbeille sont soudés horizontalement trois fils parallèles formant deux champs où sont soudées 7 ou 8 rosaces composées de grands grains d'or entourés de quantité de petits grains. A la partie inférieure des corbeilles est attachée une plaque d'or ornée d'un grand dessin linéaire gravé, et percée de cinq trous où sont suspendues cinq chaînettes à chaînons faits d'un double fil d'or. Chaque chaînette est ornée de 23 feuilles d'or percées de deux trous où chaque chaînon a été enfilé avant d'être fermé par soudure. A l'extrémité de chaque chaînette est suspendue une figure d'idole découpée dans une mince plaque d'or et poinçonnée de quatre grands points entourés d'un nombre infini de petits; cet ornement ne se voit que sur les idoles du n° 834, celles du n° 835 sont tout unies.

J'arrive maintenant au grand gobelet d'or à deux anses, le δέπας ἀμφικύπελλον, nos 836 et 837, que M. Giuliano déclare être d'or à vingt-trois carats. Ce vase pèse exactement 600 grammes, sa hauteur est de 9 centimètres, sa longueur, de 19 centimètres, et sa plus grande largeur, de 18 centimètres. Il est en forme de nacelle et ses anses sont très larges. On dirait que celui qui présentait la coupe pleine à un hôte goûtait d'abord au breuvage par le petit bec comme marque de respect, et puis pour laisser son hôte boire par le grand bec; ou bien encore, comme on le suppose dans le *Quarterly Review*, avril 1874, le personnage qui tenait la coupe devant lui par les deux anses, versait une libation par le bec le plus éloigné de lui et buvait ensuite par le plus proche. C'est ainsi qu'Achille se servait d'un gobelet choisi (δέπας) pour verser une libation à Zeus [1].

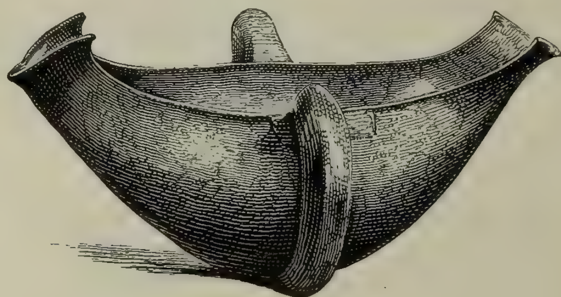
---

[1] *Il.*, XVI, 225-227 :
ἔνθα δέ οἱ δέπας ἔσκε τετυγμένον, οὐδέ τις ἄλλος
οὔτ' ἀνδρῶν πίνεσκεν ἀπ' αὐτοῦ αἴθοπα οἶνον,
οὔτέ τεῳ σπένδεσκε θεῶν, ὅτε μὴ Διὶ πατρί.

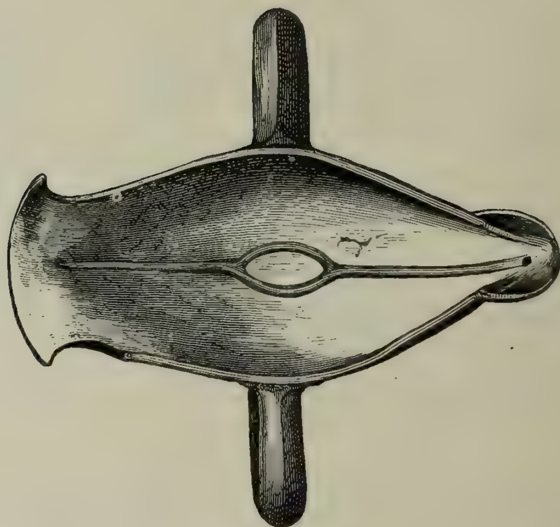
Mais je ne vois pas ici qu'Achille bût lui-même après la libation. Nous devons à M. J.-W. Lockhart la description suivante du vase de bronze en forme de nacelle et à double bec qui sert à la même fin dans les temples chinois et que représente la figure 838 :

« En Chine, existe un vase d'une forme presque semblable, mais orné d'oreilles qui dépassent de près d'un pouce le bord de la coupe; celle-ci se tient sur trois pieds: de fait, c'est un trépied. Ces coupes servent dans les temples, surtout dans ceux consacrés au culte des ancêtres, selon la véritable religion chinoise, lorsqu'on fait des offrandes aux *mânes* des ancêtres. Les coupes sont remplies de vin pour être mises sur l'autel devant le tabernacle de l'idole ou devant la tablette des ancêtres, puis l'on boit une partie du vin et l'on répand le reste comme libation. » Ces vases vont par paires, et notre dessin est fait d'après un des vases de la paire que possède M. Lockhart; il est en bronze, long de 0m,15, et haut de 0m,16 1/4, y compris les pieds; la largeur est de 0m,05 entre les oreilles et d'environ 0m,06 à la partie la plus large. Il n'y a qu'une anse. M. Lockhart me fait remarquer le méandre qui orne le tour de la coupe, et qui, dans l'art grec le plus pur, atteste l'influence de la Chine sur l'art de l'Asie occidentale et de l'Europe. M. Lockhart lit aussi des caractères chinois sur quelques-unes des fusaïoles troyennes. Je suis très reconnaissant envers M. Lockhart de m'avoir offert spontanément cette illustration intéressante de l'objet unique et le plus frappant de mes découvertes à Troie.

Le δέπας ἀμφικύπελλον a un pied long de $0^m,035$, large de $0^m,020$, et ayant 2 millimètres de relief. M. Giuliano déclare que cette coupe a été battue dans une seule plaque d'or, mais que les deux anses, qui sont creuses, ont été fabriquées avec des plaques d'or distinctes, soudées par leurs bords et soudées également au corps du vase. Il explique que cette



N° 836.



N° 837.

Nos 836-837. — Extérieur et intérieur de la coupe à deux anses d'or pur (δέπας ἀμφικύπελλον) pesant 600 grammes et contenue dans le trésor royal. Profondeur, environ $8^m,50$. Fait sur photographie.

soudure ne pouvait se faire qu'en alliant de l'argent avec de l'or, qu'en battant l'alliage longtemps, puis en le découpant en très petits morceaux pouvant se fondre à un degré de chaleur où l'or pur ne se fondait pas; la soudure se faisait donc aisément au moyen de l'alliage et d'un peu de borax. Au lieu de borax, le verre aurait pu servir — si on l'avait connu. — M. Achille Postolaccas, conservateur de la Collection nationale des Monnaies à Athènes, appelle mon attention sur le fait que, quoique cette méthode de souder soit employée par M. Giuliano et par tous les

orfèvres et joailliers du temps présent, ce n'était pas la méthode de souder des anciens; ils connaissaient l'art de souder l'or avec l'or, sans employer d'argent, de borax ou de verre. La preuve en est que toutes les soudures d'or qu'on fait à présent (à cause de l'argent et du borax) ont une teinte foncée, tandis que toutes les anciennes soudures d'or sont parfaitement pures. Cet art de souder l'or avec l'or, sans employer ni argent ni borax, était connu de l'orfèvre troyen, car toutes les soudures des joyaux troyens sont d'une teinte parfaitement pure, à laquelle on ne



N° 838. — Coupe de bronze employée en Chine pour faire des libations et pour boire.

découvre, même avec les plus fortes loupes, aucune trace d'altération. Nous regardons avec admiration les filigranes troyens (comme, par exemple, les objets nos 894, 895, 898, 899, 905-908), en pensant que dans l'antiquité lointaine à laquelle appartiennent ces œuvres d'art, les orfèvres soudaient, sans loupe, des perles presque microscopiques avec une finesse qui défie l'adresse du plus habile des habiles. Cet art est perdu, et il est douteux qu'il soit jamais retrouvé.

L'art de souder était certainement connu du temps d'Homère, car il fait mention d'un panier d'argent appartenant à Hélène, dont l'orifice était d'or[1].

[1] *Od.*, IV, 131, 132 :
χρυσέην τ' ἠλακάτην, τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν,
ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο.

Le cratère d'argent que Télémaque reçut de Ménélas était décoré aussi de bords en or [1].

Ce procédé semble indiquer que les Troyens étaient plus avancés que les Mycénéens; car sur les nombreux vases d'or que j'ai trouvés dans les tombes royales de Mycènes, les anses n'avaient pas été soudées, mais fixées par des clous [2]. De fait, je croyais avoir trouvé à Mycènes une jambière d'or [3] dont la plaque était soudée au bord de l'anneau. Mais, en



N° 840. — Gobelet d'or pesant 226 grammes; contenu dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 839. — Bouteille sphérique en or, pesant environ 103 grammes; contenue dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8m,50.
NOTA. — Elle est soutenue par des morceaux de bois. Fait sur photographie.



N° 841. — Petite coupe d'électrum (4 parties d'or et 1 d'argent) contenue dans le grand trésor troyen. Prof., 8m,50. Sur photogr.

examinant cet objet plus attentivement, j'ai reconnu que je m'étais trompé. Je puis donc assurer au lecteur qu'on ne trouve à Mycènes aucun travail de soudure et que les anciens orfèvres mycénéens ignoraient complètement l'art de souder.

Le n° 839 représente la bouteille d'or sphérique du trésor. M. Giuliano déclare que cette bouteille est d'or à 20 carats, et qu'elle a été faite d'un seul morceau au moyen de l'emporte-pièce et du marteau.

---

[1] *Od.*, IV, 615, 616 :
δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται.

[2] Voy. *Mycènes*, pp. 312-314, nos 340-343.

[3] Voy. *Mycènes*, pp. 410, 411.

Quand la bouteille était finie jusqu'à l'endroit du col, on la remplissait de ciment ou d'argile, puis on battait la partie destinée à former le goulot, et on retournait le bord de l'orifice deux fois sur lui-même. Cette bouteille pèse 403 grammes; elle a exactement $0^m,15$ de haut et $0^m,14$ de diamètre; on distingue sur le col un décor en zigzag, qui ne continue pas tout autour.

Homère [1] mentionne des flacons d'or contenant de l'huile. Je crois même que le mot homérique pour flacon λήκυθος, n'est probablement qu'une abréviation de ἐλάκυθος, c'est-à-dire ἐλαιόκυθος, un vase contenant de l'huile. La dérivation de λήκυθος de ληκέω « sonner » est tout à fait impossible.

Le second gobelet d'or est représenté sous le n° 840. Selon M. Giu-



N° 812. — Petit couvercle de vase en argent, contenu dans le grand trésor troyen. Profondeur, $8^m,50$. Fait sur dessin.



N° 813. — Grande cruche d'argent à une anse, qui faisait partie du grand trésor troyen et contenait les petits ornements. Profondeur, $8^m,50$. Fait sur photographie.

liano, l'or est à 23 carats ; il pèse 226 grammes, il a $0^m,09$ de hauteur et près de $0^m,08$ de diamètre ; il a 16 cannelures, et l'ouvrier, pour les obtenir, devait remplir le gobelet de bois ou d'argile, puis le battre au marteau. Je représente, en outre, sous le n° 841, un petit gobelet du trésor qui, selon M. Giuliano, est d'or à 18 carats, mêlé d'argent; c'est donc de l'électrum. Il pèse 70 grammes; il a $0^m,085$ de hauteur et plus de $0^m,062$ de largeur ; le pied n'a que $0^m,020$ de hauteur, $0^m,025$ de largeur et n'est pas égal, de sorte que le gobelet ne peut se tenir debout et semble avoir été fait pour être posé sur l'orifice. Semblable au gobelet, n° 840 il a 16 cannelures. Le pied a été battu dans une plaque séparée et n'a pas été soudé au fond; il le recouvre simplement. Cette pièce porte la marque de la grande chaleur qu'elle a subie.

Comme on n'a jamais trouvé ailleurs rien de semblable à aucun de

[1] *Od.*, VI, 79 : δῶκεν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,

ces divers objets d'orfèvrerie, nous ne saurons jamais s'ils ont été importés ou faits sur place ; mais si nous les comparons aux grossiers ouvrages de terre cuite, ou bien aux outils ou aux armes de pierre et de bronze trouvés dans la deuxième cité, nous croirons volontiers qu'ils venaient d'ailleurs.

Des gobelets d'or avec deux anses (δέπα ἀμφικύπελλα) ou sans anses sont très fréquemment mentionnés par Homère [1].

Le petit couvercle de vase en argent, n° 842, est orné d'une ligne en zigzag gravée.



N° 844. — Vase d'argent, avec une certaine quantité de cuivre attaché au fond par le feu : trouvé dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

N° 845. — Vase d'argent auquel est attaché un morceau d'un autre vase d'argent par le chlorure d'argent faisant office de ciment ; contenu dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

Sous les n°s 843, 844 et 845, je représente les trois vases d'argent du trésor. Le plus grand, n° 843, qui contenait tous les petits objets d'or, a 0^{m},21 de hauteur et 0^{m},20 de diamètre ; il a une anse creuse de 0^{m},14 de long et de 0^{m},09 de diamètre. Sa partie inférieure est sphérique et son pied, convexe ; le cou s'écarte légèrement de la forme cylindrique.

Le vase tout entier est d'un seul morceau, il n'y a d'autre soudure que celle de l'énorme poignée, distinctement visible sur le vase. Cette poignée elle-même doit certainement avoir été fabriquée au marteau dans une plaque d'argent et soudée bord à bord ; mais cette soudure-là n'est pas visible, même à la loupe.

Ce vase peut avoir servi comme πρόχοος ou vase contenant l'eau pour se laver les mains (χέρνιβον) ; l'opinion générale que χέρνιβον désigne le

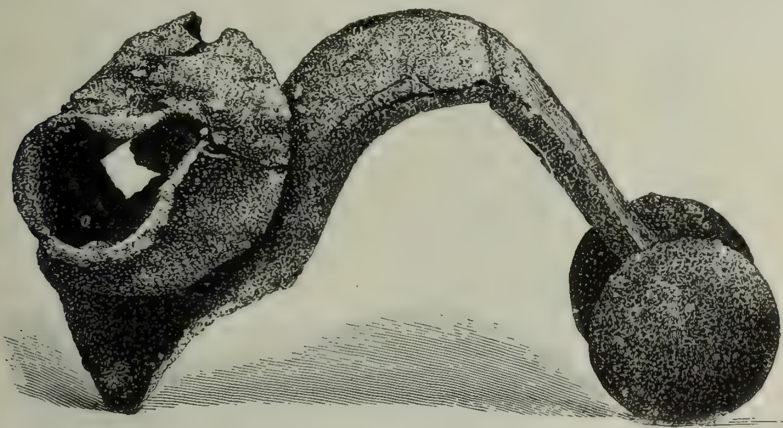
---

[1] *Od.*, I, 141, 142 :
δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
παντοίων. παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα.

vase même est fausse (voy. le *Scholiaste*). Les πρόχοοι, chez Homère, sont toujours en or [1].

Les vases d'argent n°s 844 et 845 sont sphériques, et leur col diffère de la forme cylindrique. Le premier a 0^{m},185 de haut et 0^{m},160 de diamètre; son pied est convexe et couvert d'une couche de cuivre qui doit provenir de la fusion des objets de cuivre contenus dans le trésor. Je fais observer que j'ai mis ce vase sur un anneau de fer pour pouvoir le photographier.

Le n° 845 a 0^{m},175 de haut et 0^{m},150 de diamètre; le pied est plat. Un autre vase d'argent, dont une partie seulement subsiste, est comme soudé dessus [2]. Ces trois vases d'argent ont à l'extérieur une croûte



N° 846. — Plaque de cuivre fort curieuse qui probablement a servi d'armature au couvercle de bois du coffre avec deux disques immobiles qui peuvent avoir servi de moraillon. Un vase d'argent y a été soudé par l'action du chlorure d'argent et de l'oxyde ou carbonate de cuivre. Trouvé dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

épaisse que le professeur Roberts, de la Monnaie royale, définit ainsi : « Un chlorure d'argent susceptible de se couper facilement au couteau et qui ressemble à cette substance d'apparence cornée que produit la fusion et le refroidissement du chlorure d'argent. » Ici, des cendres de bois, de l'argile et de très petites pierres — probablement des détritus de briques — adhèrent à ce composé métallique. Un autre vase d'argent, brisé, haut et large de 0^{m},12 avec tuyaux pour suspension, se voit au n° 846, soudé sur une plaque de cuivre. Cette plaque a 0^{m},01 d'épaisseur, 0^{m},16 de largeur et 0^{m},44 de longueur; le bord se relève de 2 millim. 1/2; l'une de ses extrémités est engagée dans deux roues fixes réunies par un essieu. La double courbure de la plaque est certainement l'effet de la chaleur qu'elle a subie pendant l'incendie.

---

[1] *Od.*, I, 136, 137 :
χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος.

[2] La cause de cette soudure sera expliquée tout à l'heure.

Cet objet remarquable reposait par-dessus la masse totale, ce qui me fait supposer qu'il maintenait le couvercle du coffre de bois dans lequel était emballé le trésor, et que les deux roues fixes servaient de moraillon. Le professeur Roberts, qui a examiné cet objet avec soin et analysé un fragment du vase d'argent, m'écrit ce qui suit à ce sujet : « Le petit fragment de métal, épais de $0^{m},001$ et provenant du vase d'argent n° 846, présente trois couches : une couche centrale en argent d'environ $\frac{1}{5}$ mm., et deux couches extérieures de chlorure d'argent dans lesquelles sont incrustés des grains de sable et des parcelles terreuses. L'action agglutinative de ce chlorure, démontrée sur plusieurs objets d'argent, est intéressante, surtout dans le cas présent, où le vase d'argent est soudé à une pièce de cuivre. Ailleurs, du sable, du charbon, et des coquillages adhèrent solidement à des objets d'argent par l'intermédiaire de la couche de chlorure d'argent où ils sont incrustés. »



N° 847. N° 848. N° 850. N° 849.

N°ˢ 847-848. — Deux vases d'argent avec couvercles et trous tubulaires pour y passer des cordes de suspension. — N° 849. Coupe d'argent de 8 centimetres 1/2 de haut et de près de 30 centimètres de large. — N° 850. Plat d'argent (φιάλη) avec un omphale au centre. — Ces quatre objets ont fait partie du grand trésor troyen. Profondeur, $8^{m},50$. Fait sur photographie.

Les n°ˢ 847 et 848 représentent les deux jolis vases du trésor qui ont une forme un peu égyptienne. Ils sont cependant troyens, car le premier a, de chaque côté du corps et du couvercle en capuchon, un tuyau vertical pour y passer la corde de suspension, système qu'on ne trouve point en Égypte. Les deux vases ont été fabriqués au marteau dans une plaque d'argent, de la manière que nous avons déjà décrite. Rien n'est soudé, sauf les tuyaux en saillie sur les côtés. Les couvercles seuls sont revêtus de chlorure d'argent; les vases en sont exempts. Le plus petit vase a $0^{m},17$ de hauteur et $0^{m},08$ de largeur; le plus grand, $0^{m},20$ de hauteur et $0^{m},09$ de largeur.

Le gobelet d'argent n° 849 a $0^{m},08$ de hauteur et $0^{m},10$ de largeur à son orifice. Il est enduit d'une couche épaisse de chlorure d'argent. La

coupe plate ou assiette en argent (φιάλη) n° 850, qui a 0m,14 de diamètre et une bosse (ὀμφαλός) au milieu, est beaucoup mieux conservée; elle a peu ou point de chlorure d'argent.

L'objet qui vient ensuite était un paquet de six lingots d'argent en forme de lame, — je les représente ici sous les nos 851-856, — soudés les uns aux autres par l'action du chlorure d'argent; ce n'est pas sans



Nos 851-856. — Six lingots d'argent en forme de lame (les talents homériques?), contenus dans le grand trésor troyen. Profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.

peine que je les ai séparés. Le professeur Roberts, qui en a analysé une petite portion, m'envoie la note suivante :

« *Poids du fragment soumis à l'analyse* : 0,6408 *gramme*

Argent	95,61
Cuivre	3,41
Or	» 17
Fer	» 38
Plomb	» 22
Nickel	des traces.
	99,79

« La proportion du plomb présent indique que l'argent a été purifié à la coupelle, ou que les alliages d'argent ne sont pas homogènes dans toute la masse du métal; il est probable cependant que les résultats de l'analyse indiquent avec une exactitude suffisante la quantité du métal précieux contenu dans le talent. »

Les six morceaux d'argent que nous présentons ici sont en forme de lame de couteau; une de leurs extrémités est arrondie et l'autre taillée

en croissant ; ils ont tous été travaillés au marteau. Les deux plus grandes lames ont 0m,215 de longueur, 0m,05 de largeur, et pèsent, l'une 190 grammes, l'autre 183. Les deux morceaux qui viennent ensuite ont 0m,185 de longueur et 0m,004 de largeur; un d'eux pèse 174 grammes, l'autre, 173. Les deux morceaux restants ont presque 0m,18 de long et 0m,03 de large; un d'eux pèse 173 grammes, l'autre, 171.

Devons-nous voir dans ces six lingots d'argent pur les « talents » homériques ? Ceux-ci devaient être de petite taille, puisque Achille, pour premier prix de la course des chars, offre une femme et un trépied de bronze; pour second prix, un cheval; pour troisième prix, un chaudron; et pour le quatrième, deux talents d'or[1].

Dans un autre passage, nous voyons que les douze ἡγήτορες ou μέδοντες, et le roi lui-même présentent à Ulysse un talent d'or qui est le dernier cité dans la liste des cadeaux[2]. Encore dans un autre passage, dix talents d'or sont aussi nommés en dernier lieu dans la liste des présents offerts à Ménélas par le roi Polybus[3]. Mais la preuve la plus éclatante de la petitesse du talent d'or homérique nous est fournie dans le passage où deux talents d'or sont déposés au milieu des juges pour être présentés à celui qui prononcerait le jugement le plus équitable[4]. Une *langue* d'or de 50 sicles nommée parmi le butin de Jéricho, dans *Josué,* VII, 21, 24, nous rappelle non seulement la forme des lames troyennes d'argent, mais indique aussi un objet de petite taille.

Le professeur Sayce m'envoie la note suivante au sujet de mes six lingots d'argent :

« Dans l'*Academy* du 22 novembre 1879, M. Barclay V. Head montre que la mine d'argent de Carchemish, capitale des Hittites, nommée sur une tablette assyrienne, est identique, d'une part, avec la mine d'argent babylonienne d'environ 561 grammes, et de l'autre avec la mine en usage dans l'Asie-Mineure. La monnaie d'argent lydienne de Crésus, dit M. Head, est en rapport avec l'unité monétaire de ce nom employée à Babylone, cinquante statères de Crésus, chacun de 11 gr. 2/10, faisant une mine d'argent babylonienne de 561 grammes.

« Cependant on peut conjecturer que cette mine d'argent babylonienne était usitée en Asie-Mineure, longtemps avant le siècle de Crésus, pour peser l'argent en lingot, non seulement parce que les premières médailles

---

[1] *Il.*, XXIII, 262-270 :
Ἱππεῦσιν μὲν πρῶτα ποδώκεσιν ἀγλά' ἄεθλα
θῆκε γυναῖκα ἄγεσθαι ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν
καὶ τρίποδ' ὠτώεντα δυωκαιεικοσίμετρον,
τῷ πρώτῳ· ἀτὰρ αὖ τῷ δευτέρῳ ἵππον ἔθηκεν
ἑξέτε', ἀδμήτην, βρέφος ἡμίονον κυέουσαν·
αὐτὰρ τῷ τριτάτῳ ἄπυρον κατέθηκε λέβητα
καλόν, τέσσαρα μέτρα κεχανδότα, λευκὸν ἔτ' αὔτως·
τῷ δὲ τετάρτῳ θῆκε δύο χρυσοῖο τάλαντα,
πέμπτῳ δ' ἀμφίθετον φιάλην ἀπύρωτον ἔθηκεν.

[2] *Od.*, VIII, 390-393 :
δώδεκα γὰρ κατὰ δῆμον ἀριπρεπέες βασιλῆες
ἀρχοὶ κραίνουσι, τρισκαιδέκατος δ' ἐγὼ αὐτός·
τῶν οἱ φᾶρος ἕκαστος ἐϋπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα
καὶ χρυσοῖο τάλαντον ἐνείκατε τιμήεντος·

[3] *Od.*, IV, 128, 129 :
ὃς Μενελάῳ δῶκε δύ' ἀργυρέας ἀσαμίνθους,
δοιοὺς δὲ τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα.

[4] *Il.*, XVIII, 507, 508 :
κεῖτο δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι δύω χρυσοῖο τάλαντα,
τῷ δόμεν, ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἴποι.

d'argent de presque toute l'Asie sont en rapport avec elle, mais encore parce qu'elle était aussi en usage chez les tribus Phrygio-Thraces, tribus de métallurgistes, qui doivent l'avoir apportée d'Asie, avec le culte du Bacchus Phrygien, quand elles se séparèrent de leurs frères de même race qui restaient en arrière. De plus, je crois voir une preuve positive de l'usage de ce poids chez les Troyens lors de l'enfouissement du trésor découvert par le Dr Schliemann, dans ce fait que le trésor comprend six lingots ou barres d'argent, d'environ 0m, 175 à 0m,200 de longueur sur 0m,050 de largeur; ces barres pèsent 171, 173, 173, 174, 183 et 190 grammes. La plus lourde et la mieux conservée semble avoir gagné 2 ou 3 grammes par l'oxydation d'une de ses extrémités. A supposer que le poids primitif ait été d'environ 187 grammes, n'est-ce pas là précisément le tiers de la mine d'argent babylonienne de 561 grammes? Que ces barres ou lingots soient des tiers et non des moitiés ou des quarts, c'est une forte présomption pour qu'ils soient des fractions de la mine babylonienne, les sicles babyloniens étant généralement divisés par trois, tandis que les sicles phéniciens sont divisés par deux et par quatre.

« Le Dr Schliemann appelle ses lingots des talents homériques; quels qu'ils soient, ce sont certainement des tiers de la mine d'argent babylonienne de 560 à 561 grammes. Si l'on accepte l'assimilation que je propose entre la mine de Carchemish et la mine usitée en Troade, vers le xive siècle avant J.-C., elle semblera justifiée par le texte égyptien (poème de Pentaur) où les peuples d'Ilion, — Pedasiens et Dardaniens, — de Mysie et de Lydie, sont mentionnés comme alliés des Khetas (Hittites) dans les guerres qu'ils firent, vers la même époque, contre Rhamsès II. Lors donc que nous trouvons une mine d'argent particulière spécifiée dans les documents assyriens comme mine de Carchemish, je pense que c'était là le poids dont les Hittites se servaient dans leurs transactions commerciales avec les peuples de Cilicie, de Pamphylie, de Lydie, de Phrygie, de Troade, etc., et que ce nom lui était donné en Assyrie pour la distinguer de la mine d'argent phénicienne, plus lourde, d'environ 727 grammes... La plus ancienne monnaie frappée d'après cette unité monétaire est l'électrum lydien du temps de Gygès. Crésus semble avoir été le premier à frapper des monnaies d'argent d'après cette même unité; et, lorsque les villes se mettent successivement à battre monnaie, nous voyons que depuis le golfe d'Issus à l'Est jusqu'à Phaselis à l'Ouest, aussi bien qu'en Lydie et çà et là en Ionie, à Chypre et peut-être même en Crète, les monnaies primitives sont des statères de 11 gr. 2/10 ou des fractions de ces statères. »

Sous le no 857 je représente le vase d'argent trouvé quelques jours avant la découverte du grand trésor, et tout près de lui; sa partie inférieure est de forme globulaire et son cou s'évase comme un cône renversé. Il a été endommagé par la pioche de l'ouvrier. Comme les autres grands vases de même métal, il est couvert de chlorure d'argent; sa hauteur est

de $0^{m},18$ et sa largeur, de $0^{m},14$. Je ferai remarquer que tous ces vases ne sont couverts de chlorure d'argent qu'à l'extérieur et qu'ils n'en ont pas trace à l'intérieur.

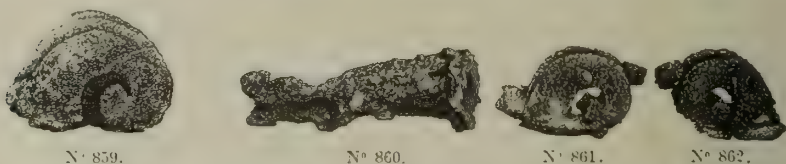
Le vase n° 857 contenait l'élégante coupe d'électrum n° 858 qui a $0^{m},11$ de hauteur et $0^{m},09$ de largeur à l'orifice. Cette coupe, d'ailleurs



N° 858. N° 857.

Nos 857-858. — Le n° 858 est un gobelet d'électrum, qui était contenu dans le vase d'argent n° 857 trouvé près du grand trésor à la profondeur de $8^{m},50$. Fait sur photographie.

bien conservée, porte des traces de la chaleur intense de l'incendie. Sa partie supérieure est couverte en dehors d'une incrustation épaisse, ce qui ne l'empêche pas d'être d'un blanc étincelant à l'intérieur comme à l'extérieur. Le mot électrum qui, nous l'avons déjà dit, se rencontre trois



N° 859. N° 860. N° 861. N° 862.

Nos 859-862. — Fragments de casques de bronze trouvés avec le vase d'argent n° 857. Environ 1/3 grandeur; profondeur, $8^{m},50$. Fait sur photographie.

fois dans l'*Odyssée*, n'existe pas dans l'*Iliade*; mais nous trouvons dans ce dernier poème[1] le mot ἠλέκτωρ pour « soleil ». Il semble donc que le poète voulût désigner par ἤλεκτρον une substance capable d'être comparée au soleil par son éclat.

Avec ce vase, on trouva un casque, mais l'oxyde de cuivre l'avait tellement rongé qu'on ne put y toucher sans le mettre en pièces. Ses parties supérieures, nos 859 et 860, ont seules été sauvées. J'y reviendrai

[1] *Il.*, VI, 513; XIX, 398.

dans les pages suivantes quand j'étudierai les parties semblables d'un autre casque, représentées sous le n° 1067. Les nos 861 et 862 ressemblent à des fragments de cimiers de casques.

Le n° 863 représente le grand bouclier de cuivre du trésor (la ἀσπὶς ὀμφαλόεσσα d'Homère), en forme de plateau ovale, avec une grande bosse au milieu entourée d'un petit sillon (αὖλαξ). Ce bouclier a un peu plus de $0^m,50$ de diamètre. Il est tout à fait plat et entouré d'un bord (ἄντυξ)



N° 863. — Bouclier de cuivre avec une bosse (ἀσπὶς ὀμφαλόεσσα), trouvé dans le grand trésor. Profondeur, $8^m,50$. Fait sur photographie.

de $0^m,04$ de haut. La bosse (ὀμφαλός) a $0^m,06$ de hauteur et $0^m,11$ de diamètre; le sillon qui l'entoure a $0^m,18$ de diamètre et $0^m,015$ de profondeur. Le bouclier était évidemment fait de quatre ou cinq morceaux. D'abord la bosse en haut relief (ὀμφαλός) était battue dans une plaque de métal avec la rainure et une bordure tout autour; cette pièce ainsi fabriquée était soudée sur une autre plaque en forme d'anneau plat qu'on entourait d'un bord en saillie (ἄντυξ) sur lequel était encore fixée une bande de cuivre étroite et mince.

Ce bouclier de cuivre, avec sa bosse centrale, sa rainure et sa bordure si propres à maintenir un revêtement de peaux de bœufs, nous rappelle le bouclier d'Ajax : « Ajax s'approcha, portant un bouclier fait d'airain

et de sept peaux de bœufs et tel qu'une tour. Et l'excellent ouvrier Tykhios, qui habitait Hylé, l'avait fabriqué à l'aide de sept peaux de forts taureaux, recouvertes d'une plaque d'airain[1]. » La ressemblance est frappante, ainsi qu'avec le bouclier de Sarpédon aux lames d'airain appliquées sur d'épaisses peaux de bœufs assujetties à l'intérieur du rebord par de longues baguettes d'or[2].

Le n° 864 désigne le chaudron de cuivre du trésor avec deux poignées horizontales qui certainement nous donnent une idée du λέβης homérique. Il a 0m,42 de diamètre et 0m,14 de hauteur. Le fond est plat et a 0m,20 de diamètre. Le chaudron porte la marque du terrible incendie, et, près de



N° 864. — Grand chaudron de cuivre (λέβης), contenu dans le grand trésor troyen. Trouvé à la profondeur de 8m,50. Fait sur photographie.

la poignée, à gauche, on voit deux fragments d'armes de bronze (une lance et une hache) fortement attachés au métal par une demi-fusion. Il faut noter ici que, tandis que, à Mycènes, l'art de souder les métaux était parfaitement inconnu et que les différents morceaux dont sont faits les chaudrons de cuivre sont tous joints avec des clous, ici, à Troie, nous ne voyons en usage que le procédé de la soudure, et rien n'est fixé par des clous. Quant aux deux poignées du chaudron que nous avons sous les yeux, comme elles étaient trop épaisses pour être soudées telles quelles, on sciait ou l'on fendait les extrémités de chacune d'elles, puis on insérait le bord du vase dans la fente et l'on soudait le tout ensemble solidement.

---

[1] *Il.*, VII, 219-223 :
Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων σάκος, ἠΰτε πύργον,
χάλκεον, ἑπταβόειον, ὅ οἱ Τυχίος κάμε τεύχων,
σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος, Ὕλῃ ἔνι οἰκία ναίων,
ὅς οἱ ἐποίησεν σάκος αἰόλον ἑπταβόειον
ταύρων ζατρεφέων, ἐπὶ δ' ὄγδοον ἤλασε χαλκόν.
Comp. les vers 245-247.

[2] *Il.*, XII, 294-297 :
αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' ἐΐσην
καλὴν χαλκείην ἐξήλατον, ἣν ἄρα χαλκεὺς
ἤλασεν, ἔντοσθεν δὲ βοείας ῥάψε θαμειάς,
χρυσείῃς ῥάβδοισι διηνεκέσιν περὶ κύκλον.

Nous trouvons les λέβητες mentionnés dix fois dans l'*Iliade* ordinairement comme prix dans les jeux[1], et aussi comme présents[2]. Le λέβης avait la valeur d'un bœuf[3]; une seule fois il est employé comme chaudron[4]. Dans l'*Odyssée,* il sert presque toujours de bassin pour se laver les mains avant le repas ou lors du sacrifice. Il était souvent en argent et décoré[5]; on le voit aussi en cuivre et servant au lavement des pieds[6]. M. Philip Smith m'observe que « parmi les tributs reçus par Thoutmès III, vraisemblablement de l'Asie occidentale, — le nom du pays est peu lisible, — il



N° 865. N° 866. N° 867. N° 868. N° 869.

Nos 865-868. — Têtes de lances troyennes en bronze. — N° 869. Lance de bronze et hache de combat fondues ensemble par l'incendie. Le trou pour fixer la lance est visible. 1/3 grandeur; profondeur, 8m.50. Fait sur photographie.

y avait un chaudron de cuivre, ouvrage de Kefthu[7]. » La mention spéciale de cet objet comme œuvre d'industrie étrangère peut être comparée à la valeur attribuée au chaudron, et qu'atteste sa présence dans un trésor tel que celui-ci.

Par-dessus les objets d'or et d'argent et à côté d'eux, j'ai trouvé, dans le trésor, treize têtes de lance en bronze plus ou moins brisées, dont

---

[1] *Il.*, XXIII, 259 :
νηῶν δ' ἔκφερ' ἄεθλα, λέβητάς τε τρίποδάς τε.
XXIII, 485 :
δεῦρό νυν. ἢ τρίποδος περιδώμεθον ἠὲ λέβητος.

[2] *Il.*, IX, 263, 265 :
. . . ὑπέσχετο δῶρ' Ἀγαμέμνων,
. . . .
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι, δώδεκα δ' ἵππους.

[3] *Il.*, XXIII, 885 :
κὰδ δὲ λέβητ' ἄπυρον, βοὸς ἄξιον, ἀνθεμόεντα.

[4] *Il.*, XXI, 362 :
ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον, ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῷ.

[5] *Od.*, I, 136-138 :
χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ χρυσείῃ ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι·
et *Od.*, III, 440, 441 :
χέρνιβα δέ σφ' Ἄρητος ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι
ἤλυθεν ἐκ θαλάμοιο φέρων.

[6] *Od.*, XIX, 386, 387 :
Ὣς ἄρ' ἔφη· γρηῢς δὲ λέβηθ' ἕλε παμφανόωντα,
τοῦ πόδας ἐξαπένιζεν, ὕδωρ δ' ἐνεχεύατο πουλύ.
Od., XIX, 469 :
ἐν δὲ λέβητι πέσε κνήμη, κανάχησε δὲ χαλκός.

[7] Brugsch, *Hist. of Egypt*, vol. I, p. 385, Eng. trans., 2nd ed.

cinq sont inscrites sous les n°s 865-869, et sous le n° 879. Elles ont de 0^{m},17 à 0^{m},31 de longueur et de 0^{m},04 à 0^{m},06 dans leur plus grande largeur. A la partie inférieure de chacune d'elles est une perforation, dans laquelle, bien souvent, le clou ou cheville qui assujettissait la pointe métallique au bois de lance se trouve encore. Le trou est très visible dans la tête de lance n° 869, que l'incendie a fondue et soudée sur une hache de combat. *Un fait fort curieux et qui mérite l'attention particulière des*



N° 870. N° 871. N° 872. N° 873.

N°s 870-873. — Haches de combat troyennes en bronze ou cuivre : les n°s 871-873 ont des morceaux d'autres armes soudes sur elles par le feu. 1/3 grandeur : profondeur. 8^{m},50. Fait sur photogr.

archéologues, c'est que la plupart de ces lances sont dentelées des deux côtés en forme de scie, car des lances de bronze ainsi façonnées n'ont encore jamais été trouvées ailleurs. Les têtes de lance de silex dentelées sont fréquentes au Danemark, et on peut en voir un grand nombre de spécimens au Musée de Copenhague. Voyez J.-J.-A Worsaae, *Nordiske Oldsager i det Kongelige Museum i Kjöbenhavn*, Copenhague, 1859, pl. XV, n° 56 ; pl. XVI, n°s 67-72 ; A.-P. Madsen, *Antiquités préhistoriques de Danemark*, Copenhague, 1872, pl. XXXVI, n°s 2, 12 ; pl. XXXVII, n°s 27, 28, 30-32. Quatre de ces têtes de lance de pierre dentelées, furent trouvées dans un tumulus à Borreby en Zélande avec quatre exemplaires non dentelés. Ces têtes de lance dentelées du Dane-

mark ressemblent au type troyen aussi exactement que s'il leur eût servi de prototype.

Un autre beau spécimen de tête de lance de silex dentelée trouvé sur la rive de la Labionka dans la partie nord-ouest du Caucase, est représenté sous le nº 28, p. 78, dans le grand ouvrage du professeur Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten, Kaukasus,* Berlin, 1883. Le savant auteur remarque à propos de ces têtes de lance que la forme originale du poignard de bronze était parfaitement développée dès l'âge de pierre, et qu'elle servait comme type pour les têtes de lance et les têtes de flèche et pour les poignards de bronze. Un grand nombre de poignards de bronze à deux tranchants (que Virchow discute aux pages 76-82, et qu'il représente pl. II, nº 1, pl. III, nºs 8, 9, pl. IV, nº 9), ont la plus grande ressemblance avec les armes troyennes (comme le nº 996), que je crois être des têtes de lance et que j'appelle ainsi. Il nous montre (p. 79) leur ressemblance avec les anciens poignards chinois [1] et égyptiens [2] ainsi qu'avec ceux de Ninive, et il remarque (p. 80) que le poignard à deux tranchants et en forme de lancette d'abord est devenu l'épée à deux tranchants en forme de lis gladié (iris), telle que nous la voyons dans un spécimen de Samthawro (Caucase) et dans les épées des habitations lacustres [3].

Les têtes de lance troyennes étaient donc très différentes de celles des Mycéniens [4], aussi bien que de toutes celles trouvées dans les cités lacustres de la Suisse [5], dans les tombes de Fronstetten [6], dans celles de Hédingen [7], d'Ebingen [8], de Rothenlachen [9], de Laitz [10], et dans beaucoup d'autres sépultures d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie [11], à Hallstatt [12], en Danemark [13], et en Hongrie [14], qui toutes ont une douille dans laquelle s'emmanchait le bois de lance. Les têtes de lance homériques semblent cependant avoir eu une douille, où pénétrait la hampe, car le poète dit : « Et la cervelle s'échappa de la blessure le long du tube de la lance [15].» Toutefois le British Museum et le Louvre contiennent dans leurs collections plusieurs spécimens de têtes de lance en bronze trouvées

---

[1] J.-J.-A. Worsaae, *Mémoires de la Société royale des Antiquités du Nord*, 1880, p. 194, fig. 8, 9, 11.

[2] *Idem*, 1872-1877, p. 128, fig. 2; Montélius, *Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, Stockholm, II, p. 917, fig. 65-67.

[3] La même opinion est soutenue par Frederick Pollock, dans une dissertation intéressante sur « *The Forms and History of the Sword*, dans *Macmillan's Magazine*, juillet 1883.

[4] Voyez mon *Mycènes*, p. 361, fig. nº 441.

[5] Victor Gross, *Moeringen et Auvernier*, Pl. IV., nºs 1, 8-13. Ferdinand Keller, *Pfahlbauten*, VII, Bericht, Pl. III, nºs 14, 18.

[6] L. Lindenschmit. *Die Vaterländischen Alterthümer*, Pl. III, nºs 27 und 28.

[7] *Ibid.*, Pl. IV, nºs 2, 9, 10, 13, 14.

[8] *Ibid.*, Pl. VII, nºs 3, 4, 9, 11, 12.

[9] *Ibid.*, Pl. XII, nº 10.

[10] *Ibid.*, Pl. XII, nºs 5-7.

[11] *Ibid.*, Pl. XXXIX.

[12] Ed. Freih. von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstatt*, Pl. VII, nºs 1, 3-6.

[13] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XXXVIII et LXXXII.

[14] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Pl. IX, nºs 1-6, et Pl. XV, nº 1; et *Catalogue de l'Exposition préhistorique*, p. 25, nº 10; p. 27, nºs 13, 14.

[15] *Il.*, XVII, 297 :
ἐγκέφαλος δὲ παρ' αὐλὸν ἀνέδραμεν ἐξ ὠτειλῆς.

dans des tombeaux de l'île de Chypre et qui sont absolument semblables aux têtes de lance troyennes[1].

Je retirai encore du trésor quatorze haches de combat en bronze, dont quatre, bien conservées, sont figurées sous les nos 870-873, et une autre, brisée, sous le n° 874. Elles ont de 0m,16 à 0m,31 de longueur, de 0m,012 à 0m,020 d'épaisseur et de 0m,03 à 0m,07 de largeur. La plus grande d'entre ces armes pèse 1,365 grammes. Ces haches d'armes, ainsi que toutes les autres armes de bronze ou de cuivre que j'ai trouvées à Troie, ont évidemment été coulées dans des moules comme les nos 646-650. Une preuve que l'art de fondre et de couler l'or, et en général les métaux, était connu au temps d'Homère, c'est que Laercée est appelé « fondeur d'or » (χρυσοχόος)[2]. « Un troisième appellera le fondeur d'or, Laercée, pour qu'il répande de l'or sur les cornes de la génisse. » M. Ernest Chantre, directeur-adjoint du musée de Lyon, m'a envoyé le résultat de l'analyse faite par l'éminent chimiste M. Damour, avec les parcelles métalliques que j'avais prises sur deux de ces haches, au moyen d'un foret, et que je lui avais envoyées.



N° 874. — Hache de combat troyenne. 1/3 grandeur; profond., 8m,50. Fait sur photographie.

N° 1. — *Parcelles d'une des haches de guerre du trésor.*

	grammes.
Donné pour l'analyse	0,3020
Déduction du sable contenu	0,0160
Métal analysé	0,2860

	grammes	en 10,000 parties.
Cuivre	0,2740 =	0,9580
Étain	0,0110 =	0,0384
	0,2850 =	0,9964

[1] Le professeur Virchow appelle mon attention sur la pl. XI du *Petit-Album de l'Age du Bronze de la Grande-Bretagne*, Londres, 1876, par Evans, où une série de lames semblables, que l'auteur appelle « couteaux de poignards », sont représentées. A mon avis, ces lames ne sont autre chose que des têtes de lance; un poignard devrait avoir un manche, comme ceux des nos 875-878, 965 et 998. Les lames que nous avons sous les yeux (nos 865-869), manquant de cet appendice indispensable, ne peuvent pas être des poignards. Le professeur Virchow ajoute qu'on trouve, de temps en temps, des lames pareilles en Allemagne; mais, d'ordinaire, la partie inférieure est large et percée de deux trous pour être fixée dans la hampe; il possède toutefois, dans sa collection, une tête de lance trouvée à l'île de Rugen et qui est toute semblable aux têtes de lances troyennes.

[2] *Od.*, III, 425, 426:
εἰς δ' αὖ χρυσοχόον Λαέρκεα δεῦρο κελέσθω
ἐλθεῖν, ὄφρα βοὸς χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ.

N° 2. — *Parcelles d'une autre hache de guerre du trésor.*

	grammes
Donné pour l'analyse	0,2970
Déduction du sable contenu	0,0020
Métal analysé.	0,2950

	grammes		en 10,000 parties.
Cuivre	0,2675	=	0,9067
Étain.	0,0255	=	0,0864
	0,2930	=	0,9931

Il me reste à parler de la balle de fronde en minerai de cuivre qui a été analysée par M. Damour, et qui a donné le résultat suivant :

Parcelles d'une des balles de fronde troyennes, couvertes extérieurement de vert-de-gris, et présentant à l'intérieur une couleur ferrugineuse.

	grammes
Quantité du métal analysé.	0,2410

			en 10,000
Soufre	0,0470	=	0,1950
Cuivre.	0,1920	=	0,7966
Fer.	0,0002	=	0,0008
Quartzose.	0,0005	=	0,0020
	0,2397	=	0,9944

Le professeur M. Chandler Roberts, de la Monnaie Royale, qui a aussi foré deux de ces haches et analysé les parcelles de métal m'écrit qu'une des haches a donné et l'autre

qu'une des haches a donné	et l'autre
95,41 de cuivre.	93,80 de cuivre.
4,39 d'étain.	5,70 d'étain.
99,80	99,50

Il ajoute qu'il n'a pas trouvé de zinc.

J'ai envoyé au professeur Rudolf Virchow, à Berlin, les parcelles de trois haches de combat, d'une tête de lance, d'une arme quadrangulaire semblable à celles représentées sous le n° 880. Il a soumis ces parcelles à l'éminent chimiste, le professeur Rammelsberg, de Berlin, dont l'analyse a donné les résultats suivants :

	Étain.	Cuivre.	Plomb. Fer.
1. Hache de combat	2,90	97,10	traces.
2. — —	2,89	97,11	—
3. — —	4,11	95,38	—
4. Broche	6,27	93,73	—
5. Arme quadrangulaire.	0,84	99,16	—
6. Tête de lance.	5,43	94,57	—

Le professeur Virchow ajoute : « Les n[os] 1 et 2 contiennent si peu d'étain qu'ils ne répondent pas du tout au bronze que l'analyse des métaux d'Orchomène nous révèle. » J'avais envoyé quelques parcelles d'une arme quadrangulaire de même forme que la précédente, ainsi qu'un morceau de clou et un clou entier, trouvés dans le trésor d'Orchomène et qui avaient servi à attacher les plaques de bronze au mur. L'analyse a donné le résultat suivant :

	Étain.	Cuivre.	Plomb.	Fer.
1. Arme quadrangulaire.	8,42	90,76	0,32	0,50
2. Fragment d'un clou	8,26	91,74	—	traces.
3. Clou entier.	—	99,53	0,27	0,20

J'ai envoyé de plus au célèbre chimiste et métallurgiste le D[r] Théodore Schuchardt, à Görlitz, les parcelles d'une tête de lance, d'une grande hache de combat et de deux grands clous quadrangulaires, tous objets trouvés dans le temple A. Il a obtenu les résultats suivants :

	Étain.	Cuivre.	Plomb.	Fer.
1. Tête de lance.	9,04	90,96	—	—
2. Grande hache de combat. . . .	5,80	93,50	—	0,70
3. Grand clou quadrangulaire . . .	0,45	98,65	—	0,85
4. Le plus grand clou quadrang. . .	traces	99,55	—	traces.

Le D[r] Schuchardt me prie de déclarer que l'investigation analytique a été principalement faite par son collaborateur M. Hugo Schröter.

Je pourrais ajouter que les bronzes trouvés par le professeur Rudolf Virchow dans le cimetière préhistorique de Koban, au Caucase, contenaient de 10 à 12 p. 100 d'étain [1].

Le professeur Virchow appelle mon attention sur le *Compte rendu de la Société anthropologique de Berlin*, du 29 juillet 1876, p. 8, où est représentée une hache de guerre pareille à mes haches troyennes et trouvée avec cinq autres de même forme, à la profondeur de 0[m], 90, à Bythin, dans le duché de Posen; ces six haches sont en cuivre pur. Virchow dit à leur sujet : « Leur forme se rapproche beaucoup de celle des haches de pierre sans être aussi massive, ce qui n'était pas nécessaire pour des haches de métal. Cette forme démontre que les hommes ont tout naturellement fabriqué en métal, quand ils en ont eu, un outil pareil à l'outil de pierre qu'ils possédaient depuis longtemps. »

Des haches de combat, de même forme, mais en cuivre pur, ont été trouvées en Hongrie [2]. Mon honorable ami le professeur James D. Butler, docteur en droit, m'a envoyé sa dissertation [3] sur les antiquités préhisto-

---

[1] Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten Kaukasus*, Berlin, 1883, p. 23.

[2] Joseph Hampel, *Antiquités préhistor. de la Hongrie*, Pl. VIII, n[os] 13, 15.

[3] James-D. Butler, *Pre-historic Wisconsin*, Rapport annuel à la Société historique du Wisconsin, 18 février 1876.

riques du Wisconsin, illustrée par de bonnes planches photographiées, où sont représentées sept haches semblables en *cuivre pur*, trouvées dans ce pays.

Des haches semblables se trouvent aussi dans l'Inde, — mais très rarement, — associées avec des couteaux, des scies en silex et des haches de diorite. Le British Museum, dans sa collection des antiquités de l'Inde orientale, possède neuf haches de guerre en bronze, parfaitement semblables les unes aux autres, et qui ont été trouvées à Gungeria dans le Mhow Talook, district de Burrha, Inde centrale. Leur longueur est de 0m,50 à 0m,70. Le British Museum possède aussi deux haches de bronze, de tout point semblables aux haches troyennes et trouvées à Tel-Sifr, en Babylonie. La collection ethnographique et préhistorique du général Lane Fox, dans le South Kensington Museum, contient sept haches de guerre en bronze d'une forme semblable aux précédentes et trouvées dans des tombes de l'île de Chypre. En outre, deux haches parfaitement semblables, provenant de tombes de l'Égypte ancienne, sont conservées dans les collections du Louvre. Une autre, de provenance incertaine, est au musée de Cluny, puis une autre dans la collection privée de M. Eugène Piot, à Paris. Une hache semblable est aussi dans la collection égyptienne à Turin. A Mycènes, je n'ai trouvé qu'une seule hache de ce genre [1], et les fragments d'une autre. Ces haches troyennes en bronze sont les copies exactes des haches primitives en pierre; seulement on les a faites plus longues pour qu'elles fussent plus commodes et de meilleur usage; elles pouvaient être alors facilement adaptées à un manche de bois et servir des deux côtés.

Après avoir décrit les haches de guerre du trésor troyen qui, après vérification, se sont trouvées être de bronze, il ne sera pas déplacé de discuter ici la question de l'origine de l'étain au point de vue des peuples préhistoriques, et surtout de celui qui nous occupe. M. Burnouf [2], se fondant sur la ressemblance du mot grec qui signifie étain (κασσίτερος) avec le sanscrit « *Kastîra* », pense que les Hellènes le recevaient de l'Inde. Mais le professeur Sayce me fait observer que : « Le mot Kastîra est aussi peu du sanscrit que κασσίτερος n'est du grec, et tous deux me semblent empruntés à la même source. En arabe, « *Kazdir* » signifie « étain »; en assyrien, *Kizasaddir*, et, dans l'accadien primitif de la Babylonie, *Kasduru* ou *Kazduru* ont le même sens. Le mot arabe et le mot assyrien peuvent avoir été empruntés au vocabulaire accadien; mais, plus probablement encore, ces deux mots ainsi que l'accadien, le sanscrit et le grec, proviennent d'une source commune qui était peut-être une des langues primitives du Caucase, où les premières mines d'étain ont été trouvées. »

Sir J. Lubbock, d'autre part, croit très probable que les anciens

---

[1] Voy. *Mycènes*, p. 388, n° 463.

[2] *Mémoires sur l'Antiquité*, Paris, 1879.

tiraient leur étain des Cornouailles par l'intermédiaire des Phéniciens. Il dit : « Les Cornouailles, la Saxe et l'Espagne[1] étant les seuls pays d'Europe producteurs de l'étain en quantité notable, la présence du bronze est une preuve évidente non seulement d'habileté métallurgique, mais aussi de relations commerciales[2]. »

Et encore, dans un autre passage : « A moins que les anciens n'eussent à leur portée des mines d'étain que nous ne connaissons pas, il semble bien établi, et généralement admis, même par sir Cornewall Lewis, que l'étain des Phéniciens provenait surtout des Cornouailles; ce qui prouve l'existence, dès cette haute antiquité, d'un commerce considérable et de rapports mutuels entre des pays très éloignés les uns des autres. Sir C. Lewis, toutefois, estime que l'étain était transporté à travers la Gaule jusqu'à Massilia et de là importé en Grèce et en Italie[3]. Sans doute une grande partie du commerce de l'étain suivit cette route dans les temps postérieurs, mais les Phéniciens étaient dans la plénitude de leur puissance 1,200 ans avant l'ère chrétienne, tandis que Massilia ne fut bâtie que 600 ans avant cette ère. De plus, Strabon dit en termes exprès que, dans le principe, les Phéniciens de Cadix faisaient exclusivement le trafic de l'étain; or, Cadix est plus près des Cornouailles que de Tyr et de Sidon. Nous pouvons donc admettre que les Phéniciens connurent, de l'an 1500 à l'an 1200 avant notre ère, les gisements de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. En de telles circonstances, il est probable qu'ils poussèrent encore plus loin leurs explorations, sur d'autres rivages aussi riches que les nôtres en métaux précieux. Rappelons-nous aussi que l'ambre, si fort estimé des anciens, ne se trouvait que sur les côtes de la Baltique ou de la mer du Nord. »

J'ajouterai que la meilleure preuve de l'usage général de l'étain dans la haute antiquité, c'est qu'Homère et l'Ancien Testament le nomment souvent. Les armes de bronze trouvées dans la cité brûlée d'Hissarlik démontrent aussi, et supérieurement, que l'alliage de l'étain et du cuivre était connu dès la plus haute antiquité. Quant au fait lui-même que le bronze fût un mélange de cuivre et d'étain, il est rarement énoncé. Polyenus nous apprend que Perdiccas, étant à court de monnaie d'argent, frappa des pièces d'étain mélangées de cuivre[4]. Aristote dit que le cuivre des Mossynoeci passait pour très brillant et très blanc, non qu'il fût allié avec de l'étain, mais parce qu'on y mêlait une sorte de terre et qu'on la

[1] On tirait anciennement, dit-on, l'étain de la Pannonie, près de la ville moderne de Temesvar, mais je ne sais pas si les mines étaient considérables. Voyez Howorth, *Stockholm Pre-historic Congress*, p. 533.

[2] *Pre-historic times*, p. 47.

[3] M. Philip Smith m'observe : « Que les relations commerciales établies entre la Bretagne et les cités grecques du Midi de la Gaule, dont témoignent Diodore et Strabon, se rapportent au temps où vivaient ces écrivains et que rien ne nous prouve leur haute antiquité. »

[4] IV, 10, 2 : Περδίκκας, Χαλκιδεῦσι πολεμῶν, ἀργυροῦ νομίσματος ἀπορούμενος χαλκόκρατον κασσίτερον ἐχάραξε. καὶ οὕτως ἦν μισθοφορὰ τοῖς στρατιώταις.

calcinait avec lui. L'inventeur de cet alliage, disait-on, n'en avait révélé le secret à personne; aussi les premiers ouvrages de cuivre faits dans ce pays étaient-ils de qualité supérieure, ceux qui leur succédèrent n'étaient pas aussi bons.

Le cuivre (le bronze probablement) était très estimé dans la haute antiquité et constituait, après l'or, et peut-être même plus que l'or, la principale forme de la richesse. Dans l'*Iliade,* Ulysse, pour désarmer la colère d'Achille, lui offre au nom d'Agamemnon d'emplir, après la prise de Troie, ses vaisseaux de tout l'or et de tout le cuivre qu'on pourra y entasser[1]. Achille refuse fièrement ces offres, et, pour montrer qu'il est au-dessus des présents d'Agamemnon, il répond : « En outre, j'emporterai d'ici de l'or et du cuivre rouge, ainsi que des femmes à la ceinture élégante et du fer brillant, toutes richesses que j'ai du moins obtenues par le sort[2]. » Selon Lucrèce[3], le bronze dans la haute antiquité était plus en estime que l'or ou l'argent.

M. J. Maehly[4] remarque qu'il y a dans Homère plusieurs passages qui semblent corroborer l'assertion de Lucrèce; mais l'opinion contraire a pour elle un autre passage de l'*Iliade*[5], où la valeur proportionnelle entre une armure d'or et une de bronze est indiquée comme de 100 contre 9.

Rossignol[6] pense que « c'est pour consacrer le souvenir des services que rendit le cuivre primitif et du haut prix qu'y attachèrent les hommes, que plus tard la religion affecta de se servir d'instruments et d'outils de ce métal. Macrobe[7] en a constaté l'usage; une loi de Numa ordonnait aux prêtres de se couper les cheveux avec des ciseaux de cuivre et non de fer[8]. » Rossignol[9] explique l'étymologie du mot bronze par *beruinus æs*[10].

François Lenormant[11] est d'avis que « les tribus aryennes qui peuplèrent

---

[1] *Il.*, IX, 279, 280 :
νῆα ἅλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηήσασθαι
εἰσελθών, ὅτε κεν δατεώμεθα ληΐδ' Ἀχαιοί.

[2] *Il.*, IX, 365-367 :
ἄλλον δ' ἐνθένδε χρυσὸν καὶ χαλκὸν ἐρυθρὸν
ἠδὲ γυναῖκας ἐυζώνους πολιόν τε σίδηρον
ἄξομαι, ἅσσ' ἔλαχόν γε.

[3] V, v. 1268-1273.
« Nec minus argento facere hæc auroque parabant.
Quam validi primum violentis viribus æri :
Nequicquam, quoniam cedebat victa potestas,
Nec poterant pariter durum sufferre laborem ;
Nam fuit in pretio magis aes, aurumque jacebat
Propter inutilitatem, hebeti mucrone retusum. »

[4] *Blätter für Literarische Unterhaltung*, nos 15, 16, 1881.

[5] VI, 234-236 :
ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς,
ὃς πρὸς Τυδεΐδην Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν,
χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων.

[6] *Les Métaux dans l'antiquité*, p. 219.

[7] *Saturn.*, V, 19, 11 : « Omnino autem ad rem divinam pleraque ænea adhiberi solita, multa indicio sunt. » Le professeur Sayce me dit que *ænea* doit signifier ici *bronze* et non pas *cuivre*.

[8] Lydus, *de Mens.*, I, 31 : Καὶ τοῦτο δὲ πρὸς τοῦ Νουμᾶ διατέθειται, ὥστε τοὺς ἱερεῖς χαλκαῖς ψαλίσιν, ἀλλ' οὐ σιδηραῖς ἀποκείρεσθαι. Il ne fait pas doute, que ce ne soit du bronze qu'il s'agisse ici.

[9] *Op. cit.*, p. 271.

[10] « *Brunus*, fuscus color, subniger, nigricans. Gall. *Brun*, Ital. *Bruno*, Germ. *Braun*... Sic forte dictus a prunorum colore, ut censet Octavius Ferrarius, vel quod *Bruniæ*, seu loricæ, colorem referat; unde nostri *Bronze* pro ære, ex quo Bruneæ et statuæ conficiuntur, a cujus colore subfusco, *Bronzer* dicimus, Itali *Abbronzare*, fusco colore illinire, depingere. » (Glossarium mediæ et infimæ latinitatis conditum a Domino Du Cange. Parisiis, 1840, t. I, p. 788.

[11] *Les Antiquités de la Troade*, p. 11.

la Grèce et l'Asie Mineure ne paraissent avoir eu presqu'aucune connaissance des métaux à l'époque de leur arrivée. Nous en avons l'indication par leur langage, où les noms des métaux ne sont pas ceux qu'on retrouve chez les autres peuples de même race et qui sont communs à tous, mais se montrent pour la plus grande partie empruntés à des sources étrangères. Ainsi χρυσός « l'or » est le sémitique *kharouts* et a été manifestement apporté par les Phéniciens. Le nom même de la mine et du métal en général, μέταλλον, est le sémitique *matal*. On ne trouve pas d'étymologie satisfaisante à χαλκός « le bronze », tandis que ce mot est en relation toute naturelle — et c'est là une donnée acceptée par des philologues aussi difficiles que M. Renan — avec la racine sémitique *khalag*, indiquant le métal travaillé au marteau. L'origine du nom de χαλκός semblerait ainsi indiquer la source d'où les populations gréco-pélasgiques reçurent la connaissance du véritable alliage du bronze, après un premier âge du cuivre pur et un certain nombre de tâtonnements pour trouver la proportion d'étain qu'il fallait y mélanger, tâtonnements qui avaient dû résulter du désir d'imiter des modèles de métallurgie plus perfectionnés, apportés probablement d'une autre direction.

« J'ajoute que le fait seul d'avoir eu de l'étain pour l'allier au cuivre dans des proportions plus ou moins heureuses prouve un commerce extérieur chez le peuple dont nous étudions les vestiges. L'étain est un des métaux que l'on trouve le moins généralement répandu dans la nature. A Hissarlik, les deux points les plus rapprochés d'où l'on pouvait en faire venir le minerai, étaient le Caucase et la Crète où l'on en rencontre des gisements dans les montagnes de Sphakia. J'incline à croire à la provenance crétoise, comme la plus rapprochée. D'ailleurs, il est positif qu'il y a eu dès les temps primitifs une certaine intercourse maritime, par le moyen d'un cabotage encore rudimentaire, d'île en île et de cap en cap, entre les populations dont la civilisation était la même et qui s'étendaient alors depuis Chypre jusqu'à la Troade. »

Plusieurs savants français pensent que, dès la quatrième dynastie (3,600 av. J.-C.), l'étain employé en Égypte pour le bronze venait du Caucase [1].

Mais, outre l'alliage avec l'étain, les anciens avaient encore un autre moyen de durcir leur cuivre, à savoir, de le tremper dans l'eau. Nous trouvons cette méthode mentionnée par Homère : « De même qu'un fondeur en cuivre plonge dans l'eau froide une grande hache ou une cognée qui siffle avec violence, lui communiquant une vertu particu-

[1] Voyez F. Lenormant, *Die Anfänge der Kultur*, I, p. 97 et suiv. Iéna 1875; *Zeitschrift für Ethnologie, Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropol., Ethnol. und Urgeschichte*, 1883, Heft II, p, 94; Dufrène, Étude sur l'histoire de la production et du commerce de l'étain, pages 22 et 34, Paris, 1881.

lière (car c'est encore une nouvelle force pour le fer lui-même)[1]. »

De la même manière, Virgile représente les Cyclopes *plongeant dans l'eau* le cuivre sifflant qu'ils viennent de retirer de la forge :

> ... Alii stridentia tinguunt
> Æra lacu[2]...

Pausanias, parlant de la fontaine Pirène à Corinthe, dit que l'airain est plongé dans cette eau, tandis qu'il est encore enflammé et brûlant[3]. Rossignol[4] cite Pollux « qui confirme le passage de Pausanias par un exemple remarquable. Notant l'emploi de βάψις au lieu de βαφή : « Antiphon, observe-t-il, a dit: la trempe (βάψις) du cuivre et du fer[5]. » Mais le Dr Chr. Hostmann, de Celle, m'écrit sur ce sujet : « Tout forgeron en cuivre peut vous confirmer qu'il est physiquement impossible de durcir le cuivre par l'immersion en eau froide et, par conséquent, la βάψις χαλκοῦ mentionnée par quelques anciens auteurs ne peut pas être entendue ou expliquée comme un *moyen de durcir*. Voici la vérité des faits : tout métal malléable, tel que l'or, l'argent, le cuivre, le bronze et le *fer forgé*, perd sa malléabilité s'il a été travaillé et dégrossi pendant quelque temps au marteau. L'ouvrier remet alors la pièce de métal au feu, jusqu'à ce qu'elle soit incandescente et il l'éteint ensuite en l'immergeant dans l'eau froide. De cette manière, la flexibilité originaire est rétablie et le travail peut recommencer; il s'agirait au contraire de l'effet amollissant de l'immersion, de la βαφὴ χαλκοῦ καὶ σιδήρου. Comme preuve que les anciens connaissaient parfaitement cet effet, je vous rappelle le passage important de Plutarque, *de Def. Oracul.* c., 47, où il parle du célèbre trépied de Glaucos, fait de fer forgé et richement sculpté ; et il ajoute très à propos qu'un tel travail aurait été impossible sans la μάλαξις διὰ πυρὸς καὶ ὕδατος βαφήν. Dans le même sens, Sophocle fait dire à Ajax (v. 651, éd. Tauchn.) : βαφῇ σίδηρος ὥς, ἐθηλύνθην στόμα. Toutefois, par une contradiction apparente, Plutarque parle nettement (chap. 41 et ailleurs) de la *trempe* du fer par immersion; et avec raison, car il faut considérer que, *dans ce cas,* il ne s'agit pas du fer forgé malléable, mais tout particulièrement de l'*acier,* le *seul* métal qui ait la propriété de se tremper par l'immersion. C'est le même cas chez Homère, dans le célèbre passage; il avait en vue l'*acier* et non pas le fer forgé, et bien entendu beaucoup moins encore le cuivre! Par ce qui précède, la βαφὴ χαλκοῦ ne peut pas signifier autre chose que la détrempe du cuivre travaillé au marteau. Aussi douté-je

---

[1] *Od.*, IX, 391-393 :
ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἠὲ σκέπαρνον
εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα
φαρμάσσων· τὸ γὰρ αὖτε σιδήρου γε κράτος ἐστίν·

[2] *Æn.*, VIII, 450; *Georg.*, IV, 172.

[3] II, 3, 3 : Καὶ τὸν Κορίνθιον χαλκὸν διάπυρον καὶ θερμὸν ὄντα ὑπὸ ὕδατος τούτου βάπτεσθαι λέγουσιν.

[4] *Les Métaux dans l'antiquité*, p. 241.

[5] VII, 169 : Ἀντιφῶν δὲ εἴρηκε βάψιν χαλκοῦ καὶ σιδήρου.

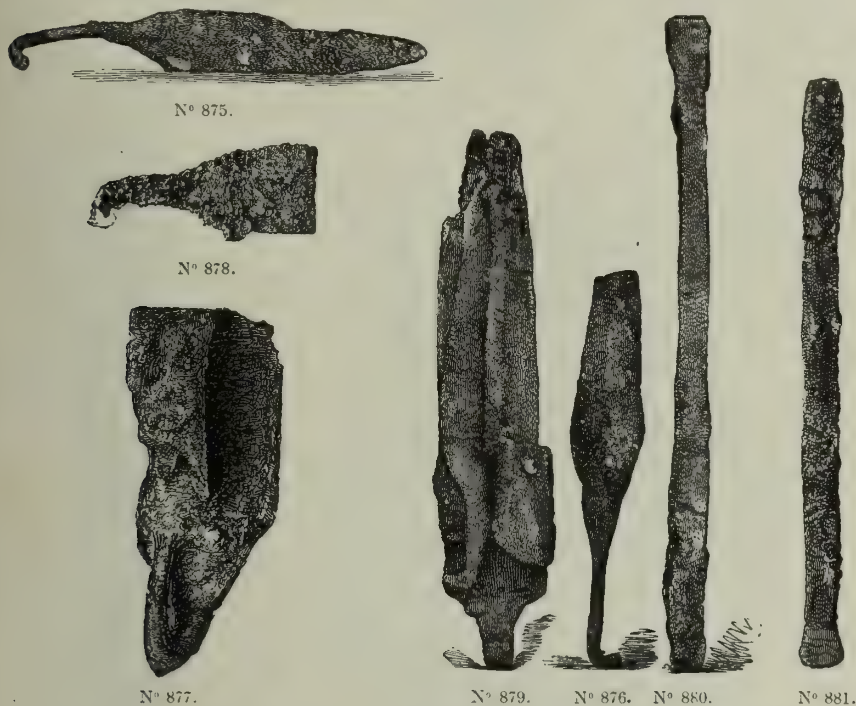
que quelqu'un des anciens auteurs parle réellement de la *trempe* du cuivre. Au reste, vous avez bien observé que les anciens ustensiles de cuivre ont plus de dureté que le cuivre du commerce ; mais ils doivent cette dureté uniquement à ce que, après la fonte, ils ont été façonnés et travaillés au marteau ; pour la même cause, ils sont moins sujets à s'oxyder et à se couvrir de la patine bien connue. »

Mais pour ce qui est du fer et de l'acier, l'opinion du professeur G.-Richard Lepsius, de Darmstadt, et du professeur Hugo Bücking, de Kiel, est tout à fait différente, car ils m'écrivent à ce sujet : « C'est un fait bien connu que le fer, comme l'acier, rougi au feu et soudainement refroidi dans l'eau froide, acquiert une plus grande dureté que s'il refroidit lentement. De cette qualité du fer dépend son emploi à de nombreux usages ; mais comme il ne devient jamais aussi dur que l'acier, il ne peut jamais remplacer celui-ci. Cependant l'acier — le résultat d'une union chimique du fer avec une certaine quantité de charbon — était certainement inconnu des anciens ; du moins rien ne peut faire supposer le contraire. D'un autre côté, il est vrai que le fer est amolli par l'action du feu (le fil de fer, par exemple, est trempé pour le rendre plus flexible et plus malléable), et c'est un fait bien connu que des morceaux de fer exposés à une chaleur blanche peuvent être unis et corroyés en les battant avec le marteau. Le fer durci redevient malléable si on le rougit au feu et si on le laisse se refroidir *lentement;* tandis que, si on le plonge soudainement dans l'eau froide, il redevient aussi dur qu'auparavant. »

Le professeur W. Chandler Roberts, de la Monnaie Royale à Londres, confirme ce qui précède et m'écrit la note suivante : « L'acier est durci, et non pas trempé, si, rougi au feu, il est plongé dans l'eau froide ; mais il faut faire attention que, tandis que l'acier est *durci* par un refroidissement subit, certains alliages de cuivre et d'étain peuvent être *amollis* par le refroidissement semblable. M. Alfred Riche, de la Monnaie de Paris, a prouvé que les alliages de cuivre qui contiennent beaucoup d'étain peuvent être durcis par le refroidissement rapide, mais que ce refroidissement (la trempe) produit un degré d'amollissement presque imperceptible dans les alliages de cuivre et d'étain qui contiennent moins de 6 à 12 pour cent d'étain, et c'est à cette classe d'alliages qu'appartiennent les bronzes troyens, d'après toutes les analyses qui en ont été faites. »

J'ai en outre à mentionner les 7 grands poignards de bronze à deux tranchants du trésor, dont un est figuré sous le n° 875 ; il a 0^{m},275 de long et 0^{m},055 dans sa plus grande largeur. Un second poignard, n° 876, qui a 0^{m},044 de large, est cassé à un bout et n'a plus que 0^{m},225 de longueur, mais il semble en avoir eu 275. Un troisième poignard (non figuré) a 0^{m},215 de longueur et 0^{m},037 dans sa partie la plus large. Un quatrième, le n° 877, a été courbé par l'intensité de la chaleur, mais il semble avoir eu plus de 0^{m},28 de longueur. Quant aux cinquième, sixième et septième poignards, je n'en possède que des fragments, tels

que le n° 878 ; ils ont de 0^{m},10 à 0^{m},14 de long. Dans le bloc n° 879, fait de têtes de lances et de haches, agglomérées et soudées par la chaleur de l'incendie, on distingue par devant un autre poignard. Tous ces poignards ont des soies longues de 0^{m},05 à 0^{m},07, courbées par leur extrémité à angle droit. Ces soies doivent avoir été autrefois emmanchées dans du bois, car si les manches eussent été en os ils existeraient encore.



N°s 875-881. — Poignards troyens à deux tranchants avec des soies crochues. Le poignard n° 877 a été tordu par l'intensité de la chaleur. N° 879, six haches de combat, poignards et têtes de lance fondus ensemble. N°s 880, 881, barres quadrangulaires de bronze ou cuivre, avec tranchant au bout. 1/5 grandeur : profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

La soie était donc insérée dans un morceau de bois, de manière à le dépasser d'un centimètre au moins, puis simplement recourbée en crochet à son extrémité. En présentant au lecteur ces poignards troyens, j'ajouterai que leurs pareils n'ont jamais été retrouvés ailleurs. Quant aux couteaux communs, comme ceux du n° 1003 ou du n° 1014, le trésor n'en contenait qu'un seul.

Je croyais d'abord avoir trouvé dans le trésor un fragment d'épée de bronze ; mais, comme on peut le voir au Musée Schliemann à Berlin, l'objet en question n'est pas une épée, mais une scie de bronze ; le fragment a 0^{m},22 de longueur sur 0^{m},05 de large. Si les épées avaient été en usage, j'en aurais trouvé dans ce trésor parmi tant d'autres armes ; ou, tout au moins, j'en aurais trouvé sur quelque autre point de

cette cité détruite par une catastrophe terrible et si soudaine que les habitants n'eurent pas le temps de sauver leurs trésors dont dix furent abandonnés et découverts selon le hasard de mes fouilles.

Auprès de squelettes d'hommes, de guerriers selon toute apparence, je n'ai trouvé que des lances et pas la moindre trace d'épée ; il en a été de même dans les cités préhistoriques superposées à celle qui nous occupe en ce moment. Bien plus, si les épées avaient été en usage, j'aurais probablement trouvé les moules où le métal était jeté ; or, parmi les cent moules ou à peu près que j'ai recueillis, et dont les formes répondent à toutes les armes trouvées aussi bien qu'à d'autres armes inconnues, il n'y en a pas un seul qui représente une épée. Cette absence m'étonne beaucoup, d'autant plus que les tombes royales de Mycènes m'ont livré des centaines d'épées de bronze. Que cette arme n'ait pas existé à Hissarlik, même dans la dernière de ses cités préhistoriques, c'est une preuve évidente de la très haute antiquité de ces ruines et du long espace de temps qui les sépare d'Homère pour qui les épées sont d'un usage commun.

Mais si, d'une part, l'absence de cette arme nous donne à croire que Troie était dans un véritable état de barbarie, d'autre part, les bijoux d'or troyens, dont l'exécution artistique égale certainement celle des trésors mycéniens, nous confondent d'étonnement, et bien plus encore les inscriptions troyennes, puisque les caractères d'écriture étaient inconnus à Mycènes. J'ajouterai qu'on n'a jamais trouvé d'épées dans les anciens tumuli de l'âge de bronze. Elles manquent également dans le cimetière préhistorique de Koban [1], ainsi que dans les terramare italiennes [2] et dans la nécropole d'Alba Longa [3]. Le professeur W. Helbig [4] remarque à propos des épées, que lorsqu'il s'agissait de faire une lame de bronze d'une certaine longueur, le métallurgiste primitif devait lutter contre de grandes difficultés. Le bronze étant une matière rare et précieuse, la fabrication des armes de pierre continua pendant longtemps. Hérodote [5] dit des Sagartiens qu'ils ne possédaient pas d'armes de métal, excepté le poignard. Helbig [6] se réfère au passage d'Homère [7], où il est dit que les seules armes des Locriens étaient la fronde et l'arc, et qu'ils n'avaient ni épées, ni casques, ni lances. Helbig ajoute que, les Locriens étant restés en arrière dans leur développement et ayant conservé plusieurs usages anciens, ce passage de l'*Iliade* semble nous donner un renseignement important sur l'équipement des Grecs et sur leur manière de combattre dans la plus haute antiquité. Les épées paraissent avoir été inconnues même aux Anglo-Saxons, qui com-

---

[1] R. Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten*, Berlin, 1883.

[2] Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Po-Ebene*, Leipzig, 1879, p. 5.

[3] *Idem*, p. 78.

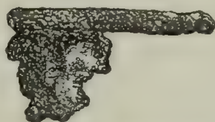
[4] *Idem*, p. 20.

[5] *Hérodote*, VII, 85 : ὅπλα δὲ οὐ νομίζουσι ἔχειν οὔτε χάλκεα οὔτε σιδήρεα ἔξω ἐγχειριδίων.

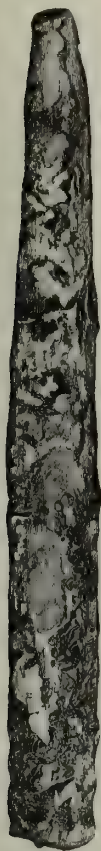
[6] W. Helbig, *Op. cit.*, p. 5.

[7] *Il.*, XIII, 712-718.

battaient à la bataille de Hastings, 1066 après J.-C., avec des lances, des haches et des massues, armes qui étaient toutes en pierre et fixées à des manches de bois. Vers la fin du XIIIe siècle, les Écossais, que William Wallace mit en campagne contre les Anglais [1], maniaient encore des haches de combat en pierre. En tout cas, continue Helbig [2], il est certain que



N° 882. — Clef de cuivre ou de bronze, que l'on suppose avoir appartenu au coffre du trésor. 1/4 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 883. — Clou, fragment en forme de verrou. Grandeur réelle; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 881. — Grand vase d'argent, 1/3 grandeur profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.

quelques peuples indo-européens travaillaient le bronze depuis une haute antiquité, mais que, néanmoins, ils continuaient de fabriquer des armes en pierre. Les mots *hamar* « marteau » et *sahs* « couteau, poignard », qui désignaient dans l'origine *une pierre dure* [3], prouvent qu'il en était de même chez les Germains.

Je reviens à la description du trésor troyen, dont j'ai tiré aussi la barre

---

[1] W. Helbig, *Op. cit.*, pp. 42, 43.
[2] *Idem*, p. 115.
[3] Grimm, *Deutsche Mythologie*, 4e éd., I, p. 151.

de bronze quadrangulaire n° 880, qui se termine par un tranchant ; elle a 0m,37 1/2 de long et peut avoir servi d'arme. La barre de bronze n° 881 a été trouvée sur un autre point de la cité brûlée. Une arme semblable, mais en fer, est au Musée égyptien à Turin. L'objet le plus curieux peut-être que m'ait livré le trésor, c'est la clef de cuivre (ou de bronze ?) n° 882, longue de 0m,105 et dont le panneton a 0m,050 de longueur et de largeur ; elle ressemble beaucoup à la grande clef d'un coffres-fort en fer. Chose singulière, cette clef avait un manche de bois ; on ne peut en douter puisque l'extrémité de la tige est courbée à angle droit comme la soie des poignards. Il est question dans Homère d'une clef de bronze (κληΐς) montée en ivoire qui se trouve dans la main de Pénélope ; mais elle devait être très différente de notre clef troyenne puisque, d'après la description du poète, elle avait, au lieu de panneton, un crochet recourbé[1] ; avec cette clef insérée dans un trou fait à la porte on soulevait, ou bien on repoussait la barre ou verrou[2].

D'autre part, dans l'*Iliade*, la κληΐς n'est que la barre ou verrou qui assujettit deux battants de porte[3]. Probablement ces κληΐδες avaient la forme des grands clous de cuivre quadrangulaires sans tête dont deux sont déjà représentés[4] et que j'ai rencontrés en très grand nombre dans les temples A et B. J'en représente encore un, ici, sous le n° 883. Ces clous sont épais à un bout et amincis à l'autre bout.

Parmi les objets du trésor qui ne sont pas figurés, je citerai un vase en cuivre de 0m,137 de hauteur et de 0m,108 de diamètre.

Le n° 884 est un vase d'argent, semblable aux trois vases que nous avons déjà passés en revue (nos 844, 845, 857).

J'arrive maintenant aux trois petits trésors découverts à la fin de mars 1873, à l'est de la maison D (voyez le plan VII) et tout près d'elle, par deux de mes ouvriers, dont l'un demeure à Yeni Shehr, l'autre à Kalifatli. Un de ces petits trésors était dans le vase à tête de chouette n° 186, que fermait le fond pointu d'un autre vase. Les deux autres petits trésors ont été trouvés avec la hache de combat n° 892, près du premier trésor. Mais, comme les rapports des ouvriers diffèrent pour l'énumération des objets particuliers à chacun des trésors, je les décrirai tous ensemble. Les deux ouvriers, après avoir soustrait les trois trésors, se les étaient partagés et je l'aurais probablement toujours ignoré, si la femme de l'ouvrier de Yeni Shehr, à qui étaient échus tous les articles

---

[1] *Od.*, XXI, 6, 7 :
εἵλετο δὲ κληῗδ' εὐκαμπέα χειρὶ παχείῃ,
καλὴν χαλκείην· κώπη δ' ἐλέφαντος ἐπῆεν.

[2] *Od.*, XXI, 47, 48 :
ἐν δὲ κληῗδ' ἧκε, θυρέων δ' ἀνέκοπτεν ὀχῆας
ἄντα τιτυσκομένη.

M. Philip Smith me suggère que « la forme des anciennes clefs égyptiennes était pareille à celle-ci ». Voy. *Ancient Egyptians* de Wilkinson, vol. I, p. 354, n° 123, nouv. éd.)

[3] *Il.*, XIV, 167, 168 :
. . . πυκινὰς δὲ θύρας σταθμοῖσιν ἐπῆρσεν
κληῗδι κρυπτῇ· τὴν δ' οὐ θεὸς ἄλλος ἀνῷγεν.

[4] Voyez nos 11 et 12, p. 38.

numérotés de 885 à 897, et, de plus, deux pendeloques pareilles aux nos 896, 897, n'avait eu la hardiesse de se montrer, un dimanche, parée de ces anneaux et de ces pendeloques. Les joyaux excitèrent la jalousie de ses compagnes, cette femme fut dénoncée aux autorités turques de Koum Kaleh et mise en prison avec son mari. Voyant celui-ci menacé d'être pendu si les bijoux ne se retrouvaient pas, elle indiqua l'endroit où elle avait caché les bijoux; cette partie du trésor fut donc recouvrée d'un seul coup et elle est exposée maintenant au Musée impérial de Constantinople. Les coupables dénoncèrent leur complice de Kalifatli; mais ici les autorités arrivèrent trop tard, le butin ayant été déjà fondu par un orfèvre de Ren Kioi, qui, sur la demande de mon voleur, en avait fabriqué un grand et lourd collier à la mode turque; cette partie du trésor est donc à jamais perdue pour la science, et je ne puis représenter ici que les objets pris par l'ouvrier de Yeni Shehr. Comme les deux voleurs ont déclaré séparément, aux autorités de Koum Kaleh, et sous la foi du serment, que le vase à tête de chouette n° 186, avec une partie de l'or, avait été découvert par eux, auprès du puits (marqué *tz* sur le plan VII), que les deux autres trésors se trouvaient tout auprès, l'authenticité de ce vase comme celle des trésors est hors de doute.

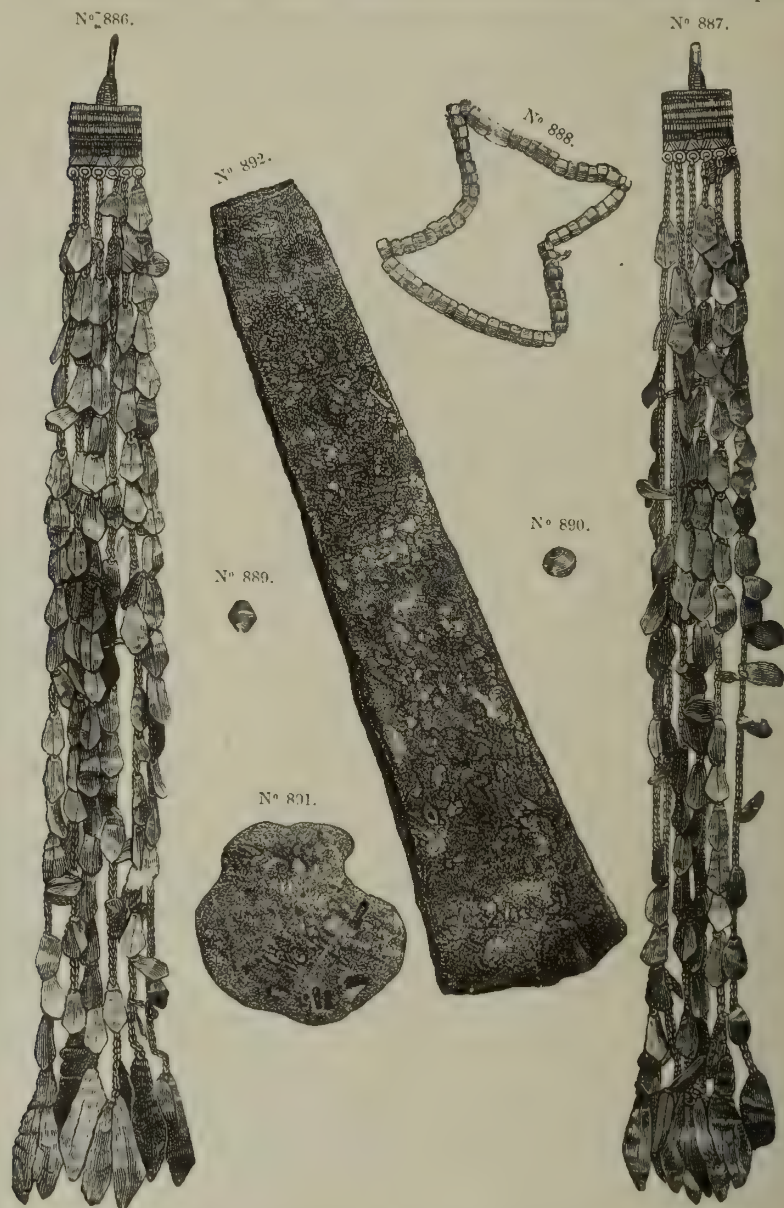


N° 885.
Barre d'électrum. Poids 87 gr. 3/5 de la grandeur réelle; profond., 9 mèt. Fait sur photographie.

Le n° 885 représente une barre d'électrum de 0m,162 de long et pesant 87gr,2/10.

Chacune des boucles d'oreilles nos 886 et 887 consiste en 23 fils d'or soudés ensemble et enroulés en forme de corbeille; le fil du milieu, qui est aplati et aussi large que trois des autres fils, est orné d'incisions horizontales; les corbeilles sont décorées de quatre plaques horizontales ornées d'incisions verticales; en haut et au milieu sont soudés les crochets destinés à être passés dans l'oreille; ils sont plats par en haut et décorés d'entailles verticales et horizontales. A la partie inférieure des corbeilles, est soudée une plaque d'or et à celle-ci sont soudés 6 anneaux d'où pendent autant de longues chaînes ornées de feuilles lancéolées précisément de la même manière que celles de la πλεκτὴ ἀναδέσμη n° 757, avec cette seule différence que les feuilles sont ici plus longues. Une grande feuille double et toujours lancéolée est suspendue à l'extrémité de chaque chaîne. La longueur de chacune de ces boucles d'oreilles avec les pendants est de 0m,25. Le collier n° 888 est fait de 70 grains quadrangulaires. Les gros grains d'or nos 889 et 890 sont en forme de fusaïoles. Le n° 891 est une masse d'or fondu pesant 97gr,30. Plusieurs morceaux

de charbon y sont incrustés, un entre autres sur le devant. Le n° 892 est une hache de guerre en bronze semblable à celles que nous avons passées



N°s 886-892. — Deux boucles d'oreilles en or, avec de longs pendants; grains d'or; un gros lingot d'or fondu, portant des traces de feu, et une hache de bronze. 3/5 environ de la grandeur réelle; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

en revue[1]. Les voleurs m'ont assuré qu'ils avaient trouvé la hache de guerre en même temps qu'un des trésors. Le n° 893 est un bracelet d'or

[1] Voy. les n°s 870-873.

de 0m,075 de diamètre. Les deux extrémités sont seulement rapprochées l'une de l'autre ; à l'endroit où elles se touchent est soudée une plaque de forme ovale, décorée de dessins linéaires gravés. Les nos 894 et 895 sont deux boucles d'oreilles en forme de serpents ; elles sont creuses, taillées à l'emporte-pièce dans de minces plaques d'or et soudées. La partie épaisse porte un grain épais et quadrangulaire, et par-dessus un autre grain d'or en forme de bouton. Les parties inférieures et supérieures



N° 893. — Bracelet d'or avec une plaque ovale ornée. 3/4 grandeur ; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

N° 894.

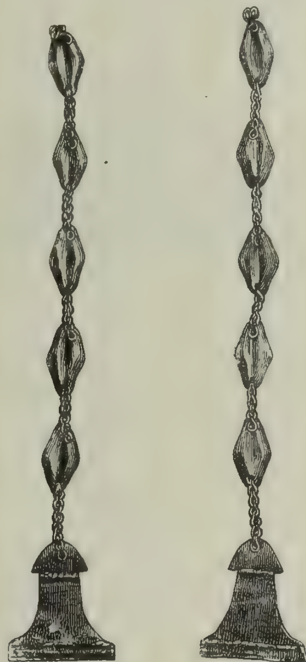


N° 895.



Nos 894-895. — Boucles d'oreilles d'or, en forme de serpents. 3/4 grandeur ; prof., 8 mèt. Fait sur photographie.

N° 896. N° 897.



Nos 896-897. — Pendants d'or. 3/4 grandeur ; profondeur, 9 mètres. Fait sur photographie.

sont percées de trois rangs de petits trous où s'incruste un petit grain d'or. A l'extrémité la plus mince s'attache la boucle d'oreille proprement dite. Les nos 896 et 897 sont des pendants d'or, consistant alternativement en feuilles et en chaînes faites de la même manière que celles des nos 749 et 750 que nous avons expliquées ci-dessus. Au bout de chacun des pendants est suspendue une figure de forme semblable à celles du n° 751. Comme nous l'avons déjà expliqué, ces pendants ou girandoles sont au nombre de quatre.

Les deux voleurs s'accordent dans leur déposition au sujet de l'autre partie du trésor qui a été fondue et qui contenait, entre autres joyaux, une paire de boucles d'oreilles en or avec de longues pendeloques, comme aux nos 886 et 887, et une très grande plaque d'or ronde gravée de

signes très curieux. La perte de ce dernier objet me chagrine plus que celle de tous les autres.

J'ai trouvé une boucle d'oreille de forme pareille à celles figurées sous les nos 894 et 895, dans un grand paquet de 25 bracelets d'argent soudés les uns aux autres par le chlorure d'argent; ce paquet contenait aussi quatre ou cinq boucles d'oreilles en électrum, pareilles aux nos 816-828.

Les jolies épingles d'or nos 898 et 913 ont été trouvées par moi dans ma tranchée Nord-Ouest, à la profondeur de 14m à 14m,50 — exactement



N° 898.



N° 899.

Nos 898-899. — Broches d'or. 3/1 grandeur. Provient de l'étage troyen.
Fait sur photographie.

4m,80 au-dessous du grand mur hellénique attribué à Lysimaque. — L'aire de la deuxième cité atteint sur ce point une profondeur beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, et les deux broches en viennent certainement. Le n° 898 a 0m,075 de long; il est très pesant, l'or en étant, selon M. Giuliano, à 23 carats. Il est orné d'une plaque quadrangulaire longue de 0m,037 et large de 0m,017, dont la partie inférieure est soudée sur une bande d'or se terminant, à chaque bout, par une spirale à sept tours, et la partie supérieure, sur une autre bande d'or surmontée de six petits vases d'or massifs à deux anses, placés de telle sorte que chaque petit vase ait une anse tournée vers la face du bijou; les couvercles de ces vases sont ronds. La surface de la plaque est divisée par cinq bandes verticales en quatre champs remplis par une ornementation en spirale, soudée et faite de minces fils d'or. Cette ornementation est pareille à celle que j'ai trouvée dans la

troisième tombe royale de Mycènes[1]; mais, pour ajouter à la beauté du travail, l'auteur de notre broche — soit qu'il fût Troyen ou de toute autre nation — a fait deux colonnes de spirales la tête en bas et deux autres la tête en haut. Les six petits vases d'or ont exactement la forme du vase de terre cuite n° 300, moins ses trois pieds.

J'ai trouvé la broche d'or n° 913 à quelques centimètres de la précédente; elle est un peu plus longue, mais plus légère et plus simple. Sa partie supérieure est ornée d'une boule d'or massif, au-dessus et au-dessous de laquelle s'enroule un décor en spirale, précisément dans le style des bijoux mycéniens[2], avec cette différence qu'ici chaque spirale n'a que quatre trous. L'objet se termine par une sorte de vis et une rondelle plate; mais, après examen, nous constatons, au lieu de vis, six incisions parallèles et horizontales.

Je découvris encore un autre trésor, le 21 octobre 1878, à la profondeur de 8 mètres, en présence de sept officiers du *Monarch* de la marine royale anglaise; c'était au nord-est de la maison D (voyez le plan VII, au point marqué *r* sur le plan I), dans une chambre de bâtiments qui peuvent avoir été des dépendances de la maison D. Ce trésor était contenu dans un vase de terre rempli d'une poussière blanche, bleue çà et là, qui gisait sur des débris, à 1 mètre environ au-dessus du sol et dans une position inclinée comme s'il était tombé d'un étage supérieur. Les joyaux consistaient en 20 boucles d'oreilles d'or, dont 16 sont exactement semblables à celles du grand trésor représentées sous les n°s 758 et 759. Les quatre autres, dont une est figurée sous le n° 904, sont de la même forme que celles des n°s 894 et 895. Il y avait aussi quatre très jolis ornements d'or, dont trois sont représentés sous les n°s 900, 902, 917. J'ai trouvé des ornements d'or absolument semblables dans la troisième tombe royale à Mycènes[3]. Ici, comme ailleurs, ils ont fait partie d'un collier, ainsi qu'en témoigne le trou tubulaire du milieu. Voici comment on les fabriquait : aux deux extrémités d'un petit tube d'or, deux minces fils d'or étaient soudés puis enroulés, chacun en sens contraire, cinq fois sur eux-mêmes; ces spirales, soudées ensemble, étaient de plus soudées au tube par leur bord extérieur. L'épingle de tête en or n° 912 du sommet de laquelle partent deux fils d'or roulés quatre fois sur eux-mêmes, de plus l'épingle d'or n° 914, dont la tête porte une boule d'or massif avec spirales de chaque côté, répètent le même motif; ici la boule est surmontée d'une petite pièce ronde couverte d'une rondelle, — le tout en or, — de sorte que l'objet ressemble à une bouteille.

Le même ornement, mais en cuivre, a été trouvé dans les environs de Bologne et est conservé au musée de cette ville. De plus, — fait très curieux, — six ornements parfaitement semblables ont été trouvés,

---

[1] Voy. *Mycènes*, p. 275, n°s 295, 296.
[2] Voy. *Mycènes*, p. 275, n° 295.
[3] Voy. *Mycènes*, p. 275, n°s 297, 299.

par le professeur A. Bastian, parmi les anciens pétroglyphes à Saboya, sur le Rio Suarez ou Saravita, en Colombie[1].



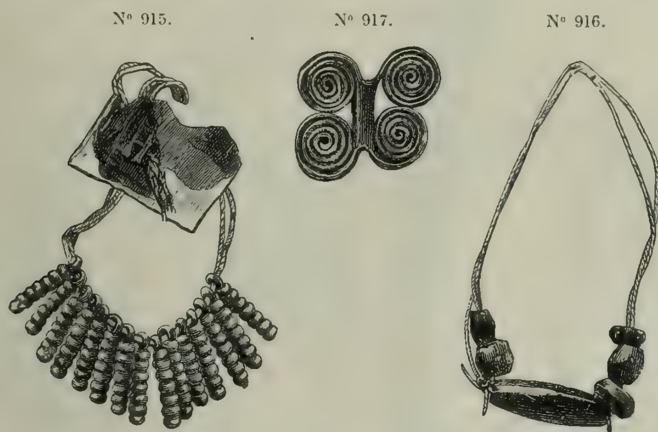
Nos 900-914. — Ornements d'or : grains pour colliers, boucles d'oreilles, girandoles, anneaux pour coiffures et broches. 3/1 grandeur; profondeur, environ 8 mèt. à 8m,50. Fait sur photographie.

Un décor tout semblable, mais en bronze, a été trouvé par la « Société des Amateurs d'Archéologie du Caucase », dans la nécropole de

---

[1] Bastian, *Zeitschrift der Berliner Gesellschaft für Erdkunde*, XIII, 1, Pl. I et II.

Samthawro près de Mtskheth, l'ancienne capitale de la Géorgie[1]. Nous voyons le même motif sur un ornement trouvé près de Lopöhnen en Prusse[2]; sur un autre, au Musée de Mitau[3]; sur un autre, au Musée royal à Berlin[4], et sur un autre, au Musée à Hanovre[5]. Nous reconnaissons aussi ce même ornement dans le creux d'un moule trouvé par sir A.-H. Layard dans ses fouilles à Koioundjik[6]. Le professeur R. Virchow a trouvé le même motif en bronze dans le cimetière préhistorique de Koban[7]. Virchow nous rappelle[8] que M. Désor a trouvé, dans les habitations lacustres d'Auvernier, une boucle d'oreille à laquelle était suspendu un



Nos 915-917. — Objets d'or et cornaline pour colliers. 3/4 de grandeur environ; profondeur, de 8 mètres à 8m,50. Fait sur photographie.

ornement semblable; de plus, que le Dr Victor Gross a trouvé le même motif en or dans les habitations lacustres de Mœringen[9] et que M. Angelucci possède des ornements semblables qui proviennent de Naples et d'Ordona. On trouve aussi ce même ornement dans les sépulcres de Spata[10].

---

1 *Objets d'Antiquité du Musée des Amateurs d'Archéologie au Caucase*, Tiflis, 1877, p. 12, Pl. I, n° 14.

2 Ingvald Undset, *Das erste Auftreten des Eisens in Nord-Europa*, édition allemande par Mlle J. Mestorf, Hambourg, 1882, p. 154, Pl. XVI, 4.

3 *Ibid.*, pp. 168, 170, Pl. XVII, 8.

4 *Ibid.*, p. 205, Pl. XXIII, 4.

5 *Ibid.*, p. 284, Pl. XXVII, 1.

6 Voyez Georges Perrot et Charles Chipiez, *Histoire de l'Art*, Paris, 1883, n° 437, p. 766.

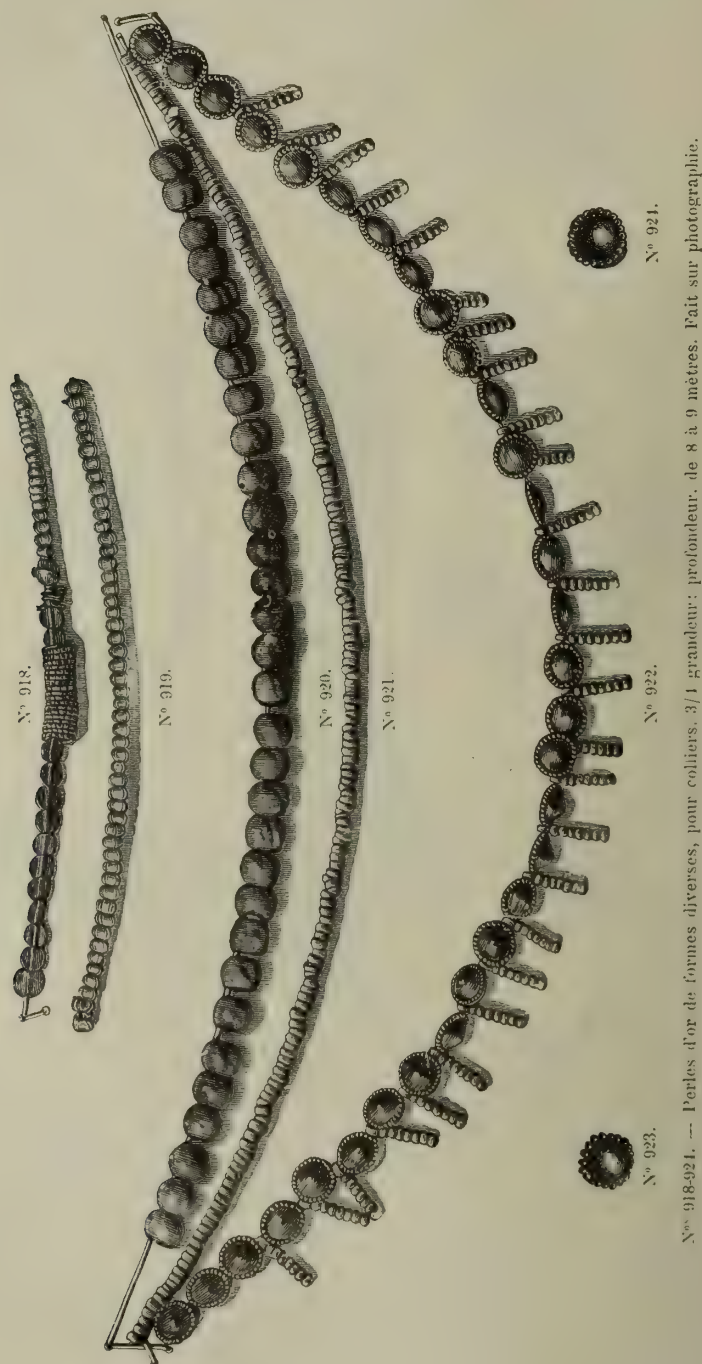
7 Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten*, Berlin, 1883, p. 45, Pl. I, fig. 7, et p. 47, Pl. VI, fig. 8; Pl. XI, fig. 10.

8 R. Virchow, *Op. cit.*, p. 45.

9 Cet ornement de deux spirales en forme de lunettes est discuté par M. Victor Gross dans son nouvel ouvrage, *les Protohelvètes*, Paris, 1883, p. 78, et représenté Pl. XVIII, fig. 19. L'auteur nous montre dans le même ouvrage, Pl. XXIII, fig. 12, 21, deux ornements parfaitement semblables de bronze, dont le premier a été trouvé à la station de Corcelettes, le second à celle de Mœringen (voyez p. 78); il nous représente en outre, Pl. XI, fig. 3; Pl. XII, fig. 3 et pp. 32, 33, une épée de bronze (trouvée à la station de Corcelettes), laquelle a le même ornement à la partie inférieure de la poignée.

10 A. Dumont et Jules Chaplain, *Les Céramiques de la Grèce propre*, Paris, 1881, p. 61, n° 36.

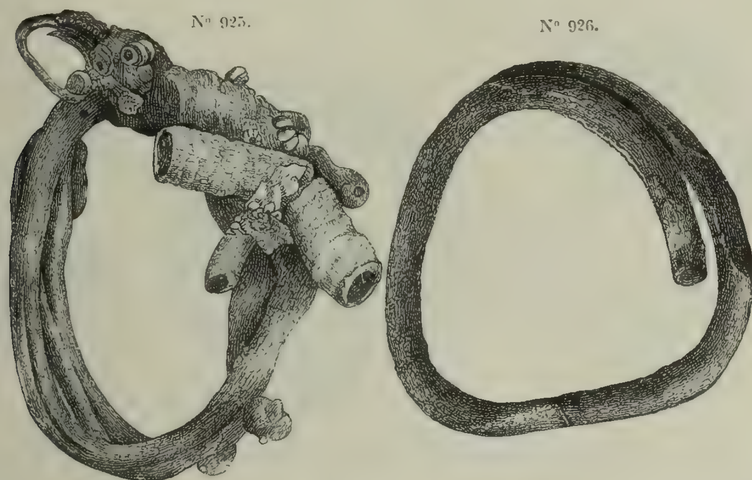
Nous avons trouvé de plus quantité de perles d'or de formes diverses, — représentées sous les n°s 915 et 918-922, — tout comme nous en



N°s 918-924. — Perles d'or de formes diverses, pour colliers. 3/1 grandeur; profondeur de 8 à 9 mètres. Fait sur photographie.

avions trouvé dans le grand trésor, n°s 772-802. La forme des boutons du collier n° 922, dont les n°s 923 et 924 sont deux spécimens séparés,

n'avait jamais été rencontrée jusqu'ici. Ils sont découpés dans une plaque d'or, repoussés en bosse et portent, soudée à l'intérieur, une queue percée. Le rang de points est fait au poinçon. A ce trésor appartenaient aussi les bracelets d'électrum nos 925 et 926. Le premier est fait de trois tours de fil métallique; il a $0^m,004$ d'épaisseur, et sa petitesse ne pouvait le rendre propre qu'à un bras d'enfant. A ce bracelet a été soudée par le grand incendie une des boucles d'oreilles d'or, ainsi que bon nombre de perles d'or, et les morceaux d'un collier de petits anneaux d'argent cimentés par le chlorure d'argent; tous ces objets forment pour ainsi dire un seul bloc avec le bracelet.



Nos 925-926. — Deux bracelets d'électrum à l'un desquels beaucoup d'anneaux d'argent et de perles d'or, de plus une boucle d'oreille en or ont été fixés par la chaleur de l'incendie ainsi que par l'action du chlorure d'argent. 3/1 grandeur: profondeur, $8^m,50$. Fait sur photographie.

Le petit trésor contenait en outre 11 boucles d'oreilles d'argent de même forme que les nos 758, 759 et 818-828, sauf une qui ressemble à une paire de pincettes. Cette dernière est soudée par le chlorure d'argent à un autre anneau d'argent et à deux perles d'or. Quant aux autres boucles d'oreilles en argent, quatre d'une part, et trois de l'autre sont soudées ensemble de manière à faire deux paquets compacts et distincts. On y trouve, de plus, 20 morceaux de collier, comme les nos 927 et 928, composés d'une quantité innombrable d'anneaux d'argent chacun de $0^m,007$ de diamètre, et enfilés sur des bâtons que je crois être d'ivoire; feu le Dr Edward Moss (en 1878, à bord de la *Research,* de la marine royale anglaise), a pleinement confirmé ma supposition. Toutes ces parties de collier sont courbées, et me paraissent avoir gardé la forme qu'elles avaient primitivement. Deux de ces morceaux de collier offrent l'exemple unique d'être reliés l'un à l'autre par un anneau d'argent. J'ai compté en outre 158 anneaux d'argent semblables, soit libres, soit soudés par le

chlorure. Il y avait aussi plusieurs fragments de collier composés de perles d'argent, cimentées par le chlorure, et auxquelles sont attachés de nombreux grains d'or. Je mentionnerai de plus un bâtonnet d'électrum à peine long de 0^{m},003 et une épingle à cheveux du même métal, que je représente sous le n° 929 : elle a presque la forme ordinaire des broches de bronze, avec une tête sphérique. Dans l'épaisse couche de débris de briques de la deuxième ville qui était restée entre le mur OZ et la maison HS (voyez le plan VII) et qui n'avait pas été enlevée par les troisièmes colons, je découvris près de l'extrémité nord-ouest de cette maison, au point marqué *t* sur le plan I, dans une quantité de cendres grises, deux nou-

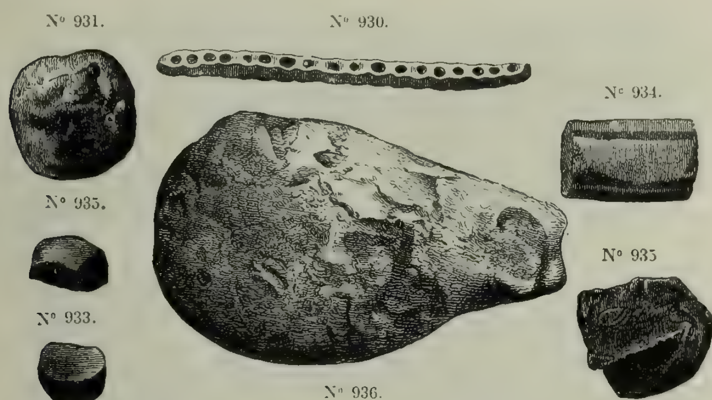


N°s 927-928. — Morceaux de collier, consistant en anneaux d'argent cimentés par le chlorure d'argent et enfilés sur des bâtonnets d'ivoire. 3/4 grandeur : profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

N° 929. — Épingle à cheveux, en électrum. Grand. réelle. Fait sur photogr.

veaux petits trésors, contenus dans des vases de terre faits à la main, brisés et remplis de la même poussière blanche que j'avais remarquée dans les autres trésors. L'un de ces vases gisait dans une position oblique, l'autre dans une position horizontale, circonstances d'où je conclus que tous deux étaient tombés, pendant la catastrophe, d'un étage supérieur de la maison D. Les deux orifices se touchaient presque. Le vase horizontal contenait ; six perles rondes et quatre perles ovales en cornaline comme celles inscrites sous le n° 916 ; un frontal d'or plat et uni ayant à chaque bout trois trous pour le fixer; 43 grosses perles d'or comme celles inscrites sous le n° 920, et un nombre incalculable de petits grains d'or de toutes les formes; la barre d'or n° 930, percée de 18 trous où l'on suspendait sans doute des ornements, des chaînes par exemple avec leurs pendeloques; une plaque d'or ornée de lignes en zigzags et de cercles assez bien gravés; cette plaque a été pliée en quatre, soit par l'action du feu, soit par la main de l'homme, et, comme elle est très épaisse, il est impossible de la déplier avec les mains. Il y avait aussi les grands et petits morceaux d'or n°s 931, 932, 933, 934 et 935; de plus,

un très gros morceau, n° 936, qui semble avoir été intentionnellement fondu en forme de cloche. Sur ce lingot d'or, l'incendie a répandu une certaine quantité d'argent, changé maintenant en chlorure. Je dois mentionner aussi un lingot d'argent devenu chlorure, et auquel sont fixés dix grains d'or de formes différentes; un long fil d'or quadrangulaire, presque en forme de boucle d'oreille; 14 boucles d'oreilles en or selon le type troyen ordinaire, comme les n°s 758, 759, 818-828; une boucle d'oreille en forme de serpent, comme les n°s 904, 905; et une boucle d'oreille en forme de vase renversé, sur l'orifice duquel est soudé un fil d'or qui se déroule en une spirale de 21 tours (voyez



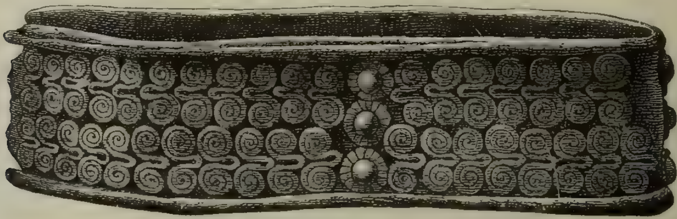
N° 930. — Objet d'or pour suspendre des ornements. — N°s 931-936. — Six lingots d'or. 3/4 grandeur: profondeur, 8^{m},50. Fait sur photographie.

le n° 908). Il y avait aussi une boucle d'oreille d'or avec un pendant tout uni et deux extrémités pointues qui pouvaient être également enfilées dans l'oreille. En outre, une jolie boucle d'oreille en or, de la forme du n° 911, faite de 14 fils d'or arrondis en forme de corbeille et soudés ensemble. L'intérieur a été égalisé et poli; un des côtés extérieurs est orné d'une bande, l'autre de deux bandes, de cinq rosaces, et, au sommet, d'une rosace encore. A la partie inférieure est soudée une petite plaque d'or, ornée de cinq triangles entre deux lignes, — tous gravés à la pointe; — au-dessous de chaque triangle, un petit trou; de chacun de ces trous descend une chaîne d'or couverte de 16 doubles feuilles en or ornées de points; à l'extrémité de chaque chaîne pend un ornement d'or pareil à une idole troyenne, mais terminé par quatre feuilles décorées de points. Je décris ce dernier objet, ainsi que les autres articles d'or et d'argent, tels qu'ils sont actuellement et je ne puis faire mieux; car, sauf les spirales et les rosaces qui se retrouvent fréquemment à Mycènes et de même en Assyrie et en Babylonie, rien de semblable à ces bijoux d'or troyens n'a encore été découvert en quelque lieu que ce soit. Le professeur

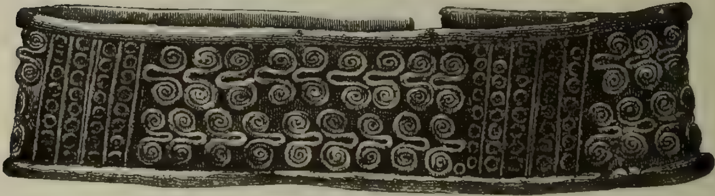
Sayce pense que les rosaces ont été inventées en Babylonie, puis imitées par les Phéniciens, et que ceux-ci les ont importées dans l'Occident[1].

J'énumérerai encore : une boucle d'oreille en électrum, ornée d'une petite couronne, dans laquelle est fixée une pendeloque, apparemment en argent, car elle est presque détruite par le chlorure, et sur laquelle se sont soudées une boucle d'oreille et quantité de perles d'argent; de plus, un pendant d'électrum couvert de perles d'or et d'argent; puis encore environ dix boucles d'oreilles d'argent cimentées les unes aux autres par le chlorure et couvertes de perles d'or qui semblent y tenir solidement; ces boucles d'oreilles ont la forme troyenne ordinaire (voyez les nos 758,

N° 937.



N° 938.



Nos 937-938. — Bracelets d'or trouvés sur le mur de la maison D. 7/8 grandeur. profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.

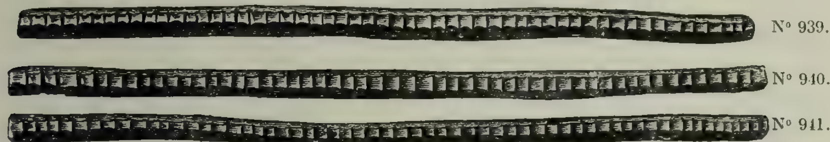
759, 818-828); de plus, un disque d'or avec 18 incisions. Près des deux vases aux joyaux, gisait, enfoncée dans la cendre, une hache de guerre en bronze, longue de 0m,233, de forme ordinaire (voyez les nos 870-873 et 892), et deux de ces armes singulières représentées sous les nos 880 et 881.

A moins d'un mètre de cette trouvaille, mais sur le mur même de la maison D (plan VII) et à 8 mètres environ de la surface, on découvrit un autre trésor, plus considérable, comprenant des armes de bronze et des joyaux d'or[2], ceux-ci plus ou moins enfouis dans la poussière blanche que nous avons signalée déjà. Les armes consistaient en deux têtes de lances, pareilles aux nos 867 et 868; en un couteau, pareil au n° 1011, et en deux petites armes pareilles aux nos 880 et 881, toutes à demi fondues et soudées ensemble par l'incendie; il y avait aussi une hache de guerre

---

[1] *Contemporary Review*, Décembre 1878.
[2] L'endroit où ce trésor a été découvert est marqué S. sur le Plan I.

comme celles que nous avons déjà décrites; et encore un vase de cuivre brisé, avec de nombreuses perles d'or incrustées à la surface. Ce vase contenait les deux lourds bracelets n°s 937 et 938, qui pèsent chacun près de 144 grammes et dont l'or est à 23 carats, d'après M. Giuliano. Ils ont près de 0^{m},025 de large et consistent en une plaque d'or épaisse qui, au n° 937, est lisérée d'un fil d'or, et, au n° 938, d'un fil d'argent. L'extérieur du premier bracelet est divisé en quatre compartiments, presque égaux, par de petites rosaces posées verticalement trois par trois. Les compartiments sont remplis de ce décor en spirale que nous retrouvons sur les bijoux mycéniens [1] et, pour ajouter à l'agrément de cette ornementation, l'artiste primitif a disposé en sens contraire chacune de ses rangées de spirales. Une des rangées contient huit, l'autre neuf de ces spirales; en outre, quatre d'entre elles sont posées verticalemet, den sorte qu'on en compte 72 autour du bracelet, toutes faites en fil d'or et



N°s 939-941. — Trois barres d'or, avec 50 ou 60 incisions horizontales. 7/8 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

soudées sur la plaque. L'ornementation de l'autre bracelet, n° 938, est presque semblable ; la seule différence, c'est que les colonnes verticales, au lieu d'être remplies par des rosaces, le sont par des grains. Ces colonnes, dont cinq sont à la droite du spectateur, quatre à sa gauche et quatre autres derrière, sont bordées par des fils d'or verticaux soudés à la plaque du bracelet. La colonne du centre est marquée par un fil double. Chacune de ces colonnes est remplie par huit anneaux, sauf une qui n'en a que sept; elles contiennent donc cent trois anneaux en tout. Le nombre des ornements en spirale est de 54, à raison de 18 par champ. Je dois aussi mentionner de gros morceaux d'or fondu, dont un ressemble aux pépites que l'on trouve dans les mines, et encore un autre morceau du même métal, évidemment coupé dans une barre pareille aux n°s 933 et 934.

Avec ces objets, nous avons trouvé la moitié de la partie inférieure d'un de ces grands gobelets troyens à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον), d'où sortaient 16 barres d'or longues chacune de 0^{m},108 et marquées de 52 à 60 traits horizontaux.

Je représente ici, sous les n°s 939-941, trois de ces barres d'or. Je me demande de nouveau si nous ne devons pas reconnaître en elles le talent

[1] Voy. *Mycènes*, p. 275, n° 295.

homérique, à moins que nous ne considérions comme tel les lames d'argent pur des nos 851-856? Le professeur Roberts, de la Monnaie royale de Londres, qui a bien voulu faire l'essai du métal de ces barres, m'écrit à ce sujet :

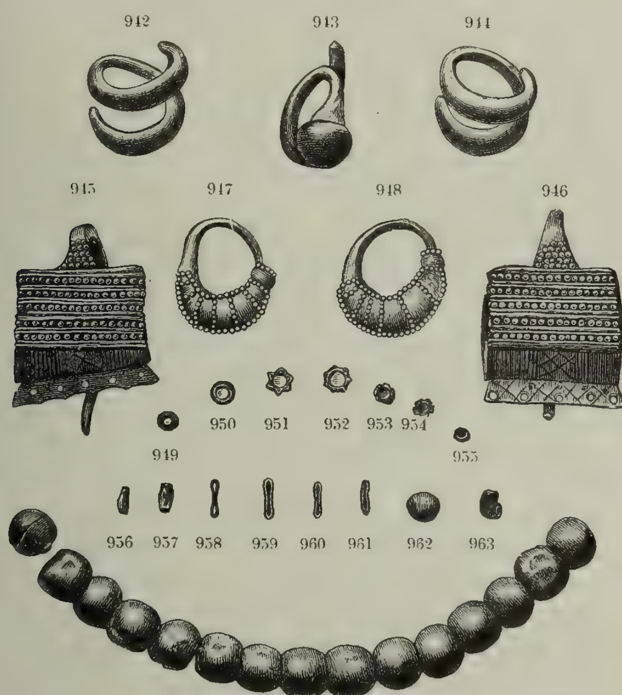
« Une petite parcelle prise à l'extrémité d'un des bâtons d'or a été nettoyée, puis analysée, le poids du métal soumis à cette opération étant de 164 milligrammes. On y trouva 65,10 p. 100 d'or, et 33,42 p. 100 d'argent, de plus, quelques traces de plomb, de cuivre et de fer; mais la totalité de ces métaux ne dépassait pas 1,5 p. 100. L'alliage dont le talent est composé est donc de l'électrum. »

Ayant enlevé ces barres d'or du gobelet, je trouvai dessous deux paires de très lourdes boucles d'oreilles, dont une paire a été représentée sous les nos 906 et 907. Chacune d'elles est faite de 40 fils d'or, soudés ensemble puis battus au marteau et découpés dans le haut en forme de couronne; au milieu était soudé le crochet destiné à l'oreille; d'abord plat et orné d'incisions verticales, il s'amincissait peu à peu et finissait en pointe. A l'intérieur, les fils d'or formaient une surface unie; à l'extérieur étaient soudés quatre rangs de 7 rosaces, ce qui fait en tout 28 rosaces sur chaque bijou; un d'eux n'en porte que 27. Pour rendre la boucle d'oreille plus solide, un fil d'or, aisément visible dans les endroits où il est détaché, courait sur les bords. A la partie inférieure de chaque bijou, étaient soudées deux plaques d'or : sur celle de devant, nous voyons, entre une bordure supérieure de deux bandes d'or plates et une bordure inférieure faite d'une bande très étroite, un rang de 18 grains soudés dans des entailles; l'autre plaque d'or est unie, sans doute parce qu'elle était du côté de la tête. A chacune de ces plaques sont fixés huit anneaux, — 16 en tout, — faits d'un fil double. Nous pouvons supposer avec toute vraisemblance que chacune de ces boucles d'oreilles portait 16 chaînes montées sur un fil; les chaînes ont disparu, mais les centaines de grains d'or qui sont restés témoignent de la splendeur de ces bijoux. Les grains sont tantôt quadrangulaires et ornés d'incisions, comme ceux du no 919, tantôt de forme ronde ou ovale, comme au no 921 ou au no 785; ou bien ils consistent en anneaux longs et très minces, comme aux nos 958-961.

Je représente l'autre paire de boucles d'oreilles sous les nos 945 et 946. Ces deux pièces étaient faites d'une plaque d'or, sur chaque côté de laquelle étaient soudés 13 fils d'or; le tout était ensuite roulé en forme de corbeille, et le crochet, soudé en haut et au milieu, puis décoré à sa partie inférieure par 20 petites perles soudées dans des creux. Chaque côté de ces boucles d'oreilles était ensuite décoré de cinq rangs de 25 grains chacun soudés dans des creux entre six bordures de doubles fils horizontaux. Il y a en tout, sur chaque boucle d'oreille, 270 grains. Des dessins linéaires très simples sont tracés aux deux côtés de la plaque du milieu, aussi bien que sur la plaque soudée au-

dessous : dans cette dernière, il y a cinq trous pour suspendre des ornements. M. Alessandro Castellani pense que « les orfèvres primitifs imitaient les Diadémies, les Pseudo-Diadémies et d'autres espèces de la famille des Échinidées, animaux aquatiques qui sont couverts d'une grande variété de lignes et de points en relief. Il est naturel que la décoration artistique ait puisé ses éléments dans les objets naturels qui l'entouraient[1]. »

M. Giuliano estime que le titre du métal de ces deux paires de boucles est à 23 carats. Mais les grains d'or ne sont pas tous au même titre.



Nos 912-964. — Trois anneaux destinés à retenir et à orner les tresses ou les boucles de la chevelure; quatre boucles d'oreilles richement ornées; grains pour pendeloques et colliers. Le tout en or. 3/1 grandeur: profondeur, 8m,50 à 10 mètres. Fait sur photographie.

M. Giuliano juge que les uns sont à 20 carats, les autres à 18 ou même à 16 carats. Ceci s'accorde avec l'analyse du professeur Roberts qui m'écrit : « 91 milligrammes de grains d'or essayés se trouvent contenir 67,91 p. 100 d'or. Un seul grain, pesant 92 milligrammes, et d'une couleur plus riche que les autres, contenait 75,8 p. 100 d'or. Le titre de ces grains varie donc de 16 à 18 carats. Dans tous les grains qui m'ont été soumis, la couleur de la surface du métal semble avoir été produite par des moyens

---

[1] Alessandro Castellani, à l'Institut archéologique allemand, à Rome, 3 janv. 1879.

artificiels. C'est ici le cas de rappeler que les Japonais, qui emploient une intéressante série d'alliages d'or, se servent dans leurs opérations d'un vinaigre de jus de prune. »

On découvrit aussi dans ce trésor neuf boucles d'oreilles plus simples, dont une, le n° 901, est ornée de quatre rangs de doubles spirales, ressemblant à celles de la seconde pierre tombale de Mycènes [1]. Une autre, n° 943, a une pendeloque en forme de battant de cloche. Trois autres bijoux sont du style troyen ordinaire des n°s 758, 759 et 818-828. Les quatre autres, dont deux sont représentés sous les n°s 942 et 944, ne sont que des spirales à deux tours, et, en y faisant attention, j'ai trouvé leurs deux extrémités trop épaisses pour entrer dans le trou d'un lobe d'oreille. Je suppose qu'elles servaient à retenir les boucles de la chevelure, et qu'on peut s'expliquer ainsi le passage où Homère dit : « Ces boucles qui auraient pu rivaliser avec la chevelure des Grâces, ces tresses brillantes retenues par des ornements d'or et d'argent, étaient souillées de sang [2]. » Le singulier anneau n° 943, qui n'a pas de pointe, pouvait être de même un ornement de la chevelure.

Je tirai aussi du trésor deux barres d'or, comme au n° 930, l'une percée de 18 trous, l'autre de 20, destinées à porter des objets suspendus ; et aussi des boutons d'or, demi-sphériques, comme ceux marqués aux n°s 922, 923, 924, avec une queue fixée dans le creux et une bordure décorée de 25 points faits au poinçon ; et encore, une petite épingle à cheveux tout unie, pareille à celle du n° 929, mais avec une tête octogone.

Je dois aussi mentionner, quoique moins importante, une autre découverte d'or, faite par moi en novembre 1878, dans ma tranchée au nord de la colline, exactement à l'angle nord-est du mur de briques du temple A [3]. Ma découverte consistait surtout en une paire de lourdes boucles d'oreilles massives comme celles du n° 905, en forme de serpent, décorées de trois rangs de grains soudés dans des creux ; de plus, en un petit objet d'argent percé de 6 trous, et en une plaque d'argent de forme ovale, mesurant $0^m,06$ dans sa plus grande largeur, et semblant avoir eu, dans sa longueur, $0^m,125$ — celle-ci ne peut être bien déterminée parce que la plaque a été tordue dans l'incendie, surtout aux extrémités. Avec ces objets furent trouvées des centaines de grains d'or, parmi lesquels beaucoup avaient la forme de feuilles comme le n° 976, avec trou tubulaire au milieu. Je dois enregistrer aussi la jolie épingle à cheveux n° 899, qui montre de chaque côté une rosace à onze pétales, consistant en deux disques d'or distincts travaillés sans le secours du poinçon. Ce bijou devait être fabriqué de la manière suivante : on soudait une petite plaque d'or demi-sphérique au centre de chacun des disques, on la bordait d'un fil

---

[1] *Mycènes*, p. 149, n° 140.

[2] *Il.*, XVII, 51, 52 :
αἵματί οἱ δεύοντο κόμαι χαρίτεσσιν ὁμοῖαι
πλοχμοί θ' οἳ χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ ἐσφήκωντο.

[3] Voyez Plan I de Troie, et le plan partiel III, H, et Plan VII.

d'or, puis on disposait tout autour, avec symétrie, les feuilles formées de fils d'or; les deux disques étaient réunis ensuite par une large bande plate qui les dépassait légèrement, et soudés sur l'épingle longue dont la partie supérieure porte des incisions; l'épingle était alors piquée dans une bande plate que l'on soudait aux côtés du double disque et dont les bouts s'enroulaient trois fois sur eux-mêmes; l'épingle traversait ensuite la petite rondelle que l'on voit plus bas; enfin, un ruban d'or, fixé au sommet du disque, couronnait cet ensemble et se terminait en deux spirales à 5 tours.



N° 965. — Poignard en argent, une arme de cérémonie probablement. Grand. réelle : profondeur. 8^m,50. Fait sur photograph.

Je dois mentionner, en outre, parmi les découvertes de 1878, le remarquable *poignard d'argent* n° 965, qui a été découvert dans la maison D (voyez plan VII), à la profondeur de 8^m,50. La bonne conservation de cet objet, ses lignes horizontales et sa couleur noire, pouvaient faire croire qu'il était en fer météorique; mais le professeur Roberts, de la Monnaie royale, ayant gratté un coin de la couche noire et analysé les parcelles recueillies, a trouvé du chlorure d'argent. Je puis affirmer, en outre, que le métal sous la couche noire est parfaitement blanc; on ne peut donc douter de la justesse de l'analyse du professeur Roberts et de la nature du métal.

M. Gladstone dit que ce poignard d'argent doit avoir été une arme de cérémonie; il est à deux tranchants, assez effilé et long de 0^m,15; à sa base, la lame porte deux ouvertures longues de 0^m,013 et larges de 0^m,003 qui probablement ne servaient que d'ornement. L'extrémité de la longue poignée — ou soie — est courbée à angle droit, ce qui prouve qu'elle a été emmanchée dans du bois; je n'ose croire qu'elle l'ait été dans de l'ivoire, car tout l'ivoire trouvé dans la cité brûlée est fort bien conservé. Je dois ajouter que ce poignard d'argent a juste la forme des poignards du grand trésor (voyez les n°s 875-878). Nous pouvons probablement reconnaître encore une arme de cérémonie dans la pointe de flèche en or n° 966, qui a été trouvée sur le mur C (voyez le plan VII).

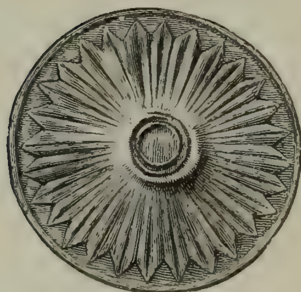


N° 966. — Morceau d'or plat en forme de pointe de flèche. Trouvé sur le mur C (Plan VII). Grandeur réelle ou à peu près ; profondeur, 8 mètres. Fait sur photograph.

En fait de métaux précieux, j'ai découvert aussi deux petits trésors.

pendant mes fouilles de 1879; le premier, en avril, sur le flanc nord de la colline, à 20 mètres au nord-est du mur de briques du temple A (voyez le plan VII et sur le plan I de Troie la place marquée *n a*) et à 4 mètres seulement au-dessous de la surface; il reposait sur le mur écroulé d'une maison de la quatrième cité, après être tombé, très probablement, d'un

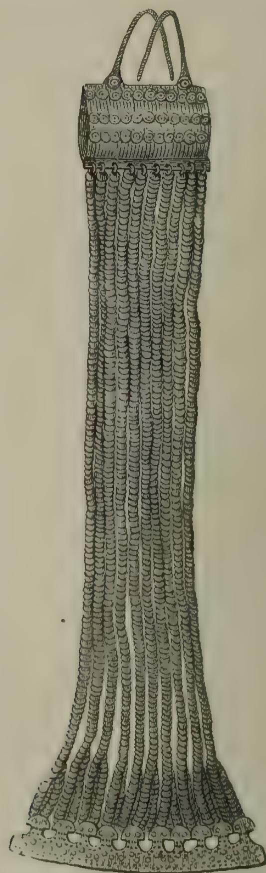
N° 967.



N° 968.



Nos 967-968. — Disques faits d'une feuille d'or, richement décorés. 1/2 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur dessin.



N° 969. — Ornement d'or, destiné probablement à être pendu sur la poitrine. 1/1 grand.; prof., 4 mèt. Fait sur dessin.

étage supérieur. Il est donc plus que probable que ce trésor appartenait aux quatrièmes colons. Mais l'ont-ils fabriqué eux-mêmes ou l'ont-ils déterré de la cité brûlée; ou bien ce trésor a-t-il été importé des mêmes lieux d'où sont venus tous les autres trésors? Je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, la forme des bijoux d'or contenus dans ce petit trésor est identique avec celle des bijoux de la ville brûlée, avec ce que nous avaient déjà livré les trésors découverts près de la maison D, sauf pour les disques d'or nos 967 et 968, — au nombre de trois, — que je rencontrais pour la première fois dans mes fouilles d'Hissarlik. De

semblables disques abondent dans les tombes royales de Mycènes où la troisième tombe m'en a livré 701 à elle seule [1]. Le n° 967 représente une belle étoile ou fleur dans une petite bordure, et le n° 968, une étoile semblable dans une triple bordure, l'une et l'autre faites au repoussé. Il est difficile de s'expliquer comment les Troyens exécutaient de pareils dessins. M. Giuliano pense avec M. Landerer que la feuille d'or était placée sur une plaque de plomb, puis le décor martelé ou fortement poussé de dedans en dehors. Dans le trésor était aussi le bijou pendeloque n° 969 qui a $0^m,45$ de longueur. La partie supérieure, en forme de rouleau, a $0^m,045$ de longueur et $0^m,037$ de largeur; elle consiste en vingt-cinq fils d'or aplatis, soudés ensemble, tournés en rond et réunis par une petite plaque d'or de $0^m,003$ de large et deux clous d'or. Au bord supérieur, étaient soudés deux crochets d'or de $0^m,060$ de longueur. Une des faces du rouleau d'or est ornée de trois rangées d'anneaux d'or au nombre de onze par rangée; deux anneaux semblables sont à la base de chaque crochet. Tous ces anneaux étaient remplis d'une substance pareille à du verre blanc, qui semble avoir été primitivement d'une autre couleur, probablement bleue. A la partie inférieure, est soudée une plaque d'or à 10 trous d'où pendent 10 chaînes faites de doubles anneaux d'or, et sur chaque chaînon est fixée une feuille d'or de $0^m,005$ de diamètre. Chaque chaîne d'or a 155 chaînons et 155 feuilles ainsi faites; il y a donc, en tout, 1,550 anneaux ou chaînons doubles, et 1,550 feuilles. A l'extrémité de chaque chaîne est suspendue une idole d'or de la forme ordinaire, avec deux yeux bien marqués. Ce bijou n'avait pas été aperçu par les ouvriers, et, avec d'autres *débris,* il avait été jeté dans la brouette qui devait être ensuite versée sur la pente; mais il fut découvert par l'œil perçant du professeur Virchow, qui, se hâtant de l'enlever, le sauva d'une entière destruction. On découvrit, avec ces bijoux, les fragments de sept idoles d'or beaucoup plus grandes.

Je découvris un autre trésor en présence de M. Burnouf et du professeur Virchow, à la profondeur de 10 mètres au-dessous de la surface (au point marqué V, près de la place marquée Δ sur le plan I de Troie), sur la pente du grand grand mur troyen (OZ), près du mur *rx* de la maison D (voyez plan VII) et de l'endroit où le grand trésor fut trouvé en 1873. Ce trésor consistait en deux boucles d'oreilles dont l'une est figurée sous le n° 984. Elles ont la forme ordinaire en corbeille ou rouleau, et sont ornées de trois rosaces. Une plaque d'or ornée d'un dessin linéaire gravé très simple est soudée au rouleau, et à la plaque sont fixés cinq anneaux d'or sur un des bijoux, sur l'autre quatre seulement, d'où pendent des chaînes d'or couvertes de feuilles. De plus, ce trésor comprenait les grandes boucles d'oreilles de forme ordinaire n°s 970

---

[1] Voy. *Mycènes,* pp. 246-252.

et 971, cette dernière ornée de trois rosaces; — une autre boucle d'oreille, pareille au n° 984, mais sans pendants; — deux boucles d'oreilles d'or plus petites, de la forme ordinaire, dont une est figurée sous le n° 974; — un petit anneau d'or pour tenir les boucles ou les tresses de la coiffure; — un bandeau d'or uni, long de 0^{m},525, figuré sous le n° 985; il a 3 trous à un bout et un seul à l'autre bout, pour le fixer autour de la tête; — neuf ornements d'or à quatre spirales, pareils à ceux inscrits sous les n°s 900 et 902, et quelques-uns plus petits, comme le n° 973. De semblables ornements abondent dans les tombes royales de Mycènes [1].

Ce trésor contenait en outre deux très grands et très lourds bracelets d'or; je représente l'un d'eux sous le n° 982. Il consiste en une tige d'or ronde et très épaisse ornée à une de ses extrémités d'une sorte de bouton de fleur.

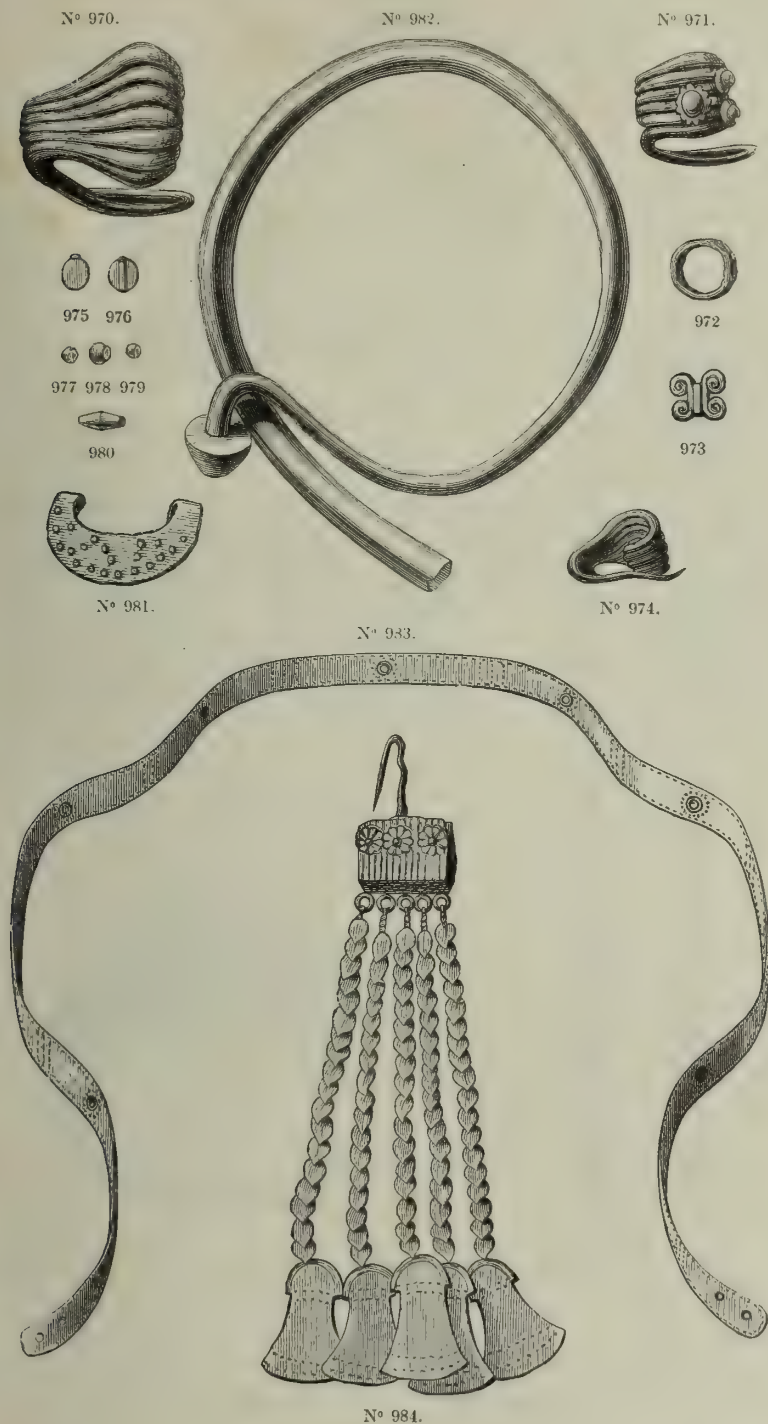
Il y avait aussi dans le trésor des centaines de grains d'or en forme d'anneaux ou de feuilles, avec trou tubulaire comme ceux que je représente aux n°s 975-980 et 949-963; de plus, les six boucles d'oreilles n° 986, soudées les unes aux autres par l'action du chlorure d'argent et auxquelles tant de grains d'or sont attachés; et encore la grande cuiller d'argent n° 987, d'un bon travail au repoussé. Comme le bouclier n° 863, cette cuiller avait au centre un grand ombilic (ὀμφαλός) entouré d'un sillon (αὖλαξ) et d'un bord en relief. Le manche est décoré de fleurs gravées; son extrémité perforée porte un grand anneau pour suspension. Les grandes dimensions de cette cuiller, et surtout son ombilic, rendent probable qu'elle servait à un usage religieux, probablement à des libations. En outre, le trésor contenait le joli bandeau d'or n° 983, qui a deux trous à chaque bout; il est décoré d'un rang de points, de 9 doubles cercles concentriques et de 27 rangées verticales de points, le tout repoussé au poinçon. Nous y trouvâmes aussi neuf boucles d'oreilles d'or en forme de croissant et parfaitement plates (n° 981), forme que je n'avais encore rencontrée qu'en argent (voyez le n° 140). Celles-ci sont faites d'une simple plaque d'or ornée de 21 points et contournée en spirale à chacune de ses extrémités; un mince fil d'or, passé dans les spirales, devait suffire à suspendre ce bijou à l'oreille.

Je dois signaler encore les anneaux d'or avec décor en spirale, comme les n°s 903 et 909, dont les extrémités obtuses prouvent qu'ils n'avaient d'autre usage que d'orner et de maintenir les tresses de la chevelure; et encore les boucles d'oreilles unies, comme le n° 910, et celles en forme de serpent, comme les n°s 947 et 948.

Je parlerai, pour finir, de l'aigle que j'ai trouvé parmi les objets d'or; je le représente sous trois aspects aux n°s 988, 989, 990. Son corps est plutôt celui d'un pigeon, mais la tête est bien d'un aigle. Il a près de

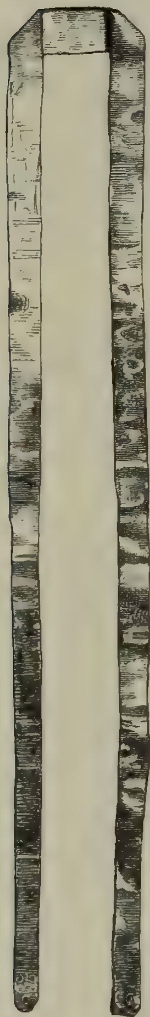
---

[1] Voyez *Mycènes,* n° 297.



N°s 970-984. — Boucles d'oreilles, bracelet, bandeau, grains pour colliers; boucle d'oreille avec pendant : le tout en or. 3/4 grandeur; profondeur, de 8 à 10 mètres. Fait sur dessin.

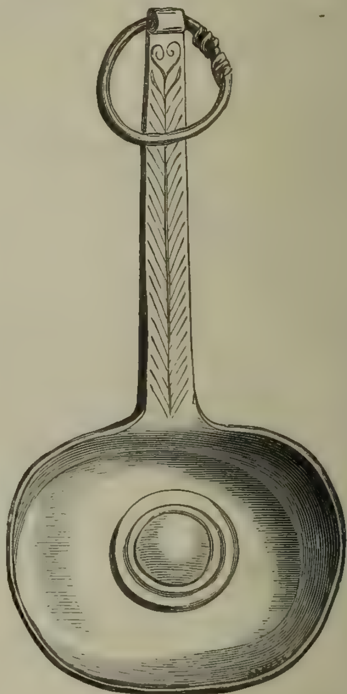
$0^m,050$ de longueur et $0^m,043$ de largeur, la queue est longue et large de $0^m,015$. Elle est faite de deux plaques d'or jointes par des clous d'or[1],



N° 985. — Bandeau d'or. 1/2 grandeur; profondeur, 10 mètres. Fait sur photographie.



N° 986. — Six boucles d'oreilles soudées ensemble par l'effet du chlorure d'argent; beaucoup de grains d'or s'y sont attachés. 1/2 grand.; profondeur, $8^m,50$. Fait sur photograph.



N° 987. — Cuiller d'argent avec un grand ὀμφαλός au milieu. La poignée est gravée. Un anneau pour la suspendre est attaché à l'extrémité. 1/2 grandeur profondeur, 11 mètres. Fait sur dessin.

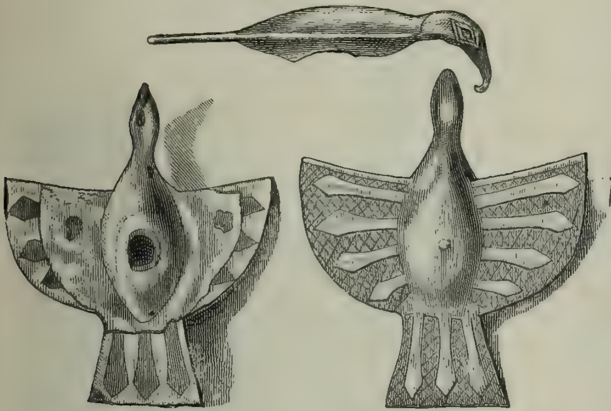
et offre le spécimen d'un assez bon travail de repoussé ; au bas du ventre, qui est creux (voyez le n° 989), il y a un trou rond qui donne à croire que

[1] Ce morceau est le seul exemple, trouvé à Troie, de plaques de métal non soudées, mais réunies par des clous.

l'aigle était fixé sur un objet de bois. La partie supérieure est ornée de dessins linéaires gravés ; les ailes et la queue portent aussi un décor gravé au revers. L'ornementation des ailes nous rappelle celle de l'aigle à deux têtes dans les sculptures hittites de Boghaz Kioi et de Eyuk.

J'ai trouvé dans le temple A un petit bandeau d'or sans ornement et un bouton d'or, n° 991, pomme de canne ou de sceptre, usage sur lequel le côté inférieur ne peut pas laisser de doute. « Son ornementation incisée res-

N° 988.



N° 989. N° 990.

N°s 988-990. — Aigle d'or. 7/8 grandeur : profondeur, 6 mètres. Fait sur dessin.





N° 991. — Pomme de canne ou de sceptre d'or, représentant le disque solaire. 2/3 grand. ; profond., 8^{m},50. Fait sur dessin.

N° 992. — Paquet de broches de bronze, entremêlées de boucles d'oreilles d'argent ou d'électrum, et soudées ensemble par l'action du carbonate de cuivre ; sur le côté extérieur, est attachée une boucle d'oreille d'or. 2/3 grandeur ; profondeur, 8^{m},50. Fait sur dessin.

semble », dit le professeur Sayce[1], « au disque solaire gravé sur une plaque de serpentine méonienne publiée par M. Salomon Reinach dans la *Revue archéologique*. Le disque solaire est représenté de la même manière sur un cylindre d'hématite de Cappadoce que je possède et on peut suivre cette ornementation au moyen des monuments hittites depuis eux jusqu'aux cylindres de la Chaldée. »

Devant le temple A et à un mètre seulement de ses *parastades*, j'ai trouvé un paquet composé d'une douzaine de broches de bronze aux têtes

---

[1] Voyez sa Préface à mon ouvrage *Troja*, p. XXII.

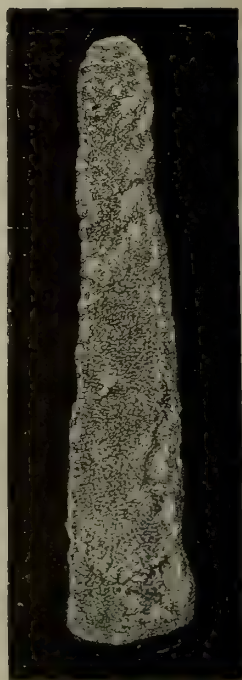
sphériques, entremêlées de boucles d'oreilles d'argent et d'électrum, et soudées ensemble par l'action du carbonate de cuivre ; sur le côté extérieur du paquet est fixée par le même agent une boucle d'oreille d'or de la forme troyenne commune, qui est visible dans la gravure n° 992. Les



N° 993. — Hache de combat, de bronze ou cuivre. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 994. — Hache de combat, de bronze ou cuivre. 1/3 grand.; profondeur, envir. 9 mètr. Fait sur photographie.



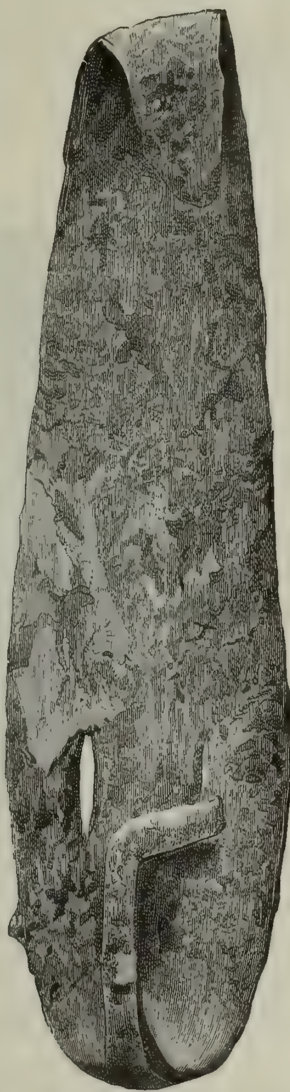
N° 995. — Hache de combat, de bronze ou cuivre. Grandeur réelle : profondeur, env. 9 mèt. Fait sur dessin.

autres boucles d'oreilles sont de la même forme, mais elles ne paraissent pas dans le dessin.

Sous les nos 993, 994, 995, je représente trois haches de combat de la forme troyenne ordinaire, dont la première a été trouvée, avec six autres, dans le temple A, tandis que les deux autres faisaient partie d'un petit trésor d'armes et d'ustensiles de bronze trouvé dans la maison D au nord du puits *tz* (voyez plan VII). Il y avait quatre de ces haches dans le trésor, dont deux sont perforées à un bout. Le British Museum contient six haches



N° 996. — Tête de lance en bronze ; la pointe est cassée. 2/3 grandeur ; profondeur, 8m,50. Fait sur dessin.



N° 997. — Poignard de bronze ; la pointe et la soie ont été recourbées par l'incandescence de l'incendie. 2/3 grand. ; profond., 8m,50. Fait sur dessin.

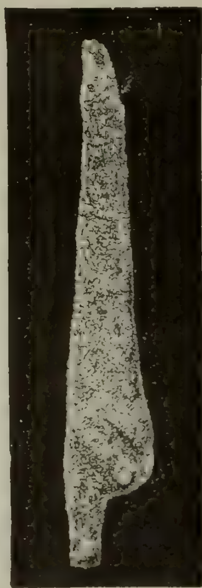
de combat, d'une forme analogue, découvertes à Thermia dans l'Archipel grec, dont trois ont des perforations semblables.

J'ai trouvé aussi dans le temple A plusieurs têtes de lance, dont une est représentée ici sous le n° 996 ; la pointe est cassée. Comme toutes

les autres têtes de lance troyennes (voyez les nos 865-869), la partie inférieure se termine par une petite soie qui était fixée dans le manche. Les lances troyennes ressemblent donc à celles que l'on a trouvées dans l'ancien cimetière de Koban au Caucase[1]. Une des plus intéressantes trouvailles faites dans le temple A a été le poignard de bronze n° 997, qui, de même



N° 998. — Poignard de bronze, avec un pommeau en forme de vache à longues cornes. 1/2 grandeur; profondeur, de 9 à 10 mèt. Fait sur phot.



N° 999. — Couteau de bronze. 1/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.



N° 1000. — Couteau de bronze. Grand. réelle; profondeur, environ 9 mètres. Fait sur photographie.

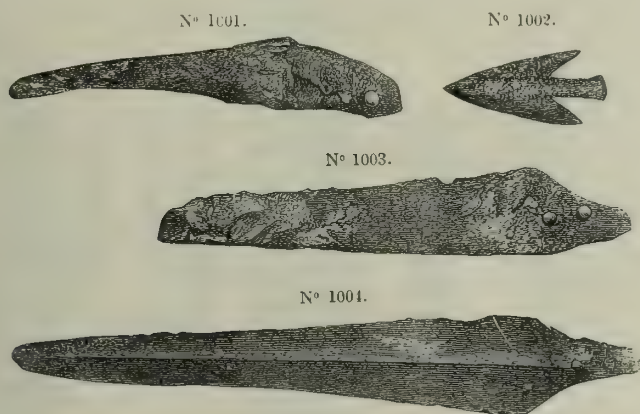
que le poignard n° 877, se roula en partie sur lui-même dans l'incendie. A l'origine, il avait exactement la forme du poignard n° 965, sauf que sa soie est quadrangulaire.

Le singulier poignard figuré sous le n° 998 fut découvert dans des décombres calcinés, entre le mur OZ et la maison HS (voyez plan VII), à 9 ou 10 mètres de profondeur; il est long de 0m,205, très bien conservé et d'un gris foncé comme du fer. La lame longue de 0m,105 a près de 0m,032 dans

---

[1] Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten*, Berlin, 1883, Pl. III, fig. 8, 9; Pl. X, fig. 8.

sa plus grande largeur. La poignée est quadrangulaire et décorée de triangles gravés, preuve qu'elle n'était pas montée en bois. Elle se termine par une vache couchée placée horizontalement. Je prétends, avec M. Gladstone, que c'était encore un poignard de cérémonie, la vache le rendant trop incommode à manier comme arme offensive. L'action du chlorure de cuivre a fixé sur ce poignard cinq perles de verre blanc aujourd'hui, mais probablement bleu autrefois. Très certainement, ces perles de verre n'ont jamais servi d'ornement au poignard ; elles se sont trouvées près de lui par hasard ; leur présence semble prouver qu'elles étaient d'un



Nos 1001-1004. — Couteaux, tête de flèche et tête de lance en bronze. 1/2 grandeur profondeur, 6m,60 à 9m,60. Fait sur photographie.

usage général, soit qu'elles fussent une industrie locale, ou bien une importation phénicienne.

Sous le n° 999, je représente un des trois couteaux trouvés dans le temple A ; on voit dans la partie inférieure de la lame et au bout de la soie les têtes rondes des deux petits clous qui fixaient le couteau dans la poignée. Le n° 1000 est l'image d'un des trois couteaux de bronze contenus dans le petit trésor dont je viens de parler. Les nos 1001 et 1003, sont deux autres couteaux de bronze. A l'extrémité du premier on peut voir encore une tête de clou, et dans celle du second, deux têtes de clou qui servaient à fixer ces couteaux dans une monture de bois.

Le n° 1002 est la seule tête de flèche en bronze avec barbes que j'aie jamais trouvée dans cette deuxième cité, — brûlée, — toutes les autres têtes de flèche étant de la forme des nos 1030, 1032, 1041, 1043, 1045. Mais il semble prouvé par le moule n° 653 que des têtes de flèche de forme semblable, quoique *sans barbes,* étaient aussi en usage. Ces têtes de flèche devaient être attachées au manche par un lien, ainsi que nous le voyons dans Homère [1].

[1] *Il.*, IV, 151 : ὡς δὲ ἴδεν νεῦρόν τε καὶ ὄγκους ἐκτὸς ἐόντας.

Le n° 1004 est une autre tête de lance en bronze. A l'extrémité, on voit les deux clous qui servaient à fixer l'arme à la hampe. Le n° 1005 est une hache de guerre avec trou pour le manche. Je n'en ai découvert que quatre de cette forme et toutes dans la cité brûlée. De semblables haches existaient dans l'île de Sardaigne, et sont conservées au Musée de Cagliari[1]. De nombreuses haches de combat de forme semblable, mais en *cuivre pur,* ont été trouvées en Hongrie[2]. Les n°s 1006 et 1007 représentent deux autres haches en bronze de la forme ordinaire à Troie. Les



N°s 1005-1011. — Une hache de guerre perforée au milieu; deux haches de guerre ordinaires; trois couteaux et autres instruments, tous en bronze. 1/6 grandeur; profondeur, de 7 à 10 mètres. Fait sur photographie.

n°s 1008, 1009 et 1011 sont des couteaux de bronze; le n° 1010 est un outil pointu en bronze.

Sous les n°s 1012 et 1013, je représente deux couteaux de bronze d'une forme remarquable qui, pourtant, n'est pas rare à Troie; tous deux finissent en spirale. Le n° 1012, à un seul tranchant, était évidemment emmanché dans du bois. M. Basil Cooper appelle mon attention sur un modèle égyptien exactement semblable à ces deux couteaux. Le n° 1014 représente encore un couteau de forme ordinaire. Les couteaux troyens n'avaient pas la forme de nos couteaux de poche actuels; ils étaient beaucoup plus longs, emmanchés dans du bois et s'attachaient au ceinturon, comme nous le voyons dans Homère.

---

[1] Voy. Vincenzo Crespi, *Il Museo d'Antichità di Cagliari;* Cagliari, 1872, Pl. II, n°s 4, 5, 6. Sur la même planche nous voyons, au n° 7, un moule avec creux pour y jeter une hache de forme semblable.

[2] Voy. Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de Province et des Collections particulières de la Hongrie*, Buda-Pesth, 1876, pp. 139, 140, n°s 146, 150, 152; et Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Esztergom, 1876, Pl. VII, n°s 4, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15.

Dans les poutres carbonisées du temple A, j'ai trouvé de très grands clous de cuivre, dont plusieurs ont le poids énorme de 1,190 grammes. Ils étaient sans doute employés dans la boiserie de la terrasse et dans les *parastades*. Comme on le voit dans la gravure n° 1015, ils sont quadrangulaires, se terminent en pointe et ont à l'autre bout une tête en



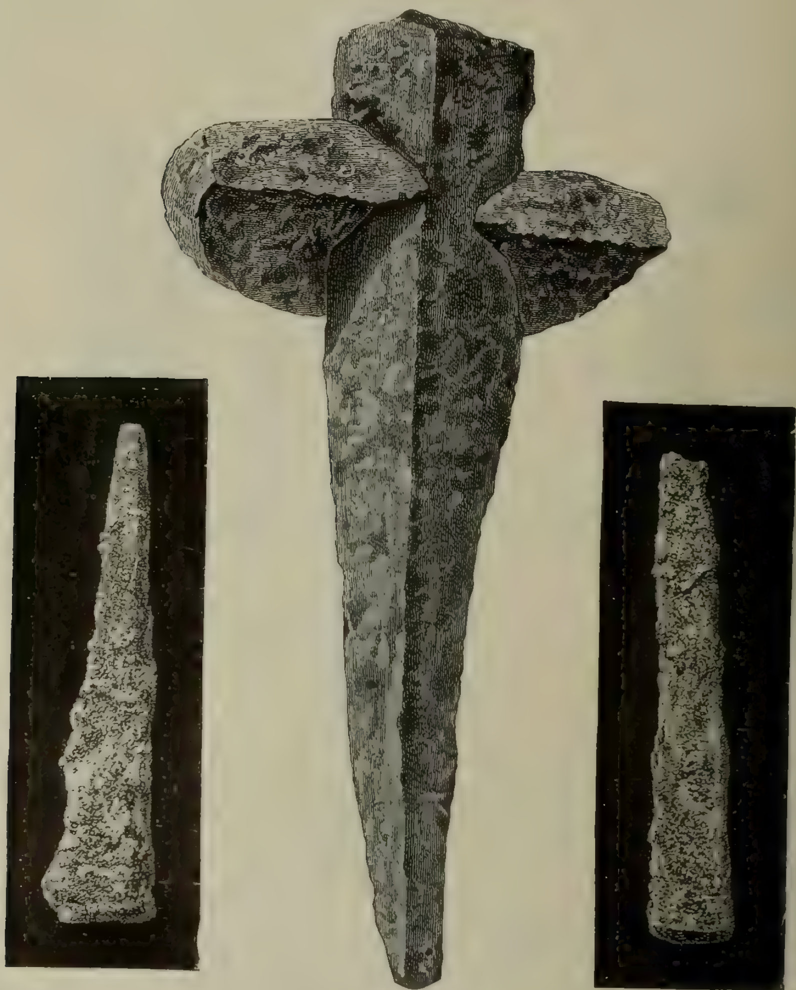
Nos 1012-1014. — Trois couteaux de bronze, dont deux ont une forme remarquable. N° 1012 : grandeur réelle ; profondeur, 7 mètres. N° 1013 : grandeur réelle ; profondeur, 7 mètres. N° 1014 : 2/3 grandeur ; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

forme de disque, qui a été moulée séparément du clou et ajustée dessus. Je représente ici, sous les nos 1016, 1017, deux de ces clous qui ont perdu leurs têtes. J'ai ramassé aussi quelques grands clous avec une tête en forme de marteau, qui avait été moulée avec le clou et en faisait partie ; j'en représente un sous le n° 1018.

Un des objets les plus intéressants que j'aie trouvés dans mes fouilles est la vrille de bronze, que je représente ici sous le n° 1019, car rien de semblable n'avait encore été trouvé dans des ruines préhistoriques.

La vrille que nous avons devant nous est d'autant plus remarquable qu'elle a été trouvée dans le temple principal de *la divine Troie.*

Quant aux autres instruments de bronze ou de cuivre, mon architecte, le Dr Dörpfeld, remarque judicieusement que la construction et la gran-



Nº 1016. — Clou de cuivre quadrangulaire, sans la tête en forme de disque. 1/3 grandeur; prof., 8m,50. Fait sur photographie.

Nº 1015. — Clou de cuivre, de forme quadrangulaire, avec une tête en forme de disque. 2/3 grandeur; prof., 8m,50. Fait sur photographie.

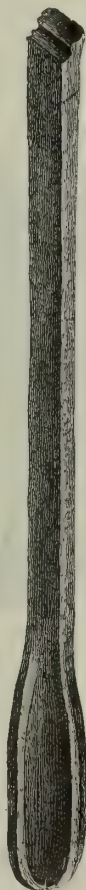
Nº 1017. — Clou quadrangulaire, de cuivre, sans la tête en forme de disque 1/3 grandeur; prof., 8m,50. Fait sur photographie.

deur des temples A et B, et de tous les autres édifices de l'Acropole, dénotent déjà une haute civilisation; et il semble tout à fait impossible qu'un peuple qui pouvait ériger des édifices aussi somptueux et qui possédait une si grande abondance de bijoux d'or artistement travaillés, n'ait pas eu de bons instruments de travail en bronze ou en cuivre. Si nous n'en avons

pas trouvé, c'est peut-être que les charpentiers et les autres artisans ne demeuraient pas dans l'Acropole, qui était réservée vraisemblablement au roi, à sa famille et aux temples des dieux. Il est impossible de supposer que cette quantité de poutres de bois, et ce grand nombre de socles de pierre aient pu être taillés et travaillés sans de bons instruments, et que les Troyens se soient servis, pour tous ces ouvrages, de haches de pierre, tandis qu'ils avaient en abondance du cuivre et du bronze dont ils faisaient des haches de guerre, des têtes de lance et de flèche, des couteaux, des broches, etc. D'un autre côté, je dois avouer que je n'ai jamais trouvé à Troie de moules pour y couler des instruments de travail, tandis que les moules pour couler des haches de guerre, des têtes de lance et autres objets du même genre sont fort nombreux.



N° 1018. — Clou de cuivre, à tête ronde. 1/3 grandeur; prof., 8m,50. Fait sur photogr



N° 1019. — Vrille de bronze. 2/3 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait s. dessin.

J'ai pu ramasser plus de mille broches de bronze ou de cuivre à tête sphérique ou tournée en spirale. De ces dernières, j'en représente deux sous les n°s 1020, 1021. Puis, sous les n°s 1022, 1023, deux de ces aiguilles fort curieuses dont je ne possède qu'une douzaine en tout; leur tête est semiglobulaire; un centimètre au-dessous de cette tête, les aiguilles sont légèrement aplaties et ont un trou symétriquement quadrangulaire de 0m,008 de long et, au centre, de 0m,002 de large, de sorte que si ces aiguilles étaient coupées immédiatement au-dessus de ce trou, elles ressembleraient à nos aiguilles d'emballage. C'est une énigme pour nous de comprendre comment on se servait de ces aiguilles; certainement, on ne pouvait pas coudre avec, puisque leur grande tête n'aurait pas traversé la toile. Je suppose donc qu'elles servaient de broches et que le trou quadrangulaire portait un ornement. Le British Museum possède une aiguille de bronze parfaitement semblable trouvée à Chypre.



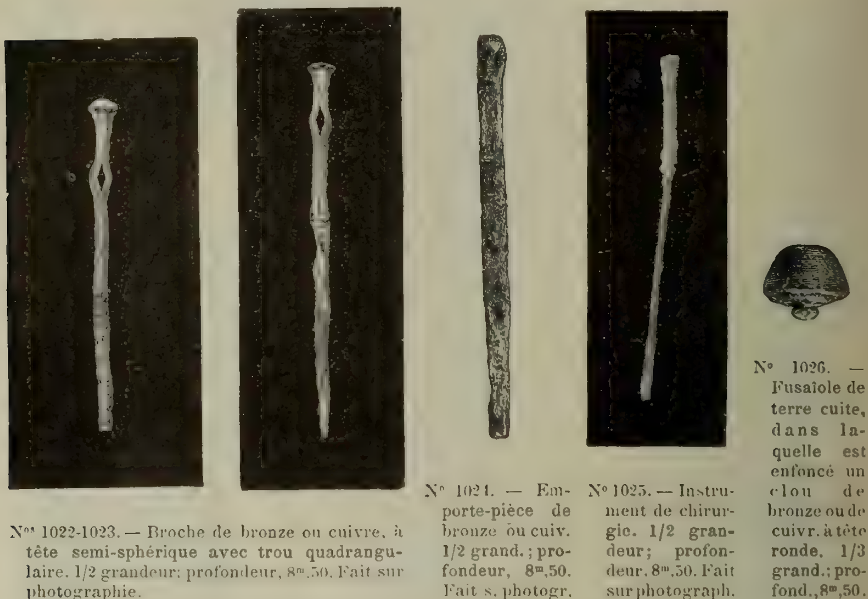
N°s 1020-1021. — Broches de bronze ou de cuivre, à tête tournée en spirale. 1/2 grand.; prof., 9 m. Fait sur dessin.

Le n° 1024 est un emporte-pièce de bronze ou de cuivre. Tous ces objets ont été trouvés dans le temple B.

Le n° 1025 semble être un instrument de chirurgie.

Le n° 1026 est une fusaïole de terre cuite, qui paraît avoir été attachée à un mur avec un clou qui y est resté et dont on voit la tête ronde dans la gravure. La présence de ce clou semble confirmer mon opinion que toutes les fusaïoles servaient d'offrande à Athênê Erganê, la déesse tutélaire de Troie.

Je représente encore quelques broches à tête sphérique et à tête en spirale, elles ont précédé l'usage de la fibule, dont — je le répète — on ne trouve aucune trace dans les cités préhistoriques d'Hissarlik.



Nos 1022-1023. — Broche de bronze ou cuivre, à tête semi-sphérique avec trou quadrangulaire. 1/2 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photographie.

N° 1024. — Emporte-pièce de bronze ou cuiv. 1/2 grand.; profondeur, 8m,50. Fait s. photogr.

N° 1025. — Instrument de chirurgie. 1/2 grandeur; profondeur, 8m,50. Fait sur photograph.

N° 1026. — Fusaïole de terre cuite, dans laquelle est enfoncé un clou de bronze ou de cuivr. à tête ronde. 1/3 grand.; profond., 8m,50.

Les nos 1027-1029, 1033-1035, 1039, 1040 et 1044 sont des broches à tête sphérique; les nos 1038, 1046 et 1050, des broches à tête en spirale. Le n° 1031 est une broche à double spirale.

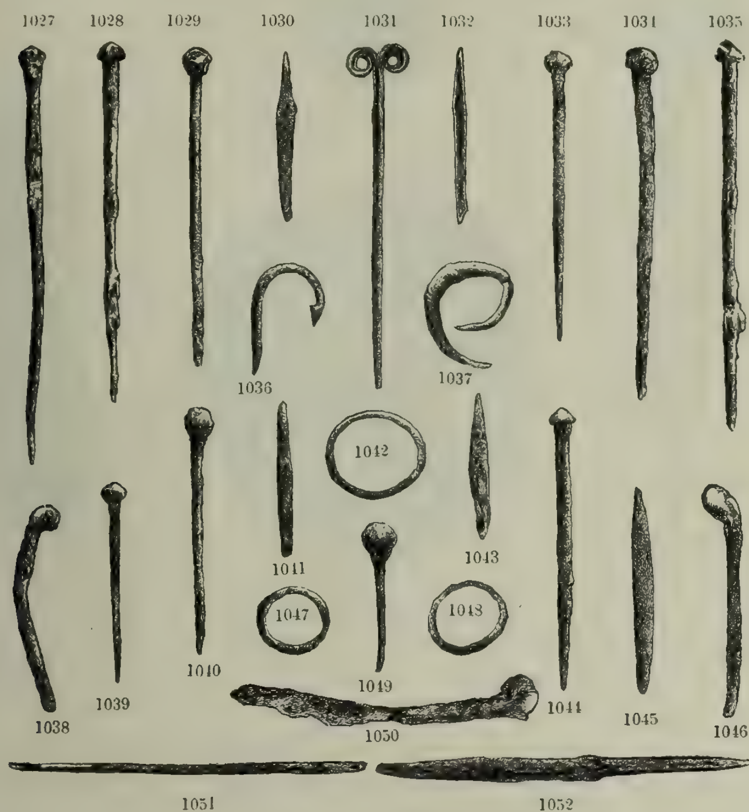
Les nos 1030, 1032, 1041, 1043 et 1045 sont des têtes de flèches primitives en cuivre ou en bronze. Le n° 1036 est un hameçon. Le n° 1037 est un curieux objet de plomb en forme de boucle d'oreille, mais son épaisseur donne à penser qu'il servait à fixer et à parer la chevelure. Les nos 1042, 1047 et 1048 sont des anneaux; le n° 1051 est une aiguille, et le n° 1052, un poinçon de bronze

Sous le n° 1053, je représente six broches de bronze primitives, dont deux ont des têtes rondes et les autres, des têtes plates. Elles ont été fourrées ensemble dans un os creux, et le tout s'est solidifié par l'effet de l'oxyde ou du carbonate. C'est le seul exemple de broches à tête plate trouvées dans la cité brûlée.

Sous le n° 1054, je représente un anneau de bronze ou de cuivre fort

curieux ; il a la grandeur de nos ronds de serviette, mais il est épais et par conséquent très lourd; sa largeur est de 0m,045, son diamètre, de 0m,068. Il a cinq compartiments, dont chacun est orné d'une croix. L'usage de cet anneau est une énigme pour nous.

Le n° 1055 représente une gemme lentoïde, en cornaline, unie et perforée; elle a été trouvée dans la maison D (voy. Plan VII). Son seul



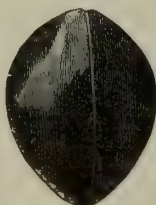
Nos 1027-1052. — Broches primitives, têtes de flèches, poinçon, anneaux, etc.; le tout en cuivre. 1/2 grandeur; profondeur, 7 à 10 mètres. Fait sur photographie.

décor est une ligne gravée, qui court dans le sens de la longueur. Une gemme de cornaline parfaitement semblable, provenant de Camire, dans l'île de Rhodes, est au British Museum.

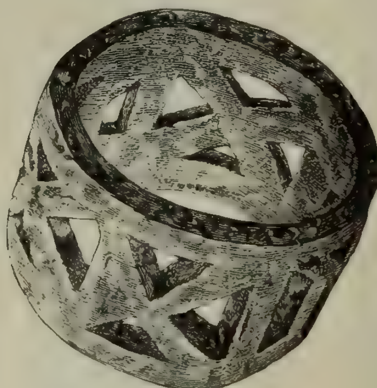
Le n° 1056 représente encore une lance de bronze; on peut voir à sa partie inférieure les trous destinés aux clous qui fixaient l'arme dans la hampe. Cette tête de lance a été ramassée à côté des deux squelettes entiers que j'ai trouvés dans la chambre d'une maison bâtie au-dessus de la porte Sud (N F sur Plan VII), immédiatement au nord des neuf jarres (voy. p. 35, n° 8, et sur le Plan I de Troie l'endroit marqué eS), et qui semblent être des squelettes de guerriers, d'après les casques qui cou-

vrent leur tête. Un des crânes était fracturé, l'autre était intact; mais il a été brisé dans le transport à Londres. Le professeur Virchow, après avoir recomposé les deux crânes et avoir fait, d'après eux, les dessins géomé-





N° 1055. — Gemme de cornaline, lentoïde et unie. 3/4 grand.; prof., 8^m,50. Fait s. photogr.





N° 1053. — Six broches de bronze, fourrées ensemble dans un os creux, et soudées par l'oxyde ou le carbonate de cuivre. 1/2 grandeur : prof., 8 m. Fait sur dessin.

N° 1054. — Anneau de bronze ou de cuivre. 2/3 grandeur : profondeur, 9 mètres. Fait sur dessin.

N° 1056. — Lance de bronze d'un guerrier troyen, trouvée à côté de son squelette. 1/2 grandeur : profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

triques ci-joints (nos 1057-1060 et nos 1061-1064), m'a envoyé la note suivante :

Dimensions des deux crânes (en millimètres).

	Nos 1057-1060	Nos 1061-1064
Longueur du crâne	191	193
Largeur du crâne	141	132,5(?)
Hauteur auriculaire	110	110
Largeur de l'os frontal à sa base	99	90
Hauteur de la face	106	104,5
Largeur de la face	89	»
Largeur de la mâchoire inférieure	77(?)	88(?)
Orbite, hauteur	30	»
— largeur	38	»

Dimensions des deux crânes (*en millimètres*) suite.

	Nos 1057-1060	Nos 1061-1064
	—	—
Nez, hauteur	49	47 (?)
— largeur	26	23
Hauteur de l'apophyse alvéolaire de la mâchoire supérieure	16	15
Circonférence horizontale du crâne	537	521

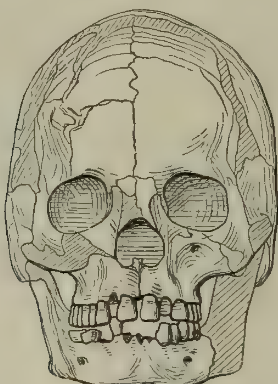
D'où l'on peut calculer les exposants suivants :

	Nos 1057-1060	Nos 1061-1064
	—	—
Exposant longitudinal	73,8	68,6
Exposant auriculaire	57,5	56,9
Exposant nasal	53,0	48,9
Exposant de l'orbite	78,9	»

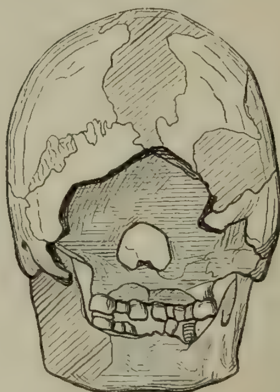
« Le crâne des figures 1057-1060 est probablement celui d'un jeune homme, quoique d'apparence très délicate. Les arcades sourcilières sont peu marquées ; les tubérosités du frontal et du pariétaire, distinctes, mais sans proéminer fortement ; les dents n'ont subi qu'une faible usure. Ce crâne se distingue par la continuité de la suture frontale et par un prognathisme assez marqué. Bien que l'on ait dû reconstruire artificiellement l'occiput tout entier et le côté droit, et qu'il y ait par conséquent de grandes incertitudes dans la mensuration, cependant les résultats principaux peuvent être considérés comme valables. Dans son ensemble la tête est étroite et haute ; sa plus grande hauteur est à deux travers de doigt en arrière de la suture coronaire. A cause de la restauration pratiquée, elle s'élargit peut-être plus que de raison en arrière et en bas. Sur la projection de la région temporale elle paraît haute et longue. La face est modérément haute sans être toutefois aussi grossière que celle du crâne nos 1061-1064, et n'offre guère de beauté. Le nez paraît large et notamment un peu aplati à son origine. Les orbites sont bas, les fosses canines, profondes, les incisives, larges, les apophyses interalvéolaires des maxillaires supérieurs projetées obliquement. La mâchoire inférieure est forte, le menton large et proéminent. Le bord alvéolaire inférieur est d'un ensemble légèrement incliné en avant, les branches, élevées, l'apophyse coronoïde, assez basse.

« Le crâne représenté sur les figures 1061-1064 est évidemment celui d'un mâle ; de plus, celui d'un jeune homme, à en juger par la bonne conservation des couronnes dentaires ; cependant il aurait eu le temps d'user profondément le bord des incisives. Le front est large, les tempes modérément, déprimées. La courbe antéro-postérieure est longue

et de bonne forme, s'abaissant rapidement au niveau de l'occiput, qui d'ailleurs est arrondi ; la suture lambdoïde est en dents de scie. Les arcades sourcilières sont fortement développées, les os maxillaires, franchement orthognathes, le menton, saillant, large et anguleux. Le maxillaire inférieur est creusé dans son milieu d'une fossette au-dessus du menton ;



N° 1057.



N° 1058.



N° 1059.



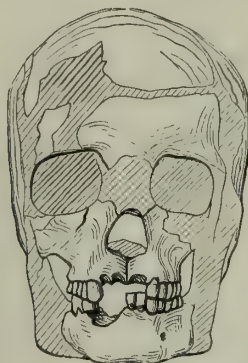
N° 1060.

N°s 1057-1060. — Dessin géométrique du crâne d'un des deux guerriers trouvés avec casques sur la tête et lances à côté d'eux, dans la chambre d'une maison de la cité brûlée. Profondeur, environ 8 mètres. Des lignes obliques indiquent les morceaux manquants et remplacés par du plâtre.

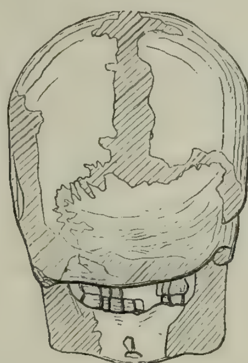
les saillies interalvéolaires, très faibles supérieurement. La partie supérieure du nez est étroite avec l'épine nasale très développée. La face est en quelque sorte étroite et grossière, avec les fosses canines profondes.

« Tandis que les deux crânes d'hommes ont beaucoup de ressemblance l'un avec l'autre, ils se distinguent du crâne de femme (n°s 1069-1072) par des différences essentielles. Celui-ci est brachycéphale (indice 82, 5), tandis que les deux autres sont dolichocéphales avec un indice de 68,6 pour le premier, et pour le second de 73, 8. Leur étroitesse

a probablement été causée en partie par la pression des masses de terre qui pesaient sur eux, et les chiffres doivent être relevés; mais ceci ne change rien à la différence qui existe entre les crânes. C'est par le prognathisme seulement que le crâne nos 1057-1060 se rapproche du crâne de femme nos 1069-1072, tandis que le crâne si fortement ortho-



N° 1061.



N° 1062.



N° 1063.



N° 1064.

Nos 1061-1064. — Dessin géométrique du crâne de l'autre guerrier, trouvé avec casque sur la tête et lance au côté, dans la chambre d'une maison de la cité brûlée. Profondeur, 8 mètres environ. Les morceaux manquants et remplacés par du plâtre sont indiqués par des lignes obliques.

gnathique des nos 1061-1064 fait contraste avec les deux précédents.

« De telles différences rendent difficile de décider si ces trois crânes appartiennent au même peuple. Si le prognathisme est considéré comme un critérium ethnologique, il faut admettre que le crâne d'homme nos 1061-1064 est d'une autre race que les deux autres crânes. D'autre part, la forme cranienne indique une parenté plutôt entre les deux crânes masculins, qu'entre eux et le crâne féminin. Il est vrai que le sexe féminin a des tendances au prognathisme, et que, dans beaucoup de races, le *calvaria* des femmes paraît plus court et plus large que celui des hom-

mes ; ici, toutefois, la différence d'indice céphalique (82, 5 — 73,8 = 8, 7) est si considérable qu'on ne peut la rapporter à la seule différence du sexe, et nous nous demandons si ce ne sont pas là les restes d'une race mêlée.

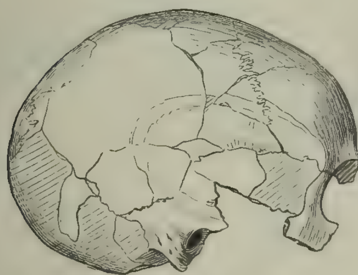
« Il ne faut pas méconnaître, d'ailleurs, que ces trois crânes ont l'aspect d'ossements de races civilisées; rien de sauvage, rien de massif dans la forme des os, aucun développement exagéré des apophyses musculaires n'y est sensible. Toutes les parties ont une apparence douce, fine, presque grêle. Il est vrai que ces trois crânes ont appartenu à des individus jeunes, et que bien des protubérances se seraient peut-être développées s'ils avaient vécu plus longtemps. Comme les os acquièrent de bonne heure, chez les races sauvages, beaucoup d'épaisseur et de force, il est très naturel d'en conclure que les individus auxquels ces têtes ont appartenu faisaient partie d'un peuple sédentaire, familier avec les arts de la paix, et qui, par ses relations avec des races différentes, était exposé à des mélanges de sang.

« A coup sûr, ces remarques doivent être présentées avec réserve, car le mauvais état dans lequel se trouvaient ces trois crânes est tel que le rapprochement des morceaux, surtout des morceaux de la face, était très difficile. Chacun des deux crânes masculins a été remis en pièces, sous ma direction, et recomposé six ou sept fois; néanmoins, le résultat ne m'a pas satisfait. J'ai renoncé à ces essais de restauration, d'abord parce que l'absence des grands morceaux m'exposait à un certain arbitraire et que, de plus, je n'étais pas sûr qu'une nouvelle restauration me donnât, au moins sur les points importants, un résultat différent. Le dolichocéphalisme des crânes masculins et le brachycéphalisme du crâne féminin ne peuvent pas plus disparaître que l'orthognathisme de l'un et le prognathisme de l'autre.

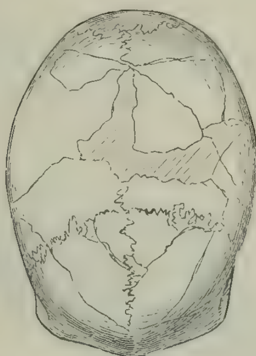
« La tentation est grande de bâtir des hypothèses sur l'origine des individus et sur leur position sociale. Je dois cependant y résister, parce que notre connaissance de la craniologie des peuples anciens est encore très peu avancée. S'il était vrai — certains auteurs le prétendent — que les anciens Thraces, ainsi que les Albanais modernes, fussent brachycéphales, nous pourrions peut-être rapprocher d'eux le peuple que représente la tête brachycéphale d'Hissarlik. D'autre part, le dolichocéphalisme des Sémites et des Égyptiens nous permettrait, avec nos crânes de même forme, d'aller chercher cette origine éloignée. Mais si, outre l'indice cranien, nous considérons la forme entière de la tête et de la face de nos crânes dolichocéphales, l'idée d'une origine aryenne nous semblera la plus satisfaisante. Aussi, pensons-nous que le physiologiste doit s'arrêter devant ces problèmes et en abandonner la poursuite aux archéologues. »

Le crâne figuré n°s 1065, 1066, qui a été trouvé dans une jarre de la cité brûlée, réuni à des cendres de matière animale, est, à ce que

m'assure le professeur Virchow, celui d'une femme, probablement d'une jeune fille. Son type féminin est très caractérisé : les os sont minces, la forme est très agréable. Comme l'annonce l'indice céphalique de 71,3, signe d'une dolichocéphalie prononcée (plus grande longueur : 188; plus grande largeur : 134), la projection du vertex (fig. 1066) est longue et ovale, et la projection [de la région] temporale (fig. 1065), élargie avec une courbe antéro-postérieure longue et un peu aplatie. La hauteur auriculaire est de 0^{m},111; d'après cela, l'indice auriculaire ne monte qu'à 57, ce qui est au-dessous de la moyenne. Aussi l'angle du lambda est-il bas et très obtus, le front, bas, se détachant rapidement et distinctement de la courbe du vertex, les bords des orbites, très lisses.



N° 1065.



N° 1066.

Nos 1065-1066. — Crâne trouvé dans une jarre, mêlé à des cendres de matières organiques, probablement des cendres humaines. Profondeur, 7 mètres. Dessin géométrique.

La suture frontale est continue. Ce crâne-ci, comparé au crâne féminin nos 1069-1072, qui est brachycéphale, contraste avec lui d'une manière frappante; mais il se rapproche beaucoup des deux crânes masculins, notamment de celui des nos 1061-1064. On ne peut donc faire d'objection contre la réunion de ces ossements en un seul groupe, d'autant plus que le nouveau crâne, aussi bien que celui des nos 1057-1060, a la suture frontale ouverte.

Au sujet de ce crâne, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit des premiers et surtout des os qui nous donnent l'idée d'une population stable et civilisée. Si cette population était franchement *dolichocéphale,* nous aurions le choix entre les races aryennes, sémitiques et peut-être même chamites. On ne peut encore rien décider au point de vue anthropologique; mais certainement ce dernier crâne ressemble beaucoup à ceux des Grecs anciens.

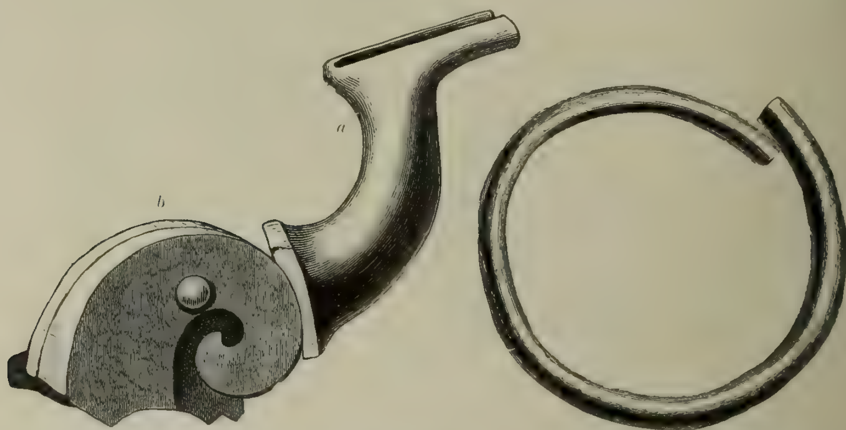
Le professeur Virchow a eu la complaisance de m'envoyer la note suivante sur le squelette d'un fœtus qui a été trouvé dans une urne de la cité brûlée et qui a été recomposé par le docteur Hans Virchow : « Ce

squelette est très défectueux, parce que les fragments de la tête, de la poitrine, du bassin, des mains et des pieds sont en petit nombre. D'autre part, les extrémités inférieures et supérieures, telles que les pieds et les mains, sont assez complètes. Leurs os donnent les mesures suivantes :

	mm.		mm.
Humérus	36	Fémur	37
Cubitus	34	Tibia	34
Radius	31	Péroné	33

« Donc, ce squelette peut être celui d'un fœtus de 6 à 7 mois. »

Malheureusement, les deux casques qui étaient sur les crânes n°s 1057-



N° 1067. — *a*, partie supérieure, et *b*, partie inférieure d'un cimier de casque troyen (φάλος) mis bout à bout : *c*, un petit morceau de casque adhère à la partie inférieure du cimier. Le clou fixé sur le devant de la partie *b* fait saillie de l'autre côté. 1/2 grandeur ; profond., 7 mèt. Fait s. dess.

N° 1068. — Grand anneau de cuivre, trouvé près du cimier. 1/2 grandeur ; profondeur, environ 7 mètres. Fait sur dessin.

1060 et n°s 1061-1064 ont été tellement rongés par le chlorure de cuivre, qu'ils ont été recueillis en morceaux, et que ceux-ci sont trop petits et trop fragiles pour que les casques puissent être restitués. Les parties supérieures des deux casques sont toutefois restées en bon état, et ces parties forment le cimier (φάλος) dans lequel était fixée l'aigrette de crins de cheval (λόφος ἵππουρις), si fréquemment nommée dans l'*Iliade*[1] Dans les deux cas le φάλος consiste en deux morceaux,

---

[1] III, 362 ; IV, 459 ; VI, 9 ; XIII, 132 ; XVI, 216.

M. Philip Smith dit dans une note au bas de la page 281 de *Troy and its remains* : « Peu de rapprochements m'ont frappé plus que celui de ces casques avec les passages d'Homère où il est question de cette partie de l'armure, par exemple, quand Hector enlève le casque étincelant (κορυθαίολος Ἕκτωρ) qui effrayait son fils (*Il.*, VI, 469) :

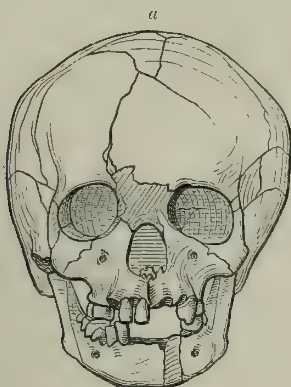
ταρβήσας χαλκόν τε ἰδὲ λόφον ἱππιοχαίτην,
δεινὸν ἀπ' ἀκροτάτης κόρυθος νεύοντα νοήσας

(Épouvanté à la vue de l'airain et du cimier à crinière de cheval qui s'agitait sur le casque élevé.)

« On ne trouve pas de casque ainsi orné

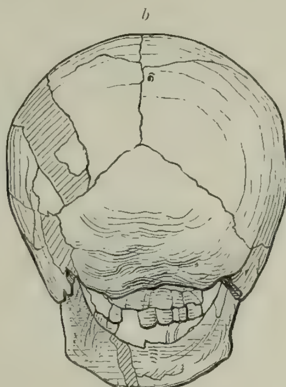
tels que nous les avons vus sous les n[os] 859-862, et tels que je les ai recomposés au n° 1067. Le lecteur verra dans la partie inférieure une bosse ronde : c'est la tête du clou de cuivre qui perce la pièce de part en part; de l'autre côté, la pointe du clou est simplement courbée. Quant à la place où le λόφος ἵππουρις était inséré et fixé, il ne peut y avoir de

a



N° 1069.

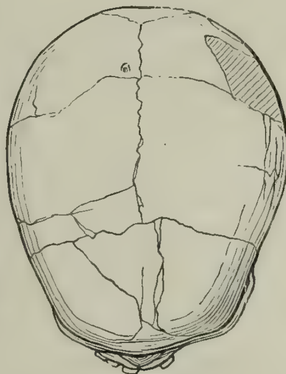
b



N° 1070.



N° 1071.



N° 1072.

doute, car l'ouverture au sommet du cimier ne pouvait avoir d'autre destination[1]. A côté d'un des casques, j'ai trouvé l'anneau de cuivre n° 1068; à côté de l'autre, un fragment d'anneau semblable. Je ne puis imaginer quel rapport ces anneaux pouvaient avoir avec les casques.

J'ai fait mention dans les pages précédentes d'un squelette de

chez les races barbares des âges préhistoriques. Les squelettes avec casque et lance au côté sont un témoignage irrécusable de la catastrophe qui a détruit la ville. Dans Homère, les Troyens sous le commandement « d'Hector casqué » sont « braves à la lance » (μεμαότες ἐγχείῃσιν, *Il.*, II, 816-818) ».

[1] Une disposition semblable se voit sur le casque d'un guerrier dans l'*intaille* d'un coulant d'or et d'un anneau d'or mycénien. Voy. *Mycènes*, p.254, n° 254; p. 304, n° 335.

femme, trouvé le 2 août 1872 avec les ornements en or n°s 745-748. Le crâne fut malheureusement brisé dans le travail d'excavation, mais il a été recomposé. Le professeur Virchow, qui en a fait le dessin géométrique que l'on voit ci-dessus (n°s 1069-1072), m'écrit à ce sujet ce qui suit :

Longueur du crâne	180,5
Sa plus grande largeur	149
Hauteur à partir des oreilles	116
Largeur du front à sa base	93
Hauteur de la face	104
Sa largeur	90
Largeur de la mâchoire inférieure	82,5
Les yeux, leur hauteur	29
Leur largeur	38
Le nez, sa hauteur	48 (?)
Sa largeur	23,3
Hauteur de l'apophyse alvéolaire de la mâchoire supérieure	17
Circonférence horizontale du crâne	522

D'après ceci on peut calculer les exposants suivants :

Exposant longitudinal	82,5
Exposant auriculaire	64,2
Exposant nasal	48,5
Exposant orbitaire	76,3

Ce crâne est décidément un crâne de femme, il est brachycéphale et caractérisé par un prognathisme fortement développé. Quoiqu'il soit mal recomposé, les mesures ci-dessus peuvent être considérées comme suffisamment exactes. Les dents, particulièrement les incisives supérieures, sont grandes, l'émail est partout très blanc et sillonné dans le sens de la longueur. Les couronnes sont peu usées et les dents de sagesse ne sont pas encore poussées. Ce crâne était donc celui d'une jeune fille. Comme la *basis cranii* manque, on ne peut rien dire de plus quant à l'âge. En somme, le crâne est plus large et plus élevé qu'il n'est long; les protubérances frontales et pariétales sont bien développées; le front est ample; l'occiput de même. La face est un peu large avec des orbites bas et un nez modérément large. Le menton est en retrait; le milieu de l'os maxillaire inférieur est bas, l'apophyse, relevée et large. Quand on le regarde par derrière, le crâne paraît aplati.

Je ne puis pas terminer ce chapitre sur la deuxième cité, — cité brûlée, — sans examiner encore une fois si cette ville peut avoir été cette grande et glorieuse Ilion homérique qui, pendant dix longues années, a soutenu les efforts héroïques de l'armée des Grecs et qui ne put être prise à la fin que par un stratagème.

D'abord, quant aux dimensions de toutes les cités préhistoriques, je répète qu'elles étaient très petites. En réalité, nous ne saurions trop restreindre l'idée que nous nous faisons de ces cités primitives.

Ainsi, selon la tradition grecque, Athènes, bâtie par les Pélasges, fut limitée au rocher de l'Acropole, dont le plateau, de forme ovale, est long de 270 mètres et large — dans sa plus grande largeur — de 120 mètres. Mais il était encore beaucoup plus petit avant que Cimon ne l'élargît en bâtissant un mur sur sa pente orientale et en comblant le vide avec des décombres[1]. Les Ioniens, ayant pris la ville, forcèrent les Pélasges à s'établir au pied sud de l'Acropole. Selon Thucydide, Athènes ne prit un véritable accroissement que lorsque Thésée[2] y réunit les habitants de l'Attique disséminés auparavant dans des bourgades. C'est ainsi que Athènes (Ἀθῆναι), Thèbes (Θῆβαι), Mycènes (Μυκῆναι), et toutes les autres villes dont les noms sont au pluriel, ne se composaient d'abord que de leur citadelle appelée πόλις et avaient leur nom au singulier. Puis, ces cités s'étant agrandies, on les désigna au pluriel, la citadelle étant appelée Acropolis et la ville basse Πόλις. La preuve la plus frappante de ce que j'avance ici est le nom de la vallée *Polis* à Ithaque, qui, comme je l'ai expliqué ci-dessus[3], ne provient pas d'une ville réelle ou d'une Acropole, — car mes fouilles ont prouvé que cette vallée, la seule vallée fertile de toute l'île, ne peut pas avoir été l'emplacement d'une ville, — mais d'un rocher qui, n'ayant jamais été travaillé par la main de l'homme, a toutefois l'apparence d'une citadelle; il s'appelle maintenant *Castron* et, sans aucun doute, s'appelait *Polis* dans les temps anciens, nom qui s'est transmis depuis à la vallée.

L'antique Polis ou Asty (ἄστυ) était d'ordinaire l'habitation du chef de la ville ou roi, de sa famille et de ses serviteurs, aussi bien que des plus riches d'entre le peuple; là étaient l'agora et les temples; là était le refuge de tous au moment du danger. Nous voyons le même fait se produire pour le mot italien *castello* s'appliquant à une ville, et pour l'anglo-saxon *burh;* et aussi, comme me le rappelle le professeur Virchow, pour le mot slave *gard-hortus* (Burgwall). «Que pouvons-nous dire, écrit M. Gladstone,

---

[1] Paus., I, 28, § 3 : Τῇ δὲ ἀκροπόλει, πλὴν ὅσον Κίμων ᾠκοδόμησεν αὐτῆς ὁ Μιλτιάδου, περιβαλεῖν τὸ λοιπὸν λέγεται τοῦ τείχους Πελασγοὺς οἰκήσαντάς ποτε ὑπὸ τὴν ἀκρόπολιν· φασὶ γὰρ Ἀγρόλαν καὶ Ὑπέρβιον. πυνθανόμενος δὲ οἵτινες ἦσαν, οὐδὲν ἄλλο ἐδυνάμην μαθεῖν, ἢ Σικελοὺς τὸ ἐξ ἀρχῆς ὄντα, ἐς Ἀκαρνανίαν μετοικῆσαι.

[2] Thucyd., II, 15 : τὸ δὲ πρὸ τούτου ἡ ἀκρόπολις ἡ νῦν οὖσα πόλις ἦν, καὶ τὸ ὑπ' αὐτὴν πρὸς νότον μάλιστα τετραμμένον.

[3] Voy. *Introd.*, p. 48.

quand nous voyons que, dans la période infantile de Rome *incunabula*, les Romains établis sur le Palatin avaient probablement en face d'eux les Sabins établis sur la colline du Capitole[1]? » Ce n'est donc pas la petitesse de la cité brûlée qui peut nous empêcher de l'identifier avec la Troie homérique, parce qu'Homère n'est pas un historien, mais un poète épique. En outre, il ne chante pas des événements contemporains, mais des événements arrivés sept ou huit cents ans avant lui et qu'il ne connaissait que par ouï-dire :

ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν, οὐδέ τι ἴδμεν[2].

Si, comme le remarque M. Sayce[3] « les guerriers grecs n'avaient jamais combattu dans la plaine de Troie, nous pouvons être sûrs que les poèmes d'Homère n'auraient pas amené Achille et Agamemnon sous les murs d'Ilion ». Les grandes épopées nationales sont toujours fondées sur les batailles décisives d'une nation, et sur la contrée où ces batailles se sont livrées. L'antiquité grecque, et à sa tête le plus grand des historiens, Thucydide, n'a jamais douté que ces batailles n'aient eu lieu et qu'elles n'aient eu pour théâtre l'entrée de l'Hellespont. « La prise de Troie », dit M. Lenormant[4], « est l'un des cinq ou six souvenirs primitifs des Grecs qui semblent se rapporter à des faits réels, et qui, malgré l'exubérante végétation mythologique au milieu de laquelle ils apparaissent, jettent dans la nuit des âges héroïques une lueur sur les phases successives de la civilisation naissante. Telles sont la fondation du royaume d'Argos par la dynastie archéo-pélasgique d'Inachus, la substitution à celle-ci de la nouvelle dynastie de Danaüs, puis la puissance de la monarchie des Pélopides, et, dans une autre partie de la Grèce, la colonie phénicienne de Thèbes. Les Grecs eux-mêmes ont toujours reconnu un caractère spécial à ces événements, et ils les ont considérés comme marquant les principales et décisives époques de leurs annales primitives, de leurs traditions préhistoriques. Pour la guerre troyenne en particulier, il y a la plus remarquable unanimité dans la tradition, une unanimité trop caractérisée pour ne pas reposer sur un fait positif; et, par-dessus tout, je suis frappé de la constance avec laquelle, au milieu de l'infinie divergence des légendes héroïques des Grecs, on maintient toujours le même espace de temps entre la prise de Troie et l'invasion des Doriens, qui est placée un peu moins d'un siècle après et qui ouvre les âges de l'histoire, comme la chute d'Ilion clôt ceux de la fable. »

Dans le catalogue des vaisseaux[5], le poète mentionne « La Thèbes

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 39.
[2] *Il.*, II, 486.
[3] *Contemporary Review*, de décembre 1878.
[4] *Antiquités de la Troade*, pp. 35, 36.
[5] *Il.*, II, 505 :
οἳ Ὑποθήβας εἶχον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον.

basse » (Ὑποθῆβαι), parce que la ville haute, la Cadmée, détruite par les Épigones, n'avait pas encore été rebâtie. Sa mention de la ville basse semble donc confirmer une autre vieille tradition.

M. Gladstone dit[1] : « Quant à apprécier quel degré de lumière les découvertes de Schliemann jettent sur la question de savoir si l'existence de Troie était une existence mythique ou une existence réelle, il est difficile de supposer que la théorie de l'existence mythique puisse longtemps survivre aux résultats obtenus. Dans la plaine où se passe la scène de l'*Iliade,* à la place même désignée par ces vieilles traditions, qui pendant tant de siècles ne furent jamais contestées, et qui, par cela même qu'elles attestaient un fait simple et palpable, avaient pour elles toutes les présomptions d'autorité, à la profondeur de 23 à 33 pieds, au-dessus des débris d'une ville antérieure, au-dessous de trois villes postérieures qui se sont succédé, se trouve, et a été mise au jour, toute une couche de ruines, restes d'une cité qui fut habitée puis détruite par un incendie terrible dont ils portent la marque. »

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, la cité brûlée d'Hissarlik s'accorde parfaitement avec les indications topographiques que le poète donne sur la ville de Troie. Et ce fait, qu'il n'y a pas en Troade un second endroit qui puisse rivaliser avec le premier, est une preuve très forte de son identité, d'autant plus que la cité brûlée, comme l'Ilion homérique, a été détruite par l'ennemi dans une catastrophe terrible et si soudaine que les habitants durent abandonner une grande partie de leurs trésors. Sur ce point encore, la cité brûlée répond à la description homérique : « Autrefois, la ville de Priam était vantée pour son abondance en or, sa richesse en airain. Aujourd'hui les trésors qui étaient dans nos demeures sont dispersés[2]. » Si, en dépit de cet appauvrissement, suite d'un siège prolongé, la cité brûlée d'Hissarlik était encore assez riche pour me fournir dix trésors, j'y trouve une nouvelle preuve de son identité avec l'Ilion du poète.

En raison même de la richesse et de la puissance d'Ilion, il était naturel que la catastrophe où périt cette illustre capitale du royaume troyen fît une impression profonde sur les esprits, en Asie-Mineure comme en Grèce, et que les aèdes s'emparassent d'un tel sujet. Mais, tandis que, selon M. Gladstone, les traits propres à la plaine de Troie et à l'emplacement de la ville étaient suffisamment indiqués pour que la ressemblance existât, les aèdes en agissaient librement sur bien des points de détail. Ils parlaient de la plaine de Troie sans prétendre à la bien connaître, comme celui qui, devant des auditeurs, esquisse un plan à grands traits et non pas comme un historien décrivant des lieux qui lui

---

[1] *Homeric Synchronism*, p. 20.

[2] *Il.*, XVIII, 288-290 :

πρὶν μὲν γὰρ Πριάμοιο πόλιν μέροπες ἄνθρωποι
πάντες μυθέσκοντο πολύχρυσον πολύχαλκον·
νῦν δὲ δὴ ἐξαπόλωλε δόμων κειμήλια καλά.

sont familiers. Les ruines de l'Ilion brûlée ayant été ensevelies sous les cendres et les décombres et personne n'ayant le goût des recherches archéologiques, on pensa que la cité détruite n'existait plus. L'imagination des poètes avait donc le champ libre ; Ilion grandit dans leurs chants, comme toute la flotte des Grecs, la force de l'armée assiégeante et les exploits des héros. Les dieux furent mêlés à la guerre et des légendes sans nombre se groupèrent autour des faits amplifiés.

Je voudrais pouvoir démontrer qu'Homère a été témoin de la guerre de Troie; hélas, je ne le puis ! De son temps, les épées étaient d'un usage général et le fer était connu, tandis que celles-là comme celui-ci étaient parfaitement ignorés à Troie. En outre, la civilisation qu'il décrit est plus avancée de quelques siècles que celle dont mes fouilles ont mis au jour les vestiges. Homère nous donne la légende du sort tragique d'Ilion comme elle lui avait été transmise par les rapsodes antérieurs, en revêtant les faits traditionnels de la guerre et la destruction de Troie du costume de son temps. Je ne soutiendrai pas non plus que sa connaissance de la Troade et de Troie fût celle d'un habitant du pays ; mais, certainement, il avait vu les lieux et ses descriptions sont trop exactes pour que nous admettions qu'il en ait puisé les détails dans les mythes anciens. Si, comme il est probable, il a visité la plaine de Troie au IXe siècle[1] avant notre ère, il a dû trouver l'Ilion éolienne en possession des lieux, dressant son Acropole sur Hissarlik, sur la même colline où se dressait jadis la Pergame de Troie, et étendant sa ville basse sur le haut plateau occupé jadis par la ville basse de la sainte Ilion.

Mais la ville homérique, telle que mes fouilles la révèlent, telle que les plans VII et VIII la dénotent, pouvait bien contenir trente mille habitants et elle devait être, par conséquent, une des plus grandes villes de son temps. On a objecté que le palais de Priam, situé dans la Pergame, était bâti en pierres de taille polies, tandis que mes fouilles n'ont révélé, selon l'*Iliade,* dans la ville brûlée que des édifices en briques crues. Mais, je le répète, Homère n'a pas pu voir les ruines de la ville dont il chante la fin tragique, parce qu'elles étaient ensevelies sous une couche de décombres de plus de six mètres d'épaisseur. Il est donc tout naturel qu'il attribue au palais du roi l'architecture qui était en usage de son temps. D'un autre côté, nous avons la certitude que les constructions en briques séchées au soleil étaient, dans l'antiquité, d'un usage général. En briques crues, par exemple, consistait le grand palais des rois légendaires de Tirynthe que je viens d'excaver ; en briques crues consistait le palais des Pélopides sur le sommet de l'Acropole de Mycènes.

Le docteur W. Dörpfeld me signale Vitruve, comme traitant lon-

---

[1] Le professeur Sayce me dit que, selon Euphorion et Théopompe, Homère était contemporain de Gygès de Lydie.

guement des briques crues « *lateres* », au troisième chapitre de son deuxième livre sur l'architecture; il nous enseigne d'abord de quelle matière elles doivent être faites, quelle saison est la plus propre à leur fabrication et combien de temps elles doivent sécher. Ensuite, il distingue trois sortes de briques : 1° la brique lydienne de 0m,45 de long et de 0m,30 de large; 2° le *pentadoron,* ayant 5 largeurs de main en carré; 3° le *tetradoron,* ayant 4 largeurs de main en carré. Enfin, dans le même livre, au huitième chapitre (§§ 9 et 10), il nous donne une liste d'édifices bâtis en briques crues, à savoir : une partie du mur d'Athènes, le mur d'Aretium, la résidence des rois Attales à Tralles, la résidence de Crésus à Sardes, et le palais de Mausolus à Halicarnasse. Vitruve dit dans le même chapitre (§ 16) : « Cum ergo tam magna potentia reges non contempserint latericiorum parietum structuras, quibus et vectigalibus et præda sæpius licitum fuerat non modo cæmentitio aut quadrato saxo sed etiam marmoreo habere, non puto oportere improbari quæ e lateritia sunt structura facta ædificia, dummodo recte sint perfecta. Sed id genus quid ita a populo romano in urbe fieri non oporteat, exponam, quæque sunt eius rei causæ et rationes non prætermittam. »

Le Dr Dörpfeld ajoute qu'on peut augmenter considérablement la liste que donne Vitruve des édifices bâtis en briques crues, parce qu'on a découvert récemment des murs ainsi faits dans beaucoup de villes grecques comme Éleusis, Tégée, Mantinée, Olympie, etc. Les briques crues étaient aussi d'un usage général en Égypte et en Mésopotamie; ainsi, les murs des trois grandes enceintes des temples de Karnak et de Thèbes consistaient en briques crues.

Par conséquent, la construction des édifices troyens, en briques, n'a rien qui nous choque; au contraire, revêtus du bel enduit dont nous voyons les traces en maints endroits, les murs de Troie devaient présenter des faces très unies et d'un très bel aspect.

Je donne ici pour conclure un extrait de la préface que mon savant ami le professeur A.-H. Sayce a écrite pour mon ouvrage *Troja* (pp. 12-14) : « Schliemann a trouvé que la seconde cité préhistorique, et probablement aussi la première, n'était pas bornée, comme il l'avait cru autrefois, aux limites étroites de la colline d'Hissarlik. Hissarlik, en effet, n'était que la Pergame ou citadelle, couronnée de six édifices publics, qui doivent avoir paru aux gens de ce temps-là grands et magnifiques. Au-dessous, s'étendait la ville basse dont les fondations ont été mises à jour. Comme la Pergame, elle était entourée d'un mur de pierres, lesquelles, comme Schliemann le remarque avec justesse, doivent avoir été celles qui, selon Strabon, furent enlevées par Archæanax de Mitylène, pour fortifier Sigée. A ceux qui connaissent l'étendue et le caractère des cités primitives de l'Orient, la ville qui se révèle à nos yeux paraîtra une ville importante et puissante. Nous comprenons sans peine comment des trésors de métaux précieux ont pu être découverts dans ces ruines, ou comment des

objets d'industrie étrangère, comme la porcelaine égyptienne et l'ivoire indien ont pu y être importés.

« Le prince dont le palais se dressait dans la citadelle d'Hissarlik doit avoir été un potentat puissant, tenant la plaine de Troie sous sa domination et maître de l'entrée de l'Hellespont.

« Pouvons-nous l'appeler roi d'Ilion? La meilleure réponse à cette question sera le résultat final des travaux de 1882. Des excavations d'une plus grande étendue, et une plus minutieuse attention aux détails de l'architecture ont prouvé que la ville brûlée n'était pas la troisième, comme Schliemann l'avait cru d'abord, mais la seconde, et que l'immense masse de ruines et de débris qui gisent sur les fondations de cette seconde cité appartiennent à celle-ci et non pas à une troisième ville. De plus, on peut distinguer deux périodes dans la vie et dans l'histoire de cette seconde cité; une période très ancienne, pendant laquelle ses murs et ses édifices furent érigés pour la première fois, et une période postérieure, où ils furent élargis et en partie reconstruits. Il est évident que la seconde cité doit avoir existé pendant un long espace de temps.

« Maintenant, il est impossible d'énumérer ces faits sans observer la justesse singulière avec laquelle ils correspondent à ce que la tradition et la légende nous racontent de la cité de Priam. La ville mise au jour par Schliemann a existé pendant longtemps; ses murs et ses édifices ont subi à un certain moment une restauration partielle; cette ville, grande et riche, avait une Acropole qui dominait la plaine et qui était couronnée de temples et d'autres édifices; ses murs étaient massifs et garnis de tours; son chef était un prince puissant, qui doit avoir eu à sa disposition les mines d'or d'Astyra, situées dans le voisinage et qui avait, par terre et par mer, des rapports suivis avec des nations lointaines; mais surtout, cette ville a péri par le feu dans une terrible catastrophe. Si maintenant nous essayons de nous figurer Ilion, d'après ce que l'histoire grecque raconte, nous nous représenterons une ville déjà ancienne au temps de la guerre de Troie; une ville dont les murs et les édifices publics avaient été détruits, puis relevés; une ville qui, tout comme à Hissarlik, était grande et riche; une ville qui avait une citadelle où s'élevait le palais du roi et les temples des dieux; une ville entourée de grandes murailles flanquées de tours; une ville dont le chef était le riche Priam qui dominait au loin; une ville ayant des alliés nombreux et secourables; une ville qui finit par succomber sous l'effort d'envahisseurs grecs et par être brûlée de fond en comble. Si nous ajoutons qu'il est à présent prouvé qu'Hissarlik est le seul lieu de la Troade qui corresponde avec la Troie homérique, il sera difficile de se refuser à conclure avec Schliemann qu'il a découvert la véritable Ilion. »

Je n'ai jamais mis en doute l'unité des poèmes homériques, et j'ai toujours cru que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient du même auteur; en outre, pour me servir des paroles de M. Gladstone : — « Si je considère combien

de savoir et de sagacité ont été dépensés en efforts nombreux pour désagréger les poèmes d'Homère, pour réduire en fragments obscurs le soleil de toute la littérature ancienne[1] », — je pense qu'il serait superflu de ma part d'entreprendre une tâche marquée déjà par tant d'insuccès ; et je me tiens pour satisfait de ces poèmes dans l'état où ils sont, — de ces poèmes, prémices de la plus noble littérature du monde et source d'inspiration poétique pour toute la suite des âges.

---

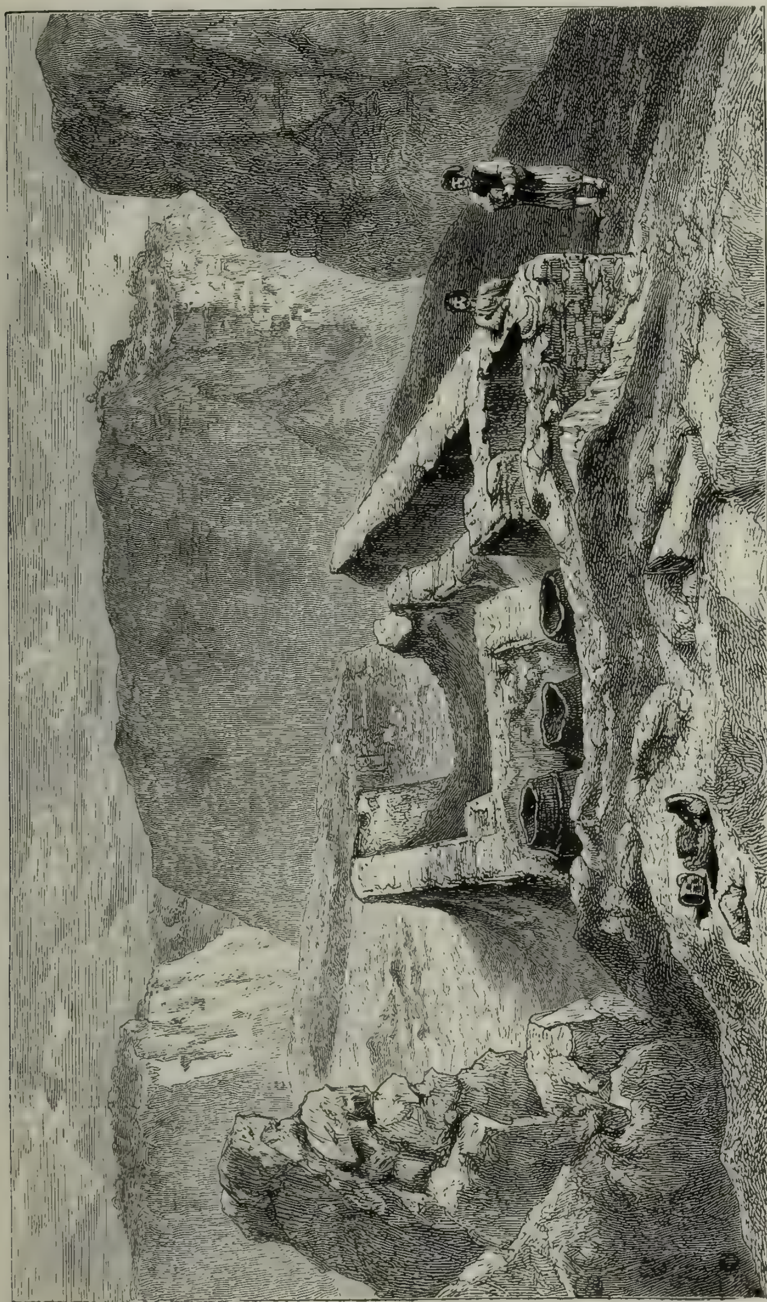
[1] *Homeric Synchronism*, p. 7.

CHAPITRE VII

TROISIÈME CITÉ

Après la grande catastrophe de la deuxième ville, l'Acropole formait un immense monceau de ruines, d'où surgissaient seulement le grand mur de briques et les murs épais des temples. Il est impossible de dire, même approximativement, combien de temps l'Acropole est restée déserte; mais à en juger d'après la couche insignifiante de terre noire que nous trouvons entre les ruines de la deuxième cité et le sol des maisons de la troisième, nous pouvons supposer, avec grande probabilité, que la ville a été bientôt reconstruite. Les troisièmes colons étaient peu nombreux et, par conséquent, ils ne bâtirent leurs maisons que sur l'emplacement de l'ancienne Pergame. Ils ne rebâtirent pas la ville basse dont probablement le terrain servit comme champs et comme pâturages pour leurs troupeaux. On peut supposer que les matériaux de la ville basse, qui étaient utilisables, furent employés par les nouveaux colons à bâtir leurs maisons. Dans l'ancienne Acropole les ruines et les décombres restèrent à leur place; on ne se donna pas la peine de niveler. Quelques-uns des nouveaux colons bâtirent leurs maisons sur le monticule formé par les ruines et les décombres des temples, tandis que d'autres les bâtirent sur les espaces libres couverts de très peu de débris. Les murs des maisons de cette troisième colonisation consistent généralement en petites pierres non taillées jointes avec de l'argile, mais il s'y trouve aussi bon nombre de murs de briques. Ces murs sont revêtus des deux côtés d'un enduit d'argile crépi d'une couche très mince d'argile fine pour obtenir une apparence plus lisse; leur épaisseur varie entre 0m,45 et 0m,65. Les fondations de ces murs de maison ont seulement 0m,50 de profondeur et elles ont été simplement enfouies dans les décombres de la deuxième cité, sans aucune assise solide. C'est pourquoi, à peu d'exceptions près, les maisons doivent n'avoir eu qu'un étage; elles n'ont pas de plan caractérisé, mais elles consistent en plusieurs petites chambres irrégulièrement groupées, dont les murs ne sont pas toujours parallèles. La plus grande et la plus régulièrement bâtie de toutes ces maisons est l'édifice situé immédiatement au nord-ouest de la porte Sud-Ouest; la gravure n° 1073, exécutée d'après un dessin de mon ami le Dr Edward Moss, nous donne une bonne vue de

cette maison; il le fit en novembre 1878, lorsque les ruines du premier plan, qui paraissent en être des dépendances, n'avaient pas encore été



N° 1073. — Rez-de-chaussée de la plus grande maison de la troisième ville. L'édifice est orienté au Sud. Dessin fait, en novembre 1878, par le chirurgien d'état-major Edward Moss, alors de service sur la frégate anglaise *Research*; il le fut ensuite sur l'*Atalanta*, avec laquelle il a péri.

excavées. Cette maison est marquée HS, sur les plans I et VII. C'est le seul des édifices de la troisième ville que j'aie laissé intact; j'ai dû détruire tous les autres et les enlever pour mettre à jour les ruines de la deuxième ville.

Cette gravure (n° 1073) ne représente que les murs d'un rez-de-chaussée de 1^{m},30 d'élévation, qui sont faits en petites pierres non taillées jointes avec de la terre, ainsi qu'avec un mortier de cendres contenant des charbons, des coquilles, des fragments de poterie et des os cassés; on y distingue aussi de la matière à briques mélangée de terre grise et un *magma* de terre jaune et de cendres. M. Burnouf a remarqué dans les murs de cette maison des morceaux de briques plus ou moins cuites, ainsi que des fragments de grandes jarres employés çà et là en guise de pierres. On y voit aussi de grands morceaux de charbon de bois marquant la place des poutres qui formaient le plancher.

M. Burnouf ajoute : « Les enduits des murs sont composés du même *magma* qui sert à joindre les pierres. Les enduits les plus fins sont lissés, non pas à la truelle, mais au moyen d'une sorte de lait d'argile jaune blanchâtre, qui a laissé une couche épaisse comme du papier; il y a des endroits où sont superposées deux ou trois de ces couches. Cette *peinture,* si nous pouvons l'appeler ainsi, suit toutes les sinuosités de l'enduit, qui suit lui-même celles du mur. Le lait d'argile n'a pas une couleur uniforme; il emprunte sa couleur à la surface qu'il recouvre; il semble par conséquent avoir été fait simplement avec de l'eau et avoir été répandu sur la surface de l'enduit à plusieurs reprises.

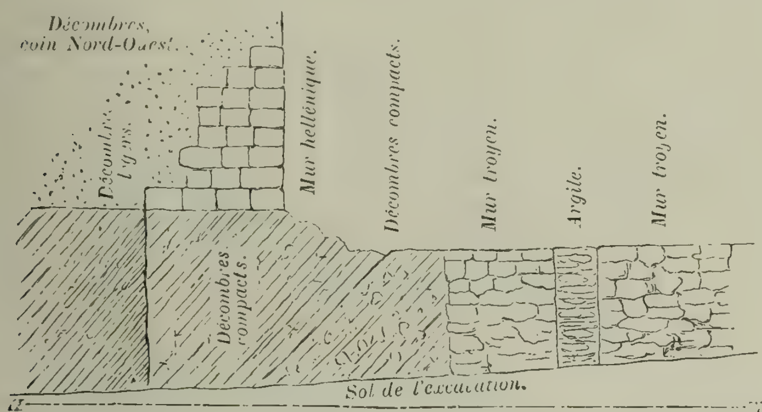
« Les enduits moins fins (seconde chambre) sont composés des mêmes matériaux mêlés de paille, dont on voit les saillies et les creux à la surface. Ce procédé est encore employé dans le pays. »

Vers la porte, il y a une grande chambre en forme de corridor, de 12^{m},20 de long et 1^{m},80 de large, qui conduit à une chambre de 2^{m},25 de long sur 1^{m},65 de large seulement, dans laquelle l'ingénieux Dr Moss a découvert une gouttière de forme hémisphérique. Cette chambre est presque remplie par une grande jarre de 1^{m},65 de haut et de 1^{m},35 d'épaisseur à la panse. Par une porte de 0^{m},55 de large, cette chambre communique avec une autre de 3^{m},70 de long et 2^{m},20 de large qui contient trois immenses jarres de même grandeur que la précédente et une autre plus petite; l'argile de ces jarres a plus de 0^{m},05 d'épaisseur. De cette chambre, nous entrons par une porte de 0^{m},95 de large dans une chambre plus grande qui s'étend parallèlement au corridor ci-dessus mentionné; elle a 7^{m},30 de long, 3^{m},60 de large, et elle conduit à une autre chambre de 3 mètres de long sur 2^{m},40 de large.

Le rez-de-chaussée de cette maison ainsi que ceux des bâtisses du côté Nord étaient enfouis sous une couche de briques de 3 mètres de haut, cuites comme celles du temple A. J'en conclus que cette maison ainsi que les maisons voisines devaient avoir un étage au moins bâti en briques au-dessus de leurs substructions en petites pierres; et que, comme les murs des temples et les murs des fortifications de la seconde ville, ces murs de maison doivent avoir été cuits *in situ,* au moyen de grandes quantités de bois amassées des deux côtés de chaque mur et allumées

simultanément. L'état de ces briques ne laisse aucun doute sur ce point, car toutes ont été évidemment exposées à un grand feu, et en outre elles sont très fragiles; si elles avaient été cuites séparément, elles eussent été beaucoup plus solides.

Parmi les maisons du côté est de la grande tranchée X-Z (Plan VII), nous avons rencontré, appartenant à la troisième cité, des murs consistant partie en briques crues et partie en briques cuites; ces dernières paraissent avoir été extraites des monceaux de ruines de la deuxième cité. Nous avons trouvé, sur la place qui est devant le temple A, de la seconde cité, les restes d'un édifice ainsi construit, et nous sommes portés à y reconnaître les chétives ruines du temple de la troisième cité; nous le conjec-



N° 1074. — Murs et accumulation de décombres; angle Nord-Ouest. Fait sur dessin.

turons d'abord d'après l'épaisseur considérable des murs, et en second lieu d'après ce fait que l'édifice se trouve presque à la même place où les habitants de la seconde cité avaient leur sanctuaire; car nous savons avec quelle étrange ténacité les anciens s'attachaient aux sites sacrés.

Les troisièmes colons trouvèrent, particulièrement des côtés Ouest, Sud et Est, des restes immenses du mur de l'Acropole de la deuxième ville, qu'ils pouvaient réparer avec peu de peine. Mais du côté Nord-Ouest, où la colline de la citadelle descend en pente rapide à la plaine, le mur de la seconde cité avait été presque totalement détruit; et la colline s'était considérablement accrue de ce côté des énormes masses de pierres et de briques qui étaient tombées sur la pente Nord-Ouest, et d'autres décombres calcinés qu'on y avait jetés; on peut le voir dans la gravure n° 1074, qui représente la petite partie conservée de l'angle nord-ouest du grand mur de substruction de la seconde cité, avec les décombres en biais. Ces décombres calcinés sont devenus, sous l'influence de l'humidité, presque aussi compacts que la pierre, de sorte que le grand mur grec en pierres de taille, que nous voyons à

gauche, a pu être érigé par-dessus sans fondations. A gauche du mur, il y a des masses de décombres légers des temps postérieurs.

Du côté Nord-Ouest, par conséquent, on a dû bâtir un nouveau mur de fortification, qui est d'une maçonnerie très inférieure à celle du mur de la deuxième cité, et qui a été marqué sur le plan VII par les lettres *x m* et en couleur bleue.

La troisième cité avait dans le mur de fortification deux portes; l'une précisément au-dessus de la porte sud-ouest, l'autre précisément au-dessus de la porte sud-est de la seconde cité (voy. le Plan VII). On avait gardé les mêmes positions, probablement parce qu'elles donnaient un accès facile dans l'Acropole, et parce que les routes de la campagne commençaient et finissaient à ces portes.



N° 1075. — Accumulation de décombres devant la porte Sud-Ouest. La forme des couches de débris indique qu'après la grande catastrophe, les habitants de la troisième cité continuaient d'entrer et de sortir au même endroit, quoique la route pavée fût profondément enfouie sous les décombres de briques et de cendres. Fait sur dessin.

Comme on voit par la gravure ci-jointe, n° 1075, qui représente un profil de la route qui monte à la porte Sud-Ouest, les habitants de la troisième cité continuaient d'entrer et de sortir par ici ; mais les grandes plaques de pierre qui recouvraient la chaussée de la porte de la deuxième cité n'étaient plus visibles; elles étaient déjà enfouies sous une couche de décombres ayant $0^{m},50$ de hauteur aux entrées *u u* et *x x* (voy. le Plan VII), et environ $1^{m},50$ hors du mur de fortification à la place TU (voy. le Plan VII). Encore à présent, nous reconnaissons facilement ces différentes hauteurs des pavés hors de la porte, dans le grand bloc de décombres marqué F sur le plan VII, qui n'est pas fouillé. Probablement les habitants de la troisième cité avaient arrangé les entrées de la porte comme elles l'avaient été par ceux de la seconde cité. Lorsque je dégageai cette porte, au printemps de 1873, je la trouvai enfouie sous 2 à 3 mètres de briques cuites, de débris de briques, et de cendres de bois, ce qui prouve avec certitude que, du temps des troisièmes colons, la porte avait aussi de hauts murs latéraux en briques, surmontés d'un bâtiment supérieur, peut-être une tour. L'existence de cet édifice supérieur semble être prouvée surtout par la masse de poteries, de

meules, de fusaïoles, etc., que nous trouvâmes au milieu des débris de briques dont la porte était couverte. Il est impossible de dire à présent ce qui de ces murs latéraux avait échappé à la grande catastrophe de la seconde cité, et ce qui était l'œuvre des troisièmes colons.

Dans la seconde porte — porte Sud-Est — (OX sur le Plan VII) de grands changements avaient été faits aussi, mais nous n'avons pas pu constater s'ils appartiennent aux deuxièmes ou bien aux troisièmes colons. J'ai donné dans le chapitre VI (de la deuxième cité), sous le n° 168, le plan de cette porte avec tous ses changements. Cette porte avait aussi deux entrées (*a, a*). Le pavé était, au temps de la troisième cité, plus élevé d'environ 1^{m},50 qu'il n'avait été au temps de la catastrophe de la deuxième cité. Au milieu de la porte se dressait l'autel de sacrifice représenté sous le n° 6, p. 33, près duquel existe un canal ou gouttière d'une maçonnerie très primitive, pareille à celle du conduit d'eau dans la caverne près de la ville basse et aux conduits cyclopéens que j'ai découverts à Tirynthe et à Mycènes. Ce canal est formé de pierres calcaires non taillées, jointes sans mortier, et couvertes de pierres semblables. Il est trop profond pour avoir servi à recueillir le sang des sacrifices ; en outre il s'étend au Nord-Ouest dans la ville, et, par conséquent, il aura servi à faire écouler l'eau de pluie.

Tout comme la porte Sud-Est, cette porte Sud-Oouest doit avoir porté sur ses substructions (*b, b,* dans la gravure n° 168 et *w* sur le Plan VII) de longs et hauts murs latéraux de briques surmontés d'une tour faite des mêmes matériaux, car autrement il serait impossible de nous expliquer la masse de briques cuites ou brûlées, ou cassées, haute de 3 mètres, sous laquelle nous avons trouvé enfouis l'autel de sacrifice et ses entourages. Mais je dois répéter ici ce que j'ai dit de ces murs de la porte Sud-Ouest, à savoir, qu'il est impossible de reconnaître à présent quelle est la partie de ces murs qui appartient à la deuxième cité. La différence de niveau des deux portes nous fait supposer que les anciens murs latéraux étaient pour la plupart détruits, et que la majeure partie des briques et des débris de briques qui encombraient la porte supérieure proviennent des murs latéraux et du bâtiment supérieur construits par les troisièmes colons; de plus, que ces derniers appliquaient aux deux portes le système de leurs prédécesseurs, de cuire les murs après coup. L'autel était peut-être déjà à l'intérieur de la porte au temps de la cuisson des murs, car non seulement la plaque carrée de granit schisteux qui le couvrait, et le grand bloc taillé en forme de croissant qui se dressait dessus, mais aussi les fractures des plaques, — tout porte les marques d'une chaleur poussée jusqu'à l'incandescence.

Le professeur Sayce m'observe que « des murs de briques cuits après leur construction ont été trouvés ailleurs » ; il cite le 6me étage du grand temple des « *Sept Lumières du ciel* », construit par Nébuchadnezza à Borsippa et connu sous le nom de Birs-i-Nimraid; il était composé de

briques vitrifiées par une chaleur intense en une masse de scories bleues après l'érection de l'étage. En Écosse, des forts vitrifiés ont été découverts, dont le mieux connu est le Craig Phadric, près d'Inverness, où les murs ont été fondus en une masse compacte après avoir été bâtis; ici, cependant, les murs étaient faits de pierres et non pas de briques. »

M. James-D. Butler, président de la *State Historical Society* de Wisconsin, m'écrit sur cet intéressant sujet :

Madison, 14 février 1883.

« Cher Monsieur,

« J'ai lu avec plaisir, dans le *Times* du 26 janvier 1883, votre lettre au sujet de Troie et surtout l'exposé d'une manière de faire les briques que vous avez découverte et qui est toute contraire à la nôtre. Il est étrange de superposer des briques crues pour les cuire ensuite ; pourtant j'en vins à l'admettre au sujet d'une ruine que j'explorai l'été dernier. L'endroit est à 80 kilomètres à l'est d'ici, sur la route de Milwaukee, et il s'appelle Aztulan ; là se trouvent 18 acres de terre, entourés d'un mur formant les trois côtés d'un parallélogramme dont le quatrième est protégé par un fleuve trop profond pour être passé à gué. Ce mur a trente-trois saillies qui semblent être autant de tours; lorsqu'il fut découvert en 1836, il avait environ $1^{m},20$ de hauteur et semble avoir eu davantage. La terre était d'abord amoncelée en forme de levée, puis revêtue de mottes d'argile comprimées et jointes au moyen d'herbes dures et de broussailles, puis recouvertes d'un monceau de branches et autres matières combustibles auxquelles on mettait le feu. L'argile devenait alors brique ou en prenait l'apparence jusqu'à une certaine profondeur. Le sol est couvert de fragments de briques, bien que la charrue travaille depuis quarante ans à détruire cette grande et unique relique d'une race préhistorique.

« Cette « ancienne ville », comme on l'appelle sur les lieux, a été décrite pour la première fois dans le *Milwaukee Advertiser,* en 1837, dans le *American Journal of Science,* New-Haven, 1842, vol. XLIV, p. 21, et plus en détail en 1855 par Lapham dans les *Smithsonian Contributions to Knowledge,* vol. VII, pp. 41-51.

« Personne avant moi (mai 1882) ne semble avoir compris que la brique ou la croûte durcie, a été cuite *in situ* de la manière même dont vous décrivez la cuisson des murs de Troie. J'ai écrit un article dans le *State Journal* de Madison, 22 mai 1882, où je raconte qu'un fragment d'argile, rapporté par moi, contient un bâton d'un pouce d'épaisseur réduit en charbon et que tous les morceaux de brique portaient des trous là où des roseaux avaient été mêlés à l'argile pour aider à sa cuisson. »

La destruction de la troisième cité ne fut pas totale, puisque son mur de fortification, ainsi que ses murs de maisons ont conservé une hauteur

considérable jusqu'à nos jours. Bien que plusieurs maisons de la troisième cité portent des traces de feu, pourtant rien n'indique une catastrophe comme celle qui a détruit tous les édifices de la seconde cité jusqu'à leurs fondations, et qui n'a épargné que les murs épais des temples, les murs de la citadelle, et peut-être les murs latéraux des portes.

D'accord avec moi, mes collaborateurs de 1879 n'avaient attribué à la seconde cité que les *strata* de décombres, d'une épaisseur de 3 à 4 mètres, dont les ruines de la première cité sont surmontées. Mais, en 1882, mes architectes ont acquis la certitude que ces *strata* avaient été disposés intentionnellement par les habitants de la seconde cité afin d'établir un grand *planum* pour leur Pergame. Par conséquent, les objets d'industrie humaine trouvés dans ces *strata* et représentés dans l'édition anglaise d'*Ilios*, pp. 271-304, n°s 147-181, comme appartenant à la seconde cité, lui appartiennent sans qu'il puisse y avoir de doute à cet égard, et remontent à l'époque la plus ancienne dans l'histoire de cette seconde cité, à laquelle appartiennent aussi les milliers d'objets trouvés dans les ruines calcinées dont je faisais par erreur une troisième cité; mais comme, en plusieurs endroits, le sol où posent les maisons des troisièmes colons n'est séparé de celui de la cité brûlée que par une couche de décombres de 0^{m},20 d'épaisseur, les objets de leur industrie ont été confondus avec ceux de la seconde cité. Dans cette dernière campagne (1882), nous avons eu mainte occasion de nous convaincre, en excavant couche par couche de haut en bas, que les troisièmes colons devaient avoir été très pauvres, car nous n'avons trouvé que peu de choses dans leurs maisons. Par conséquent, il est certain que presque tous les objets discutés et représentés dans l'édition anglaise d'*Ilios,* au chapitre de la troisième cité, pp. 330 à 514, n°s 190-984, appartiennent réellement à la deuxième cité, — cité brûlée. — Mais à présent, il m'est impossible de les séparer et j'ai dû les figurer et les décrire dans cette édition française avec mes découvertes de 1882, au chapitre VI (deuxième cité — cité brûlée).

Pour éviter des répétitions, je me borne ici à choisir, parmi les objets que mes fouilles de 1882 m'ont fait découvrir dans les maisons de la troisième cité, quatre objets qui diffèrent un peu de ceux que j'ai représentés dans les précédents chapitres.

Le n° 1076 est un cruchon à deux orifices distincts dont l'un se trouve devant l'autre, bien qu'il n'y ait aubune séparation dans la panse du vase. La face antérieure de ce cruchon est décorée de trois excroissances en forme de seins. Le n° 1077 est un vase à fond creux avec une longue excroissance perforée verticalement de chaque côté de la panse et correspondant à des trous percés dans le bord.

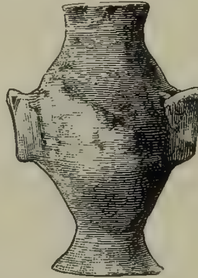
Le n° 1078 représente une coupe à une anse, à fond plat, ayant un décor en forme d'oreille des deux côtés de la panse. Toute cette poterie

n'est que très superficiellement cuite. L'anneau n° 1079 est mieux cuit, parce qu'il devait servir d'appui aux vases à fond convexe.

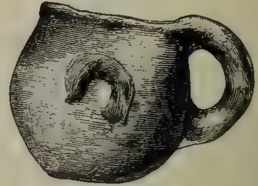
Sous les n°s 1080, 1081, je représente deux astragales. J'ai pu ramasser dans mes fouilles de 1882 — troisième cité — des centaines de



N° 1076. — Cruchon à deux orifices. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



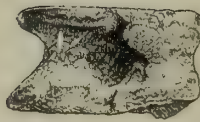
N° 1077. — Vase à fond creux et excroissances verticalement perforées pour suspension. 1/3 grandeur; prof. 8 mèt. Fait sur phot.



N° 1078. — Coupe avec un décor en forme d'oreille des deux côtés. 1/3 grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.



N° 1079. — Anneau de terre cuite. 1/3 grandeur; profondeur, 8 métr. Fait sur dessin.





N°s 1080-1081. — Deux astragales (ἀστράγαλοι). Demi-grandeur; profondeur, 8 mètres. Fait sur photographie.

fusaïoles avec ornementation incisée et sans ornementation; et aussi une douzaine de broches de bronze à têtes sphériques ou tournées en spirale; puis beaucoup d'alênes et d'épingles en os comme celles représentées sous les n°s 608-621; des centaines de meules de trachyte comme le n° 735; une masse énorme de grossiers marteaux de pierre semblables à ceux des n°s 97 et 98, de broyeurs comme les n°s 95 et 96, de scies et de couteaux de silex et de chalcédoine comme les n°s 713-721, etc.

CHAPITRE VIII

LA QUATRIÈME CITÉ SUR L'EMPLACEMENT DE TROIE

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, les habitants de Novum Ilium croyaient, d'après une ancienne légende, que Troie, la cité de Priam, n'avait pas été entièrement détruite par l'armée des Grecs réunis sous le commandement d'Agamemnon et qu'elle n'avait jamais cessé d'être habitée. Homère confirme assurément cette légende, lorsqu'il fait dire par Poseidon, au moment où Énée est sur le point d'être tué en combat singulier par Achille : « Il est dans sa destinée d'échapper à la mort, afin que la race de Dardanus, que le fils de Kronos a chéri au-dessus de tous les enfants nés de lui et de femmes mortelles, ne périsse pas sans postérité et ne soit pas tout à fait anéantie. Car le fils de Kronos a pris en haine la race de Priam. Maintenant, donc, le vaillant Énée commandera aux Troyens, ainsi que les enfants de ses enfants qui naitront dans la suite[1]. »

Cette légende semble confirmée par le *criticisme de ma pioche et de ma bêche,* car, comme les visiteurs peuvent s'en convaincre de leurs propres yeux, les ruines de la deuxième ville — cité brûlée — portent les ruines de trois villes préhistoriques qui s'étagent au-dessus d'elle et dont la plus récente précède immédiatement l'Ilium de la colonisation éolienne. De plus, les restes de toute sorte que j'ai mis au jour montrent chez les successeurs des habitants de la deuxième ville — cité brûlée — les mêmes idoles étranges, les mêmes haches primitives en bronze, les mêmes vases de terre cuite avec ou sans pieds, les mêmes gobelets à deux anses (δέπα ἀμφικύπελλα), les mêmes haches de jade, de porphyre ou de diorite, les mêmes marteaux de pierre et les mêmes meules de trachyte que chez leurs prédécesseurs; nous y trouvons aussi une énorme quantité de fusaïoles ou de balles de terre cuite avec signes symboliques. La seule différence, c'est que, en général, la poterie des troisième, quatrième et cin-

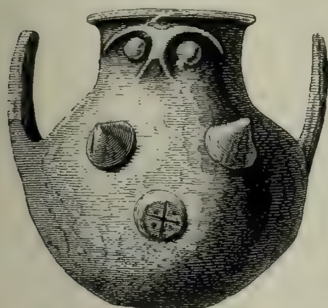
---

[1] *Il.*, XX, 302-308 :
. . . . . μόριμον δέ οἵ ἐστ' ἀλέασθαι,
ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
Δαρδάνου, ἂν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων,
οἳ ἕθεν ἐξεγένοντο γυναικῶν τε θνητάων.
ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων·
νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

quième cité est d'une argile moins pure et d'une fabrication plus grossière, que beaucoup d'objets de terre cuite sont faits à la roue et que les vases et les gobelets nous offrent des formes nouvelles. En outre, les marteaux grossiers et les haches polies sont, dans la quatrième cité, trois fois plus nombreux que dans la cité brûlée et dans la troisième cité; de plus, la masse de coquillages accumulée dans les ruines est si considérable qu'elle défie toute description. Les visiteurs pourront s'en rendre compte dans le bloc de débris (G) que j'ai laissé debout près du mur *c* (voy. plan VIII). Un peuple qui laissait ainsi tous ses rebuts de cuisine dans ses chambres devait vivre dans une condition sociale très inférieure.

Comme je l'ai dit dans les pages précédentes, mes architectes ont constaté avec certitude que la troisième cité n'a pas péri dans une catastrophe, car les restes de ses murs de maisons se dressaient encore à une hauteur de 2 à 3 mètres, et ses murs de fortification étaient plus ou moins bien conservés. Les quatrièmes colons bâtirent leurs maisons sur le sol exhaussé de la colline, et par-dessus les murs des maisons ruinées de leurs prédécesseurs. Mes architectes ont constaté, en outre, que les quatrièmes colons faisaient usage des murs de briques de la troisième ville, après les avoir réparés et peut-être après les avoir surélevés en proportion de l'exhaussement du sol. La quatrième cité ne s'étendait donc pas plus loin que la troisième, et, tout comme cette dernière, elle n'occupait que la Pergame de la deuxième ville. Elle avait ses portes, qui étaient probablement en bois, exactement aux mêmes endroits que celles des troisièmes colons; mais, comme les visiteurs peuvent l'observer dans le bloc vertical de décombres F sur le plan VII, le sol à l'intérieur des portes avait été rehaussé de 1^{m},50. Tout l'espace en dedans des murs de fortification était couvert des maisons de la quatrième cité, dont les plans n'avaient pas de forme régulière, mais consistaient, comme les maisons de la troisième cité, en petites chambres irrégulièrement groupées. Les murs de maison étaient construits en petites pierres non taillées jointes avec de l'argile; mais en général leurs dimensions étaient encore inférieures à celles des murs de maison de la troisième cité; nous y voyons même des murs de maison qui n'ont que 0^{m},30 d'épaisseur. En outre, quelques-uns de ces murs étaient bâtis en briques, les unes cuites, les autres crues. J'appelle l'attention des visiteurs sur un mur de briques crues, qu'on voit encore dans le grand bloc de *débris,* marqué G sur le plan VII, qui se dresse au sud du temple A. Les briques sont faites d'argile mêlée de paille et ont 0^{m},45 en carré et 0^{m},07 d'épaisseur; elles sont jointes avec une argile de couleur blanchâtre. L'épaisseur des murs, qui n'ont qu'une brique en largeur, est, en y comprenant l'enduit des deux faces, de 0^{m},47. Les murs de maison, dans cette quatrième cité, sont trop minces pour qu'il y ait eu un étage supérieur sur le rez-de-chaussée qui existe encore en partie et semble avoir constitué toute la maison. Ces deux cités, telles qu'elles ont été mises à jour par les

fouilles, donnent l'idée de simples villages. Nous n'avons pas trouvé un débris de tuile dans la quatrième cité, car, comme dans les villes précédentes, toutes les maisons avaient des toitures en forme de terrasses horizontales, lesquelles — comme on le voit encore dans les villages de la



N° 1082. — Vase de terre cuite, avec tête de chouette, attributs féminins, deux ailes, une croix et des points sur la vulve. 1/6 grandeur réelle ; prof., 6 mèt. Fait sur phot.





N° 1081. — Vase de terre cuite, avec tête de chouette, attributs féminins et deux ailes. 1/3 grand.; prof., 6m,60. Fait sur photographie.

N° 1083. — Vase curieux, à tête de chouette, tenant une coupe à deux anses. 1/2 grandeur environ ; profondeur, 4m,50. Fait sur dessin.

Troade — étaient faites de poutres recouvertes de joncs et d'une couche d'argile de 0m,25 d'épaisseur environ.

Nous ne pouvons pas dire avec certitude comment a fini la quatrième cité ; mais ayant trouvé la partie supérieure de ses murs de fortification détruite, nous supposons naturellement que la ville a péri par la main d'ennemis. Nous voyons dans plusieurs maisons des traces de feu, mais elles ne sont pas plus considérables que dans la troisième cité, et bien certainement il n'y a pas eu une destruction générale.

Si la poterie de la troisième et de la quatrième cité ne diffère pas beaucoup par ses formes de la poterie de la cité brûlée, elle en diffère par sa couleur et son aspect général ; et ceci est dû à ce que cette poterie

a été cuite à moitié ou moins encore, et à feu libre[1], tandis que la poterie de la deuxième cité, après avoir passé par la même opération, a subi la chaleur intense de l'incendie qui, dans beaucoup de cas, a complété la cuisson et lui a donné une très belle couleur, — sauf là où cette chaleur, trop prolongée ou trop ardente, a endommagé et même détruit la poterie.



N° 1085. — Vase à tête de chouette, caractères féminins et poignées en forme d'ailes. 1/4 grandeur : profondeur, environ 7 mètres. Fait sur photographie.

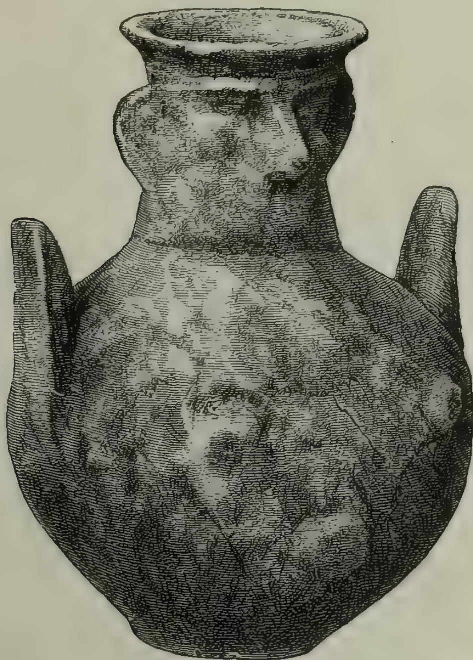


N° 1086. — Vase à tête de chouette, deux seins et poignées en forme d'ailes. 1/4 grandeur : profondeur, environ 7 mètres. Fait sur photographie.

Sous le n° 1082, je représente un joli vase jaune luisant à tête de hibou, sphérique mais à fond plat, avec les attributs de la femme, et deux saillies verticales en forme d'ailes ; je signalerai la croix et les quatre points incisés sur la *vulva*. Non moins intéressant est le vase rouge sphérique n° 1083, à fond plat lui aussi, et sur lequel nous voyons les grands

[1] Le professeur Virchow est contraire à l'idée que les peuples préhistoriques cuisaient leur poterie à feu libre et croit qu'ils accomplissaient cette opération avec de la fiente animale dans des fosses fermées. Je puis d'autant moins accepter sa théorie qu'il veut que les grands *Pithoi* aient été cuits de la même manière ; mais ceci est contredit par le fait que ces derniers sont toujours entièrement cuits, tandis que toutes les autres poteries, même les plus minces dont l'argile n'a pas plus de 3 ou 4 millim. d'épaisseur, ne sont cuites, en moyenne, qu'au tiers de leur épaisseur.

yeux de chouette encore plus distinctement marqués. La figure porte un bol qui sert d'orifice; quatre colliers sont indiqués autour du cou; dans ses mains, elle tient une coupe à deux anses qui communique par un trou avec la panse du vase principal. Des vases tête de chouette, d'une forme identique, se trouvent aussi dans la deuxième cité : le fragment représenté sous le n° 183 est l'orifice d'un vase semblable.



N° 1087. — Vase à tête de chouette avec signes caractéristiques de la femme et deux projections verticales en forme d'ailes. 1/1 grandeur; profondeur, environ 5 mètres. Fait sur photographie.

Le n° 1084 est un vase noir luisant en forme de poire, avec des projections verticales pareilles à des ailes, une tête de chouette et les signes caractéristiques de la femme. La *vulva* est légèrement creusée. Les vases-chouette ainsi faits sont les plus nombreux. De même couleur, d'une forme presque semblable, mais beaucoup plus grand, est le vase n° 1085. Le vase-chouette n° 1086 est de la même couleur et n'a pas de *vulva*.

La face de chouette du n° 1087 est très grossière; le bec est long et pointu; les seins féminins et la *vulva* sont bien marqués; le fond est plat; les ailes sont indiquées par des projections verticales.

Le n° 1088 nous représente un vase brun foncé luisant, en forme de poire, d'un plus grand intérêt encore; il a deux anses et point d'ailes; une croix incisée sur la *vulva*. Ici, le col est uni et devait évidemment être couronné par un couvercle modelé en tête de chouette, comme celui que

j'y ai placé, mais qui ne lui appartient pas. Le n° 1089 est un vase semblable; son couvercle à face de chouette est particulièrement remarquable à cause de ses grands yeux semi-globulaires et de ses hauts sourcils saillants.

Pour la couleur et la forme, le vase 1090 est semblable au n° 1088. Le vase jaune 1091, en forme de poire, est d'une fabrication très gros-



N° 1088. — Vase avec deux poignees et les caracteres feminins. Couvercle à tête de chouette. 1/4 grandeur : profondeur, 4 metres. Fait sur photographie.

sière; les caractéristiques, si souvent rencontrées, sont indiquées par des excroissances informes. Les saillies ailées, au lieu d'être droites, s'inclinent vers le col du vase; le fond est plat. Tous ces vases sont faits à la main.

Les vases de ce pays ont un peu changé de forme avec le cours des siècles; mais, bien qu'ils aient perdu leurs têtes de chouette et leurs ailes, le type primitif se retrouve dans les vases à seins de femme qui abondent chez les potiers aux Dardanelles.

C'est aussi à la quatrième cité qu'appartiennent les idoles n°s 1092, 1093, 1094. Elles ont cela de très curieux qu'elles se rapprochent plus de la forme humaine que les autres idoles de pierre. Le n° 1092-1093

est en beau marbre blanc et diffère encore des autres idoles par son



N° 1089. — Vase avec les caractères féminins et deux projections verticales en forme d'ailes; couvercle à tête de chouette. 1/4 grandeur; profondeur, environ 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1090. — Vase à deux anses, avec caractères féminins. 1/4 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1091. — Vase avec caractères fémin. 1/4 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.

épaisseur qui approche de la sphéricité. Elle a une tête de chouette grossièrement incisée, un collier tracé d'un coup de pointe et des cheveux

figurés par des raies verticales. La *vulva* est indiquée beaucoup plus bas que sa place naturelle ; tout le corps a été décoré de raies irrégulières qui ne semblent pas avoir de signification. Je signalerai la grande ressemblance de cette idole avec une image babylonienne de la déesse Nana au British Museum. L'idole n° 1094 est en schiste, et plate ; deux yeux seulement indiquent la face ; deux traits horizontaux, un collier.

N° 1092.



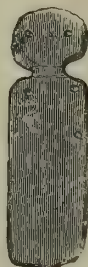
Devant.

N° 1093.



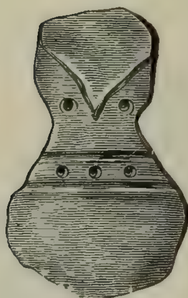
Derrière.

N°s 1092-1093. — Idole de marbre, à tête de chouette. 2/5 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.



N° 1094. — Idole de schiste. 2/5 grandeur ; profondeur, 4 mètres. Fait sur dessin.

N° 1095.



N° 1096.



N° 1097.



N°s 1095-1097. — Idoles de marbre, à tête de chouette. Grandeur réelle ; profondeur, de 4 à 6 mètres. Fait sur dessin.

L'artiste primitif et inhabile a placé les seins à la hauteur des épaules et la *vulvà* au côté gauche.

Je dois signaler, en outre, comme appartenant à cette quatrième cité les idoles de marbre n°s 1095, 1096, 1097. Sur les deux premières, la tête de hibou est grossièrement incisée. Le n° 1095 a une ceinture indiquée par deux traits horizontaux et trois points ; le n° 1096 a sur le cou quatre traits horizontaux, indiquant probablement des colliers. Sur l'idole n° 1097, les yeux et le bec de chouette sont grossièrement peints avec une couleur noire.

Le n° 1098 est un morceau de vase avec ornement linéaire gravé, sur lequel nous voyons la saillie avec trou tubulaire pour suspension.

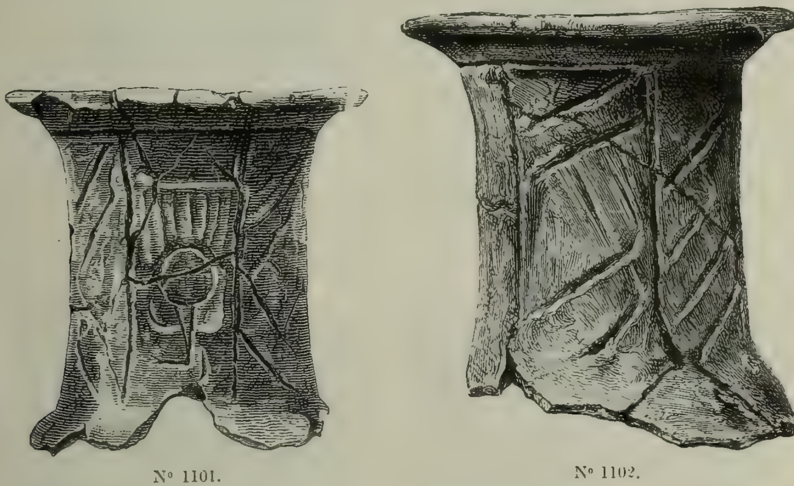
Le n° 1099 est un fragment de poignée de vase; le n° 1100, un fragment de col de vase avec ornementation linéaire.

Les n°s 1101 et 1102 représentent la partie supérieure d'un vase



N° 1098. N° 1099. N° 1100.

N°s 1098-1100. — Fragments de poterie avec ornementation incisée. 1/2 grandeur; profondeur, de 4 à 6 mètres. Fait sur photographie.



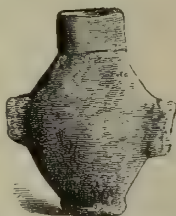
N° 1101. N° 1102.

N°s 1101-1102. — Les deux côtés d'un col de vase, gravé de signes très curieux, et peut être d'une figure d'homme levant les bras. 1/2 grandeur; profondeur, environ 5 mètres. Fait sur photographie.

noir luisant, avec un décor grossier, mais curieux et profondément gravé. Au n° 1101, nous voyons peut-être une figure d'homme très rudimentaire, dont la tête serait presque aussi grosse que le corps, et les bras levés. Je n'essaye point d'expliquer les autres traits. Au n° 1102, le signe du milieu ressemble à un caractère écrit. L'argile de ce col de vase est à peine cuite.

Le n° 1103 est un petit vase avec tuyaux verticaux pour suspension. Le n° 1104 est un petit vase allongé en poire et de couleur noirâtre, avec

tuyaux semblables aux précédents. Le n° 1105 est un vase brun foncé, luisant et sphérique, à fond convexe et tuyaux annulaires pour suspen-



N° 1104. — Vase avec trous tubulaires pour suspension. 1/3 grandeur environ ; profondeur, environ $6^m.50$. Fait sur photogr.



N° 1103. — Petit vase, avec doubles trous pour suspension, de chaque côté. Grand. réelle ; prof., envir. 6 mèt. Fait sur photogr



N° 1105. — Vase sphérique, avec trous pour suspension. 1/1 grandeur ; prof., envir. 6 m. Fait sur photographie.



N° 1106. — Vase avec trous tubulaires pour suspension. 1/1 grandeur : profondeur, 6 metr. environ. Fait sur photographie.



N° 1107. — Vase avec trous tubulaires pour suspension. 1/1 grandeur ; profond., 5 metres environ. Fait sur photographie.

sion ; il porte, sur le devant, une excroissance en forme de sein. Le vase 1106 est fait à la roue ; il est rouge foncé, les poignées sont en spirale et perforées verticalement pour recevoir la corde de suspension. Le n° 1107 est en forme de poire avec fond convexe et long col diminuant vers le

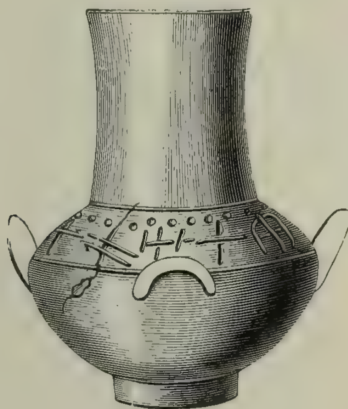
haut; de chaque côté, une longue saillie perforée. Les vases de cette forme sont très communs. Le vase 1108 est une jolie pièce faite à la roue avec deux anses contournées én spirale, et entre elles, de chaque



N° 1108. — Vase avec deux poignees, et tuyaux pour suspension. 1/4 grandeur : profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1109. — Vase de terre cuite, avec deux petites oreilles et deux grandes poignees perforées ; de plus, marqué de onze caractères singuliers. 1/4 grandeur ; prof., 5m,50. Fait sur dess.

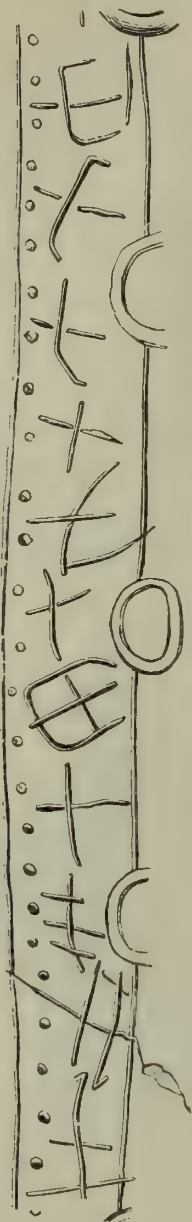


N° 1110. — Le précédent vase, avec le col restauré.

côté, une saillie perforée pour suspension. Le bord porte des trous correspondants. Des lignes horizontales, imprimées autour du cou, font toute l'ornementation.

Le n° 1109 représente un vase rouge foncé, fait à la main, avec pied creux et saillies perforées pour suspension ; de plus, ce vase porte de chaque côté une protubérance en forme de poignée, mais qui n'en est

pas une. Sur la partie supérieure du corps, nous voyons tout autour du vase, entre des lignes incisées et des points faisant bordure, une rangée



N° 1111. — Inscription ou ornementation incisée sur le vase 1109 et 1110.



N° 1112. — Vase avec trous en tuyaux, pour suspension, et avec bandes gravées. 1/4 grandeur; profondeur, environ 7 mètres. Fait sur photographie.



N° 1113. — Vase avec décor linéaire. 1/1 grandeur: prof., de $5^m,50$ à $6^m,60$ Fait sur photographie.

de signes singuliers qui pourraient bien être des caractères d'écriture ; le col de ce vase est brisé. Le n° 1110 représente le même vase, sur l'autre face, avec le col restauré. Je donne aussi séparément l'inscription supposée, telle que l'a copiée M. Burnouf (n° 1111). Mais le professeur Sayce

ne croit pas que ce soit une inscription. Le professeur Virchow appelle mon attention sur une certaine ressemblance qu'il y a entre l'ornementation de ce vase et celle d'un autre vase trouvé à Reichersdorf, en Lusace[1].



N° 1111. — Vase sphérique, avec trous tubulaires pour la suspension et un décor en spirales, gravé. 1/3 grandeur ; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1115. — Vase à suspendre, avec décor en zigzag, gravé. 1/4 grandeur ; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1116. — Vase de terre cuite, gris, avec trous tubulaires sur les côtés et trous sur les bords pour suspension ; décor en zigzag, gravé. Grandeur réelle ; profondeur, de 5 à 6 mètres. Fait sur dessin.

Le n° 1112 est un autre vase destiné à être suspendu ; le col est long et décoré de quatre lignes horizontales incisées ; le fond est plat. Je répète qu'il s'agit toujours de vases faits à la main, à moins que je ne l'indique

[1] Ce vase de Lusace est reproduit dans le *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie*, etc., du 15 juillet 1876, p. 9.

expressément. Le n° 1113 est rouge foncé, de forme globulaire, avec un pied creux et un col cylindrique. Le col est décoré de lignes horizontales; le corps, de lignes verticales également gravées ; les saillies des côtés sont perforées pour la suspension. Le n° 1114 est un petit vase noir, sphérique,


N° 1117.


N° 1118.


N° 1119.


N° 1120.

N°s 1117-1120. — Vases de formes diverses, ayant des ornements incisés. 1/4 grandeur ; profondeur, 5 à 6 mètres. Fait sur dessin.


N° 1121. — Vase à trois fonds plats différents, sur chacun desquels il peut être posé tour à tour. 1/4 grandeur ; profond. 4 mèt. Fait sur photograph.

avec des lignes ondulées et spiralées profondément gravées. Le n° 1115 est un vase noir luisant sphérique fait à la roue, en forme de bouteille, avec des protubérances perforées pour suspension ; il a autour du corps


N° 1122. — Vase avec décor incisé. 1/4 grandeur; profondeur, environ 4 mèt. Fait sur photographie.


N° 1123. — Vase décoré d'incisions. 1/4 grandeur; profondeur, environ 6 mètres. Fait sur dessin.

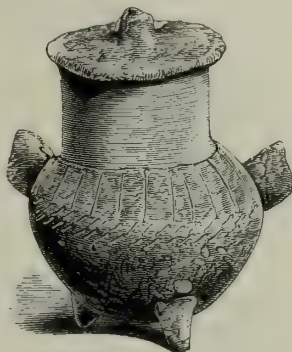

N° 1124. — Vase-trépied, avec saillies perforées pour la suspension et un petit vase accolé sur la panse ; décor linéaire. 1/4 grandeur envir.; prof. 5 mèt. Fait sur dessin.

une ornementation incisée en zigzag, accompagnée de points. Le n° 1116 est aussi un vase destiné à la suspension et d'une couleur jaune foncé ; il est orné de quatre lignes horizontales et parallèles, formant trois champs qui sont remplis de lignes en zigzag. Le n° 1117 est un petit vase-trépied noir, à deux poignées, décoré de zigzags autour du corps. Le n° 1118 est

un petit vase-trépied de forme ovale portant aux côtés des saillies pour la suspension ; il est décoré de traits verticaux incisés entre des parallèles horizontales. Le n° 1119 représente un cruchon à une seule



N° 1125. — Vase-trépied sphérique, avec trous ou tuyaux pour la suspension et un décor pointillé. 1/4 grandeur; profondeur, 6 mèt. Fait sur photographie.



N° 1126. — Vase-trépied, avec trous tubulaires pour la suspension et un décor gravé. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

anse avec décor linéaire incisé ; le n° 1120, un petit vase décoré de points. Le n° 1121 est un petit vase jaune très curieux; il peut être suspendu, et le fond a trois faces plates sur lesquelles on peut le poser tour à tour



N° 1127. — Vase-trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, environ 4m,50. Fait sur photographie.

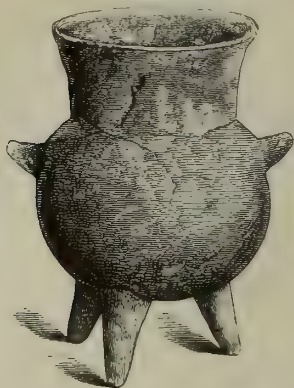


N° 1128. — Vase-trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,70. Fait sur photographie.

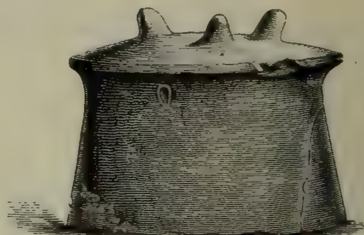
Le n° 1122 est un très joli vase dont la surface est divisée en quatre champs par cinq bandes parallèles ; les champs sont remplis de traits inclinés en sens contraire. Le n° 1123 est un petit vase couvert sur toute sa surface d'un très joli décor gravé.

Le n° 1124 est un des vases les plus curieux que j'aie trouvés; c'est un

trépied jaune pourvu de deux poignées tournées en spirales, avec trous tubulaires pour suspension. Juste devant la poignée à droite du lecteur, est un petit pot en relief qui ne communique pas avec le vase. Celui-ci est décoré sur le col de lignes horizontales incisées, d'où partent des



N° 1129. — Vase-trépied, avec trous pour suspension. 1/3 grandeur: profondeur, environ 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1130. — Couvercle de vase, avec trois pieds et deux trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur; profondeur, environ 6 mètr. Fait sur photographie.

lignes verticales qui se prolongent sur la panse, et sous chacune desquelles est figuré un point.

Le n° 1125 est un trépied noir luisant, de forme sphérique, avec des saillies perforées pour suspension. La partie supérieure de la panse est



N° 1131. — Trépied avec poignée et trois décors saillants en forme d'oreilles. 1/1 grandeur: profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1132. — Vase à trois pieds, anse, et décors en forme d'oreilles. 1/1 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.

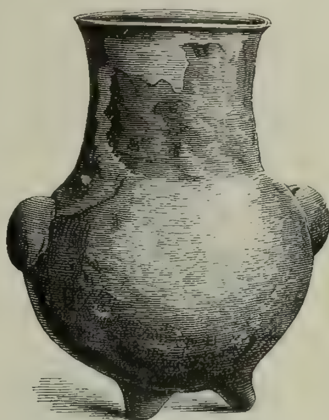
décorée de points. Le n° 1126 est un autre trépied noir, sphérique, avec de grandes saillies perforées pour la suspension. Un autre vase-trépied noir, fait de même, est représenté au n° 1127; le col est décoré de sillons horizontaux imprimés. Un trépied noir, de même genre, est figuré au n° 1128; la panse porte un décor incisé en forme de coin. Le trépied

noir n° 1129 est pareil aux précédents, mais les pieds sont beaucoup plus longs.

Le n° 1130 est un couvercle de vase jaune, fait au tour et percé sur



N° 1133. — Trépied sphérique, avec trous tubulaires pour suspension. 1/1 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

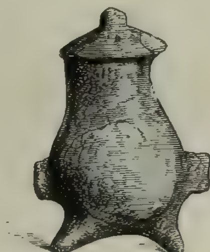


N° 1134. — Trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/1 grandeur: profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.

le bord pour être suspendu; un des trous est visible par devant. Ce couvercle est surmonté de trois protubérances en forme de pieds, ce qui donne à supposer qu'il servait aussi de coupe. Quoi qu'il en soit, ce cou-



N° 1135. — Trépied, avec tuyaux pour suspension. 1/3 grandeur: profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1136. — Trépied sphérique, avec tuyaux. 1/1 grandeur; profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1137. — Trépied sphérique avec trous en tuyaux pour suspension. 1/1 grandeur: profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.

vercle-trépied est unique; on n'en a pas trouvé un second exemple. Le n° 1131 est un trépied gris, à une anse, fait au tour, et pourvu de saillies ou d'oreilles sur le devant et sur les côtés. Le trépied n° 1132 est de même. Le n° 1133 est un trépied noir, sphérique, en forme de bouteille, avec tuyaux pour suspension. Le n° 1134 est un vase-trépied noir

luisant, avec saillies verticalement perforées pour suspension ; les trépieds de cette forme sont communs. Le n° 1135 est un petit trépied avec appareil pour suspension et le n° 1136, un vase semblable. Le n° 1137 est un trépied rouge, sphérique, avec trous en tuyaux ; le n° 1138, un



N° 1138. — Cruchon plat, en forme de bouteille de chasse. 1/4 grandeur ; profondeur, environ 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1139. — *Œnochoé* à trois pieds. 1/4 grandeur ; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1140. — Trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur ; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1141. — Trépied, avec trous tubulaires pour suspension. 1/3 grandeur ; profondeur, envir. 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1142. — Pot à trois pieds. 1/4 grandeur ; profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.

cruchon rouge et plat de la forme d'une bouteille de chasse. Le n° 1139 est une *œnochoé* grise à trois pieds ; le n° 1140, un trépied rouge avec saillies pour suspension et couvercle ; un trépied pareil est figuré au n° 1141.

A la liste que j'ai donnée dans les pages précédentes[1] des lieux où

[1] Voyez pp. 275-277.

l'on a trouvé des vases de terre cuite avec saillies *verticalement* perforées pour suspension, je dois ajouter que les objets suivants ont été trouvés en Allemagne dans les endroits que j'indique : à Platkow[1], une boîte de terre cuite ayant des saillies verticalement perforées des deux côtés du bord et du pied; à Grone, près de Göttingen, un autre vase ayant de chaque côté deux saillies placées l'une au-dessus de l'autre[2] et verticalement perforées; dans un tombeau mégalithique, à Ianischewek, en Cujavie (provinces de Posen et de Saxe), un vase ayant sur un côté seulement



N° 1143. — Vase-trépied, avec poignées en spirale. 1/4 grandeur; profondeur, envir. 7 mèt. Fait sur photogr.



N° 1144. — Pot grossier. 1/4 grandeur; profondeur, environ 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1145. — *Œnochoé* sphérique, avec col dressé. 1/4 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

deux saillies verticalement perforées[3]; à Faliszewo, un grand fragment de vase montre aussi une saillie verticalement perforée[4]; à Güssefeld, dans le district de Salzwedel, un vase porte de chaque côté une saillie avec deux trous verticaux[5]; l'ancienne nécropole de Tangermünde a de même fourni un grand nombre de vases avec saillies verticalement perforées[6]; d'anciens tombeaux, à Wulfen, dans le district de Köthen, ont aussi fourni plusieurs vases selon le même système[7]; puis, dans un tumulus près de Bernburg, un grand nombre de vases ayant de chaque côté une saillie verticalement perforée ont été trouvés et sont exposés dans la collection de la Société historique de cette ville[8]. Presque toutes les trouvailles

---

[1] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. Session du 20 octobre 1883, p. 426.

[2] *Idem*, p. 429.

[3] *Idem*, pp. 430-432 et Pl. VII, n° 2.

[4] *Idem*, p. 434.

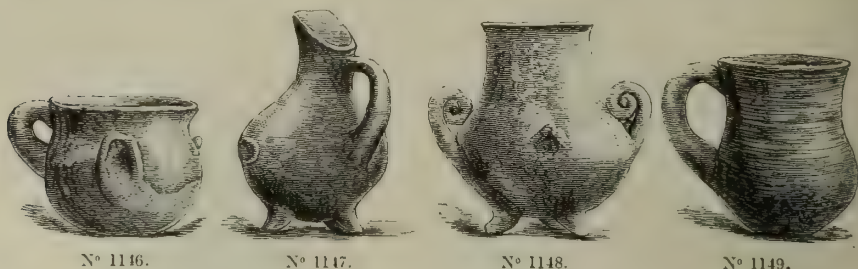
[5] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. Session du 20 octobre 1883, p. 437.

[6] *Idem*, pp. 438-442 et Pl. VIII, nos 2, 4.

[7] *Idem*, p. 444.

[8] *Idem*, p. 446.

que je viens d'énumérer appartiennent à l'époque néolithique [1]. Dans la collection d'antiquités exhumées de la très ancienne nécropole d'Antiparos et provisoirement exposées dans le British Museum, se trouvent aussi deux vases ayant de chaque côté une excroissance verticalement perforée. Le musée de Breslau, dont le docteur H. Luchs est le directeur, contient une douzaine de vases ayant de pareilles saillies



N°s 1146-1149. — Trépieds et cruchons. 1/4 grandeur : profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

perpendiculairement perforées pour suspension. Le musée de Prague, dont M. Vatiasko Ant. Jaroslav est directeur, contient un vase du même système. Enfin, j'ai trouvé dans la couche de décombres de la plus ancienne colonisation de Tirynthe plusieurs vases, dont un en pierre, qui ont de chaque côté une saillie à double perforation *verticale*. On voit aussi une saillie à perforation verticale sur le fragment d'un vase trouvé



N°s 1150-1152. — Grelot, tasse et cruchon à trois pieds. 1/4 grandeur ; profondeur, de 5 à 6m,50. Fait sur photographie.

dans la Grotta del Farnè près de Bologne [2] et sur un vase découvert dans l'habitation lacustre de Mercurago en Piémont [3].

Le n° 1142 est un pot à trois pieds fait à la roue et rouge. Le n° 1143 est un trépied rouge foncé avec poignées contournées en spirale ; le n° 1144 est un pot grossier, fait à la roue, non poli, et d'une forme très commune. Le n° 1145 est une *œnochoé* sphérique, noir luisant, à une seule anse, et pourvue d'un long col dressé ; cette sorte de cruche est très commune. Le n° 1146 est une tasse rouge, à une seule anse, faite à la roue, ornée de deux saillies en forme d'oreilles, et, sur le devant, d'une autre

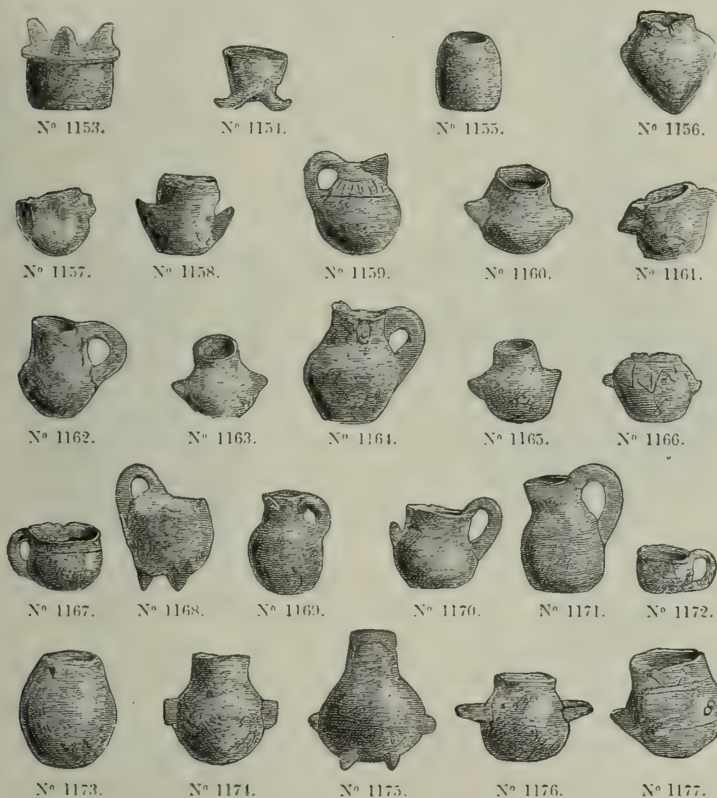
---

[1] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.* Session du 20 octobre 1883, p. 448.

[2] Edoardo Brizio, la *Grotta del Farnè*, Bologne, 1882, p. 20 et Pl. III, n° 17.

[3] *Idem.* p. 20.

saillie pouvant figurer un sein. Le n° 1147 est une cruche-trépied à une anse; le n° 1148, un trépied rouge avec poignées en spirale. Le n° 1149 est un cruchon fait à la roue, à surface rouge polie; cette sorte de cruchon est si commune dans la quatrième cité que j'en ai recueilli plus de cinq cents. Le n° 1150 est un grelot très grossier renfermant des morceaux de métal; des grelots en argile, mais de différentes formes, se trouvent aussi dans les



N°s 1153-1177. — Vases-trépieds minuscules, pots et cruchons. 1/3 grandeur; profond., 4 à 6^{m},50. Fait sur photographie.

habitations lacustres du lac de Mœringen[1]. Le n° 1151 est une tasse très grossière; le n° 1152, un cruchon à trois pieds, également très grossier.

Le n° 1153 est la partie inférieure d'une boîte à trois pieds très grossière; ma figure la représente renversée; elle est du même type que la boîte à trois pieds n°s 303-304. Le n° 1154 est un petit pot sans anse. Le n° 1155 est une petite tasse à trois pieds; le n° 1156, un petit vase avec un pied pointu, exactement de la même forme que les grandes jarres; un vase de forme semblable a été trouvé, près d'Inzighofen[2],

[1] V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*, Zurich, 1876, Pl. XIX, n°s 3, 4.

[2] L. Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*, Pl. XXVI, n° 5.

dans les ruines d'anciens bâtiments construits sur le roc. Le n° 1157 est une petite tasse. Les n°s 1158, 1160, 1161, 1163, 1165, 1166, 1174, 1175 sont de petits vases grossiers, avec saillies perforées verticalement pour suspension ; le n° 1175 est le seul qui ait trois pieds. Les n°s 1159, 1162, 1164, 1169, 1171 sont de petits pots, très grossiers et à une seule anse ; le premier (n° 1159) est décoré de deux lignes horizontales dont l'intervalle est rempli par des traits verticaux. Les n°s 1167 et 1172 sont de petites tasses à une anse. Le n° 1168 est un petit pot à trois pieds, très grossier. Le n° 1170 a une poignée dressée qui relie le bord du vase à la panse et une seconde poignée horizontale très courte. Le n° 1173 est un vase



N° 1178. — Cruche à une anse. 1/1 grandeur : profondeur, 6^{m}.50. Fait sur photographie.



N° 1179. — Gobelet en forme de sablier. 1/3 grandeur ; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.

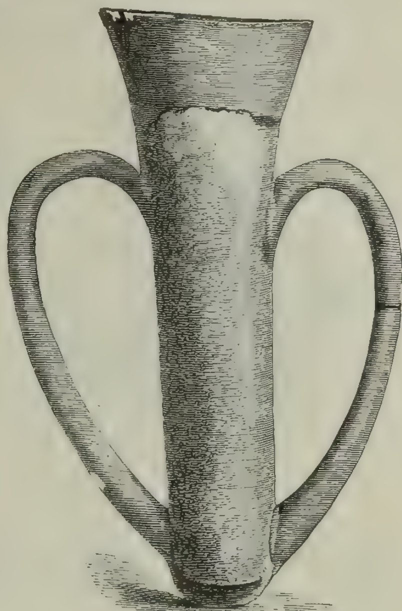
grossier avec deux trous pour suspension, sur le bord ; le n° 1176 est un petit vase avec deux saillies horizontales ; le n° 1177, un pot grossier dont l'anse est brisée. Les vases minuscules, cruchons, tasses, pots, comme ceux que représentent les n°s 1153-1177, sont très abondants ici, — quatrième et cinquième cités préhistoriques d'Hissarlik — et semblent avoir été des jouets d'enfants. Ils sont rares dans la cité brûlée, et quand on les rencontre, ils sont de meilleure fabrique ou, au moins, de beaucoup meilleure apparence, ce qui est dû sans doute à la chaleur intense qu'ils ont subie dans le grand incendie. On a trouvé aussi des masses de toute petite poterie dans de très anciennes couches de décombres au pied du temple de Déméter à Éleusis

Le n° 1178 est une cruche rouge luisant, d'une forme que l'on trouve très fréquemment dans la quatrième cité tout comme dans la cité brûlée et dans la troisième cité. La même forme est rare dans la cinquième cité et généralement d'une fabrication grossière. Le n° 1179 est un très joli gobelet noir, fait à la roue et à double poignée (δέπας ἀμφικύπελλον), de la forme d'un sablier, décoré de quatre lignes gravées qui font le tour du milieu. Cette forme de gobelet ne se trouve que dans la quatrième et

la cinquième cité, jamais dans les cités antérieures. C'est peut-être la plus jolie des différentes sortes de δέπα ἀμφικύπελλα. Remarquons que, dans



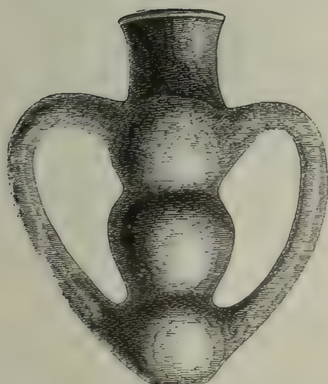
N° 1180. — Gobelet à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον). 1/4 grandeur: profondeur. 6m.50. Fait sur photographie.



N° 1181. — Gobelet à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον). 1/4 grandeur: profondeur. 6m.50. Fait sur photographie.



N° 1183. — Gobelet à deux anses, orné de points. 1/3 grandeur; profond., 5 m. Fait sur photographie.



N° 1182. — Grand gobelet très curieux, à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον) 1/4 grand: prof., de 4 à 8 m. Fait s. phot.



N° 1184. — Coupe à deux anses. 1/3 grandeur: profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.

la quatrième cité, cette sorte de gobelet est généralement noire, et, dans la cité suivante, rouge, — toujours faits à la roue. — Les nos 1180 et 1181

sont encore deux de ces δέπα ἀμφικύπελλα rouges ordinaires, que j'ai étudiés ailleurs. Les gobelets de cette forme se trouvent ici en grande abondance. Ils existent aussi dans la cité suivante, — cinquième, — mais en général ils y sont de plus petite taille. Beaucoup de ces longs gobelets sont façonnés

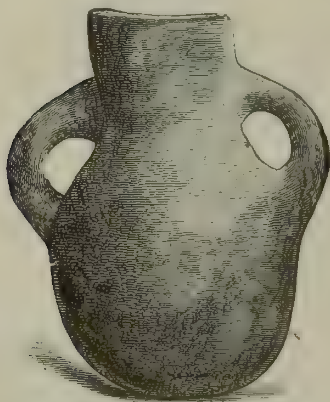


N° 1185. — Coupe à deux anses. 1/3 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1186. — Vase à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

à la main ; pourtant le nombre de ceux qui ont été faits à la roue est encore supérieur. Le singulier gobelet rouge à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον) n° 1182 est fait à la main; sa forme nous rappelle celle du petit pain blanc (*Semmel*) en usage dans le Mecklembourg-Schwerin; cette forme de



N° 1187. — Cruche à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1188. — Cruche à deux anses. 1/1 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

gobelet ne se trouve qu'une seule fois. Le n° 1183 est un joli gobelet rouge luisant, fait à la main et pourvu de deux anses avec six trous disposés sur l'un et l'autre côté; cette même forme, mais sans trous, n'est pas rare. Le n° 1184 est une coupe rouge, grossière, faite à la main, et de la même forme ; le n° 1185 en représente une autre, jolie, faite à la main, et d'un brun foncé luisant. Le n° 1186 est un vase à deux anses, rouge,

et fait à la main; le n° 1187 est une cruche semblable, mais non polie, très grossière, faite à la main, et d'une argile épaisse. Une autre, également



N° 1189. — Vase à deux anses. 1/4 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1190. — Cruche à deux anses. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

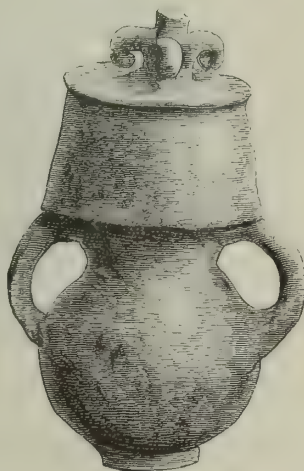
faite à la main et grossière, est représentée sous le n° 1188, et sous les nos 1189,1190, on voit deux vases rouges luisants, de forme semblable,



N° 1191. — Pot à deux anses et décor linéaire imprimé. 1/4 grandeur; profondeur, environ 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1193. — Coupe à deux anses. 1/2 grandeur; profondeur, environ 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1192. — Cruche à deux anses et couvercle en forme de couronne. 1/4 grandeur; profondeur, 5 mètres environ. Fait s. photograph.

égalcment faits à la main. Le n° 1191 est noir terne, fait à la main, et orné de lignes incisées. Au même genre de cruches se rapporte celle du n° 1192, sur laquelle j'ai mis un couvercle avec poignée contournée en trois spirales.

Toutes ces formes de vases, depuis le n° 1187 jusqu'au n° 1192, se trouvent souvent dans les quatrième et troisième cités, moins souvent cependant que celles de la coupe à deux anses n° 1193. Cette forme n'a


N° 1194


N° 1195


N° 1196.


N° 1197.


N° 1198.


N° 1199.

N°s 1194-1199. — Six tasses à une anse. 1/3 grandeur: profondeur, de 4 à 6m,70.

été en usage que dans la quatrième et la cinquième cité. Nous ne l'avons rencontrée que deux fois comme trépied dans la cité brûlée. Ces coupes


N° 1200. — Grande coupe ou bol, à deux anses. 1/4 grandeur: profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

étaient en si grande quantité que j'en ai recueilli plus de cinq cents, dont pas une n'était faite à la roue; toutes sont faites à la main, généralement rouges, mais souvent aussi de couleur noire. L'abondance de ces coupes me fait croire qu'elles servaient de vases à boire. Je ne sache pas que cette forme de coupe à deux anses ait été trouvée ailleurs, sauf à Mycènes[1], où les tombes royales m'en ont fourni quatre, et à Corneto (Tarquinii), dont

---

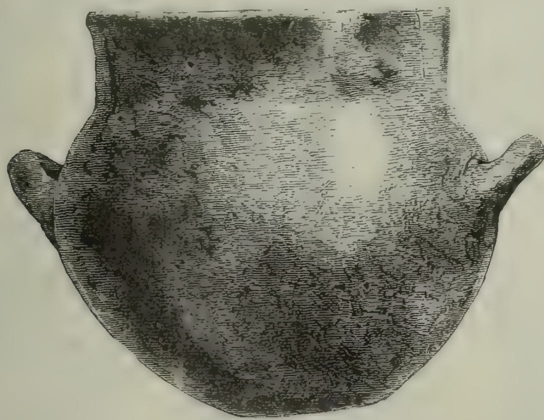
[1] Voyez *Mycènes*, p. 321, n° 349.

le musée en contient une; mais les coupes à une seule anse, rouges ou noires, et faites à la main, telles que les n°s 1194-1199, et surtout les formes des n°s 1195 et 1198, sont tout aussi communes. Les mêmes formes sont reproduites dans la cité suivante — la cinquième — en si grande



N° 1201. — Coupe ou bol a deux anses. 1/4 grandeur; profondeur, 6^m,55. Fait sur photographie.

quantité que j'ai pu en recueillir plus de 600 exemplaires. Les grands vases à deux anses, n°s 1200 et 1201 ne sont pas rares non plus, sans être aussi communs que le n° 1193 ; ajoutons qu'ils sont faits à la main. L'urne rouge n° 1202, qui a deux anses, est aussi faite à la main, comme le sont



N° 1202. — Urne sphérique, a deux anses. 1/4 grandeur: profondeur. 8 met. Fait sur photographie.

également les vases-trépieds à deux anses n°s 1203 et 1204, tout comme les coupes-trépieds rouges et à deux anses n°s 1205, 1206 et 1207. Le n° 1208 est un vase à deux anses, d'une forme qui se trouve souvent.

Le n° 1209 désigne un gobelet-trépied très curieux; il est brun luisant et consiste en un tube circulaire surmonté de trois coupes. Ce gobelet pouvait servir pour trois personnes assises autour d'une table et dont chacune aurait bu par un des orifices du gobelet. Un vase semblable est désigné par le n° 1210; il consiste également en un tube soutenu par

trois pieds et surmonté de quatre coupes dont une plus grande que les autres. Le seul vase analogue que j'aie pu trouver, c'est un gobelet



N° 1203. — Pot à trois pieds et deux anses. 1/4 grandeur : profondeur, 5m,50. Fait sur photographie.



N° 1204. — Pot à trois pieds et deux anses. 1/4 grandeur ; profondeur, 6m,50 environ. Fait sur photographie.



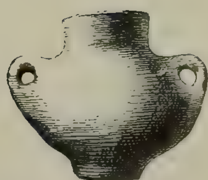
N° 1205. — Coupe à trois pieds et deux anses. 1/3 grandeur ; profondeur, de 4 à 6 mètres. Fait sur dessin.



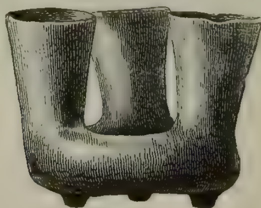
N° 1207. — Coupe de terre cuite, à trois pieds. 1/3 gr. : profond., de 3 à 4 metres. Fait sur dessin.



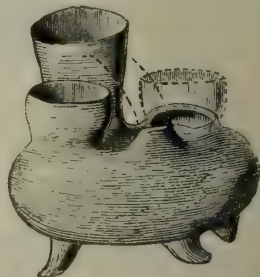
N° 1206. — Pot à trois pieds et deux anses. 1/3 grand. : profond., 5m,50 à 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1208. — Petit vase à deux anses. 1/4 grandeur : profondeur, 4m,25 environ. Fait sur dessin.



N° 1209. — Vase à boire tres curieux, fait de trois coupes reliees par un tube circulaire. 1/4 grandeur : prof., 4 mèt. Fait sur photogr.



N° 1210. — Vase-trepied, consistant en quatre coupes et un tube circulaire. 1/4 grandeur ; prof., env. 6 mèt. Fait sur dess.

à quatre coupes ; mais sans pieds, trouvé dans un tombeau à Camiros et conservé au Louvre. Le n° 1211 est une grande urne à deux anses, de forme commune. Le n° 1212 est une bouteille rare ; elle est brun luisant,

pourvue de deux anses; d'un corps assez plat, et d'un fond convexe. Le nº 1213 est un vase rouge à deux anses, sphérique, avec un pied creux.

Le nº 1214 est un vase plat, rouge luisant, à deux anses, en forme de bouteille de chasse avec un fond convexe; ces bouteilles ne sont pas



Nº 1211. — Grande urne à deux anses. 1/5 grandeur: profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



Nº 1212. — Bouteille lenticulaire à deux anses. 1/1 grandeur: profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photograph.

rares ici. Un vase semblable, trouvé dans la nécropole de Spinetoli (province d'Ascoli-Piceno), est au Musée préhistorique du Collegio Romano. Le nº 1215 est un vase avec fond convexe et saillies perforées sur les côtés



Nº 1213. — Vase sphérique à deux anses. 1/4 grandeur: profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur dessin.

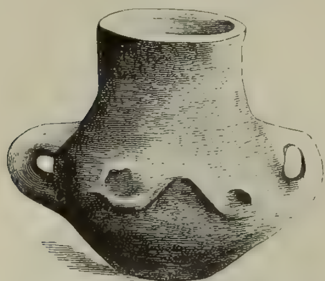




Nos 1214-1215. — Bouteille lenticulaire et bol à deux anses. 1/1 grandeur: profondeur, 5 mèt. Fait sur photogr.

pour suspension. Le nº 1216 est un vase à deux anses, décoré de chaque côté d'une double spirale en relief; les vases avec même décor en spirale sont fréquents dans la deuxième, la troisième et la quatrième cité. Le nº 1217 est un vase rouge à deux anses, d'une forme commune, avec un fond convexe; le couvercle, en forme de cloche, est d'une couleur rouge sombre; il n'appartient pas à ce vase en particulier. Le nº 1218 est un grand vase

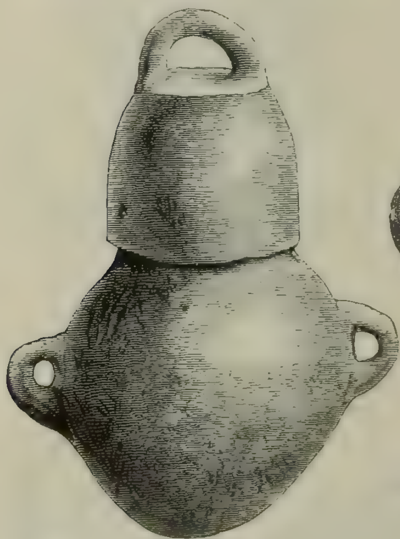
à deux anses, non poli, et à fond convexe; les vases de cette forme sont communs dans cette cité et dans les deux précédentes. Le n° 1219 désigne un grand vase, grossièrement fabriqué, dont une des anses va du col à la panse, et dont l'autre, beaucoup plus petite, se présente de face. Le vase



N° 1216. — Vase sphérique à deux anses et décor en relief de chaque côté. 1/1 grandeur; profond., envir. 6m,50. Fait sur phot.



N° 1218. — Vase à deux anses et col long. 1/5 grandeur, profondeur, 6m,50 envir. Fait sur photogr.

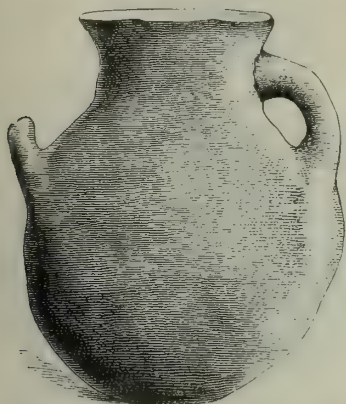


N° 1217. — Vase à deux anses et couvercle en forme de cloche. 1/1 grandeur; profondeur, 6m,50 environ. Fait sur photographie.

1220 a ses anses disposées de la même manière; le pied est creux et porte deux trous. De pareils vases sont très rares. J'en dirai autant du n° 1221, bouteille noire faite à la roue; son pied est convexe, et presque pointu. La bouteille grise n° 1222 est aussi faite à la roue; son pied est creux. Le n° 1223 est une bouteille noire faite à la roue et à base pointue; ces bouteilles de terre cuite sont communes ici, mais ne se trouvent plus dans la cité suivante.

Le n° 1224 est un vase sphérique, brun luisant, fait au tour, avec quatre petites protubérances en forme de bouton sur la panse; le fond

est plat. Le professeur Virchow possède dans sa collection un vase assez semblable à celui-ci et qui provient de ses fouilles au cimetière de Zaborowo. Le vase curieux n° 1225 a le fond sphérique et le haut du corps



N° 1219. — Vase à deux anses. l'une verticale et l'autre horizontale. 1/6 grandeur; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1220. — Vase avec une anse verticale et une autre horizontale. 1/4 grandeur; profondeur, 5 m. Fait sur photographie.

pourvu d'un goulot; il est fait au tour, mais de fabrication grossière. Nous n'avons pas un second exemplaire de cette forme.

Les assiettes de terre cuite de cette quatrième cité sont de deux sortes,



N° 1221. — Bouteille de terre cuite, avec pied pointu. 1/4 grandeur; profondeur, 6m.50. Fait sur photographie.



N° 1222. — Bouteille de terre cuite, avec pied creux. 1/4 grand.; profond., 6 mèt. Fait sur photographie.



N° 1223. — Bouteille de terre cuite, av. fond convexe. 1/4 grand.; prof., 5 mèt. envir. Fait sur photogr.

ou bien faites au tour ou bien faites à la main; dans le premier cas, elles sont toujours assez plates, très grossières, de forme irrégulière, non polies et parfaitement semblables, pour la forme, à celles de la cité brûlée, dont quelques-unes sont représentées sous les nos 483-496. Dans le

second cas, elles ont de 0m,05 à 0m,06 de profondeur et près de 0m,20 de diamètre ; elles sont faites avec beaucoup de symétrie, bien polies, et d'une



N° 1224. — Vase sphérique, avec quatre petites saillies. 1/1 grandeur ; prof., 5 mèt. Fait sur photographie.



N° 1225. — Vase avec goulot. 1/1 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1226.

N° 1228.

N° 1229.

N° 1227.

N° 1230.

N° 1231.

N°s 1226-1231. — Bols, trepieds, bouteille et vase de terre cuite. 1/4 grandeur ; profondeur, de 1 à 6 metres. Fait sur photographie.

couleur rouge ou brun foncé ; leur profondeur pourrait les faire prendre plutôt pour des compotiers ou des bols que pour des assiettes. Tantôt ces pièces n'ont pas d'anses, tantôt elles en ont une et même deux. On trouve aussi des bols à deux anses de 0m,45 de diamètre et de 0m,07 à 0m,20 de

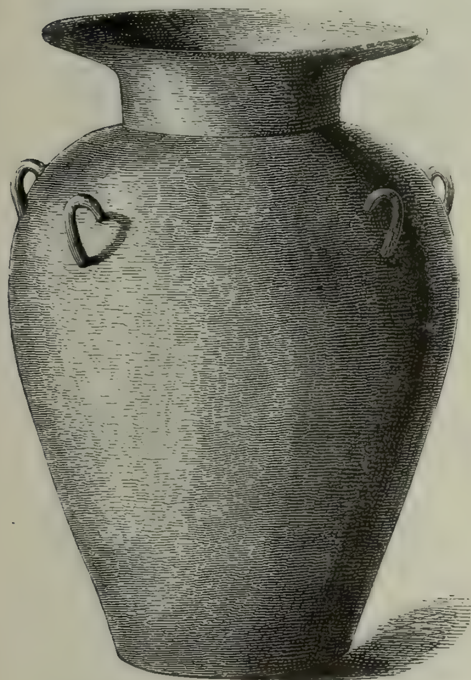
profondeur. Les assiettes faites au tour ont toujours le fond plat ; celles faites à la main, le fond convexe. On rencontre aussi des assiettes à trois

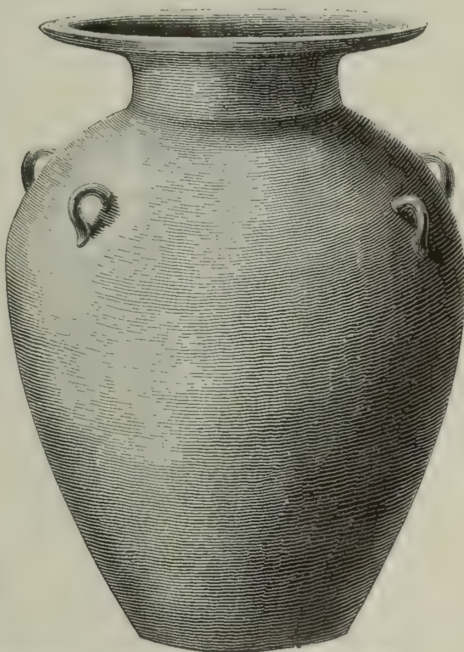


N° 1232. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,50 environ. Fait sur photographie.



N° 1233. — Curieuse cruche noir luisant, dont le fond est percé de onze trous. 1/2 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

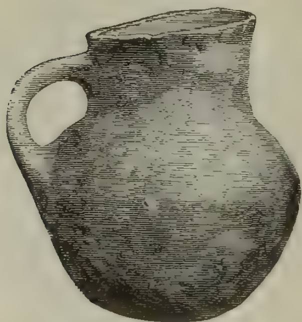




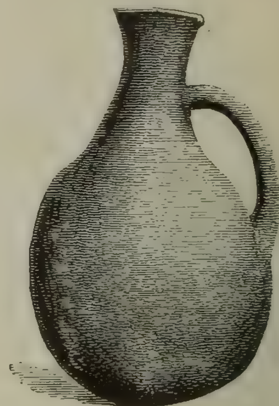
Nos 1234-1235. — Grands vases de terre cuite noir luisant, avec quatre poignées. 1/8 grandeur. profondeur. de 4m,25 à 6 mètres. Fait sur dessin.

pieds, faites au tour, très grossières, et percées de trous comme un crible. Je représente ici, sous le n° 1226 une assiette ou bol, de la forme ordi-

naire, brun foncé, faite à la main, pourvue d'une anse, et, sous le n° 1227, une assiette de forme différente, rouge luisant, décorée d'une grande croix peinte dans le fond avec de l'argile rouge foncé ; il est évident que cette croix a été tracée avant toute cuisson. Des assiettes semblables, mais



N° 1236. — Pot à une anse. 1/4 grandeur : profond., 6 mèt. envir. Fait sur photogr.



N° 1237. — Cruche à une anse. 1/6 grandeur : profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

faites à la roue, trouvées à Chypre, sont au British Museum. La bouteille n° 1228 est faite à la main. Le joli trépied n° 1229 est fait à la roue ; les pieds et la poignée ont été ajoutés après le modelage de la partie supé-



N° 1238. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur : profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1239. — Cruche sphérique. 1/4 grandeur : profond., 5 mèt. envir. Fait sur photogr.

rieure du vase, fichés dans des trous préparés exprès, puis consolidés avec de l'argile. Dans tous les vases dont l'orifice est assez large pour qu'on puisse y introduire la main, les points de l'intérieur où pieds et anses sont fixés ont été égalisés avec soin et n'offrent aucun relief ; mais dans les vases d'étroite embouchure ces mêmes parties font souvent une saillie assez prononcée.

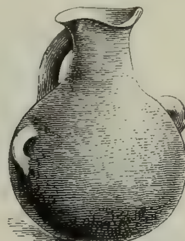
Le n° 1230 est une autre coupe-trépied, faite à la main, à deux anses, et rouge luisant ; le n° 1231 est un vase fait à la main, de la même couleur, avec deux anses ; le n° 1232 est une cruche brune faite à la roue, de forme sphérique, avec une seule anse. Le n° 1233 est une cruche très épaisse dont le fond est plat et percé de onze trous ; elle est à peine cuite, et pourtant très solide ; elle a un orifice en trèfle, une anse figurant une corde, et, autour du col, un décor incisé en zigzag duquel partent des bandes verticales et obliques tracées à la pointe. Tous ces décors semblent avoir été gravés avec des silex pointus, puis remplis de craie



N° 1241. — Vase à quatre anses. 1/4 grandeur ; prof., envir. 5 m. Fait sur photographie.



N° 1240. — Cruche à trois anses. 1/4 grandeur profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1242. — *Œnochoé* sphérique, à trois anses. 1/4 grandeur ; profond., envir. 4 mèt. Fait sur phot.

blanche, afin de frapper les yeux. L'argile particulière dont cette cruche est modelée, sa forme, sa fabrication, son décor profondément incisé, la rendent très différente de tout ce que nous trouvons ici habituellement. J'ai cru reconnaître cette même argile et ce même genre de fabrication dans les têtes de vases n°s 1101 et 1102, dans la balle de terre cuite n° 1993, et dans les vases n°s 1234 et 1235. Si l'argile dont ces cinq objets étaient faits et si le potier qui en était l'auteur avaient appartenu à la ville de Troie, nous aurions évidemment trouvé plus d'échantillons de cette poterie. J'ose donc assigner à ces objets une origine étrangère.

Les vases n°s 1234 et 1235 ont 0^{m},66 de hauteur ; ils sont faits à la roue, à peine cuits, bien lissés et d'une couleur noir luisant. Les quatre anses minces et le rebord très large de l'orifice caractérisent ces deux vases très particulièrement. Le fond est plat. Je n'ai trouvé

que trois vases de cette forme, et les autres cités d'Hissarlik ne m'en ont pas fourni.

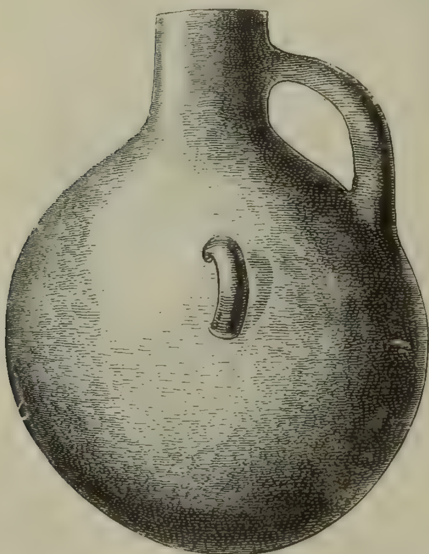
Le n° 1236 est un pot jaune, à une anse, fait à la main, et très grossière-



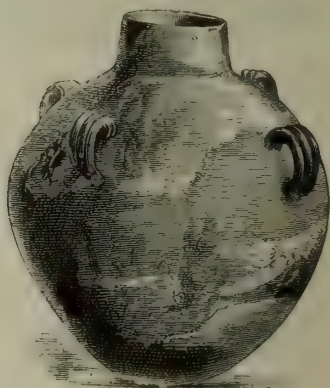
N° 1243. — Grand vase à deux anses, avec pied pointu. 1/4 grandeur; prof., 6 metr. environ. Fait sur dessin.



N° 1244. — Vase à trois anses et couvercle avec bouton en forme de croissant. 1/5 grand.; prof., env. 6 m. Fait sur phot.



N° 1245. — Vase avec fond convexe et trois anses. 1/4 grandeur; profondeur, 6 mètres environ. Fait sur dessin.



N° 1246. — Vase ovale avec quatre poignées. 1/7 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

ment. Le n° 1237 est une cruche ou bouteille de forme irrégulière, à une seule anse et à fond convexe. Toutes les cruches suivantes (n°s 1238-1246) sont faites à la roue, excepté le n° 1243 qui est fait à la main. Les n°s 1238 et 1239 sont des cruches sphériques jaunes et à une seule anse. Le n° 1240

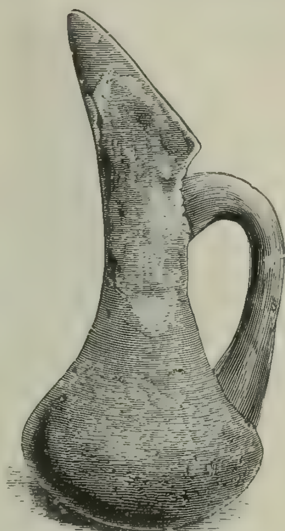
est une cruche rouge luisant, avec base convexe et trois anses, deux sur la panse et la troisième allant du col à la panse. Le joli petit vase n° 1241 a



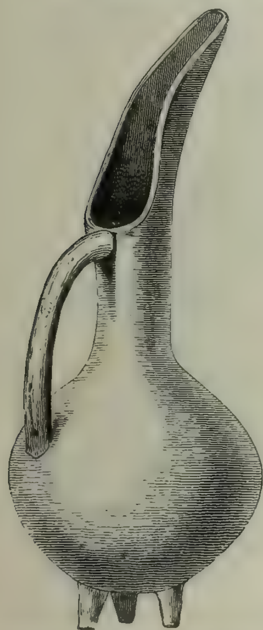
N° 1247. — Cruche sphérique. avec col long et boutons sur a panse. 1/1 grandeur; profond., 6 m. envir. Fait sur phot.



N° 1248. — Cruche sphérique. orifice réparé. 1/4 grand.; profondeur, 6m,50 environ. Fait sur photogr.



N° 1249. — Cruche avec long col. 1/4 grandeur; profondeur, 4m,50 environ. Fait sur photographie.



N° 1250. — *Œnochoé* trépied, avec anse et orifice en trefle. 1/4 grandeur; profond., de 4 à 6 m. Fait s. phot.



N° 1251 — Cruche avec un long col. 1/4 grandeur; profondeur, 5m,50. Fait sur photographie.



N° 1252. — Cruche avec un col. 1/3 grandeur; profondeur, 5m,80. Fait sur photographie.

quatre poignées. Le n° 1242 représente une *œnochoé* en forme de poire, jaune luisant, avec fond convexe et orifice en trèfle ; une grande poignée

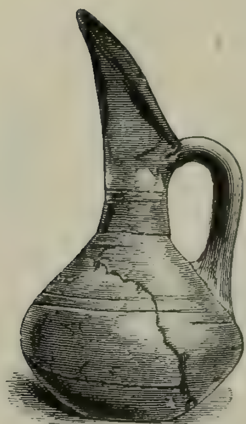
rattache le col à la panse et deux petites sont placées sur le ventre. Le vase rouge, fait à la main, n° 1243 a un pied pointu, deux anses et un



N° 1253. — *Œnochoé* avec un col droit. 1/4 grandeur; prof., de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photogr.



N° 1254. — Cruche ovale ou *Œnochoé*. 1/4 grandeur; prof., de 5m,80 à 6m,50. Fait sur photogr.



N° 1255. — *Œnochoé* à une anse. 1/4 grandeur; profond., 5m,80 environ. Fait sur photograph.



N° 1256. — *Œnochoé* avec cou dressé. 1/4 grand.; prof., 5 m. envir. Fait sur photographie.



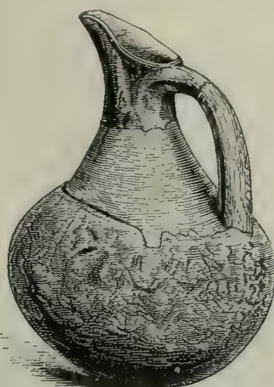
N° 1257. — *Œnochoé* sphérique, avec un col singulier. 1/4 grand.; prof., 4m,50 envir. Fait s. phot.

décor en spirale de chaque côté. Le n° 1244 est un joli vase rouge en forme de poire, avec trois poignées et un couvercle surmonté d'un croissant qui nous rappelle les manches en forme de croissant trou-

vés dans les terramare d'Italie ; le n° 1245 est une grande cruche brun foncé, avec fond convexe et trois poignées. Ce vase ainsi que les trois



N° 1258. — Cruche. 1/3 grandeur ; profondeur. 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1259. — Cruche. 1/4 grandeur ; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

suivants ont été trouvés dans la maison bâtie par-dessus la grande maison de la troisième cité, marquée HS sur les plans I et VII.



N° 1260. — *Œnochoé* sphérique, avec col droit. 1/4 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.



N° 1261. — *Œnochoé* sphérique, avec col dressé. 1/4 grandeur ; profondeur, de 6 a 6m,50. Fait sur photographie.

Le n° 1246 représente, au septième de grandeur, un grand vase ovoïde de couleur noire, et pourvu de quatre poignées.

Le n° 1247 est une *œnochoé* sphérique, brun luisant, faite à la roue, à fond plat et long col dressé ; la panse porte trois saillies en forme de

bouton. L'*œnochoé* rouge sphérique n° 1248 est également faite à la roue ; le fond est plat et l'orifice restauré. L'*œnochoé* grise n° 1249, avec un long col, est faite à la main. La jolie *œnochoé* trépied rouge



N° 1262. — Cruchon de forme sphérique, à une anse. 1/4 grandeur; profondeur, 4 mètres environ. Fait sur photographie.



N° 1263. — Cruchon avec un long col perpendiculaire. 1/4 grandeur; profondeur, 5m,80. Fait sur photographie.

n° 1250 est faite à la main. L'*œnochoé* noirâtre n° 1251 est faite à la roue. Le n° 1252 est fait à la main. Le n° 1253 est une jolie *œnochoé* rouge, faite



N° 1264. — Cruchon sphérique, avec col droit. 1/3 grandeur; profondeur, 5m,50. Fait sur photographie.



N° 1265. — Cruchon avec col allongé. 1/4 grandeur; profondeur, 5m,50. Fait sur photographie.

à la main, en forme de poire, et décorée de lignes incisées autour du col ; l'orifice est en forme de trèfle, ainsi que celui de la jolie *œnochoé* rouge n° 1256. Le n° 1254 est aussi fait à la main, mais l'*œnochoé* rouge n° 1255 est faite à la roue. L'*œnochoé* sphérique n° 1257 est faite à la

roue ; elle a une protubérance sur le devant du cou, et deux petites sur les côtés. Ces protubérances représentent peut-être une figure. Toutes les cruches ou *œnochoé* suivantes, nos 1258-1268, sont faites à la main.



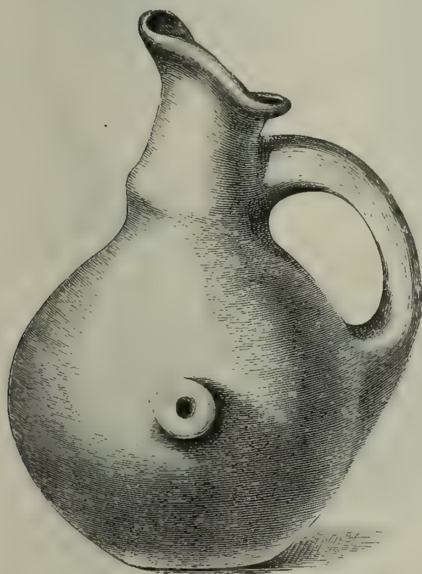
N° 1266. — Cruche sphérique. 1/1 grandeur : profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photographie.



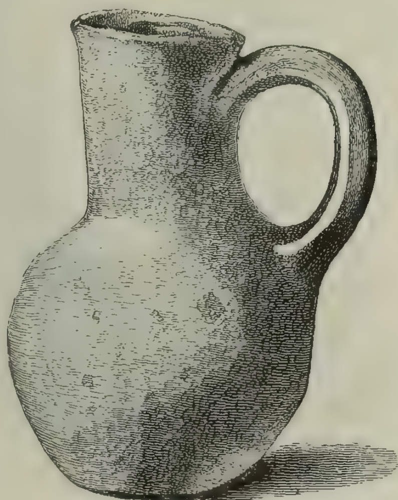
N° 1267. — Cruche sphérique, avec col droit. 1/4 grandeur ; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1268. — Cruche. 1/4 grandeur, profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1269 — Cruche de terre cuite, avec goulot sur la panse. 2/3 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.

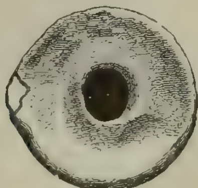


N° 1270. — Vase jaune luisant, avec petit orifice (n° 1271) et fond disposé comme un crible (n° 1272). 1/1 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.

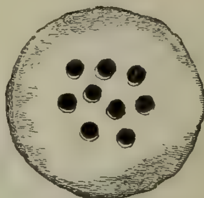
Le n° 1258 est un joli cruchon noir, d'une forme qui se rencontre très fréquemment. Un cruchon de forme pareille, trouvé dans la très ancienne nécropole de l'île d'Antiparos, est dans l'exposition provisoire au British Museum ; un autre, parfaitement semblable, a été découvert par moi dans

les plus anciennes couches de décombres à Tirynthe. Les formes de cruchons ou *œnochoé* nos 1260, 1261 et 1262, sont de même assez communes, particulièrement la dernière.

J'ai nommé dans les pages précédentes les divers pays où des cruches à col étroit et dressé, comme les nos 1263 à 1267, se trouvent aussi, et je



No 1271. — 1/2 grandeur. Fait sur dessin.



No 1272. — 1/2 grandeur. Fait sur dessin.

ne répéterai pas ce que j'ai dit. La cruche noire no 1268 est faite à la roue ; elle est décorée sur le cou de trois lignes en creux. Toutes les cruches suivantes, depuis le no 1269 au no 1277, sont faites à la main.



No 1273. — Cruche de forme ovale, avec deux cols distincts. 1/4 grandeur; profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photographie.



No 1274. — Vase sphérique, avec deux cols séparés. 1/4 grandeur: profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photographie.



No 1275. — Vase sphérique, avec deux cols distincts. 1/4 grandeur; profondeur, 5m,80 environ. Fait sur photographie.

La forme de la cruche noirâtre no 1269, avec col renflé à la base et rejeté en arrière, orifice en trèfle, anse développée et goulot sur la panse, est très curieuse.

J'en puis dire autant, si ce n'est plus, de la cruche jaune luisant no 1270, dont je représente l'orifice sous le no 1271 et le fond plat et percé de trous comme un crible sous le no 1272. Le no 1273 est une

cruche rouge foncé, en forme de poire, avec fond hémisphérique et deux cols distincts et dressés. Une cruche semblable, mais sphérique, avec fond plat, est figurée au n° 1274; elle a aussi deux cols distincts et droits, rattachés à la panse par une poignée. Le n° 1275 est une cruche jaune



N° 1276. — Vase à trois orifices et deux poignées. 1/4 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur dessin.



N° 1277. — Cruche d'argile grise grossière, toute couverte de reliefs: ayant une seule anse et une saillie en forme d'oreille de chaque côté. 1/4 grandeur; profondeur, de 6 mètres à 6m,50.

sphérique, pourvue également de deux goulots dressés; mais ici les goulots sont l'un devant l'autre, de sorte que le liquide ne pouvait couler que par le plus en avant (à droite dans la gravure), et le goulot

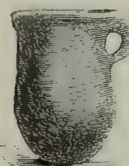


N° 1278. — Pot.



N° 1279. — Bol.

1/4 grandeur: profondeur, de 5m,50 à 6m,50.



N° 1280. — Pot. 1/4 grandeur; profond., 4 m. Fait sur phot.



N° 1281. — Tasse. 1/4 grandeur. profondeur. 5 metres. Fait sur photogr.

de derrière ne servait à rien. Cette juxtaposition semble donc n'avoir été qu'une fantaisie du potier primitif comme nous l'avons vu pour le n° 254. La forme particulière de ce double goulot est unique; d'autres formes de cruches à deux goulots ne sont pas rares ici; mais — nous l'avons déjà dit — elles ne se rencontrent pas ailleurs, sauf en Hongrie et dans l'île de Chypre.

Le vase rouge n° 1276 est unique et, comme les précédents, très curieux; il porte à droite et à gauche de son grand orifice deux goulots légèrement penchés en avant; le couvercle posé sur le grand orifice peut lui avoir appartenu, mais le contraire peut être également vrai;



N° 1282. — Pot à une anse et deux saillies en forme de seins. 1/1 grandeur; profondeur, 5m,80. Fait sur photographie.



N° 1283. — Vase de forme cylindrique. 1/1 grand.; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1284. — Brasier de terre cuite, grossièrement fabriqué. 1/4 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.

ce vase a, des deux côtés, des saillies en forme de seins qui peuvent bien avoir été faites pour servir de poignées. Le n° 1277 représente une cruche à une seule anse, d'une argile grise très grossière, couverte tout



N° 1285. — Bol sphérique à une anse. 1/1 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photograph.

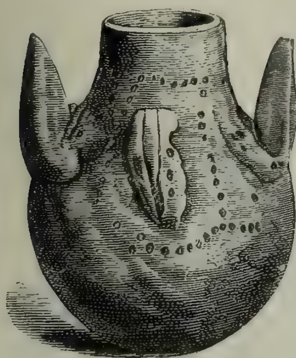


N° 1286. — Grande tasse ronde. 1/1 grandeur; profondeur, 5m,80. Fait sur photographie.

autour de protubérances qui simulaient peut-être des plumes d'oiseau; de chaque côté existe une saillie en forme d'oreille.

Sous le n° 1278, je représente un des cruchons faits à la roue qui sont très communs ici. Le n° 1279 est une petite tasse faite à la main; le n° 1280, un cruchon rouge fait à la main, avec une très petite anse; un cruchon

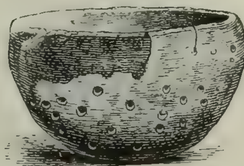
analogue se trouve au Musée de Corneto (Tarquinii). Le n° 1281 est une tasse rouge luisant, à une anse et faite à la roue ; cette forme ne se trouve ni dans la cité brûlée ni dans la troisième cité, mais elle est commune dans la quatrième comme dans la cinquième des cités préhistoriques d'Hissarlik.



N° 1287. — Vase de forme sphérique, avec deux poignées courbes et deux autres dressées comme des ailes. 1/4 grandeur ; profondeur, 1 m. Fait sur phot.



N° 1288. — Vase avec ornements incisés. 1/4 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

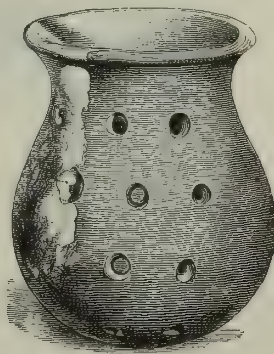


N° 1289. — Bol troué comme un crible. 1/4 grandeur ; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

Le n° 1282 est un cruchon rouge à une anse, fait à la main, avec deux reliefs en forme de seins. Le n° 1283 est un vase cylindrique fait à la roue et pourvu d'une seule anse ; il est d'une argile très épaisse et



N° 1290. — Vase à deux anses, crible de trous. 1/4 grandeur ; profondeur, 5 mèt. Fait sur photographie.



N° 1291. — Cruche avec trous comme un crible. 1/4 grandeur ; prof., 5m,80 envir. Fait sur phot.

d'une fabrication très grossière ; il est massif et lourd, surtout par la base, comme les vases de cette forme trouvés dans la troisième cité (voy. n° 473). Les profonds sillons tracés par une corde sont visibles sur la poignée d'un échantillon semblable qui est sous mes yeux tandis que j'écris ; je crois donc que les vases de cette sorte servaient, comme leurs pareils dans l'ancienne Égypte, de seau pour tirer l'eau des puits. Les vases nos 1284-1286 sont aussi faits à la main. Le n° 1284 est un *brasier* ou

brasero brun, non poli, très grossier et épais, avec un pied creux décoré de quatre perforations ovales. La forme de ce vase est unique. Qui pourrait affirmer, pourtant, que les vases noir luisant de la première cité dont on n'a trouvé que les pieds, mais en grand nombre, n'eussent pas cette forme? Je rappelle au lecteur que tous ces pieds sont creux, et que, comme dans notre *brasier,* ils sont décorés de grandes ouvertures. Le professeur Virchow m'informe que des *brasiers* de forme semblable ont été trouvés



N° 1292. — Vase sphérique à deux anses, perforé sur toute la surface de la panse. 1/5 grandeur; profondeur, 0m,550 environ. Fait sur photographie.

dans des tombes en Lusace (Lausitz) et dans le duché de Posen, et me signale un *brasier* de cette sorte trouvé à Reichersdorf, entre les petites rivières Neisse et Lubs[1]. Il a dans sa propre collection quelques *brasiers* semblables provenant du cimetière de Zaborowo; beaucoup d'autres, trouvés ailleurs en Allemagne, sont dans les musées de Berlin. Sous le n° 1285, je représente un grand bol rouge sphérique à une seule anse avec pied creux; sous le n° 1286, une coupe rouge sphérique à une seule anse avec fond convexe.

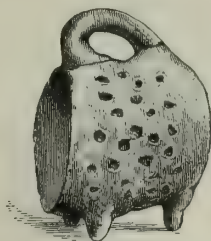
Les tasses de cette forme sont très communes dans la quatrième et dans la cinquième cité. Le n° 1287 est un vase noir sphérique, avec fond convexe et deux poignées courbes de la forme ordinaire; il est décoré en outre de deux ailes dressées et de points disposés tout autour. De tels

---

[1] Voyez le *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie,* etc., du 21 juillet 1877, page 23, et Pl. XVII, n° 7.

vases, mais rouge clair, ne sont pas rares ; ils sont même communs dans la deuxième et la troisième cité. Le n° 1288 désigne un petit vase, noir luisant, fait à la main, et portant aux côtés des saillies perforées pour suspension ; il est décoré de coups de pointe.

Le n° 1289 est un crible ou passoire de terre cuite en forme de bol. Un crible pareil, mais à deux anses, a été trouvé à Buschow dans le district de Brandenbourg, en Allemagne[1]. Comme tous les vases du même genre,



N° 1294. — Tripode, avec orifice sur le côté et des trous sur toute sa surface. 1/4 grandeur ; profondeur, 6m,50 environ. Fait sur photographie.



N° 1293. — Vase à deux anses, troué comme un crible. 1/4 grandeur ; profondeur, 6 mètres environ. Fait sur photographie.



N° 1295. — Tasse perforee comme un crible. 1/4 grandeur ; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

représentés du n° 1290 au n° 1295, le crible n° 1289 est d'une argile grossière et d'une fabrication toute primitive. Pussions-nous dire l'usage de ce crible, nous n'en serions pas moins embarrassé d'expliquer celui du n° 1290, vase à deux anses, percé de trous nombreux, et de la forme d'une tasse à boire ; l'usage du vase perforé n° 1291 et des grands vases n°s 1292 et 1293, qui sont à deux anses et perforés, nous échappe également.

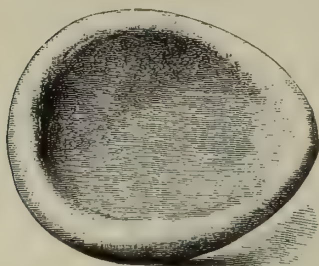
Nous éprouvons la même difficulté à expliquer l'usage du crible à trois pieds ou tripode n° 1294, perforé sur toute sa surface, et ressemblant à un pot couché sur le côté, ainsi que de la tasse perforée n° 1295. De toutes ces différentes formes de vases-passoire, celles que représentent les n°s 1292, 1293 et 1294 se trouvent plus souvent que les autres, mais aucune n'est

---

[1] Voyez *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie, und Urgeschichte*. Session du 16 juin 1883, p. 300, fig. 1.

à proprement dire commune[1]. De toutes les hypothèses qui ont été mises en avant pour expliquer l'usage du n° 1284, celle de Mlle Julie Berenberg Gosler, de Hambourg, qui propose d'y voir un encensoir, me paraît être la seule acceptable.

Le British Museum possède une cruche et un tripode de terre cuite perforés en manière de crible, et qui proviennent de tombeaux à Ialysus, dans l'île de Rhodes. Un autre vase également fait en crible se voit dans la collection phénicienne du Louvre à Paris. On a trouvé encore des vases semblables à Szihalom, en Hongrie[2], et dans les habitations lacustres du lac de Bienne; le Dr Gross suppose que ces vases ont pu servir à séparer le miel de la cire des rayons[3]. Le professeur Helbig attribue le même usage aux vases de terre cuite, avec fond perforé, trouvés dans les terramare d'Italie[4].

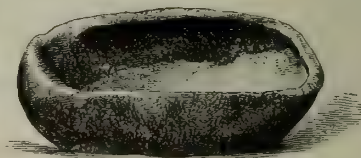


N° 1296. — Creuset d'argile. 1/2 grand.; profondeur, 5m,80. Fait sur photogr.

Les vases perforés en manière de crible étaient en usage à Mycènes, car j'en ai trouvé de nombreux tessons dans mes fouilles de l'Acropole, ainsi que dans le grand bâtiment conique près de la porte des Lions[5];



N° 1297.



N° 1298.

Nos 1297-1298. — Creusets d'argile. 1/2 grandeur; profondeur, de 4 mètres à 1m,50. Fait sur photographie.

j'en ai trouvé aussi, en fouillant avec M. Calvert dans le tumulus de Hanaï Tepeh; les cavernes de Gibraltar et le Rinnekaln en Livonie[6], ainsi que la nécropole (Urnenfeld) de Freesdorf en Prusse[7] en ont aussi fourni. Ces débris sont abondants dans les terramare d'Italie; le Musée de Parme et le Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome en contiennent plusieurs. Des fragments de vases semblables trouvés parmi les antiquités

---

[1] Un vase semblable au n° 1294 a été trouvé dans la ville brûlée. Voyez le n° 320.

[2] Voyez les nos 23 et 36 dans la vitrine n° IX au Musée national de Buda-Pesth.

[3] V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*, p. 23.

[4] Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879, p. 17.

[5] Voyez *Mycènes*, p. 170, n° 156.

[6] Rudolf Virchow, *Alttrojanische Gräber und Schädel*, Berlin, 1882, p. 90.

[7] *Zeitschrift für Ethnologie, Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, Berlin, 1881, tome IV, pp. 102, 103.

de l'âge de pierre dans les grottes de Pragatto, de Rastellino et de Farneto,— province de Bologne,— sont dans la section des antiquités préhistoriques de cette dernière ville. Le directeur de ce Musée, M. Edoardo Brizio, croit que les vases perforés en forme de crible doivent avoir servi à faire des fromages, et le professeur Rudolf Virchow pense de même. S. M. le roi Georges de Grèce, qui m'a souvent fait l'honneur d'examiner ma collection troyenne, croit que ces vases servaient de pots à fleurs pour des plantes rampantes qui sortaient par les trous et couvraient ainsi tout l'extérieur du vase. Je crois que cette opinion est la



N° 1299. — Morceau d'argile perforé. 1/1 grandeur: profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.



N° 1300. — Morceau d'argile cylindrique, avec perforation. 1/2 grand.; profondeur, 6 mèt. Fait sur photogr.

plus juste de toutes les explications qu'on a données jusqu'à présent sur l'usage de ces vases mystérieux.

Le Musée royal de Berlin contient un bol-passoire comme le n° 1289, ainsi qu'une cruche perforée sur toute sa surface, comme le n° 1290.

Le n° 1296 est un creuset à peine cuit, dont l'argile, comme le dit M. Giuliano, était mêlée de bouse de vache pour rendre le vase plus solide et plus résistant au feu. Le n° 1297 est un autre creuset. Le n° 1298 désigne un vase plus petit en forme de nef, d'une argile et d'une fabrication semblables au précédent et qui devait servir aussi à des opérations de métallurgie. Les n°s 1299 et 1300 représentent des cylindres d'argile grise qui, certainement, ont été séchés au soleil et n'ont jamais subi l'action du feu. Les cylindres d'argile de cette forme sont communs dans la troisième et la quatrième cité, mais ils abondent encore plus dans la cité brûlée, où, en raison de la chaleur intense que l'incendie leur a fait subir, ils ont pris une couleur jaune. Plus de cent de ces objets ont été trouvés dans le temple A. Il faut noter que ces cylindres d'argile ne se rencontrent ni dans la cité

suivante, la cinquième, ni dans la première cité, et qu'ils appartiennent en propre à la deuxième, à la troisième et à la quatrième cité. Ceux de la deuxième — cité brûlée — sont, pour la plupart, devenus si fragiles, à la suite de l'incendie, qu'ils se délitent à la pluie. Ceux de la troisième et de la quatrième cité n'ont pas subi l'incendie et sont, en conséquence, beaucoup plus compacts et beaucoup plus solides. Des cylindres d'argile de même forme et de même fabrication se trouvent dans les terramare de l'Émilie, et le Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome en possède plusieurs. Il s'en trouve aussi dans les habitations lacustres du lac de Constance[1], et, me dit le professeur Virchow, dans les



N° 1301. — Objet d'argile, avec trou. 1/2 grandeur; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.



N° 1302. — Objet d'argile, avec trou. 1/2 grandeur; profondeur, 6 mètres. Fait sur photographie.

tombes de beaucoup de provinces d'Allemagne. J'en ai vu plusieurs échantillons au Musée des antiquités lacustres de Zurich, bien qu'ils ne soient pas représentés dans le *Pfahlbauten* (7-ter Bericht) de Ferd. Keller. L'usage que l'on pouvait faire de ces cylindres est problématique. Nous ne pouvons admettre l'opinion de Lindenschmit[2], qui y voit des poids pour les filets de pêche, attendu qu'ils ne sont pas cuits et qu'ils se dissoudraient dans l'eau.

S. M. la reine Olga de Grèce, qui, à plusieurs reprises, m'a fait l'honneur de visiter ma collection troyenne, croit que ces cylindres d'argile devaient servir de poids aux métiers de tisserands. Je crois que Sa Majesté a parfaitement raison, et il me semble impossible qu'ils aient pu servir à autre chose.

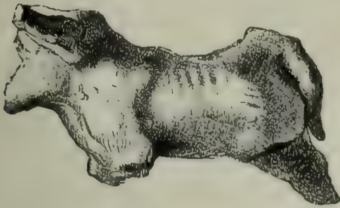
De même fabrique sont les objets d'argile presque plats et séchés au soleil, comme le n° **1301**, qui sont très communs non seulement

---

[1] L. Lindenschmit, *Die Vaterländischen Alterthümer*, Pl. XXX, n° 16.

[2] *Ibid.*, p. 218.

dans les seconde, troisième et quatrième cités, mais aussi dans la cinquième; ils sont perforés près du petit bout. Quelquefois, ils portent un sillon tout autour de la tranche, ou seulement de la tranche du petit

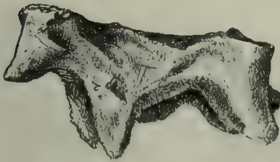


N° 1303.



N° 1304.

Nos 1303-1304. — Vaches de terre cuite. 3/4 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.



N° 1306. — Bœuf de terre cuite. 1/1 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.



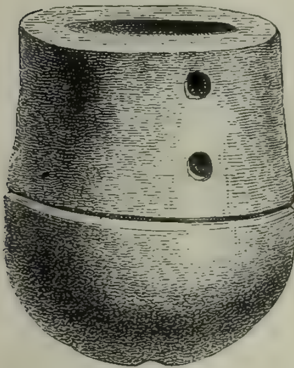
N° 1306.



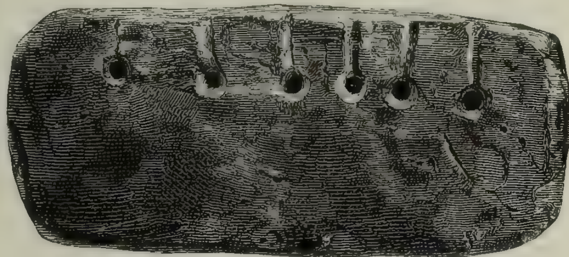
N° 1307.

Nos 1306-1307. — Chiens de terre cuite. 3/4 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin

bout. Des objets semblables, également en argile, se retrouvent dans la septième cité; mais là ils sont entièrement cuits et ils ont une forme plus symétrique. Un objet d'argile cuite, de même forme, a été trouvé



N° 1308. — Objet curieux, en terre cuite, perforé au fond et sur les côtés. Grandeur réelle; profondeur, 4 mètres. Fait sur dessin.



N° 1309. — Fragment d'une lyre à six cordes, en terre cuite. 7/8 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur photographie.

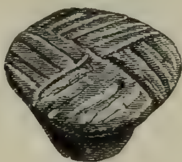
à Théra (Santorin), sous la couche de pierres ponces et de cendres volcaniques; il est conservé dans la collection de l'École française d'Athènes. Un objet d'argile pareil au n° 1301, trouvé à Nimroud, est au British Museum; plusieurs morceaux semblables sont au Musée de Saint-Germain-

en-Laye et au Musée royal de Berlin. Enfin, je signalerai les objets quadrangulaires, d'une fabrication et d'une argile toutes pareilles au n° 1302, qui sont perforés par le petit côté. Ils sont très communs dans la deuxième, dans la troisième, ainsi que dans la quatrième et la cinquième cité.

Les n°s 1303-1305 représentent des bœufs ou des vaches; les n°s 1306 et 1307, des chiens en argile à demi cuite. Ces figures d'animaux ne se trouvent que dans la quatrième cité. Un grand nombre de figures semblables, trouvées à Szihalom, sont au Musée national de Buda-Pesth[1] où l'on peut voir aussi celles qui proviennent de Pilin[2]. Les vaches troyennes que nous avons sous les yeux correspondent très bien à celles que j'ai trouvées en si grande abondance à Mycènes[3], à la différence que les



N° 1310. — Anneau de terre cuite. 2/5 grandeur; profondeur, 6m,50. Fait sur photographie.



N° 1311.



N° 1312.

N°s 1311-1312. — Cachets de terre cuite. 7/8 grandeur; profondeur, de 3 à 5 metr. Fait sur photographie.



N° 1313. — Petit objet massif et quadrangulaire, avec ornementation incisée. 1/2 gr.; profond., de 6 à 7 mèt. Fait sur photographie.

vaches mycéniennes sont parfaitement cuites et décorées de peinture. Je puis ajouter qu'il y a au British Museum une vache de terre cuite trouvée dans une tombe à Ialysus (île de Rhodes).

Le n° 1308 est un objet de terre cuite en forme d'entonnoir d'un usage inconnu; il est d'une argile très épaisse, perforé par le fond, et en deux endroits de chaque côté.

Le n° 1309 est un fragment de lyre à six cordes. Le n° 1310 est un anneau ou tourte d'argile à peine cuite. De pareils objets sont communs dans les troisième et quatrième cités; ils servaient sans doute à poser les vases à fond convexe ou pointu. Des anneaux de terre cuite pareils aux précédents, trouvés à Pilin, sont au Musée national de Buda-Pesth[4]. Un anneau semblable a été trouvé dans la grotte d'Orreri, près de Flumini Maggiore en Sardaigne[5].

Sous les n°s 1311 et 1312, je représente deux cachets de terre cuite; le premier est orné de lignes. Le décor du n° 1312 semble imiter des fleurs;

[1] Dans la vitrine n° X, sous les n°s 85-100.

[2] Voyez Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Pl. XIII, n°s 10-15; et *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de province*, pp. 118, 119.

[3] Voyez *Mycènes*, p. 142, n°s 114-119.

[4] Joseph Hampel, *Antiquités préhistoriques de la Hongrie*, Pl. XIII, n° 34.

[5] *Bolletino di Paletnologia Italiana* de 1884, p. 5, Pl. II, n° 1.

la poignée de ce cachet est perforée. Le professeur Virchow me suggère que le n° 1311 pourrait bien n'être pas un cachet, mais le bouton d'une poignée de vase : comme la partie inférieure de l'objet est brisée, c'est bien possible, mais ce n'est pas le cas du n° 1312 qui est entier.

Les cachets de terre cuite trouvés à Pilin, en Hongrie, présentent une analogie frappante avec ces cachets troyens[1]; sur les cachets de Pilin, le 卍 ou le 卐 sont le signe dominant; il n'y a pas moins de sept cachets qui portent ce signe, et même on voit sur l'un deux 卍 et deux 卐.

Le n° 1313 est un objet massif de terre cuite, à quatre pieds, orné sur le sommet et sur les côtés de lignes incisées. Les n°s 1314, 1315 et 1316



N° 1314. N° 1315. N° 1316.

N°s 1314-1316. — Curieux objet de forme cubique et en argile noire, ayant, d'un seul côté, un trou large, profond, aux parois bien polies, et, sur quatre côtés, un décor incisé. Grandeur réelle à peu de chose près; profondeur, 1 mètres. Fait sur dessin.

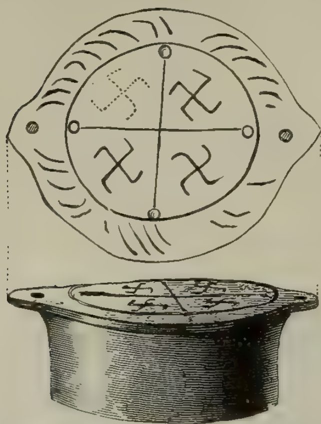
représentent trois côtés d'un objet très curieux, en argile noire peu cuite, et de la forme d'un encrier. Il est orné, sur un côté (1314), d'une bordure de traits droits et crochus et, au milieu, d'un cercle incisé qui enferme un 卍 dont les bras du milieu sont contournés en spirale. Les autres côtés de cet objet sont décorés de traits ou de lignes. Le n° 1317 est un joli couvercle de terre cuite, avec saillies perforées pour le fixer sur un vase qui pouvait être ensuite suspendu par la même corde. Ce couvercle est décoré comme il suit : une bordure de traits, un cercle partagé par deux lignes en croix dont les quatre extrémités aboutissent à un petit rond; entre les bras de la croix, trois 卍 et un 卐. Le professeur Virchow me signale la similitude de ce couvercle de vase avec un objet de même genre trouvé près de Guben en Lusace[2]. Ce dernier est richement décoré de cercles concentriques, de croix, de points, mais il n'a pas les deux saillies perforées de notre couvercle de vase n° 1317.

---

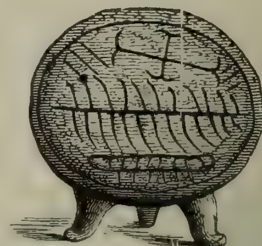
[1] Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de province*, pp. 120, 121.

[2] Voyez *Sitzungsbericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie*, etc. du 21 juillet 1877, Pl. XVII, n° 5A.

Le n° 1318 est un petit plat tripode de terre cuite, avec une ornementation gravée représentant une chenille, un arbre et une croix. Le n° 1319



N° 1317. — Couvercle de vase en terre cuite, perforé pour être fixé sur un vase. 1/2 grandeur; profond., 3 mètres. Fait sur dessin.



N° 1318. — Petit plat trépied, avec décor incisé. 1/2 grand.; profondeur, 3 mètres. Fait sur dessin.

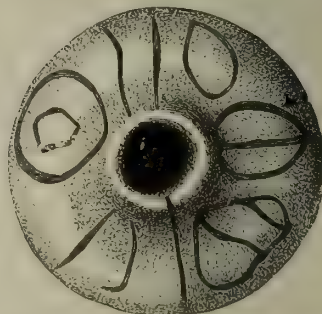
N° 1319.



N° 1320.



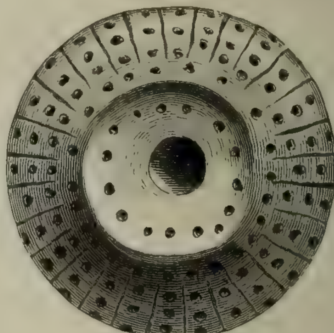
N°s 1319-1320. — Fusaïoles de terre cuite. 1/2 grandeur; profondeur, 3 mètres. Fait sur dessin.



N° 1321. — Fusaïole de terre cuite, avec signes curieux, peut-être des caractères d'écriture. Grandeur réelle; profondeur, 6 mètres. Fait sur dessin.



N° 1322.

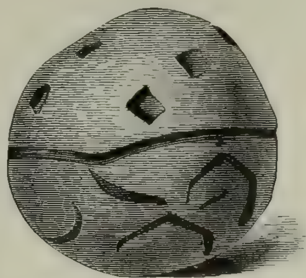


N° 1323.

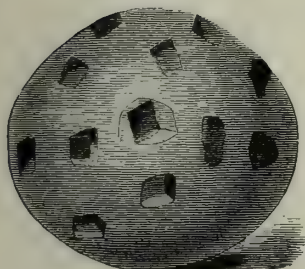
N°s 1322-1323. — Fusaïoles de terre cuite, avec ornementation incisée. Grandeur réelle; profondeur, 6 mètres. Fait sur dessin.

représente le décor d'une fusaïole avec trois 卐; le n° 1320, le décor gravé d'une autre fusaïole. Sous les n°s 1321-1323, je représente trois

autres fusaïoles en signalant les signes inscrits sur les nos 1321, 1322 qui pourraient bien être des caractères d'écriture. Les nos 1324, 1325



N° 1324.



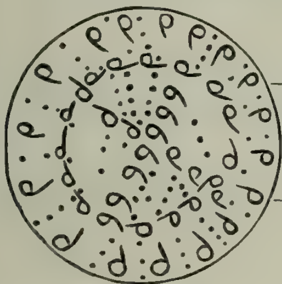
N° 1325.



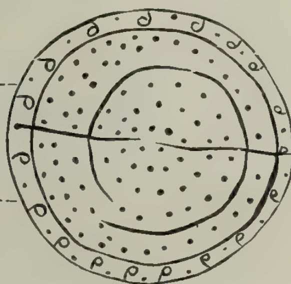
N° 1326.

Nos 1324-1326. — Balle de terre cuite. N° 1324, profil; n° 1325, hémisphère supérieur; n° 1326, hémisphère inferieur, avec des signes. Grandeur réelle; profond., 1 met. Fait sur dessin.

et 1326 représentent les trois côtés d'une balle de terre cuite, avec signes incisés qui pourraient bien être aussi des caractères d'écriture. Les



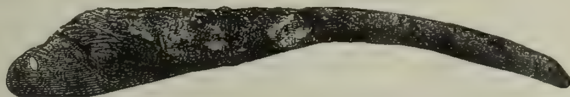
N° 1327.



N° 1328.

Nos 1327-1328. — Balle de terre cuite. Grandeur réelle; prof., 6 mèt. Fait sur dessin.

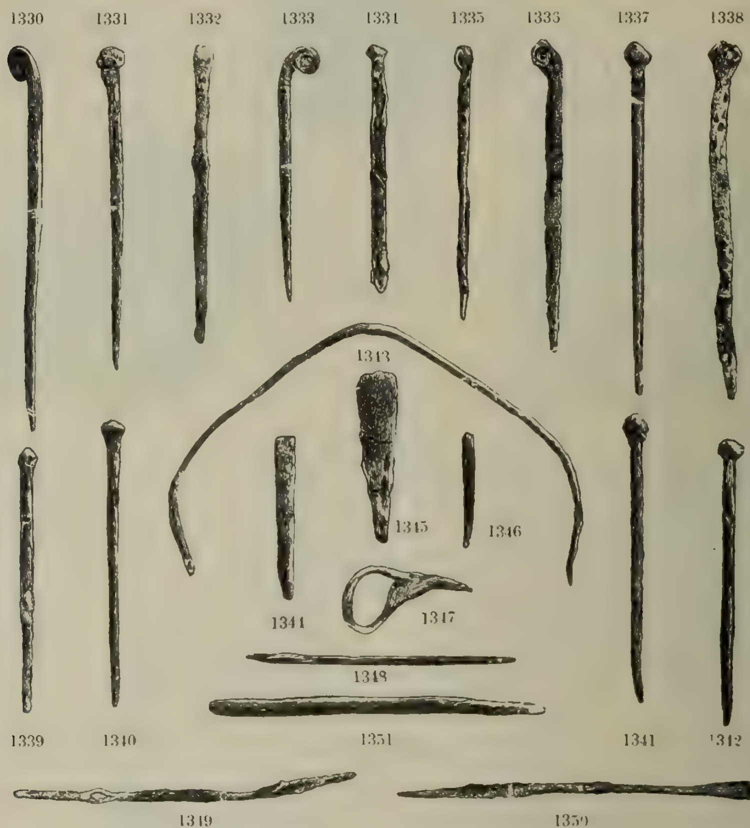
nos 1327 et 1328 représentent le décor gravé des deux hémisphères d'une autre balle de terre cuite décorée d'un grand nombre de signes ressemblant au ρ grec.



N° 1329. — Couteau de bronze. 1/2 grandeur; profondeur. 5 metres. Fait sur photographie.

Nous avons trouvé plusieurs couteaux de la forme représentée plus haut; le couteau de bronze n° 1329 est différent et a été usé par un long

usage. Les n°s 1330 à 1342 sont des broches de bronze dont neuf ont des têtes sphériques et quatre des têtes en spirale. Ces broches, comme me l'a montré M. John Evans, consistent dans l'aiguille (*acus*) sans le crochet (*fibula*). Le n° 1343 est un fil de bronze. Les n°s 1344-1346 sont des pointes de flèche en bronze. Le n° 1347 est en bronze et probablement servait de poignée à une petite boîte. Les n°s 1348, 1349 et 1350



N°s 1330-1351. — Broches primitives, têtes de flèches, etc., en bronze. 1/2 grandeur; profondeur, de 4 à 6 mètres. Fait sur photographie.

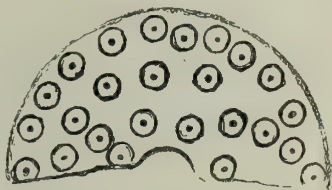
sont des aiguilles de bronze longues de 0^m,075 à 0^m,087 avec chas pour y passer le fil. Les aiguilles n°s 1348 et 1349 ont leurs deux extrémités pointues. Remarquons la forme de l'aiguille n° 1349, dont le chas n'est pas percé à l'extrémité de la tige mais à près d'un pouce de distance, et celle du n° 1350 dont la tête a été aplatie, puis perforée. L'objet désigné par le n° 1351 est en bronze et peut être une alêne ou un poinçon.

Parmi les haches de combat, de même forme que celles de la cité brûlée et représentées sous les n°s 870-873, cinq seulement ont été trouvées dans la quatrième cité ; elles sont toutes de petite taille. Ni lance ni poignard de bronze n'ont été trouvés ici.

Le nº 1352 est une roue à quatre rayons et peut bien avoir été un *ex-voto*. En tout cas, on peut affirmer que cette roue a été copiée sur celles qui existaient au moment où elle a été faite. Les roues à quatre rayons étaient en usage à Mycènes, car on les voit aux trois chariots



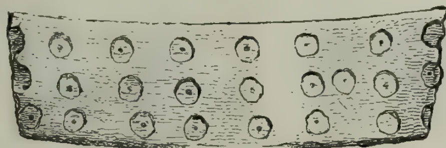
Nº 1352. — Roue en plomb. 2/3 grandeur; profondeur, 5 mètres. Fait sur dessin.



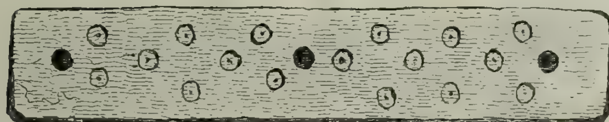
Nº 1353. — Disque d'ivoire, avec étoiles incisées. 2/3 grandeur; profondeur. 5 mètres. Fait sur dessin.

représentés sur les pierres tombales des sépulcres royaux [1], ainsi qu'au chariot représenté sur un des anneaux d'or [2].

J'ai trouvé aussi à Mycènes deux roues de bronze [3] et six roues d'or à quatre rayons [4]. Dans les habitations lacustres de la Suisse, station de Cor-



Nº 1354.



Nº 1355.

Nºs 1354-1355. — Objets d'ivoire, avec étoiles incisées, qui, probablement, ornaient les harnais des chevaux. Grandeur réelle; profondeur, 6 et 4 mètres. Fait sur dessin.

celettes, on a recueilli deux ornements de bronze en forme de roue à quatre rayons, et deux autres d'or à six rayons [5]; à la station d'Auvernier [6], on a recueilli un ornement d'étain et un autre de bronze en forme de roue à quatre rayons. Nous voyons aussi des roues à quatre rayons aux deux minuscules chariots de bronze trouvés à Burg, dans le lit de la Sprée, dont l'un est dans la collection du professeur Virchow et l'autre au

---

[1] Voyez *Mycènes*, p. 109, nº 24; p. 149, nº 140; p. 155, nº 141.
[2] *Ibid.*, p. 304, nº 334.
[3] *Ibid.*, p. 142, nº 120.
[4] *Ibid.*, p. 282, nº 316.
[5] V. Gross, *Résultats des Recherches exécutées dans les Lacs de la Suisse occidentale*, Zurich, 1876, Pl. VIII, nºs 9, 16, 18, 19.
[6] V. Gross, *Deux Stations lacustres, Mœringen et Auvernier*, Neuveville, 1878, Pl. VII, nºs 31, 61.

Musée royal de Berlin; deux autres chariots de bronze, l'un trouvé à Ober-Kehle, l'autre près de Drossen en Prusse, ont des roues pareilles aux précédentes ; je reviendrai sur ces quatre chariots dans les pages suivantes. La roue troyenne, ici présente (n° 1352), ne ressemble pas aux roues (κύκλα) du chariot des dieux, décrit par Homère, qui avaient huit rayons autour de leur axe [1].

Le n° 1353 est un fragment de disque plat en ivoire décoré de cercles



N° 1357. N° 1358. N° 1359. N° 1360. N° 1361.

N° 1356. — Objet en os. 7/8 grandeur; profondeur, 6 m. Fait sur photographie.

N°s 1357-1359. — Côtes d'animaux aiguisées en pointe et servant probablement d'alènes. 1/4 gr.; prof., 1 met. à 5m,50. Fait s. dess.

N°s 1360-1361. — Alènes d'os. 1/2 grandeur; profond., 5 mètres. Fait sur photographie.

gravés, avec point au centre. Les n°s 1354, 1355 sont aussi des objets d'ivoire, ornés des deux côtés de cercles semblables; le dernier a trois

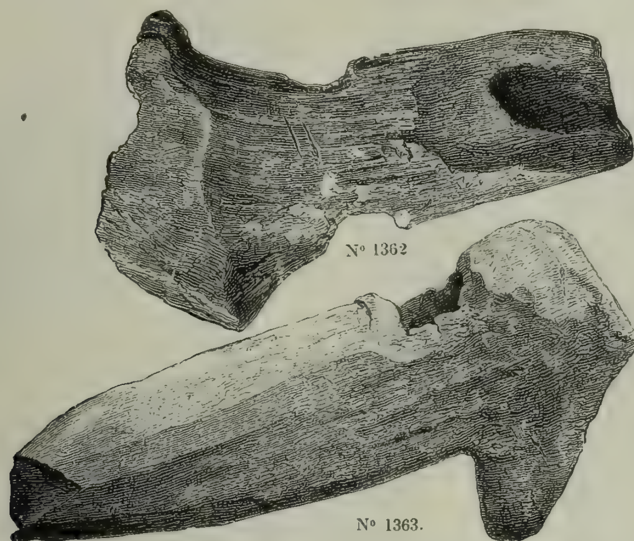
---

[1] *Il.*, v. 722, 723 :
Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα
χάλκεα ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.

Mon ami M. W.-S.-W. Vaux me fait remarquer que la roue de char à quatre rayons caractérise les plus anciennes médailles grecques. Les roues égyptiennes, éthiopiennes et assyriennes primitives avaient six rayons. Les sculptures persanes du temps des Achéménides nous montrent des chariots à huit rayons. Le professeur Sayce me dit : « Les roues des chars Hittites sont toutefois représentées sur les monuments égyptiens avec quatre rayons seulement : les roues des chars égyptiens ont tantôt quatre, tantôt huit rayons, et une roue de char perse, donnée par Ker Porter, en a onze (voyez *Ancient Egyptians* de Wilkinson, I, pp. 223-241, nouv. édit., 1879). Sur deux des plus anciennes représentations de char en Egypte, dans la même tombe, à Thèbes, au temps d'Amenhotep II, deux chars ont des roues à six rayons ; un autre char a des roues à quatre rayons (Villiers Stuart, *Nile Gleanings*, Pl. XXXVIII, XXXIX, pp. 294, 295).

trous. Ces objets peuvent avoir servi à décorer des harnais de chevaux.

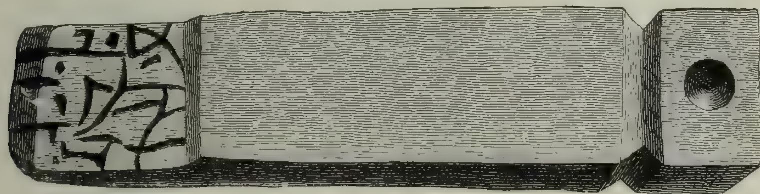
Le nº 1356 est en os et a trois trous. M. John Evans le tient pour une garde ou brassard avec lequel les archers protégeaient leur poignet contre le frottement de la corde ; il ajoute que les Esquimaux se servent encore aujourd'hui de brassards en os pareils à celui-ci. Les gardes ou



Nos 1362-1363. — Pommes de cannes en os. 1/2 grandeur : profond., de 5 à 6 mèt. Fait sur dessin.

brassards trouvés en Angleterre sont en pierre et ont trois trous à chaque bout.

Les nos 1357-1359 sont des côtes d'animaux aiguisées en pointes, et probablement employées comme alênes. Les nos 1360, 1361 sont des



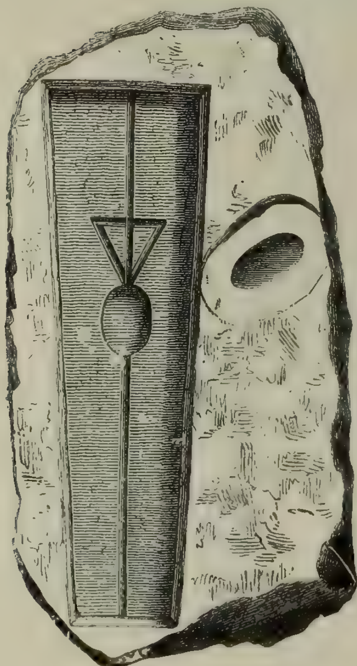
Nº 1361. — Pierre à aiguiser, en porphyre, avec une inscription. Double grandeur ; profondeur environ 6m,50. Fait sur dessin.

alênes plus épaisses. Les nos 1362 et 1363 sont de très grossières pommes ou becs de cannes en corne de cerf. Toutes deux ont des trous quadrangulaires. Une pomme de canne semblable, mais mieux fabriquée, trouvée à Inzighof [1], est considérée comme un petit marteau; mais

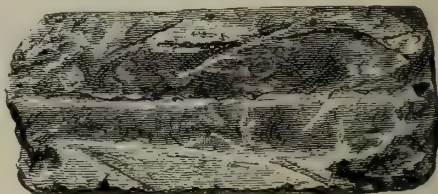
[1] L. Lindenschmit, *Die Vaterländ Allerth.*, Pl. XXV, nº 2.

l'objet troyen ne peut pas lui être assimilé, la corne de cerf convenant mal à la percussion. Sous le n° 1364, je représente, au double de sa grandeur, une pierre à aiguiser qui, selon M. Davies, est en porphyre rouge ; elle porte une inscription gravée sur laquelle j'appelle toute l'attention des lecteurs. Le professeur Sayce étudie cet objet dans l'Appendice consacré aux inscriptions troyennes [1].

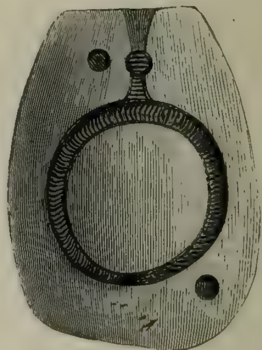
Le n° 1365 est un morceau de micaschiste, avec moule en creux pour



N° 1365. — Moule de micaschiste. 1/2 gr., profond., 5 mètres. Fait sur dessin.



N° 1366. — Moule de micaschiste. 1/2 grandeur ; profond., $2^{m},75$. Fait sur photographie.



N° 1367. — Moule de micaschiste. 1/2 gr. ; prof., de 4 mèt. à $5^{m},50$. Fait sur dess.

y couler un instrument très curieux qui m'est inconnu. Le n° 1366 est un autre moule de micaschiste, avec creux pour y couler une feuille grossièrement figurée. Je représente, sous le n° 1367, un troisième moule de micaschiste, dont le creux semble représenter un grand anneau avec poignée; ce moule a deux perforations qui devaient servir à l'ajuster sur un autre moule de même forme. Un moule en basalte vert parfaitement semblable à celui-ci, et trouvé à Nimroud, est dans la collection assyrienne du British Museum.

Les n°s 1368 à 1371 sont, d'après M. Davies, du Bristish Museum, des marteaux et des haches de porphyre, de diorite, d'hématite brune et de roche siliceuse.

[1] Les caractères ne sont pas très bien reproduits ici. Un fac-similé se trouve dans l'Appendice.

Le n° 1368 est un marteau perforé d'un type commun ; la perforation a été opérée des deux côtés, et va se rétrécissant vers le centre. Le



N° 1368. N° 1369. N° 1370. N° 1371.

N°s 1368-1371. — Marteaux de pierre. 1/2 grandeur ; profondeur. de 4 mètres à 6m,50. Fait sur photographie.

n° 1369 est un marteau avec entaille des deux côtés. De semblables marteaux entaillés se rencontrent en Angleterre[1] et en Danemark[2]. Le n° 1370 est un marteau perforé, d'une forme qui se trouve aussi en Angle-



N° 1372. — Marteau de pierre avec entaille au milieu. 1/2 grand. ; profond., 6m,50. Fait sur photographie.

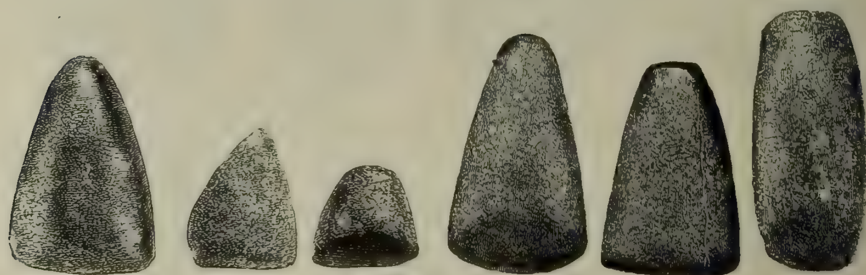
N° 1373. — Marteau de pierre avec entaille au milieu. 1/2 grandeur ; profondeur, 5m,80. Fait sur photographie.

N° 1374. — Hache de pierre. 1/2 grandeur : profond., 5m,80. Fait sur photographie.

[1] John Evans. *Ancient Stone Implements.* London. 1872, pp. 215. 217.

[2] J.-J.-A. Worsaae. *Nordiske Oldsager.* p. 12, n° 33.

terre[1]. Le n° 1371 est une hache perforée, d'une forme qu'on a retrouvée en Hongrie[2]. Les n°s 1372 et 1373 sont des marteaux entaillés, d'une forme que je n'ai pas remarquée ailleurs. Le n° 1374 est une hache de diorite très grossière. Les n°s 1375-1380 sont six haches, parmi lesquelles, selon les recherches de M. Davies, les n°s 1376 et 1377 sont en jade vert. J'ai longuement étudié les haches de jade dans les pages précédentes[3]. Quant aux autres haches, l'une d'elles, selon M. Davies, est en gabbro-roc vert, deux sont en diorite, et une en serpentine bleue. Le n° 1381 est, selon M. Davies, un objet ovoïde de calcaire cristallin et poli. Le n° 1382 est un de ces broyeurs à blé ronds, que j'ai étudiés précédemment et qu'on trouve ici en grande quantité. Ces broyeurs à blé ronds se trouvent aussi parmi les *débris* de



N° 1375. — Hache de gabbro-roc vert. 1/2 grandeur ; profondeur, de 5 à 6 mèt. Fait sur photogr.

N° 1376. N° 1377.

N°s 1376-1377. — Haches de jade. 1/2 grand. ; prof., 6 m. Fait s. phot.

N° 1378. N° 1379. N° 1380.

N°s 1378-1380. — Haches. 1/2 grandeur ; profondeurs, 4 mètres, 5^m,80 et 6^m,50. Fait sur photographie.

l'âge de pierre en Égypte[4], et dans la ville préhistorique ensevelie sous les pierres ponces et les cendres volcaniques de l'île de Théra[5]. Quant aux balles de pierre pour broyer le blé, on m'informe que ce procédé est encore en usage chez les Indiens de la vallée de Yosemite, en Californie. Leurs femmes pilent les glands avec des molettes de pierre rondes sur une roche de granit dont la surface s'use et se troue par suite de cette opération. Ces mêmes Indiens me fournissent un autre rapprochement avec les objets de l'industrie troyenne par les belles pointes de flèche en obsidienne, qu'ils fabriquent et dont ils se servent pour le petit gibier, bien qu'ils aient des carabines pour la grosse bête, exemple remarquable du mélange de plusieurs degrés de civilisation. Le n° 1383 est un instrument d'hématite ; le côté supérieur, étant parfaitement poli, pouvait servir, comme le suggère le professeur Virchow, à lisser des tissus de laine ou de lin, tandis que l'autre côté faisait peut-être office de

---

[1] John Evans, *op. cit.*, p. 203.

[2] Joseph Hampel, *Collection de l'Exposition préhistorique des Musées de province*, Buda-Pesth, 1876, p. 67, n°s 34, 38.

[3] Voyez pp. 300-305.

[4] Friedrich Mook, *Ægypten's Vormetallische Zeit*, Würzburg, 1880, Pl. XII, n°s 4-6.

[5] Quelques spécimens de ces objets sont dans la petite collection de l'École française d'Athènes.

marteau. C'est, en tout cas, un des meilleurs échantillons des grossiers marteaux de pierre qui se trouvent par milliers à Hissarlik.

Le n° 1384 est un objet creux en granit, de forme sphérique, avec un large trou au fond. M. Davies affirme que l'outil n° 1385, qui porte une profonde rainure sur tout son pourtour, est en granit et peut avoir servi de poids pour les filets de pêche. De pareils outils de pierre se trouvent en Danemark[1], en Géorgie et dans l'île de Rhodes[2]. Le n° 1386 est un morceau de calcaire taillé en rectangle, avec un trou hémisphérique; son usage est un mystère pour nous. Les polissoirs de jaspe sont communs.

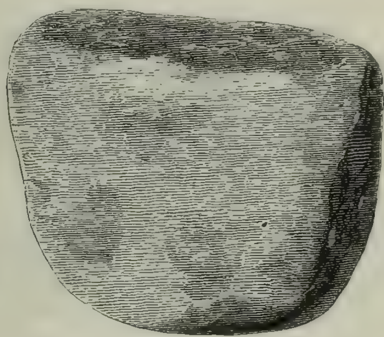
On a trouvé aussi, dans la quatrième cité, beaucoup d'aiguilles d'os



N° 1381. — Objet ovoïde, en pierre. 1/2 gr. : pr., 2m,75. Fait sur photogr.



N° 1382. — Balle de pierre pour écraser le grain. 1/2 grandeur : profond, 4 mèt. Fait sur photographie.



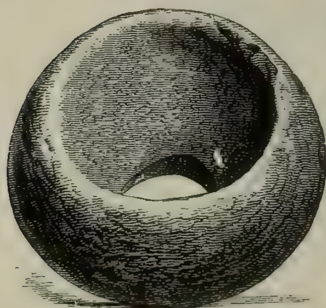
N° 1383. — Outil de pierre. 1/2 grandeur : profondeur, de 5m,50 à 6m,50. Fait sur photographie.

pour ouvrages de femmes, des défenses de sanglier, des appuis de broches en micaschiste, des aiguisoirs en schiste, en porphyre, etc., de la forme ordinaire, des centaines de petites scies en silex et quelques couteaux d'obsidienne. Les fusaïoles de pierre, si abondantes à Mycènes, sont rares ici; celles qu'on y trouve sont, au dire de M. Davies, en stéatite. D'autre part, les fusaïoles de terre cuite, avec ou sans décor incisé, se trouvent par milliers; leur forme diffère très peu de celle des fusaïoles de la deuxième et de la troisième cité ; l'on en peut dire autant de leur décor, dont les Planches à la fin du volume reproduisent un choix intéressant. La profondeur à laquelle chaque fusaïole a été trouvée est toujours marquée en mètres, et, comme règle générale, on peut supposer avec grande probabilité que toute fusaïole trouvée à 4 ou 6 mètres de profondeur appartient à la quatrième cité. Ceci toutefois ne peut jamais être affirmé avec certitude, parce qu'une fusaïole appartenant à la cinquième cité peut, par un

[1] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, p. 18, n° 88.

[2] Charles Rau, *The Archæological Collection of the U.-S. National Museum*, Washington, 1876, p. 27, nos 107 et 108.

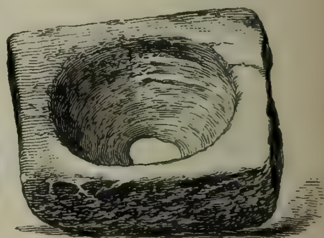
accident quelconque, se trouver dans les débris de la quatrième ou même de la troisième cité; la seule chose que je puisse certifier au lecteur, c'est que je n'ai ménagé ni mes soins ni mes peines pour éviter toute méprise. A l'égard des fusaïoles avec dessins que l'on trouve, de forme pareille, dans la deuxième cité, — cité brûlée, — dans la troisième et dans la quatrième cité, je puis dire que les dessins de croix n°s 1817, 1818, 1820, etc., qui sont communs dans la deuxième et la troisième cité, le sont aussi dans la quatrième. Je mettrai sous les yeux du lecteur tous les dessins gravés sur les fusaïoles, en le laissant libre d'y voir ou de n'y pas voir des signes symboliques. Je signalerai seulement ceux qui, à mon avis, méritent une atten-



N° 1384. — Instrument creux de granit, de forme sphérique, avec une grande ouverture au fond. 1/5 grandeur; profondeur, 1 m. Fait sur photographie.



N° 1385. — Outil de pierre. 1/2 grandeur; profondeur, 1^{m},90 environ. Fait sur photographie.



N° 1386. — Calcaire à quatre côtés, creusé en hémicycle. 1/6 grandeur; profondeur, 6^{m},70. Fait sur photographie.

tion particulière. Et d'abord le n° 1838, sur un côté duquel nous voyons trois autels allumés et un grand nombre de points, et sur l'autre côté un 卍 et trois autels allumés aussi. Sur le n° 1852, nous voyons trois 卍; sur le n° 1860, des signes qui sont probablement des caractères d'écriture; sur le n° 1863, encore un 卍 et un 卐, et sur les n°s 1865, 1866, 1871, des signes semblables. Le décor gravé du n° 1867 est très curieux : nous y reconnaissons quatre lièvres avec un point sous chacun d'eux; le décor des n°s 1879 et 1880 est encore plus remarquable : sur le premier, nous voyons quantité de 卍 et de 卐, un autel brûlant, une ligne en zigzag que l'on prend généralement pour le signe de l'éclair et trois animaux mâles avec des points sur le dos. Au n° 1880, nous voyons de chaque côté du cercle un signe singulier, qui représente probablement un homme : ces deux signes ou figures sont touchés par les cornes d'un grand quadrupède. Le décor très symétrique de plusieurs de ces fusaïoles — celui, par exemple, du n° 1895 — fait un contraste frappant avec ces silhouettes grossières d'hommes ou d'animaux. Je signalerai aussi le singulier caractère d'écriture que nous voyons, n° 1905, au haut de quatre 卐 et d'un 卍. Il se trouve aussi sur les n°s 1912, 1936 et 1939. Sur le n° 1911,

nous voyons encore trois 卍 et autant d'autels allumés. La curieuse figure sur le côté droit de la fusaïole n° 1951 représente peut-être une seiche(?). D'après l'expérience que nous avons acquise de la manière grossière dont est tracée la figure humaine, nous proposons au lecteur d'en reconnaître une dans le signe singulier inscrit sur le n° 1954. Nous croyons voir des caractères d'écriture sur le n° 1972, mais ils attendent toujours leur interprète. Sur le n° 1990, nous voyons trois 卐 alterner avec trois cercles; sous le n° 1991, nous représentons une balle curieusement gravée avec deux 卐 et, sur le côté que j'expose, dans la rangée d'en haut, à droite, une figure bizarre qui pourrait bien être une seiche. La plus curieuse de toutes ces balles de terre cuite est sans contredit le n° 1993 divisé par des lignes incisées en huit parties égales; trois d'entre elles portent une figure très singulière; est-il permis de reconnaître dans ces trois figures une représentation primitive de la seiche? Que le lecteur en décide.

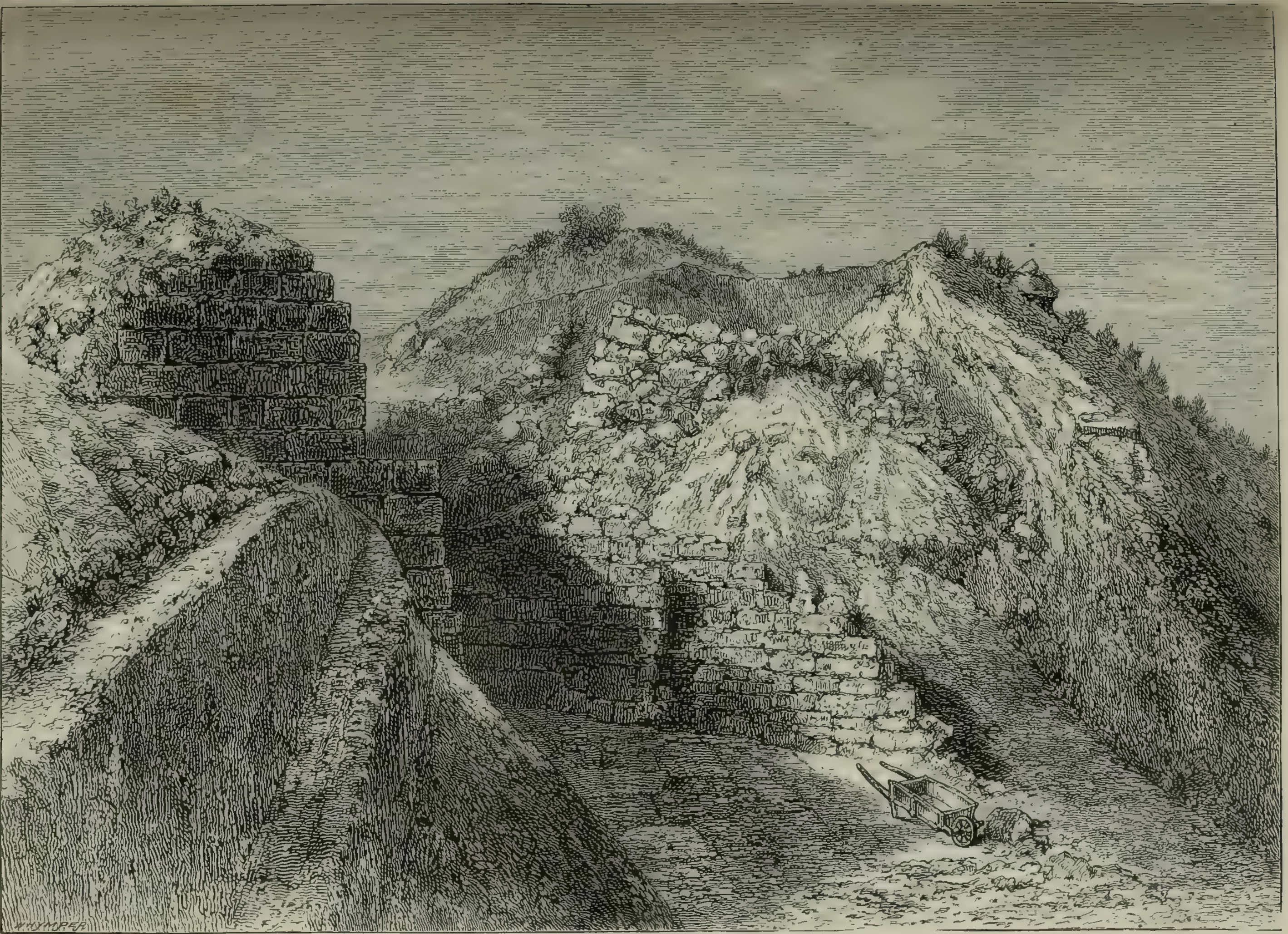
CHAPITRE IX

CINQUIÈME CITÉ PRÉHISTORIQUE DE TROIE

Les cinquièmes colons étendirent leur cité plus au Sud et à l'Est que n'étaient les deux cités précédentes; car, par suite de la grande accumulation des décombres et de la différence insignifiante de hauteur entre la colline d'Hissarlik et la chaîne montagneuse attenante, le niveau du sommet avait augmenté très considérablement dans ces directions.

C'est ainsi que nous voyons les maisons des nouveaux colons s'étendre par-dessus les anciens murs de fortification et beaucoup plus loin. Les murs des maisons sont bâtis, en partie avec des moellons bruts cimentés d'argile, en partie avec des briques d'argile; on voit un grand nombre de ces murs de maison en briques de la cinquième cité dans la grande tranchée Nord-Est au-dessous des propylées romains (voyez L sur le plan VII), au-dessus de la porte du Sud (voyez NF sur le plan VII), et dans le grand bloc de décombres (G sur le plan VII), au sud du temple A. Ils consistent en briques ayant $0^{m},30$ et $0^{m},33$ en largeur et en longueur et de $0^{m},065$ à $0^{m},075$ en hauteur; la largeur des murs n'excède pas la longueur d'une brique. La terre à briques est, comme dans les cités précédentes, une argile foncée; le ciment est une argile de couleur claire et presque blanche. Les briques sont pour la plupart crues, et les briques cuites sont rares. Tous les murs de briques ont des fondations en moellons grossiers, qui faisaient probablement saillie au-dessus du sol pour empêcher la désagrégation à laquelle la partie inférieure des murs était exposée. Comme il n'y a aucune trace de tuiles, toutes les maisons de cette cinquième cité doivent avoir eu des toits horizontaux de bois, de joncs et d'argile.

Les cinquièmes colons ne peuvent pas avoir fait usage des anciens murs de fortification, car l'accumulation des décombres avait été si grande que ces murs étaient complètement enfouis. Bien que mes architectes n'aient pas réussi à trouver un mur de fortification qui pût être attribué avec certitude à la cinquième cité, nous avons pourtant mis à jour en deux endroits une grande enceinte faite de grands blocs calcaires non taillés, que nous pouvons indiquer, avec grande probabilité, comme le mur de la cinquième cité. On voit cette enceinte d'abord dans la grande tranchée Nord-Ouest (marquée Z'—O sur le plan I et *nz* sur le plan VII),



N° 1387. — Entrée de la grande tranchée Nord-Est, marquée SS sur le plan VII.
A gauche, un mur romain colossal en grands blocs bien taillés. A droite, la grande enceinte de la cinquième cité, en pierres irrégulières. Fait sur dessin.

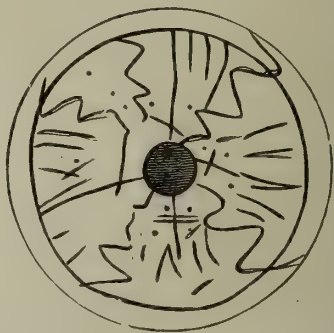
puis à l'extrémité nord-est de la grande tranchée Nord-Est (SS sur le plan VII). Nous avons rencontré cette enceinte immédiatement au-dessous des fondations grecques et romaines, à environ 2 mètres de la surface du sol, et nous l'avons excavée jusqu'à une profondeur de 6 mètres. Comme je l'ai dit dans les pages précédentes (voyez pp. 88, 89), la maçonnerie de cette enceinte la distingue des murs de fortification des cités préhistoriques plus anciennes, car cette maçonnerie consiste en grandes dalles de pierre qui ont, surtout à la partie inférieure, des proportions colossales, tandis que les murs de la deuxième et de la troisième ville ont à leur partie inférieure des pierres dont la forme se rapproche du cube. La gravure ci-contre, n° 1387, donne une bonne vue de cette



N° 1388. — Hache de jade blanc, très rare. 1/2 grand.: prof., 2 met. Fait sur phot.



N° 1389. — Fusaïole avec trois animaux. Grandeur réelle: prof., 3 m. Fait sur dessin.



N° 1390. — Fusaïole avec signes curieux. Grandeur réelle; profond., 3 mètres. Fait sur dessin.

enceinte de la cinquième cité, telle qu'elle a été mise à jour dans la grande tranchée Nord-Est (SS sur le plan VII). Il faut bien noter que ce mur est au nord-est de l'Acropole de la deuxième cité et en dehors; aussi est-il près de l'extrémité nord-est de l'Acropole grecque et romaine d'Ilium.

On ne trouve à cet étage ni les grossiers marteaux de pierre, ni les haches de même substance que la quatrième cité nous avait fournis en si grande quantité; je n'ai trouvé que deux haches dans cette cinquième cité, mais l'une d'elles — la hache de jade blanc représentée sous le n° 1388 — est, au dire de M. Story Maskelyne, avec celle de même couleur trouvée dans la deuxième cité, la plus précieuse de toutes les haches de jade trouvées à Troie, à cause de l'extrême rareté d'un tel outil fait en pareille matière. J'attribue cette hache à cette cinquième cité, parce qu'elle a été trouvée à moins de 2 mètres de profondeur. Les meules de trachyte, si abondantes dans la quatrième cité, sont très rares ici. Les fusaïoles de terre cuite ont une forme très différente de celle des fusaïoles déjà connues; de plus, elles sont mal fabriquées, plus allongées et plus pointues.

Les objets pareils aux n°s 1801, 1802 et 1803, inconnus jusqu'ici, sont en très grande abondance à ce nouvel étage de *débris.*

Les n°s 1389 et 1390 sont deux fusaïoles, dont la première porte un grossier dessin linéaire qui représente des quadrupèdes. Deux sont peut-être des cerfs avec de longues cornes, et le troisième, une biche. Le décor de l'autre fusaïole est inintelligible.

Nous retrouvons dans cette nouvelle cité les mêmes types de poteries



N° 1391. — Vase avec deux seins et deux poignées en forme d'ailes. Le couvercle a une face de chouette. 1/4 grandeur; profondeur, 4 mètres. Fait sur photographie.

faites à la main ou à la roue, mais ils ont dégénéré. Nous y trouvons aussi une grande quantité de poteries simples faites à la roue, qui semblent modernes comparées à celles de la cité précédente. De plus, les gens qui vivaient à cet étage vivaient autrement que leurs prédécesseurs : au lieu de laisser tous les débris de cuisine sur le plancher de leur chambre, ils les portaient dehors et les versaient au delà du monticule ; aussi ne voit-on plus ici ces écailles d'huîtres ou de moules qui s'y accumulaient dans les maisons de la quatrième cité.

Qu'un peuple change tout à coup et complètement ses habitudes sur un point donné, cela paraît encore plus impossible que de remplacer soudainement ses armes et ses outils de pierre par des armes et des

outils de bronze. Cette série de faits semble prouver que l'étage de décombres où nous sommes arrivés appartient à un peuple nouveau au milieu duquel, toutefois, une partie des anciens habitants continua de subsister. Nous appellerons cet établissement la cinquième cité préhistorique de Troie; mais nous ne saurons jamais si l'ancien établissement a été conquis ou paisiblement occupé par de nouveaux colons. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas trace de catastrophe.

En décrivant ceux des objets trouvés dans cette cinquième cité, je commencerai par les vases à tête de chouette qui, selon toute probabilité,



N° 1392. — Vase avec tête de chouette, attributs féminins, poignées en forme d'ailes. 1/4 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

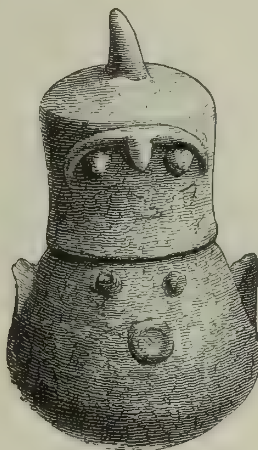
doivent avoir eu un caractère sacré. *Tous, sans exception, sont faits à la roue, et d'une fabrication grossière et rugueuse*[1]. Celui que je représente au n° 1391 a deux seins de femme et deux saillies dressées. La face de chouette est modelée sur le couvercle dont le manche est disposé comme un cimier; ces étranges couvercles semblent en vérité copiés sur des casques anciens. Le vase 1392, sur lequel la tête de chouette a été grossièrement modelée, est d'une fabrication bien inférieure; la maladresse du potier primitif était telle, qu'il plaçait le bec au-dessus des yeux. Sur ce vase, outre les seins, la *vulva* est indiquée, et il comporte un couvercle plat, avec poignée dressée, comme celui que j'y ai placé.

[1] Les vases à tête de chouette sont les seuls qui soient entièrement rugueux. Quant aux autres poteries, la plupart des pièces sont polies.

Les traits de la chouette et les caractéristiques du sexe féminin ont été bien plus symétriquement modelés sur le vase n° 1393, auquel appartient



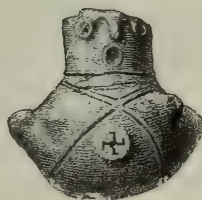
N° 1393. — Vase avec tête de chouette et caractéristiques de la femme. 1/1 grand.: profondeur, 3 mèt. Fait sur photographie.



N° 1394. — Vase avec caractéristiques de la femme et couvercle à tête de chouette. 1/3 grand; profond., de 1m,80 à 2m,75. Fait sur photogr.



N° 1395. — Vase tête de chouette, avec caractéristiques de la femme, et deux excroissances dressées. 1/4 grandeur profondeur, 3 mètres environ. Fait sur photographie.



N° 1396. — Vase à tête de chouette et caractéristiques de la femme. 1/4 grandeur; profondeur, 3 mètres environ. Fait sur photographie.

aussi un couvercle tel que celui que j'y ai placé. Le n° 1394 est encore un vase avec les caractéristiques du sexe féminin; à ce vase con-

vient un couvercle avec face de chouette; les ailes dressées ne sont qu'indiquées.

Le vase nº 1395 se distingue par le long bec pointu de la chouette et des paupières fermées bien indiquées; ce vase a deux seins de femme et rien de plus. Le col du vase, qui est très long et cylindrique, est orné de



Nº 1397. — Couvercle de vase. 1/6 gr.: prof., 3 mèt. Fait sur photographie.

Nº 1398. Nº 1399.
Nºs 1398-1399. Couvercles de vase, avec têtes de chouette. 1/1 grand.: prof., de 2 à 3 mèt. Fait sur phot.

Nº 1400. — Couvercle à tête de chouette. 1/4 grandeur; profondeur, 3 mètres environ. Fait sur photographie.

trois lignes circulaires incisées, représentant peut-être des colliers. Le bord de l'orifice est retourné; le fond est plat; deux longues saillies dressées indiquent des ailes.

Sur le vase nº 1396, les yeux sont grands et saillants; les oreilles ne



Nº 1401. — Vase de terre cuite, avec les attributs caractéristiques de la femme. 1/1 grandeur; profondeur, 2 mètres. Fait sur photographie.

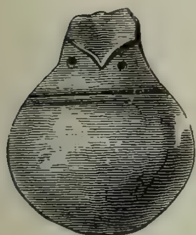
Nº 1402. — Idole de terre cuite, avec tête de chouette. 1/2 grandeur; prof., 2 mèt. Fait sur photographie.

Nº 1403. — Idole de marbre, avec tête de chouette et ceinture. Grandeur réelle; prof., $2^m,40$ environ. Fait sur photograph.

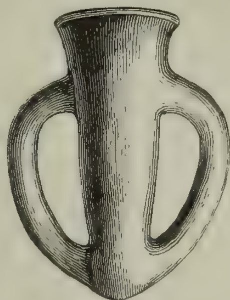
sont pas indiquées; le bec est petit et au niveau des yeux; justement au-dessous, est une cavité ronde, au centre de laquelle il y a un petit trou, qui indique peut-être la bouche; les deux seins et la *vulva* sont en grand relief; cette dernière porte un 卍 incisé, ce qui semble corroborer l'opinion de M. Émile Burnouf[1], à savoir: que le 卍 représente les deux

[1] *La Science des Religions*, p. 256.

morceaux de bois posés en forme de croix, au centre desquels le feu sacré était allumé par friction, et que la mère du feu sacré est Mâjâ, qui symbolise la force productive de la femme. Cela nous semble d'autant plus probable que nous voyons un 卐 sur la *vulva* de l'idole n° 233, et d'autres fois une croix. Ce dernier signe, par exemple, se trouve,



N° 1104. — Idole de marbre, avec tête de chouette et ceinture. 2/3 grand.: prof., de 1m,80 à 3m. Faits. dess.



N° 1105. — Coupe à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον). 1/4 grandeur: profondeur. 2 mèt. environ. Fait sur dessin.



N° 1106. — Entonnoir de terre cuite, troué comme un crible. 1/3 grand.: profondeur, 2 mètres. Fait sur dessin.

avec les marques de quatre clous, sur la *vulva* du vase-chouette n° 1082; et une croix simple, sur celle du vase n° 1088, etc. Au lieu d'ailes, nous ne voyons au vase n° 1396 que des moignons, qui ne paraissent pas avoir jamais été plus longs; trois lignes incisées autour du col



N° 1107. — Vase à deux poignées, deux boutons, et une ornementation gravée. 1/1 grand.; prof., 4 m. Fait sur photogr.

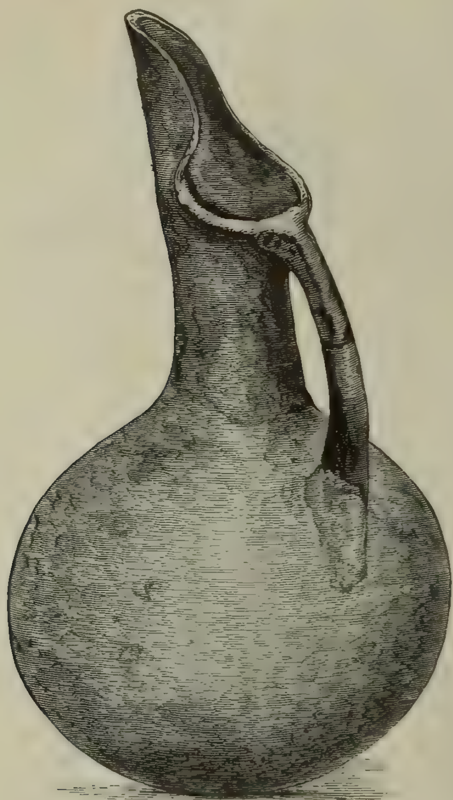


N° 1108. — Gobelet à deux anses. 1/3 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

semblent indiquer des colliers; deux autres lignes s'entre-croisent sur le corps; leur point d'intersection est creusé en rond.

Les traits modelés sur le couvercle de vase n° 1397 ressemblent à ceux d'une face humaine. Nous voyons sur les couvercles de vase nos 1398, 1399 et 1400, des têtes de chouette très bien caractérisées. Le n° 1401 désigne un autre vase avec attributs féminins, auquel apparte-

nait un couvercle comme celui du n° 1394. Le n° 1402 est une idole de terre cuite très grossière, sur laquelle le bec de chouette est indiqué par deux traits et les yeux par deux points; les mains sont brisées et semblent avoir été portées en avant. Le n° 1403 représente encore une de ces idoles de marbre sur lesquelles la tête de hibou est tracée grossièrement et la ceinture indiquée par quatre lignes parallèles. Un autre



N° 1409. — Grande cruche à col dressé. 1/6 grandeur : profondeur, 2m,70. Fait sur photographie.



N° 1410. — Cruche avec long col. 1/3 gr., profond., 2m,70. Fait sur photographie.

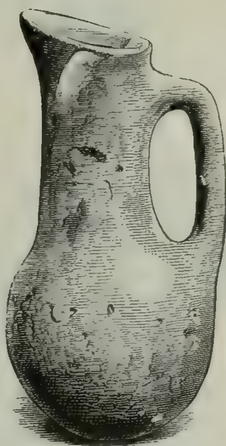
spécimen d'idole de marbre à tête de chouette, et celui-là plus caractéristique encore, est représenté sous le n° 1404. Ces idoles de marbre à tête de chouette sont plus abondantes dans cette cinquième cité que dans aucune des précédentes. Le δέπας ἀμφικύπελλον inscrit sous le n° 1405 appartient à cette cinquième cité; comme tous les gobelets trouvés à cet étage, il est de bien petite taille comparé aux grands gobelets des cités précédentes. Le n° 1406 est un entonnoir criblé de trous et posé sur son grand orifice.

Le n° 1407 est un vase gris à double poignée, fait à la main et très grossier, portant de chaque côté deux excroissances en forme de seins; son col est décoré de quatre lignes grossièrement tracées et de signes

sans signification. Le gobelet rouge luisant et à deux anses n° 1408 est



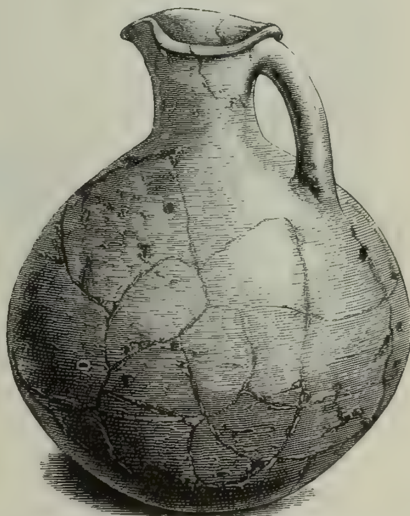
N° 1111. — Vase sphérique tripode, avec col dressé. 1/1 grandeur; profondeur, 1 mètres. Fait sur photographie.



N° 1112. — Cruche. 1/1 grandeur : profondeur, 1 mètres, Fait sur photographie.



N° 1113. — Cruche tripode. 1/1 grandeur : profondeur, 2m,70. Fait sur photogr.



N° 1114. — Vase jaune luisaut, sphérique. 1/8 grand. ; prof., 1 mèt. Fait sur photogr.

fait à la main et bien poli ; son type se rencontre rarement dans cette couche de débris.

Le n° 1409 est une cruche jaune luisant, sphérique et faite à la main, avec un goulot droit et un orifice en forme de trèfle tel que nous en avons déjà vu ; le fond est convexe. La cruche rouge foncé n° 1410 est faite à la roue ; son goulot droit est d'une forme particulière que



N° 1415. — Bouteille ou cruchon, avec un long col. 1/1 grand. ; prof., 2^{m},70. Fait sur photographie.



N° 1416. — Cruche. 1/1 grandeur ; profondeur, 1^{m},50. Fait sur photographie.

nous n'avions jamais vue auparavant. Un goulot de forme semblable caractérise la cruche tripode faite à la roue, et inscrite sous le n° 1411. Le n° 1412 est une cruche grise faite à la main, de fabrication très grossière, avec fond convexe. Le n° 1413 est une cruche tripode, noire, faite



N° 1417. — Bouteille sphérique. 1/1 grandeur : profondeur, 2^{m},70. Fait sur photographie.



N° 1418. — Vase sphérique, avec col long et vertical. 1/1 grand. : pr., 2^{m},70. Fait s. phot.

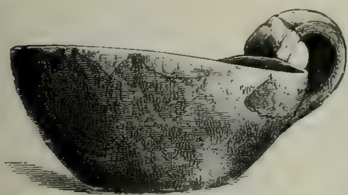


N° 1419-1420. — Gobelet en forme de sablier, et autre pot commun. 1/3 grandeur : profondeur, 2^{m},70. Fait sur photographie.

à la roue et pourvue d'un orifice à trois becs. Le n° 1414 est une très grande cruche jaune luisant, sphérique, faite au tour et soigneusement polie, avec orifice en forme de trèfle ; le n° 1415 est une bouteille rouge faite à la roue ; le n° 1416 est une cruche faite à la main, avec un long goulot et une seule anse ; le n° 1417, une bouteille noire faite à la roue,

avec fond convexe; le n° 1418, un vase rouge sphérique, fait à la roue, pourvu d'un long col cylindrique et d'un fond convexe.

Cette cinquième cité nous fournit très fréquemment la forme représentée par le pot à une anse, rouge luisant, n° 1419, et par celui du



N° 1421. — Coupe à une anse. 1/4 gr.; profond., $1^m,80$. Fait sur photogr.



N° 1423. — Vase avec ornementation gravée. 1/4 grand.; prof., $1^m,80$. Fait sur photographie.



N° 1422. — Louche d'argile. 1/2 grand.; profond., $2^m,70$. Fait sur photogr.



N° 1424. — Brûloir grossier. 1/4 grand.; profond., $1^m,80$. Fait sur photogr.



N° 1425. — Vase sphérique, avec deux poignées et un couvercle en forme de couronne. 1/4 grandeur; profondeur, $2^m,70$. Fait sur photographie.

n° 1420, qui tous deux peuvent avoir servi de coupes à boire. Les coupes déjà représentées sous les n°s 1193 et 1199 sont aussi très abondantes dans cette cité. Le n° 1421 est un bol à une anse, brun et fait à la main; le n° 1422, une louche grossière et faite à la main.

Le n° 1423 est un joli petit vase noir luisant, fait à la roue, avec un décor en zigzag gravé autour du col; le n° 1424, un brûloir très grossier et non poli. Le n° 1425 est un grand vase jaune, sphérique, fait à la roue,

avec de doubles poignées courbes et dressées. La fabrication et la forme de ce vase, aussi bien que l'argile épurée, quoique très ordinaire, dont il est fait semblent très modernes comparées avec celles des autres vases trouvés dans cette dernière des cités préhistoriques; le couvercle est



N° 1426. — Cruche à une anse. 1/4 grandeur; profondeur, $2^m,70$. Fait sur photographie.



N° 1427. — Cruche sphérique, avec relief sur le cou. 1/5 grandeur; profond., $1^m,80$. Fait sur photographie.

aussi fait à la roue, d'un rouge foncé luisant, et porte à son sommet une jolie poignée en forme de couronne; il est décoré de deux lignes parallèles incisées. Cette sorte de couvercle de vase ne se rencontre plus dans



N° 1428. — Vase sphérique, avec décor en relief, sur les côtés, en forme de fer à cheval. 1/4 grandeur, profond., $2^m,70$. Fait sur photographie.



N° 1429. — Vase avec trous tubulaires pour suspension. 1/4 grandeur: profondeur, 1 mètres. Fait sur photogr.

la cinquième cité, mais les vases pareils à celui que nous avons sous les yeux n'y sont pas rares.

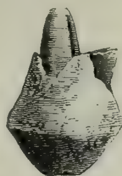
Le n° 1426 est une cruche à une anse, à fond plat, ovoïde, grossièrement fabriquée et mal polie; le bord de l'orifice est roulé en dehors. Les cruches de cette forme ne sont pas rares.

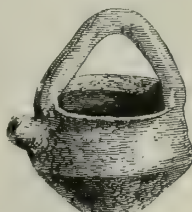
Le n° 1427 est une cruche grise à une anse, faite à la roue, de forme sphérique avec fond plat; l'orifice est trilobé et une bosse singulière

défigure le col. Le n° 1428 est une tasse rouge faite à la main, avec une anse et des oreilles de chaque côté ; les tasses de cette forme sont assez communes. Le n° 1429 est un vase gris fait à la main, avec fond plat et


N° 1430.


N° 1431.

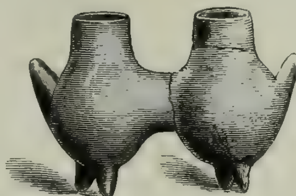

N° 1432.


N° 1433.

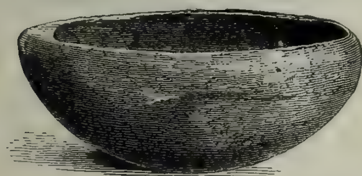
Nos 1430-1433. — Trois pots et un biberon d'enfant. 1/4 grand. ; prof., de 1m,80 à 3 mètres. Fait sur photographie.

trous tubulaires pour suspension sur les côtés aussi bien que près de l'orifice.


N° 1434. — Vase composé de deux coupes séparées. 1/4 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.


N° 1435. — Vase composé de deux coupes séparées, avec quatre pieds. 1/4 grandeur ; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

La poterie désignée par les nos 1430-1433 est faite à la main et d'une fabrication grossière; les formes de cruche n° 1430, et de pot n° 1431, sont communes.


N° 1436. — Bol brun foncé. 1/4 grandeur ; profondeur, 3 mètres. Fait sur photogr.

N° 1437. N° 1438. N° 1439.

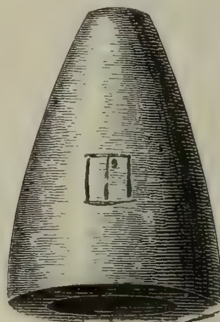

Nos 1437-1439. — Petits pots de terre, avec couvercles plats. 1/2 grandeur ; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

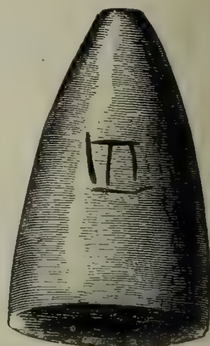
Le vase 1433, avec sa poignée au-dessus de l'orifice et son goulot au milieu du corps, est très remarquable ; c'est probablement un biberon d'enfant. J'ai trouvé à Tirynthe un biberon parfaitement pareil. La double coupe noire n° 1434, avec fond plat, est aussi faite à la roue, aussi bien que la double coupe n° 1435, qui a quatre pieds. Ces deux pièces

sont en partie restaurées avec du plâtre. Un récipient, pareil à deux coupes, a été trouvé par le Dr V. Gross au milieu des palafittes, à la station de Corcelettes, dans le lac de Neufchâtel[1]. Le n° 1436 est un bol fait à la main d'une couleur brun foncé ; on trouve souvent ici de semblables bols. Il est intéressant de noter que, dans cette cité, il n'y a pas de plat fait à la roue. On pourrait croire que ce peuple avait été dégoûté des



N° 1440. — Sceau de terre cuite. 1/2 grandeur : profondeur, $0^{m},90$. Fait sur dessin.

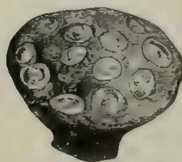


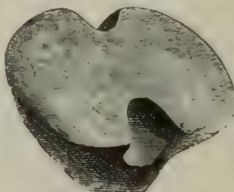


N° 1441. N° 1442.

Nos 1441-1442. — Deux petits entonnoirs de terre cuite. 1/2 grandeur : profondeur, 3 mèt. Fait sur phot.

plats grossiers et rugueux faits au tour que les deux cités précédentes avaient pu lui léguer, et qu'il préférait se servir de plats faits à la main, qui sont beaucoup plus solides et plus jolis.





N° 1443. — Sceau de terre cuite. N° 1444. — Objet de pierre. 7/8 grand. : profond., de $1^{m},80$ à 3 met. Fait sur phot.



N° 1445. — Scie en silex. 1/2 grandeur : profond., $1^{m},80$. Fait sur photogr.

Les nos 1437-1439 sont trois petits pots d'argile grossiers, très légèrement cuits, avec fond convexe et couvercles plats.

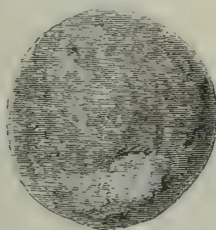
Ces vases lilliputiens ne se trouvent que dans cette cinquième cité préhistorique ; mais ils y sont en grand nombre et quelquefois réunis par douzaine : leur usage est une énigme pour nous. Le professeur Roberts pense que c'étaient peut-être des creusets. Le n° 1440 est un sceau de terre cuite, avec une poignée perforée pour suspension ; il est mal cuit et mal fait et porte un décor linéaire grossièrement gravé.

[1] Dr V. Gross, *Station de Corcelettes*, Neuveville, 1882, Pl. I, fig. 14.

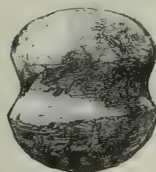
Les nos 1441 et 1442 sont deux entonnoirs d'argile à peine cuite et d'une couleur brun luisant. Sur l'un et l'autre, nous voyons encore le caractère *mo,* qui se rencontre si fréquemment dans les cités précédentes. Comme le professeur Sayce le montre dans son Appendice, ces entonnoirs sont presque identiques pour la forme, la matière et le signe avec un cône trouvé par M. George Smith sous l'aire du palais d'Assur-Bani-Pal ou Sardanapale, à Kouyoundjik, et marqué de caractères troyens, cône qui fut probablement apporté à Ninive par les ambassadeurs lydiens de Gygès. Nos entonnoirs troyens semblent avoir servi de mesure, et le signe *mo* peut être dérivé de la racine aryenne *mâ* « mesurer ». Le n° 1443 est



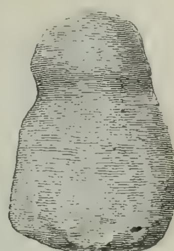
N° 1446. — Marteau de diorite. 1/2 gr.: profondeur, 1m,80. Fait sur photogr.



N° 1447. — Balle de pierre pour broyer le grain. 1/2 grand.: prof., 1m,80. Fait sur photographie.



N° 1448. — Outil de pierre d'un usage inconnu. Poids 172 grammes. 1/2 grand.; profond., de 1m,80 à 2m,10. Fait sur photographie.



N° 1449. — Objet de pierre. 1/2 grand.: profond., 2m,70. Fait sur photographie.

un autre sceau de terre cuite, mieux cuit, mais décoré seulement de petits cercles concentriques[1].

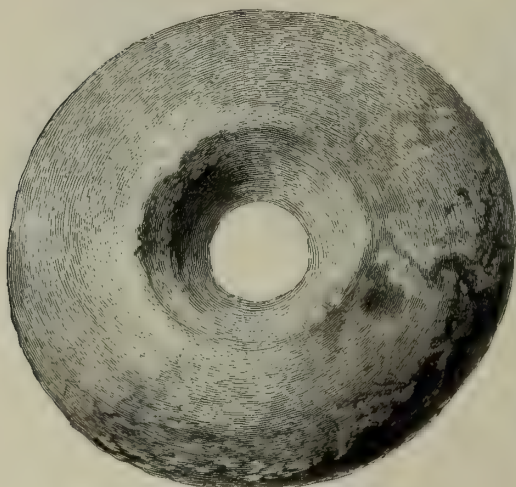
Le n° 1444 est un objet de pierre perforé et d'un usage inconnu. Le n° 1445 est une grande scie de silex qui porte la marque d'avoir été emmanchée dans du bois. Je puis ajouter l'Égypte au nombre des contrées qui ont fourni de semblables scies, car, dans l'ouvrage de M. F. Mook, *Ægyptens Vormetallische Zeit*[2], je vois figurer beaucoup de scies en pierre, et parmi elles une scie de jaspe (Pl. XIII, 8) presque pareille à la scie n° 1445. Je dois ajouter que, dans la cinquième cité préhistorique de Troie, j'ai trouvé quatre scies et pas une de plus, tandis que dans les cités précédentes, et surtout dans la quatrième, j'en avais recueilli plus de mille exemplaires.

---

[1] En terminant avec ce sceau ma revue des poteries des cinq cités préhistoriques de Troie, je dirai que, malgré l'attention scrupuleuse apportée à mes travaux, j'ai pu classer quelques vases de la quatrième cité parmi ceux de la cinquième et *vice versa;* c'était presque inévitable, à cause de l'inégalité de niveau de ces deux dernières cités; mais ces confusions doivent être rares. Les poteries des trois premières cités — les plus profondément enfouies — ne peuvent être méconnues, leurs types étant très différents les uns des autres et aussi des types fournis par les cités suivantes. La profondeur a toujours été soigneusement inscrite sur chaque objet, soit par mes surveillants, soit par moi-même.

[2] Würzbourg, 1880.

Le n° 1446 est un marteau de diorite sans trou et fort bien fabriqué. C'est l'unique exemplaire que la cinquième cité nous ait fourni. Aucun marteau de ce genre n'a été — à ma connaissance — trouvé ailleurs; mais le professeur Virchow m'apprend que des marteaux d'une forme assez voisine ont été ramassés dans l'Orégon. Le n° 1447 est un des rares broyeurs de grain de cette cité. Je ne crois pas en avoir trouvé ici plus de trois, tandis que les cités précédentes, surtout la quatrième, nous en fournissaient des milliers. A tous les lieux divers où de pareils objets ont été trouvés, et que nous avons énumérés dans les pages précédentes,



N° 1450. — Disque ou palet de pierre. 1/2 grandeur: profondeur, 2m.70. Fait sur photographie.



N° 1451. — Moule de calcaire, en forme de bouteille. 1/2 grandeur: profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

il faut ajouter l'Égypte[1]. Le n° 1448 est un instrument fait en pierre siliceuse et peut avoir servi comme poids pour les filets de pêche. On trouve en Danemark[2] des objets semblables.

Le n° 1449 est en marbre blanc, et sa forme nous induit à le considérer comme un symbole de Priape. J'ai discuté ce sujet dans les pages précédentes. Des pierres de semblable forme se trouvent dans les cinq villes préhistoriques.

Le n° 1450 est un disque perforé ou palet de granit, le seul que j'aie trouvé dans cette cinquième cité; des disques pareils se rencontrent très fréquemment dans les quatre cités précédentes. Les disques de terre cuite sont très fréquents dans les terramare de l'Émilie, et les Musées de Parme et de Reggio en contiennent plusieurs exemplaires. Le jeu de

[1] F. Mook, *Egyptens Vormetallische Zeit*, n° 88. Pl. XII, nos 4-6.

[2] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*. Pl. XVIII, n° 88.

palet était d'un usage général au temps d'Homère. Le joueur qui lançait le plus loin son palet gagnait le prix[1]; de là, le mot δίσκουρα signifiant l'espace d'un jet de disque : « Tout à l'heure, il en était éloigné de la portée d'un disque, mais il a bientôt comblé la distance[2] » et, aussi δίσκου οὖρα, pour exprimer la même chose[3]. Le mot δίσκος peut être dérivé de δικεῖν, δείκ-νυμι, sanscrit *diç* pour *dikyos*. Le disque était toujours rond et uni, d'ordinaire en pierre, mais aussi en bois. Une fois, dans l'*Illiade,* il est en fer, et il est alors appelé σόλος[4], qu'il faut rapprocher de σάλος, σαλεύω, σαλαγή (lat. *salum*, allem. *schwellen*, anglais *swell*). Le disque était d'ordinaire percé au centre, afin qu'au moyen du trou et d'une courroie passée dedans il pût être lancé le


N° 1452. — Disque d'ivoire. 7/8 grandeur : prof., 1 m. Fait sur photographie.



N°s 1453-1464. — Tête de chien, en argent : broches primitives ; anneau, couteau, etc., en bronze, et objet en plomb. 1/2 grandeur : profondeur, 0m,90 environ. Fait sur photographie.

plus loin possible, mais quelquefois il n'avait pas de trou. Les disques de silex se rencontrent aussi dans les dolmens de l'âge de pierre, en Danemark et dans le Holstein[5]. Des disques de pierre non perforés,

[1] *Il.*, II, 774 ; IV, 626 :
δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέῃσιν ἱέντες.

[2] *Il.*, XXIII, 523, 524 :
. . . ἀτὰρ τὰ πρῶτα καὶ ἐς δίσκουρα λέλειπτο,
ἀλλά μιν αἶψα κίχανεν·

[3] *Il.*, XXIII, 431 :
σσα δὲ δίσκου οὖρα κατωμαδίοιο πέλονται,

[4] *Il.*, XXIII, 826, 827 :
αὐτὰρ Πηλεΐδης θῆκεν σόλον αὐτοχόωνον,
ὃν πρὶν μὲν ῥίπτασκε μέγα σθένος Ἠετίωνος·

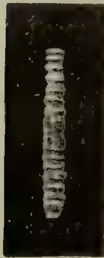
[5] A.-P. Madsen, *Antiquités préhistoriques du Danemark*, Pl. XLI, nos 1, 2. J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XVIII, no 86.

ayant jusqu'à $0^m,225$ de diamètre, se trouvent aussi en Angleterre[1]. La collection de M. John Evans[2] possède un disque perforé de $0^m,137$ de diamètre et de $0^m,18$ d'épaisseur.

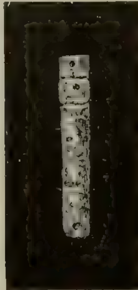
Le n° 1451 est un moule de calcaire d'une forme presque quadrangulaire, creusé en forme de bouteille. Le n° 1452 est un petit disque d'ivoire, avec une bordure telle que le montre la gravure.

Le n° 1453 est une broche de bronze, avec double tête sphérique; le n° 1454, une broche de bronze, avec tête en forme de spirale ; le n° 1455, une aiguille de bronze avec un long trou à l'extrémité supérieure.

Les n°s 1456 et 1458 sont des broches de bronze avec têtes sphériques. Le n° 1457 peut être une paire de petites pinces primitives; elles consistent en deux courtes tiges de bronze enchâssées dans une substance dure. Le n° 1459 est une aiguille de bronze avec les deux extrémités pointues et un trou près du bout à droite. Le n° 1460 est un objet d'argent, en forme de tête de chien ou d'antilope, avec de longues oreilles ; le n° 1461 est un objet de bronze qui peut avoir servi d'ornement sur des harnais de chevaux. Le n° 1462 est un anneau de bronze. Le n° 1463 est un petit couteau courbé, en bronze. Le n° 1464 est un objet de plomb.



N° 1465.



N° 1466.

N°s 1465-1466. — Objets en ivoire. 1/2 grand.; profond., 3 mèt. Fait sur dessin.

La cinquième cité nous a aussi livré des couteaux et des haches de guerre en bronze, de la forme troyenne ordinaire ; je ne les représente pas ici, parce que j'en ai reproduit de pareils à plusieurs reprises (voyez les n°s 870-873). La seule différence, c'est que les haches trouvées ici sont plus courtes que celles de la cité brûlée et ne dépassent pas, généralement, $0^m,15$ de longueur. Les aiguilles d'os, comme les n°s 613-621, s'y trouvent aussi, mais en moindre abondance que dans les cités antérieures.

Le n° 1465 est un objet d'ivoire très curieux, ayant seize rainures circulaires grossières, qui semblent faites avec une scie de silex ; l'usage de cet objet est une énigme pour nous. Un autre objet d'ivoire est représenté sous le n° 1466 ; il est creux et il a trois trous et deux incisions circulaires qui paraissent faites également avec une scie de silex. Cet objet peut avoir servi comme manche d'un petit instrument de bronze.

---

1 John Evans, *Ancient Stone Implements of Great Britain*, Londres, 1872, p. 394.

2 John Evans, *Ancient Stone Implements of Great Britain*, Londres, 1872, p. 394.

CHAPITRE X

SIXIÈME CITÉ, PROBABLEMENT UNE COLONIE LYDIENNE

Au-dessus de l'étage formé par la cinquième cité préhistorique et juste au-dessous des ruines de Novum Ilium, je trouvai une grande quantité de poteries très curieuses, en partie faites à la main, en partie faites à la roue, qui, pour la forme, la matière, la fabrication et la couleur, diffèrent tellement de toute la poterie des cités préhistoriques antérieures, ainsi que de celle de l'Ilium grec, que je ne sais si je dois la rapporter aux temps préhistoriques ou aux temps historiques. Cette poterie abonde principalement sur les pentes de la colline et, comme, pour des raisons expliquées déjà, l'étage de la cité grecque descend sur ces pentes à une profondeur exceptionnelle, on la trouve jusqu'à 3 et 6 mètres au-dessous de la surface du sol. Sur la colline même, on la trouve à $1^{m},80$ environ; quelquefois à $1^{m},20$ ou à $0^{m},90$ seulement de la surface. Comme ni les Grecs, ni les peuples préhistoriques qui se sont succédé sur la colline d'Hissarlik, n'ont jamais fait de poterie semblable, et que cette poterie existe en grande abondance, elle prouve évidemment l'établissement d'un peuple différent; maintenant, quel était-il? D'après la grande ressemblance de cette poterie avec les vases faits à la main trouvés dans les cimetières de Rovio, Volterra, Bismantova, Villanova et sur d'autres points de l'Italie, poterie tenue pour être de l'Étrusque archaïque ou du Pré-Étrusque, nous pensons qu'il peut y avoir eu un établissement lydien à Hissarlik, contemporain de la colonisation de l'Etrurie par les Lydiens, et que la domination lydienne peut avoir compris la Troade à cette même époque. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que la Troade était soumise à la domination lydienne sous le roi Gygès (698-660)[1] et que probablement cette domination a commencé beaucoup plus tôt. Nous rappellerons au lecteur l'antique légende, racontée par Hérodote, de l'émigration de la moitié de la population lydienne en Ombrie, — Italie, — sous la conduite de Tyrsenus, fils de leur roi Atys[2]. Ce récit mythique

---

[1] Strabon, XIII, p. 590 : Ἄβυδος δὲ Μιλησίων ἐστὶ κτίσμα ἐπιτρέψαντος Γύγου τοῦ Λυδῶν βασιλέως· ἦν γὰρ ἐπ' ἐκείνῳ τὰ χωρία καὶ ἡ Τρῳὰς ἅπασα, ὀνομάζεται δὲ καὶ ἀκρωτήριόν τι πρὸς Δαρδάνῳ Γύγας.

[2] Hérodote, I, 94, cité plus haut, pp. 160, 161. Le professeur Sayce me dit à ce sujet : « Selon Herodote, la colonisation eut lieu à l'âge mythique de la Lydie, avant l'avènement de la dynastie des Heraclides (environ 1200 ans avant J.-C.).

semble devenir un fait historique par ma découverte, et je puis donc me permettre d'appeler ce sixième établissement sur la colline d'Hissarlik, la cité lydienne.

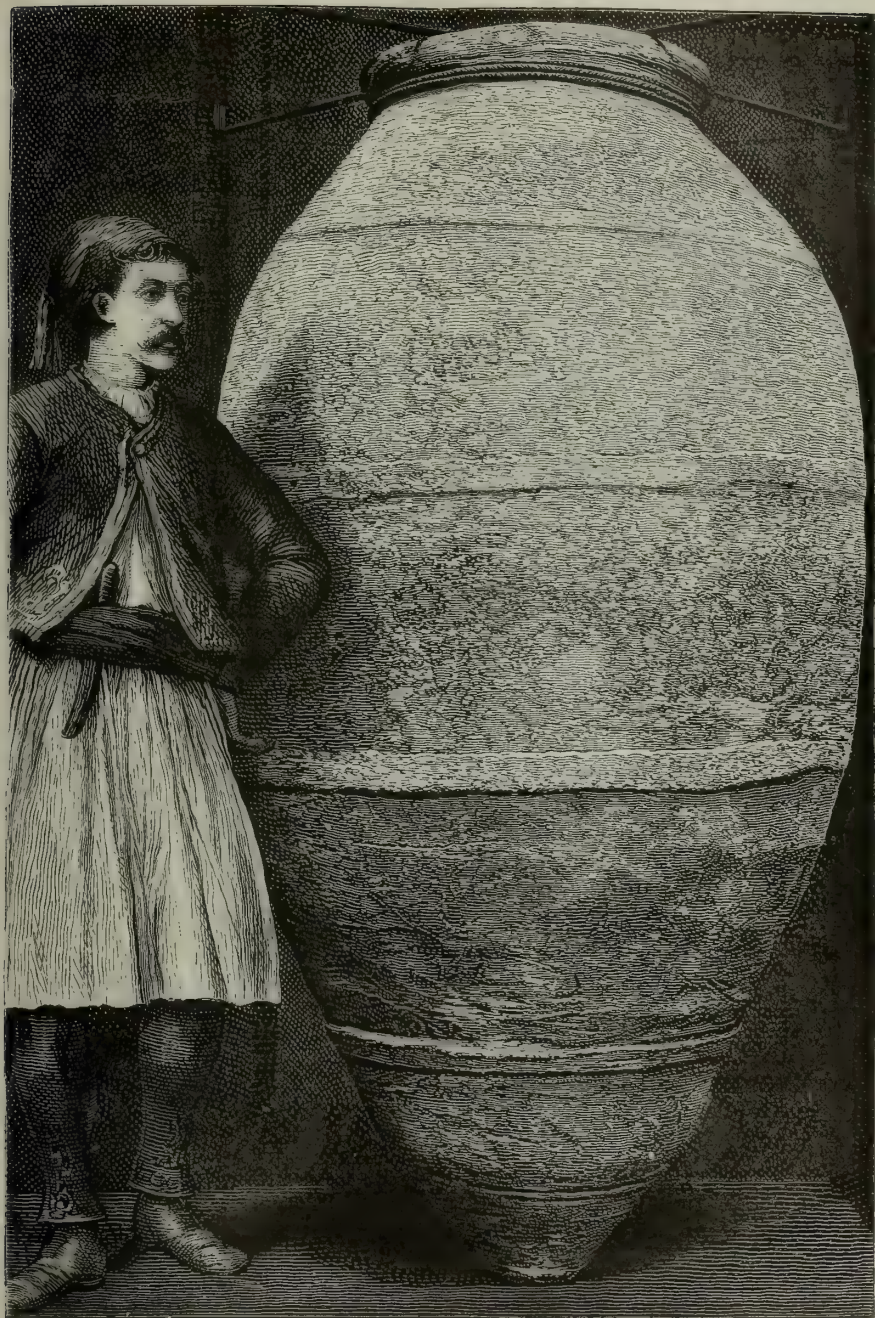
Mais tout ce que je montrerai de cette ville, c'est sa poterie; il n'y a pas de mur de défense ni même de mur de maison que je puisse lui attribuer avec quelque chance de probabilité. Au contraire, il est très vraisemblable que les Grecs éoliens, qui ne se servirent pas d'Hissarlik pour y placer leur ville, mais bien leur Acropole et l'enceinte sacrée de leurs temples, nivelèrent le terrain et se servirent des pierres pour l'érection de leurs édifices sacrés. Si les Éoliens avaient été un peuple préhistorique, ils auraient laissé *in situ* toutes les ruines existantes et les auraient comblées en les remplissant de *débris*. Mais, étant un peuple civilisé, ils nivelèrent le terrain en détruisant les murs restés debout et en jetant les débris sur la pente de la colline. La majeure partie de la poterie lydienne se trouvant là où commençait alors la pente du monticule, et de plus juste au-dessus des débris de la dernière cité préhistorique, comme juste au-dessous du *stratum* grec, il en résulte que, selon toute vraisemblance, les choses se sont passées comme nous venons de les décrire.

J'étudierai la poterie en décrivant d'abord le grand *pithos*, n° 1467, que j'ai trouvé dans une position verticale, l'orifice étant à 1^{m},80 au-dessous de la surface du sol. Il est fait d'une argile rouge grossière, qui, comme celle de tous les autres *pithoi*, est mêlée de syénite et de pierres siliceuses broyées pour lui donner une plus grande solidité. Il est entièrement cuit, ce qui, comme le prince de Bismarck me l'a suggéré, ne pouvait s'effectuer, en l'absence de four, qu'en remplissant et en entourant le *pithos* avec du bois et en y mettant le feu intérieurement et extérieurement. Cet énorme vase est rugueux, sans poignées, et décoré tout autour de quatre larges bandes en relief. Il reposa pendant 14 mois — de 1872 à 1873 — devant ma maison à Hissarlik et servit de logement à un de mes ouvriers, quelquefois même à deux, lorsque le temps était pluvieux.

Presque toute la petite et moyenne poterie est faite à la main et abondamment mélangée de silex broyé et de syénite micacée. Les vases sont en général de grande taille et, comme ils ont été plongés dans un bain d'argile et polis avant d'être exposés au feu, de plus comme ils sont légèrement cuits, ils ont une couleur noir mat qui ressemble beaucoup à celle des fameuses urnes-cabanes d'Albano[1]; mais on y rencontre aussi quelques vases d'une couleur jaune ou brun mat. — Cette couleur noir mat est peut-être due tout autant au mode de cuisson, qu'à l'argile particulière dont la poterie est faite, parce que nous avons rencontré dans les

---

[1] L. Pigorini et sir John Lubbock, *Notes on Hut-Urns and other objects from Marino near Albano*, Londres, 1869, pp. 2, 13. Voyez aussi les urnes-cabanes d'Albano au Musée royal de Berlin.



N° 1167. — Pithos. 1/13 grandeur; profondeur, 1m.80. Fait sur photographie.

cinq cités préhistoriques d'Hissarlik beaucoup de vases qui n'étaient que très légèrement cuits, et cependant aucun n'avait la couleur mate de ces terres cuites lydiennes. En outre, la forme et la fabrication diffèrent entiè-

rement de celles des poteries trouvées dans les cités préhistoriques ou dans la cité grecque éolienne. Le lecteur reconnaîtra cette grande diffé-



N° 1468. — Soupière noire à deux anses. 1/6 gr.; profond., 1^{m},80. Fait sur photographie.



N° 1469. — Vase de forme sphérique à une anse. 1/1 grand.: prof., 1^{m},80. Fait sur photogr.

rence à propos de chacun des objets de poterie que je passerai en revue.

Je commence par la soupière noir mat n° 1468, qui est faite à la roue



N° 1470. — Grand vase à quatre anses, avec décor en creux. 1/8 grand.; prof., 2 mèt. Fait sur photogr.



N° 1471. — Cruche avec décor en creux. 1/1 grand.: prof., 1^{m},80. Fait sur phot.

et qui a deux anses. Le grand pot à une anse n° 1469 est aussi fait à la roue et de la même couleur; de même pour le grand vase n° 1470, à quatre anses, sur deux desquelles sont de petites protubérances en

forme de bouton. Ce vase est décoré tout autour de quatre bandes parallèles, faites chacune de trois lignes ondulées, grossièrement incisées avant la cuisson. La cruche n° 1471 est de même couleur et faite également à



N° 1472. — Vase sphérique, à deux anses. 1/4 grandeur; profondeur, 2m,70. Fait sur photographie.



N° 1473. — Tasse, avec un décor incisé de lignes en zigzag. 1/1 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

la roue; elle porte trois bandes de lignes ondulées et son orifice est en forme de trèfle, tout comme le vase sphérique à deux anses n° 1472.

Le n° 1473 désigne une tasse faite à la main, de la même argile et de



N° 1471. — Grand vase, avec trois poignées en forme de cornes de bélier, et une anse ordinaire. 1/8 grandeur; profondeur, 3 mètres. Fait sur photographie.

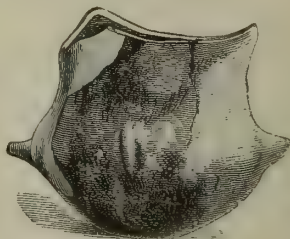
la même couleur, avec un décor incisé de lignes en zigzag qui semble avoir été copié sur une tapisserie ou sur des vêtements brodés.

Des tasses de forme pareille ont été trouvées dans les fouilles de Fel-

sina, à Bologne[1]. Une coupe de même forme mais sans décor, trouvée à Corneto en Italie, est au Musée royal de Berlin. Une autre coupe, semblable à la précédente, est dans la collection du professeur Virchow. On voit aussi parmi les poteries lydiennes des coupes à une seule anse, faites à la main, tout unies et de la même couleur noir mat. Quantité de



N° 1475. — Tasse, avec trois bosses en forme de cornes. 1/1 grandeur: profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.



N° 1476. — Coupe à trois bosses sur le corps. 1/1 grandeur: profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

coupes d'une forme identique ont été trouvées dans les fouilles de Villanova[2].

Le n° 1474 est un grand vase à une seule anse, fait à la main, d'un jaune mat, et orné de trois longues cornes de bélier, qui nous expliquent



N° 1477. — Cruche à une seule anse, avec trois protubérances en forme de seins de femme 1/4 grand., profond.: 1m,80. Fait sur photogr.



N° 1478. — Vase, avec trois bosses et décor en zigzag. 1/5 grandeur: profondeur, 2 mètres. Fait sur photographie.

peut-être les trois ou quatre excroissances que nous voyons presque toujours sur les vases trouvés dans les tombes anciennes de Bismantova[3], comme aussi sur un vase du Musée étrusque du Vatican[4], sur un autre

[1] Giovanni Gozzadini, *Di alcuni Sepolcri della Necropoli Felsinea*, p. 6.

[2] *La Necropoli di Villanova*, par Giovanni Gozzadini, Bologne, 1870, p. 33.

[3] Chierici, dans le *Bullettino di Paletnologia Italiana*, 1875, Pl. II, nos 3-5 ; 1876, Pl. VIII, nos 1, 2, 4, 7, 8.

[4] L. Pigorini et sir John Lubbock, *Notes on Hut-Urns*, etc., Pl. X, n° 10.

de la station de Demorta, dans le district de Mantoue [1], et sur plusieurs vases trouvés dans la nécropole de Carpineto près Capra Marittima, et conservés au Musée préhistorique du Collegio Romano à Rome. En tous cas, les trois longues cornes de bélier du n° 1474 semblent expliquer les *trois* excroissances ou bosses en forme de cornes ou de seins que nous voyons sur les pots faits à la main, lourds et noir terne, des n°s 1475,



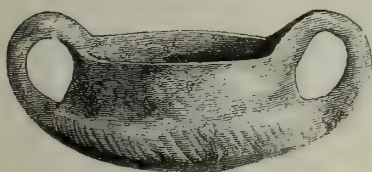
N° 1479.



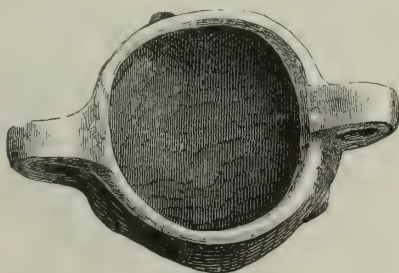
N° 1480.

N°s 1479-1480. — Coupes, avec décor linéaire imprimé. 1/1 grandeur; profondeur, 1^{m},80. Fait sur photographie.

1476, 1477, 1479, 1480 et 1482. D'ailleurs, les vases avec de pareilles bosses ne sont pas rares en Allemagne. Le professeur Virchow a trouvé un vase ainsi fait dans le cimetière préhistorique de Zaborowo et il m'en signale deux autres représentés sous les n°s 9 et 10, planche XXV, dans le



N° 1481. — Coupe à deux anses, avec décor linéaire imprimé. 1/5 grand.: prof., 1^{m},80. Fait sur photographie.



N° 1482. — Coupe à deux anses, avec bosses sur la panse. 1/1 grandeur; profondeur, de 1^{m},20 à 1^{m},80. Fait sur photographie.

Sitzungs Bericht de Berliner Geseltschaft für Anthropologie, Ethnologie, etc., du 18 novembre 1876.

J'ai réussi à recueillir cinquante-six pots avec trois cornes ou bosses en forme de seins. La plupart d'entre eux ont tout autour du corps un décor d'incisions ou d'impressions concaves et verticales, et beaucoup ont chacune de leurs protubérances entourée de trois ou quatre cercles concentriques de lignes creuses. L'inégale cuisson de ces pots ne peut être mieux attestée que par la variété de couleurs que nous voyons souvent sur une

[1] Chierici, dans le *Bullettino di Paletnologia Italiana*, 1877, Pl. V, n° 15.

même pièce : du noir mat là où la cuisson est imparfaite, du jaune pâle là où le feu a mieux agi, du rouge ou du brun là où l'argile a subi longtemps une grande chaleur. A part leurs trois protubérances, ces pots ont, pour la forme, la fabrication et le décor, la plus grande ressemblance avec les vases trouvés dans les tombes de Rovio en Italie[1] Nous voyons aussi les trois protubérances sur la grande et lourde cruche, faite à la main,



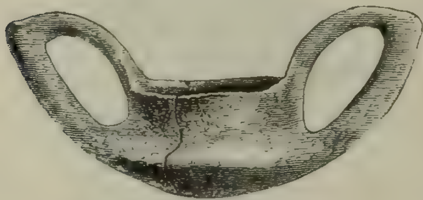
N° 1483. — Bol à deux anses. 1/3 grand. : prof., de 1m,20 à 1m,80. Fait sur phot.



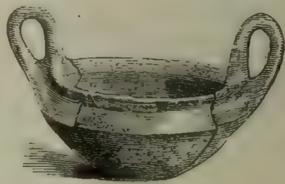
N° 1484. — Coupe à deux grandes anses. 1/4 grand.; prof., 1m,80. Fait sur phot.

n° 1478, qui a une seule anse et un décor incisé de lignes en zigzag, avec une bande de lignes autour du col.

Les lourdes coupes à deux anses et faites à la main nos 1481 et 1482 sont également d'une couleur noir terne et semblent être, pour la forme, l'argile et le décor, les pendants exacts de deux coupes également à deux anses trouvées à Volterra et de beaucoup d'autres trouvées par



N° 1485. — Coupe à deux grandes anses. 1/4 gr., profond., 1m,80. Fait sur photographie.



N° 1487. — Coupe à deux anses. 1/4 grand. profond., 1m,80. Fait sur photograph.

Zannoni dans la nécropole de Felsina, à Bologne[2]. Une coupe à deux anses d'une forme semblable, trouvée à Corneto, en Italie, est au Musée royal de Berlin.

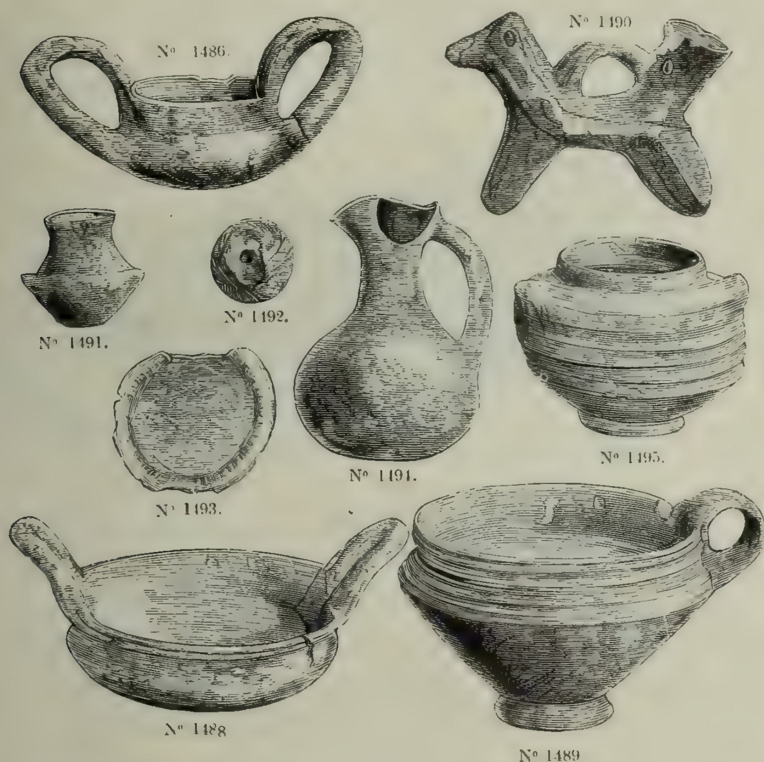
Le n° 1483 désigne un bol à deux anses et fait à la main, de la même argile et de la même couleur. Les nos 1484, 1485 et 1486 sont des coupes faites à main, de la même fabrication lourde et massive, avec

[1] Pompeo Castelfranco, dans le *Bullettino di Paletnologia Italiana*, 1875. Pl. III, nos 1, 2.

[2] Pompeo Castelfranco, *Ibid.*, p. 61, Pl. III, nos 3*a*, 3*b*.

deux anses très longues. Le n° 1484 est décoré sur le corps de lignes incisées verticales qui, ici comme sur beaucoup d'autres de ces vases, sont remplies de craie blanche pour frapper les yeux. Mon honorable ami, M. Alexandre Bertrand, directeur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, me signale la coutume de remplir avec de la craie blanche le décor gravé en creux sur la poterie, comme c'était en usage chez les Gaulois avant les campagnes de Jules César.

Les coupes à deux anses ne sont pas rares dans cette sixième cité



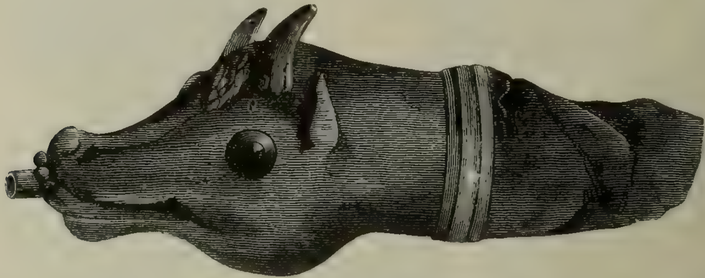
Nos 1486, 1488-1495. — Vases de terre cuite, de différentes formes. 1/1 grandeur; profondeur, de 1m,80 à 4 mètres. Fait sur photographie.

et sont restées en usage chez les Étrusques pendant plusieurs siècles. La forme des coupes à deux anses et faites à la main des nos 1487 et 1488 se retrouve dans presque toutes les collections de poterie étrusque.

Bien qu'il n'existe pas dans la Grèce ancienne de coupe à deux anses ayant précisément cette forme, ces coupes semblent avoir donné aux Grecs la première idée de leur *kantharos* et de leur *skyphos* qui, beaucoup plus élégants de forme et de fabrication, leur ressemblent pourtant. Ces deux sortes de coupe se trouvent en abondance dans les tombes étrusques d'une moins haute antiquité. M. Georges Dennis, qui en repré-

sente deux échantillons, écrit[1] : « Les coupes les plus communes en Étrurie étaient le *kantharos* et le *skyphos*. Le *kantharos* était une coupe à deux anses consacrée à Dionysos (Pline, XXXIII, 53 ; Macrobe, *Sat.* V, 21) ; ce dieu est constamment représenté sur les vases peints avec cette coupe entre les mains. La coupe est rarement décorée de peintures, au moins en Étrurie où elle est plutôt noir uni. On suppose que le nom de ce vase vient d'une ressemblance de sa forme avec celle du scarabée, — κάνθαρος ; — il le tire plus probablement du bateau ou vaisseau de ce nom[2]. »

Le n° 1489 est une grande et lourde jatte à une seule anse. Le n° 1490 est un gobelet grossièrement modelé en forme de cheval, ou plutôt de chien, comme me le suggère le professeur Virchow : le goulot qui occupe



N° 1496. — Fragment d'un vase de terre cuite en forme de tête de cheval. 1/2 grandeur ; profondeur, de 1m,80 à 2m,50. Fait sur dessin.

la place de la queue est rattaché au col par une anse. On peut comparer ce vase avec le n° 1496, fragment de tasse en forme de tête d'animal à deux cornes. Je croyais y voir une tête de cheval, mais un cheval cornu étant sans précédent, le professeur Virchow pense que ce peut être une tête de chevreuil ou même de girafe. Le professeur Sayce trouve à cette tête d'animal une ressemblance frappante avec les vases à tête d'animaux apportés par les Phéniciens tributaires aux rois d'Égypte de la dix-huitième dynastie, et peints sur les monuments. Les gobelets terminés en tête de cheval étaient très ordinaires chez les Étrusques, et M. G. Dennis[3] les assimile au gobelet grec appelé *rhyton*, qui, selon Théophraste[4], n'était offert qu'aux seuls héros. Mais la tête que nous avons sous les yeux a cela de particulier qu'elle est perforée dans le sens de la longueur et qu'elle porte un tuyau dans la bouche ; elle a donc servi de goulot à un gobelet de forme inconnue ; peut-être avait-il une autre ouverture plus large pour le remplir, ce qui eût été difficile par l'étroite embouchure de la tête. Le Märkisches Museum de Berlin possède

[1] *The Cities and Cemeteries of Etruria*, p. 117, nos 36, 37.

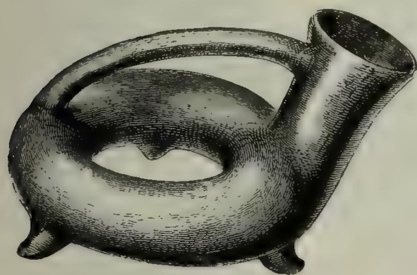
[2] Athen., XI, 47, 48.

[3] *Op. cit.*, p. 122, n° 60.

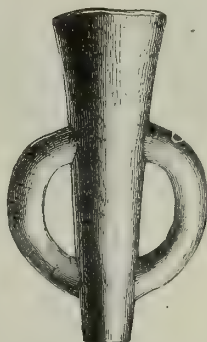
[4] *Ap.* Athen., XI, 4.

deux gobelets à peu près semblables en forme de cornes, dont l'un finit en tête d'animal. Plusieurs vases avec tête de cheval sont dans la collection d'antiquités de Chiusi au British Museum.

Le n° 1491 est un petit vase fait à la main, avec trois protubérances. Le n° 1492 est une fusaïole avec décor incisé rempli de craie blanche. Le n° 1494 est une *œnochoé* faite à la main, avec orifice trilobé. La forme de ce vase, à peine modifiée, se retrouve en Étrurie dans le *lekythos* trilobé[1]. Le n° 1495 est un vase fait à la main, avec des saillies perforées verticalement pour suspension. Toute cette poterie est de la même argile noir mat que la précédente, ainsi que le vase n° 1497, qui est en forme de cor de chasse, avec trois pieds; il n'a qu'une anse, et servait proba-



N° 1497. — Vase de terre cuite, en forme de cor de chasse, avec trois pieds. 1/3 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur dessin.



N° 1498. — Coupe à deux anses (δέπας ἀμφικύπελλον). 2/5 grandeur; profondeur, 1m,80 envir. Fait sur dessin.

blement de gobelet. Un vase de même forme, trouvé dans une tombe à Camiros, île de Rhodes, est au British Museum. De trois vases semblables trouvés dans l'île de Chypre, l'un est au British Museum, l'autre au Louvre et le troisième dans la collection privée de M. Eugène Piot, à Paris.

Les collections du Louvre contiennent un grand nombre de vases étrusques d'une forme semblable, mais sans pieds; le Musée de Naples en contient un. Ces vases-cor, qui se rencontrent plusieurs fois dans la colonie lydienne d'Hissarlik, sont peut-être l'origine des *aryballos*[2] grecs et étrusques qui ont la même forme, à cela près que ces derniers n'ont pas de pieds et ont leur orifice sur le côté du tube circulaire.

Le gobelet 1498, qui est figuré renversé, appartient à la cité lydienne comme le démontrent son argile, sa couleur et sa fabrication. Bien que nous n'ayons trouvé dans cette ville que deux vases de cette

[1] George Dennis, *op. cit.*, p. 124, n° 66.

[2] George Dennis, *op. cit.*, p. 124, n° 70.

sorte, ils suffisent à prouver leur usage. Il est donc très probable que cette forme de vase existait au temps d'Homère et que c'est bien cette coupe à deux anses qu'il désigne par le nom de δέπας ἀμφικύπελλον ; mais



Nº 1499. — *Œnochoé* à une anse. 1/1 grand. : profondeur, 2m,70. Fait sur photographie.



Nº 1500. — Pot, avec goulot dans la panse. 1/1 grand. : prof., 2m,75. Fait sur phot.



Nº 1501. — Pot, avec décor imprimé, rempli d'argile blanche. Il fait partie d'un vase dont le reste est brisé. 1/4 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

si nous comparons cette pièce massive et grossière avec les beaux gobelets de la cité brûlée, nous les trouverons bien dégénérés.

Le nº 1499 est une *œnochoé* piriforme à une seule anse avec excroissances coniques de chaque côté de la tête. La comparaison de cette



Nº 1502. — Vase avec décor incisé et deux trous tubulaires pour suspension. 1/1 gr. : profondeur, 4 mètres. Fait sur photograph.



Nº 1503. — Vase, avec décor incisé et anses verticalement perforées. 1/1 grandeur : profond., 9 metres. Fait sur photographie.

cruche ou *œnochoé* avec celles de l'île de Chypre ou des cités préhistoriques de l'île de Théra (Santorin), sur lesquelles un œil humain est peint de chaque côté de l'orifice, nous prouvera que les excroissances coniques de la cruche nº 1499 ne sont qu'une grossière représentation de l'œil humain. Le nº 1500 est un pot avec goulot dans la panse, ce qui fait penser à un biberon d'enfant.

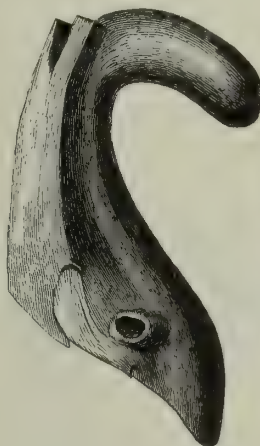
Le nº 1501 est un bol décoré sur la panse d'incisions verticales et,

autour du cou, d'une bande de traits obliques remplis de craie blanche; la base est convexe; à gauche, ce bol a une grande saillie brisée qui indique qu'il était réuni à un autre bol de même taille, comme nous en avons vu tant d'exemples dans les autres cités préhistoriques. Un vase semblable, fait de deux coupes conjuguées et décorées d'incisions au trait, fait partie de la poterie qu'on dit avoir été découverte sous la couche de *peperino* près de Marino[1].

Dans cette cité lydienne, les vases avec saillies perforées verticalement pour suspension au moyen de cordes étaient toujours en usage; car, outre le vase n° 1495, je puis aussi montrer ceux que désignent les



N° 1501. — Fragment de serpent bicorne (κεράστης) en terre cuite. 1/3 grandeur: profondeur, de 2m,40 à 3 mètres. Fait sur dessin.



N° 1505.



N° 1506.

Nos 1505-1506. — Têtes de serpents cornus. (Le n° 1505 représente peut-être une trompe d'éléphant.) 1/2 grand.; profond., 3m,60 Fait sur dessin.

nos 1502 et 1503, qui portent des perforations semblables; tous deux sont décorés de zigzags grossièrement tracés en creux.

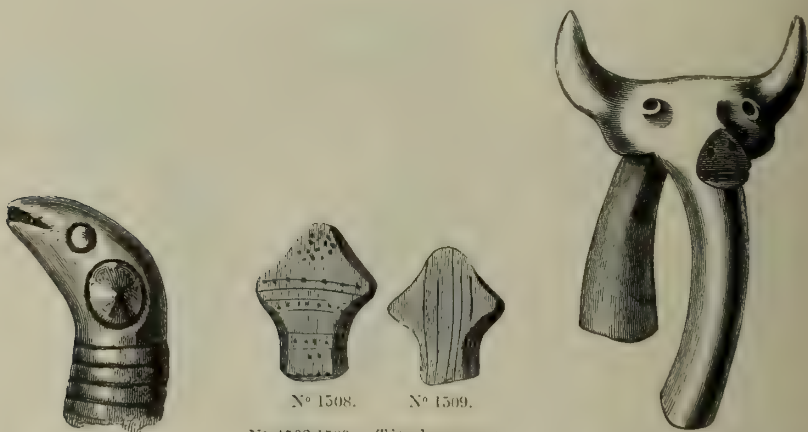
Les nos 1504 à 1509 sont des têtes de serpents à deux cornes, faites de cette argile noir mat et à peine cuite propre à cette cité. Ces têtes de serpent semblent être un symbole lydien ancien et important, dont le sens se retrouve dans la superstition encore existante en Troade qui consiste à attribuer aux cornes de serpent la vertu de guérir, par leur seul attouchement, quantité de maladies et surtout l'épilepsie. On dit aussi que, plongées dans le lait, elles le tournent aussitôt en fromage; on dit encore d'autres choses du même genre et aussi puériles. Les cornes de serpent sont donc regardées comme des objets de grande valeur, et, un de mes ouvriers étant accusé d'avoir trouvé des cornes de serpent et de s'être enfui avec ce trésor, j'eus beau dire à ses cama-

---

[1] L. Pigorini et sir John Lubbock, *Notes on Hut-Urns*, etc., Pl. X, n° 15.

rades que les cornes de serpent n'existaient pas, les serpents n'en ayant jamais eu, je ne pus pas les convaincre.

La tête de serpent nos 1508 et 1509 semble représenter l'aspic venimeux; je signale les excroissances en forme de cornes à droite et à gauche de la tête, les points autour de la bouche et les diagonales qui partagent la tête et le dos en sections remplies de points. J'ajouterai qu'aucune des têtes de serpents cornus découvertes à Hissarlik ne peut être attribuée, d'après la matière et le travail, aux précédentes cités préhistoriques; leur forme me fait supposer qu'elles ont servi d'anses à des vases, et même je l'affirmerais d'après cette particularité du morceau inscrit sous le n° 1505, qu'il est perforé dans le sens horizontal, contrairement à ce que l'on voit sur tous les autres vases d'Hissarlik; c'est d'ailleurs le seul exemple que j'en aie trouvé. On trouve aussi la perforation verticale sur une poterie de Marino[1]. Le professeur Virchow appelle mon attention sur le morceau n° 1505, qui, à son avis, ressemble plus à une trompe d'éléphant qu'à une tête de serpent.



N° 1507. — Tête de serpent, ayant deux cornes et de grands yeux. 1/3 grand. envir.: profond., 5m,50. Fait sur dess.

N° 1508. N° 1509.

Nos 1508-1509. — Tête de serpent, qui semble représenter un aspic (les deux côtés). 1/3 grandeur environ; profondeur, 3m,50. Fait sur dessin.

N° 1510. — Anse de vase, avec tête de vache. 1/2 grandeur: profond., 5m,50 environ. Fait sur dessin.

Des anses pour vase ou coupe avec têtes de vache ou de bœuf, longuement encornées et suffisamment bien modelées, se trouvent fréquemment dans la poterie de la cité lydienne. Une d'elles est représentée sous le n° 1510. Je n'essaierai pas de décider si, à Hissarlik comme à Mycènes, la tête de vache est le symbole ou l'image de Héra; *mais comme la tête de vache, se rencontre ici très souvent et toujours sur des anses de vase, il me semble que cela nous explique les anses à deux cornes qui se trouvent en si grande abondance depuis le*

[1] L. Pigorini et sir John Lubbock, *Notes on Hut-Urns*, etc., n° 6.

pays transpadouan jusqu'aux Abruzzes. On les trouve en outre très fréquemment dans les cités lacustres des environs de Mantoue et de Vicence, dans les terramare de l'Émilie, dans une tombe et dans des champs des environs de Bologne, dans les tombes de Volterra, et dans les champs de la vallée de Vibrata. Une grande coupe à trois protubérances, ayant une anse avec deux cornes du genre des précédentes, a été trouvée sous les fondations d'une maison de l'Esquilin, près de l'église de Saint-Eusèbe à Rome ; ce vase est le premier spécimen de vase à cornes trouvé dans le Latium. Chronologiquement donc, il appartient à l'âge de bronze des terramare de l'Émilie, et, peut-être, à l'âge de pierre des habitations lacustres de l'autre rive du Pô ; mais il appartient au premier âge du fer dans les tombes et les champs des environs de Bologne et dans celles de Volterra, à l'âge de bronze dans la campagne des Abruzzes ainsi que sur l'Esquilin [1]. J'ai trouvé dans mes fouilles à Mycènes un grand vase peint, dont les deux anses se terminent en têtes de vache (voyez, *Mycènes*, fig. 213, 214). Un vase étrusque orné d'une tête de vache est au Musée de Corneto (Tarquinii). M. Chr. Hostmann m'écrit que des vases dont les anses se terminent en têtes de vache ont été découverts à Sarka, près de Prague, et qu'ils sont conservés dans le Musée de cette dernière ville.

Ces anses à cornes ont excité beaucoup de discussions savantes, mais personne n'a soupçonné qu'elles pouvaient bien dériver des anses lydiennes à tête de vache. L'explication que je suggère est si plausible qu'elle ne peut manquer d'être généralement adoptée. — J'ajouterai que les têtes de vache ne se rencontrent jamais dans aucune des cinq premières cités préhistoriques d'Hissarlik, et que, parmi la poterie de Chiusi, au British Museum, il y a quelques vases de terre cuite dont les anses sont ornées de têtes de vache ou de cheval [2].

Je rappelle au lecteur que les têtes de vache en or et en terre cuite, celles en or surtout, se trouvent abondamment à Mycènes, où j'en ai recueilli cinquante-six de la forme représentée dans *Mycènes,* n°s 329, 330, avec de nombreux fragments qui devaient appartenir à d'autres formes. On en trouve en Allemagne, mais en bronze. Le professeur Virchow me signale un petit chariot de bronze de sa collection, décoré de trois têtes de vache et de trois têtes d'oiseau, et aussi un chariot à trois roues en bronze décoré de deux têtes de vache et de trois oiseaux, qui est au Musée royal de Berlin. Ces deux chariots ont été trouvés dans le lit de la Sprée près de Burg (Basse Lusace) [3]. Il me recommande aussi un troisième chariot de

---

[1] Pigorini, dans le *Bullettino di Paletnologia Italiana* de janvier 1878, p. 16.

[2] Parmi les dépouilles enlevées aux Arabes Shasu par le roi Thoutmès III, nous trouvons : « *one silver double handled cup, with the head of a bull* », probablement d'un travail phénicien, comme d'autres objets mentionnés dans le même document. (Brugsch, *Hist. of. Egypt.*, vol. I, p. 383, trad. angl. 2e éd.)

[3] Voyez *Auszug aus dem Monatsbericht der Königlichen Akademie der Wissenschaften in Berlin,* 16 novembre, 1876.

bronze à deux roues trouvé près de Ober-Kehle, dans le district de Trebnitz (Basse Silésie), et conservé au Musée de Breslau, qui est également décoré avec deux têtes de vache et trois oiseaux, et un quatrième semblable aux précédents, trouvé à Francfort-sur-l'Oder et conservé au Musée de Neu Ruppin. Le professeur Virchow mentionne en outre une tête de vache en bronze avec de longues cornes trouvée près de Gr. Pankow dans le West-Priegnitz près de Pritzwalk, et une tête de vache à trois cornes en bronze, avec un bec d'oiseau, conservée au Musée de Copenhague; les cornes sont longues et dirigées en avant. Il me signale aussi deux vaches ou bœufs de cuivre pur trouvés près de Bythin, dans le district de Samter, province de Posen. Le professeur Virchow dit à leur sujet : « La longueur des cornes et leur large envergure indiquent avec précision des prototypes méridionaux. Notre pays n'a jamais, que l'on sache, nourri de bestiaux à cornes aussi longues; même à présent, il faut descendre jusqu'en Moravie, en Hongrie, ou en Italie, pour en voir de pareils. Les têtes pointues ne permettent pas de croire qu'on ait voulu représenter des buffles [1]. » Le Märkische Museum à Berlin contient aussi un vase trouvé en Germanie avec poignées en forme de deux cornes de vache semblables aux anses de vases trouvées en Italie. Quelques petites têtes de vache en or ont été trouvées aussi dans des tombes scythes au sud de la Russie. Le vase le plus remarquable que j'aie peut-être jamais vu est une pièce en terre cuite avec une tête de vache [2] très bien modelée, qui se trouve dans la collection du professeur Virchow. Elle a été trouvée par Mlle Adèle Virchow dans ses fouilles au cimetière préhistorique de Zaborowo, province de Posen.

Je ne puis terminer cette discussion sur les têtes de vaches ou de bœufs préhistoriques sans recommander la merveilleuse collection des bronzes de l'île de Sardaigne, conservée au Musée de Cagliari. Parmi les nombreux animaux qui y sont représentés, nous voyons des taureaux et des vaches [3]; nous reconnaissons aussi quelques têtes de vache parmi les têtes encornées qui décorent les petits bateaux de bronze ronds, appelés en dialecte sarde *cius* (peut-être une corruption du grec κύαθος, coupe), et que l'on croit être des offrandes votives [4]. Un vase parfaitement semblable, trouvé à Civita-Vecchia, est au Musée de Bologne. Nous voyons aussi dans le Musée de Cagliari un objet de bronze représentant une femme à cheval sur une vache [5], ainsi que beaucoup d'idoles féminines avec des cornes de vache sur la tête [6], ou avec des cornes partant des épaules [7] comme sur la plupart des idoles mycéniennes [8]. Toutes ces idoles

---

[1] *Sitzungs Bericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie*, etc., du 6 décembre, 1873.

[2] *Idem*, du 10 mai, 1873, Pl. XIII, fig. 1.

[3] Vincenzo Crespi, *Il Museo d'Antichità di Cagliari*; Cagliari, 1872, Pl. V, fig. 7, 8.

[4] *Ibid.*, Pl. VI.

[5] *Ibid.*, Pl. IV, fig. 10.

[6] *Ibid.*, pp. 52, 53, 54, fig. *c*, *e*, *f*, *g*, *k*.

[7] *Ibid.*, p. 52, fig. *b*.

[8] Voyez *Mycènes*, fig. 8, 10; Pl. XVII, fig. 94, 96.

sardes ont les bras bien formés, et il est impossible de prendre les cornes de vache pour des bras, comme on l'a fait au sujet des idoles mycéniennes.

J'ajouterai que le Musée de Cagliari contient aussi des têtes d'homme encornées[1].

Le n° 1511 représente une broche d'ivoire ornée d'un oiseau.

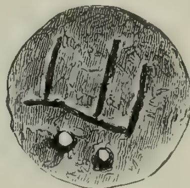
Le n° 1512 est un petit disque d'ivoire où sont gravés en creux un scorpion, et à chacun de ses côtés, un animal. Ces animaux sont représentés dressés et tête-bêche; l'un d'eux a trois tetines; ils ressemblent à des putois, bien que l'artiste primitif ait eu l'intention de représenter des lions ou des chiens, et même le professeur Virchow tient plutôt pour ce dernier animal. Le scorpion était, dans la mythologie égyptienne, le



N° 1511. — Broche d'ivoire. 2/3 grand.: profondeur, 1m,50. Fait sur dessin.



N° 1512. — Objet d'ivoire. Double grandeur: trouvé à la surface du sol. Fait sur dessin.



N° 1513. — Objet de terre, avec deux trous. 1/2 grandeur; profondeur, de 1m,50 à 2m,10. Fait sur dessin.

symbole de la déesse Selk. J'ai ramassé ce curieux disque d'ivoire à la surface du sol sur le plateau de la colline, pendant qu'on excavait à une profondeur qui variait de deux à quatre mètres; il doit donc être tombé du chargement d'une charrette. Rien de semblable n'ayant été trouvé dans les débris des cinq premières cités préhistoriques ni dans les ruines de l'Ilion éolienne, de plus le style de l'entaille présentant quelque analogie avec celui de la tête n° 1496 et de la tête de vache n° 1510, je l'attribue avec confiance à la cité lydienne.

Le n° 1513 a la même couleur noir mat et la même fabrication que toute la poterie de cette cité lydienne; l'objet est de la forme et de la taille de nos montres et a deux perforations; il faut remarquer en outre le signe ou symbole qu'il porte gravé en creux et qui se rencontre si souvent sur les fusaïoles troyennes, et au-dessus des portes de la plupart de ces urnes cinéraires en forme de cabane trouvées dans l'ancienne nécropole sous une couche de *peperino* près de Marino[2], aussi bien que sur la porte

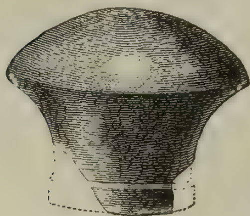
---

[1] Vincenzo Crespi, *op. cit.*, Pl. III, fig. *k*.

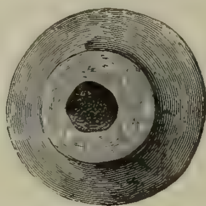
[2] L. Pigorini et sir John Lubbock, *op. cit.*, Pl. IX, nos 7-9; seulement, sur le n° 8 le signe a une raie verticale de plus que sur les deux autres et sur l'objet que nous avons devant nous.

d'une urne-cabane de la même nécropole, conservée au Musée royal de Berlin. Ce signe se rencontre aussi sept fois sur des fonds de vases trouvés par Mlle Sophie von Torma dans les vallées de Maros et de Cserna, en Siebenbürgen (Transylvanie) [1], où elle a fait des fouilles.

Les fusaïoles ne sont pas rares dans la sixième cité ; toutes sont faites d'une argile noir mat, à peine cuite, comme les vases. Elles ont pour la



N° 1514. — Pomme de canne en marbre. 1/3 grandeur : profond., 3 m. Fait sur dess.



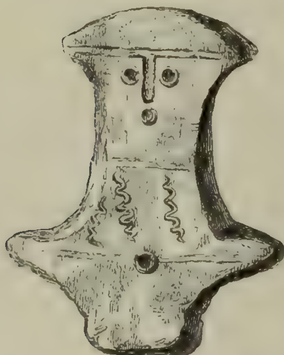
N° 1515. — Pomme de canne en marbre. 1/3 grandeur : profond, 1m,50. Fait sur des.



N° 1516. — Dé en pierre. 7/8 grandeur ; profond., 4 mèt. Fait sur dessin.

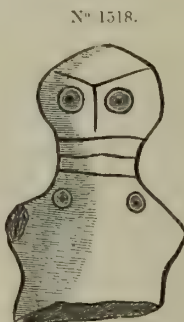
plupart la forme des nos 1802, 1803 et 1805, et sont décorées de lignes incisées remplies de craie blanche ; mais il y a aussi quelques fusaïoles ornées du 卍 ou du 卐 et d'autres signes qui peuvent avoir un sens symbolique.

Les nos 1514 et 1515 sont des pommes de canne en marbre ; le n° 1516



N° 1517. — Figure de terre cuite, probablement une idole féminine. 2/3 grandeur ; profondeur, 1 mètres. Fait sur dessin.

N° 1518.



N° 1519.



Nos 1518-1519. — Figure de femme, avec de grands yeux. (N° 1518, la face : n° 1519, le dos.) 2/3 grandeur : profondeur, 2m,70 environ. Fait sur dessin.

est un dé en pierre siliceuse. Hérodote [2] attribue aux Lydiens l'invention des dés.

Le n° 1517 est de la même argile et représente probablement une idole féminine. Tous les traits que nous y voyons — yeux, nez, bou-

[1] Carl Gooss, *Bericht über Fräulein Sofie von Torma's Sammlung præhistorischer Alterthümer aus dem Maros-und Cserna-Thal Siebenbürgens*, Hermannstadt, 1878, nos 8, 9, 10, 13, 14, 17.

[2] I, 94 : ἐξευρεθῆναι δὴ ὦν τότε καὶ τῶν κύβων.

che, etc. — ont été gravés avant la cuisson. La ligne horizontale au-dessus des yeux indique peut-être le bandeau ; le collier est marqué par une autre ligne dans le même sens, d'où pendent trois ornements. L'idole a une saillie à droite et une à gauche pour indiquer les bras ; une troisième ligne horizontale va de l'un à l'autre, un point placé au milieu indique peut-être la *vulva*.

Le n° 1518 est probablement une autre idole féminine, car deux seins y sont indiqués. Les yeux sont très grands ; les sourcils et le nez, marqués



N° 1520. — Broche primitive en bronze, avec un rang de perles d'or fixé dessus. Grandeur réelle ; trouvé près de la surface. Fait sur dessin.

très grossièrement. La bouche n'est pas dessinée comme sur les vases et les images à tête de chouette et sur les grossières idoles trouvées dans les îles de la mer Égée. Trois lignes sur le col semblent indiquer des colliers. Les bras sont représentés par de petites saillies à droite et à gauche. Des raies verticales sur l'occiput (n° 1519) indiquent les cheveux de femme.

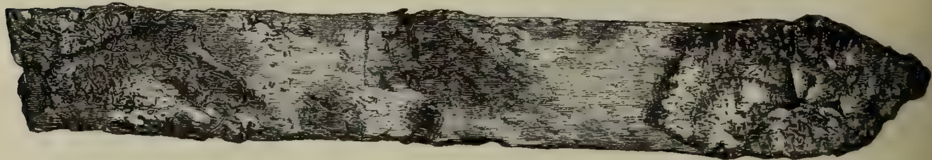
La broche de bronze n° 1520, aussi bien que le morceau d'une autre broche n° 1521, ont été trouvés par un berger en creusant un sillon de



N° 1521. — Fragment de broche de bronze, avec deux rangs de perles d'or fixées dessus. Grandeur réelle ; trouvée près de la surface. Fait sur dessin.

quelques pouces de profondeur autour d'une baraque de bois et de paille qu'il avait construite pour moi à l'ouest d'Hissarlik. J'attribue ces objets à la cité lydienne uniquement parce que les habitants de l'Ilium éolienne, qui succéda à la ville lydienne, étaient trop civilisés pour se servir de broches si grossières et si pareilles à des clous, et, de plus, parce que je ne vois pas comment elles auraient pu se trouver si près de la surface au cas où elles auraient appartenu à toute autre cité préhistorique. Les perles d'or qui adhérent à ces broches sont au nombre de 25 pour le grand morceau, et de 22 pour le fragment, et rendent évident que ce devait être des broches. Le professeur W. Chandler Roberts, de la Monnaie royale, qui a examiné ces objets, est d'avis que les perles d'or doivent y avoir été suspendues par un fil et fixées par l'action de l'oxyde et du carbonate de cuivre. Le professeur Virchow suppose que le n° 1520 était une épingle de cheveux ; je ne crois pas que ce soit possible à cause de son poids et de sa longueur qui est de $0^{m},125$.

Le n° 1522 est un couteau de bronze plaqué d'or, mais couvert en beaucoup d'endroits d'oxyde et de carbonate de cuivre. Les n°s 1523 à 1525 sont des couteaux de cuivre recourbés. Dans le n° 1523 on



N° 1522. — Couteau de bronze, revêtu d'une épaisse dorure. Grandeur réelle : profond., 2 mèt. Fait sur photographie.

voit le trou par lequel il était fixé dans un manche de bois. Le n° 1526 est un couteau de fer, avec un anneau pour suspension. Un clou, dont la tête se voit dans la gravure, prouve que la poignée était emmanchée dans



N°s 1523-1525. — Trois couteaux de bronze. 1/2 grandeur : profondeur, 0^{m},90. Fait sur photogr.

du bois. Ce couteau a été trouvé à une profondeur de 4 mètres environ au-dessous de la surface, et, à en juger par la profondeur seule, il devait appartenir à la quatrième ou à la cinquième cité préhistorique. Mais,



N° 1526. — Couteau de fer, avec anneau pour le suspendre et rivet de la poignée de bois. 2/3 grandeur : profondeur, 4 metres. Fait sur dessin.

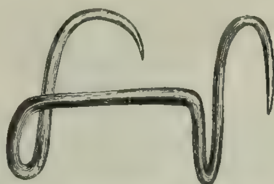
comme je n'ai jamais trouvé la plus légère trace de fer dans aucune des cinq cités préhistoriques de Troie, de Mycènes, d'Orchomène ou de Tirynthe ; comme, de plus, la forme de ce couteau est tout à fait différente de celle de tous les autres couteaux de ces villes, tandis qu'il ressemble beaucoup aux couteaux étrusques et à une lame de bronze tirée

de la nécropole de Rovio[1], ainsi qu'à un couteau de bronze provenant des tombes de Soldi, près d'Alzate (Brianza)[2], je suis forcé de l'attribuer à la cité lydienne. Le poids du fer expliquerait suffisamment qu'il se soit enfoncé à la profondeur où nous l'avons trouvé.

Le n° 1527 est évidemment une tête de flèche avec deux barbes, mais nous ne saurions dire de quelle manière elle était fixée au bois de l'arme. Les têtes de flèche d'obsidienne trouvées par moi dans les tombes royales de Mycènes ont parfaitement la même forme. Le n° 1528 est une tête de flèche en bronze, sans barbes; on trouve en Danemark des pointes de flèches semblables[3]. Le n° 1529 est une pointe de lance en bronze. Contrairement à toutes les têtes de lance trouvées dans

N° 1527.



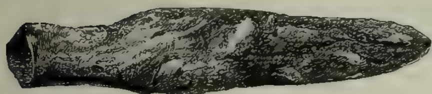


N° 1531. — Objet curieux, en cuivre ou en bronze, probablement un mors primitif. 1/1 grand. : prof., 2m,70 envir. Fait sur dess.

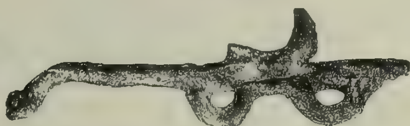
N° 1528.



N° 1529.



N° 1530.



N°s 1527-1530. — Lance, pointes de flèche et fragment de bride en bronze. 1/2 grandeur; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.

la cité brûlée[4], celle-ci a une douille dans laquelle était fixée la hampe de bois. Comme je l'ai précédemment établi, toutes les lances homériques semblent avoir été pourvues d'une douille; de plus, toutes les têtes de lance trouvées à Mycènes sont semblables à celle que nous avons sous les yeux; j'en puis dire autant de celles qui ont été trouvées dans les urnes-cabanes à Corneto (Tarquinii) et qui sont conservées au Musée de cette ville.

L'objet n° 1530 est aussi en bronze, avec trois anneaux, dont l'un (celui d'en bas) est cassé; il paraît avoir fait partie d'un mors de cheval. C'est aussi l'opinion de M. John Evans, qui a dans sa collection un objet semblable, avec la seule différence que les anneaux, au lieu

[1] *Bullettino di Paletnologia Italiana*, 1875, Pl. IV, n° 1.

[2] *Ibid.* Janvier et février 1879, Pl. I, n° 11. Notre couteau ressemble aussi à quelques-uns des couteaux de bronze trouvés dans les habitations lacustres de la Suisse. (Voyez V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*, Zürich, 1876, Pl. V.)

[3] J.-J.-A. Worsae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XXXII, n° 145.

[4] Dans les quatre autres cités préhistoriques d'Hissarlik, aucune tête de lance en bronze n'a été trouvée.

d'être en saillie comme sur le mors d'Hissarlik, sont au centre de saillies orbiculaires dans la barre du mors. De plus, un mors de bronze a été trouvé par le Dr V. Gross dans les cités lacustres, à la station de Mœringen (lac de Bienne), composé de deux pièces presque parfaitement semblables à celles de l'objet qui est sous nos yeux; la pièce destinée à la bouche du cheval était fixée dans les deux cas à l'anneau du milieu; la seule différence, c'est que les anneaux de la Suisse sont ovales[1]. Le professeur Virchow me signale deux objets de bronze, chacun avec trois anneaux faisant saillie et ressemblant d'une manière frappante au fragment de mors n° 1530; ils ont été trouvés à Seelow, dans le district de Lebus, près de l'Oder[2]. Seulement, ici, chaque pièce a la forme d'un lézard à quatre pattes. L'instrument curieux de cuivre ou de bronze, n° 1531, en forme de barre, avec ses deux extrémités contournées comme des hameçons pointus, a aussi l'apparence d'un mors.


N° 1532. N° 1533.

Nos 1532-1533. — Gobelet et coupe en bronze. 1/2 grand.; prof., 1m,80. Fait sur photogr.

Le n° 1532 est une petite coupe de bronze perforée comme un crible. Le n° 1533 est une coupe de bronze sans anses, portée sur une hampe élevée et sur un pied très large. Une coupe parfaitement semblable est au Musée de Vérone[3]. La coupe n° 1533 est aussi très semblable pour la forme aux coupes grecques et étrusques appelées *holkion* par M. Dennis[4].

Les nos 1534 et 1535 représentent une grande hache de guerre à double tranchant, fort curieuse; j'en ai trouvé quatre semblables à la profondeur de 1m,80. Comme je n'ai jamais trouvé cette forme dans aucune des autres cités préhistoriques, je l'attribue avec probabilité à la cité lydienne. J'ai trouvé à Mycènes[5] deux hachettes de bronze, et à Tirynthe une, parfaitement semblables aux précédentes. Une hache de cuivre à deux tranchants a été aussi trouvée en Hongrie[6]. Ces haches caractérisent l'Asie Mineure, et le Zeus Labrandeus de Carie tirait son nom de *labranda*, qui signifiait en langue carienne une hache de guerre à deux tranchants. On en trouve

---

[1] V. Gross, *Résultats des Recherches dans les Lacs de la Suisse occidentale*, Pl. XV, n° 1.

[2] *Sitzungs Bericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie*, etc., 17 avril, 1875.

[3] Pigorini, dans le *Bullettino di Paletnologia*, fév. 1877, Pl. II, n° 3.

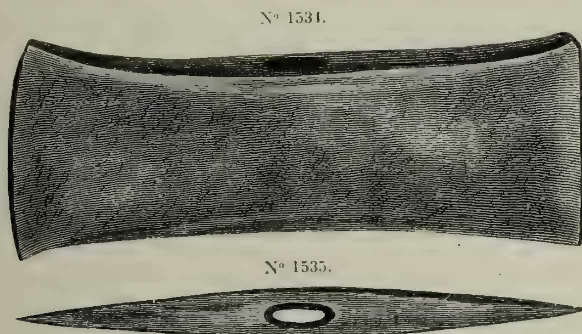
[4] *The Cities and Cemeteries of Etruria*, p. 121, n° 55.

[5] Voyez *Mycènes*, n° 173.

[6] Voyez Joseph Hampel, *Catalogue de l'Exposition préhistorique des Musées de province*, p. 139, n° 147.

souvent en Grèce, en Assyrie aussi bien qu'en Babylonie. Une hache semblable, mais en cuivre, a été trouvée dans les habitations lacustres à Lüscherz[1]; une autre dans le bas Danube[2]. Une autre hache, également à double tranchant et en cuivre pur, a été trouvée par le Dr V. Gross dans les habitations lacustres du lac de Bienne, station de Locras[3]. Je les ai vues représentées sur les bijoux des tombes royales de Mycènes, comme, par exemple, entre les cornes de cinquante-six têtes de vache[4]. Deux de ces haches à double tranchant sont gravées sur une bague-cachet en or de style babylonien archaïque[5], et une autre encore sur une gemme lentoïde en agate, dont je donne le dessin dans *Mycènes*[6].

M. Ernest Chantre, directeur adjoint du Musée de Lyon, m'a envoyé l'analyse d'une de ces haches de combat, analyse faite par M. Damour,



Nos 1534-1535. — Hache de bronze. 1/3 grandeur: profondeur, 1m.30. Fait sur dessin.

de l'Académie des sciences. J'avais foré la hache, et je lui avais envoyé les parcelles de métal obtenues :

	grammes.
Poids du métal soumis à l'analyse.	0,5280
Déduction du sable contenu	0,0070
	0,5210

		sur 10.000 parties.
Cuivre.	0,4810 =	0,9232
Étain	0,0385 =	0,0739
	0,5195 =	0,9971

Quant à la date qu'il faut assigner à cette cité lydienne dans l'ordre des temps, on ne peut que faire les conjectures suivantes : tous les archéologues admettent que les objets passés en revue dans ce chapitre,

[1] Voyez *Sitzungs Bericht der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie*, etc., du 18 octobre, 1879, Pl. XVII, nos 2*a*, 2*b*.
[2] *Ibid.*, nos 3*a*, 3*b*.
[3] V. Gross, *Les dernières Trouvailles dans les Habitations lacustres du Lac de Bienne*, Porrentruy, 1879, Pl. I, no 1.
[4] Voy. *Mycènes*, nos 329, 330.
[5] *Ibid.*, no 530.
[6] *Ibid.*, no 541.

et surtout la poterie, témoignent d'un état de civilisation tout primitif; de plus, l'usage s'est prolongé, dans cette cité, des vases avec longues cornes de bélier, dont les bosses des vieux vases étrusques semblent tirer leur origine, et celui de ces anses à têtes de vache longuement encornées auxquelles nous faisons remonter les fameuses anses à deux cornes ou à croissant des terramare ou des tombes de l'Italie centrale. Les terramare, il est vrai, ne nous ont livré aucun vase à cornes de bélier ni aucune anse à cornes de vache, mais cela ne prouve pas que la cité lydienne d'Hissarlik soit antérieure aux habitations lacustres des terramare, parce que les vases avec bosses ou les anses avec croissant pouvaient prévaloir dans les terramare, tandis que, dans la colonie lydienne d'Hissarlik, les vases à cornes de bélier et les anses à têtes de vache continuaient à être fabriqués et employés. Mais il est à peu près certain que l'émigration, en Italie, des Étrusques, peuple d'origine lydienne, eut lieu avant l'invasion dorienne dans le Péloponèse[1], et qu'elle y porta les industries communes à leur race; il est certain aussi que c'est l'invasion dorienne qui causa l'émigration éolienne dans la Troade, émigration qui mit fin à la domination lydienne; mais de combien d'années l'émigration des Étrusques précéda-t-elle l'invasion dorienne? Combien d'années les Éoliens refoulés mirent-ils à gagner les plaines de Troie? Autant de mystères à l'obscurité desquels il faut se résigner en se contentant de la chronologie approximative et des synchronismes un peu vagues que nous avons obtenus par nos études archéologiques.

Après avoir de mon mieux et d'après ce que je croyais la vérité, présenté un choix des objets appartenant à la cité lydienne, c'est-à-dire trouvés dans la couche de terrain qui sépare la cinquième cité préhistorique des ruines de la cité éolienne, je vais décrire et étudier la septième cité, l'Ilium grec.

---

[1] Wolfgang Helbig. *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879, p. 100.

CHAPITRE XI

SEPTIÈME CITÉ : L'ILIUM GREC OU NOVUM ILIUM[1]

§ 1. — *Restes de la cité.*

Les fondateurs de Novum Ilium bâtirent leur ville à la fois à l'est et au sud d'Hissarlik[2], et firent de cette colline leur Acropole et l'emplacement de leurs sanctuaires. Ils eurent pour cela trois raisons : la première, parce que là, croyaient-ils, s'élevaient jadis le sanctuaire d'Athèné, la demeure du dernier roi de Troie et celles de ses fils, et que là s'était décidé le sort de la sainte Ilion ; raison fondée sur un respect religieux qui les détournait de livrer ce lieu à des usages profanes ; la seconde, parce qu'Hissarlik avait de fortes défenses naturelles et était admirablement située pour une Acropole ; la troisième enfin, parce que les nouveaux colons étaient trop nombreux pour bâtir leur ville sur un si petit espace. Ainsi s'explique le peu d'épaisseur de la couche de débris d'origine grecque formée sur la colline d'Hissarlik, la rareté des objets d'industrie, l'abondance des figurines et des pièces en terre cuite de la forme et de la taille d'une montre et percées de deux trous — ces rondelles remplaçant ici les fusaïoles préhistoriques et paraissant avoir servi d'offrandes votives, ainsi que les figurines. — En mémoire de l'Acropole des temps antiques, à laquelle croyaient les nouveaux colons, Hissarlik fut appelée désormais Pergame ou le Pergamon de Priam, comme dit Hérodote[3].

Nous ne savons rien des édifices sacrés érigés ici par les nouveaux colons. La première mention d'un temple nous vient d'Hérodote qui raconte que Xerxès, lors de son expédition en Grèce (480 avant J.-C.), monta à Pergame pour sacrifier à l'Athèné Ilienne[4]. Strabon dit que le temple, au temps d'Alexandre le Grand, était petit et insignifiant (μικρὸν

---

[1] Je rappellerai encore au lecteur qu'aucun auteur ancien n'appelle cette cité autrement que Ἴλιον, Ilium, ou quelquefois, en termes poétiques, Troja. Novum Ilium n'est qu'un *nom usuel* moderne ; je l'adopte à regret comme un abrégé commode des phrases employées par Strabon pour distinguer la cité grecque de celle d'Homère : τὸ νῦν Ἴλιον, τὸ σημερινὸν Ἴλιον, ἡ νῦν πόλις.

[2] Voyez Plans II et VIII de l'Ilium hellénique)

[3] Hérod., VII, 43.

[4] *Ibid.*

καὶ εὐτελές)[1]. C'est donc à cet ancien temple qu'appartiennent probablement les nombreux blocs taillés de calcaire coquillier, que j'ai trouvés encastrés dans des murs d'époque plus récente.

Le zèle pieux des premiers chrétiens n'avait laissé debout que bien peu de chose du temple d'Athèné bâti par Lysimaque, détruit en partie par Fimbria et restauré par Sylla; rien même n'en était visible sur le sol.

En fait de travaux de défense de la période macédonienne, je ne pourrai citer que les assises inférieures d'une grande tour que j'ai rencontrées en creusant ma tranchée Nord-Ouest[2]; puis un coin de mur remarquable que j'ai mis à jour dans mon excavation sur la pente Nord (à l'endroit marqué par la lettre V, la plus septentrionale sur le Plan I). Il se trouve à six mètres environ au-dessus de la plaine et consiste en grands blocs de calcaire coquillier, bien taillés et joints sans aucune espèce de ciment; il faisait sans doute partie du grand mur de défense construit par Lysimaque, dont j'ai trouvé la prolongation dans la grande tranchée Nord-Ouest (voyez le Plan IV à gauche de la pointe Z' Ouest). Le mur de défense romain, que nous avons pu poursuivre partout dans l'Acropole ainsi que dans la ville basse, est beaucoup mieux conservé. Il mesure presque partout 3m,60 de hauteur sur 3 mètres d'épaisseur et consiste en grands blocs de calcaire bien taillés, posés les uns sur les autres et marqués presque toujours d'un monogramme[3]. Comme la lettre n'est pas toujours la même; qu'une pierre, par exemple, porte un Σ, une autre un Υ ou un Δ, je présume que c'était les marques des carrières. Pour ouvrir mes tranchées, j'ai dû percer à travers ce mur sur plusieurs points marqués Z Est, Z' Ouest et R sur le Plan I; ailleurs, j'ai dû l'enlever entièrement sur une grande longueur, comme, par exemple, en NN et V (Plan I); mais tout le mal que je lui ai fait n'a guère atteint que le sixième de la circonférence. Ceux donc qui voudraient continuer mes fouilles auraient encore les cinq sixièmes de cette enceinte à mettre au jour et la trouveraient dans un excellent état.

Dans la gravure ci-jointe, n° 1536, le mur de défense romain est marqué D.

Les visiteurs verront que ce mur a été érigé sur les dix mètres de débris qui recouvraient le sommet du mur de la deuxième cité, marqué B, et le mur de soutènement de la première cité, marqué A dans le croquis n° 2, p. 26. Je recommande aux voyageurs d'examiner les couches obliques qui sont indiquées sur la gravure 1536, avec leur épaisseur et les matériaux dont elles sont composées. Comme toutes celles où percent les morceaux de marbre appartiennent à Novum Ilium, on verra que l'accumulation de ruines grecques est ici très considérable.

---

[1] Strabon, XIII, p. 593.

[2] La tranchée est marquée Z' sur le Plan I, et Z' Ouest sur le Plan IV.

[3] Plan IV, Z' Ouest et Z Est; et Plan I, K, NO, ZO, R, Y.

De plus, on voit les traces d'un mur intérieur qui reliait deux forts quadrangulaires dont les ruines subsistent encore en masses assez considérables[1]. Un de ces forts est près de la route de Chiblak, l'autre sur le côté oriental de la cité.

La quantité de colonnes de marbre ou de granit qui sortent de terre, les fragments de sculpture qui sèment le terrain par milliers, les monceaux de ruines, les pavés de mosaïque découverts à divers endroits, l'aqueduc gigantesque qui recueille encore les eaux du Thymbrius et qui approvisionnait Ilium d'une eau prise dans le cours supérieur de la rivière, enfin le grand théâtre capable de contenir 6,000 spectateurs assis et que l'on peut voir taillé dans le flanc de la colline à l'est d'Hissarlik[2], sont autant de témoignages de l'étendue, de la richesse et de la magnificence de la ville.

Nº 1536. — La grande tranchée Nord-Est (côté Ouest). Dessin fait après les excavations de 1879.

A, B, indiquant les couches successives des débris; les nombres donnent l'épaisseur de ces couches en mètres. Toutes ces couches paraissent appartenir à la même époque; les fragments de marbre prouvent que ces débris doivent remonter au temps de la construction du grand temple de marbre. La tour *F* semble être de la même époque; le mur *D*, bâti avec des pierres plus grandes, est d'une date plus récente.

La quantité de médailles ramassées par les bergers sur l'emplacement de Novum Ilium est vraiment étonnante; mais elles sont toutes en bronze; les plus anciennes appartiennent à la période macédonienne. Ce sont pour la plupart des médailles d'Ilion même et d'Alexandria Troas; celles de Sigée, de Dardanus, de Tenedos, d'Ophrynium, de Gergis, d'Éleussa, d'Abydos,

[1] Voyez les Plans II et VIII (de l'Ilium hellénique). Un des forts quadrangulaires est marqué 43, l'autre 37, ce qui indique leur hauteur en mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] V. les Plans II et VIII et la gravure nº 1537.

de Lampsaque, d'Héraclée, de Smyrne, d'Éphèse, d'Adramyttium, d'Assos, etc., sont plus rares. J'ai trouvé moi-même, dans mes fouilles, des médailles de toutes ces villes et un très grand nombre de monnaies iliennes, ou d'Alexandria Troas. Je n'ai jamais trouvé de tétradrachmes d'Ilium, bien qu'il en existe. Les bergers ramassent très souvent des pierres gravées; mes tranchées m'en ont fourni une vingtaine; elles sont pour la plupart de l'époque romaine, et je n'en attribue que six à la période macédonienne; aucune n'a une grande valeur artistique. Elles représentent un guerrier, un chariot à quatre chevaux, une Artémis avec étoile et croissant, une Isis, un Pan avec une grappe de raisins dans sa main, ou bien des bustes — des portraits sans doute — d'hommes et de femmes. Pour expliquer l'absence de l'anneau qui portait ces pierres, il faut supposer que celui-ci était en étain, métal



Nos 1537-1538. — Marques sur trois blocs de fondations.

qui disparaît sans laisser de trace. L'on sait combien les anciens estimaient les pierres gravées. Athénée cite une pierre gravée d'un très beau travail qui se vendit cinq talents. Le roi Mithridate VI avait une collection de 2,000 pierres gravées. L'empereur Hadrien était grand admirateur de ce genre d'objets d'art et y dépensait de grandes sommes d'argent.

M. Achille Postolaccas me rappelle le passage de Pline[1] : « Une collection de pierres porte le nom étranger de dactyliothèque. Le premier qui en eut une à Rome fut Scaurus, beau-fils de Sylla. Longtemps il n'y en eut pas d'autre, jusqu'à ce que le grand Pompée consacrât au Capitole, entre autres dons, celle du roi Mithridate ; d'après M. Varron et d'autres auteurs de ce temps, elle l'emportait de beaucoup sur celle de Scaurus. Imitant cet exemple, le dictateur César consacra six dactyliothèques dans le temple de Vénus Génitrix, et Marcellus, fils d'Octavie, une dans le temple d'Apollon Palatin. »

Le même savant me rappelle la pierre gravée de la bague de Pompée qui, selon Plutarque[2], représentait un lion portant une épée, et selon Dion Cassius[3], trois trophées ; ce dernier auteur ajoute que Sylla avait un cachet identique.

La gravure nº 1387 représente l'entrée de ma grande tranchée Nord-Est; on y voit à droite le grand mur de la cinquième cité, à gauche le

---

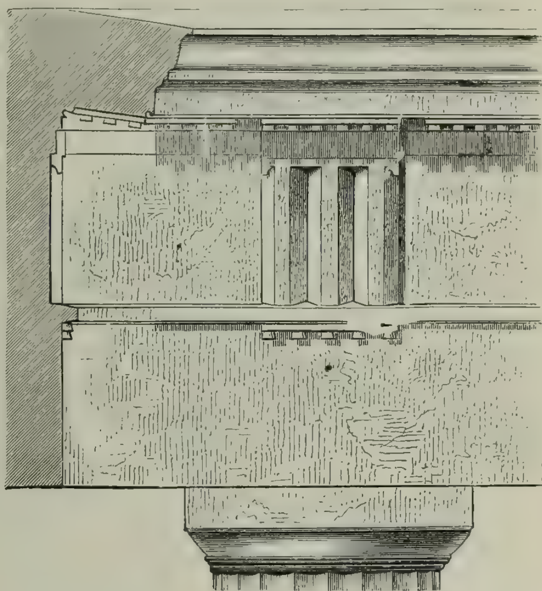
[1] Pline, *H.N.* XXXVII, 5.

[2] *In Pompeio*, LXXX, 18 : ἦν δὲ γλυφὴ λέων ξιφήρης.

[3] XLII, 18: ἐνεγέγλυπτο δὲ ἐν αὐτῷ τρόπαια τρία, ὥσπερ καὶ ἐν τῷ τοῦ Σύλλου.

grand mur romain, dont chaque pierre porte une marque de carrière consistant en une lettre. Mais sur les grands blocs des fondations ces marques sont plus compliquées; j'en donne ci-dessus quelques exemples.

Dans la partie de l'Acropole qui n'avait pas été excavée, mes architectes ont eu soin de mettre à jour d'immenses fondations d'édifices grecs et romains, et de ramasser les blocs sculptés qui appartiennent à ces édifices ainsi qu'à d'autres, dont on ne pouvait plus constater les fondations. Parmi ces derniers, un petit temple dorique mérite une attention particulière, car il paraît être identique au petit sanctuaire de Pallas Athènè qu'Alexandre le Grand a visité. Mais, selon mes architectes, les blocs sculptés qui en proviennent ne sont pas assez archaïques pour appartenir au temple de la déesse, auquel, selon Hérodote [1], est monté Xerxès.



Nº 1539. — Entablement et chapiteau du petit temple dorique. Échelle, 1/15. Fait sur dessin.

L'entablement et un chapiteau de ce petit sanctuaire dorique sont représentés dans la gravure ci-jointe nº 1539.

La matière des blocs sculptés consiste en un calcaire coquillier, dont le côté extérieur a été couvert d'un mince enduit de chaux. Ce sont les mêmes matériaux grossiers que nous retrouvons dans la construction de nombreux temples grecs de l'Italie orientale, de la Sicile et de la Grèce. Nous avons trouvé deux chapiteaux fort endommagés. L'*échinus* est presque en ligne droite; il est uni par trois annelets au fût de la colonne qui a vingt cannelures et dont l'extrémité supérieure a 0^{m},45 de diamètre. Son diamètre inférieur ne peut pas être déterminé avec précision; mais il paraît avoir été de 0^{m},59, car c'est le diamètre des tambours de colonne les plus gros parmi ceux que j'ai trouvés. L'architrave est particulièrement remarquable par le fait que sa *tænia* (Tropfenleiste) n'a que cinq *guttæ* (Tropfen), au lieu de six comme à l'ordinaire. Cette

[1] VII, 43.

particularité a été rarement observée ailleurs. La hauteur de l'architrave ne pouvait pas être déterminée; elle a été restaurée d'après la hauteur des triglyphes qui ont 0^{m},355 de hauteur et 0^{m},276 de largeur; ils sont arrangés de telle sorte qu'ils viennent à trois dans un entre-colonnement d'environ deux mètres. La *corona* (γεῖσον) et le *cymatium* (σίμα) ont été taillés d'un seul bloc. Par contraste avec l'arrangement de l'architrave, les mutules ont six *guttæ* (Tropfen). Tous les blocs sculptés de ce temple sont bien faits et ils étaient joints ensemble par de simples crampons ayant la forme ⊓ et par des chevilles de fer. D'après tous ces traits caractéristiques, mes architectes concluent avec certitude que le temple date du IVe siècle avant J.-C.; et, par conséquent, qu'il ne peut pas être le sanctuaire même que Xerxès a vu ici. Nous n'avons pas pu constater la position exacte de ce temple dans l'Acropole, parce que, parmi les fondations que nous avons mises à jour, il n'y en a aucune qu'on puisse lui attribuer. Les blocs sculptés avaient été employés à la construction de différents murs, ainsi qu'aux fondations d'un portique romain. Le plus ancien des autres édifices postérieurs est un très grand temple dorique de marbre blanc, auquel appartient la magnifique métope représentant Phébus Apollon avec le quadrige du Soleil que j'ai découverte ici il y a treize ans, et qui orne à présent le musée Schliemann à Berlin. Je la représente sous le n° 1540. Le triglyphe est long de 2 mètres et haut de 0^{m},92. La grandeur, la beauté classique du style, le caractère de la composition, la vie et le mouvement des chevaux, tout est admirable. C'est un chef-d'œuvre de premier ordre, digne d'être comparé aux meilleures sculptures grecques. Un moulage de cette métope, que j'ai présenté au British Museum, a été placé par M. Newton près des antiquités d'Elgin, et ce morceau tient une place honorable à côté des sculptures du Parthénon et de celles du temple d'Artémis à Éphèse. « La composition, en tant qu'ouvrage d'art, montre, comme Heinrich Brunn me le fait remarquer, une grande habileté à résoudre un des plus difficiles problèmes : car le quadrige ne doit pas être figuré comme se mouvant sur le fond du bas-relief, mais comme s'il en sortait en faisant demi-tour. Cet effet a été obtenu en reculant un peu la croupe du cheval de premier plan, tandis que le pied gauche se projette en avant; en même temps le cheval est légèrement en raccourci et le relief de la cuisse reste un peu au-dessous du plan de plus haut relief du triglyphe; d'autre part, les surfaces du garrot et du cou dépassent ce plan de base, tandis que la tête, conformément aux règles du bas-relief grec, est presque de niveau avec lui. Le chariot n'est pas indiqué, il faut se le représenter comme caché par le cheval de devant. De plus, le dieu est à demi tourné en avant, le corps suit un peu la position de la tête, et le bras est fortement tourné vers le dedans, mais pas assez pour mettre sa position en conflit avec les règles du bas-relief. Si l'empiétement de la

tête sur le bord du triglyphe est considéré comme une incorrection, nous le justifierons par l'exemple du fronton du Parthénon où la tête et les épaules d'Hélios sortent seules du chariot encore sous l'Océan.



N° 1510. — Bloc de triglyphes, avec métope du Dieu-Soleil, provenant du temple d'Athéné dans les ruines de l'Ilium grec. 1/13 grandeur; profondeur, 0m,90.

Hélios, ici, s'élance pour ainsi dire des portes du jour et verse la lumière de sa gloire sur l'univers. Ce sont là des beautés particulières à l'art grec dans la plénitude de ses forces! »

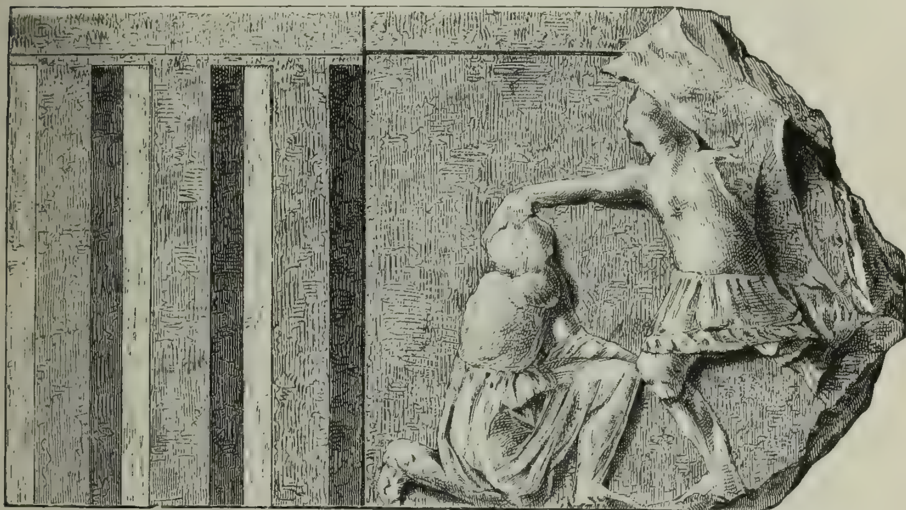
M. François Lenormant a écrit à ce sujet la note suivante que, après sa perte récente, je tiens d'autant plus à insérer ici :

« Pour l'histoire de l'art, la sculpture découverte par M. Schliemann a une réelle importance ; elle y marque une phase déterminée, indiquée aussi par les monuments de la numismatique et de la peinture céramique. Ceci résulte de la disposition intentionnelle et cherchée, très rare dans les bas-reliefs de travail grec, par laquelle le sculpteur a présenté de trois quarts, et presque de face, la figure du dieu ainsi que l'ensemble de la composition, au lieu de la placer de profil, comme on le voit, par exemple, dans les célèbres bas-reliefs de Florence dont le sujet est analogue.

« Les savants adonnés spécialement à l'étude de la numismatique ont constaté qu'il y eut un moment où toutes les cités de toutes les parties du monde grec adoptèrent presque simultanément l'usage de placer sur leurs monnaies une effigie de face ou de trois quarts, au lieu de la tête de profil que l'on avait d'abord employée. Ce fut le temps où vivait Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, qui lui-même suivit cette mode en faisant frapper un superbe médaillon d'argent avec la tête de Diane de face, époque où les victoires d'Épaminondas et de Pélopidas assurèrent temporairement la prépondérance de Thèbes sur le reste de la Grèce. Dans le même siècle, si l'on en juge par le style des monnaies, Larisse de Thessalie, Amphipolis de Macédoine, Clazomène d'Ionie, Lampsaque de Mysie, Sigée de Troade, Rhodes, Thèbes de Boétie, Velia, Crotone, Héraclée en Italie, Syracuse et Catane en Sicile, Barcé dans la Cyrénaïque, et beaucoup d'autres villes plus obscures firent représenter leurs divinités tutélaires de face sur les monnaies qui sortaient de leurs ateliers.

« C'était là, au point de vue de la perfection matérielle, le dernier progrès de l'art monétaire. C'était l'application, dans cette branche des arts, de la découverte que Cimon de Cléones venait de faire dans la peinture en représentant le premier des têtes de face, de trois quarts et en profil perdu, découverte où Polygnote et Micon eux-mêmes n'avaient pas osé le suivre, et qui avait rapidement passé dans le domaine de la sculpture. Jusqu'alors on ne s'était point aventuré à dessiner ou à modeler en méplat un visage de face ou de trois quarts, entreprise fort difficile une première fois et dans laquelle les Grecs n'avaient pas eu de prédécesseurs. On s'arrangeait, en peinture et dans le bas-relief, pour poser les personnages de profil. L'École de Phidias elle-même n'avait pas osé faire autrement, si ce n'est dans des sculptures presque en ronde bosse comme les métopes du Parthénon ou la frise de Phigalie. L'invention de Cimon de Cléones parut donc merveilleuse et la mode qu'elle fit naître est attestée par les vases peints avec têtes de face ou de trois quarts. On la constate aussi dans les sculptures à relief très faible, et la métope découverte par M. Schliemann devra désormais être comptée au nombre de ses monuments.

« Cette mode passa du reste assez vite. Le goût exquis des Grecs leur fit bientôt sentir combien, sur les espèces monétaires, l'emploi du profil était, au seul point de vue des lois de l'art, supérieur à celui de la face. En même temps on reconnut que les têtes de force exigeaient un relief qui, s'usant par le frottement, exposait les monnaies à une détérioration rapide et préjudiciable. Aussi, dès le temps d'Alexandre, était-on revenu presque partout, sauf en quelques rares endroits, comme Rhodes, à des profils dont les reliefs adoucis assuraient à la monnaie plus de durée, avec une atténuation de poids moins rapide. Dans la sculpture en bas-relief on



N° 1541. — Métope de marbre de l'époque macédonienne représentant un guerrier qui tient par les cheveux un homme agenouillé. 1/12 grandeur; profondeur 1 mètre. Fait sur dessin.

revint aussi, quoiqu'un peu moins vite peut-être, à l'habitude de présenter de profil la plupart des personnages, mais sans jamais renoncer complètement aux ressources nouvelles et à l'élément de variété que fournissait aux artistes le progrès réalisé par le peintre péloponésien, et acquis d'une manière définitive. »

Quant au nimbe de rayons longs et courts qui entoure la tête de Phébus Apollon, on le voit en usage pour la première fois vers le temps d'Alexandre le Grand. Il se trouve sur des médailles d'Alexandre Ier, d'Épire et de Céos (Carthæa), mentionnées par Curtius. Les archéologues s'accordent à attribuer cette métope au IVe siècle avant Jésus-Christ.

A ce grand temple dorique, appartient aussi la métope mutilée que je représente ici sous le n° 1541.

Elle est du temps macédonien et paraît avoir été exposée pendant des siècles aux inclémences des saisons, parce qu'elle est mutilée et très rongée par le temps; mais il n'est pas difficile d'y reconnaître un guerrier

tenant par les cheveux un homme agenouillé et le frappant de son bras levé.

J'attribue à ce temple aussi, avec beaucoup de probabilité, le fragment d'une autre métope, qui a servi pendant des siècles comme pierre sépul-



N° 1542. Fragment d'une métope en marbre de l'époque macédonienne représentant un homme soutenant une femme affaissée. 1/9 grandeur environ. Fait sur dessin.

crale dans l'ancien cimetière turc de Koum Kioi, d'où nous l'avons enlevé pour en enrichir le musée Schliemann à Berlin. Comme on le voit par la gravure ci-jointe, n° 1542, elle paraît représenter un homme soutenant une personne affaissée, probablemment une femme ; la sculpture

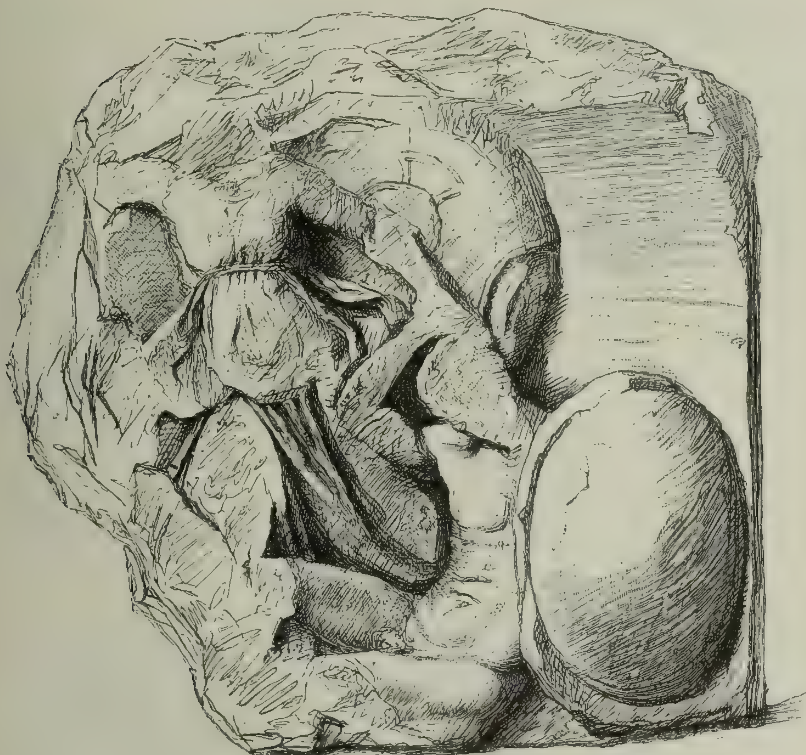


N° 1543. — Fragment d'une métope de marbre, de l'époque macédonienne, représentant un guerrier casque et un bouclier tenu par une autre figure dont il ne reste que la main gauche. 1/10 grandeur environ. Fait sur dessin.

est excellente et appartient au temps macédonien. Puis, je donne, sous le n° 1543, la gravure d'un autre fragment de métope qui, lui aussi, a servi pendant des siècles de pierre sépulcrale dans l'ancien cimetière de Koum Kioi et qui appartient fort probablement au grand temple dorique, d'autant plus que la sculpture est certainement de l'époque macédonienne. Elle représente un guerrier portant un casque, et la main

d'un autre guerrier tenant un bouclier. J'attribue de même à ce temple une métope des temps macédoniens, beaucoup mieux conservée, qui a orné pendant vingt-cinq ans la cour de la maison de campagne de M. Calvert à Thymbra, et que j'ai achetée pour la présenter au musée Schliemann à Berlin.

Je dois le dessin de cette métope, n° 1544, à l'habile crayon de mon



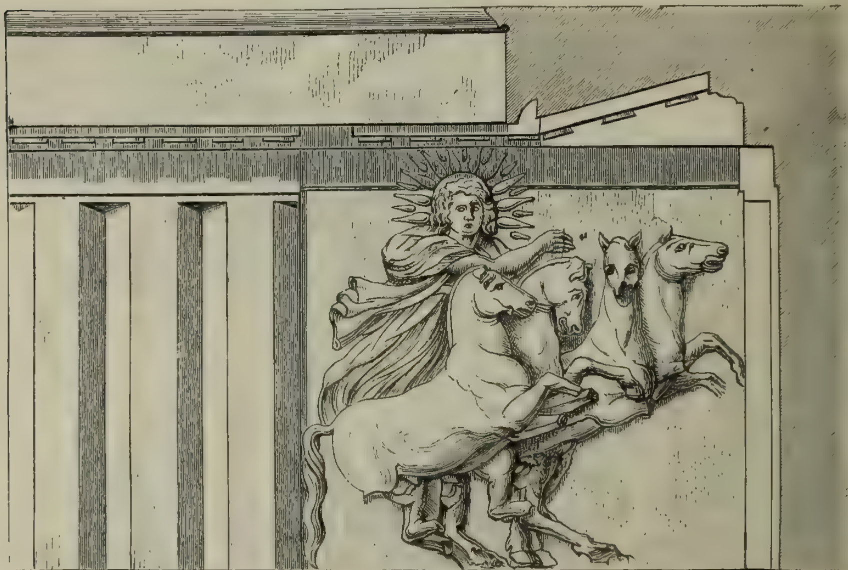
N° 1544. — Fragment d'une métope de marbre du temple d'Athènè, de l'époque macédonienne, représentant une déesse, probablement Athènè, avec un grand bouclier, et tenant de la main gauche un guerrier, également armé d'un bouclier, qui s'efforce en vain de se dégager de son étreinte. 1/9 grandeur. Fait sur dessin.

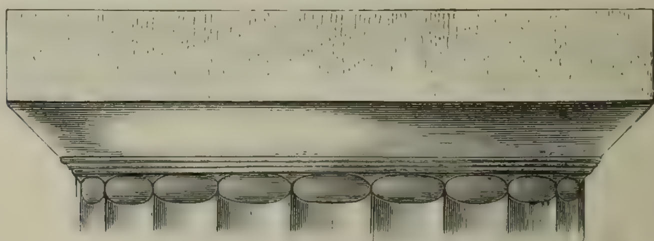
ami M. Schöne, directeur général des musées royaux à Berlin, qui, en outre, m'en donne la description suivante :

« Une déesse, évidemment Athènè, se meut avec vivacité vers la gauche ; elle a levé son bras droit, dont l'épaule seule est conservée, probablement pour donner un coup de lance au guerrier qui est affaissé à ses pieds. De la main gauche elle a saisi sa tête, mais on ne voit pas si elle le tient par les cheveux ou par le casque, une grande partie de la tête manquant. Elle porte un *chiton* avec volants au-dessous de la poitrine et elle a sur son bras gauche un grand bouclier rond. On ne distingue pas si elle porte l'*ægis* sur sa poitrine. La tête manque. Le guerrier qui

tâche, avec sa main droite, de faire lâcher prise à la déesse paraît avoir été nu ; il ne porte qu'un grand bouclier rond au bras gauche. »

Ce sanctuaire est sans aucun doute le temple même que Lysimaque a construit[1]. J'ai trouvé dans mes fouilles des blocs de marbre sculptés dispersés sur toute la partie nord-est de la colline d'Hissarlik.





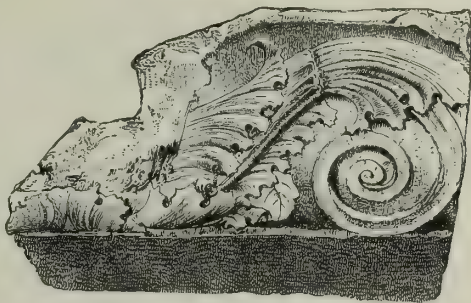
N° 1545. — Chapiteau, triglyphon et corona (γεῖσον) du grand temple dorique.

De plus, j'y ai mis à jour plusieurs grandes fondations en pierres calcaires bien taillées, mais elles étaient trop détériorées pour que mes architectes aient pu déterminer quelles étaient celles qui appartenaient au grand temple. Outre les blocs sculptés découverts dans l'Acropole, nous avons trouvé dans plusieurs cimetières turcs du voisinage tant de fragments de colonnes et d'entablements, que mes architectes ont été à

[1] Strabon, XIII, p. 593 : Λυσίμαχος μάλιστα τῆς πόλεως ἐπεμελήθη καὶ νεὼν κατεσκεύασε.

même de faire la restauration ci-jointe de la partie supérieure du temple. (Voy. la gravure n° 1545.)

Le temple était d'ordre dorique, et toutes ses parties visibles étaient de marbre blanc. Les colonnes ont vingt cannelures; leur diamètre supérieur est de 1^{m},01 ; nous ne connaissons pas leur diamètre inférieur, ainsi que leur hauteur. Le profil de l'*échnus* se rapproche de la ligne droite; l'*échinus* a trois anneaux. Aucun fragment de l'architrave n'a été trouvé, parce qu'elle fournissait aux démolisseurs les meilleures pierres de construction. La frise a été arrangée de telle manière que deux triglyphes aient toujours entre eux un intervalle de 2^{m},90. Chaque triglyphe a 0^{m},58 de large et 0^{m},84 de haut, et a été taillé d'un seul bloc avec une métope attenante. L'un des blocs porte encore un second triglyphe. Toutes les métopes avaient été décorées de sculptures en relief, et elles formaient ainsi le décor particulier du temple. La *corona* (γεῖσον) de ce temple présente les formes doriques communes : elle supportait un



N° 1546. — Cymatium (σίμα) du temple d'Athèné de l'époque macédonienne. 1/12 grandeur.



N° 1547. — Cymatium (σίμα) du temple d'Athèné, restauration romaine. 1/12 grandeur. Fait sur dessin.

cymatium (σίμα) de marbre, orné de feuilles en relief et de têtes de lions lançant de l'eau. Les toits, ainsi que le plafond à caissons étaient de marbre. La destruction de ce temple par Fimbria et sa restauration par Sylla[1] sont visibles sur plusieurs blocs sculptés; particulièrement sur le *cymatium* (σίμα), dont la plupart des fragments trouvés ont été faits à l'époque romaine, ce que rend évident le style des sculptures.

---

[1] Strabon, XIII, p. 594.

En effet, le *cymatium* était précisément la partie du temple qui devait être la plus endommagée dans un incendie. Je représente ici, sous le n° 1546, un *cymatium* de l'époque macédonienne, et, sous le n° 1547, un autre de l'époque romaine. Nous ne pouvons pas indiquer avec précision la date de la destruction dernière et totale du temple; mais un grand nombre des blocs sculptés témoignent du but de cette destruction, car ils portent des trous forés tout près les uns des autres pour faciliter la fracture des grandes pierres qui devraient être réduites en chaux. La même intention est attestée par les innombrables éclats de marbre qui couvraient toute la partie nord-est de la colline d'Hissarlik. Mais nous trouvons souvent de grands blocs de marbre, particulièrement des blocs de plafonds, — *strotera,* — qui ont échappé à la destruction, probablement parce qu'ils étaient trop lourds et trop difficiles à remuer pour être brisés en éclats.



N° 1548. — Fragment de fronton en relief. 1/12 grandeur. Fait sur dessin.

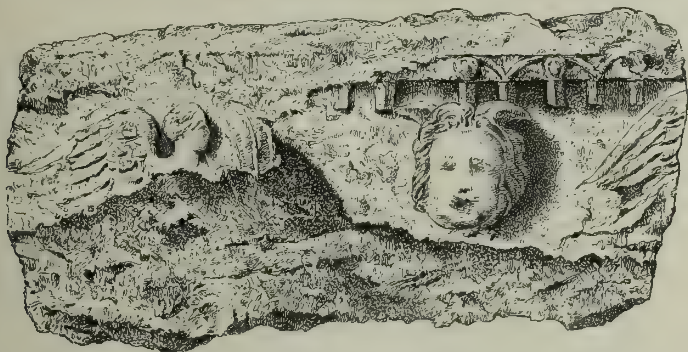
Nous avons cru pouvoir appeler ce grand sanctuaire le temple de Pallas Athènè, parce que, de même qu'elle était la divinité tutélaire et la patronne de Troie, de même ce temple était de beaucoup le plus grand et le plus magnifique d'Ilium. En outre, le style architectural ainsi que les reliefs des métopes indiquent le IVe siècle avant J.-C. comme étant la date de la construction de ce temple, et cela s'accorde avec le dire de Strabon (XIII p. 593), au sujet du second temple dont Lysimaque



N° 1549. — Fragment de frise représentant une procession de chariots, précédée d'une Nikè ailée sur un chariot rapide. Probablement de l'époque macédonienne. 1/12 grandeur environ. Fait sur dessin.

l'enrichit. Je donne, sous le n° 1548, un fragment de fronton sur lequel était représenté un homme couché ; nous n'avons qu'un bras appuyé sur une outre de cuir ; la main tient une corne à boire.

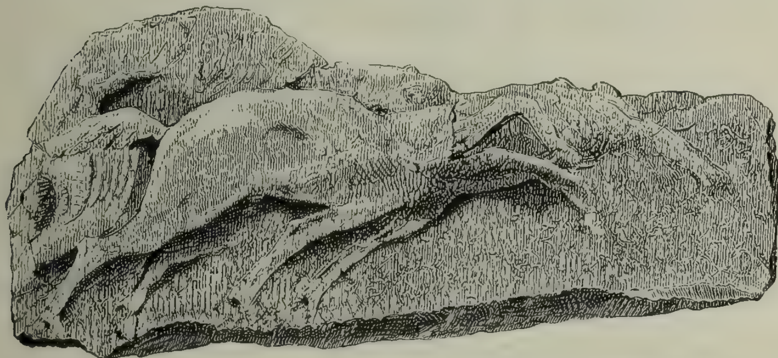
Le n° 1549 est un fragment de frise, de l'époque macédonienne, qui probablement représente une suite de chars, précédée par une Niké



N° 1550. — Fragment d'une frise avec tête de Gorgone et une Niké de chaque côté. 1/12 grandeur environ. Fait sur dessin.

emportée par un char rapide ; il n'est resté qu'une partie de l'un de ses chevaux, et du char précédent nous ne voyons qu'un cheval galopant et sur son dos le pied d'un autre.

Le n° 1550 appartient sans doute à la même frise ; il représente aussi



N° 1551. — Petit relief représentant deux chevaux au galop. Époque macédonienne. Profondeur 1/5. Fait sur dessin.

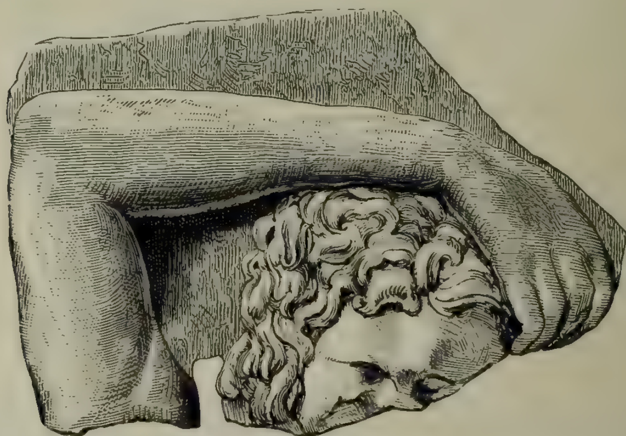
une Niké ailée et le fragment d'une autre, une tête de Gorgone avec deux petites ailes sépare ces deux Niké. Nous avons trouvé dans les cimetières turcs plusieurs fragments de la même frise, mais pour la plupart ils étaient trop endommagés.

Le n° 1551 nous montre un petit bas-relief représentant deux chevaux galopant, et qui est certainement de l'époque macédonienne. Le n° 1552

est un fragment de bas-relief qui a probablement décoré un fronton ; il représente la figure d'un homme tenant son bras droit sur la tête.

Il est probable que toutes, ou presque toutes ces sculptures appartiennent au grand temple dorique d'Athèné, mais il est impossible de l'assurer avec certitude.

Les autres édifices dont nous avons trouvé des fragments isolés paraissent avoir appartenu à l'époque romaine. Presque tous ces édifices étaient bâtis en marbre et dans le style dorique; quelques-uns affectent le style ionique ou corinthien. Parmi les édifices doriques, il n'y en a que deux qui puissent être en partie restaurés, et dont les fondations aient été conservées; à savoir : une porte romaine qui conduisait à l'Acro-



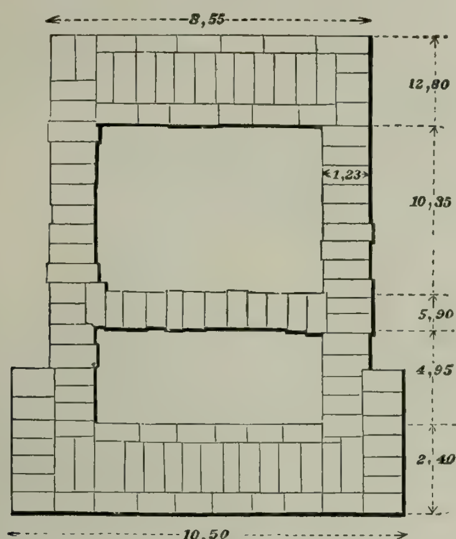
N° 1552. — Bas-relief provenant d'un fronton et représentant un homme avec le bras droit sur sa tête. 1/5 grandeur environ. Fait sur dessin.

pole, et un portique érigé dans l'Acropole même. Les fondations de cette porte, qui consistent en grands blocs carrés, ont été mises à jour dans la grande tranchée Sud-Est (Voy. le Plan IV), au sud-est de la porte Sud-Est. Elles sont indiquées par la lettre L, sur les Plans I et VII; elles forment un rectangle, de $12^m,50$ de long et de $8^m,50$ de large, divisé par une traverse intérieure en deux parties (Voy. la gravure n° 1553). Les nombreux blocs sculptés de l'édifice supérieur, qui gisaient dispersés dans le voisinage immédiat de ces fondations, tels que colonnes doriques, architraves, triglyphes, *coronæ* et semi-colonnes corinthiennes, ont mis mes architectes à même de faire les plans ci-joints (n°s 1554-1556) de la porte restaurée.

Du côté extérieur sud de la porte se dressaient quatre colonnes doriques; du côté intérieur il y avait probablement deux colonnes semblables entre les deux *parastades*. Le portail proprement dit était formé par trois portes percées dans la traverse intérieure, et revêtues de semi-

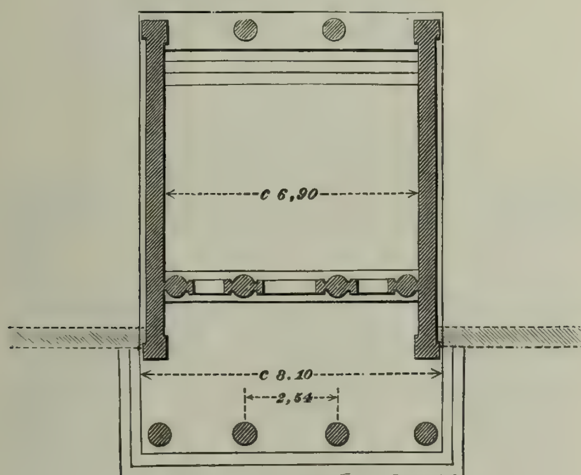
colonnes corinthiennes. Les murs latéraux de la porte étaient rejoints, à l'Est et à l'Ouest, par les murs de l'enceinte sacrée des temples.

Le portique romain ci-dessus mentionné, qui était visible dans le



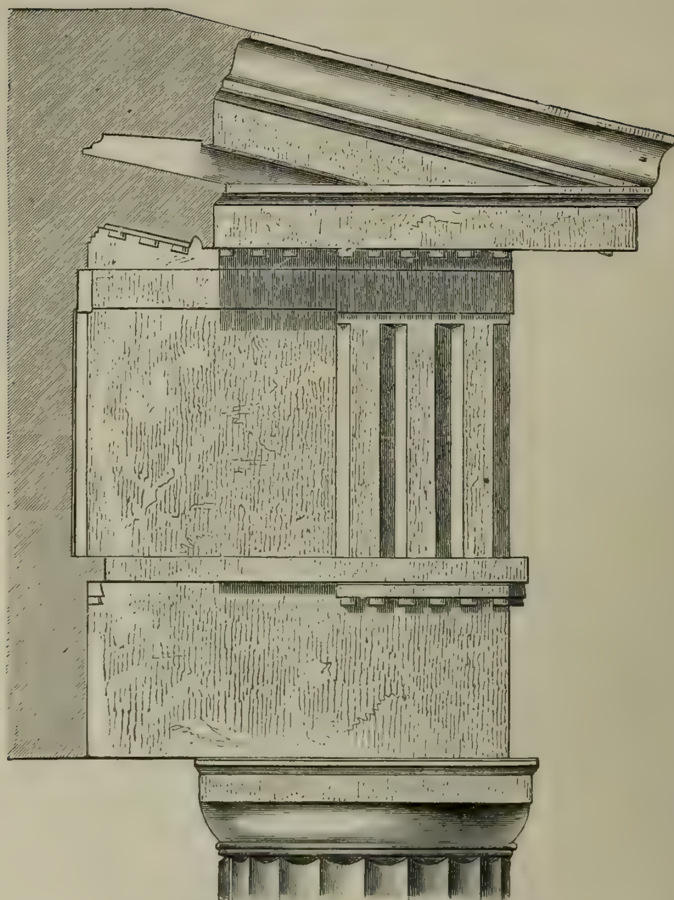
N° 1553. — Plan des Propylées romains dans leur état actuel. Échelle 1/200.

bloc de décombres G sur le Plan I, et dont un grand bloc saillant est marqué *f* dans la gravure n° 162, paraît avoir formé la limite ouest de ce *téménos*. La longueur de ce portique ne peut pas être déterminée.

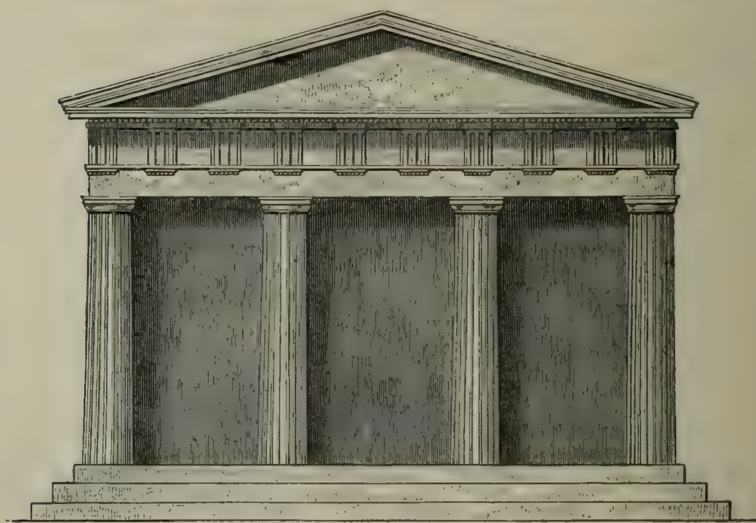


N° 1554. — Plan restauré des Propylées romains.

La distance entre les axes des colonnes, qui se dressaient sur deux degrés de marbre du côté est du portique, était de 2^{m},30 et l'entablement portait trois triglyphes de marbre.

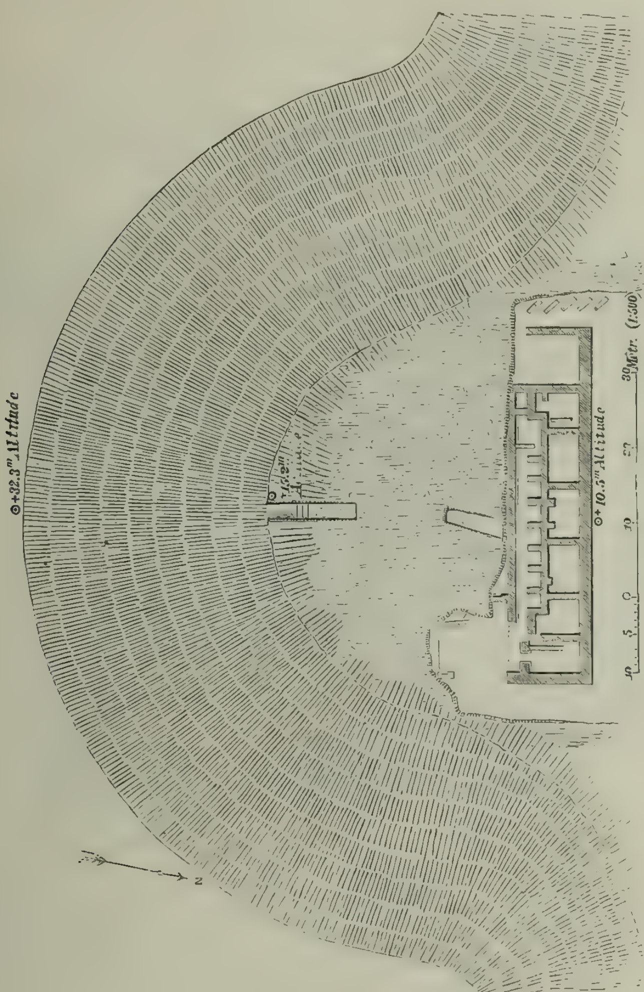


N° 1555. — Entablement et chapiteau des Propylées romains. Échelle, 1/15.



N° 1556. — Aspect des Propylées romains restaurés. Échelle 1/100.

Quant aux autres édifices, il n'en existe que quelques chapiteaux et quelques entablements doriques, par conséquent nous ne pouvons pas en dresser le plan. En fait d'édifice corinthien, je n'ai découvert qu'un portique dans la ville basse; les colonnes sont de syénite et, par consé-



N° 1557. — Plan du grand théâtre d'Ilium.

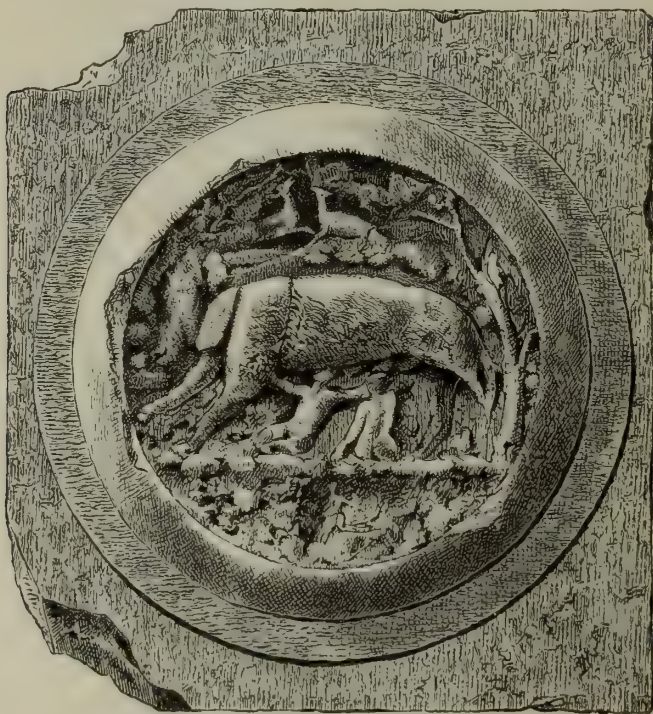
quent, elles ne sont pas cannelées; les chapiteaux et l'entablement sont de marbre blanc.

Nous avons mis à jour, parmi les décombres grecs et romains d'Ilium, un grand nombre de petites bases qui paraissent avoir servi à l'érection de statues.

Le théâtre gigantesque qui est immédiatement à l'est de l'Acropole (Voy. le Plan VIII) dépasse de beaucoup en grandeur tous les édifices mentionnés jusqu'ici; j'ai mis à jour les substructions de la scène, et j'ai

constaté que presque tous ses murs sont conservés jusqu'à la hauteur d'un mètre. La gravure ci-jointe, n° 1557, en représente le plan.

Le théâtre était magnifiquement décoré de colonnes de marbre des ordres dorique, ionique et corinthien ; j'ai trouvé par milliers des fragments de ces colonnes ainsi que de l'entablement. Il était en outre complètement revêtu de marbre, comme le prouvent quelques restes du revêtement qui sont encore à leur place. Nous avons trouvé un grand



N° 1558. — Médaillon en relief représentant la louve allaitant Romulus et Rémus. 1/13 grandeur. Fait sur dessin.

nombre de degrés de sièges qui sont d'un calcaire dur et qui ont la forme ordinaire des bancs dans les théâtres anciens ; mais pas un n'était à sa place. Le κοιλόν, ou espace pour les spectateurs, était formé par un demi-cercle taillé dans le rocher calcaire de la pente nord du col montagneux, et il est assez vaste pour contenir plus de 6,000 personnes. Des degrés supérieurs, les spectateurs voyaient par-dessus la scène et jouissaient d'une vue splendide sur la plaine basse, l'Hellespont et la mer Égée avec ses îles. Le théâtre n'a été bâti que sous l'empire romain ; car, bien que les inscriptions que je donnerai dans les pages suivantes prouvent que l'on célébrait ici des jeux sacrés beaucoup plus tôt, néanmoins l'on n'employait à leur usage que des bâtiments temporaires. Nous avons trouvé au théâtre des quantités énormes d'éclats de statues

de marbre, ainsi qu'un four dans lequel les statues et les autres sculptures, susceptibles d'être facilement taillées en pièces, paraissent avoir été converties en chaux. Une des rares sculptures qui ont échappé à la destruction est un grand médaillon en relief, de 1^{m},20 de diamètre, représentant la louve allaitant Romulus et Rémus, et dont je donne une gravure sous le n° 1558. Il est divisé en trois compartiments: au milieu, la louve est représentée sur un sol rocheux couvert d'une forêt; dans le compartiment supérieur, au-dessus de l'animal, il y a deux cerfs, probablement pour caractériser la localité; dans le compartiment inférieur, au-dessous des jumeaux, nous voyons une grotte dans laquelle le dieu Pan est représenté avec ses pieds de bouc. La tête de la louve était



N° 1559. — Chapiteau corinthien du théâtre. Fait sur dessin.



N° 1560. - Feuille d'acanthe restaurée du précédent chapiteau.

probablement en haut relief et tournée vers les jumeaux; aussi fut-elle brisée lorsque le bloc tomba.

Je montre en outre, sous le n° 1559, un chapiteau corinthien du théâtre, et, sous le n° 1560, une feuille d'acanthe restaurée, du même.

Je mentionne en outre une fontaine de marbre décorée d'une tête humaine d'où l'eau jaillissait dans un grand bassin de marbre, et aussi une tête et plusieurs pieds de statues colossales. Nous avons trouvé au théâtre plusieurs inscriptions grecques que je donnerai dans les pages suivantes.

Un des puits creusés dans la ville basse près de l'Acropole, du côté Sud, contenait deux statues romaines en marbre; l'une d'elles, que je représente ici sous le n° 1561, est un Hercule tenant une peau de lion; c'est évidemment le portrait d'un personnage éminent. L'autre statue, que je représente sous le n° 1562, est couchée. C'est un dieu fluvial, probablement le Scamandre, tenant dans sa droite une corne d'abondance; près du bras, sur le sol, est une urne. La figure est obèse; le

vêtement a été baissé avec intention pour montrer la forme pleine du corps; la tête manque; les pieds sont nus.

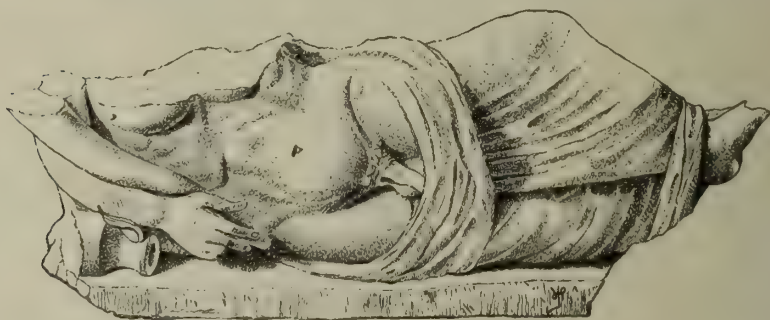
Dans cinq autres puits j'ai trouvé des pavés de mosaïque, parmi



N° 1561. — Statue-Portrait en forme d'Hermes-Hercule. 1/18 grandeur; profondeur, 1 met. Fait sur dessin.



N° 1563. — Tête de femme en marbre. 1/2 grandeur; profondeur, 2 metres environ. Fait sur dessin.



N° 1562. — Dieu fluvial, probablement le Scamandre. 1/18 grandeur; profondeur, 1 metre. Fait sur dessin.

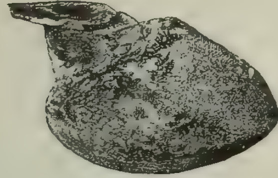
lesquels il y en avait plusieurs avec de bons dessins; mais tous étaient plus ou moins endommagés.

Parmi les autres objets trouvés dans les ruines d'Ilion, je mentionnerai une tête de femme que l'on voit ici sous le n° 1563. Elle est certaine-

ment de l'époque macédonienne. Le Dr H.-G. Lolling, de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, me signale la manière particulière

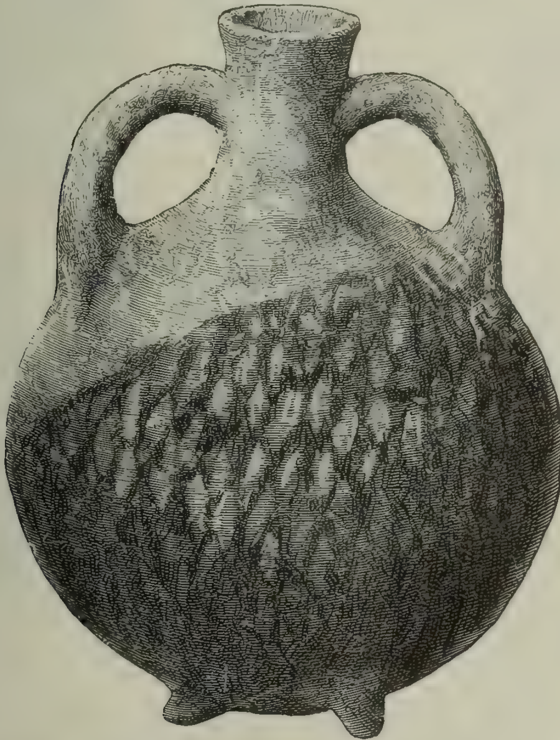


N° 1564. — Tête de cheval en marbre appartenant à une métope. 1/4 grandeur : profondeur, 1 mètre. Fait sur dessin.



N° 1565. — Vase archaïque grec. 1/1 grandeur : profondeur, 1m,50. Fait sur photographie.

dont la tête était sculptée à telle fin qu'on pût y adapter un casque : manière dont nous voyons traitée la tête d'Athéné sur le monument

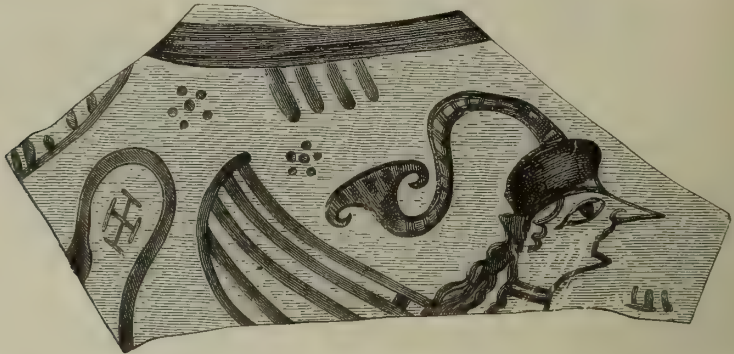


N° 1566. — Bouteille tripode, archaïque grecque, peinte, en forme de bouteille de chasse avec deux anses. 1/1 grandeur : profondeur, 1m,50 environ. Fait sur photographie.

d'Eubulides, publié dans les *Annales de l'Institut* (VII, pl. V). Le casque de bronze, dont la tête d'Athéné était couverte, était probablement corinthien, à ce que pense le Dr Julius.

Je dois mentionner, en outre, une tête de cheval qui a appartenu à une métope, ou aux sculptures d'un fronton, et dont je donne la gravure sous le n° 1564.

Je représente sous le n° 1565 un vase archaïque grec fort remarquable qui ressemble à une tortue, mais sans pieds ; l'orifice, dont le bord fait



N° 1567. — Poterie archaïque, peinte, 1/2 grandeur environ ; profondeur, 1m,50. Fait sur dessin.

saillie horizontalement, est du côté gauche. Le vase est décoré de raies entre-croisées qui ne paraissent pas dans la photographie, à cause de la saleté dont le vase est couvert. Un vase en terre cuite de même forme que le n° 1565, mais entièrement noir, a été trouvé, avec des



N° 1568. — Poterie grecque archaïque, peinte, 1/2 grandeur ; prof., 1m,80. Fait sur dessin.

N° 1569. — Poterie archaïque, peinte. Grandeur réelle ; profondeur, 1m,80. Fait sur dessin.

N° 1570. — Figure de prêtresse en style assyrien. 1/2 grandeur ; profond., 1m,80. Fait s. ph.

urnes-cabanes, au-dessous d'une couche de péperin à Marino, près d'Albano, et est conservé au British Museum. J'ai trouvé un autre vase du même genre dans mes fouilles de Tirynthe. Une ornementation en lignes rouges qui forment des losanges, comme au n° 1565, se présente sur la bouteille-trépied, archaïque grecque, n° 1566, qui est aplatie des deux côtés comme une grande bouteille de chasse. Une bouteille archaïque

étrusque parfaitement semblable, sans pieds et sans ornementation peinte, est au British Museum.

Je représente ici quelques-uns des fragments de poterie grecque les plus caractéristiques de ceux trouvés dans la colline d'Hissarlik.

Le fragment de poterie fait à la main n° 1567 représente, en couleur noire sur fond rouge clair mat, la partie supérieure d'une figure féminine ailée avec nez et menton longs et pointus ; les cheveux pendent sur le dos ; l'œil est très grand ; la tête est couverte d'une sorte de toque d'où part une queue très longue dont l'extrémité s'épanouit en une double spirale singulièrement curieuse. Devant la figure, dans le coin à droite, nous retrouvons le symbole observé sur les urnes-cabanes d'Italie et sur les fusaïoles troyennes, que feu le professeur Martin Haug, de Munich, lisait

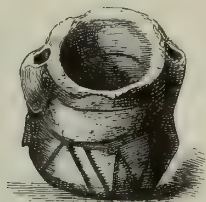


N° 1571



N° 1572.

Nos 1571-1572. — Poterie archaïque peinte. 1/2 grandeur ; profondeur, 1m,80. Fait sur photographie.



N° 1573. — Tête de vase archaïque avec trous tubulaires pour suspension. 1/2 grandeur ; profondeur. 1m,80. Sur photographie.

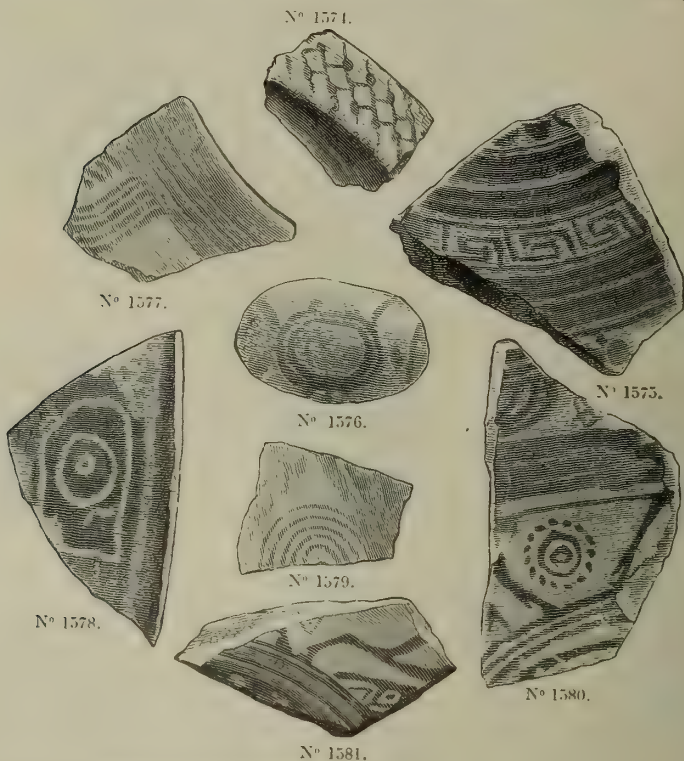
si et qu'il pensait être la première syllabe de Sigo ou Siko, dieu ou héros troyen dont le nom existe dans les inscriptions troyennes. Derrière la figure, nous voyons encore un enroulement qu'on ne peut expliquer puisqu'il est incomplet et, au milieu, un *svastika* en forme de croix de Malte. Je signale les deux groupes de points que le professeur Virchow suppose représenter des fleurs.

Le n° 1568 est une poterie faite à la roue, décorée en noir sur fond blanc mat de neuf lignes ondulées et d'une série continue de pointes de flèche placées entre deux bordures. Le n° 1569 est le fragment d'un bol fait à la roue, décoré par le dehors de bandes brun foncé et à l'intérieur de la figure de femme ailée que nous voyons ici peinte en brun sur fond jaune clair. La chevelure est très abondante ; elle est retenue par un bandeau rouge foncé qui semble pendre bien au-dessous des ailes ; les traits de la figure sont archaïques ; derrière la tête est un triangle inscrit dans un décor usité sur les sculptures assyriennes.

Le n° 1570 est une figure de terre cuite brisée, probablement celle d'une prêtresse avec des traits assyriens ; les bras devaient se porter en

avant. Cette figure est recouverte d'ornements peints en rouge qui représentent probablement le vêtement. Le n° 1571 est un fragment de bord de plat avec un décor en forme de méandre peint en brun sombre sur fond vert clair; juste sous le bord, il y a deux perforations pour suspension. Le n° 1572 est un goulot de vase en forme de tête d'animal et peint en rouge foncé.

Le n° 1573 est une tête ou goulot de vase, avec projections perforées



N°s 1574-1581. — Fragments de poterie grecque archaïque, peinte, 1/2 grandeur; profondeur de 1m,20 à 1m,60. Fait sur photographie.

verticalement pour suspension, et décor linéaire peint en noir sur fond blanc mat.

Le n° 1574 est l'extérieur du bord d'un vase fait à la main, avec décor réticulé peint en brun foncé sur fond blanc mat. Le n° 1575 est un morceau du côté intérieur d'un vase ou bol fait à la main, décoré d'un méandre primitif peint en brun foncé sur fond jaune clair mat; au-dessus et au-dessous sont des bandes alternant du brun foncé au violet. Le n° 1576 est un fragment de vase fait à la roue, couvert d'une peinture brun foncé sur fond jaune clair et représentant des guerriers armés de lances et d'énormes boucliers, comme sur un de mes vases mycéniens[1]. Les n°s 1577,

[1] Voyez *Mycènes*, n° 80.

1578 et 1579 sont des fragments de vases faits à la roue, avec spirales ou cercles peints. Les n°s 1580 et 1581 sont des fragments de bols faits à la main et couverts de peintures sur le côté intérieur; nous croyons y reconnaître l'extrémité d'un cheval. A l'extérieur, ces bols sont décorés de bandes unies rouges, brunes ou noires. Les fragments de poterie



N° 1582. — Objet de terre cuite rouge représentant en relief une déesse asiatique avec riche coiffure orientale : une idole probablement. 2/3 grandeur ; profondeur, 1^{m},50. Fait sur photogr.



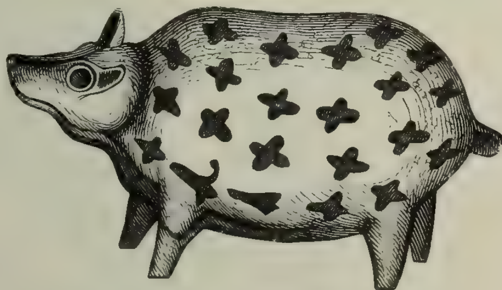
N° 1583. — Figure avec enfant, tenant un livre sur ses genoux : de la meilleure époque grecque. 1/2 grandeur : profondeur, 0^{m},90.

archaïque avec décor linéaire peint sont abondants, mais je n'ai obtenu qu'un seul vase entier de cette sorte.

Le n° 1582 est un objet plat de terre cuite rouge, représentant en relief une jolie femme avec de longs cheveux et une riche coiffure orien-



N° 1584. — Lion de terre cuite. 2/5 grandeur ; profondeur, 0^{m},90 environ. Fait sur dessin.



N° 1585. — Porc en terre cuite marqué d'un semis d'étoiles. Grandeur réelle ; profondeur, 3^{m},60. Fait sur dessin.

tale ; elle semble tenir ses mains serrées sur sa poitrine. Selon toute apparence, c'est une idole et elle a été enchâssée dans du bois. J'appelle l'attention sur les quatre excroissances aux côtés de la figure. Le n° 1583 est une figure de terre cuite, assise, ayant à sa gauche un enfant et tenant un livre sur ses genoux ; les deux figures sont faites de main de maître, et peuvent remonter à la fin du ve ou au commencement du

IVe siècle avant J.-C. Le n° 1584 est un lion de terre cuite grossièrement modelé. Le n° 1585 est un porc assez bien fabriqué, décoré d'étoiles rouge foncé sur un fond rouge clair mat. Le n° 1586 est une tablette de



N° 1586. — Tablette de terre cuite avec un cavalier en relief. Grandeur réelle ; profondeur, de 0m,60 à 0m,90. Fait sur dessin.

terre cuite, représentant une figure en relief, celle d'un cavalier à cheval, drapé et portant une longue barbe ; la tête est couverte d'un bonnet.



N° 1587. — Objet de terre cuite avec une figure archaïque en relief. 1/2 grandeur ; profondeur, 0m,90. Fait sur photographie.

Le n° 1587 est un objet de terre cuite, représentant en relief la figure barbue d'un vieillard avec un bonnet phrygien sur la tête. Le professeur Sayce me dit au sujet de cette figure : « Elle est dans le style assyrien.

De chaque côté de la tête est un foudre ailé, tel qu'on le trouve sur les médailles d'Élide et de Sicile. Il a été expliqué par M. Percy Gardner dans le *Numismatic Chronicle*, N.S., XIX (1879), et nous le retrouverons sur les plaques de terre cuite désignées par les nos 1595-1597. » Le no 1588 est une tête barbue couverte d'une étoffe. Les nos 1589, 1590 et 1591



No 1588. — Tête barbue avec une coiffure singulière. 1/2 grand.: profondeur, de 0m,60 à 0m,90. Fait sur photographie.



No 1589. — Très belle tête de femme, probablement de l'époque macédonienne. 1/2 grandeur: profondeur, de 0m,60 à 0m,90. Fait sur photographie.



No 1590. — Tres jolie tête de femme voilée, probablement de l'époque macédonienne. 1/2 grand.: prof., de 0m,60 à 0m,90. Fait sur photographie.

sont de jolies têtes de femme en terre cuite, qui peuvent bien être de l'époque macédonienne; la figure du no 1590 est en partie voilée. Le professeur Rhousopoulos me signale un passage de Dicéarque où cet



No 1591. — Tête de femme, probablement de l'époque macédonienne. 1/2 grandeur environ: profondeur, 0m,60. Fait sur phot.



No 1592. — Fond de coupe, représentant en relief deux jeunes garçons s'embrassant. 1/2 grand.: prof., 0m,60. Fait sur photogr.

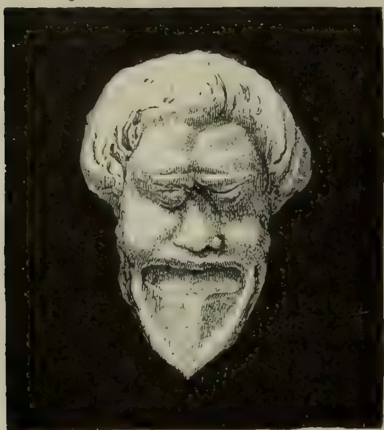
auteur affirme que les femmes thébaines couvraient tellement leur tête avec leur robe que rien de leurs traits n'était visible.

Le no 1592 est le fragment d'un fond de coupe, représentant deux jeunes garçons s'embrassant. Cet objet a pour pendant le fragment d'un vase de Tarse (Cilicie), au Louvre, sur lequel deux jeunes gens qui s'embrassent sont également représentés en relief.

Sous le n° 1593 je représente un masque mâle avec une chevelure abondante. Les sourcils sont froncés; les yeux, clos; les joues, boursouflées; le nez, très épais; la bouche, largement ouverte; la barbe, longue et pointue.

Le n° 1594 est un moule de terre cuite, représentant une femme et un homme, ce dernier avec un nimbe de gloire autour de la tête. Un vase à deux poignées est représenté entre leurs têtes et des fleurs au-dessous. Ce moule semble dater des derniers emps de l'empire romain.

Les n°s 1595-1600 représentent six tablettes de terre cuite dont les trois premières, d'après l'opinion des professeurs Virchow et Sayce,



N° 1593. — Masque d'homme en terre cuite. 2/3 grandeur; profondeur. 1 mètre. Fait sur dessin.



N° 1594. — Moule de terre cuite représentant un homme et une femme, probablement de l'époque romaine. 1/2 grand.: prof., de 0^{m},30 à 0^{m},60. Fait sur photographie.

portent, en petit relief, l'image ailée du foudre de Zeus. Virchow voit dans le n° 1598 la représentation d'un carquois. Les n°s 1599 et 1600 sont plus difficiles à expliquer. Ces tablettes, que nous avons trouvées en grand nombre, ont probablement servi à orner des boites ou des meubles.

Le n° 1601 est un morceau de vase grec représentant un méandre grossièrement fait.

Les fusaïoles d'argile se trouvent encore de temps en temps dans le *stratum* de Novum Ilium, mais toutes sont entièrement cuites, et ne portent aucun décor.

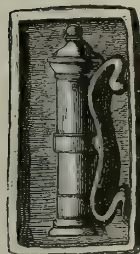
Ce qui abonde le plus ici, ce sont des rondelles d'argile, légèrement cuites, épaisses et bombées comme nos montres, avec deux perforations près du bord et fort souvent un peu d'aplatissement juste au-dessus des perforations. Beaucoup de ces objets sont décorés d'une empreinte, qui représente une tête de chien, une abeille aux ailes étendues, une figure

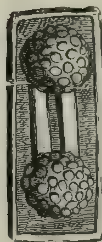
volante, un cygne, etc. Cette empreinte est quelquefois au milieu de l'objet, quelquefois sur le bord aplati; lorsque ces rondelles ne portent pas d'empreinte, elles sont beaucoup plus grandes, plus épaisses, d'une


N° 1595.


N° 1596.


N° 1597.

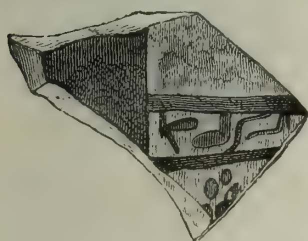

N° 1598.

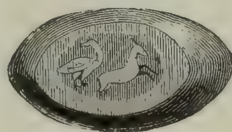

N° 1599.

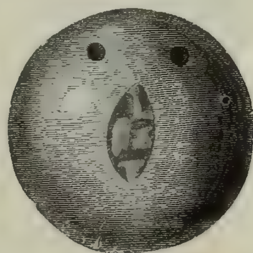

N° 1600.

N°s 1595-1600. — Tablettes de terre cuite, avec image en relief, provenant du *stratum* grec. 1/2 grandeur: profondeur, $0^m,60$. Fait sur dessin.

argile et d'une fabrication plus grossières, et d'une cuisson plus complète. Celles avec empreinte sont ordinairement beaucoup mieux fabri-


N° 1601. — Fragment de poterie grecque peinte. 1/2 grand. : profondeur, de $0^m,60$ à $0^m,90$. Fait sur dessin.

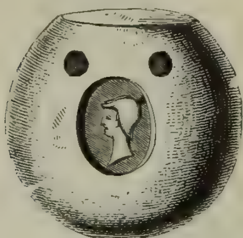

N° 1602. — Objet de terre cuite avec deux perforations représentant un cygne et un bouquetin. 1/2 gr. ; prof., de $0^m,60$ à $1^m,80$. Fait sur dessin.


N° 1603. — Objet de terre cuite avec deux perforations représentant des signes curieux. 2/3 gr. ; profond, $0^m,60$ à $1^m,50$. Fait sur dessin.

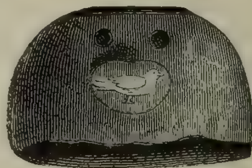
quées et moins cuites, probablement afin que l'empreinte ne souffrît pas d'une longue exposition au feu. Je représente sept rondelles de cette dernière catégorie sous les n°s 1602-1608. Nous voyons, sous le n° 1602, la figure d'un bouquetin et d'un cygne; sur le n° 1603, des signes curieux ressemblant à des hiéroglyphes égyptiens; sur le n° 1604, le

buste d'un jeune homme casqué; sur le n° 1605, un pigeon; sur le n° 1606, une femme nue; sur le n° 1607, deux bouquetins; sur le n° 1608, un cheval.

Des objets semblables, se trouvent dans toute la Troade; j'en ai ramassé à fleur de sol sur l'emplacement d'Æanteum et de Rhœtée. On

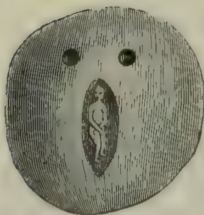


N° 1604. — Objet de terre cuite avec deux trous, représentant le buste d'un homme. 1/2 grandeur: profondeur, $0^m,60$ à $1^m,80$. Fait sur dessin.

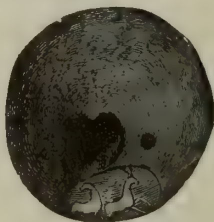


N° 1605. — Objet de terre cuite avec deux trous, représentant un pigeon. 1/2 grand.: profondeur, de $0^m,60$ à $1^m,80$. Fait sur dessin.

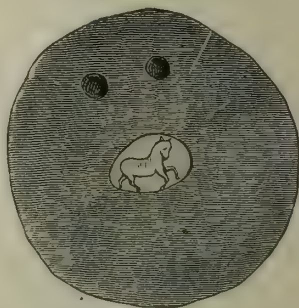
en trouve aussi en Grèce, mais sans empreinte, et nulle part ailleurs à ma connaissance. On a supposé qu'ils servaient de poids pour les filets; leur intégrité contredit cette supposition, car aucun d'eux ne porte de trace d'usure ou de cassure; de plus, ceux qui sont à demi cuits se seraient



N° 1606. — Objet en terre cuite avec deux trous, représentant une femme nue. 1/2 grand.; profondeur, de $0^m,60$ à $1^m,50$. Fait sur dessin.



N° 1607. — Objet de terre cuite avec deux trous, représentant deux quadrupèdes, probablement des bouquetins. 1/2 grandeur; profond., de $0^m,60$ à $1^m,50$. Fait sur dessin.



N° 1608. - Objet de terre cuite avec deux trous, représentant un cheval Grandeur réelle: profond., de $0^m,60$ à $1^m,50$. Fait sur dessin.

délités dans l'eau, et les empreintes dont ils sont ornés ne conviennent pas à une telle destination. Je suppose donc que ces rondelles, comme les fusaïoles décorées des cinq cités préhistoriques, servaient d'ex-voto à la déesse tutélaire, l'Athèné ilienne.

Je représente au n° 1609 une des lampes trouvées dans les ruines de Novum Ilium; le pied, en forme de colonne, a $0^m,175$ de hauteur.

Comme je l'ai dit précédemment, les lampes étaient entièrement inconnues dans toutes les cités préhistoriques, à moins que certains petits

bois ne servissent à cet usage, comme les *candylia* encore employés dans les églises grecques. Homère ne connaissait que les λαμπτῆρας, pot à feu ou torchère, dont trois éclairaient la grande salle du palais d'Ulysse. Ils consistaient en bassins de terre cuite ou de cuivre, placés probablement sur des piédestaux, où l'on brûlait du bois très sec mêlé à du bois rési-



N° 1609. — Lampe grecque sur un pied élevé. 1/4 grand.; profondeur. 1m,50. Fait sur dessin.



N° 1610. — Poids de plomb, avec une tête de porc en relief. 1/2 grandeur; profondeur. 1m,80. Fait sur dessin.



N° 1611.



N° 1612.

Nos 1611-1612. — Clef de bronze en forme d'Hermes. Grand. reelle; prof., 1m,20 environ. Fait sur dessin.

neux[1] (δαΐς). Les torches homériques, δαΐδες[2], n'étaient donc que des morceaux de bois résineux. De δαΐς est venu le mot δᾷς, pour torche, qui est employé par Thucydide, Polyænus, Plutarque et d'autres.

---

[1] *Od.*, XVIII, 307-310 :
αὐτίκα λαμπτῆρας τρεῖς ἵστασαν ἐν μεγάροισιν,
ὄφρα φαείνοιεν· περὶ δὲ ξύλα κάγκανα θῆκαν,
αὖα πάλαι, περίκηλα, νέον κεκεασμένα χαλκῷ,
καὶ δαΐδας μετέμισγον·

[2] *Il.*, XVIII, 492, 493:
νύμφας δ' ἐκ θαλάμων δαΐδων ὕπο λαμπομενάων
ἠγίνεον ἀνὰ ἄστυ,...

En terminant cette étude des poteries, je dois faire observer qu'on rencontre en outre, dans les couches inférieures des décombres helléniques, deux types de poteries faites au tour, que nous ne pouvons attribuer ni à la cité éolienne ni à une colonisation préhistorique. Les morceaux que nous avons trouvés appartiennent tous à de grands vases. L'un de ces types est complètement cuit; il a la couleur rouge de l'argile et un polissage superficiel. L'autre type est peu cuit, lourd et grossier, mais bien poli et bien lustré; il est gris ou gris noirâtre et rappelle la poterie lydienne décrite au chapiret X, tout en se distinguant d'elle par la taille et la forme des pièces d'où proviennent les fragments que nous possédons. En outre, ils sont tous faits au tour, ce qui est rare pour de la poterie lydienne; aussi, je crois que ces deux types de poterie sont moins anciens que la poterie lydienne et que, très probablement, ils appartiennent au temps qui s'est écoulé entre le IXe et le Ve siècle avant notre ère.

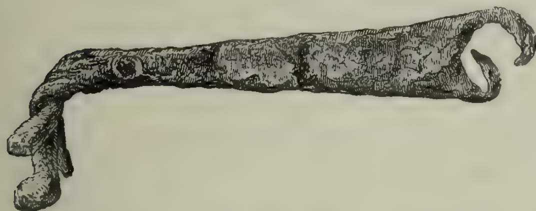
Le n° 1610 est un objet de plomb quadrangulaire, portant une tête de sanglier en relief; il a été trouvé dans le puits [1] que j'ai creusé à l'extrémité orientale de la ville, près de la route de Chiblak. Il pèse 510 grammes et rappelle le quart du *dimnæon* attique, sur lequel sont aussi représentées des têtes d'animaux. Les n°s 1611, 1612 représentent une clef de bronze, très curieuse, avec un anneau de suspension. Le professeur Athanasios Rhousopoulos, qui a soigneusement examiné cette clef, m'écrit à ce sujet la note suivante :

« Je ne me rappelle pas avoir vu rien de semblable à cette clef, soit dans les collections particulières, soit dans les musées. Elle a la forme des Hermès à gaine quadrangulaire, et se termine par une sorte d'autel auquel tient le panneton carré et percé d'un trou correspondant aux gardes de la serrure. Sans cet appendice, il ne serait pas facile de déterminer l'usage de cet objet, et on le prendrait pour un *anathema* plutôt que pour une clef. Le corps de l'Hermès s'élargit vers le haut; il porte le phallus, symbole indispensable chez tout Hermès, et, à la place des épaules, les saillies quadrangulaires si fréquentes sur les Hermès de pierre et auxquelles on suspendait des guirlandes. Vous pouvez voir cet usage sur une peinture murale d'Herculanum, dans les *Denkmäler der alten Kunst* de K.-O. Müller, I, pl. I, n° 3. Le corps de l'Hermès est surmonté d'une tête de femme, coiffée de cheveux en touffes, ce qui semble indiquer une Ariane ou une Bacchante; autrement nous y reconnaîtrions une tête de Pallas et nous appellerions cette figure un Hermathéné. La tête est surmontée d'un anneau et la longueur totale de la clef est de 0^m,115. On peut voir des Hermès de pierre ayant cette forme à Athènes, au Musée national. J'ai publié le meilleur d'entre eux dans l'*Éphéméris*

[1] Marqué A sur le Plan II (de l'Ilium hellenique).

archéologique (nouvelle série, 1862-1863, pp. 183 et 205, pl. XXX, XXXI et XXXIII [1].)»

Le n° 1613 représente une clef de fer, avec trois dents et un anneau pour suspension. Il y a des clefs semblables dans tous les musées d'an-



N° 1613. — Clef de fer avec trois dents et un anneau pour suspension. 1/2 grandeur : profondeur. 0m,30 à 0m,60. Fait sur dessin.



N° 1614. N° 1615.

N°s 1614-1615. — Perles de verre pour parure. 1/2 grand. : profond. 0m,90. Fait sur dessin.

tiquités grecques. Le n° 1614 est une perle de verre vert décorée de petits cercles concentriques jaunes. Le n° 1615 est une perle de verre bleu avec cannelures verticales.

§ II. — *Les inscriptions grecques trouvées à Novum Ilium.*

I. La plus grande inscription trouvée dans l'Acropole d'Ilium est gravée sur une table de marbre en forme de pierre tombale, qui a

---

[1] Je donne ici le texte original de la note du professeur Rhousopoulos, sûr qu'elle intéressera les étudiants français plus que la traduction :

Ῥουσόπουλος Σχλιεμάννῳ χαίρειν.

Οὐ μικρᾶς, ὡς ἔοικε, δεῖται ἀποκρίσεως τὸ ἐν τῷ ἐπιστολίῳ ἐρώτημα περὶ τῆς χαλκίνης κλειδός, ἣν ἐκ Τροίας κομίσας διὰ Πέλοπος, τοῦ σοῦ ὑπηρέτου, συναπέσταλκάς μοι, μαθεῖν τι περὶ αὐτῆς βουλόμενος· ἐγὼ γὰρ πολλὰς μὲν ἐν ἰδιωτῶν συλλογαῖς ἰδών, πλείστας δὲ ἐν μουσείοις, οὐ μέμνημαι ὁμοίᾳ τῇ σῇ κλειδὶ ἐντυχών.

Ἔστι μὲν οὖν τὸ ὅλον αὐτῆς σχῆμα ἑρμοῦ τῆς τετραγώνου καλουμένης ἐργασίας, μετὰ βάσεως βωμοειδοῦς συμφυοῦς τῷ σώματι, ᾗ προσκεκόλληται κατὰ τὴν ὀπισθίαν πλευρὰν τετραγωνικὴ ὀπὴ ἐπιτηδεία εἰς τον μοχλὸν τοῦ κλῄθρου, ἧς ἄνευ οὐκ ἂν ἐξευρίσκετο ἡ χρῆσις τοῦ σκεύους καὶ εἴκασεν ἄν τις ἀνάθημα μᾶλλον ἢ κλεῖδα εἶναι τὸ πρᾶγμα. αὐτὸ δὲ τὸ σῶμα τοῦ ἑρμοῦ πλατύνεται μὲν προϊὸν εἰς τὰ ἄνω, ὥσπερ πολλάκις καὶ ἐν ἄλλοις ὁμοίοις. ἔχει δὲ τὸν ἀναγκαῖον παντὶ ἑρμῇ φαλλὸν ἐν τῷ μέσῳ, ἔχει δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν καὶ τὰς μασχαλιαίας τετραγωνικὰς ἐξοχάς, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν λιθίνων ἑρμῶν πολλάκις πρὸς ἀνάρτησιν στεφάνων, ὥσπερ ἰδεῖν σοι πάρεστι εἰκόνα τοιχογραφικὴν τοῦ ἐθίμου ἐξ Ἡρακλείου ἐν Müller-ου *Denkmäler der alten Kunst* τόμῳ Α', πίνακι ά, ἀριθμῷ 3. ἐπίκειται δὲ τῷ σώματι τοῦ ἑρμοῦ κεφαλὴ γυναικός, ἧς ἡ κόμωσις δύο κορύμβους ὑπεράνω τοῦ μετώπου ἔχουσα Ἀριάδνην τινα ἢ Βάκχην ὑποσημαίνει, ἄλλως γὰρ ἂν προσείκασα αὐτὴν τῇ τῆς Παλλάδος καὶ Ἑρμαθήνην ἂν τὸ ὅλον ἐκάλεσα. ἔπεστι δὲ τῇ κεφαλῇ κρίκος συμφυὴς πρὸς ἀνάρτησιν τῆς κλειδός· τὸ μῆκος ὅλον τῆς κλειδὸς 0.115 γαλλικοῦ μέτρου· ἴδοις δ' ἂν τοιαῦτα σχήματα ἑρμῶν λίθινα ἐν Ἀθήναις ἐν τῷ κατὰ τὴν ὁδὸν Πατησίων ἐθνικῷ μουσείῳ τῷ πρὸς τῷ Πολυτεχνείῳ, ὧν τὰ κάλλιστα δεδημοσιευμένα κεῖται ὑπ' ἐμοῦ ἐν τῇ Ἀρχαιολογικῇ Ἐφημερίδι, περιόδῳ δευτέρᾳ 1862-1863, σελίδι 183 καὶ 205 καὶ πίνακι Λ' καὶ ΛΑ', πρβλ. καὶ ΛΓ.

Ἐν Ἀθήναις τῇ Β' τοῦ μηνὸς τοῦ ΙΒ', ἔτους ,αωοθ'.

1^{m},58 de longueur, 0^{m},44 de largeur et 0^{m},14 d'épaisseur. En voici le texte :

ΜΕΛΕΑΓΡΟΣΙΛΙΕΩΝΤΗΙΒΟΥΛΗΙΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΧΑΙ
ΡΕΙΝΑΠΕΔΩΚΕΝΗΜΙΝΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΣΟΑΣΣΙΟΣΕΠΙ
ΣΤΟΛΑΣΠΑΡΑΤΟΥΒΑΣ ΙΛΕΩΣΑΝΤΙΟΧΟΥΩΝΤΑΝΤΙΓΡΑ
ΦΑΥΜΙΝΥΠΟΓΕΓΡΑΦΑΜΕΝΕΝΕΤΥΧΕΝΔΗΜΙΝΚΑΙΑΥ
ΤΟΣΦΑΜΕΝΟΣΠΟΛΛΩΝΑΥΤΩΙΚΑΙΕΤΕΡΩΝΔΙΑΛΕ
ΓΟΜΕΝΩΝΚΑΙΣΤΕΦΑΝΟΝΔΙΔΟΝΤΩΝΩΣΠΕΡΚΑΙΗ
ΜΕΙΣΠΑΡΑΚΟΛΟΥΘΟΥΜΕΝΔΙΑΤΟΚΑΙΠΡΕΣΒΕΥΣΑΙΑ
ΠΟΤΩΝΠΟΛΕΩΝΤΙΝΑΣΠΡΟΣΗΜΑΣΒΟΥΛΕΣΘΑΙΤΗΝ
ΧΩΡΑΝΤΗΝΔΕΔΟΜΕΝΗΝΑΥΤΩΙΥΠΟΤΟΥΒΑΣΙΛΕΩΣΑΝ
ΤΙΟΧΟΥΚΑΙΔΙΑΤΟΙΕΡΟΝΚΑΙΔΙΑΤΗΝΠΡΟΣΥΜΑΣΕΥΝΟΙ
ΑΝΠΡΟΣΕΝΕΓΚΑΣΘΑΙΠΡΟΣΤΗΝΥΜΕΤΕΡΑΝΠΟΛΙΝΑ
ΜΕΝΟΥΝΑΞΙΟΙΓΕΝΕΣΘΑΙΑΥΤΩΙΠΑΡΑΤΗΣΠΟΛΕΩΣΑΥ
ΤΟΣΥΜΙΝΔΗΛΩΣΕΙΚΑΛΩΣΔΑΝΠΟΗΣΑΙΤΕΨΗΦΙΣΑΜΕ
ΝΟΙΤΕΠΑΝΤΑΤΑΦΙΛΑΝΘΡΩΠΑΑΥΤΩΙΚΑΙΚΑΘΟΤΙΑΝ
ΣΥΓΧΩΡΗΣΗΙΤΗΝΑΝΑΓΡΑΦΗΝΠΟΗΣΑΜΕΝΟΙΚΑΙΣΤΗ
ΛΩΣΑΝΤΕΣΚΑΙΘΕΝΤΕΣΕΙΣΤΟΙΕΡΟΝΙΝΑΜΕΝΗΙΥΜΙΝ
ΒΕΒΑΙΩΣΕΙΣΠΑΝΤΑΤΟΓΧΡΟΝΟΝΤΑΣΥΓΧΩΡΗΘΕΝΤΑ
ΕΡΡΩΣΘΕ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΙΟΧΟΣΜΕΛΕΑ
ΓΡΩΙΧΑΙΡΕΙΝΔΕΔΩΚΑΜΕΝΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΙΤΩΙΑΣΣΙΩΙ
ΓΗΣΕΡΓΛΣΙΜΟΥΠΛΕΘΡΑΔΙΣΧΙΛΙΑΠΡΟΣΕΝΕΓΚΑΣΘΑΙ
ΠΡΟΣΤΗΝΙΛΙΕΩΝΠΟΛΙΝΗΣΚΗΨΙΩΝΣΥΟΥΝΣΥΝΤΑΞΟΝ
ΠΑΡΑΔΕΙΞΑΙΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΙΑΠΟΤΗΣΟΜΟΡΟΥΣΗΣΤΗΙ
ΓΕΡΓΙΘΙΑΙΗΤΗΙΣΚΗΨΙΑΙΟΥΑΝΔΟΚΙΜΑΖΗΙΣΤΑΔΙΣΧΙΛΙΑ
ΠΛΕΘΡΑΤΗΣΓΗΣΚΑΙΠΡΟΣΟΡΙΣΑΙΕΙΣΤΗΝΙΛΙΕΩΝΗΤΗΝ
ΣΚΗΨΙΩΝ ΕΡΡΩΣΟ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΙΟΧΟΣΜΕΛΕ
ΑΓΡΩΙΧΑΙΡΕΙΝΕΝΕΤΥΧΕΝΗΜΙΝΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΣΟ
ΑΣΣΙΟΣΑΞΙΩΝΔΟΥΝΑΙΑΥΤΩΙΗΜΑΣΕΝΤΗΙΕΦΕΛΛΗΣ
ΠΟΝΤΟΥΣΑΤΡΑΠΕΙΑΙΤΗΝΠΕΤΡΑΝΗΜΠΡΟΤΕΡΟΝ
ΕΙΧΕΝΜΕΛΕΑΓΡΟΣΚΑΙΤΗΣΧΩΡΑΣΤΗΣΠΕΤΡΙΔΟΣ
ΕΡΓΑΣΙΜΟΥΠΕΘΡΑΧΙΛΙΑΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΚΑΙΑΛΛΑ
ΓΗΣΠΛΕΘΡΑΔΙΣΧΙΛΙΑΕΡΓΑΣΙΜΟΥΑΠΟΤΗΣΟΜΟ
ΡΟΥΣΗΣΤΗΙΠΡΟΤΕΡΟΝΔΟΘΕΙΣΗΙΑΥΤΩΙΜΕΡΙΔΙΩΙ
ΚΑΙΗΜΕΙΣΤΗΝΤΕΠΕΤΡΑΝΔΕΔΩΚΑΜΕΝΑΥΤΩΙΕΙ
ΜΗΔΕΔΟΤΑΙΑΛΛΩΙΠΡΟΤΕΡΟΝΚΑΙΤΗΓΧΩΡΑΝΤΗΝ
ΠΡΟΣΤΗΙΠΕΤΡΑΙΚΑΙΑΛΛΑΓΗΣΠΛΕΘΡΑΔΙΣΧΙΛΙΑ
ΕΡΓΑΣΙΜΟΥΔΙΑΤΟΦΙΛΟΝΟΝΤΑΗΜΕΤΕΡΟΝΠΑΡΕΣ
ΧΗΣΘΑΙΗΜΙΝΤΑΣΚΑΤΑΥΤΟΝΧΡΕΙΑΣΜΕΤΑΠΑΣΗΣ
ΕΥΝΟΙΑΣΚΑΙΠΡΟΘΥΜΙΑΣΣΥΟΥΝΕΠΙΣΚΕΨΑΜΕΝΟΣ
ΕΙΜΗΔΕΔΟΤΑΙΑΛΛΩΙΠΡΟΤΕΡΟΝΑΥΤΗΗΜΕΡΙΣΠΑ
ΡΑΔΕΙΞΟΝΑΥΤΗΝΚΑΙΤΗΝΠΡΟΣΑΥΤΗΙΧΩΡΑΝΑΡΙΣ
ΤΟΔΙΚΙΚΙΔΗΙΚΑΙΑΠΟΤΗΣΒΑΣΙΛΙΚΗΣΧΩΡΑΣΤΗΣΟΜΟ

ΡΟΥΣΗΣΤΗΙΠΡΟΤΕΡΟΝΔΕΔΟΜΕΝΗΙΧΩΡΑΙΑΡΙΣΤΟΔΙ
ΚΙΔΗΙΣΥΝΤΑΞΟΝΚΑΤΑΜΕΤΡΗΣΑΙΚΑΙΠΑΡΑΔΕΙΞΑΙ
ΑΥΤΩΙΠΛΕΘΡΑΔΙΣΧΙΛΙΑΚΑΙΕΑΣΑΙΑΥΤΩΙΠΡΟΣΕΝΕΓ
ΚΑΣΘΑΙΠΡΟΣΗΝΑΜΒΟΥΛΗΤΑΙΠΟΛΙΝΤΩΝΕΝΤΗΙΧΩΡΑΙ
ΤΕΚΑΙΣΥΜΜΑΧΙΑΙΟΙΔΕΒΑΣΙΛΙΚΟΙΛΑΟΙΟΙΕΚΤΟΥΤΟ
ΠΟΥΕΝΩΙΕΣΤΙΝΗΠΕΤΡΑΕΑΜΒΟΥΛΩΝΤΑΙΟΙΚΕΙΝΕΝΤΗΙ
ΠΕΤΡΑΙΑΣΦΑΛΕΙΑΣΕΝΕΚΕΣΥΝΤΕΤΑΧΑΜΕΝΑΡΙΣΤΟ
ΤΟΔΙΚΙΔΗΙΕΑΝΑΥΤΟΥΣΟΙΚΕΙΝ ΕΡΡΩΣΟ
ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΙΟΧΟΣΜΕΛΕΑΓΡΩΙΧΑΙΡΕΙΝΕΝΕΤΥΧΕΝΗ
ΜΙΝΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΣΦΑΜΕΝΟΣΠΕΤΡΑΝΤΟΧΩΡΙΟΝΚΑΙΤΗΓ
ΧΩΡΑΝΤΗΝΣΥΓΚΥΡΟΥΣΑΝΠΕΡΙΗΣΠΡΟΤΕΡΟΝΕΓΡΑΨΑΜΕΝ
ΔΙΔΟΝΤΕΣΑΥΤΩΙΟΥΔΕΤΙΚΑΙΝΥΝΠΑΡΕΙΛΗΦΕΝΑΙΔΙΑΤΟΑΘΗ
ΝΑΙΩΙΤΩΙΕΠΙΤΟΥΝΑΥΣΤΑΘΜΟΥΕΠΙΚΕΧΩΡΗΣΘΑΙΚΑΙΗΞΙ
ΩΣΕΝΑΝΤΙΜΕΝΤΗΣΠΕΤΡΙΤΙΔΟΣΧΩΡΑΣΠΑΡΑΔΕΙΧΘΗΝΑΙ
ΑΥΤΩΙΤΑΙΣΑΠΛΕΘΡΑΣΥΓΧΩΡΗΘΗΝΑΙΔΕΚΑΙΑΛΛΑΠΛΕ
ΘΡΑΔΙΣΧΙΛΙΑΠΡΟΣΕΝΕΓΚΑΣΘΑΙΠΡΟΣΗΝΑΜΒΟΥΛΗΤΑΙ
ΤΩΜΠΟΛΕΩΝΤΩΝΕΝΤΗΙΗΜΕΤΕΡΑΙΣΥΜΜΑΧΙΑΙΚΑΘΑ
ΠΕΡΚΑΙΠΡΟΤΕΡΟΝΕΓΡΑΨΑΜΕΝΟΡΩΝΤΕΣΟΥΝΑΥΤΟΝ
ΕΥΝΟΥΝΟΝΤΑΚΑΙΠΡΟΘΥΜΟΝΕΙΣΤΑΗΜΕΤΕΡΑΠΡΑΓΜΑ
ΤΑΒΟΥΛΟΜΕΘΑΠΟΛΥΩΡΕΙΝΤΑΝΘΡΩΠΟΥΚΑΙΠΕΡΙ
ΤΟΥΤΩΝΣΥΓΚΕΧΩΡΗΚΑΜΕΝΦΗΣΙΝΔΕΕΙΝΑΙΤΗΣ
ΠΕΤΡΙΤΙΔΟΣΧΩΡΑΣΤΑΣΥΓΧΩΡΗΘΕΝΤΑΑΥΤΩΙ
ΠΛΕΘΡΑΧΙΛΙΑΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΣΥΝΤΑΞΟΝΟΥΝΚΑΤΑ
ΜΕΤΡΗΣΑΙΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΙΚΑΙΠΑΡΑΔΕΙΞΑΙΓΗΣ
ΕΡΓΑΣΙΜΟΥΤΑΤΕΔΙΣΧΙΛΙΑΚΑΙΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΠΛΕ
ΘΡΑΚΑΙΑΝΤΙΤΩΝΠΕΡΙΤΗΝΠΕΤΡΑΝΑΛΛΑΕΡΓΑ
ΣΙΜΟΥΧΙΛΙΑΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΑΠΟΤΗΣΒΑΣΙΛΙΚΗΣΧΩ
ΡΑΣΤΗΣΣΥΝΟΡΙΖΟΥΣΗΣΤΗΙΕΝΑΡΧΗΙΔΟΘΕΙΣΗΙ
ΑΥΤΩΙΠΑΡΗΜΩΝΕΑΣΑΙΔΕΚΑΙΠΡΟΣΕΝΕΓΚΑΣΘΑΙ
ΤΗΝΧΩΡΑΝΑΡΙΣΤΟΔΙΚΙΔΗΝΠΡΟΣΗΝΑΝΒΟΥΛΗΤΑΙ
ΠΟΛΙΝΤΩΝΕΝΤΗΙΗΜΕΤΕΡΑΙΣΥΜΜΑΧΙΑΙΚΑΘΑ
ΠΕΡΚΑΙΕΝΤΗΙΠΡΟΤΕΡΟΝΕΠΙΣΤΟΛΗΙΕΓΡΑΨΑ
ΜΕΝ ΕΡΡΩΣΟ [1]

---

[1] Méléagre, au sénat et au peuple d'Ilion, salut. Aristodicides d'Assos nous a remis, de la part du roi Antiochus, des lettres, dont nous avons fait pour vous les copies ci-dessous. De plus, il est venu lui-même nous trouver, disant que (comme beaucoup d'autres l'abordent et lui donnent des couronnes, exemple que nous suivons, parce que (?) quelques ambassades nous sont venues de la part des villes) il veut réunir à notre ville le territoire qui lui est donné par le roi Antiochus, en considération du temple et de sa bienveillance à notre égard. Ce qu'il juge convenable d'obtenir de la ville, il vous le dira à vous-même. Vous ferez bien, et de décréter en son honneur toutes les courtoisies, et, conformément aux concessions qu'il vous a faites, d'en rédiger le texte, de le faire graver sur une stèle et de la placer dans le temple pour que les concessions vous demeurent à jamais et solidement acquises. — Portez-vous bien.

Le roi Antiochus à Méléagre, salut. Nous avons donné à Aristodicides d'Assos deux mille plèthres de terres en culture, pour les attribuer à la ville d'Ilion ou à celle

Μελέαγρος Ἰλιέων τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ χαίρειν. Ἀπέδωκεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης ὁ Ἄσσιος ἐπιστολὰς παρὰ τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου, ὧν τἀντίγραφα ὑμῖν ὑπογεγράφαμεν· ἐνέτυχεν δ' ἡμῖν καὶ αὐτὸς φάμενος, πολλῶν αὐτῷ καὶ ἑτέρων διαλεγομένων καὶ στέφανον διδόντων, ὥσπερ καὶ ἡμεῖς παρακολουθοῦμεν διὰ τὸ καὶ πρεσβεῦσαι ἀπὸ τῶν πόλεων τινὰς πρὸς ἡμᾶς, βούλεσθαι τὴν χώραν τὴν δεδομένην αὐτῷ ὑπὸ τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου καὶ διὰ τὸ ἱερὸν καὶ διὰ τὴν πρὸς ὑμᾶς εὔνοιαν προσενέγκασθαι πρὸς τὴν ὑμετέραν πόλιν. Ἃ μὲν οὖν ἀξιοῖ γενέσθαι αὐτῷ παρὰ τῆς πόλεως, αὐτὸς ὑμῖν δηλώσει· καλῶς δ' ἂν ποήσαιτε ψηφισάμενοί τε πάντα τὰ φιλάνθρωπα αὐτῷ καὶ καθ' ὅτι ἂν συγχωρήσῃ τὴν ἀναγραφὴν ποησάμενοι καὶ στηλώσαντες καὶ θέντες εἰς τὸ ἱερόν, ἵνα μένῃ ὑμῖν βεβαίως εἰς πάντα τὸγ χρόνον τὰ συγχωρηθέντα.

ἔρρωσθε. Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρῳ χαίρειν. Δεδώκαμεν Ἀριστοδικίδῃ τῷ Ἀσσίῳ

---

de Scepsis. Tu devras donc faire délivrer à Aristodicides ce nombre de plèthres sur le territoire limitrophe de Gergis ou de Scepsis, à l'endroit où tu auras vérifié le bon état des terres, et les attribuer à la ville d'Ilion ou à celle de Scepsis. — Porte toi bien.

Le roi Antiochus à Méléagre, salut. Aristodicides d'Assos est venu nous demander de lui donner, dans notre satrapie de l'Hellespont, Pétra, que Méléagre possédait auparavant, et, dans le territoire en culture de Pétra, quinze cents plèthres, et, en outre, deux mille plèthres de terre cultivée confinant à la donation qu'il a précédemment reçue. En conséquence, nous lui avons donné Pétra, si elle n'a pas été donnée à un autre, et, de plus, le pays circonvoisin, en outre encore deux mille autres plèthres de terre cultivée, parce qu'étant notre ami, il nous a rendu les services qui dépendaient de lui avec toute sorte de dévouement et de zèle. Toi donc, après avoir constaté si ce quartier de terrain n'a pas été déjà donné à un autre, mets Aristodicides en possession de Pétra et du pays circonvoisin, ordonne qu'on mesure pour lui remettre, sur le domaine royal, 2,000 plèthres au territoire confinant à la précédente donation et qu'on lui permette de les joindre à celle qu'il voudra des villes, nos alliées, dans la province. Quant aux sujets du roi qui dépendent du pays de Pétra, s'ils veulent garder en sûreté leur domicile, nous avons enjoint à Aristodicides de le leur permettre. — Porte-toi bien.

Le roi Antiochus à Méléagre, salut. Aristodicides est venu nous dire que la place de Pétra, et le district qui en dépend, sur lequel nous vous avons écrit pour lui en faire don, il ne l'a pas encore reçue, parce qu'elle avait déjà été concédée à Athenæus, le préfet de la station maritime, et il nous a demandé de lui donner, en échange du pays de Pétra, un nombre égal de plèthres, et de lui accorder les deux mille autres plèthres, pour être rattachés à celle qu'il voudra des villes, nos alliées, comme nous vous l'avons écrit précédemment. Considérant donc son dévouement et son zèle pour le bien de nos affaires, nous voulons tenir grand compte de sa personne, et nous lui avons accordé sa demande. Or, il dit que, sur le district de Pétra, il lui avait été concédé quinze cents plèthres. Ordonne donc qu'on mesure et qu'on remette à Aristodicides les 2,500 plèthres de terre cultivée, et, en échange du district de Pétra, qu'on lui donne quinze cents autres plèthres sur le domaine royal qui confine à notre donation primitive. Permets-lui de les rattacher à celle qu'il voudra des villes comprises dans notre alliance, comme nous te l'avons écrit dans notre précédente lettre. — Porte-toi bien.

γῆς ἐργασίμου πλέθρα δισχίλια προσενέγκασθαι πρὸς τὴν Ἰλιέων πόλιν ἢ Σκηψίων. Σὺ οὖν σύνταξον παραδεῖξαι Ἀριστοδικίδῃ ἀπὸ τῆς ὁμορούσης τῇ Γεργιθίαι ἢ τῇ Σκηψίαι, οὗ ἂν δοκιμάζῃς τὰ δισχίλια πλέθρα τῆς γῆς καὶ προσορίσαι εἰς τὴν Ἰλιέων ἢ τὴν Σκηψίων. ἔρρωσο. Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρῳ χαίρειν. Ἐνέτυχεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης ὁ Ἄσσιος ἀξιῶν δοῦναι αὐτῷ ἡμᾶς ἐν τῇ ἐφ' Ἑλλησπόντου σατραπείαι τὴν Πέτραν, ἣμ πρότερον εἶχεν Μελέαγρος καὶ τῆς χώρας τῆς Πετρίδος ἐργασίμου πέθρα[1] χίλια πεντακόσια καὶ ἄλλα γῆς πλέθρα δισχίλια ἐργασίμου ἀπὸ τῆς ὁμορούσης τῇ πρότερον δοθείσῃ αὐτῷ μερίδι, ᾧ καὶ ἡμεῖς τήν τε Πέτραν δεδώκαμεν αὐτῷ, εἰ μὴ δέδοται ἄλλῳ πρότερον καὶ τὴγ χώραν τὴν πρὸς τῇ Πέτραι καὶ ἄλλα γῆς πλέθρα δισχίλια ἐργασίμου, διὰ τὸ φίλον ὄντα ἡμέτερον παρεσχῆσθαι ἡμῖν τὰς κατ' αὐτὸν χρείας μετὰ πάσης εὐνοίας καὶ προθυμίας. Σὺ οὖν ἐπισκεψάμενος εἰ μὴ δέδοται ἄλλῳ πρότερον αὕτη ἡ μερίς, παράδειξον αὐτὴν καὶ τὴν πρὸς αὐτῇ χώραν Ἀριστοδικικίδῃ[2] καὶ ἀπὸ τῆς βασιλικῆς χώρας τῆς ὁμορούσης τῇ πρότερον δεδομένῃ χώραι Ἀριστοδικίδῃ σύνταξον καταμετρῆσαι καὶ παραδεῖξαι αὐτῷ πλέθρα δισχίλια καὶ ἐᾶσαι αὐτῷ προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂμ βούληται πόλιν τῶν ἐν τῇ χώραι τε καὶ συμμαχίαι· οἱ δὲ βασιλικοὶ λαοὶ οἱ ἐκ τοῦ τόπου, ἐν ᾧ ἐστὶν ἡ Πέτρα, ἐὰμ βούλωνται οἰκεῖν ἐν τῇ Πέτραι ἀσφαλείας ἕνεκε, συντετάχαμεν Ἀριστοτοδικιδῃ[3] ἐᾶν αὐτοὺς οἰκεῖν. ἔρρωσο.

Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρῳ χαίρειν. Ἐνέτυχεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης, φάμενος Πέτραν τὸ χωρίον καὶ τὴγ χώραν τὴν συγκυροῦσαν, περὶ ἧς πρότερον ἐγράψαμεν διδόντες αὐτῷ, οὐδ' ἔτι καὶ νῦν παρειληφέναι, διὰ τὸ Ἀθηναίῳ τῷ ἐπὶ τοῦ ναυστάθμου ἐπικεχωρῆσθαι, καὶ ἠξίωσεν ἀντὶ μὲν τῆς Πετρίτιδος χώρας παραδειχθῆναι αὐτῷ τὰ ἴσα πλέθρα, συγχωρηθῆναι δὲ καὶ ἄλλα πλέθρα δισχίλια προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂμ βούληται

[1] *Sic.* — [2] *Sic.* — [3] *Sic.*

τῶμ πόλεων τῶν ἐν τῇ ἡμετέραι συμμαχίαι, καθάπερ καὶ πρότερον ἐγράψαμεν. Ὁρῶντες οὖν αὐτὸν εὔνουν ὄντα καὶ πρόθυμον εἰς τὰ ἡμέτερα πράγματα, βουλόμεθα πολυωρεῖν τἀνθρώπου, καὶ περὶ τούτων συγκεχωρήκαμεν. Φησὶν δὲ εἶναι τῆς Πετρίτιδος χώρας τὰ συγχωρηθέντα αὐτῷ πλέθρα χίλια πεντακόσια. Σύνταξον οὖν καταμετρῆσαι Ἀριστοδικίδῃ καὶ παραδεῖξαι γῆς ἐργασίμου τά τε δισχίλια καὶ πεντακόσια πλέθρα καὶ ἀντὶ τῶν περὶ τὴν Πέτραν ἄλλα ἐργασίμου χίλια πεντακόσια ἀπὸ τῆς βασιλικῆς χώρας τῆς συνοριζούσης τῇ ἐν ἀρχῇ δοθείσῃ αὐτῷ παρ' ἡμῶν· ἐᾶσαι δὲ καὶ προσενέγκασθαι τὴν χώραν Ἀριστοδικίδην πρὸς ἣν ἂν βούληται πόλιν τῶν ἐν τῇ ἡμετέραι συμμαχίαι, καθάπερ καὶ ἐν τῇ πρότερον ἐπιστολῇ ἐγράψαμεν. ἔρρωσο.

Cette inscription, dont la grande valeur historique ne peut être méconnue, appartient au IIIe ou au IIe siècle avant J.-C. à en juger d'après son contenu et d'après la forme des lettres, car le roi Antiochus qui y est nommé à plusieurs reprises doit être : soit Antiochus Ier surnommé Soter (281 à 260 avant J.-C.), soit Antiochus III le Grand (222 à 186 avant J.-C.). Polybe, qui naquit l'an 210 ou 200 avant J.-C. et mourut l'an 122 avant J.-C., parle, dans son *Histoire*[1], d'un Méléagre qui vivait de son temps et qui était ambassadeur d'Antiochus Épiphane dont le règne s'étend de 174 à 164 avant J.-C.; il est possible que ce Méléagre soit devenu par la suite satrape de l'Hellespont. Antiochus, dans sa première lettre à Méléagre, lui permet d'assigner les 2,000 plèthres de terre qui reviennent à Aristodicides sur le district qui borde le territoire de Gergis, ou bien sur celui de Scepsis, à son choix. La ville de Gergis, toutefois, fut détruite, selon Strabon, par le roi Attale Ier de Pergame, qui régna de 241 à 197 avant J.-C., et qui transporta les habitants dans le territoire des sources du Caïcus en Mysie. Ces sources — toujours d'après Strabon — sont situées très loin du mont Ida et par cela même d'Ilium. Deux mille plèthres de terre dans ces conditions n'eussent été d'aucune utilité aux Iliens; l'inscription ne désigne donc pas la nouvelle ville de Gergitha, située près des sources du Caïcus, mais plutôt la vieille ville de Gergis que l'on retrouve probablement dans les ruines qui couronnent le Bali-Dagh au delà de Bounarbashi. Tite-Live[2] raconte

[1] XXVIII, I et XXXI, 21.

[2] XXXV, 43.

la visite d'Antiochus III le Grand à Ilium. Je trouve aussi dans le *Corpus Inscriptionum græcarum* (n° 3596) que cet Antiochus avait un général appelé Méléagre ; ce général peut être devenu plus tard satrape de l'Hellespont. D'autre part, M. Calvert me signale que Chishull nous a dit, dans ses *Antiquitates asiaticæ*, qu'Antiochus Ier Soter, faisant une expédition navale contre le roi de Bithynie, s'arrêta à Sigée, près d'Ilion, et monta à cette ville avec la reine, qui était à la fois sa sœur et son épouse, accompagné de grands dignitaires et d'une suite nombreuse. S'il n'est rien dit de la réception qu'ils trouvèrent à Ilion, on a le récit de celle que leur avaient préparée les Sigéens; ils prodiguèrent à Antiochus de serviles flatteries et lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter, mais, de plus, le Sénat porta un décret dans lequel toutes les actions du roi étaient couvertes de louanges et où l'on proclamait que des prières publiques seraient adressées à Athènè ilienne, à Apollon (regardé comme l'ancêtre du roi), à la Victoire et à d'autres divinités, pour sa santé et celle de son épouse ; que les prêtresses et les prêtres, les sénateurs et tous les magistrats de la ville porteraient des guirlandes; que tous les citoyens et tous les étrangers établis dans Sigée, à demeure ou pour un temps, exalteraient les vertus et la bravoure du grand roi; en outre, que sa statue, équestre et en or, serait érigée dans le temple d'Athènè à Sigée, et que le piédestal de marbre blanc porterait cette inscription : « Les Sigéens ont érigé cette statue au roi Antiochus, fils de Seleucus, à cause de sa piété envers le temple et parce qu'il est le bienfaiteur et le sauveur du peuple ; cette marque d'honneur sera proclamée dans les assemblées populaires et dans les jeux publics. »

Il est probable qu'une réception semblable accueillit Antiochus Ier dans Ilium, de sorte qu'il gardait un bon souvenir de cette ville. Les sentiments affectueux qu'il portait aux Iliens sont encore attestés par l'inscription n° 3595 du *Corpus Inscriptionum græcarum ;* mais je n'ose pas décider si c'est de ce prince ou d'Antiochus le Grand qu'il s'agit dans l'inscription nouvellement découverte.

Aristodicides d'Assos, qui est souvent nommé dans l'inscription, est inconnu et son nom se rencontre ici pour la première fois. L'endroit nommé Pétra est également inconnu ; cette ville doit avoir été située dans le voisinage, mais tous mes efforts pour la retrouver sous le nom de localités voisines ont été infructueux.

II. Sur une stèle de marbre blanc de 0^m^, 79 de long, ayant une largeur supérieure de 0^m^,445, une largeur inférieure de 0^m^,48 et une épaisseur de 0^m^,085, trouvée dans l'Acropole d'Ilium à environ 0^m^,60 de la surface, nous lisons :

ΤΕΙΣΑΝΔΡΩΙΑΙΣΧΙΝΗΙΧΑΡΟΠΠΗΙ
ΝΙΚΑΣΙΔΙΚΩΙΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥΠΑΙΣΙΤΕ

ΝΕΔΙΟΙΣΠΡΟΞΕΝΟΙΣΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣ
ΑΥΤΟΙΣΚΑΙΕΓΓΟΝΟΙΣΙΛΙΕΙΣΕΔΟΣΑΝ
ΑΤΕΛΕΙΑΝΠΑΝΤΩΝΚΑΙΟΣΑΝΩΝΗΤΑΙ
ΠΑΡΑΤΟΥΤΩΝΗΠΩΛΗΙΠΡΟΣΤΟΥΤΟΥΣΑ
ΤΕΛΗΣΕΣΤΩΤΟΥΤΕΛΟΥΣΕΑΝΔΕΤΙΣ
ΠΡΑΞΗΤΑΙΔΕΚΑΠΛΟΥΝΑΠΟΔΟΤΩΤΟΤΕΛ
ΟΣΤΟΙΣΠΡΟΞΕΝΟΙΣΕΙΝΑΙΔΕΚΑΙΑΣΥΛΙΑ
ΝΑΥΤΟΙΣΚΑΙΕΝΠΟΛΕΜΩΙΚΑΙΕΙΡΗΝΗΙ
ΚΑΙΕΝΚΤΗΣΙΝΚΑΙΓΗΣΚΑΙΟΙΚΙΩΝΚΑΙΑΛ
ΛΟΥΟΤΟΥΑΝΘΕΛΩΣΙΝΕΠΑΤΕΛΕΙΑΙΚ
ΑΙΙΛΙΕΙΑΣΕΙΝΑΙΚΑΙΕΙΣΦΥΛΗΝΕΙΣΙΟΝΤΑ
ΣΗΝΑΝΘΕΛΩΣΙΝΚΑΙΑΝΥΠΟΤΟΥΑΔΙΚΩΝ
ΤΑΙΞΕΝΩΝΕΞΕΙΝΑΙΣΥΛΑΝΕΚΤΗΣΙΛΙ
ΑΔΟΣΣΥΝΛΑΝΒΑΝΕΙΝΔΕΚΑΙΤΟΚΟΙΝΟ
ΝΤΟΙΛΙΕΩΝΠΑΡΑΚΑΛΕΙΝΔΕΚΑΙΕΝΤΟΙ
ΣΠΑΝΑΘΗΝΑΙΟΙΣΕΙΣΠΡΟΕΔΡΙΑΝΟΝΟΜΑΣ
ΤΕΙΠΑΤΡΟΘΕΝΚΑΙΑΥΤΟΥΣΚΑΙΕΓΓΟΝΟΥΣ
ΕΙΝΑΙΔΕΑΥΤΟΙΣΚΑΙΕΝΠΡΥΤΑΝΕΙΩΙΣΙΤΗ
ΣΙΝΕΑΝΔΕΤΙΣΤΟΥΤΩΝΤΙΛΥΗΙΚΑΤΑΡΑ
ΤΟΣΕΣΤΩ

Deux des frères mentionnés dans cette inscription, ΧΑΡΟΠΠΗΣ et ΝΙΚΑΣΙΔΙΚΟΣ, ont des noms que nous rencontrons ici pour la première fois. J'appelle aussi l'attention sur l'orthographe du mot ΣΥΝΛΑΝΒΑΝΕΙΝ. A juger d'après la forme des caractères, nous devons attribuer cette inscription au IIIe siècle avant J.-C.

III. Sur une plaque de marbre blanc trouvée dans l'Acropole d'Ilium, de 0m,31 de long, de 0m,22 à 0m,24 de large et 0m,10 d'épaisseur, nous lisons l'inscription suivante dont le commencement est perdu, ainsi que les commencements des lignes :

. . . . ΝΕΥΕΡΓΕΤΗΙΤΙΜΗΘ(ΕΝΤΙ
. . . . . ΨΗ)ΦΙΣΜΑΕΙΣΣΤΗΛΗΝΤΟΥ
. . . . ΤΟΙΕΡΟΝΤΗΣΑΘΗΝΑΣ
. . . . ΣΑΝΟΙΙΕΡΟΝΟΜΟΙΜΕΤΑΤΟΥ
. . . . ΗΣΑΝΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
. . . . ΥΘΟΥΤΙΜΟΘΕΟΣΔΩΚΟΥ
. . . . ΥΣΠΟΛΥΧΑΡΜΟΣΜΕΛΑΝΙΠΠΙΔΟΥ

Cette inscription est intéressante par la mention de ΙΕΡΟΝΟΜΟΙ, ou gérants du sanctuaire de l'Athènè ilienne. Nous rencontrons ici pour la première fois le nom ΔΩΚΟΣ. L'inscription peut être attribuée au IIIe siècle avant J.-C.

IV. Fragment d'une stèle de marbre blanc, trouvé dans l'Acropole d'Ilium, à un mètre au-dessous du sol :

. . . . . ΝΗΣΑΠΟΚΑ . . . . . .
. . ΗΜΕ)ΡΑΙΣΤΡΙΣΙΝΕΙΣ . . . . .

Cette inscription paraît appartenir au IIIe siècle avant J.-C.

V. Piédestal d'une statue de marbre blanc, trouvé à moins d'un mètre au-dessous du sol, dans l'Acropole d'Ilium, avec l'inscription suivante :

ΚΙΣΣΟΦΑΝΗΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ

Le nom de Cissophanes est nouveau. La forme des caractères montre que l'inscription appartient probablement au IIe siècle avant J.-C.

VI. Je dois à l'obligeance de M. F. Calvert l'estampage d'une autre inscription gravée sur une plaque de marbre trouvée en 1873 dans son propre champ à Hissarlik, après mon départ. Elle a été soigneusement recopiée sur l'estampage par le professeur Koumanoudes, qui, d'après la forme des caractères, fait remonter cette inscription au temps d'Antigonus Doson, qui mourut l'an 221 avant J.-C. Elle a été publiée d'abord par G. Hirschfeld dans la *Archæologische Zeitung*, N. F., VII, 1875. page 153, puis par Joh.-Gust. Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, Gotha, 1878, II, 2, 382.

(Γνώμη τῶν συνέδρ)ων· ἐπειδὴ Μαλούσιος Βακχίου
(Γαργαρεὺς ἀνὴρ ἀγ)αθὸ(ς) ὢν διατελεῖ περὶ τὸ ἱερὸν τῆς Ἀθ-
(ηνᾶς τῆς Ἰλιάδος καὶ) περὶ τὰς πόλεις, καὶ πρότερόν τε πολλὰ χρησ(ά)-
(μενος τῷ τε) συνεδρ(ί)ῳ καὶ ταῖς πόλεσιν εἴς τε τὰ κατασκευάσμα-
(τα πάντα τὰ τῆ)ς πανηγύρεως καὶ εἰς τὰς πρεσβε(ί)ας τὰς (ἀ)ποστελ(λο-)
(μένας περὶ) τῶν ἄλλων τῶν συμφερόντων τῇ πανη(γύρει) χρήματα
(ἄτο)κα καὶ τὴν ἄλλην προθυμίαν ἐμ πᾶσι τοῖς (κ)αιροῖς παρεχόμε(νος με-)
(τ)ὰ πολλῆς εὐνοίας, καὶ νῦν εἴς τε τὴν πρεσβείαν τὴν ὕστερον ἀποστ(ελλο-
(μέ)νην πρὸς Ἀντίγονον ἔδωκεν χρυσοῦς τριακοσίους ἀτόκους καὶ εἰς (τὴν)
(τοῦ) θεάτρου κατασκευὴν χρήματα κομίσας εἰς Ἴλιον ἔδωκεν τοῖς ἐγ-
(δό)ταις ὅσων ἐδέοντο χρυσοῦς χιλίους τετρακοσίους πεντήκοντα
ἀτόκους· ἐπειδὴ Μαλούσιος διατελεῖ πράττων καὶ λέγων ἀπροφα-
σίστως ἐμ πᾶσι τοῖς καιροῖς τὰ συμφέροντα τῇ θεῷ καὶ ταῖς πόλεσιν,
ἀγαθῇ τύχῃ, δεδόχθαι τοῖς συνέδροις, ἐπαινέσαι Μαλούσιον
Βακχίου Γαργαρέα καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν ἐν τῷ γυμνικῷ ἀγῶνι
χρυσῷ στεφάνῳ ἀπὸ δραχμῶν χιλίων, ἀρετῆς ἕνεκεν τῆς περ(ὶ)
τὸ ἱερὸν καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεων, δεδόσθαι δὲ

αὐτῷ μὲν τὴν ἀτέλειαν καθάπερ δέδοται, δεδόσθαι δὲ καὶ τοῖς ἐκγόνοις αὐτοῦ τὴν ἀτέλειαν ὅτι ἂν πωλῶσιν ἢ ἀγοράζωσιν· τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγράψαντας εἰς στήλην θεῖναι εἰς τὸ ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς, ἐπιμεληθῆναι δὲ τοὺς Γαργαρεῖς, ὅπως ἂν εἰδῶσιν ἅπαντες ὅτι ἐπίσταται τὸ κοινὸν τῶν πόλεων τοῖς οὖσιν ἀγαθοῖς ἀνδράσιν εἰς αὐτοὺς χάριν ἀποδιδόναι. — Γνώμη τῶν συνέδρων· ἐπειδὴ Μαλούσιος ἀποστελλόντων τῶν συνέδρων πρέσβεις πρὸς τὸν βασιλέα (. . . . . ὑπὲρ) τῆς ἐλευθερίας καὶ αὐτονομίας τῶν πόλεων τῶν κοινωνουσ(ῶν τοῦ) ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως ἔδωκεν ἄτοκα χρήματα τοῖς ἀποστ(ελλο-)μένοις ἀγγέλοις ὅσα ἐκέλευον οἱ σύνεδροι, παρεσκεύασε(ν δὲ) καὶ τὰ (εἰς) σκηνὴν ἄτοκα χρήματα καὶ τἄλλα δὲ προθύμως ὑπηρετ(εῖ εἰς) ὅτι ἄ(ν πα-)ρακαλῇ τὸ συνέδριον· ἀγαθῇ τύχῃ, δεδόχθαι τοῖς συνέδροις, ἐπαινέσαι τε Μαλούσιον Βακχίου Γαργαρέα, ὅτι ἀνὴρ ἀγαθός ἐστιν περὶ τὸ ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεων καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν χρυσῷ στεφάνῳ ἀπὸ δραχμῶν χιλίων ἐν τῷ γυμνικῷ ἀγῶνι, ἀναγράψαι δὲ τὸ ψήφισμα τόδε εἰς στήλην τὴν ὑπὲ(ρ) τῶν συνεδριῶν τῶν Μαλουσίου μελλουσῶν ἀνατεθήσε(σθα)ι εἰς τὸ ἱερὸν, ἐπιμεληθῆναι δὲ τοὺς Γαργαρεῖς, ὅπως ἂν εἰδῶσιν ἅπαντες, ὅτι ἐπίσταται τὸ κοινὸν τῶν πόλεων τοῖς οὖσιν ἀγαθοῖς ἀνδράσιν εἰς αὐτοὺς χάριν ἀποδιδόναι. — Γνώμη τῶν συνέδρων· ἐπειδὴ Μαλούσιος κελεύει ἐπαγγεῖλαι αὐτῷ ἤδη τὸ συνέδριον, πόσων δεῖται παρ' αὐτοῦ χρημάτων εἴς τε τὸ θέατρον καὶ εἰς τἄλλα κατασκευάσματα καὶ εἰς τὰ ἱερὰ καὶ εἰς τὴν πρεσβείαν, καὶ φησὶ θέλειν παρόντων τῶν συνέδρων ἤδη δοῦναι πάντα· ἀγαθῇ τύχῃ, δεδόχθαι τοῖς συνέδροις ἐπαγγεῖλαι Μαλουσίῳ, δοῦναι τοῖς ἀγωνοθέταις χρ(υσοῦς) τρισχιλίους καὶ πεντακοσίους σὺν τοῖς πέρυσι ὀφειλομένοις α(ὐτῷ,) τοὺς δὲ ἀγωνοθέτας οἷς μὲν ἂν αὐτοὶ χρήσωνται, (τὰ) δ(?)ὲ ἀ(?)(ναλώ-)ματα θεῖναι εἰς τὸ ἱερὸν, ἂν δέ τι περιγένηται (ἐκ?) δοθέντ(ων τῶν) ἔργων, ἀποδοῦναι Μαλουσίῳ. — Γνώμη τῶν συνέδρων· ἐπειδὴ Μαλούσιος Βακχίου Γαργαρεὺς ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατελε(ῖ περὶ τὸ) ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος καὶ τὸ συνέδριον, δ(εδόχθαι) τοῖς συνέδροις, στεφανῶσαι Μαλούσιον χρυσῷ στ(εφάνῳ ἀπὸ) χρυσ(ῶν τριά? κον)τα, καλεῖν δὲ αὐ(τὸν καὶ) εἰς προεδρία(ν σὺν τοῖς συνέδρ-?)οις ἐν τοῖς ἀγῶ(?)σιν ὀνομασ(τί . . . .) εἶναι δ(ὲ ἀτέλειαν) καὶ αὐτῷ καὶ ἐγγόνοις· τὸ δὲ ψή(φισμα τό)δε ἀναγράψαντας (τοὺς ἀγωνο-)θέτας εἰς στήλην θεῖναι εἰς (τὸ ἱερὸ)ν τῆς Ἀθηνᾶς. — (Γνώμη τῶν συν-)έδρων· ἐπειδὴ Μαλούσ(ιος) ἀ(νὴρ ἀ)γαθὸς ὢν διατ(ελεῖ περὶ τὸ ἱερὸν) τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιά(δος) καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλ(εων,) ἀγαθῇ τύχῃ, δεδόχθ(αι τοῖς συνέδροις, (α)ἷς τιμαῖς (τετίμηται Μαλού-)σιος ὑπὸ τοῦ συνε(δρί)ου, ἀναγράψαι ἑκά(στ)ην (τ)ῶν πόλεων τῶν κοινωνουσῶν τοῦ ἱεροῦ κ(αὶ τῆ)ς πανηγύρεως κα(. . . . . καθὼς ἑκάσ-)

τῇ νόμος ἐστ(ί. . .)—Σίμαλος Λαμψακη(νὸς εἶπεν· ἐπειδὴ Μαλούσιος)
ὁ Γαργαρεὺς ἐ(πιμεμ.?)έληται προθύ(μως. . .)
τὰ ἀναλώ(ματα. . . . . . .)
πόλεσιν ε . . . .
ὅτι προθύ(μως). . . . . .δεδόχθαι τοῖς συνέδροις
στεφ(ανῶσαι Μαλούσιον Βακχίου Γαργαρέα χρυσῷ στε-)
φάν(ῳ). . . . . . .
. . . .

VII. Piédestal d'une statue de marbre blanc, trouvé dans l'Acropole d'Ilium, presque à la surface, et portant l'inscription suivante :

ΙΛΙΕΙΣΚΑΙΑΙΠΟΛΕΙΣΑΙΚΟΙΝΩΝΟΥΣΑΙ
ΤΗΣΘΥΣΙΑΣΚΑΙΤΟΥΑΓΩΝΟΣΚΑΙΤΗΣ
ΠΑΝΗΓΥΡΕΩΣΜΕΛΙΤΕΙΑΝΘΥΓΑΤΕΡΑ
ΑΠΕΛΛΕΙΟΥΣΤΟΥΛΥΣΑΝΙΟΥΙΛΙΕΩΣ
ΚΑΛΩΣΚΑΙΦΙΛΟΔΟΞΩΣΚΑΝΗΦΟΡΗΣΑΣΑΝ
ΕΥΣΕΒΕΙΑΣΕΝΕΚΕΝΤΗΣΠΡΟΣΤΗΝΘΕΑΝ

Cette inscription, dont nous fixons la date, d'après ses caractères, au premier siècle avant J.-C., nous apprend que sur le piédestal où elle était gravée se dressait la statue de Militeia, fille d'Apelleics (nom que nous rencontrons ici pour la première fois), petite-fille de Lysanias, qui s'était distinguée par son zèle au service de la déesse. Cette inscription nous confirme ce fait, déjà connu par l'inscription précédente, qu'il existait un κοινόν ou union des villes situées entre la Propontide et le golfe d'Adramyttium; et, comme Droysen[1] l'observe à propos de cette dernière inscription, elle éclaircit plusieurs inscriptions déjà connues : « Selon Strabon (XIII, p. 593), le soi-disant Ilion n'était, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, qu'un simple bourg avec un petit temple insignifiant de l'Athènè ilienne; Alexandre y célébra une sorte de consécration préliminaire de sa campagne contre la Perse; il ordonna que le temple fût orné d'offrandes, que le bourg fût élevé à la dignité de ville et agrandi, ἐλευθέραν τε κρῖναι καὶ ἄφορον. Plus tard, après la destruction de l'empire perse, il fit ou promit de faire, comme dit Strabon, plus encore : ἐπιστολὴν καταπέμψαι φιλάνθρωπον, ὑπισχνούμενον πόλιν τε ποιῆσαι μεγάλην καὶ ἱερὸν ἐπισημότατον, καὶ ἀγῶνα ἀποδείξειν ἱερόν. Après vient ce que Lysimaque et Antigone ont fait pour la ville.

« Ilion ayant été faite une ville par Alexandre, l'union des cités dont elle était le centre ne peut pas appartenir à une époque antérieure, mais doit avoir été établie par lui; car, de l'inscription VI, ligne 9, où Antigone

[1] Joh.-Gust. Droysen, *Geschichte des Hellenismus*; Gotha, 1878, pp. 386, 387.

n'est pas indiqué comme βασιλεύς, ainsi que l'indique la ligne 24, nous devons conclure que cette union existait déjà l'an 306 avant J.-C. Si Alexandre unit les villes helléniques libérées de ce district dans un κοινόν, et s'il ne les engagea pas à entrer dans le κοινόν des Hellènes, lequel avait son *synédrion* à Corinthe, nous avons acquis un fait important relativement à la condition politique de l'empire d'Alexandre.

« Nous devons conclure de la mention des Lampsacéniens à la fin de l'inscription VI, que Lampsaque appartenait à l'union, comme aussi Gargara sur le golfe d'Adramyttium, et nous sommes autorisés à supposer que les villes situées entre ces deux points, et particulièrement Alexandria Troas, appartenaient à ce κοινόν.

« Que ces villes fussent libres, ou que l'intention fût qu'elles demeurassent libres, on le voit par la mission mentionnée dans la ligne 24 : εἰς τὸν βασιλέα (Antigone), ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν πόλεων τῶν κοινωνουσῶν τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως. Le συνέδριον de ces villes est par conséquent en relation, non seulement avec la fête et les jeux célébrés à Ilion, mais aussi avec la position politique des villes amies. »

VIII. Une autre inscription est gravée sur une plaque de marbre de 0m,60 de large et de 0m,90 de long ; en voici le texte :

ΩΝΙΟΥΤΟΥΕΥΔ
ΟΣΜΕΝ ΟΥΚΑΜΕΝΑΧΟΣΓΛΑΥΚΟ
ΕΠΕΓΡΑΨΑΜΕΝΕΙΣΣΤΗΛΗΝΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΕΡΓΟΦΙΛΟΝΠΑΤΡΟΣΟΥ
ΧΡΗΜΑΤΙΣΖΗΕΖΗΜΙΩΜΕΝΟΝΥΠΟΤΩΝΠΡΟΤΑΝΕΩΝΤΩΝΠΕΡΙΔΙΟ
ΦΑΝΗΝΗΓΗΣΙΔΗΜΟΥΟΦΙΛΟΝΤΑΤΟΥΣΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΣΤΑΤΗΡΑΣΔΥΟ
ΚΑΙΜΗΝΟΓΕΝΗΝΜΝΗΣΑΡΧΟΥΚΑΙΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΝΦΑΝΙΑΚΑΙΔΙΟΜΗΔΗΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΕΖΗΜΙΩΜΕΝΟΥΣΥΠΟΤΩΝΠΡΥΤΑΝΕΩΝΤΩΝΠΕΡΙΔΙΟΦΑΝΗΝ
ΗΓΗΣΙΔΗΜΟΥΥΠΟΗΜΕΡΑΣΤΡΕΙΣΟΦΙΛΟΝΤΑΣΕΚΑΣΤΟΝΑΥΤΩΝΣΤΑΤΗΡΑΣΔΥΟ
ΜΗΝΟΔΟΤΟΝΜΗΝΟΔΟΤΟΥΚΑΙΗΡΑΚΛΕΙΔΗΝΚΑΙΜΗΝΟΔΟΤΟΝΤΟΥΣΗΡΑΚΛΕΙ
ΔΟΥΕΖΗΜΙΩΜΕΝΟΥΣΥΠΟΤΩΝΠΕΡΓΦΑΙΝΩΝΑΚΤΑΕΥΔΗΜΟΥΠΡΥΤΑ
ΝΕΩΝΟΦΙΛΟΝΤΑΕΚΑΣΤΟΝΑΥΤΩΝΣΤΑΤΗΡΑΣΔΥΟ
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΝΜΗΝΟΦΑΝΤΟΥΕΖΗΜΙΩΜΕΝΟΝΥΠΟΤΩΝΝΟ
ΜΟΦΥΛΑΚΩΝΤΩΝΠΕΡΙΙΠΠΑΡΧΟΝΗΓΗΣΙΔΗΜΟΥΟΦΙΛΟΝ
ΤΑΣΤΑΤΗΡΑΣΔΥΟ

. . . . ωνίου τοῦ Εὐδ . . . .
. . . . . . οσμεν. . . . . . . ουκαμεναχος Γλαυκο . .
ἐπεγράψαμεν εἰς στήλην κατὰ τὸν νόμον Ἐργόφιλον Πατρόσου (?)
Χρήματις[1] ζη[2] ἐζημιωμένον ὑπὸ τῶν προτάνεων[3] τῶν περὶ Διο-
φάνην Ἡγησιδήμου, ὀφίλοντα[4] τοὺς κατὰ τὸν νόμον στατῆρας δύο
καὶ Μηνογένην Μνησάρχου καὶ Ἀρτεμίδωρον Φανία καὶ Διομήδην
Ἀπολλωνίου, ἐζημιωμένους ὑπὸ τῶν πρυτάνεων τῶν περὶ Διοφάνην
Ἡγησιδήμου ὑπὸ ἡμέρας τρεῖς ὀφίλοντας[4] ἕκαστον αὐτῶν στατῆρας δύο.

---

[1] *Sic.* — [2] *Sic.* L'artiste maladroit a voulu écrire, au lieu de ΧΡΗΜΑΤΙΣΖΗ, ΧΡΗΜΑΤΙΣΤΗΝ. — [3] *Sic.* — [4] *Sic.*

Μηνόδοτον Μηνοδότου καὶ Ἡρακλείδην καὶ Μηνόδοτον τοὺς Ἡρακλείδου ἐζημιωμένους ὑπὸ τῶν περὶ Φαινώνακτα Εὐδήμου πρυτάνεων, ὀφίλοντα[1] ἕκαστον αὐτῶν στατῆρας δύο.
Ἀρτεμίδωρον Μηνοφάντου ἐζημιωμένον ὑπὸ τῶν νομοφυλάκων τῶν περὶ Ἵππαρχον Ἡγησιδήμου, ὀφίλοντα στατῆρας δύο.

L'inscription citée dans le *Corpus Inscriptionum Græcarum* sous le nº 3604 appartient, de l'avis général, au temps d'Octavianus Augustus, et désigne Hipparque comme membre du conseil ilien; et le même nom revenant à la ligne avec la même qualité, je n'hésite pas à affirmer que l'inscription ci-dessus appartient au temps d'Auguste.

IX. J'ai trouvé, dans un mur, une dalle de marbre épaisse de 0m,30, large de 0m,81, longue de 1 mètre et portant l'inscription suivante :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
ΓΑΙΟΝΚΑΙΣΑΡΑΤΟΝΥΙΟΝΤΟΥΣΕΒΑΣ
ΤΟΥΤΟΝΣΥΝΓΕΝΗΚΑΙΠΑΤΡΩΝΑΚΑΙΕΥ
ΕΡΓΕΤΗΝΤΗΣΠΟΛΕΩΣ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
Γάϊον Καίσαρα τὸν υἱὸν τοῦ Σεβασ-
τοῦ τὸν συνγενῆ καὶ πατρῶνα καὶ εὐ-
εργέτην τῆς πόλεως.

La personne louée dans cette inscription ne peut pas être l'empereur Caligula; car, dans ce cas, le titre αὐτοκράτωρ aurait été ajouté. Mais ce titre manquant, la personne visée est certainement Caïus César, fils de Marcus Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste. Il avait un frère appelé Lucius; tous deux furent adoptés par Auguste et, à raison de cette adoption, reçurent le titre de υἱοὶ τοῦ Σεβαστοῦ; ils furent aussi désignés par Auguste pour lui succéder. Caïus César, né vingt ans avant l'ère chrétienne, avait trois ans lors de son adoption. Il prit part aux jeux troyens qu'Auguste institua pour la dédicace du temple de Marcellus. A l'âge de quinze ans, il fut désigné consul, et à dix-neuf ans fait gouverneur de l'Asie. Pendant son administration il eut à combattre contre Phraate, roi d'Arménie, reçut une blessure et mourut dans la quatrième année de l'ère chrétienne, le 21 février, à l'âge de 24 ans[2]. Comme dans l'inscription il est appelé l'allié, le bienfaiteur et le patron d'Ilium, il est probable

[1] Sic.

[2] Velleius Paterculus, II. 102.

qu'il y venait souvent. Quoi qu'il en soit, il prit intérêt à la ville et lui prodigua ses faveurs. La famille des Jules attacha toujours une grande importance à sa descendance de Jule (ou Ascagne) fils d'Énée; et le but politique de l'*Énéide* de Virgile était de prouver et de glorifier cette généalogie. C'est aussi la raison des faveurs dont les Césars gratifièrent Ilion, et de leur haine contre les Grecs qui avaient détruit la ville de Troie et qui avaient épousé la cause de Marc-Antoine.

X. J'ai aussi trouvé un piédestal de schiste noir portant inscription, haut de $1^{m},10$ et large de $0^{m},53$, et la statue d'un homme en beau marbre blanc, haute de près de $1^{m},20$. L'inscription nous apprend qu'elle était l'œuvre du sculpteur Pythéas d'Argos et qu'elle avait été érigée par les Iliens en l'honneur de Métrodore, fils de Thémistagoras, dont elle représentait l'image; la tête et les pieds manquent, mais la marque de ceux-ci sur le piédestal montre que l'attitude de la figure était celle d'un orateur.

Voici l'inscription :

ΟΔΗΜΟΣΟΙΛΙΕΙΩΝ
ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΝΘΕΜΙΣΤΑΓΟΡΟΥ

et, plus bas, sur la même face du piédestal :

ΠΥΘΕΑΣΑΡΓΕΙΟΣΕΠΟΙΗΣΕ

Ὁ δῆμος ὁ Ἰλιείων
Μητρόδωρον Θεμισταγόρου.
Πυθέας Ἀργεῖος ἐποίησε.

Il y eut dans l'antiquité beaucoup de Métrodore, dont deux seulement eurent une notoriété spéciale, et tous deux étaient natifs d'Asie Mineure. L'un, né à Lampsaque, était élève d'Épicure[1]; l'autre, né à Scepsis, était philosophe, orateur, homme politique et très estimé de Mithridate VII Eupator[2], qui par la suite le fit mettre à mort d'une horrible manière[3]. Le nom du père de ce Métrodore de Scepsis est inconnu, et l'on ne sait s'il s'appelait Thémistagoras ou autrement; mais il est très probable que l'inscription et la statue étaient en l'honneur de l'orateur de Scepsis. Quant au sculpteur Pythéas d'Argos, il n'en est question nulle part. Pline nomme seulement un Pythéas, ciseleur en argent[4], et contemporain du grand Pompée. Pline, toutefois, ne détermine pas son lieu de naissance. Un autre Pythéas exécutait des peintures murales et était natif d'Achaïe; aucun d'eux ne peut donc être le sculpteur argien qui tailla cette statue

[1] Strabon, XIII, p. 589.
[2] Strabon, XIII, p. 609.
[3] Plutarque, *Vie de Lucullus*.
[4] H.N., XXXV, 12, 55.

et mit son nom sur le piédestal. Mais, comme le professeur Koumanoudes me le fait observer, il n'est pas étonnant que le nom d'un sculpteur soit oublié, quand on voit les noms de tant de princes puissants oubliés et perdus.

XI. Près de l'inscription précédente, nous avons trouvé le fragment d'une dalle de marbre qui avait été évidemment très longue et qui portait l'inscription suivante :

ΕΠΕΙΤΟΥΑΝΘΥΠΑΤΟΥΓΑΙΟΥΚΛΑΥΔΙΟΥΠΟΠΛΙΟΥΥΙΟΥΝΕΡΩΝΟΣΕΠΙΤΑΞΑΝΤΟΣ
ΤΟΙΣΠΟΙΜΑΝΗΝΩΝΑΡΧΟΥΣΙΝΕΞΑΠΟΣΤΕΙΛΑΙΠΡΟΣΗΜΑΣΕΙΣΠΑΡΑΦΥΛΑΚΗΝ
ΤΗΣΠΟΛΕΩΣΣΤΡΑΤΙΩΤΑΣΚΑΙΕΠΑΥΤΩΝΗΓΕΜΟΝΑΣΠΟΙΜΑΝΗΝΩΝ
ΟΝΤΕΣΗΜΩΝΦΙΛΟΙΚΑΙΕΥΝΟΩΣΔΙΑΚΕΙΜΕΝΟΙΠΡΟΣΤΟΝΔΗΜΟΝΗΜΩΝ
ΕΞΑΠΕΣΤΕΙΛΑΝΤΟΥΣΤΕΣΤΡΑΤΙΩΤΑΣΚΑΙΕΠΑΥΤΩΝΗΓΕΜΟΝΑΝΙΚ
ΔΡΟΝΜΗΝΟΦΙΛΟΥΥΙΟΣΚΑΙΠΑΡΑΓΕΝΟΜΕΝΟΣΕΙΣΤΗΝΠΟΛΙΝΗΜΩΝ
ΤΕΕΝΔΗΜΙΑΝΠΟΙΕΙΤΑΙΚΑΛΗΝΚΑΙΕΥΣΧΗΜΟΝΑΚΑΙΑΞΙ
ΡΟΥΔΗΜΟΥΚΑΙΤΗΣΕΑΥΤΟΥΠΑΤΡΙΔΟΣΤΗΝΤΕΤΩΝ
ΕΑΥΤΩΙΝΕΑΝΙΣΚΩΝΕΝΔΗΜΙΑΝΕΥΤ...ΟΝΠ
ΤΟΝΚΑΘΑΠΕΡΕΠΙΒΑΛΛΕΙΑΝΔΡ
ΧΕΙΡΙΣΜΕΝΗΝΕΑΤΩΙΠΙ
ΤΗΝΥΠΕΡΤΗΣΦΥΛΑΚ
ΕΙΣΦΕΡΕΤΑΙΣΠΟΥΔ
ΕΚΚΑΙΝΩΝΟΥΔΕΙ
ΜΟΝΚΑΙ

ἐπεὶ τοῦ ἀνθυπάτου Γαΐου Κλαυδίου Ποπλίου υἱοῦ Νέρωνος ἐπιτάξαντος,
τοῖς Ποιμανηνῶν ἄρχουσιν ἐξαποστεῖλαι πρὸς ἡμᾶς εἰς παραφυλακὴν
τῆς πόλεως στρατιώτας καὶ ἐπ' αὐτῶν ἡγεμόνας Ποιμανηνῶν (οἱ?)
ὄντες ἡμῶν φίλοι καὶ εὐνόως διακείμενοι πρὸς τὸν δῆμον ἡμῶν
ἐξαπέστειλαν τούς τε στρατιώτας καὶ ἐπ' αὐτῶν ἡγεμόνα Νίκ(αν-)
δρον, Μηνοφίλου (υἱ) ὃς καὶ παραγενόμενος εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν (τήν)
τε ἐνδημίαν ποιεῖται καλὴν καὶ εὐσχήμονα καὶ ἀξί(αν τοῦ τε ἡμετέ-)
ρου δήμου καὶ τῆς ἑαυτοῦ πατρίδος, τήν τε τῶν (ὑφ'?)
ἑαυτῷ νεανίσκων ἐνδημίαν εὔτ(ακτ)ον π(αρέχεται καὶ ἑαυ-)
τόν, καθάπερ ἐπιβάλλει ἀνδρ(ὶ. . . . . . καὶ τὴν ἐξουσίαν τὴν ἐγκε-)
χειρισμένην ἑαυτῷ πι(στῶς καὶ) (κοσμίως??). . . . .
τὴν ὑπὲρ τῆς φυλακ(ῆς) . . . .
εἰσφέρεται σπουδ(ὴν)
ἐκ καινῶν οὐδει . . . . .
μον καὶ . . . . . .

Le proconsul Caïus Claudius Néron, fils de Publius, qui est loué dans cette inscription, gouverna la province d'Asie de 674 à 675 de la fondation de Rome (80 et 79 av. J.-C.), et vécut au temps de Cicéron, qui le nomme dans ses discours contre Verrès[1].

[1] Waddington, *Fastes des Provinces asiatiques de l'Empire romain;* Paris, 1872, pp. 43, 44.

Les Pœmanéniens (Ποιμανηνοὶ) sont les habitants de la forteresse de Pœmanenon, au sud de Cyzique[1].

A en juger d'après la forme et l'épaisseur de la pierre, cette inscription doit avoir été très longue et avoir eu plus de 70 lignes; mais ce fragment même a une valeur historique, et ce que nous pouvons tenir pour certain c'est qu'elle date de l'an 80 avant J.-C.

XII. J'ai trouvé en outre à Hissarlik, à la profondeur de 2 mètres, un bloc de marbre, haut de 1^{m},58, large et épais de 0^{m},68; il pèse environ 2,500 kilos et porte l'inscription suivante :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟ
ΙΛΙΕΩΝΕΤΙΜΗΣΑΝΑΥ
ΚΛΑΥΔΙΟΝΚΑΙΚΙΝΑΙ
ΑΙΟΝΚΥΖΙΚΗΝΟΝΑ
ΤΑΛΟΓΙΣΤΗΝΥΠΟΤΟ
ΟΤΑΤΟΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟ
ΣΑΡΟΣΤΙΤΟΥΑΙΛΙΟΥΑΔ
ΝΟΥΑΝΤΩΝΙΟΥΣΕΒΑ
ΕΥΣΕΒΟΥΣΚ..ΙΠΟΛΛ
ΜΕΓΑΛΑΤΗΙΠ(Ο)ΛΕΙΚΑΤΟ
ΣΑΝΤΑΚΑΙΓ..ΡΑΣΧΟΝΤ
ΤΕΤΗΛΟΓΙΣΤ. ΙΑΚΑΙΣΥ
ΓΟΡΙΑΙΣΑΝΔ...ΠΑΣΗΣΤ
ΑΞΙΟΝΑΡΕΤΗ..ΕΝΕΚΕΝΚ
ΕΥΝΟΙΑΣΤΗΣΠΡΟΣΤΗ
ΠΟΛΙΝ

Le premier nom propre qui se rencontre dans cette inscription et dont la syllabe ΑΥ est conservée, est probablement ΑΥΛΟΣ. Le mot ΚΑΙΚΙΝΑΙ, est sans doute ΚΑΙΚΙΝΑΝ, *Cæcinam*. Quant à l'autre nom, dont la syllabe ΑΙΟΝ reste seule, je n'ose décider s'il faut le prendre pour ΓΑΙΟΝ, mais cela me paraît probable. Quant à l'inscription, que je lis comme il suit, elle est écrite en mauvais grec, surtout vers la fin : Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμο(ς) Ἰλιέων ἐτίμησαν Αὖλον Κλαύδιον Καικινὰν Γάϊον (?) Κυζικηνὸν ἄ(ρχον)τα λογιστὴν ὑπὸ το(ῦ θει)οτάτου αὐτοκράτορο(ς Καί)σαρος Τίτου Αἰλίου Ἀδ(ρια)νοῦ Ἀντωνίου Σεβα(στοῦ) Εὐσεβοῦς κ(α)ὶ πολλ(ὰ καὶ) μεγάλα τῇ πόλει κατο(ρθώ)σαντα καὶ παράσχοντά τε τῇ λογιστείᾳ καὶ συ(νη)γορίαις ἄνδ(ρα) πάσης τ(ιμῆς) ἄξιον, ἀρετῆς ἕνεκεν κ(αὶ) εὐνοίας τῆς πρὸςτὴν πόλιν.

L'empereur nommé dans cette inscription est certainement Antoninus Pius, dont le règne commença l'an 138 de notre ère et finit l'an 161;

---

[1] Pape-Benseler, *Lexikon der Griechischen Eigennamen*.

c'est par erreur qu'il est appelé ici Antonius. Il prit le nom d'Hadrien d'après son père adoptif, l'empereur Hadrien, et celui d'Ælius après la mort du premier fils adoptif d'Hadrien, Ælius César. Sur la face supérieure du bloc de marbre, il y a les marques de deux pieds, l'une avançant beaucoup sur l'autre. Chacune d'elles ayant $0^m,38$, on ne peut douter que sur cette base ne s'élevât la statue du Cyzicène, qui est loué dans l'inscription, et qu'elle ne fût debout dans une attitude oratoire.

Dans la marque du pied qui est en arrière il y a un trou de $0^m,05$ carré où était insérée la tige de fer qui soutenait la statue. A en juger d'après la grandeur présumée des pieds, la statue aurait eu environ $2^m,44$; et comme le bloc de marbre a $1^m,52$ de haut, l'ensemble devait avoir au moins 4 mètres de hauteur.

XIII. Dans le bâtiment quadrangulaire en grandes pierres taillées, long de $17^m,90$ et large de 13 mètres, dont j'ai mis à jour les fondations en octobre 1871, j'ai trouvé, à la profondeur d'environ $1^m,50$, une tablette de marbre longue de $0^m,80$, large par en haut de $0^m,48$ et par en bas de $0^m,38$. Elle contient l'inscription suivante :

Ἐπειδὴ Διαφένης (*sic*) Πολλέως Τημνίτης, διατρίβων παρὰ τῷ βασιλεῖ, φίλος ὢν καὶ εὔνους διατελεῖ τῷ δήμῳ, χρείας παρεχόμενος προθύμως εἰς ἃ ἄν τις αὐτὸν παρακαλῇ, δεδόχθαι τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ ἐπαινέσαι μὲν αὐτὸν ἐπὶ τούτοις, παρακαλεῖν δὲ καὶ εἰς τὸ λοιπὸν εἶναι φιλότιμον εἰς τὰ τοῦ δήμου συμφέροντα, δεδόσθαι δὲ αὐτῷ πολιτείαν, προξενίαν, ἔγκτησιν, ἀτέλειαν ὧν καὶ οἱ πολῖται ἀτελεῖς εἰσι καὶ ἔφοδον ἐπὶ τὴν βουλὴν πρώτῳ μετὰ τὰ ἱερὰ καὶ ἄφιξιν καὶ ἐμ πολέμῳ καὶ ἐν εἰρήνῃ ἀσυλεὶ καί ἀσπονδεί· ἀναγράψαι δὲ τὰ δεδομένα αὐτῷ ταῦτα εἰς στήλην καὶ (ἀνα)θεῖναι ε(ἰς. . . .

Le roi dont il est parlé doit avoir été un des rois de Pergame, et, d'après la forme des caractères, je crois qu'on peut faire remonter cette inscription au IIIe siècle avant J.-C.

XIV. A la même profondeur et à côté du bâtiment, j'ai trouvé une seconde plaque de marbre, longue de $0^m,41$ et large de $0^m,33$; voici l'inscription :

Ἰλιεῖς ἔδοσαν Μενελάῳ Ἀρραβαίου Ἀθηναίῳ εὐεργέτῃ γενομένῳ αὐτῶν καὶ περὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀνδρὶ ἀγαθῷ γενομένῳ προξενίαν καὶ εὐεργεσίαν.

Cette seconde inscription, à en juger d'après la forme des lettres, semble appartenir au Ier siècle avant J.-C. Ἀρραβαῖος se rencontre ici pour la première fois comme nom propre attique.

XV. A la même profondeur et à côté des fondations du même bâtiment, j'ai trouvé une troisième plaque de marbre, longue de près de $0^m,38$ et large d'environ $0^m,35$; elle porte l'inscription suivante :

Μηνόφιλος Γλαυρίου (*sic*) εἶπεν· ἐπειδὴ πλείονες τῶν πολιτῶν ἐπελθόντες

ἐπὶ τὴν βουλὴν φασιν Χαιρέαν τὸν τεταγμένον ἐπ' Ἀβύδου εὔνουν τε εἶναι τῇ πόλει καὶ ἐνίοις πρεσβευομένοις ὑπὸ τοῦ δήμου πρὸς αὐτὸν βουλόμενον τῇ πόλει χαρίζεσθαι τὴν πᾶσαν σπουδὴν καὶ πρόνοιαν ποεῖσθαι καὶ τοῖς συναντῶσιν αὐτῷ τῶν πολιτῶν φιλανθφώπως προσφέρεσθαι, ἵνα οὖν καὶ ὁ δῆμος φαίνηται τὴν καθήκουσαν χάριν ἀποδιδοὺς τοῖς προαιρουμένοις τὴν πό(λιν) . . . . δεδόχθαι.

Cette troisième inscription semble appartenir aussi au 1er siècle avant J.-C.

Il est probable que le bâtiment dans lequel j'ai découvert ces trois inscriptions était la salle du conseil, ou le Bouleuterion d'Ilium ; en tout cas, ce n'était pas un temple

Les deux inscriptions suivantes ont été trouvées à la profondeur de 0m,47 à 1 mètre, au-dessous de ma maison de bois à Hissarlik.

XVI. . . . .
. . . .
. . . . . . ΣΑ . . . .
. . . ΕΣΑΙ . . . . ΝΟΥ . . . .
. . . . . ΑΒΟΥΚΟΛ . . . . . . ΕΤΡΑΝΦ . . . .
. . . . ΣΚΑΤΑΠΛΗΘΟΣΕΙΣΟΙΝΙΣΤΡΑ . . . .
. . ΤΩΝΕΨΗΦΙΣΘΑΙΣΚΑΔΡΕΙΣΟ . . . .
. ΣΑΝΔΡΑΣΤΟΥΣΣΥΝΘΗΣΟΜΕΝ . . . .
. . . . ΕΡΟΝΥΠΗΡΧΕΝΚΑΙΣΤΗΛΩ . . . .
. . . . ΙΕΝΤΩΤΩΝΣΑΜΟΘΡΑΚ . . . .
. . . . ΙΣΑΠΟΚΑΘΙΣΤΑΜΕΝΟ . . . .
. . . . ΕΝΟΥΣΤΗΝΣΥΝΘΕΣΙΝ . . . .
. . . . . . ΜΟΛΟΓΙΑΣΤΟΑΝΤΙΓΡΑ . . . .
. . . . . . ΟΙΚΗΣΟΝΤΕΣΗΡΕΘΗΣ . . . .
. . . . . . ΟΠΕΙΘΟΥΜΙΛΗΣΙΟΣ . . . .
. . . . . . ΘΟΥΔΙΟΠ ΕΙΔΗΣΒ . . . .
. . . . . ΤΙΦΑΝΗΣΑΠ . . . .

. . . .
. . . .
. . . . . . σα . . . .
. . . . εσαι . . . . νου(ς) . . . .
. . . . αβουκολ . . . . . . ετραν φ . . . .
. . . . ς κατὰ πλῆθος εἰς οἴνιστρα . . . .
. . των ἐψηφίσθαι Σκα οδρεῖς . . . .
. . ς ἄνδρας τοὺς συνθησομέν(ους) . . . .
. . . . ερον ὑπῆρχεν καὶστηλω . . . .

. . . . ι ἐν τῶ[1] τῶν Σαμοθράκ[2](ων). . . . .
. . . . ις ἀποκαθισταμένο . . . .
. . . . ενους τὴν σύνθεσιν. . . . .
. . . . . . (ὁ)μολογίας τὸ ἀντίγρα(φον) . . . .
. . . . . . οἰκήσοντες ἠρέθησ[3](αν) . . . .
. . . . . . (Δι)οπείθου. . Μιλήσιος. . . . .
. . . . . . θου Διοπείδης Β. . . . .
. . . . . . ('Αν)τιφάνης 'Απ. . . . .

Cette inscription est un contrat au sujet d'une fondation et nous donne les noms des hommes choisis pour l'exécuter.

Σκαδρεῖς est un mot inconnu que l'on n'avait jamais trouvé ailleurs.

XVII.

ΛΧΝ
ΩΣΧΙΛΙΑΣ
ΩΣΤΗΣΔΟΘΕΙΣΗΣ
ΕΙΠΕΝΤΕΚΑΙΟΥΕΛΑΒΟ
ΒΑΛΛΟΝΤΩΙΕΝΙΑΥΤΩ
ΤΗΝΣΥΝΕΔΡΕΙΑΝΟΥΚΑ
ΤΗΣΒΟΟΣΤΗΝΤΙΜΗΝΥ
ΤΩΓΚΡΕΩΝΤΑΣΛΟΙΠΑ
ΤΡΩΒΟΛΟΝΤΗΝΠΟΛΙΝΤΗΜ
ΚΑΣΑΝΤΟΥΣΤΟΚΟΥΣΤΟΥΣ
ΚΟΣΙΑΣΤΕΣΣΑΡΑΚΟΝΤΑΠΕ
ΘΕΤΟΣΔΙΑΚΟΣΙΑΣΤΕΣΣΑ
ΚΑΙΟΤΙΤΗΝΣΥΝΕΔΡΕΙΑΙ
ΤΕΙΛΑΝΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΣΚΑΙΤΗ
ΡΗΜΕΝΗΣΤΗΣΤΙΜΗΣΤΩΓΚΡΕ
ΤΑΔΥΟ

. . . . χν . . . .
. . . . ως χιλίας. . . . .
. . . . ως τῆς δοθείσης. . . . .
. . . . . ει πέντε καὶ οὐ ἔλαβο(ν). . . . .
. . . . (τὸ ἐπι) βάλλον τῷ ἐνιαυτῷ(ι) . .
. . . . τὴν συνεδρείαν οὐ κα. . . . .
. . . . τῆς βοὸς τὴν τιμὴν υ. . . . . . .
. . . . τῶγ κρεῶν τὰς λοιπὰ(ς). . . . . .
. . . . (τε) τρώβολον τὴν πόλιν τημ. . .
. . . . (ἠνάγ ?)κασαν τοὺς τόκους τοὺς.

[1] *Sic.* — [2] *Sic.* — [3] *Sic.*

. . . . (α)κοσίας τεσσαράκοντα πέ(ντε).
. . . . θετος διακοσίας τεσσα(ρα). . . . .
. . . καὶ ὅτι τὴν συνεδρεία(ν). . . . . . .
. . . (ἀπέσ)τειλαν πεντακοσίας καὶ τη.
. . . ρημένης τῆς τιμῆς τῶγ κρε(ῶν). .
. . .(τάλαν?)τα δύο. . . . .

XVIII. Sur un fragment de marbre, 0m,35 de haut et 0m,65 de large, trouvé à Bounarbashi, mais sans doute provenant d'Ilium, on lit :

ΗΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣΕΤΙΜΗΣΑΝ
. . . . ΔΙΑΒΙΟΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
. . . . ΟΥΥΙΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥ
. . . . ΕΥΘΥΔΙΟΥΥΙΟΝ
. . . . ΙΔΙΑΤ. . . ΙΝΠΡΟΣΤΟΝ
. . . . ΕΥΣΕΒΕΙΑΝΚΑΙΔΙΑ
. . . . ΡΙΛΑΕΥΕΡΓΕΣΙΑΣ

L'inscription, à en juger d'après la forme des caractères, appartient peut-être au IIe siècle après J.-C. Le nom Euthydius se trouve ici pour la première fois.

XIX. Sur la partie supérieure du piédestal d'une statue découvert à Hissarlik, on lit :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
ΠΟΠΛΙΟΝΟΥΗΔΙΟΝ ΠΩΛ
ΛΙΩΝΑ

Publius Vedius Polio est mentionné dans une inscription trouvée dans l'Acropole d'Athènes et publiée dans Boeckh, *C. I. G.*, 366. Il était l'ami d'Auguste et fameux pour son luxe. (Tacite. *Ann.*, I,10.)

XX. Sur un fragment de basalte découvert dans l'Acropole d'Ilium :

ΚΟΝΑ
ΩΝ
ΔΕΠΑ
ΑΜΦΙ

Dans la première ligne, nous devrons probablement lire ΕΙΚΟΝΑ.

XXI. Une petite colonne de marbre blanc d'un travail grossier, trouvée dans le théâtre d'Ilium, à une profondeur d'un mètre, — hauteur, 0m,25,

diamètre supérieur, 0m,125, diamètre inférieur, 0m,145, — porte l'inscription suivante :

ΛΟΥΚΙΟϹ
ϹΑΤΡΕΙΟϹ
ΝΕΜΕϹΙΕΥ
ΧΗΝΕΥΗΚ
Ω

Je pourrais ajouter que les Satrii étaient une famille romaine et que Pline le Jeune mentionne un certain Lucius Satrius Abascantus (*Ep.*, X, 6), comme ayant été recommandé par lui à l'empereur Trajan. Mais la forme des caractères de cette inscription semble prouver qu'elle appartient à une date postérieure.

XXII. Fragment d'une plaque de marbre blanc, trouvé sur la pente nord de la colline de l'Acropole d'Ilium :

. . . . . . ΗΕΝ . . .
. . . . ΤΩΝΔΗ . . .
. . . . ΙΤΑΤΕ . . .
. . . . . ΣΘΟ . . .

La forme des caractères nous engage à assigner cette inscription au Ier ou au IIe siècle après J.-C.

XXIII. Un fragment de marbre blanc, trouvé sur la pente nord de la colline de l'Acropole d'Ilium, contient le mot

ΠΑΡΗ
ΝΟΙ

entouré d'une couronne de laurier.

XXIV. Plaque de marbre blanc, trouvée au théâtre d'Ilium, à la profondeur d'un mètre environ ; longueur 0m,40, largeur 0m,26, épaisseur 0m,04 :

. . . . Τ)ΙΒΕΡΙΩΚΛΑΥΔΙΩΙΟΥΛΙΑΝΩ
. . . . . ΗΤΗΡΙΟΝΥΠΟΤΟΝ
. . . . . ΗΔΟΓΜΑΤΙ

La forme des caractères nous engage à assigner cette inscription au IIe ou au IIIe siècle après J.-C.

XXV. Tablette votive de marbre blanc, avec deux oreilles en relief, trouvée au théâtre, et portant l'inscription non terminée :

ΕΥΤΕΡ

Elle est évidemment postérieure à l'ère chrétienne.

XXVI. Piédestal de marbre blanc ; hauteur 0m,90, largeur 0m,53, trouvé au cimetière turc de Halil Kioi, avec l'inscription suivante :

ΓΑΠΑΤΡΙΗΓΑΘΟΝΤΑ
ΚΑΤΕΣΧΕΜΕΙΛΙΑΣΑΙ
Α
ΑΛΚΑΝΕΛΛΑΔΙΚΑΝ
ΚΕΥΘΟΜΕΝΑΛΑΓΟ
ΣΙΝ

Cette inscription a été mal copiée et mal expliquée par Boeckh, *C. I. G.*, n° 3632. Il n'a pas vu la première lettre qui est très distinctement un Γ, et a lu ΑΠΑΤΡΙΗ, mot qui n'existe pas dans la langue grecque et qu'il traduit par *peregrina habitatione*. ΓΑΘΩΝ est un nom propre, tandis que Boeckh suppose que ΓΑΘΟΝΤΑ est le participe de γήθω qu'on ne trouve que dans les auteurs postérieurs, au lieu du γηθέω classique. Boeckh n'a pas vu le Ι et le second Α à la fin de la première ligne, et il les suppose seulement. Sa quatrième erreur est que, dans sa copie, il lit ΛΑΓΩΣΙΝ, qu'il est forcé de corriger en ΛΑΓΟΣΙΝ, tandis que l'original a réellement un Ο. La traduction est : « Ma patrie, le sol d'Ilium, me contient, moi, Gathon, cachant dans ses flancs l'un des hommes forts de la Grèce » (littéralement « force grecque »).

ΓΑΘΩΝ est un nom nouveau. Le lecteur observera que les mots employés dans cette inscription ne sont pas ioniques : ainsi, nous avons ΓΑ, au lieu de ΓΗ ; ΑΛΚΑΝ, au lieu de ΑΛΚΗΝ, ΚΕΥΘΟΜΕΝΑ, au lieu de ΚΕΥΘΟΜΕΝΗ. D'autre part, l'hiatus ΜΕΙΛΙΑΣΑΙΑ prouve que la phrase a été empruntée à l'ancienne poésie épique de la Grèce, dans laquelle le mot ΙΛΙΑΣ conservait encore son digamma primitif.

XXVII. Autour d'une base de pierre calcaire blanche haute de 1m,41, et de 0m,60 de diamètre, trouvée dans le cimetière turc de Halil Kioi, est l'inscription suivante en dix-neuf lignes :

ΑΝΤΩΝΙΑΝΤΗΝ
ΑΔΕΛΦΙΔΗΝΤΗΝΘΕΟΥ
. . . ΣΕΒΑΣΤΟΥΓΥΝΑΙΚΑΔΕΓΕ
ΝΟΜΕΝΗΝΔΡΟΥΣΟΥΚΛΑΥ
ΔΙΟΥΑΔΕΛΦΟΥΤΟΥΑΥ
ΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΤΙΒΕΡΙΟΥΣΕΒΑΣ
ΤΟΥΚΑΙΣΕΒΑΣΤΟΥΜΗΤΕΡΑ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΚΑΙ)ΤΙΒΕΡΙΟΥΚΛΑΥ
ΔΙΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ
ΚΑΙΛΕΙΒΙΑΣΘΕΑΣΑΦΡΟ

ΔΕΙΤΗϹΑΝΧΕΙϹΙΑΔΟϹ
ΠΛΕΙϹΤΑϹΚΑΙΜΕΓΙϹ
ΤΑϹΑΡΧΑϹΤΟΥΘΕΙΟΤΑ
ΤΟΥΓΕΝΟΥϹΠΑΡΑϹΧΟΥ
ϹΑΝΦΙΛΩΝΑΠΟΛ
ΛΩΝΙΟΥΤΗΝΕΑΥΤΟΥ
ΘΕΑΝΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΙΝ
ΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝ

Il n'y a aucune inscription dans le *C. I. G.* qui donne des détails aussi abondants sur la parenté d'Antonia, qui est mentionnée ici, ce qu'elle est en réalité, comme nièce d'Auguste, la femme de Drusus Claudius frère de l'empereur Tibère, la mère de Germanicus César et de Tibérius Claudius Germanicus, ainsi que de Livia (la jeune, écrite ici ΛΕΙΒΙΑ), et appelée Aphrodite, appartenant à la race d'Anchise. Comme Livie la jeune était née l'an 9 avant J.-C., et qu'elle mourut l'an 31 après J.-C., nous pouvons être certains que cette inscription appartient au commencement du Ier siècle après J.-C. Quant aux caractères, on observera un changement remarquable au milieu de l'inscription dans la forme des Σ, E et Ω.

XXVIII. Sur la corniche d'une base de marbre blanc, trouvée dans le cimetière turc de Halil Kioi, qui a 0m,89 de haut, 0m,31 de large dans la partie supérieure, 0m,36 dans la partie inférieure, et 0m,32 d'épaisseur, on lit :

ΦΛ'ΘΕΟΔΩΡΟϹ
ΑΠΟΦΡ'ΖΑΤΕΩϹ
. . Τ . . . . . ΤΗ . . .

Au-dessous de la corniche on voit les traces de trois lignes de caractères qui font probablement partie d'une inscription plus ancienne effacée et remplacée par les trois lignes sur la corniche. La forme des caractères prouve que l'inscription est postérieure à l'ère chrétienne.

XXIX. Fragment d'une architrave dorique de marbre blanc, dans le cimetière turc de Halil Kioi, avec l'inscription suivante :

ΕΡΜ . . . . .

Les caractères sont d'une grandeur immense ; ils ont 1m,20 de haut.

XXX. Plaque de marbre blanc, dans le même cimetière ; longueur 0m,52, largeur 0m,30 et épaisseur 0m,11 ; du côté gauche, on voit les marques d'une autre plaque à laquelle elle était jointe ; elle porte l'inscription suivante :

. . . . . ΕΝΑ(Ξ) . . . . .
. . . . ΟΥ . . . . .

XXXI. Sur la base d'une statue de marbre blanc, dans l'ancien cimetière turc de Koum Kioi. La partie supérieure de la base est détruite, mais on y voit les traces des pieds de la statue dressée dessus :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗ
ΜΟΣΕΤΕΙ*ΜΗΣΑΝ
ΛΙΚΙΝΝΙΟΝΠΡΟΚΛ(ΟΝ
Θ)ΕΜΙΣΩΝΑΤΟΝΦΙΛ
ΟΝΚΑΙΠΡΟΣΤΑΤΗΝΚ(ΑΙ
Κ)ΟΣΜΟΝΤΟΥΣΥΝΕΔΡΙ
ΟΥ)ΤΩΝΕΝΝΕΑΔΗΜΩΝ
ΚΑΙ)ΕΥΕΡΓΕΤΗΝΤΟΥΔΗΜΟΥ
ΑΡΕΤ)ΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕ(Υ
ΝΟΙΑΣ ΤΗ)ΣΕΙΣΤΗΝΠΟ(ΛΙΝ

Cette inscription est d'une importance capitale, parce qu'elle dit que le ΣΥΝΕΔΡΙΟΝ, dont font mention les inscriptions n[os] VI et VII, *consistait en neuf villes*. Un Licinnius Proclus est mentionné dans une inscription grecque trouvée à Smyrne et publiée dans le *C. I. G.*, n° 3173; il pourrait être le même personnage que le Licinnius Proclus de notre inscription. L'inscription de Smyrne est de l'an 80 après J.-C. et la forme des caractères dans notre inscription indique qu'elle appartient à la même époque.

XXXII. Plaque de marbre blanc trouvée dans l'ancien cimetière de Koum Kioi; longueur 1[m],240, épaisseur 0[m],685 et largeur 0[m],460. Elle paraît provenir d'un grand piédestal sur lequel se trouvaient deux statues, le côté gauche est brisé :

	ΑΥΤΟΚΡΑ(ΤΟΡΑΤΙ
ΤΟΝΘΕΟΝ	ΤΟΝΚΑΙΣΑΡΑΘ(ΕΟΝ
	ΘΕΟΥΟΥΕΣΠΑ(ΣΙΑ
	ΝΟΥΥΙΟΝΣΕΒΑΣ(ΤΟΝ

Cette inscription appartient au règne de Titus.

XXXIII. Sur une plaque de marbre blanc, trouvée dans la maison du paysan Masitsi, au village de Koum Kioi. Le commencement de l'inscription est perdu, ainsi que la fin de toutes les lignes; le commencement des trois dernières lignes est conservé. La plaque a 1 mètre de long, 0[m],34 de large et 0[m],13 d'épaisseur :

. . . . Ε)ΟΡΤΑΙ . . . .
. . . . ΝΑΠΗΤΟ . . . .
. . . . ΩΝΙΕΡΟΝ . . . .
. . . . ΨΗΦΙ)ΣΜΑΤΗΣΒΟΥ(ΛΗΣ . . .
. . . . ΧΑΡΙΣΤΙΑΝΤΗΝΠΡ. . . . . .
ΝΑΙΔΕΚΑΙΤΩΘΕΙΟΤΑ(ΤΩ . . . .
ΝΩΣΕΒΑΣΤΩΣΕΚΤ . . . .
ΤΗΣΙΕΡΕΙΑΣΑΥΤΟΥ

Le nom de l'empereur qui manque paraît être celui d'Hadrien ou de l'un des Antonins.

XXXIV. Bloc de marbre blanc, avec trois couronnes d'olivier dont chacune contient le mot ΟΔΗΜΟΣ. Il a été trouvé dans le mur de la maison du paysan Gianakis Psochlous, à Koum Kioi. L'inscription qui suit a été perdue.

XXXV. Fragment de marbre blanc trouvé au cimetière turc de Koum Kioi avec l'inscription :

ΟΣ
Τ)ΟΥΣΚΑΜΑ

Le nom est évidemment ou Scamandros ou Scamandrios.

XXXVI. Je dois à la bonté de M. Frank Calvert une empreinte de l'inscription suivante, gravée sur une petite plaque de marbre trouvée à Kurchounlu Tepeh. Le nom de ΛΕΥΚΙΟΣ (Lucius), qui s'y trouve, rend probable qu'elle est postérieure à la première invasion romaine en Asie (190 avant J.-C.). L'inscription m'a été difficile à déchiffrer, parce que les lettres sont très effacées. La lettre Σ dans le mot ΒΑΣΜΟΥΣ au lieu de Θ démontre qu'au temps où cette inscription fut écrite, le Θ était prononcé comme il est prononcé en grec moderne. Le nom de la ville mentionnée dans l'inscription nous est inconnu. C'est probablement la ville qui se trouvait sur le mont Kurchounlu Tepeh et qui occupait le site occupé jadis, à mon avis, par Palæscepsis, et à une époque antérieure par Dardanié. Mais nous ignorons le nom de la ville qui a succédé à Palæscepsis.

ΙΕΡΑΔΙΟΝΥΣΟΥ
ΒΑΤΡΙΟΥΤΡΙΑΚΑΔΙΕΠΡΥΤΑΝΕΥΟΝΣΚΑ
ΜΑΝΔΡΙΟΣΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥΔΙΟΝΥΣΙΟΣΒΑΚΟ
ΥΜΙΛΗΣΙΟΣΑΝΔΡΗΡΑΤΟΥΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣΑΕ
ΛΛΙΚΩΝΤΟΣΕΠΕΣΤΑΤΕΙΛΕΥΚΙΟΣΜΙΛΗΣΙ(ΟΣ)
(Ε)ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΕΣΙΜΙΑΣΣΙΜΙΟΥΕΒΑΣΙΛΕΥΕΜΗ(Τ)
ΡΟΔΩΡΟΣΜΙΜΑΝΤΟΣΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣΑΒΑΝΤΟΣ(ΕΛΕ)
ΞΕΝΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙΣΥΝΤΕΤΑΧΘΑΙΠΕΡΙΤΩΝΧΟΡ(ΩΝ)
ΟΠΩΣΚΑΘΕΚΑΣΤΟΝΕΤΟΣΗΠΟΛΙΣΠΟΗΙΤΩΙΔΙΟΝ
(Υ)ΣΩΙΘΕ(Α)ΝΤΟΔΕΑΡΓΥΡΙΟΝΕΙΝΑΙΤΟΕΙΣΤΗΝΘΕΑΝ
ΤΟΠΕΡΙΓΙΝΟΜΕΝΟΝΑΠΟΤΩΝΙΕΡΕΙΩΝΕΚΑΣΤΟΥΕΤΟ(Υ)
ΣΣΤΑΤΗΡΑΣΔΙΑΚΟΣΙΟΥΣΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΙΔΕΚΑΙ(Τ)
(Ο)ΘΕΑΤΡΟΝΚΑΙΑΝΕΛΕΙΝΤΟΥΣΑΡΧΑΙΟΥΣΒΑΣΜΟΥΣ
ΚΑΙΑΝΑΧΩΣΑ!ΩΣΚΑΛΛΙΣΤΑΚΑΙϽΣΟΣΜΕΝΑΝΤΟ(Υ)
ΥΠΑΡΧΟΝΤΟΣΛΙΘΟΥΧΡΗΣΙΜΟΣΗΙΕΙΣΤΟΥΣΒΑΣΜΟ(ΥΣ)
ΚΑΙΤΑΛΛΑΤΟΥΤΩΙΧΡΗΣΑΣΘΑΙΤΟΔΕΛΟΙΠΟΝΕΠΙΤ(Ε)
(Λ)ΕΙΝΚΑΘΕΚΑΣΤΟΝΕΤΟΣΑΠΟΤΟΥΑΡΓΥΡΙΟΥΤΟΥΠΕΡΙ

ΓΙΝΟΜΕΝΟΥΑΠΟΤΗΣΘΕΑΣΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΙΔΕΚΑΙΤ(Ο)
(ΠΡΟ)ΣΚΗΝΙΟΝΩΣΑΝΔΟΚΗΙΤΟΙΣΑΠΟΔΕΙΧΘΕΙΣΙΟΙΚΟ
(ΔΟΜ)ΗΣΑΙΔΕΚΑΙΤΟΤΕΙΧΙΟΝΤΟΕΠΑΝΩΤΟΥΘΕΑΤΡΟΥ[Κ]ΑΙ
(Τ)ΟΥΠΥΡΓΟΥΕΩΣΤΩΝΣΚΑΜΑΝΔΡΙΟΥΟΙΚΙΩΝΚΑΙΝ
ΗΣΑΙΤΕΤΡΑΠΗΧΥΚΑΙΠΕΙΣΟΝΕΙΝΑΙΤΟΔΕΠΕΡ(Υ)
ΣΙΚΑΙΤΟΤΡΙΤΟΝΕΤΟΣΠΕΡΙΓΙΝΟΜΕΝΟΝΑΡΓΥΡΙΟΝ
ΤΟΤΩΝΙΕΡΕΙΩΝΑΝΑΛΙΣΚΕΙΝΕΙΣΤΕΤΗΝΑΝΑΧΡ(ΕΙΑΝ)
ΤΟΥΘΕΑΤΡΟΥΚΑΙΕΙΣΑΛΛΗΝΕΠΙΣΚΕΥΗΝΑΝ . . . .
ΕΛΛΕΙΠΗΙΔΙΔΟΝΑΙΤΟΝΤΑΜΙΑΝΜΗΕ. . . . .
ΟΥΑΡΓΥΡΙΟΝΕΙΣΜΗΘΕΝΑΛΛΟΚΑ . . . . (ΩΣ)
ΠΕΡΣΥΝΤΕΤΑΚΤΑΙΤΑ. . . . .
. . . ΤΕΤΡΑΜΜΕΝΑ . . . .
. . . . . ΗΚΟΝΤΑ . . . .

La dernière partie de la première ligne est effacée, et ΒΑΤΡΙΟΥ est la fin d'un nom. Les noms ΣΙΜΙΑΣ (ΣΙΜΜΙΑΣ) ΜΙΜΑΣ et ΑΒΑΣ se trouvent dans le dictionnaire allemand-grec de W. Pape et semblent être thraciens. Les noms ΒΑΚΗΣ ou ΒΑΚΟΣ et ΑΝΔΡΗΡΑΤΟΣ pourraient appartenir à l'Asie Mineure. ΑΕΛΛΙΚΩΝ est un patronymique de ΑΕΛΛΙΚΟΣ, qui est dérivé de ΑΕΛΛΑ.

XXXVII. Les deux inscriptions suivantes sont en latin ; elles ont été trouvées au cimetière de Koum Kioi. La première est gravée sur un piédestal quadrangulaire, en marbre blanc, haut de 1^{m},18, large de 0^{m},49, sur lequel on voit des marques de pieds appartenant à plus d'une statue. La pierre sur laquelle l'inscription est gravée a servi d'abord pour une autre inscription, qui a été effacée pour faire place à la nouvelle :

DN
L. CLAUDIULIANU
DIm PERAUF

Cette inscription est en caractères romains de l'époque impériale et contient la dédicace d'une statue, par un certain Aufidius, à Lucius Claudius Julianus.

XXXVIII. La seconde inscription latine est sur une plaque de marbre blanc cassée de tous les côtés. On y lit :

. . . . ROU . . . .
. . . . . UICTOR . . .
. . (A)UREL·IOU . . . .
. . . LICIAUG . . . . .
. . A)UR'HERMOGE . . .
. . . OCONSUL' X .

§ III. — *Les médailles trouvées à Novum Ilium.*

Par M. Achilles Postolaccas, conservateur de la collection nationale des médailles à Athènes.

Selon le témoignage du fameux numismate Eckhel [1], toutes les médailles connues d'Ilium appartiennent à Novum Ilium, et sont autonomes ou bien impériales. Les médailles autonomes sont en argent et en bronze et remontent à la période macédonienne ou aux années qui sui-



AR



N° 1616. N° 1617.

virent ; les médailles impériales sont en bronze et leurs dates s'étendent depuis Auguste jusqu'à Gallien et à sa femme Salonine.

En fait de monnaie d'argent autonome, nous ne connaissons que des tétradrachmes d'un beau style, appartenant au système métrologique attique, portant, d'un côté, la tête d'Athènè couverte d'un casque à triple cimier et lauré, de l'autre, la légende ΑΘΗΝΑΣ ΙΛΙΑΔΟΣ, le nom de







N° 1618. N° 1619. N° 1620.

l'archonte, et l'image d'Athènè debout tenant sur son épaule droite une lance, et dans sa main gauche une quenouille [2] ; le champ est rempli de monogrammes et de symboles accessoires (n°s 1616, 1617) ; les tétradrachmes en question furent frappés, selon Cavedoni [3], sous le règne de Mithridate Eupator, roi du Pont et du Bosphore Cimmérien (123-64 avant J.-C.) [4].

---

[1] *Doctrina Num. Vet.*, II. p. 483.

[2] Pausanias, VII, 5, § 4, décrivant la statue d'Athènè Polias à Erythrée, en Ionie, dit : ἠλακάτην ἐν ἑκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἔχει, Selon Apollodore (III, 12, 3), le Palladium qui était tombé du ciel tenait de la main gauche une quenouille et un fuseau.

[3] *Spicilegio numismatico*, p. 152.

[4] 121-63 avant J.-C. selon Eduard Meyer, *Geschichte des Königreichs Pontos* ; Leipzig, 1879, 8 vo. p. 56.

Les divers types de médailles de bronze ont, d'un côté, tantôt une tête ou buste d'Athènè, tantôt une tête tourelée personnifiant Rome, avec la légende ΘЄΑ ΡΩΜΗ (n° 1618), tantôt une louve allaitant Romulus et Rémus (n° 1620); au revers[1] : — une Athènè debout, comme celle du tétradrachme représenté plus haut (voyez n°s 1616, 1617)[2]; — un Apollon debout vêtu d'un long *chiton* et tenant une patère et une lyre; — ou bien Ganymède enlevé par l'aigle de Zeus (n° 1619).

Les revers portent encore : Hector debout, la tête tournée de côté, tenant de la main droite une lance, de la gauche une épée, avec la légende


N° 1621.


N° 1622.


N° 1623.


N° 1624.

ЄΚΤωΡ (n°s 1621 et 1622); Hector marchant, la main droite levée, tenant de la gauche un bouclier et une lance; pour légende, ΕΚΤΩΡ ou Є ΚΚΤΩΡ (*sic*) (n° 1623); Hector nu, marchant, casqué, la main droite levée et tenant une épée; dans la gauche, un bouclier; pour légende, ΕΚΤΩΡ ΙΛΙΕωΝ; Énée en marche, portant Anchise sur ses épaules et tenant As-


N° 1625.


N° 1626.


N° 1627.

cagne par la main; Énée fuyant avec Anchise et Iule[3]; Énée gagnant son vaisseau, avec Anchise sur ses épaules et Ascagne à la main (n° 1624).

Les légendes et les types des médailles impériales sont plus nombreux et plus variés; les plus importants et les plus curieux sont les suivants : ΔΙΑ ΙΔΑΙΟΝ ΙΛΙЄΙϹ ou ΙΛΙΕΩΝ. Zeus Nikephoros assis, tenant de la main droite une lance; quelquefois au lieu d'une Niké, il tient le Palladium : sur des médailles de Faustine la jeune, de Commode (dans la collection du Dr Schliemann), de Crispina et de Julia Domna (n° 1625).

---

[1] Il est entendu que les descriptions suivantes et les gravures sont celles des *revers des médailles*.

[2] Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*.

[3] Selon Sestini. *Descriptio Num. Vet.*, p. 305, n° 1.

ΔΑΡΔΑΝΟC ΙΛΙΕΩΝ. Dardanus assis, tenant dans sa main gauche un sceptre, avec une femme debout près de lui : sur les médailles de Crispina (n° 1626). Le type en question représente, selon Cavedoni [1], Dardanus convenant de son mariage avec Batieia, fille de Teucer, roi de la Troade [2]; ou, selon une autre tradition [3], avec la femme de Teucer, Chrysé, qui lui apporta le Palladium en dot.

ЄΙΛΟC ΙΛΙΕΩΝ ou ΙΛΙЄΩΝ. Ilus debout, vêtu d'un manteau (ἱμάτιον) et sacrifiant sur un autel placé devant une colonne qui porte le Palladium : médaille de Julia Domna (dans la collection du Dr Schliemann) et de Caracalla (n° 1627).

Les médailles suivantes, qui toutes n'ont que la légende ΙΛΙΕΩΝ ou ΙΛΙЄΩΝ, portent au revers :

Un homme (Ilus) enfourchant un taureau qui saute près d'un arbre, en face de lui le Palladium sur une colonne : médaille de Faustine la



N° 1628.



N° 1629.



N° 1630.



N° 1631.

jeune (n° 1628). Athènè sur une colonne, dont s'approche une vache : médaille de la même impératrice. Ilus conduisant une vache à la statue d'Athènè Ilias placée sur une petite colonne; dans le champ, une colonne : médaille de Gordien III (n° 1629).

L'interprétation de ces quatre types (qui sont dans la collection du Dr Schliemann) se trouve dans Apollodore [4]; il raconte qu'Ilus voyagea en Phrygie, fut vainqueur dans les jeux sacrés, et, qu'ayant consulté un oracle, il reçut pour réponse l'ordre de suivre « une vache tachetée », et de bâtir une ville à l'endroit où elle se coucherait; c'est ce qui arriva sur la colline dite d'Até où Ilus bâtit une ville appelée par lui Ἴλιος. Ayant demandé à Zeus de lui envoyer un signe favorable, il vit tomber du ciel devant sa tente le Palladium qui, pour cette raison, fut appelé διιπετές : c'est pourquoi le Zeus ilien tient le Palladium dans sa main [5].

ΑΝΧΕΙCΗC ΑΦΡΟΔΕΙΤΗ ou ΑΝΧΕΙCΙC ΑΦΡΟΔΙΤΗ ΙΛΙΕΩΝ. Aphrodite, portant un long chiton, et Anchise sont debout se donnant

[1] *Op. cit.*, p. 153.
[2] Apollod., III, 12, 1.
[3] Dionys. Halicarn., *Antiq. Roman.*, I, 68, 69.
[4] III, 12, 3.
[5] Cavedoni, *Op. cit.*, p. 153.

la main : sur les médailles de Julia Domna (n° 1630). Ce sujet trouve son explication dans les vers de l'hymne homérique[1] :

> τὸν δὴ ἔπειτα ἰδοῦσα φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη,
> ἠράσατ', ἐκπάγλως δὲ κατὰ φρένας ἵμερος εἷλεν.

Comparez aussi avec ce que dit Apollodore[2].

ΠΡΙΑΜΟϹ ΙΛΙΕΩΝ ou ΙΛΙЄΩΝ. Priam, portant le bonnet phrygien, assis et tenant une lance dans la main gauche : sur les monnaies de Commode et de Crispina (n° 1631) dans la collection du Dr Schliemann.

ΝΕϹΤΩΡΗϹ ΙΛΙЄΩΝ. Nestor, enveloppé dans un manteau (ἱμάτιον), sacrifie de la main droite sur un autel devant la statue d'Athéné, et de la gauche tient obliquement une lance : sur une médaille de Caracalla.

ΕΚΤΩΡ ΙΛΙΕΩΝ ou ЄΚΤΩΡ ou ЄΚΤΩΡ ΙΛΙЄΩΝ. La tête d'Hector jeune couverte d'un casque : sur une médaille de Faustine la jeune (collection Schliemann). Hector debout, armé d'une lance et d'un bouclier : sur une médaille de Maximin Ier, le Thrace. Hector debout


N° 1632.


N° 1633.


N° 1634.


N° 1635.

devant un autel brûlant, tenant de sa main droite une patère, de sa gauche une lance et un bouclier : sur une médaille de Julia Domna (collection du Dr Schliemann). Hector debout, portant un casque et tournant la tête; de la main droite il tient un bouclier : sur une médaille de Septime Sévère et Géta. Hector debout, nu, casqué, tenant de sa main droite une lance et de la gauche s'appuyant sur un bouclier : sur une médaille de Caracalla et Géta (n° 1632). Hector debout, armé, devant une colonne surmontée d'une statue, tenant d'une main une lance et un bouclier, de l'autre une petite figure : sur des médailles de Caracalla. Hector debout et armé, tenant de la main gauche un bouclier et une lance, et touchant de la main droite la statue d'Athéné portée sur une colonne; médaille de Caracalla (n° 1633, collection Schliemann). Cavedoni remarque[3] que ces deux derniers types rappellent le passage de l'*Iliade*[4], où Hector quitte le camp sur le conseil d'Hélénus et marche rapidement à la ville, pour ordonner aux matrones troyennes d'aller processionnellement et en

[1] *In Aphrodit.*, IV, 56, 57.
[2] III, 12, 2.
[3] *Op. cit.*, p. 153.
[4] VI, 86 et suiv.

suppliantes au temple d'Athèné sur l'Acropole. Hector marchant, armé : sur des médailles de Faustine mère et de Caracalla (n° 1634, dans la collection Schliemann). Hector marchant, armé; il lève une lance de la main droite dans l'attitude du combat, tandis que sa main gauche tient le bouclier comme pour parer un coup : sur des médailles de Caracalla (n° 1635, collection Schliemann). Hector armé, marchant au combat : sur une médaille d'Hadrien (collection Schliemann).

Hector sur un char à deux chevaux : médaille de Marc-Aurèle. Hector, revêtu d'une armure complète, sur un char à deux chevaux : médaille de Gordien III. Hector sur un char à deux chevaux, tenant le fouet de sa main droite levée, et de la gauche les rênes, la lance et le bouclier : médailles de Marc-Aurèle et Caracalla[1] (n° 1636). Les trois derniers



N° 1636.



N° 1637.

types, qui se trouvent dans la collection Schliemann, se rapportent bien à la description de l'*Iliade*, XIX, 399-401 :

σμερδαλέον δ' ἵπποισιν ἐκέκλετο πατρὸς ἑοῖο·
Ξάνθε τε καὶ Βαλίε, τηλεκλυτὰ τέκνα Ποδάργης.
ἄλλως δὴ φράζεσθε σαωσέμεν ἡνιοχῆα . . . .

Hector sur un char tiré par quatre chevaux, tenant de la main droite les rênes et le bouclier, de la gauche le fouet : médaille de Marc-Aurèle. Hector sur un chariot à quatre chevaux : médailles de Commode, Caracalla et Gallien. Hector sur un chariot à quatre chevaux, tenant de la main droite une lance et de la gauche un bouclier et les rênes : médailles de Commode (n° 1637).

Hector debout, tenant un bouclier et lançant une torche enflammée : médailles de Julia Domna et de Valérien Ier (collection Schliemann). Sur d'autres médailles, Hector est représenté de même, mais armé d'une javeline qu'il lance sur un vaisseau placé devant lui : médaille de Faustine la jeune (n° 1638). Dans ces deux derniers types, Hector est représenté combattant (avec Ajax) et s'efforçant d'incendier les vaisseaux

---

[9] Mionnet, *Description de Médailles antiques*, Suppl., V, Pl. V.

grecs ; telle est l'opinion de Cavedoni[1] qui cite à l'appui les vers suivants de l'*Iliade*

"Εκτωρ δὲ πρύμνηθεν ἐπεὶ λάβεν, οὔ τι μεθίει
ἄφλαστον μετὰ χερσὶν ἔχων, Τρωσὶν δὲ κέλευεν·
Οἴσετε πῦρ, ἅμα δ' αὐτοὶ ἀολλέες ὄρνυτ' ἀϋτήν[2].

. . . . . τοὶ δ' ἔμβαλον ἀκάματον πῦρ
νηῒ θοῇ· τῆς δ' αἶψα κατ' ἀσβέστη κέχυτο φλόξ[3].

Hector en marche, tenant de la main gauche un bouclier et jetant


N° 1638.


N° 1639.

de la droite une torche enflammée sur deux vaisseaux placés devant lui : médaille d'Elagabale[4] (n° 1639, collection Schliemann).

Hector armé d'une lance et d'un bouclier, combattant sur un chariot dont les quatre chevaux sont au galop. Patrocle, renversé sous les chevaux, lève son bras droit et s'appuie de l'autre sur la terre; derrière lui


N° 1640.


N° 1641

est son bouclier : médaille de Macrin (n° 1640). Cavedoni[5] suppose que Patrocle adresse à Hector ces dernières paroles :

ἤδη νῦν, "Εκτωρ, μεγάλ' εὔχεο· σοὶ γὰρ ἔδωκεν
νίκην Ζεὺς Κρονίδης καὶ 'Απόλλων, οἵ μ' ἐδάμασσαν
ῥηϊδίως[6].

Hector sur un chariot à quatre chevaux, tenant dans sa main droite

---

1 *Op. cit.*, p. 153.
2 XV, 716-718.
3 XVI, 122, 123.
4 *Revue de Num.*, 1852, Pl. IV, fig. 9.
5 *Op. cit.*, p. 153 en note.
6 *Il.*, XVI, 844-846.

un bouclier et une lance, dans sa main gauche une Niké : sur une médaille de Septime Sévère (n° 1641).

Les vers précédents expliquent ces attributs figuratifs de la victoire d'Hector.

Hector debout, revêtu de son armure, arrachant sa lance du corps renversé de Patrocle qu'il repousse du pied; de la main gauche, il tient un bouclier; outre la légende habituelle, on lit ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ : sur un médaillon de Septime Sévère (n° 1642). Cetype très curieux se rapporte aux vers de l'*Iliade :*

> ὣς ἄρα φωνήσας δόρυ χάλκεον ἐξ ὠτειλῆς
> εἴρυσε, λὰξ προσβάς, τὸν δ' ὕπτιον ὦσ' ἀπὸ δουρός[1].

C'est ainsi que l'interprète M. Barclay Vincent Head, qui a publié le médaillon en question dans le *Numismatic Chronicle*[2].

Trois guerriers se disputent le corps de Patrocle; le guerrier du



N° 1642.



N° 1643.



N° 1644.

milieu semble représenter Ajax s'élançant au milieu des Troyens qui emportent le corps loin des Grecs, comme il est décrit dans le splendide passage d'Homère (*Il.*, XVII, v. 274) : sur une médaille de Macrin (n° 1643). Bien que ce type diffère du précédent, il porte néanmoins la légende ΕΚΤΩΡ ΙΛΙΕΩΝ.

ΣΚΑΜΑΝΔΡΟΣ ΙΛΙΕΩΝ. Le fleuve Scamandre personnifié, couché, tenant un roseau, et appuyé sur un vase renversé d'où sort de l'eau : sur des médailles de Néron, de Néron et Britannicus, de Vitellius, de Marc-Aurèle, de Commode, de Caracalla et de Géta (n° 1644, collection Schliemann).

ΙΛΙΟΝ ΡΩΜΗ. Deux femmes debout, dont une (Ilion personnifiée) est tourelée, vêtue d'un long chiton, et tient dans sa main droite le Palladium. L'autre femme (Rome personnifiée), dont la robe est retenue par une ceinture, est tourelée et tient de la main gauche un étendard :

---

[1] XVI, 862, 863.

[2] Nouvelles séries, VIII. Londres, 1868, in-8, p. 326, Pl. XI, 2.

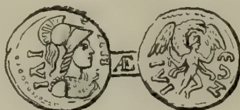
médaillon de Caracalla. Les Tychés (Τύχαι, genii) des villes d'Ilium et de Rome se donnant la main : médaille d'Élagabale.

ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΤΙΣΤΗΣ. Tête d'Auguste; statue d'Athènè avec les cheveux réunis en couronne au sommet de la tête, sur un petit piédestal, tenant dans sa main droite levée le Palladium, dans sa gauche, une lance : sur une médaille d'Auguste. Cette médaille d'Ilion mérite une attention particulière, à cause de l'épithète de fondateur (κτίστης) donnée à Auguste; mais le mot doit être pris dans le sens de *restaurateur,* titre donné d'ordinaire aux bienfaiteurs jugés dignes de cet honneur.

Outre les types des monnaies impériales que nous venons de repré-



N° 1645.



N° 1646. N° 1647.



N° 1648.

senter, on en rencontre aussi d'autres qui n'ont que la légende ΙΛΙΕΩΝ ou ΙΛΙЄΩΝ; par exemple :

Ganymède ailé, debout, tenant de la main droite un arc, de la gauche une houlette de berger : médaille de Commode.

Ganymède ailé, portant un bonnet phrygien, assis sur un rocher, et offrant à boire à l'aigle de Zeus derrière lequel est un arbre : médaille de Commode (n° 1645, collection Schliemann).

Ganymède ailé comme dans le type précédent, mais tenant un vase devant l'aigle qui le caresse; derrière est une colonne surmontée d'une statue : médaillon de Commode (n° 1648)[1].

Ganymède ailé, emporté par un aigle et tenant dans sa main droite une houlette de berger : sur des médailles de Commode et Géta (n° 1647, collection Schliemann). La légende de l'enlèvement représenté sur la précédente médaille, enlèvement dont Homère ne parle pas, est racontée par Apollodore[2], qui dit : τοῦτον (τὸν Γανυμήδην) μὲν οὖν διὰ κάλλος ἀναρπάσας Ζεὺς δι' ἀετοῦ θεῶν οἰνοχόον ἐν οὐρανῷ κατέστησεν.

Énée en marche, portant sur ses épaules Anchise et tenant Ascagne par la main ; sur des médaillons de Commode et de Caracalla. Homère ne

[1] Selon Vaillant, *Numismata græca*, et Mionnet, *Descript. de Médailles*.

[2] III, 12, 2.

dit rien de la fuite d'Énée représentée sous cette figure, que Virgile interprète par les vers suivants :

« Ergo age, care pater, cervici imponere nostrae ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit. »[1]

« . . . . . . Mihi parvus Iulus
Sit comes et longe servet vestigia conjux. »[2]

« Cessi et sublato montes genitore petivi. »[3]



N° 1649.

Le même type; au-dessous une louve allaitant Romulus et Rémus : médaille d'Hadrien (n° 1649, collection Schliemann).

Hector avec un casque sur la tête, marchant et lançant de la main droite une pierre ; sa gauche est armée d'un bouclier et de deux lances : médaille de Diadumenianus.

Hector revêtu d'une armure complète, sur un char traîné par deux chevaux : médaille de Gordien III.

---

[1] *Én.,* II, 707, 708.
[2] *Ibid.,*II, 710, 711.
[3] *Én.,* II, 804.

CHAPITRE XII

LES MONTICULES CONIQUES DE LA TROADE APPELÉS TUMULI HÉROÏQUES

Le voyageur qui va par mer de Constantinople à la ville des Dardanelles voit, des deux côtés de la mer de Marmara et de l'Hellespont, quantité de monticules coniques, sur l'origine desquels la tradition historique est muette et qui sont généralement appelés « Tepeh », mot turc qui signifie simplement : petite colline basse ; mais qui, dans l'imagination des hommes, a pris, comme le mot *tumulus* en Occident, le sens de monticule funéraire recouvrant les restes d'un ou de plusieurs morts.

Le premier de ces Tepeh que la tradition attribue à un personnage désigné s'élève dans la Chersonèse de Thrace, à peu près en face de la ville des Dardanelles ; c'est celui d'Hécube, dont Strabon dit : « Entre les deux (Abydos et Dardanus) est l'embouchure du fleuve Rhodius à laquelle correspond, sur la côte de Chersonèse, le *Cynossima* (Κυνὸς σῆμα, ou Κυνόσσημα, le monument du chien), qu'on dit être le tombeau d'Hécube [1].

En allant, par terre, des Dardanelles à la plaine de Troie, le voyageur laisse un autre tumulus à sa gauche, près de l'emplacement de Dardanus, et un troisième encore à sa gauche, au-dessus du village de Ren Kioi. Abordant alors sur le rivage, il passe devant trois Tepehs édifiés sur la hauteur qui domine le petit port de Karanlik, et qui continue celles de Rhœtée. La tradition n'attache aucun nom à ces tumuli.

Au nord des hauteurs de Rhœtée, il verra, tout près du rivage, un tumulus très bas, que la tradition désigne comme la première sépulture d'Ajax, dont le second tombeau serait le grand tumulus qui s'élève sur un éperon inférieur des hauteurs de Rhœtée ; ce dernier tumulus s'appelle In Tepeh, nom qui est peut-être dérivé du radical AIANT, qui se retrouve dans le génitif d'Αἴας.

De là, en suivant le rivage de l'Hellespont, le voyageur atteint, au pied et au nord-est du cap Sigée, le tumulus que la tradition, pendant

[1] Strabon, XIII, p. 595 : μεταξὺ τε ὁ Ῥόδιος ἐκπίπτει ποταμός, καθ' ὃν ἐν τῇ Χεῤῥονήσῳ τὸ Κυνὸς σῆμά ἐστιν, ὅ φασιν Ἑκάβης εἶναι τάφον. Hécube, selon la fable, avait été changée en chienne.

tout le cours de l'antiquité classique, a regardé comme la tombe d'Achille. Directement au nord de ce tombeau, dans la Chersonèse de Thrace, est un grand tumulus auquel la tradition attache le nom de Protésilas.

Continuant à suivre dans la direction du Sud la route qui borde les hauteurs de Sigée et mène à Yeni Kioi, le voyageur laisse à sa gauche, et à 350 pas seulement du tumulus d'Achille, un autre tumulus qu'on appelle le tombeau de Patrocle. Mais cette dénomination doit être toute moderne, car elle contredit formellement le récit d'Homère qui met dans la bouche d'Achille ces paroles, dont la précision est parfaite : « Nous recueillerons avec soin les os de Patrocle, fils de Ménétius; et puis nous les mettrons dans une urne d'or, où ils resteront enveloppés d'une double couche de graisse, jusqu'à ce que je descende moi-même aux Enfers. Je n'ordonne pas de faire la tombe très grande, mais qu'elle soit convenable; par la suite, vous la ferez plus large et plus haute, Achéens qui me survivrez et qui resterez dans les navires aux nombreux rangs de rames [1]. » « Ses compagnons lui obéissent. Ayant recueilli les os de Patrocle, ils les enveloppent dans une double couche de graisse et les mettent dans une urne d'or qu'ils déposent dans la tente et couvrent d'un voile léger. Puis on trace le plan du tombeau, on en jette les fondements autour du bûcher et l'on y amasse la terre en monceau. Quand la tombe est achevée, les guerriers s'en retournent [2]. »

Or, dans tout ceci, il n'y a pas un mot pour indiquer que l'urne d'or qui contenait les os de Patrocle fût déposée dans le tumulus ou qu'elle dût l'être jamais. Tout ce que nous pouvons comprendre, c'est que, à la mort d'Achille, ses os devaient être réunis à ceux de Patrocle dans l'urne d'or, et qu'à cette occasion le tumulus devait être agrandi. Il n'est fait aucune allusion au dépôt de l'urne dans l'intérieur du tumulus. Si ce fait avait eu lieu, ou avait dû se produire à un moment quelconque, Homère ne l'aurait pas omis. Le tumulus de Patrocle n'était donc qu'un cénotaphe. Je voudrais pouvoir citer comme preuve le beau passage de l'*Odysseé* [3], où il est dit que les os d'Achille et de Patrocle réunis dans une amphore d'or reposent sous un tumulus situé sur le rivage de l'Hellespont; et le passage de l'*Iliade* [4], d'après lequel les os d'Hector, mis dans une boîte d'or, furent déposés dans un tombeau et couverts d'un tumulus de pierres. Malheureusement, ces deux livres de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* passent pour être des additions postérieures. Par conséquent, tout

[1] *Il.*, XXIII, 243-248 :
καὶ τὰ μὲν ἐν χρυσέῃ φιάλῃ καὶ δίπλακι δημῷ
θείομεν, εἰς ὅ κεν αὐτὸς ἐγὼν Ἄϊδι κεύθωμαι
τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
ἀλλ' ἐπιεικέα τοῖον. ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ
εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναι, οἵ κεν ἐμεῖο
δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι λίπησθε.

[2] *Il.*, XXIII, 252-257 :
κλαίοντες δ' ἑτάροιο ἐνηέος ὀστέα λευκὰ
ἄλλεγον ἐς χρυσέην φιάλην καὶ δίπλακα δημόν,
ἐν κλισίῃσι δὲ θέντες ἑανῷ λιτὶ κάλυψαν.
τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλιά τε προβάλοντο
ἀμφὶ πυρήν· εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν.
χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον.

[3] XXIV, 76-84.

[4] XXIV, 793-798.

ce que nous savons d'après le poète, c'est qu'un des tumuli de la plaine de Troie n'était qu'un cénotaphe, et cette assertion homérique a été confirmée par toutes les recherches faites jusqu'ici. Avant ses funérailles, Patrocle apparut en songe à Achille et lui dit :

θάπτε με ὅττι τάχιστα, πύλας Ἀΐδαο περήσω [1].

Or, le mot θάπτω a toujours été traduit par « enterre ». Mais comme d'après le précédent passage il est évident qu'un enterrement véritable n'a pas eu lieu, je propose que le sens de ce mot, dans ce passage ainsi que dans trois autres de l'*Iliade* [2], soit interprété de la manière suivante : « brûle le corps et accomplis la cérémonie funèbre », sans impliquer que les os fussent enterrés. Je comprends aussi dans ce sens le mot θάπτω dans un passage de l'*Odyssée* où les funérailles d'Elpénor sont décrites : « J'envoie mes compagnons chercher au palais de Circé Elpénor qui n'est plus; nous abattons les arbres qui croissent au haut de la falaise; et le cœur contristé, les yeux baignés de larmes, nous accomplissons les funérailles. Bientôt la flamme a consumé son corps et ses armes. Nous lui élevons une tombe, sur laquelle nous dressons une stèle. Enfin, au sommet de la tombe, nous plantons une bonne rame [3]. »

Mais dans un autre passage de l'*Odyssée* le verbe θάπτω doit réellement signifier « ensevelir dans la terre » : « D'abord, parut l'âme de mon compagnon Elpénor, car il n'avait pas encore été enseveli au sein de la vaste terre [4]. »

Dans un passage de l'*Iliade*, où les funérailles d'Éétion sont décrites, nous lisons : « En immolant Éétion, il (Achille) ne l'a pas dépouillé : un sentiment de respect l'en empêcha; il le fit brûler avec sa précieuse armure, et lui éleva un tombeau ... [5] » Ici, aussi bien que dans la description des funérailles d'Elpénor, Homère nous laisse dans le doute si le tumulus était amoncelé sur les restes du défunt, ou si, comme pour Patrocle, les os étaient emportés ailleurs, et si le tumulus restait un simple cénotaphe. Mais il me paraît certain qu'à une époque postérieure au temps d'Homère, et qui répondrait à celle où le XXIV[e] chant de l'*Iliade* et le XXIV[e] chant de l'*Odyssée* furent composés, l'usage était

[1] *Il.*, XXIII, 71.

[2] *Il.*, XXIV, 664, 665 :
ἐννῆμαρ μέν κ' αὐτὸν ἐνὶ μεγάροις γοόωμεν.
τῇ δεκάτῃ δέ κε θάπτοιμεν δαινῦτό τε λαός.
Il., XXIII, 630 :
ὡς ὁπότε κρείοντ' Ἀμαρυγκέα θάπτον Ἐπειοί.
Il., XXI, 322, 323 :
αὐτοῦ οἱ καὶ σῆμα τετεύξεται, οὐδέ τί μιν χρεὼ
ἔσται τυμβοχοῆσ' ὅτε μιν θάπτωσιν Ἀχαιοί.

[3] *Od.*, XII, 9-15 :
δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν ἐς δώματα Κίρκης
οἰσέμεναι νεκρὸν Ἐλπήνορα τεθνηῶτα.
φιτροὺς δ' αἶψα ταμόντες ὅθ' ἀκροτάτη πρόεχ' [ἀκτή,
θάπτομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέον- [τες.
αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρός τ' ἐκάη καὶ τεύχεα νεκροῦ,
τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες
πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.

[4] *Od.*, XI, 51, 52,
Πρώτη δὲ ψυχὴ Ἐλπήνορος ἦλθεν ἑταίρου·
οὐ γάρ πω ἐτέθαπτο ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.

[5] *Il.*, VI, 416-419 :
. . . . κατὰ δ' ἔκτανεν Ἠετίωνα,
οὐδέ μιν ἐξενάριξε (σεβάσσατο γὰρ τό γε θυμῷ),
ἀλλ' ἄρα μιν κατέκηε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν
ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν.

d'élever un tumulus sur les restes des grands personnages. En tous cas, pour Eschyle, le tombeau d'Agamemnon était un tumulus, car il fait dire à Électre : « Sur le tumulus de ce sépulcre j'annonce ceci à mon pére [1]. » En outre, tous les monticules artificiels de Sardes, aussi bien que de la côte de Crimée, semblent être de véritables tombes. Mais il en est autrement des tumuli de Bulgarie que l'on voit par centaines près des Balkans, ainsi que dans le voisinage de Sofia; car ceux qu'on a explorés jusqu'à présent étaient de simples cénotaphes [2].

En continuant de chevaucher une demi-heure sur la route de Yeni Kioi, le voyageur passe à gauche d'un autre monticule, beaucoup plus élevé, appelé Hagios Demetrios Tepeh, d'après une chapelle dédiée à ce saint et qui est tout près de là. Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, la chapelle est sous ce vocable parce qu'elle a été bâtie avec les marbres d'un temple consacré à Déméter et qui s'élevait ici, Ce Tepeh, par sa position sur le bord d'une falaise élevée, surplombe les flots et se voit de très loin en mer. On peut l'apercevoir également sur terre de tous les points distants de 15 ou 20 kilomètres.

En avançant toujours, le voyageur, après avoir passé Yeni Kioi, arrive près d'un autre tumulus de 18 mètres de haut, situé sur la hauteur, tout près et au nord de la baie de Besika; on l'appelle, sans doute pour cette raison, Besika ou Bashika Tepeh, d'après le mot turc Beshik, « berceau »; il est immédiatement à l'est du petit promontoire appelé Palæocastron dont nous avons déjà parlé.

Toujours plus au Sud, et séparé des hauteurs de Sigée par une profonde vallée, suit un groupe de collines de formation tertiaire, au milieu desquelles, à quatre milles du bord de la mer, s'élève un tumulus gigantesque, dont la hauteur est de 25 mètres et dont la base a 130 mètres de diamètre; on l'appelle Ujek Tepeh. Pour se rendre compte d'une telle hauteur, que le lecteur pense aux plus hautes maisons des boulevards de Paris, et qu'il sache qu'elles n'ont pas plus de 20 mètres.

En allant de là à Bounarbashi et en montant le Bali Dagh qui s'élève derrière, le voyageur verra quatre autres tumuli, dont le plus élevé est fait de cailloux sans ciment; c'est pourquoi les défenseurs de la théorie de Troie-Bounarbashi l'ont identifié avec la tombe d'Hector, tandis qu'ils attribuaient un des trois autres, qui sont beaucoup plus petits, au roi Priam lui-même.

Si, de là, le voyageur descend à Bounarbashi et traverse le Scamandre, il trouvera en face du Bali Dagh — sur la pente de la montagne qui surplombe la rivière et qui est couronnée par les ruines d'une ville antique — un autre tumulus de cailloux qui a perdu beaucoup de sa

[1] Eschyle, *Choëph.*, V. 4 :
τύμβου δ' ἐπ' ὄχθῳ τῷδε κηρύσσω πατρί

[2] *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.* Séance du 16 juin 1883, p. 299.

hauteur primitive [1]. En descendant encore, et en suivant la rive droite du Scamandre, le voyageur voit à une courte distance, au nord-ouest du confluent du Scamandre et du Thymbrius et sur la rive droite de ce dernier cours d'eau, le grand tumulus appelé Hanaï Tepeh, situé sur la ferme de M. Frank Calvert; je l'ai aidé à fouiller ce tumulus, et il expose les résultats de nos recherches dans son Appendice à la fin de cet ouvrage.

De là, continuant dans la direction du Nord-Ouest, par la route qui mène à Hissarlik, le voyageur laisse à sa droite un autre tumulus plus petit appelé Pacha Tepeh [2], situé sur un plateau bas qui, prolongeant des collines de formation tertiaire, s'avance dans la plaine.

Il ne me reste plus à signaler que le tumulus bas sur la rive droite du Kalifatli Asmak, à 275 mètres environ au nord de Koum Kioi. J'ai parlé à plusieurs reprises de ce tumulus dans les pages précédentes, et j'ai expliqué mes raisons de le tenir pour identique au tumulus d'Ilus qui est nommé quatre fois dans l'*Iliade*.

Je vais maintenant exposer l'histoire des recherches faites dans ces tumuli de la Troade, généralement appelés tombes héroïques; et je commencerai par celui d'Ajax, parce que, selon la tradition, il fut ouvert le premier, non par la main des hommes, mais par les flots de la mer.

I. *Le tumulus d'Ajax.* — Comme je l'ai déjà dit, le tumulus situé sur le rivage même de l'Hellespont, à 600 pas environ au nord de la colline conique, universellement attribué à Ajax et appelé In Tepeh, avait eu l'honneur d'être désigné, par la tradition, comme la première tombe de ce héros. Selon la légende rapportée par Pausanias, le côté du tumulus tourné vers la mer ayant été emporté par les flots, l'entrée de la tombe devint facile; le corps se trouva de si grande taille que les os des genoux, appelés rotules (*patellæ*) par les anatomistes, étaient aussi grands que le palet (*discus*) d'un jeune garçon qui s'exerce au jeu du pentathle [3]. Cette légende est confirmée par Philostrate : il dit, que, le tumulus d'Ajax ayant été détruit par la mer, ses os furent mis à découvert et qu'ils indiquaient un homme de 11 coudées de haut; il ajoute qu'Hadrien, lorsqu'il visita Troie, les prit dans ses bras, les baisa et érigea par-dessus un tumulus [4].

---

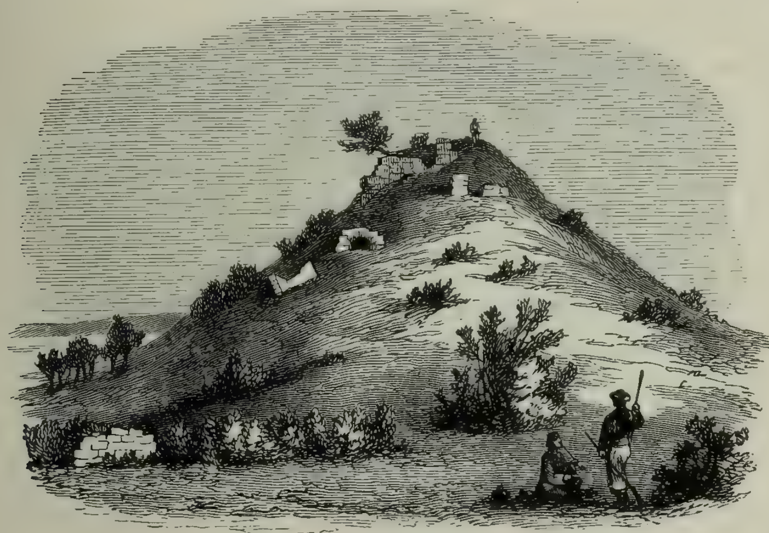
[1] Ce tumulus, comme tous les autres, est marqué sur la carte de la plaine de Troie.

[2] Marqué sur la carte Pacha Tepeh ou Tumulus de Batieia.

[3] Pausanias, I, 35, § 3 : τοῦ γὰρ τάφου τὰ πρὸς τὸν αἰγιαλὸν ἔφασκεν ἐπικλύσαι τὴν θάλασσαν, καὶ τὴν ἔσοδον ἐς τὸ μνῆμα οὐ χαλεπὴν ποιῆσαι, καί με τοῦ νεκροῦ τὸ μέγεθος τεκμαίρεσθαι τῇδε ἐκέλευε· πεντάθλου γὰρ παιδὸς εἶναί οἱ κατὰ δίσκον μάλιστα τὰ ἐπὶ τοῖς γόνασιν ὀστᾶ, καλουμένας δὲ ὑπὸ τῶν ἰατρῶν μύλας.

[4] Philostr., *Heroïca*, p. 137, éd. Kayser : Ἄκουε δή· πάππος ἦν μοι, ξένε, πολλὰ τῶν ἀπιστουμένων ὑπὸ σοῦ γιγνώσκων, ὃς ἔλεγε διαφθαρῆναι μέν ποτε τὸ τοῦ Αἴαντος σῆμα ὑπὸ τῆς θαλάσσης, πρὸς ᾗ κεῖται, ὀστᾶ δὲ ἐν αὐτῷ φανῆναι κατὰ ἑνδεκάπηχυν ἄνθρωπον, καὶ ἔφασκεν Ἀδριανὸν βασιλέα περιστεῖλαι αὐτὰ ἐς Τροίαν ἐλθόντα καὶ τὸν νυνὶ τάφον περιαρμόσαι τῷ Αἴαντι ἔστιν ἃ καὶ προσπτυξάμενον τῶν ὀστῶν καὶ φιλήσαντα.

C'est celui qui existe encore et qu'on appelle In Tepeh en l'honneur d'Ajax. (Voyez la gravure n° 1650.) Lucien devait avoir en vue ce second sépulcre d'Ajax, quand il nous dit que le tombeau de ce héros était sur le Rhœtée[1]. Selon les mesures de M. Burnouf, la hauteur du tumulus d'In Tepeh est d'environ 40 mètres au-dessus de la mer. Strabon confirme ce fait, que, dans son temps, la tombe d'Ajax était sur le bord de la mer, car il écrit : « La ville de Rhœtée qui succède à ces localités (Ophrynium, etc.) est bâtie sur une éminence, mais touche à une plage très basse, sur laquelle s'élèvent le tombeau, le temple et la statue d'Ajax.



N° 1650. — Tumulus d'In Tepeh, appelé *la tombe d'Ajax*, avec les ruines de son temple bâti par Hadrien.

La statue avait été enlevée par Antoine et transportée en Égypte; César Auguste la rendit aux Rhœtéens et restitua à d'autres villes d'autres morceaux précieux, enlevés par Antoine [2]. »

Lucain[3] (38-65 ap. J.-C.) confirme l'assertion de Strabon en louant la beauté de la statue d'Ajax.

On s'étonne que tous les archéologues qui citent le passage de Philostrate aient cru que le mot περιχρμόζειν signifiait *restaurer* et compris qu'Hadrien ne fit que restaurer la tombe et le temple, tandis que τάφον περιχρμόζειν τινι ne peut jamais avoir signifié autre chose que : *élever une*

---

[1] Lucien, *Charon*, 521 : Σίγειον μὲν ἐκεῖνό ἐστι τὸ Τρωϊκόνὺ ἀντικρ, δὲ ὁ Αἴας τέθαπται ἐν τῷ Ῥοιτείῳ.

[2] Strabon, XIII, p. 595 : Εἶτα Ῥοίτειον πόλις ἐπὶ λόφῳ κειμένη καὶ τῷ Ῥοιτείῳ συνεχὴς ἠϊὼν ἀλιτενής, ἐφ' ᾗ μνῆμα καὶ ἱερὸν Αἴαντος καὶ ἀνδριάς, ὃν ἄραντος Ἀντωνίου κομισθέντα εἰς Αἴγυπτον ἀπέδωκε τοῖς Ῥοιτειεῦσι πάλιν, καθάπερ καὶ ἄλλοις, ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ.

[3] *Pharsalia*, IX, 961-979.

tombe à quelqu'un. On s'étonnera surtout qu'une autorité telle que celle de Carl-Gotthold Lenz[1], grand philologue, grand connaisseur d'Homère, soit tombée dans cette erreur.

Nous n'essaierons pas de déterminer si le corps trouvé dans le tumulus du rivage était bien celui d'Ajax. Quoi qu'il en fût, il paraît certain qu'un corps a été trouvé là et qu'Hadrien le transporta sur la pointe des hauteurs de Rhœtée, appelée maintenant In Tepeh, et construisit par-dessus un petit temple qu'il recouvrit d'un tumulus conique très élevé, de sorte que certainement rien du temple n'était visible. La base du tumulus était circulaire et, comme le rapporte Choiseul-Gouffier, consolidée par un certain nombre de murs courbes bâtis dans le cercle et disposés de manière à soutenir le poids de l'édifice et des terres accumulées. Il semble que la seule entrée fût un passage circulaire maçonné en briques, qui avait 1^{m},05 de diamètre. Ce passage existe encore, mais une partie des fondations du temple, qui, probablement, consistaient en grandes pierres taillées, fut enlevée, en 1770, par un officier turc[2] qui se servit de ces matériaux pour bâtir un pont. Les visiteurs trouveront à l'intérieur du tumulus, et tout auprès, de grands blocs de maçonnerie faits de petites pierres jointes avec de la chaux. Il est très probable que les premiers chrétiens, qui détruisirent par piété tant d'œuvres d'art et de temples, détruisirent aussi le temple d'Ajax et sa statue, non sans démolir du même coup une partie du tumulus. L'officier turc qui, en 1770, enleva les fondations du temple ne fit que compléter la destruction commencée 1400 ans auparavant. Sur la rive droite de l'In Tepeh Asmak, près de la mer, les visiteurs verront les débris d'une grande statue de marbre blanc, qui peut être celle d'Ajax. La mer baigne le rivage 3 mètres au-dessous de la base du premier tumulus d'Ajax; dans les grandes tempêtes, le tumulus est submergé, de telle sorte que les flots ont dû le détruire petit à petit; ce qui reste n'a plus que 1 mètre de haut et consiste en cailloux et en fragments de marbre. J'ai percé un puits dans le monticule et j'ai rencontré le roc à la profondeur de 2^{m},50. Je n'ai trouvé que des cailloux et quelques grands ossements que le professeur Virchow dit être des os de cheval. Il n'y a ici aucune trace d'un temple.

II. *Le tumulus d'Achille.* — Le second tumulus situé sur le bord du haut plateau à environ 250 pas de l'Hellespont[3], au pied du cap Sigée, était considéré dans toute l'antiquité comme le sépulcre d'Achille; c'est ce que rendent évident Strabon[4], Arrien[5], Pline[6], Lucien[7], Quintus de Smyrne[8],

---

[1] Voyez C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troja, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier*; Neu-Strelitz, 1798, p. 76.

[2] *Idem*, p. 77.

[3] Voyez la grande carte de la Troade.

[4] XIII, p. 595.

[5] *An.*.I,11,12; comp. Cicéron, *pro Arch.*, 10.

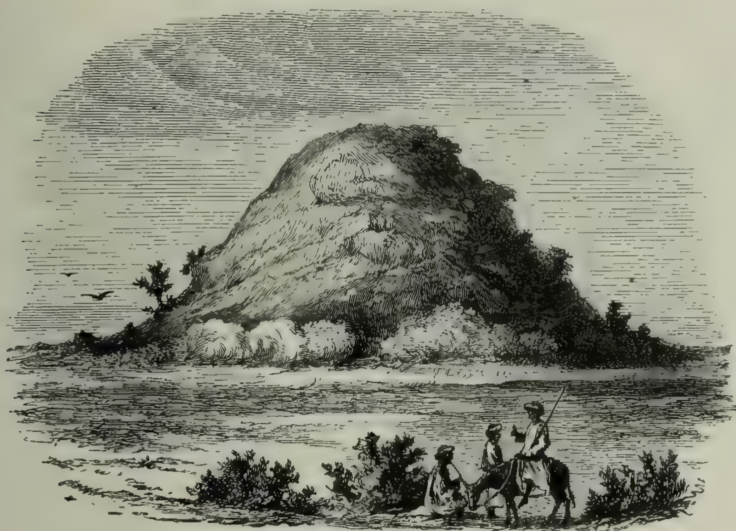
[6] *H. N.*, V. 33.

[7] *Charon*, 521.

[8] VII, 402.

Dion Cassius[1] et d'autres auteurs. Il était situé dans la ville fortifiée d'Achilleum[2], qui semble s'être étendue jusqu'au fort de la petite ville turque de Koum Kaleh ; car les fragments de colonnes de marbre et les autres blocs taillés qu'on trouve près de la surface dénotent l'existence d'une ville antique à cet endroit. L'existence d'une ancienne colonisation au sud et à l'est du tumulus est attestée par les masses de vieille poterie dont le sol est jonché.

Ce tumulus avait été exploré, en 1786, par un juif, d'après les ordres du comte de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France à Constan-



N° 1651. — Tumulus appelé *la tombe d'Achille.*

tinople. Le tumulus alors était appelé *Thiol*[3]; tandis qu'à présent ce tumulus, ainsi que celui attribué à Patrocle qui en est éloigné de 350 pas environ vers le Sud-Est, sont indifféremment appelés *Cuvin*. Grâce à sa position élevée, on le voit de très loin en mer; il répond donc parfaitement aux indications d'Homère[4]. « Autour de ceux-ci (tes os), nous, la sainte armée des Argiens habiles à la lance, nous amoncelâmes un grand et louable tombeau sur le rivage avancé du large Hellespont; qu'il soit visible au loin en mer pour les hommes qui sont nés et pour ceux qui viendront ensuite! » J'ai exploré ce tumulus en avril 1882.

Je creusai au milieu du sommet un puits de 3 mètres carrés. Le dia-

---

[1] LXXVII, 16.

[2] Voyez les auteurs qui viennent d'être cités.

[3] Carl-Gotthold Lenz, *Die Ebene von Troja, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier;* Neu-Strelitz, 1798, p. 64.

[4] *Od.*, XXIV, 80-84 :
ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων,
ἀκτῇ ἔπι προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ,
ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη,
τοῖς οἳ νῦν γεγάασιν καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

mètre de ce tumulus est de 30 mètres en bas et de 15 mètres en haut; sa hauteur est de 4 mètres du côté Sud et de 12 mètres du côté Nord. Le juif qui l'avait exploré en 1786 prétendait avoir creusé à partir du sommet[1] un puits vertical, et avoir constaté que la partie supérieure du tumulus consiste, jusqu'à une profondeur de 2 mètres, en argile bien battue; il prétendait avoir rencontré ensuite une couche compacte de pierres et d'argile épaisse de $0^m,60$ et semblable à une maçonnerie; avoir trouvé ensuite une troisième couche consistant en terre mélangée de sable, une quatrième faite d'un sable très fin, et avoir rencontré à la profondeur de $9^m,70$ une cavité quadrangulaire de $1^m,33$ sur chaque face, formée de maçonnerie et couverte d'une pierre plate qui s'était brisée sous le poids des terres et des pierres supérieures. On ne voit pas clairement si le juif voulait dire que la cavité était dans le rocher ou au-dessus de celui-ci; en tous cas, il décrit ce rocher comme consistant en granit. Il prétendait avoir trouvé dans la cavité une grande quantité de charbon de bois, de cendres imprégnées de graisse, plusieurs os, parmi lesquels la partie supérieure d'un tibia et le fragment d'un crâne; de plus, les fragments d'une épée de fer et une figure de bronze assise dans un chariot avec des chevaux, ainsi que quantité de tessons d'une poterie semblable à la poterie étrusque, dont une partie était brûlée et vitrifiée, tandis que les fragments peints n'étaient pas endommagés. Mais comme aucun homme d'expérience ou digne de confiance n'avait assisté à cette exploration, les savants paraissent s'être méfiés tout d'abord de ce récit et avoir cru que le juif, pour obtenir une grande récompense, s'était procuré et avait préparé d'avance tous les objets qu'il prétendait avoir trouvés au fond du tumulus.

D'abord, je puis assurer au lecteur que le rocher, ici comme partout ailleurs dans la plaine de Troie au nord de Bounarbashi, est en calcaire, et qu'il n'y existe point de granit; en second lieu, que le juif a fait seulement un petit trou dans la pente Sud du tumulus et qu'il est resté si loin du centre que, dans le puits de 3 mètres carrés que je creusai à partir du sommet et exactement au centre, je trouvai les différentes couches de terre dont le tumulus est composé, parfaitement intactes. Comme j'ai laissé mon puits ouvert et comme j'y ai taillé des gradins, les visiteurs peuvent facilement se convaincre que :

La couche supérieure consiste en terre noire, d'une épaisseur de.	$0^m,70$
La seconde, en sable, argile et petites pierres, de.	$0^m,30$
A reporter.	1^m, »

---

[1] Voyez C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troja, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier;* Neu-Strelitz, 1798, p. 65.

Report.	1^{m}, »
La troisième, en argile blanche et jaune, de	0^{m},10
La quatrième, en argile de couleur claire et petites pierres, de.	0^{m},30
La cinquième, en argile bleue, de	0^{m},10
La sixième, en sable et argile de couleur claire, de.	1^{m},70
La septième, en terre noire, de..	0^{m},10
La huitième, en argile de couleur claire, de..	0^{m},20
La neuvième, en mottes d'argile de couleur claire mêlées avec des morceaux de grès, de	3^{m},00
	6^{m},50

Nous arrivons ainsi à une profondeur totale de 6^{m},50, ce qui diffère des 9^{m},70 de profondeur que le juif prétendait avoir constatés[1], bien que le puits qu'il a creusé n'ait pas excédé 1 mètre de profondeur. Toutes les autres assertions du juif ne sont que des fictions : sa description des différentes couches de terre dont le tumulus est composé ; l'énumération de ses trouvailles : charbon de bois, os humains, tessons semblables à la poterie étrusque, figure de bronze assise dans un chariot avec des chevaux, même la cavité quadrangulaire de maçonnerie, sont autant de faussetés ; le tumulus ne contient rien de tout cela et n'en a jamais rien contenu. Comme dans tous les autres tumuli de la Troade que j'ai explorés en 1873 et 1879, je n'ai trouvé dans le tumulus d'Achille aucune trace d'os, de cendres, ou de charbon de bois — en somme aucune trace d'ensevelissement. En fait de bronze ou de cuivre, j'ai trouvé, à la profondeur d'environ 6 mètres, une tête de flèche très curieuse, sans barbes, γλωχῖνες, dans laquelle existent encore les têtes des petits clous qui la fixaient au bois. Je la représente ici sous le n° 1652. Selon le Dr L. Stern[2], cette forme de tête de flèche est la plus ancienne, et on la rencontre déjà en Égypte au temps de la XIIe dynastie. Une tête de flèche parfaitement semblable a été trouvée par le professeur Virchow dans ses fouilles au cimetière préhistorique du Koban supérieur[3]. Des têtes de flèche semblables ont été trouvées aussi à Olympie, sur le champ de bataille de Platée, dans des tombeaux en Bohême, comme, par exemple, à Blovica et à Korunka, et en Danemarck[4]. J'ai trouvé aussi un fragment de clou en fer.



N° 1652. — Tête de flèche en bronze ou cuivre, sans barbes, γλωχῖνες, trouvée dans le tumulus d'Achille. 1/2 grand. ; profondeur, 6 m. Fait sur dessin.

En fait de poterie, j'ai pu ramasser de grandes quantités de tessons,

[1] Voyez C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troja nach dem Grafen Choiseul-Gouffier*; Neu-Strelitz, 1798, p. 65.

[2] Rudolf Virchow, *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten*, Berlin, 1883, p. 90.

[3] *Ibid.*, p. 90, Pl. I, n° 21.

[4] J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Pl. XXXVIII, n° 192.

parmi lesquels il y avait deux ou trois morceaux de cette poterie noire luisante faite à la main, qui est particulière à la première et plus ancienne cité d'Hissarlik. Mais ces tessons doivent s'être trouvés sur le sol lorsque le tumulus a été érigé. Il y avait aussi un grand nombre de tessons de poterie faite au tour, très superficiellement cuite, grise ou noirâtre, laquelle, comme je l'ai expliqué dans les pages précédentes, est particulière à la plus ancienne cité sur le Bali Dagh et à l'ancienne cité d'Eski Hissarlik, qui se trouve aussi dans les couches inférieures des décombres de l'Ilium grec et ressemble à la poterie lydienne décrite au chapitre X. Mais la plus grande partie de la poterie trouvée dans le tumulus d'Achille est hellénique, parfaitement cuite, faite au tour, mais de fabrications et de types différents. Beaucoup de morceaux, par exemple, ont une épaisseur de $0^m,008$ et ont, des deux côtés ou seulement d'un côté, une couleur noire faiblement vernissée et luisante; ou bien encore, cette couleur est seulement sur le côté extérieur et s'étend à mi-hauteur du vase, l'autre moitié étant d'une couleur jaune clair et l'intérieur d'un rouge foncé luisant; quelquefois l'extérieur est noir luisant et l'intérieur brun foncé; d'autres fois l'extérieur est couvert tour à tour de raies noires et rouge foncé luisantes, l'intérieur étant sans peinture et ayant la couleur naturelle jaune clair de l'argile, ou bien, avec cette dernière couleur à l'intérieur, nous voyons sur l'extérieur une couleur brune luisante. Aucun archéologue n'hésitera à faire remonter toutes ces poteries au IXe siècle avant Jésus-Christ ou même à une époque antérieure, car l'apparence de cette poterie est tellement archaïque que, eût-elle été trouvée hors des tombes royales, parmi la poterie mycénienne primitive, elle ne nous eût pas étonné. Mais il y a une masse de poterie hellénique beaucoup plus fine, épaisse de $0^m,003$ à $0^m,006$, qui embarrasse l'archéologue le plus expérimenté et lui fait croire d'abord qu'il est en présence de poterie romaine; ce n'est qu'après l'avoir regardée pendant quelques minutes qu'il s'aperçoit de son erreur et qu'il la relègue pièce par pièce parmi les poteries de temps très anciens. En effet, ce n'est qu'après l'avoir examinée attentivement et l'avoir comparée avec la poterie mycénienne qu'il peut apprécier pleinement l'antiquité de ces terres cuites et se convaincre qu'elles sont d'une époque qui précède de cinq siècles la naissance d'Alexandre le Grand. Ce qui embarrasse le plus l'archéologue, ce sont les tessons d'une poterie primitive noire et vernissée; car nous avons coutume de considérer les poteries de ce genre comme romaines, ou tout au plus comme macédoniennes. Mais j'ai trouvé à Mycènes un tesson d'une excellente poterie hellénique vernissée noire luisante, avec une inscription *graffite* dont les caractères prouvent avec certitude qu'elle appartient au VIe siècle avant Jésus-Christ[1]. Ce tesson se trouve au Musée mycénien

[1] Voyez cette inscription dans mon *Mycènes*, p. 184.

d'Athènes, et on peut voir qu'il est d'aussi bonne poterie qu'aucune poterie de temps postérieurs. Mais une terre cuite vernissée noire aussi excellente ne peut pas avoir été inventée tout d'un coup; elle suppose une école de potiers qui avait travaillé pendant des siècles pour atteindre cette perfection dans l'art, et, si le reste de la poterie du tumulus d'Achille peut se réclamer du IX[e] siècle avant J.-C., il nous faut attribuer à la même époque les tessons de terre cuite noire vernissée qui y ont été trouvés. En outre, on doit considérer qu'une poterie aussi parfaite que le tesson mycénien qui porte l'inscription, ne peut jamais perdre sa magnifique couleur noire luisante, tandis que sur la poterie primitive du tumulus d'Achille la couleur noire luisante a été en certains cas plus ou moins effacée. Les autres terres cuites ont à l'extérieur tantôt des raies noires et rouges luisantes, avec une couleur noire uniforme dans l'intérieur; tantôt du jaune clair à l'extérieur et du noir à l'intérieur; tantôt elles sont noires des deux côtés; ou bien elles sont noires sur le côté extérieur et jaunes sur le côté intérieur; ou bien elles ont à l'extérieur une couleur rouge claire avec un bord noir, étant noires à l'intérieur; ou bien elles ont à l'extérieur des raies noires sur fond jaune clair ou rouge, et dans l'intérieur la couleur naturelle de l'argile; ou bien elles ont à l'extérieur des bandes rouge foncé sur fond rouge clair, et dans l'intérieur une couleur rouge foncé uniforme; ou bien elles ont à l'extérieur une ornementation grossière sur fond jaune clair ou rouge, et un noir uni dans l'intérieur. J'y ai trouvé de plus une fusaïole de cette poterie grise et peu cuite, que j'ai déjà mentionnée et qui ressemble à la poterie lydienne décrite au chapitre X. La fusaïole est décorée de quatre coins incisés qui forment une croix autour de la perforation.

On trouve toute cette poterie dispersée dans le tumulus. J'y ai trouvé aussi un tesson de vase rouge monochrome vernissé, qui certainement ne peut pas remonter au delà de l'époque macédonienne; mais comme ce tesson a été trouvé presque à la surface, il vient probablement des sacrifices qui ont été faits ici dans les temps postérieurs et il ne peut pas compter.

Le tumulus décrit dans l'*Odyssée*, XXIV, 80-84, comme étant le tombeau d'Achille situé sur le haut plateau du rivage de l'Hellespont, doit être cette colline; et on ne peut douter que le poète n'ait eu ce tumulus en vue, lorsqu'Achille commande que le tumulus de Patrocle soit érigé : « Je ne vous recommande pas de faire la tombe trop haute, mais qu'elle soit convenable; par la suite, vous la ferez plus large et plus haute, vous, Achéens qui me survivrez et qui resterez dans les navires aux nombreux rangs de rames[1]. »

III. *Le troisième tumulus fouillé est situe sur la hauteur, au-dessus*

---

[1] *Il.*, XXIII, 245-248; ce passage vient d'être cité.

de Ren Kioi. Il a été exploré en 1855 par feu M. Frédérick Calvert, qui s'assura que c'était un monticule artificiel, mais qui n'y trouva pas d'ossements, ni de cendres, ni aucun objet d'industrie.

IV. *Le quatrième tumulus fouillé est un des quatre tumuli situés sur le Bali Dagh,* dont j'ai fait mention dans les pages précédentes. Il a été exploré en 1860 par M. Frank Calvert, qui expose ainsi le résultat de son travail[1] :

« Selon la description de Forchhammer, trois tumuli, sur les quatre devant Gergis, sont situés sur le sommet de l'éminence rocheuse appelée Bali Dagh, à quelque distance du mur épais qui les sépare de l'Acropole; à côté de chacun d'eux est une fosse profonde qui semble artificielle. Le quatrième est sur la même hauteur, mais plus à l'Ouest. On ne peut pas affirmer que leurs pierres soient tirées du roc même sur lequel ils s'élèvent, car un seul est entièrement construit de la sorte, celui-là même que Lechevalier décrit et qu'il appelle le tombeau d'Hector. Je me décidai à fouiller le plus grand des autres monticules, celui qu'on suppose être la tombe de Priam[2]. Il a 4 mètres de hauteur, et au sommet on voyait en saillie les traces d'un bâtiment quadrangulaire. Je commençai, à la base du monument, une tranchée, et je la poussai, en suivant la surface du sol naturel, à travers un mélange de terre et de pierres jusqu'à la maçonnerie du centre, qui reposait sur le roc. Cette construction était en bas, comme au sommet, de forme carrée et mesurait à peu près $3^{m},60$ sur $4^{m},20$. Elle consistait en grandes pierres irrégulières, grossièrement taillées sur leur face extérieure et assemblées sans mortier. L'intérieur était rempli de petites pierres. Quelques tessons furent rejetés au dehors durant les fouilles, mais rien n'indiqua que ce monticule fût une sépulture. Il semble plutôt avoir été la base d'une statue ou d'un monument public, ou bien encore, selon la remarque du Dr Hunt, le fondement d'un autel ou d'un édicule sacré[3]. »

V. *Tumulus de Patrocle.* — Quoiqu'il ressorte du passage déjà cité (*Il.*, XXIII, 245-248) qu'Homère croyait à l'érection d'un seul tombeau pour les cendres de Patrocle et d'Achille, il est pourtant fort probable que les deux tumuli voisins l'un de l'autre existaient dès le temps du poète. En tout cas, ils existaient au temps de Démétrius de Scepsis, car selon Strabon[4], il y avait au pied du cap Sigée les sépulcres d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque; mais dans les temps modernes on n'en a connu que deux, l'un attribué à Achille et l'autre à Patrocle. Les archéologues et touristes se sont efforcés en vain de retrouver le troisième tumulus;

---

[1] *Contributions towards the Ancient Geography of the Troad*, p. 2.

[2] *Remarks and Observations on the Plain of Troy*, by W. Franklin, p. 19; Walpole's *Travels*, I, p. 108.

[3] Walpole's *Travels*, I, p. 108.

[4] XIII, p. 596.

personne avant moi ne l'avait découvert. Comme je l'ai dit dans les pages précédentes (p. 92), je l'ai retrouvé au sud-est de Sigée surmonté d'un énorme moulin à vent, à environ 1,000 pas au sud du tumulus attribué à Patrocle[1]. J'ai expliqué qu'il ne peut y avoir aucun doute sur l'identité du tumulus d'Achille avec celui que la tradition de l'antiquité attribuait à ce héros ; mais rien ne nous indique lequel des deux autres tumuli était attribué dans l'antiquité à Patrocle et lequel à Antiloque ; car le nom de *tombeau de Patrocle* que l'un d'eux porte à présent lui fut donné il y a un siècle par Lechevalier ou Choiseul-Gouffier[2]. Pour être concis, je conserverai au tumulus situé à 350 pas de celui d'Achille l'attribution qu'il a gardée depuis 1786.

Ce dernier a été exploré en 1855 par M. Frank Calvert, des Dardanelles, en compagnie de quelques officiers de la flotte anglaise. Ils y creusèrent un fossé jusqu'au rocher sans trouver la moindre chose. Mais dans ce temps-là, les archéologues ne faisaient aucune attention aux vieux tessons. Même en 1876, lorsque je faisais de grandes excavations à Mycènes, le délégué du gouvernement grec, M. P. Stamatakis, inspecteur des antiquités, déclara que les masses de tessons de poteries archaïques extrêmement importantes que je mis à jour et qui étaient beaucoup plus intéressantes que toutes les poteries trouvées jusqu'alors en Grèce, étaient des débris inutiles et voulut qu'elles fussent jetées avec les autres décombres ; je ne pus pas l'empêcher pour beaucoup de tessons. En vain je télégraphiai à Athènes, priant le ministre de l'instruction publique, ainsi que le président de la Société archéologique, M. Philippos Joannes, de faire cesser ce vandalisme. J'invoquai l'assistance du directeur général des antiquités, M. P. Eustratiades, et du professeur E. Castorches, et je dus seulement à l'énergie de ces dignes savants que la Société archéologique commandât au délégué du gouvernement de conserver tous les tessons de poterie. Depuis lors on commence à regarder la poterie comme la corne d'abondance de l'Archéologie et à l'employer comme *criterium* pour déterminer approximativement l'âge des sites où on la trouve. La science me saura donc gré d'avoir sauvé d'une destruction certaine des masses énormes de fragments de la très ancienne poterie de Mycènes.

Pour les mêmes raisons, je désirais excaver de nouveau le tumulus de Patrocle et ramasser les tessons que j'étais sûr d'y trouver. Le diamètre de ce tumulus est de 27 mètres à sa base, tandis que selon le mesurage de Choiseul-Gouffier[3] il n'était que de 16 pieds, ou $5^{m},33$: ce qui suppose un système étrange de mesurage ; mais tout l'ouvrage[4] a le même caractère, et fourmille d'erreurs non moins

---

[1] Voyez la grande carte de la Troade.

[2] Carl-Gotthold Lenz, *Die Ebene von Troja, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier;* Neu-Strelitz, 1798, p. 64.

[3] C.-G. Lenz, *Die Ebene von Troja*, etc., p. 64.

[4] *Voyage pittoresque de la Grèce;* Paris, 1820.

absurdes que ridicules. Le diamètre au sommet est de 8 mètres; la hauteur verticale, de 6 mètres. En avril 1882, je creusai, à partir du sommet jusqu'au rocher, un puits large de 3 mètres. Je constatai que ce tumulus consiste, du sommet jusqu'à une profondeur de 3m,45, en argile claire mêlée de pierres, et qu'ensuite vient une couche de 0m,40 d'épaisseur d'une argile de couleur rouge et claire mêlée de sable et ensuite une couche de 0m,40 d'épaisseur d'une argile très claire. La couche la plus inférieure, épaisse de 1m,25, consiste en argile brune foncée. Comme j'ai atteint le rocher à une profondeur de 5m,50, il est évident que le sol s'élevait de 0m,50 dans cet endroit.

J'ai trouvé dans ce tumulus la même poterie archaïque que dans le tumulus d'Achille, mais en quantité beaucoup moins considérable; et aussi un long fragment d'une flûte de talc ollaire (le *lapis ollaris* de Pline), matière dont sont faites également les flûtes que j'ai trouvées dans mes fouilles à Ithaque et à Mycènes. Je n'ai pas trouvé d'os humains, ni de cendres, ni de charbon de bois, ni aucune autre trace d'enterrement. Nous ajouterons donc les tumuli d'Achille et de Patrocle aux six autres tumuli que mon exploration antérieure a prouvés n'être que de simples *cénotaphes*. Que de tels monuments aient été d'un usage général dans la haute antiquité, plusieurs passages d'Homère le prouvent; ainsi Pallas Athéné recommande à Télémaque d'ériger un cénotaphe à son père s'il apprend sa mort[1]; Ménélas érige en Égypte un cénotaphe à Agamemnon[2]. Virgile aussi nous raconte qu'Andromaque, remariée avec Hélénus et devenue reine de Chaonie, avait érigé un cénotaphe en l'honneur d'Hector, à l'ombre d'un bosquet sacré et sur la rive d'un autre Simois[3].

VI. *Le tumulus d'Hector.* — En octobre 1872, ce tumulus, déjà signalé comme s'élevant sur le Bali Dagh, fut exploré par sir John Lubbock; il consiste en petites pierres, et c'est probablement pourquoi Lechevalier l'a attribué à Hector. Mais on n'y trouve ni ossements, ni charbons qui puissent faire supposer que ce monticule ait été un monument funéraire.

VII. *Le Pacha Tepeh.* — Le septième tumulus, appelé Pacha Tepeh, fut exploré au commencement de mai 1873 par Mme Sophie Schliemann. Comme je l'ai dit dans les pages précédentes, on ne peut guère douter que ce tumulus ne soit celui que Strabon tenait pour être la tombe

---

[1] *Od.*, I, 289-291 :
εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσῃς, μηδ' ἔτ' ἐόντος,
νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
σῆμά τέ οἱ χεῦαι, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεΐξαι.
Od., II, 222, 223 :
σῆμά τέ οἱ χεύω, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεΐξω
πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δώσω.
[2] *Od.*, IV, 583, 584 :
αὐτὰρ ἐπεὶ κατέπαυσα θεῶν χόλον αἰὲν ἐόντων,
χεῦ' Ἀγαμέμνονι τύμβον, ἵν' ἄσβεστον κλέος εἴη.
[3] *Énéide*, III, 302-305 :
Ante urbem in luco, falsi Simoentis ad undam,
Libabat cineris Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.

d'Æsyetès, nommée par Homère[1], car Strabon dit qu'elle était située à cinq stades de Novum Ilium, sur la route d'Alexandria Troas[2]. Cette ville est au sud-ouest d'Ilium et la route, qui est nettement indiquée par le



N° 1653. — Le Pacha Tepeh ou *tumulus de Batieia*, fouillé par Mme Sophie Schliemann.

gué du Scamandre à son entrée dans la vallée, va droit au Sud jusqu'à Bounarbashi; Pacha Tepeh est exactement à la distance de 1,017 pas, au sud du mur méridional de Novum Ilium; sa situation répond donc parfaite-

[1] *Il.*, II, 791-794, déjà cité, p. 188.

[2] Strabon, XIII, p. 599.

ment à l'indication de Strabon, et la route près de laquelle il s'élève est très probablement celle même dont parle ce géographe. Quant à l'identité de ce tumulus avec la tombe d'Æsyetès, elle ne peut même pas être discutée. Selon le passage d'Homère cité plus haut, le fils de Priam, Polytès, guettait, sur le tumulus d'Æsyetès, le moment où les Achéens sortiraient de leurs vaisseaux; le tumulus devait donc être situé au nord d'Ilium, entre la ville et l'Hellespont, probablement près de Koum Kioi. Démétrius de Scepsis et Strabon, en soutenant l'identité de Pacha Tepeh avec le tumulus d'Æsyetès, ne faisaient donc que soutenir leur théorie sur la position de Troie, qu'ils s'obstinaient, si inadmissible que ce fût, à placer sur l'Ἰλιέων Κώμη.

Mais Pacha Tepeh étant au sud d'Ilion et du côté de la plaine, sa position correspond parfaitement à celle qu'Homère[1] attribue au monument que les dieux appelaient le tombeau de Myriné, et où les hommes croyaient voir le sépulcre de Batieia; on ne peut guère douter, non plus, que le poète, en nous décrivant cette tombe, n'ait eu le Pacha Tepeh présent à l'esprit.

Nous avons vu que Batieia, ou Batéia, était fille de Teucer et reine de Dardanus; — Teucer était fils du Scamandre et de la nymphe Idée; — Myriné, à qui les dieux attribuaient le tumulus, était une des Amazones qui avaient guerroyé contre Troie [2]. Je rappelle au lecteur que, selon le professeur Sayce, Myriné est le même mot que Smyrna, un des noms d'Artemis-Cybèle, et que les Amazones avaient été dans le principe les prêtresses de cette déesse asiatique.

M[me] Schliemann creusa, à partir du sommet, un puits de 3[m],25 de large et de 5[m],25 de profondeur. La couche de terre végétale n'avait que 0[m],02 d'épaisseur; puis venait une terre brune, aussi dure que la pierre, alternant avec des couches de terre calcaire. A la profondeur de 4[m],50 on rencontra le roc de calcaire blanc, sans avoir trouvé de cendres ou de charbons, bien moins encore d'ossements de corps brûlés. Il n'était pas possible que les traces d'un bûcher funèbre échappassent aux yeux des explorateurs, si elles avaient réellement existé. Dans la terre brune on trouva quelques fragments de poterie faite à la main, pareille à celle de la cité brûlée d'Hissarlik, ce qui m'induit à supposer le même âge au monticule. Mais, lorsque les pluies d'hiver eurent élargi le puits et mis au jour un plus grand nombre de fragments de poterie, j'y trouvai des tessons de poterie grecque archaïque commune, qui me donnèrent des doutes sur la très haute antiquité de ce tumulus. Toutefois, les ayant soigneusement comparés avec la poterie trouvée dans l'étage le plus bas de Novum Ilium, et aussi avec la poterie archaïque trouvée à Ithaque

---

[1] *Il.*, II, 811-814 :
ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλιος αἰπεῖα κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περίδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα,
τὴν ἤ τοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης·

[2] *Il.*, III, 189, 190; Strabon, XII, p. 573.

dans mes excavations, je n'hésite plus à leur attribuer une haute antiquité, quoiqu'elle ne doive pas atteindre celle de la cinquième cité préhistorique d'Hissarlik. Ce n'est donc pas la poterie qui me contredira si je soutiens que ce tumulus existait au temps d'Homère, et qu'il lui a donné l'idée du sépulcre de la reine Batieia ou de l'amazone Myriné. Quant aux fragments de poterie préhistorique contenus dans le tumulus, ils étaient probablement épars sur la terre qui a servi à l'élever.



N° 1654. — L'Ujek Tepeh, cénotaphe de Festus; vue du tunnel et du puits; au dernier plan, on voit la montagne de Chigri (Kenchreia).

VIII. *Tumulus d'Ujek Tepeh.* — Bien que mon honorable ami, sir Austen-Henry Layard, eût déjà, en janvier 1879, obtenu pour moi une nouvelle permission d'explorer les tumuli de la Troade, il restait encore mille difficultés à vaincre. Mais, grâce aux efforts de M. E. Malet, ministre plénipotentiaire durant l'absence de sir A.-H. Layard, et du comte de Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qui me prêta son assistance à la demande du professeur Virchow, j'obtins mon firman le 17 avril, et je commençai le lendemain matin à percer des puits sur les sommets des tumuli gigantesques de Ujek Tapeh et de Besika Tepeh. Ujek est le mot turc اوجاق, qui signifie « coin du feu ». Ce tumulus, selon les mesures de M. Burnouf, a 64 mètres au-dessus du niveau de la mer, et son nom vient de ce fait étrange qu'il est considéré par les habitants du

pays (probablement d'après une confusion de nom entre Ilus et Elias) comme la sépulture du prophète Élie ; ils y vont en pèlerinage le 1er août, jour de la fête du saint, pour l'invoquer et allumer des feux en son honneur. Les chrétiens doivent avoir fait de même pendant des siècles, car jusqu'à 0m,66 de profondeur, je n'ai trouvé que des cendres jaunes mêlées à des fragments de poterie moderne sans intérêt.

Je commençai mes fouilles en creusant un puits de 3 mètres carrés. J'employai pendant les deux premiers jours le pic et la pelle, celle-ci me servant à rejeter la terre hors du puits. Les deux jours suivants, je dus employer des paniers, et, quand la profondeur du puits eut atteint 4 mètres, dresser une chèvre en bois avec treuil au moyen de laquelle on tirait les paniers de terre. Dans la gravure ci-jointe, n° 1654, ce tumulus est représenté du côté Nord, qui a, selon les mesures de M. Burnouf, une hauteur perpendiculaire de 20m,55. Sa plus grande élévation, 25 mètres, est sur le côté oriental ; sa moindre, 16m,10, sur le côté occidental. Une autre gravure (n° 1655) représente le tumulus d'Ujek Tepeh, comme on le voit du confluent du Scamandre et du Thymbrius.



N° 1655. — Le Scamandre au-dessous de son confluent avec le Thymbrius ; au second plan, le tumulus d'Ujek Tepeh.

Les fouilles de l'Ujek Tepeh et du Besika Tepeh furent conduites par mon habile ingénieur M. M. Gorkiewicz. Le premier jour, je ne pus faire travailler au puits que quatre ouvriers, mais j'en augmentai le nombre à mesure que nous pénétrâmes plus avant, jusqu'à ce que j'y eusse douze ouvriers qui restèrent attachés à ce travail jusqu'à la fin[1].

Je rencontrai, à la profondeur de 0m, 80, un mur qui consiste alternativement en pierres grandes et petites grossièrement taillées, de 0m,30 à 0m, 90 de longueur et de 0m, 20 à 0m, 45 d'épaisseur, cimentées avec beaucoup d'argile ; comme les visiteurs pourront le voir, ce mur, par une heureuse chance, fut découvert exactement à l'ouest de mon puits, de sorte qu'il ne me gêna pas. Sa direction est du Nord au Sud. Ayant creusé à travers la couche de cendres, je rencontrai alternativement des couches d'argile grossière jaune, brune ou blanchâtre, entrecoupées à des intervalles de 1m,20 à 1m,50 par des couches horizontales de pierres

[1] La description suivante est éclaircie par les Pl. V et VI, à la fin du volume ; le premier donne le plan et l'autre la coupe des constructions faites à l'intérieur du tumulus.

brutes ; et ces pierres, à mon avis, n'avaient été mises là que pour consolider le tumulus.

En atteignant la profondeur de $1^m,80$, je trouvai que mon puits avait été commencé dans de trop grandes proportions, aussi le réduisis-je à 2 mètres carrés. Pour éviter les accidents, je dus blinder les quatre côtés du puits verticalement aussi bien qu'horizontalement, à l'aide de gros madriers et de planches épaisses soigneusement clouées ensemble. Néanmoins, il y avait toujours quelque danger, particulièrement pour les ouvriers qui travaillaient dans le puits et qui devaient être montés et descendus journellement par la corde du cabestan.

J'augmentai donc le salaire de ceux qui manœuvraient le cabestan, et je doublai celui de mes puisatiers. Aucun Grec de la Troade ne travaille le dimanche ni les jours de fête du calendrier grec ; mais en offrant 5 francs à ceux qui consentaient à travailler ces jours-là, je triomphai de leurs scrupules, et j'eus toujours des ouvriers très assidus. J'atteignis ainsi, en quatre semaines, à la profondeur de 14 mètres, le sol vierge, consistant en une argile jaune très dure mêlée de pierres. Comme on le verra d'après les plans de l'excavation (Plans V et VI), le grand mur à l'ouest de mon puits n'a que $11^m,80$ et il descend dans le tumulus jusqu'à une profondeur de $12^m,60$; il n'est donc pas bâti sur le sol, mais $1^m, 30$ plus haut.

En comparant ces figures avec la hauteur du tumulus, telle qu'elle est donnée plus haut, le lecteur verra que le tumulus a été érigé sur une colline naturelle.

En même temps que ce puits, je creusai dans le monticule, sur le flanc Nord, à 20 mètres du sommet en ligne perpendiculaire, un tunnel de 2 mètres de hauteur sur $1^m, 60$ de largeur dans le bas et $1^m, 30$ dans le haut ; je le fis voûter afin de diminuer le danger pour mes ouvriers. En raison de son étroitesse, il ne pouvait contenir que trois hommes dont deux travaillaient avec le pic, tandis que le troisième emportait la terre dans une brouette.

Je ne commençai pas le tunnel plus bas, parce que le terrain montait à l'ouest du tumulus et que je craignais de rencontrer le sol naturel. La terre étant dure comme de la pierre et le tunnel étant très étroit, je ne pouvais pas y faire travailler avec mes pioches ordinaires ; je dus me procurer une douzaine de pics d'acier de demi-grandeur, faits à la hâte, pointus par un bout, par l'autre larges de $0^m,2$ et très tranchants. Quand j'eus pénétré à $8^m, 70$ en ligne horizontale, j'arrivai sur un sol vierge en sable jaune et en pierre ; il était recouvert d'une couche d'humus de $0^m, 47$ qui existait déjà quand le tumulus fut construit. Cet humus était couvert de $0^m, 35$ à $0^m, 40$ d'argile brune, à laquelle succédait une autre couche mince de terre noire, suivie d'une couche mince d'argile blanche sur laquelle reposait encore une couche d'humus ; puis venait encore une couche d'argile brune de près de 1 mètre d'épaisseur. Je fis relever alors le tunnel de

2 mètres, mais bientôt, rencontrant de nouveau le sol vierge, je fus obligé de porter encore le tunnel 1 mètre plus haut, puis de suivre la pente montante du sol naturel dans la direction de mon puits que j'atteignis enfin après un mois de très dur labeur.

Les couches d'argile brune, jaune et blanche se succédaient continuellement pendant mon travail. Les visiteurs verront que leur épaisseur varie, ce qui est naturel, car lorsqu'on fit ce monticule la terre fut apportée peu à peu d'endroits différents. Heureusement, je n'eus pas besoin de soutenir les côtés ou le haut du tunnel avec des poutres et des planches; le sol étant très dur, mes ouvriers ne couraient pas le moindre danger, seulement la chaleur de cet étroit tunnel était très pénible, et les lampes au pétrole l'augmentaient encore; en outre, à cause de la difficulté du travail j'étais obligé de payer chacun de mes hommes 5 francs par jour. Grande fut notre joie quand nous atteignîmes enfin le fond du puits et qu'un courant d'air frais s'établit à travers le tunnel. Cet heureux événement fut célébré par mes ouvriers avec 13 okes de vin (32 bouteilles et demie) et deux moutons rôtis que je leur donnai à cette occasion. Le tunnel a 29 mètres de long. En creusant des galeries à droite et à gauche, au fond du puits, j'ai trouvé que le grand mur formait le côté oriental d'une gigantesque masse de maçonnerie quadrangulaire, sorte de tour, de $4^{m}, 50$ sur chaque face; sa hauteur étant, comme je l'ai déjà dit, de $11^{m}, 80$.

Je m'assurai, en outre, qu'elle avait été fondée directement sur une enceinte de $1^{m}, 30$ de hauteur consistant en polygones bien taillés, longs de $0^{m}, 45$ à $0^{m}, 75$, larges de $0^{m}, 35$, épais de $0^{m}, 75$, et si bien ajustés que toute l'enceinte semble ne faire qu'un seul bloc de $10^{m},20$ de diamètre. Comme on le verra sur le plan et la coupe de l'Ujek Tepeh (Plans V et VI), au nord-ouest de cette base circulaire s'appuie un autre mur, formant aussi une courbe mais d'un rayon plus grand. Il est de la même hauteur et consiste en petites pierres quadrangulaires taillées, jointes ensemble sans mortier d'aucune sorte.

Ayant creusé une galerie dans la construction carrée massive, je trouvai au milieu, à $1^{m},80$ de la base, une cavité quadrangulaire de $0^{m},90$ carré et de $1^{m},50$ de hauteur [1], remplie de terre fine, qui pouvait bien, avec le temps, y avoir pénétré à travers les interstices des pierres. Je perçai un puits perpendiculaire à partir de cette cavité et à travers la maçonnerie jusqu'au sol vierge, sans trouver autre chose que quelques fragments de poterie romaine d'une époque relativement récente, et de plus un couteau de fer. Je creusai aussi des galeries au-dessus des deux murs circulaires et je perçai des puits verticaux dans leur enceinte. Je fis même partir d'un de ces puits un tunnel qui rejoignit le puits creusé au milieu de la tour quadrangulaire massive. Mais partout j'eus le même

[1] Voyez sur le Pl. VI.

résultat : quelques fragments d'outils de fer et des poteries d'époques diverses parmi lesquelles la poterie romaine était la plus abondante, — tout comme dans le grand puits vertical et dans le grand tunnel.

La difficulté de creuser des tunnels à travers un monticule énorme, ensuite, dans ceux-ci, de percer des puits, et encore de creuser des tunnels au fond de ces puits, cette difficulté, dis-je, ne peut être appréciée que par les témoins d'une telle entreprise.

M. Burnouf et moi nous croyons que l'enceinte circulaire en pierres polygonales, sur laquelle est construite la tour quadrangulaire, devait être un édifice sacré, bâti, probablement, très longtemps avant que les constructions superposées et le tumulus fussent érigés par-dessus. Il pense avec moi que cette enceinte est d'époque macédonienne ou peut-être du ve siècle avant J.-C. ; les pierres polygonales ayant été travaillées avec des marteaux de fer, nous ne pouvons pas leur attribuer une plus haute antiquité. Le professeur Sayce trouve que cette maçonnerie est évidemment macédonienne, et qu'elle ne remonte pas plus haut.

Tout cela considéré, et me souvenant que l'histoire parle d'un tumulus érigé ici et d'un seul, je n'hésite pas à dire que le tumulus que nous venons de décrire est celui-là même que, selon Hérodien, l'empereur Caracalla (211-216 après J.-C.) fit élever en l'honneur de son meilleur ami, Festus, qu'il paraît avoir empoisonné pour s'en faire un Patrocle et imiter les funérailles qu'Homère décrit avec tant de magnificence et de précision dans le XXIIIe livre de l'*Iliade*.

Le tumulus de Patrocle n'étant, comme nous l'avons déjà vu, qu'un cénotaphe, le tumulus de Festus devait être semblable, puisque Caracalla observa scrupuleusement les rites funèbres décrits par Homère. L'identité de ce tumulus avec celui de Festus est confirmée par ses proportions gigantesques, car un fou présomptueux comme ce Caracalla qui singeait les manières d'Alexandre le Grand et qui, de sang-froid, tua son ami le plus cher pour avoir un sujet d'imiter Achille, devait, par le tumulus qu'il érigeait, prétendre à surpasser en magnificence tous ceux de la Troade.

Aucune trace de bûcher funèbre n'a été trouvée au fond de la tour, ni sur un autre point du tumulus. Nous pouvons donc considérer comme certain que le corps de Festus n'a pas été brûlé sur le lieu même, mais probablement tout auprès. Si Caracalla a bâti le cénotaphe juste sur le sanctuaire à ciel ouvert que les deux enceintes circulaires semblent

Hérodien IV, 8, §§ 3-5 : ἀφικόμενος δὴ ἐκεῖ, καὶ ἐς ὅσον ἤθελε τῶν ὀνειράτων ἐμφορηθείς, ἧκεν ἐς Ἴλιον. ἐπελθὼν δὲ πάντα τὰ τῆς πόλεως λείψανα, ἧκεν ἐπὶ τὸν Ἀχιλλέως τάφον, στεφάνοις τε κοσμήσας καὶ ἄνθεσι πολυτελῶς πάλιν Ἀχιλλέα ἐμιμεῖτο, ζητῶν τε καὶ Πάτροκλόν τινα ἐποίησέ τι τοιοῦτον. ἦν αὐτῷ τις τῶν ἀπελευθέρων φίλτατος, Φῆστος μὲν ὄνομα, τῆς δὲ βασιλείου μνήμης προεστώς· οὗτος ὄντος αὐτοῦ ἐν Ἰλίῳ ἐτελεύτησεν, ὡς μέν τινες ἔλεγον, φαρμάκῳ ἀναιρεθεὶς ἵν' ὡς Πάτροκλος ταφῇ, ὡς δὲ ἕτεροι ἔφασκον, νόσῳ διαφθαρείς. τούτου κομισθῆναι κελεύει τὸν νέκυν, ξύλων τε πολλῶν ἀθροισθῆναι πυράν· ἐπιθείς τε αὐτὸν ἐν μέσῳ καὶ παντοδαπὰ ζῷα κατασφάξας ὑφῆψέ τε, καὶ φιάλην λαβὼν σπένδων τε τοῖς ἀνέμοις εὔχετο.

indiquer, ce fut sans doute pour donner plus de solennité à cette comédie.

J'ai trouvé dans ce tumulus de nombreux tessons de terre cuite que je n'hésite pas à faire remonter au ve siècle, quelques-uns même au vi^e ou au viie siècle avant Jésus-Christ. Mais ce ne sont pas ces débris, ce sont les tessons de poterie romaine qui nous donneront la date du monument, car il ne peut pas être plus ancien que les poteries les plus récentes qu'il renferme. La grande tour quadrangulaire n'a certainement d'autre objet que de soutenir le tumulus et de le maintenir dans son intégrité. Mes tunnels, mes puits, mes galeries restent ouverts aux visiteurs d'à présent et le resteront pour ceux de l'avenir, sir Austen-H. Layard en ayant obtenu pour moi la permission du gouvernement turc.

Au sujet de la tour quadrangulaire renfermée dans l'Ujek Tepeh, j'appelle l'attention du lecteur sur la ressemblance de ce tumulus avec celui du Bali Dagh, fouillé par M. Calvert et contenant aussi une construction quadrangulaire.

Le professeur Arthur Milchhœfer, de Münster, me signale l'analogie qui existe entre le tumulus d'Ujek Tepeh et la Cucumella, à Vulci en Étrurie, dont il me donne la description suivante :

« La Cucumella est un tumulus qui a maintenant de 12 à 15 mètres de haut sur environ 60 de diamètre à la base. Il fut d'abord exploré en 1829 par le prince de Canino, propriétaire du terrain. Le tumulus était entouré d'un mur de grosses pierres qui est maintenant détruit, et sur lequel, selon toute vraisemblance, il devait y avoir des sphinx et des lions sculptés, car on en a trouvé plusieurs tombés en dehors. Sous le mur, étaient plusieurs tombes sans importance qui, selon M. Dennis [1], devaient être des tombes d'esclaves et de serviteurs. Vers le milieu de ce tumulus, on rencontra deux tours hautes de 12 mètres, l'une carrée, l'autre conique, d'une maçonnerie irrégulière et grossière. Micali [2] observe toutefois que la tour conique est faite de matériaux plus grands et meilleurs que ceux de l'autre tour; toutes deux, assure-t-on, n'ont pas d'entrée visible, quoique le dessin de Micali [3] en représente une.

« Lenoir [4] a déjà appelé l'attention sur le tumulus d'Alyattes en Lydie, qui, selon Hérodote [5], portait à son sommet cinq piliers coniques (comme la tombe de Porsenna près de Chiusi, et la soi-disant tombe des Horaces et des Curiaces près d'Albano), et il tire de là cette conclusion que les tours ont été élevées dans le tumulus de la Cucumella pour supporter cinq piliers semblables.

« M. Dennis dit encore, et après lui M. Gerhard [6], au sujet des autres découvertes du prince de Canino : « Au pied de ces tours, il y a mainte-

[1] *The Cities and Cemeteries of Etruria*, I, p. 452.

[2] *Storia d' Ant. Pop. It.*, III, p. 103.

[3] *Antichi Monumenti*, 62, 1; voyez aussi l'esquisse dans les *Monumenti* de l'Institut de Rome, I, 41, 2.

[4] *Annali dell' Instituto*, 1832, p. 272.

[5] I, 93.

[6] *Bullet. dell' Inst.* 1829, p. 51.

nant un trou informe; mais on avait trouvé là deux petites chambres construites en une maçonnerie massive et régulière, couvertes d'une voûte formée par l'encorbellement successif des assises horizontales de pierres et ayant des portes de style primitif. On y parvenait par un long passage conduisant directement au cœur du tumulus; sur le sol gisaient des fragments de plaques d'or et d'argent très minces ornées de feuilles de myrte et de lierre. Deux sphinx de pierre gardaient l'entrée de ce passage [1]. »

« C'est un fait remarquable que la tombe de Porsenna à Clusium — la seule tombe étrusque sur laquelle nous ayons quelques renseignements authentiques — ressemblât au seul sépulcre lydien décrit par les anciens (celui d'Alyattes), avec cette différence que le carré remplaçait le cercle; car on dit qu'elle avait « cinq pyramides » s'élevant sur une base carrée en maçonnerie, une à chaque angle et une au centre [2]. Le curieux monument d'Albano, vulgairement appelé la tombe des Horaces et des Curiaces, avait aussi un soubassement de maçonnerie carré surmonté de quatre cônes et d'une tour cylindrique au milieu. Le nombre cinq semble avoir été le nombre consacré des cônes, des pyramides ou des *cippes* sur les tombes de ce genre. L'on a supposé d'après cela l'existence de trois autres tours dans la partie encore enfouie de la Cucumella [3]. »

Le professeur Milchhœfer ajoute que, à cause des sphinx, nous devons fixer la date de la Cucumella au v[e] siècle avant Jésus-Christ. « Nous avons dans ces monuments, dit-il, une nouvelle preuve de la parenté ancienne et directe des civilisations asiatiques et tyrrhéniennes. En Asie-Mineure et surtout dans la nécropole de Sardes, on pourrait trouver la solution de beaucoup de ces questions obscures. »

Mais le tumulus d'Ujek Tepeh semble n'avoir aucun rapport avec aucune de ces tombes. Caracalla le fit construire évidemment sur le modèle des autres tumuli de la Troade et d'après le cénotaphe de Patrocle tel que le décrit Homère. Les grandes dimensions de la tour quadrangulaire érigée juste au centre, et ce fait que mon tunnel n'a rencontré aucune autre maçonnerie, prouvent qu'il n'y a pas une seconde tour dans le tumulus et que sa seule destination était de le consolider.

IX. *Tumulus de Besika Tepeh.* — En même temps que je poursuivais, en avril et mai 1879, l'exploration de l'Ujek Tepeh, je fouillais aussi le Besika Tepeh, dont j'ai déjà parlé. Il n'est pas mentionné par les écrivains anciens, mais quelques voyageurs modernes l'ont considéré comme le sépulcre de Pénéléus [4]. Ce tumulus a, selon les mesures de M. Bur-

---

[1] Dennis, *op. cit.*, p. 453.
[2] Varro ap. Plin., *H. N.*, XXXVI, 19, p. 4.
[3] *Ann. Inst.*, 1832, p. 273. Lenoir.
[4] Barker Webb, *Topographie de la Troade*, p. 66.

nouf, $42^{m},30$ de hauteur au-dessus du niveau de la mer, $14^{m},50$ à partir de la base, et 80 mètres de diamètre.

Là aussi je creusai, à partir du sommet, un puits de 2 mètres carrés et je commençai à percer un tunnel sur le flanc nord du monticule ; mais au bout de quelques jours, j'abandonnai ce tunnel, et je me bornai au percement du puits. La terre étant très meuble, je dus constamment blinder verticalement et horizontalement avec des madriers et des planches les quatre côtés du puits, afin d'éviter les accidents. Tout comme dans l'Ujek Tepeh, je travaillai d'abord avec des pics et des pelles, rejetant la terre sur les flancs du monticule ; mais quand la profondeur dépassa 2 mètres, je fis enlever la terre dans des paniers, et quand cela devint trop difficile, je fis construire une chèvre au-dessus du puits, et les paniers furent tirés au moyen du treuil, trois hommes étant toujours occupés au fond du puits à creuser la terre et à remplir le panier. Je commençai d'abord avec sept ouvriers et je dus porter leur nombre à dix. Le danger étant ici plus grand que dans l'Ujek Tepeh, je dus payer à mes hommes un salaire plus fort. Comme dans le cas précédent, la terre extraite de l'intérieur était jetée tout autour du sommet, pour ne pas défigurer le monticule. Je rencontrai de temps en temps des couches de grandes pierres, qui ne pouvaient être là que pour consolider le tumulus. On peut voir, çà et là, ces pierres faisant saillie sur la pente du monticule.

Après vingt-quatre jours de travail incessant, mon puits atteignit le roc à la profondeur de $13^{m},20$; M. Burnouf, qui a soigneusement mesuré et étudié dans le puits chaque couche de terrain, trouva le roc couvert d'une terre végétale noire qui était là probablement quand on construisit le tumulus :

1° Épaisseur de cet humus.	$1^{m},10$
2° Couche de terre blanche.	» 70
3° Couche de terre noire.	» 80
4° — pierres et terre blanche.	$1^{m},00$
5° — terre végétale	$1^{m},10$
6° — terre mêlée d'argile jaune et de pierres.	» 70
7° — — — — jusqu'au sommet. . .	$7^{m},80$
	$13^{m},20$

D'après la dépression du sol au pied du tumulus, du côté Nord-Est, il est évident que l'argile et la terre nécessaires pour l'élever avaient été prises à cette place. Au delà, dans une direction Nord-Est et Est, le rocher a été nivelé artificiellement sur un espace d'environ 183 mètres carrés, et très probablement ce petit plateau était l'emplacement de la cité préhistorique d'où provient la singulière poterie trouvée dans le tumulus.

Au fond du puits je creusai deux galeries en croix, chacune de 5^{m},50 de long. Ce travail était très dangereux, parce que la terre était si meuble et si pleine de pierres énormes que je devais, de mètre en mètre, soutenir le plafond et les côtés de mes galeries avec des poutres et des planches. La nature du sol me permettait ici l'usage des grandes pioches. Les débris, portés des galeries dans le puits central, étaient versés là dans le grand panier et tirés au dehors par le treuil. Ce que je trouvai de plus curieux, ce fut un fond de vase (n° 1656), avec des signes imprimés, remplis de craie blanche, dont j'ai envoyé une copie au professeur Sayce, qui m'a répondu : « Je ne crois pas que ce soit une véritable inscription, mais il se peut que ce soit l'imitation maladroite de quelque inscription cunéiforme que le copiste ne comprenait pas, tout comme les Phéniciens lorsqu'ils traçaient au hasard des hiéroglyphes égyptiens. »



N° 1656. — Fragment de fond de vase trouvé dans le tumulus de Besika Tepeh. Grandeur réelle ; profond , 13 m.

Dans les couches d'argile jaune je n'ai jamais trouvé rien, tandis que les couches de terre noire qui semblaient avoir été prises à la surface du sol lorsque l'on construisit le tumulus, contenaient beaucoup de fragments de poterie, les uns très grossiers, les autres de meilleure fabrication, de couleur jaune, rouge, brune ou noire. Toute cette poterie est modelée et lustrée par le travail de la main. La poterie grossière, qui a quelquefois un pouce d'épaisseur, est tantôt rugueuse des deux côtés, tantôt polie sur une face, mais rarement sur les deux.

Les fragments de bonne poterie proviennent de petits vases et semblent à première vue tout pareils à la poterie de la seconde cité d'Hissarlik; bien plus, quelques-uns d'entre eux paraissent ressembler à la poterie de la première cité ; mais en y regardant de près nous les trouverons notablement différents. Leur argile est moins fine et contient beaucoup plus de syénite, de pierres siliceuses grossièrement écrasées et de mica ; de plus, la poterie a d'autres formes et une façon différente ; parfois, l'argile est cuite jusqu'à la moitié de son épaisseur, le plus souvent jusqu'au tiers seulement. Néanmoins, comme elle a été plongée dans un bain d'argile, mise deux fois au feu et polie en dedans et en dehors avant chaque cuisson, elle est très lisse des deux côtés. Pour beaucoup de vases, le polissage n'a eu lieu qu'à l'extérieur, et alors l'intérieur est très rugueux ; les fonds de vases le sont plus que le reste ; ils sont très épais, plats et portent le plus souvent l'empreinte de la natte de paille sur laquelle ils ont été posés après le modelage. Souvent même l'impression de la natte est si nette, qu'on pourrait compter les brins de chaume dont

elle était composée et qu'elle semble un décor fait exprès. Quelquefois les empreintes semblent provenir d'une natte de roseaux.

La poterie de Besika diffère encore de celle d'Hissarlik par l'absence de saillies perforées pour suspension. Deux fragments avec trou ont seuls été trouvés; l'un d'eux appartient à un bol, l'autre à une de ces poignées en forme d'aile comme nous en voyons sur les vases reproduits p. 466, n° 367. Deux autres poignées en forme d'ailes ont été ramassées, ce qui prouve que les vases pourvus de ces gracieux appendices si caractéristiques des vases d'Hissarlik étaient en usage dans toute la Troade. On trouva aussi deux fragments, l'un de poterie rouge, l'autre de poterie noire, avec décor linéaire en réseau, grossièrement incisé et tracé après la cuisson; et encore, deux fragments avec décor linéaire concave; quant aux centaines d'autres fragments qui furent extraits, ils portaient un décor très curieux, le plus souvent du genre végétal, représentant des arbres en brun sur fond jaune clair terne, mais si grossièrement faits qu'on ne sait pas si l'artiste primitif voulait représenter des arbres avec leurs branches ou des arêtes de poisson. Quelquefois ce décor végétal est noir luisant sur fond jaune clair et terne; en ce cas, tout le reste du vase étant noir, il n'y a pas de doute que le décor n'ait été obtenu sans peinture à l'aide d'une pierre à polir. Nous pouvons même supposer avec la plus grande probabilité que tous les autres décors, qui paraissent être peints, ont également été produits par des polissoirs en pierre.

Quelquefois nous voyons sur les vases quantités de bandes noires parallèles entre lesquelles l'arbre ou l'arête de poisson se développe alternativement en sens inverse. D'autres fois nous voyons un décor de bandes brunes verticales ou horizontales sur un fond mat rouge clair; mais le décor est toujours à l'extérieur pour les vases et les cruches et à l'intérieur pour les bols. Il y a des bols qui sont à l'extérieur d'un noir luisant et à l'intérieur en partie d'un rouge foncé, en partie d'un rouge clair, et décorés de bandes rouge foncé avec le décor en arbre ou en arête décrit ci-dessus. Nous voyons aussi, très souvent, à l'extérieur de vases ou de bols brun clair ou rouge foncé des signes noirs très curieux ressemblant à des caractères d'écriture; mais ils sont si confus qu'ils ont dû être peints avec de l'argile noire. C'est aussi le cas avec la décoration florale ou autre, trop indistincte pour n'être pas une peinture faite avec de l'argile. La fusaïole et le vase tripode si communs à Hissarlik manquent ici complètement.

Les anses de vases à Besika Tepeh sont habituellement unies, mais il y en a quelques-unes qui ont des saillies pointues. Quant aux vases avec saillies en forme de seins, on en a ramassé deux fragments seulement, dont l'un portait la saillie sur le bord même.

Toutes ces poteries ne sont pas faites à la main; en examinant un à un ces milliers de fragments, j'en ai trouvé deux provenant de vases faits à la roue, et d'une argile très fine, mais très légèrement cuite. L'un

d'eux est gris et provient du fond d'un vase; il est décoré de bandes noires, à peine perceptibles, peintes probablement avec de l'argile; l'autre, quoique de la même couleur, est couvert à l'extérieur d'une argile blanchâtre qui lui donne l'apparence de la porcelaine égyptienne.

Si, au risque de fatiguer le lecteur, j'ai exposé en détail les particularités de la poterie de Besika Tepeh, c'est parce qu'elle est d'un intérêt capital pour l'archéologie, aucune poterie semblable n'étant venue à ma connaissance de nulle part ailleurs. Elle doit s'être trouvée sur le plateau nord-est du tumulus, à la surface ou dans le sol qui a fourni la terre pour l'ériger; il y avait donc ici une ville ou un village qui s'étendait beaucoup plus loin au Nord-Est et à l'Est; car, comme je l'ai dit plus haut, le roc a été nivelé artificiellement. Quant à la date de cet établissement, il est difficile de la déterminer, d'autant plus qu'à l'exception des poignées de vase en forme d'ailes, la poterie est très différente de toute celle trouvée dans les cinq cités préhistoriques d'Hissarlik et témoigne d'une race d'hommes différente. J'ai cherché dans les collections du British Museum quels analogues je pourrais lui comparer, et je n'ai trouvé que deux fragments de vases bruns venus de Malte; la ressemblance était très frappante.

En fait d'autres objets d'industrie humaine, je n'ai trouvé dans ce tumulus que quelques bons polissoirs en pierre pour la poterie; et, chose singulière, je n'ai pas ramassé un seul couteau, une seule scie en silex, pas même un marteau ou un broyeur de pierre, ou une meule à grains, objets que les cinq cités préhistoriques d'Hissarlik nous ont livrés en grande abondance.

Je trouvai çà et là quelques os d'animaux, des coquilles d'huîtres, un murex brisé et d'autres coquillages.

Aucune trace de bûcher funèbre n'existait au fond ni sur un point quelconque du tumulus.

X. *Hagios Demetrios Tepeh.* — J'ai exploré aussi, en compagnie du professeur Virchow et de M. Burnouf, la colline conique appelée Hagios Demetrios Tepeh, que j'ai nommée dans les pages précédentes. Nous savons qu'elle consistait entièrement en roche calcaire; néanmoins, comme M. Burnouf a ramassé un petit cruchon de l'époque romaine près de la surface, j'ai creusé, en mai 1879, pendant deux jours à son sommet, dans l'espoir d'y trouver au moins des tombes de la période grecque; mais partout, la terre n'avait pas plus, de 1m 50 de profondeur et n'offrait aucune trace de tombe. Dans les temps anciens, les habitants se rendaient en foule, lors de la fête de Déméter, au temple de marbre dont les ruines existent encore au pied de la colline, de même ils se rendent aujourd'hui en pèlerinage à la petite chapelle d'Hagios Demetrios, le jour de la fête du saint et allument sur la colline des feux de joie en son honneur.

XI. *La tombe d'Ilus.* — J'ai fouillé, en avril 1879, le σῆμα Ἴλου, ou tombe d'Ilus, située sur la rive droite du Kalifatli Asmak, à une très courte distance de Koum Kioi [1]. Comme ce tumulus consistait surtout en terre, et que la charrue passe dessus, il s'est amoindri petit à petit, et ses dimensions actuelles ne sont plus que de 1 mètre de hauteur sur 11^{m},50 de diamètre. Une dépression circulaire autour du centre semble indiquer qu'il y avait là une construction ronde dont les pierres ont été prises pour servir ailleurs. Je n'ai trouvé qu'une couche de pierres et de débris de 0^{m},50 de hauteur et pas un fragment de poterie. Sous les pierres je perçai une couche d'argile, puis une couche épaisse de sable de rivière gros et petit, puis (à la profondeur de 1^{m},50 à 2^{m},50 au-dessous de la surface) l'argile brune et compacte de la plaine.

XII. — Sur le conseil du professeur Virchow, je creusai aussi, en avril 1879, un puits dans le *tumulus situé près de l'extrémité sud de Novum Ilium* [2], à gauche de la route qui va à Pacha Tepeh, mais je n'ai trouvé là que des fragments de briques romaines, et je touchai le rocher à la profondeur d'environ 1^{m},50.

XIII. *Tumulus d'Antiloque.* — Malgré tous mes efforts, je n'ai pas obtenu du propriétaire du troisième tumulus qui existe au pied du cap Sigée, et que surmonte un grand moulin à vent massif, de me permettre, au prix d'une indemnité de 3 livres sterling, de creuser un puits dans l'intérieur du bâtiment ou un tunnel au pied de la colline : il craignait que cette opération ne fît écrouler les murs du moulin. Je n'ai pu obtenir, en avril 1882, que la permission de creuser avec la pioche de petits trous dans la pente du tumulus. J'ai ramassé ainsi un grand nombre de tessons de la même poterie archaïque déjà trouvée dans les tumuli d'Achille et de Patrocle. Tout ce qu'il me reste donc à faire, c'est d'enregistrer la découverte de ce tumulus si bien connu dans l'antiquité [3], et de l'inscrire sur la carte de la Troade comme tumulus d'Antiloque, pour le distinguer de l'autre tumulus attribué à Patrocle. Comme Strabon [4], en décrivant le rivage de la plaine de Troie, mentionne d'abord le cap Rhœtée, puis le cap Sigée, le tombeau d'Achille, le sépulcre de Patrocle, et en dernier lieu le tumulus d'Antiloque, il est fort probable que ce dernier était le plus éloigné du rivage, et que le tumulus surmonté du moulin à vent était dans l'antiquité attribué à Antiloque.

XIV. *Tumulus de Protésilas.* — Un tumulus beaucoup plus intéressant que tous ceux de la Troade est le tombeau que la tradition antique attribue à Protésilas qui conduisit contre Troie les guerriers thessaliens

---

[1] Voyez la grande carte de la Troade.
[2] Voyez la grande carte de la Troade.
[3] Strabon, XIII, p. 596.
[4] Strabon, XIII, p. 596.

de Philacée. Ce héros non seulement fut le premier de l'armée grecque à s'élancer de son vaisseau et à toucher la terre de la Troade [1], mais aussi la première victime de la guerre, soit qu'il eût été tué par Hector [2], ou bien par Achates [3], ou bien par Énée [4], ou bien par Euphorbe [5]. On montrait son tombeau dans la Chersonèse de Thrace, près de la ville d'Elæus [6] et dans celle-ci sa chapelle et un oracle célèbre [7]. On voit les ruines de cette ville sur le plateau où s'élevait le fort d'Eski Hissarlik [8] abandonné depuis quinze ans, et à quatre kilomètres au nord de la grande forteresse turque de Seddul Bahr, construite presque à l'extrémité de la péninsule, en l'année 1658 de notre ère. Le tumulus de Protésilas se trouve au fond d'une petite vallée très fertile qui s'étend entre Seddul Bahr et Elæus. Ce tumulus, que je représente sous le n° 1657, n'a pas moins de 126 mètres de diamètre; sa hauteur actuelle est de 10 mètres, mais comme on le cultive et le laboure depuis des milliers d'années, il doit avoir été primitivement beaucoup plus élevé. Ses côtés Ouest, Sud et Est ont été transformés en terrasses soutenues de maçonnerie et plantés d'arbres à fruits. Le sommet et la pente Nord sont ensemencés d'orge et portent la vigne, l'olivier, le grenadier et quelques ormes très beaux qui me rappelaient le dialogue de Philostrate [9] entre le ἀμπελουργός (vigneron) et un capitaine phénicien, dans lequel le vigneron parle des ormes plantés par les nymphes autour du sépulcre de Protésilas et dont il dit que les branches tournées vers Troie bourgeonnaient plus tôt, mais aussi qu'elles perdaient plus tôt leurs feuilles [10]. On disait aussi de ces ormes que, dès qu'ils apercevaient Ilion de leurs plus hautes branches, ils se desséchaient mais poussaient de nouveaux rejetons par le pied [11]. Pline croyait certainement à cette histoire; il dit [12] : « Sunt hodie ex adverso Iliensium urbis, juxta Hellespontum, in Protesilai sepulcro arbores, quæ omnibus ævis, quum in tantum accrevere ut Ilium adspiciant, inarescunt, rursusque adolescunt. »

Ce tumulus s'appelle à présent *Kara Agatch Tepeh,* ce qui signifie « colline plantée d'ormes ». J'y allai en avril 1882, accompagné de

---

[1] *Il.*, II, 695-699 :
Οἳ δ' εἶχον Φυλάκην καὶ Πύρασον ἀνθεμόεντα,
Δήμητρος τέμενος, Ἴτωνά τε, μητέρα μήλων,
ἀγχίαλόν τ' Ἀντρῶν' ἠδὲ Πτελεὸν λεχεποίην·
τῶν αὖ Πρωτεσίλαος Ἀρήϊος ἡγεμόνευεν,
ζωὸς ἐών· τότε δ' ἤδη ἔχεν κάτα γαῖα μέλαινα.
XIII, 681; XV, 705; Philostr., *Heroica*, II, 15.

[2] Lucien, *D. M.* XXIII, 1; Tzetzes, *Lycophr.* 245, 528, 530 ; Ovide, *Met.*, XII, 67; Hyg., *Fab.*, 103.

[3] Eustath., p. 326, 5.

[4] Dictys Cret., II, 11.

[5] Eustath., pp. 325, 38.

[6] Strabon, XIII, p. 595; Pausanias, I, 34, 2 Tzetzes, *Lycophron*, 532.

[7] Philostr., I, 1; Hérodote, VII, 33; IX, 116, 120; Pausan., III, 4, 5.

[8] Voyez la grande carte de la Troade.

[9] In *Heroicis.*

[10] Philostr., *Heroica,* II, 1. Περὶ τῶν τοιούτων ἄκουε, ξένε· κεῖται μὲν οὐκ ἐν Τροίᾳ ὁ Πρωτεσίλεως, ἀλλ' ἐν Χεῤῥονήσῳ ταύτῃ, κολωνὸς δὲ αὐτὸν ἐπέχει μέγας οὑτοσὶ δήπου ὁ ἐν ἀριστερᾷ, πτελέας δὲ ταύτας αἱ νύμφαι περὶ τῷ κολωνῷ ἐφύτευσαν καὶ τοιόνδε ἐπὶ τοῖς δένδρεσι τούτοις ἔγραψάν που αὗται νόμον· τοὺς πρὸς τὸ Ἴλιον τετραμμένους τῶν ὄζων ἀνθεῖν μὲν πρωΐ, φυλλοῤῥοεῖν δὲ αὐτίκα καὶ προαπόλλυσθαι τῆς ὥρας.

[11] *Anthol. Pal.*, VII, 141, 385.

[12] Pline, *H. N.*, XVI, 88.

mon délégué turc Moharrem Effendi, d'un domestique, de deux gen-



N° 1657. — Tumulus de Protésilas dans la Chersonèse de Thrace, en face de la plaine de Troie.

darmes, et de quatre ouvriers robustes munis de leurs outils. Nous

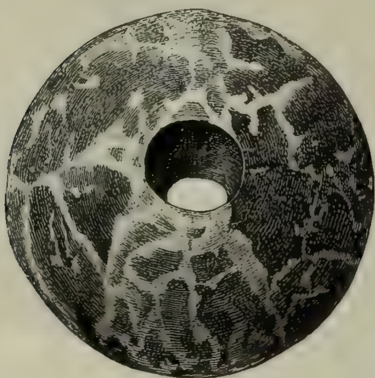
nous rendîmes à cheval jusqu'à Koum Kaleh, d'où nous passâmes à Seddul Bahr, en traversant l'Hellespont sur une barque ; nous fîmes le reste du chemin à pied. Je fus très étonné de voir le tumulus et les jardins d'alentour jonchés des tessons d'une épaisse poterie noire luisante. Ils provenaient de grandes coupes avec tubes horizontaux des deux côtés du bord, semblables aux nos 46-51, pages 268, 269 ; ou bien de vases avec doubles trous verticaux tubulaires sur les côtés, semblables aux nos 28-30, pages 264, 265 ; et encore de grandes coupes noir luisant avec ornementation incisée remplie de craie comme aux nos 33-41 pages 266-267. Cette poterie se rencontre dans la première cité de Troie et elle est de beaucoup la plus ancienne que j'aie jamais vue, aussi est-il étonnant qu'après avoir été exposée pendant 4,000 ans peut-être au froid et à la chaleur, à la pluie et au soleil, elle puisse être si bien conservée ; et surtout que la craie dont le décor était rempli, ait pu résister à tant de causes d'altération. J'y ai ramassé de plus des pieds de vases tripodes, des moulins à bras de trachyte comme les nos 89, 90, page 292, et no 735, p. 562 ; de petits couteaux ou scies de calcédoine ou de silex, comme les nos 110-115, page 308 ; quelques marteaux grossiers de diorite noir comme le no 98, page 298, ainsi qu'un magnifique spécimen de marteau-hache perforé, en diorite, que je représente sous le no 1658, et une belle hache-marteau de diorite gris comme le no 673, p. 552, avec creux des deux côtés qui prouvent que la perforation avait été commencée, puis abandonnée. J'y ai ramassé aussi un certain nombre de pierres siliceuses rondes, comme les nos 95, 96, pages 296, 297, qui servaient à broyer le blé.



No 1658. — Hache-marteau de diorite, avec perforation. 1/3 grandeur environ. Trouvée à la surface du sol, sur le sommet du tumulus de Protésilas.

Ayant entendu dire que le propriétaire du tumulus, un Turc de Seddul Bahr, était en prison pour avoir volé un cheval, et étant sûr de pouvoir l'indemniser plus tard par l'entremise bienveillante du gouverneur civil, Hassan Pacha, résidant aux Dardanelles, craignant en outre que le gouverneur militaire de la même ville, Djemal Pacha, personnage soupçonneux et jaloux, ne me suscitât des obstacles, je ne perdis pas un moment et j'ordonnai de suite à mes ouvriers de creuser, au milieu du sommet, un puits de 4 mètres de diamètre. J'avais eu raison de me hâter, car le commandant de la forteresse de Seddul Bahr signala mon entreprise au gouverneur militaire des Dardanelles, qui, ne comprenant pas qu'un homme pût perdre son temps à creuser une colline, y vit un prétexte pour faire le plan de la forteresse de Seddul Bahr et pour prendre connaissance des lignes de torpilles récemment posées dans l'Hellespont ; aussi ordonna-t-il de suspendre la fouille. Heureusement, cet ordre n'arriva

que le soir du second jour. Je télégraphiai de suite à l'ambassade allemande à Constantinople pour demander du secours, mais tous les efforts du premier drogman, M. le baron de Testa, restèrent sans résultat. Je proposai alors au commandant de Seddul Bahr de continuer lui-même, mais à mes frais, l'excavation du tumulus avec ses propres ouvriers et l'un de mes gendarmes, promettant de ne pas visiter le tumulus et de ne pas y envoyer d'architectes; cette proposition fut rejetée avec dédain. Pendant ces deux journées, toutefois, mes quatre ouvriers avaient creusé jusqu'à 2^m,50, et avaient ramassé quantité de poteries très anciennes, semblables à celles de la première et de la seconde cité d'Hissarlik; quelques balles de serpentine perforées, dont je représente ici l'une sous le n° 1659; un certain nombre de haches de diorite; de grandes quantités de

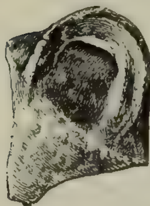


N° 1659. — Balle de serpentine perforée, trouvée dans le tumulus de Protésilas. Grand., 3/4 env.



N° 1660. — Couteau de bronze, trouvé dans le tumulus de Protésilas. Grandeur, 3/4 envir.

grossiers marteaux de pierre; des balles de pierre pour écraser le blé; des moulins à bras et d'autres choses intéressantes, parmi lesquelles un couteau de bronze que je représente ici sous le n° 1660. A sa partie inférieure sont conservées les têtes des clous qui fixaient la soie dans le manche du couteau.



N° 1661. — Fragment de vase trouvé dans le tumulus de Protésilas. Grand., 1/4 environ.

Je donne ici, sous le n° 1661, le dessin d'un fragment de vase noir luisant avec une anse d'une forme très curieuse.

A une profondeur de 1^m,50, nous rencontrâmes une couche de briques peu cuites mêlées de paille, très semblables aux briques trouvées dans la seconde et dans la troisième cité d'Hissarlik.

Les poteries dont la surface du tumulus et les jardins d'alentour sont jonchés et que l'on retrouve à l'intérieur du tertre sont identiques avec celles de la première cité de Troie et prouvent qu'à une époque pré-

historique la Chersonèse de Thrace était habitée par un peuple semblable pour la race, les mœurs et la civilisation aux premiers colons de la colline d'Hissarlik. Avec les décombres laissés par ce peuple et probablement longtemps après lui, on érigea le tombeau de Protésilas, dont la poterie la plus récente qu'on y trouve donne la date approximative. Or, comme cette poterie est d'un type et d'une fabrication pareils à ceux de la seconde cité, — cité brûlée, — nous pouvons considérer ce tumulus comme contemporain de la catastrophe qui donna naissance à la légende de la guerre de Troie. Je rappellerai au lecteur que c'est le seul des tumuli explorés jusqu'ici qui contienne de la poterie troyenne. La poterie préhistorique de Besika Tepeh, tout en paraissant contemporaine de celle de la deuxième ville de Troie, s'en distingue tellement par sa matière, sa fabrication et ses formes, qu'elle atteste une autre race d'hommes. J'en dirai autant du tumulus d'Hanaï Tepeh que j'ai exploré avec M. Calvert, où la poterie diffère entièrement de la poterie troyenne. Mais Hanaï Tepeh n'a d'un tumulus que la forme ; de successives colonisations y ont accumulé des décombres qui attestent leur existence passée.

La poterie la plus récente contenue dans Kara Agatch Tepeh étant identique à celle de la seconde cité de Troie, rien ne contredit la tradition qui fait remonter ce tumulus au temps même de la guerre de Troie. Nous trouvons plus difficile d'admettre que le nom du héros ait été Πρωτεσίλαος, ce qui signifie « le premier de l'armée ou du peuple », car à moins d'admettre la prédestination, nous devons penser qu'il a reçu ce nom de l'action glorieuse dans laquelle il a péri.

Le professeur Sayce me fait remarquer au sujet de ce nom :

(1) Avec Πρωτεσί-λαος nous devons comparer ναυσί-κλυτος, Ναυσι-κάα, etc., -λαος signifiant « peuple ».

(2) Πρώτεσι- devrait être un datif pluriel comme ναῦσι, mais d'un nominatif singulier πρώτυς (comme γλυκύς).

(3) Πρώτεσι- peut se trouver pour πρώτεσσι, qui *peut* être formé de πρωτεύς « le chef ». *Mais* « Peuple parmi les premiers » n'a pas de sens.

(4) Peut-être Πρωτεσί-λαος a été formé d'après l'analogie de ἑλκεσί-πεπλος non pas grammaticalement, mais par ressemblance. Comme ἑλκεσί-πεπλος signifie « traînant la robe », ainsi πρωτεσί-λαος pourrait, moins grammaticalement, être supposé signifier « tenant le premier rang parmi le peuple ».

Outre le tumulus de Protésilas, le tumulus de Besika Tepeh et le rocher naturel appelé Hagios Demetrios Tepeh existaient certainement lors de la guerre de Troie.

Le professeur Sayce me dit encore :

« Tandis que la poterie trouvée dans les deux premières cités préhistoriques d'Hissarlik ne se rencontre nulle part ailleurs en Troade, on

la trouve sur la rive européenne de l'Hellespont, dans le tumulus de Protésilas. Nous pouvons inférer de ce fait remarquable que les premiers colons de Troie vinrent d'Europe et non pas d'Asie. Cette conséquence est singulièrement appuyée par un fragment de l'historien Xanthus de Lydie, conservé par Strabon[1]; d'après lui, « les Mysiens vécurent quelque temps dans les environs de l'Olympe (troyen); mais les Phrygiens étant venus de la Thrace et ayant capturé le prince qui régnait sur Troie et sur toute la contrée voisine, ils s'y fixèrent, tandis que les Mysiens cherchèrent un nouvel établissement par delà les sources du Caïcus près des Lydiens ». Cela doit avoir eu lieu avant la guerre de Troie; car, après cette guerre, dit Strabon[2], les colonies des Hellènes et les invasions des Trères, des Cimmériens, des Lydiens, suivies à leur tour de la conquête persane et macédonienne, et, en dernier lieu, de l'établissement des Galates, ont tout brouillé et tout confondu.

XV. *Les trois tumuli sans nom sur le cap Rhœtée.* — Je commençai en avril 1882, avec douze ouvriers, à creuser des puits de 3 mètres de large dans les trois tumuli sur le cap Rhœtée, au nord-est du tumulus d'Ajax[3], en ayant obtenu pour trois livres sterling la permission du propriétaire, un Turc de Koum Kalé. Mais, hélas! au bout d'un jour ce travail aussi fut arrêté par ordre du gouverneur militaire des Dardanelles. Chose étrange : bien que mes ouvriers aient atteint dans chaque tumulus une profondeur d'environ 1^{m},50, pas un seul tesson de poterie n'a été trouvé; ainsi cette excavation est restée sans aucun résultat.

XVI. *Le second tombeau attribué à Priam.* — Je creusai aussi, en juin 1882, un puits de 3 mètres de long et de large dans le troisième des quatre tumuli situés sur le mont Bali Dagh, derrière Bounarbashi, et qui a 25 mètres de diamètre et 2^{m},50 de hauteur : il est l'un des deux tumuli attribués par les adhérents de la théorie de Troie-Bounarbashi[4] au roi Priam lui-même; mais je n'y ai rien trouvé qu'une grande masse de tessons de cette poterie faite au tour, superficiellement cuite, très lourde, grise ou noir luisant, laquelle, comme je l'ai dit dans les pages précédentes, est celle que j'ai trouvée exclusivement dans la première colonisation à l'extrémité du Bali Dagh ainsi qu'à Eski Hissarlik, qui se rencontrait aussi dans les couches inférieures de la septième ville d'Hissarlik et dans le tumulus d'Achille, et que nous datons d'un temps compris entre le IXe et le Ve siècle avant Jésus-Christ. Comme dans tous les autres « sépulcres héroïques » que j'ai explorés, je n'ai trouvé aucun

---

[1] XII, p. 572. Τέως μὲν γὰρ οἰκεῖν αὐτοὺς περὶ τὸν Ὄλυμπον· τῶν δὲ Φρυγῶν ἐκ τῆς Θράκης περαιωθέντων, εἵλοντο τόν τε τῆς Τροίας ἄρχοντα, καὶ τῆς πλησίον γῆς· ἐκείνους μὲν ἐνταῦθα οἰκῆσαι· τοὺς δὲ Μυσοὺς περὶ τὰς τοῦ Καΐκου πηγὰς πλησίον Λυδῶν.

[2] XII, p. 573.

[3] Voyez la grande carte de la plaine de Troie.

[4] Voyez la grande carte de la plaine de Troie.

reste d'os ni de charbon de bois, ni aucune trace d'ensevelissement; ce tumulus n'est donc, comme les précédents, qu'un cénotaphe.

XVII. Je ne puis finir cette étude sur les tombes héroïques de la Troade, sans parler de la *véritable tombe d'Hector*. Selon l'*Iliade* le corps d'Hector fut placé sur un bûcher dressé devant la ville[1]. Le corps ayant été consumé par le feu, les os furent recueillis, mis dans une boîte d'or et déposés dans un tombeau qu'on couvrit de grandes pierres par-dessus lesquelles on éleva le tumulus; mais, comme le poète dit qu'il fut élevé à la hâte, nous devons supposer qu'on se servit de la terre même de l'endroit. Alentour s'assirent des sentinelles faisant bonne garde pour que les Achéens n'interrompissent pas le travail. L'ouvrage achevé, les hommes rentrèrent dans la ville[2].

D'après ces deux passages, il est évident que l'auteur du vingt-quatrième livre de l'*Iliade* avait en vue, non un cénotaphe, mais une tombe réelle, et que cette tombe était érigée devant Ilion ou tout près de là. Nous répéterons que le vingt-quatrième livre de l'*Iliade*, aussi bien que le vingt-quatrième de l'*Odyssée*, sont généralement regardés comme n'étant pas d'Homère, mais comme des additions postérieures au reste du poème. Cela nous expliquerait qu'il soit ici question d'une tombe réelle, au lieu d'un simple cénotaphe, comme celui qui fut érigé pour Patrocle[3]. Le professeur Sayce me fait observer que, « l'auteur du vingt-quatrième chant paraît être natif de Smyrne et bien connaître la Lydie (voyez *Il.*, XXIV, vers 544 et 614-617); il se peut donc que l'auteur décrive la coutume des Lydiens, dont les monticules funéraires existent en si grand nombre dans le voisinage de Sardes. » De fait, il semble que, sinon dans toute l'antiquité, au moins à partir de la période macédonienne, le vingt-quatrième chant de l'*Ikiade* était considéré comme apocryphe, car Lycophron parle déjà de la tombe d'Hector comme étant à Ophrynium[4] et Strabon confirme la chose[5]. Les Iliens montraient pourtant, dans leur ville ou tout auprès, un tumulus qu'ils prétendaient être la tombe d'Hector, car Dion Chrysostome[6] raconte que la tombe d'Hector était tenue en grand honneur par les Iliens; Lucien[7] parle aussi de sacri-

---

[1] *Il.*, XXIV, 782-787 :
ὣς ἔφαθ', οἳ δ' ὑπ' ἀμάξῃσιν βόας ἡμιόνους τε
ζεύγνυσαν, αἶψα δ' ἔπειτα πρὸ ἄστεος ἠγερέθοντο.
. . . .
ἀλλ' ὅτε δὴ δεκάτη ἐφάνη φαεσίμβροτος ἠώς,
καὶ τότ' ἄρ' ἐξέφερον θρασὺν Ἕκτορα δάκρυ χέοντες,
ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν, ἐν δ' ἔβαλον πῦρ.

[2] *Il.*, XXIV, 792-801 :
. . . . αὐτὰρ ἔπειτα
ὀστέα λευκὰ λέγοντο κασίγνητοί θ' ἕταροί τε
μυρόμενοι, θαλερὸν δὲ κατείβετο δάκρυ παρειῶν.
καὶ τά γε χρυσείην ἐς λάρνακα θῆκαν ἑλόντες,
πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν.
αἶψα δ' ἄρ' ἐς κοίλην κάπετον θέσαν, αὐτὰρ ὕπερθεν
πυκνοῖσιν λάεσσι κατεστόρεσαν μεγάλοισιν,
ῥίμφα δὲ σῆμ' ἔχεαν· περὶ δὲ σκοποὶ εἵατο πάντῃ,
μὴ πρὶν ἐφορμηθεῖεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί.
χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον·

[3] *Il.*, XXIII, 253-256, déjà cité.

[4] Lycophron, *Alexandra*, 1208, sq.

[5] XIII, p. 595 : Πλησίον δ' ἐστὶ τὸ Ὀφρύνιον, ἐφ' ᾧ τὸ τοῦ Ἕκτορος ἄλσος ἐν περιφανεῖ τόπῳ.

[6] XI, *Orat.*, 179.

[7] *Deorum Conviv.*, 12.

fices offerts en l'honneur d'Hector à Ilium. Philostrate nous informe de plus qu'Hector avait à Ilium une statue célèbre qui opérait beaucoup de prodiges et qui était généralement vénérée. Des jeux furent même institués en son honneur[1]. Je rappellerai au lecteur la lettre de l'empereur Julien donnée tout au long à la fin du IIIe chapitre de cet ouvrage[2], dans laquelle il raconte qu'on le conduisit tout d'abord à l'*heroum* d'Hector où sa statue de bronze était érigée dans un petit temple ; elle était ointe d'huile et le feu d'un sacrifice brûlait encore sur l'autel. Mais déjà, plus de 700 ans peut-être avant l'époque où vivait Julien, Thèbes en Béotie disputait à Ophrynium et à Ilion l'honneur de posséder les restes d'Hector; car, comme Pausanias[3] le raconte, les restes d'Hector furent apportés d'Ilium à Thèbes, par suite d'un oracle, et on leur éleva une tombe près de la fontaine d'Œdipe, où ils étaient adorés. Je dois ajouter encore que dans le *Peplos* d'Aristote, il y a cette épigramme[4]:



N° 1662. — Figurine de terre cuite, coiffee d'un *polos;* trouvee en Troade, presque à la surface du sol.

Ἐπὶ Ἕκτορος κειμένου ἐν Θήβαις

Ἕκτορι τόνδε μέγαν Βοιώτιοι ἄνδρες ἔτευξαν
τύμβον ὑπὲρ γαίης, σῆμ' ἐπιγιγνομένοις.

Je donne ici pour terminer, sous le n° 1662, la gravure d'une figure de terre cuite, une idole probablement, qui fut trouvée par un enfant près du village de Yeni Shehr, et qui est remarquable par sa ressemblance avec quelques-unes des plus grossières idoles de Mycènes[5].

En terminant ce récit du résultat de mes fouilles sur l'emplacement de la « sainte Ilion » et dans le pays des Troyens, je voudrais exprimer mon ardent espoir que les recherches historiques faites avec la pioche et la bêche, qui de notre temps fixent mieux l'attention des savants et provoquent plus de curiosité et de discussion que toute autre

---

[1] *Heroïca*, p. 295 : τὸ ἐν Ἰλίῳ ἄγαλμα τοῦ Ἕκτορος ἡμιθέῳ ἀνθρώπῳ ἔοικε καὶ πολλὰ ἤθη ἐπιφαίνει τῷ θεωροῦντι αὐτὸ ξὺν ὀρθῷ λόγῳ· καὶ γὰρ φρονηματῶδες δοκεῖ καὶ γοργὸν καὶ φαιδρὸν καὶ ξὺν ἁβρότητι σφριγῶν καὶ ἡ ὥρα μετ' οὐδεμιᾶς κόμης. ἔστι δὲ οὕτω τι ἔμπνουν, ὡς τὸν θεατὴν ἐπισπάσασθαι θιγεῖν. τοῦτο ἵδρυται μὲν ἐν περιβλέπτῳ τοῦ Ἰλίου, πολλὰ δὲ ἐργάζεται χρηστὰ κοινῇ τε καὶ ἐς ἕνα, ὅθεν εὔχονται αὐτῷ καὶ ἀγῶνα θύουσιν, ὅτε δὴ θερμὸν οὕτω καὶ ἐναγώνιον γίγνεται, ὡς καὶ ἱδρῶτα ἀπ' αὐτοῦ λείβεσθαι.

[2] Voyez pp. 224-227.

[3] Paus., IX, 18, § 4 : Ἔστι δὲ καὶ Ἕκτορος Θηβαίοις τάφος τοῦ Πριάμου πρὸς Οἰδιποδίᾳ καλουμένῃ κρήνῃ· κομίσαι δὲ αὐτοῦ τὰ ὀστᾶ ἐξ Ἰλίου φασὶν ἐπὶ τοιῷδε μαντεύματι·

Θηβαῖοι Κάδμοιο πόλιν καταναιετάοντες,
αἴκ' ἐθέλητε πάτραν οἰκεῖν σὺν ἀμύμονι πλούτῳ,
Ἕκτορος ὀστέα Πριαμίδου κομίσαντες ἐς οἴκους
ἐξ Ἀσίης Διὸς ἐννεσίῃς ἥρωα σέβεσθαι.

[4] *Appendix Epigrammatum Anthol. Palat.*, 9.

[5] Voyez mon *Mycènes*, pp. 136-140.

forme d'étude, se développeront de plus en plus, qu'elles pourront faire sortir de leurs ténèbres les siècles préhistoriques de la grande race hellénique, et les éclairer de la lumière du plein jour. Puissent mes laborieuses investigations prouver de plus en plus que les événements décrits par les divins poèmes d'Homère ne sont pas des contes mythiques, mais qu'ils sont fondés sur des faits réels ; puisse cette démonstration augmenter l'amour de tous pour la noble étude des admirables classiques grecs, et surtout pour Homère, ce soleil rayonnant de toute littérature.

En soumettant cet exposé de mes efforts laborieux et désintéressés au tribunal de l'opinion du monde civilisé, je serais très satisfait et je m'estimerais hautement récompensé si mes contemporains reconnaissaient que j'ai atteint le grand but de ma vie.

APPENDICE I

TROIE ET HISSARLIK

PAR LE PROFESSEUR RUDOLF VIRCHOW

Au commencement de l'année dernière, le Dr Schliemann me demanda de venir l'aider à explorer Hissarlik et la plaine de Troie. Il m'engageait là dans une grande entreprise ; mais, après quelques hésitations, je me décidai à faire ce voyage, ne voulant ni refuser un ami, ni manquer cette occasion de satisfaire ma curiosité.

Un voyage à Troie! — Ces mots surexcitent les esprits. Aussi quand se répandit le bruit que j'allais visiter un pays d'un intérêt si exceptionnel, des gens de professions très diverses sollicitèrent de m'accompagner. Mais on ne va pas là comme en Suisse pour admirer de beaux paysages, bien qu'en passant on y puisse saluer des lieux historiques tels que le Rutli et Küsznacht, Sempach et Laupen, Murten et Saint-Jacques. C'est l'*Iliade* qui nous attire à Troie. Les ombres évoquées par le poète hantent l'imagination du voyageur dès son départ. Il va chercher les lieux où l'on combattit pour Hélène, les tombeaux des héros qui périrent dans cette longue guerre. Achille et Hector sont au premier plan du tableau plein de vie que porte gravé dans son esprit, aujourd'hui comme il y a des milliers d'années, toute la jeunesse lettrée. Xerxès, lui-même, marchant contre la Grèce dans la plénitude de sa puissance, ne résista pas à la fascination de ces souvenirs : tandis que son armée allait d'Adramyttium à Abydos, il chercha les ruines d'Ilion et y offrit mille taureaux à Athènè. Alexandre, lorsque son armée traversa l'Hellespont pour entreprendre sa marche triomphante en Asie, tourna ses pas vers le tombeau d'Achille afin que le héros lui fût favorable et lui inspirât confiance dans le succès. Le sol de Troie n'a pas eu depuis lors d'aussi illustres visiteurs. Mais en y posant le pied, on sent quelque chose de ce que sentirent Xerxès et Alexandre : l'atmosphère de poésie qui règne sur tout ce pays, et que rien ne peut lui enlever.

Ce n'est pas là toutefois le seul intérêt qui captivera le voyageur. Avant que l'*Iliade* ne s'épanouît ici, il y existait toute une floraison de récits populaires où Troie figurait. Un des plus anciens mythes grecs se lie au nom de l'Hellespont. Hellé et son frère, partant des côtes de Béotie, se dirigèrent par mer vers le Nord-Est ; Hellé tomba dans la mer et son frère Phryxus gagna seul la Colchide lointaine où il suspendit la toison d'or du bélier ; puis les Argonautes vinrent pour conquérir cette toison, et avec eux le grand Hercule, que ses exploits sur la côte troyenne lièrent d'amitié

avec la race royale de Priam. A l'extrémité nord de la baie de Besika, il y a un promontoire de rochers tertiaires et coquilliers, promontoire escarpé et dénudé, où la princesse Hésione, dit-on, fut exposée aux attaques d'un monstre marin, dont le héros errant la délivra en tuant le monstre. L'on voit encore, quoiqu'elle soit à moitié comblée, une tranchée profonde qui coupe le promontoire de Sigée et qu'on dit avoir été taillée par Hercule pour ouvrir une issue aux eaux dont la plaine de Troie était inondée.

Il n'y a qu'un pas des héros aux dieux de l'Olympe. Les murs de l'ancienne ville avaient été, comme le raconte la légende, bâtis par Poseidon pendant sa captivité temporaire; Ganymède était de la famille qui régnait en Troade; l'union d'Anchise avec la déesse de la beauté donna naissance à Énée d'où descendait la race des Jules, à Rome, et les premiers empereurs se prévalurent de leur origine comme titre au pouvoir; les Jules n'oubliaient pas cette parenté et ils firent pleuvoir les honneurs et les privilèges sur la dernière cité, Novum Ilium. Enfin, pour ne pas oublier la plus importante de ces légendes, Pâris, le fils de Priam, jugea la dispute des trois déesses qui prétendaient au prix de la beauté ; la pomme de Pâris obtint à ce juge prévenu Hélène, la plus belle des femmes, mais, par la suite, causa sa mort, la ruine de sa famille et celle de sa patrie. C'est ainsi que l'action centrale de l'*Iliade* se rattache aux faits et gestes des Immortels.

Il est impossible que ce soit un caprice du hasard qui ait associé l'histoire de ce pays à tant de mythes concernant les dieux, les héros et les hommes. Aucun autre endroit du monde ne possède un fonds de légendes si grandes et si glorieuses. Il doit y avoir eu dans ce pays, et dans ses conditions naturelles, un excitant particulier aux créations poétiques. Le lieu doit avoir possédé en lui-même un charme particulier et la nature y avoir revêtu un aspect qui enflammait l'imagination des poètes. Autrement, comment tous ces souvenirs se seraient-ils rattachés à l'Hellespont, et peut-on supposer qu'une sorte de caprice géographique ait été choisir la Troade pour en faire le théâtre de tous ces événements légendaires ?

Le voyageur qui s'approchera des côtes de la Troade par la mer Égée trouvera le problème difficile à expliquer; mais s'il arrive aux Dardanelles, comme je l'ai fait, par la mer Noire, et qu'il pénètre en Troade par la côte Nord, la beauté et l'originalité du pays lui feront éprouver une impression beaucoup plus favorable. Constantin le Grand en a témoigné de la manière la plus positive, lorsque, formant le projet, gros de si vastes conséquences, de transporter le siège de l'empire romain en Orient, ses pensées se tournèrent d'abord vers Ilium. On dit que la construction de la nouvelle Rome était même commencée, lorsque les beautés naturelles de Byzance et son importance politique frappèrent l'esprit de Constantin et changèrent ses premiers desseins ; il bâtit Constantinople et laissa Ilium tomber en ruines. Le voyageur qui longe le sud de l'Hellespont, à bord d'un des steamer qui sont à peu près les seuls moyens de transport d'à présent, apercevra la Troade sous un aspect morne, aride, sans intérêt, surtout si les nuages lui cachent l'arrière-plan des montagnes. Aussi n'est-il pas vraisemblable que l'Hellène qui se serait borné à côtoyer ces pays en eût fait le théâtre de l'ac-

tion d'un grand poème ou d'un vaste cycle de légendes. C'est pourquoi les savants contestent à Homère, ou plutôt au poète de l'*Iliade*, d'avoir jamais été de sa personne en Troade ; cette contestation semblera étrange au voyageur qui, ne se bornant pas à voir la contrée du haut de son vaisseau, met pied à terre et la parcourt dans tous les sens ! Je dois dire qu'il me semble impossible que l'*Iliade* ait été composée sans qu'on ait visité le pays de l'*Iliade*.

Une autre hypothèse se présente. On comprendrait que la légende d'Ilion, comme celles de Ganymède et de Pâris, d'Hésione et d'Héraclès, de Laomédon et d'Anchise, soient nées et se soient développées dans le pays même à la suite des impressions que le nature a pu faire sur l'imagination des habitants, et que ces légendes aient été recueillies et mises en œuvre par le poète de l'*Iliade*, originaire de quelque autre endroit ; mais une telle hypothèse, tout en rendant justice au charme de ce nid de légendes, amoindrirait considérablement la part du poète, et nous n'avons pas le droit d'en agir ainsi à son égard. L'*Iliade* n'aurait pas sa vérité de couleur locale, si les légendes natives n'eussent été que des matériaux employés par un poète étranger dont les yeux n'auraient jamais contemplé les accidents et les beautés du pays.

Il y a pourtant des exemples favorables à cette thèse. Schiller n'avait pas visité la Suisse et cependant il a produit dans son *Guillaume Tell* une œuvre d'art si vraie, que les Suisses nés sur les bords du lac de Lucerne l'admirent sans réserve. Dans un certain sens, et pour Troie elle-même, Virgile peut être cité comme un autre exemple. Mais nous ne devons pas oublier combien étaient différentes les conditions de travail de ces deux poètes et de l'Aède antique. Schiller et Virgile trouvaient les légendes locales tout écrites ; de plus, ils avaient sous la main des renseignements géographiques très exacts ; et cependant, ils n'ont pas donné à leur poésie la justesse de coloris que nous offre la poésie d'Homère, ni tracé des paysages aussi bien définis et aussi reconnaissables que ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Combien le souvenir des vers toujours jeunes qui hantaient notre esprit, tandis que nous traversions la Troade, était plus vivant et plus net que les réminiscences de *Guillaume Tell*, évoquées par une voile sur le lac de Lucerne ou par l'abordage de ses rives ! La puissance d'intuition que le poète de *Guillaume Tell* a montrée est certainement remarquable, mais elle est limitée à trois ou quatre points dont la situation se comprend aisément à l'aide de bonnes cartes. Dans l'*Iliade*, nous sommes frappés, d'abord par la vérité de l'impression générale, ensuite par le nombre de points de vue différents qui nous font voir le paysage sous des aspects toujours nouveaux. Je ne parle pas seulement de ces descriptions tracées en termes courts et expressifs comme : « l'Ida riche en sources » ; « le Scamandre tourbillonnant » ; « Ilion où règnent les vents ». Mais je parle surtout de cette connaissance étonnante de la météorologie du pays, de sa flore, de sa faune et des mœurs des habitants ; à trois mille ans d'intervalle nous retrouvons tous ces traits essentiels : les nuages sont toujours poussés dans un certain sens que l'*Iliade* a décrit, et les orages se forment sur les mêmes cimes de montagnes où Homère les a vus ; le nombre des animaux sauvages a diminué graduellement, le chameau et le din-

don sont venus s'adjoindre au fonds primitif des animaux apprivoisés, mais les espèces indigènes n'ont pas changé ; les fleurs, les arbustes, les arbres nommés dans le poème poussent encore sur les bords des rivières et sur les plateaux élevés. Il en est de même de la population ; les immigrations ont succédé aux immigrations : les Éoliens et les Romains, les Turcs et les Arméniens sont venus dans le pays ; mais le peuple est resté ce qu'il a toujours été. La culture est rare et les troupeaux sont abondants, ce qui n'influe pas seulement sur les mœurs des habitants, mais aussi sur la nature de la surface du sol. Si les Turcs n'étaient pas une race aussi apathique, un autre mode d'existence se serait peut-être établi avec des siècles. On peut s'éclairer au pétrole et pour tout le reste être encore un Troyen du temps d'Homère ; bâtir une église ou une mosquée, mais avoir toujours horreur d'une voiture convenable ou d'une route passable.

Je ne prétends pas, toutefois, que le poète de l'*Iliade* soit né en Troade, ou que tous les mots de son poème soient l'expression exacte des réalités de la nature et des institutions des hommes. Au contraire, je reconnais que plusieurs passages de l'*Iliade* ne s'accordent pas avec les faits: ainsi, l'on cherche en vain, dans la plaine, les deux sources du Scamandre, l'une chaude et l'autre froide ; elles sont situées très haut sur le mont Ida, à deux journées de marche de l'endroit indiqué par le poème. L'*Iliade*, d'ailleurs, n'a pas beaucoup de passages comme celui-ci, et parmi eux les uns souffrent plus d'une interprétation, et les autres peuvent être des additions postérieures faites par des mains étrangères. Ces bagatelles ne troublent pas notre conviction au sujet de la vérité du tableau général, et celle-ci nous garantit que le poète a visité le pays, quoique, peut-être, il n'y ait pas séjourné longtemps ; elle n'exclut pas non plus la possibilité qu'un ensemble de légendes, plus ou moins disparates et décousues, n'eût déjà cours antérieurement à lui.

S'il faut choisir à l'intérieur du pays une éminence favorable pour embrasser la vue de cette immense arène, ce sera la colline même d'Hissarlik, le théâtre des fouilles du Dr Schliemann. D'autres points situés sur le terrain montant, à l'Ouest, le long de la côte de la mer Égée, ou bien sur le promontoire de Sigée offriraient aussi des observatoires convenables. La vue sera encore plus étendue du haut du monticule funéraire (fouillé tout récemment par le Dr Schliemann) qui s'élève à près de 24m,40 sur une haute colline au sud de Sigée, presque à deux milles de la baie de Besika ; c'est l'Ujek Tepeh, qui s'aperçoit de très loin en mer et sert de point de repère aux marins. De son sommet, on voit toute la scène où se déroule l'action de l'*Iliade*, que le lecteur regarde avec moi.

Immédiatement à nos pieds s'étend la plaine troyenne proprement dite, qui va des rivages de l'Hellespont, au Nord, jusqu'au Bali Dagh, au Sud. Cette plaine est un ancien golfe comblé par des dépôts de rivière, surtout par ceux du Scamandre, qui ont produit un sol riche, mais coupé par de fréquents marais et des dépôts de sable. Les différents niveaux de la plaine sont, en général, d'accord avec le cours du Scamandre qui, prenant sa source à l'Est, se rapproche de plus en plus du bord occidental de la plaine et se jette dans l'Hellespont tout près du pro-

montoire de Sigée. Un réseau de canaux, vides ou à peu près dans la saison sèche, part de ses deux rives, surtout de la rive droite et, dans la saison des pluies, reçoit le surplus des eaux du fleuve qui forment çà et là des courants indépendants. Plus nous descendons dans la plaine, plus ces canaux sont larges et profonds; près de la côte, ils ne sont jamais à sec, et les irruptions de l'Hellespont les rendent un peu saumâtres.

Disons tout de suite que ces canaux, par où les eaux s'écoulent, sont d'une grande importance pour l'intelligence de l'*Iliade*. Sans aucun doute, la grande rivière qui traverse la plaine est le Scamandre du poème. En dépit de tous les efforts que l'on a faits pour donner ce nom à un petit ruisseau — le Bounarbashi Su — qui coule à l'ouest de la plaine, une comparaison impartiale des descriptions homériques avec les faits actuels nous défend d'aller chercher le divin Scamandre dans un coin reculé et de réduire le vrai fleuve de la plaine de Troie, celui qui l'a fait naître, à une position inférieure et imméritée. Il est vrai que sur beaucoup de points le grand cours d'eau ne répond pas au Scamandre du poète; celui-ci se jetait dans l'Hellespont à l'est de la plaine et non pas à l'ouest. Homère le fait couler entre Ilion et le camp naval des Achéens; il place aussi le champ de bataille entre le camp et la rive droite du fleuve. Le ruisseau de Bounarbashi ne satisfait pas du tout à ces conditions, et cela suffit pour qu'il soit à l'avenir en dehors de la discussion. Admettant donc que la grande rivière soit le Scamandre, nous devons choisir entre deux explications des faits : ou bien Homère s'est trompé sur le cours de ce fleuve, — et ce serait un argument très fort pour prouver qu'il n'est jamais venu dans la Troade, — ou bien la rivière, avec le temps, a changé de lit, et son cours inférieur n'est plus le même que celui du vieux Scamandre.

La place me manque pour exposer en détail les raisons qui rendent la seconde explication très probable, sinon absolument certaine, et comment, le Scamandre coulant dans un nouveau lit, les canaux appelés Asmaks, canaux inutiles les trois quarts de l'année et remplis en partie d'eau salée, indiquent les différents lits que le fleuve a quittés depuis longtemps. A cet égard, la plaine troyenne ressemble aux deltas des autres fleuves. De même que le Rhin et la Vistule ont modifié leurs estuaires depuis les temps historiques, et ont laissé à sec les places où ils coulaient autrefois, ainsi en a-t-il été pour le Scamandre. Pline, le savant auteur qui a recueilli toute la science naturelle de son temps, parle d'un Palescamandre. Il y avait donc, dès le commencement de notre ère, un « vieux Scamandre », tout comme il y avait un vieux Rhin dès le XIVe siècle.

Il est probable que cette opinion eût été mieux acceptée si la plaine de Troie, comme d'autres deltas, s'était largement ouverte du côté de la mer; et il faut tenir compte ici d'une particularité que l'on retrouve dans beaucoup d'estuaires de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Turquie, à savoir : que le delta s'est formé dans une baie, et qu'il est par conséquent limité par la crête des collines qui fermaient cette baie. On serait mieux compris en appelant ce delta une vallée plutôt qu'une plaine, mais la surface unie est trop large en proportion de la hauteur des collines environnantes pour qu'elle fasse l'effet d'une vallée, et pourtant,

si elle était située sur la côte Nord de l'Allemagne, on l'appellerait certainement de ce nom. Cette plaine est ouverte du côté de l'Hellespont et fermée à l'Ouest et au Sud ; à sa droite, vers l'Est, quelques vallées latérales s'enfoncent entre les crêtes du voisinage, — deux en particulicr qui sont plus longues que les autres, — et ces vallées, à leur tour, projettent dans les montagnes quantité de vallons et d'étroits passages. La plus grande de ces vallées secondaires et orientales s'allonge parallèlement à l'Hellespont, derrière une chaîne de hauteurs qui montent de plus en plus du côté de l'Est ; au milieu coule un ruisseau de montagne, de proportions moyennes, suffisantes cependant pour satisfaire aux conditions requises par le Simoïs de l'*Iliade*. A moins que le lecteur ne préfère suivre Hercher et croire avec lui que tous les passages de l'*Iliade* où il est question du Simoïs sont des interpolations, il se contentera de voir le Simoïs dans le ruisseau qu'on vient de décrire, et il sera d'accord avec Strabon et Démétrius de Scepsis. Ce ruisseau porte depuis la domination turque le nom de Doumbrek Tchai.

Ce nom, dans les temps modernes, a induit en erreur plusieurs personnes, à cause de sa ressemblance avec le nom de Thymbra qui se trouve dans Homère. Le témoignage d'écrivains anciens plaçait au confluent du Thymbrius et du Scamandre le temple d'Apollon près duquel Achille, venant au rendez-vous que lui avait donné Polyxène, fille de Priam, fut blessé mortellement par Pâris. La position du Doumbrek Tchai ne convient pas à cette histoire. De nombreuses indications tirées du caractère des lieux désignent de préférence la plus méridionale des vallées latérales dont nous avons parlé plus haut et dans laquelle coule le Kemar Su ; c'est pourquoi la plupart des autorités modernes tiennent ce dernier cours d'eau pour le Thymbrius.

Voilà donc quelle est l'étendue de la plaine dite « plaine de Troie ». Sauf sur deux ou trois milles de côte, le long de l'Hellespont, les hauteurs qui l'entourent sont assez escarpées, bien que leur élévation ne dépasse jamais 150 mètres. Du haut de l'Ujek Tepeh, nous embrassons la plus grande partie de cette ligne circulaire. La limite occidentale de la plaine — les hauteurs de Sigée qui bordent la mer Égée jusqu'à l'Hellespont — semble être une continuation des ondulations de terrain au milieu desquelles se dresse l'Ujek Tepeh. Au Sud, s'étagent des plateaux qui montent graduellement à plus de 275 mètres, jusqu'à la montagne Noire, le « Kara Dagh ». A l'Est, les mouvements du terrain divergent dans la plaine et s'y prolongent ; ils entourent les vallées latérales dont nous avons parlé.

La plus septentrionale de ces chaînes orientales borde l'Hellespont et finit brusquement du côté de la plaine en formant le promontoire de Rhœtée ; elle se termine du côté de la mer par un cône à demi isolé et nommé le tombeau d'Ajax, In Tepeh, auquel les deux tumuli d'Achille et de Patrocle, sur le cap Sigée, font pendant. Derrière le cap Rhœtée s'étend la vallée du Doumbrek, et au sud de celle-ci, presque parallèlement à la première chaîne de montagnes, une seconde chaîne à l'extrémité Ouest de laquelle, séparée par une dépression de terrain, se dresse la fameuse colline d'Hissarlik haute de plus de 30 mètres. Du haut de l'Ujek Tepeh, on aperçoit, entre Hissarlik et le In Tepeh, la vallée du Doumbrek où le regard plonge sans

obstacle. Les diverses crêtes montagneuses, — celle de la côte, celle d'Hissarlik, et celle du Sud, — après s'être graduellement élevées, se réunissent pour former une sorte de nœud appelé l'Oulou Dagh. Le sommet boisé de l'Oulou Dagh commande toute cette partie du paysage ; aussi se rapporte-t-il beaucoup mieux aux indications homériques sur la position de la Callicolone, vantée pour son point de vue, que le Kara Your, petite hauteur écartée qui se trouve vers le milieu de la chaîne dont Hissarlik est le dernier éperon.

La partie du paysage que nous venons de décrire présente, non seulement du haut de l'Ujek Tepeh, mais de toute la ligne de Sigée, l'aspect que le champ de bataille avait — selon Homère — au moment de la lutte décisive. Tandis que les hommes s'avançaient à l'encontre les uns des autres, les immortels se divisaient en deux groupes selon le parti qu'ils favorisaient. Les dieux du parti des Troyens regardaient le combat du haut de la Callicolone, ceux du parti des Grecs s'asseyaient sur le rempart d'Héraclès, à Sigée.

Toutes les collines qui partent de la plaine sont en calcaire de la période tertiaire moyenne, très riche en coquilles de moules. Cette pierre a dû se former dans un lac d'eau saumâtre ou d'eau douce, au temps où l'Hellespont n'existait pas. La roche volcanique ne perce que sur un point, et c'est dans la vallée du Doumbrek. Mais si nous embrassons un espace plus large, il n'en sera plus ainsi ; la chaîne de hautes montagnes qui forme une courbe étendue depuis l'Oulou Dagh jusqu'au Kara Dagh, c'est-à-dire depuis l'Hellespont jusqu'à la mer Égée, est d'un bout à l'autre de production volcanique, au moins à sa base. Le trachyte, le basalte, la serpentine, etc., se succèdent avec une variété pittoresque. Les batailles humaines ne dépassent pas cette enceinte ; seules, quelques expéditions isolées, mentionnées comme ayant précédé l'action du poème, vont au delà. Les points plus éloignés ne sont nommés qu'incidemment et ne se rattachent pas à la guerre troyenne, à moins qu'ils ne concernent les dieux ; car il faut bien comprendre que, *dans l'Iliade, l'arène mythologique est incomparablement plus vaste que l'arène stratégique.*

La chaîne de roches volcaniques qui s'étend de l'Oulou Dagh au Kara Dagh est d'un niveau bien inférieur à l'Ida proprement dit. Ni dans l'*Iliade,* ni de nos jours, ce nom n'est attribué à des hauteurs aussi moyennes. Les écrivains anciens de temps relativement récents furent les premiers à voir l'Ida dans des chaînes éloignées du centre. C'est du haut de l'Ujek Tepeh, mieux que de partout ailleurs, que le contraste entre l'Ida et ces hauteurs intermédiaires est le plus sensible ; c'est aussi de ce point que nous apercevons au Sud-Est, entre le Kara Dagh et le Fulu Dagh, l'énorme coupure par où le Scamandre pénètre dans la plaine de Troie, après avoir décrit de grandes courbes entre les contreforts de ces chaînes moyennes. Par delà cette coupure et bien au loin, l'Ida (Kaz Dagh) élève au-dessus du massif qui l'entoure sa cime puissante. Aux pieds de l'Ida et de ces contreforts, s'étend la plaine d'Iné et de Beiramich, large et féconde vallée que le Scamandre arrose de l'Est à l'Ouest dans toute sa longueur ; il y a d'autant moins de raison pour comprendre l'Ida dans le massif de ces collines moyennes, qu'à l'ouest de la plaine d'Iné s'élève le Chigri Dagh,

massif volcanique considérable, complètement isolé de celui de l'Ida et beaucoup plus étroitement relié aux collines voisines de la plaine de Troie. On peut voir, de l'Ujek Tepeh, l'Ida s'élever au-dessus du Kara Dagh, et commander avec ses prolongements tout le territoire côtier du Sud.

La vue que l'on a de l'Ujek Tepeh n'est pas encore complètement décrite. Elle s'étend bien au delà de la Troade. Le vaste panorama qui se déploie aux yeux du spectateur est embrassé tout entier par le vieux poète. Au nord de la plaine, pour commencer par elle, nous voyons une longue bande bleue : c'est l'Hellespont. L'Hellespont ne nous émerveille pas moins qu'il n'émerveillait les anciens. Ils y voyaient la route qui conduit aux pays inconnus du sombre Nord, chez ces Cimmériens et ces Hyperboréens qu'enveloppait un brouillard de légendes. A nos yeux, l'Hellespont est l'issue commune d'une quantité de fleuves immenses : le Danube et le Pruth, le Dniester et Dnieper, le Don et le Kouban, tous roulant leurs eaux à travers ce canal jusque dans la Méditerranée. A proprement parler, ce n'est pas seulement un détroit entre deux mers, c'est un fleuve puissant qui charrie les eaux pluviales de toute une immense région du globe : Allemagne, Autriche, Bulgarie, Roumanie, Russie et Caucase; et le spectateur prend plaisir à remonter en esprit le cours de ces grands tributaires et à se représenter les migrations des peuples qui, dans les temps historiques et préhistoriques, ont parcouru les pays dont ils recueillent les eaux.

Qui pourrait rester indifférent devant un tel spectacle? Depuis les temps les plus reculés, l'Hellespont a été moins une limite entre l'Europe et l'Asie qu'un point de jonction entre ces deux continents. C'est ici que les armées de l'Europe et de l'Asie se sont rencontrées pour se heurter. L'entreprise que les Perses ont manquée, les Turcs l'ont réussie; celle qu'Alexandre sut mener à bonne fin, les Croisés l'ont renouvelée. Les Dardanelles sont le point d'où il est le plus facile de passer d'Europe en Asie et d'Asie en Europe. L'histoire nous apprend qu'après tout, le courant asiatique a été le plus fort; il est probable que nos ancêtres, les Aryens, prirent cette voie lorsqu'ils commencèrent à se répandre en Europe bien antérieurement à tout monument écrit de l'histoire de l'humanité, bien antérieurement à l'existence de l'*Iliade* et même à celle de la ville et des héros que chante ce poème.

Ces pensées et d'autres du même genre étaient constamment présentes à mon esprit, lorsque je tournais les yeux vers le petit morceau d'Europe visible de la hutte de bois que nous occupions sur le plateau d'Hissarlik; c'était en vérité un bien petit morceau, mais je ne puis pas dire que je le désirasse plus grand. Tout ce que nous voyions, c'était l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, bande de terre basse au delà de l'Hellespont, à l'extrémité Sud de laquelle les anciens plaçaient le tombeau de Protésilas. Le soir, quand j'avais éteint ma lampe, et que je jetais un dernier coup d'œil sur l'horizon, le seul signe visible qui me rattachât à l'Europe, c'était le phare qui brille à l'extrémité de ce promontoire et dont la lumière donnait tout droit dans ma petite fenêtre. Quelle foule de souvenirs ce rayon lointain n'éveillait-il pas dans mon esprit?

Lorsque, le matin, je regardais par cette même fenêtre, je voyais s'étendre une mer bleue semée d'îles; au

loin la rocheuse Imbros profilait dans le ciel ses sommets dentelés; juste derrière elle se dressait le pic altier de Samothrace. Comme cette île a l'air majestueux, vue de l'Ujek Tepeh! Ce que l'Ida est au Sud-Est, Samothrace l'est au Nord-Ouest; l'un est le siège de Zeus, le plus puissant des dieux, l'autre est celui de Poseidon, le plus puissant après lui.

L'homme du Nord, qui vit sous un ciel nuageux, a peine à comprendre que les idées religieuses des nations du Sud soient dans un rapport aussi étroit avec les phénomènes atmosphériques, ou plutôt célestes pour parler la langue de la mythologie. Il faut voir le large horizon et le bleu pur du ciel troyen pour apprécier l'impression que produit ici la formation des nuages. Que tout à coup, tandis que la terre et la mer semblent en paix, une masse de sombres vapeurs se rassemble autour du pic de Samothrace et que, s'abaissant de moment en moment, elle arrive à cacher successivement toutes les anfractuosités et jusqu'à la base même de la montagne, puis qu'après avoir fouetté la mer de ses rafales, elle la couvre de ténèbres, nous comprendrons alors que des esprits enfantins aient considéré les retraites cachées d'où sortent les tempêtes comme la demeure du dieu des mers. Et si, tout au loin, dans le ciel du Sud-Ouest, du côté de la Grèce, un léger nuage apparaît sur la mer Égée, qu'il s'élève peu à peu, s'étende, se rapproche doucement, touche enfin le sommet de l'Ida, que là il se fixe et s'épaississe pendant des heures et des jours, jusqu'à ce que des éclairs sillonnent cette masse sombre, tandis que toute la nature se tait, muette de frayeur, qui ne pensera aux voyages et au séjour du maître du tonnerre décrits par le poète?

Des hauteurs de l'Ujek Tepeh on peut voir plusieurs autres îles de la mer Égée dont les contours rocheux se détachent en clair sur le fond bleu. A peu de distance, juste en face de la baie de Besika, est l'île de Tenedos, couverte de vignes, derrière laquelle la flotte achéenne se cacha pour préparer le dernier assaut contre Ilion. Au loin, vers le Sud, et lorsque l'air est très pur, nous pouvons voir les lignes anguleuses de Lesbos, la Mitylène de nos jours. Quelquefois on aperçoit un petit nuage blanc monter du fond de l'horizon, se diriger vers Lesbos et le cap Baba, le Lectum des anciens, puis courir de sommets en sommets jusqu'à ce qu'il ait gagné l'Ida; c'est exactement la route que prit Héra lorsqu'elle alla rejoindre son époux irrité sur le Gargare, où se passe cette scène de réconciliation et d'amour que décrit un des plus délicieux passages de l'*Iliade*.

Qui pourrait être insensible au charme de pareilles scènes? et qui pourrait méconnaître que c'est d'après elles que le poète a tracé le magnifique tableau des volontés et des travaux des dieux de l'Olympe? Je ne décrirai pas ces phénomènes naturels en détail, pas même le grand spectacle que présentent les nuages montant et descendant le long de l'Ida, mais je m'étonnerai que la lumière fumeuse de la lampe de l'érudit soit venue jeter son ombre sur la merveilleuse beauté d'un tel paysage, et que certains esprits, troublés par elle, aient mis en doute la réalité du théâtre où se meuvent les visions du poète immortel.

Cette tentative ne se serait jamais produite si la place de l'ancien Ilion avait été bien connue. Mais à l'époque même où vivait Démétrius de Scepsis, c'est-à-dire deux cents ans

avant l'ère chrétienne, pas un vestige de l'antique cité ne subsistait dans la plaine. La ruine de plusieurs États limitrophes avait isolé ce pays depuis longtemps et des milliers d'années se passèrent avant qu'on commençât à rechercher le véritable emplacement de Troie. Depuis lors, pas un coin du pays, à partir du golfe d'Adramyttium et du cap Lectum n'a échappé aux conjectures des savants cherchant la ville tantôt ici, tantôt là. Les points qui attirèrent d'abord l'attention des savants furent Alexandria Troas, ruines considérables d'une métropole fondée sur le bord de la mer Égée par Antigone plusieurs siècles après Homère, puis Bounarbashi, misérable village turc à l'extrémité de la plaine de Troie. Il y a cinquante ans seulement, Maclaren, le premier, osa désigner la colline et la forteresse d'Hissarlik comme le lieu où s'élevait jadis la ville de Troie. D'autres, parmi lesquels était Von Eckenbrecher, adoptèrent ses idées. Les premières fouilles furent dirigées par M. Frank Calvert, mais elles se bornèrent à explorer la surface du sol. Il était réservé au Dr Schliemann, grâce à des ressources que jamais particulier n'avait consacrées à pareil objet, de mettre à découvert, en creusant à une profondeur étonnante, les restes de colonisations très anciennes, et de faire ainsi d'Hissarlik un objet du plus haut intérêt pour tous les gens instruits.

La question de l'emplacement d'Ilion est-elle maintenant résolue? Ses adversaires disent, non! et pourquoi? Tandis qu'ils reprochent à Schliemann de prendre l'*Iliade* à la lettre, ils combattent ses idées en essayant de prouver que les ruines d'Hissarlik ne répondent pas aux descriptions d'Homère; en effet, la conformité fait défaut sur bien des points. L'idée qu'Homère se faisait de sa « sainte Ilion » est très différente de l'idée que le témoignage des ruines nous apporte.

Personne ne doute qu'Ilion n'ait été détruit plusieurs siècles avant que l'*Iliade* ne fût composée. Combien de siècles? cette question divise ceux mêmes qui tiennent pour Homère. L'intervalle n'eût-il été que de deux ou trois siècles, Ilion aurait été invisible aux yeux du poète. *L'Ilion de la fiction doit, dans tous les cas, être lui-même une fiction.* Il est possible que la légende ait conservé beaucoup de particularités géographiques de l'ancienne cité, mais on ne peut pas supposer qu'elle ait conservé une description authentique et détaillée de la cité ou de la forteresse telle qu'elle existait avant sa destruction. « L'herbe », sans aucun doute, « avait poussé » sur ses ruines, et par-dessus, de nouveaux colons avaient bâti des demeures qui, à leur tour, étaient peut-être en ruines lorsque le poète composa son œuvre. Il est donc très douteux qu'il ait jamais vu, de ses propres yeux, les restes de la cité tombée, mais certainement il aura vu la place où jadis elle s'élevait; quant à la cité même, *il n'en a eu que la vision*, et cela suffit. Zeus et Héra, Poseidon et Athènè, Arès et Aphrodite étaient les créations de son esprit; de même la cité d'Ilion fut « son rêve ». Personne ne peut donc espérer que les ruines actuelles correspondent à toutes les inventions du poète; et quand il sera prouvé qu'Homère concevait beaucoup de choses qui n'existaient pas, on en arrivera simplement à cette conclusion : que l'*Iliade* n'est pas l'œuvre d'un historien, mais l'œuvre d'un poète.

Et cependant, le rapport de la

description poétique avec l'état des lieux est loin d'être aussi imparfait qu'on veut bien le dire. La situation d'Hissarlik satisfait en général à la topographie homérique. Des hauteurs d'Hissarlik comme de l'Ujek Tepeh, nous embrassons du regard toute la Troade antérieure : la plaine avec ses rivières et ses ruisseaux, les vallées latérales, les collines environnantes, l'enceinte des montagnes volcaniques, l'Hellespont et la mer Égée. La seule différence, c'est que d'Hissarlik nous sommes beaucoup plus près de la plaine et particulièrement de la partie qui était le champ de bataille naturel, et qui, en tenant compte du changement de cours des rivières, répond très bien à la description topographique donnée par le poète. Les divers objets de cette plaine sont clairement distincts, et il est fort possible qu'Hélène, du haut des murs, reconnût les principaux chefs achéens et ait pu les nommer au roi son beau-père. La distance, aussi, est tout à fait favorable aux perspectives du paysage homérique. Nous apercevons la Chersonèse de Thrace ; Imbros et Samothrace sont devant nous ; à gauche s'étend Ténédos, et, derrière nous, au Sud-Est, s'élève le sommet neigeux de l'Ida par-dessus la chaîne des montagnes. Au coucher du soleil, on peut même apercevoir vers le Nord la pointe pyramidale du mont Athos.

La vieille cité n'était pas, il est vrai, au même niveau que la surface d'Hissarlik avant les fouilles. Le Dr Schliemann a dû creuser profondément, — à 7 et 9 mètres et même davantage, — avant d'atteindre les murs et les maisons d'Ilion sous les débris des constructions postérieures. Mais ainsi réduite, la position d'Ilion est encore assez élevée pour commander la plaine. Ses maisons et ses tours devaient atteindre par leurs sommets le niveau actuel de la colline, et cela suffisait pour en faire une forteresse élevée, battue des vents. Nos huttes de bois qui avaient été installées au pied de la colline, bien au-dessous du niveau de la vieille cité, dominaient la plaine d'au moins 18 mètres et les vents soufflaient autour de nous avec tant de force que souvent notre habitation semblait sur le point d'être emportée.

La colline-forteresse d'Hissarlik, telle qu'elle apparaissait aux voyageurs avant que le Dr Schliemann eût commencé ses immenses excavations, était alors une colline artificielle, qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux monticules de la plaine assyrienne sous lesquels reposent les palais des rois ; seulement, elle ne s'élevait pas dans la plaine mais à l'extrémité Ouest de la seconde ligne de roches tertiaires déjà décrites. En conséquence, elle dominait la plaine directement et à pic, et, vue de celle-ci, elle devait avoir l'air très élevée. Ses accroissements en hauteur doivent s'être faits par degrés. En creusant à partir de la surface, on rencontre sans cesse de nouvelles ruines, appartenant à des époques diverses ; ici, un peuple succédait à un autre peuple, et chaque nouvel arrivant, en s'établissant sur les ruines de ses prédécesseurs, nivelait la surface, enlevait des pierres ou des briques et les rejetait dans le précipice. C'est ainsi que la surface de la colline se haussa et s'étendit peu à peu. Maintenant que les fouilles de cette dernière année ont presque entièrement mis à découvert l'enceinte de la vieille cité, on voit une vaste fosse présentant l'aspect d'un entonnoir au fond duquel sont les ruines d'Ilion enfermées dans des limites étroites. Nous de-

vons admettre la critique qui objecte très justement que cet Ilion n'était pas une cité assez spacieuse pour contenir une armée de troupes auxiliaires, s'ajoutant à une population nombreuse. Un tel Ilion n'existait que dans l'imagination du poète; le nôtre mérite à peine le nom de ville; chez nous, on l'eût appelé un bourg fortifié ou un château fort; et moi, je l'appellerais volontiers *Burg berg*, terme qui traduit exactement le mot turc Hissarlik.

Mais pourquoi supposer que les ruines qui occupent le fond de l'entonnoir soient Ilion? A cela je réponds que l'existence même d'Ilion est une question préalable. Il est douteux qu'un Hercule, que des Argonautes aient jamais existé; il est possible que Priam, Andromaque, Ilion soient des fictions poétiques, comme Zeus, Poseidon, Aphrodite; mais ceci ne revient pas à dire que vous ne deviez pas chercher l'Ilion du poète au fond de notre entonnoir. Là se trouvent des maisons formant des rues et entourées d'un mur énorme construit en pierres grossièrement taillées. Les murs des maisons et les chambres ont été conservés sur une telle étendue que l'on peut lever un plan de la ville. Une rue assez escarpée, pavée de grandes dalles, conduit, par une porte unique, percée à l'Ouest, dans l'intérieur de la forteresse. Les maisons sont séparées par d'étroits passages, et le tout est plein de décombres produits par un incendie. De grandes briques d'argile, d'un demi-mètre carré, ont été fondues par une chaleur intense et changées en une pâte vitreuse. Des monceaux de grains, tels que : orge, pois, fèves, ont été calcinés; des restes de nourriture animale, moules et coquilles d'huîtres, os de mouton et de chèvre, de bœuf et de porc, ont été brûlés au moins en partie. On trouve peu de charbon de bois proprement dit, et ce qu'il y en a provient du chêne. L'incendie doit avoir assez duré pour détruire entièrement presque toutes les constructions ou travaux exécutés en bois. Les métaux eux-mêmes, surtout le bronze, sont pour la plupart fondus et réduits par le feu en une masse informe.

Il est donc évident que cette citadelle a été détruite par un incendie très étendu, qui a duré assez longtemps pour consumer toutes les matières inflammables. Un tel incendie, correspondant si bien à la description d'Homère, est un fait unique dans toute la série des colonies qui ont existé sur Hissarlik. Les nombreuses couches de ruines, qui gisent les unes par-dessus les autres, portent çà et là quelques traces de feu, mais aucune dans les proportions que présente la « cité brûlée ». Au-dessous d'elle, il y a d'autres couches qui descendent à la profondeur de 6 ou 8 mètres et même davantage, — car la cité brûlée n'était pas la plus ancienne colonisation d'Hissarlik. — Or, dans ces couches très anciennes, il n'y a pas trace d'un incendie comparable à celui-ci.

C'est dans la « cité brûlée », parmi de nombreux objets d'usage domestique, — des poteries principalement, — dont quelques-uns sont d'une rare perfection, que l'on a découvert à plusieurs reprises, des objets d'or quelquefois mêlés à des objets d'argent, de bronze ou d'ivoire. Toutes ces découvertes ont été éclipsées en splendeur par le « trésor de Priam », sur lequel le Dr Schliemann mit la main la troisième année de ses fouilles. Et depuis, pas une année ne s'est écoulée sans qu'il ne découvrît d'autres objets en métal précieux.

Je fus moi-même témoin oculaire de deux de ces découvertes, et j'aidai à recueillir les objets épars. Les détracteurs qui n'avaient pas eu honte de traiter ces découvertes d'imposture et leur auteur de faussaire sont réduits au silence depuis longtemps, surtout depuis que le gouvernement turc, à l'occasion du vol que deux ouvriers avaient fait d'une partie des trouvailles, a mis l'embargo sur tous les objets de ce genre, — ce qui se fait d'ailleurs en d'autres pays. — Cette malveillance envieuse est réduite maintenant à se cacher dans l'intimité des conversations particulières. Depuis lors, des bijoux d'or, ayant les mêmes caractères que ceux d'Hissarlik, ont été trouvés non seulement à Mycènes, mais aussi dans d'autres tombeaux grecs. Un des trésors exhumés en ma présence contenait des plaques d'or marquées d'empreintes et dont l'ornementation correspond jusque dans ses plus petits détails à celle de plaques semblables trouvées à Mycènes.

La « cité brûlée » était donc aussi la « cité de l'or »; c'est chez elle seule que nous trouvons cette abondance de trésors merveilleux, mais de provenance étrangère; car il est évident que ce ne sont pas là les produits d'une industrie locale, que ce sont des objets importés du dehors soit par le commerce, soit par les hasards de la guerre. Leur caractère est oriental et plus particulièrement assyrien. En conséquence, la forteresse brûlée doit avoir été la résidence d'un grand héros, ou bien du fils d'un tel homme, qui par ses guerres heureuses avait amassé des trésors d'une inestimable valeur et les gardait dans une cité petite, mais bien défendue.

Le principal trésor a été trouvé rassemblé dans une sorte de creux ou de cachette murale, comme s'il avait été d'abord enfermé dans un coffre de bois. Il était contre le mur d'une maison de pierre très solidement construite près de laquelle on trouva d'autres objets précieux enfermés dans des vases de terre cuite bien conservés; cette maison était évidemment la résidence du prince, car nulle part ailleurs on ne découvrit de trésors semblables; et comme, maintenant, toute la surface de la cité brûlée est complètement mise au jour, nous pouvons affirmer que *c'était là le palais*. Le mur de la vieille cité est tout auprès, et la rue montante qui passe sous l'unique porte de la forteresse y conduit[1].

Cette porte était-elle la Porte de Scées, et cette maison était-elle la maison de Priam? Schliemann, intimidé par ses doctes contradicteurs, ne parle plus maintenant que de la maison du « chef de la ville » (Stadthaupt), mais « le chef de la ville », possesseur d'une si grande quantité d'or, dans un temps où l'or était si rare, pouvait-il être autre chose qu'un roi? et pourquoi ne pas l'appeler Priam? Que Priam ait existé ou non, le prince qui possédait tant d'objets en or et qui vivait ici se rapproche assez du Priam de l'*Iliade*, pour que nous donnions son nom à cette demeure. C'est un plaisir que nous pouvons bien nous permettre! Et quel mal fait-on en assignant à la porte occidentale, *la seule qui existe*

---

[1] Mon collaborateur, le professeur R. Virchow, a écrit tout ceci après les fouilles de 1879, lorsque nous pensions encore que la ville brûlée de Troie était limitée à la colline d'Hissarlik. Les excavations de 1882 ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait sur la colline d'Hissarlik que la Pergame de Troie avec trois grandes portes et que la ville basse s'étendait à l'Est, au Sud et à l'Ouest sur le haut plateau. (Voyez le chapitre VI.) (H. SCHLIEMANN.)

dans tout le mur de la ville, et à laquelle aboutit une route escarpée partant de la plaine, le nom fameux de Porte de Scées?

Ne nous privons pas de toute poésie sans nécessité. Bien que nous soyons les fils d'un siècle dur et prosaïque, nous maintenons notre droit d'évoquer, dans notre vieillesse, les tableaux qui ont charmé notre jeune imagination. L'âme s'attriste mais s'élève quand, debout sur la colline d'Hissarlik, nous lisons l'histoire humaine d'après des séries de couches successives, comme nous lirions l'histoire de la terre d'après la coupe géologique d'un terrain. Cette histoire, qui n'est pas écrite dans un livre, est exposée matériellement sous nos yeux dans les objets réels dont se servaient les hommes de ce passé lointain. D'énormes masses de ruines forment des lits successifs entre les fortifications brûlées et la couche supérieure qui contient des pierres taillées et un mur de pierres carrées. Ce mur était peut-être celui que Lysimaque, un des généraux d'Alexandre, avait bâti autour d'Ilium. Quoi qu'il en soit, ce mur ressemble à ceux de la période macédonienne, et la couche qui lui correspond renferme des murs grecs et des poteries grecques. Ici donc, nous avons une date fixe. A partir de là, nous pouvons calculer les points en arrière, et il est facile de voir que ce calcul n'est pas défavorable à notre interprétation de la légende troyenne.

Il se pourrait donc, après tout, que le poème d'Homère ne fût pas une pure fiction; il se pourrait qu'à une époque préhistorique très éloignée, un prince opulent ait réellement habité cette forteresse élevée, et que les rois de la Grèce lui aient fait une guerre terrible, terminée par la ruine et la mort du prince; par l'incendie et la destruction de sa ville. Ce fut peut-être la première occasion que l'Europe et l'Asie eurent d'essayer leurs forces sur cette côte, la première fois où la civilisation jeune mais de plus en plus vigoureuse de l'Occident ait fait l'épreuve de sa supériorité sur la civilisation déjà efféminée de l'Orient. A mes yeux, c'est une probabilité, mais je ne l'impose à personne.

Il est sûr que la plus ancienne, la première colonisation d'Hissarlik fut l'œuvre d'un peuple qui avait déjà senti l'influence d'une certaine civilisation. A la vérité, il se sert encore d'armes de pierre, mais ces armes sont polies avec soin, et témoignent par la netteté de leurs contours d'une connaissance pratique des métaux; en effet, les traces de métaux ne manquent pas, même dans les couches les plus anciennes. Il est impossible, toutefois, de faire remonter ces couches à l'âge de pierre. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elles attestent *l'établissement d'un peuple préhistorique chez qui les premières influences de la civilisation se font sentir, et que cet établissement est le plus ancien qu'on connaisse en Asie Mineure.*

Aussi, la colline d'Hissarlik sera-t-elle toujours considérée comme un des témoins les plus autorisés de l'histoire de la civilisation; elle sera pour nos descendants un point géographique de première importance, d'où leur imagination pourra prendre son essor; car il faut espérer que, quelle que soit l'issue des disputes au sujet de la réalité d'Ilium et de Priam, les jeunes gens d'aujourd'hui et ceux des temps futurs ne délaisseront jamais la lecture et l'étude des poèmes inspirés du divin Homère.

RUDOLF VIRCHOW.

APPENDICE II

LES INSCRIPTIONS TROUVÉES A HISSARLIK

PAR A.-H. SAYCE

De tous les résultats que les fouilles d'Hissarlik ont produits, un des plus considérables, assurément, est la découverte, à l'extrémité Nord-Ouest de l'Asie Mineure, d'une écriture dont l'usage aurait été antérieur à l'introduction de l'alphabet phénicien ou grec dans cette contrée. Les objets portant inscription sont peu nombreux, mais ils suffisent à montrer que les anciens habitants du pays n'étaient pas tout à fait illettrés et qu'ils possédaient, en commun avec les nations voisines, un alphabet et un système d'écriture, alphabet syllabique dont l'île de Cypre seule garda l'usage jusque dans les temps historiques.

De nombreuses inscriptions en caractères syllabiques ont été trouvées dans cette île ; ces caractères, qui sont au nombre de cinquante-sept au moins, résistèrent longtemps à tous les essais de déchiffrement, mais le problème fut heureusement résolu par le génie d'un savant assyriologue, feu George Smith, à l'aide d'une inscription bilingue mutilée écrite en phénicien et en cypriote. La langue cachée sous un vêtement aussi étrange était le dialecte grec parlé dans l'île de Cypre, dialecte plein de particularités intéressantes et digne d'attention, surtout pour avoir gardé jusqu'au IVe siècle avant J.-C. les deux sons de *v* et *y* (*digamma* et *yod*), qui disparaissaient ailleurs. Pour ceux qui étudient Homère, ce dialecte est d'une importance considérable, depuis qu'il est démontré que plusieurs formes grammaticales employées dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* ont une origine cypriote.

La clef du syllabaire cypriote une fois trouvée, le travail de déchiffrement avança rapidement. Le Dr Birch, le Dr Brandis, le Dr Siegismund, le Dr Deecke, M. Pierides et M. Bréal s'y sont appliqués avec succès. Les fouilles du général Di Cesnola dans l'île de Cypre ont apporté beaucoup de matériaux nouveaux; elles ont exhumé entre autres deux ou trois inscriptions bilingues en grec et en cypriote, et l'on peut dire à présent que tous les caractères du syllabaire sont déterminés, sauf deux qui résistent encore.

L'origine de l'alphabet syllabique restait toujours un mystère inexpliqué. Le Dr Deecke, acceptant à la vérité une conjecture du Dr Brandis, essaya hardiment de le faire dériver des caractères cunéiformes introduits dans l'île de Cypre par les Assyriens lorsqu'ils l'occupaient au temps de Sargon (environ 710 avant J.-C.). Les recherches qui suivirent n'ont pas confirmé cet essai, quelque plausible qu'il parût d'abord, et l'évidence nous a forcé d'admettre que le syllabaire est venu dans l'île de Cypre

par l'Asie Mineure où il était précédemment en usage. Les découvertes du Dr Schliemann donnent à cette conclusion un caractère de certitude.

Ce fut le regretté professeur Haug, qui, le premier, reconnut des caractères cypriotes sur certains objets déterrés par le Dr Schliemann à Hissarlik. Parmi ceux-ci se trouvait une fusaïole extraite d'une profondeur de 7m,45 (Voy. nº 1669) et portant des signes gravés où Schliemann vit du premier coup d'œil des caractères d'écriture. Le professeur Haug crut pouvoir y lire *ta.i.o.si.i.go*, c'est-à-dire, Θείῳ Σιγῷ, « au divin Sigo », divinité dont il croyait retrouver le nom dans Sigeum, Scamander et Sicyon, aussi bien que sur deux entonnoirs de terre cuite extraits par Schliemann d'une profondeur de 3 mètres et dont nous parlerons plus en détail tout à l'heure. Le Dr Haug publia ses recherches en 1874 dans la *Augsburger allgemeine Zeitung*, p.32.

L'étude fut reprise par le professeur Gomperz, de Vienne, qui rendit compte des résultats de son travail dans le *Wiener Abendpost* du 6 mai et du 26 juin 1874. Il accepta les significations attribuées par Haug aux caractères de la fusaïole, mais les lisant de droite à gauche au lieu de les lire de gauche à droite, il obtint ces mots qui sont d'excellent grec, *ta. go. i. di. o. i.* (ταγῷ δίῳ), « au général divin ». Ce résultat frappant fut communiqué à l'*Academy* peu de temps après par le professeur Max Müller et sembla « ne souffrir aucun doute raisonnable ».

En même temps, le professeur Gomperz proposa des essais d'interprétation pour quatre autres inscriptions; l'une gravée sur un cachet de terre cuite trouvé à la profondeur de 7 mètres, l'autre sur une pierre à aiguiser de schiste rouge trouvée à la même profondeur, la troisième sur un col de vase trouvé à 8 mètres et la quatrième sur une fusaïole trouvée à 10 mètres au-dessous du sol. La profondeur de laquelle ce dernier objet a été extrait donne quelque idée de l'antiquité où peut remonter, en Troade, la connaissance de l'écriture.

Quelque satisfaisantes que parussent à première vue les interprétations du professeur Gomperz, on s'aperçut bientôt qu'elles devaient être abandonnées, et leur auteur lui-même fut le premier à le reconnaître. Il était en effet bien surprenant de trouver du bon grec sur des objets de fabrication troyenne; du grec, ajouterons-nous, d'un âge postérieur à l'âge probable des objets eux-mêmes. Mais la valeur que le professeur Gomperz avait attribuée aux caractères était la conséquence de certaines identifications dont G. Smith et Brandis sont responsables, et de nouvelles recherches ont montré que beaucoup de ces identifications sont erronées. Ainsi, un des deux caractères que Smith et Brandis, puis Gomperz, d'après eux, avaient lu *i* est réellement *ta,* tandis que l'autre est *vo.* Aucun progrès n'avait donc été fait depuis la découverte de Haug, à savoir : que les inscriptions troyennes étaient écrites en caractères syllabiques cypriotes.

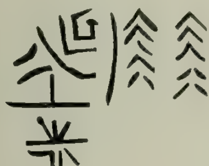
Découragé par cet essai manqué, le professeur Gomperz abandonna ce travail qui est resté où il en était vers la fin de 1874. Ces dix dernières années, toutefois, ont apporté des additions considérables à notre connaissance du syllabaire cypriote et des systèmes d'écriture employés par les populations de l'Asie Mineure. Aussi ai-je l'espoir de montrer que non seulement on peut lire un grand nombre des caractères visibles sur

les inscriptions troyennes, mais qu'on peut aussi en tirer certaines conclusions d'une grande importance pour l'histoire de la paléographie. J'ai soigneusement examiné dans la collection du Dr Schliemann tous les objets portant des marques plus ou moins semblables à des caractères d'écriture ; j'ai pu corriger ainsi les copies sur lesquelles avait travaillé le Dr Gomperz et en même temps constater que quelques-unes de ces prétendues inscriptions ne sont en réalité que des incises d'une intention purement décorative.

La première inscription que je signalerai est sur un cachet en forme de cône qui fut exhumé à 7 mètres de profondeur environ (n° 1663 : n° 527, p. 508). Les deux tiers des



N° 1663. — Sceau avec inscription.



N° 1664. L'inscription et l'arborisation qui l'accompagne.

côtés sont ornés du décor arborisé si fréquent sur la poterie grecque, mais le reste du cône, ainsi que le plat, sont remplis par une inscription en lettres cypriotes, dont une copie revisée est gravée ci-dessus. Le plat est rempli par une seule lettre et les trois autres sont gravées sur la partie convexe. Toutes sont parfaitement nettes et correspondent à des caractères bien connus dans les textes cypriotes. En les lisant dans le sens où elles sont figurées, c'est-à-dire en allant du sommet du cône vers le plat, nous avons le nom ou le mot *re. ne. ta. e*, soit *rentaie*[1]. Le premier caractère a la valeur de *le* dans les inscriptions de Paphos et de Kurium, et j'imagine qu'il avait la même valeur dans la langue troyenne bien qu'ailleurs il soit tenu pour *re;* le troisième caractère exprime indifféremment les sons de *ta*, *da*, et *tha*. Quant à la signification du mot, je l'ignore absolument, mais on peut tirer une conclusion intéressante de la forme du caractère *e* sur le plat. Quand on le compare avec les formes cypriotes correspondantes, on voit clairement qu'il leur est antérieur, la plus récente des formes trouvées dans les inscriptions cypriotes ayant un nombre de lignes moindre et étant évidemment dérivée du caractère troyen. Il suffit de mettre en regard les deux formes pour le démontrer.



N° 1665.

Forme cypriote plus récente.



N° 1666.

Forme troyenne.

Ceci nous prépare à trouver parmi les caractères troyens des formes plus anciennes que celles des caractères inscrits sur les monuments de l'île de Cypre.

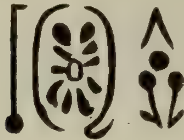
Ce cachet semble être l'imitation modifiée d'un cylindre-sceau babylonien. Nous savons, d'après les résultats des fouilles du Dr Schliemann, que l'on faisait et que l'on employait à Hissarlik des imitations exactes de cylindres babyloniens. Outre un cylindre de pierre sans décor, le Dr Schliemann a découvert, à la profondeur

[1] Il est bien possible, cependant, que le second et le troisième caractère n'en fassent qu'un. En ce cas, ils représenteraient une forme archaïque de *si*, et le mot devrait se lire *resie* ou *lesie*, ou encore, mais à rebours, *esire* ou *esile*. Si ⊦ est le caractère *ta*, ce mode de lecture ne pourrait être admis, la règle étant que les inscriptions soient lues dans le sens où les caractères se présentent.

de 9 mètres, un cylindre de feldspath bleu, sur lequel un artiste indigène avait gravé la grossière représentation d'une fleur dans un cartouche (nº 1667 : nº 530, 531, p. 509). La fleur reproduit un vieux type babylonien, mais le cartouche nous rappelle l'Égypte et contient peut-être le nom du possesseur que symboliserait cette sorte de fleur liée par un fil. Le fil noué, puis-je ajouter, a la forme du caractère cypriote qui se lit *ro*. Toutefois, il se peut que ces deux cylindres



Nº 1667. — Cylindre de feldspath.



Nº 1668. — Dessin gravé sur le cylindre.

soient le témoignage certain d'une influence babylonienne. Cette influence déclina lorsque s'éleva la puissance des Assyriens au XIVᵉ siècle avant J.-C. et elle fut remplacée par celle de l'art assyrien, tel du moins que les Phéniciens le modifiaient et le propageaient. Nous pouvons donc faire remonter ces cylindres aux temps compris entre le XIXᵉ siècle, époque où Sargon Iᵉʳ, roi de la Babylonie du Nord, porta ses armes jusque dans l'île de Cypre, et le XIVᵉ siècle avant notre ère. Je dois ajouter pourtant que les Phéniciens n'étaient pas seuls à propager l'art et la civilisation des Assyriens dans l'Occident; les Hittites le firent aussi, et beaucoup de détails de l'ornementation de ce cylindre nous rappellent la sculpture hittite. Mais à supposer que les cylindres troyens n'imitent pas directement les originaux babyloniens, mais qu'ils les imitent indirectement à travers l'influence hittite, reste ce fait qu'ils sont babyloniens plutôt qu'assyriens par le style, et j'espère montrer un peu plus loin que l'art adopté par les Hittites et porté par eux dans l'Asie Mineure fut l'art de la Babylonie et non pas celui de l'Assyrie. La figurine en plomb, trouvée par le Dʳ Schliemann pendant ses dernières fouilles (p. 406, nº 233), représente l'Artémis Nana de Chaldée, qui devint la principale divinité de Carchemish, la capitale hittite, et qui traversa l'Asie Mineure pour gagner les rivages et les îles de la mer Égée. Des figures caractéristiques de la déesse ont été découvertes à Mycènes, aussi bien qu'à Cypre, et je crois très fermement que les idoles troyennes, d'un travail si grossier, où le Dʳ Schliemann croit reconnaître Athènè à tête de chouette, sont des imitations barbares d'images de la déesse qui se répandaient sous les noms variés d'Atargatis, d'Atê, de Kybelê, de Ma et d'Omphalê.

L'inscription dont je vais maintenant aborder l'étude est une de celles que le professeur Gomperz a vainement essayé de déchiffrer (nº 1669). Il est clair que le signe n'est pas



Nº 1669. — Fusaïole avec caractères gravés. Grand. réelle; prof., 7 m. Reproduite avec sa coupe géométrique sous le nº 1996.

en caractère double comme Haug et Gomperz se le sont imaginé, mais un caractère simple. Or, Perrot et Guillaume, dans leur grand ouvrage, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie* (planche VI), donnent, d'après l'estampage qu'ils ont pris eux-mêmes, les caractères gravés en creux sur le jambage de l'entrée d'une tombe taillée dans le roc à Delikli-tach, entre Yeni Keui et Mohimoul et près du Rhyndacus, en Mysie; voici ces caractères :



Ils nous offrent une forme évidemment semblable à celle du caractère problématique tracé sur la fusaïole troyenne, surtout si l'on tient compte de ce fait que le sculpteur a changé les courbes en angles. Nous n'avons qu'à retourner le caractère mysien et à prolonger un peu une des lignes, pour le faire concorder exactement avec celui de la fusaïole ( ). Le seul caractère cypriote qui ressemble au signe troyen est le ou *ye*, lorsqu'il est mis sur le côté ( ). On peut encore signaler à la rigueur une ressemblance entre le signe troyen et le cypriote , *la*. Mais, pour plusieurs raisons, il est probable que les caractères du syllabaire cypriote ne représentent qu'une partie du syllabaire original qui contenait beaucoup plus de signes, et nous pouvons nous attendre à trouver dans les syllabaires du continent des caractères qui manquent dans le syllabaire insulaire; toutefois, nous pouvons vraisemblablement attribuer à ce caractère troyen la valeur de *ye*.

Le caractère qui suit se trouve aussi dans l'inscription de Delikli-tach, mais pour celui-là, son identité n'est pas difficile à établir : c'est le cypriote , , ou , qui a les valeurs variables de *ko*, *go*, et *kho*. Il y a plus de difficulté pour le signe suivant . Ce peut être le cypriote ou , *ya*, mais ce peut être aussi un caractère inusité à Cypre. Je ne crois pas que le signe qui vient après inspire beaucoup de doutes; c'est le ou , qui se trouve aussi sur la fusaïole n° 3563[1] avec les formes et , ainsi que sur la fusaïole 2224. C'est le cypriote ou , *ti*, plutôt que le ou , *vo*[2]. Ce dernier caractère de notre fusaïole est intéressant; dans l'inscription de Delikli-tach il a la forme , forme que lui donne aussi l'inscription de Golgoï où il signifie *re*. Le signe inscrit sur la fusaïole ( ) est dérivé des formes données par les inscriptions de Paphos ( ), où il prend la valeur de *le*. Sur la fusaïole n° 3563, ce caractère est écrit et ; sur le n° 4148, ; sur le n° 2224, (forme qu'affectent souvent les caractères des monuments cypriotes), et sur la fusaïole n° 3551, . Le sceau de terre cuite, reproduit ci-dessus, le donne ainsi, .

Il est impossible de dire où commence l'inscription de la fusaïole

[1] Tous les chiffres au-dessus de 2000 que je cite dans cet Appendice sont les chiffres fixés sur les objets de la collection troyenne du Dr Schliemann, qui est exposée maintenant au South Kensington Museum.

[2]. Comparez toutefois avec le lycien ou , é.

n° 1669. Si nous partons du premier caractère étudié et que nous lisions le troisième comme *vo*, nous aurons *Ye-le-vo ye-go*, ce qui ressemble singulièrement à Ἰλίου pour ϜιλιϜου, mais malheureusement les deux conjectures sont plus que douteuses.

L'inscription que nous avons ensuite est sur une fusaïole numérotée 3559 et trouvée à la profondeur remarquable de 9^{m},90. Ici, l'interruption dans la continuité des lettres semble indiquer que l'inscription devait commencer ou finir avec le caractère ꟷ ; ce caractère peut être le cypriote ꟷ, *ka* (*ga* ou *kha*), ou même ꟷ, *si*, mais c'est plus probablement le paphien ꟷ, *le*, mentionné ci-dessus. Le caractère ꟷ est évidemment le cypriote *ve* qui se voit à Paphos sous cette forme 7; le caractère suivant est *ko* (*go* ou *kho*), et celui qui vient après, le cypriote *u*, écrit ꟷ et ꟷ dans les inscriptions de Ktima et de Paphos, aussi bien que sur les monuments de Carie. Mais ici nous nous trouvons de nouveau en présence d'un mot ou nom inconnu.

Les inscriptions suivantes indiquent également le point où finit le mot qu'elles contiennent; et d'abord celle de la fusaïole numérotée 3558, qui se lit ꟷ. Tous ces caractères, sauf le dernier qui est évidemment le cypriote ꟷ, *ti*, sont nouveaux. Celui qui le précède n'a pas d'analogue dans les inscriptions cypriotes bien qu'une lettre semblable se trouve dans l'alphabet lycien avec la valeur de *b*, et aussi dans l'alphabet carien. Le caractère qui vient ensuite — en allant de droite à gauche — n'a pas non plus son semblable dans le syllabaire de Cypre, bien qu'on le rencontre dans l'alphabet lycien avec la valeur de *g* (peut-être de *s*) aussi bien que dans les alphabets cariens et pamphyliens et dans une inscription curieuse copiée par Hamilton (*Travels*, I, p. 383) à Eyuk, près de l'Halys. Le caractère qui vient ensuite dans cet ordre peut bien être le cypriote ꟷ ou ꟷ, *me*, tandis que le dernier signe est peut-être l'indication d'un point d'arrêt.

Sur la fusaïole n° 2461, nous avons



trois caractères dont je lirais le premier *ye* et le second *sa* (?), tandis que le troisième est une forme commune du cypriote *go* ou *ko*. Sur la fusaïole n° 2236, il y a ꟷ, dont le dernier caractère peut bien être le cypriote ꟷ, *ro* retourné, et le caractère du milieu celui que j'ai assimilé — toutefois avec réserve — au cypriote *ye*, lorsque je me suis occupé de l'inscription portée au n° 1669. Le premier caractère peut être le cypriote *mo* qui paraît quelquefois sous la forme de ꟷ; mais c'est plus probablement un caractère de valeur indéterminée qui se trouve fréquemment dans les inscriptions cariennes.

Sur la fusaïole n° 3551, il semble y avoir deux mots :



Nous pouvons peut-être les lire *sa-ye vo* (?)-*go-re* ou *le*.

L'inscription de la fusaïole n° 2224 ꟷ, *go-go-ti-re* ou *le*, peut n'être qu'un ornement, mais peut aussi contenir un nom propre. On peut dire la même

chose de l'inscription n° 3563 :

ti-u-ti-re-re.

Il en est autrement d'une fusaïole portant l'inscription donnée ci-dessous et trouvée à la profondeur de 6m (n° 1670 : n° 1321, p. 724). Ici, la ligne droite indique la fin d'un mot, parce qu'une ligne sépare ainsi les mots dans les inscriptions cariennes, et dans l'inscription copiée par Hamilton à Eyuk. Je ne puis proposer aucune explication pour le premier caractère à gauche; le suivant est le cypriote *mo;* celui d'après, *ye;* ensuite vient une lettre dont la valeur phonétique, en cypriote, n'a pas encore été déterminée; puis un autre caractère inconnu qui peut



N° 1670. — Fusaïole portant inscription. Grandeur réelle; prof., 6m,30.

être comparé au premier caractère du n° 2236, et en dernier lieu le signe *go* ou *ko*. Il est possible, toutefois, que la ligne droite où j'ai vu une barre de séparation fasse partie de l'écriture; dans ce cas, nous aurions le caractère cypriote *vo*. Cette hypothèse nous est suggérée par une fusaïole trouvée à la profondeur de 4 mètres et contenant l'inscription suivante :

N° 1671. — Inscription de la fusaïole n° 1860.

Ici le second caractère est le cypriote *si* ( ), le troisième est *mo*, le quatrième *u*, et le dernier *vo*. C'est vraiment grand dommage que la valeur du premier demeure inconnue, puisqu'il semble que nous ayons dans *si-mo-u-vo*, la même racine que dans Simoeis (= Σιμο-Ϝεντ-ς).

Il y a quatre autres fusaïoles sur lesquelles j'ai des doutes. Elles portent des signes qui peuvent être des caractères, mais qui ne sont pas reconnaissables, et je suis disposé à les considérer comme de simples ornements. Il se peut que l'artiste s'efforçât plus ou moins gauchement de reproduire des caractères existant réellement, mais qu'il ne comprenait pas. Voici ces inscriptions :

N° 1672. — Inscription sur la fusaïole n° 1991 (n° 3514).

N° 1673. — Inscription de la fusaïole n° 1962 (n° 2640).

N° 1674. — Inscription sur la fusaïole n° 4148.

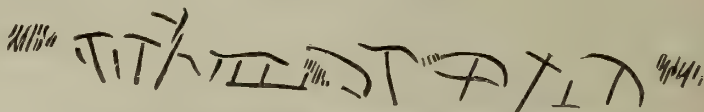
N° 1675. — Inscription sur la fusaïole n° 1972

N° 1676. — Fragment de poterie portant une inscription. 2/3 grand.; prof., 10 m.

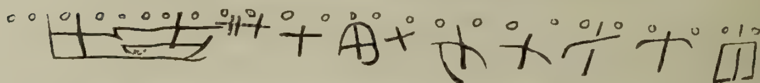
La même incertitude existe à l'égard d'un fragment de poterie dont la copie est donnée dans cet ouvrage (n° 1676 : n° 457, p. 493). Le dernier caractère

à gauche ressemble à un de ceux de l'inscription d'Eyuk, et les deux caractères suivants *peuvent* être pris pour *yo* et pour *go*.

Je n'éprouve toutefois aucune incertitude au sujet des signes qui courent autour de deux vases et qui ont été pris pour des caractères d'écriture ; ce sont certainement de purs ornements, les signes du premier vase n'étant qu'une série de *tau* grossièrement formés et ceux du second vase, une série de croix. En voici la copie exacte :



N° 1677. — Signes gravés autour du col du vase n° 281 (p. 429).



N° 1678. — Signes gravés autour du col du vase, nos 1109, 1110, 1111 (pp. 681, 682.)

Je suis porté à croire que les signes gravés sur une pierre à aiguiser, dans lesquels le professeur Gomperz a vu une inscription ainsi que dans les signes nos 1677, 1678, n'ont aucun rapport avec de véritables caractères d'écriture. Que le lecteur en juge par lui-même (n° 1679) :

Ici, nous avons, il est vrai, le cypriote , *ro*, comme sur le sceau de terre cuite étudié plus haut, mais il n'y a rien de plus à comparer avec les caractères du syllabaire cypriote, tandis que sur le côté de la pierre on reconnaît aisément la figure d'un homme, le bras étendu et tourné en arrière. Il est difficile d'attribuer un sens quelconque aux autres signes.



N° 1679. — Signes gravés sur la pierre à aiguiser, n° 1364, p. 729.

Il n'en est pas de même pour la figure gravée sur un cachet que possède maintenant le musée de Chinili Kiosk, à Constantinople. Voici cette figure . Ce taureau est dessiné dans le style enfantin que les fusaïoles découvertes par le Dr Schliemann nous ont rendu familier. De la bouche de l'animal sortent deux petits traits qui représentent peut-être des brins de fourrage, mais plus probablement le caractère *ko* ou *go*. S'il en était ainsi, nous aurions la preuve que la langue troyenne désignait le taureau par un mot de même origine que le sanscrit *gaus*, le grec βοῦς (pour γϜοϜ-ς), le latin *bos* et le vieil haut-allemand *chuo* (cow). La langue des Lydiens de qui, selon Hérodote (VII,74), les Mysiens étaient descendus, représentait une gutturale suivie d'une labiale par une gutturale simple, comme on peut en juger d'après le mot Κανδαύλης, traduit σκυλλοπνίκτης par Hipponax (*Fr.*, I. Bergk), où καν répond au sanscrit *śwan*, au grec κύων, au latin *canis*, et à l'anglais *hound*.

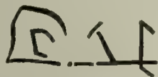
Je crois qu'on peut lire des caractères significatifs sur un petit bouton dont voici le dessin : ici nous avons



N° 1680. — Bouton avec caractère d'écriture.

, *re*, ou peut-être le cypriote , *lu*, , *ye*, et d'une valeur douteuse.

Je suis encore plus frappé de la légende faite d'un seul caractère tracé sur deux cônes d'argile jaune en forme d'entonnoir, trouvés à la profondeur de 3 mètres (n[os] 1441, 1442, p. 750). Le caractère en question est le , *mo,* probablement le nom de quelque poids ou de quelque mesure[1]. On ne peut se défendre alors de penser à la racine aryenne *mâa* « mesurer », et au sanscrit *mâtram,* « une mesure », au zend *mâ,* « une mesure », au grec μέτρον, et au latin *metare* et *metiri,* ses dérivés. Mais ces cônes nous conduisent à des conclusions encore plus intéressantes. Un cône, presque de la même matière, a été découvert par feu George Smith sous le pavé du palais du roi assyrien Assur-bani-pal ou Sardanapale, à Kouyunjik; sur ce cône est gravée à la pointe, tout comme sur les cônes d'Hissarlik, l'inscription suivante :



N° 1681. — Inscription sur un cône assyrien de Kouyunjik.

Ce sont incontestablement des lettres troyennes, la première à gauche étant le *re* ou *le* qui nous est familier; le second caractère est, soit , soit , plus probablement ce dernier, le trait inférieur coïncidant avec l'alignement que le graveur a donné à ses caractères. Si ce caractère est , il représente une forme abrégée du cypriote *to,* qui se rencontre dans quelques-unes des inscriptions les moins anciennes; si c'est , nous avons le *ye* ordinaire. Le troisième caractère est malheureusement un de ceux qui ne se rencontrent pas dans le syllabaire cypriote, bien qu'on le trouve sur la légende d'une médaille pamphylienne. Le cône de Kouyunjik ne peut pas être postérieur à l'an 650 avant J.-C., et il nous indique approximativement jusqu'à quelle date se prolongea l'usage du syllabaire cypriote en Troade; il nous indique aussi l'antiquité relative des nombreuses couches de ruines d'Hissarlik.

Je ne prétends pas affirmer que le cône découvert par George Smith vienne directement de la Troade, bien que sa ressemblance avec les cônes troyens pour la forme, la matière et le dessin des caractères, suggère cette conclusion; mais certainement les gens qui l'ont fabriqué se servaient du système d'écriture usité en Troade et avaient d'étroits rapports avec ses habitants. Assur-bani-pal, dès les premières années de son règne qui commença l'an 668 avant J.-C., reçut le tribu de Gugu ou Gygès, roi de Lydie, pays, dit-il, dont ses pères ne connaissaient pas même le nom, et il est probable que le cône fut apporté à Ninive par les Lydiens. Nous ne pouvons pas décider quant à présent si ce cône était de fabrication lydienne ou troyenne; c'est un point qui sera fixé par des fouilles sur l'emplacement de la capitale des Lydiens; mais il est au moins probable que le même système d'écriture était en usage dans la Troade et dans la Lydie, et que la découverte d'inscriptions lydiennes apporterait d'heureuses solutions aux inscriptions énigmatiques que je viens d'étudier[2].

[1] Le D[r] Schliemann me dit qu'il a trouvé le même caractère sur un objet rond de terre cuite, ainsi que sur le dos du polissoir, n° 707, p. 558.

[2] Il est probable toutefois qu'un fragment d'inscription lydienne existe sur une base de

En tout cas, il est bien certain que le syllabaire dit cypriote ne s'est pas limité à l'île de Cypre, bien qu'il ait duré là plus longtemps qu'ailleurs ; à une certaine époque, ce syllabaire était répandu dans tout le continent de l'Asie Mineure, et c'est à cette époque que nous reportent les monuments écrits d'Hissarlik. On n'a découvert jusqu'ici dans les autres parties de la péninsule aucune inscription antérieure au temps où l'alphabet phénico-grec fut introduit et adapté aux sons des langues diverses qui s'y parlaient. Toutes les inscriptions de l'Asie Mineure sont écrites au moyen d'alphabets que l'on peut appeler lyciens, cariens, pamphyliens, ciliciens, cappadociens ou phrygiens : car à part l'alphabet phrygien qui est purement grec et qui reproduit l'ionien avant que celui-ci eût perdu le digamma au VIIe siècle avant J.-C., chacun de ces autres alphabets offre la preuve évidente d'avoir été précédé par un syllabaire semblable pour le principal à celui de Cypre. Des sons que n'exprimait pas du tout l'alphabet grec, ou qu'il n'exprimait que d'une manière inadéquate, sont représentés dans ces alphabets asiatiques par des caractères qui ont les mêmes formes et les mêmes valeurs phonétiques que ceux du syllabaire cypriote. Ainsi en lycien nous avons le cypriote (*khu*), *kh*, , *o*, , *e*, et (*va*), *v*; en carien, , *mi*, , *re* (ou *le*), , *ko* (*go*), , *ra*, , *le*, , *mo*, , *ve*, et , *ne*; en pamphylien, , *vo*, , *u*, , *ko*, , *vu* ou *v*, et , *ss* (*se*); et en cilicien, , *ta*, et , *se*. Notre seule connaissance de l'alphabet cappadocien provient de l'inscription copiée par Hamilton à Eyuk, inscription qui se trouve en dedans des frontières de la Cappadoce telles qu'elles étaient avant l'établissement des Gaulois en Galatie et que nous reproduisons ici :

N° 1682. Inscription trouvée à Eyuk en Cappadoce.

Je lis de droite à gauche : ***Ri***(?)-***si-p*** (?)-***u*** (ou *sa*) ***S*** (ou *G*)-***ma-o-v-o-m-a-n***, « Rispu (fils) de Smaovos (suis) je. » Ici quatre lettres au moins sont cypriotes et une autre ( ) appartient aussi probablement au vieux syllabaire.

Comme je l'ai déjà remarqué, les caractères trouvés sur les monuments de l'île de Cypre sont une portion choisie des caractères contenus autrefois dans le syllabaire dont les alphabets postérieurs de l'Asie Mineure gardent des souvenirs épars. Je soupçonne que le cappadocien qui ressemble, par sa forme, au caractère troyen trouvé sur la fusaïole n° 3558 et aussi à un caractère ( ) qui se trouve sur des médailles de Pamphylie et sur des monuments cariens, est un de ceux qui ne figurent pas dans les inscriptions cypriotes. Il en est de même certainement pour le caractère lycien ou , *ê* (qui se trouve en carien et peut-être en

marbre brisée, trouvée par M. Wood dans le temple d'Artémis à Ephèse, et publié par M. Newton dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, IV, 2 (1876). Cette base semble avoir appartenu à une statue archaique, ou plus probablement à une des *cælatæ columnæ* offertes par Crésus. Dans tous les cas, elle faisait partie du vieux temple dont les fondations et les matériaux servirent au temple bâti du temps d'Alexandre le Grand. Un des caractères contenus dans l'inscription est le *re* troyen dont nous avons parlé plus haut ; un autre a la forme qui se trouve aussi à Eyuk, mais un peu modifiée ; un troisième enfin a la même forme que l'*n* à Eyuk.

troyen); + , *h*, ⊃, *s* (trouvés aussi en cappadocien), ϫ ; *th* (trouvé aussi en carien); X (qui ressemble à une forme du cypriote X *me*) et ⌶ *ih*, à moins que ce ne soit le cypriote Ψ, *e*), ainsi que pour les caractères pamphyliens ⌶, [et ↑. C'est ainsi que nous avons de même en carien ϑ ou ϑ, ë Y, *ss*, ⊙ et ⊕. Le syllabaire original de l'Asie Mineure possédait environ cent caractères. Les fameux συματα λήγρά d'Homère (*Il.*, VI, 169) semblent l'indiquer; ils semblent surtout indiquer un moyen bien remarquable de correspondance : les tablettes enduites de cire et se repliant que Bellérophon portait en Lycie, où le syllabaire de l'Asie Mineure fut longtemps en usage.

L'origine de ce syllabaire est toujours enveloppée d'obscurité. Il y a cinq ans, dans les *Transactions of the Society of biblical Archæology* (V, I, 1876), je me suis efforcé de le rattacher aux hiéroglyphes hittites encore indéchiffrés, qui ont été trouvés en différents points de l'Asie Mineure : à Alep, et sur l'emplacement de Hamath et de Carchemish, la capitale hittite, représentée maintenant par les monticules de Jerablûs (l'Hiérapolis grec) sur l'Euphrate, à 16 milles au sud de Birejik. Mais à cette époque, les seules inscriptions hittites lisibles qui fussent connues étaient en petit nombre et très courtes; elles provenaient de Hamam ou Hamath et semblaient reproduire une forme de l'écriture hittite qui était hiératique et moins ancienne; en même temps ceux des caractères cypriotes qui ont été les premiers accessibles au déchiffrement, nous ont été fournis par les inscriptions les moins anciennes relativement de l'île de Cypre. Mes comparaisons doivent donc s'établir entre certains caractères du syllabaire cypriote, caractères de formes particulières, et un nombre restreint d'hiéroglyphes hittites qui de même sont spéciaux, caractères cypriotes et signes hittites choisis, les uns et les autres, parmi les moins anciens. Je n'avais pas fait alors l'importante découverte de l'origine hittite des sculptures et des inscriptions photographiées par Perrot et par d'autres à Eyuk et à Boghaz Kioi (l'ancienne Ptéria) sur l'Halys; à Ghiaur-Kalessi, près des villages de Hoiadja et Karaomerlu, à 9 heures de marche au sud-ouest d'Angora (Ancyre); et encore, à un endroit qui commande la vieille route d'Ancyre à Pessinus en passant par Gordium; et surtout à Karabel en Lydie, au point où la route d'Éphèse à Phokée se croise avec celle de Smyrne à Sardes. J'eus en 1879 la satisfaction d'y trouver une inscription hittite accompagnant une des deux figures qu'Hérodote (II, 106) indique comme représentant le Sésostris égyptien. M. Davis a découvert des sculptures hittites en Lycaonie, près des mines d'argent du Bulgar Dagh, et de plus, des inscriptions à Ibreez (ou Ivris) un peu au sud d'Eregle, l'ancienne Kybistra, et à Bulgar Maden (près de Chifteh Khan); en même temps, M. Edmund Calvert m'a informé de l'existence d'une autre sculpture hittite consistant en trois figures accompagnées de caractères, près de Frehtin, dans le voisinage d'Ibreez. De fait, il est évident que la puissance et l'influence hittite se firent sentir jusqu'à la mer Égée, le long des deux grandes routes de l'Asie Mineure, l'une passant par le Nord, à travers la Cappadoce, la Galatie et la Mysie, — route que suivit Crésus lors qu'il marcha contre Cyrus, — et l'autre allant au Sud jusqu'à Sardes, par la Lycaonie. Ce fut cette dernière route que suivirent Xéno-

phon et ses Dix Mille dans leur retraite mémorable.

L'art hittite, que caractérise la prédominance des ornements ronds et des circonvolutions, des disques solaires ailés, des figures aux membres épais, aux têtes coiffées de tiares, aux chaussures à pointes relevées, est un art assyro-babylonien dans ses origines, mais modifié par les artistes de Carchemish. Il fut porté par les Hittites aux peuples de l'Ouest, s'étendit dans toute l'Asie Mineure, et de là passa, probablement par l'intermédiaire de mains lydiennes, jusque dans la Grèce. L'élément asiatique qui se trouve dans l'art grec primitif, et qu'on ne peut pas attribuer à l'influence phénicienne, vient réellement des Hittites. Ainsi, le caractère général des pierres tombales trouvées à Mycènes par le Dr Schliemann est hittite ; de même pour les lions qui surmontent la porte principale de l'Acropole et dont les pareils décorent une tombe creusée dans le roc à Kumbet en Phrygie[1] ; la coiffure d'une figurine d'ivoire découverte dans une des tombes préhistoriques de Spata en Attique est nettement hittique.

La date à laquelle on peut rapporter l'extension de la puissance et de la civilisation hittite à l'occident est probablement comprise entre l'an 1300 et l'an 1200 avant J.-C. Hérodote fait du fils de Bélus, Minus, le chef de la dynastie des Héraclides en Lydie, laquelle finit avec Candaule. On croyait d'abord que ce récit se rapportait à une occupation assyrienne de la Lydie, mais cette supposition est inadmissible depuis que les inscriptions cunéiformes nous ont appris que les Assyriens ne connaissaient pas, avant le règne d'Assur-bani-pal, le pays à l'ouest de l'Halys. Toutefois, la légende que rapporte Hérodote s'explique par l'introduction d'une civilisation que les Hittites auraient reçue de l'Assyrie et de la Babylonie et qu'ils auraient transmise à l'Asie Mineure. Ammien Marcellin (XIV, 8) appelle Hiérapolis sur l'Euphrate, qui, nous le savons maintenant, n'est autre que l'antique Carchemish, il l'appelle, dis-je, « l'ancienne Ninus » ou Ninive. (Voyez aussi Philostrate, *Vita Apoll. Tyan.*, I, 19 ; et Diodore, II, 3, 7.) Si nous pouvons en croire la chronologie d'Hérodote, le commencement de la dynastie des Héraclides doit être placé environ 500 ans avant l'avènement de Gygès, c'est-à-dire 1200 ans avant J.-C. Cette date est confirmée par ce fait que le monarque assyrien, Tiglath Pileser Ier (1130 ans avant J.-C.) constate que les Moschi ont été, cinquante ans auparavant, assez forts pour arracher aux Assyriens les pays d'Alzu et de Purukhumzu sur l'Euphrate supérieur, tandis que les Hittites, au même moment, envahissaient Subarti ou la Syrie. En même temps les annales égyptiennes racontent qu'au temps de Ramsès II (1320 avant J.-C.), les Dardaniens et les Mysiens venaient au secours des Hittites et que sous Ramsès III (1200 ans avant J.-C.) ils étaient au nombre des alliés des Hittites.

Il n'est pas à supposer que les peuples indigènes de l'Asie Mineure aient adopté l'art des Hittites sans adopter en tout ou en partie le système d'écriture qui en faisait comme une portion intégrante. Lors donc que le premier système d'écriture qui paraît chez eux est un syllabaire spécial, généralement connu comme cy-

[1] Comparez surtout les formes du taureau et du lion copies par Perrot à Eyuk (pl. 57, et celles trouvées sur des objets provenant de Mycènes et de Spata.

priote, il est permis d'y voir une dérivation des hiéroglyphes hittites, et plusieurs faits viennent confirmer cette présomption. Tout d'abord ce syllabaire se distingue par cette particularité remarquable qu'il représente les sons *b*, *p* et *ph*; *g*, *k* et *kh*; *d*, *t* et *th* par les mêmes caractères; c'est-à-dire que les hommes qui usaient de ce syllabaire ne faisaient aucune distinction de prononciation entre les sons *b*, *p* et *ph*; *g*, *k* et *kh*; *d*, *t* et *th*. Il n'y a, à ma connaissance, qu'une race, dans l'Asie occidentale, à laquelle on puisse attribuer une telle confusion d'articulation. Le nom de la ville capitale des Hittites est écrit *Gar-gamis* par les Assyriens, *Carchemish* par les Hébreux, et *Karu-Kamaisha*, par les Égyptiens. En d'autres termes, ce nom était prononcé de telle sorte que la gutturale initiale sonnait aux oreilles assyriennes comme *g*, aux oreilles égyptiennes comme un *k* dur, et aux oreilles des Israélites comme un *k* adouci (*c*). Secondement, les inscriptions hittites sont toutes écrites de la manière dite *boustrophedon;* ce fait doit s'être présenté autrefois chez les Cariens, puisque quelques inscriptions cariennes sont écrites de droite à gauche, tandis que d'autres sont écrites de gauche à droite. De plus, tandis que la plupart des inscriptions cypriotes se lisent de droite à gauche, celles de Paphos doivent se lire de gauche à droite, bien que Paphos fût alors un centre sémitique et que les Sémites écrivent de droite à gauche, tandis que les cunéiformes assyriens sont toujours écrits de gauche à droite. Ceci nous ferait connaître la cause d'un fait encore inexpliqué, à savoir que quelques-unes des inscriptions grecques les plus anciennes sont écrites *boustrophedon*, tandis que toutes les inscriptions phéniciennes et araméennes écrites avec l'alphabet transmis plus tard aux Grecs, vont de droite à gauche. Et troisièmement, les deux faits suivants sont positifs: l'inscription découverte par Hamilton à Eyuk a été trouvée dans un lieu où la sculpture et l'écriture hittites ont laissé des témoignages en relief, tandis qu'une figure de guerrier peinte en couleur, copiée par Texier (vol. II, p. 103) à Konieh ou Ikonium, est un spécimen de l'art hittite hellénisé, accompagné de caractères qui, si l'on peut se fier à la copie de Texier, appartiennent à une forme du syllabaire cypriote.

Je suis très disposé à croire que la gravure sur la pierre à aiguiser trouvée à Hissarlik, est l'essai grossier d'une imitation d'inscription hittite.

Nous avons le droit d'admettre, d'après l'état actuel des découvertes, que, aux XIVe et XIIIe siècles avant J.-C., l'influence hittite s'étendait à travers toute l'Asie Mineure, qu'elle transportait avec elle l'art de l'Assyrie et de la Babylonie modifié à Carchemish, et aussi la connaissance d'une écriture; mais il est impossible de déterminer si les artistes dont on a trouvé les ouvrages en Lycaonie et en Lydie étaient des Hittites proprement dits ou bien des habitants de la contrée qui s'étendait de la mer Noire à la Syrie d'une part et, d'autre part, de l'Arménie au fleuve Halys, peuples qui, si nous pouvons nous en rapporter aux noms propres, appartenaient à la même race que les Hittites, parlaient des langues de même famille et participaient à la même civilisation. Deux ou trois considérations nous prouveront que ces artistes étaient probablement de purs Hittites : les rochers sculptés à Karabel attestent une invasion militaire et une conquête telle que, seul, un peuple puissant comme les Hittites

pouvait la faire; les rapports étroits qui liaient les Hittites et les habitants de la Mysie, et dont les monuments égyptiens signifient la même chose, portent le même témoignage; en même temps, l'hypothèse de M. Gladstone qui confond les Κήτειοι d'Homère (*Od.*, XI, 521) avec les Hittites a beaucoup de chances en sa faveur[1]. Toutefois il est possible qu'un syllabaire ait été dérivé des signes hiéroglyphiques employés et probablement inventés par les Hittites, puis qu'il se soit répandu dans toute l'Asie Mineure. Après avoir subi des changements divers et des modifications particulières dans chacun des pays qui l'avaient reçu, ce syllabaire aurait passé de la Cilicie dans l'île de Cypre non pas au complet, mais seulement en partie et y aurait été employé jusqu'à une époque relativement moderne.

Il disparut de la Mysie et de la Troade longtemps avant de disparaître de l'île de Cypre. Le cône découvert par George Smith à Kouyunjik montre qu'il était encore en usage dans ces régions vers l'an 650 avant J.-C.; mais l'alphabet ionien-grec doit l'avoir remplacé peu de temps après, si nous pouvons nous autoriser de ce fait que les alphabets grecs ioniens de Phrygie, de Carie et de Lycie contenaient tous le *digamma*, qui était perdu au temps où les mercenaires ioniens de Psammétichus gravaient leurs noms sur les colosses d'Abu-Simbel, 640 ans avant J.-C. (tout au moins 595 ans avant J.-C.). Un objet appartenant à la période de transition a été découvert par M. Frank Calvert dans une des tombes de la nécropole de Thymbrée : c'est une patère d'une forme propre à la localité, faite de la même argile brune que les cônes mentionnés ci-dessus et appartenant à la période phénico-hellénique primitive de l'art grec; on y voit quatre caractères cypriotes dont deux, combinés ensemble, sont tracés sur les côtés opposés de la patère et semblent exprimer le nom de l'ouvrier ou du possesseur. Ce sont [signe] [signe] (le second caractère prenant aussi la forme [signe], dont le premier est *re* ou *le;* l'autre semble être le cypriote [signe], dont la valeur phonétique est inconnue; pour moi je suis disposé à le lire *von;* alors le nom serait *Levon* ou Λέων. Les deux autres caractères sont écrits séparément et servent de décor, l'un d'eux [signe] étant une modification symétrique et ornementale de [signe], *e;* quant au second [signe], *ne,* sa forme n'est pas changée. La patère montre que, au milieu du VII[e] siècle avant J.-C., époque à laquelle cet objet appartient, le vieux syllabaire était au moment de passer d'usage et de ne plus servir que d'ornement.

Une bonne partie des fusaïoles de terre cuite découvertes par le D[r] Schliemann portent des caractères isolés qui sont purement décoratifs. Ainsi nous trouvons [signe], [signe], [signe] ou [signe], et d'autres caractères encore employés à cette seule fin, en même temps que de grossières représentations d'animaux. Dans quelques cas, il est difficile de ne pas croire que les dessins ont l'intention d'être l'imitation barbare d'objets importants représentés par les hiéroglyphes hittites. Ainsi le dessin d'arbre [signe] est très commun et ce dessin ne se trouve pas seulement parmi les

[1] *Homeric Synchronism* (London, 1876), pp. 171 sq.

hiéroglyphes hittites, mais il forme aussi l'ornementation de la robe d'un personnage sculpté sur un monument de Carchemish transporté au British Museum, tandis que le même ornement se rencontre souvent sur des sceaux babyloniens et sur d'autres objets antiques. Un *phallus* de basalte noir, par exemple, rapporté dernièrement en Angleterre de l'île de Bahrein dans le golfe Persique (appelée « l'île des dieux » par les premiers Chaldéens), a le même dessin gravé à côté d'une courte inscription. Dans l'art babylonien il représente l'arbre sacré de la vie[1].

Parmi les fusaïoles d'Hissarlik, il y en a deux ou trois qui me semblent porter des reproductions de caractères cunéiformes ou plutôt des coins dont ces caractères étaient formés et qui étaient entièrement inintelligibles pour les artistes troyens. Il est arrivé de même aux artistes phéniciens de reproduire les hiéroglyphes des Égyptiens qu'ils ne comprenaient pas et, par conséquent, de les mal copier et de les grouper encore plus mal. Nous savons d'après les cylindres troyens étudiés plus haut, que des objets d'une origine babylonienne toute primitive étaient déjà connus des plus anciens habitants d'Hissarlik, et plusieurs des dessins trouvés sur les fusaïoles sont des imitations évidentes des signes gravés sur des cylindres babyloniens, parmi lesquels abondent de petits trous ronds signifiant les étoiles et les planètes. Un fragment de poterie extraite par le Dr Schliemann du Besika Tepeh porte des signes où nous reconnaissons une imitation des caractères cunéiformes (n° 1656, p. 873).

Deux points restent encore à signaler avant de conclure. Le premier est la tentative ingénieuse du Dr Deecke pour faire dériver le syllabaire cypriote du syllabaire assyrien tel qu'il était constitué à la fin du VIIIe siècle avant J.-C., quand Sargon II envahit l'île de Cypre. Mais une objection capitale à cette théorie, c'est que le continent asiatique possédait déjà ce même syllabaire sous une forme plus ancienne et plus complète et que, par conséquent, il ne pouvait pas avoir été inventé par un Cypriote de Paphos en l'an 710 avant J.-C. ou à peu près. Les inscriptions trouvées à Hissarlik témoignent que ces caractères existaient déjà à une époque et sous une forme bien plus anciennes au nord-ouest de l'Asie Mineure. C'est donc du continent qu'ils ont été importés dans l'île de Cypre et ils n'ont jamais été sa propriété exclusive. La théorie du Dr Deecke comporte encore d'autres objections : les caractères cunéiformes qu'il compare aux signes cypriotes appartiennent à plusieurs siècles et à plusieurs pays et ne furent pas tous en usage à la fois et en même temps ou dans une même contrée ; aussi dans plusieurs cas, en arrive-t-il à imaginer des formes non existantes qui seraient intermédiaires entre le prototype cunéiforme supposé et son équivalent cypriote. La phonologie des syllabaires assyriens et cypriotes ne concorde pas non plus. La langue assyrienne a des signes distincts pour le *t*, le *d* et le *th*; pour le *g*, le *k* et le *kh*; et aussi pour le *b* et le *p*. Il serait incroyable que chacun de ces groupes phonétiques eût été réduit à un seul signe dans un syllabaire destiné à exprimer les vocables de deux langues qui possédaient et distinguaient ces mêmes

1. Chez les Phéniciens, ce signe parait indiquer une feuille de palmier. Sur une coupe d'argent trouvée à Palestrina et portant une inscription phénicienne, l'artiste a représenté des chevaux avec la queue affectant la forme du dessin ci-contre.

sons. D'autre part, les Assyriens ne faisaient aucune distinction entre l'*w* et le *v*, distinction que fait le syllabaire cypriote ; ils n'avaient ni *ye*, ni *yi*, ni *o*, sons que représentent en cypriote des caractères spéciaux. On peut ajouter que les deux caractères *e* et *pa* , qui seuls manifestent une ressemblance marquée avec les caractères cunéiformes de même valeur phonétique, perdent cette ressemblance quand on les compare aux formes anciennes et .

L'autre point à signaler est malheureusement de ceux où nous n'avons presque rien à dire. Nous ignorons, ou peu s'en faut, la langue que parlaient Troyens et Mysiens ; il est donc impossible d'expliquer les mots écrits en caractères troyens, même quand ils sont déchiffrés, et de savoir s'ils expriment des noms propres ou des noms communs. Tout ce que nous pouvons dire de positif, c'est que la langue des Mysiens était parente des langues de leurs voisins de l'Asie Mineure. Xanthus, l'historien lycien (*Fr.*, 8), la représente comme à moitié lydienne, à moitié phrygienne, et les paroles d'Hérodote (I, 171) impliquent le même fait. A la vérité, Hérodote va jusqu'à dire (VII, 74) que les Mysiens étaient des colons lydiens, quoique Strabon (XII, pp. 552, 566) les appelle des colons thraces. Mais les dialectes de la Thrace et de l'Asie Mineure occidentale appartenaient au même fonds, tandis que les inscriptions phrygiennes existantes démontrent que le phrygien était une langue sœur du grec classique. Il doit y avoir eu toutefois de légères différences entre le mysien et le phrygien, comme le prouve un passage de l'hymne homérique à Aphrodite (111-116), cité par le Dr Schliemann dans la première partie de son ouvrage (p. 151) ; les différences toutefois étant très petites, le sens des inscriptions troyennes serait peut-être éclairci par les découvertes d'inscriptions lydiennes et phrygiennes. Hector était appelé Dareios « par les Phrygiens », ce qui semble impliquer que *dareios* était l'équivalent du grec ἕκτωρ « un arrêt », à la fois en phrygien et en troyen. Pâris semble avoir été le nom indigène qui correspond au grec Ἀλέξανδρος « défenseur des hommes », et il est difficile de séparer Pâris de Priam. La forme éolienne de Priam, Πέρραμος, montre que la forme première du nom était Peryamos qui n'a pas de rapport avec *Pergamos* (? citadelle), mais qui semble se rattacher au lydien πάλμυς « roi ».

Les quatre passages singuliers où Homère oppose la langue des dieux à la langue des hommes contiennent aussi probablement quelques spécimens du dialecte mysien. Le seul rapprochement que l'on puisse faire au sujet de ces passages est celui-ci, que nous fournit l'antique Edda d'Islande. Nous avons là un chant appelé l'*Alvissmal*, « discours de l'infiniment sage », où les noms de divers objets sont donnés dans la langue des hommes, dans la langue des Aesir ou dieux et dans celle des Vamir ou demi-dieux. Il semble que la langue des hommes était celle de la vie ordinaire, tandis que la langue des dieux était celle de la poésie ; beaucoup de mots étrangers y étaient intercalés ; ainsi la liqueur appelée, dit-on, *ale* par les hommes est appelée *beer* par les dieux ; or *ale* est un mot scandinave et *beer* un mot emprunté à l'anglo-saxon. Les quatre passages d'Homère sont expliqués et éclairés par le poème is-

landais ; chez Homère aussi, la langue des hommes signifie celle que parlent les indigènes de l'Asie Mineure, la langue des dieux, celle dont les poètes de l'Ionie se servent ; Briarée, comme le nomment les dieux, est appelé Égéon par les hommes (*Il.*, I, 403-404) ; Briarée signifie « le puissant » et Égéon se rattachait probablement au grec αἰγίς « tempête » (en dorien αἶγες, « vagues »). Dans l'*Iliade* (XI, 813-814), il est dit que les hommes appellent Batieia ce que les dieux appellent la tombe de l'amazone Myrinê, dont le nom réapparaît dans Smyrne, et dans les villes lemniennes et éoliennes de Myrina. Batieia peut être βατιϝεσγα « la broussailleuse », bonne appellation pour un tumulus encore couvert de buissons. Selon l'*Iliade* (XIV, 291, et XX, 74), les hommes appelaient κύμινδις et Σκάμανδρος ce que les dieux appelaient χαλκίς et Ξανθός. Κύμινδις était, dit-on, le nom ionien de la chouette ; mais comme ce mot n'a pas de parenté en grec, on peut croire que c'était un des mots indigènes que les colons ioniens de l'Asie Mineure avaient empruntés. Si nous pouvons supposer que χαλκίς « la couleur bronze » et ξανθός « le jaune » sont de véritables équivalents de κύμινδις et Σκάμανδρος, nous pouvons en conclure que la racine σκαμανδ ou κυμινδ existait en mysien, avec le sens de jaune. On ne doit pas oublier toutefois que plusieurs des noms de rivières de l'Asie Mineure, tels que Alander et Meander — ce dernier parent de Méonie, du lydien μωύς « terre », — finissent par la syllabe ανδρος ; tandis que, d'autre part, nous avons divers noms comme Kadyanda, Labranda (du lydien λάβρυς « hachette »), Piginda, Alinda (du carien ἄλα « cheval »), qui ont la même terminaison que κύμινδις. Le nom de la Mysie elle-même était dérivé du lydien μυσός, qui est expliqué par le grec ὀξύη « le hêtre » (ou *Fagus silvaticus*)[1].

A.-H. Sayce.

---

[1]. L'inscription suivante, trouvée par M. Frank Calvert dans la nécropole de Thymbrée, contient probablement un spécimen du dialecte mysien parlé en Troade :

..ΛΙϟΘΕΝΕΙΑΙΕΜΜ(?)
ΙΤΟΝΙΚΙΑΙΟΙΤΟΓΑVΚΙΟ.

Elle est publiée dans le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, de Le Bas, V. 1743, *m*.

APPENDICE III

LE SITE ET L'ANTIQUITÉ DE L'ILIUM HELLÉNIQUE

PAR LE PROFESSEUR J.-P. MAHAFFY

Le Dr Schliemann m'a prié de reproduire la dissertation suivante, comme Appendice à son nouvel ouvrage sur Ilion, intitulée *Troja*. C'est une véritable réplique à l'attaque dirigée par le professeur Jebb contre l'Appendice que j'avais écrit pour les éditions anglaises et allemandes d'*Ilios*, attaque qui parut d'abord anonyme dans l'*Edinburgh Review* et qui fut ensuite reproduite, quelque peu modifiée par l'auteur, dans l'*Hellenic Journal*, dont il est aussi l'un des éditeurs. Comme il était évident que cette attaque visait mon premier Appendice, j'ai envoyé ma réplique à l'*Hellenic Journal*. Depuis lors, M. Brentano a publié un nouvel opuscule sur ce sujet, et M. Jebb a répondu à ma réplique dans un nouvel article du même recueil (III, n° 2, p. 203). Il prétend que j'appelais une seconde réponse et même une réponse formelle ; j'avoue que je n'en ai pas conscience, ayant eu l'intention de ne plus me mêler à ce débat : pourtant je donne ici quelques notes pour montrer au public que, dans son dernier article, M. Jebb n'a pas réfuté mes arguments.

Les fouilles du Dr Schliemann à Troie suscitent une intéressante question, celle de savoir quand a été réellement fondé l'Ilium historique, et la réponse à cette question en implique une autre : l'Ilium historique était-il sur l'emplacement de la Troie préhistorique ? Si la fondation d'Ilium avait été récente et avait daté des temps historiques, il y aurait lieu de douter de l'identité des sites. Aussi les auteurs anciens, qui niaient cette identité, niaient-ils en même temps l'antiquité d'Ilium. J'ai donc l'intention d'examiner brièvement, et à l'aide des dernières découvertes, les pièces sur lesquelles ma thèse repose, et je me permettrai, pour plus de clarté, d'appeler, sans autre indication, la ville héroïque Troie, et la ville historique Ilium. Le Dr Schliemann et moi nous étions arrivés séparément au même résultat sur la même question ; il était conduit par ses fouilles, comme moi par l'examen critique des témoignages historiques des anciens, à constater l'identité des deux sites; de là, nous arrivions à conclure que la prétendue fondation d'Ilium, dans les temps historiques, sur un nouvel emplacement n'était pas vraie, et que l'Ilium le plus ancien, le premier Ilium, succédait à la dernière Troie, héritant des traditions et de l'emplacement presque sans interruption. Ce fut la croyance générale dans toute la Grèce ancienne jusqu'à ce qu'un grammairien très savant, Démétrius de Scepsis, eût entrepris de détruire la prétention des Iliéens de descendre d'ancêtres héroïques, des Iliéens devenus riches et enorgueillis par la

faveur de Lysimaque. Les conclusions de Démétrius furent acceptées et propagées par Strabon, et à sa suite par nos savants d'autrefois. Mais la plupart des critiques de nos jours, et à leur tête Georges Grote, notre plus haute autorité historique, ont reconnu que la théorie de Démétrius n'était pas seulement singulière et paradoxale, mais qu'elle n'était fondée sur aucun argument solide. Cette théorie, ébranlée par la critique perspicace de Grote, a reçu un nouveau coup, mortel cette fois, par les fouilles du Dr Schliemann. Tous ceux qui savent un peu d'archéologie, ne fût-ce que les premiers éléments de cette science, ne peuvent douter que le site d'Ilium n'ait été habité dans les temps héroïques et préhistoriques, car les couches de ruines et de décombres des villes qui s'y sont succédé pendant un grand nombre de siècles en portent le témoignage le plus évident. Comme il n'y a aucun site dans la Troade qui ait produit, ou qui puisse produire le moindre témoignage de ce genre, le fait que Troie et Ilium occupaient le même emplacement est établi aussi certainement qu'aucun autre fait de l'histoire ancienne.

Il est donc intéressant de chercher pourquoi Démétrius a mis tant de zèle à renverser cette ferme croyance, et nous pensons, Schliemann et moi, qu'on doit l'attribuer à la jalousie pédantesque de cet auteur qui, étant natif de Scepsis et réclamant pour sa patrie l'honneur d'avoir été gouvernée par Énée, voulut débouter Ilium de ses prétentions à ce sujet. Ce serait assurément soutenir une hypothèse ridicule que de prêter à Démétrius le dessein formel de tromper sur le véritable site de la ville de Troie, et cela pour écarter la prétention même que sa conscience de critique ratifiait secrètement. Mais cette absurdité psychologique (que M. Jebb nous attribue) ne se trouve pas dans notre argumentation[1]. Nous avons supposé seulement (et n'en avons-nous pas des preuves abondantes?) qu'un pédant envieux pouvait s'attacher à une mauvaise cause et la soutenir de bonne foi.

Les prétentions rivales d'Ilium et de Scepsis à l'honneur d'être la résidence de la dynastie d'Énée avaient poussé Démétrius à prendre parti entre elles et la seule raison plausible qu'il pût invoquer pour favoriser Scepsis, c'est que Scepsis était à moitié chemin entre le pays assigné à Énée dans l'*Iliade* et Lyrnesse où il s'enfuit poursuivi par Achille (Strabon, XIII, p. 607). Avant de produire un motif aussi faible, il fallait commencer par écarter la prétention d'Ilion; car qu'est-ce qu'Homère a prophétisé dans ces vers :

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται[2]?

Ce passage ne prouve-t-il pas qu'Énée régnait à Troie[3]? Strabon

---

[1] Dans sa dernière réplique (p. 215), M. Jebb ajoute : « Cette absurdité (absurdité qu'il invente et qu'il nous attribue) devient encore plus grotesque quand on pense que la patrie de Démétrius, Scepsis, n'était pas la rivale d'Ilium. Il croyait seulement que le Βασίλειον d'Énée avait été à Scepsis. Ni lui, ni aucun autre n'a jamais songé à substituer Scepsis à la ville de Troie. » Ce que j'ai dit c'est qu'Énée passant pour avoir fondé une dynastie dans la Troade, les Iliéens disaient que c'était à Ilium, Démétrius, que c'était à Scepsis. Ilium et Scepsis étaient, par conséquent, rivales pour cet honneur. L'argument qui contestait aux Iliéens leurs rapports avec l'ancienne Troie fortifiait d'autant la cause de Scepsis. Je ne crois pas qu'avec un peu de sens commun on se fût ainsi mépris sur ma pensée.

[2] *Il.*, XX, 307-308.

[3] Ces vers n'auraient jamais été composés si ce qu'ils prophétisaient n'avait pas existé réellement ou, du moins, n'avait pas été généralement admis; car c'était, sans aucun doute, une prédiction « après coup ».

nous dit qu'en général on l'entendait ainsi, mais M. Jebb juge cette interprétation peu naturelle, et croit que l'absence du nom de Troie dans cette prophétie implique un changement de résidence. Différentes légendes qui nous ont été conservées confirmaient la royauté troyenne d'Énée. Ains Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, I, 53) nous rapporte le vieux récit d'après lequel Énée retourna d'Italie à Troie pour y régner, laissant à Ascagne l'empire qu'il venait de fonder, — légendes fondées sur la prophétie homérique. D'après d'autres récits auxquels Homère fait allusion, Énée fut infidèle à Priam et sauva par sa trahison ceux des Troyens qui formaient son parti. En présence de ces légendes et du culte d'Énée à Ilium, Démétrius était tenu de fournir des arguments bien forts pour sauver la gloire mythique de Scepsis.

Je signalerai d'abord une distinction importante dont l'oubli fausse toute argumentation sur ce sujet, et qui pourtant s'impose d'elle-même. La destruction de Troie admise, reste à demander : fut-elle totale ? fut-elle définitive ? L'affirmation porterait sur deux cas très exceptionnels ; il faut beaucoup de travail et un travail persévérant pour détruire entièrement une ville. Même en ruines, l'emplacement d'une cité grecque était toujours réoccupé par les fugitifs dès que l'ennemi avait disparu ; aussi ne compte-t-on, dans l'histoire, qu'un seul exemple de destruction à la fois totale et définitive ; c'est celle de Sybaris, et pour y réussir il fallut amener les eaux d'un fleuve sur les édifices renversés, maudire solennellement ceux qui tenteraient de s'y établir, ou bien encore fonder une nouvelle ville pour remplacer l'ancienne, comme il arriva pour Mantinée. Cet ensemble de précautions prouve que les expressions communes, métaphoriques, poétiques dont on se sert pour parler de la destruction d'une ville n'impliquent pas sa disparition absolue de la terre habitée. Les partisans de Démétrius connaissaient et sentaient cette objection, car ils se croyaient obligés de présenter la destruction totale de Troie comme un fait *anormal*. Strabon dit : ἅτε γὰρ ἐκπεπορθημένων τῶν κύκλῳ πόλεων, οὐ τελέως δὲ κατεσπασμένων, « quelques vestiges en restent encore » ; « Troie, ajoute-t-il n'était pas seulement ἐκ βάθρων ἀνατετραμμένη, mais toutes ses pierres furent enlevées pour servir à d'autres constructions » ; témoignage frappant de la manière dont Démétrius (l'autorité de Strabon) essayait de prévenir les objections que soulevait l'emplacement qu'il assignait à Troie, à savoir : qu'il ne portait, ni ne contenait aucune trace d'antiquité. Ainsi prit naissance cette première supposition gratuite, si mal fondée que ses défenseurs mêmes voulurent l'étayer d'un autre argument ; selon Strabon : ὁμολογοῦσι δὲ οἱ νεώτεροι τὸν ἀφανισμὸν τῆς πόλεως, ὧν ἐστι καὶ Λυκοῦργος ὁ ῥήτωρ (qu'il cite). Εἰκάζουσι δὲ (*ils supposent*) que l'on avait renoncé à l'emplacement primitif pour échapper au mauvais augure ou parce que Agamemnon l'avait maudit. Les νεώτεροι ne sont pas évidemment les auteurs posthomériques en général, comme l'ont prétendu quelques-uns, mais le parti de Démétrius qui s'autorisait de l'orateur Lycurgue[1]. C'était

[1] M. Jebb (*op. c.*, p. 210) insiste sur ce point que νεώτεροι signifie tous les auteurs posthomériques, alléguant que les commentateurs d'Homère désignent ainsi les écrivains qui ont paru après le grand poète. Ils le font naturellement lorsqu'ils comparent la langue d'Homère avec la langue des ouvrages postérieurs ; mais ils ne désignent pas ainsi les *historiens*, et je pourrais en donner mainte preuve s'il était nécessaire ;

en effet la seule autorité antérieure qui soutînt comme vraie la destruction définitive de Troie par les Grecs. Ainsi nous sommes en droit de déclarer qu'il n'existe aucun témoignage prouvant que les Grecs des temps historiques croyaient formellement à la destruction *définitive* de Troie. Quelques autorités anciennes comme Platon, Isocrate et Xénophon, laissent entendre qu'ils croient à la destruction totale de Troie; mais personne, sauf Lycurgue, n'a jamais soutenu que la ville soit restée inhabitée. Nous examinerons tout à l'heure ce que vaut le témoignage de Lycurgue.

Ce n'est pas tout. Peut-on dire que chez les Grecs des temps historiques dominait la croyance à une destruction de Troie *totale* sinon *définitive?* Il est vrai qu'Eschyle, Euripide et leurs imitateurs latins parlaient de la destruction de Troie en termes pareils à ceux dont « se sert le phophète hébreu pour représenter la dévastation de Tyr ». Mais ces descriptions ne sont-elles pas remplies d'hyperboles poétiques devenues pour ainsi dire traditionnelles? Que dit Strabon — Strabon, que les partisans de Démétrius citent comme un témoignage si important et si digne de confiance? — « Il est difficile de concilier ce que nous venons de dire des premiers fondateurs de Scepsis avec les différentes traditions qui ont cours sur Énée. On prétend, en effet, que, si ce prince survécut à la guerre de Troie, il le dut uniquement à la haine ouverte qu'il professait pour le roi Priam : « car ce héros conservait toujours son « ressentiment contre le divin Priam, « parce qu'il ne l'honorait point malgré « sa valeur ». De même aussi les Anténorides et Anténor lui-même ne durent leur salut, paraît-il, qu'au souvenir de l'hospitalité que Ménélas avait reçue d'Anténor. Sophocle rappelle le fait dans la *Prise de Troie*[1], quand il dit qu'on « avait suspendu la dépouille d'une panthère devant la porte d'Anténor pour indiquer que sa demeure devait être respectée ». Strabon parle ensuite des migrations lointaines de ces héros : « Mais Homère ne semble être d'accord avec aucune de ces légendes, non plus qu'avec celle relative aux premiers fondateurs de la ville de Scepsis, car il indique qu'*Énée resta à Troie,* qu'il devint roi après l'extinction de la famille de Priam et qu'il laissa la royauté aux enfants de ses enfants. » Comment peut-on traiter d'*inébranlable* la légende de la destruction *totale* et surtout *définitive* de Troie, en présence de cette autorité à la fois si grande et si familière à tous? Ni Homère, ni Sophocle, le plus homérique des auteurs tragiques, n'étaient *inflexibles* sur ce point. Polygnote dans ses fameuses peintures de la Lesché, à Delphes, interprétait la légende selon la pensée de Sophocle, et la portait à la connaissance de

deux se présentent d'elles-mêmes à mon esprit. Denys d'Halicarnasse parle d'Hellanicus comme τῶν παλαιῶν συγγραφέων, dans un passage que M. Jebb cite lui-même, mais celui-ci ne semble jamais prévoir que la citation qu'il fournit peut être prise à un nouveau point de vue et tournée contre lui. Strabon lui-même, l'auteur en question, parle de Xanthus (XIII, p. 628) comme ὁ παλαιὸς συγγραφεύς ! Sont-ce là les νεώτεροι? Voilà ce qui arrive lorsqu'on prétend réfuter chaque mot de l'argumentation d'un adversaire.

[1] M. Jebb critique ma traduction en disant que cela signifie « lors de la prise de Troie » : et que ce n'était pas le titre d'une tragédie. Si je me suis trompé, j'ai été induit en erreur par Eustathe qui donne ces mots comme le titre d'une pièce de théâtre en omettant l'article (τῇ); cf. Dindorf, *Poet. scen.*, Frag. Soph. Incert., 15. Mais je trouve l'article tantôt employé, tantôt omis dans les citations de pièces de théâtre et cela presque au hasard, par exemple : ἐν Ἕκτορος λύτροις, et ἐν τοις Ἕ. λ. Et ainsi *passim* chez tous ceux qui font autorité.

tout le monde. Ses tableaux représentaient donc cette destruction partielle et (d'accord avec l'*Iliade*) le retour des habitants suivi d'une restauration de la monarchie troyenne [1].

Ainsi, dès le commencement, se produisit une addition importante — j'admets que c'était seulement une variante — à la légende de la conquête de Troie. On disait qu'après le sac de la ville et la retraite des vainqueurs, le lieu n'était pas resté désert mais qu'il avait été habité par les Énéades. Le texte de Sophocle implique même que la destruction n'avait pas été complète. C'est pourquoi, sans doute, personne, dans les premiers siècles de l'histoire grecque, ne contestait aux Iliéens qu'ils représentassent la Troie de la poésie épique; et c'est aussi pourquoi Strabon, toujours si bien informé, ne cite qu'Hellanicus à l'appui de cette prétention. Chacun considérait le fait comme bien connu.

Mais laissons de côté la légende d'une destruction partielle et démontrons que l'emplacement fut toujours le même, opinion qu'appuient également plusieurs témoignages importants. Xerxès visita « la Pergame de Priam » et admira ses fameuses reliques; il le fit d'une manière qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'opinion courante de ses sujets grecs; les termes dont Hérodote se sert montrent clairement que lui-même partage sans réserve cette opinion. Mindarus, d'après un passage de Xénophon, atteste la persistance de la même foi et de la même manière de voir; c'est ce que nous prouve aussi la conduite d'Alexandre le Grand. Les historiens qui nous rapportent ces visites n'expriment jamais une ombre de doute ou de scepticisme et sont, par conséquent, des témoins supplémentaires et indépendants. De quelles autres preuves avons-nous besoin? Personne ne songeait à affirmer ce dont personne ne doutait. Le meilleur connaisseur et critique de l'histoire grecque, Georges Grote, représente comme évidente en soi cette croyance générale du monde grec. Le meilleur juge des idées courantes chez les Romains, L. Friedländer, maintient de la manière la plus décisive, et en face de la théorie de Strabon, que c'était la croyance générale du monde romain [2].

Ce qui caractérise l'attitude de Démétrius, c'est une négligence systématique du puissant témoignage que l'adhésion et les actes des personnages les plus importants de l'antiquité apportent à cette cause; c'est une hostilité injuste contre l'*auteur* qui connaissait le mieux Ilium et qui, ayant réuni dans sa *Troïca* les légendes conservées sur les lieux, avait fortifié la croyance à l'identité d'emplacement. Nous ne savons pas si cet auteur — c'est d'Hellanicus dont nous parlons — était pour la destruction partielle, mais il est probable qu'il soutenait cette théorie. Comme le su-

[1] Quant au nombre des maisons sauvées, je dirai: Si Troie avait été détruite à l'exception d'une unique maison, les légendes nous l'auraient dit comme elles l'ont fait en d'autres occasions. Je ne crois pas non plus à une destruction partielle qui eût permis d'habiter sans reconstruire. Je soutiens qu'il restait de quoi maintenir intacte la tradition qui s'attachait au lieu même. La conservation d'une seule maison suffirait à prouver que le site n'avait pas été maudit et elle en préciserait la place, comme la maison de Rahab et celle de Pindare le firent pour Jéricho et Thèbes, que l'on rebâtit plus tard. — C'est ainsi que les faits allegués par M. Jebb se retournent contre son argumentation.

[2] M. Jebb en convient, il est vrai. Brentano, dans le pamphlet loué par M. Jebb, essaye de prouver que même le monde romain rejetait les revendications d'Ilium.

jet qu'il traitait l'amenait nécessairement à contredire Démétrius, il devait être contredit à son tour. On a prétendu que sa partialité pour les Iliéens dépassait toute mesure; mais celui qui entreprend de recueillir les légendes locales ne peut réussir que s'il sympathise avec le sentiment des habitants. Sans doute, Hellanicus consignait sans examen critique tout ce que ceux-ci lui contaient et probablement il ne parlait pas de Scepsis; voilà tout ce qu'on peut dire au sujet de son injuste prédilection. Les Iliéens avaient évidemment pour autorité principale — outre l'antiquité de leur temple d'Athènè ilienne — le pèlerinage annuel des vierges locriennes envoyées pour expier le crime d'Ajax. Strabon et Démétrius objectent que cette légende n'est pas dans Homère, mais elle doit remonter certainement aux poètes cycliques. L'envoi périodique de ces vierges doit avoir été institué à la suite d'un malheur public survenu à Locres, ou sur l'ordre d'un oracle ancien. Que l'envoi de vierges locriennes n'ait pas commencé avant la domination des Perses[1], comme le prétend Strabon, c'est une assertion sans vraisemblance et sans preuves, mais elle montre toujours qu'en ce temps-là le temple était reconnu comme le sanctuaire de l'Athènè homérique. Cette réfutation étant très faible et l'autorité d'Hellanicus étant respectable et très importante dans la question, nous devons examiner avec attention ces nouvelles attaques. Le témoignage d'Hellanicus ne peut être contesté que par la raison générale qu'il manquait de critique, ou par la raison particulière que, dans certains cas où on a pu le contrôler, il s'est trouvé en défaut. La première raison est insuffisante et faible, car, bien qu'Hellanicus ne fût pas un juge sagace des matériaux qui s'offraient à lui, il mettait néanmoins beaucoup de conscience et de soin à réunir les légendes du passé, et cela nous suffit dans le cas présent. Nous pouvons d'autant mieux lui accorder ce point que Denys d'Halicarnasse, qui ne parle généralement des logographes qu'avec mépris, se réfère en maintes occasions à Hellanicus comme à une autorité importante en matière de légendes locales; ainsi, par exemple, il cite Hellanicus quatre fois au moins dans le premier livre de ses *Antiquités romaines*, une fois sans remarque particulière, une autre fois (chap. 35) pour s'écarter de son témoignage, mais sans le trouver mauvais. Les autres occasions sont plus importantes; ainsi, il dit (chap. 38): « Parmi les traditions sur la fuite d'Énée, *la plus digne de foi* est la suivante qu'ont acceptée les *anciens historiens* et parmi eux Hellanicus. » Dans un autre passage (chap. 22), il énumère les légendes sur l'immigration des Sicèles en Sicile telles qu'elles sont racontées ὑπὸ τῶν λόγου ἀξίων. Quels sont-ils? *Hellanicus*, Philistus, Antiochus et *Thucydide!* Cela prouve que Denys faisait cas d'Hellanicus et qu'il l'excepte de la condamnation générale dans laquelle il enveloppe tous les logographes[2]. Nous ne de-

[1] J'avais dit « les guerres persanes », ayant en vue les guerres des Perses en Ionie et en Éolie, mais M. Jebb a mal compris mon expression et l'a corrigée. En même temps il fixe la date de la domination persane (ἤδη κρατούντων) *dans la première moitié du VI[e] siècle avant J.-C.* Si l'expiation remonte au delà de l'an 600 avant notre ère, cela suffit à mon argumentation.

[2] Je cite ce témoignage de Denys d'Halicarnasse comme un argument *ad hominem*, parce que M. Jebb avait emprunté à cet auteur une attaque générale contre les logographes pour s'en servir contre l'autorité d'Hellanicus.

vons pas nous en étonner, car Thucydide qui ne cite jamais d'auteur fait exception pour Hellanicus dont il semble regretter que la chronologie historique manque d'indications exactes. Cette citation unique prouve nettement l'importance de l'homme. M. Jebb, comme *controversiste,* est parfaitement en droit de s'étonner d'un tel argument ; mais je le soumets avec confiance à ceux qui tiennent à découvrir la vérité. Qu'un historien très sérieux qui n'a pas coutume de se référer aux autorités antérieures ou contemporaines, cite *une fois un* auteur par son nom, fût-ce pour critiquer sa chronologie, j'en conclurai que cet auteur est important et même que l'historien doit lui avoir fait ailleurs d'autres emprunts. Mais y a-t-il des cas déterminés où l'on puisse prouver qu'Hellanicus est inexact et indigne de confiance ? c'est la seconde partie de l'argumentation. Ces cas existent en effet. Strabon affirme qu'Hellanicus s'était montré très mal instruit de l'histoire d'Olénus et de Pylène, villes anciennes et peu connues d'Étolie, qu'il représente comme étant encore de son temps ce qu'elles avaient été d'abord ; il ajoute que presque tout l'ouvrage d'Hellanicus attestait de la négligence (εὐχέρεια). Cela peut être, mais l'ignorance d'un Éolien au sujet de la géographie de l'Étolie, infirme-t-elle d'avance ce qu'il nous dira au sujet de Troie? Nous ne pouvons mieux répondre qu'en renvoyant à Strabon le trait qu'il nous lance. Dans sa description de l'Argolide, il parle de Mycènes dont les ruines, alors comme à présent, étaient les plus remarquables de toute la Grèce. Comment le savant Strabon en parle-t-il, lui que les partisans modernes de Démétrius considèrent comme la meilleure de toutes les autorités ?

« Dans la suite (et ici il se trompe)[1], Mycènes fut détruite par les Argiens, de sorte qu'on n'en trouve plus aucune trace. — ὥστε νῦν μηδ' ἴχνος εὑρίσκεσθαι τῆς Μυκηναίων πόλεως[2] ! »

Ce sont là les mots mêmes, ou à peu de chose près, qu'il appliquait à son site imaginaire de Troie, et il s'en sert ici pour parler d'une ville de Grèce ruinée, ville grande et célèbre, — non pas Olénus ou Pylène, mais la royale Mycènes ! — Ainsi, on pourrait appliquer à Strabon lui-même la conclusion qu'un auteur est partout indigne de confiance, parce que, sur un point, il s'est trouvé négligent ou dans l'erreur, et pourtant ceux qui attaquent Hellanicus pour un motif semblable exaltent l'érudition et l'exactitude de Strabon comme étant au-dessus de tout soupçon.

Après avoir défendu suffisamment Hellanicus qui soutenait la succession de Troie et d'Ilium sans changement de site, examinons l'opinion contraire représentée par le seul témoin réel qui dans l'antiquité fût du parti de Démétrius, je veux dire l'orateur Lycurgue.

Il dit expressément que Troie après sa destruction totale est restée inhabitée jusqu'au temps où il parle. Cette assertion peut-elle balancer l'accord des autorités contraires? Ne sait-on pas que les orateurs attiques ne se

---

[1] M. Jebb cite contre moi plusieurs passages que j'avais recueillis moi-même et discutés dans ma dissertation, comme si ces passages étaient produits par lui et contredisaient ma théorie.

[2] Ce qui prouve à quel point une opinion préconçue peut égarer l'esprit, c'est l'explication que donne M. Jebb (*op. cit.*, 214) de ce passage : il prétend que Strabon veut dire seulement que Mycènes *n'avait plus une maison habitée!* Or, pour exprimer la disparition totale d'une ville, Strabon ne pouvait guère trouver d'expression plus forte ; si M. Jebb avait pu trouver un témoignage semblable au sujet de Troie, avec quel empressement ne l'aurait-il pas produit comme absolument décisif!

piquaient guère d'exactitude dans leurs allusions historiques? On dit, il est vrai, que Lycurgue était bien au courant des légendes et qu'il devait représenter sur cette question l'opinion la plus raisonnable de son temps, mais nous avons des preuves positives qu'il était surtout initié à la littérature tragique et tellement touché par des pièces comme l'*Hécube* et les *Troades*, qu'il devait parler de la destruction de Troie en termes passionnés; il se peut aussi qu'il ait parlé avec une exagération de rhéteur dont on n'aurait pas tenu compte, si l'on avait eu de meilleures preuves à l'appui de l'opinion controversée[1]. Son assertion me paraît être de même valeur que les vers où Lucain décrit la visite de César au site désert de Troie, description si évidemment imaginaire que bien peu de savants ont osé la produire à titre de preuve.

Pourtant M. Jebb a récemment appuyé les paroles de Lycurgue par une conjecture qui nous arrêtera quelques moments. Il prétend que Lycurgue prononça son discours peu de temps après la bataille du Granique, comme Ilium venait d'être « considérablement augmenté par Alexandre », — M. Jebb a découvert depuis que cette phrase ne suppose pas la construction de nouveaux édifices! — « élevé au rang de ville, affranchi d'impôts, etc., etc. », de telle sorte que la question du site de Troie était à ce moment d'un intérêt capital. M. Jebb prétend que ces faits donnent une importance particulière aux expressions de Lycurgue et ne permettent pas de supposer qu'il les ait employées par hasard. Dans mon appendice à l'*Ilios* de Schliemann (éd. anglaise et allemande), j'ai accepté cette interprétation des faits au sujet d'Alexandre et d'Ilium, mais je confesse aujourd'hui mon erreur. Il est évident qu'Alexandre se borna à donner des promesses; que, même au comble de la fortune, il ne fit pas davantage, et que ce fut Lysimaque qui les réalisa. Strabon voulant montrer qu'Auguste suivait de près les exemples du héros macédonien, attribue de l'importance à ce qui n'en avait guère de son temps; quant à nous, nous avons pris les promesses pour des faits. Citons encore la phrase suivante (Strabon, XIII, 593) : Alexandre avait dénoncé ses bonnes intentions en passant par la Troade pour gagner (ἀναβάντα) l'Asie, — ὕστερον δὲ μετὰ τὴν κατάλυσιν τῶν Περσῶν ἐπιστολὴν καταπέμψαι φιλάνθρωπον, ὑπισχνούμενον πόλιν τε ποιῆσαι μεγάλην, καὶ ἱερὸν ἐπισημότατον, καὶ ἀγῶνα ἀποδείξειν ἱερόν. — Ces mots font entendre qu'Alexandre s'excusait auprès des Iliéens de ne pas avoir rempli ses précédentes promesses. Naturellement, au milieu des graves événements qui remplissaient le monde, on parlait peu des simples promesses du jeune roi, mais les Iliéens se les rappelaient et insistè-

[1] En soutenant une thèse très solide contre une thèse faible, je veux bien admettre que Lycurgue entendait par ἀνάστατος et ἀνοίκητος la destruction totale et la désolation complète d'un site habité. Mais certainement ἀνάστατος est employé comme figure de rhétorique pour exprimer une simple déchéance politique; et je crois possible que, de même que οἰκίζειν ne signifie pas peupler un site désert, mais constituer une nouvelle commune hellénique dans un lieu habité par des barbares ou des paysans, ainsi ἀνοίκητος peut avoir été employé par Lycurgue, non pas pour exprimer la désolation complète du site, mais seulement sa disparition de la liste des villes grecques indépendantes. *C'est un fait que, même le site auquel tient si fort Démétrius, l'*Ἰλιέων Κώμη *était habité et probablement dès le temps de Lycurgue, car, s'il eût été colonisé depuis peu, Démétrius n'aurait pas manqué de le dire.* Je crois, par conséquent, que, si Lycurgue eût été attaqué pour cause d'inexactitude grossière, il se serait défendu de cette manière et aurait répondu que ses paroles devaient être entendues dans le sens politique et non dans le sens absolu.

rent en ce sens auprès de Lysimaque. Plus tard, la scène des sacrifices fut rendue célèbre par les biographes d'Alexandre. Ainsi la coïncidence de la date du discours de Lycurgue et des promesses d'Alexandre n'avait aucune importance historique, car le sacrifice solennel d'Alexandre à l'Athènè iliéenne était un usage traditionnel, usage auquel s'étaient trop souvent conformés les généraux grecs pour qu'il suscitât aucune remarque spéciale. Cette reconnaissance d'Ilium comme véritable emplacement de Troie peut avoir été un acte de « politique » et non pas de « critique », mais elle prouve, mieux que toute autre chose, que la tradition générale n'était pas celle du discours de Lycurgue, mais celle que Xerxès, Mindarus et probablement beaucoup d'autres avaient consacrée par des actes solennels et que — autant qu'on peut le savoir — personne n'avait niée jusqu'alors.

Il reste encore un dernier point à expliquer, point sur lequel il n'a guère existé, jusqu'ici, de divergence d'opinion. M. Jebb (*Hellenic Journal*, II, 26) dit que « Démétrius de Scepsis, encore enfant, avait visité Ilium vers l'an 190 avant J.-C. et qu'il l'avait trouvé en décadence. La ville était tellement appauvrie que les maisons n'avaient pas même de tuiles sur les toits ; il n'y a pas la moindre raison d'en douter », etc. Il croit que la négligence des Séleucides, après la mort de Lysimaque, et les invasions des Galates ou Gaulois sont suffisantes pour expliquer que la grande fondation de Lysimaque se trouvât dans cet état. M. Grote pensait autrement, et l'assertion de Démétrius l'embarrasse tellement qu'il propose de changer le texte de Strabon et d'appliquer à Alexandria Troas les grandes dimensions et la magnificence dont, selon le géographe grec, Lysimaque aurait doté Ilium. Je crois pourtant que l'on peut tirer des faits cités par M. Jebb lui-même une autre conclusion. Sans doute Ilium fut pendant la plus grande partie de l'époque historique peu considérable, mais le point sur lequel il insiste souvent n'a d'importance que pour ceux qui soutiennent la thèse de Démétrius. Cependant, deux faits au IIIe siècle avant J.-C. et vers sa fin prouvent qu'Ilium après avoir été élevé au rang de ville garda sa position. Vers l'an 228 avant J.-C. des mercenaires gaulois d'Attalus vinrent assiéger Ilium et furent repoussés avec l'aide de 4,000 hommes venus d'Alexandria Troas, ce qui prouve que non seulement la ville était habitée, mais qu'elle avait des fortifications et une garnison. Une inscription trouvée à Hissarlik, qui date du même temps, peut-être de la fin du IIIe siècle, nous montre qu'Ilium *était le chef d'une ligue fédérale des villes grecques environnantes* (Jebb, *op. cit.*, p. 24). Vers l'an 189 avant J.-C. commencent les faveurs romaines. Je demande s'il est probable qu'une cité dont la position était aussi importante et qui, l'an 228 avant J.-C., avait soutenu victorieusement un siège, ait pu être privée de ses fortifications et tomber aussi bas entre cette date et l'an 190 avant J.-C., c'est-à-dire en moins de quarante ans[1]. Je ne puis

[1] M. Jebb (p. 216) sent à présent les conséquences de son assertion. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle fût citée à ce point de vue, et il dit : « La ligue ne se composait que des petites villes d'une partie de la Troade. Pourquoi Ilium n'aurait-il pas été déchu tout en restant la capitale d'un district ? » Parce que nous avons la preuve que vers cette époque, il résista à l'attaque d'un corps de Gaulois, corps assez nombreux pour que 4,000 hommes de troupes auxiliaires vinssent à son secours. Il oppose à ce fait, comme témoignage important, celui d'Hégésianax qui affirme que l'an 278 avant J.-C.

me rallier à cette thèse et même me défendre de soupçonner Démétrius d'avoir fait œuvre d'imagination lorsqu'en parlant des bienfaits accordés à Ilium par les Romains et de l'élévation rapide de la ville, il la décrit comme un endroit misérable que les Romains voulurent honorer et réparer. Aussi, malgré les fortes expressions que lui suggèrent ses souvenirs personnels, je doute qu'Ilium fût dans cet état vers la fin du IIIe siècle avant J.-C. La manière dont Grote écarte la difficulté ne me paraît pas non plus facile à adopter et j'admets que cette discussion, ne reposant que sur des conjectures, offre un terrain peu solide.

Il ne me reste plus qu'à poser mes conclusions qui s'accordent avec le texte du Dr Schliemann et avec mon précédent Appendice.

1° Bien que la croyance à une destruction totale de Troie fût très générale, et qu'elle fût surtout admise par les poètes tragiques, elle ne formait pas à elle seule toute la légende troyenne; il y avait aussi des traditions d'après lesquelles une portion de Troie avait été conservée parce qu'il y avait dans la ville un parti grec.

2° La croyance à l'abandon des lieux ne faisait pas partie de la légende et n'était pas une conséquence de la destruction, même pour ceux qui admettaient qu'elle avait été complète.

3° La croyance à la survivance de Troie sous les Énéades était clairement exprimée dans l'*Iliade;* elle était donc très répandue, et Strabon en parle comme d'une opinion généralement acceptée.

4° La prétention de l'Ilium historique à occuper le site de la Troie homérique n'a été contestée par aucun auteur connu avant Démétrius (environ 160 ans avant J.-C.), sauf par l'orateur Lycurgue dont l'autorité sur ce sujet est contredite par nos autres preuves.

5° Cette prétention est confirmée dans l'antiquité par les sacrifices solennels qu'offrirent à l'Athènè iliéenne Xerxès (480 avant J.-C.), Mindarus, Alexandre le Grand et d'autres généraux, *ainsi que par les assertions et les inductions d'Hérodote, de Théophraste, de Dicéarque*[1], etc.

6° Hellanicus, autorité ancienne et vénérable, que le critique Denys cite comme particulièrement importante, rapportait tout spécialement les preuves des Iliéens qui ne s'appuyaient pas seulement sur d'anciens sanctuaires et des reliques, mais aussi sur d'anciennes coutumes dont la perpétuité attestait qu'Ilium succédait à la Troie légendaire.

7° Il y a quelques preuves que Démétrius était personnellement hostile aux prétentions d'Ilium à cause de l'élévation soudaine de cette cité et de sa conduite blessante à l'égard des autres villes de la Troade. Il est certain qu'il lui en voulait des prétentions qui détruisaient celles de Scepsis à avoir Énée pour fondateur.

8° On n'a pas la preuve d'une nouvelle fondation d'Ilium dans les temps

---

Ilium n'était pas fortifié; mais en quoi cela expliquerait-il qu'Ilium, important et fortifié en l'an 228, fût tombé si bas vers l'an 190 avant J.-C.?

[1] « Ce que le soldat dit » ne semble pas une bonne preuve à M. Jebb. Je ne l'ai pas présentée non plus comme telle. Dans le cas présent, le « dire des soldats » ne doit pas peser seul dans la balance, mais aussi ce que croyait leur entourage et ce que consacrent les historiens qui rapportent leurs actions. Hérodote n'exprime aucun doute sur le bien fondé de la croyance de Xerxès au sujet du temple de l'Athènè iliéenne. De plus, le sacrifice, et sa mention dans Hérodote, n'auraient pas eu leur raison d'être, si les Grecs de l'armée de Xerxès n'avaient pas partagé la même croyance.

historiques ; la supposition hasardeuse de Démétrius que, « au temps de la domination lydienne, l'Ilion actuelle avec son temple fut rebâtie », indique seulement la date la plus récente qu'il osait lui attribuer, la ville étant déjà ancienne et bien connue du temps de Xerxès.

9° On peut dire des découvertes du Dr Schliemann « qu'elles fixent solidement la preuve de ma thèse » et qu'elles rendent certain que l'Ilium de l'histoire occupait l'ancien site et était l'héritier des traditions d'une longue suite de siècles antérieurs.

En rendant compte dans l'*Academy* de l'opuscule du malheureux Brentano[1], j'avais fait remarquer en plaisantant qu'il est absurde de critiquer Hellanicus ou Démétrius, puisque leurs ouvrages sont perdus, et que c'est pur pédantisme que de disputer sur un thème semblable.

Je me suis exposé au même reproche et j'ai eu tort de railler ces prétendues absurdités. Mais il y a une sorte d'intérêt logique à confondre un raisonnement *a priori* qui repose sur un fond purement spéculatif, en produisant une hypothèse contradictoire du même genre. J'ai voulu démontrer qu'Hellanicus était digne de foi et que Démétrius ne l'était pas, par des raisonnements plus forts et plus justes que ceux dont M. Jebb étaye l'opinion contraire, et cela d'après les mêmes textes, mais je n'espère pas l'avoir convaincu parce que nous manquons de preuves assez évidentes pour triompher d'une opposition opiniâtre. M. Jebb dit que *des preuves abondantes* au sujet de l'autorité de ces auteurs ressortent des témoignages anciens et que cela doit suffire. Il ajoute que les textes d'Hellanicus cités par les auteurs de l'antiquité remplissent vingt-quatre grandes pages dans l'ouvrage de Müller. Peut-être ne s'attendait-il pas à ce que son assertion fût vérifiée ou que sa valeur fût mise en doute; *citation* signifie-t-il des fragments du texte d'Hellanicus ou de simples exposés de ses opinions? *Vingt-quatre grandes pages* signifient-elles des pages de grand format ou des pages contenant beaucoup de lettres? A la première question je répondrai que ces *vingt-quatre pages ne contiennent pas dix lignes de citations textuelles* et que le reste est rempli par de vagues références ou par le récit des faits mentionnés par l'auteur. Je puis encore assurer, *qu'un tiers,* ou à peu près, des vingt-quatre pages consiste en traduction latine du grec et que *plus de la moitié des deux autres tiers est en blanc ou contient* l'explication latine de passages des classiques cités où se trouvent peut-être d'obscurs renvois à Hellanicus. Et ce sont là « des preuves abondantes » (abundant evidence, *sic.*)! Au sujet de Démétrius les « preuves abondantes » sont encore moins sérieuses ; M. Jebb ne dit rien du nombre de lignes ou de mots qui restent de cet auteur, mais *un Allemand a écrit sur Démétrius une dissertation spéciale!* Sans entrer dans un examen détaillé de cette dissertation, je demanderai s'il n'est pas connu de tous que beaucoup de philologues allemands sont plus empressés à disserter sur les ouvrages perdus que sur les ouvrages existants? Et pourtant Jebb prétend nous prouver par ce fait que l'on est bien informé au sujet de Démétrius !

Malgré toutes ces difficultés qui devraient inspirer tant de réserve aux savants, M. Jebb nous dit (p. 203) que ses idées sur l'incrédulité des

---

[1] Brentano, mon sévère critique, s'est donné la mort dans un accès de folie, le 28 mars 1883. H.S.

anciens au sujet des prétentions troyennes « ont été généralement approuvées par les critiques qui se sont occupés de ce sujet ».

Dans le dernier numéro du *Journal* (IV, n° 1, p. 155), il dit aussi : « Comme je l'ai prouvé dans ce *Journal,* l'antiquité intelligente rejetait de la manière la plus décisive les prétentions homériques de l'Ilium de l'histoire. »

Je ne puis terminer ce travail sans faire un dernier mot de réponse à ces deux assertions. Je choisirai, parmi les nombreux savants qui soutiennent que toute l'antiquité, jusqu'au temps de Démétrius, a reconnu le droit des Iliéens, deux autorités supérieures à toutes celles de M. Jebb : Grote et Friedländer ; tous deux ont jugé la question avant que les découvertes de Schliemannn n'eussent apporté leur témoignage écrasant, et ils l'ont jugée contre M. Jebb. Friedländer est encore en état d'apprecier les nouvelles preuves produites ; sa dernière édition, qui contient un nouvel et scrupuleux examen du débat, maintient fortement son opinion antérieure.

Quant à la seconde assertion, j'ajouterai seulement que l'*antiquité intelligente* de M. Jebb *comprend :* Démétrius de Scepsis, Strabon, quelques lettrés — hommes et femmes — d'Alexandrie, l'orateur Lycurgue et le poète Lucain. Elle *écarte* les Grecs qui accompagnaient et conseillaient Xerxès, les Grecs contemporains des Locriens qui instituèrent le sacrifice expiatoire, Hérodote, Hellanicus, les Grecs contemporains de Mindarus, de Xénophon, d'Alexandre le Grand, les Diadochoi, les Romains avant et après Strabon, Tacite, etc., etc.

Je souhaite vivement que cela suffise pour terminer cette longue discussion où s'est mêlé souvent plus d'amertume qu'il ne convient à un tel sujet.

J.-P. Mahaffy.

APPENDICE IV

SUR LA PLUS ANCIENNE COLONISATION HELLÉNIQUE D'HISSARLIK

PAR LE PROFESSEUR RUDOLF VIRCHOW

Obstalden, canton de Glaris,
15 septembre 1883.

Mon cher Schliemann,

Vous désirez avoir mon témoignage sur le caractère des objets trouvés dans les *strata* de la colline d'Hissarlik qui correspondent aux troisième, quatrième, cinquième et sixième cités selon votre détermination. Quoique ici, sur les rives du lac de Wallenstadt, je sois éloigné de toute bibliothèque et même de mes notes, néanmoins pour répondre aux critiques anglais, je rassemblerai volontiers les souvenirs de mon séjour à Hissarlik, en mars et avril 1879, où je fus témoin oculaire de vos excavations. Je le ferai avec d'autant plus de confiance que ce furent surtout les terres cuites, et l'ordre chronologique dans lequel elles se présentaient, qui fixèrent mon attention.

Le point de départ le mieux approprié à ces recherches me parut être un mur de blocs taillés qui, sur une longue étendue, s'est conservé dans sa situation première, et que vous teniez alors pour être le mur de Lysimaque. Que cette identification soit juste ou fausse, ce mur n'en fournit pas moins une *date fixe*, et en même temps *un élément architectural nouveau qu'on ne rencontre pas dans les strata inférieurs*. J'ai donc examiné, à différentes reprises, de mes yeux et de mes mains, les *strata* de débris sur lesquels ce mur avait été élevé. Nulle part je n'ai trouvé de morceaux de terre cuite ou d'objets quelconques qui pussent être attribués aux temps romains, non plus que ces tessons de poteries si abondants dans les *strata* supérieurs, — les *strata* d'Ilium Novum, — tessons décorés de peintures qui reproduisent des dessins géométriques, des figures diverses, ou bien dont la forme particulière, qu'ils proviennent de plats ou de cruchons à pied, affecte un caractère grec bien déterminé.

Au contraire, je rencontrais immédiatement au-dessous du mur, mais dans une couche de décombres d'une épaisseur insignifiante, de nombreux fragments d'une poterie gris clair tirant sur le jaune, peinte avec un brun d'une apparence luisante. Le plus souvent, cette peinture figurait des bandes ou raies horizontales avec des bords fondus, jamais nets et tranchants, ce qui aurait attesté un plus grand développement d'habileté artistique ; c'étaient en effet des fragments de vases archaïques dont le style technique nous rappelait les vases grecs les plus anciens, mais dont l'origine, à mon avis, n'était pas nécessairement grecque. Toutefois, je n'avais aucune raison de ne pas les appeler, en attendant mieux, « grecs archaïques ».

De semblables morceaux de terre cuite ne se rencontrent dans aucun des *strata* inférieurs de décombres. On y trouve, il est vrai, des vases et des fragments de vases qui, au cours de leur fabrication, ont dû être lavés avec de l'eau ou frottés avec un objet mouillé — étoffe, houppe ou pinceau — et de la sorte bien lissés; on trouve aussi des vases et des fragments de vases dans la fabrication desquels l'eau avait été probablement mélangée avec une substance colorante, surtout avec une matière ferrugineuse rouge, ou susceptible de se colorer en rouge à la cuisson; mais cette couleur rouge est tout à fait différente du brun luisant des fragments archaïques ci-dessus mentionnés : elle ne forme ni raies ni bandes, mais une teinte uniforme.

Je dois dire pourtant que plusieurs vases offrent des raies luisantes qui paraissent parfois un peu plus foncées que le champ de la surface et que l'on pourrait comparer à première vue avec les bandes brun luisant des fragments du *stratum* supérieur; mais j'ai déjà prouvé, dans mes conférences à la Société anthropologique de Berlin, comme dans mon ouvrage sur les tombes anciennes et sur les crânes troyens, qu'il s'agit ici d'un procédé technique très particulier consistant à *polir* un vase déjà fabriqué, à le *polir* avec des objets durs, probablement avec des polissoirs de pierre spéciaux à cet usage, et que ce genre de polissage s'observe déjà sur les vases du *stratum* le plus profond d'Hissarlik et sur la poterie très ancienne découverte dans le tumulus de Besika Tepeh (voyez p. 874). Sur les fragments que nous étudions ici, les bandes luisantes sont rarement horizontales, elles sont plus souvent verticales, parfois obliques, et plus souvent encore irrégulières entre-croisées, etc. Le procédé est donc différent et consiste dans l'usage d'une couleur proprement dite, d'une couleur brun foncé posée sur un fond clair et devenant luisante à la cuisson sans le secours d'aucun polissage. Nous sommes en présence de la plus ancienne application de la peinture, bien *qu'ici la peinture soit mal délimitée et qu'elle ne produise nulle part des figures à bords nets.* L'emploi de ce procédé nouveau se montre tard dans les *strata* d'Hissarlik, et il caractérise la couche de décombres qui se trouve immédiatement au-dessous du mur en grands blocs taillés. Si ces fragments de vases étaient considérés comme grecs et archaïques, il s'ensuivrait que *les premières traces d'une culture hellénique ne sont pas loin de la surface du sol;* mais, quant à attribuer ce *stratum* aux temps *macédoniens,* ce serait en vérité se faire une étrange idée de l'état où se trouvait l'art céramique à cette époque avancée de la civilisation hellénique. En Italie même, où étaient adoptés les modèles courants de la céramique grecque, une telle poterie nous reporte à l'époque plus ou moins préhistorique que de nos jours on désigne encore par l'épithète de pélasgique.

Voyant donc que cette poterie archaïque si bien caractérisée manque absolument dans les *strata* inférieurs d'Hissarlik, nous sommes bien embarrassés pour y découvrir quelque objet qu'on puisse appeler grec. Certains vases du Mexique et du Yucatan, voire même des rives de l'Amazone, auraient autant de droits à être appelés de ce nom que les poteries de vos *strata!* Les vases de Santorin, que j'ai examinés à l'École française d'Athènes en revenant de la Troade, ne peuvent pas leur être comparés, même à un point de vue général, en-

core moins leur être assimilés; ils ont avec l'ancienne poterie hellénique beaucoup plus de rapports que n'en ont avec celle-ci les échantillons trouvés à Hissarlik, au moins dans le *stratum* objet des critiques de l'auteur anglais. Les poteries de ces *strata*, jusqu'au sixième inclusivement, sont essentiellement troyennes, ou, si l'on préfère une autre expression, elles sont particulières à l'Asie Mineure, c'est-à-dire, elles ont un caractère local très prononcé, et elles se ressemblent entre elles beaucoup plus qu'elles ne ressemblent à aucune poterie hellénique quelle qu'elle soit.

Pourtant l'archéologie comparative fournit des rapprochements précieux avec la céramique de plusieurs de ces *strata*. Ainsi, comme je l'ai prouvé à diverses reprises, la poterie noire de la première ville se retrouve — pour le style artistique aussi bien que pour les formes — dans les habitations lacustres de la Suisse, dans les tombes du nord de l'Italie et dans celles du sud de l'Allemagne. De même, il existe des analogies, que vous avez signalées, entre les vases de la sixième ville, ceux des tombes de l'Italie centrale et ceux des terramare de l'Émilie. Quant à conclure de là que les anciens Troyens eurent des relations directes avec les peuples de l'Occident, on ne pourra s'y aventurer qu'après des études nouvelles et plus étendues; en tout cas, je n'admets pas qu'on se hâte d'affirmer des rapports ethnologiques directs, là où probablement de nombreux chaînons intermédiaires devront s'intercaler. De plus, pour de semblables recherches, nous ne devons pas nous borner à l'étude de la poterie; tous les objets découverts, surtout ceux de pierre et de métal, doivent entrer en ligne de compte. A cet égard, je crois pouvoir dire que, *jusqu'à présent, on ne connaît en Europe aucun endroit qui puisse être directement comparé avec une des six villes inférieures d'Hissarlik*. Certainement, si nous tenons la poterie aux raies brunes pour hellénique, elle représente alors une influence européenne, influence aussi nouvelle qu'hétérogène et qui s'exerce tout à coup à une époque relativement moderne.

Mais dans les *strata* de décombres des six villes inférieures qui, selon moi, représentent une civilisation asiatique locale, et que, pour cette raison même, j'appelle troyenne, il y a des différences frappantes marquées par la disparition d'objets caractéristiques et l'apparition d'objets nouveaux : ainsi, la poterie noire de la première ville ne se retrouve plus aux étages supérieurs, et les vases du style que vous appelez lydien n'existent qu'au dernier *stratum*, dans la sixième ville. A ce que je comprends, vous n'attachez pas au mot *lydien* une valeur absolue, mais vous exprimez ainsi que, dans la sixième ville, des céramiques d'un style neuf et tout particulier s'offrent aux yeux pour la première fois, et je m'accorde avec vous pour affirmer que cette révolution artistique n'est pas le fait d'une influence européenne. Il me paraît certain que les habitants des six villes inférieures étaient des Asiatiques restés étrangers à toute civilisation grecque; d'autre part, il me paraît évident que les changements signalés ne résultent pas d'un effort intérieur, ni d'un progrès spontané dans le goût et l'habileté technique des Troyens, mais qu'ils résultent d'influences extérieures. Plusieurs de ces influences, par exemple celle de l'Égypte, peuvent avoir eu pour intermédiaires des navigateurs; d'autres, et probablement le

plus grand nombre, doivent être rapportées aux peuples de la même péninsule et d'un voisinage immédiat; mais il faut d'abord qu'une étude approfondie de chaque *stratum* particulier détermine si le changement de style provient d'une nouvelle colonisation de la colline ou seulement de l'introduction de nouveaux modèles par le commerce. Probablement les deux facteurs agirent successivement : d'abord, une nouvelle colonisation fondant la deuxième ville, puis le goût et l'habileté technique progressant et se diversifiant dans les villes qui se superposèrent à cette deuxième ville.

Mais en présence des critiques de vos censeurs, ces considérations sont d'un intérêt secondaire. Pour décider la question, l'essentiel est de reconnaître la limite où l'influence hellénique se constate pour la première fois, et il ne faudrait pas ici se contenter d'une influence vague ou arbitraire, comme celle que certains antiquaires définissent l'*aryen commun,* mais il faudrait constater une influence franchement hellénique qu'on pût contrôler par des objets appartenant à la Grèce, et trouvés dans des localités déterminées. Ce qui résulte des faits que j'ai exposés, c'est que cette limite se trouve dans la colline de l'Acropole, et très près de la surface, et que même — les vases avec bandes brunes étant considérés comme archaïques grecs — cette limite est immédiatement sous les fondations du mur construit en grands blocs taillés. Plus bas viennent les *strata* que j'appelle tous, et sans hésiter, des *strata* préhistoriques, mais qui, toutefois, ont dû appartenir à des populations différentes. Les crânes brachycéphales, qui n'ont encore été trouvés que dans la cité la plus inférieure, ont leurs analogues chez les Arméniens; les crânes dolichocéphales de la cité brûlée ne leur ressemblent pas.

J'espère, mon cher ami, que ces courtes remarques répondent à ce que vous attendez de moi. En tout cas, elles sont le résultat d'observations faites sur les lieux avec une parfaite impartialité.

RUDOLF VIRCHOW.

APPENDICE V

FUSAÏOLES ET FILAGE CHEZ LES ANCIENS

PAR HENRI SCHLIEMANN

J'ai déjà parlé à maintes reprises dans cet ouvrage et dans mes ouvrages précédents, des petits cônes de terre cuite qui se trouvent en si grande quantité dans les ruines de Troie ; je les ai appelés *fusaïoles* du nom que les antiquaires italiens ont donné aux objets de même forme découverts dans les terramare et qui ressemblent au peson (*filajolo*) dont les fileuses du pays chargent le bout de leur fuseau ; néanmoins, je crois utile d'ajouter ici quelques mots sur l'art du filage, art presque oublié de nos jours. Beaucoup de mes lecteurs, je crois, ignorent les détails d'un procédé tout primitif, le seul connu dans l'antiquité, qui n'a été remplacé par le rouet que dans les temps modernes, et, par des machines savantes et compliquées que vers la fin du siècle dernier. Une description du filage à la main me paraît être d'autant plus à sa place ici, qu'elle nous ramène à cette époque lointaine où vivaient et travaillaient les premiers colons installés sur l'emplacement de Troie.

Comme toutes les autres industries de la vie civilisée, celle du filage est figurée sur les plus anciens monuments de l'Égypte et nous y apparaît en pleine activité. Non seulement les représentations sont tellement expressives que tout commentaire n'ajoute rien à l'image, mais elles sont accompagnées d'une explication en caractères hiéroglyphiques dans laquelle nous rencontrons continuellement le mot *saht* qui signifie en copte « tresser[1] ». Cette industrie a toujours été du domaine des femmes (c'est pourquoi une fille est encore appelée *spinster* en anglais)[2], et les merveilleuses peintures murales des hypogées de Beni-Hassan, du temps de la XII[e] dynastie, ont conservé pendant près de quarante siècles la représentation graphique dont nous donnons ici l'esquisse (n° 1683). Les hommes étaient parfois employés à ce genre de travail, comme le remarquent expressément Hérodote et Sophocle[3] ; c'est ce que nous prouve une autre peinture murale de Beni-Hassan (n° 1684).

Les fuseaux égyptiens étaient en général petits et n'avaient que 0[m],375 de long ; plusieurs de ces fuseaux ont été trouvés à Thèbes et sont conservés dans les musées d'Europe. Ils étaient généralement en bois, et, la plaque ronde servant de pesòn

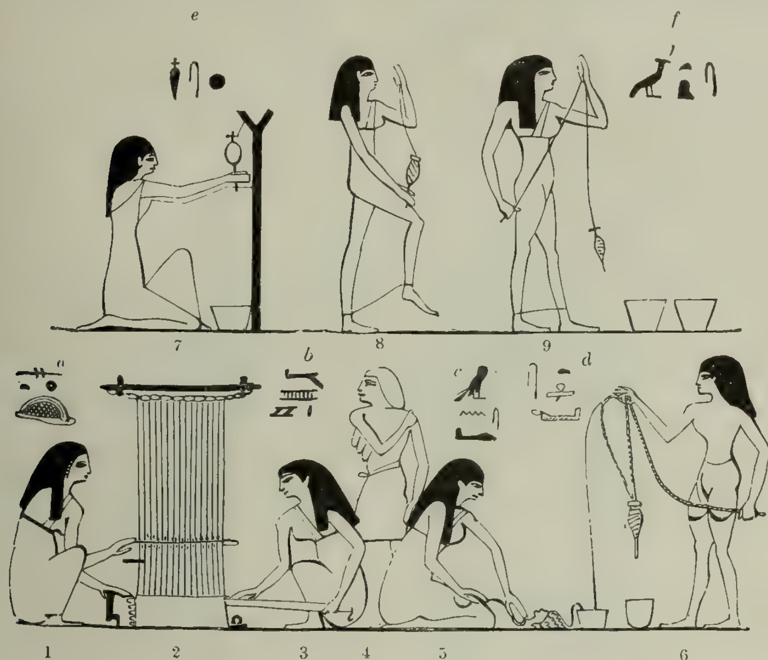
---

[1] Sir Gardner Wilkinson, *Ancient Egyptians*, vol. II, p. 171 ; nouvelle édition par le D[r] S. Birch, 1878.

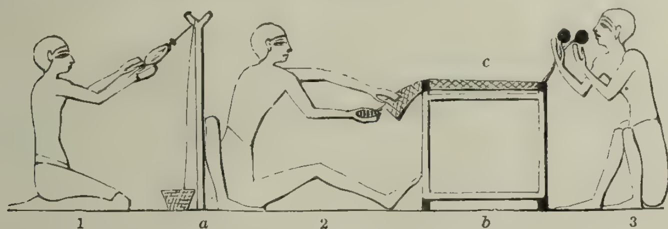
[2] Les généalogistes distinguent les sexes en *côté de la lance* et *côté du fuseau*. — Rapprochons de ces expressions la locution française « tomber en quenouille », pour dire qu'une famille n'a plus d'autre représentant qu'une femme.

[3] Hérodote, II, 35 ; Sophocle, *Œdipe Col.* 352.

(comme la fusaïole troyenne) était souvent en plâtre ou en toute autre matière lourde pour accélérer la vitesse de rotation. Quelquefois aussi les fuseaux étaient faits d'un assemblage léger de joncs ou de feuilles de palmier teints de couleurs variées et ouvert par un bout de manière à



N° 1683. — Femmes égyptiennes tissant et filant (Beni-Hassan [1]). — Fig. 1 et 3, tissage; fig. 2, le métier; fig. 4, surveillant mâle; fig. 5, sérançage; fig. 6, torsion du fil double pour la trame; fig. 7, 8, 9, torsion des fils simples au fuseau. Les hiéroglyphes sont : *a* (*sχet*) « tissage »; *b* (*mersχet*) « chef du métier »; *c* (*msua*) « sérançage »; *d* (*sta*') « tirer dehors »; *e* (*sitga*); « tressage »; *f* (*χes*) « filage ».



N° 1684. — Hommes tissant et faisant une espèce de filet (Beni-Hassan [1]). Fig. 1, homme filant; *a*, perche et vase. — Fig. 2, 3, hommes faisant un filet; *b*, appui; *c*, filet.

former une sorte de corbeille destinée à protéger et maintenir le fil lorsqu'il y était enroulé [2]. (Voyez n° 1685.)

Le fuseau n° 2 mérite attention à cause de sa ressemblance avec les bâtonnets servant de fuseaux que le Dr Gross [3] a trouvés dans les habitations lacustres de la Suisse, *insérés dans les fusaïoles de terre cuite;* et aussi parce que ce fuseau thébain, que l'on voit au British Museum, conserve encore *un peu de fil de lin.* Il

[1] Sir Gardner Wilkinson, *Op. cit.*, vol. I, p. 317.

[2] Wilkinson, *Op. cit.*, vol. II, p. 171.

[3] *Les Protohelvètes*, Paris, 1883, pp. 100-101.

est singulier que ces peintures égyptiennes ne représentent pas de quenouilles; dans quelques cas (fig. 8 et 9, n° 1683), le fuseau et le fil sont représentés sans le paquet (de laine ou de lin) d'où l'on tirait le fil, soit que celui-ci fût sur une quenouille que l'on ne montre pas, soit qu'il fût contenu dans un vase ou panier comme au n° 1683 (fig. 7), et au n° 1684 (fig. 1), où le fil tiré d'un vase est tordu et tendu au moyen d'une fourche. Voyez aussi les deux vases au pied de la figure 9, dans le n° 1683.

Le second témoignage que nous fournit la haute antiquité sur le filage se trouve dans deux versets — deux



N° 1685. — Fuseaux égyptiens trouvés à Thèbes (Musée de Berlin et British Museum). N° 1 est une espèce de canne fendue en haut pour lui donner une forme sphérique. N° 2 a la tête ou fusaïole en plâtre. N° 3 est entièrement en bois avec un rebord au lieu d'une fusaïole. N° 4 est en vannerie. N° 5 est un nœud pour y enrouler le fil. N° 6, anneau de bois pour maintenir le fil.

seulement — de l'Ancien Testament, où il est cité comme une industrie féminine (*Exode*, XXXV, 25) : « Et toutes les femmes exercées à cet art *filèrent de leurs mains* », puis, au portrait de la femme forte (*Prov.*, XXXI, 19) : « Ses mains s'emparent de la quenouille, ses doigts saisissent le fuseau. » Le professeur Sayce me fait observer que פֶּלֶךְ signifie littéralement un *bâton rond*, ce qui convient à la quenouille aussi bien qu'au fuseau, et que la phrase : « Ses mains s'emparent de la פִּישׁוֹר » semble désigner une fusaïole.

Si cette explication des mots hébraïques est juste, nous avons un exemple remarquable de l'usage des fusaïoles dans la plus haute antiquité.

Passant à Homère, nous y trouvons quelques vers sur le filage qui nous ramènent à l'Égypte et nous offrent à ce titre un intérêt tout particulier. Parmi les cadeaux faits à Hélène par

« Alcandre, femme de Polybus, qui demeurait à Thèbes en Égypte », il y avait un *panier d'argent;* avec un bord d'or ou doré, rempli de *fil travaillé,* sur lequel était posé une ἠλακάτη, chargée de laine couleur de pourpre[1]. Ce mot ἠλακάτη signifie ordinairement la *quenouille*, le *fuseau* étant ἄτρακτος, mais ἠλακάτη s'emploie aussi pour *tous les deux* et on l'applique à différents objets en forme de fuseau comme *un roseau, le nœud d'un roseau, une flèche, le haut d'un mât,* etc. Dans le passage que nous avons sous les yeux, sir Gardner Wilkinson[2] le traduit par quenouille, ce qui s'accorde avec la laine couleur de pourpre dont l'objet est chargé. Mais, d'autre part, ce mot *pourrait* signifier le fuseau, d'autant plus que le panier est rempli de *fils travaillés;* de plus, si le cadeau était un outillage complet pour filer, et que ἠλακάτη signifiât la *quenouille*, où serait le *fuseau*, instrument essentiel de ce travail? On est donc conduit à voir ici le *panier et le fuseau*, tels que nous les trouvons sur les peintures de Beni-Hassan.

Quoi qu'il en soit, dans les temps historiques — et dans les temps modernes — le fuseau et la quenouille étaient considérés tous deux comme nécessaires pour l'opération du filage qui n'a jamais été mieux décrite qu'elle ne l'est par M. James Yates[3], l'archéologue accompli : « Le *fuseau* (ἄτρακτος, *fusus*) était toujours dans l'usage accompagné de la quenouille (ἠλάκατος, *colus*) comme partie indispensable du même appareil[1]. La laine, le lin, ou toute autre matière, ayant été préparés pour le filage et parfois teints en couleur[2] étaient roulés en balle (τολύπη, *glomus*)[3] suffisamment lâche pour que les fibres pussent être facilement tirées par les doigts de la fileuse. La partie supérieure de la quenouille était alors insérée dans cette masse de lin ou de laine (*colus comta*)[4] et la partie inférieure était tenue par la main gauche dans la position la plus convenable pour conduire l'opération. Les fibres étaient détirées, et en même temps roulées et tressées, surtout au moyen de l'index et du pouce de la main droite. Le fil ainsi produit (νῆμα de νέω *filer; filum, stamen*) était peloté sur le fuseau jusqu'à ce que la quantité fût assez forte.

« Le fuseau était un bâton long de 0m,25 à 0m,30, pourvu à sa partie supérieure d'une fente ou d'un crochet (ἄγκιστρον, *dens*) dans lequel le fil était arrêté, de sorte que le poids du fuseau tirait sur le fil et le faisait descendre au fur et à mesure qu'il se formait; l'extrémité inférieure du fuseau était insérée dans une petite *rondelle*, que nous appelons *fusaïole* (*verticillum* ou *verticillus*), faite de *bois*, de *pierre*, ou de *métal*[5], desti-

1 Hom. *Od.*, IV, 125-7, 130-5:
Φυλὼ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τόν οἱ ἔδωκεν
'Αλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ, ὃς ἔναι' ἐνὶ Θήβῃς
Αἰγυπτίῃς, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται·
. . . .
χρυσέην τ' ἠλακάτην τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν
ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο.
Τόν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλὼ παρέθηκε φέρουσα
νήματος ἀσκητοῖο βεβυσμένον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
ἠλακάτη τετάνυστο ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχουσα.

2 II., p. 172, note.

3 Dans le *Dictionary of Greek and Roman antiquities*, du Dr William Smith, art. *Fusus*, p. 565, 2e éd.

1 Ovide *Metam.*, IV, 220-9.

2 Hom., *Od.*, IV, 135.

3 Horace., *Epist*,, 1, 13, 14; Ovide *Metam.*, VI, 19.

4 Eurip., *Orest.*, 1432. δακτύλοις ἕλισσε. Claudien, *de Prob. Cons.* 177.

5 Ceci a été publié en 1848, lorsque les fusaïoles troyennes de terre cuite étaient encore enfouies dans la colline d'Hissarlik et perdues pour la science.

née à *tenir le fuseau d'aplomb et accélérer sa rotation* (voy. n° 1686).



N° 1685. — Femme filant.

« La fileuse imprimait de la main droite, et de temps en temps, un mouvement de rotation au fuseau[1] pour mieux tordre le fil. et, toutes les fois que l'allongement de celui-ci faisait descendre le fuseau jusqu'à terre, la fileuse retirait le fil de sa fente, le pelotait sur le fuseau, et l'ayant replacé dans sa fente, recommençait à tirer les fibres et à tresser une autre longueur. Toutes ces circonstances sont minutieusement décrites par Catulle[2].

« La gravure ci-jointe est faite d'après une série de bas-reliefs représentant les arts de Minerve, sur une frise du Forum Palladium, à Rome. Elle montre l'opération du filage, au moment où la femme a tiré suffisamment de fibres pour les tresser en faisant tournoyer le fuseau avec son pouce droit et son index, et avant de retirer le fil de la fente pour l'enrouler sur la bobine (πήνιον) déjà formée.

« La quenouille avait environ trois fois la longueur du fuseau; elle était forte et épaisse en proportion, et faite ordinairement d'un bâton ou d'un roseau fendu par en haut, de manière à ce qu'il pût être ouvert et former une sorte de corbeille pour contenir la balle de laine ou de lin qu'il s'agissait de filer. La quenouille était parfois ornée et faite d'une matière précieuse.

« Théocrite a écrit des vers[1] pour accompagner l'envoi d'une quenouille d'ivoire à la femme d'un ami. Des quenouilles et des fuseaux d'or étaient offerts aux femmes de haut rang[2]. Homère et Pindare attribuent une quenouille d'or aux déesses et à des femmes d'une dignité élevée qui sont appelées χρυσηλάκατοι[3].

« Il était d'usage d'avoir un panier κάλαθος, καλαθίσκος, *calathus, calathiscus* aussi τάλαρος), en latin *qualus et quasillus,* pour contenir la quenouille et le fuseau avec les laines préparées pour le filage et les bobines chargées de fil[4]. » Comme M. Yates le remarque dans un autre article[5] : « Pollux (X, 125) parle de τάλαρος et de κάλαθος comme τῆς γυναικωνίτιδος σκεύη, et dans un autre passage (VII, 29), il les nomme à l'occasion du filage en disant que τάλαρος et καλαθίσκος sont la même chose ; ces paniers étaient faits

[1] Hérodote, V, 12 ; Ovide, *Metam.*, VI, 22.
[2] *Carm.*, LXIV, 305-319.

[1] *Idyll.*, XXVIII.
[2] Hom., *Odys.*, IV, 131. Hérod., IV, 162. La correction du texte est exigée pour le dernier passage, où la reine Phérétime, veuve de Battus de Cyrène et exilée, est reçue à Salamis, dans l'île de Cypre, par Evelthon, qui lui offre, entre autres présents, *un fuseau et une quenouille d'or* revêtue de laine, cadeaux pareils à ceux d'Alcandre à Helène : τελευταῖον οἱ ἐξέπεμψε δῶρον ὁ Εὐέλθων, ἄτρακτον χρύσεον καὶ ἠλακάτην. Nous rapprocherons de ces faits la conduite d'un seigneur écossais qui chassa une abbesse de son couvent avec ces mots ironiques : « Va filer, coquine, va filer. »
[3] Il est superflu d'observer que cette épithète est également convenable, soit que ἠλάκατος signifie la quenouille ou le fuseau.
[4] Ovide, *Metam.* IV, 10 ; Brunck, *Anal.*, II, 12.
[5] *Dictionary of Greek and Roman antiquities*, art. *Calathus*, p. 220.

en osier ou avec des roseaux[1], et comme nous le lisons dans Pollux (VII, 173) πλέκειν ταλάρους καὶ καλαθίσκους, et dans Catulle (LXIV,319) :

Ante pedes autem candentis mollia lanæ
Vellera *virgati* custodibant *calathisci*.

« Les paniers sont fréquemment représentés dans les peintures de vases et, comme le remarque Bötticher[2], ils indiquent souvent que la scène représentée se passe dans le *gynæconitis*, ou appartement des femmes. Dans la gravure suivante (n° 1687), faite



N° 1687. — Une esclave présente le panier à sa maitresse, dans la main de laquelle nous voyons quelque chose qui ressemble à la partie inferieure d'une quenouille.

d'après une peinture de vase[3], une esclave appartenant à la classe appelée *quasillariæ*, présente à sa maîtresse le *calathus*. »

L'industrie que les Grecs croyaient digne des déesses et des princesses (quoiqu'elle fût exercée aussi par les servantes) devint, au temps du luxe romain, le type de l'infériorité, car les *quasillariæ* (porteuses du panier à ouvrage ou fileuses) étaient les dernières entre les esclaves de la maison. Ce fait digne de remarque atteste un retour aux usages de la société égyptienne où le contremaître toujours présent surveillait les travaux des fileuses et des tisseuses; la verge, insigne de sa fonction, ne le quittait pas et servait parfois à corriger ou à stimuler les ouvrières.

Je cite comme particulièrement intéressantes les observations de M. Yates (article *fusus*) sur l'*association consacrée* des outils du filage : « La quenouille et le fuseau, avec la laine et le lin, étaient portés dans les processions nuptiales. Les femmes suspendaient dans les temples, comme offrandes votives, ces objets vides de laine et de lin, surtout quand elles devenaient vieilles ou quand elles renonçaient à s'en servir[1]. » *La quenouille et le fuseau étaient donc souvent dédiés à Pallas, déesse protectrice du filage et des arts qui s'y rattachent.*

Le Palladium troyen représentait cette déesse grossièrement sculptée, avec la quenouille et le fuseau[2]. La consécration de ces deux objets est parfaitement analogue à l'offrande des fusaïoles à Athèné Ergané que j'ai constamment soutenue. Elle n'est pas non plus incompatible avec l'emploi de ces objets pour le filage; car leur *destination finale* comme offrande aurait été une raison suffisante pour y tracer des emblèmes

[1] Nous devons en conclure que, selon toute probabilité, le panier à ouvrage en argent d'Hélène, décrit par Homère, était fait comme un ouvrage de vannerie, avec le bord en fils d'or tressés ou en baguettes dorées.

[2] Vasengemälde, III, 44.

[3] Millin, *Peintures de vases antiques*, vol. I, pl. 4. Nous pourrions supposer que c'est l'esclave d'Alcandre, Phylo, apportant à Hélène le panier d'argent (comme dans l'*Odyssée*, IV, 125, déjà cité).

[1] Pline, *H. N.* VIII, 74, S. 48. Cet exemple était une règle générale pour les offrandes : « Ceux qui abandonnaient la profession ou le métier qui les avait faits vivre, dédiaient souvent dans un temple les instruments de leur travail comme témoignage de gratitude pour la faveur des dieux. » *Dictionary of Greek and Roman antiquities*, art. *Donaria*, p. 433.

[2] Apollodore, III, 12, 3.

religieux. Les *exemples particuliers* de plusieurs fusaïoles trouvées par le Dr Victor Gross[1] dans les habitations lacustres de la Suisse avec *la pointe du fuseau* encore insérée dans la fusaïole[2], et la fusaïole trouvée par moi transpercée par un *clou* qui devait servir à la fixer au mur du temple (p. 644, nº 1026)[3], resteront comme *types des usages communs et sacrés* de ces objets avec lesquels la science s'est aujourd'hui familiarisée.

HENRI SCHLIEMANN.

[1] Victor Gross, *Les Protohelvètes;* Paris, 1883, pp. 100, 101.

[2] Voyez *Troja*, p. 41.

[3] Voyez *Troja*, pp. 105-106.

APPENDICE VI

DE L'USAGE PRIMITIF DES MÉTAUX AU POIDS COMME MONNAIE D'ÉCHANGE

PAR HENRI SCHLIEMANN

Je crois utile d'ajouter aux renseignements que j'ai donnés (*Ilios,* pp. 592, 593) sur les talents troyens et homériques la note suivante, dont j'ai puisé les éléments principaux dans l'excellent article « Money » rédigé par mon ami le Dr Reginald Stuart Poole, pour le *Dictionary of the Bible* du Dr William Smith (vol. II, pp. 405 et suiv.).

Les scènes fréquemment reproduites sur les monuments égyptiens, et dont la gravure n° 1688 donne un



N° 1688. — Un Égyptien pesant des anneaux (d'argent) avec des poids en forme de tête de bœuf. (Lepsius, *Denkmäler*, III, 39, n° 3.)

exemple, démontrent trois points qui intéressent notre sujet. Outre le procédé même du pesage, nous y voyons que les poids sont en forme de tête de bœuf et d'un autre animal (voyez sur le plat) ou bien encore simplement coniques comme des pains de sucre. L'usage de poids semblables chez les Assyriens est attesté par la découverte que M. Layard a faite dans le palais de Sennachérib d'une série de seize *lions couchés* de cuivre ou de bronze, gradués comme s'ils étaient les multiples ou les sous-multiples d'une unité de poids qui ne peut être que le talent babylonien[1]. Il y avait aussi quelques poids en forme de canards.

Le second point intéressant, c'est que le métal pesé (l'*argent* presque toujours, l'or étant réservé pour les bijoux et les objets de prix) ne consiste pas en masses brutes, mais en anneaux, *forme définie* qui indique un premier acheminement vers la véritable *monnaie d'échange.*

L'espace dont nous disposons ici ne nous permet pas d'étudier à fond si l'usage de l'*argent au poids* était originaire de l'Égypte ou bien de Babylone dont le système métrique a été adopté par les Grecs et les Romains. Mais longtemps avant l'existence des monuments de Thèbes, qui nous fournissent l'image reproduite plus haut, nous trouvons cet usage

[1] Voyez pour une explication détaillée de ces poids, qui portent le nom de Sennachérib et se trouvent au British Museum, Layard, *Assyria and Babylon*, pp. 600 et suiv., et *Nineveh and its Remains*, éd. abrégée, pp. 89-90.

bien établi, *en dehors de l'Égypte*, chez un peuple que chaque nouvelle découverte nous montre comme le grand chaînon entre l'antique civilisation chaldéenne et la civilisation de l'Asie occidentale et de l'Europe orientale, je veux parler des *Hittites*. La première mention d'une quantité d'argent déterminée servant à un échange, que nous fournit l'histoire écrite, se trouve dans la Genèse à propos des relations d'Abraham et d'Abimélech, roi de Gérar (sur la frontière méridionale de la Palestine) mais elle ne dit rien du mode d'estimation [1]. Nous sommes mieux renseignés sur *la plus ancienne transaction commerciale* dont un texte écrit porte témoignage, par quelques versets du chapitre suivant [2]; elle a lieu entre ce même Abraham et les enfants de Heth, les Hittites de la Palestine. Ici nous trouvons pour la première fois l'*argent* désigné comme étalon métallique, ensuite le *prix* déterminé en *argent* et enfin une description détaillée de la scène (v. 16) : « Et Abraham fit *peser* à Ephron l'argent qu'il avait demandé en présence des fils de Heth : quatre cents *sicles* — non pas *simplement d'argent* mais encore — *d'argent ayant cours chez les marchands*. » La *circulation* de l'argent implique nécessairement que le métal est soumis à une *forme* et à un poids fixe, comme, par exemple, les *anneaux* égyptiens et les *lames* d'argent troyennes. Mais, quoi qu'il en soit, la constatation d'*un métal d'échange ayant cours dans le commerce* chez les *Hittites* de l'Asie occidentale au temps d'Abraham et du Moyen Empire égyptien est un fait d'un intérêt capital pour la question qui nous occupe.

Deux générations plus tard, la Genèse nous offre le récit d'un marché semblable par lequel Jacob achète un champ au prince de Salem nommé Sichem, pour 100 *kesitahs*, mot d'un sens douteux, mais qui, si les Septante ont bien traduit en le rendant par *agneau*, serait un nouvel exemple de poids en forme d'animal [1].

Pendant la grande famine en Égypte, sous Joseph, les indigènes comme les étrangers achètent le grain à prix d'*argent* (*Genèse*, XXXII, 56, 57), jusqu'à ce que tout l'argent qui circulait en Égypte et dans la terre de Chanaan soit entré dans le trésor du roi (chap. XLVII, v. 14 et suiv.), et alors seulement les Égyptiens reviennent au procédé du troc, en payant le blé d'abord avec leurs troupeaux, ensuite avec leurs champs. La monnaie d'argent chananéenne que les fils de Jacob emportèrent pour acheter du blé (XLII, XLIV, *passim*) était comptée au poids, car l'argent remis dans leurs sacs était « de même poids » (XLIII, 21). Au temps de l'*Exode*, il est souvent question d'argent dans la loi mosaïque, et nous y trouvons le sicle mentionné comme étalon, or il ne pouvait être qu'étalon de *poids*. Cet étalon était sacré et sans doute conservé par les prêtres, car il est appelé le sicle du sanctuaire. « Le sicle du sanctuaire à vingt gerahs le sicle ». (*Exode*, XXX, 13.) Dans le butin de

---

[1] *Genèse*, XX, 16. Abimélech indemnise Abraham de son déni d'hospitalité en lui donnant 1,000 ... d'argent pour acheter des voiles à Sara et à ses servantes; les *Septante* suppléent à la dénomination qui manque par le mot *didrachmas*, sous lequel nous devons entendre le mot *sicle*, *sekel*, mais qui a le tort de présenter l'idée de pièces de monnaie.

[2] *Genèse*, XXIII, 9, 13.

[1] *Genèse*, XXX, 19. Un des poids contenus dans le plat n° 1688 ressemble certainement à un agneau. Quant à la racine perdue de *kesitah*, le Dr Stuart Poole propose le mot arabe قسط avec le sens de *division égale*, ce qui pourrait impliquer les parties déterminées d'un étalon.

Jéricho, il y avait, outre 200 sicles d'argent, *une langue d'or*, du poids de 50 sicles. (*Josué*, VII, 21, 24.) Cela ne prouverait-il pas que les Chananéens de cette grande ville, enrichie par son commerce avec Babylone, — car un manteau *babylonien* de grand prix faisait partie du butin, — avaient déjà une monnaie d'or en circulation? Le mot *langue* répond exactement aux lames ou *laminæ* d'argent du grand trésor troyen. Quant à de la monnaie frappée, nous n'en trouvons, chez les Juifs, aucune trace avant la captivité.

HENRI SCHLIEMANN.

APPENDICE VII

EXPLORATION DES PRINCIPAUX SITES REMARQUABLES DE LA TROADE

PAR HENRI SCHLIEMANN

Dans les pages précédentes, j'ai rendu compte de mon exploration des hauteurs d'Eski Hissarlik et de celles de Bounarbashi qui ont usurpé pendant plus d'un siècle l'honneur d'être considérées comme le véritable emplacement d'Ilion. Je vais exposer la visite que j'ai faite, en Juillet 1882, à trois autres sites de la Troade, les seuls où l'archéologue puisse espérer découvrir des ruines préhistoriques.

I. *Excavations sur le Fulu-Dagh ou mont Dedeh.* — J'ai exploré les ruines situées sur la colline appelée Fulu-Dagh ou mont Dedeh[1], à deux kilomètres et demi au nord-est d'Eski Hissarlik. J'y ai trouvé deux enceintes concentriques en pierre, placées à 50 mètres l'une de l'autre, celle du dedans mesurant 60 mètres de diamètre. Ce sont des fortifications dont les murs écroulés forment des monceaux de ruines. Je n'y ai trouvé que de la poterie grossière, faite au tour, sans peinture, parfaitement cuite et couleur de brique. Comme je l'ai dit plus haut, une poterie semblable, rouge et grossière, se trouve aussi dans la couche inférieure de l'Ilium éolien. Nous avons donc toute raison de l'attribuer à l'époque où nous faisons remonter la poterie tournée et mal cuite que l'on ramasse sur le Bali-Dagh, c'est-à-dire au temps compris entre le IXe et le Ve siècle avant J.-C. C'est d'autant plus probable que, parmi les terres cuites du Fulu-Dagh, un certain nombre de tessons étaient de cette dernière sorte. Le Fulu-Dagh a 68 mètres d'altitude.

II. *Exploration de Kurchounlu Tepeh, l'ancienne Dardanie et Palæscepsis.* — Comme je l'ai déjà raconté, page 92, j'ai visité en juillet 1882 le Kurchounlu Tepeh dont toutes les ruines pouvant servir à de nouvelles constructions avaient déjà disparu lorsque P. Barker Webb le visita en 1819[1]. Néanmoins, on y voyait encore d'anciens restes sur plusieurs points. Le premier objet qui frappe l'archéologue, c'est un grand mur de 2^{m},80 d'épaisseur construit dans le même système de maçonnerie que les murs d'Assos, c'est-à-dire avec de grands blocs en forme de coins sur les deux faces extérieures et, au centre, avec de petites pierres brutes ou blocaille. On voit sur le sommet les fondations d'une chambre longue de 3 mètres, large de 1^{m},80, aux murs épais de 0^{m},60; on voit encore, à l'extérieur, de grands blocs grossièrement taillés dont l'intervalle avec les fondations est comblé par de petites pierres. La position des grands blocs paraît indi-

[1] Voy. la petite carte de la Troade, p. 69, n° 19, et la grande carte de la plaine de Troie.

[1] Barker Webb, *Topographie de la Troade*, p. 80.

quer que l'édifice avait une forme ovale et que c'était peut-être une tour. En fouillant cette chambre, j'ai trouvé que les décombres n'y avaient que $0^m,30$ de hauteur. Au nord-est de ces ruines, le rocher est creusé de manière à faire supposer qu'il portait jadis quelque grand édifice, mais l'accumulation des décombres n'y est que de $0^m,15$ à $0^m,20$. Au nord de cette cavité, on voit les fondations d'un autre édifice qui avait 18 mètres de long et 11 mètres de large. Au nord-ouest de celui-ci sont les restes d'un bâtiment plus petit; enfin, encore au nord de ce dernier, sur une terrasse inférieure de 12 mètres au sommet du rocher, s'étendent les ruines d'édifices plus grands. On distingue aussi des traces de construction sur une terrasse du côté Sud. J'ai fouillé ces quatre derniers points ainsi que vingt autres où l'aspect du sol me faisait croire à une accumulation de décombres, mais partout j'ai rencontré le rocher à $0^m,15$ ou $0^m,30$ de profondeur. Néanmoins, j'ai pu recueillir un grand nombre de tessons dont la plupart proviennent d'une poterie bien cuite, très commune, faite au tour, sans peinture et sans glaçure, très pareille à celle que j'ai ramassée sur le Fulu Dagh. Elle était mêlée à de la poterie blanche très peu cuite et faite au tour, semblable à celle que j'avais trouvée en si grande abondance dans l'île d'Ithaque. Il y avait aussi de la poterie très peu cuite, grossière, pareille à celle du Bali Dagh et d'Eski Hissarlik, dont nous avons fixé la date à l'époque comprise entre le IXe et le Ve siècle avant J.-C. La poterie hellénique de Kurchounlu Tepeh consiste en terre cuite monochrome, rouge ou noire, vernissée, de l'époque macédonienne ou de l'époque romaine. Je n'y ai pas trouvé trace de poterie préhistorique ou archaïque hellénique ce qui m'étonne d'autant plus que vraisemblablement ce site était habité dès la plus haute antiquité et qu'il est identique — comme je l'ai expliqué pages 82-83 — avec l'emplacement de la Dardanie homérique et avec Palæscepsis.

Comme le mont Kurchounlu Tepeh se profile en pente douce, il est probable que les débris ont été entraînés par les pluies d'hiver et que la rareté de toute trace d'industrie humaine en des lieux jadis habités doit s'expliquer ainsi. Mais je ne comprends pas que l'accumulation des ruines soit aussi insignifiante qu'ailleurs dans la grande cavité Nord-Ouest et sur les terrasses plates.

Plusieurs voyageurs ont vu sur les côtés Est et Ouest de la colline deux cercles de pierres semblables à des cromlechs et leur ont attribué une très haute antiquité. J'ai vu ces cercles de pierres, mais j'y ai reconnu de suite les substructions de cabanes de bergers de date toute moderne. Sur la surface de la colline on voit çà et là des fragments de poterie qui proviennent de grandes jarres.

Le panorama qu'embrasse le voyageur du sommet de cette colline est magnifique et dépasse toute description. A ses pieds s'étend la grande vallée de Beiramitch, à travers laquelle le Scamandre déploie des courbes innombrables. La vallée est fermée de tous côtés par les chaînes de l'Ida que dominent majestueusement les pics les plus élevés, Garguissa (le Gargare) et Sarikis.

Je creusai un puits de deux mètres carrés dans le tumulus artificiel appelé Kutchek Tepeh (petite colline), situé sur la rive du Scamandre à un kilomètre et demi au sud de Kurchounlu Tepeh, mais je ne faisais pas beaucoup de progrès à cause des

blocs énormes que, faute de leviers de fer, je ne pouvais pas enlever. Probablement, ces blocs étaient là comme la tour dans l'Ujek Tepeh pour consolider le tumulus. Je n'y ai trouvé que des os d'animaux, des fragments de tuiles et de grandes jarres.

III. *Exploration de la ville de Cébrène.* — J'allai de Kurchounlu Tepeh explorer le site de l'ancienne ville de Cébrène sur le Chali Dagh (montagne d'arbustes), ainsi nommé, sans doute, à cause des taillis dont il est couvert. Une bonne route conduit en zigzag à l'emplacement de la ville basse, au pied de la petite acropole dont j'ai déjà rendu compte (pp. 82, 83). Ayant engagé au village de Chali Dagh Kioi dix ouvriers, je choisis, sur le plateau de la cité basse, quatorze endroits où l'accumulation des décombres me parut être considérable et je commençai à creuser. Partout je rencontrai le roc vif à la profondeur de 0m,20 environ, profondeur très insignifiante; à quelques endroits seulement, l'accumulation des débris atteignait 0m,50 de hauteur. La poterie trouvée est superficiellement cuite, faite au tour, lourde, grise ou noire, tout à fait identique avec celle du Bali Dagh, première époque; elle était mêlée de quelques fragments de cette poterie rouge, grossière, complètement cuite, que je trouve sur le Fulu Dagh, et de poterie hellénique monochrome, rouge ou noire, vernissée, de l'époque macédonienne. Comme toutes mes excavations étaient faites sur le plateau parfaitement uni de la ville basse, je suis très embarrassé pour expliquer cette insignifiance de l'accumulation des décombres, car Cébrène est mentionnée par Xénophon[1], Scylax[2], Étienne de Byzance[3] et par d'autres auteurs; de plus, comme le site est très bien fortifié par la nature, on ne peut douter qu'il n'ait été habité dès la plus haute antiquité préhistorique. Tout ce que nous savons de son histoire, c'est qu'Antigone força les habitants de Cébrène d'émigrer à Alexandria Troas. Strabon[4] nomme les Thraces Cébrènes par qui la ville de Cébrène peut avoir été fondée. Au fond de deux de mes trous, j'ai trouvé des tombes taillées dans le roc, renfermant des squelettes humains tellement consumés par l'humidité, qu'ils tombèrent en poussière au contact de l'air. Une des tombes contenait une paire de boucles d'oreilles en argent, un trépied de fer, une coupe de bronze ou de cuivre, et quelques ustensiles du même métal trop brisés pour en reconnaître la forme. L'autre tombe était vide. Je n'ose pas fixer la date de ces sépulcres, même approximativement.

J'ai trouvé dans mes fouilles bon nombre de monnaies de bronze et une monnaie d'argent de Cébrène, ayant d'un côté une tête de bélier avec la légende K E, de l'autre côté une tête d'Apollon.

De l'acropole de Cébrène, le voyageur voit au Nord, par-dessus les hauteurs qui ferment la vallée de Beiramitch, les îles d'Imbros et de Samothrace et à gauche le mont Athos qui s'élève majestueusement dans le lointain.

Henri Schliemann.

---

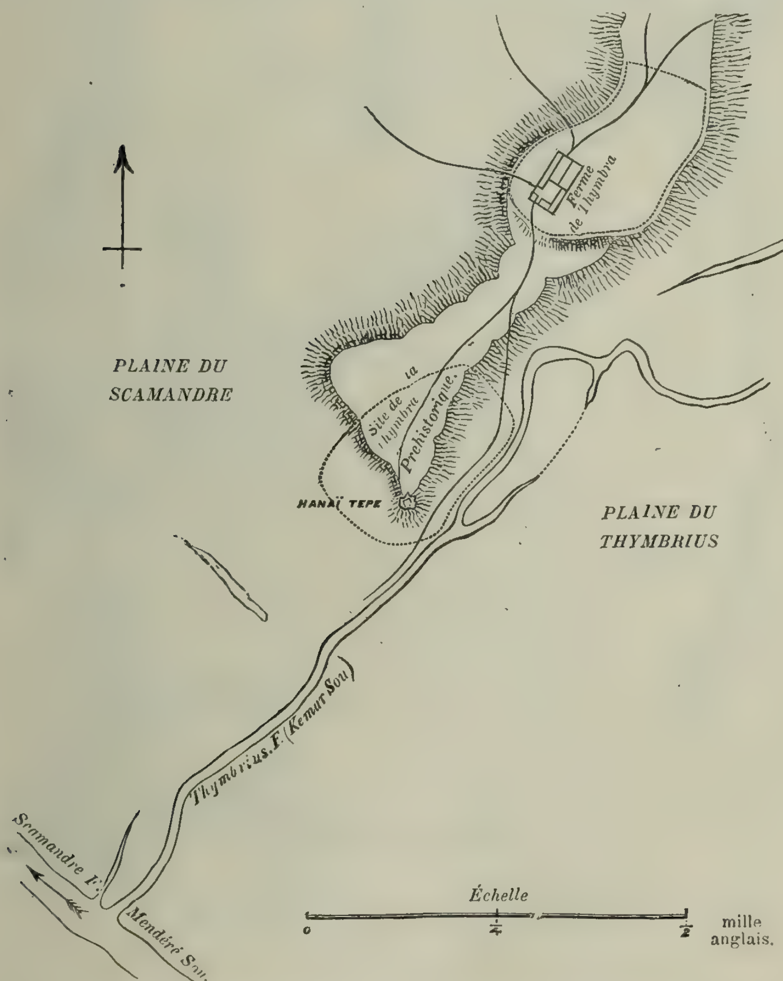
1 *Hellenica*, 3, 1, 17.
2 *Periplous*, 96.
3 S.V. Κεβρήνα.
4 XIII, p. 590.

APPENDICE VIII

THYMBRA, HANAÏ TEPEH.

PAR M. FRANK CALVERT

C'est chez Homère que l'on trouve la première mention de Thymbra. Lorsque Dolon explique en détail à Ulysse la position de l'armée troyenne en dehors de Troie, il place les Cariens, les Péoniens, les Lélèges, les Caucons et les Pélasges du côté de la mer; les Lyciens, les Mysiens, les



N° 1689. — Carte des emplacements de Thymbra et de Hanaï Tepeh et du confluent du Thymbrius et du Scamandre.

Phrygiens et les Méoniens du côté de Thymbra [1].

Cette indication, sans établir la position géographique de Thymbra, a pourtant de la valeur, si on la compare avec le renseignement plus précis que donne Démétrius de Scepsis; elle prouve que le poète songeait à une direction opposée à la mer, c'est-à-dire dans le sens de l'intérieur des terres. Démétrius place le temple d'Apollon Thymbrée à cinquante stades de Novum Ilium, au confluent du Thymbrius et du Scamandre [2]. Hobhouse identifiait Thymbra avec Akchi Kioi [3] (aujourd'hui la ferme de Thymbra), et Barker Webb reconnaissait le Thymbrius dans le Kemar Sou [4]. Mes recherches ont amené la découverte d'un autre éta-

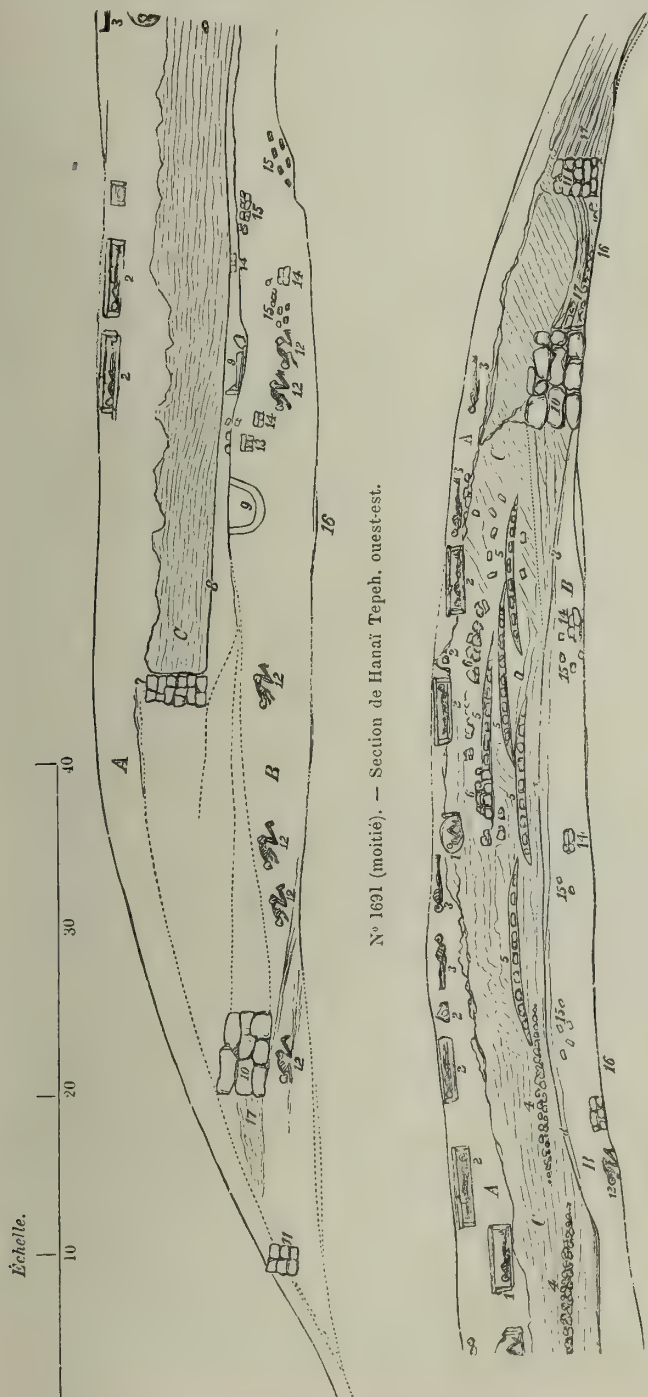


N° 1690. — Plan général de l'excavation à Hanaï Tepeh.

[1] *Il.*, X, 428.
[2] Strabon, XIII, p. 598.
[3] *Journey through Albania;* Londres, 1813, p. 753.
[4] *De agro Trojano;* Milan, 1821, p. 49.

blissement antique à Hanaï Tepeh, séparé de celui d'Akchi Kioi par un intervalle d'environ cinq cents mètres. (Voy. la carte n° 1689.)

A Akchi Kioi, les ruines sont de date plus récente qu'à Hanaï Tepeh. L'emplacement de Thymbra, chez Homère, semblerait n'être pas le même



N° 1691 (moitié). — Section de Hanaï Tepeh, ouest-est.

N° 1691 (moitié). — La même section continuée.

A. — Stratum supérieur (historique).

1. Tombeaux grecs.
2. Tombeaux byzantins et romains.
3. Squelettes d'une époque plus récente.

C. — Stratum moyen (préhistorique).

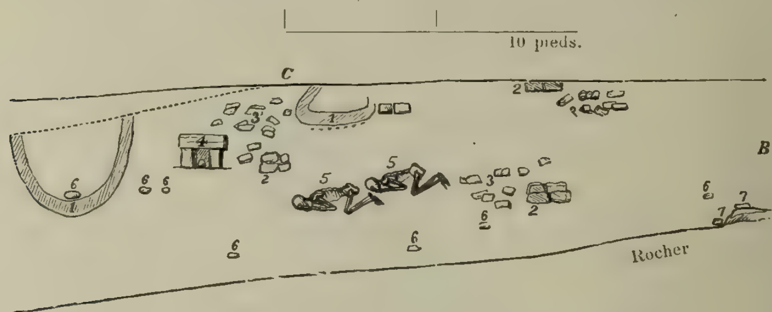
4. Pavage d'autels en pierres.
5. — — en briques.
6. Autel de pierre.
7. Mur d'enceinte.
8. *Pavimentum* d'argile avec une couche de charbon de bois.

B. — Stratum inférieur (préhistorique).

9. Silos revêtus d'argile.
10. Mur de fortification.
11. Petit mur extérieur.
12. Squelettes.
13. Tombeau d'enfant.
14. Fondations de murs.
15. Briques séchées au soleil.
16. Rocher naturel.
17. Argile rouge.

que celui de la ville plus récente et du temple d'Apollon Thymbréen dont parle Démétrius ; et des auteurs anciens de date postérieure semblent l'avoir transporté d'Hanaï Tepeh à Akchi Kioi. La ville préhistorique de Thymbra couvrait une étendue considérable, sur laquelle on a trouvé des meules de moulins à bras, des haches de pierre, des fragments de poterie, des fusaïoles, des morceaux de silex et autres débris.

Le remblai artificiel d'Hanaï Tepeh, qui donne son nom à cet endroit, est d'un intérêt très particulier. Il forme, pour ainsi dire, le noyau de l'ancien établissement et s'élève en saillie dans la plaine à l'extrémité d'un long plateau qui s'étend en arrière jusqu'à Akchi Kioi. Ma première fouille dans ce tepeh fut faite en 1857, et les résultats et conjectures que j'en tirai furent publiés dans le *Journal of the Archaeological Institute*[1]. Dans la suite, je fis de nouvelles recherches, et tout récemment je les



N° 1692. — Portion élargie de la section ouest-est de Hanaï Tepeh.

1. Silos revêtus d'argile.
2. Fondations de briques séchées au soleil.
3. Briques séchées au soleil.
4. Tombeau d'enfant.
5. Squelette.
6. Haches de pierre, poids, etc.
7. Vases de terre cuite.

recommençai avec le secours du Dr Schliemann. Mes dernières investigations, — les plus étendues, — telles qu'elles sont indiquées dans le plan général ci-joint n° 1690, m'ont conduit à abandonner l'assimilation d'Hanaï Tepeh avec le cimetière commun des Troyens, comme je l'avais publié dans le journal cité plus haut. Une tranchée de douze pieds de large que je fis à travers le remblai de l'Ouest à l'Est donne une section complète de ce monticule artificiel (n° 1691). La roche naturelle s'élève de la plaine jusqu'à une couche de calcaire abondante en coquillages (n° 1691, 16) qui forme la surface du plateau. Là se trouvent les restes des colons primitifs qui s'étendent au delà même du monticule (n° 1691,B). Les débris sont composés en grande partie de briques séchées au soleil et provenant d'habitations ruinées, de cendres de bois et de charbon (n° 1691, B 15 ; n° 1692, 3). Des traces de feu sur beaucoup de ces briques et les fondations de maisons superposées (n° 1691, B 14) témoignent de la destruction fréquente et de la reconstruction de ces édifices ; ces habitations sont malheureusement trop ruinées pour nous permettre de restituer leur forme ou leur dimension. Les trois ou quatre couches inférieures de briques étaient protégées par un revêtement extérieur de pierre

[1] Vol. XV, 1858.

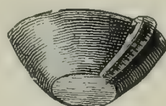
(n° 1692,2), méthode de préservation des murailles contre l'humidité et la pluie qui est encore en usage dans ce pays. Ces briques séchées au soleil sont de dimensions variables : les plus larges et les mieux conservées viennent de la tombe de deux enfants (n° 1691, B 13) ; voici leurs mesures :

Longueur	Largeur	Épaisseur
0m,40	0m,20	0m,10
0m,48	0m,23	0m,06
0m,48	0m,33	0m,08

Dans la fabrication des briques, la terre glaise jaune de la plaine était mélangée à de la paille ou à du foin haché menu ; les traces de ce mélange sont tout à fait distinctes. Beaucoup de ces briques ont été brûlées jusqu'au rouge et au noir par les incendies accidentels des habitations. Une sorte de mortier, fait de la même matière que les briques, servait de ciment et aussi d'enduit pour la surface des murs intérieurs, dont nous avons encore quelques portions.

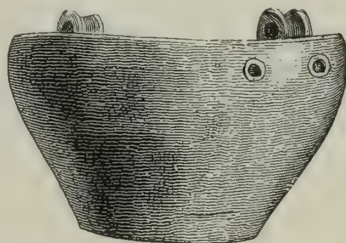
L'absence de portes et fenêtres est tout à fait conforme à ce que nous voyons dans les cités préhistoriques à Hissarlik. Les nombreuses traces de feu dans ces deux anciens emplacements sembleraient indiquer que le bois était fréquemment employé pour les constructions. Cette circonstance me suggère l'hypothèse d'un dernier étage de bois auquel on accédait par des espèces de marches ou d'échelles. Pour des raisons de sécurité, le rez-de-chaussée n'avait pas de communication avec l'extérieur; on y pénétrait par en haut et de l'intérieur, en descendant de l'étage en bois. Les huttes en bûches de pin non équarries dont se servent aujourd'hui les tribus Yourouk qui habitent le pays, peuvent nous guider pour comprendre le mode de superposition adopté par les habitants d'Hissarlik et d'Hanaï Tepeh dans les temps préhistoriques ; ces huttes ont un toit fait en argile reposant sur des branches d'arbres couvertes de roseaux ou d'herbes marines. On trouve à Hanaï Tepeh de grandes quantités d'argile avec des empreintes de roseaux, et c'est là une coïncidence bien digne de remarque. On n'a pas découvert de murs de défense dans l'étage inférieur (n° 1691, B).

Les fragments de poterie sont très nombreux, mais les vases entiers sont rares. Nous en indiquons ici deux faits à la main et tournés à la roue. (n° 1693 et n° 1694). La plupart de



N° 1693. — Cuvette de terre cuite faite à la main, avec une anse. 1/3 grandeur.

ces vases ont été polis à la main en frottant le vase avec une substance dure, avant de le faire cuire au four. Les *lulehs* ou fourneaux de pipe que l'on fait maintenant à Constantinople



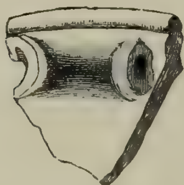
N° 1694. — Bol avec des trous horizontaux. 1/3 grandeur.

sont polis de cette manière, et ce frottement donne à l'argile une couleur plus foncée. Généralement, la couleur de la poterie est le noir ou le brun foncé, qui sont dus à la présence de matières carbonées ; le rouge est relativement rare. Quelques fragments montrent un noyau central

foncé avec une surface d'un rouge brillant. Beaucoup de ces vases ont des trous horizontaux pour être plus facilement suspendus (nos 1694, 1695, 1696), particularité propre aux vases

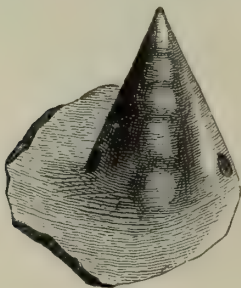


N° 1695. — Fragment de bol avec un trou tubulaire horizontal. 1/3 grandeur.



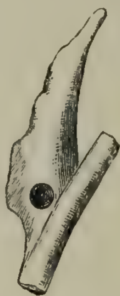
N° 1696. — Fragment de bol avec un trou tubulaire horizontal. 1/3 grandeur.

trouvés dans les fondations primitives; car, à partir d'un ou deux pieds au-dessus du roc, on n'a découvert aucun de ces vases, non plus que dans la partie supérieure de l'étage B. Quelques-unes des anses perforées sont d'un rouge brillant et d'une forme qui ressemble un peu à celle d'un nomard (nos 1697, 1698). La poterie à



N° 1697. — Manche de vase avec perforation horizontale. 1/2 grandeur.

côtes est commune dans la partie supérieure de l'étage B; mais elle ne paraît pas avoir existé dans les établissements de date plus récente. La forme la plus commune est celle d'un vase large, arrondi et peu profond. Les vases-trépieds ne sont pas rares,



N° 1698. — Manche de vase avec perforation horizontale. 1/2 grand.



N° 1699. — Manche, ou pied d'un vase-trépied. 1/2 grandeur.

car beaucoup de pieds isolés de différentes formes ont été trouvés immédiatement au-dessus du roc.

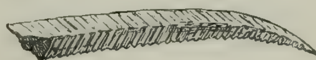
Des fragments de vases couverts de suie à l'extérieur montrent que l'habitude de faire bouillir dans des pots de terre n'était pas inconnue aux habitants. Des os de daim, de chevreuil et de sanglier, animaux dont les habitants faisaient leur nourriture, sont là en abondance. A côté des produits de la chasse, on a dû consommer de nombreuses espèces de graines, si l'on en juge par la quantité des meules de moulins à bras, en basalte et en syénite que l'on trouve ici.

En commençant par l'étage inférieur (B dans le plan n° 1691), nous voyons, au sommet ou près du sommet, de petits greniers ou silos, tantôt circulaires et tantôt carrés, creusés dans le sol, et dont les parois ont été revêtues d'argile (n° 1692, 1). Dans l'un de ces silos on a découvert une hache de pierre.

Puisque aucune espèce de grain n'est spéciale à cette contrée, il est évident que les premiers colons doivent avoir apporté avec eux les cé-

réales qu'ils cultivaient. La plaine de Troie, avec son sol riche et fertile, les aura naturellement attirés à la vie agricole, et, à première vue, nous pouvons affirmer que l'agriculture était un travail important en Troade. Le voisinage de la mer donnait encore aux habitants du district d'autres aliments; les poissons, les huîtres, les moules, les coquillages entraient pour une large part dans leur régime, mais variaient suivant les saisons et les localités. Par exemple, le professeur Virchow a observé que l'*Ostrea lamellosa* se trouve seule à Hanaï Tepeh, tandis que l'*Ostrea cristata* est particulière à Hissarlik. Les os découverts et examinés dans l'étage inférieur d'Hanaï Tepeh prouvent que la chèvre était le plus commun des animaux domestiques, et que le bœuf était le plus rare : le professeur Virchow remarque qu'on n'a trouvé aucun reste de cheval; on peut en conclure que cet animal était inconnu en Troade dans les temps préhistoriques, contraste frappant avec le temps d'Homère où le poète mentionne si souvent cet animal. Le chien, au contraire, ce fidèle ami de l'homme, a laissé des vestiges de sa présence: on voit des empreintes de ses pieds sur quelques briques séchées au soleil, empreintes faites pendant que l'argile était encore molle. Le bronze est l'unique métal que l'on rencontre, et même il est rare. En réalité, les seuls morceaux qu'on en ait trouvés dans l'étage B sont une épingle à cheveux garnie d'une tête à double spirale et, en outre, deux fragments rouillés et informes.

Par contre, les outils en os et en pierre ne sont pas rares. Ainsi nous avons des alênes en os, quelques haches polies en diorite, serpentine, talc et autres pierres (n° 1692,6); des grattoirs, des couteaux et des scies (n° 1700) en obsidienne, quartz,



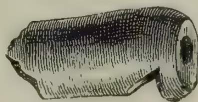
N° 1700. — Scie de silex.

jaspe et autres pierres dures. On a aussi trouvé un ou deux morceaux de cristal. Les pierres dont on a fait les outils proviennent toutes du voisinage : la diorite, de la vallée du Rhodius; la serpentine et le talc, du Fulu Dagh, du Kara Dagh et du Dumbrek; l'obsidienne, des environs de Saragik dans la vallée du Rhodius, et des environs d'Aivajik, tandis que les nodules de silex abondent dans la craie des falaises blanches de l'Hellespont; le jaspe aussi abonde dans beaucoup de localités, plus spécialement dans le Fulu Dagh et entre Lampsaque et la ville des Dardanelles. Le quartz tirant sur la calcédoine se rencontre aussi dans un lit de conglomérats métamorphosés par la superposition du basalte, au pied du Fulu Dagh.

On a trouvé à côté des précédents deux objets en nacre de perle : l'un est un petit bouton avec un trou central, l'autre un ornement de deux pouces de long en forme de poire. Des fusaïoles en argile foncée, cuite au feu, sont communes; *mais on ne trouve d'ornements sur aucune de celles découvertes dans l'étage B*. Les fusaïoles en marbre et en pierre dure sont rares; des morceaux de poterie, arrondis et percés d'un trou au milieu, les remplacent et sont en grande quantité. On a trouvé aussi, pendant les excavations, deux bobines pour enrouler le fil, faites en argile foncée, et semblables à celles qu'on emploie encore au même usage; on a trouvé également de nombreuses pyramides à quatre faces en argile

cuite au soleil et qui ont dû servir comme poids pour tendre les fils du tisserand. Ces objets indiquent de la part de ceux qui s'en servaient la connaissance des produits textiles.

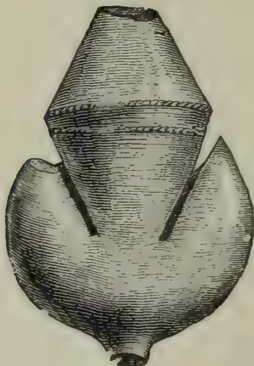
Depuis la découverte d'un fragment de flûte en os (voyez la figure n° 1701), nous savons que les anciens



N° 1701. — Fragment de flûte en os.

habitants d'Hanaï Tepeh étaient musiciens.

Comme trace de leur religion, nous avons un petit pied en marbre percé d'un trou pour le suspendre et qui



N° 1702. — Fleur (?) de marbre.

paraît avoir été une offrande votive. Ce n'est pas le seul objet en marbre qui témoigne des facultés artistiques de ce peuple ; un autre morceau représente probablement une fleur (n° 1702), et a été trouvé à côté de sphères aplaties, en marbre, qui peuvent bien avoir été des poids.

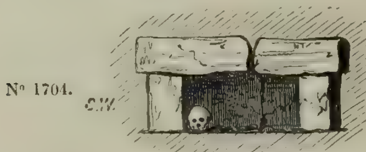
Un des caractères remarquables de cet étage B (n° 1691,12 ; n° 1692,5) est le nombre de squelettes qu'on y a trouvés à toute sorte de profondeurs. Quelques-uns étaient sur le roc même, d'autres sous les fondations de maisons d'âge plus récent, et dans ce qui semble avoir été le sol de maisons d'habitation. Ces sépultures sont particulières au *stratum* que nous considérons maintenant, puisque, comme nous le montrerons plus loin, on ne fit aucun enterrement pendant la période subséquente représentée par les débris superposés. Les sépultures du côté Est du monticule (n° 1691,12) furent découvertes pendant les fouilles de 1857 ; le reste fut trouvé l'hiver dernier (1879). Les corps étaient ensevelis la face contre terre, les têtes tournées à l'Ouest et les genoux pliés en deux. On a trouvé la tête d'un de ces squelettes reposant sur une meule de pierre (n° 1703). En général, les

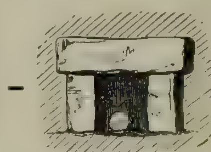


N° 1703. — Squelette dont le crâne repose sur un moulin à bras.

corps semblent avoir été déposés dans la terre molle. On ne préparait pas de fosses ou tombes spéciales pour

N° 1704.



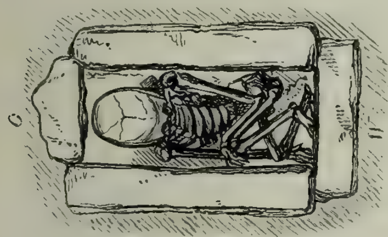


N° 1705.

N°s 1704-1705. — Tombeau d'un enfant, fait de briques séchées au soleil.

les recevoir. Cependant, on doit faire exception pour deux enfants dont les ossements furent trouvés dans de petites tombes en briques séchées au

soleil. L'un des squelettes était celui d'un enfant nouveau-né ; il était étendu sur le dos, et il n'y avait pas de terre dans la tombe où il reposait (n° 1692,4 ; n°s 1704, 1705). Chose curieuse, on a trouvé une grande quantité d'amiante mêlée aux ossements, quoique ceux-ci ne montrassent aucune trace de feu. Cette amiante était malheureusement trop fragile pour être déplacée, mais son apparence, au moment de la découverte, montrait clairement que ce devaient être les restes de quelque tissu. L'intérieur de la tombe avait 0^{m},45 de longueur, 0^{m},22 de largeur et 0^{m},20 de hauteur. L'autre corps était celui d'un jeune enfant (n° 1706) couché sur le



N° 1706. — Tombeau d'un enfant, fait de briques séchées au soleil.

côté droit avec les genoux pliés, le bras droit étendu, le bras gauche croisé sur le corps et la tête appuyée sur la poitrine. Évidemment, ce cadavre avait dévié de sa position première. Le côté droit de la tombe était en pierres au lieu de briques et la tête était tournée vers l'Est. L'intérieur mesurait 0^{m},40 de longueur, 0^{m},22 de largeur et 0^{m},22 de hauteur. On n'a pas trouvé d'amiante avec ce squelette, non plus qu'avec les autres, seul le squelette de l'enfant nouveau-né avait dû en être enveloppé. Comme on peut le voir par le plan, les ensevelissements étaient faits à l'ouest plutôt qu'à l'est du tumulus.

Selon le professeur Virchow, la race à laquelle appartenaient les squelettes était brachycéphale et les os de la jambe avaient la particularité remarquable d'être angulaires, — particularité qu'on ne trouve maintenant que dans la race malaise[1].

On n'a mis au jour aucun mur de défense dans la partie inférieure de l'étage B (n° 1691).

D'autre part, la surface de cet étage a été nivelée à l'Ouest jusqu'à 1 mètre de profondeur environ, pour y élever une muraille de défense qui ne doit avoir été bâtie que lorsque le sol s'était déjà exhaussé, les fondations à l'Est reposant sur le roc même. La muraille était soutenue par de nombreux contreforts. Sa largeur moyenne est de 2^{m},50 à 3 mètres (B, n° 1691, 10) et sa plus grande hauteur actuelle est de 1^{m},50. Sa partie méridionale a disparu. La pierre la plus considérable trouvée dans la muraille a 2^{m},10 de longueur, 0^{m},61 de largeur et 0^{m},77 de hauteur. Toutes les pierres qui la composent sont brutes et reliées par un ciment d'argile : elles consistent, les unes en calcaire miocène coquillier trouvé sur les lieux mêmes ; les autres en calcaire cristallin et en basalte qui proviennent du lit du Thymbrius.

A côté de cette muraille défensive intérieure (n° 1691, 10), il y avait aussi une muraille extérieure (n° 1691, 11) ; tantôt elle est isolée, avec une largeur de 0^{m},77, tantôt ce n'est que le revêtement extérieur d'un amas grossier de pierres branlantes. Sur le côté est, cette muraille est en briques faites avec la terre même de la surface ; la partie mise à nu par les excavations, à ne regarder que la forme, était bien conservée quoique les briques qui la composaient fussent

[1] Rudolf Virchow, *Alt-trojanische Gräber und Schädel*, Berlin, 1882.

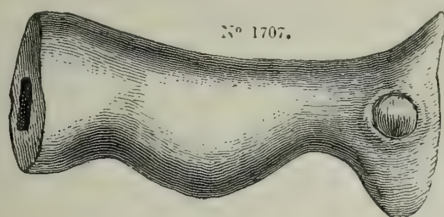
brisées. En dehors de la muraille, aussi bien qu'entre elle et le mur intérieur, il y avait une grande quantité d'argile rouge marneuse (nº 1691, 17); on n'avait point trouvé de cette sorte d'argile (le fait mérite d'être observé) sur le côté intérieur du mur intérieur. L'origine de cette argile miocène rouge était d'abord très problématique, mais la découverte d'une brique faite de cette matière et scellée dans un des murs de l'habitation près du vestibule, nous a fourni un renseignement; la forme de cette brique était très particulière : quoique l'argile fût désagrégée à cause de l'absence de paille ou de toute autre matière consolidante; elle montrait clairement que l'argile marneuse dont on a trouvé de telles quantités provenait de briques décomposées. Ces briques doivent avoir formé jadis la partie supérieure du mur massif de défense ; les pierres qui marquent seules aujourd'hui la trace de ce mur en avaient fourni les fondements. Comme l'ouvrage en briques s'en allait en morceaux, il tombait au pied de la muraille et y formait l'accumulation que l'on voit au nº 1691, 17; quelquefois on l'a trouvée mêlée à des cendres de bois, mais, à part cela, aucune marque de feu.

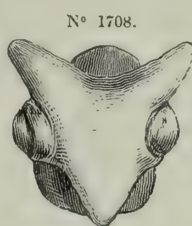
L'entrée de la forteresse à laquelle appartenaient ces murailles se trouve sur le côté Est, et consistait en un passage de 1 mètre de large, c'est-à-dire fort étroit, ménagé entre deux contreforts en saillie. Cette entrée doit avoir été pratiquée dans le tumulus après l'accumulation de terre représentée par l'étage B. Un peu de terre s'était accumulée dans la forteresse elle-même; l'alignement de celle-ci prouve d'une manière sûre que les ensevelissements précédemment mentionnés doivent avoir été faits avant sa construction. Pourtant, un squelette (nº 1691, 12) a été trouvé sous la muraille massive intérieure (nº 1691, 10). On peut ajouter que la muraille intérieure montre en quelques parties et au dedans un revêtement de briques jaunes en terre glaise, de $0^{m},60$ ou $0^{m},90$ de hauteur; et les restes de ces briques constituent en grande partie les débris contenus dans la forteresse et qui forment ce que nous appellerons l'étage C.

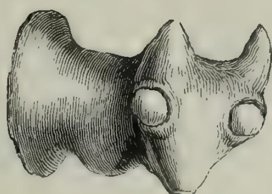
Les fragments de poteries découverts dans l'étage B sont en petit nombre. Dans la partie basse, on a trouvé le manche d'un vase en forme de tête de vache ou de bœuf (nºs 1707-1709), et l'on a rencontré tout près de la muraille un petit vase fait à la main avec des perforations *horizontales* (nº 1711); on a mis aussi au jour des fragments de vases à côtes noires, lissés, semblables à ceux qui avaient été trouvés dans l'étage C (nºs 1712-1713).

C'est cet étage C que nous devons maintenant examiner. Là, nous sommes en présence d'une enceinte sacrée, à l'intérieur de laquelle se dressaient jadis des autels dédiés selon toute probabilité à cet Apollon Thymbréen dont le temple, d'après les indications de Strabon, doit avoir été élevé à cette place même. A l'Ouest sont les restes d'une muraille de $0^{m},77$ de largeur, bâtie sur les débris de la vieille forteresse et probablement recouverte autrefois de briques (nº 1691,7). A l'Est, la muraille massive intérieure de la vieille forteresse servit au nouvel édifice. Au Sud-Est était une longue construction et c'est là que se trouvait aussi l'entrée, qui consistait en un passage étroit. La muraille massive du côté Est montre des traces de feu qui peuvent faire supposer que la forteresse avait subi l'assaut d'ennemis armés de torches. A l'intérieur, le sol de l'enceinte sa-

crée avait été nivelé artificiellement, et recouvert d'une couche en argile jaune, épaisse d'un à deux centimètres environ (n° 1691,8). Par-dessus ce revêtement on voit une ligne mince et non interrompue de char-


N° 1707.

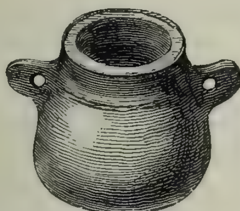

N° 1708.


N° 1709.

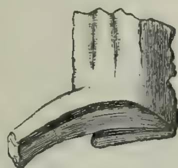
N°s 1707-1709. — Manches de vases de terre cuite faits à la main. 1/2 grandeur.

bon, preuve évidente des feux des sacrifices qui brûlaient jadis à l'inté-

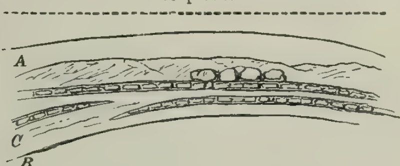

N° 1710. — Manche de vase de terre cuite. 1/3 grand.


N° 1711. — Petit vase de terre cuite fait à la main. 1/2 grandeur.


N° 1712. — Manche de vase. 1/3 grandeur.


N° 1713. — Fragment de vase. 1/3 grand.

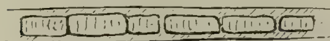
rieur de l'enceinte, alors consacrée tout entière à des usages religieux. On voit de nombreux pavages d'autels à des niveaux différents (n° 1691,5), et, à l'angle septentrional, la pierre prend la place de la brique (n° 1691,4). La suite de ces autels est indiquée dans la coupe n° 1714, où une ligne



N° 1714. — Section des autels en briques séchées au soleil.

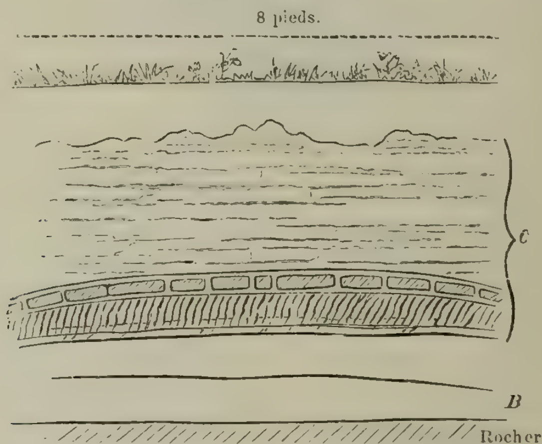
tirée de B à A montre les limites entre lesquelles on les a trouvés. Cette superposition des autels est tout à fait en rapport avec la longue période de temps où l'enceinte servit aux sacrifices et où le sol se couvrit graduellement de dépôts de cendres successifs. Les pavages d'autels en briques forment un cercle de 15 à 20 pieds de diamètre; chacun est composé d'une simple couche de

briques séchées au soleil et scellées dans un ciment d'argile (n° 1715).



N° 1715. — Portion agrandie de la section d'un pavage d'autel en briques.

Le ciment et la brique, sous l'action du feu, sont devenus un tout homogène et de même couleur. Les pavages d'autels en pierre sont faits de morceaux de basalte venant du lit de la rivière et que le feu a rougis; à côté de ces pavages d'autels, on a trouvé deux autels de pierre (n° 1691,6) en calcaire cristallin, calcinés par la grande chaleur à laquelle ils ont été exposés. Les autels et pavages d'autels sont dans un lit épais de cendres de bois provenant des feux qui y brûlaient jadis pour les sacrifices. Ce lit forme l'accumulation notée sur le plan (n° 1691) sous le nom d'étage C, et sa profondeur est de $1^{m},50$, à $2^{m},40$. Les cendres sont en partie vitrifiées, et l'on n'y trouve pas de traces de charbon. L'humidité de la surface n'a pas pénétré jusque-



N° 1716. — Section montrant la fissure diagonale des cendres de bois au-dessous de l'autel.

là, en sorte que cette masse était légère et jetait beaucoup de poussière pendant le travail de déblaiement.

On a trouvé, dans cette même couche, quelques fragments calcinés d'os et de coquilles qui ont gardé leur forme, bien que changés en chaux vive. Mais ces fragments sont épars et peu nombreux. J'ai démontré dans le *Journal of the Archæological Institute* de 1858 la fausseté de l'opinion qui voit dans ce lit de cendres accumulées un résidu de matières animales. Un examen attentif prouve que son origine est végétale et que les os et coquilles n'y ont été introduits qu'accidentellement. L'hypothèse d'après laquelle nous aurions là la sépulture commune des Troyens doit donc être rejetée.

Les fragments de poterie à côtes trouvés dans cet étage sont semblables, comme je l'ai déjà dit, à ceux de la partie supérieure de l'étage B; mais ils sont tous brûlés et vitrifiés.

Sur certains points du côté Nord-Est, l'étage C s'étend au delà de la muraille massive (n° 1691,10); on peut en conclure que l'enceinte continuait encore à servir aux sacrifices lorsque le sol s'était assez élevé pour couvrir la muraille de la vieille forteresse. Dans la tranchée creusée le long de la muraille orientale (n° 1716),

il y a sous la base de l'un des autels une fissure diagonale dans les cendres de bois qui a peut-être pour cause une pression latérale.

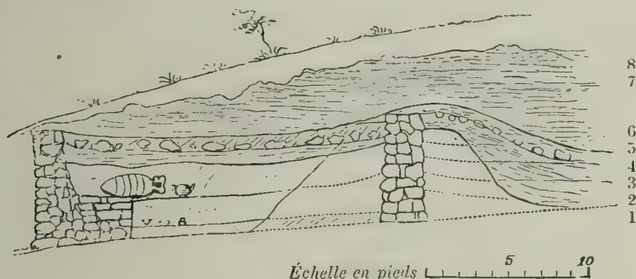
Un fragment de brique séchée au soleil, provenant de l'un des pavages d'autels, porte quatre empreintes curieuses, faites évidemment par les pattes de quelque animal, probablement d'une jeune chèvre, pendant que l'argile était encore molle (n° 1717).



N° 1717. — Empreintes de pieds d'une jeune chèvre sur un fragment de brique séchée au soleil.

Près de la porte, la vieille muraille massive a été en partie détruite, et par-dessus, on a élevé une muraille basse de forme courbe et croisant les deux contreforts. En même temps, une seconde muraille massive s'infléchissait à l'intérieur, entourant un espace en forme de langue, d'environ 4^{m},50 de diamètre. L'entrée de l'enceinte sacrée était formée par un passage étroit entre l'extrémité de cette langue et la muraille massive. On a trouvé là beaucoup de briques brûlées, dehors comme audedans de la muraille basse recourbée.

Une section d'une partie du monticule, du Sud au Nord (n° 1718), expliquera la situation et la fera comprendre plus facilement. Nous avons d'abord le roc naturel (n° 1718,1); puis un étage de briques séchées au soleil (n° 1718,2), d'un pied d'épaisseur. Leur couleur, qui reste toujours



N° 1718. — Section d'une portion de Hanaï Tepeh, Sud-Nord.

1. Rocher naturel.
2. Stratum de briques brûlées rouge.
3. — de briques séchées au soleil.
4. — de cendres et de charbon de bois.
5. Couche de cendres de bois.
6. Briques séchées au soleil et pierres.
7. Couche de cendres de bois appartenant au stratum moyen (C dans la section n° 1691).
8. Stratum supérieur (A dans la section n° 1691).

d'un rouge brillant, montre qu'elles ont été soumises à une forte chaleur. Ensuite (n° 1718,3), vient une couche d'argile qui représente les briques séchées au soleil et décomposées, tombées des murailles dont nous n'avons plus que la partie inférieure. L'épaisseur de cette portion d'étage, à gauche de la section, est de 0^{m},45 à 0^{m},61. Quelques-unes des briques, dont on peut retrouver la forme, reposaient sur des fondations inférieures en pierre. La partie intérieure des murailles aussi bien que les pavages étaient couverts d'une sorte de crépi en argile et en paille, dont la surface brûlée est devenue rouge. Quelques-unes des briques tombées portent également des traces de feu, et il est évident que le bâti-

ment auquel elles appartiennent a été incendié. Sur le pavage, il y avait une couche de cendres de bois, dans laquelle on a trouvé des poids de tisserands de différents volumes et en forme de pyramide, ainsi que quelques fusaïoles sans ornements et un petit vase fait à la main avec des perforations horizontales semblables à celles du n° 1711. Parmi les tessons, il y avait quelques fragments à côtes, semblables à ceux des n°s 1712, 1713.

Le n° 1718,4, représente une couche de cendres de bois et de charbon, qui prouve avec évidence un troisième incendie. Un bâtiment en briques semblable à ceux qu'on a trouvés plus bas, doit avoir jadis existé en ce lieu. Sur les cendres, il y avait de larges jarres ou *pithoi* qui semblaient avoir été placées en rang le long des murailles avec des vases plus petits. La plupart des vases étaient à côtes, quelques-uns foncés, les autres rouges et brillants, tous tournés à la roue. La particularité de ces *pithoi* est qu'ils n'ont pas d'anses proprement dites : un trou triangulaire au-dessous du bord en tient lieu. On a aussi trouvé d'autres jarres fort larges avec des anses ordinaires et des fragments de coupes à côtes. Cet étage a de 0^m,45 à 0^m,60 d'épaisseur.

Nous arrivons maintenant à une couche de cendres de bois (n° 1718,5) complètement calcinées, et de 0^m,30 d'épaisseur. Après, vient un étage de briques séchées au soleil et de pierres (n° 1718, 6), de 0^m,22 d'épaisseur, qui contient quelques fragments de poterie noire à côtes. Ensuite vient (n° 1718, 7) ce que nous avons marqué comme l'étage C dans le plan général (n° 1691), et qui consiste en cendres de bois s'étendant au-dessus et au delà de l'enceinte sacrée. La position de cet étage ainsi que la ligne noire de bois calciné (n° 1691, 8) prouvent que l'enceinte fut, à l'origine, bâtie avant l'immense accumulation de cendres qui forme cet étage. Au-dessus se trouve la surface de l'étage (n° 1718, 8), marquée A dans le plan général (n° 1691).

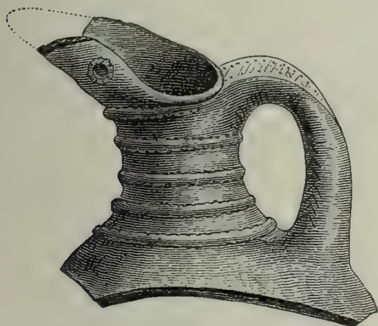
Cet étage nous amène à la période historique. Nous trouvons d'abord des briques séchées au soleil répandues sur la surface de la couche de cendres de bois (couche C du n° 1691) ; elles prouvent qu'un temps vint où l'on cessa d'allumer le feu sur les autels, le temple ne servant plus aux usages religieux, et où l'on éleva sur son emplacement des maisons d'habitation. Ces maisons semblent n'avoir eu ni portes ni fenêtres, ou plutôt, les ouvertures nécessaires étaient à une telle hauteur que toute trace en a disparu. Une muraille de briques sur le côté Ouest, entre la muraille massive de la vieille forteresse et la muraille intérieure (n° 1691, 7), montre qu'elles avaient été construites de la même façon que les bâtiments inférieurs et plus anciens qui sont en briques. Les briques, comme on le verra par la table suivante étaient de dimensions différentes :

0^m,25 ×	0^m,21 ×	0^m,07
0^m,28 ×	0^m,14 ×	0^m,07
0^m,25 ×	0^m,20 ×	0^m,06
0^m,27 ×	0^m,25 ×	0^m,07
0^m,48 ×	0^m,30 ×	0^m,05
0^m,46 ×	0^m,31 ×	0^m,07

On peut remarquer que l'une des briques porte l'empreinte des doigts d'un pied d'enfant.

Parmi les poteries trouvées dans cet étage supérieur, on peut mentionner un fragment de vieux vase à côte, de couleur foncée, qui comprend une anse, un col et un bec cassé orné de deux yeux comme pour détourner le

mauvais œil (n° 1719). On a aussi trouvé des fragments de poterie grecque peinte, tant archaïque que plus récente, des *pithoi* et des cistes funéraires de la période hellénique. En effet, il y eut un temps où l'ancien tumulus d'Hanaï Tepeh formait une partie de la nécropole de la ville historique de Thymbra, aujourd'hui représentée par Akchi Kioi, et l'on rencontre des groupes de tombes sur toute la route qui y mène. On voit aussi des tombes byzantines près de la surface du tumulus et quelques-



N° 1719. — Portion supérieure d'un vase cannelé, avec deux yeux. 1/3 grandeur.

unes contenaient des corps, des vases, des colliers et des ornements de bronze. Ces tombes sont construites en pierre avec des couvercles de même et sont ornées de croix gravées. On a trouvé également des tombes turques et d'autres dont l'origine est plus obscure.

Un grand nombre d'amphores grecques ont été déterrées à une faible profondeur. Elles ont pu servir à faire des libations et elles indiquent peut-être la perpétuité des traditions pieuses conservées dans ce pays. On savait encore, au temps de Strabon, que le temple légendaire d'Apollon Thymbréen s'élevait ici. Autour des amphores on a découvert un nombre considérable de disques en terre cuite avec deux trous et relief au centre : ils peuvent avoir servi de sceaux (n° 1720). Quelques-uns de ces disques portent des empreintes en creux; l'une d'elles représente la hache à deux têtes et une grappe



N° 1720. — Objet de terre cuite avec deux trous. 1/10 grandeur.

de raisins, emblème de Ténédos. Ils servaient sans doute de cachets pour les amphores auxquelles ils étaient attachés; des sceaux, de forme semblable, quoique sans trous, sont encore en usage à Lemnos; ils sont employés dans les pharmacies et polis par le frottement après avoir reçu l'estampille du gouverneur de l'île.

Les crânes trouvés dans les tombes grecques et byzantines sont dolichocéphales, comme ceux de l'étage B (n° 1691, 12). On verra prochainement, sur ce sujet, un travail du professeur Virchow[1].

Comme je l'ai déjà prouvé, la ville historique de Thymbra était à peu de distance d'Hanaï Tepeh, et occupait l'emplacement de la ferme actuelle de Thymbra qui s'élève sur l'ancien village turc d'Akchi Kioi, ravagé par la peste, il y a plusieurs années. Thymbra était une ville entourée de murs, et le rocher sur lequel elle était bâtie, semble avoir été creusé en divers endroits de manière à recevoir des pierres taillées. On n'a trouvé sur son emplacement aucune ruine préhistorique. Pourtant sa nécropole, qui s'étendait jusqu'à Hanaï Tepeh nous a donné des poteries archaïques et des poteries grecques de date moins ancienne. Parmi les sujets peints sur ces poteries, on peut mentionner le retour d'Ulysse, Briséis dans la tente d'Achille, Clytem-

[1] Rudolf Virchow, *Alt-Trojanische Gräber und Schädel*. Berlin, 1882.

nestre, les aventures de Dionysus, etc. Outre les poteries, on a exhumé des vases en verre avec des bandes et des ondulations de diverses couleurs, ainsi que des inscriptions funéraires, des *pithoi* et des cistes. Certains blocs de marbre, sur la partie la plus élevée de Thymbra, marquent probablement l'emplacement du temple historique d'Apollon Thymbréen, en face du fameux temple de la légende et du mythe, qui se trouvait à Hanaï Tepeh, et qui, dit-on, aurait été témoin de la mort d'Achille. Une inscription mutilée, trouvée en cet endroit et publiée par Le Bas (*Voyage archéologique*, v. n° 1743 *d*), contient un inventaire du trésor du temple historique.

SECTION DE LA PLAINE DE TROIE DANS LA VALLÉE DU THYMBRIUS.

Le croquis ci-joint, n° 1721, montre une coupe de la rive gauche du Thymbrius (4) (aujourd'hui le Kemar Sou), à 75 mètres environ de la base d'Hanaï Tepeh. Des fragments de poterie (2) semblables à ceux qu'on peut voir sur l'emplacement de la ville préhistorique de Thymbra (Hanaï Tepeh), ont été trouvés sur la roche miocène (3), qui est surmontée elle-même de 1^{m},20 à 1^{m},80 de terrain d'alluvion. La profondeur de ce sol est en rapport avec la forme irrégulière du rocher qui formait la surface dans les temps préhistoriques. On a découvert quelques autres fragments de poterie en creusant un puits dans l'alluvion, à environ 600 mètres à l'est de cette localité, à 20 mètres environ de la rivière et à une profondeur de 1^{m},80 à 2^{m},10. Si l'on donne à ces poteries l'âge, d'ailleurs bien arbitraire, de 3,000 ans, l'alluvion de la plaine se serait augmentée d'un pied en 500 ans.



N° 1721. — Section de la plaine de Troie, vallée du Thymbrius.

Il ne faut pourtant pas trop croire à une quantité uniforme de dépôt annuel : c'est ce que prouve bien l'expérience et l'observation. Par exemple, une inondation couvre de 0^{m},30 de sable et de gravier une large étendue de la plaine ; elle empêche ainsi toute culture ; arrive une nouvelle inondation qui enlève tous ces détritus, met à nu la première surface et y ajoute peut-être un mince dépôt de sédiments fertiles ; la terre alors redevient propre à l'agriculture. L'effet habituel des inondations dans la plaine de Troie est d'élever les lits et les bords des rivières : plus la matière en suspension est grossière, plus vite elle se dépose au fond de la rivière. C'est ainsi que le Scamandre, dans la partie supérieure de la plaine, a formé deux chaussées en pente à partir de ses rives jusqu'aux collines qui l'avoisinent des deux côtés. Les cours d'eau si limpides, venus des sources de Bounarbashi et de celles du Duden, avec leur épanchement régulier qu'aucun torrent tributaire ne vient grossir ni troubler de ses détritus, ont été dirigés de cette sorte, le long du pied des collines, vers l'un et l'autre niveau inférieur de la plaine.

FRANK CALVERT.

NOTE

La description précédente que M. Frank Calvert a faite de son exploration d'Hanaï Tepeh, à laquelle je l'aidai en 1878-1879, nous apprend que tous les peuples qui se sont succédé sur cette colline ensevelissaient leurs morts et n'employaient pas la crémation, si usitée pourtant dans les cinq cités préhistoriques d'Hissarlik.

La poterie est ici bien différente de la poterie troyenne car, à Hanaï Tepeh, tous les vases (n°s 1697, 1698, 1711) ont des trous *horizontaux* pour être suspendus avec une corde, tandis qu'à Hissarlik tous les trous de suspension sont *verticaux*. Il y a assurément quelque analogie entre les vases trouvés dans l'étage inférieur d'Hanaï Tepeh et les vases trouvés dans la première cité d'Hissarlik, c'est-à-dire dans la plus basse. En effet, ils ont en commun de longs tubes horizontaux pour suspension. Mais, encore une fois, comme on le verra par la comparaison entre les poteries d'Hanaï représentées sur les gravures 1694, 1695 et 1696 et les vases similaires d'Hissarlik représentés à la page 269, n°s 48-51, les trous tubulaires diffèrent de forme et de position. En outre, quoiqu'on trouve des trépieds à Hanaï Tepeh aussi bien qu'à Hissarlik, les pieds des vases diffèrent aussi pour la forme, et parmi les milliers de pieds de vases d'Hissarlik il n'y en a pas un seul qui ressemble au pied de vase d'Hanaï Tepeh figuré sous le n° 1699. On peut dire la même chose des anses de vases, qui à Hissarlik ne sont jamais de la même forme que celles d'Hanaï Tepeh représentées sous les n°s 1697, 1698, 1707-1710 et 1712. Parmi les terres cuites du second étage à Hanaï Tepeh, il faut remarquer une poterie de couleur noirâtre tirant sur le gris, qui, comme le fragment 1719, ressemble beaucoup, pour la couleur et la fabrication, à l'ancienne poterie lydienne trouvée à Hissarlik immédiatement au-dessous de l'étage de débris de l'Ilium éolien. Je m'attacherai aussi à ce fait que, parmi cette poterie du second étage d'Hanaï Tepeh, il y a des manches de vases ayant une tête de vache ou de bœuf qui se trouve également sur les manches de vases de la cité lydienne d'Hissarlik, mais qu'on ne trouve nulle part dans aucune des cinq cités préhistoriques du même lieu.

De tout cela on peut conclure avec la plus grande certitude, que, bien que Hanaï Tepeh soit à une heure de marche seulement d'Hissarlik, néanmoins les peuples qui s'y sont succédé étaient différents des habitants préhistoriques d'Hissarlik, à l'exception d'une colonie lydienne dont les poteries nous font supposer l'existence.

Henry Schliemann.

APPENDICE IX

PRATIQUE MÉDICALE EN TROADE (1879)

PAR LE PROFESSEUR RUDOLF VIRCHOW

Lorsqu'au printemps dernier, le Dr Schliemann m'invita à venir en Troade pour l'aider à ses fouilles, j'acceptai, fortement engagé par l'espoir qu'en quittant l'Europe je quitterais du même coup la masse d'occupations qui menaçait de m'écraser. Je ne soupçonnais pas que celle même dont je commençais à m'affranchir, la pratique médicale, viendrait là-bas me ressaisir avec une exigence importune. En effet, à peine étais-je depuis vingt-quatre heures à Ilium ou plutôt à Hissarlik, que l'on m'amenait des ouvriers malades faisant partie des nombreuses équipes employées par le Dr Schliemann, et de là se répandit, dans toute la Troade du Nord, la nouvelle que l'Effendi récemment arrivé était un grand médecin.

Les ouvriers, au nombre de 120 à 150, qui venaient chaque matin aux tranchées, ainsi que les paysans qui apportaient des vivres et d'autres denrées nécessaires, excitaient par leurs récits la curiosité des gens de leurs villages, curiosité bien naturelle dans un pays où les étrangers sont par eux-mêmes un spectacle très rare.

Je ne saurais dire s'il existe un seul médecin dans toute la Troade; bien que j'aie voyagé à travers le pays, depuis l'Hellespont jusqu'au golfe d'Adramyttium, je n'en ai pas rencontré un seul, pas même un empirique de profession. Les prêtres grecs pratiquent çà et là quelques opérations de petite chirurgie; ce sont surtout des phlébotomistes très dangereux. Le Dr Schliemann a signalé justement cet abus et cité l'exemple effrayant d'un prêtre qui avait saigné une jeune fille de dix-sept ans sept fois en un mois [1].

Une boutique d'apothicaire est aussi rare en Troade qu'un médecin. Pour renouveler notre provision de médicaments, il fallait aller aux Dardanelles, à six ou huit heures de distance, et lorsque, dans mon voyage sur la côte occidentale, étant au village de Gheukli, et n'ayant pas avec moi les médicaments convenables, j'écrivis une ordonnance pour une femme malade, son mari me dit qu'il la ferait exécuter à l'île de Ténédos et qu'il irait exprès. Chose singulière, ces gens ne connaissaient même pas les remèdes usuels; la camomille pousse en tant d'endroits et en si grande abondance que l'air en est imprégné comme pourrait l'être l'officine d'un hôpital d'Occident, néanmoins j'eus quelque peine à faire connaître la plante et à en introduire l'usage; le genévrier pousse sur toutes les pentes de montagnes et personne ne fait usage de ses baies. Heureusement, le Dr Schliemann

[1] *Troy and its remains*; Londres, 1875, p. 141.

ayant dû, les années précédentes, traiter ici diverses maladies, possédait une boîte à médicaments abondamment fournie. Mon ami Liebreich m'avait pourvu d'une pharmacie de voyage bien complète; je l'avais prise à contre-cœur et pourtant elle m'a rendu de bons offices, plus pour les autres que pour moi-même heureusement. Je dois une reconnaissance particulière à la vaseline; cette substance s'est montrée très efficace non seulement pour guérir les érythèmes dus à l'action du soleil sur la peau, mais aussi diverses excoriations, entre autres celles qui proviennent de longues courses à cheval.

Ma pratique médicale se borna d'abord à recevoir les malades en consultation. Outre les ouvriers et les gens attachés aux fouilles, les habitants des environs, ceux même qui demeuraient à deux ou trois heures de marche, venaient chercher assistance. Quelques-uns arrivaient à pied, d'autres à cheval, d'autres sur des ânes. A l'exception de petites charrettes montées sur des roues pleines, véritables disques de bois, il n'y a pas de véhicules en Troade; d'ailleurs les routes praticables manquent également; les femmes elles-mêmes montent à cheval quand elles ont à parcourir une distance un peu longue. Une fois seulement je vis arriver une malade, pauvre fille phtisique au dernier degré, dans un grand panier attaché au flanc d'un cheval et tenu en équilibre par un second panier suspendu de l'autre côté.

De bon matin, toute une troupe de malades, hommes, femmes, enfants, se rassemblaient devant nos baraques de bois; ils s'accroupissaient en ligne à l'ombre de notre cuisine, en face des baraques que nous habitions, et attendaient patiemment leur tour. Vers la fin de mon séjour, quand ma réputation se fut étendue, une seconde troupe arrivait dans l'après-midi, venant de localités plus éloignées.

Mais, petit à petit, les visites à domicile s'ajoutèrent aux consultations, particulièrement dans le village grec de Kalifatli que nous traversions pour la plupart de nos excursions, surtout pour aller aux tombes héroïques de la côte occidentale. A notre retour, si tardif qu'il fût, les gens nous attendaient dehors et nous forçaient d'entrer chez eux; à ce propos, je ne saurais assez louer la bonté et la patience avec laquelle mon ami Schliemann, malgré l'urgence de ses affaires et souvent malgré son extrême fatigue, remplissait le rôle d'interprète, expliquant mes prescriptions dans un langage populaire, avec un soin et une attention qui ne se démentirent jamais. Partout où nous arrivions, les récits de nos ouvriers nous avaient signalés, et même dans notre voyage à travers les montagnes de l'Ida, nous devions, dès le matin, examiner, sur la place du marché, les gens qui réclamaient notre assistance, puis, assez souvent, aller visiter à domicile quelques malades plus sérieux.

Mes clients étaient Grecs pour la plupart, et ils habitaient des villes et des villages grecs, surtout Kalifatli, Ren Kioi sur l'Hellespont, Yeni Kioi et Yeni Shehr sur la mer Égée. La clientèle turque, toutefois, ne me faisait pas défaut; j'avais d'abord le fonctionnaire envoyé de Constantinople à Hissarlik pour surveiller les travaux, puis les dix zaptiehs (gendarmes) que le Dr Schliemann avait à son service comme protection et comme escorte; puis les habitants des villages turcs, principalement de Chiblak et de Koum Kaleh, m'envoyaient leurs malades, et, dans

le nombre, il y avait des femmes. Venaient ensuite les Gipsies (Γύφτοι) qui vivent en grand nombre dans ce pays, soit comme nomades, soit comme artisans sédentaires, surtout comme forgerons. Nos ouvriers appartenaient à des nations diverses ; il y avait parmi eux des Bulgares, des Arméniens, et même des Persans. On comprendra facilement combien cette diversité de nationalités et de langues nous occasionnait de difficultés et de lenteurs dans l'examen des malades et surtout dans l'explication de nos ordonnances, explication qui réclamait souvent le concours de deux interprètes. Quelquefois nous désespérions de nous faire comprendre, car le *patois* grec moderne des paysans manque de beaucoup d'expressions qui sont courantes dans la langue plus civilisée (ou plus riche) d'Athènes. Ainsi, par exemple, nous n'avons jamais pu nous assurer si, dans ce dialecte provincial, il existe un mot qui signifie diarrhée.

En somme, la population a généralement un air de force et de santé qui me surprit. L'apparence des paysannes surtout contrastait avec celle des femmes de Constantinople et de Scutari où les figures que j'avais pu entrevoir dans les rues étaient d'une pâleur effrayante et même singulièrement bouffies et anémiques ; je trouvais les femmes de la Troade, même celles des régions les plus fiévreuses, sinon très fraîches, du moins d'un teint et d'une constitution bien supérieurs à ceux de la plupart des citadines.

Parmi les hommes il y en avait de très forts et de très bien bâtis, et leurs faces quoique bronzées avaient un beau coloris.

Et cependant nous étions à un moment de l'année particulièrement critique. Le jeûne des quarante jours du carême tirait à sa fin et toute la population grecque était dans un état d'épuisement qui pouvait se mesurer à la diminution journalière de l'ouvrage accompli. La première malade qui me consulta étant minée par une longue fièvre, je lui prescrivis un régime réconfortant ; et alors j'appris à mon grand étonnement que le carême n'interdisait pas seulement la viande, mais aussi le poisson et les œufs, et qu'il n'y avait pas de dispense même pour les malades et les enfants. Pendant quarante jours consécutifs, la population tout entière observait le carême avec la plus grande rigueur ; telle est l'influence des prêtres, qui pourtant ne sont supérieurs au commun des habitants ni par leur éducation, ni par leur situation sociale ; ainsi, par exemple, l'un d'eux tenait une auberge bien achalandée, et le dimanche, on le voyait assis au milieu de son comptoir et fumant son narguileh.

Au carême et à l'adynamie qu'il provoque s'ajoute une seconde influence funeste, celle de la malaria. La plaine de Troie est notoirement fiévreuse et personne ne peut s'en étonner. De grands marécages s'étendent de tous côtés ; plusieurs rivières et ruisseaux viennent s'y perdre et imprègnent le sous-sol de leurs eaux. Peu de temps avant mon arrivée, le Scamandre avait débordé et inondé la plaine. Dans la première semaine d'avril, tout le pays à l'Ouest était encore couvert de boue et de vase ; les routes étaient inondées et des flaques d'eau s'étendaient çà et là. Ensuite commença l'évaporation, et, le soir, des exhalaisons méphitiques couvrirent la plaine sous forme de brouillard blanc. Les divers bras du Kalifatli Asmak, d'eau courante qu'ils étaient, se changèrent en une suite d'étangs et de cuvettes d'eau sta-

gnante. Bref, aucune des conditions qui engendrent la fièvre ne faisait défaut, car de plus la température atmosphérique montait rapidement et il n'était pas rare que nous eussions à l'ombre 20°,22° et même davantage.

Néanmoins je ne vis pas un seul cas de fièvre typhoïde. On dit dans le pays que ce n'est qu'en juin et juillet que l'influence de cette malaria est dans toute sa force. Nous échappâmes à la fièvre, tout en bravant quotidiennement la prescription bien connue de ne point rester en plein air après le coucher du soleil. Combien de fois n'avons-nous pas couru à cheval, par de belles nuits étoilées ou éclairées d'une lune brillante, à travers la plaine d'où s'exhalait une odeur marécageuse? A la suite de ces promenades longues et fatigantes, j'éprouvais parfois en m'éveillant le matin une certaine lourdeur de tête; je prenais alors un peu de quinine par précaution, mais je n'ai jamais ressenti la moindre fièvre. Chez les paysans, la fièvre intermittente, fièvre tierce le plus souvent, était la maladie dominante; elle affectait généralement une forme bénigne, bien que les nouveaux accès se manifestassent sur des individus antérieurement éprouvés par la malaria, ou comme l'exacerbation d'un état fébrile chronique préexistant depuis cinq, six ou neuf mois. Les hypertrophies de la rate sont communes chez le peuple, et le mot σπλήν est généralement employé pour désigner cette affection. Beaucoup de maladies semblables en apparence sont désignées par le même mot; ainsi, par exemple, on m'amena un petit garçon qui avait une échinocoque très développée et l'on eut peine à croire qu'il n'était pas malade de la rate. Un homme à qui j'assurai que sa femme n'avait pas le σπλήν, mais qu'elle accoucherait dans quelques mois, s'en effraya beaucoup parce qu'ils étaient mariés depuis sept ans et qu'ils n'avaient pas encore eu d'enfants; je le rassurai en lui citant l'exemple du patriarche Abraham. Un autre individu, qui croyait aussi être malade de la rate, avait un purpura très développé (*morbus maculosus* de Werlhof). Je le guéris promptement en lui administrant de l'acide sulfurique, bien que d'abord il répugnât beaucoup à prendre ce remède. Dans d'autres cas il s'agissait d'hypertrophies de la rate très considérables, et ce qui m'étonnait le plus, c'était de les trouver chez de jeunes enfants. A Kalifatli, qui de toutes les localités de la Troade est la plus mal située étant au milieu des marais, je vis un enfant de deux ans et un autre de dix mois qui avaient des tumeurs spléniques dures et très développées; dans le dernier cas, la rate remplissait presque toute la partie antérieure de l'abdomen. Ce fait était d'autant plus remarquable que, chez les adultes, les grandes tumeurs spléniques étaient rares et que, dans les cas légers et d'origine récente, elles étaient généralement à peine perceptibles.

Je fus encore frappé d'un autre fait: peu de temps auparavant, j'avais visité les hôpitaux de Bucharest et j'y avais observé beaucoup de fiévreux. Le Dr Glück m'avait signalé plusieurs cas où l'ascite et l'hépatite chroniques étaient survenues comme maladies consécutives, et m'avait assuré qu'il en arrive ainsi fort souvent dans les districts à fièvre de la Roumanie. Je n'ai pas observé en Troade un seul exemple de cette complication; l'anasarque même se rencontre rarement.

En tout cas, nous nous serions at-

tendus à ce que la malaria influât sur la constitution des habitants; en général il n'en est pas ainsi, bien que le nombre des localités fiévreuses soit assez grand. Presque tous les villages sont bâtis sur des hauteurs, afin d'échapper aux miasmes; dans la plaine proprement dite, il n'y a que trois petits groupes d'habitations : Koum Kaleh à l'embouchure du Scamandre, et, plus en arrière, les deux villages de Koum Kioi et de Kalifatli. Mais les habitations situées sur les hauteurs, et, en fait, toujours sur des rocs tertiaires ou volcaniques, ne sont pas indemnes de toute influence paludéenne; les vents leur apportent la malaria. Les habitants doivent la belle apparence dont ils jouissent néanmoins, à leur vie au grand air; beaucoup d'entre eux font paître leurs troupeaux çà et là et rentrent rarement au logis; les autres cultivent au milieu de grands espaces et les femmes prennent part à ces travaux du dehors.

Cette manière de vivre les expose nécessairement à d'autres maladies, surtout à des refroidissements, et la saison où j'arrivai en Troade — le mois d'avril — est celle qui y expose le plus. Quoique les journées fussent généralement chaudes et même très chaudes, la température tombait souvent pendant la nuit à 10° C. et même plus bas. Un abaissement rapide de la température se produisait au moment du coucher du soleil et un vent fort, particulièrement une brise de mer très fraîche ne tardait pas à se lever. Sous l'empire de ces circonstances, rien d'étonnant à ce que les pneumonies et les catarrhes exerçassent leurs ravages. La pneumonie la plus grave que j'aie vue était celle d'un homme qui avait passé des nuits dehors sans abri. Aucun de ces cas toutefois n'eut une issue fatale. Néanmoins, il est probable que quelques-uns au moins des cas de phtisie — il y en avait de fort avancés — que j'eus occasion de voir doivent être attribués à la même cause.

Je n'ai pas rencontré — et c'est à remarquer — d'exanthèmes aiguës, à moins que l'on ne range parmi elles les érysipèles. Je n'ai vu ni petite vérole, ni fièvre scarlatine, ni rougeole. Il se peut que la rareté des relations avec les étrangers contribue à prévenir ces contagions. Cependant il est étonnant que cette immunité existe dans un pays faisant partie d'un continent. J'ai vu quelques cas très sérieux d'érysipèle; le plus grave était celui d'un homme âgé qui, en même temps qu'un érysipèle de la face, avait un grand œdème avec roséole aux deux mains et aux avant-bras, probablement un érythème noueux compliqué d'une forte fièvre. Il guérit aussi.

Les autres maladies contagieuses, à part les affections de la peau, étaient aussi très rares. J'ai rencontré un seul cas de lues (tertiaire) chez un ouvrier étranger; j'ai vu quelquefois la gale et aussi la teigne (porrigo) chez les enfants, mais sous des formes bénignes.

Un très grand nombre de malades me demandèrent de les soulager d'affections chroniques qui s'étaient atténuées, mais qui subsistaient encore, surtout de maux d'yeux et d'oreilles. J'extirpai un polype de l'oreille, mais pour le reste je fis peu de chose, si ce n'est que je me mis en rapport avec le Dr Mühlig, médecin de l'hôpital allemand de Constantinople, et lui demandai de recevoir mes malades atteints d'ophthalmies. Les cas chirurgicaux se présentèrent en petit nombre, mais d'autre part, j'eus à traiter plusieurs maladies nerveuses chroniques, particulièrement des maladies convulsives et des paralysies.

Parmi les maladies de la peau, je puis citer un cas remarquable d'*ichthyosis cornea palmaris*.

Enfin un cas particulièrement intéressant pour moi fut celui d'un petit garçon affecté de géophagie. C'était un enfant de sept ans, à la figure grosse et bouffie. L'abdomen était assez proéminent quoique je n'y sentisse aucune tumeur, et la muqueuse de la bouche était entièrement décolorée. Dans les vaisseaux du cou on entendait un murmure anémique très prononcé. Bien que, fils du berger qui m'apportait chaque matin d'excellent lait de brebis fraîchement tiré, il fût à même de jouir de cette douceur, l'enfant avait préféré « depuis qu'il marchait » manger de la terre, et de la terre ordinaire, c'est-à-dire l'argile calcaire dont est fait le sol du pâturage. Autrefois, me dirent ses parents, il avait toute l'apparence de la santé, maintenant il est petit et faible pour son âge ; ils m'assurèrent avoir tout essayé pour lui faire passer ce goût dépravé, mais inutilement. Je ne sais si la poudre de fer que je lui donnai réussit à le guérir.

Après tout, je n'eus pas à me plaindre des résultats de ma campagne médicale. Les malades étaient obéissants et, même lorsque je contrariais leurs habitudes, ils cédaient. Schliemann m'écrit d'Ilium à sa manière enthousiaste (10 mai) : « Tous vos malades de Kalifatli sont parfaitement guéris ; ils vous bénissent et s'écrient :

ῳ Τρῶες κατὰ ἄστυ, θεῷ ὥς, εὐχετόωντο.

En même temps, il me raconte l'histoire suivante qui caractérise bien l'Orient et son aptitude à créer des mythes. Pour étudier au point de vue géologique le sol de la plaine de Troie, je voulus faire creuser un trou près du village de Kalifatli dans le lit d'un ancien torrent ; j'installai donc deux ouvriers à l'ouvrage avec ordre de creuser jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'eau ; puis, étant à court de temps, je partis à cheval avec mon zaptieh (gendarme) pour l'Ujek Tepeh et le Besika Tepeh où je m'attardai tellement que je ne revins auprès de mes ouvriers qu'à la nuit. Comme j'attachais beaucoup d'importance aux résultats de ce travail, je fis allumer des torches, j'examinai attentivement le trou et j'emportai un échantillon de la terre qu'on en avait tirée. Les jours suivants je revins plusieurs fois au même endroit et j'étudiai soigneusement la nature du sol. La curiosité du peuple avait été vivement excitée par ce travail dont le but lui échappait. A la date du 4 juin, Schliemann m'écrivait de Troie : « Les gens du village ont respectueusement entouré d'un mur de pierre votre excavation ; une grande vertu magique est attribuée à la source que vous y avez découverte et qu'ils appellent τὸ πηγάδι τοῦ ἰατροῦ (la source du Docteur), tous les paysans viennent y chercher leur eau. »

C'est ainsi que les légendes locales naissent encore en Orient. Bien qu'il ne me fût pas possible d'aller chercher dans l'île de Cos le vieux platane sous lequel Hippocrate, le père de la médecine, recevait, dit-on, ses malades, néanmoins une vive peinture de l'ancien état de choses s'était révélée à mes yeux. Ce peuple est à beaucoup d'égards, surtout au point de vue de la reconnaissance, ce qu'il était il y a des milliers d'années. Schliemann, qui avait, au commencement, pratiqué la médecine en Troade avec beaucoup de succès, et que j'avais à cause de cela surnommé Machaon, douta longtemps de la

gratitude de ses clients[1]; moi-même j'eus d'abord la même pensée, mais quand on sut que je cueillais des fleurs, tous les matins ma table se trouva couverte de bouquets odorants, et quand, au retour de mon voyage aux Dardanelles, je traversai Ren Kioi, on m'offrit tant de bouquets de giroflées et de basilic (qui pousse dans des pots sur les balcons et les terrasses) que j'eus beaucoup de peine à leur trouver place autour de moi et à les emporter.

RUDOLF VIRCHOW.

[1] *Troy and its remains*, pp. 80, 142.

APPENDICE X

SUR HERA BOÔPIS

PAR LE PROFESSEUR HENRI BRUGSCH-PACHA

Dans aucun pays de l'ancien monde le culte de la vache ne joua un rôle aussi important qu'en Égypte. Les images et les inscriptions des plus anciens monuments offrent déjà de nombreuses mentions de la vache sacrée ; mais c'est à partir des monuments du nouvel Empire que les égyptologues trouvent, pour la première fois, des renseignements clairs sur l'origine de ce culte et sur ses rapports avec une divinité de l'Olympe égyptien si savant et si compliqué. Le mémoire suivant, fondé sur l'étude des monuments, réunit sous un même point de vue tout ce qui se rapporte à l'origine de ce culte, de manière à jeter quelque lumière sur la nature de la vénération particulière dont la vache était l'objet.

Dans les plus vieilles représentations de la création du monde, la vache, sortant des eaux primitives, apparaît sur le territoire du nome d'Hermopolis, dans la haute Égypte, comme la mère du jeune dieu-soleil. Se cramponnant aux cornes de sa mère, le jeune dieu allume la lumière du jour, et la vie des êtres commence avec lui. Pour parler le langage des monuments, Isis (c'est-à-dire la vache) met au monde son fils Horus (plus exactement Harpocrates, c'est-à-dire « Horus enfant »), le premier de tous les êtres, et les formes visibles commencent leur course terrestre qui va de la vie à la mort : Horus devient Osiris, et, selon l'éternelle évolution des choses, d'Osiris mort sort un nouvel Horus rajeuni. Dans ce mythe, Osiris symbolise l'eau primitive, l'humidité fertilisante ; Isis, sous l'image de la vache, symbolise la force de la nature qui reçoit et qui produit. Horus symbolise la lumière qui s'engendre et sort de l'humide, tout comme dans la doctrine d'Héraclite surnommé « l'obscur » (ὁ σκοτεινός). C'est la partie ésotérique des doctrines de l'antique sagesse égyptienne qu'un cycle de mythes, formé plus tard, a voulu asseoir sur une base historique.

La conception ou le mythe qui remonte le plus haut est du XIIIe siècle avant notre ère. Il donne l'explication suivante de la figure énigmatique de l'Isis à tête de vache : Horus (Apollon) et Set (Typhon) combattent l'un contre l'autre pour décider auquel des deux appartiendra le royaume d'Osiris. Set est défait. Isis, émue de compassion pour « son frère aîné » vaincu par Horus, le délivre de ses liens. Horus, plein de colère et de rage, sépare la tête d'Isis de son corps. Thot, l'Hermès égyptien, métamorphose cette tête par ses incantations et la rétablit en forme de tête de la vache (sacrée) *tep-ahe*. Ce mythe étrange est consigné dans le papyrus Sallier, n° 4, qui contient un

vieux calendrier égyptien de l'époque des premiers Ramessides, d'après lequel cet événement eut lieu le 26 du mois Thot (le 14 août selon l'année sothiaque, et le 23 septembre[1] selon le calendrier Alexandrin). En souvenir de ce fait, des sacrifices aux divinités Isis et Thot durent être offerts annuellement ce jour-là. Plutarque[2] connaissait cette légende et la raconte ainsi : « Une bataille se livra, laquelle dura plusieurs jours et se termina par la victoire d'Horus. Isis ayant reçu Typhon garrotté, ne le fit pas périr; au contraire, elle le délia et lui rendit la liberté. Horus en conçut une vive indignation, et portant la main sur sa mère, il arracha le bandeau royal dont elle se ceignait le front; mais Hermès le remplaça par un casque qui figurait une tête de vache (βούκρανον κράνος). »

La meilleure preuve qu'en réalité l'Isis à tête de vache était confondue, d'après une certaine conception locale, avec Hathor (Aphrodite), c'est le nom de la ville qui lui est dédiée, *Tep ahe* (tête-de-vache), que les Coptes appellent, avec l'article préfixe, *Petpieh*, et les Arabes *Atfih*, et qui est la métropole du dernier nome (le 22e) de la haute Égypte, connue par les Grecs sous le nom d'Aphroditopolis[3], et dans laquelle Isis était adorée en qualité d'Hathor (Aphrodite)[4].

Dans une autre conception mythique (presque mille ans plus tard), l'identification d'Isis avec la vache est expliquée d'une manière qui jette la plus vive lumière sur ses étroits rapports avec les mythes grecs : la déesse Isis, persécutée par Typhon, se retire au milieu des marais de Buto (basse Égypte) dans l'île de Chebi (la Chemnis ou Chembis des auteurs grecs à partir d'Hérodote), où des touffes épaisses de papyrus l'abritent contre les pièges de son persécuteur. Là, elle met au monde son fils Horus (surnommé Nub, c'est-à-dire « le doré »). C'est la même île dont Hérodote (II, 156) rapporte qu'au dire des Égyptiens elle flotte depuis le moment où la déesse Leto de Buto reçut des mains d'Isis-Demeter le jeune Horus-Apollon. Le récit égyptien du voyage d'Isis à l'île de Chebi-Chemmis se trouve principalement dans une partie des textes précieux que reproduit la stèle Metternich, qui date elle-même du roi Nectanebo Ier (378-360 avant J.-C.). La publication entière de ce document, sous le titre de : « Stèle Metternich publiée pour « la première fois dans ses dimensions originales » (Leipzig, 1877)[1], est due au zèle d'un jeune égyptologue russe, M. Golenicheff. J'ai donné la traduction de la partie dont nous nous occupons dans l'*Ægyptische Zeitschrift* de 1879, page 1.

Les textes égyptiens font souvent allusion, dans d'autres passages, aux courses errantes d'Isis et à la fuite de la déesse devant Typhon. D'après ces textes, Isis est accompagnée de son fils Horus qu'elle cherche à soustraire aux embûches de son cruel frère par tous les stratagèmes et tous les artifices de la magie. Le récit le plus remarquable de cette légende

---

[1] Chabas, *Le calendrier du papyrus Sallier*, IV, p. 30.

[2] *De Iside et Osiride*, c. 19.

[3] Voyez Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 933.

[4] *Ibid.* p., 1360, XXII. Selon Strabon, (XVII. p. 809), on nourrissait une vache *blanche* à titre d'animal sacré dans la ville arabe d'Aphroditopolis (c'est-à-dire située dans la partie orientale de l'Égypte), et dans le nome du même nom.

[1] *Die Metternich-Stele in der Originalgrösse zum ersten Mal herausgegeben;* Leipzig, 1877.

est celui qu'on a trouvé sur un des murs du grand temple d'Edfou (Apollinopolis Magna dans la haute Égypte) et qui donne un exposé de géographie mythique, à propos des sept oasis du désert libyque connues par les Égyptiens au temps des Ptolémées[1]. Dans le chapitre consacré à l'oasis de To-ahe, c'est-à-dire « pays de la vache » (actuellement l'oasis de Farafrah), il est dit expressément que là dominait le culte d'Osiris, dont la vénération de la grande trinité, Osiris, Isis et Horus, faisait partie. A ce sujet on raconte de la déesse : « Elle errait çà et là avec son fils enfant pour le cacher à Set (Typhon). La déesse se métamorphosa dans la forme de la vache sacrée Hor-Secha et métamorphosa son fils dans celle du taureau sacré Hapi (Apis, Epaphus); ainsi déguisés, tous deux se rendirent à la ville d'Hapi (Apis, dans le nome libyen de la basse Égypte), afin de voir Osiris qui y demeurait. »

Rien de plus clair et de plus instructif que ce peu de mots au sujet du culte de la vache dans les parties occidentales du Delta. Les études géographiques, fondées sur une quantité presque inépuisable d'annales de toutes les époques de l'histoire d'Égypte, auxquelles je me suis voué depuis plus de vingt ans, fournissent les plus importantes révélations sur le culte de la vache dans le nome libyen, qui comprend le nome appelé Maréotis par le géographe Ptolémée[2]. Trois villes surtout fixeront notre attention à ce sujet : d'abord la ville d'Hapi (Apis), la vieille capitale du nome libyen, dans le voisinage du lac Maréotis, qui adorait Osiris sous la forme d'un taureau; ensuite *Thaahe*, « la ville de la vache » par excellence, située dans le voisinage de la première, et Tha-Hor-Secha ou Tha-Secha-Hor (le Τάχορσα de Ptolémée), dont le nom signifie « demeure ou ville de la vache sacrée, Hor-secha[1]. » Toutes ces désignations ont leur origine dans la fuite d'Isis et de son fils Horus de l'oasis de « la terre de la vache » (Farafrah), pour gagner les districts maritimes du nome libyen, districts situés au Nord, établissements anciens de tribus émigrantes, qui avaient coutume de se diriger vers l'Égypte par l'Ouest lorsqu'elles venaient de terre, par le Nord lorsqu'elles venaient de la mer, et qui devaient être plus tard des voisins désagréables pour les Égyptiens. Que parmi ces étrangers il y eût des aventuriers de race ionio-carienne, cela est prouvé par l'appellation purement grecque de quelques hommes ou de quelques villes situées de ce côté de l'Égypte, appellation dont l'origine semble apparentée aux noms les plus signalés des légendes troyennes. Ménélas et son pilote Canobus donnent leurs noms, le premier à un nome, le second à la ville de Canope bien connue. Hélène et Pâris, lors de leur voyage en Égypte, abordent de ce côté pour réclamer l'hospitalité des gardes-côtes égyptiens. Outre ces noms fameux, d'autres appellations d'une forme grecque indiquent des relations étrangères dont l'origine ne remonte pas nécessairement aux temps de l'antiquité classique. L'appellation du nome Mételitique, situé sur la mer à l'ouest de la branche Canopique du

[1] Publiée en entier dans *Die Oasen der libyschen Wüste*, par Dümichen ; Strasbourg, 1877, planche IV, in-folio.

[2] Selon Strabon (XVII, p. 80) une Aphrodite et une vache qui lui était consacrée, étaient adorées dans la ville de Momemphis, laquelle appartenait à l'ancien nome libyen des monuments.

[1] Voyez mon traité *le Lac Maréotis* dans la *Revue Égyptologique*; Paris, 1880, p. 32.

Nil, atteste que des relations régulières avec les étrangers s'étaient établies dans cette partie du Delta, car ce nom n'est pas égyptien, mais relève du grec μέτηλυς « visiteur et colon étranger ». Ainsi donc s'explique clairement ce fait que, outre le culte d'Osiris, les monuments égyptiens attribuent aux districts fréquentés par les étrangers le culte de Set (Typhon) qui trouve son expression sensible dans les animaux consacrés à ce dieu, le crocodile et l'hippopotame[1]. Tandis que ces étrangers apportaient aux Égyptiens ce que ceux-ci avaient coutume de comprendre sous le terme général de Set, c'est-à-dire « tout ce qui est étranger », d'autre part, les premiers recevaient des Égyptiens plus qu'ils n'étaient eux-mêmes en position de donner.

En religion, ce qui frappait les étrangers, c'était le culte d'Osiris, c'est-à-dire la forme primordiale de la croyance égyptienne, à laquelle s'adjoignait le mythe particulier des courses d'Isis, qui, sous la forme d'une vache, fuyait les embûches de Set. Quoique les étrangers pussent méconnaître le sens caché de ce mythe qui s'était développé dans la partie libyenne de l'Égypte, le long des côtes, et qui était la preuve d'un conflit entre les idées venues du dehors et les croyances indigènes, — celles-ci symbolisées par les formes de Set et de ses animaux démoniaques, le crocodile et l'hippopotame, les autres représentées par la trinité d'Osiris, d'Isis et d'Horus et par les formes de la vache sacrée, Hor-secha, et de l'Apis taureau, — cependant le génie grec insufflait sa vie dans ces légendes d'origine purement égyptienne et les imprégnait de certaines couleurs locales, de telle sorte que tous deux, le génie grec et la vieille foi égyptienne, trouvaient leur expression la plus complète dans l'Hera Boôpis et dans l'Io à tête de vache, déesse errante dont le nom vient de la racine I dans εἶμι; en égyptien ancien, la racine *i*, *iu*, *io*, de même que le mot copte *i*, qui en est dérivé, indique exactement le même sens : *ire*, *venire*. La migration de cette légende, partie de l'angle nord-ouest du Delta égyptien pour arriver aux îles et aux côtes de la Grèce, me semble avoir pris la forme d'un fait historique dans la fable du voyage à Argos du roi libyen Danaüs, frère d'Ægyptus.

Je n'aurai pas la hardiesse de chercher une origine égyptienne au nom de Danaüs, d'après une méthode en faveur aujourd'hui près de quelques savants; mais je ne négligerai pas ce fait que, parmi les districts et les tribus les plus rapprochés de la côte du nome libyque, paraît le nom *Tehannu*, *Thannu*, qui doit avoir été connu jusqu'au temps de Ptolémée, puisque cet écrivain dit expressément, dans son énumération des régions, nomes et villes à l'ouest du Delta : τοῦ δὲ Μαρειώτου τὰ μὲν ἐπὶ θαλάσσῃ καλεῖται Ταινεῖα ἢ Τενεῖα. A ce point de vue, la lutte pour l'empire, entre les deux frères, Danaüs et Ægyptus, c'est-à-dire entre une race libyenne et une race égyptienne, aurait une signification historique profonde. Nous savons, de plus, par les documents monumentaux de l'Égypte, que sous Mineptah II (Menephthès, environ 1300 ans avant J.-C.), fils aîné du roi Ramsès II, il y eut une grande migration qui fit sentir son poids depuis la Libye jusqu'au territoire occidental du Delta[1], dont le

[1] Voyez mon *Dict. géographique*, p 1305 f.

[1] Voyez mon *History of Egypt*. p. 567; vol. II, p. 122 f., traduction anglaise, 2e édit.

district-frontière le plus proche, comprenait la terre et le peuple de Tehannu ou Tehennu (les voyelles *e* et *a* sont douteuses, puisqu'il faut les suppléer). Le nom *Tehannu,* écrit plus simplement *Tehan* ou *Than*, qui apparaît ici pour la seconde fois, mais dans un sens plus large, est d'origine purement égyptienne et doit être rattaché à la racine *thn*, « étinceler », briller, rayonner (comparez avec le copte ⲐⲎⲚ. *fulgur*); nous trouvons aussi le nom *thn* comme désignation d'une pierre, la topaze jaune selon Lepsius, bien que cette explication manque encore de certitude. L'appellation égyptienne *thn,* transférée dans un autre territoire plus grand, nous rappelle le nom grec Marmarica (Μαρμαρική) pour la région qui suivait immédiatement à l'ouest du nome libyque et qui, au temps du géographe Ptolémée, formait un nome indépendant et séparé, appartenant à l'Égypte. Tout comme la racine égyptienne *thn*, ainsi le grec μαρμαίρω, μαρμαρίζω signifie « étinceler, luire, scintiller, briller », d'où les dérivés μαρμάρεος, « étincelant, luisant », μάρμαρος, « pierre brillante, marbre », et ajoutons-y Μαρμαρική dans un sens qui se rapporte à l'aspect brillant du district dont le sol et les rochers sont en un calcaire éclatant de blancheur.

Soit que nous acceptions le rapport du personnage grec Danaüs avec le nom de la plus grande région (Marmarica), ou avec celui de la moindre (Ταινεῖα, Τενεῖα) appelée *Thn* sur les monuments, la localisation libyque des deux régions reste aussi certaine que l'origine libyenne du roi Danaüs. La vieille tradition accréditée par les anciens, selon laquelle il avait appris aux Argiens, entre autres choses, à construire des vaisseaux plus grands et plus commodes et à creuser des puits (rappelons ici les citernes de la Libye, terre de la sécheresse et de l'aridité), ne peut que donner une plus grande vraisemblance à cette parenté ; ajoutons encore cette circonstance que Danaüs justifia ses prétentions sur Argos en prouvant qu'il descendait d'Inachus, c'est-à-dire du père d'Io, l'Isis libyenne, la vache-mère d'Epaphus-Apis.

La comparaison des récits grecs et égyptiens concernant l'adoration de la vache et de la déesse à tête de vache, quels que fussent, en Grèce et en Égypte, les noms et les conceptions locales à son égard, conduit au résultat suivant :

La vache (*ahe*), sous le nom mythologique particulier de Hor-Secha ou Secha-Hor, était regardée, dans le côté libyque de l'Égypte — depuis l'oasis de To-ahe (c'est-à-dire « pays de la vache », le Farafrah de notre temps) jusqu'au bord de la mer — comme le vivant symbole de la déesse Isis ; et elle était adorée dans des villes et dans des sanctuaires du même nom. Elle représente l'Isis métamorphosée, qui, sous sa forme nouvelle, essaye d'échapper aux persécutions de Set, le kakodæmon du panthéon égyptien. Le champ de ses courses errantes est la Libye et le désert libyque dans le sens étroit de ce mot. Son fils Hor, le futur Osiris-Sérapis, apparaît déguisé sous la forme d'un taureau, le Hapi-Apis-Epaphus. Le siège libyque de son culte est la ville d'Apis dans le voisinage du lac Maréotis. L'Isis tête de vache (*boôpis*), soit que telle ait été sa désignation locale, ou bien l'Isis avec cornes de vache sur la tête et disque lunaire entre les deux cornes, sont les formes stéréotypées des idoles égyptiennes dont l'origine remonte aux plus anciens temps de l'histoire de l'Égypte. Le rapport de

ces formes avec l'idée et la représentation de l'Hera-Io est indiscutable et vient d'une source commune dont l'origine est du côté libyque du Delta égyptien, — sur le territoire qui, dès les temps primitifs de l'histoire des Pharaons, a vu se développer par terre et par mer d'actives communications avec l'étranger[1].

Tout rapprochement du γλαυκῶπις grec, comme épithète de l'Athènè homérique, avec les représentations égyptiennes doit être écarté. Les Égyptiens regardaient la chouette comme un oiseau de mauvais augure, et aucune divinité, mâle ou femelle, ne portait la tête de cet animal.

HENRI BRUGSCH.

[1] Ces vues de mon ami Brugsch s'accordent parfaitement avec le mythe d'Io, tel qu'il est exposé dans le *Prométhée* d'Eschyle, et surtout avec la fin de ses courses errantes en Égypte où elle donne naissance à Epaphus. (*H. Schliemann.*)

APPENDICE XI

TROIE ET L'ÉGYPTE

PAR LE PROFESSEUR HENRI BRUGSCH-PACHA

Mon cher ami Schliemann,

En cherchant bien volontiers à satisfaire votre désir et à justifier le titre ci-dessus, je me sens troublé par certains scrupules que je ne puis laisser de côté au début de cette lettre. Comme j'ai eu la bonne fortune, de vivre longtemps au milieu des monuments égyptiens et de me familiariser avec eux, vous espérez peut-être recueillir de moi, comme d'un prêtre inspiré, des révélations sur les rapports de Troie et de l'Égypte. Vous vous attendez sans doute à la solution d'obscures énigmes historiques, et vous vous réjouissez à l'avance d'avoir trouvé, à l'heure juste, l'homme qu'il fallait, l'homme qui a réussi à évoquer, par une sorte d'enchantement, la vie antique du milieu de monuments en ruine. Je ne puis rien vous apporter de ce que vous attendez, de ce que j'aurais aimé déposer à vos pieds en témoignage de mon amitié et de ma haute estime. Est-ce ma faute, est-ce celle des monuments si j'arrive devant vous avec un aussi mince bagage? Je crains que la faute ne soit à tous les deux. Après cette franche confession, je me transporte en face des monuments et de leurs inscriptions.

Les Égyptiens ont dû nécessairement connaître le nom des Hellènes dès le moment où ceux-ci, pirates, voyageurs ou naufragés, mirent le pied sur le sol de l'Égypte. Les plus récents témoignages de ce fait sont inscrits sur des pierres, sur des rouleaux de papyrus de l'époque des Ptolémées, époque relativement moderne dans l'histoire de l'Égypte. Les Hellènes sont désignés sous le nom de *Uinen, Ueinen* qui, en copte, a pris les formes *Ueinin, Ueeinin, Ueeienin.* Le mot ainsi écrit et prononcé n'a pas de rapport linguistique soit avec les Ἰάονες, Ἴωνες des Grecs. soit avec les *Javan* de la Bible (comme on l'a cru généralement); mais c'est un dérivé de la racine égyptienne *uni, uini,* conservée aussi dans les formes coptes *uœin, uôini, uœine,* etc., avec les significations du latin *lumen, lux, splendor;* en composition avec le verbe *er* (= *facere, esse*), il signifie *fulgere, splendere, illucescere, illuminare,* ou comme participe : *lucidus, splendens.* Je remarque en même temps que les Pulasta (Pélasges) et les Tekkar (Teucriens)[1] sont désignés une fois sur un monument du temps de Ramsès III, par un mot sémitique *taher,* en hébreu טהר, « brillant, éclatant, remarquable, célèbre »; et ces nations sont appelées, les unes « peuples célèbres dans le

[1] *Histoire de l'Égypte*, vol. II, p. 153, trad. anglaise. 2e édition.

pays », les autres « célèbres sur la mer ».

Cette désignation, si flatteuse pour les Hellènes, ne peut être établie, comme je l'ai dit, que pour la dernière période de l'histoire d'Égypte. On la dit particulière à l'époque de l'écriture *démotique*. Il serait pourtant difficile d'admettre que le nom propre égyptien *Uinen*, en rapport avec le sémitique *taher*, tous deux avec le sens de « lumière, lumineux, brillant », soit une invention des Égyptiens. Au contraire, on peut admettre la supposition d'après laquelle *Uinen* représente la traduction égyptienne d'une dénomination purement grecque de la race hellénique, et à l'appui de ce rapprochement je me rappelle les noms d'Hellas et d'Hellen dont la racine me semble être la racine grecque *sel* (comparez σέλας, σελάω, σελάσσομαι, « éclat », « briller ») signifiant « être brillant, éclatant ». Les analogies avec le grec même ne manquent pas. On peut comparer σελ-άνη avec ἑλ-άνη « torche », Σελ-ήνη « la lune » ; σῦς avec ὗς ; le nom de la race des Ἑλλοί (Strabon, VII, § 328) avec le terme homérique Σελλοί (*Iliade*, XVI, 234). Ajoutons enfin les mots dans lesquels l'aspiration grecque (ʿ) est équivalente au latin *s*, comme dans ὗς = sus, ἕδος = sedes, ἅλς = sal, salum, ἕρπω = serpo, ἑλίκη = salix, ἅλ-λομαι = salio, ἥλιος = sol, ἱδρώς = sudor, et beaucoup d'autres.

Dans les inscriptions bilingues et trilingues, le démotique *Uinen* correspond toujours à la forme hiéroglyphique *Ha-neb*, ou *Hau-neb*, mot qui, ainsi composé, signifie « ceux qui sont derrière leurs chefs ; ceux qui suivent leurs chefs », par conséquent, étrangers qui choisissent leurs chefs pour les accompagner à la guerre. Mon explication de ce très ancien nom propre est neuve ; mais elle est confirmée par des exemples frappants, dans les cas où elle est employée. Les *Hau-neb* apparaissent déjà sur des monuments primitifs, antérieurs même à la 18e dynastie (environ 1700 ans avant J.-C.). On les voit figurer, pour la première fois, dans ce qu'on appelle « la liste des neuf nations », comme formant un groupe distinct dont les lieux d'habitation sont clairement et distinctement indiqués par les mots suivants dans un texte hiéroglyphique du temps des Ptolémées : « *Hau-neb* est le nom des habitants des îles et des côtes maritimes et des nombreux et grands (ou très nombreux) peuples du Nord. » Dans cette conception géographique de la situation de peuples et de races du Nord sur le sol de l'Asie Mineure, sous le nom de *Hau-neb*, ainsi que l'établissent les monuments, nous avons une base solide pour toutes les indications que nous fourniront les monuments de l'ancien comme du nouvel Empire.

Avec quelques-uns de ces peuples nous prenons connaissance pour la première fois des annales inscrites sur les monuments consacrés aux campagnes du roi Ramsès II Sestura (Sésostris) contre le peuple puissant des Chéta ou Chita, les Hittites ou « enfants de Cheth » de la Bible. Une grande confédération qui s'étendait sur l'Asie occidentale et sur l'Asie Mineure s'opposa au célèbre conquérant égyptien pour lui disputer la suprématie sur les pays asiatiques qui viennent d'être mentionnés. Le poème héroïque de Pentaour, qui chante les victoires de ce Pharaon sur le roi des Chéta et sur son armée de confédérés, nomme d'abord comme unis pour la guerre « tous les peuples des extrémités les plus éloignées sur la mer jusqu'au pays des Chéta ». Le pays est nettement indiqué : toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Euphrate,

fleuve dont les bords comprennent les districts orientaux de Qarqamasha, ou Carchemish[1], et de Qazauanatan ou Gauzanitis, le Go-hen de la Bible. En face de ces peuples et comme représentants des régions occidentales de l'Asie Mineure (aux extrémités de la mer), apparaissent les Dardanie, les Dardaniens; les Mauna, Mauon, les Mæoniens ou Méoniens (anciens Lydiens); les Masu ou Mysiens; les Liku ou Lyciens. Les deux noms de nations mentionnés à côté de ceux-ci, Pidasa et Kerkesh ou Gergesh nous rappellent, le premier, Pédasus, le second les Gergithiens dans les pays soumis à la domination de Troie[2].

Ces noms, qui nous sont fidèlement transmis, portent une marque certaine : ils ont entre eux un rapport étroit fondé sur la situation géographico-politique des peuples. Ils montrent le pouvoir militaire de l'Asie occidentale chez ses principaux représentants, absolument comme nous les voyons énumérés chez Homère dans la liste des alliés de Troie. Mais l'Ilion qu'E. de Rougé a distinguée dans sa célèbre dissertation sur l'épopée de Ramsès — en ancien égyptien *Iri-una, Iliuna,* — doit être rayée du registre des alliés troyens des Chéta dans leur lutte contre Sésostris, car la leçon Ili-una doit probablement être corrigée dans sa première partie *ili*[3]. Ce n'est pas *Ili-una* qu'il faut lire, mais *Ma-una,* c'est-à-dire *Maeonia.*

Nous devons maintenir que toutes les séries de confédérés énumérés sur la côte ouest de l'Asie Mineure comme « commençant aux extrémités les plus éloignées de la mer », selon l'expression même des textes, constituent un fait historique d'une importance capitale. Ce fait nous donne la certitude que, environ cent ans avant la destruction de Troie, les nations énumérées plus haut habitaient le territoire même que les géographes de l'antiquité classique leur ont attribué. A ces nations nous ajoutons, en nous référant aux temps postérieurs, les noms des Shardana (Shairdana) et des Turash (Tuirash), qui généralement ont l'épithète de « maritimes »; ce qui indiquait des nations distinguées par leur costume et leurs armes, d'abord comme des ennemis des Égyptiens, et ensuite comme leurs auxiliaires dans les guerres de Ramsès II contre les Chéta et contre d'autres peuples. Ce sont là les races guerrières du pays de Sardes et les Τρῶες homériques, les habitants de la Troade, qui apparaissant ainsi pour la première fois sur le théâtre de l'histoire du monde y figurent comme de fidèles alliés des Égyptiens.

Mais sous le successeur du grand Ramsès, sous le roi Mineptah II (environ 1300 avant J.-C.), les Phéron d'Hérodote, les Shardana et les Turash se montrent encore comme ennemis des Égyptiens et comme alliés du roi des Libyens qui, venant de l'Afrique occidentale, fit une formidable invasion dans la région du

---

[1] Les ruines de Carchemish ont été récemment découvertes à *Jerablus* (Hiérapolis) sur l'Euphrate.

[2] A moins que nous ne nous trompions entièrement, ces deux noms viennent de racines sémitiques. Pedasos rappelle la racine *patash* « forger », d'où *pattish* « marteau de fer »; *gergesh* rappelle *girgash*, en chaldéen *gargeshta*, en arabe *girgis,* « argile, terre glaise, limon noir ». Le changement du son sémitique *sh* en un *t* grec est prouvé par d'autres exemples. Comparez *Kadesh*, en grec Kadytis.

[3] Le signe *ili* a des sons différents et peut être lu également *iri*, *ili*, ou *ma* et *maz*. Pour des raisons que je ne pourrais exposer ici sans de longs détails, je préfère la leçon *ma*.

Delta. D'après les textes qui s'occupent de ces peuples, ils paraissent une fois sous le nom de « peuples de la mer », et une autre fois sous le nom de « peuples du Nord », c'est-à-dire comme habitants des côtes de l'Asie Mineure, en communauté fraternelle avec les tribus de même famille contiguës à leur pays natal. Les inscriptions les appellent « Shairdana, Shakalsha, Akaiuasha, Leku, Turisha » [1], termes que nous traduisons par « Sardiens, Shakalsha, Achéens, Lyciens, Troyens » [2]. Ainsi que leurs amis les Libyens, ils furent entièrement défaits par les Égyptiens à la bataille de Prosopis, et furent en partie tués, en partie traînés en captivité [3].

Sous le roi Ramsès III, (1200 avant J.-C.,) le Proteus d'Hérodote, le contemporain de Pâris et d'Hélène qui, dans leur fuite, firent naufrage en Égypte, ce pays est mêlé à de nouvelles guerres contre les peuples voisins. De grandes confédérations surgissent, plus redoutables que les précédentes. A l'Ouest, c'étaient les Libyens (Libu) avec leurs alliés qui menaçaient les anciennes frontières de l'Égypte et son indépendance. Parmi ces alliés, citons les Mashauasha, les Asabta, les Hasa et les Bakana, puisque les formes de ces noms se sont conservées sous les termes classiques de Maxyes, Asbytæ, Ausees et Bakales [4]. Par l'Est venaient « les peuples du Nord », « les habitants des îles et des côtes », appelés, une fois entre autres Hau-neb : ils dirigeaient leur attaque contre l'Égypte par eau et par terre ; — l'expédition de terre ferme venait d'Asie Mineure. — Les peuples et les cités qu'elle atteint dans sa migration sont saisis de crainte et de terreur. Elle campe dans le pays des Amori (Amorites) et s'y établit d'une manière fixe. De là, les Hau-neb dirigent encore une attaque contre l'Égypte. A Migdol, sur la branche pélusienne du Nil, ils rejoignent leurs alliés qui, arrivant par mer, ont remonté avec leurs vaisseaux le bras le plus large du Nil. Une grande bataille s'engage entre eux et les Égyptiens sur terre et sur eau. Les ennemis de l'Égypte y sont vaincus, tués ou faits prisonniers. Ramsès III, le vainqueur, n'oublie pas, plus tard, dans son expédition contre l'Asie Mineure de se venger des ennemis de l'Égypte, et il attaque leurs cités dans leur propre pays, c'est-à-dire dans les îles et sur les côtes de l'Asie Mineure. Tout cela n'est que le résumé des tableaux et des inscriptions qui couvrent les murs du temple de Médinet-Abou (dans le quartier Ouest de Thèbes), et dont le célèbre papyrus n° 1 de Harris contient un abrégé [1].

« Les peuples du Nord », « les habitants des îles et des côtes » apparaissent aussi sur les peintures des murailles, en deux groupes séparés, distincts par leur costume et leurs armes. Les premiers comprennent les peuples appelés Purosata ou Pulosata (Pélasges — Philistins !), Tekri ou Tekkari (Teucriens), et Danau (Danai?) Ils ont pour armes des lances, des sabres courts, des boucliers ronds et des casques couronnés d'aigrettes de plumes. Les ennemis

[1] Cette syllabe finale *sha* ou *ash* dans ces noms propres ou dans d'autres, est remarquable parce qu'elle représente une terminaison (le grec ος) qui ne se voit jamais dans l'ancienne écriture égyptienne. Cela est visible dans le nom propre Mashauasha, peuple de Libye appelé Maxyes par les Grecs.

[2] *Histoire de l'Égypte*, vol. II, p. 122, trad. anglaise, 2e édition.

[3] *Histoire de l'Égypte*, vol. II, p. 146, trad. anglaise, 2e édition.

[4] *Histoire de l'Égypte*, vol II, p. 153.

[1] *Op. cit.*, p. 155.

des Égyptiens désignés comme étant des Purosata semblent être, d'après les monuments, les peuples les plus importants entre tous ceux que nous venons d'énumérer. La terminaison *ta* donne au nom une couleur sémitique, et la racine PUROS, PURAS PULAS a une signification très suggestive ; car *palas, palash* en hébreu, *falasa* en éthiopien, signifie « suivre un chemin volontairement, s'en aller au loin, émigrer ». Les Purosata sont donc « les voyageurs, les étrangers », nom qui convient parfaitement aux Pélasges de la tradition grecque que les savants athéniens regardaient comme les Pelargoi, c'est-à-dire « les cigognes » qui viennent et qui s'en vont[1].

Le second groupe est formé par une autre famille de peuples, les Shardana, Shakalsha et Uashash, qui ont l'épithète de « maritimes », c'est-à-dire : vaillants soldats sur mer. Leur armure diffère de celle du premier groupe. Des casques avec aigrettes en forme de croissant, des cottes de mailles, des brassards, des boucliers avec poignées et saillie centrale, de longues épées, des sandales aux pieds, leur donnent une apparence chevaleresque qui fait contraste avec le groupe pélasge. Le type est certainement grec.

Un pylône du temple déjà mentionné de Medinet-Abou montre le roi Ramsès III vainqueur des Hau-neb, c'est-à-dire des Hellènes. Il offre au dieu Amon de Thèbes trente-neuf cités conquises avec leurs habitants, dont les noms — souvent d'origine sémitique — se retrouvent dans les îles et sur les côtes de l'Asie Mineure[1]. Je citerai les noms les plus frappants : n° 5, Tarshcha ou Tarshach = Tarsus, n° 7, Salomaski = Salamine, dans l'île de Cypre ; n° 8, Katian = Kition ; n° 9, Ai-mar, I-mar = Marion ; n° 10, Sali = Soli, et n° 11, I-tal = Idalion ; ces quatre cités sont aussi dans l'île de Cypre ; n° 14, Bitar ou Bizar, qui représente exactement l'hébreu *bezer* « mine de cuivre » ; n° 15, Asi, qui rappelle le nom d'Assos, cité mysienne de la Troade, ou d'Issa, ancien nom de l'île de Lesbos, ou d'Issus en Cilicie ; n° 20, Kerena, Kelena, qui rappelle Kolonæ en Troade ; de même le n° 22, Aburot, Aburt, rappelle le district mysien d'Abrettene. N° 23, Kabur, Kabul, se montre encore dans

[1] Le nom Iö a une signification semblable, car, selon votre jugement si pénétrant (*Mycènes*, p. 71), il se rapporterait à la racine I (dans εἶμι, je vais). En disant cela, je ne dois pas passer sous silence la tentative faite pour rapprocher le nom de la déesse Io du mot égyptien Ioh, « lune » (qui est toujours masculin !). Le nom des Ioniens se rattache-t-il à Io, comme le croient plusieurs hellénistes ? c'est ce que je n'oserais décider. En me plaçant au point de vue oriental et égyptien, je le rattacherais plutôt à la racine I qui, en sémitique aussi bien qu'en égyptien archaïque (*i, ia, ia;* pluriel *iuu, iou*), signifie « île » et « insulaires ». Dans la Bible, les *Iyyim* (appelés aussi une fois au pluriel *Iyyin*) sont un synonyme de « côtes et îles de la Méditerranée » ; les Ioniens ne peuvent-ils pas avoir représenté par leur nom les habitants de ces îles et de ces côtes ? De toute façon, cette idée me paraît digne d'examen. La Bible (*Genèse*, X, 4) dit expressément, en parlant des fils de Javan, Elishah, Tarshish, Kittim et Dodanim : « Ils se répandirent [a] sur les îles des nations, s'établissant en divers pays. Chacun eut sa langue, ses familles et son peuple particulier. » Que le nom ethnique de Javan soit identique à Iaones, Ioniens, cela ne fait pas le moindre doute [b]. Mais il faut noter l'opinion d'un scoliaste d'après lequel les barbares auraient désigné les Hellènes par le nom de Iaones, comme si ce nom même avait une origine barbare, c'est-à-dire *non grecque*.

[a] En allemand, *ausgebreitet*. En anglais, « divided. »

[b] C'est ce qu'a vu clairement Milton. Dans son catalogue des anges tombés (*Paradis perdu*, chant Ier), il appelle les divinités grecques « les dieux *Ioniens*, de la race de *Javan* ». En réalité IΩN est identique lettre pour lettre, à יון (Ion et avec l'addition des points voyelles, Iavan).

[1] Pour la liste complète, voyez *Histoire de l'Égypte*, vol. II, pp. 158, 159, trad. ang. 2e éd.

le grec Kabalis, nom d'un district de Phrygie et de Lycie. N° 24, *U-lu*, si la transcription de ce mot est exacte, rappelle ILIUM. N° 26, Kushpita, Kushpat rappelle le sémitique Keseph « argent », et rappelle aussi Argyrion, la cité de l'argent, en Troade. Au n° 27, Kanu, on peut comparer Caune en Carie, et, avec L(a)res, une des cités qui portent le nom de Larisse. N° 33, Maulnus, qui, dans les inscriptions, prend les formes de Muaullos, Mulnus, et rappelle la ville cilicienne de Mallus ; le n° 38, Atena, et le n° 39, Karkamash, rappellent les noms d'Adana et de Coracesium, villes également situées en Cilicie.

Dans cette liste et dans toutes les listes semblables de nations, de contrées, de cités, nous ne pouvons pas songer à trouver des groupements strictement géographiques. Les monuments nous le prouvent à chaque instant. Mais les noms qui ont entre eux un rapport général ne sont pas séparés ; le contour général de la liste précédente est bien marqué et se rapporte nettement aux îles et côtes de l'Asie Mineure, c'est-à-dire de ce pays où les migrations de groupes aryens et sémitiques présentent une scène confuse de mouvements en sens divers. Le fait que les monuments contemporains de l'époque troyenne commencent soudainement à parler et à nous dire les noms des tribus errantes à mesure qu'elles apparaissent, est un autre témoignage de la certitude des traditions grecques au sujet des temps anciens. Sous ce rapport, l'instruction qu'on retire des monuments prend une valeur immense. La Troade, la Mysie, la Méonie, la Lydie sont déjà le siège fixe de peuples portant ces noms sur la côte ouest de l'Asie Mineure et dans les îles avoisinantes. L'assertion des écrivains classiques, d'après laquelle le roi Ramsès II (Sésostris) se serait avancé dans ses expéditions victorieuses jusqu'à la Thrace et y aurait érigé des piliers, monuments du terme de sa course, — une telle assertion n'est donc pas un conte inventé pour le plaisir de glorifier l'étendue des expéditions de Sésostris. Ces conquêtes appartiennent au domaine des faits positifs. Les progrès de l'étude des monuments dissiperont de plus en plus l'obscurité de quelques parties de ces expéditions qui reposent sur un fondement historique. Le fait général est prouvé : dès le XIVe siècle avant notre ère, les Grecs et leurs diverses tribus étaient parfaitement connus des Égyptiens et entretenaient des relations avec eux. Cela nous est attesté déjà par les fables grecques et les traditions classiques. Persée, Danaüs, Ménélas, Archandre, Canobus, Pâris, Hélène, sont des noms qui ont les rapports les plus étroits avec la géographie et l'histoire de l'angle nord-ouest du delta du Nil, dans le voisinage de la bouche Canopique : ces noms en effet appartiennent au temps où des Ioniens et des Cariens débarquaient précisément sur celles des côtes de ce pays qui sont désignées, à la dernière époque des temps ptolémaïques, sous les noms de nomes Ménélaïte et Métélite. J'ai montré ailleurs[1] comment ce dernier terme dérive directement du grec μέτηλυς (émigrant, visiteur étranger). Longtemps auparavant, Psammétique Ier avait ouvert le pays aux Ioniens et aux Cariens, porteurs d'armes en bronze, pour se servir de ces peuples comme de mercenaires et de troupes auxiliaires ; les Pharaons avaient déjà, 800 ans auparavant, reçu le même service de leurs ancêtres.

---

[1] Voyez Appendice X, p. 971.

Deux tribus surtout réclament toute notre attention à cette époque : ce sont les Shardana et les Shakalsha, prédécesseurs des Ioniens et des Cariens du temps de Psammétique. Nous les rencontrons quelquefois comme auxiliaires à la suite des rois libyens, et comme ennemis des Égyptiens, d'autres fois comme troupes alliées aux Égyptiens contre les Libyens et les despotes asiatiques, ainsi qu'il a été établi plus haut (p. 981). Trompés par la ressemblance des sons, quelques savants ont voulu voir dans ces noms la plus ancienne désignation des habitants de la Sardaigne et de la Sicile. Mais, d'après tout ce qui précède, il nous semble impossible de séparer ces tribus des tribus leurs voisines, en Asie Mineure, parmi lesquelles elles gardent un rang si honorable, auquel leur apparence hellénique est loin de nuire. Nous croyons, avec M. Maspéro[1], que ces noms se rapportent à des tribus Méoniennes parmi lesquelles étaient les Shardana, Sardiens de la Lydie, descendants de Sardos, le *héros éponyme* de la cité. Quand les Shardana servirent dans les armées des Pharaons, ils ne renièrent pas du tout les droits de leur pays natal ; la Méonie, le pays appelé Mauna dans les anciens textes égyptiens, étant et restant toujours leur patrie. La même chose est vraie des peuples appelés Shakalsha et Uashash, que nous devons regarder comme des tribus parentes des Shardana. Je ne dois pas omettre de dire que, si les uns ont été regardés comme habitants de la Sicile, les autres, aux yeux de quelques savants qui suivent l'idée mise en avant par M. Chabas, passent pour les prédécesseurs des Osques.

[1] Voyez son *Histoire ancienne* des peuples de l'Orient (Paris, 1875), p. 249.

Voilà, mon cher ami, une esquisse hardie et grossière, faite d'après les monuments, du tableau des nations qui peuplaient les côtes de l'Asie Mineure à l'époque troyenne. Parmi ces nations, les *Dardani* (Dardaniens) ne font pas défaut. Je me suis efforcé de fixer le plus nettement possible les traits essentiels de ce tableau et de suivre les essais de MM. de Rougé et Chabas, autant du moins que je pouvais les concilier avec mes propres convictions. Mes divergences d'opinion, fondées sur l'étude des monuments, se rapportent principalement à l'Asie Mineure que je me crois obligé de regarder comme la patrie commune de ces *Hau-neb* ou peuples des îles et côtes au nord de l'Égypte. Je le répète pour bien montrer que mes convictions géographiques ne me permettent pas de voir les Étrusques dans les Tuirsha ou Turisha (Troyens), ni les Osques dans les Uashash, ni les Sicules dans les Shakalsha, ni les habitants de la Sardaigne dans les Shardana (Sardiens).

Et où est, me demanderez-vous, la *Troie égyptienne*, site, selon la tradition classique, de l'établissement que fondèrent les Troyens venus à la suite de Ménélas et demeurés là comme captifs? En admettant que cette tradition, conservée par Strabon, ait assez d'autorité et de certitude pour attester d'anciennes relations entre les Égyptiens et les Troyens (les Turisha des monuments) et pour confirmer ce que j'ai dit plus haut, le rapport entre les noms des deux villes de Troie n'en serait pour cela nullement établi. La Troie égyptienne, située au pied de la montagne du même nom, sur la rive droite du Nil vis-à-vis de Memphis, et appelée aujourd'hui *Turra*, portait dans l'ancienne langue égyptienne, dès le temps des

rois qui bâtirent les pyramides[1], les noms de *tarūu* ou *tarūui* qui sont purement égyptiens et n'ont rien à voir avec le nom étranger de la Troie asiatique. Les Grecs qui voyagèrent ou s'établirent en Égypte, trouvèrent commode de profiter de l'avantage que leur offrait la similitude des noms dans deux localités différentes, pour donner, selon leur habitude, un fondement géographique aux vieilles traditions sur les guerres des Égyptiens contre les Troyens. En conséquence, les ennemis captifs furent représentés comme s'établissant à l'endroit dont il est question, et l'appelant Troie en l'honneur de leur patrie.

Sur cette dernière remarque, cher ami, permettez-moi de fermer cette longue lettre. En la relisant et en voyant le peu de faits qu'elle contient, et qui font contraste avec vos brillants travaux et vos découvertes si fécondes en résultats, je suis presque honteux d'étaler ma pauvreté. Je vous ai dit au commencement pourquoi j'avais si peu de choses à vous offrir. Disposez à votre gré de mon modeste envoi.

HENRI BRUGSCH.

[1] Voy. *Histoire de l'Égypte*, vol. I, p. 91 et *passim*), trad. anglaise, 2e édition.

APPENDICE XII

RÉSULTAT DE MES EXPLORATIONS EN TROADE

Je récapitule ici les résultats de mes explorations en Troade commencées en 1870 et terminées en 1882.

J'ai prouvé que : à une époque très reculée, s'élevait dans la plaine de Troie une grande cité extrêmement riche, qui avait été détruite par une catastrophe terrible, cité qui possédait sur la colline d'Hissarlik une acropole appelée Pergame, accessible par trois grandes portes et renfermant des temples ainsi que d'autres édifices très importants, et qui possédait, de plus, une ville basse s'étendant à l'Est, au Sud et à l'Ouest, à la place où vinrent plus tard se fixer les Grecs éoliens; que, par conséquent, cette antique cité répond parfaitement à la description homérique du site de la Sainte Ilion *riche en or. J'ai prouvé aussi que cette grande ville avait été précédée par une cité beaucoup plus ancienne, qui n'avait sur la colline qu'un ou deux édifices très vastes entourés d'un mur de fortification, et dont les maisons privées étaient (comme les poteries l'attestent) au pied de la colline. J'ai prouvé de plus que la grande ville a été remplacée par trois villes préhistoriques et par une quatrième, probablement lydienne, qui se sont succédé dans le cours des temps, mais dont aucune ne s'est étendue au delà du sommet de la colline; et enfin, que c'est ici qu'a été fondé l'Ilium éolien dont l'acropole s'élevait sur l'ancienne Pergame et dont la ville basse s'étendait au même lieu que la partie semblable de l'antique Troie. J'ai pu recueillir dans les ruines des cinq villes préhistoriques, et particulièrement dans celles de la deuxième cité, une immense collection d'antiquités merveilleuses; dans l'Ilium éolien, j'ai trouvé des chefs-d'œuvre de l'art grec. De plus, j'ai démontré l'erreur de toute une école d'antiquaires obstinés à considérer comme emplacement de Troie la petite ville située sur les hauteurs de Bounarbashi, en prouvant qu'elle appartient à une époque de beaucoup postérieure et qu'elle faisait un même tout avec la ville fortifiée d'Eski Hissarlik qui se dressait sur un rocher escarpé de la rive opposée du Scamandre, car — la ressemblance de leurs poteries le prouve — ces deux villes ont été bâties simultanément pour commander la route qui mène de la vallée du Scamandre dans l'intérieur de l'Asie Mineure.*

J'ai prouvé encore que l'accumulation de ruines et de décombres, qui sur la colline d'Hissarlik dépasse 16 mètres de hauteur, est tout à fait insignifiante sur le Bali Dagh ainsi qu'à Eski Hissarlik et sur le Fulu Dagh; de plus, qu'elle est presque nulle sur deux autres points de la Troade où les plus anciennes colonisations humaines ont dû s'établir et où l'archéologue pourrait s'attendre à trouver des masses immenses de ruines préhistoriques, à savoir : Kurchounlu Tepeh (Dardanie et Palæscepsis) et Chali Dagh (Cébrène). J'ai prouvé que les plus anciens débris recueillis sur ces points appartenaient

probablement au temps compris entre le IXe et le Ve siècle avant J.-C., et qu'aucune trace de poterie préhistorique n'y était reconnaissable.

J'ai exploré, en outre, treize tumuli de la Troade, appelés « tombes héroïques », et j'ai prouvé que le tumulus attribué par Homère et par la tradition de toute l'antiquité à Achille, ainsi que les deux tumuli attribués à Antiloque et à Patrocle, ne peuvent être antérieurs au IXe siècle avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque d'Homère, tandis que l'on peut faire remonter, avec grande probabilité, le tumulus que la tradition désigne comme le tombeau de Protésilas, à l'époque de la deuxième ville d'Hissarlik, ville livrée aux flammes après une lutte formidable.

Mes fouilles dans ce tumulus ont aussi confirmé la vieille tradition d'après laquelle les plus anciens habitants d'Ilium seraient venus d'Europe et non pas d'Asie. De plus, j'ai reconnu, au pied du cap Sigée, un grand tumulus connu dans l'antiquité et attribué au héros Antiloque, mais qui n'avait été signalé par aucun voyageur moderne et qui n'est indiqué sur aucune carte de la Troade. Mes explorations ont aussi fourni de nouveaux documents à l'histoire de l'architecture ; j'ai prouvé le premier que, dans la haute antiquité à laquelle appartiennent les ruines de Troie, on bâtissait en briques séchées au soleil non seulement les murs des villes, mais même ceux des grands édifices ; de plus, que les *antæ* ou *parastades,* dont les architectes grecs et romains se servaient pour décorer et terminer les murs latéraux de leurs temples, ne sont qu'une réminiscence ou une reproduction des *antæ* de bois qui remplissaient deux fins importantes dans les constructions primitives : la première, de consolider et de protéger, en le couvrant, le front des murs latéraux, la seconde, de les aider à soutenir le poids des poutres superposées et celui de la terrasse.

Mon œuvre à Troie est terminée maintenant et pour toujours! Elle a exigé plus de *dix ans* de travaux, espace de temps qui n'est pas sans rapport avec la légende de l'antique cité. Pendant combien d'autres dizaines d'années se débattront autour d'elle des disputes toujours renouvelées? Mes adversaires en décideront; la *critique* sera leur œuvre, la *mienne* est faite. Je me contente de rappeler à mes lecteurs les paroles que j'écrivais d'Hissarlik dans la première année de mes fouilles[1] (3 novembre 1871) :

« *Mes aspirations sont fort modestes :* je ne m'attends nullement à trouver des objets d'art. Je n'ai entrepris tout d'abord ces fouilles que pour *découvrir l'emplacement de Troie,* sur lequel tant de livres ont été écrits, tant de savants ont donné leur opinion, *mais que personne n'avait encore entrepris de chercher sous terre.* Devrais-je voir mes espérances déçues, je n'en serais pas moins très content si j'ai réussi à pénétrer par mes travaux jusqu'aux ténèbres des temps préhistoriques, et à enrichir l'histoire par la découverte de quelques documents intéressants de l'histoire primitive du grand peuple hellène. »

Tel était mon but au commencement de cette grande entreprise. Je laisse aux lecteurs sincères et aux savants honnêtes le soin de juger si je l'ai atteint et comment. A l'égard de ceux qui traitent ma personne et mes œuvres avec plus ou moins d'animosité, je me contenterai désormais d'opposer la plus tranquille indifférence.

HENRI SCHLIEMANN.

---

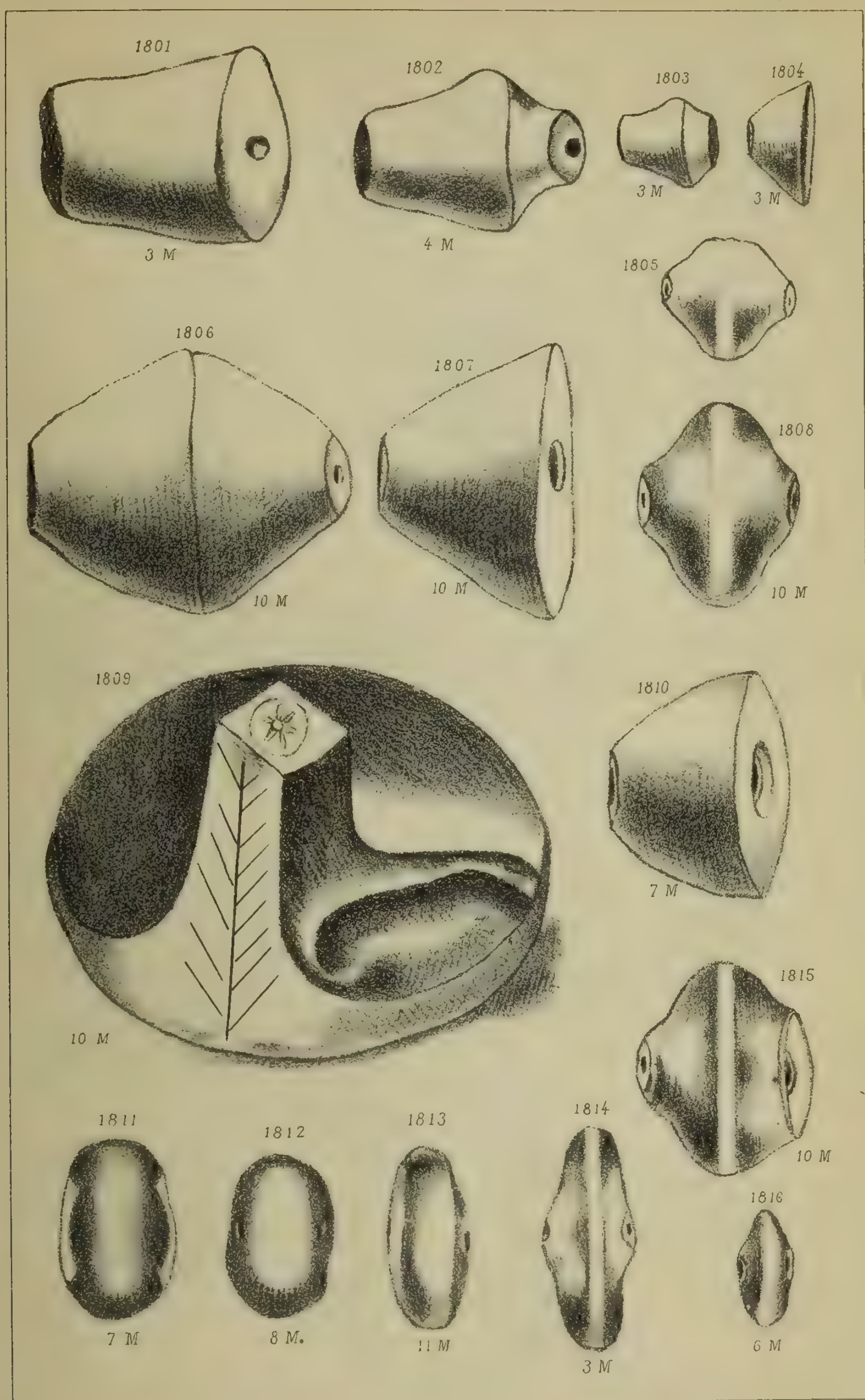
[1] *Troy and its remains*, p. 80.

INDEX

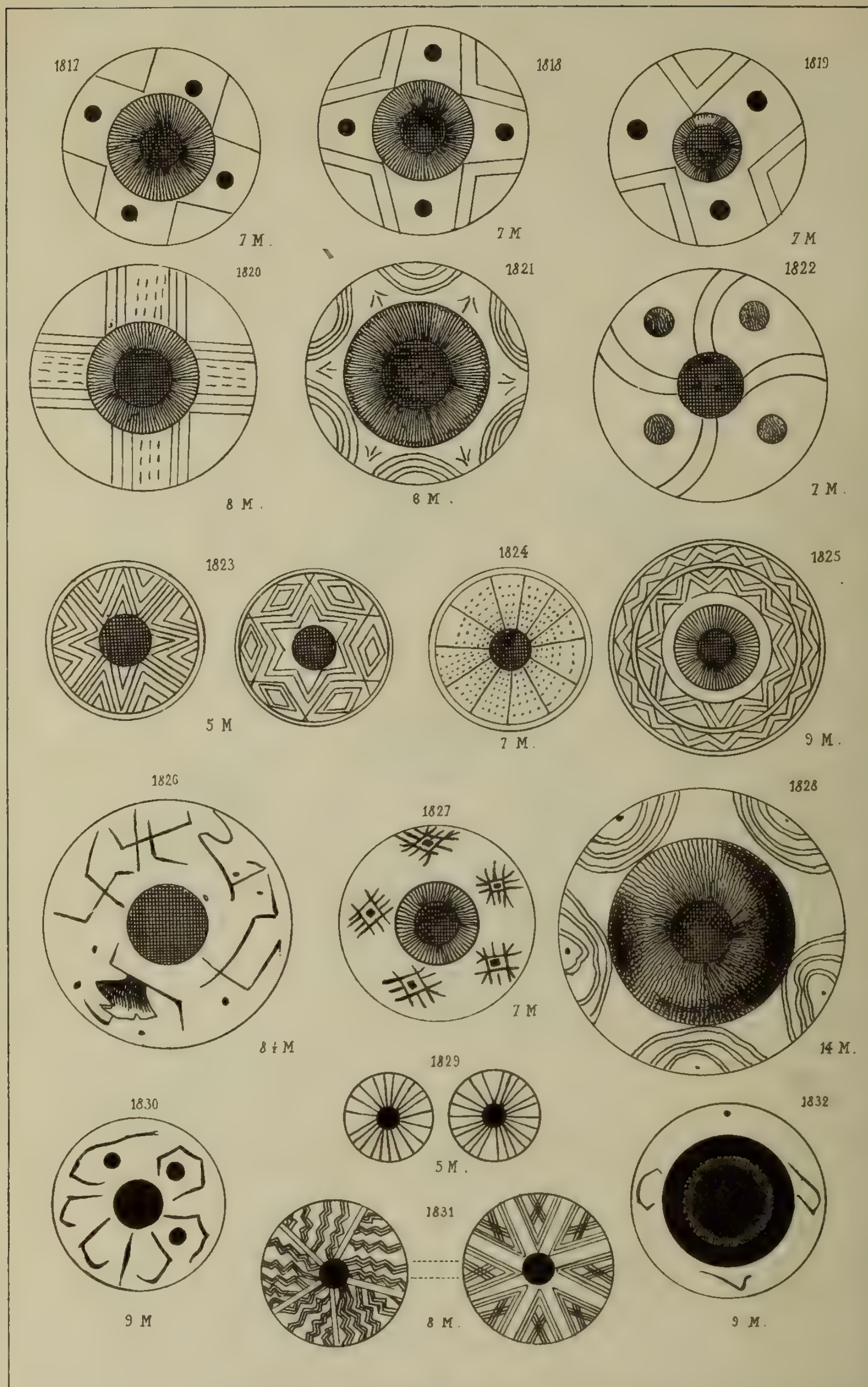
FIN DE L'INDEX.

TABLE DES MATIÈRES

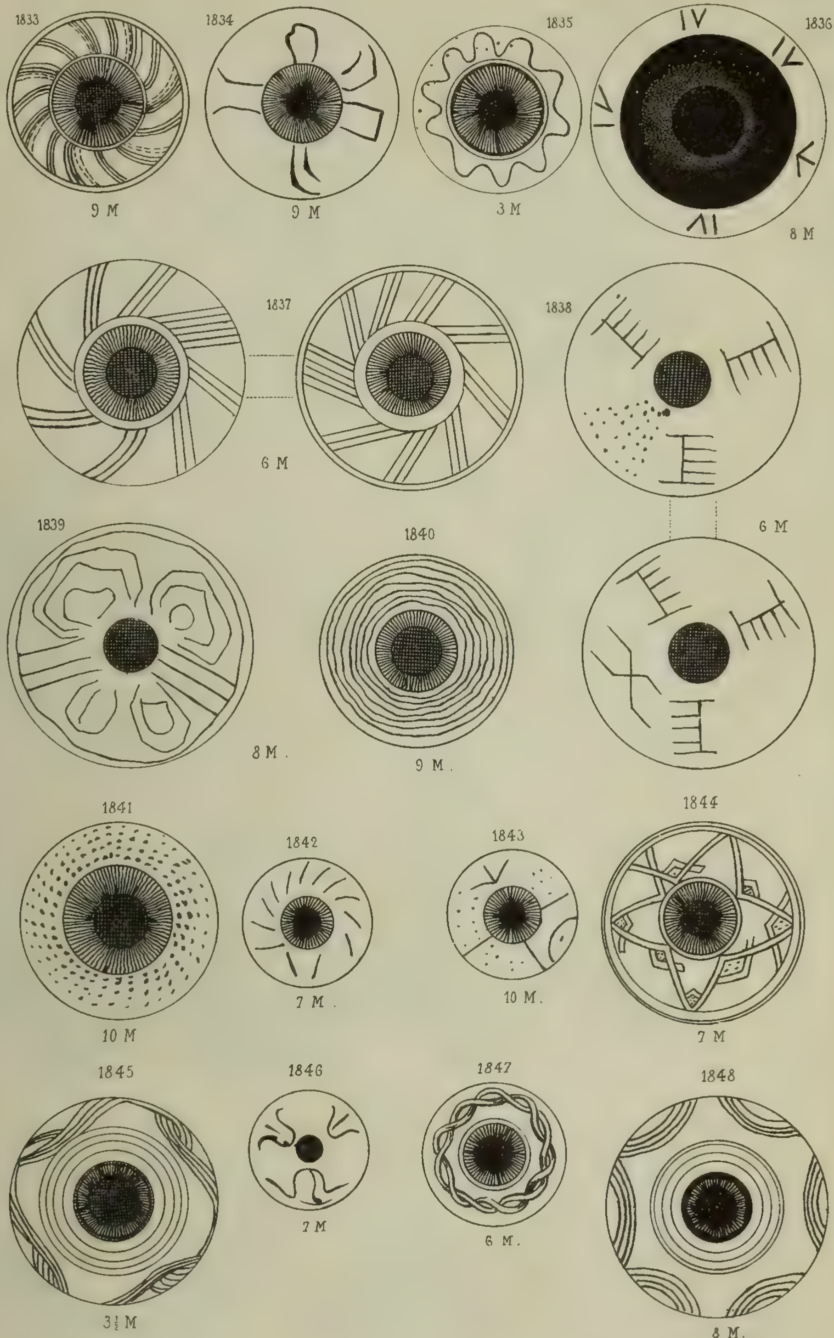
Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 15238.



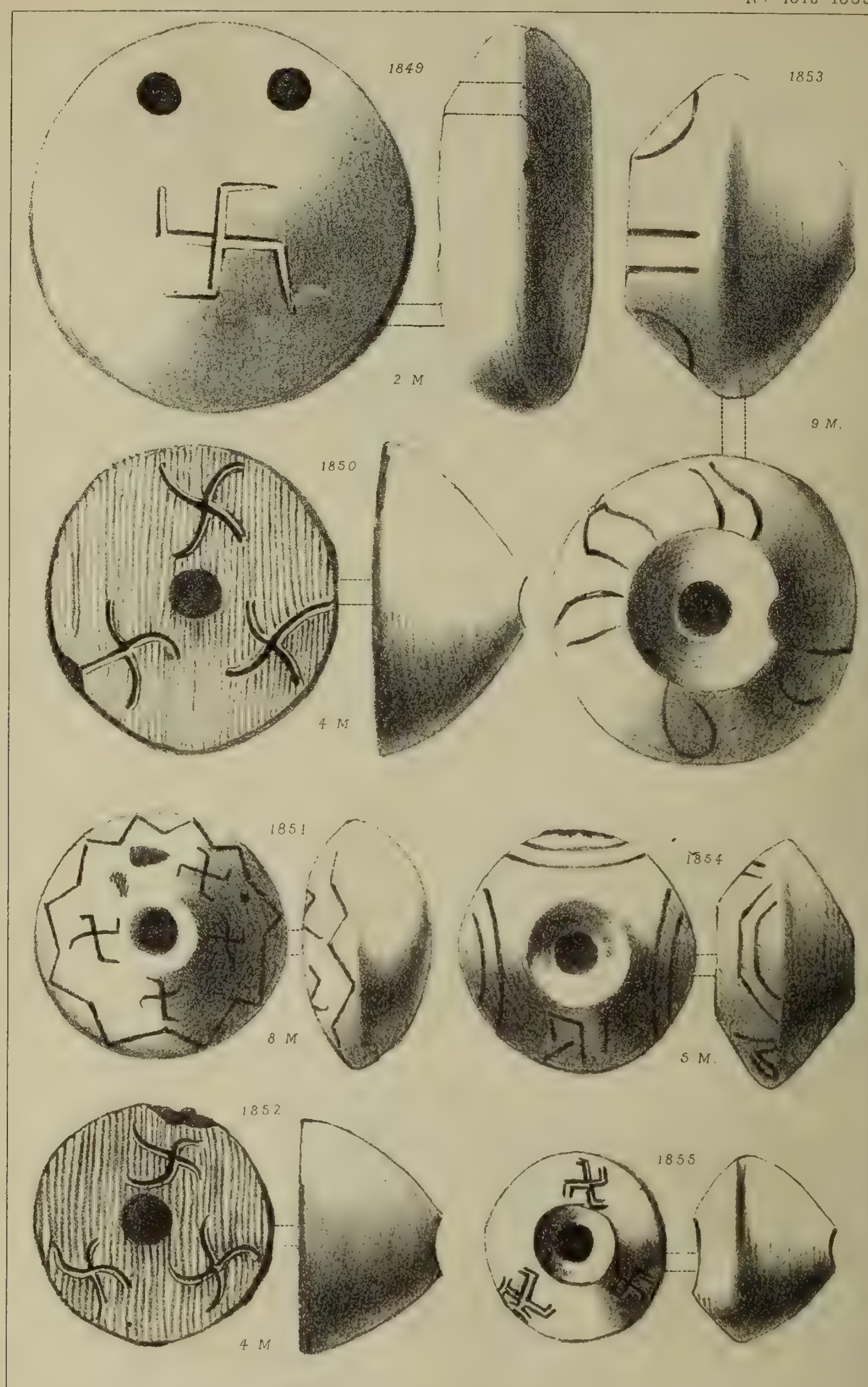
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



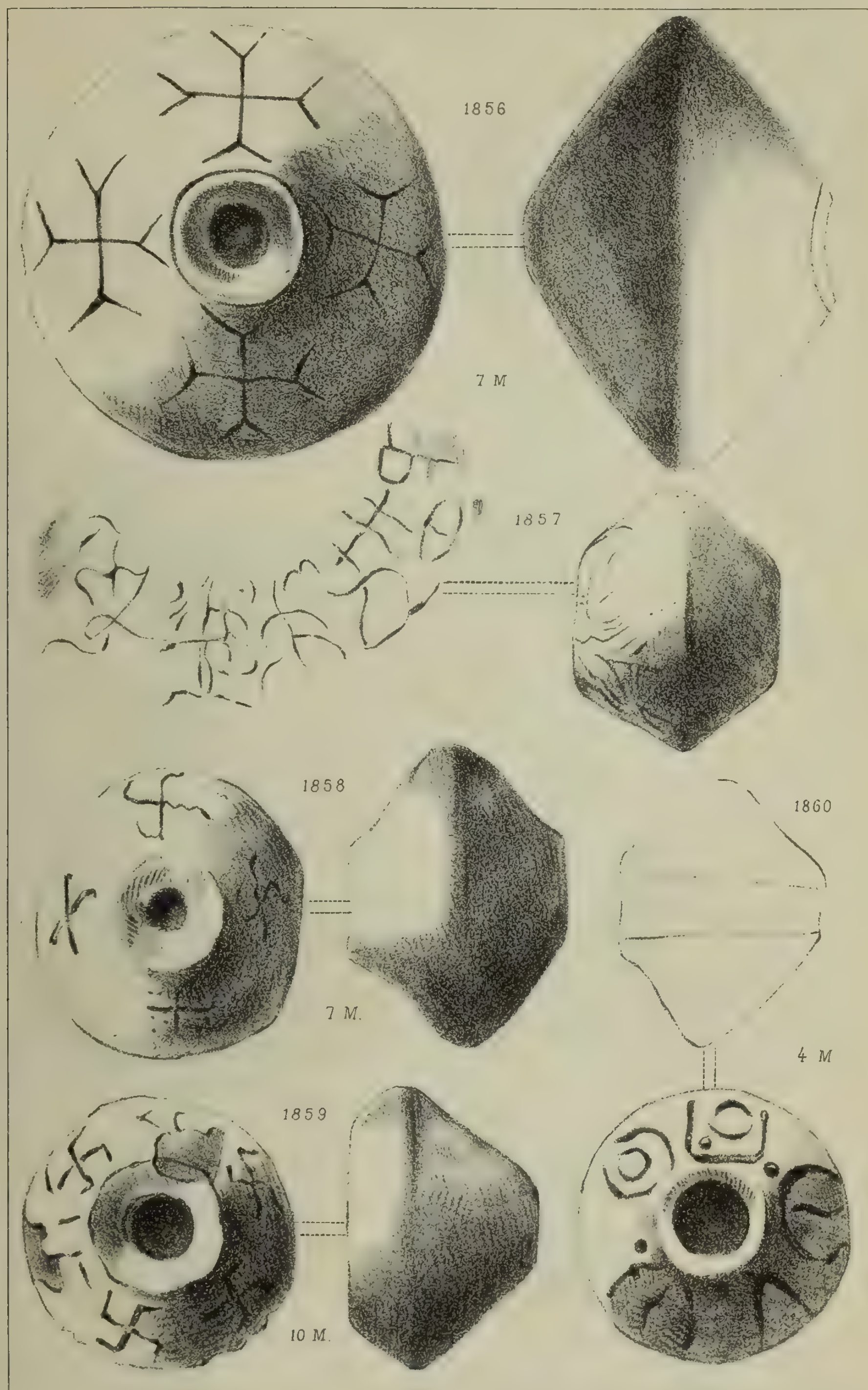
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



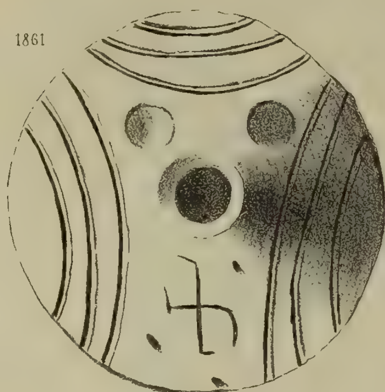
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

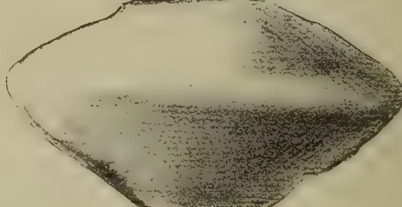


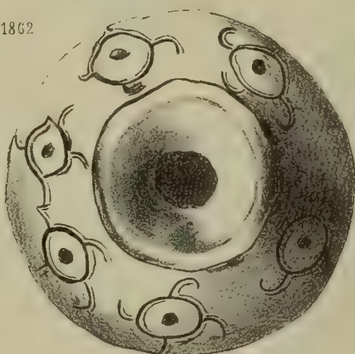
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

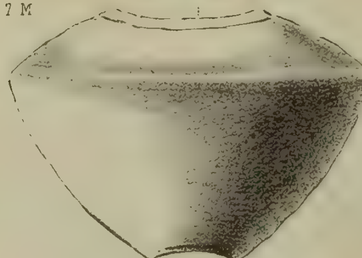


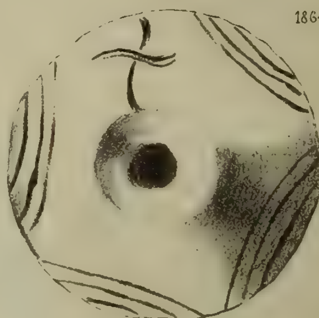






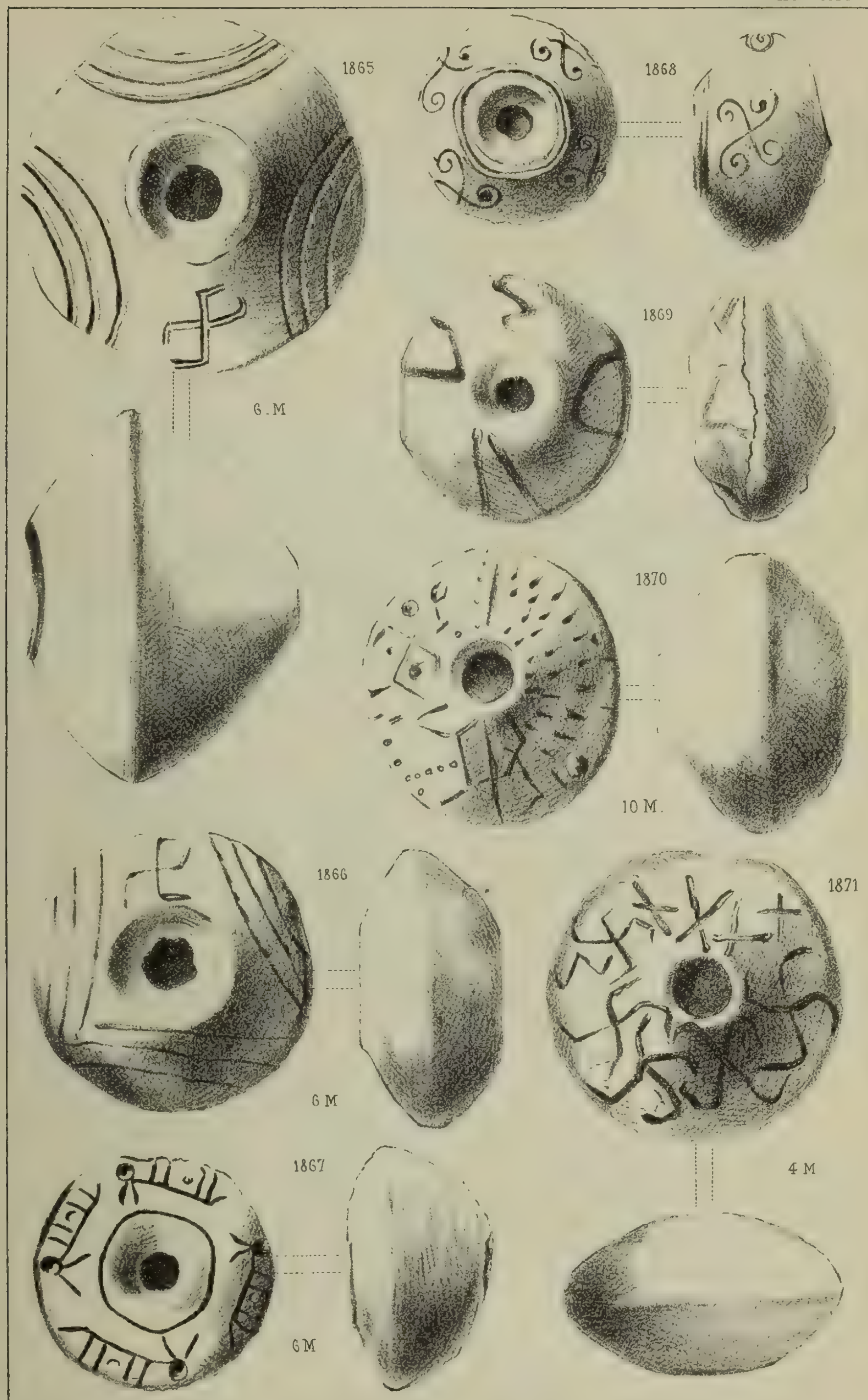






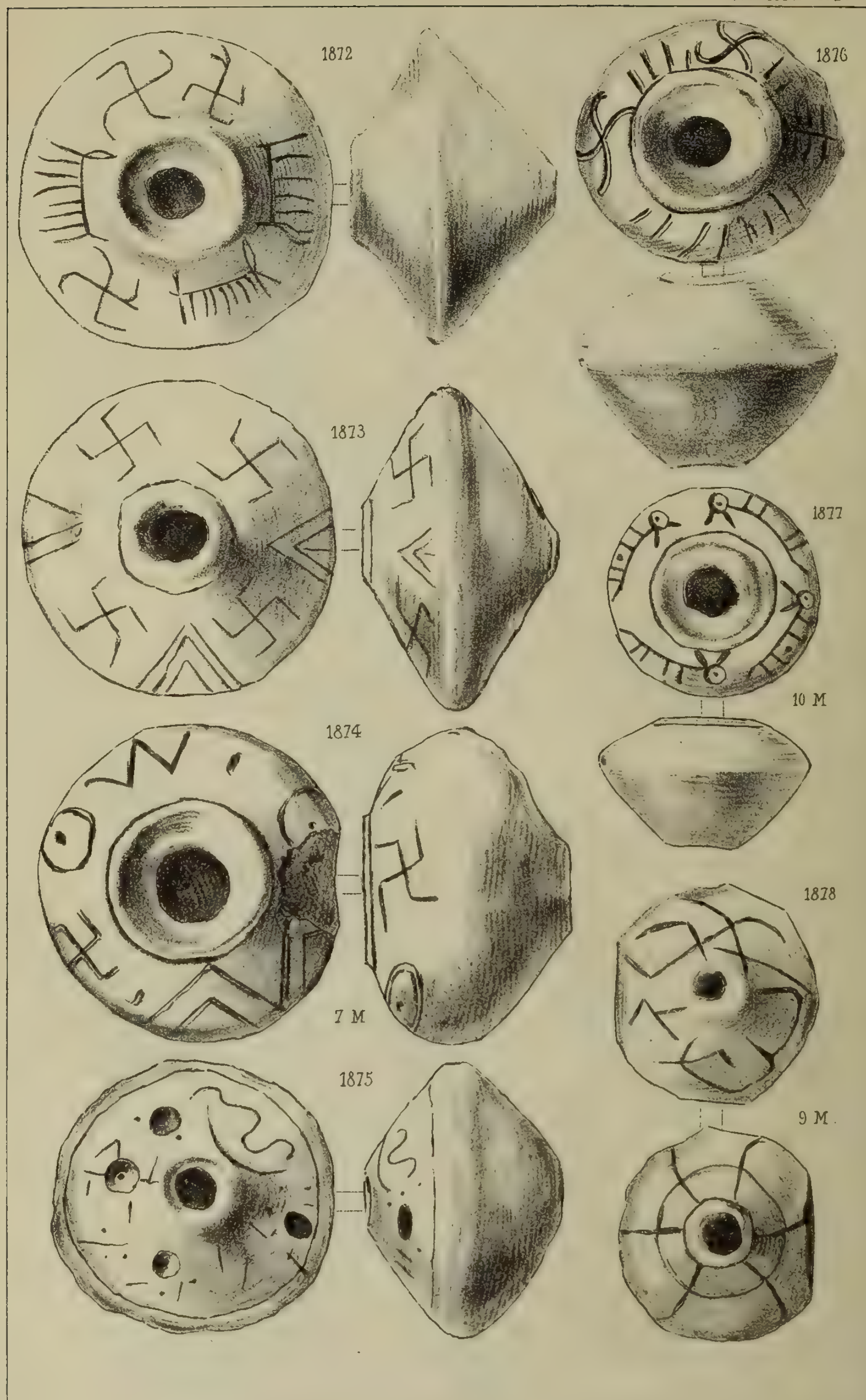


FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

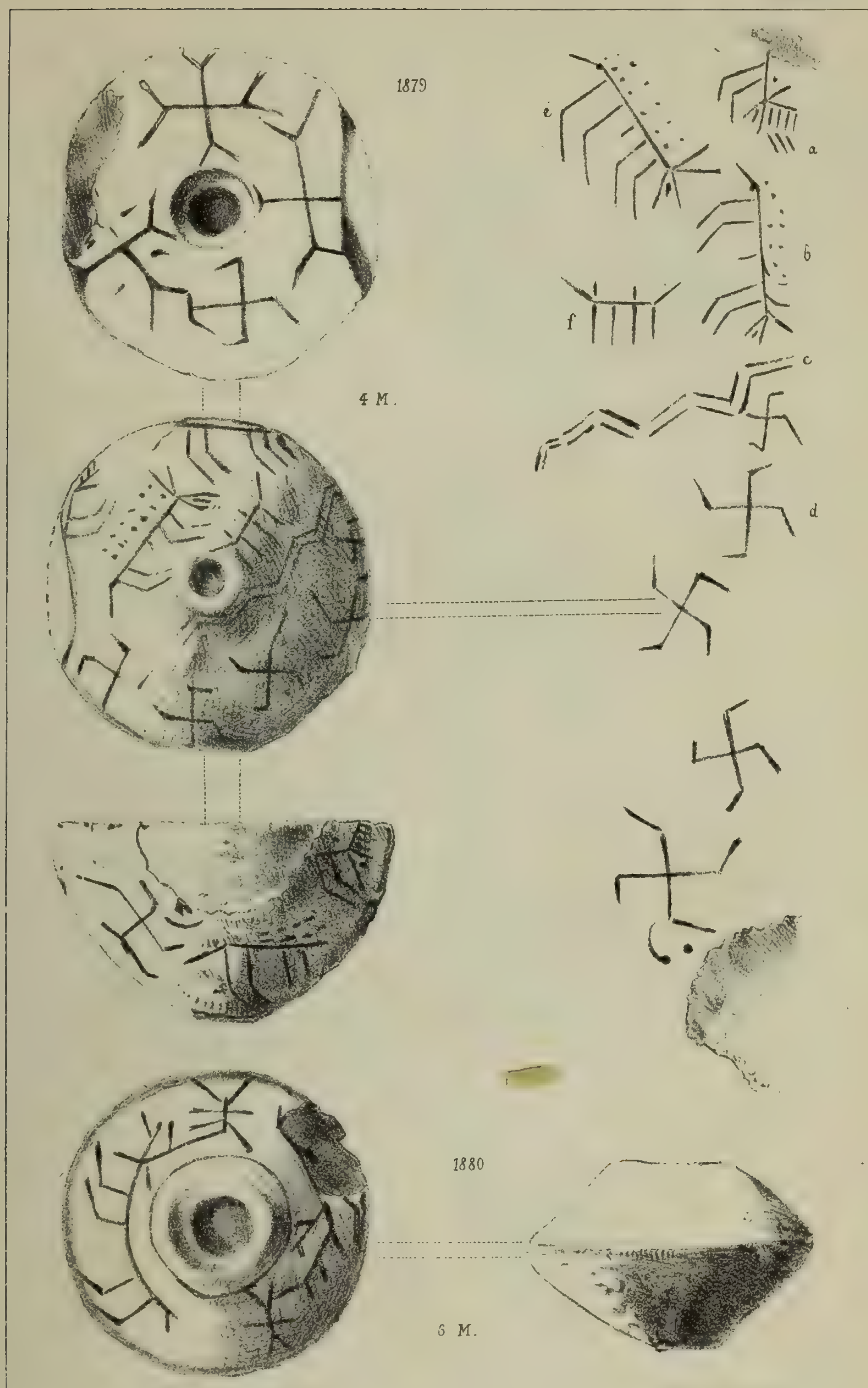


FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

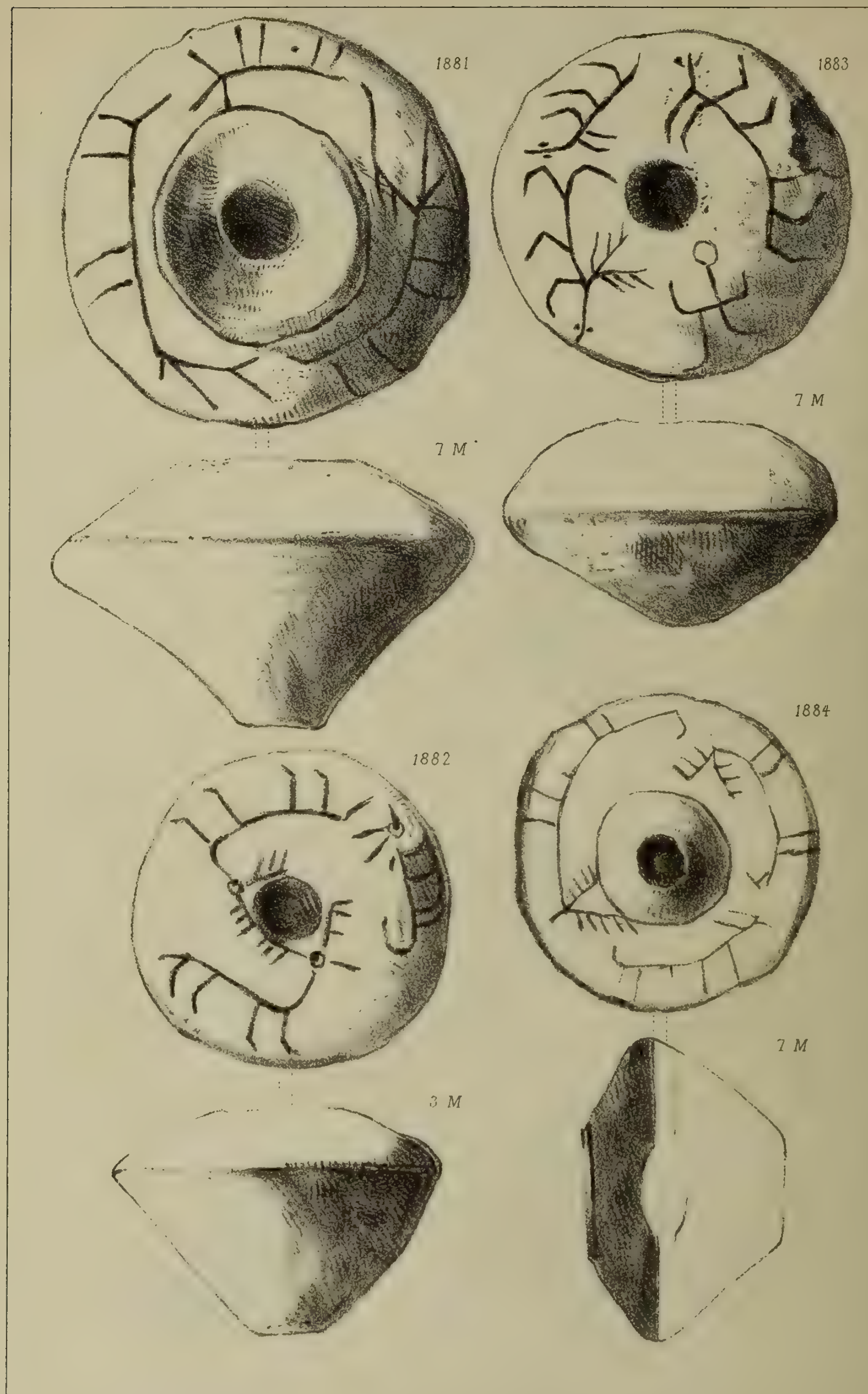
Nos 1872 - 1878



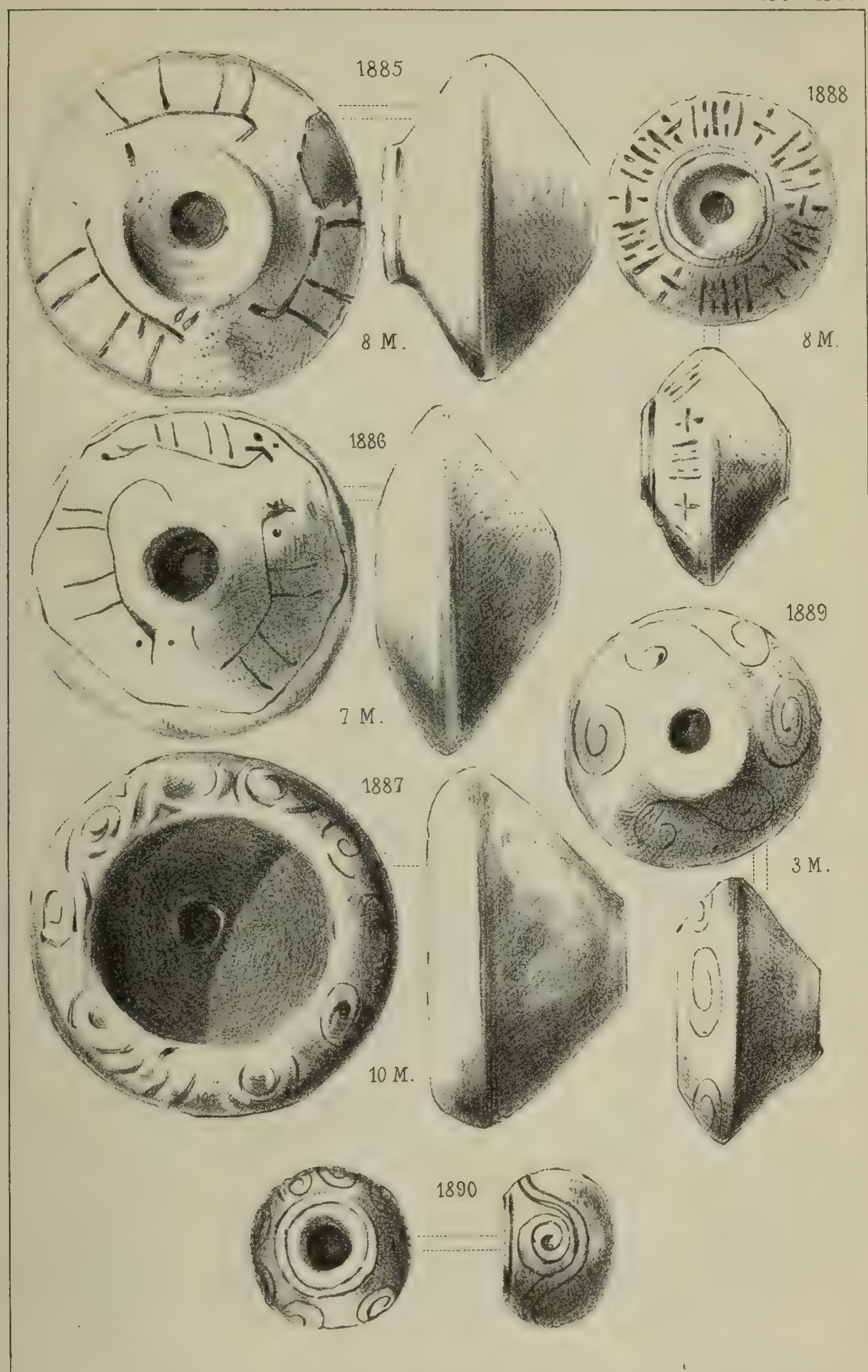
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



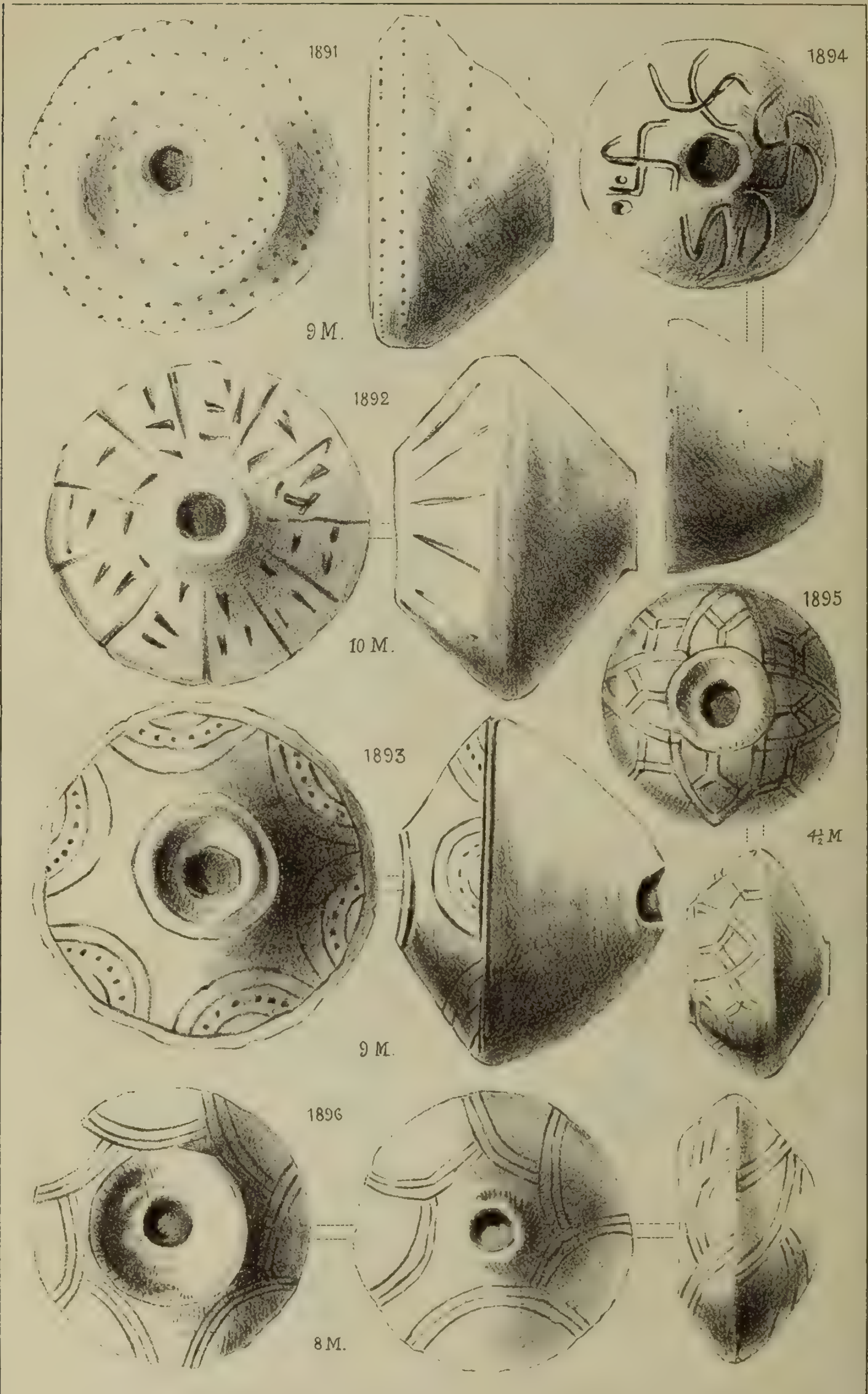
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

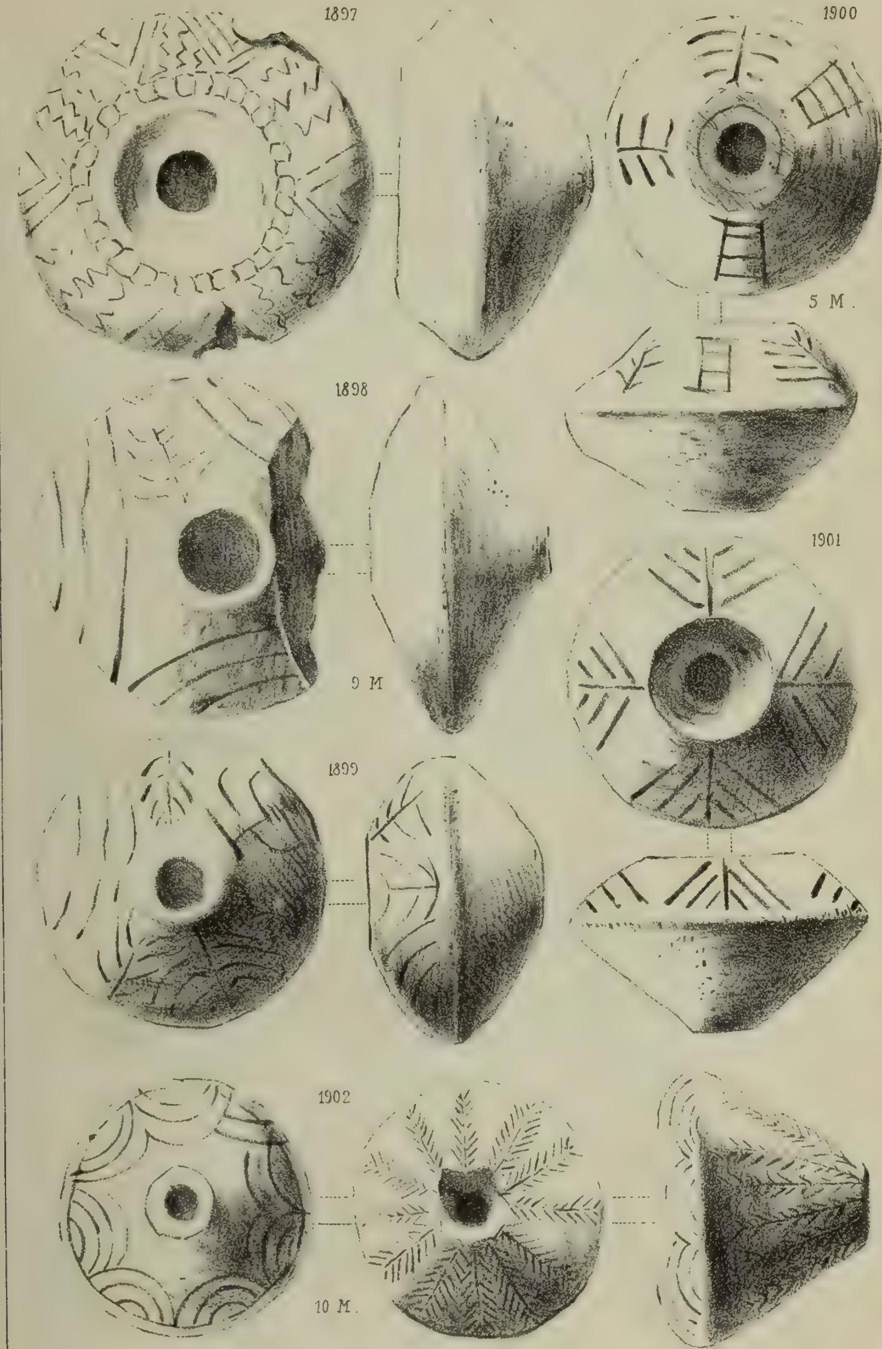


FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

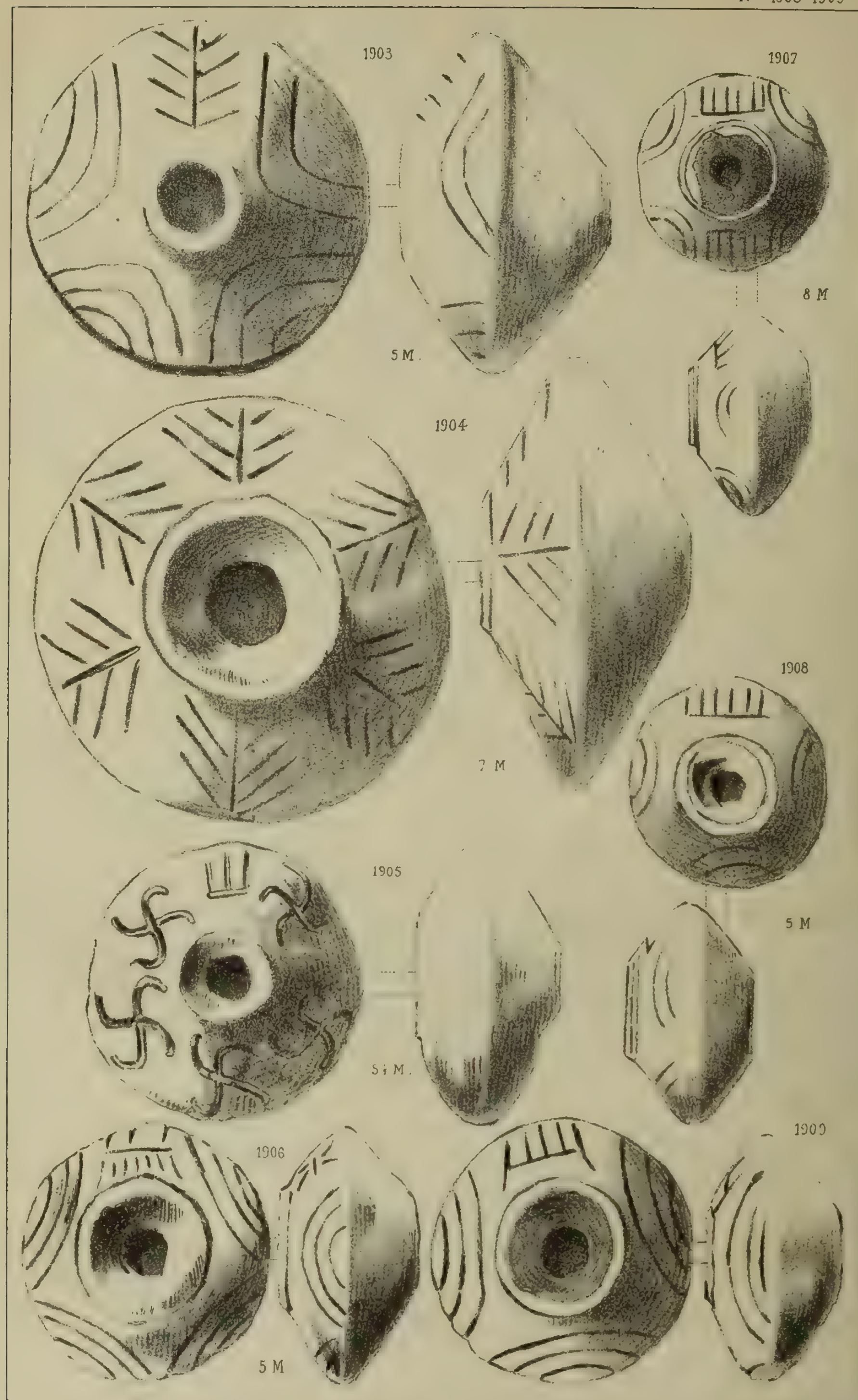


FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

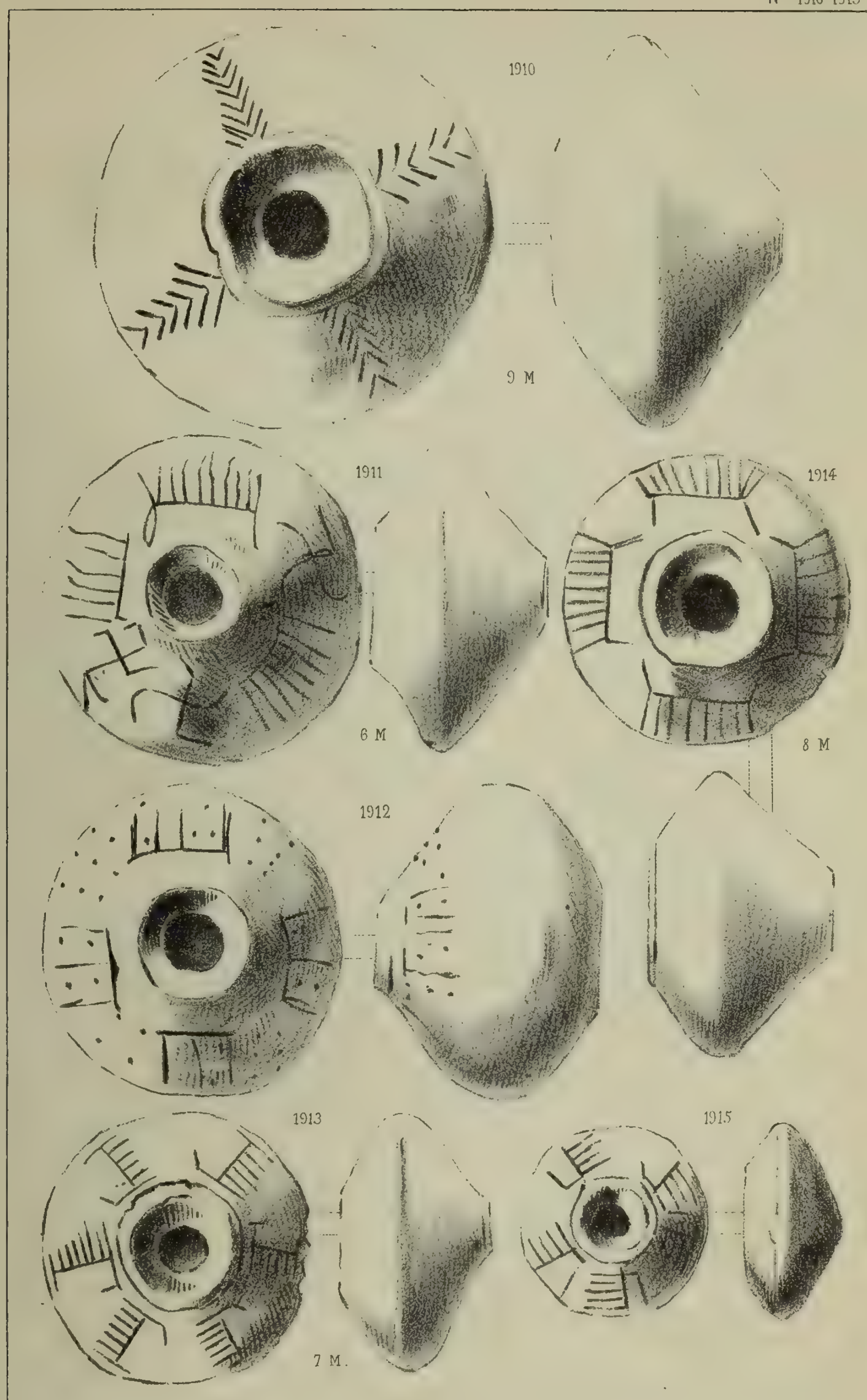
Nos 1897-1902



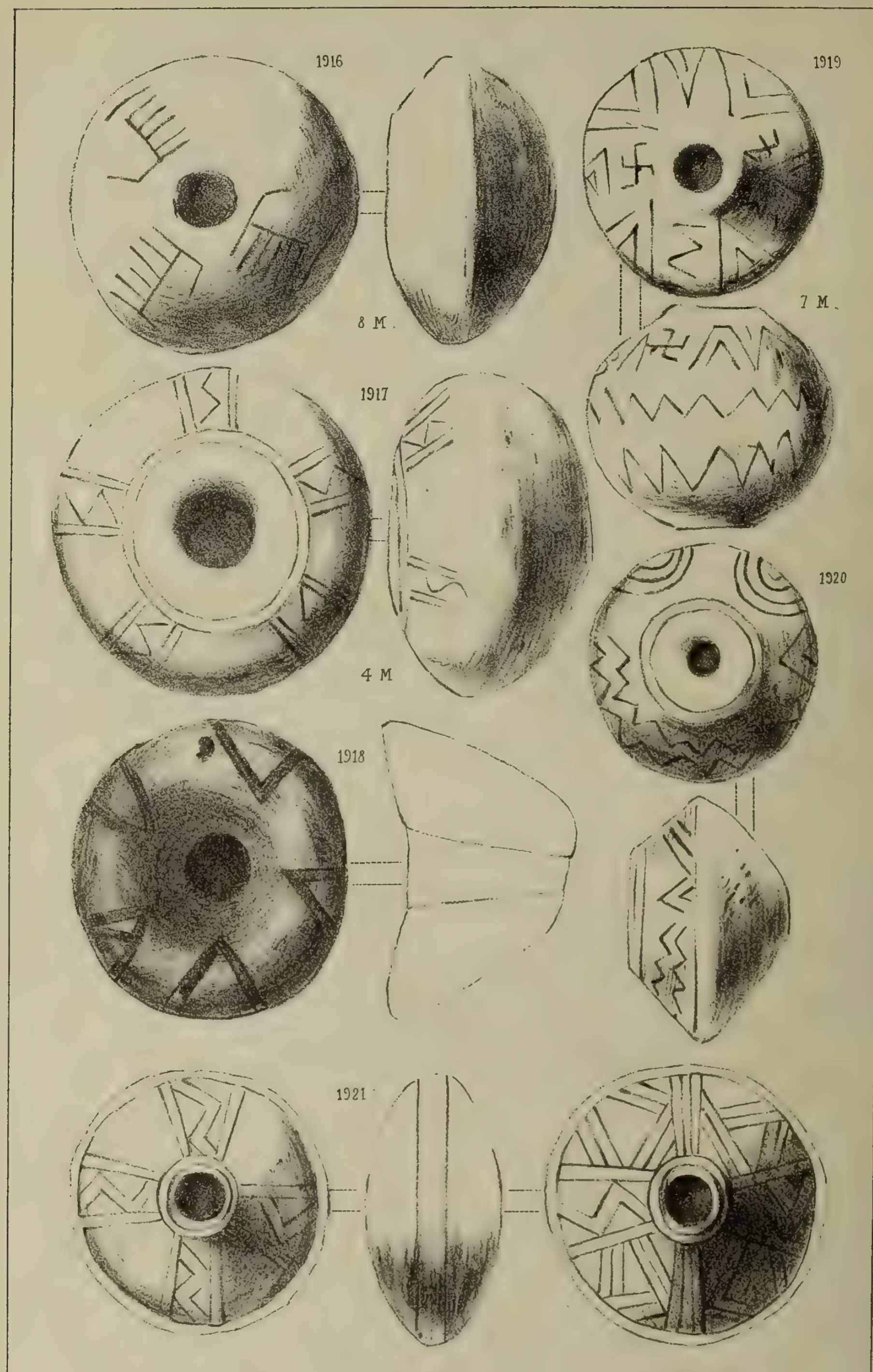
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



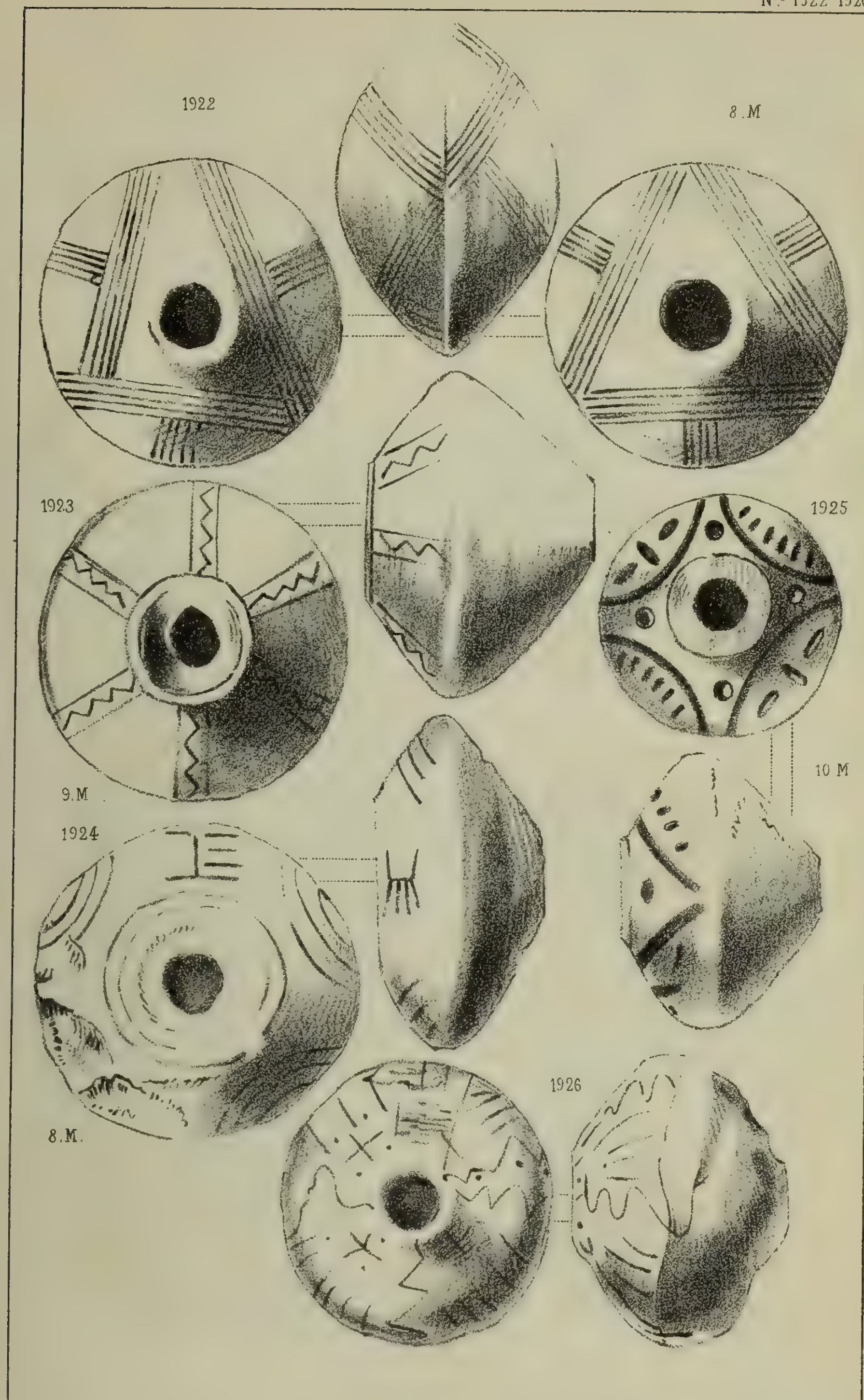
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



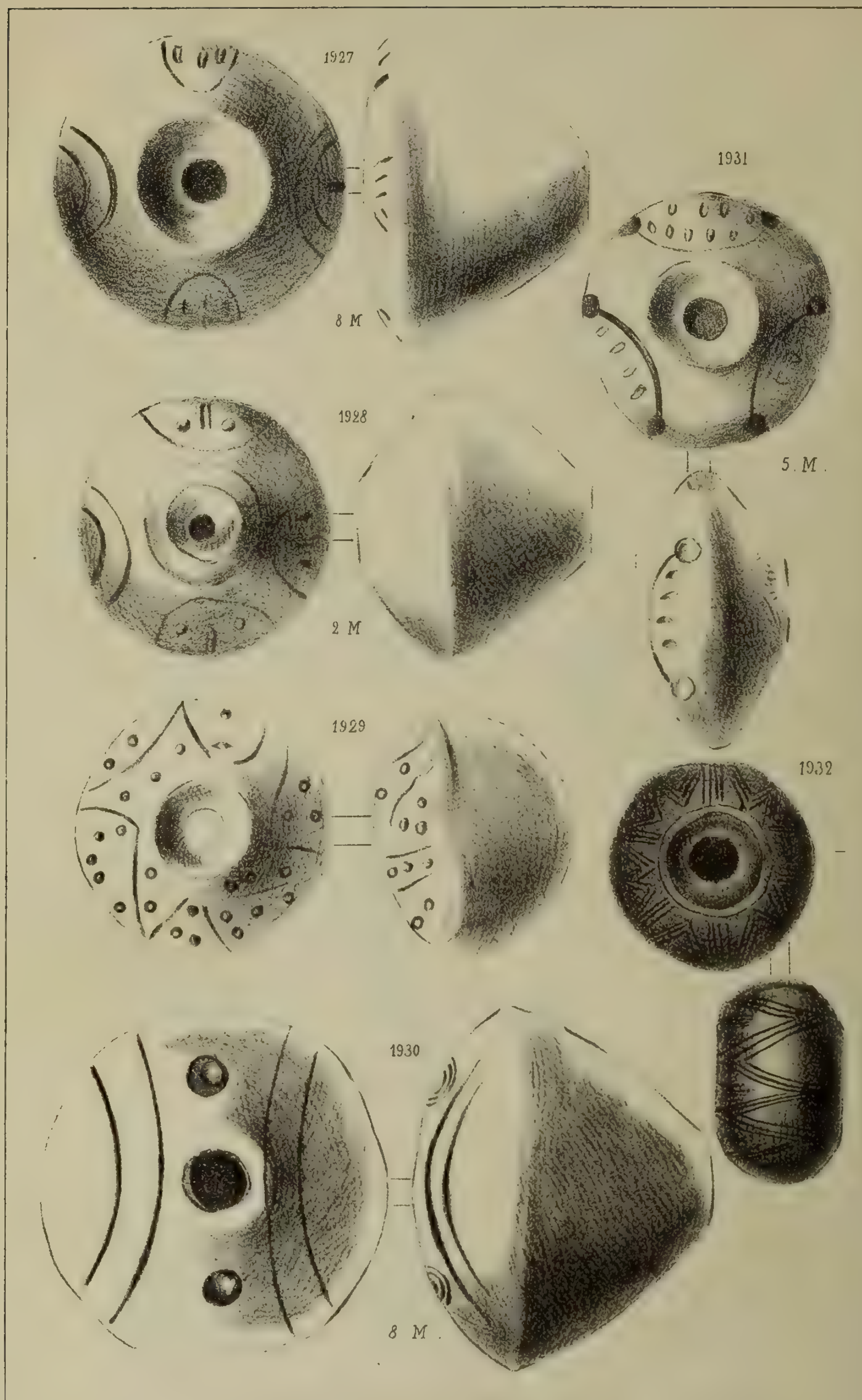
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



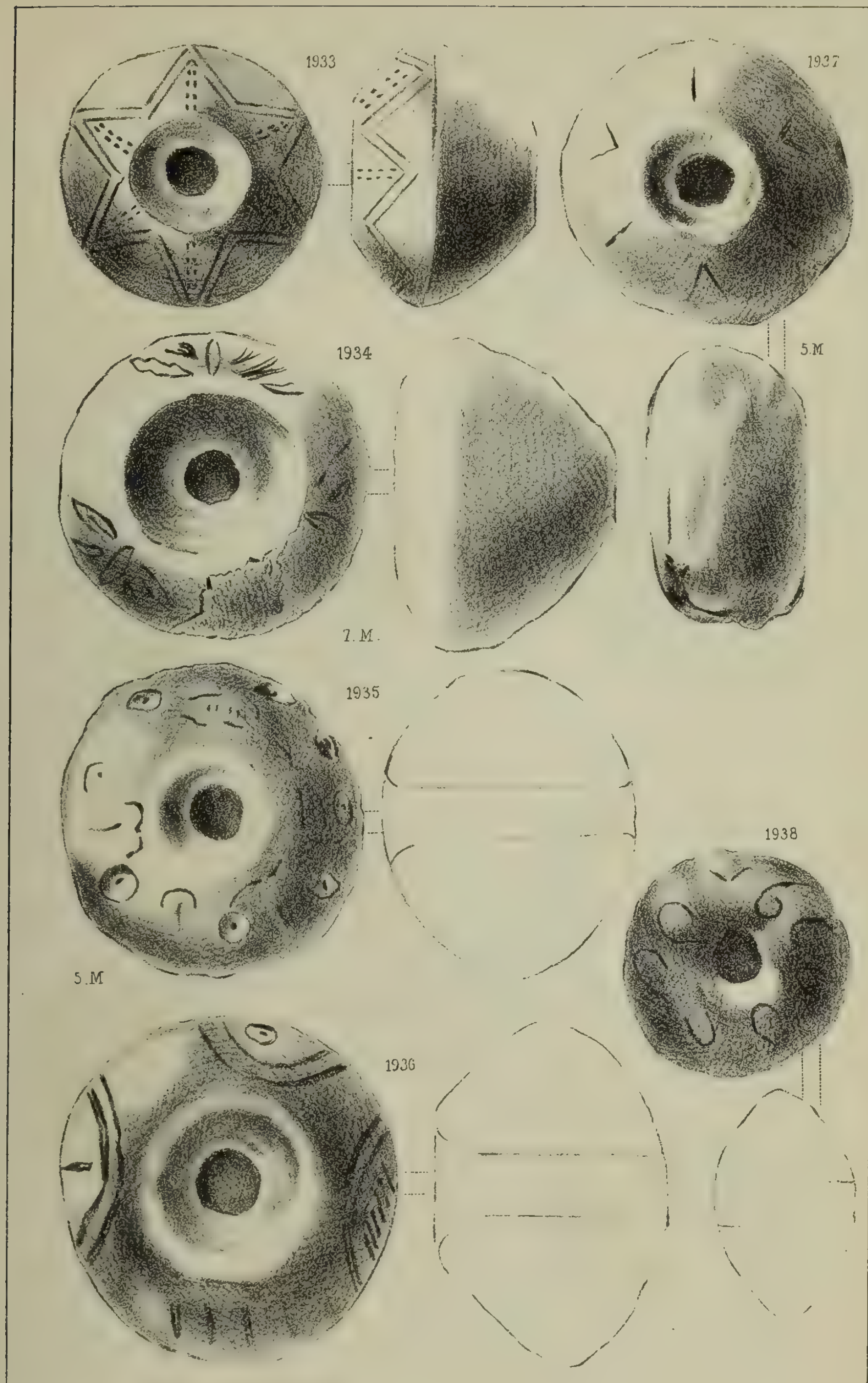
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



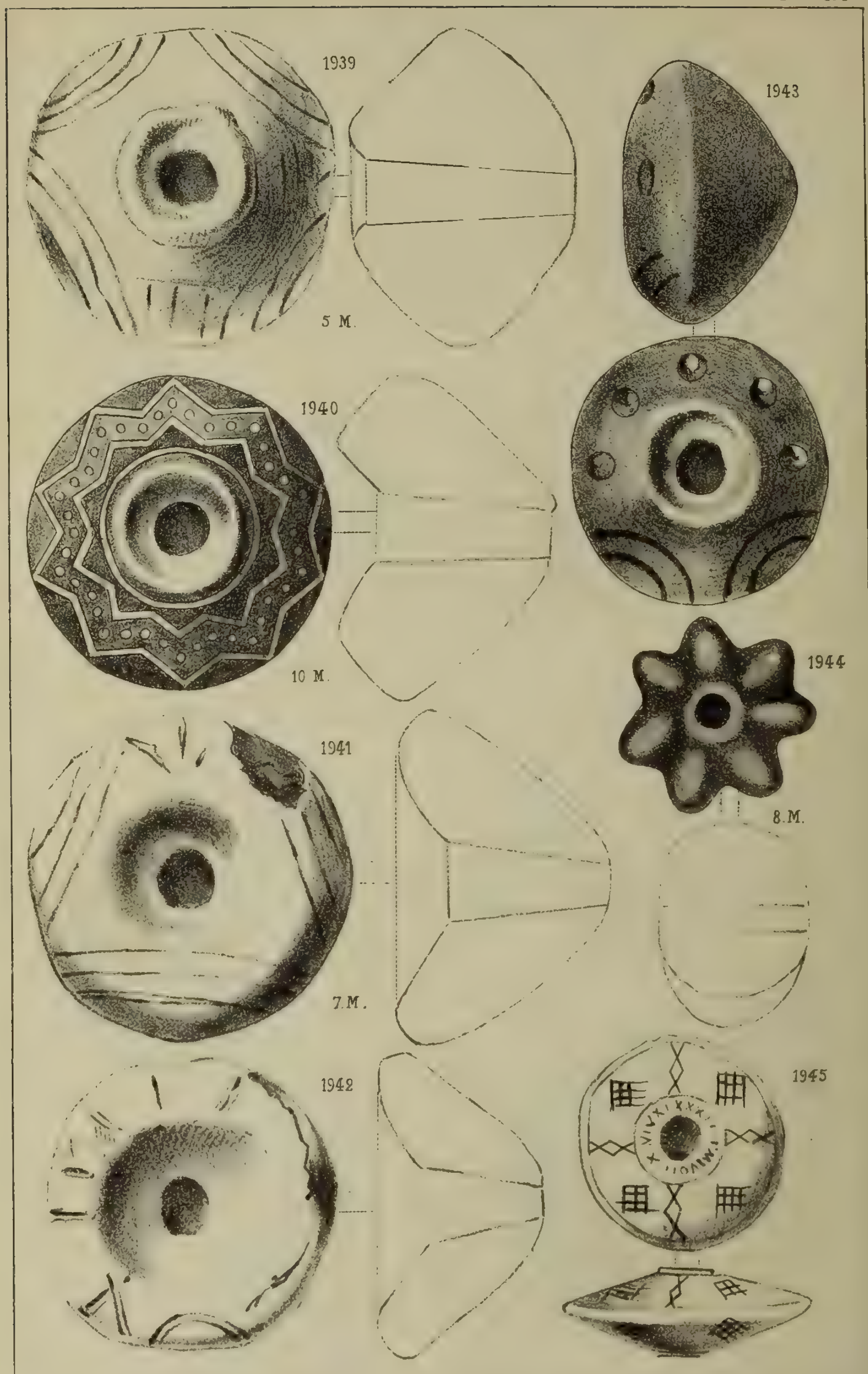
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



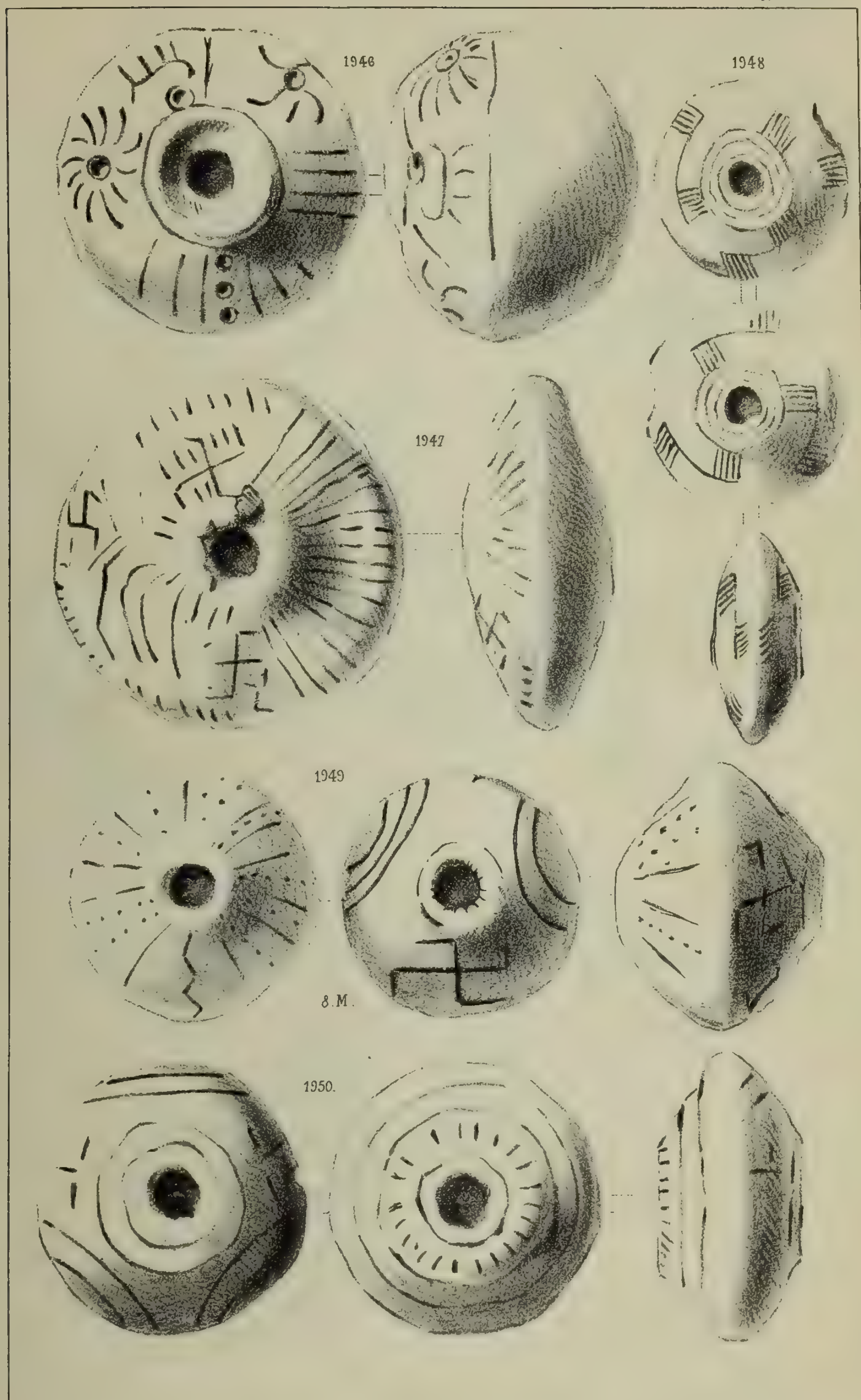
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



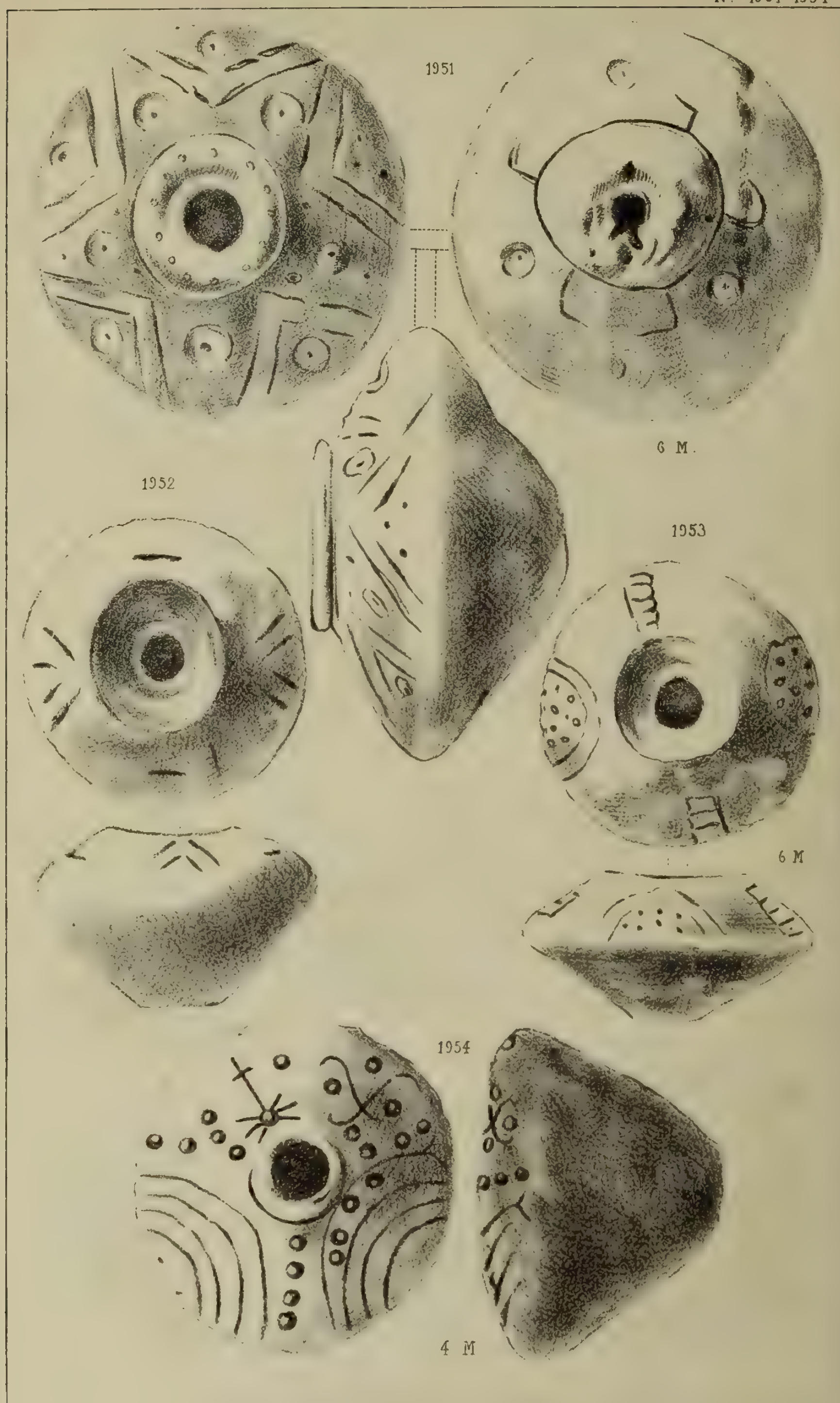
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



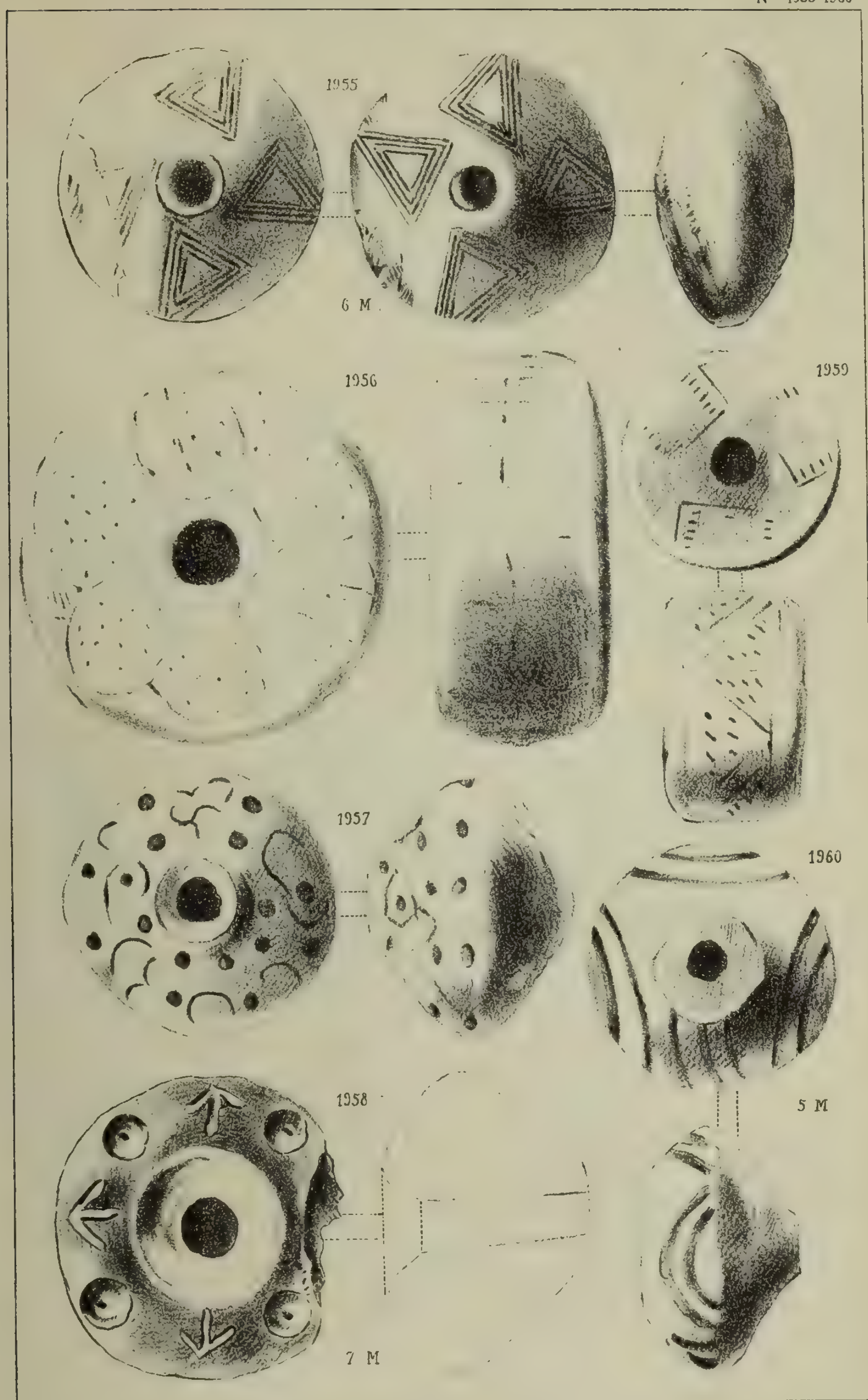
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



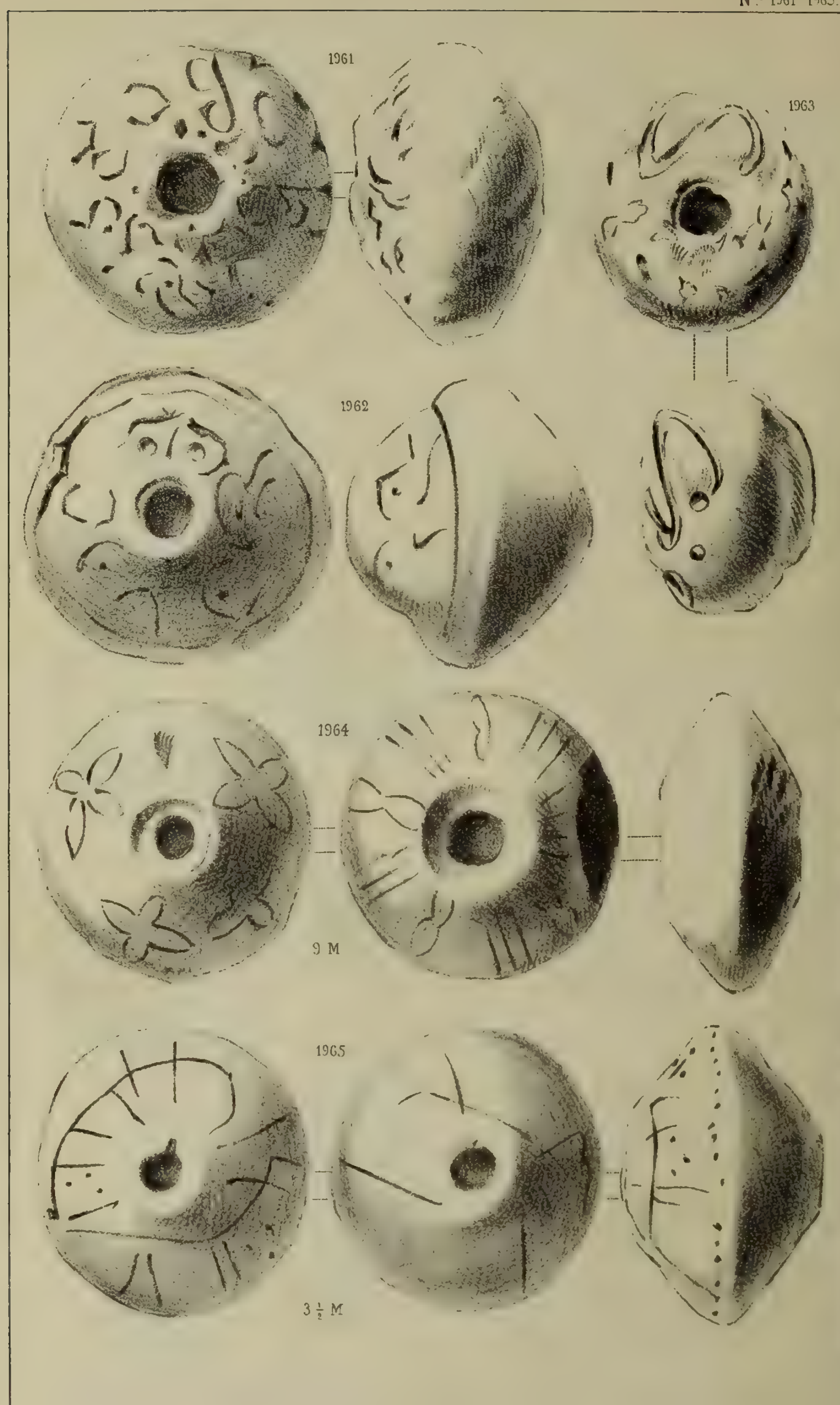
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



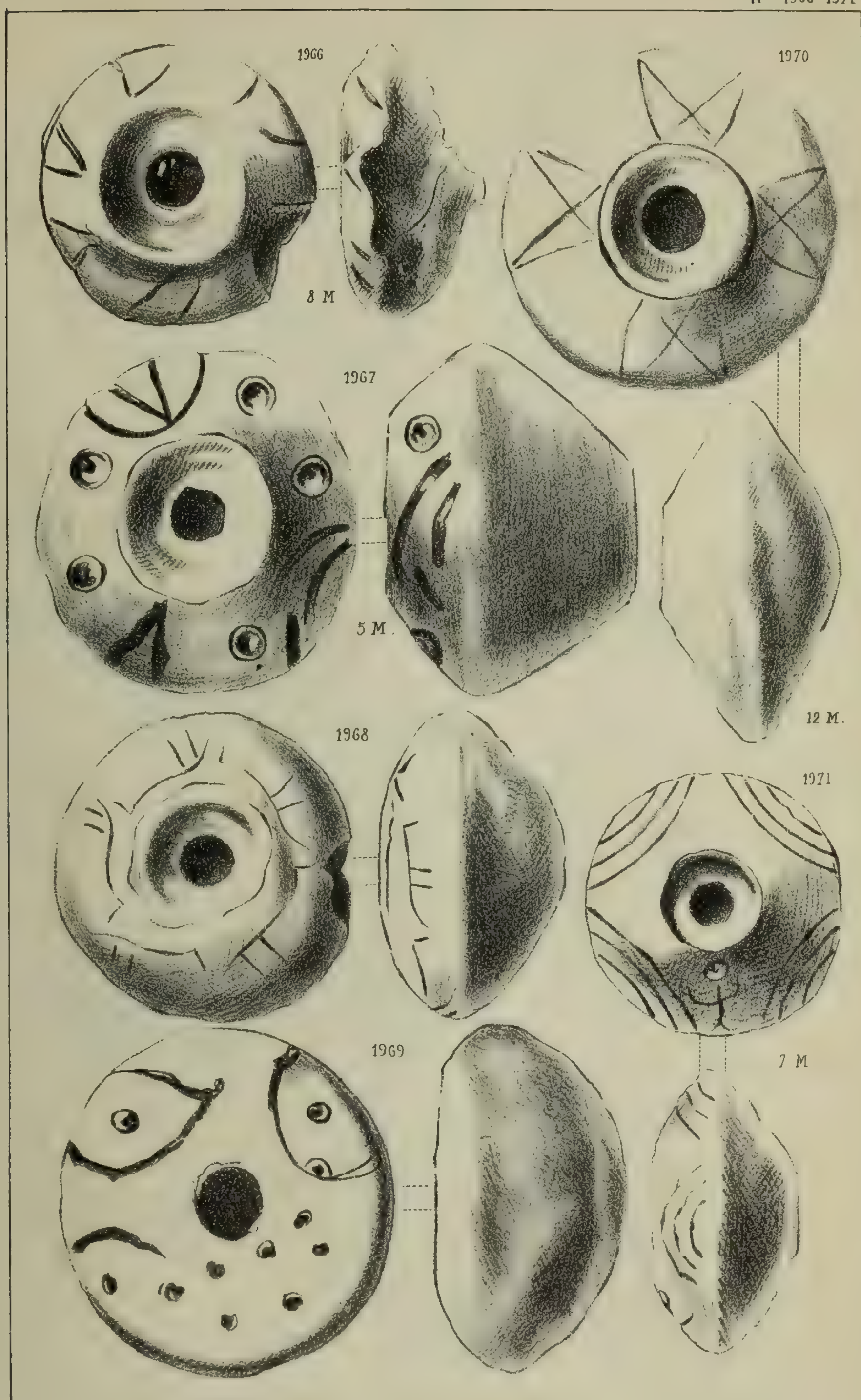
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



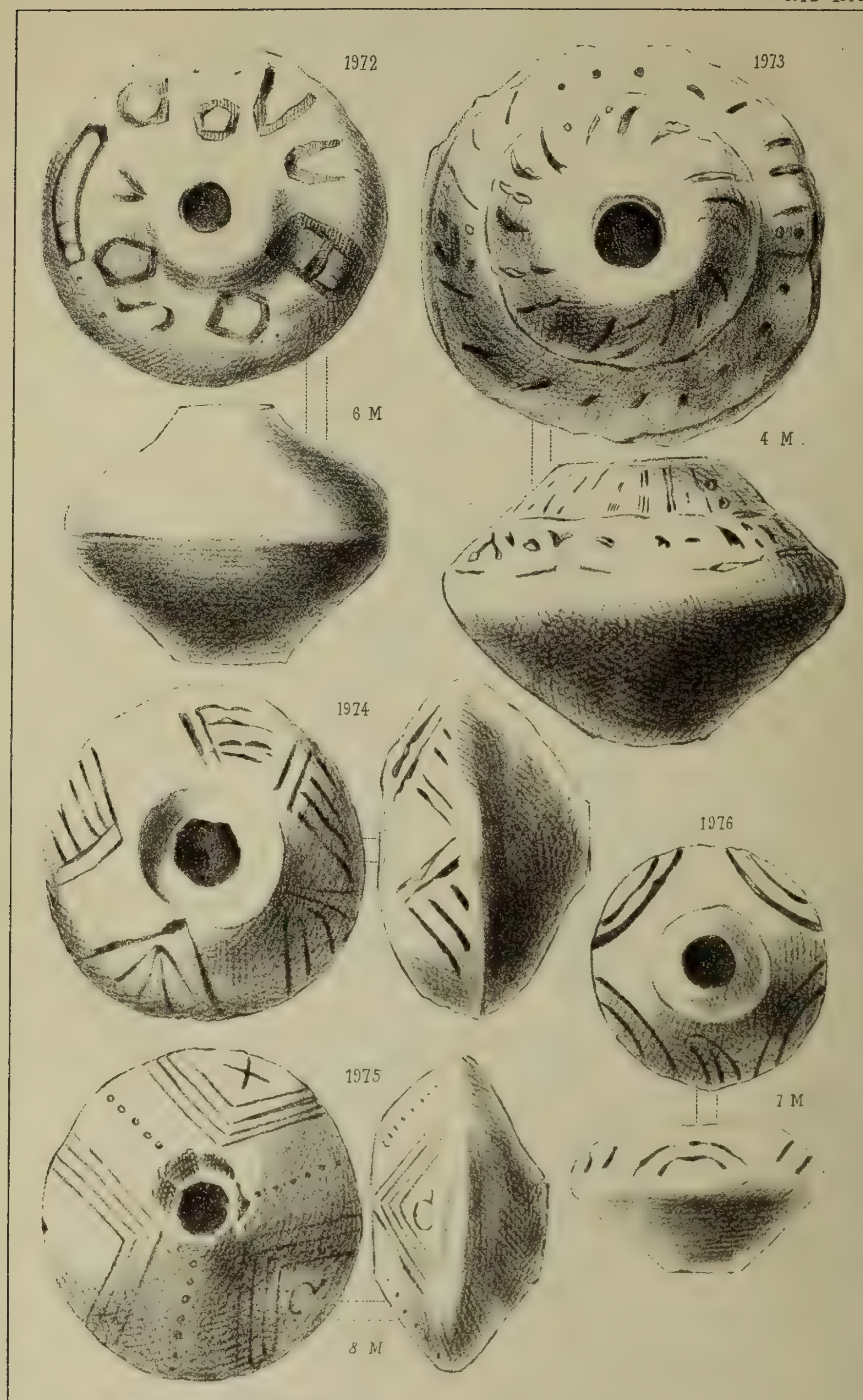
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



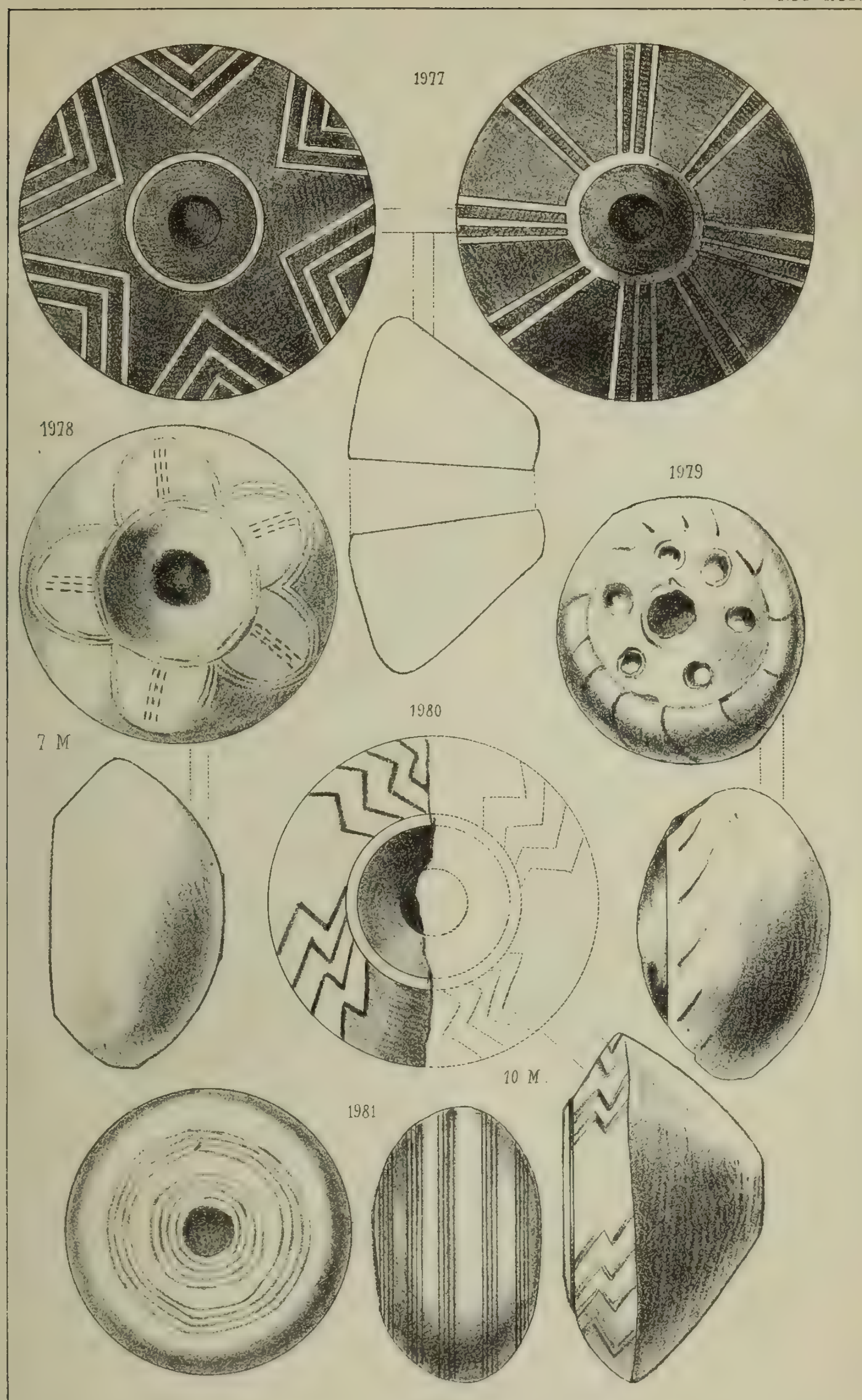
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



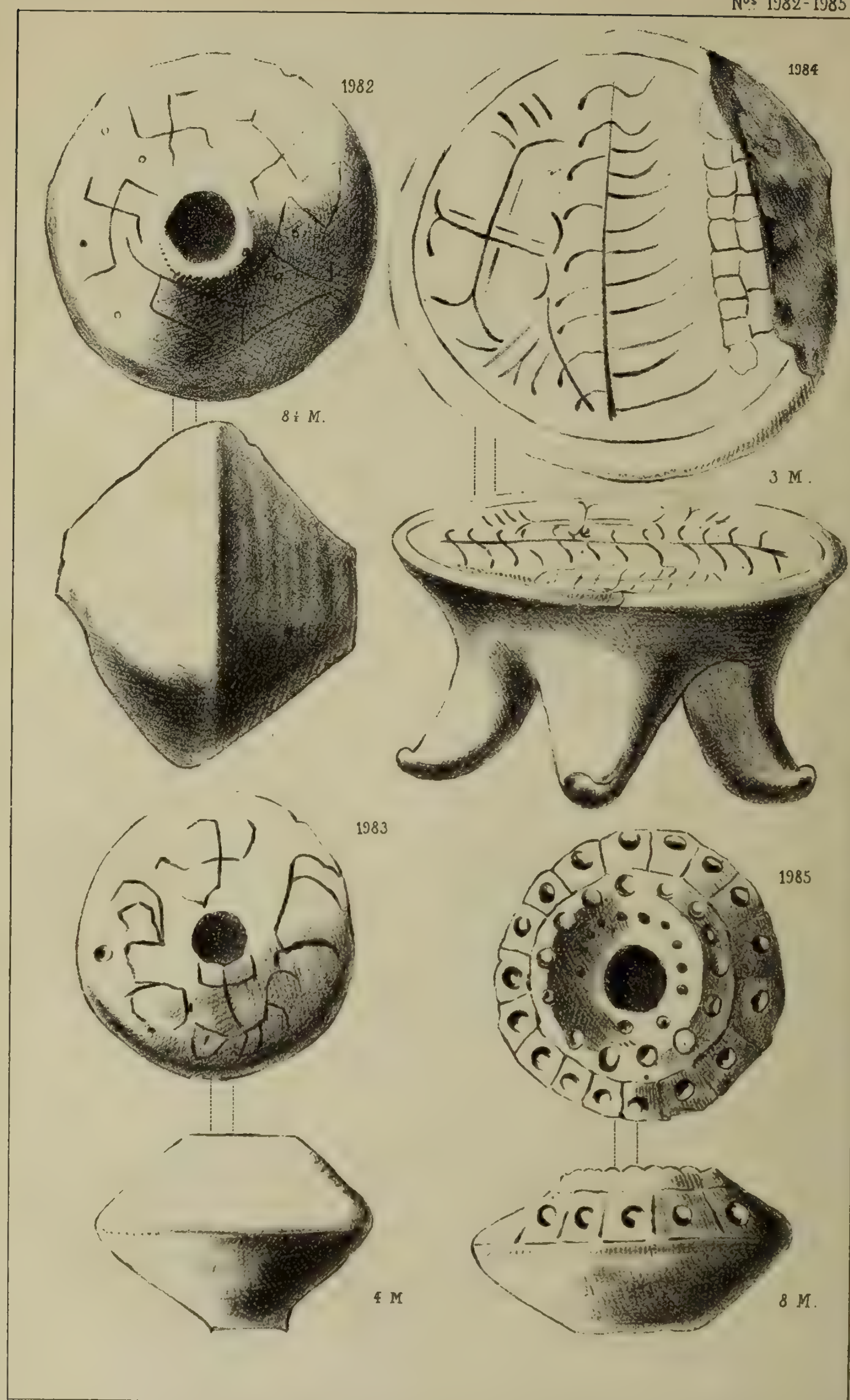
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



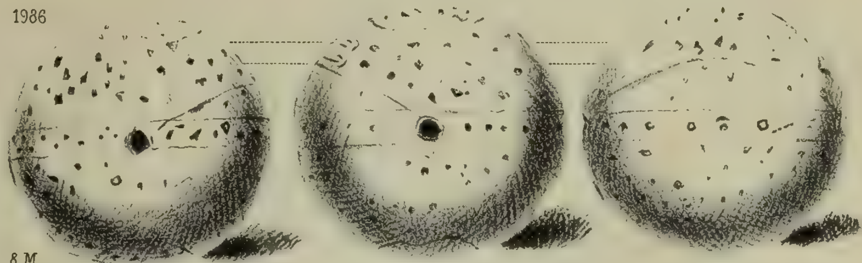
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

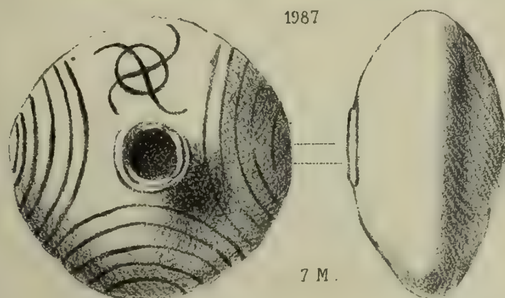


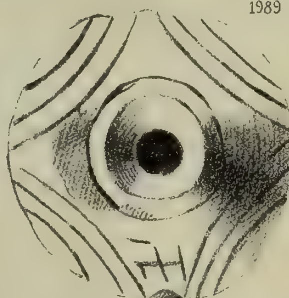
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.

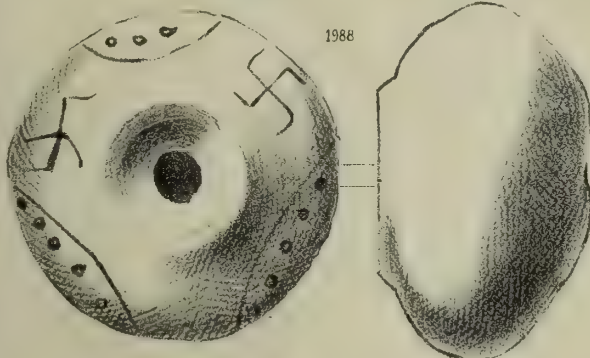


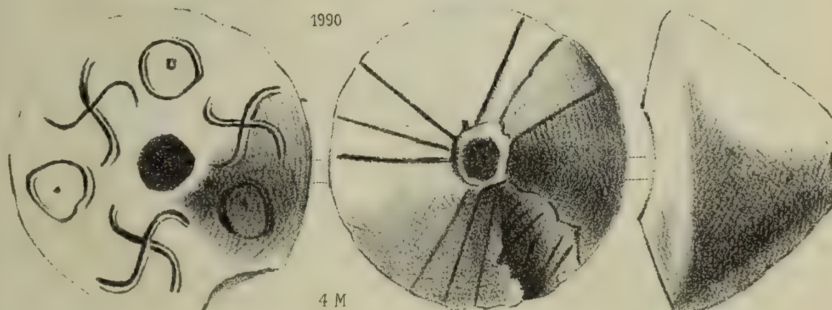
FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



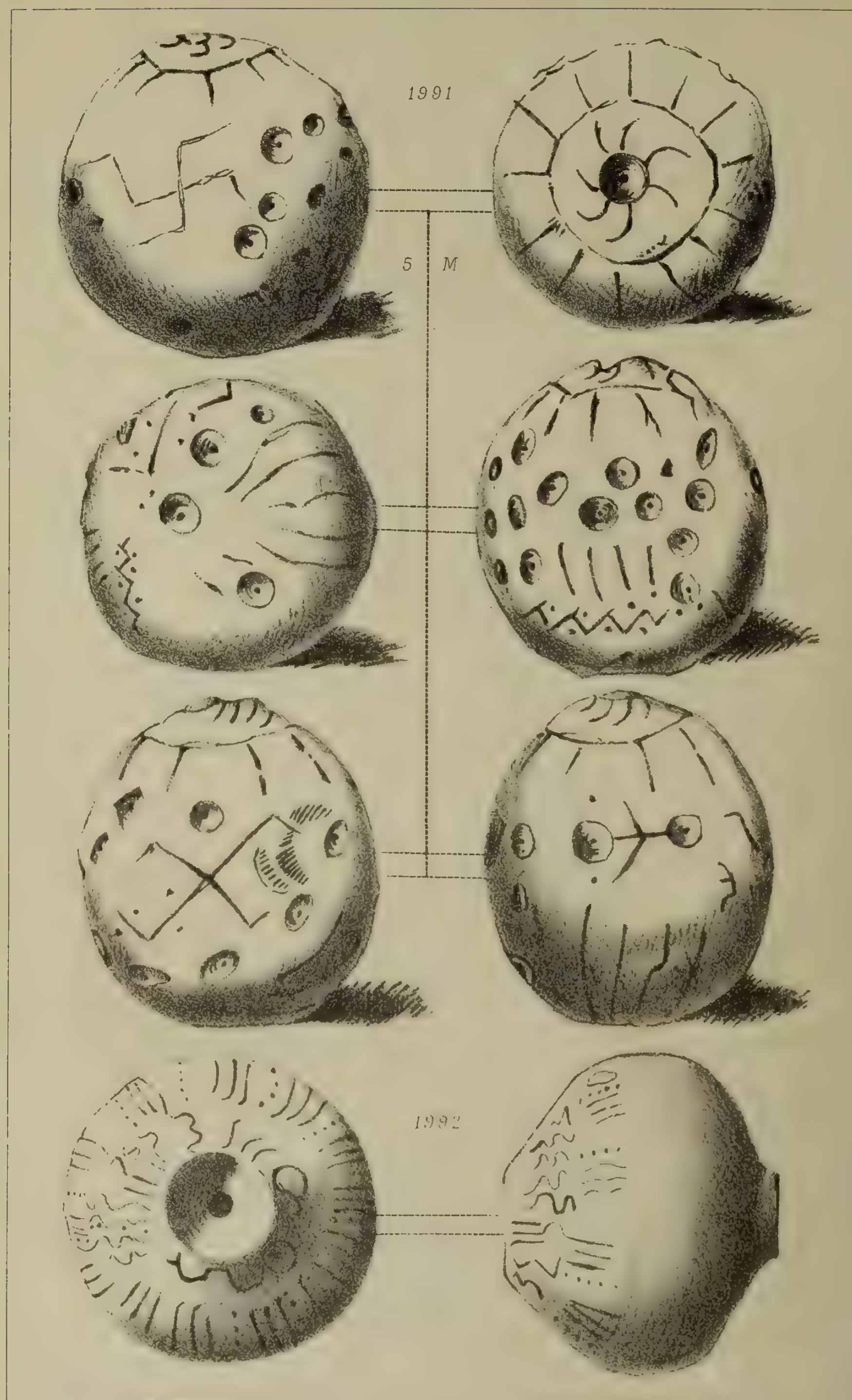




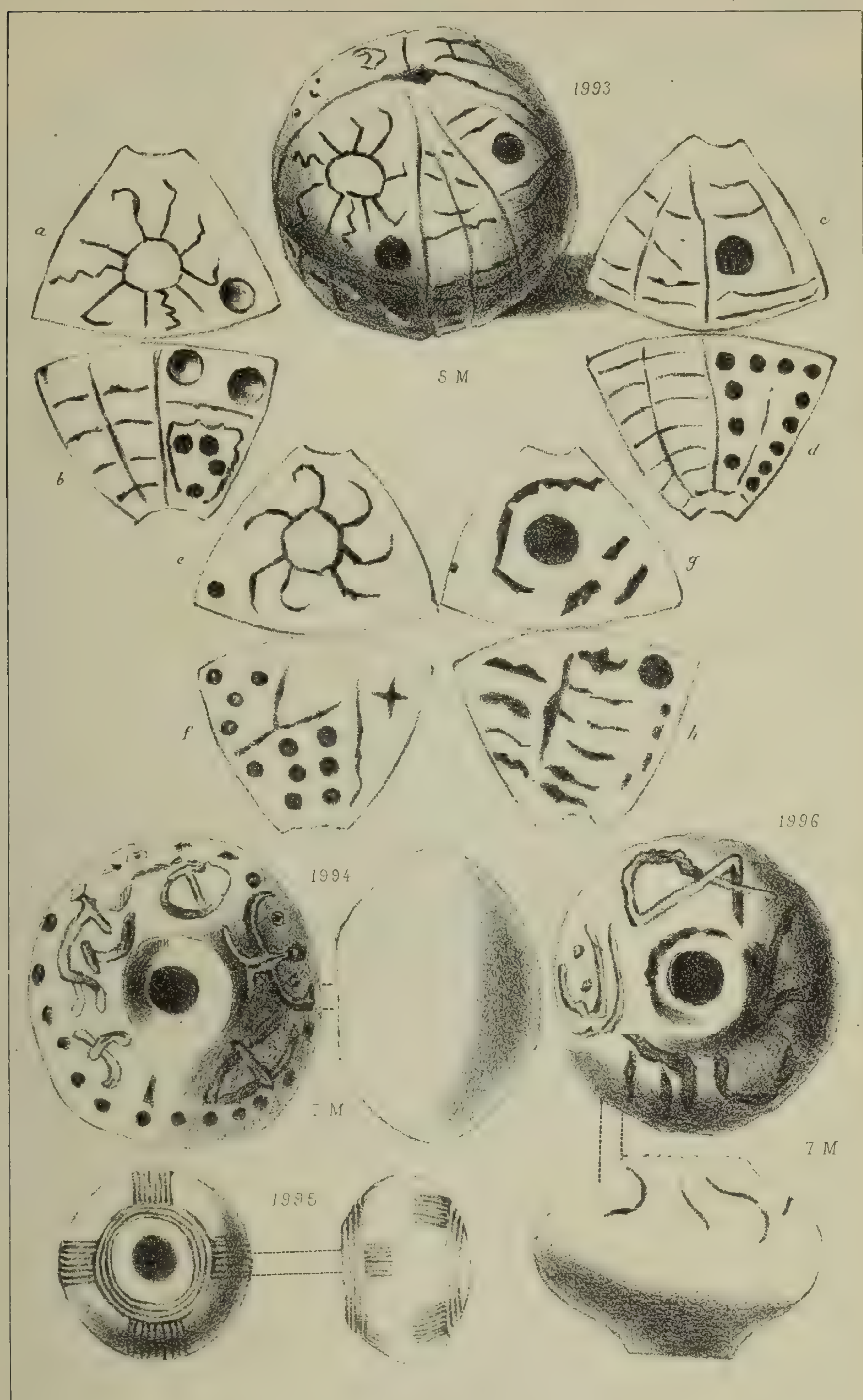




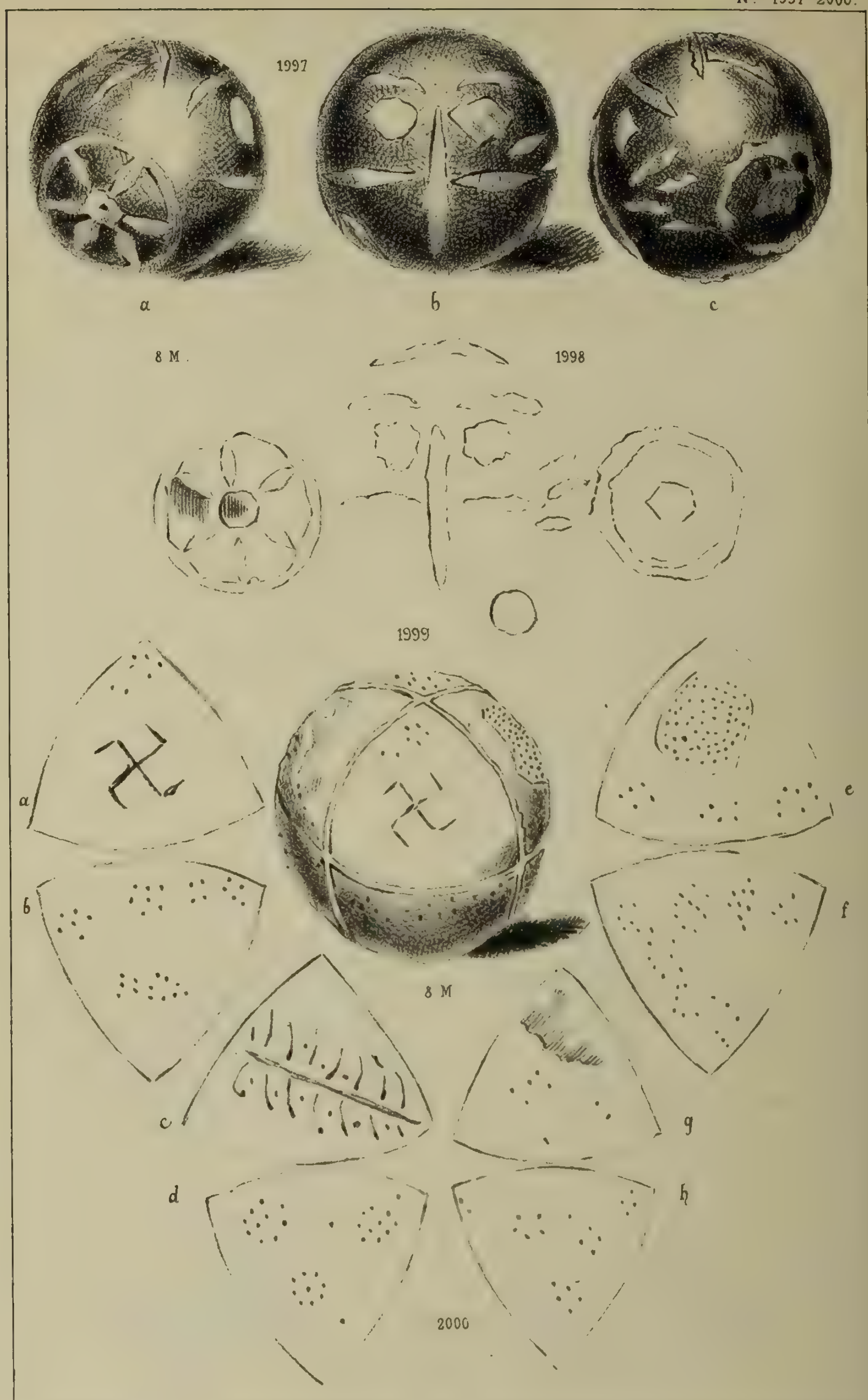
BOULES ET FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



BOULES ET FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



BOULE ET FUSAIOLES DE TERRE CUITE DE TROIE.



BOULES DE TERRE CUITE DE TROIE.



PLAN DE L'ACROPOLE DE TROIE,

PRÉSENTANT L'ÉTAT DES EXCAVATIONS EN JUIN 1879,

FAIT PAR ÉMILE BURNOUF.

0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 mètres.

0 50 100 200 Pieds.

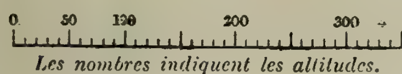
Légende du plan I.

B, C, D, etc., indiquent les places
on excavées.
s nuances les plus foncées indiquent les
cavations les plus profondes.
s nombres indiquent en mètres la pro-
ndeur au-dessous du niveau attenant.
s hachures simples indiquent les décom-
res des excavations jetés sur les pentes de
colline.
s hachures croisées indiquent le sol non excavé.
Porte sud-ouest de l'Acropole de la 2e cité, la cité
rûlée. — *b, b, b* et *c,* Murs extérieurs de l'Acropole de la
cité, la cité brûlée. — *d,* Rue pavée de *grandes dalles.*
e, e, Bâtiments de la troisième ville. — *f, f,* Excava-
ons dans la première et plus basse cité. — *g* et *h,* Murs
pais de la 2e cité, la cité brûlée.
Immenses cruches. — *a Z* (rouge) ●, Puits. — *K,* Fossé
reusé par M. Frank Calvert. — *L,* La porte de l'Acropole
e l'Ilion hellénique. — Δ, Endroit où le grand trésor a été trouvé.
S indiquent les endroits où trois trésors ont été trouvés. — *r* in-
que l'endroit où un trésor a été trouvé en présence des officiers de
frégate *Monarch.* — *V,* sur le mur *b,* indique l'endroit où un tré-
r a été trouvé en présence de MM. Virchow et Burnouf. — *na* in-
que l'endroit où un autre trésor a été trouvé en présence des mêmes
essieurs. — *H S,* indique la grande maison de la 3e cité et ses dépen-
ances. — *R, V, W, X, Y, Z,* indiquent les grands fossés excavés.
TE. — La couleur rouge indique les constructions helléniques.
point culminant A est à 49 mètres au-dessus du niveau de la mer,

PLAN DE L'ILION HELLÉNIQUE

fait en juin 1873

PAR A. LAURENT



Plaine du Simoïs

Plaine du Scamandre

Route de Kalifatli à Ren Kioi

Route de Koum Kaleh à Chiblak

TROIE 49.43

Théâtre

Citerne

Colonne

Haut Plateau

0 5 10 15 20 25 pieds

Humus — Tombe — Terr. prim.

Terre et poteries — Enceinte de Lysimaque — Muraille — Sol vierge

Terre et poterie — Mur de Lysimaque — Construction Grecque — Argile — Sol vierge

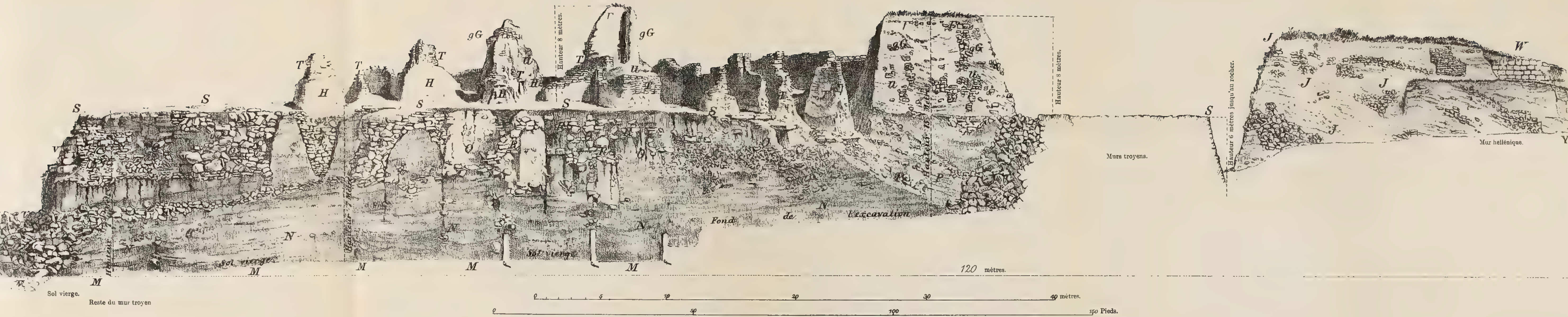
Humus — Conduits d'eau — Construction Grecque — Terre et poteries — Tombe — Sol vierge

Terre et poterie — Mur de Lysimaque — Nº 17 — Tombe — Sol vierge

Dans les autres puits, le sol vierge a été trouvé dans les profondeurs suivantes :

Puits Nº 1	2.50	Sol argileux.
— 2	2.70	Id.
— 3	3.00	Id.
— 7	3.00	Sol fertile.
— 9	1.70	Id.
— 10	9.40	Argile.
— 11	5.30	Id.
— 12	5.20	Marne argileuse.
— 13	5.00	Id.
— 15	4.00	Id.
— 16	2.50	Id.
— 18	2.50	Roc calcaire.
— 19	0.60	Terre végetale.
— 20	2.00	Marne argileuse.

En mètres et centimètres.



Plan III. — LA GRANDE TRANCHÉE, NORD-SUD : COTÉ OUEST, *présentant l'état des excavations en juin* 1879. (*Longueur de* X—Y : 105 *mètres.*)

EXPLICATION :

A partir du fond : *M,* Rocher calcaire blanc. — *N,* La couche de débris de l'Acropole de la ville primitive ayant de 2 à 3 mètres de profondeur, avec cinq murs de maisons. — *O, S, H,* La couche de débris et les ruines de l'Acropole de la 2ᵉ ville ayant 3 mètres de profondeur. — *P,* Les couches obliques de débris et les masses de pierres employées par les deuxièmes colons pour niveler le terrain de l'Acropole. — *q, R, R,* Les fondations en grandes pierres du temple A de la 2ᵉ ville. — *S,* Le niveau horizontal de l'Acropole de la 2ᵉ ville, la ville brûlée, l'Ilion homérique. — *T,* Murs de maisons des 3ᵉ et 4ᵉ villes construites au-dessus des ruines de l'Acropole de la Pergame de la 2ᵉ cité. — *U,* La couche de débris de la 4ᵉ cité. — *g G,* Murs de maisons de la 5ᵉ ville. — **T**, La couche de débris de l'Acropole de la 7ᵉ ville, l'Ilion hellénique. — *H, H, H,* Les trois monceaux massifs qui contiennent une partie des murs de briques du temple A de la 2ᵉ ville. — *J, J, J,* Le monceau de débris hors des murs, qui est composé de couches obliques de débris des 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ villes préhistoriques, la couche supérieure de débris étant de l'Acropole de l'Ilion hellénique. — W, Mur de l'époque romaine.

Mur du temps romain, longueur 25 mètres.

Propylée du temps romain.

u u u u

R

O

Hauteur 7 mètres.

Hauteur 15m,50 au-dessus du rocher.

Est. Z

Mur hellénique.

Mur du temps romain surmonté d'une maçonnerie en pierres jointes avec du ciment.

Niveau du mur troyen.

Rampe contenant un mur troyen massif en briques.

Z

TALUS COTÉ SUD DE LA TRANCHÉE DE Z A Z.

A

Murs de maisons de l'Ilion hellénique.

Hauteur 14m,50 au-dessus du rocher.

Hauteur 13m,50.

Hauteur 15 mètres.

Murs helléniques.

R

Cruche hellénique.

Pavé de la Porte troyenne.

Fond de l'excavation.

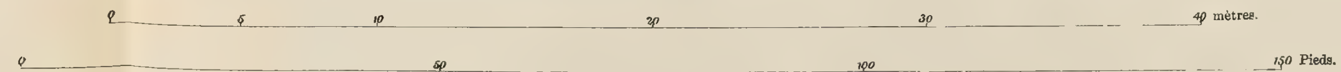
Z'

Tranchée conduisant aux excavations.

Murs helléniques.

Z' Ouest.

Plan IV. — GRANDE TRANCHÉE, DU SUD-EST AU NORD-OUEST : COTÉ NORD (*longueur 175 mètres*), *présentant l'état des excavations en juin* 1879.

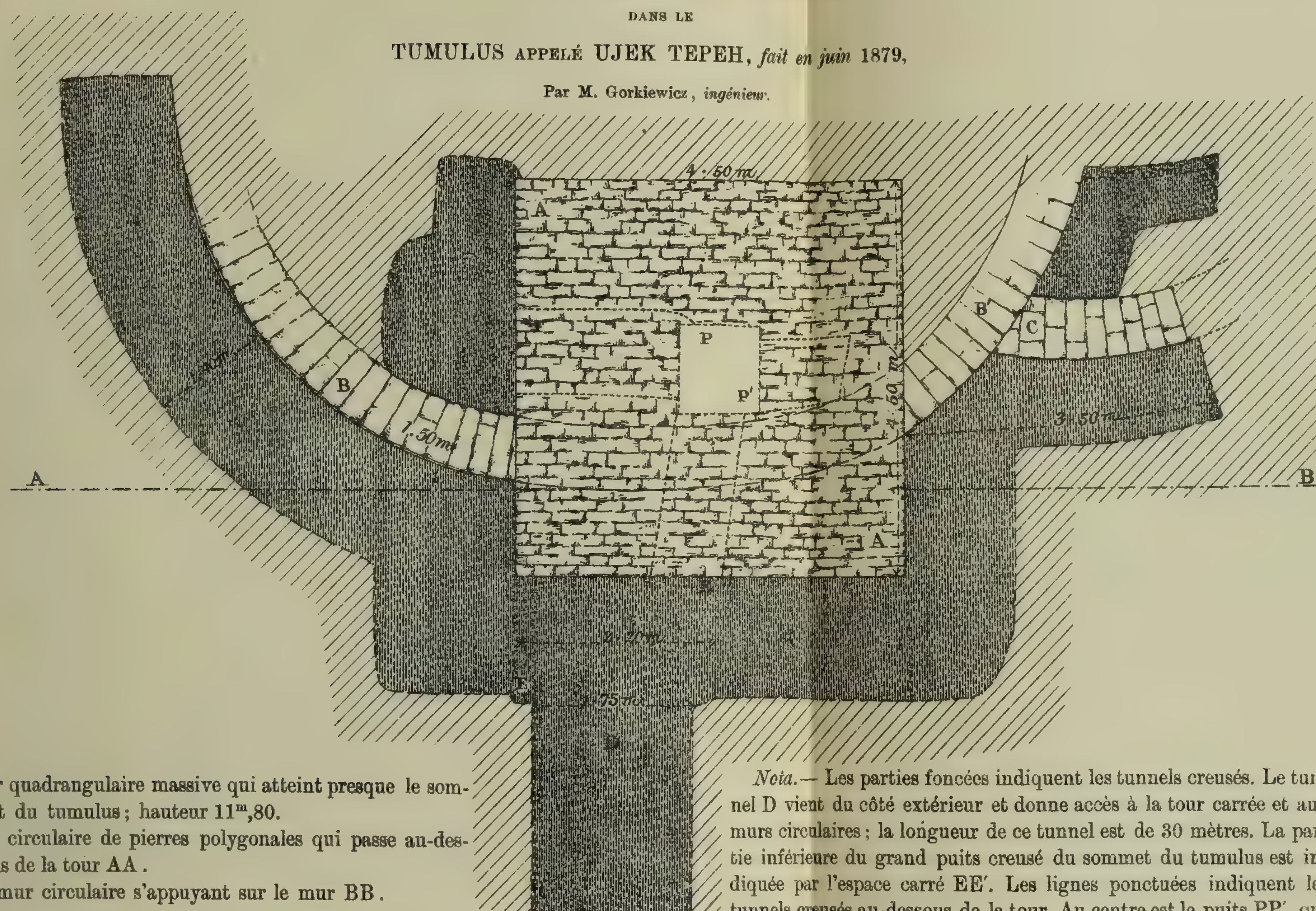


PLAN DES BATIMENTS SOUTERRAINS

DANS LE

TUMULUS APPELÉ UJEK TEPEH, *fait en juin* 1879,

Par M. Gorkiewicz, *ingénieur.*



AA', Tour quadrangulaire massive qui atteint presque le sommet du tumulus; hauteur 11^{m},80.

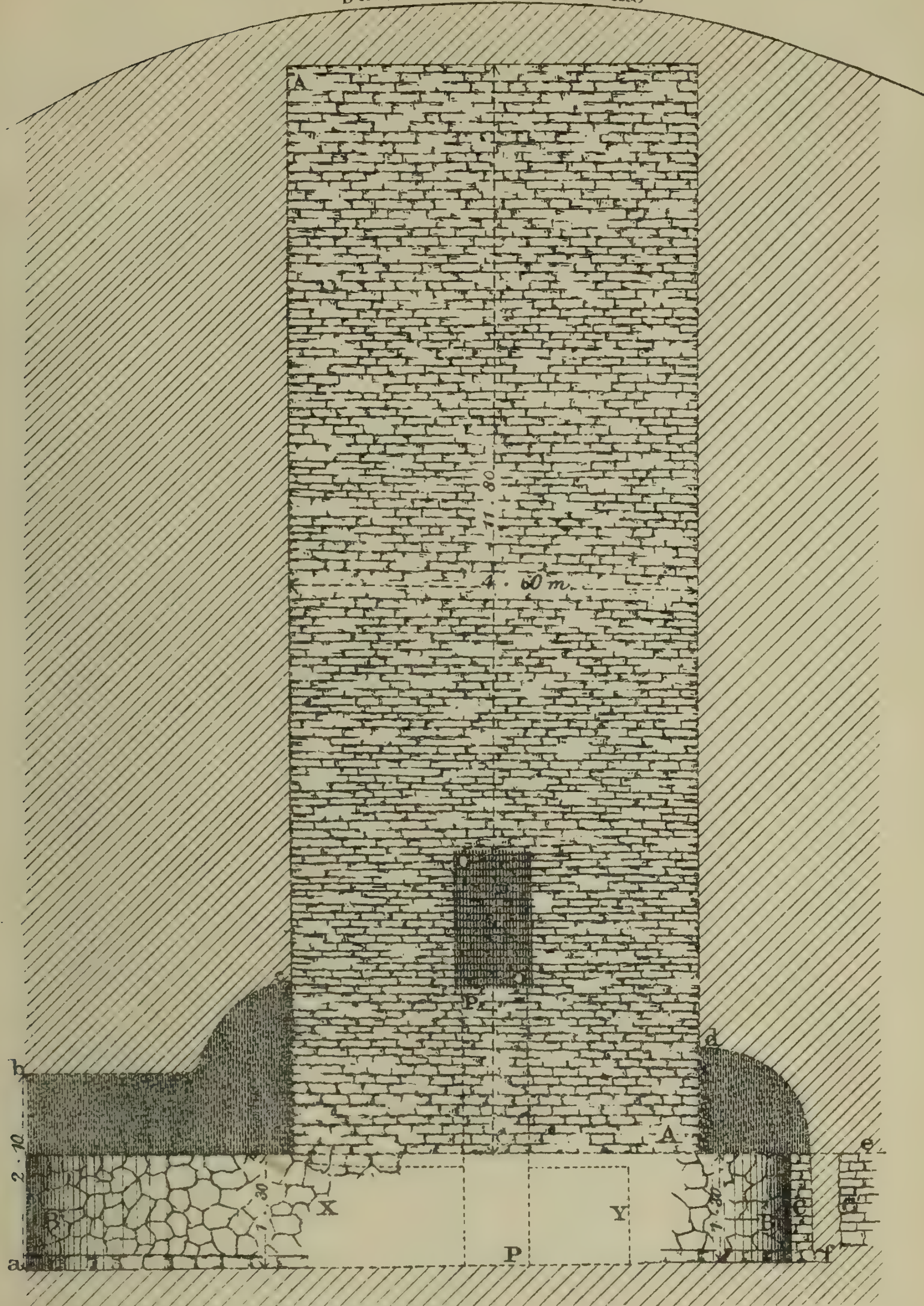
BB', Mur circulaire de pierres polygonales qui passe au-dessous de la tour AA.

C. Autre mur circulaire s'appuyant sur le mur BB.

Nota. — Les parties foncées indiquent les tunnels creusés. Le tunnel D vient du côté extérieur et donne accès à la tour carrée et aux murs circulaires; la longueur de ce tunnel est de 30 mètres. La partie inférieure du grand puits creusé du sommet du tumulus est indiquée par l'espace carré EE'. Les lignes ponctuées indiquent les tunnels creusés au-dessous de la tour. Au centre est le puits PP', qui a été creusé jusqu'au sol vierge.

TUMULUS APPELÉ UJEK TEPEH.

SECTION TRANSVERSALE SUIVANT LA LIGNE A—B.



AA′, Tour quadrangulaire massive.

BB′, Mur circulaire de pierres polygonales au-dessous de la tour massive AA′.

CC′, Autre mur circulaire.

OO′, Creux quadrangulaire trouvé dans la tour massive.

PP′, Puits creusé dans l'axe de la tour.

a, b, c, d, e, f, a, Tunnels excavés pour mettre à jour les murs circulaires et les côtés de la tour carrée massive.

XY, Tunnel irrégulier creusé au-dessous de la tour.



PLAN DE L'ACROPOLE
DE LA
DEUXIÈME CITÉ, LA VÉRITABLE TROIE.
MONTRANT L'ÉTAT DES EXCAVATIONS
à la fin de juillet 1882,
FAIT PAR W. DÖRPFELD ET J. HÖFLER.
Échelle en mètres.
0 5 10 20 30 40
X
va
W
HT
B
A
OZ
D
E
HS
FM
RC
TU
F
O
Z
G
NF
Q



Parties non excavées, comme F, G.

Murs de l'Acropole de la première ville, ex. : *f, f, fa, fb, fc.*

Murs de l'Acropole de la 2e ville à sa première époque, ex. : OZ, *c*, O, *xg*, *va*.

Murs de l'Acropole de la 2e ville à sa deuxième époque, ex. : *b*, A, B, W, NN.

Murs de la 3e ville, ex. : HS, *xm*.

Propylée romain, L.

---

f, fa, fb, fc, Murs de maisons et de fortification de l'Acropole de la première cité.

DW, *p, o, ow,* Tours du mur de fortification de l'Acropole de la 2e ville : *première époque.*

RC et NF, Deux portes de l'Acropole de la 2e ville : *première époque.*

E, D et *va,* Murs de maisons de la 2e ville : *première époque.*

BC, Mur de la seconde ville basse.

FM et OX, Les deux portes de l'Acropole de la 2e ville · *deuxième époque.*

GM, Tour de fortification de la 2e ville : *deuxième époque.*

A, B, C, W, *rx,* et *rb,* Édifices de l'Acropole de la 2e ville au temps de sa destruction totale.

xm, Mur de fortification de la 3e colonisation. HS et HT, Édifices du même temps ; pour ne pas remplir le plan outre mesure, les autres bâtiments de la 3e ville, qui couvraient toute l'Acropole, ont été omis. On les voit sur le plan I.

tz, Puits hellénique.

L, Propylée du temps romain.

R, Puits creusé.

SS, Grande tranchée nord-est.

ST, Grande tranchée sud-est.

X—Z, Grande tranchée nord.

Q, Grande tranchée sud.

mz, Tranchée ouest.

nz, Tranchée nord-ouest.

q et WV, Fossés profonds.

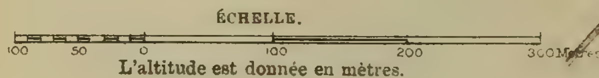
PLAN

DE LA TROIE HOMÉRIQUE ET DE L'ILION POSTÉRIEURE,

sur le plan fait en avril 1883,

PAR I. RITTER WOLFF, *géomètre.*

ÉCHELLE.



L'altitude est donnée en mètres.

EXPLICATION.

Mur de la Troie homérique.

Mur de l'Ilion postérieure.

G, Dénote les fossés.

S, Dénote les puits.

PLAN DES SOURCES DANS LE ROCHER.



a, Entrée, largeur 3 mètres, hauteur 1m,68.

b, Puits dans le rocher, diamètre, 1 mètre.

a, jusqu'à *b*	10m,30.
b, jusqu'à *e*	7m,40.
c, jusqu'à *d*	6m,30.
largeur à *c*	2m,30.
— *d*	1m,88.
— *e*	0m,60.
— *f*	1m,20.

PLAINE DU SCAMANDRE

PLAINE

de Koum Kaleh

de Kalifatli

Porte Scée

Sources d'eau

Tour


NORD.
SIMOÏS.
Fontaine
Chemin à Ren Kioi
Théâtre
Citerne
Restes de murs
Tour
Chemin à Chiblak
Chemin à Chiblak
à Thymbra

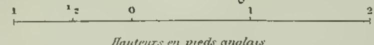
CARTE DE LA TROADE

Selon le plan de Graves et Spratt (1840)

REVU ET COMPLÉTÉ

PAR HENRI SCHLIEMANN, 1885

Echelle en Milles anglais



Hauteurs en pieds anglais

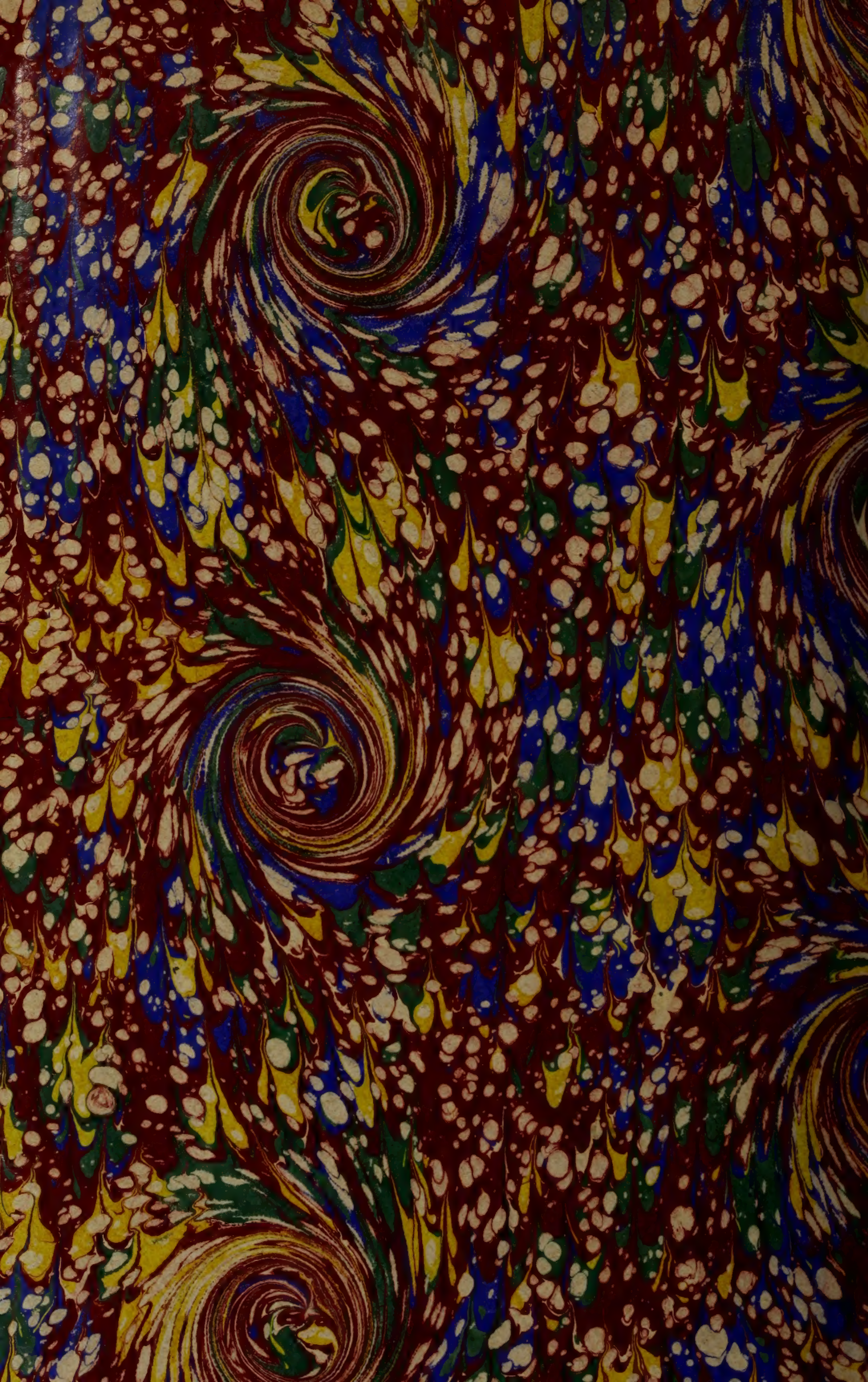
EXPLICATION

P Puits	
C Cimetière	
M Moulin	
F Fontaine	
Ru Ruines	
T Tumulus	
Anciennes routes	
Marais et broussailles	

Les noms modernes sont imprimés en caractères fins, les noms anciens en caractères pleins

Latitude Nord

Longitude Est de Greenwich




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 16 06 013 7